HAL
open science

EDITION CRITIQUE DES OEUVRES DE SARASIN

Sarah Perret

To cite this version:

Sarah Perret. EDITION CRITIQUE DES OEUVRES DE SARASIN. Littératures. Université Paul Valéry - Montpellier III, 2020. Français. NNT : . tel-03260703

HAL Id: tel-03260703

https://theses.hal.science/tel-03260703v1

Submitted on 15 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE
Pour obtenir le grade de Docteur

Délivré par **L'UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY-MONTPELLIER III**

Préparée au sein de l'école doctorale **ED 58**
et de l'unité de recherche **IRCL**

Spécialité : **Littérature française**

Présentée par **Sarah Perret**

ÉDITION CRITIQUE DES ŒUVRES DE SARASIN

Soutenue le 15 décembre 2020 devant le jury composé de :

M. Olivier Leplâtre, professeur HDR en littérature française du XVIIème siècle à l'université Jean Moulin, Lyon III.	Président du jury et rapporteur
Mme Florence Orwat, docteur en littérature, professeur CPGE, HDR, au lycée Pasteur, Neuilly-sur-Seine, académie de Versailles.	Rapporteur
Mme Barbara Piqué, professeur HDR en littérature à l'université de Viterbe, Italie.	Membre du jury
M. Christian Belin, professeur HDR en littérature française du XVIIème siècle à l'université Paul Valéry, Montpellier III.	Directeur de thèse et membre du jury

RÉSUMÉ :

Proposer une édition critique de l'œuvre poétique de Jean-François Sarasin (1614-1654), né à Hermanville-sur-mer en Normandie, mort à Pézenas, secrétaire et intendant du Prince de Conti et, pendant quelques mois, de la duchesse de Longueville, n'avait pas été entrepris depuis 1926, date de la dernière publication des œuvres complètes de l'auteur, par Paul Festugière. L' édition de ce dernier, qui a le mérite de l'exhaustivité, se permet quelques libertés avec les textes de Sarasin, parfois rebaptisés. En nous basant sur la première édition conçue par les amis de Sarasin, Paul Pellisson, Gilles Ménage et Madeleine de Scudéry, en 1656 et sur l'édition des *Nouvelles Œuvres* (1674), ainsi que sur les manuscrits des *Recueils Conrart* (bibliothèque de l'Arsenal), du fonds français (B.N.F.) et sur le manuscrit de Besançon, nous avons tenté d'établir le texte de la manière la plus juste possible, enrichissant le corpus de pièces inédites, tout en adoptant, comme Paul Festugière, une orthographe moderne. Ce travail, par le choix d'une organisation chronologique des textes, met en lumière le parcours du poète, l'évolution de sa poésie, notamment son questionnement sur le choix de la prose ou des vers. Les notes de bas de page et la préface explorent le contexte d'écriture, ce premier dix-septième siècle qui a connu la guerre de Trente ans et la Fronde, qui a vu naître l'Académie Française et fleurir les salons érudits et mondains, où s'élabore l'esthétique galante. Elles révèlent également les sources de l'auteur, les thèmes abordés, et esquissent une étude du style de Sarasin. Trop souvent étiqueté « poète précieux » et réduit au rôle d'épigone de Vincent Voiture, Sarasin, plus ample que son devancier dans l'éventail des genres et des registres abordés, s'abreuvant à des sources diverses, a la force et le charme d'un talent unique, hanté par le rêve arcadien et nimbé de réminiscences virgiliennes. Deux index, des repères chronologiques, et un lexique, favorisent la lecture.

Mots-clefs : Jean-François Sarasin. Edition critique. Oeuvre poétique. Premier dix-septième siècle. Fronde. Guerre de Trente ans. Salons mondains et érudits. Académie française. Esthétique galante.

SUMMARY (CRITICAL EDITION OF SARASIN'S POETIC WORK) :

Since 1926, when Paul Festugière published the last complete works of Jean-François Sarasin (1614-1654), born in Hermanville-sur-mer in Normandy, no critique on the poet had been undertaken. Jean-François Sarasin, who was the secretary and intendant of the Prince de Conti and also for a few months that of the duchesse de Longueville, died in Pézenas. Paul Festugière's edition - which has the merit of being exhaustive – nevertheless takes liberties with Sarasin's original texts, sometimes renaming them. We based our study on the first edition published in 1656 by Sarasin's friends, Paul Pellisson, Gilles Ménage and Madeleine de Scudéry, then on the edition of *Nouvelles Œuvres* (1674) as well as on the manuscripts from the Recueils Conrart, from the Fonds Français and the manuscript of Besançon. We have attempted to render the text in as faithful a way as possible, adding previously unpublished work and choosing, as Paul Festugière did, a modern form of spelling. This survey, based on a chronological classification of the texts, highlights the poet's career, the evolution of his poetry and particularly his questioning on the use of prose or verse. The footnotes and the preface explore the historical context of Sarasin's writing, i.e. the early 17th century. During this period, marked by the Thirty Years War and the Fronde, the Académie Française was created and many erudite and fashionable salons flourished. It was the time when the gallant aesthetic was developed. The notes also reveal the author's sources of inspiration, the subjects he tackled and provide an outline of Sarasin's style. He has been too often described as a "precious poet" and reduced to an epigone of Vincent Voiture. But Sarasin had a wider range of genres and registers than his precursor, he drew from varied sources and shows the strength and charm of a unique talent, haunted by the Acadian dream and radiant with Virgilian echoes. Two indexes, chronological reference points and a lexicon facilitate the reading of this work.

Key words : Jean-François Sarasin. Critical edition. Poetic work. Early 17th century. Fronde. Thirty Years War. Erudite and fashionable salons. Académie française. Gallant aesthetic.

SOMMAIRE

Contenu

RÉSUMÉ....2
SOMMAIRE....3
REMERCIEMENTS....14
PREFACE....15
INTRODUCTION....15
I- La vie de Jean-François Sarasin....21
1-Les années de formation ou l'adolescence sarasine (1614-1635)....21
2-Paris (1635-1648) : la fréquentation des salons et la recherche d'un protecteur....23
3-L'amuseur des Condé (1648-1650)....29
4-Le séducteur....30
5-Le diplomate (1650-1654)....31
6-Derniers jours et mort de Sarasin (1654)....33
II- Infortune de l'œuvre de Sarasin....37
1-Le poète mondain....37
2-Editions du vivant de Sarasin....43
3-La rivalité avec Voiture....44
4-Editions posthumes....44
5-Manuels et critique littéraire....48
III- Une époque frondeuse et galante....49
1-Le « demi-Dieu » Louis.....49
2- « De la Guerre espagnole »....51
3-« Fronder(…) sur la fronderie »....54
3-1- Fronde parlementaire et mazarinades sarasines....54
3-2- Fronde des Princes et engagement de Sarasin....57
4-Ruelles et femmes galantes....62
5-Chez les frères Dupuy....64
6- L'Académie Française....68
7- Les querelles et les joutes littéraires....69

7-1 La mode du vieux langage. 70
7-2 Campagne contre Montmaur 71
7-3 La querelle des sonnets de Job et d'Uranie. 74
7-4 La journée des madrigaux. 75
7-5 Les bouts rimés 77
IV une oeuvre éclectique 81
1-Genres et formes illustrés par Sarasin 82
A-La poésie épique 83
B-La Poésie lyrique. 86
B-1 Formes héritées de l'Antiquité. 86
B-1-1 L'élégie. 86
B-1-2 L'épître. 90
B-1-3 L'églogue 93
B-1-4 L' ode 96
B-1-5-L' épigramme 100
B-2 Formes héritées du Moyen-Age. 103
B-2-1 La ballade 103
B-2-2 La chanson 104
B-2-3 Le rondeau 106
B-3 Formes héritées de la Renaissance 107
B-3-1 Le sonnet 107
B-3-2 le madrigal 111
B-3-3 Les stances 112
B-4 Les formes mondaines, pratiquées au XVIIème siècle. 115
B-4-1 La glose 115
B-4-2 Les vers burlesques 116
B-4-3 La « galanterie » ? 117
C-Cas particuliers 118
C-1 Le discours familier 118
C-2 Le prosimètre, métissage de vers et de prose. 119
C-3 Les inclassables 123
2- « Des objets divers » 123
2-1 « Il ne peut écrire que d'amour » 123
A-De « l'amoureux empire »…. 124

B- ...à l' « amour coquet » 127
C-Cupidon 129
2-2 « Je peins une naïade » 131
2-3 Folie et folâtreries 135
2-4 Figures du poète 136
2-5 « Mars Jardinier » 138
2-6 « aimable lieu… » 139
2-7 Le bestiaire 146
2-8 « Paris, ma seule volupté » 149
3 « Et in Arcadia ego… » 151
3-1 Sarasin, poète précieux ? 151
3-2 Le disciple de Momus et de Comus 153
3-3 « …un cantique, que je réciterais dessus mes chalumeaux. » 155
4 « Ce juste tempérament qui fait le style parfait » 160
4-1 Pastiches et parodies 161
4-2 « Un stile esgal & naturel » 161
4-3 « Quand je chante à ma dame… » 163
4-4 « Rien de plus net, de plus libre, de plus aisé, de plus coulant » 164
4-5 Liberté, légèreté d'un vers buissonnier 165
4-6 Fantaisie, gaieté 165
4-7 « Il ne les raconte pas, il les peint » 166
5- Les sources 168
5-1 Les auteurs de l'Antiquité 169
5-2 Les auteurs du Moyen Age. 171
5-3 Les auteurs de la Renaissance 172
5-4 Contemporains de Sarasin 173
6-Postérité 180
CONCLUSION 187
ŒUVRE POETIQUE DE SARASIN 191
1635 191
Stances. Il ne peut écrire que d'amour 191
Sonnet au roi Louis XIII 193
Sonnet. Description des misères de l'Europe 194
Sonnet à un laid galant d'une dame qui avait un beau mari 194

Entre 1635 et 1643 195
Discours familiers 195
Que la poésie lui sert de divertissement 196
Il rejette les louanges qu'il trouve injustes 197
Qu'il est né pour aimer 200
Il parle de la jalousie et des manières d'aimer 202
Le conseil des absents 205
1636 207
Sur les armes de M. Rouxel 207
Stances à une Dame à qui l'on avait donné le nom de Lionne 208
1637 209
Ode 209
Ode à Monsieur de Chavigny 211
Description du cabinet de M. D. C 214
Sur un tableau de Phaéton 218
1638 219
Enigme 219
Avant 1639 221
Stances.Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours 221
Chanson 222
Villanelle 223
Chanson 224
Air de M. Lambert 225
Chanson. À ses yeux coupables 225
Chanson. La douleur l'empêche de chanter 226
Chanson. Désespoir 226
1639 227
Stances. Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs 227
Stances. Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus 228
Ode. Rien n'est si inconstant que Sylvie 229
Epigramme 230
Autre 230
Madrigal 231
Inédit. Madrigal. À la même se faisant peindre 231

Inédit. Autre madrigal sur le même sujet 232
Chanson 232
Chanson. Consultation de l'écho 233
Chanson. Phyllis ne doit pas être surprise de son amour 233
Chanson 234
Air B.D. B 235
Air B. D. B. 235
Epigramme sur un fat amoureux de la Dame Aurora 236
À la même 237
À une dame, sur sa pâleur 237
Autre 237
Epigramme 238
Chanson. Il se plaint pour le départ de sa maîtresse 238
Récit 239
Chanson. Impatience pour le retour de Phyllis 240
Chanson 240
Chanson 241
Gavotte 242
Chanson 242
Chanson 243
Eglogue 244
Epigramme. Compliment n'ayant pu dire adieu 248
Epigramme. À Chloris sur une absence sans nécessité 248
Le Mélancolique 249
1639-1642 253
Rollon conquérant 253
Fragment 265
Entre 1639 et 1644 267
Stances 267
Stances. Il lui parle de son amour et de sa beauté 267
Stances 268
Stances. Il se moque de la coquetterie de Phyllis 269
Stances. Il doit mourir pour avoir osé aimer 270
Sur une absence. Stances 272

Stances. Il se plaint de n'être point aimé....273
Jalousie. Stances....274
Stances. Déclaration d'amour....275
Stances. Il dit que l'absence est faible contre l'amour véritable....276
À Mademoiselle***. Stances....277
À la même, stances ***....278
Stances à Melle Bertaut que l'auteur appelait Socratine....279
Epigramme à Socratine au nom de M. Petit, de petite taille....280
Epigramme sur les vers qu'elle fait d'improviste à table....281
À Alcidiane prenant médecine....281
Sur une saignée au pied. Dixain....282
Avant 1640....283
Ode à un ami absent....283
1640....285
Epigramme. Il le loue de bien écrire en vieil roman....285
1640-1642....287
Vaudeville....287
1641....287
Le mauvais Poète....287
Stances du marquis....288
Epitaphe de Monsieur le Comte de Soissons....289
À Mademoiselle de Bourbon....290
Autre. À la même....292
Elégie....294
1641-1643....295
De la Guerre espagnole....295
1642....307
Stances sur le mariage de Sylvie....307
À Madame de Longueville et à sa troupe....308
Inédit. À Monsieur le Duc....309
1643....311
Etrennes....311
Epigramme à M. Sarasin (par Charleval)....313
Autre, à lui-même....313

Le Désir de Paris 314
À M. le Duc 315
Fin 1643-1644.....317
Le Testament de Goulu 317
Avant 1644 321
Stances. Il la veut aimer malgré sa rigueur et son incrédulité 321
Sonnet 322
Sonnet 323
Sonnet 324
Sonnet 325
Sonnet 326
Sonnet. Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux 327
1644 329
Ode. Réponse à un défi 329
Ode sur le même sujet 330
Le Mouton fabuleux 333
Le Directeur 334
Ballade de l'argent qui fait tout en amours 336
Ode. La Pomme 337
L'Hiver 338
Le Lit d'hostellerie 340
Le Voyage 341
L'Embarquement de Poissy 342
Inédit. À Monsieur le Duc d'Enguien 344
Inédit. À Monsieur le Duc 345
À Madame de Longueville 346
À Monsieur le Duc et à quelques dames de ses amies 348
Elégie. Il souhaite être dans les jardins de Sylvie.....352
Ode à Monseigneur le duc d'Anguien 353
Stances à Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse 356
1645 363
Ballade d'enlever en amour 363
Autre réponse faite par *** à Monseigneur le duc d'Anguien 364
À Madame la duchesse de Longueville.....366

Myrtil ou le nautonnier. Eglogue 368
1646 373
À M. A pour M.L qui l'avait prié de lui mander de ses nouvelles 373
Epigramme. Il lui dit qu'il l'aime 373
Epigramme sur son nom 374
Epigramme sur la blessure de Mars et de Cupido 374
Ode à Monsieur Chapelain 375
Inédit. Eglogue 376
La Seine parlant à la fontaine de Forges 380
Ode sur la prise de Dunkerque à M. le Marquis de Montausier 384
In eximium opus summi viri Samuelis Bocharti, De Geographia Sacra 387
1646-1647 389
Sonnet 389
1647 391
Orphée, églogue 391
Epître à Monsieur le Comte de Fiesque 397
Sonnet à Monsieur de Charleval 402
Stances à Monsieur de Charleval 403
Stances. Il s'excuse de ce qu'on le soupçonne d'inconstance 405
Stances. Il ne se peut résoudre à changer 406
Inédit. Madrigal. Pour Mme de Longueville assistant à la profession d'une religieuse 407
Avant 1648 409
Galanterie à une dame à qui on avait donné en raillant le nom de Souris 409
1648 415
La Pompe funèbre de Voiture 415
L'Ode de Calliope sur la bataille de Lens 434
In aeneida mimicam et jocosam Pauli Scarronis 446
Hiver 1648-1649 447
Ballade du goutteux sans pareil 447
Réponse de Monsieur Conrart. Ballade de la misère des goutteux. 448
Avant 1649 451
Elégie 451
Le changement de Thyrsis à Damon. Elégie 454
1649 459

Epigramme à une personne qui lui demandait un présent 459
Epigramme 460
Epigramme. Sur la blessure de *** 460
Epigramme à un rival incivil.....460
Epigramme 461
Air de cour sur le chant de M. d'Elbeuf 462
Inédit 463
Inédit. Pour Madame de Longueville, madrigal.....463
Inédit. Pour la même, sonnet 463
Coq à l'âne.....464
À Madame la princesse de Condé, la douairière.Vers irréguliers 469
Inédit. Pour Mme la Princesse et pour Mme de Longueville. Madrigal 474
Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier 475
Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou 481
À Madame de Longueville 483
À Madame de Longueville 485
Glose à M. Esprit sur le sonnet de Monsieur Benserade 487
À Madame de Longueville 489
1650 491
Stances. Apollon dit adieu au Parnasse 491
Ballade du Pays de Cocagne 493
À Madame de Longueville 495
Inédit. Pour Monsieur le Duc enfermé, sur le donjon du Bois de Vincennes.Quatrain.....495
Sur l'air : et oui, par la Morguienne, Vertuguienne, oui 495
Pour Madame de Longueville étant à Stenay 498
Inédit. Pour Olympe 499
Inédit. Pour Alcidiane Mouzon 499
Inédit. Autre 499
Inédit. À Mademoiselle de G. 500
Pour Alcidamie 500
Pour la même 500
Rondeau 501
Madrigal pour Alcidiane, sur ses larmes.....502
Tombeau de Charite pour Mme de Longueville 502

Inédit. Pour Mme de Longueville 503
1651 505
À Madame de Longueville 505
Chanson.Parodie de frère Frapart 505
À Melle de Verpilière 506
À Mademoiselle de Verpilière 508
Chanson 509
Chanson 510
Lettre de Sarasin à Madame de Longueville 511
Inédit. À Mme de Longueville 515
Stances 516
Inédit . À Mme de Longueville étant à Bordeaux, sur une chanson espagnole 518
Entre1651 et 1653 521
Inédit . Sonnet 521
Inédit. Pour Mme de Longueville et Mme de Châtillon à une assemblée 522
Inédit. À Mme de Longueville sur le jugement que l'on a fait d'elle 522
Chanson. À une belle que tout le monde aimait et quittait 524
1652 525
Elégie 525
Autre Dixain 527
Couplets de chanson faits à une promenade 528
Chanson 531
1653 533
Madrigal de Polyandre, pour Philoxène, à Théodamas 533
Autre 533
Madrigal de Polyandre à Philoxène 533
Madrigal de Polyandre à Méliante 534
Madrigal de Polyandre 534
Madrigal de Polyandre 534
Madrigal de Polyandre 535
Madrigal de Polyandre à Sapho 535
Madrigal de Polyandre à Cléodore 535
Madrigal de Polyandre à Télamire 535
Madrigal de Polyandre à Acante 536

1654 537
Inédit. Pour la même allant au cours inconnue 537
À un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert 538
Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés 539
Sonnet de bouts-rimés de Monsieur Sarasin sur la mort du perroquet 540
Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés 541
Chant premier 541
Chant second 544
Chant troisième 548
Chant quatrième 551
BIBLIOGRAPHIE 555
INDEX thématique 585
INDEX des noms propres. 589
LEXIQUE 611
REPERES CHRONOLOGIQUES 617
ANNEXES 627

REMERCIEMENTS

Que soient remerciés ici tous ceux qui m'ont aidée à réaliser ce travail, et tout d'abord Monsieur Christian Belin, qui a accepté de diriger cette thèse et qui m'a prodigué constamment de judicieux conseils et de chaleureux encouragements.

Merci à l'IRCL de m'avoir permis d'aller à Paris à trois reprises, afin d'y consulter les manuscrits de l'Arsenal, les *Recueils Conrart*, dont le magnifique manuscrit 3135, et les manuscrits du fonds français à la bibliothèque Richelieu. Merci à Marie-Claire Waille, conservateur de la Bibliothèque de Besançon, qui m'a donné l'occasion de parcourir le manuscrit 559, véritable mine d'inédits.

Merci à tous ceux qui ont contribué aux traductions : Marie-Claude Perret, pour l'italien, Carine Perret pour l'espagnol, Naïma Karabaghli pour le latin.

Merci à Florence Destombes pour la relecture vigilante et le résumé en anglais.

Merci à Rachel Freu et à Lauren Brancaz-McCartan pour leurs conseils.

Merci à Mesdames Vanessa Kühner, Anne Conesa et Brigitte Belin pour leur gentillesse et leur efficacité administrative.

Et merci à tous ceux, proches, amis, collègues, connaissances, qui m'ont exhortée à mener à bien cette entreprise.

PREFACE

INTRODUCTION

Lorsque Paul Pellisson entreprend de rendre hommage à Jean-François Sarasin, en qualité d'ami et d'admirateur, dans son *Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin par Pellisson* [1], au moment de la publication du premier recueil des œuvres complètes de Sarasin, en 1656, son propos n'a pas seulement pour dessein de louer le talent de l'auteur ; il s'agit de défendre et de justifier son œuvre. C'est l'objet des chapitres X à XVIII du *Discours*, où Pellisson répond aux trois objections contre les ouvrages de Sarasin : une poésie de divertissement, une poésie entachée de petits défauts, une pâle imitation de Vincent Voiture. Et à cette dernière objection, persistante à travers les siècles et qui fit le plus de tort à Sarasin, Pellisson répond en quatre chapitres. Ce dernier jetait ainsi un regard clairvoyant sur les raisons du discrédit dont la poésie de Sarasin souffrit de son vivant et dans les siècles qui ont suivi sa disparition.

La première objection est aisément réfutée par Pellisson : «…je ne puis croire qu'on travaille inutilement quand on travaille agreablement pour la plus grande partie du Monde & que, sans corrompre les Esprits, on vient à bout de les divertir & de leur plaire »[2]. L'accusation de divertissement n'a pas un fondement très solide, quand on considère la réception des œuvres qui cherchent à plaire. « Au contraire, ces autres Escrits, qu'on traitte communément de bagatelles, quand ils ne serviroient pas à reigler les mœurs ou à esclairer l'Esprit, comme ils le peuvent, comme ils le doivent, comme ils le font d'ordinaire directement ou indirectement, pour le moins, sans avoir besoin que d'eux-mesmes, ils plaisent, ils divertissent, ils sement et ils respandent partout la joye, qui est, après la Vertu, le plus grand de tous les biens ».[3] Le succès de Molière en témoigne, célébré dans Pézenas, ville où il croisa la route du Prince de Conti et de son intendant Sarasin. Celui-ci, qui oeuvra pour que Molière fût admis à la Grange des Prés, le Versailles du Languedoc, grâce à quoi sa carrière fut lancée, sous la protection du Prince de Conti, [4] est à peine mentionné par une plaque commémorative, et par le nom d'un boulevard. Et « le temps, qui sur toute ombre, en verse une plus noire »[5], a fait disparaître Sarasin, injustement banni du « Panthéon » de l'Histoire littéraire [6], non seulement de l'esprit des lieux mais aussi des manuels et des anthologies.

---

[1] Voir Paul Pellisson, *Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin par Pellisson* , in *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, p. 1 à 72, reproduit par Paul Festugière dans Jean-François Sarasin, *Œuvres*, édition Paul Festugière, Paris, champion, 1926, p. 113 à 149 et par Alain Viala dans *L'Esthétique galante : Paul Pellisson, Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin et autres œuvres,* Toulouse, Société de Littératures classiques, 1989.

[2] Paul Pellisson, *op. cit*., p. 37.

[3] Paul Pellisson, *op. cit*., p. 39.

[4] Orthographié aussi Conty. Voir Daniel de Cosnac, *Mémoires*, tome premier, Paris, Renouard et compagnie, 1852, p. 128, au sujet de l'accueil de Molière à la Grange des Prés.

[5] Victor Hugo, *Oceano nox , Les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres,* Paris, édition Gallimard, 1964, p. 339.

[6] Expression d'Alain Génetiot dans son article : *« Des hommes illustres exclus du panthéon, les poètes mondains et galants (Voiture, Sarasin, Benserade) »*, dans *Littératures classiques*, n° 19, 1993, *Qu'est-ce qu'un classique ?*, sous la direction d'Alain Viala, p. 215 à 235.

Pellisson « desabuse en riant » les auteurs de la seconde objection : lorsqu'on admire une œuvre, l'on est plus sensible à ses « beautez » qu'à ses petites imperfections.[7] En revanche, la troisième objection est la plus sérieuse. C'est pourquoi Pellisson entreprend longuement d'en nier le bien-fondé : « En un mot, je veux deffendre icy notre Autheur, non pas des Admirateurs de feu M. de Voiture, car je le suis moy-mesme autant qu'un autre, mais de ceux qui ne veulent rien admirer que luy, qui le tiennent pour l'unique Original des choses galantes, & ne craignent pas de dire, ou de faire entendre, que tous les autres, & en particulier M. Sarasin, ne sont, ou que de mauvais Imitateurs, ou que de médiocres Copistes. »[8]

Après avoir affirmé que le talent de Sarasin est unique (Chapitre XIII), Pellisson démontre, dans le chapitre XIV, que les ouvrages de Sarasin et de Voiture ont peu de « ressemblance », et que celles qui s'y trouvent sont affaire d'époque et d'héritage littéraire commun. Seul « un homme tout à fait ignorant » « mettra tous les Poëtes du Monde en mesme rang ». Un homme au « goust exquis », en revanche ayant « une connoissance exacte des bons Autheurs », « distinguera les caracteres de tous ces divers Escrivains ».[9] Pellisson renforce sa démonstration par une comparaison au domaine de la peinture (chapitre XV) et à la langue de Balzac (Chapitre XVI), à qui Voiture est « plus redevable pour l'expression que M. Sarasin ne l'est à M. de Voiture luy-mesme pour le caractère de ses Vers. »[10]

Malgré le discours de réhabilitation de Pellisson, précédé de l'hommage de Gilles Ménage, nombreux sont les auteurs qui ont persisté, au fil des siècles, à associer les noms de Vincent Voiture et de Jean-François Sarasin, au détriment de ce dernier. Paul Festugière en dresse une liste dans « *Vie de Jean-François Sarasin* », qui fait suite à l'avant-propos, dans son édition des *Œuvres* de Sarasin[11]. Parmi ces auteurs, La Bruyère écrit dans le chapitre « *De la Mode* » des *Caractères* : « Voiture et Sarasin étaient nés pour leur siècle »[12]. Non seulement les deux auteurs semblent former un couple , mais leur art est considéré comme démodé. Voltaire est encore plus féroce dans *Le Temple du Goût* : « Voiture et Sarasin n'ont pas à eux d'eux plus de soixante pages »[13] , (dans la bibliothèque du Temple, une fois que les Muses ont expurgé leurs œuvres) et surtout dans Ses *Œuvres complètes* : « Et le petit flatteur Sarasin, singe de Voiture ».[14] Sarasin sera longtemps considéré, à tort, comme le médiocre émule de Voiture. Victor Cousin, un siècle après Voltaire, désigne Sarasin comme l'élève de Voiture[15], tandis que Sainte-Beuve le réduit au

---

[7] Paul Pellisson, *op. cit.*, p. 40 et 41. Gilles Ménage signale aussi, dans son épître dédicatoire à Melle de Scudéry, « des négligences », mais « ces négligences ne sont pas même sans quelque agrément ». Voir *Les Œuvres de Monsieur Sarasin,* Paris, Courbé, 1656.

[8] Paul Pellisson, *op.cit.*, p. 51.

[9] *Op.cit.*, p. 59-60

[10] *Op. cit.*, p. 66.

[11] Voir Sarasin, *Œuvres*, édition Paul Festugière, p. 70.

[12] La Bruyère, *Les Caractères*, (1688), chapitre XIII, « *De la Mode* », Paris, Librairie générale Française, 1995, p. 510.

[13] Voir M. de Voltaire, *Le Temple du Goût*, Amsterdam, Desbordes, 1733, p. 39.

[14] *Œuvres Complètes* de M. de Voltaire, tome 36, chapitre XVII « *Des écrivains de parti* », Lyon, J.B. Delamollière, 1792, p. 62.

[15] « Sarasin…/… comme son maître Voiture ». Voir Victor Cousin, *La Société française au XVIIème siècle*, d'après *Le grand Cyrus* de Melle de Scudéry, Tome deuxième, Paris, Didier et compagnie, 1866, p. 194. Voir aussi, dans *Le Dictionnaire des Précieuses par le sieur Somaize* (1660), Paris, Livet, 1856, p. 93 : « Valere (Voiture) et Sesostris (Sarasin) son successeur ».

« second tome de Voiture ».[16] Et le préjugé persiste, même dans des ouvrages par ailleurs fort intéressants comme *Le style de Vincent Voiture : une esthétique galante*.[17]

Un autre préjugé a contribué à minimiser l'œuvre de Sarasin : l'étiquette de « poète précieux », que lui attribue Roger Lathuillère, dans son passionnant ouvrage sur *La Préciosité*, [18] l'associant à la pratique d'un « burlesque atténué, aux effets adoucis » : « Ses réticences à l'égard du burlesque, même si elles dépendent de ses goûts personnels, sont tout à fait caractéristiques du cercle de Mademoiselle de Scudéry et des précieux en général »[19], ce qui nous paraît contestable et réducteur. Le poète, dans nombre de ses textes, laisse libre cours à une veine rabelaisienne, bachique et grivoise.

Même si Sarasin a bénéficié, à l'occasion d'études sur la poésie galante,[20] d'un nouvel éclairage, force est de constater qu'en dépit du plaidoyer et du panégyrique de Paul Pellisson, le XXème siècle et le début du XXIème siècle ne lui ont pas complètement rendu justice. Quand il ne reste pas totalement dans l'ombre, ses éclipses demeurent partielles : les ouvrages s'attachent à tel ou tel aspect de son œuvre, sans en offrir une vue d'ensemble. Souvent absent des anthologies, régulièrement confronté à Voiture, négligé par les éditeurs depuis près d'un siècle, rapidement étiqueté « précieux », rarement oublié cependant par la critique, quelle place Sarasin occupe-t-il au Parnasse ? Comment expliquer qu'un poète, dont l'influence est patente, n'ait qu'un éclat lunaire ?

Nous voudrions, dans notre préface, après avoir examiné les multiples raisons biographiques, historiques, littéraires, de l'infortune du poète, tout en rendant à Voiture ce qui est à Voiture, proposer une étude spécifique de la poésie sarasine.

Il nous a paru indispensable, aussi bien que passionnant, d'établir une édition critique de son œuvre, en choisissant une orthographe moderne, sauf exceptions signalées en notes, en allégeant la ponctuation adoptée par Paul Festugière, qui de notre point de vue abuse souvent des virgules en début de vers (« Et,… »), et en restituant aux textes leurs titres initiaux, parfois modifiés dans le recueil de 1926. Nous avons délibérément laissé de côté, en raison de la masse des écrits de Sarasin, les textes en prose, sans les renier néanmoins, d'autant plus que prose et vers ne sont pas aussi antinomiques, chez cet auteur, que le maître de philosophie de Monsieur Jourdain ne le laisse entendre. Ainsi, l'examen de la genèse de l'œuvre, dans les manuscrits et les premières éditions, forme le préalable de notre étude.[21]

---

[16] Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome sixième, « Mémoires de Daniel de Cosnac », Paris, Garnier frères, 1852, p. 289.

[17] Voir Sophie Rollin, *Le style de Vincent Voiture : une esthétique galante*, Publications de l'université de Saint-Etienne, 2006. L'auteur déplore, sans en goûter le sel, les délicates railleries de Sarasin au sujet de Vincent Voiture dans *La Pompe funèbre*, et les qualifie de « malveillance », avant de souscrire au préjugé : « En revanche, exceptée la remarque sur les imperfections de l'épître adressée à Monsieur de Coligny, Sarasin n'a guère de reproches à adresser à Voiture sur son œuvre ou sur son style. On sait, du reste, que ses propres productions se situent dans le même registre. », p. 75.

[18] Roger Lathuillère, *La Préciosité : étude historique et linguistique*, Genève, Droz, 1969., p. 447 : Sarasin « a toujours mis un frein à la verve gauloise et réaliste ». Voir aussi la thèse de Lidmilla Sovak Stecher, *Jean-François Sarasin et ses rapports avec la préciosité*, Thèse de l' Université de Lille III, 1978.

[19] Roger Lathuilllère, *op.cit*., p. 445 et p. 449.

[20] Voir *Poétique du Loisir mondain* d'Alain Génetiot, *Amour précieux, amour galant* de J.M. Pelous, notamment.

[21] Nous avons essentiellement confronté, pour notre édition, celle de Paul Festugière à la première édition des œuvres de Sarasin chez Courbé (1656), à l'édition Bilaine (1663), aux *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*

Le premier point de notre enquête, dans la préface, observe, dans la biographie de Sarasin, ce qui a pu constituer des obstacles à son succès. Par ailleurs l'histoire des différentes publications de son œuvre constitue un deuxième champ d'investigation, renforcé par l'exploration, en troisième lieu, du contexte de la Fronde et des salons mondains, où le poète s'est trouvé mêlé. Le quatrième volet de notre travail se consacre à l'approche de la poésie de Sarasin et à ses multiples échos.

En effet, héritière du *carmen* latin, de ses chants et enchantements, elle recèle un charme auquel les lecteurs, de Pellisson[22] à Paul Festugière,[23] ont souvent été sensibles. Saisir sans les abîmer les voiles de la muse exige d'autant plus de prudence qu'elle est « douce (…) » et « délicate ». Les mots reviennent fréquemment sous la plume de Sarasin : « Charme secret des maux les plus puissants »,[24] « Je goûtais cent mille douceurs »,[25] « Vastes déserts dont le doux silence »,[26] « Par vos yeux tout brillants de charme »[27]...Tant de délicatesses ne sauraient souffrir d'être entonnées au cor ronsardien, pincées à la « lyre » [28] de Malherbe, ou à la « guitare »[29] de Voiture ; aussi sont-elles flûtées, modulées au « chalumeau » des bergers :

> Il dit, et tout soudain notre troupe rustique,
> Aise de vous louer, fit entendre un cantique
> Que je réciterais dessus mes chalumeaux. [30]

De l'univers champêtre, d'ailleurs, la muse de Sarasin aime les secrets « ombrages », les berceaux de feuillages, les « routes reculées », « les lieux les plus égarés »[31], les bords de rivière. Car elle ne prétend pas à la gloire mais à la liberté :

> Et laisse en liberté couler ma poésie
> Selon les mouvements où va ma fantaisie (…) [32]

(1674), mais aussi aux manuscrits (*Recueils Conrart*, manuscrits du fonds français et de Besançon), en consultant parfois les éditions de Nodier, Uzanne, Trébutien et les recueils de *Poésies choisies* de Charles de Sercy (1653-1660).

[22] « C'est de ses Vers que Monsieur Sarasin a tiré sa plus grande réputation dans le monde, & ce n'est pas sans raison, car soit qu'on parle de la Poësie galante & enjoüée, à laquelle il s'est principalement occupé, ou de la plus serieuse qu'il ne laissoit pas d'aimer passionnément ; on ne peut sans injustice luy refuser un des premiers rangs entre les Poëtes de nostre Siècle…/…qui ne se laissera toucher aux charmes de la Souris, de la glose, de ses Stances à Monsieur le Duc d'Anguien, de son agreable Prosopopée de la Rivière de Seine, de son Epistre à Monsieur le Comte de Fiesque, de son ingenieuse Défaite des Bouts-Rimez…/….Une seule de ces Poësies nous pourroit faire connoistre la délicatesse & la beauté extraordinaire de son génie… », Paul Pellisson*, op.cit*., p. 20-21.

[23] « Tout de suite il fut charmé. Il s'était attendu à quelque fade ou prétentieux versificateur, il trouvait un poète. Les sonnets, les ballades, les chansons, les stances, les épîtres, les épigrammes pétillaient d'esprit, d'un esprit vif et naturel, dont les saillies se voilaient parfois, ce qui ne gâtait rien, d'une ombre de mélancolie…/…Ici régnaient la verve, l'imagination, la gaieté ; tout coulait de source, tout était aimable et délicat. », Paul Festugière, Avant-propos aux *Œuvres* de Jean-François Sarasin, Paris, Champion, 1926, p II.

[24] chanson, *infra*, p. 222.

[25] *Air de M.Lambert, infra*, p.225.

[26] Chanson. *Il se plaint pour le départ de sa maîtresse, infra*, p. 238.

[27] Chanson. *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p. 233.

[28] Ode *Sur la prise de Dunkerque, à M. le Marquis de Montausier, infra*, p. 384.

[29] Ode *À Monseigneur le duc d'Anguien*, *infra*, p. 355.

[30] Stances À *une Dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*, *infra*, p.209.

[31] *À Madame la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers, infra, p.469 à 474.*

De la rivière, du Morin ou d'Andelle, des bords de l'Orne, la poésie qu'elle inspire imite la limpidité, la fluidité, mais aussi cette petite chanson « murmurante et vagabonde »[33] dont l'ambition n'est point de rivaliser avec la Nymphe de Seine, qui « lèv(e) si haut le menton ».[34] Elle affectionne les petits poèmes comme les chansons. Car jamais grave, pompeuse, mais avec l'aimable érudition de celle « qui ne se pique de rien »,[35] elle s'affirme, se proclame et s'assume en muse de la poésie mineure. C'est ce que souligne Pellisson, comparant la poésie de Sarasin au flux d'une « paisible rivière » : « si quelqu'un s'imagine que la grande Poësie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit souvent, je le confesse, se précipiter comme un torrent, mais elle doit plus souvent encore couler comme une paisible rivière & plus de personnes, peut-estre, sont capables de faire une description pompeuse, ou une comparaison eslevée, que d'avoir ce stile esgal & naturel, qui sçait dire les petites choses ou les mediocres, sans bassesse, sans contrainte & sans dureté. »[36] La mesure et le naturel : telles sont les vertus de la muse, qui s'appliquent aux « petites choses » :

Un étang, des rochers, des forêts, une source,
Le lit où le soleil s'en va finir sa course,
Et tout ce que je vois qui s'offre à mon esprit,
Avec facilité ma muse le décrit. [37]

Les grands sujets l'effarouchent, la guerre et la gloire. Il lui arrive d'en souffler quelques vers à son poète, quand tous deux se promènent, à l'aube, dans les jardins de Gondi : « Ce sont là, Monsieur, les vers que Calliope me dicta, tantôt se promenant le long des allées, tantôt se reposant au bord des fontaines, tantôt retouchant aux stances qu'elle venait de faire, tantôt en produisant de nouvelles. »[38] Mais la muse de Sarasin est surtout une « amoureuse »,[39] accompagnée souvent de Cupidon et d'une volée de *putti,* comme ceux que l'on voit au cortège funèbre de Voiture[40], amoureuse parfois rougissante et grivoise comme la nymphe poursuivie par le faune au soleil de midi.

La muse de Sarasin est suggestive. Rarement concrète, dans ce qu'elle « dicte » à son poète, bien que ce dernier aime comparer son art à la « peinture »[41], qui travaille la matière, il lui suffit d'un mot pour évoquer un univers. Tout semble « aisé » et « coulant »[42] dans les « mouvements »[43] qu'elle inspire, d'une « veine noble, aisée et fertile ».[44] Néanmoins, il ne faudrait pas confondre cette impression de « facilité merveilleuse »[45], de fluidité, d'harmonie naturelle des

---

[32] *Discours* I, *infra*, p. 196.
[33] À *Madame la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers*, *infra*, p. 469 à 474.
[34] *La Seine parlant à la fontaine de Forges, infra*, p. 382.
[35] La Rochefoucauld, Maxime n° 203, dans *Maximes, réflexions, Lettres*, Hachette Littératures, 1999, p. 112.
[36] Pellisson, *op. cit*., p. 26.
[37] *Discours* I, p. *infra*, p. 196.
[38] *Ode de Calliope sur la bataille de Lens*, *infra*, p.446.
[39] Stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p.221-222.
[40] *La Pompe funèbre de Voiture*, *infra*, p. 415 à 433.
[41] Voir *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours* :« Bien peindre les ardeurs d'une pudique flamme », *infra*, p.221-222.
[42] Pellisson, *op.cit*., p.28 à 31.
[43] *Discours* I, *infra*, p.196.
[44] Pellisson, *op.cit*., p. 22.
[45] Gilles Ménage, épître à Melle de Scudéry, dans *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*.

vers avec la « facilité de composer ».[46] Rien de plus difficile, de plus fin que d' « exprimer les pensées les plus subtiles et les plus délicates, les plus hautes et les plus sublimes, avec tant de liberté »,[47] à la manière de la lyre d'Amphion, déplaçant les pierres des murailles de Troie pour les ranger harmonieusement.[48]

S'il lui arrive d'être rêveuse ou « mélancolique »[49], la muse de Sarasin est bien plus souvent « aimable »,[50] « folâtre »[51] autant que son poète « folet »[52], sautillante, légère sans être superficielle, facétieuse, en un mot, la gaieté même. Quand elle veut piquer, c'est toujours avec esprit et finesse, le sourire remplaçant le rire cruel[53] : « Elle hait les aigreurs, elle fuit les outrages ».[54]

Erudite, mais joueuse, douée pour l' « invention »[55] et la « variété »[56], elle inspire à son poète des divertissements de plume : énigmes, jeu des proverbes, parodies.

> Le seul contentement paraît dans ses ouvrages,
> Et rien que le plaisir ne se lit dans ses vers. [57]

Telle une énigme, elle se dérobe à toute comparaison. Si parfois, dans l'élégie, elle imite les charmes de la muse de Théophile, elle n'a point son voile d'amertume. Quand elle badine à la manière de la muse de Voiture, elle n'est jamais sensuelle ou scabreuse. [58] Ses idylles n'ont rien des mignardises de Vauquelin de la Fresnaie.[59]

Elle invite tout lecteur de bon goût à découvrir ses appâts.

---

[46] Pellisson, *op cit*., p. 30.
[47] *Op. cit*., p. 27.
[48] *Op.cit.* p. 28.
[49] *Le mélancolique*, *infra*, p. 249.
[50] Stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra,* p. 221-222.
[51] Lettre *À Mademoiselle de Verpilière*, *infra*, p. 508.
[52] *Ibidem.*
[53] À cet égard, la raillerie, chez Sarasin, garde la juste mesure, l' « honnête règle » prescrite par Nicolas Faret, se gardant de la « raillerie opiniâtrée ». Voir Nicolas Faret, *L'Honnête Homme ou L'Art de plaire à la Cour*, Paris, T. du Bray, 1630, p.200-203.
[54] Stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p.221-222.
[55] Gilles Ménage, *op.cit.*
[56] *Op.cit.*
[57] Stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p.221-222.
[58] Voir les *Stances sur une Dame dont la juppe fut retroussée en versant dans un carosse, à la campagne,* dans Vincent Voiture*, Poésies,* édition critique publiée par Henri Lafay, Paris, Marcel Didier, 1971, p. 52.
[59] « En ce lieu se trouve seulete / Philis oyant ma plainte aigrete », Id. 23, p. 476, « Philine en ce bois nouvelet, / Que ne suis-je un rossignolet ? », id. 45, p. 491, in *Les diverses Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaie*, (sieur des Yveteaux), publiées et annotées par Julien Travers, tome II, Caen, F.Le Blanc-Hardel, 1870.

I- La vie de Jean-François Sarasin[60]

1-Les années de formation ou l'adolescence sarasine (1614-1635)

Jean-François Sarasin, dont le nom est parfois orthographié Sarrasin, Sarazin ou Sarrazin[61] mais dont la graphie « Sarasin » est authentifiée sur des documents officiels, [62] est né à Hermanville-sur-mer (petit bourg normand situé au bord de la Manche, à moins de 20 kilomètres de Caen), au mois de décembre 1614, et baptisé le 25 du même mois.[63] Une rue « Jean-François Sarasin », mentionnée sur les cartes, à défaut de l'être par quelque plaque commémorative, en garde le souvenir. Il est le fils unique de Roger Sarasin et de Catherine du Mont, dont le mariage remonte au mois de Janvier 1612 et dément les nombreuses légendes autour de sa naissance, que relate Paul Festugière : Sarasin aurait été le fils naturel du sieur Fauconnier, trésorier de France à Caen, et le mariage de la mère avec Roger Sarasin se serait fait juste avant la naissance de l'enfant, ou Sarasin aurait été le fruit des amours de la gouvernante d'un trésorier de France nommé Foucault et de Roger Sarasin à qui il aurait vendu sa charge.[64]

En réalité, Sarasin appartient à la bonne bourgeoisie provinciale, et dès la mort de son père, à la petite noblesse de robe provinciale. Roger Sarasin, son père, qui possède des maisons et des terres à Hermanville et Colleville et qui exerce la fonction d'« avocat du roi en la vicomté à Caen », achète en 1631 l'office de « conseiller du roi, contrôleur général ancien des finances en la généralité de Caen » et en 1635, auprès de Jean Fauconnier, la charge de trésorier de France, anoblissante après vingt ans d'exercice pour le titulaire et ses enfants : à la mort de son père, en 1643, Sarasin portera le titre d'écuyer, et se fera nommer Sieur d'Hermanville. Notons aussi que Sarasin est apparenté aux de Bouillon, qui appartenaient à la maison de Malherbe.

Nombreux sont les poèmes où Sarasin fait allusion à sa Normandie natale, « le pays de Cocagne »[65] et, non sans humour, à sa qualité de Normand.[66]

---

[60] Plusieurs ouvrages ont fourni la matière de cette biographie : Les *Mémoires* de Daniel de Cosnac, Paris, Renouard, 1852, p. 13 à 195, *Les Historiettes* de Tallemant des Réaux, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », volume II, 1961, p. 351 à 357, Célestin Hippeau, *Les Ecrivains normands au XVIIème siècle*, Caen, imprimerie du Buhour, 1858, p. 153 à 200, Albert Mennung, *Jean-François Sarasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*, *kritischer Beitrag zur französischen Litteratur und Kulturgeschichte des XVII Jahrhunderts*, Halle, M. Niemeyer, 1902-04, « *Vie de Jean-François Sarasin* », par Paul Festugière, op. cit., p. 1 à 71, Chantal Morlet, « Mort d'un personnage », RHLF, n°77, 1977, p.459-469, « *Jean-François Sarasin (1614-1654)* » en annexe, dans Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 521 à 528, Albert-Paul Alliès, *Une ville d'états, Pézenas aux XVI et XVIIème siècle. Molière à Pézenas*, Domens, Pézenas, 2005.

[61] Jean-François Sarasin plaisante volontiers sur la polysémie de son patronyme. Dans la ballade *Du goutteux sans pareil*, adressée à Conrart, (*infra*, p. 447) l'expression : « ma rime sarrazine », à double sens, identifie l'auteur des vers et connote la barbarie des Sarasins. Voir aussi l'expression : « Moi qui suis un drôle à tête noire », *À Madame de Longueville, infra*, p. 483.

[62] Voir les pièces justificatives en annexe de la « vie de Jean-François Sarasin » par Paul Festugière, op.cit., p.92-93.

[63] *Op.cit*., p.3,4.

[64] *Op. Cit*., p. 4, 5, 6.

[65] Voir la ballade *Du Pays de Cocagne*, *infra*, p. 493-494, où « Le pays de Caux » est décrit comme le Paradis des épicuriens, l'évocation de l' « Orne » dans les stances *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p. 191-192, du « langage purin » dans *Le mouton fabuleux*, *infra*, p.333-334, de la fureur normande, dans *Coq à l'âne*, *infra*, p. 464-468, et du héros normand Rollon, dans *Rollon conquérant*, *infra*, p.253 à 265, mais aussi de « Tithon, le

Roger Sarasin, homme cultivé, donne à son fils une éducation raffinée : il lui fait imiter les lettres de Balzac, dont la première édition paraît en 1624, alors que Jean-François Sarasin a dix ans, comme en témoigne cet extrait :

> Dès ce temps, Monsieur, tout enfant que j'étais, j'étais votre admirateur. Mon père, qui avait le goût des bonnes choses autant que le siècle où il était né le pouvait permettre, me faisait lire vos lettres, me les faisait imiter. Je me souviens même qu'il me faisait soutenir des thèses en votre faveur, contre ceux qui se trouvaient plus avancés en âge que lui et qui ne voulaient reconnaître qu'Amyot, contre ses contemporains, surtout contre mon cousin de Bouillon, à qui les seules lettres de Malherbe paraissaient divines, enfin contre les moines et les maîtres ès arts qui partout se soulevaient en faveur du Feuillant qui vous attaquait. (…) Le temps ni l'étude ne m'ont point fait changer de sentiments, ils les ont fortifiés encore ; si bien qu'avec connaissance de cause je tiens pour maximes certaines que tout ce qui écrit et qui parle bien aujourd'hui a appris de vous à parler et à écrire, et, comme un ancien a pensé d'un autre, que, dès que vous commencez à plaire à quelqu'un, on peut dire qu'il a fait un notable progrès en l'éloquence. [67]

Il fait ensuite ensuite ses Humanités au collège (le collège du Bois ou le collège du Mont, selon Paul Festugière)[68] et à l'université de Caen, université renommée au XVIIème siècle, établie dans le Palais des facultés de Caen appelé aussi « grandes écoles ». Le bâtiment, plusieurs fois transformé, a été détruit par les bombardements de 1944. Paul Festugière cite deux quatrains accompagnant une estampe représentant l'université de Caen, classée aux archives du Calvados :

> Dans ce palais des Arts Malherbe fut instruit,
> Il unissait au goût le plus brillant génie ;
> Favori des neuf Sœurs, ce maître nous apprit
> L'art de donner aux vers une douce harmonie.
>
> Sarrazin, Varignon, Huet, Bochard, Segrais
> Après lui de ce temple ont soutenu la gloire :
> Vous qui le fréquentez, égalez leur succès,
> Vous passerez comme eux au temple de Mémoire. [69]

Jean-François Sarasin y fait de solides études, acquérant une culture étendue de la littérature antique grecque et latine, dont témoigne son œuvre : non seulement Sarasin connaît les auteurs antiques, mais il est capable d'écrire en vers.[70] L'enseignement est en effet délivré en latin dans les universités ; on apprend à écrire des vers et à disserter en latin : la « langue vulgaire », le français, est bannie des conversations et n'est autorisée qu'aux jours de fête. C'est à cette époque que Sarasin écrit ses premiers textes poétiques : les stances *Il ne peut écrire que d'amour*, (« C'est assez, mes jeunes années… ») et peut-être le premier *Discours familier* .

Normand », désignant M. de Motteville dans l'épigramme *Sur un fat amoureux de la Dame Aurora*, *infra*, p. 236.

[66] « Foi de Normand », ballade *Du pays de Cocagne,* infra*,* p. 495-496. Voir aussi les stances *À Mademoiselle Bertaut que l'auteur appelait Socratine* : « Et que je suis de ces Normands / Qui promettent pour se dédire », *infra*, p. 279-280.

[67] Sarasin, Jean-François, lettre à M. de Balzac du 15 décembre 1652, dans *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, II, p. 492-493.

[68] « *Vie de J-FR Sarasin* », in *Œuvres de J-F Sarasin*, I, édition établie par Paul Festugière, p.10.

[69] *Ibidem.*

[70] Voir le poème dédié à Scarron*, infra,* p.446, et le poème dédié à Samuel Bochart, *infra*, p. 387. Voir aussi le *Bellum parasiticum*, dans le tome II de l'édition établie par Paul Festugière, *op.cit*, p.508.

2-Paris (1635-1648) : la fréquentation des salons et la recherche d'un protecteur

Sa vie littéraire commence véritablement à Paris, où il est accueilli par un parent et compatriote de Caen, Vauquelin des Yveteaux, (1567-1649), cousin ou neveu de son parrain Le Fauconnier et ancien précepteur de Louis XIII, poète libertin, vieil original qui se costumait en berger.[71] Il introduit Sarasin dans le salon de Ninon de Lenclos, que fréquentent aussi Charleval,[72] Ménage,[73] Scarron[74] alors débutants, et des personnages influents de la République des Lettres : Chapelain[75] et Conrart.[76] Parallèlement, Angélique Paulet, la belle Lionne,[77] célèbre pour sa chevelure et sa voix, qui a plus d'une quarantaine d'années, le fait pénétrer à l'hôtel de Rambouillet. Mais ce célèbre salon a déjà son poète : Vincent Voiture, « l'âme du rond ». Notons aussi la tentative manquée de Sarasin d'être bien vu à la Cour, dont témoigne son sonnet : *Au roi, le tonnerre étant tombé sur son carrosse*.[78] La place de poète est déjà prise par Benserade, lancé par sa tragédie *Cléopâtre*.

Néanmoins, Sarasin rencontre, dans la chambre bleue de la marquise de Rambouillet, la princesse de Condé [79] et sa fille Anne-Geneviève de Bourbon, future duchesse de Longueville,

---

[71] Voir Le dialogue de Sarasin, *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, édition établie par Paul Festugière, *op.cit*., p. 157. Voir aussi Emile Magne, *Ninon de Lanclos*, Paris, Emile-Paul frères, 1925, p. 100-101.

[72] Deux poèmes de Sarasin sont dédiés au poète Charleval : le sonnet *À M.de Charleval*, *infra*, p.402 et les stances *À M.de Charleval*, *infra*, p.403. Ce dernier est souvent nommé « Thyrsis » par Sarasin.

[73] Le grammairien Ménage est mentionné dans l'ode *À Monsieur Chapelain, infra,* p. 375 : « L'agréable et savant Ménage ». Tous trois, hôtes du coadjuteur Jean-François Paul de Gondi, se retrouvaient fréquemment à Saint-Cloud. Ménage est aussi le dédicataire de *La Pompe funèbre de Vincent Voiture*.

[74] Sarasin rend hommage à son ami dans l'épître *À Monsieur le comte de Fiesque, infra,* p. 397-402 : « Don Francesco de Rojas est l'auteur / Et Paul Scarron, comme ai dit, translateur », « le petit homme / Que tu connais, et dont on peut prêcher */ L'esprit est prompt, mais infirme est la chair* ». Scarron lui-même évoque son ami dans deux épîtres en vers « à M. Sarazin » : « Sarrasin / Mon voisin / Cher ami… », in *Recueil des œuvres diverses et choisies en vers burlesques de M.Scarron*, Lyon, chez J.B. et N. de Ville, 1695, p.84 et « O toi, de qui jadis je fus voisin, / Qui par le cœur es bien mieux Sarrazin (…) Mais espérer qu'un Sarrazin Normant / De ses amis garde quelque mémoire.. », p. 63 à 68, in *Recueil des Oeuvres burlesques de M. Scarron dédiées à sa chienne*, Paris, Toussainct Quinet, 1648, p. 29.

[75] Sarasin dédie une ode *À Monsieur Chapelain*, (*infra*, p. 375) membre de l'Académie française : « Esprit né pour les grandes choses, / Qui chantes hautement les faits de nos guerriers, / Chapelain ». Il fait aussi son éloge dans l'épître *À Monsieur le Comte de Fiesque (infra,* p. 397-402*)* : « Ton Chapelain trop mieux le peut chanter, / Ton Chapelain, non pas de ta chapelle, / Mais Chapelain qui chante la Pucelle. »

[76] Sarasin s'adresse à Conrart, premier secrétaire de l'Académie Française, dans la ballade humoristique *Du goutteux sans pareil*, *infra,* p.447, à quoi Conrart répond en vers. Par ailleurs Conrart a consigné dans ses manuscrits de nombreux textes de Sarasin. Voir le notes de bas de pages et la bibliographie.

[77] Célébrée par Sarasin dans les stances : *À une Dame, à qui l'on avait donné le nom de Lionne* : « Reine des animaux, adorable Lionne », *infra*, p. 208.

[78] *Infra*, p. 193.

[79] Sarasin lui rend hommage dans l'épître *À Madame la Princesse de Condé, la douairière*. *Vers irréguliers, infra*, p. 474. (« « Puisqu'en vous revoyant on voit en un tableau / Tout ce que l'univers a de bon et de beau. »), mais aussi dans *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*, *infra*, p.475-480, où la Princesse est l'une des trois « nymphes » rencontrées par le poète, et l'auteur de la lettre enchâssée dont Sarasin est le scripteur.

qu'il célèbre sous le pseudonyme de « Sylvie »[80] dans ses poèmes, pour qui il a nourri toute sa vie une passion toute platonique et un profond dévouement et qui l'invite chez les Condé. Louis, duc d'Enghien,[81] le futur grand Condé[82] est alors un adolescent et Armand, prince de Conti,[83] un enfant. Sarasin les fréquentera pendant 13 ans avant d'obtenir la protection du prince de Conti. De nombreuses épîtres de Sarasin, adressées à la princesse de Condé, au duc d'Enghien ou à la duchesse de Longueville en témoignent.[84] Pour mériter l'accueil des Condé, Sarasin avait dû prendre logis près de la place Royale, l'actuelle place des Vosges et se doter d'un carrosse, dont Scarron, Segrais et Tallemant des Réaux raillent l'aspect étique : « Il est vrai qu'il avait un carrosse ; mais ses chevaux étaient les plus mal nourris de France. »[85] C'est le premier exemple des difficultés d'argent auxquelles Sarasin dut faire face toute sa courte existence.

Il obtient heureusement en 1637 un premier emploi de secrétaire auprès de Léon Bouthillier, comte de Chavigny, favori de Richelieu et ministre des affaires étrangères. Plusieurs poèmes font référence à son protecteur : *Ode à Monsieur de Chavigny après la renonciation de M. le duc d'Orléans avec le feu roi* et *Description du cabinet de M.D.C.*[86] Il reste à son service jusqu'en 1644, période au cours de laquelle il rédige *La Conspiration de Valstein*.[87] Dans l'hôtel saint Paul, au Marais, il rencontre l' émule de Voiture et le protecteur de Tristan l'Hermite : le duc de Saint Aignan, mentionné dans une épigramme où « Il le loue de bien écrire en vieil roman »[88]. Sarasin fréquente les théâtres, ceux de l'hôtel de Bourgogne, du Marais, où jouent Jodelet et Mondory, ceux des Italiens et de la foire et il lui arrive de rire aux farces du Pont-Neuf, comme en témoigne son épître *À Monsieur le comte de Fiesque*. Il assiste à la représentation de la tragédie de Mairet, *Solyman,* [89] ne s'engage pas lors de la querelle du *Cid* et porte aux nues *L'Amour tyrannique* de Georges de Scudéry (1639), que Richelieu déclare être un chef-d'œuvre. Son intérêt pour le

---

[80] Voir, *infra*, les sonnets « Beaux yeux… », p. 323-324 et « La beauté que je sers… », p. 322-323, les stances : *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs*, p. 227-228, *Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus*, p. 228, *Sur le mariage de Sylvie*, p. 307, l'ode *Rien n'est si inconstant que Sylvie*, p. 229, les chansons : *À ses yeux coupables*, p. 225, *La douleur l'empêche de chanter*, p.226, *Désespoir*, p. 226, l'épigramme *Autre*, p. 230-231. Parfois Sarasin donne à la duchesse de Longueville le pseudonyme d'Alcidiane ou Alcidamie : *Pour Alcidamie* , p. 500, *à Alcidiane prenant médecine*, p.281 ou encore de Calliste, p. 463, dans le madrigal inédit *Pour Madame de Longueville*. Sur la beauté de la duchesse, voir les *Mémoires* du cardinal de Retz (1717), Paris, Gallimard, 1984, 2003, p. 193 et 218.

[81] Orthographié aussi Anguien.

[82] De nombreux poèmes dépeignent le duc d'Enghien comme un héros (*Infra*, *De La guerre espagnole* , p. 295-305, l'ode *À Monseigneur le duc d'Anguien, p. 353-355* , l'Ode *sur la prise de Dunkerque, à Monsieur le Marquis de Montausier*, p. 384-387*, l'Ode de Calliope sur la bataille de Lens*, p. 434-446, et la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*, p.475-480.), mais un héros sensible à l'amour : épigramme *À Monseigneur le Duc d'Anguien sur le blessure de Mars et de Cupido, p.374.*

[83] Le Prince de Conti est mentionné, *infra*, dans l'épître *À Madame la Princesse de Condé, la douairière, Vers irréguliers* : « L'illustre Armand », p. 469, dans l'épître *À Madame de Longueville*, p. 485-486, dans l'épigramme *À un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert*, p. 538, dans la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier* (p. 475-480). Le Prince est aussi le dédicataire de *Dulot Vaincu ou la défaite des Bouts-rimés*, p.539-554.

[84] Epître *À Melle de Bourbon*, *infra*, p.290-292, *À Mme la duchesse de Longueville*, p. 366-368.

[85] Tallemant des Réaux, *op.cit*., p. 352.

[86] *Infra*, p.211-217.

[87] Sarasin, J.F, *Œuvres*, édition Paul Festugière, p. 252. Valstein est aussi orthographié : Wallstein et Wallenstein.

[88] *Infra*, p. 285.

[89] Voir la lettre à Mairet, dans *Les Œuvres* de Sarasin, sous la direction de Paul Festugière, Volume II, p 475-476.

théâtre l'incite à composer un *Discours de la tragédie*, signé du pseudonyme Sillac d'Arbois : son premier écrit destiné à l'impression, rédigé dans sa vingt-cinquième année et loué par Balzac.[90]

Sarasin suit Chavigny dans ses déplacements : il part en direction de Turin le 21 avril 1639 [91] puis repart le 15 août pour Montmélian et pour Grenoble, en septembre. Il évoque d'ailleurs dans *Rollon* les « alpes chenues »[92] et dans son églogue de 1639 les « roches sauvages » et les « noires forêts ».[93] Le *Ménagiana* [94], et Jean-Pierre Nicéron[95] répandront la légende d'un voyage en Allemagne de Sarasin.

En 1643, il possède le titre de « conseiller secrétaire du roi » et Chavigny ainsi que Mazarin pensent à lui pour un emploi diplomatique. Une épigramme de Charleval annonce un voyage à Rome : « À Rome il va, ce gentil Sarasin (…) ».[96] Mazarin avait pensé que Sarasin serait *persona grata* auprès du pape Urbain VIII, lettré, et de son neveu, le cardinal Antonio, humaniste. Mais ce voyage ne se fit pas et Sarasin perdit sa place auprès du ministre, à 29 ans, pour avoir détourné 4000 livres, afin de les manger avec une dame de la rue Quincampoix, prétend Jean-Pierre Nicéron[97] ; en réalité, le comte de Chavigny avait dû lui-même laisser son titre à la mort de Louis XIII et ne pouvait plus engager notre poète.

Pendant cette période, en plus du *Discours de la tragédie*, Sarasin compose nombre de poésies, odes, églogues, élégies, sonnets, stances, épîtres, discours familiers, chansons et épigrammes. Parmi eux, certains poèmes se rapportent à Melle de Bourbon, devenue, le 2 juin 1642, Mme de Longueville. À cette époque, Sarasin est épris aussi de Françoise Bertaut, nièce du poète Jean Bertaut, épouse en 1639, à 19 ans, et veuve à 21, de l'octogénaire Motteville (président de la chambre des Comptes de Rouen), dame d'honneur d'Anne d'Autriche et auteur de *Mémoires*.[98]

À la mort de son père, Sarasin eût pu rejoindre sa Normandie natale et devenir à sa suite trésorier de France, mais c'eût été contraire à ses aspirations. Il reste à Paris, se démet de la charge de trésorier dont il a hérité, mais grevé des dettes de son père[99]. Par intérêt, il épouse, en 1644, Marguerite Bouer, veuve de Jacques de Pille, châtelain de Gournay sur Marne, conseiller du roi et conseiller maître ordinaire en la chambre des comptes de Paris, qui habitait rue Saint Antoine et possédait quelque argent.[100] Sarasin était en amitié avec un parent de sa femme, Robert du Pille, conseiller et secrétaire du roi, qui l'aurait caché en 1647 pour lui éviter la Bastille.[101] Notre poète,

---

[90] Voir *Discours de la tragédie*, in *Les Oeuvres* de Sarasin, sous la direction de Paul Festugière, Volume II, p. 3 à 36.
[91] Ambassade auprès de la duchesse douairière de Savoie.
[92] *Infra*, p. 261.
[93] *Infra,* p. 247. Le *Discours de la tragédie* de Sarasin évoque aussi un « *voyage que nous allons faire au-delà des monts* », *op.cit*., p.34.
[94] *Ménagiana*, Tome II, 1715, p. 206.
[95] Jean-Pierre Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres,* Tome VI, Paris, Briasson, 1728, p. 384.
[96] *Infra*, p. 313.
[97] Nicéron, *op.cit*., p. 384.
[98] *Mémoires de Madame de Motteville pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche* (1723), édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse par M. l'abbé Joseph Cognat, Paris, Plon Frères, 1851.
[99] Sarasin, Jean-François, *Oeuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome I, p.23.
[100] Pièces justificatives, in Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, p. 79 à 88.
[101] Paul Festugière, *Vie de J.Fr. Sarasin, op.cit*., p.27. Voir *infra* la version d'Antoine Adam sur cet épisode.

pour l'en remercier, fera nommer auprès du prince de Conti un jeune de Pille. En outre, le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* se situe chez Monsieur du Pille[102].

Or, le mariage contracté par Sarasin est un échec.[103] La veuve de Pille est vieille, laide et acariâtre : « ...sa femme le tourmentoit et ne luy donnoit pas un sou. Elle luy devoit donner mille escus ; mais elle vouloit qu'il couchast avec elle ; luy ne vouloit point. « Mais, luy disoit Ménage, que n'y couchez-vous ? – Couchez-y vous-mesme si vous voulez. »[104] La femme de Sarasin demande la séparation de biens, prononcée le 9 décembre 1645. Malgré tout, notre poète continue à demeurer chez elle et elle reste dépositaire de ses papiers à sa mort. Ce dernier fait quelques allusions aux déceptions du mariage, dans *Le Voyage* :

> Maintenant que l'hymen me tenait dans sa nasse,
> Il n'était plus saison de songer au Parnasse,
> Et que je ne savais rien de plus décrié,
> Parmi les gens d'esprit qu'un rimeur marié.

À cette époque (1644), Sarasin prend part à la campagne littéraire burlesque contre Pierre de Montmaur, professeur de grec au collège de France, qui lui inspire le *Bellum parasiticum*,[105] sous le pseudonyme d'Atticus secundus et *Le Testament de Goulu*.[106]

Ménage, qui avait été introduit par Chapelain chez l'ambitieux coadjuteur, Jean-François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, alors âgé de 32 ans, lui présente Sarasin, qui devient un courtisan et un commensal, pendant 4 ans. Le coadjuteur recevait en effet chez lui les lettrés et les savants, tels Ménage, Chapelain, Voiture, le comte de Fiesque, qui descendait du conspirateur gênois, à propos duquel le cardinal de Retz écrivit *La Conspiration du comte de Fiesque*, Pierre de Lalane,[107] Gassendi, Descartes, Marigny et Dulot.[108] À la belle saison, Jean-François Paul de Gondi les invitait à Saint Cloud[109], ou aux eaux de Bourbon.[110]

Ménage présente également Sarasin aux frères Dupuy, fondateurs de l'académie putéane, qui accueillait tous les érudits. On y encourage Sarasin :

> Loin de moi, très aimable Sarasin, la pensée de vous détourner de la poésie en langue vulgaire ; vous y réussissez à merveille, et vos vers, tout en vous délassant et vous récréant vous-même, ont une douceur qui nous charme et nous captive. Je voudrais seulement vous persuader de cultiver surtout le discours en prose ; je voudrais que vous en fissiez votre œuvre et que la poésie ne fût pour vous qu'un hors-d'œuvre… Quelles ressources la prose n'offre-t-elle pas ? Elle ne rejette aucune matière. Elle est l'instrument propre du récit historique ; et c'est précisément vers l'histoire, à laquelle vous vous êtes déjà exercé, que j'aimerais à

[102] *Op. cit.*, tome II, p.147.
[103] Voir l'amusant jeu de mots sur le nom de la femme de Sarasin, de Célestin Hippeau, reprenant une boutade de Tallemant des Réaux : « Il n'était pas sans croix car sa femme le tourmentait sans cesse ; mais il était sans pile, car elle ne lui donnait pas un sou », *op.cit.*, p. 406. (Croix et pile : pile et face)
[104] Tallemant, *Historiettes*, II, p. 352.
[105] In *Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p. 508.
[106] *Infra*, p. 317-321.
[107] À qui Sarasin dédie, à la mort de sa femme, les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p. 356-361. Orthographié aussi Lalanne et La Lane.
[108] Qui inspira à Sarasin son *Dulot vaincu*, *infra*, p. 539-554.
[109] Voir *infra*, *Ode à Chapelain*, p. 376-377 et *Ode de Calliope*, p. 434-446.
[110] Bourbon-Lancy et Bourbon-L'Archambault.

> vous voir vous diriger, soit pour retracer nos vieilles annales, soit même pour consigner par écrit les faits contemporains. Parmi ces derniers événements, la guerre entreprise de nos jours contre l'Espagne offre à votre plume un vaste sujet, et les exploits de tant de nos généraux sont bien dignes de vous inspirer. Quelle étendue les affaires politiques n'offrent-elles pas à la prose, quelle fertilité, la peinture des mœurs ! Il n'est pas jusqu'à l'éloquence même dont vous ne puissiez disserter éloquemment. À quelque objet que vous appliquiez votre génie propre et votre talent d'écrivain, vous ne pourrez manquer de procurer aux lecteurs un plaisir incroyable, joint à un égal profit. [111]

Sarasin entreprit effectivement *De la Guerre espagnole*, poème épique, ainsi qu' une *Histoire de Clovis* dont Pellisson déplore la perte [112] et à laquelle fait allusion une autre lettre de Desmarets :

> Si je ne fais usage que du latin, lorsque je manie la plume, je n'en prends pas moins un extrême plaisir à voir l'un des nôtres écrire en français aussi bien que vous le faites… Sans méconnaître toute la supériorité de la langue des Grecs ou de celle des Romains sur la nôtre, j'avoue que celle-ci, au point où elle en est, a de la douceur et de l'abondance ; elle sait donner à toute pensée une forme élégante, nerveuse ; elle n'est incapable ni de rondeur dans la phrase ni d'harmonie et de nombre dans la composition. Puisqu'il en est ainsi, et bien que vous vous serviez du latin avec habileté, ne renoncez pas, je vous prie, à contribuer par vos écrits à l'ornement de notre langue ; vous ferez acte de bon citoyen, vous ornerez la patrie elle-même. Vous vous amusez de temps à autre à rimer de petits vers de tendresse et de galanterie, je ne vous le défends point ; mais, de grâce, achevez enfin ce sujet, tiré de nos antiques annales, que vous avez déjà fort avancé ; voilà le principal, voilà qui vous fera le plus d'honneur. [113]

Un des malheurs de Sarasin fut cet incessant problème d'argent,[114] ces dettes, qui l'obligèrent à chercher un protecteur, et à perdre en services divers le précieux temps d'écriture. En 1645, il est sauvé par le prêt de Louis Aubry, sieur de Trilleport, conseiller du roi, mentionné dans le dialogue : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux.*[115] Il écrit cette année-là le *Discours de la morale d'Epicure,* [116] écho de ses entretiens avec Gassendi et dans l'hiver 1646-1647 : les *Opinions du nom et du jeu des échecs,*[117] qui sont sa contribution aux *Origines de la Langue Française* de Ménage (ouvrage publié en 1650). En 1647, naît l'idée du dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* et la traduction de la vie d'Atticus de Cornelius Nepos, ainsi que nombre de poèmes parmi les plus beaux : *Orphée,*[118] l'élégie « Quand vous me puniriez… »,[119] le sonnet à M. de

---

[111] Desmarets, (frère de Jean Desmarets de Saint Sorlin) extrait de *Rolandi Maresii Epistolarum philologicarum Libri duo*, Paris, 1655, cité par Paul Festugière dans « Vie de Jean-François Sarasin »,*op.cit.*,p.35

[112] Pellisson, Paul, *Discours sur les Œuvres de monsieur Sarasin*, in *Œuvres* de jean-François Sarasin, Paris, Champion, 1926, p 131.

[113] Cité par Paul Festugière, dans « Vie de Jean-François Sarasin », *op.cit.*, p. 36.

[114] Problèmes d'argent qu'évoque plaisamment l'épître *Etrennes* : « Mon pauvre argent qui loin de moi s'envole, / Et dont jamais je n'entendrai parole », *infra* p. 311-313 et la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*, *infra*, p. 336-337. Voir aussi *Le Lit d'hostellerie, infra, p.* 340-341 et l'épigramme *À une personne qui lui demandait un présent*, *infra*, p. 459.

[115] Sarasin, *Œuvres*, édition établie par P. Festugière, Tome II, p. 146 à 232.

[116] *Op.cit.*, p.37 à 74.

[117] *Op.cit.,* p. 75 à 89.

[118] *Infra*, p.391-396.

[119] *Infra*, p.451-454.

Charleval,[120] l'épître *À M. le comte de Fiesque.*[121] La même année, en juin, la levée du siège de Lérida, dont Mazarin s'était déclaré sûr, déchaîne une pluie de pamphlets. Fiesque est exilé. Mazarin se méfie de Sarasin et lui fait envoyer une lettre de cachet : « (Sarasin) s'est mêlé de vouloir composer des vers sur des sujets que je ne puis seulement mettre sur le papier. ».[122] En effet, notre poète aurait écrit des vers contre *L'Orfeo* de Luigi Rossi, premier opéra joué en France le 2 mars 1647, à l'initiative de Mazarin. Selon Paul Festugière, il aurait heureusement échappé à l'emprisonnement, se trouvant alors à Commercy. Selon Antoine Adam, il aurait été jeté quelque temps à la Bastille. [123] Des amis plaident sa cause à la cour et son innocence est reconnue.[124] Sarasin, dans cette mauvaise passe, se demande s'il ne va pas renoncer à la poésie.[125] Il commençait, par ailleurs, à payer cher le mécénat du coadjuteur, qui l'humiliait, comme l'évoque Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes.*[126]

En 1648, la mort de Voiture lui inspire *La Pompe funèbre.* Mais Sarasin subit un nouveau désagrément : ses terres à Hermanville et Colleville sont saisies par un parent, pour sûreté d'une créance remontant à son père. Ménage, la marquise de Rambouillet et Julie d'Angennes, sa fille, devenue Mme de Montausier, font une démarche auprès du prince de Condé. Ménage compose un placet en forme de poésie latine, dans *Poemata :*

> Louis, descendant de nos rois, accueillez avec bonté la prière que, suppliante, notre muse vous adresse. N'étant pas avide de richesses, ce n'est point pour moi-même que je sollicite un secours, non plus qu'aucune de ces faveurs dont la foule est si avide. Un poète, votre poète, et l'objet de votre affection, un poète dont les vers sont sur les lèvres de Vénus même et de son fils, Sarasin, hélas ! a juré de renoncer à l'art d'Apollon, dans lequel il était maître ; il a d'une main irritée brisé son harmonieuse lyre… Si j'ai quelque crédit auprès de vous, je vous en prie, défendez à ce serment d'avoir la portée des serments légitimes, faites-en ce que le bon Jupiter fait de ceux des amants, ordonnez aux vents rapides de les disperser par les terres et les mers. Sarasin, de nouveau, rencontrera de douces cadences pour chanter vos amours, de joyeux couplets pour les joyeux festins et pour les fortes actions des mètres rigoureux… Nous vivons en un triste temps, où les Muses n'obtiennent plus l'aumône d'un regard ; elles tombent, délaissées, dans le dénuement et le déshonneur. Ah ! Combien de fois n'avons-nous pas vu des poètes, chers favoris du dieu d'Aonie, grelotter à la porte des grands ! Combien de fois, à force de gémir sur leur sort lamentable, n'ont-ils pas perdu la voix sur le seuil du prince… ! Vous, du moins, dont les hauts faits sont le plus dignes des vers d'Apollon, soyez l'ami des poètes, compagnons du dieu… Que votre Pallas les protège, que vos lauriers garantissent nos têtes… ! Mais surtout rappelez sous vos étendards le déserteur qui s'est enfui du camp des Muses. Julie et Arthénice, qu'il cultive, que vous avez vous-même cultivées, unissent aux miens leurs vœux

[120] *Infra*, p.402-403.
[121] *Infra*, p. 397-402.
[122] Lettre à Condé du 19 Juillet 1647, citée par Paul Festugière, *op.cit*.,p 39.
[123] Voir la note d'Antoine Adam in *Historiettes* de Tallemant, volume II, dans la bibliothèque de la Pléiade, p. 1205. Maurice Cauchie a également écrit un article sur « Sarasin et la bastille », dans la *Revue des Sciences Humaines* n° 88 de 1957, p. 503-505.
[124] Voir la fin du dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* , in Sarasin, Jean-François, *Oeuvres*, Paris, Champion, 1926, p. 232.
[125] *Op. cit.*, p. 149 : « …je ne sais si je reprendrais la lyre, tant j'ai d'aversion pour mes bagatelles, qui jusques ici ne m'avaient pas tout à fait déplu »
[126] Tallemant des Réaux, *op.cit.,* p. 352-353.

> instants : Arthénice, illustre entre les mères de la nation issue d'Hector ; Julie, la première des jeunes dames romaines… [127]

Le poème produit son heureux effet. Sarasin obtient une place dans la maison de Condé et le remercie par l' *Ode de Calliope* [128]. Il est nommé secrétaire du prince de Conti,[129] à la place de Jean de Montereuil, qui était à Rome pour y soutenir les prétentions du prince au rang de cardinal. Montereuil, homme d'esprit, membre de l'académie française, diplomate, serviteur fidèle, fut frappé de chagrin et mourut en avril 1651.

Sarasin est ensuite pris, avec ses protecteurs, dans la tourmente de la Fronde, comme le déplore Desmarets, en 1649, époque d'écriture de l' *Histoire du siège de Dunkerque,* [130] publiée la même année :

> Sarasin, aimable et élégant esprit, j'ai peur que les services que vous rendez à un prince de sang royal n'interrompent vos études. Nous, qui sommes vos amis, nous pouvons nous féliciter entre nous de votre récente promotion, mais nous sommes contraints de gémir avec le public sur l'infortune des lettres. C'est à peine si vous pouvez attendre des affaires assez de répit pour terminer quelques unes de ces vies de nos rois que vous avez commencé d'écrire. Et pourtant, était-il homme que le jugement, joint à l'éloquence, désignât plus que vous pour tracer soit l'histoire du temps présent, soit celle des anciens âges ? [131]

3-L'amuseur des Condé (1648-1650)

Au début de la Fronde, la maison de Condé se divise : Condé se range du côté de la Cour et de Mazarin, Mme de Longueville et le prince de Conti du côté du Parlement. Pendant ce temps, Sarasin use de sa plume pour amuser la galerie : *Sur l'air de M d'Elbeuf* [132] est composé pour Mme de Longueville, qui donne naissance à un fils, dans l'Hôtel de ville ; Sarasin rédige une épître pour railler le maréchal de Gramont qui a suivi Condé, et la ballade *Du Goutteux sans pareil*[133] en l'honneur de Conrart, qui est malade.

En mars, Sarasin s'occupe du cantonnement, du ravitaillement des troupes de Condé, des fonds. On prétend qu'il en a détourné, comme d'autres dans cette période troublée. De fait, il rembourse Trilleport le 28 Mai 1649.

Ses déplacements sont ensuite mentionnés par ses œuvres : les Condé se retirent à Coulommiers, dans la résidence du duc de Longueville et Sarasin adresse à la princesse douairière son épître en vers irréguliers. Puis on passe l'été à Chantilly, où Sarasin écrit la lettre à Mme de

---

[127] Ménage, *Poëmata*, cité par Paul Festugière, *op.cit*. p.41-42.
[128] *Infra*, p. 434-446.
[129] Voir le portrait de Conti dans les *Mémoires* du Cardinal de Retz, p. 217 : ce chef de parti était un zéro ». Voir aussi ce qu'écrit Célestin Hippeau, *op.cit*.p.420.
[130] Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, Tome II, p. 90 à 145.
[131] Desmarets, *op.cit*., cité par Paul Festugière,*op.cit*. p. 36-37.
[132] *Infra*, p. 462-463.
[133] *Infra*, p. 447-448.

Montausier. Son rôle est de divertir la brillante société, entre les parties de chasse ou de bagues et les danses.

> C'était un agréable homme que Monsieur de Sarasin ; il faisait sur-le-champ le bon prédicateur et disait les choses les plus belles et de la plus belle manière du monde, et un moment après il faisait la même chose d'un méchant prédicateur, et il y avait plaisir de le voir représenter ces deux caractères différents… Quand Madame de Longueville lui disait : Sarrazin, prêchez comme un cordelier, il prêchait comme un cordelier ; prêchez comme un capucin, il prêchait comme un capucin. S'il y avait eu de son temps un père Bourdaloue, il aurait prêché de même. [134]

Le 18 août, la cour, retirée à Saint Germain, rentre au Louvre. Conti va saluer le roi et Sarasin envoie à Mme de Longueville l'épître « Depuis que j'ai laissé là Chantilly. »[135] Le calme rétabli à Paris laisse le champ libre à une plaisante joute littéraire : la querelle des sonnets de Job et d'Uranie. C'est à cette occasion que Sarasin compose sa *Glose à M. Esprit sur le sonnet de M.de Benserade,* [136] assurant la victoire aux uraniens.

4-Le séducteur

En dépit des ses déclarations dans le dialogue : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*,[137] Sarasin a été considéré comme un homme à bonnes fortunes. « Grand », « bien fait de sa personne »,[138] brun,[139] il eut, en dehors de son mariage raté avec la veuve Pille, de nombreuses amours, qu'elles fussent platoniques ou galantes. Mme de Longueville, Mme de Motteville et sans doute sa sœur Socratine ainsi que Mademoiselle du Parc, furent ses muses. Il eut sans doute une relation plus concrète avec Mme de Turgis, la « souris », Melle de Verpilière qui était la dame de compagnie de Mme de Longueville, Melle de Viger, sa maîtresse de Bordeaux, évoquée dans une lettre à Scarron de janvier 1652,[140] Mme de Bacalan, mentionnée par Célestin Hippeau,[141] la belle arquebusière,[142] la dame de la rue Quincampoix [143] et peut-être Marie-Barrin de la Galissonnière, Présidente de la Barre, que Sarasin, sortant du cabaret de la Durier,[144] rejoignit un jour au jardin de Saint-Cloud [145]... Dans le roman *Clélie* de Madeleine de Scudéry,

---

[134] Le *Segraisiana*, cité par Paul Festugière, *op.cit* ., p.46
[135] *Infra*, p. 483-484.
[136] *Infra*, p.487-489.
[137] *« En vérité, répliquai-je, je pourrais, sans faire le discret, vous répondre, en riant comme vous, que jamais je n'ai été assez heureux pour avoir ce que vous appelez bonne fortune, et vous protester avec l'Espagnol que Amador fui, mas nunca fui amado. »,* édition de Paul Festugière, p. 151.
[138] Selon *Les Historiettes* de Tallemant des Réaux*, op.cit*., p. 352.
[139] « Moi qui suis un drôle à tête noire », écrit-il dans l'épître *À Mme de Longueville*, *infra*, p. 483.
[140] Sarasin, *Œuvres*, Tome II, Festugière, p 483 et suivantes.
[141] Célestin Hippeau, *op.cit*., p. 431.
[142] Epigramme inédite. *Pour Olympe, infra*, p.499.
[143] Voir Célestin Hippeau, *op.cit.,*p.405.
[144] Voir *Ode de Calliope, infra,* p. 434-446.
[145] *Le Château de Saint-Cloud*, Emile Magne, Paris, Calman-Levy, 1932, p. 21.

Amilcar, personnage représentant Sarasin, est d'ailleurs la figure de l'inconstant, l'héritier d'Hylas.[146] Amilcar déclare, dans le roman :

> (…)j'ai eu des amours de toutes les manières dont on peut avoir. En effet comme j'ai presque été l'amant de toutes mes amies, et l'ami de toutes mes maîtresses, je suis plus expérimenté que vous ne le pensez, et plus difficile à connaître ; car j'ai aimé des personnes enjouées et brillantes ; j'en ai aimé de mélancoliques, de fières, d'inégales, de capricieuses, de petites, de grandes, de brunes et de blondes ; et ce qui est le plus surprenant, c'est que j'ai eu deux ou trois grandes passions, et que cela n'a pas empêché que je n'en aie eu aussi de médiocres, de petites, et que je n'aie même été capable de faire semblant d'en avoir, quoique je n'en eusse pas. [147]

5-Le diplomate (1650-1654)

Mais, en 1650, l'heure n'est pas au badinage. Sarasin, pendant quatre ans, va jouer pleinement son rôle d'intendant, de secrétaire, et même de diplomate. Il doit suivre Mme de Longueville dans ses tribulations, suite à l'arrestation de Condé, de Conti et du duc de Longueville. La duchesse se retire d'abord en Normandie, et Sarasin y compose la ballade *Du Pays de Cocagne*.[148] Traquée par Mazarin, elle embarque, au péril de sa vie, par une nuit de tempête, sur un petit navire hollandais qui la conduit, avec Sarasin, à Rotterdam. Sarasin y rédige la *Lettre de Madame la duchesse de Longueville au roi* [149]. Mal accueillis, ils se rendent à Aix-la-Chapelle puis à Stenay, place qui appartient au prince de Condé et où Turenne se trouve avec son armée. Sarasin répond à la lettre de Mazarin, signée de Louis XIV, par un pamphlet : *Apologie pour Messieurs les Princes*[150] puis par le *Manifeste de Mme la duchesse de Longueville.*[151]

Les ennuis se succèdent : Mme de Longueville est mise au ban du Royaume de France ; les princes ont été transférés de Vincennes à Marcousis et de Marcousis au Havre ; La Moussaye, qui commandait Stenay, tombe malade et perd la vie ; la princesse douairière de Condé meurt ; l'Espagne ne fournit pas le secours promis ; Turenne a été battu le 15 décembre à Rethel. Sarasin manifeste l'humeur chagrine ambiante dans un rondeau « Longtemps y a que suis sans rire ». Il doit également faire face à des ennuis personnels : le 2 septembre 1650, il doit donner procuration devant le notaire de Stenay à Nicolas Loisel, bourgeois de Caen, pour le représenter dans le procès que lui intente sa femme.

En février 1651, après la libération des Princes, le bannissement de la duchesse est annulé. Mme de Longueville envoie Sarasin remercier l'archiduc Léopold-Guillaume. Le 6 mars, ils quittent Stenay pour Châlons où se trouve le prince de Conti et rentrent à Paris pour une trêve de 6 mois.

---

[146] Dans *L'Astrée*.
[147] *Clélie, Histoire romaine*, (1654), Paris, Gallimard, folio, 2006, p. 114-115.
[148] *Infra*, p. 493-494.
[149] Voir Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome II, p. 284-288.
[150] *Op.cit.*, p.309-433.
[151] *Op.cit.*, p. 434-441.

Mais le 17 août, la reine accuse Condé, devant le Parlement, d'infidélité et de haute trahison. Le prince, sa sœur et son frère se réfugient à Trie-Château chez le duc de Longueville puis à Chantilly. Condé part en Guyenne[152] dont il est devenu gouverneur, suivi de Conti, de la duchesse, de La Rochefoucauld et de Sarasin, éloigné de Paris pour deux ans, et dont la carrière littéraire est ainsi mise de côté. Il correspond néanmoins avec Balzac [153] et Scarron [154] pendant cet exil. Balzac avait remercié Sarasin de l'envoi de sa *Conspiration de Walstein* ; il le comparait à Salluste et l'encourageait à terminer. Sarasin devait auparavant consulter des mémoires dans le cabinet de M de Béthune.

Au départ de Condé, qui veut soulever la Capitale, Conti, qui se livre tantôt à ses maîtresses, tantôt à sa dévotion, béni par son aumônier Daniel de Cosnac, reste à Bordeaux, avec Mme de Longueville, délaissée par son amant La Rochefoucauld, et avec Sarasin. La Fronde est écrasée à Paris en 1652 ; Bordeaux est peu à peu cernée par l'armée royale, et Conti abandonne la partie. Sarasin rédige en son nom les *Mémoires pour servir aux affaires de Guyenne.*[155] La duchesse se retire à Montreuil-Bellay.

Le 2 août, Conti quitte Bordeaux avec son aumônier et son secrétaire. Conti est escorté par le duc de Candale, ses officiers et l'armée royale et conduit jusqu'à Cadillac, où le duc d'Epernon possédait une résidence. Conti admire l'opulence de Candale et Sarasin lui suggère : « Il ne tient qu'à vous de vous voir à leur tête, faites ce que Candale se propose de faire ». Sarasin suggérait en ces termes au prince de Conti d'épouser une nièce de Mazarin, Anne-Marie Martinozzi, promise à Candale. Le baron de Langlade, secrétaire des commandements de Mazarin, arrêté à Cadillac pour indisposition, fut mis dans la confidence.[156] Au moment du départ, un incident aigrit le prince de Conti : divers marchands étaient venus réclamer leur dû et Sarasin annonça que les caisses étaient vides. On fut obligé d'emprunter au duc de Candale.

L'équipage du prince de Conti se dirige alors vers le Languedoc et gagne, à la mi-août, la Grange des Prés à Pézenas, domaine appartenant à la princesse de Condé. Pour divertir la maîtresse bordelaise du prince, Mme de Calvimont, Cosnac engage Molière et ses comédiens, arrivés de Lyon. Entre-temps, le prince de Conti a rencontré Cormier, un autre chef de troupe. On donne audience aux deux. Mme de Calvimont n'apprécie guère l'Illustre Théâtre et on s'apprête à congédier Molière lorsque Sarasin le couvre d'éloges au point qu'on renvoie Cormier. Molière obtient une pension et le titre de « comédien de son altesse ». On prétend que le zèle de Sarasin était dû à sa passion pour la Du Parc, actrice de l'Illustre Théâtre, celle qui plus tard inspirerait à Racine son *Andromaque.*[157]

---

[152] Voir Mathilde Bellaud-Dessalles, *La Grange des Prés et les gouverneurs du Languedoc*, Montpellier, Valat, 1917, chapitre 4.

[153] 3 lettres sont échangées en décembre 1652 et janvier 1653. Voir Les *Œuvres* de Sarasin, volume 2., p. 488-505.

[154] En Janvier 1652. *Op.cit*., p. 483-488.

[155] *Op.cit*., p.460-474.

[156] Voir Cosnac, Daniel de, *Mémoires*. Voir aussi le long récit que fait D'Artagnan de cet épisode, dans *Mémoires de Monsieur d'Artagnan*, (rédigés par Gatie de Courtilz de Sandras), tome second, Amsterdam, Chez Pierre Rouge, 1704, p. 411 et suivantes.

[157] Voir la citation de Sainte-Beuve : « Si Sarasin, au lieu d'être amoureux de la Du Parc, l'était aussi bien devenu d'une des comédiennes de la troupe de Cormier, tout était manqué. », in Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tome sixième, « Mémoires de Daniel de Cosnac », Paris, Garnier frères, 1852, p. 295.

Sarasin est ensuite envoyé à Paris transmettre ses compliments à Mazarin et mener à bien les négociations en vue du mariage de Conti. Pendant ce temps, Mme de Calvimont est renvoyée. Le mariage est célébré au Louvre le 22 février 1654, entre Armand de Bourbon-Conti et Anne-Maire Martinozzi. Or, le prince ne remercie pas Sarasin pour cette union, qui le lèse financièrement, et nourrit une rancœur à l'encontre de son intendant. En revanche, il gratifie Cosnac de l'évêché de Valence et de la charge de conseiller du roi. Le roi ayant prononcé la peine de mort contre le prince de Condé pour sa rébellion, Conti et sa femme se retirent au château de Chilly chez la marquise d'Effiat.

Sarasin fit ainsi son dernier séjour à Paris, participant aux samedis de Melle de Scudéry, dans le Marais. Là se situe la fameuse journée des madrigaux, le samedi 20 décembre 1653. Sarasin écrit sa dernière œuvre en 1654 : le poème héroï-comique de *Dulot vaincu ou la Défaite des bouts rimés,* [158] dédié au Prince de Conti.

6-Derniers jours et mort de Sarasin (1654)

Dans les derniers jours de mai 1654, Conti, suivi de Sarasin, prend le chemin de la Catalogne. Sarasin déploie toute sa verve face à des harangueurs. [159] Après la prise de Puycerda, Conti repart vers Montpellier pour préparer les Etats de Languedoc. Sarasin espérait un emploi auprès de cette assemblée provinciale et Conti promet de favoriser sa candidature. Il lui remet une lettre pour Cosnac, qu'il assortit malheureusement d'une contre-lettre.

On fait halte à Perpignan où le prince offre un bal à ses officiers, le 17 novembre, avant leur départ pour Paris. Sarasin, qui était un excellent danseur, a un accès de fièvre pendant la soirée. Il suit le prince jusqu'à Pézenas où il doit s'aliter, dans la maison Pastre. Pendant ce temps, Conti poursuit sa route en direction de Montpellier et Remoulins à la rencontre de sa femme. Sarasin apprend que l'emploi de commissaire du roi est attribué à un homme plus jeune que lui, Louis Boucherat. Son état s'aggrave. Il se plaint de l'ingratitude de Conti et de la trahison de Cosnac. Le Père Talon, jésuite, confesseur du prince, accourt à son chevet. Sarasin répète des vers de *L'Enéide* : *Discite justitiam moniti, et non contemnere divos.*[160] Il demande que ses papiers soient confiés à Ménage. Il s'éteint en prononçant un verset du psaume L : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.*[161] Il meurt le samedi 5 décembre 1654. Le lendemain, ses obsèques sont célébrées et ses restes inhumés dans l'église collégiale Saint Jean de Pézenas. Sur le registre paroissal est inscrite cette mention :

---

[158] *Infra*, p.539-554.

[159] Voir *Hommes illustres* de Perrault, cité par Paul Festugière, *op.cit*., p.60 et Célestin Hippeau, *op.cit*., p. 413.

[160] Apprenez à connaître la justice et à ne pas mépriser les Dieux.

[161] Aux pécheurs j'enseignerai les chemins ; vers toi reviendront les égarés. Le psaume L est attribué au prophète-roi David (Xème siècle avant J.C.). Ce psaume a inspiré le *Miserere* d'Allegri, composé vers 1638-1639. Par ailleurs, ce psaume était chanté à la Chapelle Sixtine lors des matines du mercredi et du vendredi de la Semaine sainte.

Jean Sarrazin. –Le sixième, Jean de Sarrazin, Intendant de Monseigneur
Le Prince de Conti, en la grande église et dans le chœur. [162]

Cosnac est très affecté par le décès de Sarasin mais le prince se contente de jouer l'homme chagriné et se fait donner la comédie par Molière, à Montpellier. Le secrétariat est donné au comte de Guilleragues, l'auteur des *Lettres Portugaises* (1669), l'intendance à un certain Marquisio ; et la veuve de Sarasin se remarie rapidement.

Des rumeurs prétendent que Sarasin aurait été empoisonné à Perpignan par un Catalan jaloux, [163] d'autres qu'il aurait reçu du prince de Conti un coup de pincettes à la tempe. [164] Sarasin a pu succomber d'une maladie aggravée par le chagrin[165]. Dans son article « mort d'un personnage », évoquant la mort de Sarasin telle qu'elle est décrite à travers le personnage d'Amilcar dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry, Chantal Morlet mentionne les raisons pour lesquelles Conti pouvait en vouloir à Sarasin : rivalité sentimentale, plaisanteries sur des sujets religieux.[166] Dans les *Mémoires de M de Bordeaux,* [167] il est question d'une promesse d'argent, non tenue, que Mazarin aurait faite à Sarasin pour qu'il engage Conti à épouser sa nièce : « …le prince de Conti ne lui entendit pas plus tôt dire qu'on lui avait promis une abbaye et de l'argent pour lui conseiller ce qu'il avait fait, qu'il courut prendre les pincettes de son feu dont il lui déchargea un coup sur la tête. »[168] Par rapport à l'agonie de Sarasin dépeinte dans les *Mémoires* de Cosnac, celle d'Amilcar est idéalisée : « Surpris par la mort, l'aimable vivant accepte cet instant comme il accueillait ceux du plaisir, sans s'interroger sur l'au-delà, ne cherchant de réconfort que dans la présence de ses amis. Ainsi viennent se fondre dans l'hommage posthume toutes les significations du personnage : l'inconstant n'aura pas à se fixer dans le mariage, le sceptique va sans préjugé vers sa dernière expérience, le mondain sait mourir avec grâce. »[169]

Le corps du poète est déposé le 6 décembre dans le choeur de l'église collégiale, sous la stalle de l'archidiacre. En 1659, Pellisson, allant prendre possession à Montpellier d'une charge de maître des comptes, s'arrête à Pézenas sur la tombe de son ami, fait célébrer un office, et compose une épitaphe latine qui reste dans son portefeuille :

Adsta, viator : Saracenus hic jacet,
Doctus, disertus, eruditus, elegans,
Oratione qui soluta commode
Idemque versa scriberet feliciter,
Comis, venustus, et facetus, et placens,
Aulae peritus, et sagax, et callidus,
Domi forisque, in otio, in negotio
Pariter jocosis et vacabat seriis,
In cuncta rerum transiens miracula.

---

[162] Voir Alliès, Albert-Paul, *Une ville d'états, Pézenas aux XVI et XVIIème siècle. Molière à Pézenas*, Domens, Pézenas, 2005, p.253.
[163] Tallemant des Réaux, *op.cit.,* p. 356.
[164] Célestin Hippeau, *op.cit*., p 432. Voir aussi *Mémoires de Monsieur de Bordeaux*, *intendant des Finances*, volume 3, Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1758, p. 311-312.
[165] Paul Festugière, *op.cit*., p. 64.
[166] Chantal Morlet, *op.cit*., p 462 : « On prête à Jean-François Sarasin le goût de ces plaisanteries sur des sujets religieux, passant de l'affectation de piété à la dérision. »
[167] Voir la note 163 sur les *Mémoires* de M. de Bordeaux.
[168] Voir aussi les *Mémoires de M. D'artagnan*, 1770, tome II, p. 349-350.
[169] Chantal Morlet, *op.cit*., p. 469.

Luge, viator : Saracenu hic jacet.[170]

La tombe reçoit la visite en 1660 de Mathieu de Montereuil, frère de l'ancien secrétaire de Conti : « J'ai vu à Pézenas le lieu où Sarrazin est enterré : il n'y a nulle différence entre la pierre qui est sur son tombeau et celle qui est sur le tombeau d'un cordonnier qui le touche. Cela me fit perdre l'envie de me rendre immortel par mes vers. » En 1726,[171] la municipalité de Pézenas prie M. de Juvenel de Carlencas[172] de composer une épitaphe[173] :

Hic jacet
Joannes Franciscus Sarrasin
Patria cadomensis
Regi a consiliis
Historicus et Poëta perelegans
Omni demum doctrina ornatissimus
Lenitate morum ingenii tum acumine tum
Sagacitate insignis
Armando Borbonio Occitaniae Proregi
Cui erat a secretis carissimus
Tantae vero modestiae ut ejus opera adhuc desiderarentur
Nisi a Paulo Pelissonio et Aegidio Menagio familiaribus suis
Collecta et edita fuissent
Obiit V décembris MDC LIV
Ad aeternam posteritatis memoriam
Et praeclarissimi viri eximiam virtutem
Decano et suis canonicis sponte assentientibus
Praefectus urbis et aediles
Titulum hunc inscribendum tumulo
Curavere
Ano M DCC XXVI[174]

---

[170] « Arrête-toi, voyageur : Sarasin repose ici. / Il était savant, disert, érudit, élégant / Il excellait autant en prose qu'en vers » (Traduction de Jean-François Castille dans sa présentation de Sarasin « Jean-François Sarasin, un poète hermanvillais », pour l'inauguration de la médiathèque Jean-François Sarasin d'Hermanville-sur-mer le 16 mars 2018. Suite de la traduction que nous proposons : Aimable, charmant, enjoué, agréable, / familier de la cour du Prince, sagace et rusé / ; Tant dans l'intimité qu'en société, dans le loisir que les affaires, il s'adonnait aux badinages tout autant qu'aux propos sérieux, / faisant partout merveille. / Lamente-toi, voyageur : Sarasin repose ici. Voir aussi l'épitaphe romanesque de Amilcar-Sarasin dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry, tome V, livre 3 : *« Le Fameux Amilcar quoiqu'en ait dit l'envie, Joignit le savoir au génie, Eut l'esprit tout ensemble, et sublime, et soumis. / Mais son talent le moins vulgaire, / C'est qu'il sut si bien l'art de plaire / Qu'il plut même à ses ennemis. »*

[171] Alliès, Albert-Paul, *Une ville d'états*, p. 255.

[172] Apparenté à cet autre Félix de Juvenel, qui fréquenta Ninon de Lenclos, semble-t-il, à Paris et peut-être dans son château de Loubatières, dans les environs de Pézenas et qui écrivit un *Portrait ou le véritable caractère de la coquette*, Paris, de Sercy, 1659, à quoi Ninon de Lenclos répondit par *La coquette vengée* .

[173] Poncet, Pierre-Paul, *Histoire de la ville de Pézenas, des origines à 1733*, La Domitienne, 1992, et « Vie de Jean-François Sarasin » par Paul Festugière, *op.cit*., p. 66-67.

[174] Ci-gît / Jean-François Sarasin / originaire de Caen / conseiller du roi / historien et poète très distingué /en un mot l'arbitre de toutes les élégances /de ses mœurs la douceur, de son esprit la finesse et la sagacité le distinguaient entre tous / Armand de Bourbon, gouverneur du Languedoc, / le tenait pour le plus précieux de ses secrétaires / d'une si grande modestie que l'on regretterait maintenant ses œuvres / si Paul Pellisson et Gilles Ménage, ses amis, /ne les avaient recueillies et éditées / il mourut le 5 décembre 1654./ Pour assurer à cet homme éminent la mémoire éternelle de la postérité, / et rendre hommage à sa valeur admirable, / le préfet de la ville et ses édiles, / à la demande et avec l'accord du fossoyeur et de ses assistants / ont veillé / À faire graver cette inscription sur son tombeau, /en l'année 1726.

La plaque de bronze est scellée le 26 Juin 1726 sur le pilier jouxtant la dalle. L'église menaçant ruine, on porte la plaque à l'hôtel de ville. L'édifice religieux s'écroule le 30 Janvier 1733, qu'on reconstruit en 1750. La tombe disparaît, ainsi que la plaque. On dit que suite au passage de Voltaire dans Pézenas, en 1744, une plaque fut gravée, qui disparut à la Révolution.

Aujourd'hui une rue de Pézenas porte son nom : le boulevard Sarazin et une plaque commémorative se trouve sur la façade de la maison où il trouva la mort : la maison Pastre, au numéro 5, place de la République : « « Ici est mort le 5 décembre 1654 le poète SARASIN, secrétaire d'A. de Bourbon- Conti, gouverneur du Languedoc. »

II- Infortune de l'œuvre de Sarasin[175]

1-Le poète mondain

Pour comprendre l'infortune de l'œuvre de Sarasin, qui n'a pas été republié depuis 1926, et dont les poèmes sont absents des manuels scolaires, il convient de rappeler le statut des écrivains dans la société mondaine, la nature des textes qu'ils composent et leur conception de l'écriture, ainsi que le rapport de l'auteur à la publication.

Le poète mondain est souvent un bourgeois, tel Voiture ou Sarasin, « familier » et « ami intime » d'un Grand, lié à un mécène par une relation d' « hommage » et de « clientélisme ». Sarasin, ainsi, est tout à la fois le « protégé », le « compagnon », le secrétaire et l'intendant de Conti, après avoir été le secrétaire du comte de Chavigny et le client de Jean-François Paul de Gondi.[176] Le poète est investi de diverses missions, dont celle d'égayer et de divertir. Ainsi que le mentionne Sarasin lui-même dans sa *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier* ,[177] les poèmes figurent, chez les nobles, parmi les nombreux loisirs que sont la promenade, la chasse, le bal, et les festins. Sarasin est chargé, auprès des Condé, de composer des strophes impromptues à l'occasion d'une promenade,[178] ou un poème sur un air connu « Et oui, par la morguienne, vertuguienne, oui »,[179] des énigmes (le sonnet de la Balance),[180] ou de piquantes épigrammes, comme la suivante :

> Vous faites bien de ne pas écouter
> Tous ces muguets qui vous veulent attraire,
> Et, s'ils venaient encor vous en conter,
> Savez-vous bien comme il vous faudrait faire ?
> Je leur dirais, faisant de la colère :
> N'espérez point d'être aimés, à la fin ;
> Retirez-vous, vous ne me sauriez plaire,
> J'aimerais mieux cent fois un Sarasin.[181]

Sarasin pratique ici l'autodérision pour amuser Mme de Motteville, en transformant son patronyme en nom commun, qui, par opposition aux « muguets »[182] pourrait être le synonyme du parfait amoureux. Au-delà de l'antonomase, le poète joue aussi sur les connotations du mot « Sarasin »,[183] renforçant le contraste entre les prétendants falots et le panache brun du poète.

---

[175] À toutes les raisons de l'infortune de l'œuvre de Sarasin, que nous mentionnerons, Paul Festugière et Célestin Hippeau ajoutent la prétendue faiblesse du caractère de l'auteur. Voir Paul Festugière, *Vie de J.FR. Sarasin*, *op.cit*.,p. 12-13 et Célestin Hippeau, *op.cit*., p. 414.

[176] Voir Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain,* p. 358.

[177] Infra, p.475-481.

[178] Voir *Couplets de chanson faits à l'occasion d'une promenade*, *infra*, p. 528-531.

[179] *Infra,* p. 495-498.

[180] *Infra*, p. 219.

[181] *Infra*, p. 237-238.

[182] « Galand, coquet, qui fait l'amour aux Dames, & qui est paré & bien mis pour leur plaire. », in Furetière, *Dictionnaire universel*, tome second, 1690.

[183] Blé noir, (qui s'oppose à la blancheur connotée par le terme « muguet »), et habitants du Maghreb, incarnant les barbares, l'armée ennemie dans *La Chanson de Roland*, *Le Roland furieux, La Jérusalem céleste*, tandis que les « muguets » représentent les hommes civilisés (avec la nuance d'excès de coquetterie).

Outre la fonction de divertir, le poète mondain doit informer, rédiger des épîtres qui tiennent lieu de gazette, telle la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier* ,[184] que la Princesse douairière commande à Sarasin :

Mandez-lui ce que nous faisons,
Mandez-lui ce que nous disons.

Mentionnons aussi l'épître *À Monsieur le Comte de Fiesque* ,[185] où Sarasin évoque notamment l'actualité théâtrale à Paris, en 1647, autant les pièces en salle que sur tréteaux : le vers sautillant mime les pirouettes des comédiens italiens :

Puis Mario, puis Dame Marinette,
Maîtresse mouche, et servante finette :
Aurélia, Pantalon mioo ;
Virginio caro filioo ;
Lucile enfin au visage malade,
Et L'Espagnol fort en rodomontade.[186]

De plus, en tant que « gazetier »[187] le poète mondain est chargé d'annoncer les grandes nouvelles, comme la naissance de Charles Paris, fils de Madame de Longueville né en l'hôtel de ville de Paris, dans la nuit du 28 au 29 janvier 1649, en pleine Fronde :

Sachez que depuis quelques jours
Notre duchesse incomparable
A fait un enfant adorable,
Et que le prévôt des marchands
L'a nommé Paris d'Orléans.[188]

Non seulement le poète a le rôle du gazetier, mais ses poèmes entrent aussi dans un ensemble de pratiques ritualisées et d'échanges qui entretiennent la convivialité au sein de la société mondaine. Ainsi, il est courant de joindre à un don un petit poème, comme les fameuses *Etrennes de quatre animaux*, poème composé par Voiture pour Mademoiselle de Vertus, qui fit don de ces animaux à Monsieur Esprit : un grillon, un hibou, une tortue et une taupe.[189] Sarasin, désargenté, paie facétieusement ses amis de fictions, de farces, de « gabatine », de « cassade », de « chiens verts à pattes jaunes ».[190] Donnons aussi l'exemple de l'épigramme-étrenne où Sarasin paie une Dame de mots :

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir.

---

[184] *Infra*, p. 475-481.
[185] *Infra*, p. 397-402.
[186] épître *À Monsieur le Comte de Fiesque*, *infra*, p. 400-401.
[187] « Et tu verras si pour un tel métier/ J'ai meilleur nez que n'a le gazetier », dans « épître à Monsieur le Comte de Fiesque », p. 398. Parfois les vers de Sarasin imitent les tours de Jean Loret, dans sa *Muze historique :* désinvolture, humour, octosyllabes proches de la prose…
[188] *Coq-à- l'âne*, *infra*, p. 467. Charles Paris est le fruit des amours de Mme de Longueville et du Prince de Marcillac (La Rochefoucauld). La grossesse de Madame de Longueville a fourni aussi à Sarasin le sujet d'un madrigal inédit, aux connotations quelque peu lestes : « Je serai dignement d'amour récompensé / Si un jour ma peine est finie, / Comme la vôtre a commencé. », *infra*, p. 463.
[189] Vincent Voiture, *Poésies*, édition critique publiée par Henri Lafay, Paris, Marcel Didier, 1971, p. 209 à 218.
[190] *Etrennes*, *infra*, p. 311-313.

La Belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit :
Les voici sans vous faire attendre :
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.[191]

Enfin, dans son rôle de « client » d'un grand, conservant la trace des rapports féodaux, le poète célèbre les dames et les héros. Les dames, pour satisfaire aux règles de la galanterie, les grands, pour bâtir leur légende, en échange de leur protection. C'est ainsi que Sarasin, dans de nombreuses stances ou chansons, fait l'éloge des beautés de « Sylvie » et des exploits de Condé :

Grand Duc, qui d'Amour et de Mars,
Portes le cœur et le visage ;
Digne qu'au trône des Césars
T'élève ton noble courage (…) [192]

Ces exemples le prouvent : il s'agit d'une poésie de circonstance, qui s'adresse à un public restreint, à la petite société dont le poète est l'amuseur. « La poésie mondaine est une poésie privée ».[193] Le poète mondain réserve ses poèmes aux habitués du salon qu'il fréquente. Le destinataire est d'ailleurs parfois mentionné dans le titre : *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de Souris* (Mme de Turgis)[194] ou *À une Dame à qui l'on avait donné le nom de Lionne*[195](Angélique Paulet). C'est ce qui rend certaines allusions de ces poèmes à clefs obscures au lecteur contemporain. Les poèmes de circonstances prolongent une conversation, favorisent la connivence et le jeu, comme en témoigne cet échange de vers à l'occasion d'une crise de goutte dont fut victime Conrart, où les deux poètes mêlent références savantes et mythologiques, tournures de phrases surannées et autodérision :

Prince, tant plus je t'examine,
Je chante, et cela n'est douteux,
Que sur terre ni sur marine
On ne vit onc un tel goutteux.

Apostille à Monsieur Conrart

Si tu te plais à ces vers-ci,
Que pour te plaire je t'envoie,
Crois que j'en aurai de la joie ;
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
Fais d'eux sans aucune merci
Ce que les Grecs firent de Troie. [196]

À cette plaisante suggestion de brûler cette lettre poétique, Conrart répond en écho :

Et sans ta rime sarasine [197]

[191] *Infra,* Epigramme *À une personne qui lui demandait un présent*, p. 459.
[192] Ode *À Monseigneur le duc d'Enghien*, *infra*, p. 353.
[193] Chauveau, Jean-Pierre, préface, in *Les Genres lyriques mondains* d'Alain Génetiot, Genève, Droz, 1990, p. 12.
[194] *Infra*, p. 409-415.
[195] *Infra*, p.208-209.
[196] Ballade *Du goutteux sans pareil*, p. 447-448.
[197] La « rime sarasine » fait écho à la « lettre marotine »(voir *infra,* p. 447). Conrart, en répondant à Sarasin, reprend les mêmes rimes. Tandis que Sarasin se moque aimablement de Conrart, qu'il nomme « le goutteux sans pareil », Conrart plaisante avec le patronyme de son ami. Il suggère, par le biais de l' expression « rime

C'est pauvre chose qu'un goutteux (…)
Quant à (ces vers) que je t'envoie,
Tu n'en recevras point de joie,
Je le confesse et le maintiens :
Fais-en donc avecque justice
Ce que tu voulais que je fisse
À tort et sans cause des tiens.[198]

Citons aussi la ballade *D'enlever en amour* , sur l'événement qui défraya la chronique : le rapt de séduction de M. de Coligny qui enleva Mademoiselle de Bouteville en 1645 ou encore des allusions plus indiscrètes aux infidélités de « Chloris », maîtresse de Charleval :

Mais toutefois pour ne te point flatter
Il faut qu'enfin je te die à l'oreille
Tu ne fais rien partout que coqueter
Et ta Chloris te traite à la pareille. [199]

La poésie mondaine, en tant que poésie-gazette, événementielle, est moins destinée à être écrite qu'à être dite, échangée dans l'instant. L'idée de publication paraît dans ce contexte, saugrenue. [200] C'est, entre autres, ce qui explique que Sarasin ait peu publié de son vivant. Le poète lui-même n'envisage pas du tout que ses poèmes lui survivent, comme l'indiquent ces vers de son second *Discours familier* :

N'égale point ma gloire à la gloire des anges
Et ne profane point de si précieux vers
À louer ce qu'enfin doivent ronger les vers,
Un homme qui malgré ta divine peinture,
Pourrira tout entier dedans la sépulture,
Sans laisser rien de soi chez la postérité[201]
Qu'un faible souvenir d'avoir jamais été. [202]

Il ne faudrait pas voir ici un simple *topos* de modestie ; c'est toute une conception de l'œuvre poétique qui s'exprime dans les *Discours familiers* de Sarasin, lesquels font partie des

---

sarasine », l'affection et l'estime qu'il a pour l'ami et l'auteur, le bienfait que lui a procuré sa ballade, mais l'on peut entendre aussi les mêmes connotations railleuses que Sarasin associe à son nom. La rime « sarasine » serait alors synonyme de rime barbare (la rime en « eux »)

[198] Réponse de Monsieur Conrart, *De la misère des goutteux*, *infra*, p. 448-449.

[199] *Stances à Monsieur de Charleval*, *infra*, p.403-404.

[200] Voir le propos de Voiture rapporté par Tallemant des Réaux dans *Historiettes*, édition Antoine Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade, 1960-1961, I, p. 489-490 : « Vous verrez qu'il y aura quelque jour d'assez sottes gens pour aller chercher çà et là ce que j'ay fait, et après le faire imprimer ; cela me fait venir quelque envie de le corriger ».

[201] Sarasin n'a pas pour dessein de transmettre ses vers à la postérité, comme le soulignent les détails concrets de ce *Memento mori* : « lèvres noircies », « bouche retirée », « pourrira », contrairement à Ronsard qui rêve, un siècle auparavant, de gloire immortelle : « Que celui qui s'estudie / D'estre pour jamais vivant, / La main d'un peintre mandie / Ou l'encre d'un ecrivant ! », Ode 2, Livre 4, p. 88, in Pierre de Ronsard, *Les Quatre premiers livres des Odes (1550), Le cinquième Livre des Odes (1552), Odes (1547-1551)*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2001. Néanmoins dans les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse*, Sarasin, en décrivant le mausolée de Cléon, compose un Tombeau, où il souhaite, à la manière horacienne et malherbienne, immortaliser les amours de Thyrsis et Cléon : « Je vais vous exiger un si beau monument / Que son architecture / Etonnera les yeux de la postérité, / Et qu'une sépulture / Fera voir votre gloire et ma fidélité ! », voir *infra*, p. 359.

[202] *Discours* II, *infra*, p. 197.

premiers poèmes de l'auteur et offrent une sorte d'art poétique. Le titre programmatique : *Que la poésie lui sert de divertissement* [203] révèle un idéal de don, de gratuité, de générosité. Sarasin envisage la poésie comme un divertissement aristocratique, un plaisir noble, qui méprise le labeur. Cette conception est un héritage de Cicéron ; l'*otium cum dignitate* [204] et l' *otium litteratum,* [205] le loisir lettré, est le privilège de l'homme libre.[206] Sarasin se refuse d'écrire des vers qui sentiraient trop l'huile et et la lampe, selon l'expression de Montaigne.[207]

> Et tout ce que je vois qui s'offre à mon esprit,
> Avec facilité ma muse le décrit.
> Autrement si les vers me donnaient de la peine,
> Je laisserais Phébus et les eaux d'Hippocrène (…)
> Car le poète naît, la nature le fait ;
> Le travail rend toujours un plaisir imparfait,
> Et le métier des vers, plein de peine et d'étude,
> Au lieu de contenter, a de l'inquiétude. [208]

La diérèse « inqui-étude » souligne bien l'écartèlement du poète lorsqu'il considère sa poésie comme un labeur.[209] La conception de la poésie qui s'exprime ainsi est aux antipodes de celle de Boileau : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ». [210]

Sarasin fait l'éloge d'une poésie naturelle, primesautière, libre, fluide, qui coule, comme le souligne sa métaphore marine :

> Je laisse en liberté couler ma poésie
> Selon les mouvements où va ma fantaisie .[211]

Il revendique une variété de thèmes (« sur des objets divers »[212]) et une liberté à l'égard des règles :

> Je n'ai pour me régler ni mesures ni lois
> Et jamais en rimant je ne mordis mes doigts.[213]

---

[203] *Discours* I, *infra*, p. 196.
[204] Voir Cicéron, *De Oratore*, I, 1
[205] Voir Cicéron, *Tusculanes*, traduites par Messieurs Bouhier et d'Olivet, Tome second, Nîmes, J. Gaude, 1812. Dans la Vème *Tusculane*, « De la vertu », Cicéron cite Pythagore : « La profession la plus noble est celle d'une étude, qui n'a d'autre but que de parvenir à la connaissance de toutes choses », p. 211. Voir aussi *De officiis*, (Des devoirs, Tome II, de Cicéron, traduit par Emmanuel Brosselard, Paris, Chevalier, 1800, p. 120.) où, évoquant Caton le Censeur, Cicéron associe « *otium* » et « *solitudo* », loisir et solitude.
[206] Voir sur la notion d'*otium* « Pertinence de la division antique *otium/negotium* » et « Une belle paresse : éloge du divertissement », dans le chapitre VI « Loisir et Arcadie : Un art de vivre l'urbanité », dans *Poétique du loisir mondain*, p. 431 à 447. Voir aussi Marc Fumaroli, *La Diplomatie de l'esprit*, Paris, Gallimard, 1998, p. 322.
[207] « Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent l'huile et la lampe, pour certaine âpreté et rudesse que le travail imprime en ceux où il a grande part. », Montaigne, *Essais*, I, (1580), chapitre X, « Du parler prompt ou tardif », Paris, Gallimard, 1965, p.90.
[208] *Discours I*, *infra*, p. 196.
[209] Dans les vers rédigés par Gilles Ménage en exergue du *Bellum Parasiticum*, ce dernier souligne cette particularité de Sarasin, capable de rédiger « sans effort, comme à plaisir » : « *Raptim scribere nec laboriose* ».
[210] Boileau, Nicolas, *L'Art poétique* (1674), Paris, Classiques Larousse, 1933, p.72.
[211] Sarasin, Jean-François, *Discours I*, *infra*, p.196. Sur le lien entre rêverie et création poétique, voir Florence Orwat, *L'invention de la rêverie, une conquête pacifique du Grand Siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 222.
[212] *Ibidem.*
[213] *Discours I, infra*, p. 197.

Cette conception d'une poésie de la rêverie, de la liberté et du caprice était aussi celle de Théophile de Viau :

> Je ne veux point unir le fil de mon sujet :
> Diversement, je laisse et reprends mon objet…/…
> Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
> Promener mon esprit par de petits desseins,
> Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,
> Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
> Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
> Ouir, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
> Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire.[214]

De même, Saint-Amant, « inventeur du genre du « caprice », »[215] louait la solitude, propice à la songerie et à l'invention, au jeu poétique :

> Je ne cherche que les déserts
> Où, rêvant tout seul, je m'amuse (…) [216]

Sarasin n'envisage pas la poésie comme un labeur, encore moins comme un gagne-pain. Il n'est pas de ceux qui « font des vers marchandise et métier ».[217] Il ne se considère pas comme un artisan des vers, possédant une technique, mais un être inspiré par les dieux, qui écrit pour enchanter un cercle choisi. Sarasin est fidèle en cela à la conception platonicienne de la poésie qui s'exprime dans *Ion*, comme le met en évidence la formule reprise à Cicéron : « le poète naît, la nature le fait »[218], soulignant la notion de génie naturel du poète, don des dieux. Le poète est enthousiaste, possédé d'un dieu, animé de la *furor poeticus*. Notons par ailleurs que la notion récurrente de « nature », associée à l'art[219], que ce soit dans la poésie de Sarasin ou dans la poésie du XVIIème siècle, fait référence aux réflexions de Platon au livre X de *La République* et à *La Poétique* d'Aristote, sur la notion de *Mimèsis*, représentation du réel par l'art. Platon établit une hiérarchie entre le monde des Idées, les choses, et la représentation des choses par le poète.

Ainsi, écrire, pour les poètes mondains, est un divertissement noble, qui porte en lui-même sa récompense. Publier n'est pas l'acte qui sacre un auteur. Le grand siècle est une époque où l'on vit, que ce soit à la Cour ou dans les salons, sous le regard de ses contemporains qui seuls comptent, surtout le regard des aristocrates, les meilleurs, ceux qui incarnent la vie dans sa plus noble manifestation. Néanmoins, Sarasin a publié quelques œuvres de son vivant.

---

[214] Théophile de Viau, *Elégie à une dame*, *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier, 1926, p. 75-76.
[215] Expression de Stéphane Macé dans *L'Eden perdu*, *La Pastorale dans la poésie française de l'âge baroque, Paris*, Honoré Champion, 2002, p. 276.
[216] Saint -Amant, *La solitude*, dans *Saint-Amant*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, p. 18. Voir aussi *Le contemplateur*, p. 19.
[217] *Le Voyage, infra,* p. 341-342.
[218] *Discours I, infra,* p. 196.
[219] « L'art surpasse la nature », dans *Description du cabinet de M. de Chavigny, infra*, p.214-217.

2-Editions du vivant de Sarasin.

L'on se reportera à la bibliographie pour la liste des œuvres publiées par Sarasin de son vivant, entre 1639 et 1654. Il faut distinguer les œuvres parues dans les recueils collectifs des œuvres publiées au nom de Jean-François Sarasin. Pour les premières, mentionnons les *Opinions du nom et du jeu des échecs* [220], texte commandé pour Le *Dictionnaire des Origines de la Langue française* de Gilles Ménage (1650). Quant aux œuvres publiées au nom de Sarasin, l'on en compte une dizaine, cinq écrits personnels et cinq écrits politiques.

Les cinq premières œuvres publiées sont constituées de deux textes en prose : *Discours de la Tragédie* [221](1639), qui fait l'éloge de la tragédie de M. de Scudéry, et *Histoire du siège de Dunkerque* [222](1649), chronique historique (publiée avec deux poèmes : *L'Ode à Monsieur de Montausier sur la prise de Dunkerque* [223] et *L'Ode de Calliope sur la bataille de Lens* [224]), d' une œuvre écrite en latin, mélange de prose et de vers : *Bellum Parasiticum*,[225] (1644) satire contre Pierre de Montmaur, d' un autre prosimètre, en français, la célèbre *Pompe Funèbre de Voiture* [226] (1649) et d'une épître en vers : le *Coq-à-l'âne* [227](1649).

Parmi ses écrits politiques, Sarasin a publié trois textes relevant de son travail de secrétaire, *La Lettre de Madame la duchesse de Longueville au Roi* [228] (février 1650), *Apologie pour Messieurs les Princes* (mars 1650), [229] *Manifeste de Mme la Duchesse de Longueville* [230] (mai 1650). Quant à la *Lettre d'un marguillier de Paris* [231] et au *Frondeur bien intentionné* [232] (1651), Sarasin les a écrits de son propre chef, aiguillé quelque peu par Conti sans doute, en adoptant l'identité fictive d'un marguiller et sous la périphrase du « Frondeur bien intentionné », pour égratigner le coadjuteur.

La plupart des œuvres publiées de son vivant ont un caractère polémique, très marqué pour les œuvres politiques[233], mêlé à la raillerie et au burlesque dans le *Bellum parasiticum* et le *Coq-à-l'âne*, et avec encore plus de subtilité dans *La Pompe funèbre*, où sous couvert de faire l'éloge de son rival, Sarasin œuvre à l'enterrer définitivement.[234] Chacune de ces œuvres sera présentée plus loin.

---

[220] Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, Tome II, p.75 à 89.
[221] Sarasin, *op.cit*., p.3 à 36.
[222] Sarasin, *op.cit*., p.90 à 145.
[223] *Infra*, p. 384-387.
[224] *Infra*, p. 434-446.
[225] Sarasin, *Œuvres*, tome II, p.508 à la fin.
[226] *Infra*, p.415-433.
[227] *Infra*, p. 464-468.
[228] Sarasin, Œuvres, tome II, p.284 à 308.
[229] *Op.cit*., p.309 à 433.
[230] *Op.cit*., p.434 à 441
[231] *Op .cit*., p 447 à 459
[232] *Op.cit*. p.442 à 446.
[233] Voir le chapitre « Fronder sur la fronderie », *infra*, p. 54.
[234] Ce « chef d'œuvre d'esprit, de galanterie, de délicatesse & d'invention », selon Pellisson, et nous ajouterons : de raillerie subtile. Pellisson évoque en ces termes la réception de l'œuvre : « Les Ennemis même de Sarasin ne l'ont-ils pas admirée aussi bien que ses amis ? », pour trois raisons selon lui : « la nouveauté du

Cet ensemble de textes montre bien à quel point les fonctions de secrétaire et d'intendant ont accaparé Sarasin, surtout en période de Fronde, l'empêchant de se consacrer entièrement à son œuvre.

3-La rivalité avec Voiture

De plus, Sarasin a toujours souffert, y compris de son vivant, de la comparaison avec Voiture. On a toujours considéré Sarasin comme un émule de ce dernier, alors que Sarasin vaut d'être considéré indépendamment de son concurrent. Leurs deux noms semblent former un couple dans nombre d'ouvrages : *La Nouvelle allégorique* de Furetière,[235] ou *Le Siècle de Louis le Grand* de Perrault, évoquant les « galants Sarasin et les tendres Voiture ».[236] D'ailleurs, si l'attribution de certains textes est incertaine, comme l'épître *À Mme de Longueville* : « La Nature a mis de grands charmes »,[237] s'ils ont quelques points communs, ils ont surtout des différences notables. Si Voiture excelle dans certains petits genres mondains comme le rondeau et le sonnet, mais aussi dans l'épître en prose, Sarasin est meilleur « gazetier » dans l'épître en vers. Par ailleurs Voiture n'a pas composé de fragments épiques, ni d'épopée héroï-comique, ni de prose historique, ni même d'églogue. Mais, malheureusement, et à rebours de la vérité, on a longtemps refusé à Sarasin son originalité, y compris dans des livres de critiques récents.[238]

4-Editions posthumes

Juste avant sa mort, Sarasin demande au Père Talon, qui recueille ses dernières volontés, de confier ses manuscrits à Gilles Ménage. Les premiers éditeurs de Sarasin furent ses amis, Madeleine de Scudéry, Ménage et Pellisson, comme en témoigne l'épître dédicatoire à Madeleine de Scudéry, rédigée par Ménage, où ce dernier suppose que Sarasin, « s'il eust publié luy-mesme ses œuvres », « il les eust publiées sous cette même protection » [239]. Cette épître est suivie du *Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin* de Paul Pellisson, qui constitue la préface des *Œuvres* de monsieur Sarasin, parues chez Courbé le 23 février 1656. Paul Pellisson, après avoir rappelé l'amitié qui le liait à Sarasin, s'excuse auprès du lecteur de l'imperfection de l'édition qu'il propose : « Les Œuvres de M. Sarasin n'ont pas esté ramassées sans beaucoup de peine, & paraistroient infailliblement en meilleur état s'il eust eu l'avantage de les publier luy-mesme ».[240] En effet, seul un auteur peut donner à son ouvrage le « je ne sçay quel dernier tour ».[241] Pellisson

---

dessein », la « variété » et le mélange de prose et de vers en une même narration. Voir Paul Pellisson, *Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin*, p. 18.

[235]Furetière, *La Nouvelle allégorique ou Histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'éloquence*, Heidelberg, Walter, 1670, p. 62, note de bas de page.

[236] Perrault, Charles, *Le Siècle de Louis le grand*, cité par Paul Festugière, *op.cit*., p.70.

[237] Attribué à Voiture dans l'édition Lafay, et pourtant publié dans *Les nouvelles Œuvres* de Sarasin.

[238] Voir la citation de Sophie Rollin, *supra*, note 17.

[239] Ménage, Gilles, *À Mademoiselle de Scudéry* , *op. cit.*

[240] Pellisson, Paul, *op.cit*.,p.5

[241] *Op.cit*.,p.6.

mentionne, par ailleurs, « outre que la pluspart de ces pièces n'ont esté imprimées que sur des copies très imparfaites », les « Originaux de l'autheur (…)dérobez, ou esgarez après sa mort »,[242] les « Ouvrages solides qui se sont perdus »,[243] comme l'*Histoire de Clovis* »[244] et les « autres beaux desseins que sa mort precipitée l'empécha d'executer »[245] (les fragments épiques, inachevés, de *Rollon conquérant* et de *La Guerre Espagnole*). Certains textes ont été délibérément écartés de cette première édition et Fleury, le secrétaire de Ménage, les vendit à Barbin après les avoir copiés, avant de les publier en 1674 dans *Les Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin.*[246] Selon Alain Niderst, ces choix de Melle de Scudéry, Ménage et Pellisson ne sont pas anodins. Ils procèdent d'une intention, d'une démonstration. Leur propos n'est pas de « suivre l'évolution de Sarasin ni les métamorphoses de la poésie entre 1635 et 1654 », mais de « dresser l'effigie d'un poète moderne », la définition de l'honnête homme. « Une fois qu'on a éliminé ce que Sarasin a laissé de trop archaïque ou de trop négligé », voire de trop paillard ou burlesque, « une fois qu'on a excusé (au lieu de les voiler) ses défauts, on atteint à la définition du poète idéal… » .[247] C'est ainsi que Sarasin devient le modèle de la préciosité, lui qui est bien plus que cela. La première édition n'est donc, du point de vue d'Alain Niderst, pas complètement fidèle au génie de Sarasin. C'est un travail de recréation à part entière. Ce point de vue nous paraît intéressant et pourrait expliquer ce préjugé tenace d'un Sarasin « précieux ».[248]

Sarasin n'est pas réimprimé au XVIIIème siècle,[249] malgré le projet de M. de Sallengre. En effet, en 1715, comme le mentionne une note des *Jugements des Savants* [250] de Baillet, édités par Bernard de la Monnoye, M. de Sallengre, ami de ce dernier, avait eu l'idée d'une édition critique des œuvres de Sarasin. La Monnoye était chargé de lui faire parvenir le moindre texte, à une époque où les manuscrits de Sarasin, confiés à Ménage, existaient encore. Mais M. de Sallengre mourut prématurément et son travail avec lui. Et les archives du Château de l'Ile-Adam, qui conservaient des manuscrits ont été brûlées en 1793. Mais ce n'est pas la seule explication au désintérêt qui affecte les œuvres de Sarasin au siècle des Lumières.

---

[242] *Ibidem.*
[243] *Op.cit*., p.40
[244] *Op.cit*, p.32.
[245] *Op. cit*., p. 40
[246] Voir Niderst, Alain, « Madeleine de Scudéry, Ménage et Pellisson éditeurs de Sarasin »*, in Travaux de littérature*, sous la direction de François Bessire, 2001, DROZ.
[247] *Op.cit*. p.240.
[248] Voir *La Préciosité* de Roger Lathuillère, où ce dernier affirme que Sarasin « a toujours mis un frein à la verve gauloise et réaliste », p.447. « Ses réticences à l'égard du burlesque, même si elles dépendent de ses goûts personnels, sont tout à fait caractéristiques du cercle de Melle de Scudéry et des précieux en général » , p.449. Voir aussi la thèse de Lidmilla Sovak Stecher, *Jean-François Sarasin et ses rapports avec la préciosité*, Université de Lille III, 1978, 369 p., qui annonce, dans l'introduction : « Nous essaierons (…) de définir ses relations avec Mme de Longueville comme une liaison précieuse par excellence, répondant à toutes les exigences de l'amour dans la conception précieuse, d'en examiner le reflet dans son œuvre littéraire et de prouver ainsi l'appartenance de Sarasin à la préciosité », p.9.
[249] « …le XVIIIème siècle et la première moitié du XIXème sont, pour Benserade, Sarasin et Voiture, l'âge de l'oubli. », écrit Alain Génetiot dans son article : « Des hommes illustres exclus du Panthéon : les poètes mondains et galants (Voiture, Sarasin, Benserade) », in *Littératures classiques*, n°19, automne 1993, *Qu'est-ce qu'un classique ?*, sous la direction d'Alain Viala, p.215-235.
[250] Baillet, Adrien, *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, Paris, Moette et Charpentier, 1722-1730.

Le Temple du goût de Voltaire[251] a contribué à déconsidérer les poètes mondains. Voiture, Sarasin, Benserade étaient pourtant estimés par leurs contemporains comme des « auteurs de première classe ».[252] Or Voltaire, dans *Le Temple du goût*, imagine un voyage allégorique en compagnie du cardinal de Polignac au pays des Beaux-arts, en direction du Temple du goût. Arrivé à l'endroit où se rassemblent les Beaux-Esprits, il écrit : « Parmi ces écrivains célèbres, Les Pavillons, Les Benserades, les Pellissons, les Segrais, les Saint Evremonds, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils y étaient autrefois, me dit un de mes Guides ; ils brillaient avant que les beaux jours des Belles-Lettres fussent arrivés. Mais peu à peu ils ont cédé la place aux véritablement Grands Hommes : ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avaient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité. » [253] On remarquera que Sarasin, évoqué seulement à la page 39 mais associé à Vincent Voiture, n'est même pas cité dans l'énumération, où les pluriels ôtent à chaque auteur sa singularité. Voltaire l'écarte du Panthéon des poètes, dont, paradoxalement, il est l'héritier, par le goût du badinage. *Le Temple du goût* est du reste un mélange de vers et de prose, où Sarasin est virtuose, et un voyage allégorique. D'ailleurs, ironie du sort, s'il en est, Voltaire passera à Pézenas se recueillir sur la tombe de Sarasin, disparue en raison de l'écroulement du toit de l'église Saint Jean en 1733. Cette critique de Voltaire, relevant d'une profonde « mutation du goût »,[254] sera fatale et adoptée par la postérité.

Il faut attendre le XIXème siècle pour que soient rééditées, mais toujours partiellement, les œuvres de Sarasin. Trébutien,[255] en 1824, modernise l'orthographe des textes et élucide les références ou traductions, par Sarasin, des vers de Virgile. Charles Nodier, en 1826, souligne son talent digne de Salluste dans *La conspiration de Valstein*, et admire *La Pompe funèbre* , « Charmant exemple de grâcieux badinage (…) mélange piquant d'une prose naturelle et d'une versification facile… ».[256] Octave Uzanne, en 1877, dédie son édition à Charles-L .Livet : « En inscrivant en tête de cette réimpression un nom aussi honoré que le vôtre aussi favorablement apprécié des lettrés fervents amoureux du XVIIème siècle, je ne prétends pas uniquement placer sous votre patronage les œuvres de J. François Sarasin, dont l'élégant bagage poétique, tout de grâce galante, d'atticisme enjoué, de verve folâtre et de gentillesse raffinée, sera, vous le savez, lettre de crédit

[251] Voltaire, *Le Temple du goût*, Amsterdam, J. Desbordes, 1733.
[252] Expression d'Alain Génetiot, *op.cit*.
[253] *Le Temple du Goût*, p. 29
[254] Voir la conclusion d'Alain Génetiot, dans son article « Des Hommes illustres… », *op.cit*. : « Au terme de ces considérations sur les cause de la grandeur des mondains et de leur décadence, nous pouvons, afin de tenter de résoudre la paradoxale énigme de l'exclusion des poètes galants du panthéon des hommes illustres, replacer le débat dans une situation historique complexe, celle de la crise de la société mondaine et des mutations du goût qui marquent le passage de « l'âge de l'éloquence » au siècle de l'esthétique et des philosophes. Se combinent une idéologie du classicisme louis-quatorzien, un ultrapurisme moralisateur et dogmatique, et un changement de goût d'un public principalement féminin se tournant vers une poétique de la sensibilité, pour aboutir au déclassement de Benserade, Sarasin et Voiture qui descendent au rang d'auteurs de second ordre. Ce déclassement accentue un oubli dans les traités scolaires du premier XVIIIème siècle (Rollin, Batteux) qui témoignent de l'impossibilité théorique d'enseigner en classe un auteur mondain par définition primesautier, libre et anti-pédant. D'où un nouveau paradoxe, puisqu'il faudra attendre les Romantiques (Gautier, Nodier) et les professeurs (Sainte Beuve, Lanson, Faguet) pour relire et, parfois, réévaluer nos trois auteurs. Mais ceci est une autre histoire… »Voir aussi du même auteur l'article « Editer des œuvres posthumes. Le cas Sarasin », in Desan Philippe, Régent-Susini Anne (dir.), *Editer les Œuvres complètes*, Paris, STFM, 2020.
[255] Ami célèbre de Barbey d'Aurevilly.
[256] Nodier, Charles, *Œuvres choisies de Sarrazin*, Paris, Delangle, 1826, p. IX.

assez éloquente auprès des bibliophiles d'aujourd'hui. »[257] Le parti pris d'Uzanne est, à défaut d'être exhaustif, de livrer des inédits de Sarasin. Il met de côté, délibérément, *Dulot vaincu*, qu'il juge une « satire improvisée contre la ridicule manie des bouts-rimés »[258]. Le Sarasin « burlesque » est éclipsé au profit du « galant » Sarasin.

Quant à Paul Festugière, le dernier qui ait édité les *Œuvres* de Sarasin, il a le mérite d'avoir voulu rassembler l'intégralité des œuvres de Sarasin, tant en vers (Tome 1), qu'en prose (Tome 2) et d'offrir une image plus juste de ce poète éclectique : « Cette édition des Poésies et des Œuvres en prose de Sarasin, qu'on a cherché à rendre la plus complète possible… ».[259] Nous pouvons néanmoins lui reprocher d'avoir pris, çà et là, quelques libertés par rapport au texte du XVIIème siècle, notamment en ce qui concerne les titres. L' ode *À un ami absent* [260] est rebaptisée : « épître », une élégie [261] est nommée *Les imprécations de Sylvie*.[262] En effet, le parti pris de Paul Festugière est de classer les œuvres en distinguant les textes en prose et les textes en vers, et en fonction du genre (épopée) ou de la forme poétique choisie : sonnet, madrigal, épigramme, ce qui est contestable dans la mesure où Sarasin n'a pas toujours opté pour une forme précise, lui qui aime les mélanges de prose et de vers, et qui préfère les formes variables aux formes fixes. Cela conduit Paul Festugière, par exemple, à classer parmi les œuvres en prose une lettre *À Melle de Verpilière* [263] qui est un mélange de vers et de prose, à la manière de la *Lettre de Sarasin à Madame de Longueville*,[264] classée, quant à elle, parmi les œuvres en vers, et à extraire de *La Pompe funèbre* [265] un fragment pour l'ajouter dans les « ballades », en lui donnant un nouveau titre : *Des vieux poètes* [266]. Par ailleurs, sont juxtaposés dans ce classement des poèmes très différents comme l'ode à Euterpe, « vieille dessalée »[267] et la grande ode *À Monseigneur le duc d'Anguien*,[268] qui se distinguent tant dans la forme (trois dizains dans la première, 14 quatrains dans la seconde), que dans le ton : burlesque dans la première, avec des termes bas : « bedon » et épidictique dans la seconde. Outre ces incohérences, la question des « genres lyriques » est à étudier minutieusement, puisque le terme n'était pas utilisé au XVIIème siècle, sinon pour évoquer des catégories de la Rhétorique : genre délibératif, genre démonstratif, genre judiciaire.[269]

D'ailleurs, si Paul Festugière se permet de reclasser certains textes, c'est parce qu'ils ressortissent souvent à plusieurs formes. Certaines épigrammes, comme « J'ai mal dormi la nuit

---

[257] Uzanne, Octave, « *épître dédicatoire », in Poésies de François Sarasin,* Paris, Librairie des bibliophiles, 1877, p. II.
[258] Op.cit, p. XI, « Notice bibliographique ».
[259] Festugière, Paul, « *Avant-propos* », in Sarasin, Jean-François, *Œuvres*, édition Paul Festugière, Paris, Champion, 1926, Tome I, p. I.
[260] *Infra*, p 283-285.
[261] Infra, p. 525-527.
[262] Voir Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome I, p. 182
[263] *Infra*, p. 506-508.
[264] *Infra*, p. 511-514.
[265] *Infra*, p.415-433.
[266] Voir Sarasin, *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome I, p. 238-239.
[267] *Infra*, p. 209-211.
[268] *Infra*, p. 353-355.
[269] Voir Alain Génetiot, *Les Genres lyriques mondains*, Genève, Droz, 1990, notamment l'introduction, p. 15 à 22.

passée »[270] ou tels couplets d'une chanson ont une allure de madrigaux, [271] telle élégie a des affinités avec une tirade de tragédie, [272] tel poème est nommé *Récit* ,[273] qui flirte avec le livret d'opéra … En effet, Sarasin affectionne précisément les catégories souples.[274]

Aussi, le classement des textes de Sarasin par ordre chronologique est peut-être plus juste, bien que la datation ne soit pas toujours possible. On connaît la date d'écriture de certains textes, tels *La Pompe funèbre*,[275] voire de publication, parfois en raison d'une date dans le corps du texte[276] ou d'un événement qui permet de dater approximativement le poème.[277] Pour d'autres, il s'agit de supputer, en fonction de la biographie de Sarasin. *De l'argent qui fait tout en amours*,[278] a peut-être été rédigé à une époque où les problèmes d'argent de Sarasin étaient les plus cruciaux, avant son mariage, en 1644. Ce classement permet, avec toutes ses approximations et imperfections, d'avoir une idée de l'évolution de Sarasin dans ses goûts, ses thèmes, sa pratique poétique, des formes fixes du début (sonnets et stances précieuses), aux vers mêlés de *La Pompe Funèbre* et aux vers héroï-comiques de *Dulot vaincu,* [279] où s'expriment la liberté et l'enjouement du poète. L'on constate, notamment, que les grands poèmes de Sarasin, à partir de 1648, *La Pompe funèbre*, *L'Ode de Calliope*,[280] *Les Vers irréguliers*,[281] *La Lettre écrite de Chantilly*, et d'autres moins célèbres comme la lettre *À Mademoiselle de Verpilière*[282] et la *Lettre de Sarasin à Madame de Longueville*,[283] offrent un travail de réflexion sur les vers et la prose, et, pour la plupart, constituent des prosimètres. Sarasin, dans ses dernières années, tend vers des poèmes à forme longue et bigarrée.

5-Manuels et critique littéraire

Au XXème siècle, même les manuels scolaires oublieront totalement Sarasin, sauf exception (*Littérature, textes et documents*, cité dans la bibliographie). Voiture, évoqué dans le manuel *XVIème, XVIIème* de Biet, Brighelli et Rispail (1987), a disparu quelques années. Par chance, les manuels édités en 2019 le mentionnent, par exemple : *Littérature, Anthologie pour le lycée*, Hatier.

Quant à la critique de la fin du XXème siècle et du XXIème siècle, elle s'intéresse à nouveau aux auteurs de l'époque galante : Alain Génetiot, dans son passionnant ouvrage sur la

---

[270] Ce poème est identifié comme un madrigal dans *Les Œuvres* de Monsieur Sarasin (1656) et comme une épigramme dans *Les Nouvelles Œuvres*, (1674) avec le titre : *Il se résout d'aimer* . Voir *infra*, p. 231.
[271] *Couplets de chanson faits à une promenade*, *infra*, p.528-531.
[272] « Quand vous me puniriez de mon audace extrême », *infra*, p.451-454.
[273] *Infra*, p. 239-240.
[274] Voir ce qu'écrit à ce sujet Alain Génetiot dans *Les Genres lyriques mondains*, p. 80 : Fidèle au goût mondain, Sarasin préfère « les formes libres, ouvertes et métamorphiques », avec une « aversion pour tout ce qui est fixe, arrêté, conventionnel, et finalement pédant ».
[275] *Infra,* p. 415-433.
[276] La date de naissance du fils de Mme de Longueville, par exemple, ou le jour des étrennes.
[277] L'enlèvement de Melle de Bouteville dans la ballade *D'enlever en amour*, infra, p. 363-364.
[278] *Infra*, p. 336-337.
[279] *Infra*, p. 539-554.
[280] *Infra*, p. 434-446.
[281] *Infra*, p. 469-474.
[282] *Infra,* p.506-508.
[283] *Infra*, p. 511-514.

poésie et l'esthétique galante, *Poétique du loisir mondain*, souligne notamment une différence essentielle entre Sarasin et Voiture, au sujet d'un motif commun : « les beaux yeux ». Là où Voiture badine, Sarasin, l'érudit, lie le motif à un thème néo-platonicien. Jean-Michel Pelous, dans *Amour précieux, amour galant*, montre comment Sarasin se situe à une époque charnière, où se renouvelle la conception de l'amour.[284] Delphine Denis, dans son article « Classicisme, Préciosité et Galanterie »,[285] s'interroge sur ces « territoires aux frontières communes ». *L'Entretien au XVIIème siècle* sous la direction d'Agnès Cousson,[286] qui évoque *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* de Sarasin, souligne à quel point le genre de l'entretien s'enrichit de l'art de plaire propre à la société mondaine dès 1650, privilégiant l'enjouement, la convivialité, la simplicité. Quant à Claudine Nédélec, dans *Les Etats et Empires du burlesque*, elle renverse le préjugé d'un « Sarasin précieux », mettant en évidence, au contraire, son rôle dans l'invention d'un « burlesque à la française »[287]. Comme ces œuvres en témoignent, la poésie de Sarasin est imprégnée de l'esprit de son temps, cette époque galante et frondeuse, où l'on badine et où l'on raille.

III- Une époque frondeuse et galante.

1-Le « demi-Dieu » Louis.

Sarasin a vécu durant le règne de Louis XIII (1610-1643),[288] et la Régence d'Anne d'Autriche, aidée de son ministre Mazarin (1643-1661). Il a connu la Fronde (1648-1653). À la mort de Sarasin en 1654, Louis XIV n'a que 16 ans.

Sarasin est donc un homme du premier XVIIème siècle, qui conserve un lien avec la féodalité et une morale héroïque, marquée par la grandeur et le sublime, l'orgueil, la gloire, les valeurs guerrières, telles qu'elles sont dépeintes dans *Le Cid*[289]. Cela est manifeste dans ses sonnets, ses odes et ses fragments épiques. Le sonnet[290] que Sarasin adresse à Louis XIII pour lui rendre hommage et tenter sa chance à la Cour,[291] l'un de ses premiers poèmes connus, rédigé en

[284] « L'amour gémissant, désespéré et platonique, a donc cessé de plaire, vive l'amour gai et sans contrainte ; c'est à peu près ce que répètent tous les auteurs galants à partir de 1650 (...) Malheur à ceux et à celles qui ne s'aviseraient pas du changement intervenu dans l'empire amoureux : les unes risqueraient de se retrouver solitaires comme la Didon de Somaize, les autres feraient figure d'Allemands comme les amants retardataires que raille Sarasin : « Thyrsis, la plupart des amants… » in Pelous, Jean Michel, *Amour précieux, amour galant*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 138.

[285] Denis, Delphine, « Classicisme, préciosité et galanterie », in J.Ch. Darmon & M. Delon (dir.), chapitre de l'*Histoire de la France littéraire*, tome II, *Classicismes, XVIIème-XVIIIème siècle*, Paris, PUF, 2006, p 117-130.

[286] Agnès Cousson (dir), *L'Entretien au XVIIème siècle, actes du colloque organisé les 19 et 20 mars 2015 à la faculté des lettres et sciences humaines Victor Segalen à Brest*, Paris, Classiques Garnier, 2018. Voir le compte-rendu dans la *Revue Bossuet*, dirigée par Christian Belin, Littérature, Culture, religion, n°10, 2019, p.147-152.

[287] Nédélec, Claudine, *Les Etats et empires du burlesque*, Paris, Honoré Champion, collection Lumière classique, 2004, p.58.

[288] Il a rencontré le roi à Grenoble, d'ailleurs, à l'occasion d'un voyage auprès du comte de Chavigny, comme le mentionnent, notamment, ses *Discours familiers* : « *Deux de vos serviteurs qui, loin des bords de Seine,/ Suivent le roi Louis avec beaucoup de peine, »*

[289] Voir sur ce sujet *Morales du grand Siècle* de Paul Bénichou, Paris, Gallimard, folio essais, 2005 (1948), p.10 et 11.

[290] *Infra*, p.193.

[291] Vainement, même s'il y fut reçu.

1635, témoigne de cet *ethos* héroïque. Le registre encomiastique y domine, ainsi que le soulignent l'apostrophe : « Grand Roi », le lexique des vertus : « Clémence », « courage », et le lexique guerrier : « guerre », « vaincre », « conquérir », sans oublier la métaphore des lauriers, et même l'évocation du tonnerre qui assimile implicitement Louis XIII à Zeus, et lui donne une place sur l'Olympe auprès de « Thémis » et de « Mars », avec la bénédiction de la religion : « divin miracle », « encens ».

Ce goût de la grandeur se retrouve dans *L'Ode de Calliope sur la bataille de Lens*, œuvre mêlée de prose et de vers. Sarasin se place délibérement sous l'égide de Calliope, muse de la poésie épique, héroïque, et de l'éloquence. Le texte commence par une réflexion sur le style homérique qui n'est plus au goût du jour :

> … les héros du temps passé et les nôtres sont bien différents ; ni leur vie, ni leurs coutumes, ni leur manière de combattre ne se ressemblent en aucune sorte. Autrefois, la Grèce ne se scandalisait pas de voir comparer de vaillants hommes à un âne au milieu d'un blé vert ou à une mouche dans la cuisine…/… Vous voyez bien que cette sorte de poésie ne serait guère au goût du siècle et que je me brouillerais facilement avec mes amis de l'Académie, si je remplissais mes écrits de « l'aigle foudrier », « des hérauts claires-voix, » du « feu mangeard », des « cliquantes armes », du « sommeil mignon » et du « soleil perruqué de lumière. [292]

Néanmoins, Sarasin avoue son penchant pour cette poésie héroïque :

> D'ailleurs, il faut que je vous avoue que j'ai une extrême répugnance à quitter les ornements qui élèvent cette ancienne manière au-dessus de la nôtre et qui l'ont fait appeler le langage des dieux (…) [293]

C'est pourquoi, il feint de laisser Calliope composer des vers, où le grand Condé est métamorphosé en « héros », doté d'une épithète homérique : « L'invincible Condé ». Ses exploits prennent une dimension cosmique :

> De l'un à l'autre hémisphère,
> Et sur la terre et les flots. (…)
> Des flots paresseux de l'Ourse
> Jusques au brûlant climat
> Où le Nil cache sa source (…) [294]

La comparaison du héros à un « lion irrité », à Alexandre et César, à un Dieu digne du « nectar », ainsi que le champ lexical de la vaillance et des combats, contribuent à magnifier Condé et à le transformer en personnage épique et en héros national, fleuron de la « guerrière France ». De même, dans l'ode *À monseigneur le duc d'Anguien*,[295] le futur Condé est comparé successivement à Mars, Hercule, Jupiter, Achille, Renaud, Amadis. À ses côtés, le duc de Montausier, dans l'ode S*ur la prise de Dunkerque* ,[296] figure en héros, et Sarasin déclare que pour chanter leurs exploits, il lui faut délaisser « les rustiques chalumeaux » virgiliens pour la « Lyre »

[292] *Infra*, p. 437.
[293] *Ibidem*.
[294] *Infra*, p. 439.
[295] Infra, p. 353-355.
[296] *Infra*, p. 384-387.

de Malherbe. Dans la galerie des figures héroïques, il faut ajouter Chavigny, dans l'ode qui lui est dédiée. Ce dernier y apparaît, dans la longue métaphore maritime filée, comme le stoïque pilote de « ce grand navire qui flotte »[297] dans la « tempête » agitée par Neptune,[298] et comme le héros de la paix .[299] Remarquons que Conti n'est guère évoqué, dans les écrits poétiques de Sarasin, en raison sans doute de son extrême jeunesse au moment où Sarasin composait ses poèmes.

Ainsi, les Poèmes héroïques composés par Sarasin célèbrent les héros et les victoires et ont pour but de magnifier l'Histoire de France.

2- « De la Guerre espagnole »

De nombreux textes de Sarasin ont un arrière-plan historique ; l'Histoire est en effet un domaine qui passionne Sarasin.

La guerre de 30 ans l'a inspiré dans de nombreux textes. Rappelons qu'il s'agit d'une série de conflits armés qui ont opposé les Habsbourg d'Espagne et du Saint Empire Romain germanique,[300] soutenus par la papauté, aux sujets tchèques protestants de la maison des Habsbourg, auxquels étaient alliés notamment la France et les Pays scandinaves. Ces derniers craignaient l'impérialisme des Habsbourg, dont le blason représente un Aigle[301]. Il s'agit d'un conflit politique et religieux, où la France entre véritablement en 1635 ; Richelieu déclare la guerre à l'Espagne le 19 mai.

Tout d'abord, certains épisodes de la guerre de 30 ans sont mentionnés par Sarasin dans ses poèmes et ses œuvres en prose : la bataille de Rocroi,[302] le 19 mai 1643, où s'illustre Louis de Bourbon, duc d'Enghien, le futur Grand Condé, qui a 22 ans, Fribourg remportée par Turenne et le duc d'Enghien, le 3 août 1644,[303] Philisbourg, conquise le 10 septembre 1644,[304] la prise de Dunkerque,[305] le 11 octobre 1646 et la bataille de Lens le 20 août 1648[306]. Le traité de Westphalie,[307] à Munster, le 24 octobre 1648, établit la paix entre la France et les autres pays

[297] La France.
[298] Les Espagnols.
[299] Métaphore de l' « olive », *infra*, p. 212.
[300] Le Saint Empire existe depuis le Xème siècle et s'affiche comme le continuateur de l'empire d'Occident des Carolingiens et même de l'Empire romain.
[301] Voir le sonnet, *infra*, p. 193.
[302] Voir *Ode de Calliope*, *infra*, p. 441, l'épître inédite *À Monsieur le Duc*, *infra*, p.346 et *Apologie*, in *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, Tome II, p. 324.
[303] Voir l'épître inédite *À Monsieur le Duc*, *ibidem*, et l'épître *À Monseigneur le Duc et à quelques dames de ses amies*, *infra*, p. 351, l'*Ode de Calliope*, *ibidem*, et *Apologie*, ibidem.
[304] Voir l'épître inédite *À Monsieur le Duc*, *ibidem* et *Apologie*,ibidem.
[305] Voir *Ode sur la prise de Dunkerque*, *infra*, p.384, *Ode de Calliope, infra*, p. 441, et *Histoire du siège de Dunkerque*, in *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, Tome II, op.cit., p.90 et suivantes.
[306] Voir *Ode de Calliope sur la bataille de Lens*, *infra*, p. 434-446.
[307] Voir l'épître *À Monsieur le Comte de Fiesque*, *infra*, p. 397-402, l'épigramme *À M. D'Avaux*, infra, p. 373 et *Apologie*, *op.cit*.

catholiques, à l'exception de l'Espagne. Le 30 avril 1650, un traité est signé avec le Roi d'Espagne[308].

Sarasin a écrit par ailleurs des récits historiques, tels *La Conspiration de Walstein*[309]. Albrecht von Wallenstein, orthographié aussi Walstein et Valstein, homme de guerre issu de la noblesse tchèque, créa une armée pour l'empereur et participa en héros à la guerre de 30 ans, de 1623 à 1634, année de sa mort. Il inspirera d'ailleurs de nombreux autres auteurs, de Schiller à Döblin. Sarasin, en dressant le portrait de ce personnage, « héros » pour les uns, « monstre » pour les autres, héros ennemi et non héros national, se manifeste comme l'héritier de Plutarque, dans sa *Vie des Hommes illustres* [310] :

> Il n'y a point de doute que la conspiration de Walstein n'ait été l'une des plus fameuses entreprises des derniers siècles, et que les personnes qui se plaisent au récit des grandes actions, et qui veulent profiter des défauts ou des vertus des hommes célèbres, n'en trouvent l'histoire très nécessaire et très agréable. [311]

Sarasin expose le principe de Wallenstein : la guerre doit financer la guerre, par l'exploitation des pays conquis. Le conspirateur constitue une armée de mercenaires, mal payés, qui génèrent de nombreux massacres et pillages, tels le sac de Magdebourg en 1631. Les gravures de Callot y font référence, ainsi que le sonnet de Sarasin *Description des misères de l'Europe*.[312]

L'Histoire du Siège de Dunkerque ,[313] publiée du vivant de Sarasin, en 1649, relève du même héritage, du même projet :

> Je veux, pour l'honneur de notre nation et pour la gloire de notre temps, laisser à la postérité l'histoire du siège de Dunkerque, digne d'une éternelle mémoire et comparable aux plus fameux exploits des siècles passés. (…) C'est pourquoi, au commencement de cet ouvrage, je ne protesterai point, comme les autres historiens, que j'écris sans haine et sans flatterie, sans crainte et sans espérance (…) Que si j'avais quelque chose à appréhender, ce serait sans doute que, la médiocrité de mon esprit n'égalant pas la dignité de ma matière, je ne pusse représenter assez noblement l'expérience d'un vieux capitaine opposée à celle d'un illustre conquérant. (…)Car, à bien considérer les choses, celles qui composeront ma narration sont si excellentes et si magnifiques que, se soutenant d'elles-mêmes, elles n'ont aucun besoin du secours de l'éloquence, et que l'on ne saurait jamais manquer de plaire et d'instruire, de quelque sorte qu'on les raconte. Après tout, mon opinion est qu'il y a beaucoup de gloire à travailler pour celle de sa patrie, et que rien n'approche tant des actions héroïques que le désir d'employer son soin et son étude à les faire durer dans le souvenir des hommes.[314]

---

[308] Voir le *Manifeste*, in *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome II, p. 434 et suivantes. Voir aussi les *Mémoires* de Retz, p. 417.
[309] Voir Sarasin, *Œuvres*, Tome II, édition établie par Paul Festugière, p. 252 et suivantes.
[310] De même qu'en proposant la *Vie de Titus Pomponius Atticus,* traduite de Cornélius Népos, Voir Les *Œuvres* de Sarasin par Paul Festugière, p. 233.
[311] Voir Les *Œuvres* de Sarasin Par Paul Festugière, Tome II, p. 252.
[312] *Infra,* p.194.
[313] *Les Œuvres de Sarasin, tome II,* p. 90.
[314] *Ibidem.*

Ainsi, tout en sacrifiant au *topos* de modestie, Sarasin affirme la nécessité de rendre hommage à la grandeur de la France, en vue de l'instruction de la postérité.[315]

Non seulement Sarasin convoque parfois l'Histoire en arrière-plan de ses poèmes mais il ambitionne aussi d'écrire une histoire nationale et de travailler à la gloire de la France. C'est dans cet esprit qu'il rédige *Rollon conquérant*[316] et *De la Guerre espagnole*.[317] Ces deux fragments épiques relèvent de cet esprit « Louis XIII », et, selon Paul Festugière, comptent « parmi les meilleurs que puisse présenter notre poésie classique, peu riche en morceaux épiques », [318] soleil couchant du genre qui peine à briller chez Voltaire[319] et qu'on ne retrouve plus guère qu'à l'état de registre épique dans les poèmes hugoliens de *La Légende des Siècles,* [320] au XIXème ou dans le souffle épique de certaines pages romanesques.

Les deux fragments laissés par Sarasin montrent d'ailleurs la variété de son talent[321]. En écrivant *Rollon* , Sarasin donne à sa Normandie natale, comme Virgile à Rome, dans son *Enéide*, une histoire mythique. Rollon, mort entre 928 et 933, fut un chef viking, à l'origine du Duché de Normandie, et ancêtre de Guillaume le Conquérant.[322] Son histoire est relatée notamment dans *Le Roman de Rou* de Wace, auteur normand, plus connu pour son *Roman de Brut*, l'un des palimpsestes de tous les romans médiévaux autour de la légende du roi Arthur, qui sont nos premiers romans français.[323]

Dans *De la Guerre espagnole*, Sarasin est davantage l'héritier des poèmes épiques de la Renaissance relatant les guerres de religion de manière militante et partisane : *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné,[324] *La Franciade* de Ronsard. Sarasin manifeste, dans ce deuxième fragment épique, le désir d'offrir à la France une Histoire nationale, et une origine légendaire. Le poème,

---

[315] Paul Pellisson souligne dans son *Discours* les qualités d'historien dont fait preuve Sarasin dans sa Conspiration de Walstein : « L'excellent Historien doit avoir avec une connoissance generale du monde & des affaires, un esprit subtil & penetrant (…) Une imagination vive (…) Il ne (…) raconte pas (les choses), il les peint. (…) Son stile est clair, simple, familier » , p 8-9.

[316] *Infra*, p. 253-265.

[317] *Infra*, p.295-305.

[318] Les *Oeuvres* de Sarasin par Paul Festugière, tome I, note 1 p. 162 . Parmi les poèmes héroïques du XVIIème, il faut mentionner *La Pucelle* de Chapelain, qu'évoque Sarasin dans l' épître *À Monsieur le Comte de Fiesque*, *infra*, p. 397.

[319] Voltaire, *La Henriade en dix chants*, Londres, 1781.

[320] Hugo, Victor, *La Légende des Siècles (*1859), Paris, Librairie générale française, 2000.

[321] Voir Ménil, Bruno, *La Renaissance de l'épopée*, *La Poésie épique en France de 1572 à 1623*, Genève, DROZ, 2004 et son « essai de typologie » des poèmes épiques, au chapitre 4. Rollon relève de ce qu' il nomme : « La quête de l'origine » : le poème héroïque, évoquant un moment fondateur de l'Histoire ou de la Légende contenant en germe l'Histoire future, et *De la Guerre espagnole* du « poème de combat », relatant l'Histoire récente, récit de combat proche du pamphlet.

[322] Rollon, nommé aussi Rou, Rolf le marcheur, serait né au Danemark ou en Norvège. Il parcourt les mers à la tête de vikings danois et norvégiens et parvient dans le royaume des Francs en 876. Il s'installe en Normandie. Il reçoit du Roi Charles le simple un territoire autour de Rouen, contre la promesse d'arrêter ses pillages. Il se fait baptiser en 912 dans la Cathédrale de Rouen sous le nom de Robert, premier duc de Normandie. L'on peut voir son gisant dans la Cathédrale de Rouen.

[323] Il est intéressant de se demander d'ailleurs pourquoi cette légende, plutôt que celle de Rollon, qui s'est éteinte avec le fragment de Sarasin, a fait florès en littérature, irriguant toute la veine romanesque des temps modernes.

[324] L'un des premiers sonnets écrits par Sarasin, *Description des misères de l'Europe*, *infra*, p. 194, très visuel, relève aussi de cette filiation : *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné et *Discours des misères de ce temps* de Ronsard.

qui s'ouvre sur la genèse des méfaits des Espagnols, avec la colonisation de l'Amérique, et qui mentionne, pour héros, des contemporains de Sarasin,[325] accède progressivement à une dimension mythique avec l'apparition de créatures monstrueuses, alliées aux Espagnols. Les Français y sont dotés d'une origine fabuleuse : fils de Francus et fils d'Enée, ils sont les descendants des Troyens autant que des Francs, et l' « invincible Louis » est le digne rejeton de cet illustre sang. D'ailleurs le poète-*vates* prédit à la France la victoire et l'élargissement aux « bornes » [326] de l'univers, et au roi, l'empire…L' ambition, qui est celle de tous les plus grands auteurs, [327], de hausser au rang de mythe l'Histoire nationale, donne la mesure du talent de Sarasin, même si son œuvre épique est restée inachevée.

3-« Fronder(…) sur la fronderie »[328]

Or Sarasin, non content de s'intéresser à l'Histoire, d'écrire l'Histoire, y a participé en tant qu'acteur, comme en témoignent certains poèmes et ses écrits politiques, et en tant que diplomate au service de Mme de Longueville et du Prince de Conti, engagés dans la Fronde[329].

Rappelons que la Fronde (1648-1653), épisode de l'Histoire de France, caractérisé par des troubles divers, se décline en deux temps : la Fronde parlementaire (1648-49) et la Fronde des Princes (1650-1653).

3-1- Fronde parlementaire et mazarinades sarasines

Après la mort de Richelieu (1642), et de Louis XIII (1643), alors que Louis XIV a 5 ans, commence la Régence d'Anne d'Autriche et du nouveau ministre Mazarin. Le pouvoir royal est affaibli pendant la Régence et va se heurter à une triple opposition : parlementaire, aristocratique et populaire. En effet, la situation financière et fiscale est difficile en raison des prélévements nécessaires pour alimenter le guerre de 30 ans. Le 15 janvier 1648, Anne d'Autriche veut forcer le Parlement de Paris à signer sept édits fiscaux et se heurte à un refus. [330] Le Parlement n'accepte pas les choix de Mazarin, qui avait déjà suscité la Cabale des Importants,[331] en 1643, matée par

[325] Créqui, Harcourt, Longueville, Brézé, Anguien, etc, *infra*, p. 302.
[326] *Infra*, p. 305.
[327] Voir Méniel, Bruno, *op.cit.*
[328] *Coq-à-l'âne, infra*, p. 466.
[329] Voir Les *Mémoires* du Cardinal de Retz, (1717), *Vingt après* (1845) d'Alexandre Dumas, Librairie générale Française, 1989 et les *Mémoire*s de Mme de Motteville(1723).
[330] Arrêt d'union le 13 mai 1648. Voir les *Mémoires* du cardinal de Retz, Gallimard, Folio classique, 1984, p. 131 à 133.
[331] La Cabale des Importants, à laquelle le Comte de Fiesque a participé, est suggérée en filigrane à l'arrière-plan de l' épître *À Monsieur le Comte de Fiesque, infra,* p. 397-402, et explique son exil. Elle vise à écarter Mazarin du pouvoir et à dépouiller la maison de Condé.

l'arrestation du Duc de Beaufort, emprisonné au château de Vincennes, dont il s'évade le 31 Mai 1648[332].

Le 26 août, pour célébrer la victoire de Lens, pendant le *Te deum* au Louvre, Mazarin fait arrêter des parlementaires et chefs de Fronde, Blancmesnil et Broussel [333]. Or, Broussel est très populaire. Son arrestation va entraîner la Journée des Barricades, le 27 août, autour du Palais royal. Broussel est libéré le 28 août, grâce aux manœuvres du coadjuteur.[334] Mise en danger, la Cour s'installe à Rueil et ordonne l'arrestation du comte de Chavigny, responsable de l'évasion de Beaufort [335]. S'ensuivent, du 25 septembre au 4 octobre 1648, des conférences entre la Cour et le Parlement à Saint-Germain. Les exigences parlementaires sont finalement acceptées. Aussi, le 30 octobre, la Cour rentre à Paris. Dans le même temps, la France sort de la guerre de 30 ans mais reste en conflit avec l'Espagne.

Or dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, Nuit des Rois, la Cour, suivant les conseils de Mazarin, quitte Paris pour Saint-Germain[336]. Le cardinal est condamné au banissement par arrêt du Parlement le 8 janvier 1649.[337] Sarasin le mentionne dans l' *Apologie* :

> (…)ce ministre étranger, né sujet du roi d'Espagne et déclaré par vos arrêts perturbateur du repos public(…)[338]

Condé,[339] commandant les troupes royales, commence le 9 janvier l'investissement de Paris. De son côté, le Parlement confie le commandement des troupes au prince de Conti, « généralissime de la Fronde », le 11 janvier 1649 [340]. Les autres chefs de la Fronde sont le duc de Bouillon,[341] le duc de Beaufort,[342] d'Elbeuf,[343] le prince de Marcillac[344] et Jean-François-Paul de Gondi.[345] Tandis que le duc de Longueville se rend en Normandie pour soulever sa province,[346] Mme de Longueville s'installe à l'Hôtel de ville pour mettre au monde le fils de son amant. [347] La révolte se manifeste dans les actes et se propage (le 30 janvier 1649, le roi d'Angleterre Charles, marié à Henriette-Marie de France, est exécuté, par décret du Parlement anglais[348]) mais elle

---

[332] Voir le récit romanesque qu'en fait Alexandre Dumas dans *Vingt ans après*.
[333] Voir *Vingt ans après*, Les *Mémoires* de Retz, p. 139 et suivantes et Sarasin, *Lettre d'un marguiller*, et *Apologie* in *Œuvres* de Sarasin, Festugière, Tome II, p 448.
[334] *Mémoire*s de Retz, p. 140.
[335] *Op.cit*., p. 176.
[336] *Op. cit.*, p. 195 et allusion dans *Coq-à-l'âne*, *infra*, p.466.
[337] *Mémoires*, p. 195 et *Coq à l'âne*, *infra*, p. 468.
[338] *Apologie pour Messieurs les Princes*, in *Œuvres* de Sarasin, édition établie par Paul Festugière, tome II, op.cit., p 311.
[339] Condé, du côté du roi, passera ensuite du côté des Frondeurs.
[340] *Mémoires* de Retz, p. 207
[341] Voir épître *À Mme de Longueville, infra,* p.486.
[342] Voir la chanson : *Sur l'air Et oui, par la morguienne, infra, p.495-498.*
[343] Voir *Air de cour sur le chant de M d'Elbeuf, infra*, p.462-463, épître *À Mme de Longueville et à sa troupe, infra, p. 308* et *Apologie* de Sarasin, in *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome II.
[344] Voir épître *À Mme de Longueville, infra,* p.486.
[345] *Mémoires* de Retz, p.225.
[346] Voir *Coq-à-l'âne*, *infra*, p.468.
[347] Voir *Mémoires*, p.287, et C*oq-à-l'ane*, *infra*, p. 467: « *Notre duchesse incomparable / A fait un enfant adorable, /Et que le prévôt des marchands / L'a nommé Paris d'Orléans ».*
[348] Voir dans *Vingt ans après*, *op.cit*. de Dumas, le rôle joué par Cromwell dans ce régicide. Sarasin évoque le roi d'Angleterre dans ses *Opinions du nom et du jeu des échecs*, p 89.

s'exprime aussi dans les écrits : des pamphlets sont rédigés contre Mazarin.[349] Le 11 mars 1649 est proclamée la Paix de Rueil, [350] qui met fin à la Fronde parlementaire et le 1er avril 1649, l'on signe la Paix de Saint Germain,[351] mais c'est un retour au calme seulement en apparence. En coulisse, les frondeurs sont toujours présents.[352]

L'attitude de Sarasin pendant la Fronde parlementaire nous est révélée dans l' *Air de Cour* [353] et le *Coq-à-l'âne burlesque*[354], où le poète laisse libre cours à sa fantaisie, à son humeur joyeuse et frondeuse.

En effet, sur l'air d'une chanson de Fronde commandée par le coadjuteur Jean-François Paul de Gondi à Marigny, pour ridiculiser D'Elbeuf, qui voulait rester général en chef de la Fronde, alors que le prince de Conti venait de s'attribuer ce rôle, Sarasin compose *Air de Cour*, inspiré par une remarque de la duchesse de Longueville, qui résidait à l'Hôtel de ville et qui, sur le point d'accoucher, souffrait des bruits de la rue. Cette chanson rend compte de l'agitation qui devait régner dans les rues de Paris durant la Fronde parlementaire, et la répétition malicieusement irrévérencieuse, l'attelage comique des « prêtres » et des « bœufs », est empreinte de l'atmosphère de joyeuse révolte populaire.

Sarasin a même écrit une mazarinade,[355] sous forme de gazette en « vieux langage », qu'il attribue comiquement à Voiture ressuscité : le *Coq-à-l'âne burlesque*, publié du vivant de Sarasin. Le poète y prédit l'exil de Mazarin, mentionné comme un quidam (« cet homme ») :

Jules Mazarin
Sera mis au loin.[356]

Sarasin y raille aussi Antoine de Guiche, qui avait prédit que les Frondeurs seraient pris pour dupes. De plus, notre poète ridiculise l'armée du Roi, dont l'intervention est comparée à une mascarade :

Où les corselets et salades
Font les habits des mascarades,
Où les mousquets et les canons
Massent et topent les Momons.
À mon sens telle mômerie
Est une droite diablerie. [357]

L'agitation qui règne à Paris a des allures de carnaval ; les « Momons » sont d'ailleurs des hommes masqués, tout y est mélangé les « corselets » et les « salades »,[358] un vrai salmigondis, ou « coq-à-l'âne ». Par ailleurs Sarasin suggère qu'au lieu de rétablir l'ordre, le maréchal de

[349] Voir la conclusion du *coq-à-l'ane, infra,* p. 468.
[350] *Mémoires* du cardinal de Retz, p. 299 et *Apologie, op.cit.*p336.
[351] *Mémoires de Retz,* p. 351
[352] Le 24 Juillet 49, violents affrontements entre les frondeurs et l'armée royale menée par le duc d'Epernon.
[353] *Infra*, p. 462-463.
[354] *Infra*, p. 464-468.
[355] Mentionnons l'attitude équivoque de Sarasin envers Mazarin : nettement frondeuse dans le *Coq-à-l'âne*, plus diplomatique dans les années 1653 où le poète sera envoyé plusieurs fois à Paris, en tant que messager de Conti pour son mariage avec Anne-Marie Martinozzi.
[356] *Infra*, p.468.
[357] *Infra*, p. 465.
[358] Les casques.

Gramont[359] (Antoine de Guiche) est occupé à séduire des filles du peuple, et qui plus est, le soir même de la fuite du Roi à minuit :

À cette heure même peut-être
Chantez-vous sous une fenêtre
Pour quelque joli bavolet
Un des plus beaux airs de Boisset,
Et la fille en fait raillerie
Avec un valet d'écurie.

Ces vers sont d'autant plus humiliants que le maréchal, homme cultivé, qui connaît les airs de Boesset,[360] s'abaisse avec des femmes qui ne sont pas de son rang et qui, de surcroît, se moquent de lui. Sarasin, avec tous les carnavaliers, « gens enfarinés » fait au maréchal un « pied de nez ». Il lui annonce la victoire des Frondeurs, en décrivant le fils nouveau-né de Mme de Longueville comme un Gargantua, et il prédit la Fronde des Princes, notamment du duc de Longueville, qui possédait des terres en Normandie :

Je pense aussi que les Normands
Vous porteront leurs compliments.[361]

Cette attitude joyeuse, frondeuse, optimiste de Sarasin, est encore perceptible dans une autre mazarinade, la chanson *Eh oui, par la morguienne*,[362] rédigée en août 1650, dans les débuts de l'épisode de la Fronde des Princes : en témoignent la reprise d'un air populaire, les quolibets et invectives envers ce « faquin de Mazarini »,[363] qui n'épargnent pas Beaufort, le « blondin »,[364] frondeur demeurant l'ennemi des Condé.

Mais étant donné les circonstances, l'arrestation des Princes, le ton de Sarasin devient ensuite plus grave.[365] Il cherche à soutenir et à divertir Mme de Longueville, dans ses poèmes, et à défendre ses intérêts, dans ses écrits politiques.

3-2- Fronde des Princes et engagement de Sarasin

Le 18 janvier 1650, Mazarin fait arrêter Condé, Conti et le duc de Longueville et les fait emprisonner à Vincennes, ce qui provoque de vives réactions[366] : la duchesse de Longueville essaie de soulever la Normandie, puis rejoint Turenne à Stenay après un détour par Bruxelles et la Hollande [367] ; le prince de Marcillac[368] et le duc de Bouillon, quant à eux, agitent le Poitou et le

[359] Orthographié parfois Grammont.
[360] Orthographié Boisset dans *Coq-à-l'âne*.
[361] *Infra*, p. 468.
[362] *Infra*, p. 495-498..
[363] Infra, p. 496.
[364] *Ibidem*.
[365] Voir *infra*, le madrigal *Pour Alcidiane, sur ses larmes*, p. 502, le *Tombeau de Charite, p.* 502-503 et le rondeau : « longtemps y a » , p. 501.
[366] *Mémoires de Retz,* p. 410 et *Lettre de Mme la duchesse de Longueville au roi*, p. 285.
[367] *Mémoires* de Retz p. 411-412 et *Lettre de Mme la duchesse de Longueville au roi, p.287 à 289.*
[368] La Rochefoucauld.

Limousin avant de rejoindre Bordeaux. En avril 1650, la Princesse de Condé pousse le Parlement de Guyenne à s'opposer au gouverneur d'Epernon[369].

En mai 1650 , le Parlement proclame le banissement de la duchesse de Longueville :

> Objet en tous lieux adoré
> Et la Reine et son fils ont dit et déclaré
> Que vous étiez une rebelle. [370]

Mazarin se trouve dans une mauvaise passe ; il essaie d'éteindre les foyers d'insurrection en province. En effet, le maréchal de la Meilleraie met le siège devant Bordeaux et les Espagnols de l'archiduc Léopold-Guillaume, qui ont repris l'offensive en Picardie, appuient les actions de Turenne. De plus, Gaston d'Orléans, entre les mains de qui Mazarin avait laissé le gouvernement, rompt avec le cardinal le 2 février 1651. Le Parlement réclame alors la libération des Princes. Dépassé, Mazarin s'enfuit de Paris le 6 février 1651. Le roi et la reine, quant à eux, sont prisonniers au Palais-Royal et Louis XIV est exhibé en train de dormir, devant la foule, la nuit du 9 au 10 février 1651[371]. Dans ces fâcheuses circonstances, Anne d'Autriche accepte de libérer les princes et la sentence de bannissement de la duchesse de Longueville est levée le 27 février. L'épigramme de Sarasin l'annonce, qui forme un dyptique avec la précédente :

> Aujourd'hui le parlement
> Vous absout d'être rebelle .[372]

Désormais libre, le grand Condé se retire à Trie-Château chez le duc de Longueville puis part pour la Guyenne le 6 septembre 1651. Il arrive à Bordeaux, ville agitée par le parti de l'Ormée, le 22 septembre 1651 et signe un accord avec les Espagnols le 6 novembre 1651. Il contrôle alors la Guyenne, le Berry, le Limousin et Stenay. [373] Pendant ce temps, Paris est livré au Parlement, au coadjuteur, à Gaston d'Orléans et la tête de Mazarin est mise à prix. Condé, parti à la conquête de Paris, le 24 mars 1652, est finalement neutralisé par l'armée royale.

Le 21 octobre 1652, Louis XIV rentre à Paris et s'installe au Louvre, rétablissant son pouvoir royal. Les Frondeurs, compromis, n'ont d'autres choix que l'exil, la prison ou la soumission : Condé se met au service de la couronne d'Espagne [374] ; Gondi est emprisonné en 1652 [375] ; Conti accepte la paix dans l'été 1653. Il se dépouille de ses bénéfices ecclésiastiques et épouse la nièce de Mazarin, lequel est revenu à Paris le 3 février 1653 [376]. La soumission de la ville de Bordeaux le 3 août 1653 met fin à la Fronde des Princes.

L'agitation, le chaos de ces années de Fronde, pendant la minorité de Louis XIV, expliquent son choix d'une monarchie absolue, de la centralisation et du contrôle de l'aristocratie.

---

[369] Voir *Apologie*, p.380 et suivantes.
[370] Epigramme, *infra*, p. 495. Voir aussi *Manifeste, op.cit.,* p.434 et suivantes.
[371] Voir le traitement romanesque de cet événement par Dumas, dans *Vingt ans après*.
[372] *Infra*, p. 505.
[373] Voir *Apologie, op.cit., p. 327.*
[374] Déchu, condamné à mort par le Parlement, il ne regagnera la France qu'en 1659 après 7 ans d'exil.
[375] Il s'évadera en 1654, en direction de Rome.
[376] Il avait été question d'un mariage entre Conti et Melle de Chevreuse, maîtresse du coadjuteur, pour l'union des frondes. Le mariage ne se fera pas, ce qui explique les tensions ultérieures entre Conti et le coadjuteur.

Pendant ces années difficiles pour les Condé, Sarasin dit à regret « Adieu au Parnasse » pour mettre sa plume au service des Princes, d'abord pour les soutenir et les divertir, comme en témoignent les épigrammes *À Madame de Longueville* et le sonnet *Pour Madame de Longueville étant à Stenay*.[377] Pour adoucir les contrariétés de la duchesse, Sarasin fait allusion à ses amours avec le Prince de Marcillac et à son succès auprès de l'archiduc Léopold. Il élude, par l'abstraction et les allusions mythologiques, l'évocation trop brutale des événements :

> Si je vous connais bien, divine Alcidamie,
> Voyant de vos vertus la Fortune ennemie
> Et l'amour soupirer après votre beauté,
>
> Je juge que votre âme, à qui tout est possible,
> Abattra sous ses pieds l'injuste déité,
> Mais que l'Amour aussi vous trouvera sensible.[378]

« La Fortune ennemie », qu'abattra la divine duchesse, édulcore les déboires qu'elle a subis : l'arrestation de ses frères et de son mari, l'arrêt du Parlement… De même, pour atténuer l'emprisonnement de Condé à Vincennes, Sarasin le compare à Mars jardinier[379]. Le poète lui-même, pendant ces tristes années, puise sans doute un peu de réconfort dans les bras de belles arquebusières ou de Melle de Verpilière, comme le suggèrent lettre et épigrammes.[380]

Dans ses écrits politiques, Sarasin met tout son talent au service des Condé. Ses textes prennent la forme d'apologies ou de réquisitoires. Dans la *Lettre de Mme la duchesse de Longueville au roi* ,[381] tout d'abord, écrite après l'arrestation des Princes, Sarasin joue le rôle à la fois du protecteur, du secrétaire et du diplomate. Il a suivi Mme de Longueville en Normandie puis a fui avec elle en Hollande à Rotterdam. C'est là qu'il rédige pour la duchesse cette lettre au roi du 28 févier 1650. Il utilise la première personne, écrivant au nom de la duchesse. Il argumente au nom de la justice, et de la « vérité » dont il souhaite « informer » le Roi, accusant Mazarin de « persécution si obstinée et si injuste »[382] et usant d'un registre pathétique, comme en témoigne le champ lexical de la souffrance et du danger : « douleur », « temps si rude, « péril ». Le dernier argument souligne le rôle que pourraient tenir les Princes en vue de la paix de l'Etat, où Mazarin jette le trouble. Quant à *L'Apologie pour Messieurs les Princes*,[383] adressée au Parlement de Paris, Sarasin l'a rédigée à Stenay le 28 mars 1650. Non seulement c'est un rappel des faits, à valeur de témoignage historique, mais une apologie des Princes frondeurs tout autant qu'un réquisitoire contre Mazarin qui introduit avec deux siècles d'avance la célèbre lettre ouverte de Zola, laquelle peut-être s'en inspire :

---

[377] *Infra*, p. 498.
[378] *Infra,* p. 498.
[379] *Infra*, p.495..
[380] *Infra*, p.499-500 et p. 5O6-509.
[381] Les *Œuvres*, édition de Paul Festugière, tome II, p. 284-288.
[382] Allusion à une lettre de cachet de Mazarin, ordonnant à la duchesse de se rendre à Trie ou à Coulommiers, p. 284-288.
[383] *Apologie, op.cit*., p. 309-433.

> Ce sont là, Messieurs, les choses dont on accuse les princes ; et je pense que je vous ai amplement fait voir combien les unes sont faibles, combien les autres sont fausses, combien elles sont toutes faciles à réfuter.[384]

Sarasin, qui offre sa plume à la duchesse de Longueville, désignée par la première personne, prend à parti les membres du Parlement : « Vous avez vus »[385], « Quoi, Messieurs… »[386], « Vous vous souvenez »[387], « Surtout, Messieurs[388], « Empêchez-les, Messieurs »,[389] « Je finis, Messieurs »[390]. Dans l'usage des anaphores, dans l'expression de la conviction, Sarasin, digne héritier de Cicéron, annonce aussi, avec deux siècles d'avance, l'éloquence hugolienne des *Discours.* [391]

> Si donc ses louanges se trouvent dans les accusations de ses ennemis ; si, au contraire, tous les crimes qu'on suppose aux princes sont les crimes du cardinal Mazarin ; s'il est vrai, comme il l'est sans doute, que ce ministre ait conspiré contre les ennemis de l'Etat pour perdre Liège ; si, comme chacun sait, il s'est emparé de Piombino, de Portolongone, de Dunkerque, de Sedan, de Tortose, de Perpignan, de Brest, de Bapaume, de Brisac, de Rosas ; si tout d'un coup il s'est rendu maître des places de Normandie ; s'il a mis de ses créatures dans celles de messieurs mes frères ; s'il a regardé comme un bien qui lui fût propre les charges de la couronne ; si, pour ses passions et pour les intérêts de sa famille, il a voulu perdre un illustre parlement ; s'il a tâché à replonger les peuples dans la misère par de nouveaux édits ; si sa malice a désolé la Champagne ; s'il s'est assuré du Havre ; s'il a traité du Mont-Olympe ; s'il a détruit le commerce ; s'il a ruiné le royaume ; s'il a empêché la paix ; s'il s'est efforcé de jeter la division dans la maison royale par la négociation de la charge de connétable ; si toutes ces choses sont si certaines que l'on n'en saurait douter, souffrirez-vous, Messieurs, que les Princes soient persécutés pour s'être opposés à l'accomplissement de tant de crimes ?
>
> Endurerez-vous qu'ils pâtissent dans la misère d'une prison injuste et fâcheuse, pour s'être trouvés contraires au mariage d'une petite étrangère ? pour n'avoir pas souffert la dissipation des charges de la couronne ? pour avoir empêché la ruine de la Guyenne, du parlement et de la ville de Bordeaux ? pour lui avoir ôté le moyen de s'emparer du gouvernement de Picardie, et de toutes les places de cette frontière ?
>
> Verrez-vous M. mon frère maltraité, parce qu'il n'a pu consentir que le peuple gémît derechef sous la violence des nouveaux édits, et parce qu'il a défendu ceux qui avaient des rentes sur l'Hôtel de ville, lorsqu'on les en a voulu dépouiller ?
>
> Pourra-t-on dire qu'à la face d'un si auguste Parlement un prince innocent, après avoir conservé l'Etat, soit traité comme un coupable ? qu'on y ait lu contre lui un libelle rempli des injures les plus atroces, sans que l'auteur de ces injures, dont le nom odieux ne peut être souffert parmi les choses honnêtes, en ait reçu la juste punition ?[392]

---

[384] *Op.cit*, p. 427.
[385] *Apologie*, *op.cit*., p 314
[386] *Op.cit*., p. 429.
[387] *Op.cit.,* p. 355.
[388] *Op.cit*., p. 431.
[389] *Ibidem.*
[390] *Apologie*, *op.cit*., p.433.
[391] Hugo, Victor, *Actes et Paroles*, in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1985.
[392] *Apologie*, p. 428-429.

Les termes axiologiques et l'accumulation de phrases interrogatives s'ajoutent au champ lexical de la douleur : « endurer », « pâtir », « malheurs », « exil », « Que cette nuit fut honteuse à la France ! »[393] pour nuancer l'argumentation d'une tonalité pathétique. Sarasin déploie dans l'*Apologie* toutes les figures et la force de l'éloquence judiciaire. Dans le *Manifeste de Mme la Duchesse de Longueville*,[394] celle-ci se justifie, grâce à la plume de Sarasin, de ses actes[395], en mai 1650, et conteste sa mise au ban du Royaume. Enfin, dans *Mémoires pour servir aux affaires de Guyenne*,[396] rédigés en février 1654, Sarasin expose objectivement les faits et gestes de Conti pendant la Fronde à Bordeaux.

Quant aux lettres d'un « *Marguillier de Paris* »[397] et du « *Frondeur bien intentionné* »,[398] Sarasin les a écrites de son propre chef,[399] en adoptant l'identité fictive d'un marguiller et sous la périphrase du « Frondeur bien intentionné », pour égratigner Mazarin et le coadjuteur, et se venger des années de clientélisme :

> Si vos véritables sentiments étaient aussi généreux que le sont ceux que vous publiez, rien n'aurait pu me séparer de vos intérêts, ni rompre l'atachement que j'avais à votre conduite, de laquelle le bien public et la gloire qu'on prétend des bonnes actions paraissent les seules causes.
>
> Mais, comme vous venez de me faire connaître qu'un peu trop d'ambition et de désir de vengeance sont les motifs qui vous font agir, je me suis lassé de servir à vos passions, et, après avoir pénétré que le rétablissement de l'Etat, dont vous parlez à tous moments, n'était qu'un honnête prétexte de ce que vous projetez pour votre avantage, j'ai cru que je serais coupable si, pour fonder votre fortune, j'aidais plus longtemps à détruire la publique. [400]

Le chiasme final vise à la fois Mazarin et le coadjuteur :

> Je souhaite cependant qu'il paraisse que, voulant affermir une ligue avec ce ministre exilé, comme il vous a dit autrefois qu'il n'était plus Mazarin mais qu'il était Frondeur, vous lui rendiez le même compliment, et que vous déclariez publiquement que vous avez assez d'être Frondeurs pour devenir Mazarins. [401]

Ainsi, dans ces lettres ouvertes, où Sarasin manie l'éloquence judiciaire et oscille entre le registre polémique et pathétique, il se montre diplomate, habile défenseur des intérêts de la duchesse de Longueville et de Conti, et n'hésite pas à être virulent.

Mais avant d'être requis par Mars ou Calliope, Sarasin fréquentait les salons mondains.

---

[393] Op.cit.,p.371.
[394] *Œuvres* de Sarasin, édition Paul Festugière, tome II, p. 434-441.
[395] Le Traité avec le Roi d'Espagne du 30 avril 1650.
[396] Les *Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p. 460-474.
[397] *Op.cit*., p.447-459.
[398] *Op.cit*., p. 442-446.
[399] Sous l'influence de Conti, brouillé avec le coadjuteur.
[400] *Le Frondeur bien intentionné*, *op.cit*., p. 442.
[401] Op.cit., p.446.

4-Ruelles et femmes galantes

L'une des particularités du XVIIème siècle consiste en effet en l'émergence des salons mondains, tenus par des femmes, qui deviennent les creusets de la vie littéraire.[402] Sarasin en a connu trois.

Parmi ces salons, le plus célèbre est celui de la marquise de Rambouillet, (1580-1665) la « divine Arthénice », anagramme de Catherine, surnom que lui donne Malherbe.[403] Elle acueille celui-ci dès 1610 dans sa « ruelle ». Entre 1630 et 1661, s'y épanouit la civilisation mondaine, autour des poètes galants que sont Voiture,[404] Malleville et Godeau, le « nain de Julie », ainsi que du prosateur Guez de Balzac. On y composera notamment la « guirlande de julie », florilège en l'honneur de Julie d'Angennes, l'une des filles de Mme de Rambouillet, qui épousera le duc de Montausier. [405] Le seul passage où Sarasin mentionnait la marquise de Rambouillet, dans *La Pompe funèbre*, a été supprimé, sur la demande de M. de Montausier :

> Du prodigieux spectacle qui apparut dans les jardins du palais de la sage Arténice, comme Vetturius y fut blessé par le bon Luitton qui les gardait et qu'il combattit aux flambeaux. [406]

Il s'agissait d'un extrait du chapitre IV de la geste amoureuse de Voiture, rédigée par Sarasin à la manière de titres de romans de chevalerie, qu'il parodie, comme l'avait fait Rabelais dans ses romans. Le ton héroï-comique et l'onomastique y sont savoureux, comme le montre la suite du chapitre, où « La Lionne du Temple marécageux » désigne Angélique Paulet, vivant dans le Marais :

---

[402] Voir la conjonction de facteurs expliquant leur éclosion, dans Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 17.

[403] Catherine de Vivonne est née à Rome ; sa mère est « héritière d'une grande famille princière romaine, alliée aux Médicis ». La marquise est une femme cultivée qui parle le français, l'italien et l'espagnol. Elle est mariée à Charles d'Angennes, futur Marquis de Rambouillet, capitaine des gentilshommes de la maison du roi et colonel général de l'infanterie italienne. Par mépris de la Cour d' Henri IV puis de Louis XIII, qu'elle juge trop grossières, et en raison de problèmes de santé, elle fait transformer son logis pour y accueillir une microsociété, comme l'explique Tallemant des Réaux dans ses *Historiettes, Tome I*, p. 443 : « On suivit le dessin de madame de Rambouillet de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté, pour avoir une grande suite de chambre, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres(…) C'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge ou de tanné ; c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de la chambre bleue. ». Elle accueille ses invités dans sa « ruelle », espace compris entre le lit et la muraille.

[404] Voiture contribue à la gloire de l'hôtel de Rambouillet. Voir Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 122 : « Entretenant ainsi l'hôtel de Rambouillet dans un perpétuel amusement, Voiture y invente des jeux collectifs lettrés qui deviennent vite des modes littéraires, tels que les rondeaux, les métamorphoses, le « vieux langage » auxquels on peut ajouter les énigmes de l'abbé Charles Cotin ».

[405] Sur l'importance de ce salon dans l'Histoire littéraire, voir aussi Emmanuel Bury, « Espaces de la République des Lettres : des cabinets savants aux salons mondain », in *Histoire de la France littéraire, volume 1, Classicismes, XVIIème, XVIIIème siècles,* Paris, Presses universitaires de France, 2006, p.88 et suivantes.

[406] Voir *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 415-433. Cet extrait fait allusion à un duel entre Voiture et Chavaroche, intendant de Mme de Rambouillet (Arthénice), qui eut lieu dans le jardin de chasse de Rambouillet, et fit scandale. Voiture l'avait provoqué par ses familiarités envers la dernière fille de la marquise. Il fut blessé à la cuisse. Après cet épisode, il n'alla plus si souvent à l'hôtel de Rambouillet.

> Comme après la mort de Hunault d'Armorique Lionelle vint visiter Vetturius chez un vavasseur,[407] où il était au lit gisant de ses plaies : comme il la méprisa ; et comme étant guéri il fut à la conquête de la Lionne du Temple marécageux.[408]

Sarasin mentionne plus souvent la « divine Julie »[409] d'Angennes, Madame de Montausier, notamment dans la *Lettre écrite de Chantilly, à Mme de Montausier*, où la Princesse douairière commande à Sarasin : « Prends ta plume, écris à Julie », mais aussi dans l'épître *À Mme de Longueville*.[410] Par ailleurs, une lettre inédite, sans doute de Sarasin, a été écrite de l'hôtel de Rambouillet.[411]

Le tout premier salon fréquenté par Sarasin est sans doute celui de Ninon de Lenclos,[412] à laquelle une épigramme de Sarasin fait peut-être allusion : *Sur les vers qu'elle fait d'improviste à table* :

> Quoique vous fassiez, sans vous faire prier,
> Cent mille vers en festin délectable,
> Aussi souvent qu'un habile verrier
> Verres jolis, et ceci n'est point fable,
> J'emprunterai pourtant somme notable[413]
> S'il faut gager pour vos beaux yeux vainqueurs
> Que vous avez moins fait de vers à table
> Que ces beaux yeux n'ont embrasé de cœurs.[414]

En effet, il arrivait que Ninon composât des vers en « habile » artisan[415], et la chute du poème, sous forme de pari, gage que la belle a plus d'amants que de vers à son actif, ce qui est conforme à sa réputation .

Enfin, Sarasin fréquente le salon de Madeleine de Scudéry, [416] « Sapho », qui prendra le relais du salon de la marquise de Rambouillet. Madeleine de Scudéry était issue d'une vieille famille noble de la Provence, qu'elle prétendait originaire du Royaume de Naples. Elle accueille tous les samedis des gens de lettres, dans le quartier du Marais : Pellisson [417], Conrart, Sarasin, Tallemant, Chapelain, Scarron, Ysarn… C'est là que naissent la gazette de Tendre et la fameuse carte de Tendre, géographie amoureuse publiée et commentée dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry,[418] qui alimente de nombreuses conversations, des questions d'amour, mêlant divertissement et réflexion. Dans cette micro société mondaine, hantée par la pastorale de

---

[407] Vassal d'un seigneur lui-même vassal.
[408] Pastiche du « vieux langage » remis à la mode par Voiture. « La lionne du temple marécageux » est Angélique Paulet, qui vivait dans le Marais, près du Temple et dont la chevelure blonde avait des allures de crinière.
[409] *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*, *infra,* p.475-481.
[410] *Infra*, p. 347.
[411] *Infra,* p. 317.
[412] Orthographié aussi Lanclos.
[413] Sarasin mêle souvent au thème de l'amour les thèmes du commerce et de l'argent. Voir *Etrennes*, *infra*, p. 311 et les stances *À Melle Bertaut, que l'auteur appelait Socratine, infra, p.279.*
[414] *Infra*, p.281.
[415] Emile Magne, *Ninon de Lanclos*, Paris, Emile-Paul frères, 1925, p. 165.
[416] Voir *infra* le récit de la journée des Madrigaux.
[417] Pellisson rencontrera chez Sapho Mme du Plessis-Bellière, par l'intermédiaire de laquelle il entrera dans la clientèle de Fouquet (orthographié aussi Foucquet).
[418] Voir Madeleine de Scudéry, *Clélie*, Paris, Gallimard, Folio classique, 2006, p. 92-99.

L'Astrée, chacun porte un nom galant, un nom d'idylle qui le transforme en personnage et offre une « représentation idéalisée de la société mondaine » [419]. D'ailleurs, non seulement les habitués du samedi se donnent des noms de roman au cours de leurs conversation, mais aussi Madeleine de Scudéry les métamorphose en personnages romanesques dans son roman à clefs, *Clélie*, où Sarasin est l'enjoué Amilcar [420] : « un des hommes du monde le plus agréable et le plus accompli »,[421] « avec cette agréable liberté d'esprit qui lui est naturelle ».[422] Madeleine de Scudéry, a fait de Sarasin un personnage de roman tout autant qu'un auteur, puisque c'est elle, nous l'avons vu, qui s'est chargée de la première publication de ses œuvres, avec Ménage et Pellisson.

Ainsi, Sarasin fait partie de ces écrivains qui ont acquis une place dans le monde littéraire grâce aux femmes[423], tant celles qui l'ont introduit dans les salons mondains que celles qui l'ont inspiré, comme Melle Bertaut, et surtout Mme de Longueville. Les femmes, au XVIIème siècle, donnent le la, influencent les goûts et les pratiques littéraires. L'importance du jugement féminin est d'ailleurs évoqué par Sarasin dans la lettre qui ouvre son *Discours de la Tragédie* : « les ruelles des femmes sont les tribunaux des plus beaux ouvrages », [424] et leur rôle civilisateur dans son dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* .[425] C'est dans l'entourage des femmes que se trouvent les muses, que se composent les impromptus, que se lisent les textes, que certains les recopient,[426] que la renommée se fait, que de simple amuseur l'on devient auteur.[427]

5-Chez les frères Dupuy

Si Sarasin a fréquenté les salons mondains, il a aussi fréquenté un cercle d'érudits et de libertins, l'académie des frères Dupuy, le cabinet savant le plus célèbre du grand siècle, appelé aussi académie putéane, fondé par Pierre Dupuy (1582-1651) et son frère Jacques, (1591-1656) qui recevaient chaque après-midi à l'Hôtel de Thou (1617-1645), rue des Poitevins, propriété du Président de Thou, à qui ils étaient apparentés et qui leur légua sa bibliothèque. Les deux frères

---

[419] Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 499.

[420] Voir Alain Niderst, *Melle de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Rouen, Presses universitaires de France, 1976, p. 534 : « Le roman devient donc un monde clos dont les personnages sont aussi les lecteurs, et un peu le jeu d'une petite société, qui a ses exclusives et ses rites. Pour les autres, le nom antique créé une opacité qui n'existait pas pour les grands héros ; il signifie qu'on les repousse, ou du moins que le roman a deux sens, ou un endroit et un envers : comme une tapisserie qui changerait brusquement de structure et de couleur quand on est passé derrière… Tache d'encre, flaque noire pour le public, qui s'irrite d'un mystère inutile et sent une allusion qu'il ne peut percer, le nom grec devient pour les initiés et le personnage qui est son premier lecteur, un facile ornement qui permet surtout de repousser la vulgarité du réel. ».

[421] *Clélie, histoire romaine*, folio, p. 50.

[422] *Op cit* p. 108.

[423] Sur le rôle des femmes dans la vie littéraire au XVIIème siècle, voir l'ouvrage passionnant de Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Collection Champion Classiques, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 63 , p. 154 et 158. Voir aussi Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 109.

[424] Les *Œuvre*s de M. Sarasin, II, édition établie par Paul Festugière, p. 1 et 2.

[425] *Op. cit*., p. 152.

[426] Conrart était un fervent copiste dont les manuscrits sont conservés à la bibliothèque de l'Arsenal.

[427] Voir Linda Timmermans, *op.cit*., p. 68, sur le rôle crucial des salons qui se substituent à la « Cour » « pour devenir le lieu tout indiqué pour les jeux de l'amour et de la conversation, les divertissements littéraires, la poésie galante et de circonstance. »

disposent aussi de la bibliothèque du Roi, car l'intendant, Nicolas Rigault, est leur intime. Pierre Dupuy, le « pape de Paris », se voit confier des missions par Richelieu. En 1645, il est nommé garde de la Bibliothèque Royale en remplacement de Nicolas Rigault et quitte la rue des Poitevins pour la rue de la Harpe. À sa mort en 1651, Jacques le remplace et anime jusqu'en 1656 la plus célèbre académie d'Europe.

Chaque jour, en fin d'après-midi, on se retrouve chez les frères Dupuy pour lire, converser, débattre, évoquer les nouvelles du monde, discuter des découvertes de Galilée, Torricelli, [428] de Pascal, des doctrines de Descartes, de Gassendi, des expériences de Harvey.[429] L'académie, qui forme des esprits ouverts, indépendants, accueille des hommes de professions et de confessions variées, ainsi que des étrangers : les philosophes Gassendi, La Mothe le Vayer, les bibliothécaires Gabriel Naudé et Louis Jacob, les savants Mersenne et Huet, des écrivains[430] tels que Chapelain, Balzac, D'Ablancourt, puis Ménage, Trilleport et Sarasin, des philologues tels François Guyet, du Cange, des polygraphes comme Saumaise, des hommes d'état, des ecclésiastiques, [431] des juristes, des généalogistes, des historiens, des poètes, [432] mais aussi Daniel Heinsius, humaniste hollandais, le juriste Grotius et le savant Vossius, protégés de la Reine Christine de Suède.[433]

Le « libertinage érudit » selon l'expression de René Pintard, se caractérise par un « excès de « liberté » en matière de morale et de religion »,[434] une pratique de la libre-pensée, dans la tolérance et la bienveillance, rassemblant des hommes désireux de s'instruire. Sarasin, dont l'érudition est remarquable, comme en témoigne par exemple sa satire en latin, *La Guerre des Parasites*, rencontre ses pairs dans ce milieu où l'introduit Ménage. Il y est encouragé à écrire non seulement ses ouvrages historiques mais aussi ses dissertations savantes, comme *Le Discours de la Tragédie ou Remarques sur l'Amour tyrannique de M. de Scudéry* paraphrase du *De tragoedia constitutione* d'Heinsius, et commentaire de la *Poétique* d'Aristote. Sarasin, alors âgé de 25 ans, sous le pseudonyme de M. de Sillac d'Arbois,[435] propose une « dissertation »[436], selon son propre terme, et annonce un « style dogmatique »[437]. On trouve en effet dans le *Discours* une introduction et plusieurs parties sur la fin de la tragédie, la fable, la règle des 24 heures, la règle de l'unité d'action, de l'unité de lieu, les émotions qu'elle suscite, la perturbation, le personnage tragique, le dénouement et la conclusion. Son développement est émaillé de références non seulement à la *Poétique* d'Aristote et à la tragédie de M de Scudéry mais également à de nombreuses autres pièces.

Cette érudition[438] est manifeste aussi dans *Opinions du nom et du jeu des échecs*, où Sarasin accumule les références pour prouver l'origine persane du nom et du jeu des échecs : le sha, c'est-

[428] Torricelli est l'inventeur du baromètre.
[429] Expériences sur la circulation sanguine.
[430] Parmi eux, Cyrano de Bergerac, sans doute.
[431] P. Jacques Sirmond, le confesseur de Louis XIII, notamment.
[432] Théophile de Viau, fugacement.
[433] Pour la liste complète des membres de l'académie, voir Pintard, René*, le Libertinage érudit en France dans la première moitié du XVIIème siècle*, Paris, Boivin, 1943, reprint Slatkine, 1983, p. 94-95.
[434] *Op. cit.,* p. 14.
[435] Anagramme partielle de Jean-François Sarasin. L'Arbois est une commune française du Jura.
[436] *Discours sur la tragédie*, in *Œuvres*, tome II, édition établie par Paul Festugière, p.2.
[437] *Op.cit.,* p. 4.
[438] Voir aussi les lettres érudites de Sarasin à Balzac, dans les *Œuvres* de M. Sarasin, tome II, édition établie par Paul festugière, p. 488 à 505.

à-dire le roi. Bien que Sarasin achève sa dissertation par une pirouette, il n'en témoigne pas moins d'une recherche historique et philologique poussée, dont se servira Ménage dans *Les Origines de la Langue française*[439]. Ses recherches étymologiques ont d'ailleurs contribué à faire de Sarasin l'introducteur du mot burlesque dans l'usage, comme le mentionne Ménage[440] et comme l'explique Claudine Nédélec.[441]

Enfin, chez les frères Dupuy, Sarasin fréquente Gassendi, disciple d'Epicure, qui publie en 1647 *De vita et moribus Epicuri*. Nul doute que leurs conversations à l'académie putéane n'aient inspiré à Sarasin le *Discours de morale sur Epicure* [442]. Dans cette dissertation, Sarasin cherche à réhabiliter Epicure qu'on a « condamné sans le connaître ». [443] En effet, « le premier et le plus raisonnable sujet qu'ont eu les hommes de mépriser sa doctrine, ç'a été la vie de quelques vicieux qui, ayant abusé du nom de ce philosophe, ont corrompu la réputation de sa secte. »[444] Des débauchés ont cité Epicure « pour autoriser leur oisiveté, leur impureté et leur gourmandise »[445], d'où la fameuse expression d'Horace : « *epicuri de grege porcum* ».[446] En réalité, les véritables épicuriens menaient une vie aussi réglée que celle des moines, et Epicure n'enseigne pas la débauche mais à régler ses désirs « selon la nature ».[447] « Vivre voluptueusement » signifie uniquement « vivre selon la nature et ne sentir aucune douleur », [448] « n'avoir point d'attachement, de mauvais désir, (…) mépriser les honneurs,(…) posséder absolument la paix et le repos de l'esprit.» [449]

Epicure et ses disciples latins Horace et Lucrèce ont inspiré Sarasin, comme en témoignent certains poèmes épicuriens, où domine le lexique de la bonne chère et du plaisir : l'ode *À M. Chapelain*,[450] l'ode *Sur le même sujet*,[451] la ballade *Du Pays de Cocagne* [452] et *D'enlever en amour*,[453] mais aussi la chanson : « Thyrsis, la plupart des amants… ».[454]

Par ailleurs, Sarasin manifeste dans certains poèmes d'autres aspects de ce libertinage érudit, et tout d'abord son probable athéisme. Même dans *Description du cabinet de M. de Chavigny* ,[455] où Sarasin évoque, avec le respect qu'il doit à son protecteur, les ouvrages relatant « la tragique et sanglante histoire/ De ce Dieu de paix et de gloire », les termes antithétiques « sanglante » et « paix » suggèrent une discrète remise en question de la religion chrétienne. Le vocabulaire religieux est souvent employé par Sarasin pour railler, comme dans *Le mauvais poète,*[456]

---

[439] Ménage, Gilles, *Les Origines de la Langue françoise*, Paris, Courbé, 1650.
[440] *Op.cit*., p. 159.
[441] Voir *Les Etats et Empires du burlesque*, p.58.
[442] In *Œuvres*, tome II, édition établie par Paul Festugière, p. 37 à 74.
[443] *Op.cit*., p. 38.
[444] *Op.cit*., p. 38. Allusion au *De vita Beata*, XII, de Sénèque.
[445] *Op.cit*., p. 39.
[446] I*bidem*. Les pourceaux d'Epicure.
[447] *Op.cit*., p. 44.
[448] *Op.cit*., p. 41.
[449] *Op. cit*., p.44.
[450] *Infra*, p. 375-376.
[451] *Infra*, p. 330.
[452] *Infra*, p.493-494.
[453] *Infra*, p. 363-364.
[454] *Infra*, p.509-510.
[455] *Infra*, p.214-217.
[456] *Infra*, p. 287.

où « paresse » rime avec « messe », ou dans ces poèmes grivois où les moines et les curés sont ridiculisés : *Parodie de Frère Frapart*, [457] ballade *De l'argent*.[458] Dans *Dulot vaincu*,[459] également, le héros, atteint de folie, porte le nom d'un prêtre normand du XVIIème siècle. Considérons aussi l'épigramme suivante :

> Tout soudain, dans l'excès de zèle
> D'une sainte dévotion,
> Ah ! messieurs, ce méchant, dit-elle,
> Révèle ma confession. [460]

La « sainte dévotion » est ironique, soulignée par la diérèse ; en effet l'épigramme suggère que la « confession » de la dame a eu trait à des aventures galantes à l'insu de son mari. De même dans l'épigramme *Vaudeville*, où la « dévote Calliste » a rendu son mari gros Jean comme devant :

> Par Charité la dévote Calliste,
> De son mari a fait un Jan
> Oui, dà, Oui dà
> Un Janséniste. [461]

La grivoiserie permet à Sarasin de railler la religion chrétienne et les théories de Cornélius Jansen qui soulèvent de vifs débats dans les années 1640-1642.

Sarasin use souvent du lexique religieux avec un soupçon de moquerie dans ses poèmes amoureux,[462] par exemple dans *Le directeur* où il délivre des conseils galants à une dame à la manière d'un directeur de conscience.[463] S'il est commun depuis Pétrarque d'évoquer le « martyre » de l'amant, Sarasin y ajoute une once d'outrance où l'on ne peut s'empêcher de percevoir de l'ironie, comme dans ce sonnet, où la douleur de l'amant abandonné est comparée aux « tourments des damnés » et digne de servir d'exemple dans les sermons des prédicateurs :

> Pour peindre les douleurs où vous me destinez
> L'on ne saurait trouver d'assez noire peinture,
> Et les prédicateurs content mon aventure,
> Quand ils veulent parler des tourments des damnés.[464]

Enfin, Sarasin offre une réécriture galante de la Genèse dans le sonnet à Charleval[465] et une reformulation burlesque d'un verset biblique dans le *Discours familier* : « Si Dieu m'eût le

---

[457] *Infra,* p.505-506.
[458] *Infra*, p.336-337.
[459] *Infra*, p. 539-554.
[460] Epigramme « Un jour, un curé querellait », p. 461.
[461] Vaudeville, *infra*, p. 287.
[462] Voir aussi le sonnet, *infra*, p.324 : « Mourir sans dire son martyr/ C'est mourir sans confession » et la chute du Madrigal, *infra*, p. 231 : « leur volonté soit faite ».
[463] Voir aussi l'épître *À Mme de Longueville*, *infra*, p. 489-490.
[464] Sonnet, *infra*, p. 325..
[465] *Infra*, p. 402-403. Charleval semble partager avec Sarasin ce regard critique sur la religion, doublé d'un épicurisme certain, comme en témoignent ces vers extraits de Stances *À Monsieur Sarrazin, invité à dîner*, p. 130, in *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, suite de la première partie, Paris, de Sercy, 1661: « Nous ne sommes pas de ces sots, / Que les jésuites rendent éthiques ».

premier plâtré sur son image »,[466] où le terme plâtré est volontairement trivial et irrévérencieux. Tous ces exemples confortent l'hypothèse d'un Sarasin athée.[467]

Mais Sarasin, par son éloge de l'inconstance, ouvre aussi la voie aux libertins de la fin du siècle et du XVIIIème avec sa chanson : « 5 ou 6 soupirs »,[468] où il fait le compte de tout ce qui est utile pour séduire et pratiquer cyniquement l'adultère.

Or, il n'y a pas coupure nette entre le Sarasin galant qui trousse des madrigaux pour les dames des salons mondains et le Sarasin érudit fréquentant l'académie des frères Dupuy.[469] En témoigne surtout le dialogue *S'il faut qu'un jeune soit amoureux*,[470] où Sarasin se met en scène avec ses amis érudits, Chapelain, Ménage, Trilleport,[471] dans un « *locus amoenus* urbain »[472], chez M. du Pille, dans une salle où il écoute « un excellent joueur de clavecin »[473]. Les personnages dissertent en badinant, dans d'harmonieuses dispositions, mais non sans faire preuve d'une érudition remarquable, comme le montrent les nombreuses références aux philosophes de l'Antiquité, à la mythologie, aux romans médiévaux, à l'Histoire. L'intention affichée n'est pas de faire étalage de connaissances mais de converser en bonne compagnie et de partager des réflexions avec un cercle plus large de lecteurs choisis.

6- L'Académie Française.

Sarasin a sans doute cherché à se faire admettre aussi à l'Académie française,[474] comme le montre la lettre liminaire de son *Discours sur la tragédie*, adressée à « Messieurs de l'Académie française », en ces termes : « Puisque vous êtes les juges de nos belles-lettres, que par votre moyen la France n'a rien à envier à la Grèce et à l'Italie ».[475] Il loue indirectement Richelieu, dans ce Discours, pour l'admiration qu'il voue à la tragédie de M. de Scudéry.

---

[466] *Discours II, infra*, p. 199.

[467] Voir aussi le madrigal inédit : *Pour Madame de Longueville assistant à la profession d'une religieuse*, où Sarasin soutient que le « voile » d'une carmélite n'incite pas tant les cœurs à la ferveur que les beaux yeux d'Amélite, *infra*, p.407.

[468] *Infra*, p. 510.

[469] Voir Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain*, p. 130. « Le très sélectif et très érudit cabinet Dupuy n'en est pas moins tourné vers la littérature contemporaine, à laquelle il sert à la fois de milieu nourricier pour la création et de référence par ses débats critiques. Polissant les savants les plus austères et civilisant la sévère discipline humaniste, il achève à l'inverse d'ancrer dans la culture humaniste des écrivains et des critiques tels que Chapelain, Ménage, Perrot d'Ablancourt et Sarasin qui, à leur tour, deviennent les oracles du goût des milieux mondains où ils se produisent par ailleurs, assurant la diffusion et la vulgarisation des humanités classiques en milieu mondain par le canal agréable des beaux esprits. Les cercles savants qui, dans la tradition humaniste, restent pour peu de temps encore généralistes et non spécialisés, jouent donc un rôle primordial dans l'élaboration et la transmission des bonnes lettres, dans la *païdeia* de l'honnête homme et dans la formation savante des auteurs, mondains ou non. »

[470] In *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome II, p. 146 à 232. Voir aussi *L'Entretien au XVIIème siècle*.

[471] Orthographié aussi Trilport.

[472] A. Génetiot, *op.cit*., p. 453.

[473] *S'il faut qu'un jeune homme*, *op.cit*., p. 147.

[474] Sarasin évoque dans *l'Ode de Calliope* ses « amis de l'Académie »(Chapelain, Conrart), *infra*, p. 437.

[475] *Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p. 1.

Le cercle de Valentin Conrart réunit, de 1629 à 1634, Godeau, Gombauld, Conrart, Giry, Chapelain, Philippe et Germain Habert, Jacques de Sérisay, Malleville. D'autres les rejoindront et occuperont les fauteuils de la première Académie, officialisée par Richelieu en 1635, après plusieurs mois d'élaboration entre 1634 et 1635 : Faret, Balzac, Voiture, Saint-Amant, Colletet, Racan, Gomberville, Godeau, Desmarets, Boisrobert, Chapelain, Sérizay, Habert, Conrart, Pierre de Boissat, Méziriac, Vaugelas, Mainard, Laugier de Porchères[476]. Pellisson y sera admis en 1653 et Benserade en 1674, La Fontaine en 1684. « Seul Sarasin, trop lié aux libertins puis aux frondeurs, est privé de la distinction de l'institution officielle pour avoir fait les mauvais choix, ou bien parce que sa mort soudaine en 1654 empêcha un éventuel repentir. »[477] L'Académie française « entre dans le processus social de la reconnaissance publique de l'écrivain et de la gloire littéraire, domaines non exempts de sous-entendus idéologiques et politiques, qui ne feront que se renforcer avec la monarchie absolue »[478] et Sarasin sera privé de cette reconnaissance.

7- Les querelles et les joutes littéraires

À défaut d'être académicien, Sarasin, en tant que poète mondain, a participé aux modes littéraires et aux grandes joutes qui ont animé la vie littéraire du XVIIème siècle.[479] Sa poésie n'est pas sollipsiste mais fondamentalement tournée vers l'autre : les lecteurs du cercle fréquenté par le poète, mais aussi ses pairs, auprès de qui il étudie et converse, comme nous l'avons vu précédemment, et avec qui il se mesure, à la manière des Bergers des *Bucoliques*[480] dans leurs chants amébées. Les joutes littéraires sont ainsi une écriture en groupe et destinée au groupe, et les poèmes eux-mêmes ne sont pas exempts de cette thématique de la rivalité,[481] du duel,[482] de la bataille. [483]

Sa trajectoire, des années 1635 à 1654, va de la simple imitation[484] au désir de participer à une cabale,[485] et même de s'y illustrer brillamment,[486] jusqu'au véritable engagement. En effet, *Dulot vaincu* est le dernier combat du poète, ultime et perdu d'avance et néanmoins vaillamment mené contre ce qui menaçait son statut de poète et son inscription dans l'histoire littéraire : la dérive de la poésie mondaine en simple jeu de salon, accessible à tous.

---

[476] Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, ed. Livet, 1858,volume I.
[477] *Poétique du loisir mondain*, p.134.
[478] *Ibidem*.
[479] Voir Timmermans, Linda, *L'Accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, p. 157, sur le rôle des femmes et des salons dans les « cabales littéraires ».
[480] Virgile, *Les Bucoliques* (42-39 avant J.C), Paris, Gallimard, Folio classique, 1956 et 1997.
[481] Voir l'ode *Sur le même sujet*, *infra*, p.330-332.
[482] Voir l'ode *Réponse à un défi, infra*, p. 329.
[483] Voir *Dulot vaincu*, *infra,* p. 539-554.
[484] Imitation du « vieux langage », mode lancée par Voiture.
[485] La cabale contre Montmaur et la querelle des sonnets.
[486] Voir Glose *À Monsieur Esprit*, *infra*, p. 487-489 et les poèmes de la Journée des madrigaux, *infra*, p. 533-536.

7-1 La mode du vieux langage.

Voiture est à l'origine de la mode du « vieux langage », qui consiste à employer dans les poèmes des tournures archaïques héritées de l'ancien français. L'idée lui a été inspirée par le comte de Saint-Aignan, embastillé en 1639 pour une faute militaire et qui avait écrit, sous le pseudonyme de « Guilan le Pensif, seigneur de l'Isle Invisible », une lettre au comte de Guiche, en 1640, à laquelle Voiture, « Le chevalier Voituro », répondit. S'ensuivirent une correspondance, en prose et vers avec les « très-excellents, belliqueux, invictissimes et insupérables chevaliers le comte Guicheus, le chevalier de l'Ile-Invisible et dom Arnaldus », c'est-à-dire De Guiche, Saint-Aignan et Arnauld de Corbeville, et des poèmes.[487] L'épigramme de Sarasin : *À Monsieur le Comte de Saint-Agnan. Il le loue de bien écrire en vieil roman* [488] évoque cet épisode. En effet, le poète mentionne des personnages de romans médiévaux, les « preux », Artus de Bretagne, Amadis, Charlemagne et il emploie des tournures médiévales :

> Moult est bien duit à mettre en vieil gaulois
> Jouxtes, estours et conflits de campagnes.[489]

Le sous-titre du *Coq à l'âne* de Sarasin, publié en 1649, fait écho à cette mode du vieux langage : *Lettre burlesque du sieur Voiture ressuscité au preux chevalier Guischeus, alias Maréchal de Gramont, sur les affaires et nouvelles du temps*. Sarasin feint d'être Voiture lui-même, et de s'adresser comme il le fit à De Guiche. Il évoque d'ailleurs en ce poème les paladins, orthographiés « palardins » dans le manuscrit de Conrart, faisant doublement allusion à Voiture. Ce choix orthographique est en effet une référence au poème CV de ce dernier : *Au siècle des vieux palardins* [490] et à une question de l'académie : devait-on écrire et prononcer muscadin ou muscardin ?

Une autre épître, adressée à Monsieur le Comte de Fiesque, décrit aussi le destinataire de Sarasin comme un preux chevalier, en usant de tournures désuètes :

> En iceux vers le tien los exalter.[491]

Mais ce sont surtout les ballades de Sarasin qui relèvent de cette mode du « vieux langage ». La ballade est en effet une forme poétique d'origine médiévale. Dans chacune l'on trouve des tournures archaïsantes, médiévales, dans le goût des poèmes dont Voiture a lancé la mode dans les années 1630. La ballade insérée dans *La Pompe funèbre* [492] et que Sarasin feint d'attribuer à Marot,[493] évoque précisément « la muse antique » et les genres poétiques médiévaux : « triolet », « rondeaux », « ballade ». La ballade *Du pays de Cocagne*,[494] quant à elle, accumule les

---

[487] Voir le poème CVI, *Response à Monsieur Le Comte de St Agnan, sous le nom du chevalier de l'Isle Invisible*, de Vincent Voiture, *op. cit*., p. 283.
[488] *Infra*, p.285.
[489] *Ibidem.*
[490] Voiture, Vincent, *Poésies*, tome II, p. 281.
[491] *Infra*, p. 397.
[492] *Infra*, p.415-433.
[493] « La ballade insérée dans *La Pompe funèbre de Voiture* est malicieusement attribuée à Marot lui-même, pour souligner le rôle de Voiture dans le renouveau des genres marotiques-rondeaux, triolets et ballades. », A. Génetiot, *Les Genres lyriques mondains*, Genève, Droz, 1990, p. 47.
[494] *Infra*, p. 493-494.

expressions médiévales : « cointe », « déduit »,[495] de même que la ballade *Du Goutteux sans pareil*. La ballade *D'enlever en amour*[496] représente l'amour comme un « jeu », au même titre que « Tournoi, bal, festin ou devise ». Dans ce poème se mêlent courtoisie médiévale et prémices du libertinage qui s'épanouira au XVIIIème siècle. Enfin l'on trouve, dans la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*,[497] des personnages de farce médiévale et de fabliaux : Catin et le moine lubrique.

D'autres poèmes, sans être en « vieux langage », font référence à l'univers médiéval : l'épigramme *À un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert*,[498] le rondeau, par sa forme, et l'ode [499] rédigée en manière de missive royale, adressée aux « amés et féaux », évoquant les « tournois », les « lances et harnois ».[500]

7-2 Campagne contre Montmaur

Les poètes mondains, quand ils ne sont pas requis par une mode, le sont par les cabales, telles que la campagne contre Montmaur.

Pierre de Montmaur [501] (1576-1650), fut un érudit, hélléniste et poète français d'expression latine. Professeur royal de littérature grecque au collège de France pendant 25 ans, il était connu pour sa pédanterie, ses citations erronnées, ses pastiches, ses calembours, [502] son avarice, son grand appétit, sa présence fréquente à la table des grands. Il se désignait lui-même comme « le plus grand parasite que le globe ait jamais porté ». En 1636, il déchaîne contre lui les premières foudres.[503]

---

[495] Ibidem. Voir aussi l'allusion à la Chronique de Turpin, XIème siècle.
[496] *Infra*, p. 363-364..
[497] *Infra*, p. 336-337.
[498] *Infra*, p. 538.
[499] Ode *Sur le même sujet*, *infra*, p.330-332.
[500] Son œuvre en prose également est émaillée d'allusions au Moyen Âge, comme les *Opinions du nom et du jeu des échecs*, qui font allusion à l'épisode de la légende du Graal, où Gauvain joue contre des échecs animés, et le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* où romans et personnages médiévaux sont évoqués (*Op.cit*., p 173 : « Ces Agricans, ces Gradasses, ces Mandricarts, ces Rodomonts, ces Ferragus »…) et où ceux qui conversent, Chapelain, Ménage, Trillport et Sarasin, se comparent, en amour, à des « chevaliers », des « paladins », qui vont entrer « en lice ». Voir *Opinions du nom et du jeu des échecs*, p. 89 et *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, édition de Paul Festugière, tome II, p. 146 et 153. Ce dialogue semble avoir été inspiré par le dialogue de Chapelain : *De la lecture des vieux romans* écrit en 1646 et dédié au futur cardinal de Retz. Voir Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain*, p. 64-65 : Chapelain « témoigne de ce goût des mondains en se mettant lui-même en scène en train de convaincre Ménage de la galanterie des vieux romans, et de leur légitimité à devenir de nouveaux modèles, (…) conforté dans cette opinion par le personnage de Sarasin . « J'ai lu ce livre (Le Lancelot) et je ne l'ai point trouvé trop désagréable. Entre les choses qui m'y ont plu, j'y ai vu la source de tous les romans qui depuis quatre ou cinq siècles ont fait le plus noble divertissement des cours de l'Europe et ont empêché que la barbarie n'occupât le monde entièrement. ». Voir aussi *Epître en vieux langage*, in *Poemata* de Ménage, Amstelodami, Ex officina Elzeviriana, 1663, p. 249.
[501] Voir *Histoire de Pierre de Montmaur* par Albert-Henri de Sallengre, La Haye, C. Van Lom, P ; Gosse, R. Albert, 1715. Mentionnons aussi le colloque : « L'affaire Pierre de Montmaur » organisé par Carine Barbafieri les 14 et 15 juin 2013 (Université de Valenciennes-institut universitaire de France).
[502] Calembours appelés Montmaurismes par Ménage.
[503] Voir Nédélec, Claudine, *Les Etats et empires du burlesque*, p. 121 et suivantes, pour les étapes de « la guerre comique contre Montmaur », véritable caballe de plusieurs auteurs contre Pierre de Montmaur, à laquelle Sarasin a participé. Vers 1636, Gilles Ménage et Charles Ferramus rédigent les premières satires et

En 1644, Sarasin participe à la cabale en publiant un poème néo latin : *Attici secundi G. Orbilius Musca sive Bellum Parasiticum satira* [504] sous le pseudonyme d'Atticus secundus, en référence au premier Atticus, l'ami de Cicéron, dont Sarasin traduisit la vie, rédigée par Cornélius Nepos.[505] Le parasite Montmaur est désigné dans cette satire par le nom G., soit *Gargilius*, la gueule, comme dans le texte de Ménage, qui a composé un hommage à Sarasin en exergue du *Bellum Parasiticum*. *Orbilius* est le nom d'un grammairien, maître d'Horace et *Musca* signifie la mouche, le parasite. Cette satire [506] est connue sous le titre abrégé de *La guerre des Parasites*. Sarasin y fait malicieusement le choix du latin. En effet, c'est la langue dans laquelle Montmaur composait et Sarasin y accumule les références érudites et les pastiches d'auteurs de l'Antiquité, à la manière du pédant. Par ailleurs, comme le signale Claudine Nédélec, c'est un mélange de bon latin et de latin macaronique, nommé aussi latin de cuisine ! Donc tout à fait propre à évoquer un goinfre. Ainsi, cette satire a-t-elle l'allure à la fois d'une prouesse érudite et d'une farce de potache. Elle prend la forme du songe, genre pratiqué au 17ème siècle [507] : le narrateur se réveille sur le Parnasse, au moment où arrive Janus Aquileius. Apollon convoque le sénat, où l'on trouve les muses et les grands poètes de l'Antiquité, Virgile, Homère, Sénèque. En effet, une guerre affreuse menace le Parnasse : Gargilius Orbilius a levé une troupe de parasites.

La description du pédant en goulu est burlesque, [508] avec sa tête de citrouille [509]. Il est décrit comme « cet excrément de la littérature et du bon sens »,[510] qui « tient plus de l'oie, du porc ou de la mule que de l'homme »,[511] « atteint d'une boulimie aiguë »[512]. Gargilius professe : « Peu m'importe d'être bafoué, pourvu que je bâfre »[513] ou « Manger le bien d'autrui fait le suprême bonheur »[514]. Sont burlesques également : la liste de ce qu'il ingère, ainsi que la description parodique de son armée, qui propose de transformer une marmite en cheval de Troie, mais aussi les déclarations triviales d'Apollon :

épigrammes : *Vita M. Gargilii Mamurrae, Parasitopaedagogi (Vie de Gargilius Mamurra, parasitopédagogue*, de Ménage) et *Macrini, Parasitogrammatici (Journée de Macrinus, parasitogrammairien*, de Ferramus). Gargilius, la gueule, fait référence à la goinfrerie de Montmaur. Puis Ménage lance le thème des métamorphoses avec son *Gargilii Macronis Parasitosophistae metamorphosis (Métamorphose de Gargilius Macron, parasitosophiste, en perroquet*, référence parodique au genre des Métamorphoses illustré en 1640 par Germain Habert : *Métamorphose des yeux de Phillis en astres)*. Abraham Remi écrit *Metamorphosis Parasiti in caballum (Métamorphose du parasite en canasson)* et Vion d'Alibray *la Métamorphose de Gomor en marmite, puis L'Antigomor,* recueil d'épigrammes. D'autres auteurs composent des satires contre Montmaur, tels Balzac, Scarron, Saint-Amant, Malleville.

[504] Voir *Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, tome II, p. 508 et suivantes.

[505] Voir *La Vie de Titus Pomponius Atticus, op.cit*., p. 233 à 252. Cornélius Népos mourut en cessant de manger, d'où le clin d'œil à Montmaur.

[506] « La référence à la « satyre » conjoint donc le burlesque du mélange, du pot-pourri, de la salade, du salmigondis et du « galimatias » et l'intention polémique de ridiculiser l'adversaire, par la mise en scène de ses tares », Claudine Nédélec, *op. cit*., p 42.

[507] Voir *Le Songe de Vaux de La Fontaine, (1671) in Œuvres complètes, volume 3, Paris, Pagnerre, 1859.*

[508] La Bruyère s'en souviendra dans le portrait de Gnathon, in *Les Caractères*, p.434-435, Le Livre de Poche, 1995. D'ailleurs Gnathon, personnage de *L'Eunuque* de Térence, fait partie de la liste des Parasites dans le *Bellum Parasiticum*.

[509] *Bellum parasiticum*, *op.cit*., p. 535.

[510] *Op.cit.,* p. 517.

[511] *Op.cit*., p. 537.

[512] *Op.cit*.,p. 517.

[513] *Op.cit*., p.517.

[514] *Op. cit*., p. 519.

Je tombe de fatigue, et j'en viendrais presque à souhaiter que Lucrèce eût dit vrai, et que les dieux, relégués loin du monde et délivrés de tout souci des affaires humaines, pussent enfin ronfler comme des épicuriens. [515]

Claudine Nédélec montre comment le burlesque est ici au service d'une polémique : un goulu a-t-il sa place au Parnasse ? Il serait réducteur de ne voir dans cette campagne qu'un jeu de potaches. Claudine Nédélec y voit le début de la querelle des anciens et des modernes et la conséquence de la fondation de l'Académie Française. « Il y avait là bien plus, au moins vers 1643, que des exercices de style plaisants. Cette querelle est une querelle que des doctes (…) en voie de mondanisation intentent à un pédant. » [516] Il y aurait dans cette cabale l'expression d'une « mondanisation de la littérature » et un « mouvement de résistance à Richelieu »[517] :

Le Testament de Goulu,[518] composé à la même époque que le *Bellum Parasiticum*, témoigne aussi de la participation de Sarasin à cette campagne burlesque contre Montmaur. Ce poème, palimpseste des Testaments de Villon et de Théophile de Viau, offre une liste des dernières recommandations de « Goulu », surnom de Pierre de Montmaur, « mourant par faute de manger »[519]. Sont épinglées ici la goinfrerie du personnage, dont « le cornet est plein de lard » [520] et son avarice.[521] Le poème relève aussi de la mode des textes en « vieux langage » : on y trouve des expressions médiévales : « souventefois », « duisait », « moult » « onques ». Ces expressions, associées à des formules latines, « *item* », « *si sudum* », « *quidam* », « *in utroque* », soulignent le pédantisme de Montmaur. Le mélange de français et de latin, dans certaines formules, est cocasse :

Je vais au lieu d'où *nulli* ne revient
(…) *theca calami*
Qu'indoctes nomment calemart. [522]

Sarasin s'amuse aussi à imiter les calembours et les allitérations de Goulu-Montmaur [523] :

Car mort me mort et famine me mine.[524]

---

[515] *Op.cit.*, p. 515.
[516] Claudine Nédélec, *Les Etats et empires du burlesque*, p. 64.
[517] Voir aussi *Les Etats et empires du burlesque*, p 66 : « Il apparaît ainsi que la naissance du burlesque est liée à deux phénomènes imbriqués (et pas forcément parallèles). D'une part un mouvement de mondanisation de la littérature qui dévalorise la culture humaniste, engage une critique moderniste des Anciens, se donne de nouveaux modèles (européens et contemporains) et recherche des voies nouvelles (moins conventionnelles, moins « sérieuses ») d'émotion esthétique – mouvement vis-à-vis duquel le pouvoir politique n'a pas une position forcément hostile. D'autre part, un mouvement de résistance à Richelieu qui s'exprime sous la forme du slogan « libertés anciennes contre tyrannie », et qui trouve, pour les écrivains, son mode d'expression dans les débats autour de la fonction de régulation de la langue que Richelieu prétend donner à l'Académie, là aussi sous la forme « liberté »(dans le langage) contre tyrannie. »
[518] *Infra*, p.317-321.
[519] *Infra*, p.317.
[520] *Infra*, p.320.
[521] Goulu laisse en héritage des rogatons, vieux souliers, soutane, bidet, dont la liste a pu inspirer Molière dans *L'Avare* (1668), dans la scène 1 de l'acte II.
[522] *Infra, Testament de Goulu*, p. 320.
[523] Goût que Montmaur tient des Grands Rhétoriqueurs, d'où l'allusion à « Maître Clément ». Le père de Clément Marot, Jean Marot, faisait partie des Grand Rhéthoriqueurs, et Clément Marot a cultivé dans sa jeunesse cette poésie savante.

Notre poète évoque également les étymologies douteuses de Montmaur :

> (…)manteau
> que Mante à eau j'étymologisais. [525]

De plus, Sarasin raille la nullité des vers de Goulu, dont il fait don aux « halles », son public, qui le couronne non de lauriers mais « d'épinards verts ».[526]

Ce poème relève aussi d'une veine rabelaisienne, avec ses accents parodiques,[527] ses allusions triviales[528] et grivoises : les potentialités viriles de Goulu sont évoquées par le terme « braquemart », donné en héritage à Janotus. D'ailleurs Sarasin fait ici allusion à Janotus de Bragmardo, personnage rabelaisien spécialiste de harangues en latin d'église et de cuisine.

À cette cabale burlesque contre Montmaur s'oppose une plus noble cause : la querelle des sonnets.

7-3 La querelle des sonnets de Job et d'Uranie.

Dans l'été 1648, Benserade envoie à Mme de Brégy un exemplaire de sa nouvelle édition des *Paraphrases sur les IX leçons de Job* (1638), avec une dédicace « Sur Job », aveu d'amour déguisé. L'enthousiasme de la comtesse pour ce sonnet fâche les admirateurs de Voiture, décédé le 26 mai 1648. Deux clans se constituent : d'un côté, les Uranistes ,[529] admirateurs de Voiture, maître de la poésie galante, qui rassemblent, autour de la duchesse de Longueville, l'hôtel de Rambouillet, le futur cercle de Melle de Scudéry, dont Montausier, ainsi que Mme de Sablé et Sarasin, et de l'autre, les admirateurs de Benserade, les Jobelins, [530] comprenant le prince de Conti, Conrart, Scarron, Segrais, et Jacques Esprit. De nombreux poètes écrivirent au sujet de cette querelle[531], dont Corneille avec son sonnet : « deux sonnets partagent la cour ».[532] Or cette querelle littéraire se double d'une querelle politique, le début de la joute coïncidant avec la journée des barricades, le 26 août 1648. En effet les Jobelins, soutenant le poète officiel, partisan de Mazarin, représentent la Cour tandis que les Uranistes participent à la Fronde [533]. C'est l'académie érudite des Palinods de Caen qui tranchera en faveur de Voiture en 1651.

---

[524] *Infra*, p.318.
[525] *Infra*, p. 320. Voir aussi « soutane » : « sot âne », *ibidem*.
[526] Infra, p. 321.
[527] allusions héroïcomiques à Jason : « Argo, la vieille nacelle », *infra*, p.320 à Alexandre et Bucéphale, *infra*, p.318.
[528] Allusion au « lard », par exemple, *infra*, p. 320.
[529] En référence au sonnet de Voiture : « Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie », écrit en 1625. Voir Voiture, *Poésies,* Tome I, p. 67.
[530] Voir les poèmes dans *Poétique du Loisir mondain*, p. 199.
[531] Voir le manuscrit de Besançon.
[532] *Œuvres complètes* de Pierre Corneille, volume 2, Paris, Firmin Didot, 1852, p. 471.
[533] Voir l'article d'A. Mennung, « Der Sonettenstreit und seine Quellen » dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, n° 24, 1902, p. 275-356.

Quant à Sarasin, il entre dans la querelle à l'automne 49, la plume à la main et compose une glose : *À Monsieur Esprit sur le sonnet de Monsieur Benserade,*[534] « imitation de la glosa espagnole » qui « consiste dans le commentaire en vers d'un autre poème bien connu »,[535] « les vers de l'original constituant dans l'ordre le dernier vers de chaque strophe du commentaire ».[536] Oubliant sa vieille rivalité avec Voiture, il soutient le sonnet d'Uranie en raillant celui de Benserade. Son poème, resté dans les annales, contribue à la victoire des Uranistes. Cette querelle s'achève donc glorieusement pour Sarasin, de même que la journée des madrigaux.

7-4 La journée des madrigaux.

Dès 1651, année de son installation rue de Beauce, Madeleine de Scudéry, auteur depuis 1649 du *Grand Cyrus*, [537] dédié à Mme de Longueville, organise les fameux « Samedis », où elle reçoit Chapelain, Conrart, Ysarn, plus tard Pellisson et Sarasin, et quelques bourgeoises, telles Melle Bocquet ou Mme Aragonnais, Mme Scarron, mais aussi des aristocrates comme Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Mme du Plessis-Bellière.[538] Pellisson fait la connaissance de Madeleine de Scudéry en 1653, par l'intermédiaire de Conrart, qui joue le rôle de coursier dans un échange de billets, avant de les présenter l'un à l'autre. Pellisson offre à Melle de Scudéry sa *Relation contenant l'Histoire de l'Académie française*,[539] avant de devenir le chroniqueur des samedis[540] et l'ami tendre de la romancière.

Le 20 décembre 1653 eut lieu la journée des madrigaux, à laquelle participèrent Conrart,[541] Pellisson, Ysarn, M. de Doneville, et Sarasin, qui était de passage à Paris.[542] Cette journée fit presque autant de bruit que la bataille des Uranistes et des Jobelins.

Le point de départ de cette journée avait été fourni par Conrart, absent le 20 décembre, qui avait offert à Madeleine de Scudéry-Sapho, un cachet de cristal, gravé de leurs lettres entrelacées. Elle l'avait remercié par un madrigal. S'ensuivit un échange de madrigaux. Conrart-Théodamas offrit un cachet semblable à Mme Aragonais, qui chargea Pellisson d'écrire à sa place un poème de remerciement. Ce samedi-là, l'assemblée des habitués se rendit chez Mme

---

[534] Voir notre commentaire de ce poème, *infra*.
[535] Voir Alain Génetiot, *Les Genres lyriques mondains* (1630-1660), Genève, Droz, 1990, p.45.
[536] *Ibidem*.
[537] Madeleine de Scudéry, *Artamene ou le grand Cyrus*, dédié à Madame la duchesse de Longueville, Paris, Courbé, 1649-1653.
[538] Voir sur ce sujet *Madeleine de Scudéry et son salon d'après des documents inédits* de Georges Mongrédien, Paris, Tallandier, 1946.
[539] Pellisson, *Relation contenant l'histoire de l'Académie française* (1652), in Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, avec une introduction, des éclaircissements et notes par Ch.L. Livet, Paris, Didier et compagnie, 1858.
[540] Voir *Chroniques du samedi suivies de pièces diverses* (1653-1654), Madeleine de Scudéry , Paul Pellisson et leurs amis, édition établie et commentée par Alain Niderst, Delphine Denis et Myriam Maître, Paris, Honoré Champion, 2002.
[541] De chez lui, car il avait la goutte.
[542] Voir *La Journée des Madrigaux, suivie de la Gazette de Tendre* par Emile Colombey, Paris, Aubry, 1856 , édition établie à partir du manuscrit de Valentin Conrart, Tome V, qui rapporte le procès-verbal de la séance relatée par Pellisson. Voir aussi Aronson, Nicole, *Melle de Scudéry ou le voyage au pays de Tendre*, Paris, Fayard, 1986, p. 219 à 221.

Aragonais, la « Princesse Philoxène », légèrement indisposée, qui réclama à Pellisson-Acante son madrigal. Celui-ci ne l'ayant pas encore rédigé, tous les poètes se mirent à composer des madrigaux dans l'émulation et la frénésie, Sarasin le premier. Pellisson prétend que toute la maisonnée se livra à cette joute poétique, y compris les domestiques : « Toute la troupe s'en ressentit : tout le palais en fut remply et, s'il est vray ce qu'on en conte, la Poësie passant l'antichambre, les sales et les garderobes mesme, descendit jusques aux offices ; un escuyer, qui estoit bel esprit, ou qui avait volonté de l'estre, et qui avoit pris la nouvelle maladie de la Cour, acheva un sonnet de bouts-rimez sans suer médiocrement ; et un grand laquais fit pour le moins six douzaines de vers burlesques. » [543] Pellisson décrit cette joute poétique en usant d'un lexique guerrier : « Ce n'estoit que défis, que réponses, que répliques, qu'attaques, que ripostes. La plume passoit de main en main, et la main ne pouvoit suffire à l'esprit ».[544] Sarasin, « L'invincible Polyandre »[545] est comparé à un héros, dans un vers pastichant Malherbe : « La fureur le saisit, il mit la main aux armes ».[546] Notre poète est déclaré vainqueur de cette joute poétique.[547] Non sans humour, Pellisson compare cette journée aux « exploits de la journée de Thybarra », la bataille de Lens telle qu'elle est contée dans *Le grand Cyrus* et au « divertissement des dix journées de Boccace ».[548]

Les madrigaux rédigés par Sarasin à l'occasion de cette journée sont loin d'être les meilleurs poèmes de son cru. Bien au contraire, il n'hésite pas à composer des vers très conventionnels : « Aimable et charmante Aligre »,[549] « je brûle pour vous »[550], ou très proches de la prose : « Vous demandez ce que je veux »,[551] des rimes faciles : « Cléodore »/ « Aurore »[552] ou amusante : « Aligre »/ « tigre ».[553] Mais ils présentent un parfait exemple d'une pratique de la poésie galante : les impromptus, poèmes de circonstances composés à chaud, à destination d'un public choisi et présent au moment de l'écriture . Cette pratique est associée à un jeu fort goûté des mondains, qui consiste à révéler publiquement les liaisons des uns et des autres.[554] Ici, Sarasin souligne son indiscrétion par la métaphore du cachet, censé dissimuler un message privé.

Certes, Sarasin fait parfois preuve de brio et d'inspiration,[555] dans ces petits textes intégralement improvisés, quand bien souvent la poésie de circonstance n'était que faussement impromptue, comme le révèle Tallemant des Réaux dans ses historiettes en ce qui concerne les talents d'improvisation de Voiture. [556] Mais cette poésie peu élaborée, fruit de l'inspiration du moment, n'est qu'un jeu, propre à dévaluer la poésie, ce contre quoi lutte Sarasin, comme nous le verrons plus loin. La métaphore guerrière utilisée par Pellisson, décrivant Sarasin comme le héros

[543] *La journée des Madrigaux*, p. 17-18.
[544] *La journée des Madrigaux*, p. 18.
[545] *Op. cit.,* p. 35.
[546] *Op. cit*., p. 23.
[547] *Op. cit*., p. 37.
[548] *Op. cit*., p. 38.
[549] *Infra, Madrigal de Polyandre*, p. 534.
[550] Infra, *Madrigal de Polyandre pour Philoxène à Théodamas*, p. 533.
[551] *Ibidem.*
[552] *Infra, Madrigal de Polyandre à Cléodore*, p. 535.
[553] *Infra, Madrigal de Polyandre*, p. 534.
[554] Voir *Couplets d'une chanson*, *Infra*, p. 528-531.
[555] La prétérition adressée à Mme D'aligre se veut flatteuse mais peut se lire comme une discrète et badine irrévérence, infra, p. 534. Notons aussi la référence érudite à La Vénus d'Apelle*, infra*, p. 536.
[556] Tallemant des Réaux, *Historiettes*, tome I, p. 489.

de la journée des madrigaux, est pleine d'humour. Néanmoins elle dit aussi une vérité sur ces joutes poétiques : les poètes et Sarasin le premier, y convertissent les valeurs héroïques sur un plan littéraire. Non seulement le poète n'est pas fait pour guerroyer, si ce n'est une plume à la main, mais il ne se sent pas non plus destiné à chanter les prouesses des héros. La poésie pratiquée par Sarasin se veut une poésie amoureuse, qui fait l'éloge des délices de Cythère, parmi une société choisie de gens de bonne compagnie, raffinés, désireux de vivre en harmonie. D'ailleurs cette petite société, qui s'écarte de la Cour, se crée des rites et des codes propres à elle seule, notamment le fait de se donner des noms de princes, de romans héroïques ou de bergers, avec des connotations antiques,[557] pour se forger une identité idéale. Dans le récit que fait Pellisson de cette journée, et certains madrigaux de Sarasin, l'on sent tout ce que cette réunion a de théâtral.

Cependant, l'on peut être ému en songeant que cette journée des madrigaux fut l'une des dernières journées parisiennes de Sarasin, qui regretta tant Paris durant les remous de la Fronde, et qui devait mourir si misérablement peu de temps après. Cette journée fut sans doute pour l'assemblée du samedi un moment d'amitié rare, entre personnes de qualité, un refuge dans un univers poétique, loin des turbulences de la politique. Dans la campagne contre les bouts-rimés, son dernier texte, Sarasin, en revanche, fait cavalier seul.

7-5 Les bouts rimés

Pellisson rappelle, dans l'introduction au *Dulot vaincu ou La défaite des Bouts-rimés*[558] de Sarasin, l'origine de ce texte. Un prêtre de Normandie, Dulot avait mis les bouts-rimés à la mode en 1647-1648. Cette pratique consistait à donner des mots à la rime et à composer ensuite les vers. En effet, Dulot s'était plaint devant une assemblée d'avoir perdu trois cents sonnets, avant d'expliquer qu'il ne s'agissait que des rimes. Chacun s'amusa dès lors à fournir la contrainte de rimes bizarres. La mode s'évanouit avant de reprendre de plus belle en 1653 et 1654 sous l'impulsion de Fouquet qui s'amusa à composer des bouts-rimés sur la mort du perroquet de son amie Mme du Plessis-Bellière.[559]

Sarasin entre en guerre à sa façon contre cette pratique des bouts-rimés, qui dénature la poésie en la ravalant au rang de simple jeu. Pour ce faire, il écrit en cinq jours un poème héroï-comique contant la lutte des bons vers contres les bouts-rimés, armée dirigée par Dulot.

Ce dernier poème que nous a laissé Sarasin souligne son brio beaucoup plus que les madrigaux précédemment cités. En témoignent la rapidité avec laquelle il a rédigé ses alexandrins, sans avoir même le temps de se relire,[560] l'érudition et le talent dont il fait preuve dans cette parodie de *l'Enéide*, la teneur burlesque de cette nouvelle guerre des parasites, où il ne faudrait pas

[557] Polyandre en est un exemple.
[558] *Infra*, p. 539-554.
[559] En novembre 1653.
[560] « …qu'il n'a pas eu le temps de corriger », écrit Pellisson dans l'introduction, « Sujet du poème », *infra*, p.539.

voir qu'un simple amusement de poète, « un petit ouvrage » ou de « folâtres discours »[561] mais bien un engagement, avec les armes des vers, de l'humour et de la raillerie, pour défendre la vraie Poésie contre les mondains prêts à la transformer en divertissement. Il y a dans *Dulot* un double niveau de lecture, badin, railleur, burlesque, et sérieux. C'est le dernier combat de Sarasin, combat perdu d'avance et néanmoins essentiel, dont l'enjeu est son statut de poète, élu, talentueux,[562] et même le salut de la Poésie française, en passe de devenir un jeu mondain, accessible à tous.

C'est l'un des seuls poèmes qui s'adresse au Prince de Conti, son protecteur, dans le but de le divertir, comme le souligne, à la fin du chant 3, l'instauration d'un suspens pour entretenir l'attention du destinataire et le renvoi du chant quatrième au jour suivant. [563] Sarasin ne mesure pas son éloge :

> Illustre demi-dieu, digne sang de nos rois
> Si parmi les travaux de tes nobles exploits (…)[564]

Notre poète compare implicitement le prince de Conti aux empereurs de Rome, notamment à Auguste, en l'honneur duquel fut écrit l'*Enéide*, sous-texte de *Dulot*.

Avant même d'être sensible à l'humour du texte et à son aspect héroï-comique, l'on peut goûter, comme souvent chez Sarasin, le charme de réminiscences virgiliennes et homériques : qu'il s'agisse du premier vers : « Je chante les combats, l'héroïque vaillance »[565], ou du dernier, chant du cygne de Sarasin :

> Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
> Et son âme en rimant sous les ombres s'enfuit.[566]

C'est dans Dulot également que sont traduits les vers de *L'Enéide* que Sarasin récitera à ses derniers instants.[567] L'on y trouve aussi des réminiscences plus discrètes mais non moins belles : « Par le silence ami d'une profonde nuit »[568] ou encore des images reprises et transformées par le génie propre à la langue française :

> L'Aurore, cependant, éclairant toutes choses,
> Commençait à semer l'horizon de ses roses. [569]

Dulot a la beauté d'un chant du cygne, qui ne traite pas seulement de la mort d'un perroquet ni d'une guerre à mort contre la Poésie française mais qui, en filigrane, tisse le suaire du poète.

---

[561] *Infra*, p.551.
[562] Rappelons que la poésie est considérée comme un don des dieux, ainsi que le rappelle Sébillet, dans son *Art poetique françois*, Paris, 1548 : « Pourtant appelloit Platon les Poetes enfans des dieuz », p 1.
[563] À la manière des troubadours et de Boccace dans le Decaméron, Sarasin donne un aspect oral à son poème, incluant l'adresse au destinataire et le cadre de deux journées de récit. : « Mais que devient Dulot ? Vous le pouvez savoir / Demain, à l'autre chant. Bonsoir, Seigneur, bonsoir. », *infra*, p. 551.
[564] *Infra*, p. 541.
[565] *Ibidem*.
[566] *Infra*, p. 554.
[567] Voir *supra*.
[568] *Infra*, p. 544.
[569] *Ibidem.*

La maîtrise du poète dans l'art de l'épopée s'y révèle dans la construction du récit : attentat de Dulot, soulèvement d'une armée, présentation des deux camps, récit de la bataille, châtiment des vaincus, rebondissement final et anéantissement de l'infâme Dulot, mais également dans l'utilisation des *topoï* épiques : les interpellations : « Muse, raconte-moi »[570], les comparaisons animalières :

> Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières
> Aux travaux de l'été les fourmis ménagères (…)[571]

ou naturelles :

> Avec le même bruit qu'aux forêts éloignées
> Tombent les chênes vieux sous l'effort des cognées (…)[572]

Car nul ne peut parodier ce qu'il ne maîtrise pas au préalable. Et l'un des derniers aspects mais non des moindres, de ce texte, c'est son humour. La galerie des grotesques y est savoureuse : Dulot, en « mâtin » enragé, fils du Herty, fou des Petites-Maisons, le monde de la lune et ses créatures, ainsi que les armées des Bouts-Rimés : Chicane et ses procès, Capot et son peuple de cartes,[573] Pot autour duquel on tourne, Soutane, compagne de Dulot, Diaphane et ses acolytes, Tripot et ses soldats noirs et sales, Chabot et ses monstres, Profane et ses personnages mythologiques, les cruches fantasques et leur chef Coquemar, Jacquemart, les Barbes, etc. Sarasin joue avec les expressions associées à ces mots ou leurs connotations littéraires : les barbes éveillent le souvenir de Don Quichotte et le châtiment de Jaquemart est comparé, comiquement, au supplice de Sisyphe et de Tantale. Subtilement, la description de l'armée des Bons-vers permet une définition des différents genres où se sont illustrés les grands poètes français, et la bataille occasionne des jeux de mots : « Traîtres, vous payerez, dit-il, les pots cassés ! » [574]ou des allusions plaisantes : « Le sonnet étonné branle sur ses tercets »,[575] « Il fend un madrigal »[576], sans oublier cet habile rappel des bienséances :

> Oser devant mes yeux ensanglanter la scène !
> Vous transgressez la règle (…)[577]

Ainsi, *Dulot vaincu*, le dernier poème de Sarasin, est-il intéressant à plus d'un titre et ce serait une erreur de ne voir en lui qu'un divertissement. Bien au contraire, il incarne le combat du poète contre la dérive de la poésie mondaine en pratique ludique.

Mais l'œuvre de Sarasin n'est pas seulement une œuvre composée au hasard des circonstances et des querelles littéraires. C'est avant tout une œuvre personnelle, d'une grande richesse, qui, tout en étant héritière de maintes sources, ne doit à personne son talent singulier.

---

[570] *Infra*, p. 545.
[571] *Infra*, p. 547.
[572] *Infra*, p. 551. Voir aussi : « Tel qu'au fort de l'été, lorsque la canicule,/ tarissant les ruisseaux, fend la terre et la brûle », *infra*, p. 553.
[573] Sarasin avait imaginé avant Lewis Carroll ce bataillon de cartes à jouer.
[574] *Infra*, p. 548.
[575] *Ibidem.*
[576] *Ibidem.*
[577] L'épique déplore en ces termes le carnage du bataillon tragique, évoquant la règle de bienséance propre à la tragédie clasique, *infra*, p. 550.

IV une oeuvre éclectique

Les études sur Sarasin portent souvent sur un aspect de son œuvre : le caractère précieux ou galant,[578] l'inspiration pastorale,[579] l'aspect burlesque,[580] rarement sur son œuvre épique, historique, politique ou érudite, ni sur le caractère éclectique de l'ensemble de son œuvre. Force est de constater néanmoins que Sarasin brille, quel que soit le genre qu'il aborde.

On ne peut manquer d'être frappé, en effet, à la lecture de l'œuvre de Sarasin, par l'amplitude des genres[581] et des formes qu'il aborde, tant en prose qu'en vers : récit historique, plaidoyer, dissertation, discours, dialogue, lettre, épopée, poème héroï-comique, élégie, églogue, madrigal, ode, chanson, sonnet, ballade, stances, épître, épigramme[582]… Remarquons que Sarasin ne s'est pas essayé au roman, même si certains personnages, comme Gildipe dans *Rollon*, ont des traits et une consistance romanesques. D'ailleurs le roman est souvent connoté péjorativement lorsqu'il l'évoque : « vertu de roman »,[583] « son nom de roman ».[584] Le mot, de même que le terme « fable », connote chez Sarasin l'aspect fictif, faux, voire enjolivé :

> Le personnage de Sylvandre,
> Ne sied bien que dans un roman.[585]

C'est cette variété de l'œuvre sarasine que met en évidence Pellisson dans la partie IX de son *Discours,* [586] intitulée « Du genie de M. Sarasin pour tous les divers genres d'escrire » :

> Exceller en un seul genre d'escrire, c'est beaucoup ; exceller en plusieurs & presque opposez, comme M. Sarasin, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un génie.[587] (…) Mais ce qui nous arrache malgré nous toute nostre estime et toute nostre admiration, c'est un esprit qui, agissant par ce principe general & universel dont je viens de parler, & possedant les idées de tous les divers genres d'escrire, passe de l'un à l'autre avec une extreme facilité ; comme un habile imprimeur qui, ayant devant luy tous ses caractères distinguez en leurs différentes cellules, choisit sans hesiter & sans se mesprendre les grands, les petits ou les moyens, suivant que la beauté de son travail le demande.Quelque chose qu'entreprenne un génie de cette sorte, il semblera s'y estre appliqué de tout temps & tout entier. Le Prothée des fables & le cameleon des naturalistes ne changeront pas plus facilement que luy [588] (…) Il accordera les choses sérieuses &

[578] Voir *La Préciosité* de Lathuillère, et la thèse de Lidmilla Stecher, *op.cit.*
[579] Voir l'article de Jean-Pierre Chauveau, « Sarasin et l'inspiration virgilienne », in *La Basse-Normandie et ses poètes à l'époque classique*, Cahiers des Annales de Normandie, n°9, 1977, p. 169-178.
[580] Nédélec, Claudine, *Les Etats et empires du burlesque*.
[581] Même si la notion de « genre » au XVIIème siècle ne correspond pas aux « genres » littéraires du XXIème siècle.
[582] Conrart souligne cet aspect dans *Epistre de M.Conrart à M. Sarasin sur l'assaut des Madrigaux fait aux Marests le samedi 20 décembre 1653,* in *Recueil Conrart 5414 :* « Comment ! Rien ne vous embarrasse / Ni le Louvre, ni le Parnasse, / Tous les labeurs vous sont égaux/ Affaires d'Estat, Madrigaux, Ambassades & Chansonnettes, Traittez importants & fleurettes ! »
[583] Chanson, *infra,* p.241.
[584] *La Seine parlant à la fontaine de Forges, infra*, p.382.
[585] *À Melle de Verpilière, infra*, p.508.
[586] *Discours* de Pellisson, *op.cit*., p.31.
[587] *Op. cit*., p 32.
[588] *Op.cit.,* p. 34.

> les galantes ; pour estre capable de la poësie la plus sublime, il ne sera pas incapable de la plus basse. Ses vers ne l'empescheront pas d'escrire raisonnablement en prose ; s'il sçait escrire une histoire, il ne laissera pas de sçavoir faire un dialogue ou une dissertation ; pour estre admirable en une langue, il ne luy sera pas impossible de se faire admirer en une autre. Tels sont les genies du premier ordre, & tel paroistra, si je ne me trompe, dans ce volume le genie de M. Sarasin. »[589]

La métaphore du caméléon est d'ailleurs reprise par Dominique Bertrand dans son article « Eloge du caméléon : la poétique galante de J. F. Sarasin »,[590] pour mettre en évidence son talent de polygraphe, parfaite illustration de l'honnête homme, qui excelle en tout mais « ne se pique de rien ».[591] Sarasin lui-même offre de son art une belle allégorie dans le portrait de Vertumne :

> Ce fut dans les jardins que Vertumne[592] autrefois
> Soumit Pomone aux amoureuses lois,
> Lui qui pouvait toujours, effroi de la nature,
> Tromper les yeux et changer de figure.
> Car s'il tenait des blés, il semblait plus hâlé
> Qu'un moisonneur que le chaud a brûlé ;
> S'il portait une ligne, il avait le visage
> De ces pêcheurs qui suivent le rivage ;
> Il abusait les yeux de moment en moment,
> Trouvant cents corps en un corps seulement.[593]

Force est de constater, à la lecture de l'œuvre de Sarasin, plus vaste et érudite que celle de son prédécesseur Voiture, dont Sarasin est considéré à tort comme le pâle imitateur, que l'élève a sans doute dépassé le maître.

1-Genres et formes illustrés par Sarasin

Si l'on reprend la terminologie des genres propres au XVIIème siècle (poésie lyrique, épique, dramatique), héritée de la *Poétique* d'Aristote,[594] nous pouvons constater que Sarasin s'est illustré dans les deux premiers et surtout dans la poésie lyrique. Il n'a pas composé de pièces de théâtre, même si certaines épîtres[595] et le *Discours de la tragédie* attestent pourtant son intérêt pour les ouvrages dramatiques et pour la vie théâtrale parisienne.

---

589 *Op cit*, p.35.

590 Bertrand, Dominique, « Eloge du caméléon : la poétique galante de J.F. Sarasin », in *Poétiques de l'indéterminé*, P.U, Clermont-Ferrand, 1998, p. 45-64.

591 La Rochefoucauld, Maxime 203, *op.cit*., p.112.

592 Divinité des saisons et des arbres fruitiers. Il se déguise en vieille femme pour séduire Pomone.

593 *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*, *infra*, p.352-353.

594 Dans la *Poétique*, Aristote développe de nombreux chapitres sur l'épopée et la tragédie. Néanmoins, il évoque les poèmes lyriques dans le chapitre 1, dans les expressions : « la plûpart des airs de flute & des pièces de lyres » et « Poëtes elegiaques ». Voir la traduction de la *Poëtique* d'Aristote par André Dacier, Paris, Barbin, 1692, p.2 et 3.

595 L'épître *À M. le Comte de Fiesque*, par exemple, *infra*, p. 397-402.

A-La poésie épique

Dans la *Poétique* d'Aristote, l'épopée est définie par rapport à la tragédie. Comme elle, elle est « imitation d'hommes nobles dans un récit versifié, mais le fait qu'elle emploie un mètre uniforme et qu'elle est une narration les rend différentes »[596]. L'intervention du merveilleux y est importante. Par ailleurs, épopée et tragédie se distinguent en ce qui concerne leur étendue : « l'épopée n'est pas limitée dans le temps ».[597] Enfin, le narrateur intervient dans l'épopée pour commenter l'action. Cette définition est complétée par Jacques Peletier dans son *Art poétique* en 1555. Selon lui, l' « œuvre héroïque » « donne le prix et le vrai titre de poète ». Il mentionne le « sujet héroïque : qui sont les guerres ». Le poème héroïque est une « forme et image de l'univers ». « En premier lieu, le poète commence par l'invocation des Dieux, ou, le plus souvent, des muses. » [598] C'est Chapelain qui introduit le terme « épopée » dans la langue française dans sa « lettre ou discours (…) portant son opinion sur le poème Adonis du chevalier Marino », en 1623 [599].

Sarasin, quant à lui, a écrit deux fragments épiques, *Rollon conquérant*[600] et *De la Guerre espagnole*[601] et deux parodies d'épopées : le *Bellum parasiticum*,[602] et *Dulot Vaincu*,[603] dont le sujet est proche. Le *Bellum parasiticum*, sans être véritablement construit comme une épopée, contient des passages épiques et parodiques, comme la liste de l'armée des parasites et l'ébauche d'un siège. Dans *Dulot vaincu*, il est question, en quatre chants, de la guerre des Mauvais Vers contre les Bons Vers. Etre capable de s'illustrer dans un genre et de le parodier est le signe d'un grand talent mais peut-être aussi de la mauvaise conscience du poète par rapport au genre, de sa prise de distance. D'ailleurs Sarasin n'a jamais terminé ses épopées, suggérant ainsi que la littérature de guerre n'était pas sa spécialité, ainsi qu'il l'affirme à mainte reprise : « Je n'ai pas un esprit à chanter des batailles ».[604] Les nombreux échos entre *De la Guerre espagnole* et *Dulot vaincu*, soulignent cette prise de distance du poète à l'égard du genre épique : l'*hybris* de Dulot, « rempli de fureur »[605], fait écho à l'*hybris* des Espagnols, la Chicane est la version burlesque de la Discorde, comme la liste des Bouts-Rimés est l'équivalent burlesque de la liste des alliés des Espagnols. Les récits de combats, la présence, dans l'un et l'autre texte, de la « Renommée », les réminiscences virgiliennes, sont autant de liens entre le fragment épique et sa version parodique. Quant à la fin de *Dulot*, elle est l'exact pendant de celle de Manfrède dans *Rollon conquérant*, toutes deux étant inspirées de la mort de Turnus dans l'*Enéide*.[606]

En ce qui concerne les deux fragments, *Rollon Conquérant* et *De la Guerre espagnole*, remarquons que Sarasin y reprend de nombreuses caractéristiques du genre épique : l'invocation

[596] Aristote, Poétique, (1449 b) traduction de Michel Magnien, Le Livre de Poche, 1990, p. 109.
[597] *Ibidem.*
[598] Jacques Peletier du Mans, *Art poétique*, Lyon, Jean de Tournes et Guil. Gazeau, 1555, p. 73.
[599] Voir Bruno Méniel, *Renaissance de l'épopée*.
[600] *Infra*, p. 253-265.
[601] *Infra*, p.295-305.
[602] Sarasin, *Œuvres,* édition établie par Paul Festugière, tome II, p. 508 à la fin.
[603] *Infra*, p. 539-554.
[604] Stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p. 221-222.
[605] *Infra*, p.553.
[606] Virgile, *L'Enéide* (Ier siècle avant J.C), Paris, Garnier frères, 1965.

et l'intervention du poète,[607] l'opposition manichéenne de deux armées,[608] la participation de la nature aux combats :

Et toute la forêt répond en mugissant.[609]

L'on y trouve aussi les passages obligés du genre épique : la liste des guerriers, offerts comme des modèles de vaillance, les scènes de bataille[610] ou de combat singulier,[611] la description du *locus terribilis*, [612] la harangue des personnages, leur joute verbale avant les combats, soulignée par l'exaltation du dire : « Il dit, et… » [613]. Relevons aussi certains procédés rhétoriques tels que les accumulations : « Surprend, dompte et détruit »,[614] les locutions figées : « juste querelle »,[615] « injustes desseins »,[616] le présent de narration : « Il jette tout autour des regards furieux »,[617] le lexique de la guerre, la comparaison des humains à des phénomènes naturels et à des animaux [618] ou encore l'hypotypose. [619]

Néanmoins, ces deux fragments épiques, *De la Guerre espagnole* et *Rollon conquérant*, sont aussi éloignés l'un de l'autre que le *De bello civili*,[620] l'est de *La Jérusalem délivrée* du Tasse,[621] les deux sources d'inspiration de Sarasin. En effet, l'un privilégie une perspective large et historique, l'autre est un récit centré autour de quelques personnages saillants.

De la Guerre espagnole, en effet, commence par un long exorde historique, rappelant la découverte de l'Amérique par les Espagnols et les actes barbares perpétrés à cette occasion, puis les guerres d'Italie, où Sarasin voit les prémices de la guerre de 30 ans. Même si le récit devient mythologique et merveilleux ensuite, avec la description de l'antre, l'apparition du démon et de la Fortune, l'évocation des esprits infernaux, des furies, l'apparition de la Discorde puis de la paix, de nombreuses allusions historiques jalonnent le texte, et les personnages sont historiques : Louis XIII, Richelieu, Condé… L'interprétation des faits est partisane : les Espagnols sont présentés

---

[607] Avec une prétérition : « O ciel, dois-je montrer aux siècles à venir / un crime dont il faut perdre le souvenir ? », *infra*, p. 297.

[608] Les Frisons contre les Saxons, les Espagnols contre les Français, l'armée du mal étant associée à la notion d'*hybris*. Cette notion grecque, synonyme de démesure, est incarnée par les Espagnols dans *La guerre espagnole*. Leur ambition, leur sacrilège (emprisonnement de l'archevêque de Trèves), sont des signes de transgression. Quant à Manfrède, son orgueil et ses blasphèmes sont marqués aussi par la démesure.

[609] *Rollon*, *infra*, p.263.

[610] Voir *De la Guerre espagnole*.

[611] Le duel de Rollon et de Manfrède dans *Rollon conquérant*, avec la présence de l'objet typique de certaines chansons de geste : l'épée magique, même si celle de Rollon ne possède pas de nom (comme Durandal de *La Chanson de Roland*).

[612] L'antre du démon dans *La guerre espagnole*.

[613] *De la Guerre espagnole*, *Infra*, p. 305.

[614] *Rollon*, *infra*, p.254.

[615] *De la Guerre espagnole, infra*, p. 299.

[616] *Op.cit*., p. 300.

[617] *Rollon*, *infra*, p. 259.

[618] Les comparaisons aux grues dans *De La guerre espagnole*, ou aux taureaux dans *Rollon*, introduites par le vecteur de comparaison épique : « Comme on voit… »

[619] L'apparition de la Discorde dans *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.304.

[620] *De bello civili*, chapitres 119 à 124 du *Satyricon* de Pétrone (Ier siècle). Voir Pétrone, Aulu-Gelle, Apulée, *Œuvres complètes*, collection des auteurs latins avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1860.

[621] Epopée de la Renaissance. Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, (1590), Paris, Flammarion, 1997.

comme des barbares, alliés des Enfers et des Démons, alors que la France est l'alliée de la Fortune et de la Paix.

Rollon conquérant, en revanche, ne cherche pas l'allusion historique. Sarasin fait le choix de personnages semi-légendaires, comme Rollon,[622] ou littéraires, comme Clorinde, Gildipe, Guelfe, personnages de la *Jérusalem délivré*, et d'autres issus d'univers différents. La liste des noms propres témoigne d'un syncrétisme anhistorique, y compris le nom de l'antique cité de Barce, située en Libye, et dont Sarasin dote les Frisons. L'originalité de Sarasin, dans *Rollon conquérant*, consiste à faire glisser l'épique vers le romanesque. En effet, le récit est centré sur les personnages principaux et se déroule sur le plan humain. D'ailleurs, les portraits des personnages sont plus développés que dans *De la Guerre espagnole*. Même si l'aspect manichéen, propre à l'épopée, est présent dans *Rollon* comme dans *De la Guerre espagnole*, puisque le « cruel » [623] Manfrède, le Saxon, s'oppose à Rollon, le « bon danois »,[624] les personnages sont par ailleurs dotés de traits physiques et psychologiques, surtout Gildipe, la belle captive, la belle plaintive, figure de la femme abandonnée. Son *lamento*, dans le fragment II, est pathétique, et enrichit l'épopée d'une dimension sentimentale. Le héros épique n'est plus le monstre[625] ni la brute sanguinaire ; il devient sensible à l'amour, comme Rollon. D'ailleurs, certains attributs de la Discorde, dans *De la Guerre espagnole*, tels que la fureur, deviennent des caractéristiques humaines dans *Rollon*. Manfrède et Rollon sont « furieux »[626] tour à tour, comme le Roland de L'Arioste. La thématique de l'amour, la présence féminine, le pathétique, font tendre l'épique vers le romanesque, mais pas seulement. Nous remarquerons, dans le fragment I, notamment, l'enchâssement des récits et des discours, qui est propre aux romans du XVIIème siècle tels *L'Astrée*[627] ou *Le grand Cyrus*.[628] En effet, le discours de Gildipe contient un récit, où s'enchâsse le discours de Tussilon, dans lequel prend place son récit, où s'insèrent le discours passé de Tussilon et la réponse de Manfrède. Trois temporalités sont ainsi emboîtées : présent, passé lointain et passé proche.[629]

D'autre part, les deux fragments épiques se distinguent nettement, dans la mesure où *De la Guerre espagnole* a un aspect très visuel, avec de nombreuses descriptions de combat et des hypotyposes donnant à voir des monstres terrifiants, tandis que *Rollon conquérant* joue sur l'aspect théâtral et pathétique : en effet, les fragments contiennent de nombreux discours de personnages, empreints d'émotion, comme le *lamento* de Gildipe, et Sarasin fait souvent mention des auditeurs, dans le fragment I ou des spectateurs, dans le fragment II et de leurs réactions. Tels les membres d'un chœur, ils orchestrent les émotions des personnages.

---

[622] Rollon, viking semi-légendaire à l'origine du duché de Normandie, qui inspira *Le Roman de Rou*, écrit par Wace, au XIIème siècle, juste avant *Le Roman de Brut*, sur la légende arthurienne, aurait pu avoir la fortune littéraire du roi Arthur. L'on comprend que Sarasin, amoureux de la Normandie, ait été inspiré par cette figure.
[623] *Rollon*, *infra*, p. 260.
[624] Op.cit., p. 263.
[625] Comme la Discorde dans *De la Guerre espagnole*.
[626] *Rollon*, *infra*, p. 263.
[627] *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé.
[628] *Le grand Cyrus*, de Melle de Scudéry.
[629] Le présent du discours de Gildipe, le passé de son enfance, jusqu'à la rencontre avec Manfrède, le passé proche de la guerre entre les Frisons et les Saxons, où s'insère l'épisode de Tussilon, qui lui-même rappelle le passé lointain de sa jeunesse et le passé proche du conflit.

Ainsi, ces deux fragments épiques sont très différents. Par ailleurs, leur inachèvement et la parodie qu'en offre le poète lui-même dans *Dulot vaincu*,[630] montrent que Sarasin ne privilégie pas ce genre littéraire. Il s'est surtout illustré dans le genre lyrique.

B-La Poésie lyrique.

Les formes poétiques où se déploie le talent de Sarasin, dans le genre lyrique, sont nombreuses, et issues de différents héritages : l'héritage de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance. Nous évoquerons également les formes mondaines et les cas particuliers.

B-1 Formes héritées de l'Antiquité.

Le génie de Sarasin épouse à merveille les formes poétiques héritées de l'Antiquité : l'élégie, l'épître, l'églogue, l'ode, l'épigramme.

B-1-1 L'élégie.

L'élégie a pour origine le thrène, lamentation funèbre chantée par les aèdes lors de funérailles, dans la Grèce antique. *Elegeia* signifie d'ailleurs chant de mort. Le thrène se retrouve aussi dans la tragédie sous la forme des déplorations chantées par le chœur. Illustrée en Grèce antique, l'élégie aborde alors tous les thèmes : élégie politique et guerrière de Callinos et Tyrtée, philosophique et morale avec Xénophane et Théognis, les thèmes des festins, des plaisirs de l'amour et de la fuite du temps chez Mimnerme et Simonide. Les poètes alexandrins, tel Callimaque, au IIIème siècle après J.C, y déploient les sentiments amoureux et l'érotisme. Mais ce sont les *Novi poetae* comme Catulle, au Ier siècle avant J.C., admirateurs de la poésie alexandrine, qui vont véritablement contribuer à façonner l'élégie et dans leur sillage les poètes de l'époque augustéenne : Virgile, Tibulle, Properce, Ovide. Avec eux, l'élégie devient subjective, exprimant une expérience intime, les plaisirs et les peines de l'amour. Si le distique élégiaque existait déjà en Grèce, ce sont les Latins qui ont harmonisé l'expression des sentiments et la métrique, grâce à l'alternance d'hexamètre et de pentamètre dactyliques, créant un rythme boîteux, au « développement heurté, comme brisé par un sanglot ».[631]

La Renaissance remet à la mode l'élégie. Sébillet la rapproche de l'épître, [632] dont elle se distingue par son sujet.[633] Jacques Peletier indique dans son *Art poétique* l'évolution de cette forme

[630] *Infra*, p. 539-554.
[631] Pierre Grimal, *Le lyrisme à Rome*, Paris, PUF, 1978, p. 117.
[632] Voir *Les Héroïdes* d'Ovide, traduction nouvelle, Paris, Debarle, 1797, qui sont des épîtres élégiaques. Néanmoins, chez Sarasin l'élégie, lyrique, se distingue nettement de l'épître, dont les vers tendent vers la prose (quand la missive elle-même n'est pas un mélange de vers et de prose.)

poétique : « La première matière de l'élégie furent des choses tristes : comme lamentations, déplorations sur les morts, doléances des cas piteux : ainsi même que sonne le mot en grec. » [634] « Et même les épitaphes des morts se font en vers élégiaques. Toutefois on a gagné depuis à l'accommoder aux choses joyeuses, c'est à savoir aux propos d'amours. » [635] Quant à sa forme, selon les dictionnaires Furetière, Richelet, et le dictionnaire de l' Académie, elle est constituée d'alexandrins en rimes plates. En France, elle est pratiquée par Marot, Ronsard, Desportes, puis au début du XVIIème siècle par Théophile de Viau, Mathurin Régnier, et le groupe des Illustres Bergers, notamment Nicolas Frénicle. Voiture n'a écrit que deux élégies. Il faut évoquer aussi la forme poétique de la consolation, illustrée par Malherbe et dont on trouve un exemple chez Sarasin, qui procède directement de l'étymologie du terme puisqu'il s'agit d'un poème de deuil.

Sarasin a composé cinq élégies,[636] trois nommées « élégie »,[637] deux possédant un titre : *Le changement de Thyrsis, à Damon. Elégie*, comprenant 168 vers et *Elégie. Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*, composée de 24 vers.

Fidèle en cela à la tradition élégiaque, Sarasin y développe le thème de la douleur, et le thème de l'amour. L'élégie, « Non, non, n'y pensons plus.. »[638] rappelle les plaintes d'Ariane dans *Les Noces de Thétis et Pélée*,[639] et les *Héroïdes* d'Ovide[640] ; la confidence de Thyrsis à Damon ressemble à l'élégie LXVIII de Catulle, adressée à Manlius et l'élégie *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie* évoque le personnage de Vertumne comme l'élégie II du livre IV des *Elégies* de Properce.[641] On retrouve aussi dans les élégies de Sarasin les blessures du cœur chantées dans les élégies de Properce et l'aspect bucolique de celles de Tibulle. L'énonciation est propre à l'élégie également, avec l'usage de la première personne, désignant le poète lui-même ou donnant voix à un personnage, comme dans les *Héroïdes* d'Ovide. Mais il semblerait que l'élégie de Sarasin imite davantage celle de Théophile de Viau [642] ou de Mathurin Régnier [643] : le premier pour le ton de la

---

[633] Voir Sébillet, Thomas, *Art poetique françois*, Paris, 1548, p. 60 : «…l'Elegie est triste et flebile : et traitte singuliérement les passions amoureuses (…) l'épistre garde sa forme de superscriptions et soubzscriptions, et de stile plus populaire »

[634] Jacques Peletier, *op.cit*., avec une orthographe modernisée.

[635] *Op.cit*., p. 68.

[636] L'on peut ajouter à ce corpus les stances de consolation : *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse, infra,* p. 356-361.

[637] *Infra*, « Non, non, n'y pensons plus », p.525-527 , « Dessus le point qu'on voulait vous écrire », p.294-295, et « Quand vous me puniriez », p. 451-454.

[638] *Infra*, p. 525-527.

[639] Poème de Catulle, LXIV. Voir *Les Œuvres de Catulle, Tibulle et Properce*, nouvelle édition très soigneusement revue par A. Valatour, Paris, Garnier, 1860, p. 63 et suivante.

[640] L'épître VII de Didon à Enée, *op. cit*. p. 55 ou d'Ariane à Thésée, p. 81.

[641] Voir *Œuvres de Catulle, Tibulle et Properce*, nouvelle édition très soigneusement revue par A. Valatour, Paris, Garnier, 1860, p. 414 et suivantes.

[642] Voir Théophile de Viau, « élégie », in *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier, 1926, p. 132 à 135 : Un amant désolé, mélancolique, sombre, / Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre, / Baisait aux bords de Loire, en flattant son ennui, / L'image de Calliste errante avecque lui (…) Tout ce que fait Damon pour divertir ma peine (…) Je passe tout le jour à rêver seulement ». Ces vers ont sans doute nourri Sarasin, écrivant : « Damon, cher confident de mes inquiétudes (…) Et qui seul me calmer mes plus fâcheux ennuis (…) Que je rêve toujours… »

[643] Voir *Oeuvres complètes* de Régnier, Paris, Lequien, 1822. « Non, non, j'ai trop de cœur pour lâchement me rendre, / L'Amour n'est qu'un enfant (…) Rebelle à sa grandeur, je le veux affronter » (élégie 1, p 298 à 304) « Que j'eusse moins failli si j'eusse moins aimé…./….(élégie 2, p. 313) « Non, je croyais tout d'elle, il faut que je le die, / Et tout m'était suspect hormis la perfidie », (élégie 3, p 314.)

confidence, l'expression de la plainte amoureuse, de la mélancolie, l'autre davantage pour l'expression de sentiments plus violents comme la jalousie ou la colère.

La première originalité de Sarasin, c'est d'avoir construit deux élégies en dyptiques, qui ont un lien fort avec la tragédie [644] : celles qui n'ont qu'un titre rhématique,[645] et comptent 86 alexandrins. En effet, chacune d'entre elles a des affinités, soit avec le monologue délibératif : « Non, non, n'y pensons plus, employons mieux nos pleurs », soit avec la tirade :

> Quand vous me puniriez de mon audace extrême,
> Enfin, il le faut dire, Orante, je vous aime.[646]

La première ressemble au monologue d'une amante abandonnée, Sylvie, délibérant sur le meilleur moyen de se venger. La seconde, qui effleure l'idée éventuelle de vengeance, semble une tirade de déclaration d'amour, d'un amant à la belle Orante. D'ailleurs les deux élégies, par le choix des prénoms évoqués, font explicitement référence à deux pièces de théâtre : la tragicomédie *Orante,* [647] (1636), de George de Scudéry, dédiée à Mme de Longueville, pour la première, et la tragicomédie pastorale du Tasse, *L'Aminte,*[648] pour la deuxième. Elles constituent un dyptique, l'une évoquant l'orée de l'amour et l'autre son couchant, l'une donnant voix à l'amant martyr, déclarant sa flamme, l'autre à la belle abandonnée méditant sa revanche.

Le personnage de Sylvie, tel qu'il apparaît dans la seconde élégie, a de fortes affinités avec les héroïnes tragiques et les personnages des *Héroïdes* d'Ovide. Son amour s'exprime avec outrance, comme le soulignent les images conventionnelles des flammes : « mon cœur enflammé », « brûlait d'une si vive flamme » et des « fers », et les termes hyperboliques : « le plus parfait amour ». Au lexique de l'amour s'ajoute celui de la douleur : « extrême malheur », « cris de douleur », « démon du désespoir ». Par ailleurs le personnage de Sylvie est possédé par un désir de vengeance, qui frôle la folie [649] et se manifeste par le choix d'un vocabulaire guerrier :

> Vengeons-nous aujourd'hui de ce brave vainqueur.[650]

Au désir criminel de donner la mort à son amant se substitue une vengeance longuement distillée, avec une inversion des rôles. Sylvie forme en effet le vœu que ses larmes gagnent son amant, et projette de lui faire subir la loi du talion, en provoquant auprès d'autres amants sa jalousie et ses regrets.

Les termes par lesquels elle interpelle Aminte : « perfide », « traître », sont propres aussi à l'univers tragique. Enfin dans les fluctuations de l'énonciation, les différentes apostrophes, se lit l'évolution des délibérations de Sylvie. Elle manifeste son refus de s'abandonner aux larmes :

---

[644] Voir le livre III des *Amours* d'Ovide pour les accointances de l'élégie et de la tragédie : *Les Amours*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 123.
[645] Genette, *Seuils*, Paris, Le Seuil, 1987.
[646] *Infra*, p. 451.
[647] G. de Scudéry, *Orante*, Paris, Courbé, 1636.
[648] *L'Aminte* du Tasse, pastorale accomodée au théâtre françois par le sieur de Rayssiguier, Paris, Courbé, 1636.
[649] Voir l'expression « mémoire insensée », *infra*, p.525.
[650] Voir p. 525 à 527 pour cette expression et les précédentes.

« N'y pensons plus », suivi du désir d'oublier : « Souvenirs importuns », puis du désir de vengeance : « Désirs plein de vengeance », et enfin elle est assaillie du « démon du désespoir ».[651]

Quant à l' élégie au sujet d'Orante, qui aborde furtivement l'idée de vengeance, [652] elle donne voix à l'amant « martyr », qui déclare son amour avec le même excès que Sylvie, digne d'une tragi-comédie : « le noble excès d'une flamme parfaite ». L'amour qu'il éprouve est une « audace », un « crime », qui pourrait lui mériter la « foudre » des yeux de la belle Orante. C'est l'audace d'aimer, et non du désamour, qui pourrait être punie de mort :

Si vous voulez ma mort pour punir cette audace.[653]

La seconde originalité de Sarasin consiste à introduire dans la confidence ou la déploration amoureuse une démonstration. En effet, dans l'élégie « Quand vous me puniriez », la déclaration d'amour est suivie de l'exposé des raisons d'aimer la belle Orante : sa beauté physique et morale. De même dans *Le changement de Thyrsis*, où, après un récit des différentes étapes par lesquelles est passé Thyrsis, qui justifient son « changement » et son « humeur sauvage »,[654] est reproduit le discours de persuasion de l'Amour, avec ses trois arguments : l'universalité de l'amour, l'exemple des dieux et les mérites de l'aimée.[655]

Enfin, on remarquera le lien entre la souffrance amoureuse et le fantasme : fantasme de vengeance, dans l'élégie « Non, Non…. » et fantasme de transformation dans « il souhaite être… », où le poète, s'adressant aux « agréables Zéphyrs »[656] puis à « Sylvie », forme le vœu de voler comme Zéphyr, l'amant de Chloris, et de se métamorphoser comme Vertumne, l'amant de Pomone, pour vaincre les rigueurs de Sylvie.

La cinquième élégie de Sarasin pourrait être considérée comme une parodie. Il s'agit d'un texte de dix-huit vers, composé de décasyllabes et d'alexandrins, dont la forme a des affinités avec l'épître et la chanson, étant donné la présence d'un refrain, et même avec un texte en prose. Sarasin y évoque les circonstances d'écriture, de nuit, à plusieurs, et il fait avec désinvolture la liste de tous les lieux communs de l'élégie, pour les rejeter, tant au niveau des thèmes que du style :

En ayant repassé avecque mille efforts
Dans nos esprits : beaux yeux, ravissements, transports,
Eloignements, prisons, désespoir et martyre
On rencontre à la fin qu'on ne saurait que dire.[657]

Enfin les Stances *À Tyrsis sur la mort de sa maîtresse*,[658] peuvent être considérées comme une forme d'élégie particulière, relevant de la *consolatio*. Dans l'Antiquité grecque, il s'agissait d'un

[651] *Infra*, p. 525-527, pour cette citation et les précédentes.
[652] Voir « Si vous causez ma mort, il saura la venger » et « Vous vous plaindrez en vain de m'avoir maltraité », p. 453.
[653] Voir p. 452 à 454 pour ces expressions et celles qui précèdent.
[654] *Le Changement de Thyrsis à Damon*, p. 454.
[655] Les deux derniers arguments étant présents aussi dans l'élégie « Quand vous me puniriez », p. 451-454.
[656] Elégie. *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*, p.352. Le zéphyr est parfois orthographié Zéphyre ou Zéphire pour la rime visuelle.
[657] Elégie, *infra*, p. 294.
[658] *Infra*, p. 356-361. Les stances sont composées de 29 sizains, formés de quatre alexandrins et de deux hexamètres.

genre littéraire argumentatif, en prose, destiné à consoler les affligés, frappés par la mort d'un être cher. Platon, Cicéron, Sénèque, ont écrit des consolations. Au XVIIème siècle, la *consolatio* devient une forme poétique, illustrée par Malherbe, Théophile de Viau, Jean-Baptiste Chassignet. La c*onsolatio*, comme l'élégie, dérive du thrène, chant de deuil. D'ailleurs, les stances de Sarasin donnent voix à Tyrsis, pseudonyme de Lalane, décrit comme une ombre errante et laissent entendre sa plainte :

Hélas ! t'écriais-tu dans le fort du malheur (…)[659]

Mais, plus qu'un poème de déploration, ces stances forment un triple éloge et fondent un triple monument, victorieux de la mort et de la disparition : éloge de la beauté de Cléon,[660] éloge de l'amour fidèle de Tyrsis, « exemple de constance »,[661] comparé au Phénix, à un « brasier »,[662] mais, plus encore, éloge de la poésie. En effet, bien qu'au fil du poème Sarasin ne cesse d'affirmer, *topos* de modestie oblige, son impuissance à écrire cette consolation,[663] s'inclinant tour à tour devant Malherbe, Apelle, et le cygne mourant, mais aussi devant Hercule et Orphée, son poème apparaît, dans la dernière strophe, comme le reflet de cette « merveille » du monde qu'est le mausolée de Cléon, et, bien plus, comme l'ultime monument capable de conserver le souvenir de cette « fameuse histoire d'amour ».[664]

Ainsi, l'élégie de Sarasin n'est pas une simple imitation des élégies traditionnelles. Elle tend vers le genre dramatique ou le genre démonstratif, défini dans la *Rhétorique* d'Aristote[665].

B-1-2 L'épître.

L'épître a souvent été rapprochée de l'élégie. Depuis l'Antiquité, elle « n'est autre chose qu'une lettre missive mise en vers ».[666] Les *Epitres* [667] d'Horace et les *Héroïdes* [668]d'Ovide en ont fourni les premiers exemples. Marot a écrit également des épîtres, suivi par les poètes mondains qui, par ce biais, peuvent informer les habitués du salon de toutes les anecdotes. Voiture, s'il a écrit quelques missives en vers, est meilleur épistolier en prose. Quant à Sarasin, qui a écrit dix-huit épîtres en vers,[669] dont le fameux *Coq-à-l'âne* [670] publié de son vivant, il y excelle.

---

[659] *Infra*, p. 357.
[660] Cléon est comparée à un « phare », ses yeux étant des « soleils », à une fleur fragile, à un « trésor précieux », *infra*, p. 357-358.
[661] *Infra*, p. 356.
[662] *Infra*, p. 359.
[663] « Il faudrait posséder, pour parler en détail / De tous les ornements de ce riche travail, / Cette plume immortelle/ Dont le divin Malherbe a tracé ses écrits / Ou le pinceau d'Apelle », *infra*, p. 360.
[664] *Infra*, p. 361.
[665] *La Rhetorique* d'Aristote en françois, Lyon, chez Antoine et Horace Molin, 1691.
[666] Sébillet, *Art poétique françoys*, II, chapitre VII, De l'Epistre, et de l'Elegie, et de leurs différences, p. 154.
[667] Voir les *Œuvres* d'Horace traduites en français par le P. Tarteron, Amsterdam, Pierre de Coup, 1710.
[668] *Op.cit*.
[669] En comptant les épîtres inédites.
[670] *Infra*, p. 464-468.

L'épître, tout d'abord, comme l'épigramme, est un texte adressé à un destinataire dont le nom est inclus dans le titre : *À Mme de Longueville*.[671] Souvent, la lettre est motivée par l'absence de la destinataire, thème développé dans l'épître, ou par l'éloignement de Paris. Parfois, la date est mentionnée dans le corps de l'épître :

> (…)en l'an six-cent-quarante
> Mis avec trois, afin que je ne mente(…) [672]

Et il arrive que l'épître s'achève par une formule d'envoi :

> A tant, adieu, belles, jusqu'au revoir :
> Que plût à Dieu que ce fût dès ce soir. [673]

Mais Sarasin, qui aime la variété, n'insère pas toujours tous ces éléments dans ses épîtres. L'épître se caractérise généralement par l'absence de strophes et des vers réguliers, octosyllabes ou décasyllabes, mais Sarasin aime réinventer les formes, d'où les « vers irréguliers »,[674] contenant des strophes hétérométriques, glissant de l'impromptu galant à la satire et de la satire à l'églogue.

Par ailleurs, Sarasin privilégiant la souplesse, la fluidité, les mélanges, certains poèmes relèvent de plusieurs catégories, par exemple la *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*,[675] comme l' *Ode de Calliope*,[676] *La Pompe funèbre*,[677] que nous évoquerons plus loin, sont des épîtres particulières, mêlant vers et prose.[678] L' ode *Sur le même sujet* est une missive fictive[679] :

> Dans Rispa, ville délectable
> De notre règne le premier
> Du mois d'octobre le dernier
> Signé Jean qui n'est point béjaune
> Scellé sur pli de cire jaune
> Et plus bas, à ce que j'entends
> De par le Roi, Roger Bontemps. [680]

La fonction principale de l'épître pourrait être la fonction informative, et il arrive que Sarasin se transforme en « gazetier » de la vie théâtrale, comme dans l'épître *À Monsieur le Comte de Fiesque*,[681] ou de la vie à la campagne,[682] mais ce n'est jamais sans originalité ni sans humour. Notre poète, par exemple, aime les pot-pourris, liste d'informations mêlant l'important et le superficiel, le sérieux et l'amusant, sans classement :

---

[671] *Infra*, p. 346-348.
[672] *Etrennes*, *infra*, p. 311.
[673] *Etrennes, infra,* p. 313.
[674] *Infra*, p. 469.
[675] *Infra*, p.475-481.
[676] *Infra*, p. 434-446.
[677] *Infra*, p. 415-433.
[678] Dans l'*Ode de Calliope*, l'ode est enchâssée dans une épître *À Monsieur Arnauld*.
[679] *Infra*, p. 330-332. De même que l'ode *À un ami absent*, *infra*, p. 283-285, où Sarasin se présente comme un badaud de Paris, gazetier de la vie théâtrale, *Le Mélancolique*, adressé à la « Belle Phyllis » et à la « belle Calliste », *infra*, p. 249-252 et *Le Désir de Paris*, où Paris est personnifiée en amante du poète, *infra*, p.314.
[680] Ode *Sur le même sujet*, *infra*, p.330-332.
[681] *infra*, p.397-402. Voir aussi l'ode *À un ami absent*, p. 283-285 et le *Discours V*, p. 205-207, pour les allusions à l'actualité théâtrale.
[682] *À Mme la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers*, *infra,* p. 469-474.

Vous n'allez point chez la Choisy
Nous allons dîner à Précy
Et quelquefois à La Victoire
Pour y lire notre grimoire.
Et mesdames, crevez-moi l'œil
D'une fête comme à Verneuil. [683]

Dans ces quelques vers, la fête est mise sur le même plan que l'office religieux, mentionné plaisammant par le « grimoire ». Mentionnons aussi la gazette inversée *À Mme de Longueville et à sa troupe*,[684] évoquant les intrigues parisiennes, tout en commençant chaque vers par l'anaphore cacophonique : « à Agde », comme pour mieux souligner le regret de la capitale et la vacuité de la vie provinciale. Par ailleurs, l'objet avoué du message n'est souvent pas l'objet principal. La *Lettre à Melle de Verpilière* [685] en est un bel exemple. L'on dirait une déclaration d'amour, mais en réalité l'information essentielle est sans doute celle qui est livrée comme accessoire :

> Vous m'obligerez infiniment de faire un peu de cour pour moi à l'incomparable princesse à qui j'ai tant d'obligation, et de lui demander la continuation de sa protection. [686]

La plupart des épîtres de Sarasin ont pour fonction véritable de maintenir le contact avec le destinataire et de le divertir. D'où des missives amusantes contenant des énigmes, ou insérant des dialogues fictifs, mimant le naturel de l'oral :

Mais Sarasin que faut-il faire,
Me demandez-vous tout de bon.
Voyez-vous, Anne de Bourbon (…)[687]

Dans cette épître *À Mme de Longueville*, Sarasin donne des conseils amoureux à Mme de Longueville, à la manière d'un directeur de conscience, achevant sa missive par la pirouette galante: « laissez-vous baiser. » Le lien est fort entre épître et civilité. Egayer et divertir sont les missions de l'épistolier, comme le montrent bien les *Etrennes*[688] : Sarasin, désargenté, paie ses amis de fictions, de farces, plaisamment : « gabatine », « cassade », « chiens verts à pattes jaunes ». Il souligne les ficelles de son travail de poète, la rime pour l'œil : « dou/ mou », « pardonnez moi si j'ôte l'esse ».[689]

Par ailleurs les épîtres mentionnent régulièrement les circonstances et modalités d'écriture en groupe,[690] « tout d'une tire »,[691] avec un matériel dont le poète fait la liste :

Au lieu d'employer tant de cire,
Tant de plumes à nous écrire
Tant d'encre et tant de papier (…) [692]

---

[683] *À Madame la duchesse de Longueville*, *infra,* p.367.
[684] *Infra*, p.308-309.
[685] *Infra*, p.506-508.
[686] Lettre *À Melle de Verpillère*, *infra,* p.508.
[687] *À Madame de Longueville*, *infra,* p. 490.
[688] *Infra*, p. 311-313.
[689] *Etrennes, infra*, p. 311-313.
[690] *À Mademoiselle de Bourbon*, *infra*, p. 290-292.
[691] *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p.481.

L'envoi est souvent abrupt, cavalier :

> Mettre ici faut la plume au croc
> Car nous allons jouer au hoc.[693]

Enfin, une caractéristique importante des épîtres de Sarasin est cette invention d'un vers naturel,[694] proche de la prose, qui fait tout le charme de sa poésie. Et ce n'est pas anodin si les prosimètres de Sarasin sont des épîtres. L'épître est le laboratoire de réflexion de Sarasin sur la prose et les vers. La lettre est le lieu où s'exprime le mieux cette écriture parlée, rédigée au fil de la plume :

> Tous nos amis se portent bien,
> Et je crois qu'ils prendront la peine [695],

ou :

> Par ma foi quoi qu'on puisse dire, [696]

Ou encore :

> Mais revenons à nos moutons.[697]

Cette « esthétique de la négligence »[698] se caractérise par des expressions familières, dont on use à l'oral, des détails concrets, des expressions du langage courant. L'octosyllabe et les rimes suivies se marient aisément à ce style naturel.

B-1-3 L'églogue

L'églogue, du grec *eklogè*, recueil, florilège, est une forme qui nous vient également de l'Antiquité, avec *Le Livre de Ruth* [699] au XIème avant JC, notamment. Fréquemment associé aux *Bucoliques* [700] de Virgile, œuvre imitée des *Idylles* de Théocrite,[701] le terme a pris le sens de : poème pastoral. Les *Bucoliques* de Virgile sont construites sur deux modèles : le chant amoebée, c'est-à-dire la joute poétique entre deux bergers munis de leur flûte, avec un enjeu, ou la plainte d'un seul berger. L'un comme l'autre sont encadrés par une brève description du paysage et du moment.

---

[692] *À Monseigneur le Duc et à quelques Dames de ses amies*, *infra*, p.352.
[693] *À Madame la duchesse de Longueville*, infra, p. 368.
[694] Ce « stile plus populaire » évoqué par Sébillet dans son *Art poétique françois*, op.cit., p.60.
[695] *Coq à l'âne*, *infra*, p.467.
[696] *À Madame de Longueville*, *infra*, p. 346.
[697] *À Monseigneur le Duc et à quelques Dames de ses amies, infra*, p.352.
[698] Voir « Chapitre IV, Rhétorique de la négligence savante : *urbanitas* et art de plaire », et notamment « 2-souplesse et naturel : la négligence savante », dans Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain*, p. 273 à 352.
[699] *Le Livre de Ruth, Ancien Testament, La Bible*, traduction œcuménique, édition intégrale TOB, Paris, les éditions du cerf, 1989, p. 1609.
[700] Virgile, *Les Bucoliques* et *les Géorgiques*, (Ier siècle avant J.C.), Paris, Gallimard, 1956.
[701] Théocrite, *Idylles*, (IIème siècle avant J.C.) Paris, Firmin Didot, 1833.

Dans les années précédant Sarasin, la fin du XVIème et le début du XVIIème siècle, la pastorale s'épanouit aussi bien dans le roman avec *L'Astrée*[702] d'Honoré d'Urfé, au théâtre avec *L'Aminte* du Tasse et le *Pastor fido* de Guarini,[703] *Les Bergeries* de Racan, [704] *La Silvie* et *la Silvanire* de Mairet,[705] et en poésie avec les églogues de Desportes et de Ronsard, puis de Segrais et *les Idillies* de Vauquelin de la Fresnaye.[706] Sébillet la définit comme :

> un Dialogue, auquel sont introduis Bergers et gardeurs de bestes, traitans soubz propos et termes pastoraus, mortz de Princes, calamitéz de temps, mutations de Republiques, joyeus succés et evenements de fortune, louenges Pöétiques, et téls choses ou pareilles soubz allégorie tant clére, que lés desseins dés noms, dés personnes, et l'adaptation propre dés propos pastoraus aus choses soubz iceus entendues et déduittes, lés facent voir tant clérement, comme s'apperçoit la peinture soubz le verre. [707]

Sarasin a écrit quatre églogues en alexandrins qui font partie de ses plus beaux poèmes : l'églogue sans titre évoquant Daphnis,[708] *Orphée*,[709] *Myrtil ou le nautonier* [710] et une églogue inédite,[711] constituée d'un dialogue entre Lycidas et Thyrsis, arbitré par Damon.

D'un point de vue formel, dans *Orphée*, on retrouve la structure adoptée par les *Bucoliques* de Virgile, avec un exorde présentant un ou deux bergers dans un paysage champêtre :

> Le berger Palémon, et le berger Tityre
> Prenaient l'ombre et le frais du bois et du Zéphyre,
> Pendant que leurs troupeaux fuyant l'ardeur du jour
> Paissaient tranquillement les herbes d'alentour.[712]

Ce préambule est suivi d'un dialogue, puis d'une lamentation de l'un des bergers, avec un changement de voix narrative. La fin de l'églogue, lorsque le berger s'est tu, coïncide avec la fin du jour et le retour des troupeaux vers les hameaux, ou au contraire avec l'aube. Dans le dialogue entre Tityre et Palémon,[713] avec l'évocation des deux « vases », on retrouve la réminiscence du chant amoebée et de la joute poétique. L'églogue inédite relève de la même structure, avec de plus une alternance de distiques accentuant le duel lyrique. Dans les deux autres églogues, il s'agit d'une lamentation solitaire. Remarquons que chacune de ces quatre églogues se passe à un moment différent de la journée : Daphnis, avant l'aube, Orphée, en plein jour, et Myrtil, en fin de journée, avant la nuit, ainsi que l'églogue inédite. Notons aussi que Myrtil n'est pas un berger mais un nautonier, et que Sarasin y déploie une poésie maritime, en contrepoint des trois églogues bucoliques.

---

[702] Honoré d'Urfé, *L'Astrée*(1607), textes choisis et présentés par Jean Lafond, Paris, Gallimard, 1984.
[703] Guarini, *Il Pastor fido* (1590), pastorale dramatique.
[704] Voir *Théâtre du XVIIème siècle*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1975, p. 287 à 391.
[705] Op.cit., p.394 à 593.
[706] Voir *Les diverses poésies* de Jean Vauquelin, sieur de la Fresnaie, publiées et annotées par Julien Travers, Tome II, Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1870.
[707] Sébillet, *Art poétique françoys*, p 159 et 160.
[708] *Infra*, p.244-247.
[709] Infra, p. 391-396.
[710] Infra, p.368-373.
[711] Infra, p. 376-380.
[712] *Orphée*, églogue, *infra*, p. 391.
[713] *Ibidem*.

Certains passages sont inspirés des *Géorgiques* : un passage didactique sur la vie des pêcheurs dans *Myrtil*, et l'histoire d'Orphée.

Ces quatre églogues sont intéressantes et belles à plus d'un titre :

Tout d'abord parce que s'y révèle le génie de la traduction de Sarasin. Certains vers, en effet, sont traduits de Virgile, notamment *Orphée* qui reprend de nombreux passages de la quatrième *Géorgique*. Alain Niderst, dans son article : « Culture antique et galanterie moderne chez Sarasin » [714] montre comment Sarasin déploie, avec la fluidité et l'ampleur de la langue française, ce qui était condensé dans la langue virgilienne, donnant ainsi un équivalent, dans le génie de la langue française, du génie de la langue latine. Ainsi, l'expression latine : *caeruleosque implexae crinibus angues / Eumenides*[715] est-elle traduite par les vers :

Les filles de la nuit avec étonnement
Firent de leurs serpents cesser le sifflement. [716]

Et par moments Sarasin emprunte au latin ses tournures, par exemple les hypallages inversés de *L'Enéide* [717] :

Cependant Eurydice au pouvoir de la Parque
Déjà froide passait dans la mortelle barque.[718]

Notre poète embellit la traduction de la musicalité, de la fluidité, de l'harmonie propre au français, rendues par l'allitération et le rythme régulier, l'imparfait à valeur durative, l'antéposition des adjectifs, épousant la lente traversée de la barque.

En outre, l'on sera sensible aux plaintes élégiaques et lyriques des bergers. Sarasin, souvent léger et railleur dans les autres formes poétiques, se permet dans les églogues d'être nostalgique et plaintif, pour le bonheur du lecteur :

Daphnis l'âme aux douleurs sans cesse abandonné
Lorsque la froide nuit de pavots couronnée
Assoupit nos ennuis et nous force à dormir
Le cœur blessé d'amour ne faisait que gémir.[719]

On appréciera la beauté de l'image du vers 2, la beauté des sonorités, grâce à l'antéposition des compléments de l'adjectif et à la tonalité élégiaque.

Enfin, là où Sarasin excelle, dans l'églogue comme dans d'autres poèmes, l'églogue étant le lieu par excellence où cette veine peut se déployer, c'est dans la description des paysages

[714] Niderst, Alain, « Culture antique et galanterie moderne chez Sarasin », in *XVIIème siècle*, n°186, janvier-mars 1995, p. 39 à 48.
[715] Vers 482-483, *op.cit*., p. 286.
[716] *Orphée*, *infra*, p.394. Sarasin traduit Eumenides par l'élégante périphrase : « Filles de la Nuit ». Et l'on remarquera que la célèbre alltération racinienne existait déjà…
[717] Le célèbre *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram*, Livre sixième, *L'Enéide* (Ier siècle avant J.C.), Paris, Garnier frère, 1965, ainsi traduit par Sarasin : « Allaient dans le silence et dans l'obscurité », dans *Orphée*, *infra*, p.393.
[718] *Orphée*, *infra*, p.395.
[719] Eglogue, *infra*, p.244-247.

bucoliques. Là, Sarasin devient plus concret, ses vers plus cadencés, mélodieux, limpides, là se manifeste le charme si particulier de sa poésie, ainsi dans ces trois vers :

> Ces bois, disait Tityre, et leur épais ombrage,
> Et le doux tremblement de l'herbe et du feuillage,
> Et le chant des oiseaux t'invitent à chanter. [720]

La beauté de ce passage a trait aux sonorités, aux images, à la rime. Et lorsque Sarasin aborde le domaine maritime, nous sommes sensibles encore au charme de ses descriptions, charme des marines, inspirées peut-être de souvenirs d'enfance à Hermanville-sur-mer, que l'on songe à la description du palais merveilleux des Néréides, ou à la description des filets de pêche. Dans ce passage-ci, les termes sont poétiques et l'on remarquera les allitérations, soulignant la légèreté et la beauté des filets :

> Et de tissus noueux, de rets entrelacés,
> Des sennes qui jamais ne sont en vain jetées(…)[721]

B-1-4 L' ode

Du grec *ôidé*, poème chanté, l'ode existe aussi depuis l'antiquité. En Grèce, on distinguait déjà l'ode pindarique, héroïque, chantant les guerriers, les hauts faits, composée de trois strophes : strophe, antistrophe et épode, et l'ode anacréontique, plus légère . Quant à la tradition latine, elle est constituée des *Odes* d'Horace. Ronsard reprend cette bipartition dans son recueil d'odes, ainsi que la structure : strophe, antistrophe, épode, parfois dupliquée ou triplée au sein d'une même ode. Avec Malherbe, l'ode sera exclusivement la forme associée à l'héroïsme et au sublime. La plupart de ses odes sont constituées de dizains isométriques.[722] Remarquons que Voiture n'a écrit aucune ode.

Chez Sarasin, l'on trouve onze odes, de différents types : l'ode héroïque, et l'ode burlesque. L'ode héroïque est l' héritière de Malherbe et avant lui de Pindare : l'ode *Sur la prise de Dunkerque*,[723] l' *Ode de Calliope sur la bataille de Lens*,[724] l'ode *À M. de Chavigny*,[725] l'ode *Description du cabinet de M. D. C.* [726] Néanmoins, nous verrons que le lyrisme pindarique est parfois tempéré par la galanterie. D'autres odes sont nettement légères, soit burlesques : *La Pomme* ,[727] « Toi qu'on n'a jamais appelée »,[728] ode *Sur le même sujet*,[729] soit galantes et anacréontiques : l' ode *Rien n'est si inconstant que Sylvie*,[730] l' ode *À M. le duc d'Anguien* ,[731] l' ode *À Chapelain*,[732] l' ode *Réponse à un défi*.[733]

---

[720] *Orphée*, *infra*, p.391.
[721] *Myrtil*, *infra*, p.369.
[722] Odes en octosyllabes, *À Monseigneur le duc de Bellegarde, grand escuyer de France*, p. 53 ou alexandrins, *Ode pour le roi allant chastier la rebellion des Rochelois et chasser les anglois, qui en leur faveur estoient descendus en l'isle de Ré (1626-1628), p. 83,* in Malherbe, *Œuvres poétiques,* Paris, Garnier-Flammarion, 1972.
[723] *Infra*, p.384-387.
[724] *Infra*, p. 434-446..
[725] Infra, p. 211-213.
[726] *Infra*, p. 214-217.
[727] *Infra*, p. 337.
[728] *Infra*, p.209-211.

Les odes de type héroïque tout d'abord, imitent jusqu'à la structure, codifiée par Malherbe : dizains d'octosyllabes, avec un système de rimes : abab / cc / deed pour l'ode *À Monsieur de Chavigny*,[734] ou abba/cc/dede pour l'ode *Sur la prise de Dunkerque*,[735] et se réclament explicitement de Malherbe :

> Il faut d'un air bien plus grand
> Sur la lyre qu'en mourant
> MALHERBE nous a laissée,
> Célébrer le conquérant (…)[736]

Elles ont été rédigées à l'occasion d'un exploit : les négociations de Chavigny entre Richelieu et Gaston d'Orléans, entre 1636 et 1637 après le siège de Corbie en 1636,[737] la prise de Dunkerque en 1646 par le duc d' Enghien,[738] secondé par le marquis de Montausier et la bataille de Lens en 1648, où Condé emporta la victoire sur les Espagnols. Il s'agit, pour Sarasin, dans ces odes encomiastiques, de faire l'éloge d'un grand et de s'attirer sa protection. D'où l'ode *À M. de Chavigny* et à son cabinet de curiosité, en 1637, date à laquelle Sarasin entrait au service du ministre des affaires étrangères. L'un des passages obligés est d'ailleurs le fameux *topos* de modestie du poète qui se met au service d'un aristocrate : « ma peinture est trop imparfaite »[739]. A contrario, la notion ronsardienne de « gloire » [740] n'est évoquée que dans la *Description du Cabinet de M de Chavigny* [741] : « poussé d'un haut dessein de gloire », bien que Sarasin soit très critique à l'égard du lyrisme ronsardien, qui lui paraît « singer » Homère, dans l '*Ode de Calliope*.[742]

Dans ce corpus d'odes héroïques, il convient de mettre à part la *Description du cabinet de M. de Chavigny* , qui adopte la même structure que les autres, mais fait l'éloge d'un lieu, d'un mobilier et d'objets . C'est l'un des rares poèmes de Sarasin sur ce genre de sujet, avec *La Pomme* ou *La Balance* .[743] Mais comme ce lieu et ces objets appartiennent à Chavigny, il s'agit au fond d'un éloge indirect à la curiosité de son protecteur pour les trésors de la nature, à son austérité, comme en témoigne l'évocation des tableaux religieux.

---

[729] *Infra*, p. 330-332..
[730] *Infra*, p.229.
[731] *Infra,* p. 353.
[732] *Infra*, p. 375-376.
[733] *Infra*, p. 329.
[734] *Infra*, p. 211-213.
[735] *Infra*, p.384-387.
[736] Ode *Sur la prise de Dunkerque, infra*, p.384.
[737] Ode *À Monsieur de Chavigny*, *infra*, p.211-213.
[738] Le duc d'Enghien devient Prince de Condé à la mort de son père en 1646.
[739] Ode *À M de Chavigny*, *infra*, p. 213. Citons aussi, dans *Ode de Calliope* : « Je souhaiterais bien, pourtant, pour votre honneur, pour celui d'un si grand prince et pour un si haut dessein, que vous eussiez voulu prendre un plus habile homme, car je vous déclare que si votre ouvrage ressemble aux miens, vous allez faire un ouvrage plein de manquements et donner lieu aux critiques de censurer justement les Muses », *infra*, p.438.
[740] La gloire du poète. En effet, en ce qui concerne la « gloire » de Condé ou de Montausier, Sarasin est disert.
[741] *Infra*, p.214-217.
[742] *Infra* ,p.436-437.
[743] *Infra*, p. 220.

L'on remarquera, dans ces odes malherbiennes, et conformément à la tradition, le ton épique : Condé est comparé à Hercule dans *Ode Sur la prise de Dunkerque*, et opposé de façon manichéenne aux « corsaires » espagnols. [744]

Les odes de Sarasin ont pour particularité de célébrer moins la guerre que la paix qui en résulte. C'est pourquoi les métaphores guerrières, loin d'être terribles, sont émoussées par des comparants naturels, comme la métaphore de la tempête et du naufrage, ou des métaphores champêtres :

Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang, [745]

Ou

Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
Comme les blés des sillons. [746]

Parfois même, comme dans l'*Ode de Calliope*, le poète, avant d'évoquer les exploits guerriers et les fracas des combats, marque une pause, retient son souffle, pour faire entendre le silence et la paix qui émanent d'un paysage bucolique :

Mais célébrons cette palme
Qui nous invite à chanter.
Partout la nature calme
S'apprête à nous écouter ;
Tous les vents ont fait silence,
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux,
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ni le murmure des eaux. [747]

Et même dans ses odes héroïques, Sarasin aime à évoquer la paix retrouvée, symbolisée par l'olivier :

Et Chavigny vient sur nos rives
faire reverdir les olives
D'une douce et charmante paix, [748]

ou

Reviens planter sur nos bords
L'olive tant souhaitée. [749]

---

[744] Voir, au sujet de l'idéalisation épique des héros célébrés dans les odes, le chapitre : III-1 Le « Demi-dieu Louis », *supra*, p.49.
[745] *Ode de Calliope*, *infra*, p.442.
[746] *Infra*, p. 443.
[747] *Infra*, p. 440.
[748] Ode *À M. de Chavigny*, *infra*, p.212.
[749] Ode *Sur la prise de Dunkerque*, *infra*, p.387.

C'est encore plus manifeste dans les odes d'inspiration anacréontique, comme l'ode *À M. le duc d'Anguien,*[750] où Sarasin ne fait brièvement allusion à Mars que pour faire allégeance à la *Militia Veneris*, en engageant le duc d'Enghien, associé ici au dieu « Amour », à commencer « une autre sorte de campagne », et à s'adonner au repos du guerrier. D'ailleurs le dizain malherbien est abandonné au profit du quatrain, et la « lyre » remplacée par un « filet de voix ». Comme Anacréon, Sarasin privilégie la brièveté, [751] et le thème de l' amour et du plaisir :

> Viens donc hardiment attaquer
> Phyllis (…)
> Nous t'en verrons le possesseur,
> Pour le moins selon l'apparence,
> Car je crois que ton confesseur
> Sera seul de ta confidence. [752]

Parmi ces odes anacréontiques, mentionnons l' ode : *Rien n'est si inconstant que Sylvie*, qui comprend aussi des quatrains et aborde le thème de l'amour, et l' ode *À Monsieur Chapelain*.[753] Ce poème, avec un arrière-plan de pastorale, chante surtout les plaisirs épicuriens de l'amitié et des nourritures terrestres, auxquels Sarasin convie son ami : « Viens », « Vois ». Les jardins de Gondi y sont décrits comme un Eden, regorgeant de « melons », d' « ombrages épais » où déguster « un vin frais ». Ces odes se réclament non plus de Mars, mais de Bacchus, comme les odes burlesques.

Sarasin, contrairement à l'affirmation de Lathuillère,[754] a composé nombre de poèmes burlesques, contenant des allusions grivoises à des ribaudes, à un climat de beuverie, dont ces deux odes : *La Pomme*,[755] « Toi qu'on a jamais appelé »,[756] inspirées peut-être de Saint-Amant.[757] Remarquons, en ce qui concerne leur forme, que Sarasin, pour l'une, utilise le quatrain, à la manière de ses odes galantes, et que pour l'autre, il déploie le dizain de l'ode pindarique. *La Pomme*, dont l'objet est idéalisé d'abord par de nombreuses références mythologiques, est une invitation grivoise à croquer la pomme, adressée à une catin. Sarasin joue du double sens de « coureuse »,[758] et fait une allusion grivoise au « joli devant » de Nausicaa. Peut-être même peut-on lire une allusion érotique dans la pomme : « grosse, rouge, humide et très saine ». Dans « Toi qu'on n'a jamais appelée », Sarasin, jouant sur le double sens du mot bedon,[759] décrit la muse Euterpe, muse de la musique, de manière irrévérencieuse, comme une « vieille dessalée », et poursuit sa description d'un Parnasse burlesque, dans un climat de beuverie, comme le mettent en évidence les termes « boire » et « danser ». Le poème s'achève sur l'éloge héroï-comique d'un

---

[750] *Infra*, p.353-355.
[751] Le quatrain au lieu du dixain.
[752] *Infra*, p..355.
[753] Voir *infra*, p. 375-376 pour les citations.
[754] Sarasin aurait toujours pratiqué « un burlesque atténué », « mis un frein à la veine gauloise et réaliste », *op.cit*., p.445-447.
[755] *Infra*, p. 337-338
[756] *Infra*, p. 209-211.
[757] Voir *Le Melon*, (1631) où le fruit est comparé aux rondeurs féminines, in Saint-Amant, *La Solitude, Le Contemplateur, La Jouissance, Le Palais de la volupté, La Débauche, Les Cabarets, Le Melon, Orgie, Sonnets et pièces variées, Caprices, Moïse sauvé*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, p. 106.
[758] La coureuse désigne Atalante mais aussi une séductrice.
[759] Ventre et tambour.

homard, que Sarasin se propose de partager avec son ami Damon. Dans les deux odes, la chute est triviale, annonçant une dégustation.

Enfin, deux odes héroï-comiques portent sur le thème du mari trompé et vindicatif : *Réponse à un défi*[760] et ode *Sur le même sujet.*[761] Dans la première, remarquons l'allusion héroï-comique à Pompée et au justicier du Moyen Âge anglais, pour désigner le mari jaloux et vindicatif. L'énumération épique : « Plein de feu, de fer et de flamme », associée au défi de Robin, est plaisante. Le ton de Sarasin y est ironique et mordant, dans ses allusions à la laideur ou à la mauvaise haleine de la Dame, ou encore à son indiscrétion :

> Mais aussitôt j'en ai dit fi,
> Comme des dents de votre femme, (…)
> Je crois que je craindrais autant
> Son haleine que votre épée. [762]

Le poète suggère, dans la chute du poème, une réconciliation avec le mari, et la mort de la Dame :

> Vivons donc sans nous picoter,
> Et pour votre épouse discrète,
> La fièvre la puisse emporter,
> C'est tout ce que je lui souhaite.[763]

Le poète multiplie les allusions badines à une vie bourgeoise agrémentée de « peaux d'Espagne » et de musique baroque (l'air « Heureux séjour de Parthénice »), que le poète valorise au détriment de la thématique martiale du duel. Robin y est ridiculisé à la manière du bourgeois gentilhomme, prenant des cours de chant. Sarasin enfin se plaît à y détourner le sens de certaines expressions figées, telles que « se revoir au val de Josaphat » :

> Je crois qu'au val de Josaphat
> Sera notre première vue. [764]

Le poète ne croit pas le bourgeois assez courageux pour l'aller réellement défier en duel. Quant à l'ode *Sur le même sujet*, c'est une missive fictive rédigée par « Jean », secrétaire du Roi « Roger Bontemps », « roi des châteaux en Espagne », bon disciple de Bacchus et de Rabelais, annonçant la levée d'une armée contre un cocu revanchard. L'onomastique y est cocasse et riche en sous-entendus gaulois.

B-1-5-L' épigramme

Proche de l'élégie pour son lien avec l'univers funèbre, du grec ancien *epigramma* signifiant inscription, l'épigramme est à l'origine une inscription, en prose puis en vers, que l'on gravait sur

[760] *Infra*, p. 329.
[761] *Infra*, p. 330-332.
[762] *Infra*, p.329.
[763] *Infra, p. 330.*
[764] *Ibidem.*

un monument.[765] D'où une catégorie particulière de l'épigramme, l'épitaphe, illustrée par Sarasin dans *La Pompe funèbre de Voiture* ,[766] de manière parodique, ainsi que dans *Epitaphe de M. le comte de Soissons*,[767] *Sur les Armes de M. Rouxel, gravées sur son Tombeau, qui sont de trois couronnes de lauriers* [768] et dans *Le Tombeau de Charite*,[769] suivi de l'épitaphe *Pour Mme de Longueville*,[770] où Sarasin interpelle les « passants », qui circuleraient devant le monument.

Dès le IV ème siècle avant Jésus-Christ, l'épigramme devient une petite pièce de poésie, dont la brièveté et l'expression frappante rappellent celle des inscriptions. Simonide de Céos est l'auteur des premières épigrammes grecques, au VIème avant J.C, imité plus tard par Anacréon, qui inspire Sarasin dans *Autre Dixain* [771]. Pour les épigrammes latines, on évoquera notamment Catulle et Martial . Sarasin suit du reste à merveille ce conseil de Martial : « il faut du sel romain sur les petits livres d'épigrammes ».[772]

À partir du XVIème siècle, l'épigramme se spécialise dans le mot d'esprit assassin ou grivois. Colletet la définit ainsi :

> L'Epigramme pour estre excellente, doit estre courte, gracieuse, subtile et pointuë [773].

Clément Marot a écrit de nombreuses épigrammes, dont des épitaphes.[774] Sarasin reprend certains de ses thèmes : catin, le curé, dans *Vaudeville,*[775] *Epigramme* « Un jour un curé querellait ».[776] L'épigramme est une forme poétique propre à séduire un poète galant comme Sarasin, qui peut y déployer son ingéniosité, sa finesse d'esprit et son art de la pointe. Il en a écrit quarante-trois, sans compter les trois épigrammes de *La Pompe funèbre* .[777]

Formellement, Colletet remarque le « nombre infiny de petites Epigrammes de quatre Vers sous le fameux titre de Quatrains »,[778] sans exclure les épigrammes plus longues. Sarasin a écrit quelques épigrammes de quatre vers : *Sur un tableau de Phaéton*,[779] *Sur les armes de M. Rouxel* ,[780] *À Melle de G.*, [781] *Epitaphe de M. le comte de Soissons* ,[782] *Vaudeville*, *Pour M le Duc enfermé, sur le donjon du Bois de Vincennes. Quatrain*. [783] La plupart des épigrammes de Sarasin comptent huit à dix vers, avec des choix de vers variés : heptasyllabes, octosyllabes, décasyllabes et alexandrins,

---

[765] Tombeau ou statue.
[766] *Infra*, p. 415-433.
[767] *Infra*, p. 289.
[768] *Infra*, p. 207-208.
[769] *Infra*, p. 502-503.
[770] *Infra*, p. 503.
[771] *Infra*, p. 527-528. Cette épigramme évoque « l'amour piqué par une abeille », d'Anacréon. Voir notes de cette épigramme.
[772] *Romano lepidos sale tinge libellos*, VIII, 3,19
[773] Colletet, *L'Art poétique, Traitté de l'Epigramme*, section XII, p 75.
[774] Voir Clément Marot, *l'Adolescence clémentine* et *Recueil des plus belles épigrammes des Poëtes françois* depuis Marot jusqu'à présent, tome 1er, Paris, chez Nicolas le Clerc, 1698.
[775] *Infra*, p. 287.
[776] *Infra*, p. 461.
[777] une épitaphe parodique, un poulet burlesque de l'Olympe et un acrostiche imité de Neufgermain.
[778] Colletet, *Traitté de l'Epigramme*, *op cit*, p. 41.
[779] *Infra*, p.218.
[780] *Infra*, p.207.
[781] *Infra*, p. 500.
[782] *Infra*, p. 289.
[783] *Infra*, p. 495.

mais avec une préférence pour l'octosyllabe. D'ailleurs quelques épigrammes ont pour titre : *Dixain*.

Parmi les sous-catégories de l'épigramme, on trouve chez Sarasin : l'épitaphe, l'étrenne , le vaudeville, le commentaire de tableau, le compliment, le poulet, la réponse à une raillerie, l'anecdote piquante ou grivoise, le dialogue galant.[784]

Remarquons que l'épigramme, chez Sarasin, n'est pas toujours assassine, mais badine. Elle flirte avec le madrigal, le compliment, d'où parfois l'ambiguité du titre : *Madrigal* , « J'ai mal dormi… » dans les *Œuvres*, est nommé *Epigramme. Il se résout d'aimer*, dans *Les Nouvelles Œuvres.* [785] De nombreuses épigrammes font l'éloge d'une Dame, comme ces « poulets » galants, qui flattent tout autant la messagère que la destinataire : *Pour la même*, [786]*À Melle de G.*, [787] *Pour Olympe*,[788] *Pour Alcidiane Mouzon*.[789] Parfois même, à rebours de l'épigramme traditionnelle, l'épigramme sarasine, au lieu de piquer, adoucit. C'est le cas des épigrammes de Fronde, adressées à Mme de Longueville et au duc d'Enghien.

Mais Sarasin maîtrise aussi l'art de la pointe, soit qu'il pastiche brillamment tel propos de César : « Enfin je vins, je vis mais je ne vainquis pas »[790] ou telle prière chrétienne : « Leur volonté soit faite » ,[791] soit qu'il pique légèrement une dame trop cruelle. Dans *Dixain. Sur une saignée au pied,*[792] Sarasin fait un parallélisme entre la lancette du médecin et la flèche de Cupidon [793]. La pointe reprend les deux cibles « le pied » et l' « aile », cachant le cœur, tout en en visant une troisième : l'orgueil de la belle, insensible à l'amour. Il arrive aussi que le poète réponde à la raillerie par la raillerie : allusion discrète à la folie du prince de Conti dans *Epigramme. à un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert*,[794] à la « maladie française » qu'aurait contracté Charleval .[795] Ou, délibérément féroce, il souhaite parfois la mort de sa cible, dans *Epigramme sur la blessure de…* ,[796] *Pour Alcidamie* [797] et *Autre Dixain* : « je ne pense pas à la mienne ». Enfin, il pratique l'autodérision, notamment dans les épigrammes adressées à Mme de Motteville, où il se présente, non sans humour, comme un « fat », un prétendant un peu importun :

> Pour vous rendre à cette Aurore égale
> Il vous faudrait recevoir un Céphale (…)
> Mais le mal est que vous n'en voulez point. [798]

---

[784] *Autre dixain*, *infra,* p. 527-528.
[785] Les *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Première partie, Paris, Barbin, 1674, p. 274.
[786] *Infra*, p.500-501.
[787] *Infra*, p. 500.
[788] *Infra*, p.499.
[789] *Infra*, p.499.
[790] *Autre*, *infra,* p.230-231.
[791] *Madrigal*, *infra*, p.231.
[792] *Infra,* p. 282.
[793] Voir aussi, pour la métaphore médicale, *infra*, *Epigramme sur la blessure de Mars et de Cupidon*, p.374 et *À Alcidiane prenant médecine, p. 281.*
[794] *Infra*, p. 538.
[795] *Autre, à lui-même*, *infra*, p. 313.
[796] *Infra*, p. 460.
[797] *Infra*, p. 500.
[798] *À la même, infra,* p.237.

Il se ridiculise d'ailleurs par la lourdeur des expressions : « un quidam très quidam », et le calembour : Céphale métamorphosé en Bucéphale, sous le regard complice de Momus, Dieu du sarcasme.[799]

Sarasin manifeste aussi, dans les épigrammes, son plaisir du jeu avec les mots : double sens du terme « l'adieu », dans *Epigramme. Compliment n'ayant pu dire adieu,* [800] jeu avec les patronymes et leurs sonorités : Mouchy (mouche),[801] d'Avaux (veau),[802] M. Petit.[803] Sarasin aime aussi jouer, badiner, avec son lecteur, mêlant le miel et le fiel, commençant un éloge qu'il termine en égratignant[804] : l'épigramme. *Il lui dit qu'il l'aime*,[805] annonce faussement une déclaration d'amour. Sarasin joue aussi à inverser les rôles : celui qui fut humilié par un grand est dépeint comme le preux chevalier « port(ant) les couleurs » de « (son) Altesse » qui sont les couleurs de la folie ou à dissimuler la pointe au cœur de l'éloge. L'épigramme : « Je veux au pied du Parnasse » est sans doute un auto-éloge, la pointe étant tournée contre les « poètes errants ».

Ainsi, Sarasin puise une grande part de son inspiration dans l'héritage antique. Il s'essaie néanmoins à quelques formes médiévales, remises à la mode par Voiture.

B-2 Formes héritées du Moyen-Age.

B-2-1 La ballade

La ballade, du verbe baller, terme d'ancien français signifiant danser, a été créée au Moyen Âge et illustrée par Guillaume de Machaut, Charles d'Orléans, François Villon. Elle contient trois strophes et demi, la dernière étant l'envoi . Les strophes sont carrées : autant de syllabes par vers, que de vers par strophes. Les vers sont des octosyllabes : *D'enlever en amour* [806] et *Du goutteux sans pareil* [807] ou des décasyllabes : la ballade de *La Pompe funèbre,*[808] *De l'argent qui fait tout en amours*, [809] *Du Pays de Cocagne*.[810] La ballade a été condamnée par Du Bellay dans *Défense et Illustration de la Langue française* (1549) : « rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et autres telles épiceries, qui corrompent le goût de notre langue ».[811] Néanmoins Marot pratique cette forme, qui sera remise à la mode au XVIIème, à la fin des années 1630, par Vincent Voiture.

---

[799] Dans *Epigramme sur un fat amoureux de la Dame Aurora, infra,* p. 236.
[800] *Infra*, p. 248.
[801] *Epigramme sur son nom*, *infra*, p. 374.
[802] *À M. A. Pour M.L. qui l'avait prié de lui mander de ses nouvelles*, *infra*, p.373.
[803] *Epigramme à Socratine. Au nom de M.Petit, de petite taille, infra,* p. 280.
[804] Voir Epigramme : « Il est des Dames… », *infra,* p. 460.
[805] *Infra*, p. 373-374.
[806] *Infra,* p. 363-364.
[807] *Infra,* p. 447-448.
[808] *Infra*, p.428-429.
[809] *Infra*, p.336-337.
[810] *Infra*, p.493-494.
[811] Voir Joachim Du Bellay, *La défense et illustration de la langue française*, édition de Léon Séché, Paris, Bibliothèque internationale d'édition E . Sansot, 1905, p 125.

Dans chaque ballade Sarasin use d'un ton enjoué, badin, voire grivois et burlesque. La Ballade *Du Pays de Cocagne*,[812] tout d'abord, est un hymne libertin aux plaisirs terrestres.[813] Sarasin met en balance la Normandie avec les Champs Elysées et le Paradis de Mahomet, non sans une irrévérence malicieuse à l'égard des religions : « Car chacun sait que c'est billevesées ».[814] La ballade *D'enlever en amour*,[815] ajoute à cet épicurisme une tonalité grivoise, en jouant sur le double sens d'enlever : enlever sa chemise, se dénuder pour l'amour et enlever en un rapt de séduction. Les métaphores de la fève et de la rose ont de fortes connotations sexuelles, ainsi que le champ lexical de la nourriture et de la chasse : « gâteau de friandise », « bécasse ». L'amour y est décrit comme un jeu et une gourmandise. La ballade *De l'argent qui fait tout en amours*[816] est la plus gauloise. Les rimes cacophoniques en ic, oc, ec, induisant une modification de certains mots à la rime : « affroc », « suspec », donnent le ton. Les images y sont suggestives : « mon estoc », « pic », « pendu au croc », « d'amour m'ayant causé le tic », sans compter l'allusion au « jeu de l'Arétin » et à l'« anagramme d'Enoc». Et le titre en est cynique. L'échange de ballade entre Sarasin et Conrart frôle aussi parfois la grivoiserie, lorsque Conrart évoque l'origine licencieuse de la goutte. Enfin, la ballade insérée dans *La Pompe funèbre*,[817] qui se veut une parodie de Clément Marot, est quant à elle burlesque, comme le montrent le jeu d'homonymie entre le vers poétique et le ver de terre,[818] l'expression « pleurant comme un veau », et surtout le destin tragique des vers « antiques » qui finiront « en cornet d'épicière », en torche-cul, ou en brandon.

B-2-2 La chanson

Si la chanson est sans doute la première expression poétique de l'humanité, d'origine religieuse, c'est au Moyen Âge qu'elle devient une forme poétique, avec les chansons de Charles d'Orléans, par exemple. La chanson, poème destiné à être chanté, et parfois dansé, composé de strophes et souvent d'un refrain, transmise oralement par les troubadours, devient la poésie du peuple. La société mondaine s'approprie cette culture populaire ; les chansons sont nommées « air de Cour » et interprétées par des musiciens, tandis que les danses villageoises deviennent des danses de bal pratiquées à la Cour.

Sarasin a composé 33 chansons. La plupart sont composées de deux strophes hétérométriques, avec un refrain. Sarasin ne dissimule pas l'origine populaire des chansons. Bien au contraire, certaines de ses chansons se veulent délibérément populaires, comme « Nicolas qu'amour presse » ou *Parodie de Frère Frappart*, où sont évoqués des personnages de fabliaux : Nicolas, Jeanne et l'âne, le moine paillard, frère Frapart ou des personnages de bergers de pastorale : Chloris et Thyrsis. Certaines ont un style simple et charmant, proche de la prose,

[812] *Infra*, p. 493-494.
[813] Voir les nombreux détails culinaires.
[814] *Infra*, p. 493.
[815] *Infra,* p. 363-364.
[816] *Infra*, p. 336-337.
[817] *Infra*, p. 428-429.
[818] Voir le même jeu d'homonymie dans Epigramme « Sur les vers qu'elle fait d'improviste à table » : vers / verres, *infra*, p. 281.

comme les chansons populaires : « Pour moi je crois que je vous aime ».[819] L'univers dépeint y est souvent un univers bucolique : *Consultation de l'écho*[820] évoquant le « bois solitaire », « Charmes secrets des maux les plus puissants » dépeignant l' « aimable solitude ». Les titres eux-mêmes des chansons renvoient à leur origine paysanne, comme la villanelle,[821] petit poème pastoral venu d'Italie, du latin *vilanus* signifiant paysan, à la mode dès le XVIème siècle, ou la gavotte,[822] danse de bal populaire avant d'être prisée à la Cour, ou encore le vaudeville.[823] Pour trois chansons, Sarasin emprunte l'air à des chansons populaires connues : « Et oui, par la morguienne »,[824] l'inédit : *À Mme de Longueville étant à Bordeaux, sur une chanson espagnole qu'elle aimait*,[825] et l' *Air de cour sur le chant de M D'Elbeuf*, [826] sur l'air d'une mazarinade de Marigny. D'ailleurs cet *Air de cour* est lui-même une mazarinade, relevant d'une veine populaire et burlesque, un air de Fronde destiné à être chanté dans les rues, et qui fait rimer Mazarin avec « faquin et « gredin. »

La deuxième caractéristique notable des chansons de Sarasin est le lien affiché avec la musique et parfois la danse, dans leur titre : « chanson », « villanelle » mais aussi : *Air B.d.B.*, désignant Bertrand de Bacilly et *Courante de M Pinel*.[827] Certaines chansons de Sarasin ont d'ailleurs été mises en musique par B. de Bacilly mais aussi Michel Lambert. Le poème nommé *Récit* [828] est un cas particulier. Ses sous-titres : « Première partie », « Pause », et ses thèmes tragiques, le rattachent à l'opéra, introduit en France par Mazarin en 1645. Enfin, certains titres font allusion à des danses, comme la gavotte, pratiquées dans les bals populaires puis à la Cour, notamment par Sarasin, qui était un très bon danseur.

En outre, sauf exception comme la mazarinade, la plupart des chansons développent la thématique amoureuse. On remarque, au sein du corpus, deux grands cycles, l'un en hommage à Sylvie, Mme de Longueville, l'autre en hommage à Phyllis, Mme de Motteville. Et d'autre part l'ensemble des chansons révèle une évolution de la conception et de l'expression de l'amour. Les premières chansons, d'inspiration pétrarquiste, reprennent des thèmes conventionnels : les « beaux yeux » de la Dame, les métaphores florales ou astrales, l'amant martyr, l'aphasie de l'amant, le lexique du trépas, des soupirs, l'allusion à une géographie amoureuse : « l'empire d'amour », qui annonce la carte de Tendre de Madeleine de Scudéry, les paradoxes amoureux :

> Quand j'endurerai le trépas
> Sous les lois d'un si doux empire (…)[829]

Les chansons suivantes développent le thème de l'inconstance, de l'homme autant que de la femme : « J'aime Cléon, Sylvanire et Chloris ». Certaines chansons paraissent même être de petits traités de l'amour galant, comme *À Melle de Verpilière,* [830] « Thyrsis la plupart des amants »,[831]

---

[819] « Depuis que j'ai vu vos beaux yeux », *infra*, p. 232.
[820] *Infra*, p. 233.
[821] *Infra*, p. 223-224.
[822] *Infra*, p. 242.
[823] *Infra*, p. 287.
[824] *Infra,* p. 495-498.
[825] *Infra*, p. 518-519.
[826] *Infra*, p. 462-463.
[827] *Infra,* p. 224.
[828] *Infra*, p. 239.
[829] *Infra*, p. 234.
[830] *Infra*,p. 508-509.

voire des traités de libertinage : « Cinq ou six soupirs »[832]. Le caractère éphémère de l'amour y est affirmé :

Mon amour est feu de paille
qui luit et meurt en un instant. [833]

Notre poète l'exprime parfois avec une pointe de raillerie :

Phyllis, quelle apparence ?
M'ayant promis de m'aimer constamment,
En un moment
Votre cœur se dédit comme un Normand ? [834]

Le lexique de l'amour marchand fait son apparition en poésie :

De demander mon cœur pour gage
O la mauvaise caution ! [835]

Et Sarasin renie les « vertus de romans », qui font allusion au parfait amour d'Astrée et de Céladon, ou à des personnages du *Grand Cyrus*.[836] Il file la métaphore pétrarquiste pour la désamorcer :

On m'enchaîne sans résistance,
Mais je romps mes fers aisément,
Et je trouve que la constance
Est une vertu de roman.[837]

L'amour « Coquet », l'amour galant, s'éloigne de l'amour idéalisé des romans tout autant que de l'amour douloureux de la tragédie :

Laissons-là le brave Orondate
Et le fameux Coriolan. [838]

B-2-3 Le rondeau

Le rondeau, comme le triolet qui le précède et le rondel, sont des formes dérivées d'une chanson, « le rondet de carole », accompagnant une danse. Ces formes poétiques médiévales ont été pratiquées par Guillaume de Machaut, Charles d'Orléans, et plus tard Marot, notamment. Il s'agit de poèmes courts, de trois strophes isométriques, construits sur deux rimes, avec un refrain. Les vers utilisés sont l'octosyllabe et le décasyllabe. Dans le rondeau, le refrain, constitué par le premier hémistiche du premier vers, s'appelle le rentrement. C'est une forme poétique méprisée

---

[831] *Infra*, p. 509-510.
[832] *Infra*, p. 510.
[833] Chanson*, infra*, p .241.
[834] Chanson, *infra*, p.240-241.
[835] Chanson, *infra*, p. 241.
[836] Madeleine de Scudéry, *Le Grand Cyrus*, dédié à Madame la duchesse de Longueville, Paris, Courbé, 1649-1653.
[837] Chanson, *infra,* p.241.
[838] *À Melle de Verpilière*, *infra*, p. 508-509.

par Du Bellay, que Voiture remet à la mode en 1636, soulignant qu'il s'agit d'un « genre d'écrire propre à la raillerie ».[839]

Sarasin, contrairement à son rival Voiture, auteur d'une trentaine de rondeaux, n'a écrit qu'un seul rondeau, en deux strophes et avec des octosyllabes : « Longtemps y a », à visée satirique. Mazarin y est évoqué en termes peu flatteurs : « cet Italien », souligné par la diérèse, et « un vieux chien ». Le rentrement « longtemps », souligne l'ennui du poète, forcé de rester à Stenay, loin de Paris.

Sarasin a écrit peu de poèmes inspirés des formes médiévales, contrairement à Voiture, si l'on excepte les chansons. En revanche, il pratique volontiers les formes poétiques héritées de la Renaissance et remises au goût du jour par les poètes mondains, notamment les stances.

B-3 Formes héritées de la Renaissance

B-3-1 Le sonnet

Le sonnet, de l'italien *sonetto*, emprunté à l'ancien provençal *sonet*, à la fin du XIIème siècle, signifiant chansonnette, a été élaboré par l'école sicilienne au XIIIème siècle et illustré par le *Canzoniere* [840] de Pétrarque au XIVème siècle. Maurice Scève, de l'école lyonnaise, fait connaître Pétrarque en France et peu de temps après Marot écrit le premier sonnet français en 1536. C'est la Pléiade, et notamment Ronsard et Du Bellay qui vont donner au sonnet français ses lettres de noblesse. Le sonnet, empreint de pétrarquisme, développe souvent le thème de l'amour. C'est aussi une forme exigeante, par sa brièveté et ses nombreux codes. Guillaume Colletet, dans son *Traitté du sonnet* le décrit comme :

> (…)un petit poème de quatorze Vers, divisé en quatre couplets ; à sçavoir, en deux Quatrains uniformes, et en un Sixain, et le Sixain en deux Tercets, artistement enchaisnez ensemble. [841]

En ce qui concerne les rimes, Colletet, comme Sébillet dans son *Art poétique françoys* (1548), donne pour norme le schéma du sonnet italien : ABBA /ABBA/CCD/EED, mais le schéma du sonnet français, déjà pratiqué, s'impose au XVIIème : ABBA/ABBA/CCD/EDE. Dans le sonnet, parfois construit comme un syllogisme, tout concourt vers la pointe, le dernier vers. Les deux quatrains sont souvent descriptifs, tandis que les tercets constituent l'élément dynamique, avec une charnière entre ces deux groupes de strophes : la *volta*. Pour les vers, l'alexandrin est privilégié, même si l'on peut trouver aussi des décasyllabes et des octosyllabes.

---

[839] Voir la lettre de Voiture au Marquis de Jonquières, de 1636, citée par Pellisson et d'Oliver dans *leur Histoire de l'Académie*, Paris, Didier, 1858, p.221 : « Je ne sais si vous savez ce que c'est que ce rondeau, j'en ai fait depuis trois ou quatre, qui ont mis les beaux esprits en fantaisie d'en faire. C'est un genre d'écrire qui est propre à la raillerie. »

[840] Pétrarque (1304-1374), *Canzoniere*, Paris, Classiques Garnier, 2003.

[841] Guillaume Colletet, *L'art poétique, I, Traitté de l'Epigramme et Traitté du Sonnet*, (1658) éd. Jannini, Droz, 1965, Textes Littéraires Français, p 190.

Sarasin a écrit 16 sonnets, la plupart en alexandrins. L'un est en décasyllabes : sonnet *À Monsieur de Charleval*, [842] et trois en octosyllabes : « mon âme est prête à s'envoler »[843], *Sonnet à un laid galant*,[844] ainsi qu'un inédit, *Pour la même*.[845] Les rimes sont soit conformes au modèle français, soit au modèle italien, de manière équivalente. Certains sonnets ont des quatrains à rimes croisées *: Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux,* [846] sonnet *À Monsieur de Charleval*, sonnet *Au Roi Louis XIII*.[847]

La plupart des sonnets développent le thème de l'amour, que ce soit de manière précieuse, galante, railleuse, ou grivoise. Il faut omettre de cette liste quatre poèmes : énigme sur la Balance,[848] les bouts-rimés,[849] le sonnet *Au roi Louis XIII*, poème encomiastique et *Description des misères de l'Europe*, [850] poème assez singulier dans l'œuvre de Sarasin, par son aspect sombre, comme le montrent les termes « horribles tableaux », « effroyable », « faim hideuse »…

Les autres sonnets sont des variations sur le thème de l'amant martyr et mourant, assorties de l'éloge de la femme aimée, cruelle, divine : « Mon âme est prête à s'envoler », « À d'étranges malheurs mes jours sont condamnés »[851] et « Amis, auxquels mon cœur »,[852] « Beaux yeux qui sous un front »,[853] « La Beauté que je sers ».[854] Les deux premiers sont empreints d'une raillerie subtile. Sarasin, ami des libertins, athée, y convoque l'univers chrétien non sans dérision : le premier sonnet établit un parallèle entre l'amant et le mourant, la pire souffrance, pour l'un comme pour l'autre, étant de « mourir sans confession » ; le second accumule les hyperboles, décrivant l'amant abandonné comme un supplicié des Enfers de la mythologie et un damné, capable de servir d'exemple aux « noires peintures » des prédicateurs, ce qui, au vu des tercets au ton désinvolte, est à prendre ironiquement. Dans le sonnet « Amis auxquels mon cœur », Sarasin adopte une énonciation originale, imitant les grands philosophes tels que Socrate et Sénèque qui se suicidèrent en présence de leurs amis. Quant à « Beaux yeux qui sous un front », il est construit comme une démonstration ou un syllogisme : les deux quatrains font l'éloge, sous forme de blason, de la femme aimée, avant de conclure qu'il faut mourir, l'amour demeurant quant à lui éternel.

Parmi eux, deux sonnets peuvent être considérés comme relevant du « style brillant », voire maniériste, défini par Y.Fukui[855] : « la Beauté que je sers » et « Beaux yeux qui sous un front ». Tous deux sont construits sur des antithèses. Le premier rend hommage à Sylvie.[856] Les références mythologiques à Vénus, dans la périphrase « mère des Amours » et l'expression « divin

[842] *Infra*, p. 402-403.
[843] *Infra*, p. 324.
[844] *Infra,* p. 194.
[845] *Infra*, p. 463.
[846] *Infra*, p. 327.
[847] *Infra,* p. 193.
[848] *Infra*, p. 219.
[849] *Infra*, p. 540.
[850] *Infra*, p. 194.
[851] *Infra*, p. 325.
[852] *Infra*, p. 326.
[853] *Infra*, p. 323-324.
[854] *Infra*, p. 322-323.
[855] Y. Fukui, *Raffinement précieux dans la Poésie française du XVIIème siècle*, Paris, Nizet, 1964, p. 175.
[856] Mme de Longueville.

objet » ainsi que la métaphore florale,[857] font partie des *topoï* pétrarquistes de l'éloge, de même que la métaphore du feu est l'image conventionnelle de l'amour : « flamme immortelle ». Sarasin manie avec virtuosité le paradoxe dans ce sonnet, associant les deux thèmes de la beauté et de la cruauté, à la manière des émules de Pétrarque : les antithèses, « C'est la peine du cœur, c'est le plaisir des yeux », l'anaphore « Un excès de beauté », « Un excès de rigueur » témoignent de l'entrelacement des deux thèmes – qu'accentuent les hyperboles « immortelle », et « miracle », et la métaphore guerrière, [858] où les sèmes de séduction et de destruction se superposent. Le sonnet culmine dans l'affirmation d'un paradoxe : la mort du poète est le seul remède, associé à la santé et à la guérison.

Ainsi le seul trépas a droit de me guérir.[859]

Cette aporie s'exprime dans le chiasme final, la pointe, où se trouvent réunis les trois sèmes du regard, de l'amour-maladie et de la mort-remède :

Ni la voir sans l'aimer, ni l'aimer sans mourir.[860]

Quant au sonnet « Beaux yeux… », il s'achève sur cette antithèse :

Et croire, en expirant, qu'une immortelle amour
Ne peut trouver sa fin dans celle de ma vie. [861]

On peut par ailleurs noter que certains poèmes forment un dyptique, comme les deux sonnets sur l'inconstance, chacun bâti comme une démonstration ou un syllogisme[862] : *Il excuse son inconstance par l'exemple des Dieux* [863] et sonnet *À M. de Charleval.*[864] En effet le premier est une justification de l' inconstance du poète par l'exemple des dieux, une sorte de démonstration par l'exemple. Les deux quatrains mentionnent plusieurs dieux et héros mythologiques célèbres pour leurs amours multiples. La pointe, éloge paradoxal de l'infidélité, autorise celle du poète, image de celle des dieux. Dans le sonnet *À Monsieur de Charleval*, il s'agit d'une démonstration de l'inconstance féminine, par l'exemple d'Eve. Les connecteurs logiques en témoignent. La pointe, ironique, prétend que les femmes ne sauraient « coqueter », quand tout le sonnet prouve le contraire.

Certains sonnets sont parodiques : réécriture railleuse de la *Genèse* [865] dans le sonnet *À M. de Charleval*, réécriture du mythe d'Adonis et de Vénus dans le sonnet *À un laid galant* [866]. D'autres sonnets relèvent d'une veine gauloise, grivoise ou burlesque. C'est le cas du sonnet *À un laid galant*, de « Prime, homme, reversi, trictrac, échecs et hoc », appelé aussi le sonnet *Sur le jeu des proverbes* [867] et du *Sonnet de bouts-rimés de Monsieur de Sarasin sur la mort du perroquet.*[868] Tous trois

[857] « Rose nouvelle », *infra*, p. 323.
[858] « Ses regards sont partout des vainqueurs glorieux », *ibidem*.
[859] *Ibidem*.
[860] *Ibidem*.
[861] *Infra*, p. 324.
[862] Les quatrains sont les prémices, et les tercets , la conclusion.
[863] *Infra*, p. 327.
[864] *Infra*, p. 402-403.
[865] *La Genèse, Ancien Testament, La Bible*, op.cit., p. 51.
[866] *Infra*, p. 194.
[867] *Infra*, p. 389-390.
[868] *Infra*, p. 540.

convoquent un univers champêtre, le premier en évoquant un paysan de fabliaux, Lubin, l'autre par les nombreuses expressions issues de la campagne, telles que : « paître de l'herbe » « pendre au croc », « plume ou ailes », « plume de coq », et le troisième en raison de certains bouts-rimés référant à des objets présents dans les cuisines paysannes, le « pot », le « coquemar », notamment, qui donnent au poème une tonalité burlesque. Le sonnet *Sur le jeu des proverbes* [869] a une dimension grivoise ; en effet Sarasin énumère une série de jeux dont le moindre n'est pas celui de l'Arétin dont il est fait allusion tout le long du poème, jusqu'à la formule finale, très explicite : « Baisez-moi, gendarme ». Le sonnet *À un laid galant*, [870] poème paradoxal où Sarasin raille un amoureux disgrâcieux, sans être grivois, relève de la veine gauloise.

Remarquons certains sonnets particuliers comme ceux qui relèvent d'un jeu mondain : *Enigme*,[871] le sonnet *Sur le jeu des proverbes*, les bouts-rimés.[872] Le sonnet *Enigme* est construit comme une devinette. Le mot à deviner, personnifié, se décrit dans les trois premières strophes et interpelle le lecteur dans la dernière. Le dernier vers est constitué de la solution de l'énigme, ici, la balance. Le sonnet *Sur le jeu des proverbes* fait référence à un autre divertissement où il s'agissait d'illustrer un proverbe par une petite saynète. Enfin, parmi les jeux poétiques mondains, se trouvent les bouts-rimés, « forme moderne et dégradée du sonnet », [873] sonnet à compléter , une fois qu'ont été donnés aux participants tous les mots à la rime.

Deux sonnets tirent partie des contingences pour donner une dimension mythologique à l'anecdote et faire l'éloge du Roi puis de Madame de Longueville : sonnet *Au roi Louis XIII*,[874] et *Pour Madame de Longueville étant à Stenay*. [875]

Deux sonnets font référence à Callot, l'un pour la dimension grotesque de ses caricatures, l'autre pour le caractère horrible de certaines eaux-fortes : *À un laid galant d'une dame qui avait un beau mari* et *Description des misères de l'Europe*.[876] Tous deux abondent en détails visuels et cherchent à faire tableau :

> Vous qui devez prétendre place
> Dans les grotesques de Calot, [877]

et

> L'Europe se fait voir effrayante à nos yeux (…)
> La faim hideuse et maigre et la cruelle peste
> Sont les objets qui font ces horribles tableaux. [878]

Ainsi, à part quelques exceptions, ce corpus de sonnets essentiellement amoureux est révélateur du basculement d'une vision pétrarquiste de l'amour où la femme est idéalisée et où

[869] *Infra*, p. 390.
[870] *Infra*, p. 194.
[871] *Infra*, p. 219.
[872] *Infra*, p. 540.
[873] Alain Génetiot, *Les genres lyriques mondains*, p. 39.
[874] *Infra*, p. 193.
[875] Voir *supra* « Le « demi-dieu » Louis », p. 49 et « Fronde des Princes et engagement de Sarasin », p.57.
[876] *Infra*, p. 194.
[877] *Ibidem*.
[878] *Ibidem*.

l'amoureux souffre de ses cruautés, à une vision légère, galante. Le *Sonnet du jeu des proverbes*[879] illustre bien ce nouvel *ethos*, ainsi que le sonnet *À M de Charleval*,[880] avec ses allusions irrévérencieuses et cyniques à *La Genèse*, ou encore « À d'étranges malheurs », qui reprend des thèmes conventionnels avec une outrance railleuse. L'étymologie du mot sonnet rapproche cette forme poétique de celle du madrigal.

B-3-2 le madrigal

Le madrigal est d'abord une forme de musique vocale, née à Florence au XVIème siècle, avant d'être une forme poétique. Ses caractéristiques sont la brièveté, l'absence de strophes, qui l'apparentent à l'épigramme, comme l' écrit Colletet :

> Le Madrigal peut estre comparé aussi bien que le Sonnet à l'Epigramme des Latins et des Grecs, c'est le moindre de tous les Poëmes Liriques, et la seule différence qu'il peut y avoir entre l'Epigramme, et le Madrigal, est que le Madrigal se chante, et l'Epigramme non. »[881]

Ajoutons le côté piquant de l'épigramme, ce mélange de « fiel » et de « miel », absent du madrigal. Leur ressemblance a encouragé M. Paul Festugière à rebaptiser « madrigal » des poèmes nommés « épigramme », par exemple l'épigramme *Sur les vers qu'elle fait d'improviste à table*[882] Le madrigal, d'autre part, « a pour matière l'amour », ainsi que le définit Richelet dans son dictionnaire. « Le Madrigal est d'ordinaire une Epigramme galante, composée de Vers inégaux pour la mesure et irréguliers pour la rime : le Tendre est son caractère. »[883]

Sa thématique, sa concision et sa souplesse en font, au XVIIème siècle, une forme prisée par la société mondaine, propre aux impromptus, propre à illustrer le brio du poète, mais aussi propre au compliment, au « poulet », au poème accompagnant des étrennes.

Sarasin a composé une vingtaine de madrigaux. Les plus célèbres sont ceux qu'il a composés lors de la fameuse journée des madrigaux et qui consacrent son talent de poète mondain. Mais l'on peut considérer aussi comme des madrigaux, en dépit de leur titre, les *Couplets de chanson faits à une promenade*. [884] Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'impromptus et de compliments, composés dans des circonstances particulières : la journée chez Mme Aragonais, une promenade à Bordeaux. Sarasin complimente toute les dames présentes, avec des métaphores conventionnelles : les astres et les fleurs dans *Couplets de chansons*, des allusions mythologiques. Il joue avec leurs noms : la syllepse de « rose », prénom de Mme de Galapian,[885] et les rimes, dans les madrigaux de Polyandre : « Aligre / Tigre », « Cléodore / Aurore ».[886] Il assaisonne ses

[879] *Infra*, p. 389-390.
[880] *Infra*, p. 402-403.
[881] Colletet, *Traitté de l'épigramme*, p. 58.
[882] *Infra,* p. 281.
[883] Définition de l'abbé Cotin, citée par Myriam Maître, *Les Précieuses : naissance des femmes de lettres en France au XVIIème siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 479.
[884] *Infra*, p. 528-531.
[885] *Couplets de chanson*, *infra*, p. 529.
[886] *Infra*, p. 535.

madrigaux de raillerie, comme l'allusion aux « moutons de Beauvais » dans les *Madrigaux de Polyandre*, [887] d'énigme [888] et d'autodérision, en faisant allusion à son inconstance dans les *Madrigaux de Polyandre* :

> Car je tourne fort bien les yeux
> Et vers la mère, et vers la fille. [889]

Lors de nos recherches à la bibliothèque de l'Arsenal, et à la bibliothèque de Besançon, nous avons trouvé des inédits de Sarasin, qui semblent des madrigaux, compliments adressés à des femmes difficiles à identifier : « Olympe », « Alcidiane Mouzon », d'autres qui désignent des messagères, des dames d'honneur de la duchesse de Longueville : « Melle de G », Melle de Vepilière, d'autres encore qui désignent la duchesse elle-même : *Pour Alcidamie* [890] et *Pour la même.*[891] Ce sont des sortes de « poulets », billets doux adressés autant à la destinataire qu'à sa suivante, mentionnant parfois l'attente d'une réponse, d'où leur lien avec l'épître :

> Et de m'en mander des nouvelles. [892]

D'ailleurs Sarasin adressera à Melle de Verpilière aussi bien un madrigal qu'une épître.

Ajoutons une catégorie de madrigaux inédits, offrant une réflexion sur la *mimèsis* et le lien entre la poésie et la peinture : *À la même se faisant peindre*,[893] et *Autre Madrigal, sur le même sujet.*[894]

Le madrigal le plus soigné est sans doute *Pour Alcidiane, sur ses larmes*,[895] pour son côté brillant et ses allusions mythologiques. Les larmes de Mme de Longueville y deviennent un nouvel attribut d'Amour car leur déluge ne saurait laisser quiconque insensible. La chute opère un retournement de sens, car qui, au fond, souhaiterait faire pleurer la belle ?

B-3-3 Les stances

Les stances viennent du latin *sto, stare*, s'arrêter, d'où est issu l'italien *stanza* signifiant pause, strophe. Il s'agit d'une forme importée d'Italie à la Renaissance,[896] et pratiquée par les pétrarquistes. Ronsard est le premier en France à écrire des stances,[897] et Desportes en répand le terme. Au XVIIème siècle, cette forme est prisée par les poètes mondains pour sa souplesse. Le

---

[887] *Infra*, p. 535.
[888] Quelle est cette mystérieuse « Phyllis » dont il se dit épris, dans les *Couplets de chanson faits à une promenade* ?
[889] *Infra*, p. 534.
[890] *Infra*, p. 500.
[891] *Ibidem*.
[892] *Infra*, p. 499.
[893] *Infra*, p. 231.
[894] *Infra*, p. 232.
[895] *Infra*, p. 502.
[896] D'où le sous-titre des Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, dans Poésies choisies de Messieurs Corneille, Benserade et alii, Ivème partie, Paris, de Sercy, 1658, p. 152 : « Imitation des Italiens. »
[897] Voir *« Les Mascarades, combats et cartels (stances à chanter sur la lyre, pour l'avant-venue de la Royne d'Espaigne à Bayonne, 14 Juin-1er juillet 1565*) », in Ronsard, *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, tome I, p 1007.

nombre de strophes y est variable et les vers souvent hétérométriques. Sarasin, qui a écrit un peu plus d'une trentaine de stances,[898] beaucoup plus que Voiture, privilégie les quatrains d'alexandrins et les sizains hétérométriques hérités de Malherbe.[899] Les stances sont pratiquées également au théâtre ; les célèbres stances du *Cid* [900] en témoignent, à quoi deux stances de Sarasin font explicitement référence[901] .

D'autre part, les stances sont consacrées « aux matières graves et spirituelles »,[902] mais aussi à la poésie amoureuse. C'est le cas des stances de Sarasin. Le poète s'y déclare inspiré par la muse vénusienne, et non la muse martiale :

> Je n'ai pas un esprit à chanter des ballades
> La muse qui m'anime est plus délicate (…) [903]

Sarasin prétend réécrire *L'Iliade* [904]en une version galante :

> Si j'eusse été l'auteur d'une telle matière,
> Xanthe n'eût pas servi de triste cimetière,
> Achille aurait été moins cruel qu'un lion,
> Pâris eût en repos possédé son Hélène,
> Et le feu, dont les grecs assouvirent leur haine,
> N'eût jamais embrasé le palais d'Ilion. [905]

La plupart des stances de Sarasin relèvent d'un héritage pétrarquiste. On y retrouve de nombreux *topoï* : les beaux yeux, la déclaration d'amour, le martyre de l'amant, l'inconstance de la femme et tout l' arsenal de figures : le lexique de la souffrance, de la captivité, de la mort, les métaphores des astres et du soleil, de la fleur,[906] du feu, les allusions mythologiques nombreuses aux flèches de Cupidon, aux tourments d'Ixion, la métonymie des fers :

> Je languis dans vos fers (…) [907]

Même dans les poèmes d'inspiration pétrarquiste on peut différencier, chez Sarasin, les poèmes plus maniéristes, tels *Les yeux de Sylvie sont conducteurs* ,[908] et même poussés à l'extrême jusqu'à la parodie, comme les *Stances du marquis*,[909] enchâssées dans le poème *Le mauvais poète*,[910]

---

[898] Certains poèmes sont difficilement classables. Paul Festugière classe parmi les stances *L'hiver* et *Le lit d'hostellerie*, (*infra*, p. 338-339 et 340-341) qui nous paraissent plutôt des vers burlesques. De même *Le Testament de goulu*, (*infra*, p. 317-321), la glose *À Monsieur Esprit, Sur le sonnet de Monsieur de Benserade (infra, p. 487-489)* et *Le Mouton fabuleux, pour Monsieur Mouton, excellent joueur de luth,* (infra, p.333-334) qui relèvent d'une inspiration burlesque, ne nous semblent pas s'apparenter aux stances.

[899] Voir par exemple « Stances pour le comte de Charny », in Malherbe, *Œuvres poétiques*, Paris, G-F, 1972, p. 136-137.

[900] Corneille, *Le Cid*, Paris, Chez François Targa, 1637.

[901] Voir *Sur une absence, stances*, *infra*, p. 272 et *À la même , stances*, *infra,* p. 278. Voir aussi la *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou* (qui ne fait pas partie des stances), *infra*, p. 481-482.

[902] Dictionnaire de Furetière, 1690, article « Stance »

[903] *Il proteste de ne faire des vers que pour ses amours*, *infra,* p.221-222.

[904] Homère*, L'Iliade*, (-850 -750 avant J.C), Paris, Librairie générale française, 1963.

[905] Stances, *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p. 221-222.

[906] « Elle est comme une rose en la saison nouvelle », *infra*, p.307.

[907] *À la même*, stances, *infra*, p. 278.

[908] *Infra*, p. 227.

[909] *Infra*, p. 288-289.

[910] *Infra,* p. 287-288.

parodiant les stances de Laugier de Porchères, et ceux dont le ton est plus simple et naturel, cherchant à imiter le langage oral. On le voit bien dans les stances où Sarasin évoque les différentes nuances d'un peut-être :

> Peut-être il disait : Je vous aime,
> Et peut-être l'écoutiez-vous .
> Peut-être aussi qu'étant chagrine
> Et plaignant mon éloignement,
> Vous lui faisiez mauvaise mine
> Et me souhaitiez ardemment.
> A dire vrai, beauté divine,
> Ce peut-être est le plus charmant. [911]

Un poème parmi les stances aborde « les matières graves et spirituelles », et relève d'un genre poétique singulier , la *consolatio* : les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse* .[912] Il s'agit du poème le plus long parmi les stances. Sarasin y mêle différentes conceptions de la mort : le dualisme platonicien, les croyances romaines, la spiritualité chrétienne.

Remarquons une première originalité de Sarasin : la formulation de titres programmatiques : *Il ne peut écrire que d'amour, Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours.* Les titres des stances en eux-mêmes révèlent une conception de la poésie.

Une deuxième originalité de Sarasin, dans les stances, consiste en ses références à la pastorale, comme en témoignent les noms des bergers de *L'Astrée* : Phyllis, Thyrsis, Chloris… Dans les stances *À une dame à qui l'on avait donné le nom de Lionne*,[913] s'adressant à Melle Paulet, Sarrasin , de manière plaisante, file la métaphore animale, évoquant les « moutons » que la lionne n'effraie point : ainsi le poème de circonstance à but encomiastique devient-il poème pastoral, peuplé de moutons, de bergers. Le poème d'ailleurs se termine par des vers qui sont, comme il arrive chez Sarasin, une quasi traduction de Virgile :

> Mais les ombres déjà des plus hautes montagnes
> Descendent aux campagnes (…) [914]

Les stances de Sarasin, comme ses chansons, sont aussi une illustration très intéressante du glissement de la poésie pétrarquiste et lyrique, à une esthétique galante. [915] Les stances du soupçon, *Il s'excuse de ce qu'on le soupçonne d'inconstance*,[916] qui sont une plaidoirie de l'amant, introduisent le thème de l'inconstance et le lexique juridique. On trouve le thème de l'infidélité féminine dans les stances *Il ne se peut résoudre à changer* [917]et le thème de l'universalité de l'inconstance dans les stances *À Monsieur Charleval.*[918] Hommes et femmes, coquets et coquettes, y sont sur un pied d'égalité, comme le soulignent la voix active « trompent » et la voix passive « sont trompés », ainsi que la pirouette finale :

---

[911] Stances, *infra*, p. 269.
[912] Voir le commentaire de ces stances, *supra*, p.89-90.
[913] *Infra*, p.208-209.
[914] *Infra*, p. 209.
[915] Voir sur ce point Alain Génetiot, « Deuxième partie. L'Esthétique galante », in *Poétique du Loisir mondain*, p. 181 à 352 .
[916] *Infra*, p. 405.
[917] *Infra*, p. 406-407.
[918] *Infra*, p. 403-404.

Tu ne fais rien partout que coqueter
Et ta Cloris te traite à la pareille. [919]

Les stances *À Mademoiselle Bertaut, que l'auteur appelait Socratine*,[920] sont tout à fait représentatives de cette nouvelle conception de l'amour, décrit comme un « contrat », une « clause de six mois », et non plus comme une promesse éternelle, ainsi que le met bien en évidence le lexique du commerce et du Droit.

Evoquons par ailleurs ce poème fort intéressant : *Apollon dit Adieu au Parnasse*,[921] où Sarasin se présente sous les traits du dieu des arts. Il évoque, à travers le départ d'Apollon du Parnasse, son départ de Paris, pour accompagner Mme de Longueville en Normandie. Ce départ a une double conséquence pour lui ; il s'agit à la fois de renoncer momentanément à écrire et de quitter ses amis auteurs, notamment le cercle de Sapho, et de Sophandre. Il fait allusion à un autre de ses poèmes : « le plaisant voyage » et à son art poétique, à une esthétique de la liberté et du naturel :

Où l'on voit tous les mots, les rimes, les pensées
Sans étude et sans art si justement placées. [922]

Cette façon de se représenter d'une manière idéale, sous le trait de bergers ou de personnages mythologiques, est typique de cette société raffinée et galante, notamment du cercle de Madeleine de Scudéry.

B-4 Les formes mondaines, pratiquées au XVIIème siècle.

Si les poètes mondains ont contribué à l'évolution de nombreuses formes poétiques, il ont aussi introduit en France ou inventé des formes nouvelles.

B-4-1 La glose

La glose, inspirée de la *glosa* espagnole, est une forme mise à la mode par Voiture, familier de la littérature espagnole, [923] mais brillamment illustrée par Sarasin à l'occasion de la querelle des Jobelins et des Uranistes.

La glose est un commentaire d'un autre poème, et chaque strophe se termine par un vers du poème commenté. Sarasin commente le *Sonnet de Job* de Benserade, en 14 quatrains d'octosyllabes. Tout d'abord, il s'adresse à son ami Jacques Esprit, membre de l'Académie française, et fervent jobelin. Il fait appel à son bon goût pour rejeter un poème qui a déplu à

[919] *Infra*, p. 404.
[920] *Infra*, p. 279-280.
[921] *Infra*, p. 491-493.
[922] *Infra*, p. 491.
[923] Voiture en effet, entre 1632 et 1634, était le représentant de Gaston d'Orléans à Madrid.

Phébus lui-même. En jouant sur la polysémie du patronyme de son ami, il file plusieurs métaphores : celle de la nuit hantée par les esprits, notamment par le fantôme de Voiture, et celle de la religion, pour inviter Jacques Esprit à résipiscence et le protéger de la folie qui le guette. Il parvient à détourner complètement le sens du poème initial, puisque c'est Voiture et non plus Benserade qui est décrit comme un martyre. Au contraire, Sarasin raille le poète officiel, qui voudrait se faire plaindre comme Job, lui qui fait bonne chère à la Cour. Enfin, avec brio, il renverse la chute du poème de Benserade ; ce n'est plus le poète qui est misérable mais son sonnet :

> J'aime les vers des Uraniens,
> Dit-il, mais je me donne aux diables
> Si, pour les vers des Jobelins,
> *J'en connais de plus misérables.* [924]

B-4-2 Les vers burlesques

Dans l'œuvre de Sarasin, l'on trouve aussi d'autres poèmes, moins codifiés que la glose : les vers burlesques. Dans cette catégorie, illustrée aussi par Scarron et Voiture,[925] l'on trouve des poèmes de formes variées : certains, non strophiques, possédant un titre, comme *Le Voyage*,[926] au titre ironique, puisque le poète est piégé dans la « nasse » de l'hymen et *L'embarquement de Poissy*, [927] où un trajet sur la Seine est comparé implicitement au trajet d'une « galère » avec des passagers « couchés comme des rats en paille », ainsi que *Le mélancolique*,[928] où le poète mentionne de drôles de visions. D'autres possèdent des strophes, comme *Le lit d'hostellerie*,[929] évoquant de manière humoristique un lit miteux où les « puces » « veillent » sur le poète, *L'Hyver*,[930] en quatrains d'octosyllables, *Le Testament de Goulu* [931] et *Le Mouton fabuleux*,[932] en huitains de décasyllabes, ou encore *La Seine parlant à la fontaine de Forges*, [933] en quatrains d'octosyllabes, où la Seine menace de frotter la fontaine, « petite nymphe de balle », de ses « bâtons flottés ». Dans chacun, l'on trouve des termes prosaïques et de l'humour.

Prenons l'exemple du *Mouton fabuleux, pour Monsieur Mouton, excellent joueur de Luth.* Le titre commence par un jeu de mots, qui donne le ton. D'autres jeux sur les patronymes s'ensuivent, tels que l'allusion à l'auteur du *Cid*, la « divine corneille ». Après une première strophe érudite, convoquant à la fois la mythologie gréco-romaine, l'Histoire de Rome et la Bible, les deux strophes suivantes ont l'allure d'une fable animalière, évoquant un univers populaire comme en témoignent les prénoms de « Margot » et de « Martin ». Le lien, des unes aux autres, étant l'éloge des « beaux chants » de Monsieur Mouton. La fin est à la fois comique et ironique : Monsieur

---

[924] Glose *À Monsieur Esprit*, *sur le sonnet de Monsieur de Benserade*, *infra*, p. 487-489.
[925] Voir Vincent Voiture, *op.cit*. et Scarron, *op.cit*.
[926] *Infra,* p. 341-342.
[927] *Infra*, p. 342-344.
[928] *Infra*, p. 249-252.
[929] Infra, p. 340-341.
[930] *Infra*, p. 338-339.
[931] *Infra*, p. 317-321.
[932] *Infra*, p. 333-334.
[933] *Infra*, p. 380-384.

Mouton y est décrit comme un vrai mouton, dont on se débarrasserait en le faisant cuire, « en lui mettant bouquet de romarin », équivalent burlesque des lauriers, pour sa musique. Le dernier vers en fournit l'explication : il est puni, « attrapé (…) par l'oreille » d'avoir chanté en « langage purin ». Aussi faut-il prendre avec ironie l'expression « fai(re) merveille ».

Par ailleurs, dans la plupart de ces textes, à la manière de Scarron[934] soulignant, sans fausse pudeur ni vergogne, à quel point il est perclus, le poète adopte ici l'*ethos* du poète gueux, « vieil ermite », « hibou »,[935] mal marié, malmené par l'hiver, tourmenté de visions effrayantes ou bouffonnes, dormant dans une « hostellerie » sans confort où une « tirasse » fait office de rideaux.

Les thèmes abordés, les registres et les personnages tout autant que la représentation du poète relèvent, dans ces poèmes, du burlesque. Parmi eux, *Le Mouton fabuleux* et *La Seine parlant à la fontaine de Forges* ont des affinités avec la fable, de même que les *Galanteries* de Sarasin.

B-4-3 La « galanterie » ?

Deux poèmes de Sarasin s'intitulent « galanterie » : *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris*, [936] en octosyllabes et *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, qui était entre l'auteur et une dame*,[937] en alexandrins. Emettons l'hypothèse que Sarasin ait créé ici une forme poétique, la « galanterie », dont la fable de La Fontaine pourrait être l'héritière. Même s'il existe des fables dans l'Antiquité, la « badinerie » propre à la fable de La Fontaine ne serait-elle pas inspirée de Sarasin ? L'association de la roche et du caillou annonce les alliances bizarres que se plaît à former La Fontaine dans les titres de ses apologues. La personnification des objets et des animaux, (que manifestent le discours de la roche, son éloge du caillou, et le siège héroï-comique du logis de la souris par une armée de chats, levée par Amour et sa mère) fait irrésistiblement songer au célèbre fabuliste. Mais ce qui nous semble un apport de Sarasin par rapport à la fable antique, dans la « galanterie », a trait au ton, léger, humoristique, spirituel, burlesque, que l'on retrouvera chez La Fontaine, mêlé à un charme, une gaieté, qu'on ne trouvait pas dans les *Estrenes de quatre animaux* [938] de Voiture. Ce dernier est plus prosaïque, dans le choix de ses termes,[939] et ses poèmes ne recèlent pas le charme facétieux de Sarasin, ni sa discrète érudition, dont La Fontaine héritera. Comparons le « grillon » de Voiture, qui « demeurai(t) dans un four chaud », avec celui de Sarasin, dans *La Pompe funèbre.*[940] L' allusion au « four » est l'occasion pour Voiture de filer la métaphore conventionnelle du feu amoureux, émanant des « beaux yeux de Sylvie » :

> Comment, Diable, à trente pas d'elle,
> Il fait plus chaud que dans un four.[941]

---

[934] Voir *À Monsieur Sarrazin, epistre*, op.cit.
[935] *Le Mélancolique*, *infra*, p.249-252.
[936] *Infra*, p. 409-415.
[937] Infra, p. 481-482.
[938] In Voiture, *Poésies*, *op.cit*., p. 209.
[939] « Vivais à gogo », *op.cit*., p. 210.
[940] *Infra*, p. 415-433.
[941] Voiture, *Poésies,* p. 210.

Quant à Sarasin, il imagine un grillon gymnosophiste, prêt, comme Calanus, à s'immoler par le feu. Humour, invention, érudition sont réunis, qui font le charme particulier de Sarasin :

Le Grillon, saisi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'était, cheminant sur les pistes
Des anciens gymnosophistes
Au travers des flammes jeté
Et dans un four précipité. [942]

Par ailleurs les galanteries, proches de la fable, tendent parfois vers la prose par leur dimension narrative, surtout la *Galanterie À une dame,* comme en témoignent les premiers vers, notamment. D'autres poèmes de Sarasin expriment cette tension entre le poétique et le prosaïque.

C-Cas particuliers

Certains textes sont un métissage de vers et de prose, « moitié figue, moitié raisin »,[943] où Sarasin est passé maître.

C-1 Le discours familier

Les discours familiers sont à la croisée du genre lyrique et du genre démonstratif.[944] Les premiers *sermo*, discours familiers à un ami ou à un disciple, sont *Les Dialogues* de Platon et Cicéron a écrit aussi des réflexions adressées à un destinataire, comme *Les Tusculanes.*[945] Sarasin, en intitulant ses cinq poèmes *Discours familiers*, [946] fait explicitement référence aux *Discours familiers*[947] d'Horace, comme en témoigne la citation liminaire.

Les discours familiers de Sarasin, sont tout d'abord des poèmes en alexandrins, non strophiques, et adressés à un destinataire, mis à part le premier : le Discours II s'adresse à Lucidor, le III à Alcandre, le IV à un « ami », le V à trois femmes.

Il s'agit à la fois de poèmes et de réflexions sur la poésie. Le discours familier, chez Sarasin, s'apparente à l'art poétique, et à l'art d'aimer, mêlant aspect didactique et

[942] *La Pompe funèbre, infra*, p. 430.
[943] Voir l'expression : « moitié figue, moitié raisin, / Un ambigu de vers et prose » in *« lettre de Tirsis à Doralice », in Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps*, Seconde Partie, Paris, Charles de Sercy, 1662, p 101, évoquant la « façon du brave Sarazin ».
[944] Selon la définition des trois genres de La Rhétorique : genre délibératif, judiciaire, démonstratif, dans La *Rhétorique* d'Aristote.
[945] Cicéron, *Les Tusculanes* (Ier siècle avant J.C.), traduites par le P. Du Ryer, Paris, Chez Antoine de Sommaville, 1655.
[946] *Infra*, p. 195.
[947] Horace, op.cit.

autobiographique. Les titres, en eux-mêmes, sont programmatiques : *Que la poésie lui sert de divertissement* ,[948] *Qu'il est né pour aimer.*[949]

L'aspect autobiographique est très présent et les circonstances d'écriture sont souvent mentionnées : « au bord de l'océan »,[950] « depuis qu'un valet est venu m'éveiller »,[951] « loin des bords de Seine ».[952] On remarque d'ailleurs une évolution, entre le discours I et le discours V : la réflexion est moins présente dans le dernier, tandis que les détails autobiographiques ou à l'actualité sont plus nombreux. Par ailleurs, à la gravité du *Memento Mori* du discours II s'oppose un ton plus léger et plein d'humour, dès la fin du discours IV, avec les portraits de différents types d' amoureux.

Enfin, Sarasin déploie aussi, dans ses *Discours familiers*, ses théories de l'amour, son éthique épicurienne, sa profession de sincérité.[953] La guerre, la puissance, l'argent ne l'attirent, mais l'amour. Il déclare en effet, avec humour :

> (Il) S'estime plus heureux d'obtenir un ruban
> Que s'il avait conquis l'empire du turban (…) [954]

Sur les pas d'Epicure, Sarasin estime qu'il est raisonnable d'aller dans le sens de nos instincts :

> Je suis les mouvements qu'inspire la Nature
> L'Amour qui la conserve a bâti ma prison
> Et les suivre tous deux, c'est suivre la Raison. [955]

Les discours familiers demeurent des textes en vers ; en revanche, le prosimètre est un véritable alliage de vers et de prose.

C-2 Le prosimètre, métissage de vers et de prose.

La *satura*, mélange de vers et de prose, existe depuis l'Antiquité. Le *Satyricon* de Pétrone en est un exemple. Pratiqué au Moyen-Age, comme en témoignent les exemples *d'Aucassin et Nicolette*[956] et du *Livre du Voir dit* de Guillaume de Machaut,[957] le mélange de vers et de prose trouve un nouvel élan de la Renaissance[958] au XVIIème siècle.

---

[948] *Discours* I, *infra*, p. 196-197.
[949] *Discours* III, *infra*, p. 200-201.
[950] *Discours* I, *infra*, p. 196.
[951] *Discours* II, *infra*, p. 199.
[952] *Discours* V, *infra*, p.205.
[953] *Discours* IV, *infra*, p.202-205.
[954] Discours IV, *infra*, p. 204.
[955] Discours III, *infra*, p. 200.
[956] *Aucassin et Nicolette* (XIIème siècle).
[957] Guillaume de Machaut, *Le Livre du Voir dit*, (1370) Paris, Librairie générale française, collection Lettres gothiques, 1999.
[958] Voir Dante, *Vita Nova* (1292-1293), Paris, Gallimard, 1974.

On en trouve cinq exemples chez Sarasin : la *Lettre à Melle de Verpilière*,[959] la *Lettre de Sarasin à Madame de Longueville*,[960] la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*, [961] l' *Ode de Calliope sur la bataille de Lens* [962] et la fameuse *Pompe funèbre.*[963] Pellisson souligne même, dans son *Discours*, que le prosimètre a permis à Sarasin d'être reconnu en tant que poète :

> (…) qui sont meslées de Prose & de Vers. C'est de ses Vers que Monsieur Sarasin a tiré sa plus grande reputation dans le monde, & ce n'est pas sans raison. Car soit qu'on parle de la Poësie galante et enjoüée, à laquelle il s'est principalement occupé, ou de la plus serieuse, qu'il ne laissoit pas d'aimer passionnément, on ne peut sans injustice lui refuser un des premiers rangs entre les poètes de nostre siècle. [964]

Le prosimètre, chez Sarasin, prend, dans les cinq textes, la forme d'une lettre, comme l'indiquent certains titres. *La Pompe funèbre* est sous forme d'une lettre adressée à Ménage et l'*Ode de Calliope* sous la forme d'une lettre adressée à Monsieur Arnaud. Dans l'*Ode de Calliope* et la *Lettre de Sarasin à Madame de Longueville*, « la prose encadre le vers, à la manière d'une introduction et d'une conclusion. »[965] Dans ces deux lettres, le passage de l'un à l'autre est associé à un changement de registre : registre sérieux de la prose, avec le lexique des « affaires »[966] et registre burlesque des vers, comme le montre la liste divertissante des prétendants éconduits par Mme de Longueville, ridiculisés par des comparaisons animalières, et une parodie d'épopée, comme dans le *Roman de Renart.*[967] Ces piètres héros, blondins ou brunets, amants de « sucre » et de pacotille, sont caricaturés : perte de souffle à la courante, regards enamourés… Aucun ne trouve grâce aux yeux de Mme de Longueville et de Sarasin. Dans l'*Ode de Calliope*, au registre burlesque de la prose, où la muse est appelée « fille de votre connaissance », « pucelle de la vieille roche »[968] s'oppose le registre encomiastique des vers. Sarasin, feint, dans l'un et l'autre cas, d'insérer dans sa prose le « langage des Dieux » : l' ode attribuée à Calliope et les vers d' « Amour ».[969] La *Lettre à Melle de Verpilière* offre un exemple d'alternance entre la prose et les vers, que *La Pompe funèbre* conduit à sa perfection.[970] C'est un exemple unique en son genre, dans des langues diverses, en prose et en vers, de collage de textes divers : épitaphe, titres de chapitres, ballade, pastiches, parodies. Sarasin y passe avec virtuosité et fluidité d'un fragment à l'autre. Après un exorde en prose adressé à Ménage, suivi d'une épitaphe pour Voiture en vers, puis d'un passage en prose évoquant les causes de sa mort, et à nouveau d'un passage en vers mentionnant le Parnasse, Sarasin évoque encore le génie de Voiture dans un paragraphe en prose, puis il cite le

---

[959] *Infra*, p. 506-508.
[960] *Infra*, p. 511-514.
[961] *Infra*, p. 475-481.
[962] *Infra*, p. 434-446.
[963] *Infra*, p. 415-433.
[964] Voir Paul Pellisson, Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin, dans *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, 1656, p.20.
[965] Jean-François Castille, « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin : la Pompe funèbre de Voiture », p. 161.
[966] « L'Amour est venu ce matin chez moi…/…il m'a chargé de vous mander ce qu'il m'avait dit », *infra,* p. 511.
[967] *Le Roman de Renart* (XIIème siècle), Paris, Gallimard, 1962.
[968] *Infra*, p.434.
[969] « Il s'est expliqué en langage des Dieux », dans Lettre de Sarasin à Madame de Longueville*, infra,* p. 511.
[970] Voir l'excellente analyse de *La Pompe funèbre* par Jean-François Castille, « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin. *La Pompe funèbre* de Voiture », dans *De la grande Rhétorique à la poésie galante, l'exemple des poètes caennais aux XVIème et XVIIème siècles*, sous la direction de Marie-Gabrielle Lallemand et Chantal Liaroutzos, Presses universitaires de Caen, 2004.

poulet du Parnasse, en vers, annonçant les funérailles de Voiture, décrites ensuite dans un court passage en prose, suivies de vers décrivant l'Aurore de manière burlesque. Puis une alternance de six fragments en prose et vers dépeint le cortège des Amours. S'ensuivent une épitaphe en latin, en italien et en espagnol, puis le cortège des romanciers et la geste de Voiture sous forme de chapitres de romans. Trois poèmes de formes diverses s'enchaînent alors : une ballade imitée de Marot, des pastiches de Neufgermain, une parodie des *Etrennes de quatre animaux* en vers, avant la conclusion en prose mentionnant le cortège des poètes. Pellisson souligne la « nouveauté du dessein », l'esthétique de la « variété », qui ne peut que séduire un lecteur, et le talent de Sarasin, « poëte et orateur » en même temps, vers et prose formant « le corps d'une mesme narration ».[971] Quant à la *Lettre écrite de Chantilly*,[972] qui commence en vers, contrairement aux quatre autres, elle est un mélange de deux lettres, l'une écrite en vers, l'autre en prose, comme en témoignent les variantes dans les deux manuscrits. Elle présente la « réécriture en prose d'un manuscrit premier en vers »,[973] une épître commandée par la Princesse de Condé[974] à Sarasin, et retranscrite par ce dernier.

Le prosimètre, chez Sarasin, n'est pas un simple amusement. C'est l'occasion, pour le poète, d'une réflexion sur l'usage de la prose et des vers. Pellisson commente, dans son *Discours*, leurs différences, considérant la poésie, « Divine », comme supérieure à la prose dans l'expression des sentiments et l' « invention » ainsi que dans la « Facilité que les Lecteurs trouvent » : la poésie « tire toute sa matière de son propre sein, faisant de rien quelque chose, comme par une espèce de création qui semble surpasser la puissance humaine ».[975] Mais Sarasin a une tout autre opinion de la prose, où il s'est illustré autant qu'en poésie. Il a su faire sien le conseil de Desmarets [976]. Le Prosimète est une sorte de laboratoire de réflexion et de création, pour le poète, qui hait les formes rigides et ne chérit rien tant que la fluidité.

La poésie, tout d'abord, « langage des dieux » est susceptible d'une dérive. La *Lettre à Mademoiselle de Verpilière,*[977] où le poète déclare hésiter entre trois registres : le sérieux, le folâtre, et le badin, évoque l'usage mondain du vers, comme outil de divertissement :

> Vous voyez bien, par prose et chose, que je pouvais continuer à rimer ; mais il m'a semblé que, pour traiter l'affaire sérieusement, il ne fallait pas que le souhait fût poétique. [978]

Par ailleurs, l' *Ode de Calliope* [979] présente une réflexion sur le style moderne. Comment éviter les outrances rhétoriques de l'épopée sans tomber dans un « style mol », une « prose mesurée » ?

> D'ailleurs, il faut que je vous avoue que j'ai une extrême répugnance à quitter les ornements qui élèvent cette ancienne manière au-dessus de la nôtre, et qui l'ont

[971] Paul Pellisson, *op. cit.*, p. 18 à 20.
[972] *Infra*, p. 475-480.
[973] Jean-François Castille, *op.cit*., p. 163.
[974] « Prends ta plume, écris à Julie », *infra*, p. 477.
[975] Paul Pellisson, *op. cit*, p. 28 à 30.
[976] Voir la Lettre de Desmarets (orthographié aussi Des Marests) à Sarasin, dans *Les Œuvres de Sarasin*, II, édition établie par Paul Festugière, p,p.35-36, citée dans la partie I, *supra*, p.26-27.
[977] *Infra*, p. 506-508.
[978] *Infra*, p. 507.
[979] *Infra*, p. 434-446.

> fait appeler le langage des dieux, et encore pour me réduire à rimer simplement la gazette, sans fables, sans figures, dans un style mol et énervé, privé de toute hardiesse et scrupuleux jusqu'aux paroles. Ainsi donc je me fortifie plus que jamais, quelque passion que j'aie pour la gloire de ce grand prince, à ne point hasarder la description de la fameuse bataille qu'il vient de gagner, puisque je ne saurais trouver ce juste tempérament qui fait le style parfait et qui le tient également éloigné de notre prose mesurée et de la hardiesse rude et sauvage des anciens. [980]

Le prosimètre, permettant l'alliance de la prose et des vers, offre une réponse à cette gageure. Le dialogue avec la Muse est une sorte de version burlesque et galante de l'invocation à la muse dans l'épopée, et l'*Ode de Calliope* [981] adapte des procédés antiques au goût moderne : l'image virgilienne des « deux taureaux », l'allusion à la gigantomachie.

Mais Sarasin présente aussi, dans la *Lettre écrite de Chantilly*,[982] une réflexion approfondie sur la prose, tant le « style de roman » que la prose « naïve(…) », tant la pose d'invention que la « vérité ». Sarasin oppose en effet l'idéalisation galante, le « style de roman », qui présente la Princesse de Condé et sa fille comme des « déesses », tandis que le poète est le « mélancolique berger », au fait d' « écrire naïvement », sans artifice, naturellement, dans une prose non romanesque, plus proche de la « vérité », plus lisible. L'un des passages de la lettre, très visuel, en raison des allusions mythologiques, du lexique des couleurs, de la richesse des groupes nominaux, est sans doute l'un des premiers exemples, dans la littérature française, de prose poétique. En cherchant à rivaliser avec *La Jérusalem délivrée* [983] et le *Roland furieux*,[984] cités dans l'exorde en vers, Sarasin invente la prose poétique.

Quant à *La Pompe funèbre*,[985] elle est l'aboutissement de toutes les réflexions de Sarasin réussissant ce tour de force : passer avec souplesse et sans rupture de la prose aux vers, comme dans l'évocation du cortège des Amours. Pour y parvenir, le poète rend la poésie prosaïque, avec l'usage de tournures populaires :

> Revenons donc à nos moutons.[986]

Parallèlement, il poétise la prose :

> Après avoir été, comme un Phénix, brûlé de ses deux soleils.[987]

Ainsi, Sarasin a-t-il réussi, dans le prosimètre, le mariage harmonieux des vers et de la prose, ayant trouvé dans la prose, comme le lui suggérait Desmarets, la « douceur », la « rondeur », « une forme élégante », [988] qui sont aussi l'apanage de sa poésie.

---

[980] *Infra*, p. 437.
[981] *Infra*, p. 434-446.
[982] *Infra,* p. 475-480.
[983] Le Tasse, *op.cit*.
[984] L'Arioste, *Roland furieux* (1516), Paris, Gallimard, 2003.
[985] *Infra*, p. 415-433.
[986] *La Pompe funèbre*, *infra,* p. 421.
[987] *Ibidem.*
[988] Voir la troisième lettre de Desmarets, citée par Paul Festugière, op.cit., tome I, p. 36.

C-3 Les inclassables

Quelques poèmes sont inclassables, tels *Le désir de Paris*, [989] épître fictive, ou *Le directeur*. [990] De manière générale, et surtout s'agissant de Sarasin, il est vain de vouloir classer tous les poèmes, lui qui se plaît aux métissages des formes.

En effet, au terme de cette longue étude des formes poétiques abordées par Sarasin, nous pouvons constater sa prédilection pour les formes héritées de l'Antiquité, et pour les catégories souples : telle épopée tend vers le romanesque, telle élégie vers la tragédie, les odes sont de forme et de registre variés, l'une a la forme d'une épître fictive, telle chanson a une allure de madrigal, tel madrigal, en guise de « poulet », est en lien avec l'épître, telle épigramme flirte avec le madrigal. Sarasin réinvente les formes poétiques. L'épître, par exemple, constituée de vers isométriques, sans strophes, devient, à l'occasion d'une lettre à la Princesse de Condé, des « vers irréguliers », organisés en strophe, abordant des thèmes divers, avec des registres différents. Le « coq-à-l'âne », comme les « vers irréguliers » sont l'expression d'une esthétique galante de la bigarrure. D'autre part, le fait que Sarasin reprenne certaines formes poétiques, qu'il parodie presque systématiquement, témoigne aussi d'une mise à distance, par le poète, des codes trop rigides. En ce qui concerne le choix des vers, les stances permettent à Sarasin de satisfaire son goût de la variété : les strophes y sont souvent hétérométriques. Enfin, Sarasin mène toute une réflexion sur la prose et les vers, et pratique des expériences poétiques qui repoussent les frontières de l'une et des autres. La poésie s'invente, s'interroge, sous sa plume, la prose tend vers le poétique, et la poésie glisse vers la prose. « Rimer de la prose »,[991] telle est l'idée, la gageure.

2- « Des objets divers »[992]

Les thèmes abordés par Sarasin, à travers ces formes poétiques variées, sont divers, conformément au programme annoncé dans le premier *Dicours familier*,[993] l'amour étant le thème majeur.

2-1 « Il ne peut écrire que d'amour »[994]

Les titres des stances sont à eux seuls un manifeste poétique. Sarasin s'y présente en poète de l'amour. La géographie amoureuse de Sarasin n'est pas la même que celle que dessine

[989] *Infra*, p. 314.
[990] *Infra*, p.334-335.
[991] *Le Voyage, infra*, p. 341.
[992] *Discours I, infra*, p. 196.
[993] *Infra*, p. 195.
[994] Titre des stances, *infra*, p.191. Sur le thème de l'amour chez Sarasin, voir aussi Speranza Armani, Ada, « *Jean-François Sarasin : Sull'amore* », dans *Eros in Francia nel Seicento*, Bari, Adriatica et Paris, Nizet, 1987, « Quaderni del Seicento francese », n° 8, p. 213-243.

Madeleine de Scudéry dans sa « carte de Tendre ». Le trajet du poète mène de l' « amoureux empire » à l' « amour coquet ».

A-De « l'amoureux empire »….

Les premiers poèmes amoureux de Sarasin sont influencés par la poésie courtoise[995] et surtout pétrarquiste. L'on y retrouve la représentation pétrarquiste de l'amour, influencée par les théories de Platon[996] : l'amant martyr soupire pour une Dame cruelle, placée sur un piédestal, divinisée.[997] Nombre de métaphores ou de figures de style conventionnelles se retrouvent sous sa plume. [998] Parmi elles, le lexique de la douleur, largement dominant, le lexique de la passion, les hyperboles,[999] la synecdoque des « beaux yeux » de la belle, des yeux solaires, les métaphores florales, le martyre de l'amoureux, la prison d'amour, le naufrage sentimental, les paradoxes amoureux[1000]… Les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse*, érigeant un tombeau à la gloire d'une amour parfaite et fidèle, en sont une belle illustration. [1001]

Mais ces *topoï* y sont parfois traités de manière originale, notamment le thème du regard. Dans *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs,*[1002] le regard est associé à la beauté et à des valeurs positives : comparé à un astre guidant le poète dans la nuit. La métaphore pétrarquisante y est sous-tendue par des réminiscences platoniciennes : « Les yeux sont les miroirs de l'âme »,[1003] reflets du monde des Idées. Or, dans certains poèmes de Sarasin, il n'est plus question des « beaux yeux » de la Dame, mais, par un changement de point de vue, du regard « coupable » [1004] de l'amoureux, qui a commis une « faute » en surprenant la belle, méritant une punition. [1005] Les thèmes de la culpabilité, de l'œil voyeur, violant une intimité, annoncent Racine et le rôle du regard dans ses tragédies.[1006] La parole aussi, comme le regard, est frappée d'interdit :

> Ou bien, si j'eusse été lui dire que je l'aime
> Pour cette audace extrême

---

[995] Voir la ballade *D'enlever en amours*, *infra,* p. 363-364, par exemple, convoquant un univers médiéval, par les termes « rondeaux », « tournois »…

[996] Voir le poème *Sur le mariage de Sylvie*, (*infra*, p.307-308) évoquant un amour platonique, respectueux de la « beauté » de la Dame, aux antipodes de l'amour du « passant malappris », coupable d'avoir « touch(é) » cette « rose ».

[997] Voir le chapitre III « Les représentations de l'amour et l'esthétique galante » dans Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain*, p. 183 à 272.

[998] Voir notamment *Villanelle, infra*, p. 223-224.

[999] « Passion extrême », « extrême beauté ». Voir les stances *Il lui parle de son amour et de sa beauté* (*infra,* p. 267-268.)

[1000] Tels : « Ses fers sont plus charmants que n'est la liberté », *Discours III*, *infra*, p.200 et « Et je ne conserve la vie que pour conserver ma douleur »*, Chanson. Désespoir*, *infra*, p.226, « Il faut quitter la vie plutôt que sa prison », Stances, *Il ne se peut résoudre à changer*, *infra*, p. 407, « Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus », stances, *infra*, p.228.

[1001] Voir *infra*, p.356-361.

[1002] *Infra*, p. 227-228.

[1003] Voir la chanson *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour, infra,* p.233-234.

[1004] Voir la chanson *À ses yeux coupables*, *infra*, p. 225.

[1005] Voir le commentaire d'Alain Génetiot, dans *Poétique du Loisir mondain*, *op.cit*., p.189-191.

[1006] Voir Starobinski, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1999.

Ne méritais-je pas les tourments d'Ixion ? [1007]

D'où l'aphasie de l'amoureux :

Et que l'on souffre de martyre
D'aimer, et de ne l'oser dire ! [1008]

ou encore :

Mes soupirs et mes pleurs
M'ôtent tout à la fois
La parole et la voix. [1009]

Le langage du corps pallie l'impossibilité de la parole :

Mes soupirs et mes pleurs vous le disent pour moi.[1010]

Si l'amoureux ose transgresser l'interdit de la déclaration, il est soumis au châtiment d'Ixion[1011] : la roue en flammes semble la punition parfaite d'un amant enflammé.[1012] Néanmoins, le poème de l'amoureux aphasique est en soi une prétérition. L'aveu, qui devait se taire, s'écrit. Et le poète amoureux l'avoue non sans humour et raillerie, en se comparant implicitement au pécheur mourant :

Mourir sans dire son martyre
C'est mourir sans confession. [1013]

Observons un autre *topos* : le piège amoureux, tissant les motifs de la sorcière, de la sirène, de la prison et du naufrage. Si les « appâts » de la Dame, n'ont rien d'original, en revanche les expressions de Sarasin, filant la même métaphore, sont très belles, par exemple : « Mais Vénus, qui l'avait fait tomber dans ses syrtes ». Non seulement l'expression est poétique, avec l'usage du mot « Syrtes », aux sonorités belles et sibyllines. Mais aussi les Syrtes, sables mouvants, sur la côte de l'Afrique du Nord, convoquent un univers mythologique : *L'Odyssée*[1014] et l'épisode des Lotophages, *Les Argonautiques* [1015]et *Les Métamorphoses*.[1016] Par ailleurs ces sables mouvants, au bord de la mer, destinés à piéger un amant, ou à provoquer le naufrage d'un équipage, réinventant une métaphore éculée, suggèrent implicitement que la femme aimée est une sorcière, voire une sirène, qui appâte pour capturer, d'où les allusions récurrentes à Armide et à Alcine. De là à conclure que l'amoureux est un poisson à hameçonner, il n'y a qu'un pas que le facétieux Sarasin n'hésite pas à franchir, dans ses poèmes burlesques. On goûtera l'humour et la beauté de cette image :

[1007] Stances, *Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus*, *infra*, p. 228-229.
[1008] Chanson, *infra*, p. 224.
[1009] Chanson, *La douleur l'empêche de chanter*, *infra*, p.226. Voir aussi les stances *Il doit mourir pour avoir osé aimer* : « Je m'étais résolu de souffrir sans le dire », « Je sais qu'en vous parlant je commets un grand crime », *infra*, p. 270-271.
[1010] *À la même*, stances, *infra*, p. 278.
[1011] Voir, *infra,* les stances *Il doit mourir pour avoir osé aimer* (p. 270-271) et les stances *Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus* (p. 228-229)
[1012] L'amour lui-même est un « crime odieux ». Voir la chanson : *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p. 233-234.
[1013] Sonnet, *infra*, p. 324.
[1014] Homère, *L'Odyssée* (fin du VIIIème siècle), Paris, Garnier frères, 1965.
[1015] Apollonios de Rhodes, (IIIème siècle avant J.C.), *Les Argonautiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1974.
[1016] Ovide, *Les Métamorphoses*, (1er siècle), VIII, 120, Paris, Gallimard, 1992, p.258.

Maintenant que l'hymen me tenait dans la nasse. [1017]

Mais Sarasin affiche aussi une volonté de mettre à distance ces images conventionnelles. C'est ce qu'il explique dans le deuxième *Discours familier* [1018] :

Car tu n'en diras rien qui ne sente la fable
En la nommant divine, excellente, adorable. [1019]

Le troisième *Discours familier* développe cette déclaration :

Certes cette beauté mérite qu'on l'adore,
Ce n'est pas qu'elle soit le Soleil ou l'Aurore,
Ni que tous ses appas se trouvent embellis
De perles, de corail, de roses ou de lis.
Ces louanges, jadis de nos auteurs prisées,
Ont enfin tant servi qu'elles se sont usées. [1020]

Sarasin estime éculées les hyperboles et les images pétrarquistes. C'est pourquoi il lui arrive de les reprendre en raillant, comme en témoigne l'exagération ironique de l'image de l'amant martyr :

L'on ne saurait trouver d'assez noire peinture,
Et les prédicateurs content mon aventure,
Quand ils veulent parler des tourments des damnés. [1021]

Les poèmes grivois de Sarasin manifestent aussi la volonté de mettre à distance la représentation pétrarquiste de l'amour. La femme n'y est plus divinisée, c'est une « catin »,[1022] une « vieille dessalée »,[1023] une « bécasse »[1024] ; l'homme est un moine[1025] ou un curé [1026] paillard, ou encore un mari cocu[1027] ; les termes sont délibérément gaulois : l'on est loin de l'amour platonique, tout en abstractions.

Remarquons, à cet égard, que Sarasin est plus abstrait que Voiture ou Benserade dans ses poèmes amoureux, si l'on excepte les poèmes grivois. Observons par exemple *Stances escrites sur des tablettes,* [1028] où Voiture joue sur les différents sens du mot « touche », qui contient le sème concret, et s'achève sur les deux vers suivants, suggérant un baiser :

Je vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'avez touché le cœur. [1029]

[1017] *Le Voyage*, *infra*, p. 241.
[1018] *Infra,* p. 197-198.
[1019] *Infra*, p. 198.
[1020] *Infra,* p. 201.
[1021] Sonnet, *infra*, p. 325.
[1022] Ballade *De l'argent qui fait tout en amours*, *infra*, p. 336-337.
[1023] Ode*, infra*, p. 209-211.
[1024] Ballade *D'enlever en amour*, *infra*, p. 363-364.
[1025] Ballade *De l'argent*, *infra*, p. 336-337.
[1026] Epigramme, « Un jour, un curé », *infra*, p.461.
[1027] *Ibidem.*
[1028] Voiture, *Stances escrites sur des tablettes*, *op. cit.*, tome 1, p. 24.
[1029] *Op.cit.*, p. 25.

Or, chez Sarasin, dans ses poèmes d'inspiration pétrarquiste, il n'est nulle part question de baiser, d'amour sensuel. De même, on ne trouve pas chez Sarasin de blason du corps féminin à la manière de Benserade,[1030] sur le nez, les cheveux, les mains. Et si notre poète mentionne parfois la bouche, il n'en dit guère plus, et rien qui soit concret.[1031]

Par ailleurs, l'influence de Madeleine de Scudéry et de son salon est présente à travers deux aspects, dans les poèmes amoureux de Sarasin : la casuistique amoureuse et l'allégorie. En effet, plusieurs poèmes de Sarasin traitent de l'amour en argumentant, à la manière des débats médiévaux[1032] ou de la Renaissance, tel le célèbre *Débat de Folie et d'amour* de Louise Labé,[1033] et à la manière des questions d'amour[1034], dont on disputait dans les salons, et dont *Clélie* et *Le grand Cyrus* se font l'écho. Les *Discours familiers* III et IV, qui abordent les thèmes de l'amour et de la jalousie, ont cet aspect démonstratif, de même que certaines élégies. Nul doute que Sarasin n'évoque des points de casuistique amoureuse dont il était question dans le salon de Madeleine de Scudéry, fût-ce avec humour, comme dans *Le Directeur*, ou dans l'épître *À Mme de Longueville*.[1035] De plus, on peut imaginer que *Le Voyage*, titre ironique de Sarasin, soit une allégorie inspirée de la Carte de Tendre, support des réflexions amoureuses des personnages de *Clélie,*[1036] et, avant eux, des membres du salon de Madeleine de Scudéry. *L'embarquement de Poissy*, poème que *Le Voyage* semble introduire, et qui décrit un trajet en coche d'eau comme s'il s'agissait d'une galère, n'est-il pas la métaphore burlesque du mariage, tel que Sarasin en fit l'expérience ?

Si les représentations courtoises et pétrarquistes sont reprises par Sarasin, c'est souvent de manière originale ou critique. On observe même dans sa poésie un changement radical de conception de l'amour.

B- …à l' « amour coquet »

La poésie amoureuse de Sarasin est le reflet d'un glissement de l'amour platonique à l'amour « galant ».[1037] La femme aimée est désormais sur un pied d'égalité avec le poète amoureux, qui ne lui voue plus un amour éternel mais signe avec elle un « bail d'amour » à durée limitée, « avec la clause des six mois » et fait profession d'inconstance, la constance étant désormais considérée comme une folie [1038] ou une « vertu de roman ».[1039] L'amour n'est plus un « martyre »,

---

[1030] Voir les sonnets *Sur la beauté et sur la laideur*, dans *Poésies* de Benserade publiées par Octave Uzanne, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875, p 3 à 23.
[1031] Voir « Beaux yeux… », *infra*, p. 323-324.
[1032] « Débat de l'âme et du corps », par exemple.
[1033] Labé, Louise, *Débat de Folie et d'amour* (1555), in *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1986, 2004.
[1034] Voir Guilleragues, *Valantins, questions d'amour et autres pièces galantes*, Paris, Barbin, 1669. Voir aussi dans *Le grand Cyrus* (partie III, livre I, « Histoire des amants infortunés ») la question suivante, donnant lieu à quatre récits emboîtés et à un « jugement » : quel est l'amant le plus malheureux entre l'amant jaloux, l'amant absent, l'amant en deuil et l'amant non aimé ?
[1035] *Infra*, p. 489.
[1036] Roman publié avant la mort de Sarasin, en 1654.
[1037] Voir Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain* et J.M. Pelous, *Amour précieux, amour galant*.
[1038] « Aimer si constamment est le métier des fous », Chanson, infra, p.241.
[1039] *Ibidem*.

mais un « jeu ».[1040] Le poète délaisse le ton tragique pour un registre plus gai, plus léger. Les métaphores florales et les termes abstraits se voient remplacés par un lexique juridique et commercial, ou un vocabulaire concret : les stances *À mademoiselle Bertaut* [1041] ont amplement été commentées, à ce sujet.[1042] Le traité cosigné par Amour et la souris, dans *Galanterie à une Dame* en est un exemple amusant. Céladon, le « parfait amant », cède la place au « léger amant », Hylas.

Sarasin désigne ce nouvel art d'aimer par l'expression « amour coquet ».[1043]Au XVIIème siècle, le « coquet », nommé aussi le « muguet », est, selon le dictionnaire de Furetière, celui « qui se pique de conter des fleurettes et de plaire aux dames ». Les coquets sont des « coureurs, inconstants ». Coqueter signifie : « se plaire à cajoller ou à écouter des fleurettes. » Et le terme vient du vieux français « coquart » « qui signifie un jaseur parce que les coquets sont des babillards ». L' « amour coquet » consiste donc à s'amuser en multipliant les « amourettes », les jeux de séduction, à coups de « poulets », de « fleurettes », et avec du « caquet ». Le temps des larmes est passé ; il s'agit de rire, de danser, de jouer la comédie, de faire bonne chère :

Il faut s'entendre à s'habiller,
Toujours babiller,
Danser ballet,
Donner Jodelet
Et frire le poulet.
Bisques, dindons, pois et fèves nouvelles
Charment les Belles (…) [1044]

Cette nouvelle conception de l'amour est liée à une profession de foi épicurienne :

Je suis les mouvements qu'inspire la Nature,
L'Amour qui la conserve a bâti ma prison,
Et les suivre tous deux, c'est suivre la raison.
Quelqu'un dirait ici que tout aime en ce monde,
Que le ciel amoureux rend la terre féconde,
Que le puissant effet de cet embrasement
Echauffe les poissons dans l'humide élément,
Que l'amour fait gémir la triste tourterelle (…)[1045]

Ces vers font écho en effet au *De Rerum Natura* de Lucrèce,[1046] qui fait l'apologie d'Epicure et de sa philosophie. L'amour est le principe qui régit l'univers,[1047] et il est raisonnable d'agir selon sa nature, en aimant. A contrario, l'univers dépourvu d'amour devient dément, un véritable chaos :

Les éléments n'agissaient plus,
L'onde et les vents étaient perclus,

[1040] Voir le *Sonnet des Proverbes, infra,* p. 389-390.
[1041] *Infra*, p.279-280.
[1042] Voir Alain Génetiot, *Les Genres lyriques mondains*, p.109
[1043] *À Melle de Verpilière*, *infra*, p.508-509.
[1044] Chanson, *infra*, p. 510.
[1045] *Discours III*, *infra*, p.200-201.
[1046] Lucrèce, (Ier siècle avant J.C.*) De Rerum Natura*, chant I, vers 1 à 28, Paris, Hachette, collection Classiques Roma, 1953 et 1992, p. 9 et 10.
[1047] Voir aussi, dans *Galanterie à une Dame* : « la machine ronde / Qu'en prose on appelle le monde / Qui par amour se maintient / Et que le seul Amour soutient », infra, p.413.

La terre demeurait en friche,
Le cerf se cachait de la biche,
Le coq la poule haïssait,
Le moineau sa femme laissait,
L'ormeau ne souffrait plus la vigne. [1048]

Suivre « les mouvements qu'inspire la nature » permet de justifier l'inconstance, la chose du monde la mieux partagée selon Sarasin. Même Eve n'eût pas été fidèle, si le jardin d'Eden eût été peuplé d'autres hommes :

Je crois qu'il fut une femme fidèle ;
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été ?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle. [1049]

Dans ses aveux d'inconstance, l'on sent même, chez Sarasin, les prémisses du libertinage. Nous avons évoqué les accointances de Sarasin avec les cercles libertins et son irrévérence à l'égard de la religion. Or, certains poèmes appellent irrésistiblement la comparaison avec les déclarations de Dom Juan, le personnage de Molière (1665), figure du libertin. Molière s'est-il inspiré de la chanson « Cinq ou six soupirs »[1050] pour la fameuse profession de foi de son personnage : « Je crois que deux et deux sont quatre » ? Toujours est-il que le poète déduit froidement de ses calculs, dans ce poème, que l'argent et l'hypocrisie sont utiles pour séduire, et fait cyniquement profession d'adultère.

Ainsi, les poèmes de Sarasin illustrent un moment de transition de l'idéalisme amoureux à la frivolité galante, de Platon à Epicure.

C-Cupidon

Or l'amour n'est pas seulement un thème, dans les poèmes de Sarasin, il est aussi un personnage, [1051] une allégorie. C'est d'amour profane dont il est question, l'amour sacré étant mentionné rapidement à travers l'évocation des ouvrages contenus dans le cabinet du Comte de Chavigny. Soit Amour est représenté seul, soit démultiplié en une ribambelle de Cupidons. Sarasin évoque souvent Eros avec ses attributs : la nudité : « L'amour qui va tout nu »,[1052] les ailes : « emprunte les ailes de l'Amour »,[1053] le bandeau qui aveugle : « Il ôte son bandeau et le met sur ses yeux »,[1054] le flambeau : les « flambeaux ordinaires »,[1055] l'arc et les flèches, tel qu'il est représenté dans le *Canzoniere* de Pétrarque. Sarasin nous le peint également en jeune homme « Appuyé dessus son carquois », désoeuvré pendant la maladie de la duchesse de Longueville, qui

[1048] *Galanterie à une dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris*, *infra*, p. 413.
[1049] Sonnet, *À M. de Charleval*, *infra*, p. 402.
[1050] Voir aussi la chanson « J'aime Cléon (…) En servir trois *», infra, p.* 243.
[1051] Eros est aussi un personnage à part entière dans le conte d'amour et Psyché, inséré dans les *Métamorphoses* d'Apulée (IIème siècle après Jésus-Christ), et plus tard dans *Les Amours de Psyché et Cupidon* de La Fontaine (1669).
[1052] Elégie, *infra*, p.452.
[1053] Chanson, *Impatience pour le retour de Phyllis, infra*, p.240.
[1054] *Le Changement de Thyrsis à Damon*, *infra*, p. 456.
[1055] *La Pompe funèbre*, *infra,* p. 419.

ne lui « prête point ses beaux yeux ».[1056] Toutes les armes de Cupidon suggèrent d'ailleurs la puissance de l'amour, comme ce tableau du Caravage : *Omnia vincit amor*, dont le titre est emprunté à l'églogue X des *Bucoliques*[1057] de Virgile, source d'inspiration partagée avec Sarasin, figurant Eros nu, ailes déployées, flèches à la main, avec à ses pieds les attributs des passions humaines, et un air facétieux tout autant qu'aguicheur, qu'on imagine fort bien sur les traits de l'Amour évoqué par notre poète. Sarasin crédite même Amour d'une autre forme de pouvoir : celui de l'éloquence. Dans l'élégie « Damon, cher confident »,[1058] l'amoureux relate à son ami la visite d'Amour et lui restitue son discours persuasif. Sarasin imagine aussi, dans la *Lettre de Sarasin À Mme de Longueville*, l'apparition d'Eros, en ambassadeur des amants de la duchesse :

> L'amour est venu ce matin chez moi (…) il m'a chargé de vous mander.[1059]

Cette allégorie de l'amour n'est pas toujours reprise par Sarasin de façon sérieuse. Dans *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de Souris*,[1060] Sarasin, narre une historiette dont les personnages sont la Souris, Amour et Vénus. Après avoir rappelé le pouvoir d'Eros, avec une hyperbole héroï-comique : « L'Amour, plus fort que cent Alcides » et ses attributs, le poète nous le dépeint de façon burlesque comme un enfant accouru en pleurs auprès de sa mère, Vénus. Les détails burlesques abondent , tels que les flèches « dégoutt(antes) », souillées du sang de ses nombreuses victimes.[1061]

Par ailleurs, Amour est parfois démultiplié en une volée de Cupidons facétieux, comme dans la chanson sur « l'amour coquet » :

> Car les Amours,
> qui sont enfants veulent rire toujours.[1062]

L'exemple le plus intéressant est celui du cortège de Cupidons dans *La Pompe funèbre*,[1063] parodie d'un passage de l'épître de Voiture à Monsieur de Coligny. [1064]Avec humour et une once de raillerie, Sarasin décrit les nombreux Cupidons présents au cortège funèbre de Vincent Voiture. Il rappelle les attributs des « Amours communs », abîmés par le deuil , « qui portaient, au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes et marchaient deux à deux, ayant leurs bandeaux déchirés, leurs carquois renversés et vides, leurs arcs traînants et leurs ailes ployées et basses. » Mais Sarasin va plus loin que Voiture, en inventant d'autres attributs galants à ce cortège de Cupidons : « la bigotère », « le miroir », « les pincettes », « les pommades », tous objets du nécessaire de toilette de…Vincent Voiture, et attributs propres à l' « amour coquet », augmentés de tous les souvenirs des « victoires galantes » de ce dermier : « bracelets de cheveux », « bagues », « rubans ». Sarasin évoque les facéties de ces petits « fripons » :

[1056] Madrigal inédit, *Pour Madame de Longueville*, *infra,* p. 463.
[1057] Virgile, *Dixième Bucolique*, *op.cit.*v. 69, p. 130.
[1058] *Le Changement de Thyrsis à Damon, infra*, p. 454.
[1059] *Infra*, p. 511.
[1060] *Infra*, p. 409-415.
[1061] *Galanterie à une Dame à qui l'on avait donné en raillant le nom de Souris*, *infra*, p.410.
[1062] *Chanson*, *infra*, p.509.
[1063] Voir *infra*, p. 420 pour les citations qui suivent.
[1064] Voiture, poème LXXXIX, *Epistre à Monsieur de Colligny, Poésies*, tome II, p. 195 et suivantes.

> L'un faisait des grimaces devant le miroir, l'autre se bridait de la bigotère, l'autre tirait les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avait même un qui s'enfarinait de la poudre et un autre qui se faisait des lunettes de la peinture dont, dans les derniers temps, Voiture rajeunissait ses cheveux et sa barbe.[1065]

Ce cortège de Cupidons farceurs, comparés à des étourneaux, tant ils sont nombreux, est semblable à un décor de style rocaille, du moins en ses prémices. Les *putti* et les thèmes de la légereté et de la joie de vivre, les frises décoratives, caractérisent en effet le style rococo, qui succède au mouvement baroque. D'ailleurs, la poésie de Sarasin n'illustre-t-elle pas le passage de l'un à l'autre courant esthétique, le premier sous-tendu par une vision du monde instable, donnant le vertige, laissant place au second, porté par une conception de la vie plus enjouée, badine ?

En reprenant le thème de la douleur amoureuse, propre aux poèmes pétrarquistes, l'on sent que Sarasin souscrit à toute une tradition poétique. Car ce qui domine, dans l'ensemble de son œuvre, c'est un refus du tragique, une volonté d'édulcorer ce que l'existence peut avoir de sombre ou d'angoissant, et d'aborder les sujets avec gaieté ou frivolité. C'est le cas du thème de l'amour, qui n'a rien, chez Sarasin, des noires passions raciniennes, si ce n'est dans certaines élégies, évoquant l'amour vengeur, la puissance fatale de l'amour, et l'image du poison.[1066]

2-2 « Je peins une naïade »[1067]

Tout d'abord, la plupart des poèmes de Sarasin s'adressent à un destinataire, qu'il s'agisse de la nature, d'un ami, ou d'une femme ; souvent, les poèmes commencent par une apostrophe : « Amis »,[1068] « Père des fleurs »,[1069] « Beauté digne de tous nos voeux»,[1070] « Beaux yeux »,[1071] « Phyllis »,[1072] « Orante »[1073]… Les figures féminines chantées par Sarasin dans ses poèmes d'amour sont légion : Vénus, déesse de l'amour, ainsi qu'Eve, la première femme, que Sarasin dépeint en coquette dans sa réécriture galante de la Genèse, Eurydice, Oryllis, Sylvie, Phyllis, Chloris, Amarante, Calliste, Cléon, Sylvanire, Rosanire, Iris, Orante, Clorinde, Aurora, Olympe, Isménie, Gildipe, Polynice…Certaines sont mentionnées une seule fois, d'autres font l'objet de nombreux poèmes, formant un cycle : le cycle de Sylvie, le cycle de Phyllis. Nommer la femme aimée du nom d'une bergère des *Bucoliques* ou de *L'Astrée* est fort commun à l'époque de Sarasin. Mais observons la manière dont Sarasin représente la femme.

[1065] *La Pompe funèbre*, *infra,* p.420.
[1066] Voir l'élégie : « Non, non… » (*infra*, p. 527-529) et « Damon, cher confident »(*Le Changement de Thyrsis à Damon, infra*, p.454-459.) Dans la première est développé le thème de la jalousie, dans la seconde celui du pouvoir fatal de l'amour, comme le soulignent les termes : « empire », « maître », « force »…
[1067] *Discours I*, *infra,* p. 196.
[1068] Sonnet*, infra*, p. 326.
[1069] Stances, *infra*, p. 267.
[1070] Madrigal *De Polyandre à Philoxène, infra*, p. 533.
[1071] Sonnet, i*nfra,* p. 323.
[1072] Chanson, i*nfra*, p. 240.
[1073] Stances. *Déclaration d'amour, infra*, p. 275.

Tout d'abord, les figures féminines ne sont pas toutes sur le même plan. Il faut distinguer les divines, les égales et les inférieures. Nombreuses sont celles qui sont mises sur un piédestal,[1074] conformément à la tradition poétique depuis Pétrarque. Elle sont parfois désignées par leur vrai nom, comme la duchesse de Longueville et la princesse de Condé dans les épîtres, ou les dames évoquées dans les madrigaux composés lors de la fameuse Journée, comme Mme Aligre, ainsi que dans les *Couplets de chanson faits lors d'une promenade*,[1075] comme Madame du Bourdet, Madame de Lusignan, Madame de Galapian, Melle de Marène et Melle de la Châtre, ou encore Melle de Beuvron,[1076] Melle de Rémenecour,[1077] et Melle de Bouteville, devenue Mme de Châtillon.[1078] Parmi elles, certaines sont parfois rebaptisées, dans les poèmes de Sarasin, de pseudonymes littéraires, de noms mythologiques ou de noms de bergères de pastorales, d'héroïnes d'épopées, de tragédies, ou encore de néologismes érudits comme Philoxène, surnom de Mme Aragonais. Certains pseudonymes sont parlants, comme Olympe, désignant le séjour des Dieux dans la mythologie. Si certaines femmes ont été identifiées : Alcidiane, Alcidamie, Sylvie désignent Mme de Longueville et Aurora et Phyllis, Mme de Motteville, on ne sait qui se cache derrière « Polynice », par exemple. Remarquons que sans être transformée en personnage littéraire par un pseudonyme, Melle de Bouteville acquiert une dimension romanesque en raison de son enlèvement, comme le souligne ce passage d'une épître inédite, où l' « amant » est sans doute Coligny. La « brune », la « lune », « le manteau si brillant », sont autant d'éléments poétiques transformant l'anecdote en romance :

On dit qu'un soir dessus la brune,
On vit aux rayons de la lune,
Marcher à grands pas un amant,
Avec un manteau si brillant,
Que toute la royale place
Le jugea bien d'illustre race.[1079]

Certaines femmes, parmi les Dames, sont réifiées, telle la « roche »[1080] connotant un cœur froid, ou animalisées, comme Angélique Paulet, surnommée la belle « lionne »,[1081] en raison de sa chevelure, ou Melle de Gauffecour, « petite chatte de Cypris »,[1082] qui joue avec les cœurs comme un chat avec les souris, et bien sûr Mme de Turgis, la « souris » qui échappe à tous les galants.[1083] Mais certaines femmes, que Sarasin nomme de leur vrai nom ou de leur surnom, comme Socratine et Melle de Verpilière, sont désignées comme ses égales, comme en témoignent les

[1074] Voir le sonnet *Pour Mme de Longueville étant à Stenay*, où cette dernière est nommée « divine Alcidamie », *infra*, p. 498. voir aussi l'épître *À Mme de Longueville* : « Vous êtes déesse », *infra*, p. 483.
[1075] *Infra*, p. 528-531.
[1076] Voir *infra*, p. 271 la référence au poème de Jacqueline Pascal sur Melle de Beuvron.
[1077] Voir le sonnet inédit, *infra*, p.521.
[1078] Voir, *infra*, la ballade *D'enlever en amour*, p. 363-364, et quatre poèmes inédits : un sonnet, p. 521, une épigramme *Pour Mme de Longueville et Mme de Châtillon étant à une assemblée*, p.522, des stances *À Mme de Longueville sur le jugement qu'on a fait d'elle et de Mme de Châtillon*, p.522-524 et une épître *À M. le Duc*, p.315-317.
[1079] *À Monsieur le Duc*, *infra*, p. 316.
[1080] *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, infra*, p. 481-482.
[1081] Stances *À une Dame, à qui l'on avait donné le nom de lionne, infra,* p. 208-209.
[1082] *À Melle de G*, *infra*, p. 502. Gauffecour, orthographié aussi Gofecourt, dame d'honneur de Mme de Longueville.
[1083] *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris*, *infra*, p. 409-415.

expressions : « Mademoiselle, mon cher confrère »[1084] et le « bail d'amour ».[1085] Enfin, il y a les femmes du peuple : « Jeanne »,[1086] la « boulangère de Corbeil », [1087] « Margot »[1088] et les femmes caricaturées : Catin, personnage de fabliau, Euterpe, « vieille dessalée »,[1089] les femmes érotiques.

Il est surtout question de la première catégorie dans les poèmes de Sarasin. Observons la représentation du corps féminin qui s'en dégage. Sarasin demeure dans les abstractions et les généralités conventionnelles lorsqu'il s'agit d'évoquer la femme aimée : « Adorable Bourbon »,[1090] « Belle veuve »,[1091] « attraits »,[1092] « appâts ».[1093] Les seules parties du corps féminin évoquées sont les yeux, les « beaux yeux »,[1094] « yeux tout brillants »[1095] souvent comparés à des « astres »,[1096] reflet de l' « esprit »[1097] de la dame, souligné par les « sourcils d'ébène»[1098] et les joues, plus exactement « le teint », comparé à une « rose ».[1099] Dans quelques poèmes la « bouche »[1100] est évoquée, sans rien de sensuel. Sarasin évoque souvent les « yeux » de Sylvie et la carnation de Phyllis, pseudonyme de Mme de Motteville, également nommée Aurora. Dans quatre épigrammes, reprenant le thème de la *Belle Matineuse*,[1101] Sarasin dépeint le teint de rose d'Aurora. Par ailleurs, lorsque Sarasin évoque Mme de Longueville par son nom, dans les épîtres, il mentionne son « aimable tresse blonde »,[1102] qui l'apparente à la Laure de Pétrarque, son « teint de satin blanc »,[1103] ses « mains d'ivoire »,[1104] qui la figent en statue inaltérable, sa « taille », sa « mine », son « port noble et grâcieux », son « esprit ».[1105] Il faut mettre à part la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*, [1106] où les tenues des dames sont décrites avec précision, même s'il s'agit du « style de roman » : « vêtements brillants », « capelines couvertes de plumes ». Dans cette lettre, Sarasin opère devant son lecteur le processus de métamorphose d'une personne réelle en « personnage » de roman. Mme de Longueville est ainsi comparée à une œuvre d'art : « celle qui se trouvait à son côté faisait éclater une beauté plus accomplie que la peinture, la sculpture ni la poésie n'en ont pu jamais imaginer ». En revanche, dans les poèmes grivois, Sarasin mentionne

---

[1084] Lettre *À Melle de Verpilière*, *infra*, p. 506-508.
[1085] Stances *À Melle Bertaut*, *infra*, p.279-280.
[1086] Chanson « Nicolas qu'amour presse », *infra*, p.531.
[1087] *Coq-à-l'âne*, *infra,* p.466.
[1088] *Le Mouton fabuleux, infra,* p. 333.
[1089] Ode, *infra*, p.209-211.
[1090] Couplets de chanson faits à une promenade, *infra*, p. 528.
[1091] *Ibidem.*
[1092] Madrigal inédit, *Pour Madame la Princesse et pour Mme de Longueville*, *infra*, p.474.
[1093] Inédit, *Pour la même allant au cours inconnue*, *infra*, p.537.
[1094] Sonnet, « Beaux yeux… », *infra*, p.323.
[1095] Chanson, *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p.233.
[1096] Stances, *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs, infra*, p.227.
[1097] Chanson, *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p.233.
[1098] Villanelle, *infra*, p. 223.
[1099] Sonnet, « La beauté que je sers », *infra*, p.323.
[1100] *Ibidem*.
[1101] Voir sur ce thème Y. Fukui, *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*, p. 148 et suivantes.
[1102] Epître *À Melle de Bourbon*, *infra,* p.290.
[1103] *Ibidem*.
[1104] Epître *À Mme de Longueville*, *infra*, p.484.
[1105] Epître *À Melle de Bourbon*, *infra*, p. 291.
[1106] *Infra*, p. 475-480, pour les citations qui suivent.

aisément les parties basses du corps, quoique souvent de manière allusive : « bedon »,[1107] « anagramme d'Enoc »,[1108] ou encore « le joli devant »,[1109] et les femmes qu'il évoque incarnent l'amour vénal.

Notons aussi qu'il est souvent question de l' « esprit » de la femme aimée, que ce soit dans le surnom Socratine, qui apparente Melle Bertaut au célèbre philosophe, ou dans les déclarations du poète : « J'aime votre esprit et vos yeux ».[1110] La beauté de l'esprit augmente même la beauté physique aux yeux du poète, et possède la valeur « immortelle » d' une *eidos*, une réalité intelligible, selon le concept platonicien :

> Mais ce puissant éclat de votre beau visage,
> Est le plus faible nœud par où l'amour m'engage ;
> Votre esprit adorable et digne des autels,
> Comme il est immortel, rend mes feux immortels.[1111]

La figure féminine dominante, dans les poèmes de Sarasin, est celle de la belle « inhumaine » : « inhumaine Sylvie »,[1112] « l'ingrate Sylvie ».[1113] Sylvie, de *silva*, la forêt, nymphe de *L'Aminte*, qui préfère la chasse à l'amour, et bergère de *L'Astrée*, incarne la farouche, l'inaccessible, mais aussi le phare.[1114] Phyllis aussi, quoique souvent comparée à un « ange »,[1115] est parfois qualifiée d' « inhumaine »,[1116] et même de coquette.[1117] Phyllis est l'absente, celle à qui il faut dire « adieu ».[1118] Toutes deux sont qualifiées parfois d' inconstantes.[1119] Un autre pseudonyme féminin fait référence à un personnage de guerrière de *La Jérusalem délivrée*, Clorinde, « cette inhumaine ».[1120] Chloris, qui rime souvent avec Paris, qui porte le nom d'un personnage mythologique et d'une bergère de *L'Astrée*, incarne la belle parisienne. Dans un seul poème, une élégie, Sylvie incarne l'amante abandonnée, comme dans les *Héroïdes* d'Ovide, et préfigure l'héroïne tragique, racinienne, qui rêve de se venger.[1121]

Une figure féminine se démarque des autres : Gildipe, « la belle plaintive », « plaintive et désolée », dans *Rollon conquérant*.[1122] Par ses larmes, par son cœur attendri, par ses discours pathétiques, qui touchent le lecteur, elle s'écarte des figures de femmes idéalisées, divinisées, et se rapproche des personnages romanesques :

> Amoureuse qu'elle est, elle suit qui la fuit,

[1107] Ode, *infra*, p. 210.
[1108] Ballade *De l'argent*, *infra*, p.336.
[1109] Ode, *La Pomme*, infra, p.338.
[1110] Chanson, *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p. 233.
[1111] Elégie, *infra*, p.452.
[1112] Chanson, *La douleur l'empêche de chanter, infra,* p.226.
[1113] Ode, *Rien n'est si inconstant que Sylvie*, *infra*, p.229.
[1114] *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs*, *infra*, p.227-228.
[1115] Chanson, *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p.233.
[1116] Chanson, *Consultation de l'écho*, *infra*, p.233.
[1117] Stances, *Il se moque de la coquetterie de Phyllis*, *infra*, p.269-270.
[1118] *Air B.d.B.*, *infra*, p.235.
[1119] *Infra*, Ode, *Rien n'est si inconstant que Sylvie* , p. 229-230 et *Il se moque de la coquetterie de Phyllis*, p. 269-270.
[1120] Stances, *Il se plaint de n'être point aimé*, *infra*, p.272.
[1121] Voir l'élégie, *infra*, p. 525-527.
[1122] Voir *infra*, p.253 et 259 pour les citations.

Et doutant à ce coup du pouvoir de ses charmes,
Elle y mêle, en pleurant, le secours de ses larmes. [1123]

Gildipe, à l'inverse des belles inhumaines à la beauté froide et à l'esprit brillant, incarne la beauté du cœur.

2-3 Folie et folâtreries

Quant aux hommes évoqués dans les poèmes de Sarasin, soit ils sont présentés en héros, légendaires comme Rollon ou historiques comme Condé, soit ce sont des fous. Il est question d'abord de folie douce, comme celle qui traverse le « follet folâtre »[1124] rédigeant en pleine nuit une épître amoureuse, envoyant des étrennes imaginaires[1125] ou celle qui habite ce roi de fantaisie, Roger Bontemps, « Roi des châteaux en Espagne », épicurien, accompagné de son secrétaire Jean, « qui n'est point béjaune »,[1126] ou encore celle qui caractérise les bouffons, « Sibilot »,[1127] les « grotesques de Callot »,[1128] Goulu .[1129] Mais il s'agit aussi, dans certains poèmes, de folie pure, comme celle qui agite le héros de l' épopée héroï-comique, Dulot, et son armée, formée de Bouts-rimés du « Royaume des fous »,[1130] ou ce jeune homme évoqué dans une épigramme, qui s'est suicidé par amour : « Un de ces fous s'est déjà poignardé ». [1131] Enfin, l'on rencontre aussi, dans l'œuvre de Sarasin, des fous furieux comme Manfrède[1132] et Lupold.[1133] Notons que le Herty, fou célèbre à l'époque de Sarasin, est mentionné plusieurs fois : dans *Dulot vaincu*, où Sarasin le considère comme le père de Dulot, mais aussi dans une épître *À Mme de Longueville* et dans la glose, où l'évocation des revenants et de la « berlue » déploient le thème de la folie, pour suggérer que les Jobelins en sont frappés. Le mot « fou » est d'ailleurs récurrent sous la plume de Sarasin : « Aimer si constamment est le métier des fous »,[1134] « il n'est jamais de trop courte folie ».[1135]

C'est dans *Dulot vaincu* que le thème est longuement développé, puisqu'il s'agit de la folle épopée d'un dément, et que les héros sont des fous livrant bataille à la France et à la poésie. Sarasin y invente un monde à l'envers, où les écervelés cherchent à prendre le pouvoir et à renverser les vraies valeurs.

[1123] *Infra*, p. 259.
[1124] Lettre *À Melle de Verpilière*, *infra*, p. 506-508.
[1125] …et qu'un écolier traite dans une épigramme de « prince palatin » et d' « une île gouverneur » dans *Etrennes, infra*, p.311-313.
[1126] Qui désigne sans doute, avec humour, notre poète, dans Ode, *Autre, sur le même sujet, infra,* p.330-332.
[1127] Sonnet *À un laid galant, infra*, p. 194.
[1128] *Ibidem*.
[1129] *Le Testament de Goulu*, *infra,* p.317-321.
[1130] *Dulot vaincu*, *infra*, p. 539.
[1131] Epigramme, *infra*, p.460.
[1132] *Rollon conquérant, infra,* p. 253-265.
[1133] *Ode de Calliope*, *infra*, p. 434-446.
[1134] Chanson, *infra*, p. 241.
[1135] *Etrennes*, *infra*, p. 312.

2-4 Figures du poète

Le poète offre aussi de lui-même diverses facettes. Tantôt il se nomme et joue avec les connotations de son patronyme, tantôt il signe d'un pseudonyme, Sillac d'Arbois,[1136] Atticus secundus[1137] ou « Polyandre », l'homme aux multiples visages, lors de la journée des madrigaux, tantôt il se cache derrière un personnage littéraire.

Le poète se montre tour à tour érudit, amoureux, grivois, libertin, et donne souvent de lui l'image du bateleur. Qu'il cherche à distraire Conrart de sa goutte dans la ballade *Du goutteux sans pareil*,[1138] à divertir Mme de Longueville de la Fronde et de l'exil dans le sonnet *Pour Madame de Longueville étant à Stenay* [1139] ou dans la lettre dressant la liste de ses amants, ridicules et éconduits, qu'il joue le rôle du directeur de conscience pour lui donner des conseils dans le domaine amoureux, qu'il s'institue « gazetier » pour offrir au Comte de Fiesque un condensé de la vie théâtrale parisienne, (quitte à se faire saltimbanque italien, en quelques vers vifs, mimant la pantomine) ou qu'il se moque d'un rival jaloux, ou de la religion, [1140] qu'il joue un soupirant quelque peu fat et coquet auprès de plusieurs belles dames dans les épigrammes, qu'il rime en oc ou en ec, Sarasin laisse souvent libre cours à son goût de la facétie et du jeu.

Ce goût de la fantaisie a sa face sombre. Le poète a parfois des lubies, des visions, qu'elles soient étranges ou drôles, symptômes de sa mélancolie. Le poète se décrit en effet comme « taciturne », « ténébreux », « songe-creux », affecté de lycanthropie, et affublé, par « la voix publique », du surnom « le mélancolique ».[1141] Quand Thyrsis, berger des *Bucoliques* et de *L'Astrée*, ne désigne pas, dans les poèmes de Sarasin, l'inconstant Charleval, le coquet parisien, pendant de la coquette Chloris : « S'il est des Thyrsis, / il est des Chloris »,[1142] « mon cher Thyrsis »,[1143] « l'aimable Thyrsis »,[1144] il est la figure de l'atrabilaire, celui qui pleure sa Cléon, dans les Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*,[1145] celui qui pleure le départ de Phyllis dans le *Récit*,[1146] mais aussi le « solitaire Thyrsis »,[1147] le rêveur, le taciturne , d'« humeur sauvage », de l'élégie *Le changement de Thyrsis, à Damon,* [1148] qui éprouve le besoin de se confier à un ami cher, Damon : « Damon, cher confident de mes inquiétudes… ». Dans le madrigal de Polyandre à Méliante, Sarasin révèle qu'il se cache « sous le nom de Thyrsis », comme dans la chanson *Parodie de frère Frapart* [1149] où il incarne « frère Thyrsis », danseur et séducteur dissimulé par un statut d'emprunt.

[1136] Dans *Discours de la tragédie*, *op.cit*.
[1137] Pseudonyme dont use Sarasin pour signer « La guerre des parasites ».
[1138] *Infra*, p. 447-448.
[1139] *Infra*, p. 498.
[1140] « Priez Dieu pour les trépassés », *Le Mélancolique*, *infra*, p. 252.
[1141] *Ibidem.*
[1142] *Gavotte*, *infra*, p. 242.
[1143] Stances *À Charleval, infra,* p. 403.
[1144] *Le directeur*, *infra*, p. 334.
[1145] *Infra*, p. 356-361.
[1146] *Infra*, p. 239-240.
[1147] *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p. 476.
[1148] *Infra*, p.454 pour les citations.
[1149] *Infra*, p. 505-506.

Sarasin se présente dans certains poèmes sous les traits d'un autre berger mythologique et littéraire : Daphnis. Fils du dieu Hermès et d'une nymphe, Daphnis est considéré comme le créateur de la poésie bucolique. Protégé des muses et de Pan, qui lui apprend à jouer de la flûte, il devient, à sa mort, un véritable Dieu, admis dans l'olympe.[1150] Dans deux poèmes importants, Daphnis est la figure du poète bucolique et mélancolique : dans le premier texte de Sarasin et dans une de ses plus belles églogues. Il est représenté pleurant ou rêvant, dans des vers qui comptent parmi les plus beaux de Sarasin :

> Ainsi Daphnis, pensif et morne,
> Souhaitait aux rives de l'Orne (…) [1151]

Le poète solitaire, penché en direction du fleuve, du premier poème , est, dans l'églogue, le poète exilé « parmi des monts affreux et des roches sauvages », lamentant sa plainte nocturne :

> Daphnis l'âme aux douleurs sans cesse abandonnée,
> Lorsque la froide nuit de pavots couronné (…)[1152]

L'on devine ici ce que la poésie romantique, plus tard, empruntera à la poésie pastorale. Toujours est-il que Sarasin aime se représenter en poète-berger, jouant du « chalumeau ».[1153]

Daphnis, le berger-poète normand des bords de l'Orne a un jumeau parisien, Alcidon, héros d'un long récit enchâssé de *L'Astrée* où Honoré d'Urfé fait l'éloge de Pétrarque et de la vie solitaire. Le « fidèle » Alcidon [1154] incarne, chez Sarasin, le poète esseulé et mélancolique :

> Ainsi dit Alcidon aux rivages de Seine
> Et le cœur plein d'ennui (…) [1155]

Enfin, tel Daphnis, berger-poète devenu le dieu de la poésie bucolique, à l'égal de Phébus-Apollon, dieu des arts et de la poésie, Sarasin, qui se représente souvent sous les traits d'un berger d'Arcadie prend aussi la figure d'Apollon dans le poème : *Apollon dit Adieu au Parnasse*.[1156]Au moment de quitter le « Parnasse » parisien et ses amis pour suivre Madame de Longueville, Sarasin déplore :

> Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire,
> Je vous dis maintenant un éternel adieu. [1157]

Et le poète se déclare prêt à reprendre le métier qu'il « fit chez Admète ».

[1150] Voir la cinquième *Bucolique* de Virgile, *op. cit*., p. 85.
[1151] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.192.
[1152] Eglogue, *infra*, p.244.
[1153] Stances *À une Dame à qui l'on avait donné le nom de lionne, infra*, p.209.
[1154] Voir *infra*, *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs,* p. 228 et l'élégie : « Quand vous me puniriez », p.453.
[1155] J*alousie*, stances, *infra*, p. 274.
[1156] *Infra*, p. 491-493.
[1157] *Infra*, p. 491.

2-5 « Mars Jardinier »[1158]

Poète de l'amour, Sarasin use souvent du vocabulaire guerrier pour évoquer les sentiments amoureux et les blessures du coeur : « pitoyables armes »,[1159] « L'Amour, bien mieux que par ses armes »,[1160] « flèche », « saignée au pied »,[1161] « ma défaite »,[1162] « Je ne vainquis pas »,[1163] « fai(re) des Molinguins »[1164]… Comme les poètes élégiaques latins, Sarasin se met au service de Vénus[1165] et de l'archer Cupidon. Tout ce que la guerre engendre de douloureux est affecté au domaine de l'amour, ainsi qu' en témoigne le lexique. La femme aimée est « inhumaine », et l'amant, torturé à l'égal d'Ixion… Ce sont là les seules allégeances du poète au dieu Mars. En effet, dès ses premiers poèmes, Sarasin le déclare :

Je n'ai pas un esprit à chanter des batailles (…) [1166]

Il ne fait que mentionner, sans développer, « la gloire de Louis » et « les exploits d'Armand ».[1167] Ceux de Condé, comme la victoire de Fribourg, sont prétexte à célébrer le repos du guerrier et le retour de la « douce et charmante paix ».[1168] Les « objets qui font ces horribles tableaux », les « tragiques desseins »,[1169] ne sont dépeints, dans le sonnet *Description des misères de l'Europe*,[1170] en termes très noirs, que pour démontrer les horreurs de la guerre.[1171] La prosopopée de la Discorde, allégorie monstrueuse, dans *De la Guerre espagnole*, joue le même rôle :

Son poil est arraché, son regard est farouche,
Un sang bleuâtre et noir se répand sur sa bouche,
Ses yeux enflés de coups pleurent incessamment,
La rouille sur ses dents s'attache salement,
Le venin sort toujours de ses lèvres puantes,
Son front est entouré de couleuvres sifflantes
Son corps tout décharné se couvre de lambeaux,
Et branlant fièrement deux funestes flambeaux,
Par trois horribles cris, qui font trembler la terre,
Elle donne en tous lieux le signal de la guerre. [1172]

[1158] *Pour Monsieur le Duc enfermé, sur le donjon du Bois de Vincennes. Quatrain*. (Inédit), *infra*, p. 495.
[1159] Stances, *Il se plaint de n'être point aimé*, *infra*, p.273.
[1160] Chanson, *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, *infra*, p. 233.
[1161] *Sur une saignée au pied, dixain, infra,* p. 282.
[1162] Madrigal, *infra*, p.231.
[1163] *Autre, infra*, p. 230.
[1164] *Pour Alcidiane Mouzon, infra*, p.499.
[1165] *Militia veneris,* expression utilisée par les élégiaques augustéens.
[1166] Stances, *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p.221. Même déclaration chez Du Bellay : « Ici je ne chante pas, / De Mars la guerrière troppe », in *Divers Jeux rustiques et autres œuvres poétiques*, Paris, Isidore Liseux, 1875, p.30.
[1167] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.192.
[1168] Ode *À Monsieur de Chavigny, infra*, p. 212.
[1169] Voir aussi les expressions « Tragiques sujets », « objets de terreur », évoquant la guerre dans les stances : « Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours. », *infra*, p. 221-222.
[1170] *Infra*, p. 194.
[1171] Voir aussi la condamnation de la guerre par le personnage de Tussilon : « Enfin, c'est trop de morts, de feux et de carnage ! », *infra*, p. 258.
[1172] *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.304.

Les détails répugnants, très concrets, chez un poète qui privilégie les abstractions ou les formules poétiques, ont une fonction conative : agir comme un répulsif. Même lorsqu'il aborde le genre épique, Sarasin ne traite qu'avec réticence le sujet des batailles. S'il avait dû écrire *L'Iliade*, il en eût donné une version galante.[1173] Pour mettre à distance les horreurs de la guerre, Sarasin fait aussi le choix de la parodie, dans *Dulot vaincu*.[1174] Les détails humoristiques, comme la bataille des cruches, les jeux de double sens, tout contribue à tranformer la guerre en bataille burlesque, prêtant à rire ou à sourire :

> Au sonnet difficile est l'épigramme jointe
> Tous deux accoutumés à frapper de la pointe. [1175]

Quand il ne peut se soustraire à la description d'un combat, Sarasin en édulcore la violence par des comparaisons naturelles. Cela est manifeste dans la description du combat de Rollon et Manfrède. Sarasin, ici, n'élude pas le passage obligé, le duel, mais en assimilant les personnages aux éléments déchaînés, en développant de longues comparaisons animalières ou rupestres, [1176] il ôte au thème du combat tout ce qu'il peut receler d'ignoble et d'inhumain. Mentionnons aussi la sixième strophe de l' *Ode de Calliope*,[1177] où le fracas des batailles paraît n'avoir pour but que de laisser entendre, en contrepoint, le silence de la nature.

Il arrive aussi au poète d'esthétiser les combats, d'en faire un tableau. *De La Guerre espagnole* [1178] n'est pas sans évoquer *La bataille de San Romano*, de Paolo Ucello, avec la description des « piques hérissées », des « harnais » qui « brillent », des « chevaux hennissants » qui « du pied frappent la terre ». Par ailleurs, outre que l'allégorie de la Paix a le dernier mot dans ce fragment épique, tout semble converger vers les deux derniers vers qui subliment tout ce qui précède, avec l'évocation poétique d'un soleil couchant et la métaphore des voiles de la nuit :

> Car déjà le soleil se cachait dessous l'onde,
> Et la nuit ténébreuse allait couvrir le monde.[1179]

Ainsi, Sarasin contourne la thématique guerrière, et lorsqu'elle est inévitable, il l'atténue par la beauté des descriptions paysagères.

2-6 « aimable lieu… »[1180]

Si Sarasin a un thème de prédilection, hormis l'amour, c'est certainement le thème de la nature. Elle lui inspire ses plus belles descriptions et ses plus beaux vers.

[1173] Voir *infra*, l'élégie « Quand vous me puniriez », p. 451-454 et les stances : *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours* , p. 222 : « Si j'eusse été l'auteur d'une telle matière, / Xanthe n'eût pas servi de triste cimetière, /Achille aurait été moins cruel qu'un lion, / Pâris eût en repos possédé son Hélène »…
[1174] *Infra*, p. 539-554.
[1175] *Dulot Vaincu*, *infra*, p. 548.
[1176] *Infra*, « Faisant le même bruit qu'excitent dans les nues / les pins battus des vents sur les Alpes chenues », p. 261, « Tel qu'un roc sourcilleux », p. 261, « Deux furieux taureaux » , p. 262.
[1177] *Infra*, p. 440.
[1178] *Infra*, p. 295-305.
[1179] *Infra*, p. 305.
[1180] Stances, *Apollon dit adieu*, *infra,* p. 493.

Nombreuses sont les pages, chez Sarasin, évoquant un « aimable lieu », lieu idyllique, *locus amoenus,* thème propre à la pastorale depuis l'Antiquité, présent dans *L'Odyssée* d'Homère, les *Idylles* de Théocrite et les *Bucoliques* de Virgile,[1181] au Moyen Âge dans *Le Roman de la Rose*,[1182] et théorisé par Quintilien puis par Isidore de Séville. Rattaché par Quintilien au procédé de l'*ekphrasis*, le *locus amoenus* rend sensible au lecteur la beauté de la nature, par la multiplicité des détails, dont les *topoï* que sont les fleurs, les fruits, la source, les oiseaux, les plaines, la forêt. Ainsi, le poète évoquant un *locus amoenus* use également du procédé de l'*énargéia,* qui cherche à susciter la présence de l'objet ou du lieu dépeint.

L' « aimable lieu », dans la poésie de Sarasin, est souvent un lieu réel, transformé sous sa plume en lieu poétique : les jardins de Gondi, le château de Coulommiers et le Château de Chantilly, le château de Villesavin, les vallons de Mézières, les bois de Madrid, les monts de Surène, le pays de Caux ou un lieu mythique, comme le Parnasse.[1183] Dans l'épître *À Mademoiselle de Bourbon*,[1184] le « jardin délicieux » évoqué par Sarasin paraît semblable au « jardin d'amour » du *Roman de la Rose* : « arbres », « fontaines », « oiseaux ». Ne manquent que les roses. Le charme est bien présent, notamment de cette « huppe » que quelques détails expressifs rendent vivante à nos yeux. Le jardin est un mélange de naturel et d'art : « ronds d'eau », « palissades » créés par l'homme, « étangs », « arbres » créés par la nature. De plus, ce jardin paraît un refuge : les « palissades » dessinent un lieu clos, renforcé par la rondeur des points d'eau. « Les petites maisons », la « grotte », connotent la sécurité, l'enveloppement :

Nous avons beau jeter les yeux,
Sur un jardin délicieux,
Ou charmer notre esprit malade
Des plaisirs de la promenade,
Ouïr des rossignols chantants,
Voir des ronds d'eau et des étangs,
Des fontaines et des cascades,
Des arbres et des palissades,
Aller visiter des oisons
Dedans leurs petites maisons,
Voir une huppe en une grotte
Et qui se mouille et qui se crotte.[1185]

Les « ombrages verts »[1186] de Mézières et les « ombrages noirs »[1187] de Coulommiers, dessinent également le clos d'un refuge, de même que les « sombres allées », le « creux des bois » et la notion de profondeur que connote le verbe : « on s'enfonce ». Coulommiers est l'espace du secret, des « lieux les plus égarés », des « routes reculées », de « l'ombre des roseaux / Et des

[1181] Voir notamment l'article de Françoise Daspet, « *La poésie en ce jardin : structure architecturale du locus amoenus dans les Bucoliques de Virgile »,* in *Les Mythologies du jardin de l'Antiquité à la fin du XIXème siècle,* études réunies et présentées par Gérard Peylet, Presses universitaires de Bordeaux, Revue Eidôlon, novembre 2006, n°71. Voir aussi D. Millet-Gérard, *Le Chant initiatique. Esthétique et spiritualité de la Bucolique*, Genève, Ad Solem, 2000.
[1182] Guillaume de Lorris, Jean de Meun*, Le Roman de la Rose*, (1225-1278), Paris, Gallimard, 1949, 1984.
[1183] « Sacrés monts toujours peints de fleurs et de verdure…/…Clair ruisseau qui coulez dans cet aimable lieu » (Stances, *Apollon dit adieu au Parnasse*, *infra*, p. 491-493.)
[1184] *Infra*, p. 290-292.
[1185] Epître *À Melle de Bourbon, infra*, p.290.
[1186] Stances *À une Dame, à qui l'on avait donné le nom de Lionne*, *infra*, p. 209.
[1187] *À Madame la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers*, *infra*, p. 469.

saules épais qui couronnent les eaux », asile et retraite du poète.[1188] Aux thèmes de l'ombre et de l'abri des feuillages, s'ajoutent la fraîcheur du « Zéphyr » et le murmure de l'onde. Cette oasis est aussi le lieu où peut s'exercer une liberté merveilleuse :

> La liberté bannit toutes les lois
> Et le caprice seul y règle tout le monde. [1189]

Les « plaisants promenoirs », les « bords de l'onde », sont propices à la lecture, à la rêverie, à la musique, au chant, voire à l'érotisme :

> On y voit danser sous les feuillées,
> À la simple clarté de la lune qui luit,
> Mille nymphes déshabillées
> Qu'au travers des buissons le faune amoureux suit. [1190]

Ces « lieux agréables », en outre, sont marqués par la présence du merveilleux. « Naïades » et « Napées » y côtoient les « bergers », et l'Aurore est une créature, « sortant des portes d'Orient », émaillant la terre de « perles », dans un univers ressuscitant l'âge d'or du paganisme et de l' innocence, un monde précédant la Faute, où la nudité était naturelle, comme l'harmonie des êtres et de la nature :

> L'on y voit sur les coteaux
> Bondir de toutes parts les innocents troupeaux
> Suivant les petites bergères
> Qui chantent en mille façons (...)[1191]

À la poésie de l'ombre, propice au secret, à la cachette, s'ajoute la poésie de la nuit, thème récurrent chez Sarasin. La nuit est personnifiée en « mère des étoiles », abritant le poète de ses « sombres voiles », dans la *Lettre écrite de Chantilly* :

> Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
> Que la lune brillante au milieu des étoiles,
> D'une heure pour le moins a passé la minuit,
> Que le calme a chassé le bruit,
> Que dans tout l'univers tout le monde sommeille,
> À Chantilly l'on veille. [1192]

Tel Daphnis, « seul dedans sa cabane attendant le matin », dans la « froide nuit de pavots couronnée »,[1193] Sarasin goûte les charmes de la solitude nocturne à Chantilly, du clair-obscur qu'offre la lune, du « calme » propice à la rêverie.

Dans cette lettre, Sarasin décrit le château de Chantilly, évoquant la « maison de Sylvie », pavillon de jardin, la fraîcheur du zéphyr, la musique des « ondes d'argent » et des oiseaux, la protection des « vertes feuillées », des « bois », la liberté de choisir entre divers plaisirs,

---

[1188] Dans l'églogue inédite, l'on trouve aussi les expressions « routes cachées », « bois écartés », évoquant un refuge secret, *infra*, p. 376-380.
[1189] *Infra*, p. 473
[1190] *Ibidem.*
[1191] *Ibidem*.
[1192] *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p.478.
[1193] Eglogue, *infra*, p. 244-247.

l'enchantement des « sens », dont celui du goût, grâce aux « perdreaux », aux « gros poissons », aux « fruits très bons et très beaux », aux « melons qu'on croirait d'Italie ». Les jardins de Gondi, « beau séjour », offrent les mêmes plaisirs épicuriens : « melon », « vin frais »,[1194] « muscats plus délicieux que le miel des chênes et le lait des rivières »,[1195] dans un *locus amoenus* possédant les mêmes caractéristiques que Coulommiers ou Chantilly : « L'ombrage épais », les « rives de la Seine », [1196] le « murmure des fontaines »,[1197] les « roses » dont les pasteurs se couronnent, la liberté, la « tranquillité de la solitude ».[1198]

Le *locus amoenus*, « lieu divin », tel Villesavin, lieu de villégiature de Léon de Chavigny, est une véritable œuvre d'art, créée pour le ravissement des sens :

(…) le doux zéphire
Parfume l'air que l'on respire
Enfin les arbres, les oiseaux,
Le cristal humide des eaux
Y donnent avec avantage
Le frais, la musique et l'ombrage.[1199]

Parfums et musique enchantent le nez et les oreilles, et la nature se fait tableau pour éblouir les yeux :

Là, pour vous plaire, la nature
Montre sa plus riche peinture ;
Là l'on voit Bachus et Cérès
Sur les monts et sur les guérets
Pour trônes superbes et dignes
Choisir les moissons et les vignes.[1200]

Toutes ces caractéristiques du *locus amoenus*, des « plus beaux lieux »[1201] sont présentes dans d'autres poèmes de Sarasin chantant la nature : les « agréables zéphyrs »,[1202] l' « amoureux Zéphyr »,[1203] le « doux Zéphyr » [1204] qui apportent fraîcheur et mouvement, « le doux tremblement de l' herbe et du feuillage »[1205], les « feuilles qu'ébranle le vent »,[1206] l'ombre accueillante. La saison de prédilection de Sarasin paraît être le printemps, le « Père des fleurs dont la terre se pare »[1207], plus doux que le « lion ardent »[1208] de l'été ou que le « méchant mois de Novembre »[1209] et son « horrible froidure ».[1210] En effet le printemps (la saison de Palès)[1211] est

[1194] Ode *à Monsieur Chapelain*, *infra*, p. 375.
[1195] L'*Ode de Calliope, infra,* p. 438.
[1196] Ode *à Monsieur Chapelain*, *infra*, p.375.
[1197] *L'ode de Calliope, infra,* p. 435.
[1198] *Ibidem*.
[1199] Ode *À un Ami absent*, *infra*, p. 284.
[1200] *Ibidem*.
[1201] Sonnet. *Description des Misères de l'Europe*, *infra,* p.194.
[1202] Villanelle, *infra*, p. 224.
[1203] Stances « Père des fleurs.. », *infra*, p. 267.
[1204] Ode *À un ami absent*, *infra*, p. 284.
[1205] *Orphée*, églogue, *infra,* p. 391.
[1206] Ode *Rien n'est si inconstant que Sylvie*, *infra*, p. 230.
[1207] Stances, *infra*, p. 267.
[1208] Ode *à Monsieur Chapelain, infra,* p. 375.
[1209] *L'hiver*, *infra*, p.339. Voir aussi « l'hiver, la laide saison / S'en va rendre nos arbres chauves », dans *Le désir de Paris*, *infra*, p. 314.

associé au retour des oiseaux, rossignols, cygnes, geais, et à l'éclosion des fleurs, roses, lys, jasmin. La poésie de Sarasin est une poésie crépusculaire[1212] : du soir et du matin, de l'aurore[1213] et du couchant,[1214] deux moments de la journée privilégiés dans les descriptions.[1215] Mais Sarasin déploie aussi la poésie de la nuit et des ombrages, liés au repos, à la paix : « dans le silence et dans l'obscurité »,[1216] « Le silence et la paix de ces lieux »,[1217] « Où l'Orne paresseux dort parmi les roseaux » .[1218] Sarasin chante l' « aimable solitude » [1219] et le silence des « rivages déserts »,[1220] les « vastes déserts, (…) le doux silence »,[1221] le « bois solitaire ».[1222] La nature, qu'il invoque : « Père des fleurs »,[1223] « Aimable solitude », « Sacrés Monts »[1224] est sa confidente : « confidents secrets ».[1225] Ce thème se double d'un *topos* de la poésie pastorale : la nature-témoin des amours du poète.

Ainsi, fraîcheur, ombre, crépuscule, printemps, silence, tout ce qui, dans la nature, est en demi-teinte, éloigné des excès de lumière, de chaleur ou de bruit, fait les délices du poète et forme « ces aimables lieux où (il) fu(t) enchanté ».[1226]

Par ailleurs, même si de nombreuses énumérations[1227] mentionnent les « coteaux »,[1228] les « vallons », [1229] les « bois »,[1230] les « jardins »,[1231] les prés,[1232] les campagnes,[1233] les plaines,[1234] la poésie de Sarasin est avant tout une poésie fluviale et maritime, de l' « empire flottant »[1235] et

---

[1210] Stances, *infra*, p.267.
[1211] Déesse des bergers, fêtée en avril par les Romains, évoquée *infra,* p. 391 dans *Orphée*.
[1212] Voir le développement de Stéphane Macé sur L'Arcadie, « monde de clair-obscur » dans *L'Eden perdu*, p 327 et suivantes.
[1213] *Infra*, « Quand l'Aurore, sortant des Portes d'Orient » (*Lettre écrite de Chantilly, p. 478*, voir la fin de Daphnis, p. 247 et *Rollon,* p. 256.
[1214] Voir *infra*, « Car déjà le soleil se cachait dessous l'onde » (*De la Guerre espagnole*), p. 305, voir aussi la fin de *Myrtil,* p. 373.
[1215] Voir aussi ode *À un ami absent*, *infra*, p.283-285.
[1216] *Orphée*, *infra*, p.393.
[1217] Stances, *infra*, p.517.
[1218] Eglogue, *infra,* p.246.
[1219] Chanson, *infra*, p.222.
[1220] *Orphée, infra,* p.392.
[1221] Chanson, *Il se plaint pour le départ de sa maîtresse*, *infra*, p.238
[1222] Chanson, *Consultation de l'écho, infra*, p.233.
[1223] Stances, *infra*, p.267
[1224] Stances*, Apollon dit adieu au Parnasse*, *infra*, p.491.
[1225] Chanson, *Il se plaint pour le départ de sa maîtresse*, *infra*, p.238.
[1226] Eglogue, *infra*, p.247.
[1227] Voir *infra*, « Un étang, des rochers, des forêts, une source » (*Discours I*, p.196), « De grandes ruines de brique / Des vallons, des ruisseaux errants / De vieils arbres, de vastes plaines, / Des précipices, des fontaines / Et des cascades de torrents » (*Description du cabinet*, p.217), « Les bois, les étangs et les sources …/…Les jardins, les forêts, les coteaux, les prairies (*Lettre écrite de Chantilly*, p.479), « Ces prés, ces bois, ces ruisseaux et ces fleurs » (*Air de M. Lambert*, p.225)
[1228] Eglogue, *infra*, p.246.
[1229] Eglogue, *infra*, p. 247.
[1230] Chanson, *Consultation de l'écho, infra,* p.233.
[1231] Eglogue, *infra*, p.246.
[1232] *Rollon, infra,* p. 262.
[1233] *Ode de Calliope, infra,* p. 444.
[1234] *Description du cabinet, infra*, p. 217.
[1235] Epigramme, infra, p. 230.

surtout une poésie des bords et des rivages, notamment l'églogue *Myrtil*,[1236] qui fait l'éloge de la vie des pêcheurs, embellie par les merveilles que recèle la mer. Les termes sont récurrents : « aux rives de L'Orne »,[1237] « loin des bords de Seine »,[1238] « le long du rivage »,[1239] « au bord de l'océan »,[1240] « Et le long de ses bords la Garonne »,[1241] « doux rivages »,[1242] « au bord des eaux »,[1243] « saules épais qui bordent le rivage »[1244]. En effet, les rives, le « cristal humide des eaux »[1245] et le murmure de l'onde et son mouvement offrent au poète un lieu de rêverie :

> Au bord de l'océan (…)
> Rêvant confusément sur des objets divers [1246].

Il n'est pas étonnant, à cet égard, que Sarasin mentionne souvent la source Hippocrène pour évoquer l'inspiration. Le poète s'y représente contemplatif :

> Ainsi Daphnis, pensif et morne [1247].

Et les bords de l'eau sont le lieu idéal d'une méditation sur le temps qui passe :

> Zéphyrs, ruisseaux, volez plus lentement
> Coulez plus doucement. [1248]

Remarquons aussi que les rives sont un lieu où s'amoncellent les trésors marins qu'expose le cabinet de curiosité du comte de Chavigny :

> Depuis les rives du Japon
> Jusques aux flots où se sépare
> Le Danois d'avec le Lapon. [1249]

Qu'il s'agisse des « perles, filles liquides », de l' « ambre », du « corail » ou des « coquilles », « Tout ce que le monde a de rare » y est offert à la rêverie. Trois strophes sont consacrées aux richesses marines, contre deux évoquant les richesses de la terre. L'évocation de la ville mythique de Barce, dans *Rollon conquérant*, réinventée par Sarasin, est aussi un merveilleux exemple de l'imaginaire des rives qui l'inspire. La ville Lybienne et son charme exotique est déplacée en Frise[1250] :

> Sur le bord de la mer où nos derniers rivages
> Regardent les Bretons et les Pictes sauvages (…)
> Barce, antique cité, s'élevait sur ces bords (…)

[1236] *Infra*, p. 368-373.
[1237] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.192
[1238] *Discours V, infra, p.205.*
[1239] Stances *À une dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*, *infra*, p.208.
[1240] *Discours I, infra*, p. 196.
[1241] Stances, *infra*, p.517.
[1242] Eglogue, *infra,* p.247.
[1243] *Infra*, p. 246.
[1244] *Ibidem.*
[1245] Ode *À un ami absent, infra,* p. 284.
[1246] *Discours I, infra,* p. 196.
[1247] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.192.
[1248] Chanson, *infra*, p. 223.
[1249] *Description du cabinet, infra*, p. 214.
[1250] La Frise correspond à l'Allemagne du Nord, aux Pays-Bas et au Danemark.

Elevant deux châteaux sur les rives du port. [1251]

Ces quelques vers confèrent à Barce une aura fabuleuse. Antique, mystérieuse, comme un mirage surgi sur les rives.

En contrepoint du *locus amoenus*, Sarasin décrit, à diverses reprises, un *locus terribilis*, dans *Rollon Conquérant*,[1252] *De la Guerre espagnole*,[1253] l'églogue « Daphnis… »[1254] et *Orphée.*[1255] Il se caractérise par l'absence de tout ce qui faisait le charme de l' « aimable lieu », comme le souligne l'anaphore :

Jamais aucune fleur n'y pare le gazon,
Jamais nul fruit n'y croît en aucune saison,
Jamais le rossignol (…) [1256]

Au lieu du « zéphyr », un « souffle affreux » qui « épand une mortelle peste »,[1257] au lieu des « voiles »[1258] d'une douce nuit, un « chaos de confuses ténèbres »,[1259] une « épaisse nuit »,[1260] des « lieux funèbres »,[1261] des « demeures sombres »[1262] : tout oppose au *locus amoenus* le *locus terribilis*, associé à la mort, aux « cyprès »,[1263] à l'Enfer, aux ténèbres. Dans *De la Guerre espagnole*, il s'agit du « lieu profond » où vit le « tyran des ombres », Dis, équivalent de Pluton et dans *Orphée* des « gouffres horribles » des Enfers. Quand ce lieu terrible n'est pas un abyme, il est au contraire situé sur les cîmes des montagnes, sur les « monts affreux »,[1264] dans les « Alpes chenues »[1265] ou les « sourcilleux et vastes Pyrénées »,[1266] et toujours caractérisé par la présence de « rochers noircis »,[1267] de « roc sourcilleux »[1268] ou de « roches sauvages »[1269]. À l'inverse du *locus amoenus*, tout en demi-teintes, le *locus terribilis* se définit par l'excès, le « grand bruit »,[1270] le déchaînement des forces naturelles, ce que souligne la personnification des « noires forêts de pins audacieux » qui « s'élèvent aux cieux »,[1271] ou des « orgueilleux torrents »,[1272] du « Rhône plein de rage » et de ses « flots courroucés »[1273] mais aussi du « Roc sourcilleux »[1274] et de son « cours furieux ».[1275] Ces

[1251] *Rollon conquérant*, *infra*, p.254-255.
[1252] *Infra*, p.253-265.
[1253] *Infra,* p. 295-305.
[1254] *Infra*, p. 244-247.
[1255] *Infra*, p. 391-396.
[1256] *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.299.
[1257] *Ibidem.*
[1258] *Myrtil, infra,* p. 371.
[1259] *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.299.
[1260] *Ibidem.*
[1261] *Ibidem.*
[1262] *Ibidem.*
[1263] *Ibidem.*
[1264] Eglogue, *infra*, p.247
[1265] *Rollon, infra,* p.261.
[1266] *De la Guerre espagnole,* infra, p.298.
[1267] De la Guerre espagnole, *infra*, p. 299.
[1268] *Rollon, infra,* p.261.
[1269] *Orphée, infra,* p.247.
[1270] Infra, *De la Guerre espagnole*, p. 303. Voir aussi les expressions : « écho des vallons », p. 305 et « courses bruyantes », p. 247 (Eglogue).
[1271] Eglogue, *infra*, p.247.
[1272] *Ibidem*.
[1273] Fragment, *infra*, p. 266.

paysages terribles, dans leur démesure, semblent défier le ciel, la création, animés qu'ils sont de forces destructrices, les vents, l'orage, la neige que révèlent la reprise du verbe rompre, dans *Rollon*[1276] et dans l'églogue « Daphnis… »,[1277] et le lexique de la dévastation : « déraciné », « arraché », « précipitée », dans *Rollon.* Au lieu de couler doucement, les torrents dévalent, et « l'écume nage en rond »,[1278] en « ondes croupissantes » et « bourbes puantes »[1279] : ce qui était fluide dans le *locus amoenus* est violent et aspiré par les bas-fonds. L'on voit déjà, dans ces pages de Sarasin, tout ce que l'imaginaire romantique déploiera dans ses descriptions alpestres, deux siècles plus tard.

2-7 Le bestiaire

Alors que la nature est très présente dans la poésie de Sarasin, les animaux ne font qu'émailler les paysages, sans faire l'objet véritablement des poèmes, si l'on excepte la *Galanterie à une Dame, à qui on avait donné en raillant le nom de souris* [1280] et *Le Mouton fabuleux*.[1281] Mais ils sont divers, nombreux et variés, du plus petit, les « puces » du *Lit d'hostellerie*, [1282] au plus gros : « la baleine » de *Myrtil*, [1283] qu'ils soient réels, littéraires ou mythologiques [1284] ou encore monstrueux, comme les loups-garous du *Mélancolique*,[1285] l'hippogriffe de la *Lettre de Chantilly*,[1286] le Phénix de *La Pompe funèbre* [1287] et l'énumération de *Dulot vaincu* :

> Sphynx, éléphants, dragons, béliers ailés, chimères,
> Chiens, sirènes, griffons, monstres imaginaires (…)[1288]

Quelques insectes sont à l'honneur : vermine,[1289] vers,[1290] puces, araignées,[1291] papillon, [1292] le fameux grillon gymnosophiste,[1293] et quelques reptiles : serpent d'Eve[1294] et d'Eurydice. Les animaux marins ont leur place : baleine, physitère, pompile, troupeaux de phoques,[1295] carpes et

---

[1274] *Rollon conquérant*, *infra*, p.261.
[1275] *Ibidem.*
[1276] *Infra*, p. 243-265.
[1277] *Infra*, p. 244-247.
[1278] Eglogue, *infra*, p. 247.
[1279] *Orphée, infra,* p.393.
[1280] *Infra*, p. 409-415.
[1281] *Infra*, p. 333-334.
[1282] *Infra*, p. 340-341.
[1283] *Infra*, p. 368-373.
[1284] Pégase, dans *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 429.
[1285] *Infra*, p. 249 et 251.
[1286] *Infra*, p. 480.
[1287] *Infra*, p. 415-433.
[1288] *Infra*, p. 553.
[1289] *Le Testament de Goulu*, *infra*, p. 318.
[1290] *Discours II, infra,* p. 197.
[1291] *La Pompe funèbre, infra,* p. 431.
[1292] *Lettre de Sarasin à Mme de Longueville, infra,* p. 512.
[1293] *La Pompe funèbre*, *infra*, p.430.
[1294] *Discours II, infra,* p. 199.
[1295] *Myrtil, infra,* p. 372.

brochet,[1296] barbeaux et brochetons,[1297] maquereau,[1298] tortue.[1299] Parmi les mammifères, Sarasin évoque les lièvres,[1300] les « mâtins », [1301] les « chiens courants »[1302] et même d'imaginaires « chiens verts à pattes jaunes »,[1303] et le Cerbère mentionné dans *Orphée*,[1304] une souris, [1305] une taupe,[1306] des chats,[1307] un lion, [1308] une lionne,[1309] une guenon [1310] un loup,[1311] un tigre,[1312] un mouton,[1313] un bouc,[1314] une génisse[1315] et de nombreux troupeaux, et toute une variété d'équidés : du bidet de Goulu à Bucéphale[1316] et Pégase[1317] sans oublier le cheval de Pacolet.[1318]

Mais la gent aviaire est sans doute dominante dans les poèmes de Sarasin. « Les oiseaux plaisent à ma vue », écrit-il dans un poème où il maudit la chasse, *Le Désir de Paris*.[1319] Parmi les oiseaux, l'on distingue les animaux de compagnie : le « corbeau » de Voiture,[1320] le perroquet de Madame du Plessis-Bellière, qui inspira *Dulot Vaincu*,[1321] les oiseaux symboliques, comme le hibou mélancolique, [1322] le rossignol [1323] symbole de l'amour, et le « petit geai blanc » imaginaire que Sarasin promet en étrenne.[1324] Les oiseaux sont aussi mentionnés pour leurs chants : la pie, l'étourneau,[1325] les corneilles de Coulommiers,[1326] la huppe,[1327] le cygne[1328] et son dernier chant. Enfin l'on rencontre chez Sarasin des oiseaux associés à la chasse, faucon et tiercelet,[1329] ainsi que

---

[1296] *La Pompe funèbre, infra,* p. 426.
[1297] *La Seine parlant à la fontaine de Forges*, *infra*, p. 383.
[1298] *Le Mouton fabuleux, infra,* p. 333.
[1299] *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 431.
[1300] *Le désir de Paris, infra,* p. 314.
[1301] Eglogue, *infra*, p. 245.
[1302] *Le Désir de Paris*, *infra*, p.314.
[1303] *Etrennes, infra,* p. 312.
[1304] *Infra*, p. 394.
[1305] *Galanterie*, *infra*, p. 409-415.
[1306] *La Pompe funèbre*, *infra*, p.432.
[1307] *Galanterie*, *infra*, p. 411-412 et 414.
[1308] *Dulot vaincu, infra,* p. 554.
[1309] *Stances à une Dame*, *infra*, p. 208-209.
[1310] *Galanterie à une dame, infra,* p. 409.
[1311] *Le Mouton fabuleux, infra,* p. 333*, mais aussi dans la Lettre à Melle de Verpilière, infra,* p. 509 *et Orphée, infra,* p. 396.
[1312] Madrigal, *infra*, p. 535.
[1313] *Le Mouton fabuleux*, *infra,* p. 333-334.
[1314] *Lettre de Sarasin À Mme de Longueville, infra,* p. 514.
[1315] *Orphée, infra,* p. 396.
[1316] Epigramme, *infra*, p. 236.
[1317] *La Pompe funèbre*, *infra*, p.429
[1318] *Lettre écrite de Chantilly, infra,* p. 480.
[1319] *Infra*, p. 314.
[1320] *La Pompe funèbre*, *infra,* p. 430.
[1321] *Infra*, p. 539-554.
[1322] *Infra*, *Le mélancolique*, p.249, Eglogue, p. 245 et *La Pompe funèbre* , p.431, où le hibou est ainsi décrit : « Mélancolique, songe-creux / D'un esprit fantasque et hideux, / Sous des toits remplis d'araignées. »
[1323] Voir *Orphée*, *infra*, p. 395.
[1324] *Etrennes*, *infra*, p. 312.
[1325] *Le Mouton fabuleux*, *infra*, p. 333.
[1326] *Vers irréguliers, infra,* p. 472.
[1327] Epître *À Melle de Bourbon, infra,* p. 290.
[1328] Stances *À Tyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p. 357.
[1329] *Le Désir de Paris*, *infra*, p. 314.

de la volaille : coq, poule,[1330] sans oublier le moineau[1331] et les pigeons.[1332] Le « rossignol », de tout le bestiaire de Sarasin, a un statut particulier. Il est associé au *locus amoenus*, et distingué par son chant : « les rossignols chantants »,[1333]

> Doux rossignols, divins rois des forêts,
> Qui chantez sans étude (…) [1334]

Le chant de cet oiseau célèbre le printemps et adoucit la mort, comme le souligne la longue et belle comparaison du chant funèbre d'Orphée[1335] à celui du rossignol :

> Tel que le rossignol d'une mourante voix
> S'attristant solitaire au silence des bois (…) [1336]

L'on discerne en outre une « poétique des ailes », chez Sarasin et un « rêve de vol », pour reprendre les expressions de Bachelard.[1337] Nous avons mentionné la longue liste d'oiseaux présents dans les poèmes de Sarasin. Remarquons aussi que dans l'énumération des monstres, citée ci-dessus, ceux qui possèdent des ailes sont nombreux. L'on a évoqué plus haut, également, la présence récurrente du Zéphyr, occasionnant un « doux tremblement »[1338] dans les feuillages,[1339] diffusant des parfums enchanteurs, de « douces haleines »,[1340] insinuant la paix :

> Et le vent qui produit les nuages épais,
> Inspire sur les flots une amoureuse paix.[1341]

Remarquons aussi que le Zéphyr attise le « feu » de l'inspiration poétique :

> Mais je sens que mon feu cesse de m'animer.[1342]

Ajoutons, au Dieu du vent et de l'air, l'évocation des ailes de l'Amour : « Emprunte les ailes de l'Amour »,[1343] la comparaison des Amours aux étourneaux dans *La Pompe funèbre*,[1344] les ailes de la Renommée : « Glorieuse renommée (…) Tes paroles, ni tes ailes »,[1345] les ailes de la poésie : « volez, nos vers » [1346] et celles d'Icare, dans les stances *Il ne peut écrire que d'amour*,[1347] qui dessinent

---

[1330] *Galanterie à une Dame*, *infra*, p. 413.
[1331] *Ibidem.*
[1332] *Infra,* p. 411.
[1333] Epître *À Melle de Bourbon, infra,* p. 290.
[1334] Chanson, *infra*, p. 223.
[1335] Le rossignol est intimement lié au mythe d'Orphée et symbolise, de même que la lyre, le lyrisme orphique. En effet, dans *Description de la Grèce*, IX, « Béotie », 30,6, Pausanias écrit : « Les Thraces disent que les rossignols qui ont leurs nids aux environs du tombeau d'Orphée, chantent avec plus de force et de mélodie que les autres. »
[1336] *Infra*, p. 395.
[1337] Gaston Bachelard, *L'Air et les Songes, Essai sur l'imagination du mouvement*, Librairie José Corti, Paris, 1943. Voir la table des Matières, p 352.
[1338] *Orphée, infra,* p. 391.
[1339] Voir aussi, dans *Orphée, infra* : « Le vent ne troubla plus le calme du feuillage », p. 396.
[1340] Elégie. *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*, *infra*, p.352.
[1341] *Myrtil, infra,* p. 372.
[1342] *Discours II, infra,* p. 199.
[1343] Chanson, *Impatience pour le retour de Phyllis, infra,* p. 240.
[1344] *Infra*, p.422.
[1345] *Ode de Calliope, infra,* p. 438.
[1346] Epître *À Melle de Bourbon, infra,* p.290.

un fantasme d'envol, chez Sarasin, clairement exprimé et souligné par le point d'exclamation dans l'élégie *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie* :

Que ne m'est-il permis de voler comme vous ! [1348]

Cette rêverie aérienne évoque les mots de Platon : « C'est chose légère que le poète, ailée, sacrée ».[1349] Il y a, dans ce songe d'élévation, l'idée d'une bénédiction des dieux. Malheureusement, l'envol est toujours menacé par la chute, qu'évoque « le destin d'Icare ».[1350]

Les poèmes sont peu nombreux où les animaux ne sont pas seulement cités, mais font l'objet du texte et sont personnifiés. Parmi eux, l'on rencontre les animaux du cortège funèbre de Voiture,[1351] dont ceux que ce dernier évoquait dans ses étrennes, le grillon qui s'est jeté dans le feu, la tortue recroquevillée dans sa maison, la taupe devenue aveugle et le hibou mélancolique, auxquels s'ajoute Pégase devenu Rossinante. Deux poèmes sont centrés sur une histoire ou une description animalière : *Galanterie à une Dame*[1352] et *Le Mouton fabuleux*,[1353] même si les animaux y représentent des personnes, Mme de Turgis et Monsieur Mouton.

2-8 « Paris, ma seule volupté »[1354]

En dehors des paysages champêtres et de leurs hôtes, Paris, «sans pair, même en dépit de Rome »,[1355] ville tant aimée par Sarasin, est un thème récurrent de son œuvre poétique.

Il évoque le Marais,[1356] le Cours, le jardin du Luxembourg, le Faubourg Sainr-Germain.[1357] Le Pont-Neuf,[1358] sa statue d' Henri IV et sa fontaine, la Samaritaine, et très souvent, la Seine, notamment dans le poème : *La Seine parlant à la fontaine de Forges* [1359] et *Le Voyage*.[1360] Piéton et amant de Paris, spectateur du théâtre de rue, le poète chante aussi l'exil[1361] et le « désir de Paris ». À Agde, il ne songe qu'à Lutèce.

Aussi représente-t-il la capitale comme sa maîtresse : « Paris, ma seule volupté », dans l'ode *À un ami absent* :

[1347] *Infra,* p.191
[1348] *Infra*, p. 352.
[1349] Platon, *Ion* (399-390), Paris, Flammarion, 1989, 2001, p.101.
[1350] *Infra*, p. 191.
[1351] *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 415-433.
[1352] *Infra*, p. 409-415.
[1353] *Infra*, p. 333-334.
[1354] Ode *À un ami absent*, *infra*, p. 284.
[1355] Epître *À Monsieur le Comte de Fiesque, infra,* p. 398.
[1356] *Le Voyage, infra,* p. 341.
[1357] *Le mauvais Poète, infra,* p. 288.
[1358] *DiscoursV, infra,* p. 206.
[1359] *Infra*, p. 380-384.
[1360] *Infra,* p. 341-342
[1361] Voir l'églogue Daphnis*, infra*, p. 244-247 et le *Discours V*, « loin des bords de Seine…/…tristes », *infra*, p. 205.

Paris dont le désir me presse
Et qui me tient lieu de maîtresse. [1362]

C'est la ville des « plaisirs » et du « contentement », d'où la personnification de Paris en garçon débauché, qui « hante les tavernes » et « mange son blé en vert », dans l'épître *À Monsieur le comte de Fiesque* :

En bonne foi, c'est un merveilleux sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouveaux palais tous les jours bâtissant,
Jouant gros jeu, tenant fort bonne table (…) [1363]

Sa « mère, La France », se désole des dépenses de sa progéniture et de sa querelle avec un « garnement » espagnol. Mais Paris est aussi le Parnasse, lieu où se concentrent ses amis et les beaux esprits, Sophandre, Sapho, Angélique, où son talent est reconnu :

Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire (…) [1364]

L'amour qu'éprouve Sarasin pour Paris explique qu'il se sente en exil lorsqu'il ne s'y trouve pas, lorsqu'il accompagne le comte de Chavigny dans les Alpes, par exemple, ou lorsque se dessine la perspective d'un voyage à Rome : « En sortant de Paris, mélancolique et triste »[1365]. Même si les environs de Paris sont enchanteurs, Coulommiers, Chantilly, ou les jardins de Gondi à Saint-Cloud, notre poète semble avoir une forte prédilection pour la vie parisienne. C'est pourquoi son œuvre poétique n'exalte pas le voyage,[1366] métaphore du mariage dans le poème qui porte ce nom, et apparenté à une galère, assimilé à l'impérialisme dans *De la Guerre espagnole*,[1367] et dans maints poèmes associé au départ d'une maîtresse.[1368] Sarasin fait plutôt l'éloge de la rêverie immobile, dans le *Discours familier* :

J'ai tracé ce discours dessus mon oreiller. [1369]

et dans *Le lit d'hostellerie* :

En rêvant j'attends le matin,
Dans un lit (…)[1370]

Et quand l'exotisme l'inspire, il s'agit surtout des trésors ramenés par quelque voyageur, comme les curiosités du cabinet de M. de Chavigny ou les biens pillés par Myrtil dans « L'Arabie heureuse » : la « myrrhe », « l'encens », les « limons », qui permettent à ceux qui les contemplent un voyage immobile.

Même si notre poète soutient qu'il « ne peut parler que d'amour », et que Paris est sa « seule volupté », ses poèmes révèlent avant tout un amour de la nature.

[1362] *Le Désir de Paris*, *infra*, p. 314.
[1363] *Infra*, p. 398.
[1364] Stances, *Apollon dit adieu au Parnasse*, *infra,* p. 491.
[1365] *L'Embarquement de Poissy, infra,* p.342.
[1366] Voir aussi l'épître inédite où il se décrit comme « un homme las de voyager », *infra*, p.515.
[1367] *Infra*, p. 295-305.
[1368] Voir *infra*, la chanson « Il se plaint pour le départ de sa maïtresse », p. 238 ou « Récit », p. 239-240.
[1369] *Discours II, Infra*, p. 199.
[1370] *Infra*, p. 340.

3 « Et in Arcadia ego… »[1371]

Nombreux sont les critiques qui ont qualifié Sarasin d'auteur précieux, lui refusant le qualificatif de burlesque.[1372] Certains, comme Jean-Pierre Chauveau, évoquent sa sensibilité bucolique, analysée comme la mauvaise conscience ou « conscience inquiète »[1373] du poète mondain. Or, il nous paraît certain que Sarasin est plus burlesque que précieux et plus bucolique que burlesque. Tous ses poèmes, même les poèmes grivois, même les poèmes d'amour ont, comme nous allons le montrer, un charme pastoral, propre à Sarasin. Et en cela, Sarasin ne doit rien à Voiture, dont la poésie est galante, piquante, mais jamais champêtre.

3-1 Sarasin, poète précieux ? [1374]

Sarasin a-t-il fréquenté les salons des précieuses et surtout était-il, ainsi qu'on l'a souvent étiqueté, un « poète précieux » ? [1375] Roger Lathuillère lui-même, dans son excellent ouvrage sur

---

[1371] Titre de deux tableaux de Poussin, peints entre 1628 et 1630 pour le premier, 1638-1640 pour le second. représentant des bergers d'Arcadie.

[1372] « …il produit une poésie légère et spirituelle, mais jamais basse : s'il invente, avec Saint-Amant, le genre héroï-comique et cultive lui aussi le badinage marotique, il refuse le burlesque. », Génetiot, Alain, *Les Genres lyriques mondains*, p.21.

[1373] Chauveau, Jean-Pierre, « Sarasin et l'inspiration virgilienne », in *Cahier des Annales de Normandie*, année 1977, volume 9, n°1, p. 169-178. « Avec ses églogues, Sarasin semble donc avoir cherché à retrouver, loin des artifices et des roueries de la poésie galante dont il est d'ordinaire un virtuose, la simplicité, la naïveté des images, la douceur et l'abondance de l'alexandrin narratif ». « Virgile fut pour lui le compagnon de tous les instants, mais aussi le révélateur de sa conscience inquiète. »

[1374] Bien des ouvrages invitent à considérer le phénomène « précieux » avec précaution, comme un phénomène très marginal de l'Histoire littéraire et surtout sociale du XVIIème siècle. Comme le rappelle J.M. Pelous, dans *Amour précieux, amour galant*, Paris, Klincksieck, 1980, p. 376 : c'est avant tout une « idée » : « La notion de « précieuse » appartient au champ des représentations et non à celui des réalités, selon le mot de l'abbé de Pure, c'est d'abord une « idée » au sens platonicien du terme qui est « en soi » préalablement à toute incarnation ». En effet, il n'y a pas vraiment constitution d'une « caste » précieuse , (p. 389) au XVII ème siècle, et les auteurs qui s'appliquent à identifier les vraies précieuses, tels que Y. Fukui dans *Raffinement précieux dans la Poésie française du XVIIème siècle*, p. 23 ou Myriam Maître, *Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVIIème siècle*, Paris, Honoré Champion, 1999, cherchant des traces d'une littérature précieuse, sont bien en peine. Lorsqu'on évoque les précieuses, on songe avant tout à Cathos et à Madelon, les personnages de Molière ou à Roxane de *Cyrano de Bergerac* : « Mais, bien qu'elle fasse allusion à des travers assez répandus dans la société mondaine, il ne faut pas perdre de vue que la « préciosité » est d'abord une fable. Sous l'étiquette de « précieuses » ont été ridiculisées des créatures imaginaires dont le comportement mettait en valeur des défauts typiquement féminins. Tout ce qui chez une femme annonce quelque indépendance d'esprit ou quelque volonté d'autonomie, le goût des lettres, le refus de l'inconstance galante, les protestations contre toutes les formes de la dépendance féminine, peut suffire à leur valoir ce qualificatif peu flatteur. » (J.M. Pelous, *op. cit*., p. 398-399.) Delphine Denis, dans son article « Classicisme, préciosité et galanterie », *op.cit*. définit la préciosité comme une enclave féminine et féministe, « envers ou limite de la galanterie », et oppose la « longue durée » de la galanterie à la « brève poussée » précieuse. Elle signale l'entrée des femmes en littérature, même si aucune « littérature précieuse » ne s'offre spontanément à l'analyse ». Utilisant le vocabulaire géographique de la carte de Tendre, Delphine Denis situe L'empire des Précieuses, « terres de dissidence féminine », « à l'intérieur du Royaume de Galanterie ». Elle conclut ainsi : « Soumise à la question précieuse : la galanterie gagne en relief et en complexité ce qu'elle perd en apparente longévité : ses équivoques et ses risques s'éclairent dans ce contraste. »

La Préciosité, écrit, de manière contestable, que Sarasin a toujours pratiqué « un burlesque atténué, aux effets adoucis ».[1376] « Ses réticences à l'égard du burlesque, même si elles dépendent de ses goûts personnels, sont tout à fait caractéristiques du cercle de Mademoiselle de Scudéry et des précieux en général ».[1377] S' il est vrai qu'il y a de la préciosité, ou du « raffinement précieux », selon l'expression de Y. Fukui, [1378] du maniérisme, dans certains poèmes de Sarasin, il ne saurait se réduire à cela.

Le sonnet brillant, « la beauté que je sers », où Sarasin accumule les hyperboles : « miracle des cieux », « divin objet d'une flamme immortelle » et les adjectifs : « vainqueurs glorieux », « parler grâcieux », pour évoquer un amour tout platonique, pourrait avoir des affinités avec le goût précieux. L'on pourrait aussi, à relire l'épigramme *À un grand, qui s'était moqué d'un ruban gris et vert* [1379] et le poème *Il se moque de la coquetterie de Phyllis*, songer aux attributs des Précieuses,[1380] les rubans et le miroir :

> Prenez garde (…)
> que vous n'expiriez devant votre miroir. [1381]

Mais Sarasin est plutôt, dans de nombreuses stances, un héritier de Pétrarque et de ses métaphores topiques, qu'un poète précieux. Il est autant burlesque que précieux, élégiaque, polémique, épique… D'autant plus que la préciosité flirte dans ses excès avec le burlesque.[1382] Il n'est que de voir le ridicule des *Stances du marquis*, parodie du style affecté de Porchères :

> Etes-vous un soleil, bel astre de ma vie ? [1383]

Mentionnons aussi la fameuse *Galanterie à une Dame à qui on avait donné le nom de Souris*,[1384] dont le thème et les personnages font référence à des thèmes précieux : l'amour, Vénus, Cupidon, mais dont le traitement est burlesque.

Mais surtout, quand tous les ouvrages critiques sur le sujet de la préciosité s'entendent sur la date de 1654 pour l'apparition du substantif « précieuse »,[1385] date de la publication de la carte

---

[1375] Voir la thèse de Lidmila Stecher Sovak, *op.cit*., dont les sous-titres sont éloquents : « Jean-François Sarasin et la préciosité », « Les raisons des contemporains pour ranger Sarasin parmi les précieux », « Le goût précieux de Jean-François Sarasin ».

[1376] Lathuillère, Roger, *La Préciosité*, Etude historique et linguistique, Genève, Droz, 1969, p. 447.

[1377] O*p. cit.*, p. 449.

[1378] Y. Fukui, *Raffinement précieux dans la Poésie française du XVIIème siècle*.

[1379] *Infra*, p. 540.

[1380] Telles que les a représentées Molière dans *Les Précieuses ridicules*, (1659), scène 9, Paris, Librairie française, 1999, p. 51.

[1381] Stances. *Il se moque de la coquetterie de Phyllis, infra*, p. 269.

[1382] « Toutes les fois que nous sommes dans le précieux, nous sommes à deux doigts du burlesque, parce que le burlesque n'est pas autre chose que le précieux, qui ne contient plus même un grain de sincérité, mais qui s'amuse purement et simplement de lui-même. Alors, pour peu qu'il s'y mêle de trivial, il devient burlesque. » Faguet, Emile, *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme*, II, Paris, Boivin, 1923, p.331.

[1383] *Infra,* p. 288.

[1384] *Infra*, p. 409-415.

[1385] Dans une lettre, citée par J.M. Pelous, *op.cit.,* p 309, le Chevalier de Sévigné écrit le 3 avril 1654 à Christine de France, duchesse de Savoie : *« Il y a une nature de filles et de femmes à Paris que l'on nomme Précieuses, qui ont un jargon et des mines, avec un déhanchement merveilleux ; l'on a fait depuis peu une carte pour naviguer en leur pays ».* Cette lettre fait allusion à la « Carte du royaume des Précieuses », attribuée à Maulévrier et qui ne sera publiée qu'en 1658.

de Tendre, et date de la mort de Jean-François Sarasin, et quand on sait de surcroît que la vogue de la préciosité atteint son point culminant dans les années 1658-1660, [1386] qualifier Sarasin d' « auteur précieux » nous paraît non seulement réducteur mais inexact. De plus, il y a entre « Les jansénistes de l'amour » [1387] (les Précieuses) et l'enjoué Amilcar,[1388] petit frère d'Hylas, l'inconstant de *L'Astrée*, une incompatibilité certaine, même s'ils ont en commun le rejet du mariage. D'un côté l'idéalisation, le goût des romans, l'amour platonique, de l'autre hédonisme, épicurisme.

Ainsi, s'il est inexact d'étiqueter Sarasin « poète précieux », les auteurs ont fait de lui un personnage présent dans les fictions précieuses : L'anagramme Niassare désigne Sarasin dans le roman de l'abbé de Pure, *La Prétieuse*,[1389] composé entre 1656 et 1658 (Livre I), et Cathos évoque le personnage de Melle de Scudéry qu'a inspiré Sarasin, et en fait l'antonomase du parfait galant[1390] :

> Madelon : ma chère, c'est le caractère enjoué
> Cathos : Je vois bien que c'est un Amilcar.[1391]

3-2 Le disciple de Momus et de Comus

Si le qualificatif de « précieux » associé à Sarasin nous paraît douteux, à tout le moins « galant »[1392] lui convient mieux, la galanterie, de l'ancien français « galer », s'amuser, n'étant pas incompatible avec la grivoiserie et le burlesque, qui caractérisent une part importante de la poésie sarasine, même si les premières éditions, notamment celle de 1656, dissimulent cet aspect. Les poèmes les plus burlesques, comme l'ode « Toi qu'on a jamais appelée …»[1393] ou l'ode *Sur le même sujet*,[1394] ont été écartés de la première édition, composée par les amis de Sarasin. Le mérite du travail de Paul Festugière, qui a tenté de rassembler tous les textes épars de Sarasin, est de nous donner une image plus juste de son œuvre. Un peu plus d'un dixième de l'œuvre poétique de Sarasin est burlesque, davantage si l'on considère que ses textes burlesques sont souvent longs, comme *La Pompe funèbre*[1395] ou *Dulot vaincu*.[1396] Par ailleurs, un tiers des textes publiés de son vivant appartient à ce registre : *Le Coq-à-l'âne*, [1397] *La Pompe funèbre* et le *Bellum Parasiticum*.[1398]

Il faut noter, par ailleurs, que Sarasin, aux dires de Ménage,[1399] est à l'origine de l'emploi du mot « burlesque » : « Il n'y a pas longtemps que le mot de burlesque est en usage dans notre

---

[1386] Voir *Amour précieux, amour galant*, p. 309 et 312.
[1387] Expression de Ninon de Lenclos. Voir J.M. Pelous, *op.cit*., p. 324.
[1388] Voir *Clélie* de Madeleine de Scudéry.
[1389] De Pure, Michel, *La Prétieuse ou Le Mystère des ruelles* (1658), Paris, Droz, 1939.
[1390] Voir aussi Somaize, Antoine Baudeau, dans *Le grand Dictionaire des Prétieuses*, (1661), réédition par Charles-Louis Livet, Paris, Jannet, 1856 : « *Estre enjoué : Estre un Amilcar. Ceux qui ont lu la Clélie savent pour quelle raison l'on appelle un homme enjoué un Amilcar* »
[1391] Molière, *Les Précieuses ridicules* (1659), scène 9, Paris, Librairie française, 1999,p. 51.
[1392] Voir *Poétique du loisir mondain* d'Alain Génetiot.
[1393] *Infra*, p.209-211.
[1394] *Infra*, p. 330-332.
[1395] *Infra*, p. 415-433.
[1396] *Infra*, p. 539-554.
[1397] *Infra*, p. 464-468.
[1398] Les *Oeuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p.508.
[1399] Ménage, Gilles, *Dictionnaire étymologique de la langue françoise*, Paris, chez Briasson, 1750, p 271.

langue. Monsieur Sarasin m'a dit autrefois que c'étoit lui qui le premier s'en était servi ».[1400] Même si la déclaration de notre poète souffre d'inexactitude, comme le démontre Claudine Nédélec, ce dernier n'en est pas moins, avec Scarron, l'un des inventeurs du « burlesque à la française ».[1401]

Même si Apollon, Cupidon et Vénus sont sans doute les dieux les plus fréquemment mentionnés par Sarasin, ce dernier évoque à plusieurs reprises [1402] Momus, « bouffon de la cabale »,[1403] dieu de la raillerie et Comus, dieu de la bonne chère et du libertinage, appartenant au *Komos*, cortège en l'honneur de Dionysos-Bacchus, lui-même cité par Sarasin, [1404] les dieux du rire et des plaisirs : le sexe, la bonne chère et le vin. Il invente même la « déesse Badinerie », présente au cortège funèbre de Vincent Voiture.[1405] Qu'il évoque des réalités triviales[1406] dans une ode réservée d'ordinaire à la poésie encomiastique,[1407] ou des personnages nobles ridiculisés par un langage bas[1408] – comme la dame à la mauvaise haleine,[1409] Monsieur Mouton, musicien, couronné, au lieu de lauriers, de « romarin », comme un gigot, [1410] D'Elbeuf rimant avec Bœuf, [1411] Melle de Bouteville comparée à une « bécasse », [1412] Beaufort, surnommé « le Roi des Halles », Mazarin rimant avec « gredin »,[1413] Conrart assimilé à un « goutteux », Mme de Turgis métamorphosée en souris,[1414] M. d'Avaux , « pleurant comme un veau »,[1415] M. de Montausier comparé à six harengères,[1416] la Muse Euterpe, « vieille dessalée »,[1417] Paris, personnifiée en affreux garnement [1418] – ou qu' à l'inverse il invente la geste de personnages grotesques – comme celle de Dulot, fils d'un fou, de Goulu ou encore de Roger Bontemps, « Roi des Châteaux en Espagne », et de ses féales, les « princesses du mont des grossesses »[1419] – ou encore qu'il imagine l'étrange cortège de *putti* et d'animaux, mêlés à d'illustres personnages, de *La Pompe funèbre*,[1420] Sarasin manie ce ton discordant, voire dissonant[1421], propre au burlesque. Il aime la poésie du mélange des tons et des formes, le pot-pourri tel le fameux *Coq-à-l'âne burlesque*[1422] assimilant la Fronde au « carnaval » ou telle la liste cacophonique et sans queue ni tête de ce qui ne se fait pas à

[1400] Voir sur ce sujet Nédélec, Claudine*, Les Etats et empires du burlesque*, Paris, Champion, 2004, p 48 et suivantes.
[1401] Claudine Nédélec, *op. cit*., p. 58.
[1402] *Infra,* Dans l'épigramme *Sur un fat*, p. 236 et *Le mélancolique*, p.249.
[1403] Epigramme *Sur un fat*, *infra*, p.236.
[1404] Bacchus est évoqué*, infra*, dans les stances, p. 517 , *Orphée*, p. 396, *Dulot vaincu*, p.549, la ballade *Du goutteux*, p.447.
[1405] *La Pompe funèbre*, *infra,* p.429.
[1406] « Homard », « bedon », dans l'ode, *infra*, p.209-211.
[1407] Voir aussi l'ode évoquant la « pomme », p. 337-338.
[1408] ce « laid galant » ressemblant aux « grotesques de Calot, dans le sonnet*, infra*, p.194.
[1409] Voir l'ode *Réponse à un défi*, *infra*, p.329.
[1410] *Le Mouton fabuleux, infra*, p. 333-334.
[1411] Air de cours *Sur le chant de M D'Elbeuf*, *infra,* p. 462-463.
[1412] Ballade *D'enlever en amour, infra,* p. 363-364.
[1413] *Et oui, par la morguienne, infra*, p. 495-498.
[1414] *Galanterie à une Dame*, *infra,* p.409-415.
[1415] Epigramme, *infra*, p. 373.
[1416] Dans une épître *À Mme de Longueville, infra*, p. 489.
[1417] « Toi qu'on a jamais appelée », *infra,* p. 209-211.
[1418] Dans l' épître *À M. le Comte de Fiesque* , *infra,* p. 399.
[1419] Ode *Sur le même sujet*, *infra*, p.331.
[1420] *La Pompe funèbre, infra*, p. 415-433.
[1421] Rime en oc du *Sonnet des Proverbes*, *infra*, p.389 et de la ballade *De l'argent, infra,* p.336-337.
[1422] *Infra*, p. 464-468.

Agde.[1423] Il pratique la satire,[1424] le mélange de vers et de prose et de différentes langues, le tissage de textes divers, dans *La Pompe funèbre*, la réécriture parodique de l'épopée antique, dans *Dulot*, le contraste entre la « prosopopée », procédé épique, et la « nymphe de Seine » à qui il donne la parole, entre la « galanterie » et le « caillou » amoureux de la « roche ».[1425]

De plus, dans bien des poèmes, Sarasin endosse la figure du poète burlesque , « lunatique », « bachique »,[1426] par exemple dans *Le Lit d'hostellerie* [1427] où, insomniaque, il veille en compagnie de « puces », dans *Le mélancolique*,[1428] où il est « roi des songe-creux », assailli de « visions » effrayantes et cocasses, dans les *Etrennes*,[1429] où il ne peut offrir aux dames que des « cassades », ou encore dans *Le Voyage*,[1430] où il est le mal marié.

Même ses poèmes grivois ont souvent un lien avec le burlesque, dans la mesure où ils introduisent une dissonance entre un idéal amoureux hérité de Pétrarque, ou la morale religieuse[1431] et des termes triviaux faisant référence à l'amour charnel,[1432] adultère ou vénal. On y retrouve l' esprit gaulois d'un Rabelais.

Néanmoins, ni le qualificatif de précieux, ni le qualificatif de burlesque ne rendent véritablement compte du caractère de la poésie sarasine, au charme bucolique.

3-3 « …un cantique, que je réciterais dessus mes chalumeaux. »[1433]

Car tout, véritablement, est bucolique, chez Sarasin, même dans les poèmes qui ne relèvent pas, comme l'églogue, de la poésie pastorale. Et en cela, il se distingue et se démarque nettement de Voiture dont les poèmes sont dénués de ce charme agreste, aux réminiscences virgiliennes.

En effet, dans les poèmes d'inspiration pétrarquiste, les dames ont des noms de bergères : Phillis, Sylvie, Chloris, ce qui donne aux sonnets ou aux stances concernées une couleur champêtre, quand il n'y a pas, en sus, une évocation des beautés de la nature. Parfois un seul vers nous ramène à l'univers des bergers : « Ainci dit Alcidon aux rivages de Seine ».[1434] Dans les poèmes grivois ou d'inspiration populaire, de même, il n'est pas rare qu'une expression évoque

---

[1423] *À Mme de Longueville et à sa troupe, infra*, p. 308-309. Voir aussi l'épître *À Mme de Longueville* et sa liste « coq à l'âne » : chez la Choisy…/…à Précy etc », *infra*, p. 367.
[1424] Du latin *satura* : la macédoine.
[1425] *Dulot vaincu*, *infra*, p. 539-554, *La Seine parlant à la fontaine de Forges, infra*, p. 380-384, *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, qui était entre l'auteur et une dame, infra,* p. 481-482.
[1426] Voir Claudine Nédélec, *op. cit.,* évoquant l' « ethos particulier du poète » burlesque, p. 83.
[1427] *Infra*, p. 340-341.
[1428] *Infra,* p. 249-252.
[1429] *Infra,* p. 311-313.
[1430] *Infra*, p. 341-342.
[1431] Dans les épigrammes, *infra*, : « Un jour, un curé », p. 461 ou *Vaudeville,* p. 287 et *Le directeur*, p.334-335.
[1432] Allusion à la syphilis, *infra*, dans « Autre, à lui-même », p. 313.
[1433] Stances *À une Dame, à qui l'on avait donné le nom de lionne*, *infra*, p.208-209.
[1434] *Jalousie*. Stances, *infra*, p.274.

un univers paysan et champêtre, ne serait-ce que l' « âne » de « Nicolas qu'amour presse »,[1435] ou les « plumes de coq » et les crocs pour suspendre la volaille du *Sonnet des Proverbes*,[1436] et la présence d'autres animaux dans *La Pompe funèbre* [1437] ou la *Galanterie à une Dame* [1438] ou encore l'évocation d'Admetus, au service duquel travailla Apollon, dans *Le Mouton fabuleux*.[1439] D'ailleurs Pan, le dieu des bergers, divinité lubrique poursuivant les nymphes, fait le lien entre la grivoiserie et l'univers bucolique :

> Mille nymphes déshabillées
> Qu'au travers des buissons le faune amoureux suit. [1440]

Même dans les poèmes épiques ou les odes en hommage aux guerriers, l'univers bucolique fait irruption au détour d'une comparaison : [1441]

> Comme on voit quelquefois sur le bord du Strymon,
> Cherchant leur nourriture au milieu du limon,
> Crier confusément une troupe de grues,
> Si l'aigle ou le faucon paraissent dans les nues,
> Cette troupe se cache au milieu des roseaux. [1442]

L'on remarquera d'ailleurs que Sarasin échoue à écrire une épopée complète ; celle-ci s'achève sur deux vers conclusifs propres à l'églogue :

> Car déjà le soleil se cachait dessous l'onde,
> Et la nuit ténébreuse allait couvrir le monde. [1443]

De même, à la fin de l'ode *À Monseigneur le Duc d'Anguien*, Sarasin reconnaît sa prédilection pour l'univers pastoral :

> Mais je n'ai qu'un filet de voix
> Et ne chante que pour Sylvie. [1444]

Par ailleurs, dans ses poèmes à tonalité épique, la symbolique végétale est récurrente : pins, saules, cyprès, lauriers, oliviers, y représentent la sauvagerie, la mélancolie, la mort, la victoire et la paix.

Certains poèmes, sans être des églogues, ont une tonalité bucolique, comme les chansons : « Père des fleurs… »,[1445] « Agréables Zéphyrs… »,[1446] ou les stances *À une Dame à qui*

[1435] Chanson, *infra*, p.531.
[1436] *Infra*, p. 389.
[1437] *Infra*, p. 415-433.
[1438] *Infra*, p. 409-415.
[1439] *Infra*, p. 333-334.
[1440] *À Mme la princesse de Condé…vers irréguliers, infra,* p. 473.
[1441] Même phénomène dans la « Consolation », les Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p.357 : « Comme, quand l'aquilon souffle en l'avril nouveau / Meurt et tombe une fleur sur le bord d'un ruisseau »
[1442] *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.303.
[1443] *Infra*, p. 305.
[1444] *Ode à Monseigneur le duc d'Anguien, infra*, p. 355.
[1445] *Infra*, p. 267.
[1446] Chanson, *infra,* p. 224.

l'on avait donné le nom de lionne[1447] et l'élégie en hommage à Théophile de Viau : « Il souhaite…, [1448] ainsi que l'ode *À Chapelain*,[1449] l'épître *À la princesse de Condé, vers irréguliers*, [1450] même parfois avec une once de distance et d'ironie comme dans la *Lettre écrite de Chantilly*.[1451]

Les stances « Voici bien les beaux lieux… »,[1452] dessinent les contours de l'Arcadie. Les éléments propres à la pastorale sont dépeints : « la fougère », les « fleurs de jasmins », les « lits parfumés » des « pasteurs » et des « bergères », qu'observe l'œil égrillard ou protecteur des dieux : « Pan », « Bacchus » et d'autres créatures agrestes tels les « sylvains ». Mais c'est déjà l'Eden perdu que chante Sarasin. Si les lieux ont encore tout leur charme, la tristesse y a fait son lit depuis le départ de la bergère : « Phyllis n'est plus ici ». Nombreux sont les poèmes déplorant le départ de l'aimée : « éloigné de vos yeux »,[1453] « absent d'Amaryllis et sans nulle espérance »,[1454] « Loin de vous et de ces doux rivages »,[1455] et :

> Loin de votre beauté,
> Et des aimables lieux où je fus enchanté. [1456]

Le départ de la belle est une griffure dans le tableau idyllique. De même, dans l'églogue « Daphnis… », l'Arcadie n'est plus qu'un souvenir, que le berger évoque à l'imparfait, dans un discours de déploration :

> (…) je garde la mémoire,
> du temps où près de vous, plein d'amour et de gloire,
> Je chantais tout le jour avecque liberté,
> La grandeur de ma flamme et de votre beauté. [1457]

Le poète-berger, exilé, est aussi éloigné des lieux bénis de son bonheur que du temps de l'Age d'or, temps suspendu dont rend compte l'imparfait à valeur durative, qui était consacré à l'amour, au chant, tout autant qu'aux activités des bergers, dans l'harmonie de l'homme avec la femme, la nature et les dieux. Cette nostalgie d'un temps suspendu est cruellement soulignée par l'écoulement inéluctable des ans :

> Ainsi passe la vie
> Ainsi coulent nos ans, l'un sur l'autre entassés.[1458]

Le terme « entassé », connotant l'empilement de rocs, ajoute à l'image une connotation péjorative, le rocher appartenant à la représentation sarasine du *locus terribilis*, et opposant un obstacle à la notion de fluidité.

[1447] *Infra*, p. 208-209.
[1448] *Infra*, p. 352-353.
[1449] *Infra*, p. 375-376.
[1450] *Infra*, p. 469-474.
[1451] *Infra*, p. 475-480.
[1452] *Infra*, p. 516-518.
[1453] Stances. *Il s'excuse de ce qu'on le soupçonne d'inconstance*, *infra*, p. 405.
[1454] Eglogue, *infra*, p. 245.
[1455] *Infra*, p. 247.
[1456] *Ibidem*.
[1457] Eglogue, *infra*, p. 245.
[1458] Fragment, *infra*, p. 265.

L' « Eden perdu »[1459] a sa version maritime dans *Myrtil*, qui idéalise la vie des pêcheurs :

Nos travaux sont légers sur les plaines humides.[1460]

Le lexique de la sérénité se déploie en abondance dans cette églogue lorsqu'il s'agit de dépeindre la pêche :

Et le vent qui produit les nuages épais,
Inspire sur les flots une amoureuse paix .[1461]

La mer est calme pour les pêcheurs : « Souvent dans le repos dort la mer azurée », « la paix des Ondes paresseuses », « Que pour nous l'océan soit toujours apaisé ».[1462] Les tourments de Myrtil, que fuit Oryllis, contrastent avec la sérénité de ces activités. Dans *Myrtil*,[1463] l'Eden perdure, comme en témoigne le choix du présent, mais Myrtil a été chassé du paradis par l'abandon de la belle, et pour lui, le bonheur est désormais passé :

Ne te souvient-il plus, quand la nuit froide et sombre
Enveloppait la terre et les cieux de son ombre,
Et qu'étant tout mouillé je venais de pêcher,
Que tu prenais souvent le soin de me sécher ?[1464]

Le souvenir heureux d'un âge d'or se confond ainsi avec l'enfance, par les soins maternels que la belle prodiguait à Myrtil.

Cette Arcadie est non seulement la représentation géographique d'un bonheur perdu, lié à l'enfance de l'humanité et une certaine innocence,[1465] mais elle donne aussi l'image d'une vie plus animée, plus intense, comme en témoignent les verbes de mouvement, associés tant à la nature : « Les feuilles qu'ébranle le vent/ les vagues que la mer élance »,[1466] qu'à ses créatures : « bondir de toutes parts », « sautant sur les fougères », « fuyant le soleil et ses fières ardeurs », « danser sous les feuillées ».[1467] Les bergers y côtoient les nymphes, les « naïades », les « napées »,[1468] et les poètes s'y promènent au bras de leur muse [1469] dans un univers merveilleux et panthéiste où la nature est personnifiée. Confidente du poète, qui l'invoque : « Vastes déserts »,[1470] « Père des fleurs »,[1471] « agréables Zéphyrs »,[1472] la nature s'exprime aussi, au moyen d'écho [1473]ou de longues prosopopées, comme celle de la nymphe de Seine [1474] ou celle de la Roche.[1475]

[1459] Expression de Stéphane Macé, op.cit.
[1460] *Myrtil, infra*, p. 372.
[1461] *Ibidem.*
[1462] *Ibidem*.
[1463] *Infra*, p.368-373.
[1464] *Infra*, p. 369-370.
[1465] « Les innocents troupeaux », dans les *Vers irréguliers*, *infra*, p.473.
[1466] Ode, *Rien n'est si inconstant que Sylvie*, *infra,* p. 230.
[1467] *Vers irréguliers*, *infra*, p.473.
[1468] *Ibidem.*
[1469] *Ode de Calliope, infra, p.434.*
[1470] Chanson *Il se plaint pour le départ de sa maîtresse*, *infra*, p. 238.
[1471] Stances, *infra*, p. 267.
[1472] Elégie *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*, *infra*, p.352.
[1473] « l'écho me répond : aime », dans la chanson *Consultation de l'écho*, *infra*, p.233.
[1474] *La Seine parlant à la fontaine de Forges*, *infra*, p. 380-384.

Le poète, nous l'avons vu, s'identifie souvent à un berger, Thyrsis, ou Daphnis, le créateur de la poésie bucolique,[1476] notamment dans les élégies et dans son premier poème.[1477] Sa poésie est assimilée à un chant, et sa plume à la syrinx ou au « chalumeau » des pasteurs. Le chant, la chanson, est une thématique récurrente de l'œuvre poétique de Sarasin, qui donne son titre à nombre de poèmes : « chanson », « air », « villanelle »… Nous avons vu que le poème *Récit* évoquait l'opéra, dont le lien avec la pastorale est rappelé par Stéphane Macé. [1478] Ces chansons sarasines, avec parfois des refrains populaires,[1479] évoquent les fêtes villageoises et les danses qui jalonnent les récits de *L'Astrée*. Mais surtout, la poésie de Sarasin ne cesse de souligner son lien avec le chant : « Chanter des batailles »,[1480] « La douleur l'empêche de chanter »,[1481] « quand je chante à ma Dame ».[1482] Il est question du chant des muses, du cygne, et surtout du rossignol, dans une épigramme,[1483] la chanson « Charme secret »[1484] et dans *Orphée*.[1485] Si la poésie malherbienne est comparée au « cygne mourant », la poésie sarasine est implicitement comparée au chant crépusculaire du rossignol [1486] :

> Doux rossignols, divins rois des forêts,
> qui chantez sans étude,
> Mêlez vos voix à mes faibles regrets. [1487]

Ce chant improvisé du rossignol fait écho à la poésie sarasine coulant en « liberté ».[1488] Or les « carmes doux et lissés »[1489] de Sarasin ont un lien fort avec le *carmen* latin[1490] – chant, parfois funèbre, poème, oracle, charme, parole magique – et sa force d'incantation et d'enchantement. La poésie de Sarasin est de celles qui tendent vers le chant et l'enchantement, comme en témoignent les nombreux termes énumérés, introduits par des déïctiques, désignant les lieux au lecteur : « Parmi ces prés, ces bois, ces ruisseaux et ces fleurs »,[1491] « ces bois, et ces jardins, et ces prés, et ces eaux », [1492] « les bois, les étangs et les sources »[1493] qui n'ont pas une simple valeur décorative. Ces énumérations sont incantatoires, telles des formules magiques. Lorsque le poète dit, il convoque la chose, qui apparaît aux yeux du lecteur, et prend vie. De plus, le poète parle à la

---

[1475] *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, qui était entre l'auteur et une dame*, *infra*, p. 481-482.
[1476] Selon Colletet, *Discours du Poëme bucolique*, 1656, plusieurs traditions attribuent la paternité du poème bucolique soit à Apollon, à Mercure, à Pan, à Bacchus, ou encore à Oreste, Daphnis, Diomus, Comatas, aux Lacédémoniens ou au Syracusains
[1477] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.191, 192.
[1478] Stéphane Macé, *L'Eden perdu*, p. 14, 15, 16.
[1479] « Tourelourette / Tourelourou», p.250 et « par la morguienne, vertuguienne », p.495-498.
[1480] Stances, *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours*, *infra*, p. 221.
[1481] Chanson, *La douleur l'empêche de chanter*, *infra,* p.226.
[1482] Villanelle, *infra*, p. 224.
[1483] *Infra*, p. 230.
[1484] *Infra*, p. 222.
[1485] *Infra*, p. 299. Voir aussi, *infra*, *Villanelle*, p. 223, *À Melle de Bourbon*, p. 290, l'églogue inédite, p. 379 et *La Pompe funèbre*, p. 429.
[1486] Voir aussi, dans *Orphée* : « Tel que le rossignol d'une mourante voix…/…Son âme s'enfuyant, d'une mourante voix », la comparaison de la voix d'Orphée à celle du rossignol, *infra*, p. 395.
[1487] Chanson, *infra,* p.223.
[1488] *Discours I, infra,* p. 196.
[1489] *À Monseigneur le Duc et à quelques Dames de ses amies*, *infra*, p. 348.
[1490] Evoqué dans le poème d'éloge adressé à Samuel Bochart pour son livre *De Geographia Sacra, infra,* p. 388.
[1491] *Air de M. Lambert, infra*, p. 225.
[1492] Stances, *infra,* p. 517.
[1493] *Lettre écrite de Chantilly, infra,* p. 479.

nature : « Charme secret ».[1494] Il suscite ou ressuscite l' « Eden perdu » par son chant. Ainsi, le lyrisme élégiaque et bucolique de Sarasin n'est pas sans rapport avec le pouvoir orphique. De même la plainte des bergers, la nostalgie de cette Arcadie perdue, patrie intérieure, refuge, en s'exprimant dans leur lamento, renaît dans leur chant. Le Rossignol-Philomèle, grand mythe pastoral, paraît ainsi le symbole même de la poésie sarasine, une poésie du crépuscule, de la nature, un chant secret, caché, mystérieux, parfois mélancolique, amoureux, une petite musique, naïve au sens premier du terme, charmante et magique, une « sorcellerie évocatoire ».[1495]

Aussi, il ne nous semble pas que l'inspiration bucolique, chez Sarasin, ne soit que l'expression de la « conscience inquiète » du « poète galant »,[1496] dilapidant ses dons dans la poésie de salon. Bien au contraire, il nous semble que l'identité de l'auteur s'y révèle ainsi que la source de notre enchantement, y compris dans les poèmes mondains comme certaines épigrammes. Or, le style de Sarasin est aussi l'une des composantes de ce « charme secret ».

4 « Ce juste tempérament qui fait le style parfait »[1497]

Dans l'exorde de *l'Ode de Calliope*,[1498] Sarasin dialogue avec sa muse dans les jardins de Gondi au sujet du « style moderne ». Comment trouver « ce juste tempérament [1499] qui fait le style parfait », aussi éloigné de « notre prose mesurée et de la hardiesse rude et sauvage des anciens » ? Si l'on se contente de « rimer simplement la gazette », la poésie n'a plus rien du « langage des dieux ». Mais à l'inverse, si l'on garde « ces ornements qui élèvent cette ancienne manière au-dessus de la nôtre », les figures de style, les tournures des poètes antiques, « cette sorte de poésie ne serait guère au goût de notre siècle ». Comment, dès lors, concilier le poétique et le goût moderne et créer un style nouveau ? Comment adapter son érudition à un public mondain ? Cette question du style se pose dans d'autres poèmes de Sarasin : les *Discours familiers*,[1500] l'épître *À Monseigneur le duc d'Enghien,* [1501] l'élégie,[1502] la *Lettre écrite de Chantilly* [1503] et les *Vers irréguliers.*[1504]

[1494] « Chanson », *infra*, p. 222.
[1495] Baudelaire, *Fusées*, in *Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée*, Paris, Gallimard, 1986, p 75.
[1496] Voir Jean-Pierre Chauveau, op.cit.
[1497] *Ode de Calliope, infra*, p. 437.
[1498] *Infra*, p. 434.
[1499] L'expression fait écho au style retenu « dans une juste médiocrité », qui caractérise selon Pellisson l'Histoire du Siège de Dunkerque, *in Œuvres*, édition établie par Paul Festugière, Tome II, p. 90 à 145.
[1500] *Infra,* p. 195-207.
[1501] *Infra,* p. 344.
[1502] *Infra*, p. 294-295.
[1503] *Infra*, p. 475-480.
[1504] *Infra*, p. 469-474.

4-1 Pastiches et parodies

En matière de style, il faut constater d'abord que Sarasin est doué pour le pastiche et la parodie. Il imite le « haut style »[1505] de l'épopée, de la tragédie ou de l'ode, le « vieux langage » du Moyen Âge, tout autant que le « style marotique », avec ses archaïsmes et ses jeux de mots, dans la ballade *Du goutteux* [1506] et la ballade de *La Pompe funèbre* [1507] ainsi que le « style pantagruélique » dans les titres de chapitres de *La Pompe funèbre*, mais aussi le style brillant et maniéré dans le sonnet aux antithèses, « La beauté que je sers »[1508] et le « style de roman »,[1509] à la manière de *L'Astrée*, qui idéalise les femmes en bergères d'Arcadie, sans oublier le « style folâtre et burlesque de *Dulot* »,[1510] qui parodie *L'Enéide*. Or, remarquons que *La Pompe funèbre*,[1511] formée d'une multitude de pastiches, est, paradoxalement, le morceau de bravoure de Sarasin, qui réussit le tour de force de construire, avec des fragments disparates, un poème unique, qui révèle son talent et son style.

4-2 « Un stile esgal & naturel »[1512]

La « naïveté » au sens de simplicité, de naturel, est l'une des caractérisiques du style de Sarasin, revendiquée par le poète lui-même, dans la *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier* : « Le berger (…) Ecrivit naïvement »[1513] et dans les *Vers irréguliers*, où, sous couvert de peindre le caractère de la princesse douairière, Sarasin donne une définition de son art :

> Et certaine naïveté
> Qui le rend toujours agréable
> Et qui semble facile et n'est point imitable.[1514]

Cette « naïveté » fait écho au célèbre oxymore cicéronien, la *negligentia diligens*, négligence savante, caractéristique du style attique, qui paraît « sans apprêt »[1515], et à la *sprezzatura* définie par Castiglione dans son *Livre du courtisan* : « une désinvolture qui cache l'art ».[1516] Pellisson, décrivant le dialogue de Sarasin, *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* , évoque « un entretien libre, familier & naturel », rappelant « l'urbanité » romaine, proche des notions de « civilité », « galanterie », « politesse ».[1517] Sarasin parvient à « dire les choses avec la familiarité & la liberté d'une veritable

---

1505 *Autre réponse faite par…à Monseigneur le Duc d'Anguien*, *infra*, p.364.
1506 *Infra*, p. 447-448.
1507 *Infra,* p. 434-446.
1508 Sonnet, *infra*, p. 322-323.
1509 *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p. 475.
1510 *Infra*, p. 539-554.
1511 *Infra*, p. 415-433.
1512 Pellisson, *Discours* , op. cit., p. 26.
1513 *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p.477.
1514 *À Madame la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers*, *infra,* p. 470.
1515 Voir Cicéron*, L'Orateur*, XXIII, 77-79, traduction Albert Yon, p 28.
1516 Castiglione, *le Livre du Courtisan*, édition A. Pons, I, XXVI, p. 54. Voir, à ce sujet, « souplesse et naturel : la négligence savante », in Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 329 et suivantes.
1517 Pellisson, *Discours*, op.cit. p. 13-14.

conversation. ».[1518] Ce naturel est manifeste dans les épîtres de Sarasin, où la syntaxe est proche de la prose, et même d'une conversation orale, comme en témoignent le niveau de langue, courant, et l'usage de termes triviaux, ou d'interjections, donnant l'illusion de la nonchalance :

> Vous en parlez bien à votre aise,
> Avec vos nez chauds comme braise (…)[1519]

Le choix de l'octosyllabe, vers de la poésie narrative, et la concordance du rythme et de la syntaxe, fréquente dans les poèmes de Sarasin renforcent cette simplicité qui donne l'impression d'un « discours familier », sans « bassesse »[1520] :

> C'est assez mes jeunes années
> Que l'amour vous tienne bornées (…)[1521]

Sarasin conserve un juste milieu entre le « haut style »[1522] et le style bas, une « médiocrité » au sens de juste milieu, qui fait toute la saveur de sa poésie, à la fois simple et belle. L'on trouve aussi cette « naïveté » charmante dans les chansons d'inspiration pastorale et populaire, que prise Sarasin : *Air*, [1523] *Vaudeville,*[1524] *Chanson,* qui contiennent souvent un refrain, et évoquent des personnages de bergers. Certaines ont été mises en musique, et ressemblent à nombre d'airs, rondes, vaudevilles, villageoises, romances et brunettes populaires.[1525]

> Nicolas qu'amour presse
> Se lève devant jour.
> À Jeanne sa maîtresse,
> Il va faire la cour. [1526]

Ce style « clair, simple, familier, mais sans bassesse, et accompagné partout de dignité »,[1527] ce « stile esgal & naturel, qui sçait dire les petites choses ou les mediocres sans bassesse, sans contrainte, et sans dureté »,[1528] a aussi une indéniable musicalité, dont témoignent les titres de nombreux poèmes.

[1518] Op.cit., p.15.
[1519] Epître *À Madame la Duchesse de Longueville*, *infra*, p.366.
[1520] Pellisson, *Discours*, op.cit., p.26.
[1521] *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra,* p.191.
[1522] *Autre réponse faite par…à Monseigneur le duc d'Anguien, infra,* p.364.
[1523] *Infra, Air de Cour sur le chant de M. d'Elbeuf,* p. 462-463*, Air de M. Lambert,* p. 225.
[1524] *Infra*, p. 287.
[1525] Voir *Recueil d'airs choisis comme brunêttes, Romances, Villageoises, Vaudevilles, rondes & autres,* qui contient d'ailleurs un poème de Sarasin : « Tircis, la plupart des amants ». Certaines chansons font écho aux poèmes de Sarasin, comme le « Rigaudon villageois », p. 9 : « Tircis je n'ose/ Ecouter ton chalumeau / Sous l'ormeau » ou la « Brûnette », p. 12 : « Un jour sur la fougère / Je vis le beau Tircis / Aux pieds de sa bergère, / Luy contant ses soucis », ou encore la romance : « Depuis que le cruel amour / M'a captivé sous son empire… », sans compter l'air grivois : « Là, je lui pris sa main blanchette, / Et dérangeai les nœuds de son corset », « Et je luy fis sur la fougère, / Trois fois serment de ne jamais changer », p. 79-80.
[1526] Chanson, *infra*, p.531.
[1527] Pellisson*, Discours*, op. cit., p. 9.
[1528] Pellisson, *op. cit*., p 26.

4-3 « Quand je chante à ma dame… »[1529]

La musique du vers, dans la poésie de Sarasin, est liée à différents facteurs : aux sonorités, à l'équilibre et à la cadence du vers, aux antépositions, aux répétitions, qui donnent à la fois une impression d'harmonie et de douce langueur. Prenons l'exemple des huit premiers vers de l'églogue « Daphnis… »[1530]. Ils sont constitués de deux périodes, où l'apodose est précédée d'une longue protase, contenant deux syntagmes nominaux : « L'âme aux douleurs sans cesse abandonnée », « Le cœur blessé d'amour » et une proposition subordonnée (« Lorsque la froide nuit de pavots couronnée / Assoupit nos ennuis et nous force à dormir »), pour la première, et deux syntagmes adjectivaux, pour la seconde : « Absent d'Amaryllis », « Seul dedans sa cabane », ainsi qu'un syntagme prépositionnel (« Sans nulle espérance / De voir sitôt finir cette cruelle absence ») et un participe présent (« attendant le matin »). Ce mouvement double et symétrique, avec deux longues protases, est à la fois ample et ordonné. Les coupes y sont régulières, du vers 2 au vers 8, marquant un rythme équilibré. À cela s'ajoutent quelques antépositions « aux douleurs sans cesse abandonnée », « cruelle absence », « froide nuit », « malheureux destin » et des allitérations en s : « Daphnis », « assoupit », « force », « blessé » « sans nulle espérance, / De voir sitôt finir cette cruelle absence », mimant le chuchotement plaintif de l'élégie nocturne. Ces jeux de sonorités, associés à la récurrence de certains termes dans le poème : « douleur », « absence », « nuit », « blessé », et à des anaphores : « Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charmes/ Ainsi donc vainement… », au choix de l'imparfait empreint de nostalgie : « Du temps où (…) je chantais », contribuent à créer une musique douce auréolée de « mélancolie rêveuse », de « grâce », de « tendresse délicate », comme l'écrit si bien Roger Lathuillère, comparant les vers de Sarasin à ceux de Quinault.[1531]

Par ailleurs, Sarasin possède le génie de la *translatio*. Il a su transposer dans la langue française, musicale et ondoyante, la beauté du vers virgilien, plus lapidaire.[1532] Nous en avons donné plus haut quelques exemples. Ajoutons le vers de *Dulot* : « Par le silence ami d'une profonde nuit ». Cette réminiscence du vers « *tacitae per amica silentia lunae* »,[1533] ajoute aux images poétiques du vers latin des sonorités langoureuses « en », « on », et une rime interne, joints à un rythme harmonieux, qui créent une musique douce. Parfois, Sarasin offre une traduction libre de quelques vers, où l'élégance et la limpidité noient la charge cruelle que recelaient les termes latins « crudelia », « perdidit », « furor » :

> Déjà le fier destin aux Enfers me rappelle,
> Et le pesant sommeil, qui me ferme les yeux,
> M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux. [1534]

[1529] *Villanelle*, *infra*, p.224.
[1530] *Infra*, p. 244-247.
[1531] Roger Lathuillère, *La Préciosité*, p. 429.
[1532] Voir sur ce point le bel article d'Alain Niderst, « Culture antique et galanterie moderne chez Sarasin », dans *XVIIème siècle*, N°186, janvier-mars 1995, p. 39-48.
[1533] Virgile, *L'Enéide*, livre II, v. 255, p. 58.
[1534] *Orphée*, *infra*, p.395. Libre traduction de ces vers de Virgile : « *Illa, « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu ! / Quis tantus furor ! en iterum crudelia retro / Fata vocant, conditque natantia lumina somnus . », Quatrième Géorgique, op.cit*. v. 494-496, p. 288.

4-4 « Rien de plus net, de plus libre, de plus aisé, de plus coulant »[1535]

Le style de Sarasin se caractérise aussi par sa fluidité. La métaphore maritime et fluviale est d'ailleurs employée, pour définir sa manière d'écrire, à la fois par Pellisson et par Sarasin lui-même, dans ses *Discours familiers* : « Et ta prose et tes vers coulent facilement ».[1536] L'on a vu combien l'univers maritime était cher à Sarasin. En témoignent l' évocation de l'océan,[1537] et de nombreux cours d'eau : le Morin, la Dive, l'Andelle, la Seine, la Garonne, ainsi que de la fontaine de Forges et de la source Hippocrène, dont l'écoulement mime le cours du temps. Or le vers de Sarasin a le ruissellement et la limpidité d'un ruisseau :

> Ce bois, disait Tityre, et leur épais ombrage,
> Et le doux tremblement de l'herbe et du feuillage
> Et le chant des oiseaux t'invitent à chanter (…) [1538]

Dans ces trois vers d'*Orphée*, la répétition de la conjonction de coordination « et », associée aux sonorités douces, apporte une grande fluidité. La concordance entre le vers et la syntaxe, que Sarasin affectionne, souligne aussi cet aspect : la phrase coule, de vers en vers, sans heurt :

> Près de l'ange visible
> Dont les yeux m'ont blessé,
> Si j'étais insensible,
> Je serais insensé. [1539]

Dans cet exemple, la fluidité est renforcée aussi par les sons, notamment la paronomase « insensible »/ « insensé ».

Cet aspect « coulant » se manifeste aussi, notamment dans *La Pompe funèbre*,[1540] par le lien entre chacun des éléments pourtant disparates de cette composition très originale, formée, nous l'avons vu, de prose et de vers, mais aussi de différents pastiches en « style pantragruélique »[1541] et en « style marotique »,[1542] et de différentes formes littéraires, en différentes langues. Chaque élément compose « le corps d'une même narration »,[1543] grâce à cette fluidité propre à Sarasin, et nous avons vu combien la description du cortège des amours en était l'exemple le plus parlant.

[1535] Pellisson, *Discours*, *op. cit.,* p. 31.
[1536] *Discours IV, infra*, p. 202.
[1537] Dans le *Discours I, infra*, p. 196.
[1538] *Orphée*, *infra*, p. 391.
[1539] *Villanelle*, *infra*, p.223.
[1540] *Infra*, p. 415-433.
[1541] *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 427.
[1542] Epître *À M. le Comte de Fiesque, infra,* p. 398.
[1543] Pellisson, *Discours*, *op. cit*., p. 19.

4-5 Liberté, légèreté d'un vers buissonnier

Le corollaire de cette limpidité du vers, chez Sarasin, est cette impression de liberté, de légèreté qui en émane. Le rythme parfois sautillant mime la rêverie vagabonde, le caprice du poète :

> Je peíns / une naïá //de, un jardín, / un beau joúr,
> Un étáng, /des rochérs, // des foréts, / une sóurce. [1544]

Nous avons vu cet aspect au sujet des vers adressés au Comte de Fiesque, évoquant la vie théâtrale parisienne : au moment de décrire les pitreries des acteurs de la *commedia d'ell arte*, le vers de Sarasin, dans la langue italienne, se fait primesautier, saltimbanque. De même, lorsque notre poète, rédigeant une épître *À Mlle de Bourbon* prend la posture du gazetier, ses vers prennent leur envol : « Partez, courez, volez, nos vers ».[1545] L'image, tout autant que le rythme ascendant, figurent une envolée. Ce côté spontané, léger, charmant, lié à la « naïveté » de la poésie sarasine, fait incontestablement partie de son charme.

4-6 Fantaisie, gaieté

Il est un autre aspect, rarement évoqué, du style de notre poète, sinon par les termes « jeux » et « gaieté », dans le *Discours* de Pellisson[1546] : il s'agit de la fantaisie et de l'inventivité langagière de Sarasin, qui se manifeste dans certaines odes, dans ses épigrammes, ses madrigaux, et dans *Dulot vaincu*.[1547] À la manière de Marot,[1548] Sarasin aime jouer avec les patronymes, y compris le sien, comme nous l'avons vu. Monsieur de Mouchy, Monsieur Petit, lui inspirent quelques épigrammes. Dans *Le Mélancolique,*[1549] les mots « Bonnets » et « coiffés » donnent lieu à quelques pitreries verbales autour de trois expressions : « être un bonnet de nuit », « être né coiffé », « être un gros bonnet ». Sarasin jongle ainsi avec les mots, par association d'idées : l'expression « attendre sous l'ormeau » entraîne l'évocation du bois (l'orme), et notamment du bois de chauffage, dans l'épître *À Monsieur le Duc et à quelques Dames de ses amies*.[1550] Par ailleurs, Sarasin s'amuse à personnifier en chef de troupe chacun des bouts-rimés du sonnet sur le perroquet, dans *Dulot* [1551] : Chicane, Capot… L'exemple le plus étonnant nous paraît être l' ode *Sur le même sujet* ,[1552] où la fantaisie verbale est à son comble : Sarasin y accumule des noms

---

[1544] *Discours I*, *infra*, p. 196.
[1545] *Infra*, p. 290.
[1546] « Un entretien libre, familier & naturel, semé par tout de ieux, de la gayeté, & de la civilité des honnestes gens », écrit Pellisson dans son « Discours », *op. cit*., p. 13, au sujet du Dialogue *S' il faut qu'un jeune homme soit amoureux.*
[1547] *Infra*, p. 539-554.
[1548] Voir les épitaphes de Marot dans *L'Adolescence clémentine*, *op. cit.*, p. 223 et suivantes.
[1549] *Infra*, p. 251.
[1550] *Infra*, p. 351.
[1551] *Infra*, p. 540.
[1552] *Infra*, p. 330-332.

propres aux sonorités bizarres : « Trangicour », « Pica », créé des néologismes[1553] aux sonorités et connotations grivoises : « Mallerondes », « crassotine », « philosophesse », ou aux sonorités burlesques : « riollant », « bergamaches » et des périphrases tout aussi gauloises : « Princesses du Mont des grossesses ». Quant à la ville mentionnée, Rispa, elle désigne Paris, avec l'inversion des syllabes… Aux jeux sonores, qu'ils soient musicaux ou cacophoniques, s'ajoute, dans les poèmes de Sarasin, une dimension visuelle.

4-7 « Il ne les raconte pas, il les peint »[1554]

Ce que Paul Pellisson écrit à propos de *La Conspiration de Valstein*,[1555] est valable aussi pour les poésies de Sarasin, surtout les plus anciennes, telles qu' *Il ne peut écrire que d'amour*,[1556] *Discours familiers*,[1557] sonnet *Au roi Louis XIII*,[1558] *Description des misères de l'Europe*,[1559] l'ode *À M. de Chavigny*,[1560] *Description du cabinet de M de C.*,[1561] et *Sur un tableau de Phaéton*[1562] et deux madrigaux inédits.[1563] On remarquera qu'ensuite Sarasin affirme davantage le lien entre sa poésie et la musique, le chant.

Le terme « peinture » et son champ lexical sont récurrents dans l'œuvre de Sarasin, qui, à la suite de Simonide puis d'Horace souligne et interroge la ressemblance entre la poésie et l'art pictural : *ut pictura poesis*. Dans de nombreux poèmes, Sarasin soutient le rapport entre les deux arts, assimilant sa poésie à une « divine peinture »,[1564] d' « horribles tableaux »,[1565] à l'idée de « peindre un grand ouvrage ».[1566] « Ma peinture est trop imparfaite »,[1567] écrit-il, et :

> Je puis faire que ma peinture
> Approche un peu de son sujet. [1568]

Même la muse de Sarasin est munie d'un « pinceau ».[1569]

La ressemblance entre la peinture et la poésie culmine dans les *ekphraseis*, descriptions d'œuvres d'art visant à en offrir un équivalent poétique. Sarasin offre l'*ekphrasis* du cabinet de

---

[1553] Sarasin francise aussi certains termes, tels aprestadors (voir *La Pompe funèbre*, *infra*, p. 420) ou donne un sens nouveau à d'autres, tels Molinguins (voir le lexique, *infra*, p.614).
[1554] Pellisson, *Discours*, *op. cit*., p. 8.
[1555] Sarasin, *Œuvres*, tome II op.cit., p.
[1556] *Infra*, p. 191-192.
[1557] *Infra*, p. 195 et suivantes.
[1558] *Infra*, p. 193.
[1559] *Infra*, p. 194.
[1560] *Infra,* p. 211-213.
[1561] *Infra*, p. 214-217.
[1562] *Infra*, p.218.
[1563] *Infra*, p. 231-232.
[1564] *Discours II*, *infra*, p. 197.
[1565] Sonnet *Description des misères de l'Europe*, *infra*, p. 194.
[1566] Stances, *Il ne peut écrire que d'amour*, *infra*, p.191-192.
[1567] Ode *À Monsieur de Chavigny*, *infra,* p. 213.
[1568] *Description du cabinet de M. de C.*, *infra*, p. 214.
[1569] *Infra,* p. 217.

curiosité du comte de Chavigny, merveille en soi, contenant mille merveilles, telles pierres et tableaux, qu'il décrit également. Ce poème est ainsi un enchâssement, une mise en abyme de trésors au sein d'une œuvre « rare », qui inspire le poète à donner « le tableau d'un si digne objet », « pour en publier les beautés ». De plus, dans *Orphée*,[1570] Sarasin souscrit à un passage obligé de l'églogue : l'*ekphrasis* des vases qui forment l'enjeu du tournoi poétique entre les deux bergers. Enfin, le troisième exemple se trouve dans les stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse* ,[1571] où l'*ekphrasis* est un passage d'autant plus important qu'il donne un équivalent poétique au mausolée de Cléon, dont Sarasin postule le caractère pérenne : « Je vais vous exiger un si beau monument ».[1572]

L'or, que fait le soleil dans sa plus grande ardeur,
Le marbre et le cristal, qui naissent de froideur,
Ce que la mer envoie,
Ce que filent les vers, ce qui ne les craint pas,
Cèdre, perles et soie,
Parent de leurs beautés ce logis du trépas. [1573]

Les matières minérales, végétales et animales, d'ordinaire attributs, parures des belles dames, se trouvent réunies en ce mausolée, pour en souligner la beauté, accentuée par un superlatif et une antithèse à la rime (« Ardeur »/ « froideur »). De plus une autre antithèse, marquée par un parallélisme syntaxique : « Ce que filent les vers, ce qui ne les craint pas », met en évidence le caractère indestructible du monument, symbole d'immortalité. La toile tissée par les vers est l'emblème de la création, qui s'oppose aux forces de destruction des corps, à quoi collabore la vermine.

Ajoutons à ces *ekphrasis* quelques passages descriptifs très visuels, qui s'apparentent à des tableaux, comme le sonnet *Description des misères de l'europe* [1574] ou *De la guerre espagnole* [1575] : il semblerait que la guerre et ses conséquences éveillent chez Sarasin des visions, plus que d'autres thèmes qu'il aborde.

Dans un petit poème *Sur un tableau de Phaéton* ,[1576] Sarasin offre une petite réflexion sur la notion de *mimèsis*, de représentation, sur les rapports entre la poésie, la peinture et le réel. Il affirme, dans ce quatrain, la toute puissance de l'art, capable de rendre compte de la réalité, de rivaliser avec la Création : « L'art égale ici la nature ». La deuxième idée sous-jacente est l'équivalence entre la poésie et la peinture : en effet, la répétition du verbe brûler et le présent donnent à voir l'incendie du char de Phaéton, comme s'il avait lieu sous nos yeux.

Néanmoins, Sarasin met en évidence dans certains poèmes les difficultés inhérentes à la *mimèsis* :

Pour imiter les objets les plus beaux
Cédez à la nature

[1570] *Infra*, p. 391.
[1571] *Infra*, p. 356-361.
[1572] *Infra*, p. 359.
[1573] Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p. 360.
[1574] *Infra*, p. 194.
[1575] *Infra*, p. 295-305.
[1576] Voir *infra*, p. 218.

L'on ne saurait tracer rien qui puisse être égal
Aux beautés de votre Uranie
Et juste en voulant faire un bel original
N'en fera seulement qu'une faible copie.[1577]

Le peintre, tout comme le poète, qui s'essaie à refléter la beauté, n'est souvent qu'un mauvais copiste. La Nature seule est « savante » et l'artiste bien « téméraire » :

Les seuls regards de cette déité,
Sont les peintres de sa beauté
Dont la splendeur est infinie.
Tu ne saurais, ô peintre audacieux
Sans voir par des mépris ton audace punie
Peindre la divine Uranie
Si ta main n'est savante à l'égal de ses yeux.[1578]

De plus, à la fin du poème *Description du cabinet de M. de Chavigny*,[1579] Sarasin remet en cause l'équivalence entre la poésie et la peinture :

Muse, arrête donc ton pinceau
Sans entreprendre davantage,
Ayant dans ce petit ouvrage
Raccourci ce vaste tableau. [1580]

L'opposition entre les termes « petit » et « vaste » souligne les limites de la poésie. Sarasin n'entend écrire qu'un « petit ouvrage », sans commune mesure avec les proportions du « tableau », c'est-à-dire la représentation du cabinet du comte de Chavigny qui, de plus, présente des détails nombreux, dont le poème ne peut rendre compte simultanément. La notion de temporalité, indissociable de la poésie, est d'ailleurs mise en évidence dans l'avant-dernière strophe du poème :

Un siècle ne pourrait suffire
À parler de chaque ornement. [1581]

Une écriture « naïve » et légère, familière, tantôt sautillante, tantôt limpide, pleine de fantaisies, aux images évocatrices, et qui tisse des liens forts avec la musique et le chant : tels sont les mots qui nous paraissent effleurer les contours du style de Sarasin.

5- Les sources

Tout l'art de Sarasin s'abreuve à des sources diverses, auteurs antiques, auteurs médiévaux, auteurs de la Renaissance, auteurs contemporains. L'érudition de Sarasin est telle que

[1577] Madrigal inédit. *À la même se faisant peindre*, *infra*, p.231.
[1578] *Autre madrigal sur le même sujet*, *infra*, p.232.
[1579] Voir *infra,* p. 214-217.
[1580] *Infra*, p. 217.
[1581] I*nfra*, p. 217.

chaque poème en lui-même fourmille de références, et nous renvoyons notre lecteur aux notes pour plus de précisions. L'on trouve chez Sarasin l'évocation de certains auteurs ou de leurs œuvres, des allusions à des personnages, des reprises de thèmes, et, comme nous l'avons vu, des traductions de vers ou même des pastiches. Nous n'évoquerons ici que les sources principales de l'inspiration poétique chez Sarasin. Cette courte étude permet aussi de minimiser l'influence de Voiture dans l'œuvre polymorphe de Sarasin.

5-1 Les auteurs de l'Antiquité

La conception de la poésie qu'exprime Sarasin au fil de ces textes, découle des auteurs antiques. Dans les madrigaux de la fameuse journée qui leur fut consacrée, et dans les *Discours familiers*,[1582] Sarasin expose sa conception du poète enthousiaste, « possédé d'un dieu », héritée du *Ion* de Platon et du *De Oratore* de Cicéron, et renforcée par la conception aristotélicienne de la *mimèsis* [1583] et de « l'homme de génie et la mélancolie ».[1584]À cela s'ajoute la conception horacienne du « discours familier » [1585] et de l' *ut pictura poesis*, empruntée à Simonide, ainsi que la conception de l'œuvre-monument impérissable.[1586] Quant à son épicurisme, et à sa conception de l'amour, Sarasin les tient de Lucrèce, (évoqué entre les lignes des *Discours familiers* et dans *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris* [1587]) mais aussi de Platon.[1588]

De plus, tous les personnages mythologiques auxquels Sarasin fait allusion : Actéon, Narcisse, Andromède,[1589] Aurore et Tithon, Phaéton,[1590] Vénus et Adonis, [1591] Hippomène, [1592] Apollon, Cyparisse et Daphné,[1593] Orphée,[1594] Vertumne,[1595] font l'objet d'un récit dans *Les Métamorphoses* [1596] d'Ovide. Et Sarasin emprunte aussi aux *Héroïdes*, du même auteur, l'élégie plaintive et vindicative [1597] ainsi que le lamento de Gildipe de *Rollon conquérant*. [1598]

L'Odyssée d'Homère est évoquée en filigrane dans l'expression « petite Syrte »,[1599] et parodiée dans *Le Voyage*. *L'Iliade*[1600] est citée en contre-modèle, dans les stances : *Il proteste de ne*

[1582] *Infra*, p. 195 et suivantes.
[1583] « L'art surpasse la nature », dans *Description du cabinet de M. de Chavigny*, *infra*, p.216.
[1584] Voir *Le mélancolique, infra*, p. 249-252.
[1585] Satire 4 d'Horace, en exergue des *Discours familiers*, *infra,* p. 195.
[1586] Voir Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maïtresse, infra,* p. 356-361.
[1587] *Infra*, p.409-415.
[1588] Voir *Le Mariage de Sylvie* et l'amour platonique qu'y exprime notre poète, *infra*, p.307-308.
[1589] Ces trois personnages sont évoqués dans *Description du cabinet du D de C., infra,* p. 216.
[1590] Voir les épigrammes, *infra,* p. 218 et 236-238.
[1591] Sonnet *À un laid galant, infra,* p.194.
[1592] Dans *La Pomme*, *infra*, p. 337.
[1593] Dans les stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p.356.
[1594] Elégie, *infra*, p. 391.
[1595] Elégie, *Il souhaite être dans le jardin de Sylvie*, *infra,* p. 352.
[1596] Ovide, *Les Métamorphoses* (Ier siècle), Paris, Gallimard, 1992.
[1597] Elégie, *infra*, p. 525-527.
[1598] *Héroïdes I et VII.*
[1599] *L'Odyssée*, chant IX, v.49-89.
[1600] Homère, *L'Iliade* (-850 -750), Paris, Librairie générale française, 1963.

faire de vers que pour ses amours.[1601] Sarasin fait en outre diverses allusions à ce chant épique. En effet, *La Pompe Funèbre* [1602] commence par une référence au récit de la mort de Patrocle et l'« Aurore aux doigts de rose »[1603] est mentionnée dans plusieurs épigrammes ; ajoutons aussi la métaphore des grues,[1604] dans *De La Guerre Espagnole.*

Mais c'est surtout Théocrite et son « idylle III » et Virgile, ses *Bucoliques*, ses *Géorgiques* et *L'Enéide,* qui offrent à Sarasin un vaste vivier, de noms propres, tels que Daphnis, Phyllis, Amaryllis, de formes poétiques, comme l'églogue, de thèmes, d'images, de vers, dont certains sont de libres traductions ou de belles imitations, comme nous l'avons vu. Ces quelques vers de l'églogue « Daphnis… » sont une libre traduction des vers de Virgile :

(…) tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Et les bois de Madrid, et les monts de Surène,
Et tous ces longs coteaux de jardins embellis,
À redire après moi le nom d'Amaryllis.

Les Bucoliques inspirent Sarasin, la première églogue pour les *Stances à une dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*,[1605] la troisième pour le début d' *Orphée*,[1606] dont le séjour dans « l'éternelle nuit »[1607] est imité de la quatrième *Géorgique.* De nombreux passages de *L'Enéide* trouvent un écho chez Sarasin, dont le chant I, au début de *Dulot vaincu,*[1608] le chant II, avec l'épisode de Tussilon[1609] et le *lamento* de Gildipe,[1610] inspiré aussi des plaintes de Didon,[1611] le chant VIII évoquant Evandre,[1612] le chant XII, avec la comparaison de deux taureaux,[1613] et le roc lancé par Manfrède ainsi que la mort de ce dernier.[1614] Sarasin cherche même à rivaliser avec son maître, le cygne de Mantoue, en écrivant la descente aux enfers d'Orphée,[1615] reflet de celle d'Enée.

Par ailleurs *Le Satyricon* de Pétrone, notamment « *De bello civili* », a fourni à Sarasin de nombreux vers et de nombreuses idées pour *De la Guerre espagnole*, par exemple la description de la terre en monstre assoiffé de sang :

[1601] *Infra*, p. 221-222.
[1602] *Infra*, p. 415-433.
[1603] Voir *L'Odyssée*, IX, v. 133 à 173, p. 131.
[1604] Métaphore inspirée d'Homère, *L'Iliade*, XV, v.690 et suivants. Voir *infra*, p.303.
[1605] *Infra*, p. 208-209.
[1606] *Infra,* p. 391.
[1607] Orphée, *infra*, p. 393.
[1608] *Infra,* p. 539-554.
[1609] « Puisque vous souhaitez d'entendre par ma bouche… », *Rollon conquérant*, *infra*, p. 257. L'épisode est inspiré du récit de la ruse des Grecs pour assiéger Troie (le cheval) dans *L'Enéide*.
[1610] *Infra*, p. 260.
[1611] Chant IV de *L'Enéide.*
[1612] Fragment, *infra*, p. 265.
[1613] *Rollon conquérant, infra*, p. 262.
[1614] Voir *Rollon conquérant*, *infra*, p. 264-265. et *Dulot vaincu, p. 554.* Ces passages sont inspirés du combat d'Enée et de Turnus.
[1615] *Orphée*, *infra*, p.393-395.

Que de ruisseaux de sang la campagne se noie,
Que la terre avec joie en humecte son flanc,
Et pousse vers le Ciel des blés nourris de sang (…)[1616]

Nec mea Tisiphone sitientis perluit artus
Ex quo Syllanus bibit ensis, et horrida tellus
Extullit in lucem nutritas sanguine fruges. [1617]

On mentionnera aussi quelques allusions à une Ode d'Horace,[1618] à une *ekphrasis* de Catulle[1619] et une élégie de Properce évoquant Vertumne,[1620] *l'Apocoloquintose* de Sénéque,[1621] et un pastiche de Jules César. [1622]

Enfin, parmi les œuvres antiques, mentionnons l' *Ancien Testament*, plus précisément la *Genèse*, avec le récit d' Adam et Eve, évoqué dans le sonnet *À M. de Charleval* [1623] et l'allusion au *Livre de Job* dans la glose *À M. Esprit*, ainsi que la parodie du *Pater Noster* (« leur volonté soit faite »).[1624]

Ainsi, les auteurs antiques sont une immense source d'inspiration pour Sarasin, dont l'érudition est impressionnante.

5-2 Les auteurs du Moyen Age.

Le Moyen Âge n'est pas une source où notre poète s'abreuve abondamment, même si, conformément à la mode lancée par Voiture, nous l'avons vu, il ne dédaigne pas d'imiter le « vieux langage » et quelques tournures médiévales, notamment dans ses ballades.

L'épopée qu'est *Le Roman de Rou* a fourni à Sarasin l'idée de *Rollon conquérant*.[1625] Les romans de chevalerie sont parfois cités, comme *Amadis de Gaulle*,[1626] à plusieurs reprises, notamment dans une épigramme[1627] et dans l'ode *À Monseigneur le duc d'Anguien*,[1628] ainsi que dans

[1616] *Infra*, p. 301.
[1617] *Carmen de bello civili*, in *Le Satyricon*, v. 97 à 99, p. 75.
[1618] Ode *Sur la prise de Dunkerque*, *infra*, p. 386.
[1619] Voir *La Description du cabinet, infra,* p. 216.
[1620] Elégie *: Il souhaite être dans les jardins de Sylvie* , *infra,* p. 352-353.
[1621] Sénèque, *L'Apocoloquintose* (54-55) ou transformation de l'empereur Claude en citrouille, œuvre satirique.
[1622] Epigramme, *Autre*, *infra,* p. 230. *Veni, vidi, vici* : phrase prononcée par Jules César en 47 avant J.C. après sa victoire sur Pharnace II et rapportée par Plutarque dans sa *Vie de César*, in *La Vie des Hommes illustres* (100-120). Voir la traduction de Dominique Ricard, Paris, chez P. Théophile Barrois, 1803, p. 96.
[1623] *Infra*, p. 402-403.
[1624] *Autre, Infra*, p. 231.
[1625] *Infra*, p. 253-265.
[1626] Garci Rodiguez de Montalvo, *Amadis de Gaule* (1508.)
[1627] *Il le loue de bien écrire en vieil roman, Infra*, p. 285.
[1628] *Infra*, p. 353-355.

leur parodie, *Le Roman de Renart,* évoqué en filigrane dans la *Lettre de Sarasin à Mme de Longueville.*[1629]

Pour écrire *Le Testament de Goulu*,[1630] Sarasin, sans nul doute, a lu le petit et le grand *Testament* de Villon.[1631] On reconnaît aussi, dans la description d'un jardin[1632] celle du « jardin d'amour » du *Roman de la Rose*.

Enfin, pour les personnages de certains poèmes grivois ou d'inspiration populaire, tels le moine paillard de la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*,[1633] Nicolas et son âne dans la chanson « Nicolas qu'amour presse… »,[1634] Lubin, dans le sonnet *À un laid galant*,[1635] Sarasin s'inspire des fabliaux.

5-3 Les auteurs de la Renaissance

L'on sait tout ce que la poésie du XVIIème doit à la Renaissance et à l'œuvre de Pétrarque, dans ses images et sa représentation de la femme cruelle et du poète martyr. Sarasin est l'héritier de Pétrarque, dans maints poèmes, tels *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs.* [1636] Mais d'autres poètes italiens ont développé la créativité de Sarasin,[1637] comme Le Tasse et sa *Jérusalem délivrée*, notamment les chants I et XVI où les personnages de Clorinde et de Gildipe ont inspiré, l'une de nombreux poèmes amoureux, l'autre le plus beau personnage féminin de notre poète : la Gildipe de *Rollon*. Dans l' ode *À Monseigneur le duc d'Anguien*,[1638] Sarasin mentionne aussi Renaud, héros de la *Jérusalem délivrée*, qui fournit un modèle pour la description du duc, et la magicienne Armide. *L'Aminte*, drame pastoral du Tasse, inspire à Sarasin une élégie.[1639] Un autre chant épique italien attise la verve sarasine : Le *Roland furieux* de L'Arioste. Les personnages de Birène, Renaud, la magicienne Alcine, sont mentionnés dans maints poèmes, et la comparaison du « roc sourcilleux » dans *Rollon* doit autant à Virgile qu'à L'Arioste.[1640]

Parmi les Italiens, les acteurs et les personnages de la *commedia dell'arte*, dont Sarasin observe parfois les pitreries sur le Pont-neuf, fournissent à notre poète quelques vers de l'épitre *À Monsieur le Comte de Fiesque* [1641] et de l' ode *Sur le même sujet.* [1642] Quant à L'Arétin, mentionné dans la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*,[1643] il stimule la verve grivoise de Sarasin.

[1629] *Infra*, p. 511-514.
[1630] *Infra*, p. 317-321.
[1631] *Le Testament Villon* (1461), Genève, Droz, 1974.
[1632] Epître *À Mlle de Bourbon, infra,* p. 290-292.
[1633] *Infra*, p. 336-337.
[1634] *Infra*, p. 531.
[1635] *Infra*, p. 194.
[1636] *Infra,* p. 227-228.
[1637] Cet auteur italien est souvent évoqué, dans l'œuvre poétique de Sarasin, par exemple dans *Les Discours familiers, infra,* p. 201 *et* l'ode *À Monseigneur le duc d'Anguien, infra,* p.354.
[1638] *Infra*, p. 353-355.
[1639] *Infra*, p. 525-527.
[1640] *L'Enéide*, chant XII, *Le Roland furieux*, chant XXXVII. Voir *infra,* p.261.
[1641] Voir *infra,* p. 400-402.

Si la veine lyrique et épique de Sarasin est de source italienne,[1644] la veine satirique, burlesque et populaire est de source française : la *Satire Ménippée*,[1645] œuvre collective, mélange de vers et de prose, a sans doute nourri *La Pompe funèbre*[1646] de Voiture. Les deux auteurs français de la Renaissance dont se réclame Sarasin sont Rabelais, à qui il emprunte quelques personnages comme Janotus[1647] et Raminagrobis[1648] ainsi que la formulation des titres de chapitres de *Gargantua* (1534) [1649] et Marot, à qui Sarasin reprend quelques expressions : « rimer de la prose »,[1650] « Mort me mord »,[1651] quelques noms propres : Lubin,[1652] Frappart,[1653] ainsi que le goût des jeux de mots et des termes archaïques.

Ainsi, la Renaissance est-elle une source déterminante d'inspiration chez Sarasin. « Je suis serviteur au Tasse »,[1654] déclare-t-il. Ce constat permet d'atténuer l'influence des contemporains, notamment de Voiture, dans l'œuvre de Sarasin, même si ces derniers sont fortement présents dans son œuvre, soit que Sarasin cite leur nom, soit qu'il propose un pastiche de leurs textes, soit qu'il reprenne leurs images.

5-4 Contemporains de Sarasin

Nombreux sont les auteurs de son temps avec qui Sarasin dialogue et se mesure dans son œuvre.

Son imaginaire bucolique, ses rêveries fluviales, se nourrissent de *L'Astrée,* comme le mentionne la *Lettre écrite de Chantilly*,[1655] et comme en témoignent les noms de bergères évoquées dans ses poèmes : Cléon, Chloris, ou d'autres personnages tels qu'Alcidon et Rosanire. Même le lexique du droit, dans certains textes comme les Stances *À Melle Bertaut, que l'auteur appelait Socratine*,[1656] est sans doute un emprunt aux douze tables des lois d'amour. [1657] Un autre roman du

---

[1642] *Infra*, p. 332.
[1643] *Infra*, p. 336-337.
[1644] Même si l'influence de deux poètes Français (Ronsard et Agrippa d'Aubigné) se fait parfois sentir dans l'œuvre de Sarasin. Voir *La Franciade*, évoquée dans *De la Guerre espagnole* (Paris, chez Gabriel Buon, 1572) et les Amours de Ronsard (*Les Amours* (1552), *La Continuation des Amours* (1555), *Sonnets pour Hélène* (1578), regroupés dans *Les Amours*, Paris, Gallimard, collection Poésie/Gallimard, 1964, 1974). Voir aussi Agrippa d'Aubigné (*Les Tragiques*, (1616), Paris, Honoré Champion, 2003).
[1645] La *Satyre Ménippée : de la vertu du catholicon d'Espaigne et de la tenuë des estats de Paris*, 1594.
[1646] *Infra*, p. 415-433.
[1647] *Le Testament de Goulu, infra, p.320*
[1648] *Le directeur*, *infra,* p. 334.
[1649] Dans *La Pompe funèbre, infra,* p. 425-428.
[1650] *Le Voyage*, *infra*, p. 341.
[1651] *Le Testament de Goulu*, *infra*, p. 318.
[1652] Sonnet *À un laid Galant*, *infra*, p. 194.
[1653] Chanson, *Parodie de Frère Frapart*, *infra*, p.505-506.
[1654] Dans l'ode *À Monseigneur le duc d'Anguien*, *infra*, p.354.
[1655] *Infra,* p. 475.
[1656] *Infra*, p.279-280.
[1657] Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, p. 136 et suivantes.

XVIIème siècle est mentionné dans *Le Mélancolique*[1658] : *Don Quichotte* [1659] de Cervantès. Le « Preux à la triste figure » fait partie des visions du poète « songe-creux ».

De plus, Malherbe, est souvent cité par Sarasin comme référence pour l'ode et le « haut style ».[1660] Sa « lyre », qui concurrence le chant du cygne, est louée : « le grand Malherbe »,[1661] la « gloire de Malherbe »,[1662] le « divin Malherbe ».[1663] Sarasin ne l'imite, dans ses odes héroïques, que dans l'*Ode de Calliope*,[1664] encore prétend-il que la muse lui a dicté ses vers.

Mais Sarasin admire surtout l'art de Théophile de Viau, de Tristan et de Saint-Amant comme en témoignent des poèmes d'hommage : le premier discours familier qui fait l'éloge de la liberté et du caprice, et l'élégie *Il souhaite être dans les jardins de Sylvie*,[1665] saluent les élégies et les odes regroupées sous le titre : *La Maison de Sylvie*,[1666] de Théophile de Viau. Sarasin a en commun avec Théophile de Viau ce ton personnel et mélancolique, ce ton de la confidence, que manifeste *Le Changement de Thyrsis à Damon.*[1667] Par ailleurs, *L'hiver* [1668]de Sarasin est un plaisant écho au douloureux et âpre *Contre l'hyver* [1669]de Théophile. La suppression de la préposition dans le titre est en soi éloquente. Alors que Théophile annonce, avec « ire », qu'il s'engage en une « rude guerre » contre cette « barbare saison », Sarasin se rit des facéties hivernales. Les dictons populaires, les images amusantes de l'aurore en jardinière, du soleil en voyageur « harassé » et de l'été en « robe de chambre », tout comme les termes familiers tels « filous », confèrent une légèreté au thème de l'hiver, abordé par Théophile avec un ton polémique. De même, si Sarasin admire et imite parfois Tristan, il atténue les images sombres et les excès de son prédécesseur : la description des enfers dans l'églogue de Sarasin, par rapport à *L'Orphée* de Tristan, en sont un exemple révélateur : « les monstres affreux qui tourmentent les ombres », résument sobrement, dans le poème de Sarasin, la longue liste à dessein effrayante de Tristan :

> Combien de cris sifflans et de clameurs funebres
> Perçoient l'espaisse horreur de ces moites tenebres
> Combien de noirs Serpens et d'Hydres furieux
> De Dragons et de Sphinx erroient devant ses yeux,
> De Chimeres en feu, de Scylles aboyantes
> De Fantomes glacez, et de Larves sanglantes ? [1670]

Dans *Le Mélancolique* [1671] également, Sarasin reprend, avec une légère autodérision, le thème baroque, illustré par Tristan dans *À des cimetières*,[1672] de la « vision funèbre », selon l'expression de Y. Fukui[1673].

[1658] *Infra*, p. 249-252.
[1659] Cervantes, Miguel de, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Madrid, Iuan de la Cuesta, 1605.
[1660] Voir *Infra*, *Ode de Calliope*, p. 434-446, Ode *Sur la prise de Dunkerque*, p. 384-387, *La Pompe funèbre* , p. 415-433 et Stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse,* p. 356-361. Le « haut style », expression que l'on trouve dans l'*Ode de Calliope,* p.437.
[1661] Eglogue « Daphnis… », *infra*, p.246.
[1662] *Le mauvais poète*, *infra*, p.288.
[1663] Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p.360.
[1664] *Infra*, p. 434-446.
[1665] *Infra*, p.352-353.
[1666] *Œuvres poétiques de Théophile de Viau*, p. 164 et suivantes.
[1667] *Infra*, p. 454-459.
[1668] *Infra*, p. 338-339.
[1669] *Œuvres poétiques de Théophile de Viau*, (1626) p. 24 à 28.
[1670] Tristan l'Hermite, *Les Amours*, (1638), p. 154.

Ainsi, Sarasin imite ses poèmes de prédilection, reprenant certaines thématiques, mais toujours avec un parti pris de légèreté. C'est à Saint-Amant, sans doute, qu'il doit ce ton burlesque et détaché. *Le lit d'hostellerie*,[1674] où le poète décrit avec nonchaloir et amusement les « puces » qui « veillent » sur lui, ne sont pas sans rappeler *La Rome ridicule*, [1675] caprice de Saint-Amant :

> Retournons à l'hôtellerie (…)
> Je crains et la table et le lit (…)
> Les matelas en sont pourris ;
> maints grisons secs et mal nourris
> M'y font la guerre à toute outrance ;
> J'en gronde comme un vieux limier :
> Bref, je gîte, en melon de France,
> Sur une couche de fumier. [1676]

Remarquons néanmoins que Sarasin est moins trivial que Saint-Amant. Même lorsqu'il use du registre burlesque, c'est avec finesse.

À cette liste de poètes auxquels Sarasin voue une certaine admiration, nous pourrions ajouter Racan, dont l'ode « Ainsi Daphnis… » [1677] et *Les Bergeries*, avec le prologue de la nymphe de Seine, ont certainement contribué à forger l'imaginaire de Sarasin. Son églogue « Daphnis… »[1678] et *La Seine parlant à la fontaine de Forges* [1679] font écho aux vers de Racan. Corneille, également, est cité dans les poèmes de Sarasin. Le vers « Ah, l'étrange martyr », dans *À la même, stances*,[1680] sont une réminiscence du *Cid.* [1681] Dans la *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou*,[1682] le pastiche des vers du *Cid* est souligné par l'italique : « *Pleurez, Pleurez mes yeux et vous fondez en eau.* » Enfin Grotius, rencontré chez les frères Dupuy, a donné l'idée à Sarasin de son églogue *Myrtil*,[1683] ainsi, sans doute que l'idylle de Ménage, *Le pêcheur ou Alexis.*[1684]

Parmi les auteurs que Sarasin a côtoyés, il faut distinguer les amis, à qui il rend hommage, à qui il dédicace certains textes et avec qui, parfois, il joute,[1685] comme Charleval,[1686] Conrart, Pellisson, Scarron, Lalane, Ménage, Chapelain, des rivaux, Voiture et Benserade, et des poètes de second rang qu'il parodie, tels Laugier de Porchères et Neufgermain.

[1671] *Infra*, p.249-252.
[1672] Tristan l'Hermite, *op.cit.,* p. 12.
[1673] In Y.Fukui*, op. cit*., p. 164-165
[1674] *Infra*, p. 340-341.
[1675] In *Saint-Amant*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, p.153 à 169. *La Rome ridicule* a été publiée pour la première fois dans *Les Œuvres*, deuxième partie, Paris, 1643.
[1676] Saint Amant, *op. cit.*, p. 153 à 169.
[1677] Voir l'ode *La Venue du printemps*, de Racan, in *Petits Poëtes français, depuis Malherbes jusqu'à nos jours*, tome 1er, Paris, Firmin Didot frères, 1861, p. 2 à 4.
[1678] *Infra*, p. 244-247.
[1679] *Infra*, p..380-384.
[1680] *Infra*, p. 278.
[1681] Corneille, Pierre*, Le Cid*, Paris, Chez François Targa, 1637.
[1682] *Infra*, p. 481-482.
[1683] *Infra*, p.368-373.
[1684] Ménage, *op. cit.*, p. 157-164.
[1685] Voir *infra*, la ballade *Du goutteux sans pareil*, p. 447-448 et la réponse de Conrart, p. 448-449, et la journée des Madrigaux, p. 533-536.
[1686] « Cher Charleval, en vérité »….dans sonnet à Charleval, p. 402-403.

Sarasin célèbre l'amitié dans maints poèmes, comme l'ode *À Chapelain*,[1687] évoquant les belles heures partagées avec Ménage et Chapelain dans les jardins de Gondi. Dans l' épître *À Monsieur le Comte de Fiesque*,[1688] il promeut la pièce de son ami Scarron, *Jodelet ou le maître-valet*. Ajoutons la discrète allusion à Pellisson, le Sophandre des stances *Apollon dit adieu au Parnasse*,[1689] l'homme sage et l' « ami parfait », dont Melle de Scudéry goûtait la tendre amitié. En ce qui concerne les joutes poétiques auxquelles s'adonne Sarasin, il faut mentionner l'exemple passionnant des églogues. À l'instar des *Bucoliques* de Virgile où deux bergers-poètes se mesurent face à un tiers, Sarasin et Lalane sont tous deux auteurs d'une églogue sur Daphnis, sans doute inspirée d'une églogue de Ménage, évoquant ses rencontres, dans les jardins de Gondi, avec Sarasin et Chapelain :

> Dans l'aimable contrée, où les flots de la Seine
> Du superbe Gondi vont cotoyant la plaine (…)[1690]

Or, là où Ménage s'amuse avec les codes littéraires, et multiplie les références biographiques pemettant d'identifier les bergers, là où Lalane, quant à lui, use de l'églogue comme déversoir d'émotion, suite à la mort de sa femme,[1691] Sarasin élève l'églogue en l'épurant des excès d'un Lalane [1692] ou des allusions trop lourdes d'un Ménage.

En effet, le premier vers de Sarasin suffit à tracer le visage du triste berger, et le vers 2 aussitôt fait naître l'image poétique de la nuit :

> Daphnis l'âme aux douleurs sans cesse abandonnée
> Lorsque la froide nuit de pavots couronnée
> assoupit nos ennuis et nous force à dormir (…)[1693]

L'églogue de Lalane, en revanche, s'appesantit sur l'expression des sentiments :

> Sous les arbres sacrés de ce fameux vallon
> Où le divin Gondy représente Apollon
> Daphnis renouvellant ses fortunes passées,
> Errait à la merci de ses tristes pensées,
> Et par les sons plaintifs de sa mourante voix
> Attendrissait le cœur des nymphes de ses bois. [1694]

Par ailleurs, alors que l'églogue sarasine est ponctuée de charmantes réminiscences virgiliennes, celle de Lalane, moins érudite, est une déploration sur la mort de sa bien-aimée Amarante. Chez

---

[1687] *Infra*, p. 375-376.
[1688] *Infra*, p. 397-402.
[1689] *Infra*, p. 491-493.
[1690] Voir Ménage, *Poëmata*, p. 147-157.
[1691] Voir les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse*, *infra,* p. 356-361, où Sarasin compose une consolation pour Lalane.
[1692] Voir « Là cet amant se tut et par mille sanglots / Accompagnés de pleurs répandus à grands flots / Il lava les rochers et fit fendre les marbres / Et gémirent de pitié l'air, les eaux et les arbres » (Lalane), églogue reproduite dans les Poëmata de Ménage, p. 154 et suivantes. Aegidii Menagii, *Poëmata*, Amstelodami, Ex officina Elzeviriana, 1663.
[1693] Eglogue, *infra,* p. 244.
[1694] Eglogue de Pierre de Lalane, cité dans *Annales poétiques depuis l'origine de la poésie françoise,* volume 21, Paris, Chez les éditeurs, rue de la Jussienne, vis-à-vis du Corps-de-Garde et chez Merigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée, 1782, p. 151.

Sarasin, tout est charme : l'image de l'écho, la mélancolie douce, l'évocation de la nature, comme le montre cet extrait de quelques vers parmi les derniers de l'églogue :

L'écume nage en rond, l'onde se ralentit,
Et l'écho des vallons au loin en retentit ;
Je consume en regrets les nuits et les journées,
Prêt de finir bientôt mes tristes destinées,
(Ainsi le veut Amour), loin de votre beauté
Et des aimables lieux où je fus enchanté.[1695]

Chez Lalane, tout est outrance :

Aussi-tost il tomba dans sa fureur première
Reprit dans nos forests sa course coustumière
Du vent de ses soûpirs seicha toutes nos fleurs
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses pleurs
Estonna de ses cris l'air & la terre & l'onde,
De son âme incurable entretint tout le monde
Et chaque jour encor fait redire cent fois
La mort de sa bergère aux Echos de nos bois.[1696]

En ce qui concerne l'églogue de Ménage, « Dans l'aimable contrée… », ce dernier, en décrivant le berger Lycidas souligne sans équivoque qu'il s'agit de Sarasin :

Lycidas vit le jour en ce climat superbe,
Qui sur les rives d'Orne a vu naître Malherbe (…)
l'Apollon de nos jours (…)
Depuis que Lycidas en ces aimables lieux
Servant fidèlement un de nos Demi-Dieux,
L'invincible Condé (…)
Lycidas soupirait pour la belle Phyllis. [1697]

La Normandie natale de Sarasin, sa poésie souvent adressée à Phyllis, son rôle auprès du prince de Condé : tout est dit en quelques vers. Ménage prend quant à lui le pseudonyme de Ménalque, tandis que Chapelain est nommé Damon. Cette églogue a certainement inspiré une églogue inédite qui ne peut être que de Sarasin, qui fait écho, dès les premiers vers, à celle de Ménage, et à la joute poétique entre Ménalque et Lycidas :

Dans ce fameux vallon, agréable séjour,
De Diane, de Pan, d'Apollon et d'Amour,
Que Charles de Valois et des Princes la gloire,
Honora de son nom d'éternelle mémoire,
L'aimable Lycidas et l'amoureux Thyrsis
À l'ombre des forêts étaient un jour assis. [1698]

Mais Sarasin est sans doute désigné sous le nom de Thyrsis, « sorti des champs où Malherbe autrefois /Poussa les premiers sons de sa divine voix »,[1699] l'amoureux de Phyllis, tandis

[1695] *Infra*, p. 247.
[1696] *Poëmata*, p. 157.
[1697] *Poëmata*, p. 147 à 154.
[1698] *Infra*, p. 376.
[1699] *Infra,* p. 377.

que Ménage serait Lycidas, « Descendu des pasteurs de la grande Hespérie »,[1700] l'Hespérie rappelant son penchant à citer des vers latins ou italiens. Ces églogues qui se font écho sont un bel exemple d'amitié littéraire.

Quant aux rivaux de Sarasin, il s'agit de Benserade et de Voiture. La glose de Sarasin, sur le sonnet de Benserade, est pour notre poète, en 1648, l'occasion de ridiculiser les vers de ce dernier et de lui signaler la supériorité de son talent. Mais Sarasin ne prend sa revanche sur Voiture qu'après la mort de celui-ci, en lui signifiant superbement son congé par une brillante *Pompe funèbre.* [1701] Sarasin égratigne subtilement le poète attitré de l'hôtel de Rambouillet, en dressant de lui un portrait caricatural : Voiture y apparaît comme le modèle du « coquet », du « muguet », que Sarasin n'a de cesse de ridiculiser dans ses épigrammes, un « *cristiano (…) in vesta* »,[1702] le « mieux en point de Gênes »[1703] qui ne songe qu'à sa « petite oie »,[1704] « Frisque(s,) mignon(s), poupin(s) et frisotté(s),/Riche(s) en bas, en canons, en manchettes »,[1705] « emperruqué(s) ».[1706] En effet, les « chers amis » de Voiture, dans *La Pompe funèbre*, sont trente petits Amours, porteurs des objets indispensables à la coquetterie de Voiture :

> (Ils) tenaient l'un la bigotère, l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les autres les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture.

Néanmoins, il serait injuste d'affirmer que Sarasin ne doit rien à son rival. Il cite ses œuvres, certains de ses vers,[1707] dans *La Pompe funèbre* [1708] : le récit de la carpe et du brochet[1709] et les *Etrennes de quatre animaux.* [1710] Tous deux abordent certains thèmes, communs aux poètes galants : les « beaux yeux », l' « inconstance », la mascarade, l'ensorceleuse, la belle matineuse et tous deux utilisent certaines métaphores topiques : les yeux solaires, le teint de rose, la prison. Tous deux écrivent des élégies, des sonnets, des stances, des chansons, des vers burlesques, mais Voiture n'a pas écrit d'ode, de poème épique, de discours familier, d'églogue ni de prosimètre. Tous deux s'adressent à Sylvie (Mme de Longueville). Sarasin emprunte à Voiture certains procédés comme le pot-pourri, l'autocommentaire, l' autodérision – encore qu'il soit difficile de déterminer avec certitude qui a influencé qui dans les années 40 – la reprise de refrains populaires, l'acrostiche parodique des poèmes de Neufgermain, mais surtout cet esprit galant, piquant et plaisant, qui a fait la joie des salons. Par exemple, il est fort probable qu'en écrivant la ballade *D'enlever en amour*, Sarasin ait songé aux stances *À une Demoiselle qui avait les manches de sa*

[1700] *Ibidem.*
[1701] *Infra*, p. 415-433. Voir ce que Jean Loret écrit à ce sujet dans sa *Muze historique*, p. 579 : « Le voilà dans la sépulture / Aussi-bien que défunt Voiture / Qui de luy fût au monument, / Traité sarazinesquement, / Raillant ledit auteur lyrique, /D'un ton un peu trop satyrique ».
[1702] Un chrétien en veste, *infra*, p. 423, ne cultivant pas la pauvreté ni la sobriété que professe le christianisme.
[1703] Stances, *Il se moque de la coquetterie de Phyllis, infra,* p.270
[1704] *Etrennes, infra,* p.312.
[1705] Epître *À Monsieur le comte de Fiesque, infra,* p. 399.
[1706] *Lettre de Sarazin à Mme de Longueville*, *infra*, p.514.
[1707] « pleur(er) comme un veau », dans *La Pompe funèbre*, *infra*, p.429.
[1708] *Infra*, p. 415-433.
[1709] Voir la lettre CXLIV *À Monseigneur le duc d'Anguien*, in *Les Lettres de M. de Voiture*, Wesel, chez Andre Hogenhuyse, 1668, p. 260.
[1710] Voiture, *op.cit.,* tome II, p. 209 et suivantes.

chemise retroussées et sales [1711] ou aux stances *Sur une Dame, dont la jupe fut retroussée en versant dans un carosse, à la campagne.* [1712] En effet, comme dans le premier exemple, où Voiture jongle avec l'expression : « tenir quelqu'un dans sa manche », Sarasin joue sur l'équivoque du terme « enlever ». Et comme dans le second poème de Voiture, Sarasin aborde avec grivoiserie le thème du vêtement ôté, mais seulement en le suggérant :

Prince, use toujours de mainmise,
Et te souviens, pouvant trouver
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever. [1713]

Voiture au contraire pousse la grivoiserie jusqu'à la gaillardise :

Vous m'avez pris par le derrière (…)
Et mon cœur autresfois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour. [1714]

Ainsi, le rapport de Sarasin à Voiture est-il ambigu, mélange de distance et d'admiration, de rejet et d'imitation, mais l'influence de Voiture sur Sarasin est à minimiser considérablement ; il n'est qu'une source parmi tant d'autres de l'inspiration sarasine.

N'oublions pas, dans ce que le génie de Sarasin doit à ses contemporains, l'air du temps, l'ambiance frondeuse, les mazarinades et les airs populaires, qui ont donné lieu, par exemple à *Air de cour sur le chant de M d'Elbeuf* [1715] et au *Coq à l'âne*,[1716] aux chansons à refrains et aux petits poèmes d'inspiration populaire, tels « Nicolas qu'amour presse »,[1717] l'épigramme « Olympe, belle arquebusière… »,[1718] ou encore *L'hiver,* qui joue avec les dictons :

Si pour cimetière Saint-Jean,
J'ai dit Saint-Jean le cimetière,
La Faute n'est pas trop grossière,
C'est blanc bonnet, et bonnet blanc.[1719]

Enfin, Sarasin parodie sans vergogne les poètes de second rang comme Laugier de Porchère, le « mauvais poète » raillé dans les « stances »[1720] pour ses vers ampoulés et Neufgermain, le « poète hétéroclite », spécialiste des acrostiches, que notre poète imite dans *La Pompe funèbre,*[1721] sans oublier Montmaur, caricaturé sous le pseudonyme de Goulu, spécialiste des calembours, ainsi que tous les auteurs de Bouts-rimés qui ravalent la poésie au rang de simple jeu mondain.

[1711] Voiture, *op. cit.*, p. 50.
[1712] Voiture, *op. cit.*, p. 52.
[1713] Infra, p. 364.
[1714] Voiture, *op. cit.*, p. 53-54.
[1715] *Infra*, p. 462-463.
[1716] *Infra*, p. 464-468.
[1717] *Infra*, p. 531.
[1718] *Infra*, p. 499.
[1719] *Infra,* p. 339.
[1720] Infra, p. 288-289.
[1721] *Infra*, p. 415-433.

L'on voit donc combien assimiler Sarasin à Voiture relève d'une méconnaissance de son œuvre. Nous ne nierons pas que Sarasin ait pu imiter çà et là le tour galant de son rival, mais l'érudition de Sarasin est telle que son génie s'abreuve à des sources multiples et variées, avec une prédilection pour les auteurs de l'antiquité, sans négliger l'apport primordial de la Renaissance.

6-Postérité

Or, Sarasin a lui-même inspiré d'autres auteurs. Segrais, La Fontaine, Racine, Molière, notamment, ont une dette certaine envers notre poète.

Segrais, dans ses églogues, doit beaucoup à Sarasin, sans jamais l'égaler. Il emprunte certains tours à notre poète :

> Ainsi parloit Silvandre aux rivages de Seine.[1722]

Ce vers est un calque du vers de Sarasin :

> Ainsi dit Alcidon aux rivages de Seine.[1723]

Mais les églogues de Segrais sont dépourvues du charme et de la musique que Sarasin tient de son maître Virgile, comme cette évocation :

> Lieux sauvages et solitaires,
> De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
> Antres affreux, noires forêts (…)[1724]

Les vers 1 et 3 y sont lourds, comparés à la fluidité des vers de Sarasin :

> Maintenant, loin de vous et de ces doux rivages,
> Parmi des monts affreux et des roches sauvages,
> Où de noires forêts de pins audacieux
> Croissent parmi la neige et s'élèvent aux cieux (…)[1725]

Par ailleurs, les stances *À une Dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*,[1726] mais surtout la *Galanterie sur une dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris*[1727] et la *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou*,[1728] font apparaître clairement tout ce que La Fontaine a pu reprendre et amplifier : le jeu d'analogie entre le monde animal et le mode humain, la personnification des

[1722] Eglogue IV, p.28, in *Œuvres diverses de M. de Segrais*, 2ème partie, Amsterdam, chez François Changuion, 1723.
[1723] *Jalousie*. Stances, *infra*, p.274. On comparera aussi « Ainsi coulent mes jours depuis ton changement / Ainsi perit l'espoir qui flatoit mon tourment » (in Segrais, Eglogue II, *op.cit*.,p. 13) à « Ainsi passe la vie / Ainsi coulent nos ans, l'un sur l'autre entassés », *infra*, p.265.
[1724] Segrais, *Eglogue V, op.cit*., p.34.
[1725] Eglogue, *infra*, p. 247.
[1726] *Infra*, p 208-209.
[1727] *Infra*, p.409-415.
[1728] *Infra*, p. 481-482.

êtres inanimés, mais aussi l'efficacité de l'octosyllabe, l'allacrité du récit,[1729] la variété et les « vers irréguliers »,[1730] et puis surtout cet esprit galant et railleur, ce sel, et le goût des petits détails humoristiques, comme la gourmandise de la souris :

> Ayant en cette occasion
> Fait une ample provision
> De confitures, de pommades,
> De citrons doux, de marmelades,
> Qu'elle boirait et mangerait
> Tant que le siège durerait. [1731]

Les passages héroï-comiques ont sans doute inspiré aussi La Fontaine. Et *Les deux coqs* [1732] doivent sans doute un peu au siège du logis de la souris par l'armée des chats. Certains passages précis, même, d'une œuvre à l'autre, se font écho. L'idée de « métamorphose » d'une fille en souris a été reprise par La Fontaine, en l'inversant : *La souris métamorphosée en fille.*[1733] Le prologue des *Animaux malades de la peste*,[1734] paraît une réminiscence de la fin de la *Galanterie.*[1735] On comparera par exemple :

> Ni loups ni Renards n'épiaient
> La douce et l'innocente proie.
> Les Tourterelles se fuyaient (…)[1736]

à

> Le cerf se cachait de la biche,
> Le coq la poule haïssait,
> Le moineau sa femme laissait (…) [1737]

Remarquons aussi l'écho entre :

> Le Lion tint conseil et dit (…)[1738]

et :

> Le grand Jupiter se troubla
> Et les dieux du ciel assembla,
> Et, leur faisant voir ce désordre (…) [1739]

Il n'est pas jusqu'à l'expression « se dédire » comme un Normand,[1740] que l'on ne retrouve chez La Fontaine : « Et tâchez quelquefois de répondre en Normand ».[1741] D'ailleurs La Fontaine cite ses sources :

[1729] Dans *Galanterie à une Dame* : « Ainsi fut fait, ainsi fut dit », *infra*, p.413.
[1730] Voir l'épître à la princesse de Condé, *infra,* p.469-474.
[1731] *Infra*, p. 412. Sur le thème de la gourmandise dans les fables, voir Olivier Leplâtre, *Le Pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 323 à 326.
[1732] La Fontaine, Jean de, *Les Fables*, livres VII à XI, 1678-1679. Les deux coqs, fable XIII, Livre 7. Voir La Fontaine, *Les Fables*, Paris, Nathan, 2019, p. 40 et 41.
[1733] *Op. cit*., fable VII, livre 9, p. 115 à 117.
[1734] *Op. cit*., Fable I, livre 7, p. 17 à 19.
[1735] *Infra*, p. 413.
[1736] *Les Animaux malades de la peste*, *op.cit*., p. 17.
[1737] *Infra*, p. 413.
[1738] *Les Animaux malades de la peste*, *op.cit*., p. 17.
[1739] *Galanterie*, *infra*, p.413.

Et Sarasin m'a fait passer
un bail d'amour à Socratine. [1742]

La richesse de l'œuvre de Sarasin est telle qu'elle a été une source pour des auteurs aussi différents que La Fontaine et Racine. L'on a déjà évoqué la thématique de l'œil coupable, qu'approfondira Racine. L'élégie *Le changement de Thyrsis à Damon*,[1743] où Thyrsis confie à son ami les raisons de son « humeur sauvage », a de fortes affinités avec la tirade où Hippolyte, dans *Phèdre*, avoue à Aricie le trouble qu'elle suscite en lui : « Maintenant je me cherche et ne me trouve plus ».[1744] En effet, tels sont les vers de Sarasin, où l'on voit tout ce que Racine a imité :

Qu'étant seul avec toi je ne te dis plus rien,
Que je rêve toujours, que je garde un silence
Que tu ne peux forcer, même par ta présence,
Que pour m'en divertir tes soins sont superflus,
Que ton esprit me cherche, et ne me trouve plus.
Mais ne t'étonne pas de ce désordre extrême ;
Cher ami, depuis peu je me cherche moi-même.
Je ne me connais plus, j'ai perdu le repos (…) [1745]

Dans le même ordre d'idée, on comparera avec profit l'élégie : « Non, non, n'y pensons plus », et les tirades de Phèdre des scènes 5 et 6 de l'acte IV, ou encore le récit du saccage de Troie, à la scène 8 de l'acte III d'*Andromaque* avec *De la Guerre espagnole* :

Ils cherchent la richesse à force de carnage ;
Leur fer n'épargne point ni le sexe, ni l'âge,
Leur fureur ose tout, sans bornes et sans lois,
Et le bandeau sacré n'en défend point les rois. [1746]

Enfin, certains vers de Racine « Et d'un refus cruel l'insupportable injure »,[1747] sont des réminiscences de Sarasin : « Ni de l'ardent été l'insupportable injure ».[1748]

Or Sarasin a aussi un don pour la satire et la caricature. Nous avons évoqué la satire du « muguet », mais notre poète fait aussi celle du hobereau, et des « baillis, procureurs et prévôts » dans *Vers irréguliers*, du barbon, dans l'épître *À Mme de Longueville*, du mari jaloux[1749] et du faux dévot.[1750] Nul doute que ces caricatures n' aient inspiré Molière pour ses personnages. Il y a du Thyrsis[1751] dans son Misanthrope, et le « mauvais poète » précède Oronte de quelques années. Il y

---

[1740] Chanson, *infra*, p. 240.
[1741] *Les Fables* de La Fontaine, *op.cit., La Cour du Lion*, fable VII, livre 7, p. 28-29.
[1742] *Les Rieurs du Beau Richard*, (1659) ballet. Voir *Oeuvres complètes* de La Fontaine, Paris, Lefèvre, 1835, p. 286 et suivantes. « Maître Aliboron » est une aussi une expression que La Fontaine emprunte à Sarasin (*Goulu)* dans la fable XIII du livre I : *Les Voleurs et l'âne*.
[1743] *Infra*, p. 454-459.
[1744] *Phèdre*, Acte II, scène 2.
[1745] *Infra*, p. 454.
[1746] *Infra*, p. 296.
[1747] Racine, Jean, *Phèdre*, acte IV, 6.
[1748] Stances, *infra*, p.267.
[1749] *Infra*, Ode *Sur un défi* , p. 329 et Ode *Sur le même sujet*, p.330-332.
[1750] *Le directeur*, *infra*, p. 334-335, qui a bien un peu du Tartuffe…
[1751] *Le changement de Thyrsis à Damon, infra,* p. 454-459. L'amoureux décrit dans le *Discours IV, infra,* p. 202-20, a aussi des affinités avec Alceste.

a du Goulu dans son Harpagon, et son Dom Juan, qui ne croit qu'en l'arithmétique, pourrait déclarer aussi cyniquement que Sarasin :

> Cinq ou six soupirs, cinq ou six fleurettes
> Cinq ou six *Hélas, je meurs d'amour* (…)
> On fait cinq ou six maris cocus. [1752]

Même Robin, le mari jaloux chantant des airs baroques, est un « bourgeois gentilhomme ». Nous avons vu plus haut quels poèmes avaient pu nourrir le portrait des « précieuses ridicules ». Ajoutons à cette liste la journée des madrigaux, dans le récit qu'en fait Pellisson, qui a pu aussi donner l'idée à Molière du passage des *Femmes savantes* (1672)[1753] où Chrysale déplore que toute sa maisonnée soit gagnée par l'ivresse poétique. La galerie des types d'amoureux, dans le *Discours IV*, a pu inspirer aussi les caricatures de la scène d'exposition du *Tartuffe*,[1754] et La Bruyère dans ses *Caractères.*[1755] Le Gnathon de La Bruyère a des affinités aussi avec le Goulu de Sarasin.

Etant donné leur amitié, l'on peut aussi établir des liens entre les personnages romanesques de Melle de Scudéry et le personnage de Gildippe, héroïne sensible et pathétique. Mais surtout il est évident que les épîtres de Sarasin ont stimulé la verve épistolaire de Mme de Sévigné, qui, de même que notre poète, goûte l'apparent négligé, le naturel de la lettre, où il lui arrive d'insérer un dialogue fictif, et même un jeu d'énigme :

> Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière.- Point du tout, Madame.-C'est donc Melle de Retz ?- Point du tout, vous êtes bien provinciale. [1756]

Sarasin s'était amusé à inventer ce procédé dans une épître *À Mme de Longueville* :

> Mais Sarasin que faut-il faire ?
> Me demandez-vous tout de bon.
> Voyez-vous, Anne de Bourbon (…) [1757]

L'on notera aussi que Voltaire, tout critique soit-il à l'égard des poètes galants, leur a emprunté un peu de leur causticité. Les épigrammes de Sarasin et *La Pompe funèbre* ont pu nourrir le fameux ton voltairien, ironique et satirique et quelques vers héroïques de l'*Ode de Calliope* ont été imités dans *La Henriade* (1728).

De plus, remarquons la continuité de la tradition bucolique, de Théocrite et Virgile aux poètes du XVIIIème siècle tels qu'André Chénier et Jacques Delille, dont l'alexandrin a de fortes affinités avec celui de Sarasin. L'on retrouve en effet dans le vers de Chénier la musicalité de notre poète et les mêmes termes :

> Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
> Où murmure Zéphyre au murmure des eaux (…)[1758]

[1752] *Infra*, p. 510.
[1753] Molière, *Les Femmes savantes* (1672), Paris, Librairie Larousse, 1990, Acte II, scène 7, p. 77.
[1754] Molière, *Le Tartuffe ou L'Imposteur*, (1664), Paris, Bordas, 1965, Acte I, scène 1, p.29 à 34.
[1755] La Bruyère, *Les Caractères (1688),* chapitre *Des Femmes et De l'Homme, Paris, Librairie générale française,* 1995.
[1756] Madame de Sévigné, *Lettres (1725), À Coulanges,* Paris, Garnier-Flammarion, 1976, p.65-66.
[1757] *À Mme de Longueville*, *infra*, p. 490.

La même limpidité caractérise l'alexandrin de Jacques Delille :

> Venez : puissent mes vers, en suivant votre cours,
> Couler plus abondans encor que votre source ;
> Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
> Doux comme votre bruit, & purs comme vos eaux ! [1759]

Mais plus frappant encore est le rapport de filiation que l'on peut établir entre l'œuvre de Sarasin et celle des romantiques, tout étonnant soit-il. Qu'il s'agisse des « petits » ou des « grands » romantiques, nombre de leurs thèmes sont présents chez Sarasin : la nature vue comme un refuge et une confidente, mais aussi les paysages toumentés, le temps qui passe comme l'eau s'écoule, l' « aimable solitude », l'absence de l'être aimé, la douleur, les loups-garous, les grotesques[1760] et les visions… Thyrsis, dans l'élégie *Le Changement de Thyrsis, à Damon,*[1761] par son humeur sauvage, sa mélancolie, sa souffrance, annonce les personnages romantiques. Un lecteur contemporain ne peut s'empêcher d'entendre, dans certains vers de Sarasin, les prémices de la poésie lamartinienne :

> Zéphyrs, ruisseaux, volez plus lentement
> Coulez plus doucement (…)[1762]

et

> L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie,
> Ainsi passe la vie (…) [1763]

et même :

> Que ne m'est-il permis de voler comme vous ! [1764]

Les motifs de Lamartine, sa musique, la fluidité de l'alexandrin, ce côté « coulant » semblent déjà en germe chez Sarasin. En témoignent ces vers du poète romantique :

> Ô temps ! Suspends ton vol, et vous, heures propices !
> Suspendez votre cours (…)
>
> Coulez, coulez pour eux (…)
>
> le temps n'a point de rive ;
> Il coule, et nous passons (…)
> ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure ![1765]

[1758] Chénier, André, *Mnazile et Chloé*, in *Poésies de André Chénier*, précédées d'une notice par H. de Latouche, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1852, p. 38. Citons aussi ces vers de *L'Aveugle* : « Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages / Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages », p. 13.

[1759] Jacques Delille, *Les Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, Neuchatel, de l'imprimerie de la Société typographique, 1782, chant III, p. 46. Voir aussi, p. 50 : « J'allois, je visitois ses consolantes ondes. / Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes / Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur, / Et la sérénité renaissoit dans mon cœur. ».

[1760] « Trône de la grimace », *infra*, p. 194.

[1761] *Infra*, p. 454-459.

[1762] Chanson, *infra*, p.222.

[1763] Fragment, *infra*, p.265.

[1764] Elégie, *infra*, p.352.

[1765] Lamartine, Alphonse de, *Le Lac,* in *Méditations poétiques* (1820), Paris, Gallimard, collection Poésie/ Gallimard, 1981, p. 64 à 66.

et :

Emportez-moi comme elle, orageux aquilons [1766].

D'autres poèmes annoncent *Tristesse d'Olympio* :

Ces bois, et ces jardins, et ces prés, et ces eaux,
Et ces plaisants vallons, et ces noirs précipices,
Seuls confidents des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux,
L'ont été mille fois de ses chastes délices. [1767]

En effet, chez Sarasin déjà se déploie le thème de la nature, confidente et ancrage du souvenir amoureux. Les descriptions d'un *locus terribilis* dans *Rollon* [1768] ou l'églogue : « Daphnis… »[1769] trouvent leur écho dans des pages d'*Obermann*,[1770] et même le dialogue avec la muse, dans l'*Ode de Calliope*,[1771] semble introduire *La Nuit de Mai* de Musset. [1772]

Ces quelques exemples soulignent la continuité littéraire, du lyrisme pétrarquiste qui inspira Sarasin au lyrisme romantique, de la pastorale virgilienne à l'éloge romantique de la nature, montrant combien Sarasin est un maillon essentiel de cette Histoire.

[1766] *L'isolement,* in *Méditations*, *op.cit*., p. 23 à 25.
[1767] Hugo, Victor, *Tristesse d'Olympio,* in *Les Rayons et les Ombres* (1840), Paris, Gallimard, Poésie/Gallimard, 1964, 1970, p. 315 à 320.
[1768] *Infra*, p. 253-265.
[1769] *Infra*, p. 244-247.
[1770] Senancour, *Obermann* (1804), Paris, Gallimard, 1984.
[1771] *Infra*, p. 434-446.
[1772] Musset, Alfred de, *La Nuit de Mai* (1835), in *Poésies*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987, p. 228 à 235.

CONCLUSION

Au terme de notre travail, il faut reconnaître que l'œuvre poétique de Sarasin n'a pas été créée dans un contexte favorisant son succès.

La biographie de l'auteur, d'abord, fait état de déboires d'ordre financier (manque de fonds, dettes liées à la succession paternelle), l'obligeant à chercher un protecteur et à contracter un mariage fâcheux. Les conséquences sont funestes : le dévouement de Sarasin aux Condé implique le sacrifice d'une partie de son temps, cet *otium* indispensable à la création littéraire. Ses fonctions de secrétaire, d'intendant et de diplomate, ainsi que la malveillance de Conti, lui causent de multiples embûches et désagréments. Par ailleurs, ses difficultés pécuniaires déchaînent les sarcasmes de Tallemant des Réaux, dont les *Historiettes* ont sans doute contribué à décrédibiliser Sarasin, notamment le récit de son emprisonnement à la Bastille[1773]. Cet épisode décourage momentanément Sarasin dans son parcours de poète.[1774] Comble de malchance, une mort précoce met un terme brutal à une carrière littéraire d'à peine vingt ans, entravée par sa rivalité avec Vincent Voiture.

Décédé avant son quarantième anniversaire, Sarasin n'a pas eu le temps de rassembler ses textes ni d'envisager la publication d'un recueil. Les éditions de son œuvre, souvent incomplètes, n'ont pas pu donner une vue d'ensemble de son travail, d'autant plus que certains manuscrits, confiés à Ménage selon les derniers vœux du poète, ont été perdus.[1775] Les articles consacrés à l'auteur, en outre, ne s'intéressent pas à l'intégralité de son œuvre et ne permettent pas à son talent d'être reconnu à sa juste valeur.

Enfin, le tourbillon de la Fronde a contribué à la dispersion de Sarasin, notamment l'épisode de la Fronde en Guyenne, dont il est le témoin privilégié et l'historien, de 1651 à 1653, puisqu'il en côtoie les principaux acteurs. Entraîné aussi dans les cabales et les joutes poétiques, il pratique la littérature mondaine, l'écrit de circonstance – art de l'éphémère, poésie mineure, qui ne prétend pas à l'immortalité de l'auteur et que Voltaire concourt, dans son *Temple du goût*,[1776] à reléguer au second rang.

Or, si Sarasin, pour toutes ces raisons, est encore méconnu, en aucun cas il ne doit cette injustice à l'indigence de son œuvre. Malgré ses difficultés, il a composé une œuvre ample et marquetée. Sa poésie, éclectique et vaste, ouvre à Molière une voie royale, irrigue la veine bucolique de La Fontaine, glisse insensiblement du lyrisme galant aux noires passions raciniennes.

Nous ne croyons pas à l'argument d'une faiblesse de son caractère.[1777] Au contraire, entre les lignes, ce sont d'autres traits que l'on devine, ceux d'un esprit piquant, brillant, vif et bigarré,

[1773] « Sarrazin fut mis dans la Bastille », in Tallemant des Réaux, *Historiettes,* tome second, p. 353.
[1774] « Il était temps que je me retirasse de ce genre d'écrire (la poésie) », in *S'il faut qu'un jeune homme* soit amoureux, les *Œuvres* de J.F.Sarasin, édition de Paul Festugière, volume II, p. 150.
[1775] Paul Festugière évoque l'incendie, en 1793, du château de L'Ile-Adam, contenant des archives, dans son « Avant-propos » aux *Œuvres* de J.F. Sarasin, p. VI.
[1776] Voir *supra*, p.16.
[1777] Voir *supra*, p. 37.

qui tout embrasse et tout étreint, d' un homme plaisant et badin, malicieux, qui fait de mauvaise fortune bon cœur, qui donne de la légèreté aux sujets graves, qui a le goût du jeu, l' humour potache, sans jamais être superficiel ou médiocre, un érudit aimable, possédant le génie de la *translatio*, capable de citer Homère de mémoire, et qui se peint en dilettante. Fier de ses origines normandes, il a hérité, de ses ancêtres vikings, une liberté frondeuse. Bien que poète à la solde des Princes, sa poésie n'a rien de soumis ni de vénal mais recèle au contraire la force de subversion du burlesque. Loin de n'être qu'un madrigalier de salon, un poétereau de ruelles, il renoue parfois avec la veine villonesque du poète gueux, désargenté, habitué des lits d'hostellerie et des puces.

Qui plus est, avec ses réflexions sur la prose et les vers, avec ses prosimètres, il amorce en profondeur un renouvellement de la poésie qui conduira aux rêveries poétiques de Rousseau, et aux proses poétiques et poèmes en prose du XIXème siècle.

Mais il nous charme surtout par sa « mélancolie rêveuse », sa sensibilité « moderne ».[1778] Ame bucolique inspirée par l'univers des bergers et l'imaginaire arcadien, promeneur solitaire des bords de l'Orne et des jardins de Chantilly, flûtant ses poèmes sur son chalumeau, au souffle léger du Zéphyr, Sarasin compose ses vagabondages poétiques, des vers « naï(fs) »,[1779] aisés, sautillants, qui ont la grâce du naturel, d'une conversation entre gens d'agréable compagnie. Nombreux sont les poèmes qui dessinent les contours de la géographie amoureuse de Sarasin, d'un paysage idéal, délicatement ombré de réminiscences virgiliennes et où coulent les affluents du Lignon tels que le Morin, en onde « murmurante et vagabonde » [1780], où les prairies arcadiennes côtoient les rives de Seine et le pays de Cocagne, *loci amoeni* peuplés de bergers de pastorales. La poésie de Sarasin est une poésie douce, des retraites, des ombrages et du soleil couchant. C'est un paysage de tableaux, de pastorales et de marines, un refuge loin des guerres civiles – où ne règnent qu'amour, paix et innocence, où l'on « danse sous les feuillées »,[1781] avec des nymphes au teint de rose – un palais de plaisance à la campagne, orné de *putti* rococo. Le tragique, de convention, reste en lisière, de même que les tourments amoureux et l'angoisse. Dans cette Arcadie, les lois ne sont autres que caprice, liberté, gaieté. Mars et ses vertus viriles, ses cris, sa fureur, son univers d'acier et d'airain, ne valent pas la douceur nostalgique des Premiers Âges, où l'or ne tombe point sous le fer.[1782]

Or cette « petite source »[1783] de l'inspiration sarasine comme la nomme notre poète, dans un repentir dont les manuscrits de Conrart ont gardé la trace, est à l'origine de tout un univers, avec ses personnages, son bestiaire, ses lieux, ses pages brillantes, son code amoureux, ses expressions. L'œuvre de Sarasin, qui refuse le romanesque, le « style de roman »,[1784] offre néanmoins à ses lecteurs un vaste aréopage d'individus mêlés, réels et imaginaires, historiques, littéraires, mythologiques, ceux qu'il idéalise en héros, et ceux auxquels sa plume donne vie. Parmi eux, les bergers, les Thyrsis, les Chloris, Phyllis, Sylvie et ses yeux « conducteurs »[1785], côtoient

[1778] Roger Lathuillère, *La Préciosité*, p. 429-430.
[1779] *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*, *infra*, p.477.
[1780] *À Madame la Princesse de Condé, la douairière. Vers irréguliers*, *infra*, p.470.
[1781] *Infra,* p. 473.
[1782] Paraphrase de Saint Amant, Sonnet *Sur la moisson d'un lieu proche de Paris, op.cit*., p. 141.
[1783] Voir *La Seine parlant à la fontaine de Forges*, *infra*, p. 381, où il est question aussi d'une « source pacifique », image de la source d'inspiration sarasine.
[1784] *Lettre écrite de Chantilly*, *infra*, p.475.
[1785] Voir les stances : *Les Yeux de Sylvie sont ses conducteurs*, *infra*, p.227-228.

galantes et galants : la belle Aurora mais aussi Clorinde, Orante, Gildipe, Alcidon, la Souris, l' « adorable lionne »,[1786] Socratine, Melle de Verpilière. Amis et proches font partie de la cohorte : Sapho et Sophandre, Charleval, Chapelain, le comte de Fiesque, M. Mouton, M. Petit. Les héros et les demi-dieux y brillent : Louis XIII, Condé, Chavigny, Rollon, tout autant que les déesses : Mme de Longueville à la blonde tresse, la princesse de Condé et la muse de Sarasin, Calliope, « pucelle de la vieille roche ».[1787] À leur côté déambulent les grotesques, guidés par la marotte de Momus et le bâton de Comus : Dulot, d'Elbeuf, Le Herty, Goulu, le mauvais poète, le laid galant, les muguets, le goutteux sans pareil, Euterpe « la dessalée »,[1788] Robin, Roger Bontemps, roi des Châteaux en Espagne accompagné de ses mallerondes et philosophesses, le maréchal de Gramont, Belesbat et sa « barbe à coquille »[1789], Beaufort, « le blondin »,[1790] Mazarin, le « gredin »,[1791] mais aussi les damnés, Icare et Ixion, et les monstres, Manfrède, la Discorde, les loups garous. Comme au cortège funèbre de Voiture, les animaux ont leur place dans cet univers poétique : le rossignol, le perroquet, tout comme les objets, les éléments et les saisons : la balance, la pomme offerte à Catin, la roche et son caillou, la nymphe de Seine et la fontaine de Forges, l'été de la Saint Martin en robe de chambre.

Cette galerie de personnages possède ses toiles brillantes, comme *La Glose à M. Esprit*[1792], le cabinet de curiosité du comte de Chavigny, le Tombeau de Voiture et de Cléon, l'enlèvement de Melle de Bouteville, la Fronde carnavalesque du *Coq à l'âne*,[1793] ses tableaux monumentaux, comme *De la guerre Espagnole*[1794], *Rollon Conquérant,*[1795] *Dulot vaincu*[1796], ses clairs-obscurs : l'écho d'Orphée aux enfers, le rocher de Myrtil au crépuscule, la pénombre de Daphnis, ses dyptiques, tels que l'aube et le couchant de l'amour dans les élégies, ses miniatures (le sonnet des proverbes, l'odyssée burlesque du *Voyage*[1797] et de *L'Embarquement de Poissy*,[1798] *La Seine parlant à la fontaine de Forges*[1799]), ses scènes de genre, comme *Le Lit d'hostellerie.*[1800] Mais Sarasin excelle aussi dans la peinture de paysages, figurant le château de Coulommiers et de Chantilly, les jardins de Gondi, le Pays de Cocagne, Paris, son Parnasse, à qui il lui faut dire adieu, Barce et ses rivages…

L'univers poétique de Sarasin possède, en plus de sa géographie secrète, ses spécialités, « l'ambigu de vers et prose, »[1801] son propre code amoureux : l' « amour coquet, »[1802] le « métier de léger amant »,[1803] la « clause des six mois »,[1804] ses expressions (« le mieux en point de

---

[1786] Voir les stances À une Dame à qui l'on avait donné le nom de lionne, *infra*, p. 208.
[1787] Voir *Ode de Calliope sur la bataille de Lens, à Monsieur Arnauld, infra,* p.434.
[1788] Ode*, infra*, p.209.
[1789] *À Monseigneur le duc et à quelques dames de ses amies*, *infra*, p.350.
[1790] *Sur l'air : et oui, par la morguienne, vertuguienne, oui*, *infra*, p. 495-498.
[1791] *Infra,* p. 497.
[1792] *Infra*, p. 487-489.
[1793] *Infra*, p. 464-468.
[1794] *Infra*, p. 295-305.
[1795] *Infra,* p. 353-265.
[1796] *Infra*, p. 539-554.
[1797] *Infra*, p. 341-342.
[1798] *Infra,* p. 342-344.
[1799] *Infra*, p. 380-384.
[1800] *Infra,* p. 340-341.
[1801] Voir *Lettre de Tircis à Doralice*, op.cit.
[1802] *À Mademoiselle de Verpilière*, *infra*, p. 508.
[1803] *Ibidem.*
[1804] Stances *À Mademoiselle Bertaut, que l'auteur appelait Socratine, infra*, p.280.

Gênes »,[1805] la « Parque safranière »,[1806] l' « anagramme d'Enoc »,[1807] mettre « la plume au croc »[1808]) ses refrains (« à Agde »[1809]), tout un « Calepin »[1810] d'expressions sarasines, et par-delà, ce je ne sais quoi[1811] qui fait sa grâce inimitable.

Celui qui fut Jean-François Sarasin, Saracenus, Sillac d'Arbois, Polyandre, Atticus Secundus et même Niassare et Amilcar, auteur polymorphe et personnage de roman, l'amant de Paris et le digne successeur du cygne de Mantoue, ainsi que « l'hymnifique tympanisateur lyrique »[1812], ne saurait demeurer dans les eaux du Léthé.

[1805] Stances. *Il se moque de la coquetterie de Phyllis*, *infra*, p.270.
[1806] Ballade, dans *La Pompe funèbre*, *infra*, p.428.
[1807] Ballade De l'argent qui fait tout en amours, *infra*, p.336.
[1808] *Infra*, p. 368.
[1809] *À Madame de Longueville et à sa troupe*, *infra*, p.308-309.
[1810] Epigramme. *Il le loue de bien écrire en vieil roman*, *infra*, p.285.
[1811] Le « je ne sçay quoy » est cet indéfinissable qui nous séduit dans la poésie galante, notion esthétique créée par le Père Bouhours, objet du cinquième entretien d'Ariste et d'Eugène. Voir les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1673, p. 285 à 308.
[1812] Voir *Le temple de la déesse Bourbonie*, in Célestin Moreau, *Choix de Mazarinades*, Paris, Renouard et cie, 1853, p. 204.

ŒUVRE POETIQUE DE SARASIN

1635

Stances. Il ne peut écrire que d'amour [1813]

1 C'est assez mes jeunes années,
Que l'amour vous tienne bornées [1814]
À peindre les appas [1815] d'une jeune beauté ;
Car parler de Louis [1816] et de ce divin homme
5 Qui doit tenir les clefs de Rome, [1817]
Est pour votre faiblesse une témérité.

Ainsi qu'une frêle nacelle,
Qui sur l'eau d'un fleuve chancelle,
Jamais dans l'océan n'entre sans s'abîmer ;
10 De même en ce dessein aussi noble que rare, [1818]
Vous auriez le destin d'Icare, [1819]
Que sa présomption fit tomber dans la mer.

Donnez donc vos soins et vos veilles [1820]

[1813] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Première partie, Paris, Claude Barbin, 1674. Et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p. 88. Ce poème a certainement été écrit avant que Sarasin ne quitte Caen en direction de Paris, en 1635, à 21 ans, comme le suggère l'évocation de l'Orne. Le titre semble faire référence à la première ode d'Anacréon : « Je veux chanter le fier Alcide / Cadmus et la ville aux sept tours ; / Mais ma lyre, faible et timide / Ne sait dire que les amours (…) Ma lyre, badine et légère / Ne sait dire que les amours ». Voir *Odes* d'Anacréon, traduites par J.B. de Saint Victor, Paris, Nicolle, 1818, p. 74. Ces stances, composées de 4 strophes avec une alternance d'octosyllabes et d'alexandrins, est l'un des premiers poèmes de Sarasin. Il tresse les thèmes et les registres que Sarasin va déployer dans sa poésie : l'amour galant (strophe 1 et 3), la métaphore maritime (strophe 2), les héros de son temps et leurs exploits (strophe 1 et 3), les bergeries (dernière strophe). La dernière strophe les reprend tous. L'énonciation de ce poème est singulière, où Sarasin s'adresse à lui-même, avec le pronom « Vous » et la périphrase « mes jeunes années », avant de se désigner par le pronom de la troisième personne dans la strophe finale.

[1814] Variante, dans *Poésies choisies* : …vous trouve…

[1815] Du latin *pastus*, nourriture, l'appât est un hameçon pour piéger le poisson avant d'être un procédé destiné à séduire. Le terme ensuite prend des connotations positives et désigne les caractéristiques d'une personne attirante. L'appât est synonyme de charme, attrait, beauté. Dans ce poème, le terme fait écho aux « syrtes », pièges de l'amant-Icare, et tisse la métaphore maritime.

[1816] Louis XIII.

[1817] Richelieu.

[1818] Variante, dans *Poésies choisies* : … aussi digne que…

[1819] La référence à Icare, fils de Dédale qui périt en mer, ayant eu l'imprudence de s'approcher trop près du soleil avec ses ailes de cire et de plumes, fait partie de ces motifs décoratifs appartenant au répertoire de la poésie du XVIIème siècle , que l'on trouve dans de nombreux poèmes de Sarasin. Voir sur ce point Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 52. On trouve des allusions à Icare chez Jean Bertaut : « De quel plus beau Soleil pourroy-je estre l'Icare », in Stanses (sic) IV, *Recueil de quelques vers amoureux*, Paris, Nizet, 1970, p. 26.

[1820] Variante, dans *Poésies choisies* : Donnez vos soins…

À louer ces jeunes merveilles
15 Que votre cœur touché suit comme son aimant,
Attendant que le temps vous donne le courage [1821]
De peindre un grand ouvrage,[1822]
La gloire de Louis et les exploits d'Armand.[1823]

Ainsi Daphnis, pensif et morne,[1824]
20 Souhaitait aux rives de l'Orne
De chanter ces héros et leurs actes guerriers ; [1825]
Mais Vénus, qui l'avait fait tomber dans ses syrtes,[1826]
Voulut qu'il se chargeât de myrtes [1827]
Avant que d'aspirer à cueillir des lauriers.[1828]

[1821] Variante, *op.cit* : …nous donne…

[1822] Variante, *op.cit*. : …dans un grand ouvrage. Dès le premier poème, le lien est souligné entre l'écriture et la peinture, thème récurrent chez Sarasin. Voir aussi *infra*, le *Discours II*, p. 197-198, l'ode *Description du cabinet de M. de Chavigny*, p. 214-217, l'épigramme *Sur un tableau de Phaéton*, p. 218, et les inédits, p. 231-232.

[1823] Variante, dans *Poésies choisie* :. …et la gloire d'Armand.

[1824] On retrouve Daphnis dans l'églogue de Sarasin. Daphnis est un berger, fils du Dieu Hermès et d'une nymphe, considéré par les pâtres siciliens comme le créateur de la poésie pastorale ou bucolique (du grec *boukolos*, le bouvier). La légende de Daphnis est chantée par Théocrite (IIIème siècle avant J.C), dont s'inspire Virgile dans ses *Bucoliques*, puis par Longus (IIIème siècle après J.C) dans *Daphnis et Chloé*. Voir les notes de l'églogue de Sarasin. Ce vers est peut-être une réminiscence de Racan, *Ode, La Venue du printemps* : « Ainsi Daphnis, empli d'inquiétude, / Contait sa peine en cette solitude.. » (in *Petits Poëtes français, depuis Malherbe jusqu'à nos jours*, Tome 1, Paris, Firmin Didot frères, 1861, p. 2 à 4.)

[1825] Variante, *Poésies choisies :* …ces deux héros…

[1826] Les syrtes sont des sables mouvants, sur les côtes de l'Afrique septentrionale (Lybie). « la petite Syrte » est mentionnée dans *L'Odyssée*, lors de l'épisode des Lotophages, et trois siècles plus tard par Hérodote, historien et géographe grec. Mais c'est surtout dans *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (IIIème siècle avant J.C.), qu'il en est question. En effet, une tempête pousse Argo, le navire de Jason et de ses compagnons, en direction des côtes lybiennes. La « syrte inhospitalière » est mentionnée aussi dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, VIII, 120, (traduction de Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard, Folio classique, 1992, p. 258). L'expression tisse la métaphore maritime amorcée dans la strophe 2, où la « frêle nacelle » désigne peut-être Argo ; l'expression fait écho, en effet à « Argo, la vieille nacelle » dans le poème de Sarasin L*e Testament de Goulu*. Les syrtes, désignent, par extension, un péril, un piège. Ici, l'expression est l'équivalent poétique de : « faire tomber quelqu'un dans ses rets ».

[1827] Le myrte, arbuste odorant, est associé à Aphrodite-Vénus depuis l'Antiquité. Dans la Grèce antique, on parait les jeunes mariées d'une couronne de feuilles de myrtes, censées rendre amoureux.

[1828] Variante, *Poésies choisies* : Avant que d'entreprendre accueillir des lauriers. Le laurier est le symbole d'Apollon depuis l'épisode de ses amours avec la nymphe Daphné. Ainsi que le conte Ovide dans ses *Métamorphoses*, Apollon épris de Daphné, la poursuivait. Celle-ci, ne souhaitant pas s'unir à quiconque, pas même à un dieu, demanda à son père d'être métamorphosée. Pénée la transforma en laurier, et Apollon s'appropria cet arbre : « Eh bien, dit-il, puisque tu ne peux être mon épouse, du moins tu seras mon arbre ; à tout jamais tu orneras, ô laurier, ma chevelure, mes cithares, mes carquois ; tu accompagneras les capitaines du Latium, quand des voix joyeuses feront entendre des chants de triomphe, et que le Capitole verra venir à lui de longs cortèges. » (*Les Métamorphoses*, p.62). Le laurier est ainsi à la fois le symbole d'Apollon, celui de la victoire et la couronne du poète. Les deux derniers vers de ce poème sont inspirés des *Bucoliques* de Virgile, œuvre traduite par Paul Valéry, Paris, Gallimard, 1956. Voir la *« septième Bucolique »,* v. 64, p. 107 : *Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phoebi*.

Sonnet au roi Louis XIII [1829]

Le tonnerre étant tombé sur son carrosse comme il était à la campagne.[1830]

Grand Roi, dont la clémence égale le courage,
Que Thémis [1831] rend aimable et Mars [1832] toujours heureux,
Ne vous étonnez pas si, dans ce grand orage,
Le tonnerre vous a couronné de ses feux.

Certes, il ne pouvait vous faire aucun outrage :
Vos lauriers vous gardaient autant comme nos vœux ;
Et ce divin miracle, ayant ravi notre âge,
Vous fera mériter l'encens de nos neveux.

Certes, sans s'amuser à vainement prédire,
On juge assurément que vous aurez l'Empire,[1833]
Et les moins clairvoyants n'ont plus lieu de douter,

Que ce dieu qui pendant que vous faites la guerre,
Pour vaincre et conquérir vous prête son tonnerre,
Ne vous donne bientôt l'Aigle [1834] pour le porter.

[1829] *Nouvelles œuvres de Monsieur Sarazin*, Paris, Barbin, Première partie, 1674. Voiture aussi avait adressé des *Etrennes célestes à Louis XIII*, en 1618, commençant ainsi : « *Grand Roi, dont l'âme généreuse…* », voir *Poésies* de Vincent Voiture, tome 2, p. 304. Robert Angot de L'Eperonnière a également composé des sonnets au roi. Voir Angot de l'Eperonnière, Robert, *Les nouveaux Satires et exercices gaillards*, (1637) Paris, Lemerre, 1877, p. 66 à 71. Ce sonnet, en alexandrins, comporte des quatrains en rimes croisées, et pour les tercets respecte le schéma du sonnet italien.

[1830] L'événement a eu lieu en 1635, comme en témoigne une *Ode sur le roi préservé du tonnerre* en 1635 de Jean Doujat, dans *Histoire générale des Palinods de Rouen*, Guiot, Rouen-Paris, 1898. Le Titre annonce un poème de circonstance et un éloge du roi Louis XIII. L'anecdote permet au poète une ouverture mythologique, la foudre étant interprétée comme un signe d'élection. La date n'est pas anodine, car la France déclare la guerre à l'Espagne en 1635, le 19 mai. Mais, comme le fait remarquer très justement Alain Génetiot, Sarasin « prend prétexte d'une circonstance marginale », « au lieu de l'événement diplomatique ». « La louange mondaine détourne ainsi les prétextes traditionnels pour se déplacer de plus en plus vers la circonstance », in *Les Genres lyriques mondains*, p. 151.

[1831] Thémis, fille d'Ouranos et de Gaïa, est la déesse de la justice, du grec *thémis*, la loi divine.

[1832] Mars, Dieu de la guerre chez les romains.

[1833] Le Saint Empire romain germanique. Louis XIII s'allia en 1635, par une série de traités, à tous les ennemis de l'Empereur et de l'Espagne.

[1834] Symbole du Saint Empire romain germanique.

Sonnet. Description des misères de l'Europe [1835]

1 Les crimes des humains ont irrité les cieux,[1836]
L'effet de leur courroux a désolé la terre,
Et, sans faire ici-bas descendre le tonnerre,
Ils ont assez puni ces misérables lieux.

5 Les tragiques desseins des cœurs ambitieux
Parmi les nations ont allumé la guerre,
Et, dans les plus beaux lieux que l'océan enserre,
L'Europe se fait voir effroyable à nos yeux.

La mort des plus grands rois, les batailles rangées,
10 Les poignards tout sanglants, les villes assiégées,
Les cadavres restés des loups et des corbeaux,

De Bellone [1837] et de Mars l'effort le plus funeste,
La faim hideuse et maigre et la cruelle peste [1838]
Sont les objets qui font ces horribles tableaux.

Sonnet à un laid galant d'une dame qui avait un beau mari [1839]

1 Vous, dont le visage falot,[1840]
Est le trône de la grimace,
Vous, qui devez prétendre place
Dans les grotesques de Callot,[1841]

[1835] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Paris, Barbin, Première partie, 1674. Le sonnet, en alexandrins, construit sur le schéma italien, peut être daté de 1635. Le titre fait écho au *Discours des misères de ce temps* de Ronsard, 1562-1563, mais aussi aux *Grandes Misères de la guerre*, 1633, eaux-fortes de Jacques Callot sur la guerre de 30 ans. Les « *horribles tableaux* » au vers 14 confortent cette hypothèse, tout comme l'évocation de Jacques Callot par Sarasin dans le sonnet À *un laid galant.* Ce sonnet est particulier dans l'œuvre de Sarasin. Il y aborde des thèmes qui ne lui sont pas familiers : la mort et les visions funèbres, que l'on trouve dans les sonnets d'inspiration baroque de Gombauld ou de Tristan. Voir notamment le sonnet de Tristan : *À des cimetières*, cité par Y. Fukui dans *Raffinement précieux*, p. 165.

[1836] Comme dans La guerre espagnole, Sarasin interprète les malheurs de la guerre comme une conséquence de l' *hybris* des hommes, punie par les Dieux.

[1837] Déesse de la guerre dans la mythologie romaine. Voir *De la Guerre espagnole*, qui évoque ce personnage mythologique.

[1838] Hyperboles, énumération, détails concrets rares chez Sarasin et allégories, s'additionnent pour démontrer les horreurs de la guerre.

[1839] Les *Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124 (titre : *Sonnet. Au laid galant de la femme d'un beau mari*). Ce sonnet en octosyllabes est construit sur le schéma français : ABBA ABBA CCD EDE. Il relève de la catégorie des poèmes paradoxaux (éloge d'une laide, d'une vieille). Ici il s'agit d'une préférence accordée à un amant laid. Sarasin y déploie une veine populaire, rabelaisienne et gauloise que l'on trouve dans la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*, *infra*, p.336-337 et *La Pomme*, *infra*, p. 337-338.

[1840] Grotesque, ridicule.

[1841] Deuxième référence à Callot. Voir le sonnet précédent. Les grotesques dont des caricatures de nains.

5 Sérieux comme un Sibilot [1842]
Qui se mire dans une glace,
Galant comme un homme de classe [1843]
Et civil comme un matelot,[1844]

Lubin, vous corrompez la fable,[1845]
10 Avec la Vénus agréable
Dont vous êtes le favori ;

Car l'on peut dire, en cette affaire,
Adonis en est le mari,
Et Vulcain en est l'adultère.[1846]

Entre 1635 et 1643

Discours familiers [1847]

C'est de cette sorte de vers qu'Horace a dit :
…nec si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse poetam.[1848]

[1842] Ventriloque, bouffon, ou sot, du nom d'un fou d' Henri III. Voir Furetière, dictionnaire universel, vol. 3, p 540. Chez Saint Amant, dans *Le Poète crotté*, l'on trouve l'expression : « par ma taille de Sibilot », *op.cit*.,p. 123.
[1843] « Homme de classe » : terme de marine désignant les hommes au service des vaisseaux du roi, voir le dictionnaire de Furetière, vol 1.
[1844] Antiphrases ironiques dans ce 2ème quatrain.
[1845] Lubin est le prénom d'un paysan de fables et de fabliaux, et, au XVIIIème siècle, d'un berger de Pastorale, *Annette et Lubin*. Dans la fable de Florian, *Les deux voyageurs*, Lubin est un homme cupide et profiteur. Voir *Les Fables* de Florian, Paris, Delalain, 1857, p. 6. Le personnage est présent aussi dans le fabliau *De la grue*, où il dépucèle une oie blanche. Voir *Choix de Fabliaux mis en vers*, volume 1, Genève et Paris, Prault, 1788, p 294 à 297. Mais Lubin évoque aussi la ballade de frère Lubin de Clément Marot (où l'on trouve l'expression « sans croix ne pile », qui signifie pile ou face et que Sarasin utilise parfois), dans laquelle Lubin est un moine ivrogne et paillard. Voir *L'Adolescence clémentine*, p. 244-245. Enfin, Lubin est évoqué dans le prologue de *Gargantua* et le chapitre XV de *Pantagruel*, de Rabelais. « La fable », ici, désigne le récit des amours de Vénus et d'Adonis, conté dans *Les Métamorphoses*, X, p. 339, 340.
[1846] Réécriture du mythe d'Adonis et de Vénus.
[1847] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Deuxième partie, Paris, Claude Barbin, 1674. Le premier discours a sans doute été rédigé en 1635, (écrit « *au bord de l'océan* ») et les quatre suivants entre 1639 et 1643, époque des rencontres de Sarasin avec Mme de Motteville. Le mot latin *sermo* (voir la citation d'Horace), désigne soit un discours oratoire (comme les *Sermons* de Bossuet), soit un entretien familier, d'un père à son enfant ou d'un maître à ses disciples, ou encore d'un prêtre à ses ouailles. Les *Satires* d'Horace sont conçues comme des discours familiers, réflexions adressées à des destinataires particuliers, tels que Mécenas. Dans la satire IV du livre I, citée par Sarasin, Horace commente son style et le contenu de ses satires. Il prétend écrire un « discours ordinaire », avec le « stile ordinaire de la conversation. « Je ne suis pas ce que j'appelle poète », Voir Œuvres d'Horace en latin, traduites en français par M. Dacier et le P. Sanadon, Amsterdam, J. Wetstein et G. Smith, 1735, p. 161 et suivantes. Les discours familiers de Sarasin sont adressés eux aussi à des amis, par exemple le *Discours I* est adressé à Lucidor, au vers 25. Ces discours relèvent à la fois de l'autobiographique et de l'art poétique.
[1848] *Satire IV*, livre premier, Vers 41-42, in les *Satires* d'Horace. Ces vers liminaires ressortissent au *topos* de modestie. En voici la traduction de Louis-Vincent Raoul (nous recopions aussi les vers précédents) : *« Je ne suis point poète et dois me récuser. / Ce nom n'appartient point au vulgaire mérite / De renfermer un vers dans la*

Discours I

Que la poésie lui sert de divertissement[1849]

Au bord de l'océan,[1850] où le flot qui se joue
Avec beaucoup de bruit produit un peu de boue,
Rêvant confusément sur des objets divers,
Je flatte ma tristesse à composer des vers,
5 Et laisse en liberté couler ma poésie
Selon les mouvements où va ma fantaisie.[1851]
Tantôt je suis moral, tantôt j'écris d'amour ;
Je peins une naïade, un jardin, un beau jour,
Un étang, des rochers, des forêts, une source,
10 Le lit où le soleil s'en va finir sa course,[1852]
Et tout ce que je vois qui s'offre à mon esprit,
Avec facilité ma muse le décrit.
Autrement si les vers me donnaient de la peine,
Je laisserais Phébus [1853] et les eaux d'Hippocrène.[1854]
15 Car le poète naît, la nature le fait ; [1855]
Le travail rend toujours un plaisir imparfait,
Et le métier des vers, plein de peine et d'étude,
Au lieu de contenter, a de l'inquiétude ; [1856]
Pour moi ceux que je fais sont avec liberté ;

---

borne prescrite, / Et de laisser sa plume errant sur le papier, Ebaucher en courant un discours familier. » Remarquons que Sarasin fait référence à un épicurien, de même que dans son *Discours de Morale, op.cit.*

[1849] Le titre du discours est déjà un programme à lui seul. La poésie n'y est pas définie comme un travail, mais comme le fruit de l'*otium*.

[1850] Ce discours a probablement été rédigé à Hermanville avant le départ pour Paris. L'appellation de la « Manche » n'était pas encore familière.

[1851] Ces premiers vers font écho à la poésie de Théophile de Viau, fruit de la rêverie, de la liberté et du caprice : « Je ne veux point unir le fil de mon sujet : / Diversement, je laisse et reprends mon objet…. », « Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints, / Promener mon esprit par de petits desseins, / Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise, / Méditer à loisir, rêver tout à mon aise, / Employer toute une heure à me mirer dans l'eau, / Ouir, comme en songeant, la course d'un ruisseau, / Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire. », in Elégie à une dame, *op.cit*., p.72 à 76. Saint-Amant aussi : « Je ne cherche que les déserts / Où, rêvant tout seul, je m'amuse… », *La Solitude*, *op.cit*., p. 11 à 19.

[1852] Cette énumération souligne la liberté du poète, qui glisse d'un sujet à l'autre avec la même aisance, ainsi que ses différents thèmes de prédilection, notamment l'amour et l'univers champêtre. On notera aussi le goût de Sarasin pour la lumière du soleil couchant et du soleil levant.

[1853] Apollon, Dieu de la poésie.

[1854] Hippocrène : source des Muses, source de l'inspiration.

[1855] Ce vers fait référence à une formule latine attribuée tantôt à Cicéron, tantôt à Quintilien : *Nascuntur poetae, fiunt oratores.* Voir le *De Oratore* de Cicéron, évoquant la formation de l'orateur, qui s'oppose à l'inspiration, au génie naturel du poète. Cette idée était présente dans le *Ion* de Platon : la poésie n'est pas une activité technique mais un don des dieux et le poète est animé de la *furor poeticus*. Le poète est « enthousiaste », « possédé d'un dieu ». Ce qui fait le poète, ce n'est pas la connaissance d'un art mais la faveur divine. « Car c'est chose légère que le poète, ailée, sacrée ; il n'est pas en état de composer avant de se sentir inspiré par le dieu », in Platon, *Ion*, p. 101.

[1856] Sarasin oppose les notions d'inspiration et de travail. Selon lui la poésie n'est pas le fruit du travail, de la difficulté, de la souffrance mais de l'inspiration naturelle, de la liberté. Boileau au contraire loue le labeur poétique : « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », in *L'Art poétique*. On trouve aussi dans le sonnet 2 des *Regrets* de Du Bellay le refus du labeur : « Quant à moi, je ne veux pour un vers allonger, / M'accourcir le cerveau : ni pour polir ma rime, / Me consumer l'esprit d'une sogneuse lime. », dans Du Bellay, *Les Regrets*, (1558) Librairie générale Française, Le livre de poche classiques, Paris, 2002, p.57.

20 S'ils sont bons la nature [1857] en a fait la bonté ;
Je ne veux pas pourtant me donner cette gloire,
Ni me dire de ceux qu'Apollon a fait boire,[1858]
Je n'ai pour me régler ni mesures, ni lois,
Et jamais en rimant je ne mordis mes doigts.
25 Or soit bons ou mauvais, Lucidor [1859] avec joie
Prends pour échantillon ces vers que je t'envoie,
Et les recevant bien, fais voir que tu m'as mis
Parmi ceux que le sort t'a donnés pour amis.[1860]

Discours II
Il rejette les louanges qu'il trouve injustes

De grâce, Lucidor, épargne tes louanges,
N'égale point ma gloire à la gloire des anges,[1861]
Et ne profane point de si précieux vers
À louer ce qu'enfin doivent ronger les vers,[1862]
5 Un homme qui malgré ta divine peinture,[1863]
Pourrira tout entier dedans la sépulture,
Sans laisser rien de soi chez la postérité
Qu'un faible souvenir d'avoir jamais été.[1864]
Garde, garde tes vers pour parler de Sylvie ; [1865]

[1857] La notion de « Nature » est inhérente à la création poétique depuis l'Antiquité. L'art est subordonné à la nature et la poésie est l'expression du génie personnel, de la nature profonde du poète. C'est la théorie de l'enthousiasme. Voir dans le *Phèdre* de Platon la folie poétique, la différence entre inspiration et génie, les notions d'enthousiasme et de poésie de la nature. (Platon, *Phèdre*, traduction et présentation par Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2012, p. 105 à 115.)

[1858] Allusion à la source Hippocrène, située sur le mont Hélicon, en Grèce : source des Muses, procurant l'inspiration. *Topos* de modestie. Comme Horace dans sa satire IV, Sarasin ne veut pas se déclarer poète.

[1859] Ce nom donné à un ami provient sans doute du *Songe de Lucidor* d'Antoine de Nervèze, Paris, Toussaincts du Bray, 1611.

[1860] Ce poème, l'un des premiers de Sarasin, offre un art poétique, dont s'inspirera Boileau, peut-être, pour en composer *L' Art Poétique*, strictement antinomique, louant les règles et le labeur poétique.

[1861] *Topos* de modestie, récurrent chez Sarasin.

[1862] Il est rare que Sarasin évoque sa propre mort, surtout de manière si concrète, (voir aussi le vers 6) à la manière de Villon dans sa *Ballade des pendus* ou de Ronsard dans son sonnet « Je n'ai plus que les os ». Mais à la différence de ce dernier, Sarasin ne croit pas que ses vers lui survivront (« Que celui qui s'estudie / D'estre pour jamais vivant, / La main d'un peintre mandie / Ou l'encre d'un ecrivant ! », Ode 2, Livre 4, p 88, in Pierre de Ronsard, *Les Quatre premiers livres des Odes* (1550), *Le cinquième Livre des Odes* (1552), *Odes* (1547-1551), Paris, Société des Textes Français Modernes, 20001

[1863] Sur le rapport entre la poésie et la peinture, voir les notes des poèmes *Description du cabinet de Monsieur de Chavigny* et *Sur un tableau de Phaéton*.

[1864] Triste prédiction, que nient, heureusement, les récents travaux de Claudine Nédélec et d'Alain Génetiot, notamment.

[1865] Première occurrence du prénom de Sylvie, qui désigne Melle de Bourbon, future duchesse de Longueville. Sylvie, du latin *silva*, la forêt, est un prénom de bergère de pastorale. Sylvie est le personnage de *L'Aminte*, tragi-comédie pastorale du Tasse. (1573). C'est une nymphe qui aime plus la chasse que l'amour. Sylvie est aussi un personnage de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé (1607-1627) (l'une des nymphes sauvant Céladon de la noyade), et le nom éponyme de la tragi-comédie pastorale de Mairet (1630). Dans cette pièce, Sylvie est une bergère, fille de Damon. Nombreux sont les poètes du XVIIème siècle qui chantent la beauté de Sylvie : Tristan, dans ses stances *Le désespoir* et une chanson : « Depuis que j'ay reveu les yeux, / Et les doux apas de Sylvie », par exemple, in Tristan l'Hermite, *Les Amours*, p. 45 et 62, mais également Théophile de Viau, dans ses fameuses odes *La maison de Silvie* in *Œuvres poétiques de Théophile*, Paris, p. 164 et suivantes ; Voiture, dans

10 Exprime en ces beaux mots ton amoureuse envie,
Ces termes bien choisis parlant de sa beauté,
Sans doute flatteront beaucoup sa vanité,
Et te rendront vainqueur de son âme enflammée
Selon qu'en tes écrits croîtra sa renommée.
15 Quand tu devrais mentir même de la moitié,
L'amour t'excusera comme fait l'amitié.
Car tu n'en diras rien qui ne sente la fable
En la nommant divine, excellente, adorable,[1866]
Cette divinité finira quelque jour,
20 La mort en chassera les grâces et l'amour,
Et dans ce triste état ton ardeur est bien forte
Si tu trouves aimable une personne morte.[1867]
Pour moi cher Lucidor je n'en mentirai point,
Je n'aime quasi plus quand je rêve à ce point,
25 Quand je songe qu'un jour il faut perdre Amarante,[1868]
Je sens à ce penser ma passion tremblante,[1869]
Et ne saurais trouver en elle assez d'appas
Pour croire que mon feu vive après son trépas.
Si tu pouvais un peu dans ta mélancolie,
30 Rêver comme du corps une âme se délie,[1870]
Comme dans ses efforts Nature se détruit,[1871]
Que les sens sont perclus, que la beauté s'enfuit,
Que les membres sont froids, que la lèvre est noircie,
La bouche retirée et la vue obscurcie,
35 Que la peau se ridant fait un objet d'horreur,[1872]
Crois que tu nommerais ton amour une erreur,
Et que sans plus songer à languir pour Sylvie,

---

ses stances : « Je me meurs tous les jours en adorant Sylvie », *op.cit*, volume 1, p. 42 et Benserade, « Paroles pour un air *», op cit*, p. 53 : « dédaigneuse Silvie », et même Scarron : voir sa chanson, in *Poésies diverses*, tome II, Paris, Didier, 1960, p. 154.

[1866] Sarasin souligne dans ces vers, par les termes « fable » et « mentir », les stéréotypes dans l'expression poétique de l'amour et les hyperboles.

[1867] L'obsession de la mort, manifestée dans ce poème, disparaîtra ensuite de l'œuvre de Sarasin. L'on entend ici des échos ronsardiens (« sonnets pour Hélène, II, XLIII). Sur le thème du temps vorace, voir *Les métamorphoses*, XV, 234, p. 486-487 (in Ovide, *Les Métamorphoses*, édition présentée et annotée par Jean-Pierre Néraudau).

[1868] On retrouve ce prénom dans un sonnet de Sarasin et dans son poème *Le Voyage*. Ce nom de fleur, que l'on trouve évoqué dans *Les Fastes* d'Ovide, au livre IV, est aussi le nom d'une bergère de *L'Astrée*, que l'on retrouve souvent dans la poésie pastorale. (Voir, plus tardivement, *Tirsis et Amarante* de La Fontaine, livre VII, *op.cit*.) C'est aussi une couleur goûtée des précieuses : voir *Les Femmes savantes* de Molière, citant le madrigal de l'abbé Cotin : *Sur un carosse de couleur amarante, acheté pour une Dame*). D'autres poètes évoquent Amarante, comme Tristan l'Hermite dans *L'Innocente trompée*, *op.cit*., p. 19 ou Lalane, qui donne ce prénom à sa défunte femme.

[1869] Sarasin évoque parfois le terme « passion » dans ses poèmes d'amour, mais d'autres termes viennent contrebalancer la nuance d'excès dont le mot est chargé. Remarquons l'adjectif « tremblante » qui le qualifie, et ses ambiguïtés. L'on peut y voir un hypallage des émois de l'amoureux ou un synonyme de passion vacillante.

[1870] Dualisme hérité de Platon (Voir *Phédon* et *Phèdre*, pour l'ascension de l'âme après la mort).

[1871] Voir *Les Métamorphoses* d'Ovide, XV, p. 486 et suivantes.

[1872] La description concrète, et unique dans l'œuvre de Sarasin, d'un Macchabée, « objet d'horreur » et thème qui fera florès en poésie, est sans doute l'héritage de Villon et de Ronsard. Ce passage relève de l'écriture de la Vanité et du *Memento mori*.

Tu prendrais le dessein d'une meilleure vie.
Triste condition où le sort nous réduit,
40 Qu'il faille tous aller dans l'éternelle nuit :[1873]
Que les rois comme nous entrent au cimetière,
Car ils sont comme nous d'une vile matière,[1874]
Et que rien qu'un péché ne nous a rendus tels,
Car Dieu, comme on nous dit, nous eût faits immortels ;[1875]
45 Mais le maudit serpent trompa le premier homme,
Et portant son esprit à manger d'une pomme,
Par sa fragilité fit les diables hardis
À le venir tenter jusques au Paradis.[1876]
Si Dieu m'eût le premier plâtré sur son image [1877]
50 Si je ne suis trompé, j'aurais été plus sage ;
J'eusse mieux, ce me semble usé de ma raison,
J'eusse estimé ce fruit pire que du poison,
Et goûté les douceurs dont mon esprit se flatte[1878]
Sur les aimables bords de Phison et d'Euphrate ;[1879]
55 Mais je sens que mon feu cesse de m'animer,[1880]
Et déjà le soleil est bien loin de la mer.
Ce maître des neufs Sœurs [1881] avance en sa carrière,
Et dardant ses rayons à travers ma verrière,
Semble de nouveaux feux embellir l'univers,
60 Tant il prend de plaisir à lire tes beaux vers.
Car afin d'y répondre un peu plus à mon aise,
Ils sont près de mon lit placés sur une chaise
Où depuis qu'un valet est venu m'éveiller,
J'ai tracé ce discours dessus mon oreiller.[1882]

[1873] Réminiscences virgiliennes : chant VI (Enée aux Enfers) et chant XII de *L'Enéide* (mort de Turnus).

[1874] L'on trouve cette idée au chant II de *La Nature des choses* de Lucrèce.

[1875] Relevons l'expression « comme on nous dit », marquant une distance de Sarasin à l'égard du discours religieux.

[1876] Cette évocation de la Genèse paraît une récitation railleuse du catéchisme. Relevons l'ironie, semble-t-il, de l'expression « maudit serpent ». Voir le sonnet à Charleval*, infra*, p. 402-403, pour la réécriture de ce passage de *La Genèse*.

[1877] Reformulation burlesque du verset biblique de la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image ». Le verbe plâtrer est délibérément trivial et irrévérencieux.

[1878] Eloge épicurien de la « raison » et de l' « esprit », plaisirs que Sarasin oppose aux plaisirs de l'amour. Voir la *Lettre à Ménécée* d'Epicure (IVème siècle avant J.C), traduite par Pierre-Marie Morel, Flammarion, Paris, 2020.

[1879] Phison et Euphrate font partie des fleuves irriguant le jardin d'Eden dans la Genèse. Remarquons le traitement original de ce *topos* du *Memento mori.* À l'inverse de Ronsard, qui dans son « *sonnet pour Hélène* » oppose au vieillissement et à la mort inéluctables l'immortalité de ses vers et de sa gloire, Sarasin envisage la disparition de son œuvre. Il termine son poème plaisamment, en imaginant une réécriture de la Genèse, où, nouvel Adam « *replâtr(é)* » à l'image de Dieu, il ne céderait point à la tentation. Il faut y voir un peu d'ironie, dans les vers d'un poète amateur de femmes, mais aussi un refus de la passion et une conception plus légère des rapports amoureux.

[1880] Image du feu de l'inspiration.

[1881] Périphrase désignant Apollon, maître du cortège des Muses.

[1882] Allusions sans doute à un voyage, effectué lorsque Sarasin était au service du comte de Chavigny. Comme dans certaines épîtres, Sarasin aime évoquer les circonstances d'écriture du poème : bord de mer, aube, une verrière… La fin du poème, coïncidant avec l'arrivée de l'aube, fait songer aussi à la fin de l'églogue *Daphnis*.

Discours III

Qu'il est né pour aimer[1883]

Il est vrai, j'aime, Alcandre, et, loin de m'en dédire,[1884]
Je n'ai plus de bonheur qu'en l'amoureux empire.[1885]
Isménie [1886] est l'objet qui me tient arrêté,
Ses fers sont plus charmants que n'est la liberté ; [1887]
De cette passion vient l'aise de ma vie,
Et les autres plaisirs ne me font point d'envie :
Qu'un avare vieillisse en amassant de l'or,
Je verrai sans désir ses soins et son trésor ;
Qu'un soldat dans les coups aille chercher la gloire,
Il ne me verra point envier sa victoire,
Je lui souhaiterai des lauriers toujours verts,
À l'épreuve du foudre et des plus longs hivers ;
Même j'aurai de quoi mépriser la couronne,
Sachant que la Fortune [1888] est celle qui la donne :
Qui fait tout pour régner a le cœur abattu
Et n'a connu jamais l'honneur ni la vertu.[1889]
La Nature nous rend égaux en la naissance,
La force a parmi nous introduit la puissance,
L'insolence et l'orgueil ont fait les conquérants,
Et tous les premiers rois ont été des tyrans.
Pour moi, grâces au ciel, dedans mon aventure
Je suis les mouvements qu'inspire la Nature,
L'Amour qui la conserve a bâti ma prison,
Et les suivre tous deux, c'est suivre la raison :[1890]
Quelqu'un dirait ici que tout aime en ce monde,
Que le ciel amoureux rend la terre féconde,
Que le puissant effet de cet embrasement
Echauffe les poissons dans l'humide élément,
Que l'amour fait gémir la triste tourterelle,[1891]

[1883] Réminiscence de l'ode XIV d'Anacréon : « Mon destin est d'aimer », qui évoque aussi Cupidon, « Amour ».

[1884] Alcandre désigne peut-être Charleval, ami de Sarasin. Malherbe aussi a écrit des stances *Pour Alcandre*, (Alcandre désignant Henri IV) in Malherbe, *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972, p. 128 à 136 et p. 175 à 177. L'on trouve aussi ce personnage dans *La Jérusalem délivrée*, chant 3, p. 86.

[1885] On trouve dans *Air B.D.B*. l'expression « empire d'amour », *infra*, p. 235.

[1886] Seule occurrence dans les poèmes de Sarasin, de ce prénom féminin, associé au roman d'Eustathe Macrembolite, auteur byzantin du XIIème siècle : *L'Histoire d'Hysmine et Hysminias*. En 1625, G. Colletet en offre une traduction : *Le Roman d'Ismène et d'Isménie*. Isménie désigne Mme de Longueville, selon Victor Cousin, dans une nouvelle, *Histoire d'Agésilan et d'Isménie*, contenue dans un *Recueil Conrart,* évoquant les amours de Mme de Longueville et de Maurice de Coligny. Voir Victor Cousin, *Mme de Longueville : études sur les femmes illustres et la société du XVIIème siècle*, Paris, Didier et compagnie, 1869, p. 257.

[1887] Paradoxe conventionnel de la poésie amoureuse. Voir aussi l'élégie *Le Changement de Thyrsis, à Damon*, *infra*, p.454-459. Voir *Elégie* deThéophile de Viau : « Je hay la liberté, j'ayme la servitude », in *Œuvres poétiques* de Théophile de Viau, p.90.

[1888] La Fortune et son caractère instable sont mentionnés aussi dans *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.299 et le sonnet *Pour Madame de Longueville étant à Stenay* : « La fortune et l'amour… », *infra*, p.498.

[1889] Ces discours familiers sont à bien des égards une sorte de manifeste de Sarasin, de programme poétique et de règles de vie. Ni l'argent, ni la guerre, ni le pouvoir ne sont à l'horizon de ses projets. Le vers 16 fait peut-être allusion au *Prince* de Machiavel et à toutes les compromissions que suppose l'exercice du pouvoir.

[1890] Les notions de « Nature » et de « Raison » font référence à la philosophie épicurienne.

30 Et traduirait l'*Aminte* et le *Pasteur fidèle*.[1892]
Moi je ne le saurais [1893]; et n'ai pas le dessein
De te louer un dieu qui règne dans ton sein,[1894]
Aussi suis-je assuré que sans blâmer ma flamme,
Tu souffriras qu'Amour soit maître de mon âme,
35 Qu'Isménie en ses fers tienne ma liberté,
Et que jusqu'à la mort j'adore sa beauté.[1895]
Certes cette beauté mérite qu'on l'adore,
Ce n'est pas qu'elle soit le Soleil ou l'Aurore,
Ni que tous ses appas se trouvent embellis
40 De perles, de corail, de roses ou de lis.
Ces louanges, jadis de nos auteurs prisées,
Ont enfin tant servi qu'elles se sont usées ;[1896]
Ton raisonnable esprit en serait rebuté,
Et ne souffrirait plus cette vieille beauté,[1897]
45 Il suffira de dire en peignant cette belle,
Qu'il n'est rien de charmant qui ne se trouve en elle.
Juge un peu maintenant, ne suis-je pas heureux
D'en être autant aimé, que j'en suis amoureux ?
Car après ses rigueurs et son indifférence,
50 Son cœur est à la fin le prix de ma constance,[1898]
La grandeur du plaisir que je goûte à l'aimer
Se peut bien ressentir et non pas exprimer.
On ne peut raconter cette secrète joie
Qui des yeux par les yeux dedans nos cœurs s'envoie ;
55 Ces mots pleins de douceur, ces soupirs languissants,
Ces transports dont la force enchante tous nos sens,
Et cette paix qui suit un peu de jalousie,[1899]

[1891] Ces derniers vers font écho au livre premier du *De Rerum Natura* de Lucrèce, qui fait l'éloge de la philosophie épicurienne et annonce le *Discours de morale sur Epicure* de Sarasin, certainement écrit en 1645. On y trouve aussi des échos de la tirade de Daphné à l'Acte I de *L'Aminte* du Tasse : « …oy pres de ce ruisseau / la genisse apelant son amoureux toreau / voy comme le pigeon avec plaisir caresse / Et de l'aisle et du bec sa mignarde maistresse (…) Les monstrueux poissons qui nagent dans ses ondes / Sentent du Dieu d'amour les blesseures profondes… »

[1892] L'*Amint*e est une pastorale du Tasse (1544-1595), dont les principaux personnages sont l'amour déguisé en berger, Sylvie, la maîtresse d'Aminte, Tirsis, le confident d'Aminte et Daphné la compagne de Sylvie. Le *Pasteur fidèle* est une pastorale en forme de tragi-comédie que Guarini a écrite pour rivaliser avec son ami le Tasse. Ces deux pastorales eurent un grand succès en France au 17ème siècle. Amyntas est aussi un personnage des *Bucoliques* de Virgile. Et dans *L'Astrée*, Aminte est une bergère que Céladon, amoureux d'Astrée, a feint de courtiser pour plaire à ses parents, et cause de discorde entre les amants. (Aminte est tantôt un personnage masculin, tantôt un personnage féminin.)

[1893] *Topos* de modestie et prétérition.

[1894] Les dieux de la mythologie pour Lucrèce n'existent pas, si ce n'est dans l'imagination de l'homme.

[1895] Les vers 33, 34 et 35 font écho aux vers 3, 4, 5 et les amplifient.

[1896] Allusions aux métaphores pétrarquistes qu'affectionnent les poètes de la Pléiade, desquels il convient de s'éloigner pour s'adapter au goût mondain.

[1897] Ces réflexions de Sarasin sur le style sont à mettre en parallèle avec le dialogue du poète et de Calliope. (*Ode de Calliope, infra*, p. 434-446). Opposition entre les anciens (qu'ils soient pétrarquisants ou ronsardisants) et les modernes (Malherbe).

[1898] C'est sans doute le seul poème où il soit question de réciprocité en amour. D'autres poèmes évoqueront la réciprocité dans l'infidélité.

[1899] Réflexion sur les limites de la poésie et du langage pour rendre compte de l'immatériel, du langage silencieux des cœurs.

Donnent plus de plaisir que ne fait l'ambroisie :[1900]
O de tant de douceurs aimable souvenir,
60 Je m'abandonne à vous, venez m'entretenir.[1901]

Discours IV

Il parle de la jalousie et des manières d'aimer[1902]

Ne t'en offense point, excuse-moi, de grâce :
Lorsque tu vois Phyllis,[1903] je me sens tout de glace.
Ce n'est pas que ton cœur me puisse être suspect,
Ni que pour la vertu je manque de respect ;
5 Ta fidèle amitié me fut toujours connue,
Et j'ai vu mille fois ton âme toute nue.
Mais, étant si bien fait, tu peux, sans y penser,
Me dérober Phyllis, ou du moins la blesser.
Ton humeur complaisante a d'invisibles charmes
10 Qui forcent tous les cœurs à lui rendre les armes ;
Ton esprit est galant, tu parles aisément,
Et ta prose et tes vers coulent facilement.[1904]
Ton procédé discret, ta façon agréable,
Ton entretien civil et ta personne aimable,
15 Te faisant désirer, font connaître en effet
Que l'on se peut passer d'un rival si bien fait.[1905]

[1900] L'amour est défini ici comme un plaisir divin. L'ambroisie est la nourriture des dieux, qui les rend immortels.

[1901] Sarasin s'adresse parfois à ses pensées personnifiées, comme Tristan : « Pensers, chers confidents.. ». Voir Les *Amours* de Tristan l'Hermite, p. 34.

[1902] Sarasin cite un passage de ce discours dans son dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* (1647) et en parle comme des vers anciens. Alcandre pourrait être Charleval et Phyllis Mme de Motteville (Mademoiselle Bertaut), qu'il fréquentait entre 1639 et 1643. Femme de lettres française, nièce du poète Jean Bertaut, fille d'un gentilhomme de la chambre du roi, première femme de chambre et confidente d'Anne d'Autriche à la mort de Louis XIII, elle a été mariée au président de la chambre des comptes de Normandie, Nicolas Langlois, âgé de 80 ans alors qu'elle en avait 18, et a été veuve 2 ans plus tard.

Ce discours, aux accents autobiographiques et didactiques, énonçant des théories au sujet de l'amour, a pu être inspiré par *l'Art d'aimer* d'Ovide. Le poète se dépeint ici en amoureux et en ami sincère, et en jaloux modéré, avant de faire le portrait de différents types d'amoureux. Il expose les raisons, la nécessité et les limites de la jalousie. Voir les stances sur le même thème, *infra*, p.274.

[1903] Phyllis, orthographiée parfois Philis, ou Phillis, qui désigne sans doute Mme de Motteville, est un personnage mythologique évoqué dans *Les Héroïdes* d'ovide, traduites en vers français par Jean de Dieu Raimond de Boisgelin de Cucé, Philadelphie, 1784, épître II, p 9. Fille de Lycurgue, roi de Thrace, amoureuse de Démophon, fils de Phèdre et de Thésée. Lasse de l'attendre, elle se pend et se trouve changée en amandier. C'est aussi un prénom de bergère de pastorale, que l'on trouve dans les *Idylles* de Théocrite et les *Bucoliques* de Virgile, notamment la troisième Bucolique, où elle incarne l'aimée et l'amoureuse : « *Phyllida amo* ». Voir Les *Bucoliques, op. cit.*, p 72. Dans *L'Astrée*, elle est la bien-aimée du frère de Céladon, Lycidas. Nombreux sont les poètes du XVIIème qui donnent ce prénom à la femme aimée dans leurs textes. (Phyllis étant, étymologiquement, celle qui aime). Tout le monde connaît les vers d'Oronte dans *Le Misanthrope* : « Belle Phyllis, on désespère… » Voir aussi *Le Matin* de Théophile de Viau, *op. cit*., p. 29, où le visage de Phyllis est « semé de roses et de lys », ou *À Philis*, ode, p. 43, et stances, *À Philis*, p. 53. Voir aussi Tristan l'Hermite, op.cit. *Sur la colère de Phillis*, p. 43, et les stances, *Promesse à Phillis*, p. 53 ainsi que *L'absence de Phillis, élégie pour un roman*, p. 57, et G. de Scudéry, *op.cit*., sonnet *Phyllis dance la sarabande*, p. 20, mais aussi Voiture, *op.cit*. : « Belle Philis, adorable merveille », élégie, p. 13. Voir aussi La Fontaine, « le mal marié », livre septième : « De certaines Philis qui gardent les dindons. ».

[1904] Idéal du style « naturel », tel qu'il est dépeint dans le *Discours I*.

[1905] Ce portrait d'un ami est aussi un autoportrait déguisé.

Phyllis, comme tu sais, honore ton mérite.
D'ailleurs de son amour cette belle s'irrite.
Ce n'est pas qu'elle n'ait quelque estime pour moi,
20 Mais pour ma passion elle manque de foi.
Quelque chose qu'Amour en ma faveur lui die,
Elle prend mes discours pour une comédie,
Et croit assurément que ma fidélité,
Et la puissante ardeur que donne la beauté,
25 Et cette passion qu'on a pour son servage
Ne sont pas des vertus qui soient à mon usage.
Afin de la guérir d'un tel aveuglement,
Sans attendre le temps qui va trop lentement,
Je voudrais qu'elle lût jusqu'au fond de mon âme
30 Pour y bien découvrir son image et ma flamme.[1906]
Elle y verrait un cœur qui ne saurait trahir
Les mouvements qu'il sent d'aimer ou de haïr ;
Ma raison ni mon front n'ont point d'hypocrisie,
Et tu le vois assez par cette jalousie.
35 Un autre, plus discret, de peur de te fâcher,
Aurait bien tout son soin à te la bien cacher,
Ou peut-être, emporté d'une mauvaise honte,
Il eût cru t'offenser s'il t'en eût rendu compte.
Cette honte jamais encore ne me prit,
40 Et je n'ai jamais craint de fâcher ton esprit.
Moi-même contre moi je serais en colère
Si j'avais des pensers qui te pussent déplaire ;
Mais, selon l'amitié qui ne doit rien cacher,
Je n'en découvre aucun qui soit à reprocher.[1907]
45 Plût au ciel que Phyllis pût enfin me connaître !
Je serais, cher ami, moins à plaindre peut-être,
Elle me traiterait comme on traite un amant,
Ou du moins sa rigueur finirait mon tourment.
Car alors, si sa main me dénouait ma chaîne,
50 Je crois que la raison me tirerait de peine ;
Mon cœur si maltraité sortirait de prison,
Et même le mépris aiderait ma raison.[1908]
Jamais jusques au bout le sage ne se lie
Et de sa passion ne fait point sa folie ;
55 Dès qu'il voit son désir tout à fait rebuté,
S'il aime plus longtemps, c'est une lâcheté.[1909]
Il faut se délivrer en perdant l'espérance,
Et ne pas affecter une sotte constance ;
Celui qui perd son temps à pleurer vainement
60 Est indigne d'avoir un plus doux traitement.
Voilà ce que je crois ; mais, sans être incommode,
J'approuve qu'ici-bas chacun aime à sa mode ; [1910]

[1906] Portrait du poète en amoureux sincère. On le verra, dans d'autres poème , faire profession d'inconstance et privilégier la « comédie » (v 22) d'amour.
[1907] Profession de foi d'amitié sincère.
[1908] *Topos* de la « rigueur » de la dame et de la prison d'amour.
[1909] Eloge épicurien du plaisir et de la mesure, loin des excès de la passion amoureuse.

Je sais bien que l'amour ne veut point de leçons [1911]
Et qu'il est des amants de toutes les façons.[1912]
65 J'en connais un certain qui veut qu'on le rebute,[1913]
Qui contre les dédains est toujours à la lutte,
Qui bannit son désir dès qu'il devient aisé,
Et qui ne peut souffrir d'être favorisé.[1914]
L'autre, comme un enfant auprès de sa maîtresse
70 Se nourrit du plaisir de la moindre caresse,
S'estime plus heureux d'obtenir un ruban
Que s'il avait conquis l'empire du Turban.[1915]
Cet autre, dont partout la présence importune,[1916]
Veut pourtant qu'on le pense homme à bonne fortune.[1917]
75 Mais celui que tu sais est bien plein de fureur ;
Dans les discours communs ses serments font horreur,[1918]
Son abord est funeste et sa mine farouche ;
Toujours mille soupirs lui sortent de la bouche,[1919]
Mais les soupirs qu'il donne à quelque objet vainqueur [1920]
80 Sont poussés de la rate et non pas de son cœur ;[1921]
Si parfois son humeur lui provoque le rire,
Son mauvais entretien devient encore pire,
Sottement il s'obstine à paraître plaisant
Et fait souffrir la gêne à son esprit pesant ;
85 Son sens embarrassé ne produit rien qui vaille ;
Il s'admire pourtant toutes les fois qu'il raille
Et, si l'on ne rit point, il est plus étonné
Qu'un pauvre criminel qu'un juge a condamné.
Je n'aurais jamais fait si je voulais dépeindre
90 Les sentiments de ceux qu'Amour force à se plaindre,
Des vains, des inconstants, des chagrins, des jaloux,
Quoique ce dernier nom leur soit commun à tous.[1922]
Moi-même je te montre, en faisant cette plainte,
Que d'un si mauvais mal je me sens l'âme atteinte.
95 Mais je ne me plains point d'un semblable défaut ;

[1910] Sans l'exorde sur la sincérité, ce vers pourrait se lire comme une apologie de la légèreté et de l'inconstance.
[1911] Les vers 63 à 79 sont cités dans le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, *op.cit*. avec les variantes mentionnées ci-dessous.
Variante de ce vers : n'aime point les leçons,
[1912] Variante dans *Poésies choisies* : Et qu'on voit…
[1913] Var. *op.cit*. : J'en connais un si fou qu'il veut…
[1914] Var. *op.cit*. : Qui ne saurait souffrir d'être favorisé / Et qui hait son désir dès qu'il devient aisé.
[1915] La Turquie, sans doute.
[1916] Var. *op.cit* : Celui-ci…
[1917] Var. *op.cit*. : Veut pourtant qu'on l'estime…
[1918] Var. *op.cit*. : Dans ses moindres discours…
[1919] Var. *op.cit.* : Mille profonds soupirs s'exhalent de sa bouche.
[1920] Var. *op.cit*. : à l'objet son vainqueur.
[1921] Var. *op.cit*. : de sa rate. Ce portrait annonce *Le Misanthrope ou l'atrabilaire amoureux*, de Molière.
[1922] Le passage qui précède semble annoncer *Les Caractères* (1688) de La Bruyère, qui sera d'ailleurs précepteur du petit-fils du grand Condé, comme Sarasin était le familier de Condé, de son frère (le Prince de Conti) et de leur sœur, Mme de Longueville. En effet, Sarasin nous offre ici une belle galerie des types d'amoureux ou de jaloux. Voir le chapitre « *Des Femmes* » dans *Les Caractères*, *op.cit*., p.175.

Qui n'est un peu jaloux n'aime point comme il faut.
Je ne te parle point de cette peste infâme
Qui jette son venin sur la plus belle flamme,
Qui porte dans ses mains les fers et les poisons,
100 Et désole la paix et l'honneur des maisons ;
Ce monstre fait souvent d'innocentes victimes,
Envoyé des enfers pour châtier nos crimes.[1923]
Les destins, en naissant, me traitèrent bien mieux ;
N'ayant rien dans l'esprit d'aigre ou de furieux,
105 Je n'ai jamais rendu de femme misérable,
Et je suis, ce me semble, un jaloux fort traitable.[1924]
Si d'un si mauvais mal j'ai quelque sentiment,
C'est que je veux aimer trop délicatement ;
Je ne saurais souffrir un amour négligé,
110 Ni les distractions d'une âme partagée.
Je voudrais qu'en aimant on n'eût point de loisir
D'aller chercher ailleurs la joie et le plaisir,
Qu'un esprit s'entretînt du bonheur de sa flamme,
Et que l'objet aimé fît tout le bien de l'âme.[1925]
115 Si je puis jamais voir ma Phyllis à ce point,
Alors je te promets de ne me plaindre point.
Cependant, prends mieux garde, en voyant cette belle,
D'être moins attaché que tu n'es auprès d'elle,
De crainte que ses yeux, si charmants et si doux,
120 Ne te fissent amant comme ils m'ont fait jaloux.

Discours V

Le conseil des absents

Deux de vos serviteurs qui, loin des bords de Seine,
Suivent le roi Louis avec beaucoup de peine,[1926]
Vous donnent par ces vers un bonjour qu'ils n'ont pas ;
Plus tristes que n'est Flotte [1927] en un mauvais repas,
5 Ils pleurent sans cesser votre absence cruelle
D'un ton aussi piteux que fait Polichinelle,[1928]
Et sont prêts d'enrager seulement pour ce point
De voir que leur douleur ne les amaigrit point.

[1923] Personnification de la jalousie en monstre vengeur.
[1924] Autoportrait et confession autobiographique. Sarasin se représente en amoureux modéré, avec une once d'autodérision.
[1925] Déclaration de sincérité en amour.
[1926] Allusion sans doute à un voyage que Sarasin fit à la suite du ministre Chavigny accompagnant Louis XIII, et de leur séjour à Grenoble du 19 septembre au 13 octobre 1639 et à Lyon du 13 au 25 octobre. Ce discours familier qui s'adresse à trois parisiennes a des accents autobiographiques, comme en témoignent les premiers vers, et l'évocation de la vie théâtrale parisienne. Sarasin fréquentait les salles de théâtre et regardait aussi les spectacles de rue. Voir aussi à ce sujet l'épître *À M. le Comte de Fiesque, infra*, p. 497-402 : d'ailleurs ce discours familier, qui tend vers la gazette (derniers vers) et prodigue des conseils aux jeunes beautés, ressemble à une épître.
[1927] Epicurien, ami de Maynard, Chapelain, Scarron, Balzac.
[1928] Personnage de la *commedia dell' arte*.

Pour vous, objets charmants, à qui Dieu fait la grâce
De voir, quand il vous plaît, Samaritaine en face,[1929]
Et qui sur le Pont-Neuf pouvez, quand il vous plaît,
Assister aux discours de (ce bon Jodelet),[1930]
Ou le voir, s'il vous plaît, touché de repentance,
Aux fameux carrefours prêchant la pénitence,
Ou, près du roi de bronze [1931] en Tabarin [1932] planté,
D'un grand tas de badauds en silence écouté,
Les amusant souvent de pieuses sornettes,
Rembarrer les chanteurs et les marionnettes ;
Vous, dis-je, beaux objets, goûtez bien le plaisir,
Puisque vous en avez et l'âge et le loisir.
Circène,[1933] dont l'esprit, la voix et le visage
Emportent sur nos cœurs un égal avantage,
Gardez-vous bien d'aller aux champs pour voir bâtir,
Car ce n'est point un lieu propre à vous divertir ;
Faites, pour l'empêcher, d'une feinte hardie
Jusques à la Toussaint filer la maladie,
Et, si le sieur Guenaut [1934] est de vos favoris,
Qu'il mette en *recipe* [1935] le séjour de Paris.
Pour vous, belle, prudente et sage Polynice,[1936]
À qui l'on doit respect et très humble service,
Voyez, quand vous voudrez, ces amants sérieux
Qui ne demandent rien qu'un regard de vos yeux ;
Considérez pourtant si cela vous peut nuire
De les entretenir en les allant conduire.
Ces gens à grand castor,[1937] ces Sénèques français,[1938]
Gardant dans leurs propos nombre, mesure et poids,
À tout ce que l'on fait veulent la même chose,
Et leur sévère humeur met partout de la glose.
Enfin, jeune beauté qu'on nous voit adorer,
Qui nous faites souffrir sans nous faire espérer,
Puisque vous nous blessez d'une atteinte mortelle,

[1929] La Samaritaine : fontaine construite sur le Pont-Neuf, qui était surmontée d'un monument représentant la scène de l'Evangile de Saint Jean, 4. Au-dessus de la statue, un carillon jouait des airs les jours de fête.

[1930] Entre parenthèse : hypothèse que nous formulons pour remplacer les vers supprimés à l'impression. Jodelet : comédien français, mentionné par Sarasin, dans d'autres poèmes.

[1931] Statue d' Henri IV.

[1932] Tabarin (1584-1626) : bateleur, comédien du théâtre de foire.

[1933] Personnage de *L'Astrée*. Bélisard lui remet des billets d'Alcandre, alors qu'elle est alitée.

[1934] François Guenaut, médecin de Paris le plus consulté pendant la première moitié du 17ème siècle, reçu docteur en 1615, choisi comme premier médecin par le prince de Condé puis par Anne d'Autriche, appelé en juin 1658 auprès de Louis XIV, gravement malade à Calais. Boileau fait allusion à Guenaut dans sa sixième satire, *Les Embarras de Paris*, 1660 : *« Guenaut sur son cheval en passant m'éclabousse*. »

[1935] Terme médical : Ordonnance avec le remède. Les ordonnances commençaient par ce terme en abrégé.

[1936] Dans la mythologie grecque, Polynice est un prénom masculin. C'est le nom d'un des fils d'Œdipe. Ici, Polynice est un personnage féminin. L'étymologie suggère, non sans ironie puisque Polynice est « sage » et « prudente » ses nombreuses (poly) conquêtes (nice : victoire)…

[1937] Chapeau en poil de castor.

[1938] Notons les termes dépréciatifs avec lesquels Sarasin évoque les stoïciens, « *Ces Sénèques* », de « *sévère humeur* », lui qui a une prédilection pour la philosophie épicurienne, (sans pour autant opposer ces deux philosophies de façon manichéenne.)

Devenez plus crédule, et soyez moins cruelle.
Surtout, auparavant que la rude saison
Vous force auprès du feu de garder la maison,
45 Et que, votre grossesse étant toute publique,
Vous portiez devant vous un ventre d'hydropique,[1939]
Le moins que vous pourrez demeurez au logis,
Et le laissez garder à Monsieur de ***.[1940]
Mais, afin que la muse en ce lieu vous assemble,
50 Allez vous promener vous trois souvent ensemble,
Au dehors de Paris faites cent mille tours,
Et poussez le plaisir du reste des beaux jours.
Ayez toujours sur vous quelque bonbon en poche ;
Que Perrot et Quentin [1941] visitent la basoche ; [1942]
55 Evitez la famille, et vous ressouvenez
Que le plaisir dépend des gens que vous menez,
Que le parfait Alcandre [1943] et l'enjoué Lysante [1944]
Rendront la promenade agréable et plaisante,
Et qu'enfin tous vos jeux doivent être mêlés
60 D'un peu de souvenir des pauvres exilés,
L'un desquels est un saint d'une seule syllabe,[1945]
L'autre, étant vrai Normand, a le nom d'un Arabe.[1946]

1636

Sur les armes de M. Rouxel,[1947]
Gravées sur son Tombeau,
Qui sont de trois couronnes de Laurier

Passant, je t'apprends une chose :
Dans ces armes l'on met exprès,

[1939] Hydropisie : pathologie caractérisée par la rétention d'eau.

[1940] M. de Brégis, sans doute, (père de Mme de Belesbat) dont la femme Charlotte Saumaize de Chazan, comtesse de Brégis ou de Brégy (1619-1693), dame d'honneur de la reine Anne d'Autriche, avait de fréquentes grossesses. (Voir Tallemant des Réaux, *op.cit*., tome II, p. 406.) Dans la querelle des sonnets, en 1649, elle prit le parti de Benserade. Ses œuvres ont été imprimées sous le titre : *Lettres et poésies de Madame la comtesse de B*, Leyde, 1666. Tallemant de Réaux nous apprend qu'elle était « coquette en diable » mais que ses grossesses avaient gâté sa beauté.

[1941] Prénoms populaires désignant sans doute des étudiants.

[1942] Corporation de juristes et d'étudiants juristes, existant depuis le Moyen Âge. Il arrivait que les membres de la Basoche, à l'occasion des rassemblements, jouent des soties, des farces…

[1943] Voir la note 1884.

[1944] Peut-être Charleval et Benserade. Lysante est un poète dans la comédie d'Antoine Mareschal : *Le Railleur ou la Satyre du temps*, Paris, Toussainct Quinet, 1638. Clorinde, évoquée dans certains poèmes de Sarasin, y joue aussi un personnage.

[1945] François d'Espinay peut-être, marquis de Saint Luc.

[1946] Plaisante allusion du poète à son propre nom.

[1947] Jean Rouxel : professeur d'éloquence et de philosophie à l'université de Caen, mort en 1586. Son second recueil de poèmes latins, *Joannis Ruxelii…Poemata, hac secunda editione in meliorem ordinem digesta et aucta*, Caen, Adam Cavelier, 1636, contient un recueil de pièces en vers et prose où l'on trouve cette épigramme avec la signature I. Sarrazin de Caen.

Puisqu'Apollon ici repose,
Des lauriers au lieu de cyprès.[1948]

Stances à une Dame à qui l'on avait donné le nom de Lionne [1949]

Reine des animaux, adorable lionne,[1950]
Dont la douce fureur ne fait mourir personne,
Si ce n'est que l'Amour se serve de vos yeux,
Enfin vous éclairez nos vallons de Mézières [1951]
De ces vives lumières
Que le grand Chapelain a mises dans les cieux.[1952]

Nos moutons, épandus tout le long du rivage,
Sans frayeur devant vous reposent à l'ombrage, [1953]
Cependant que l'Amour nous oblige à chanter,
Et nous vous regardons avec si peu de crainte
Qu'on peut dire, sans feinte
Que les chiens du troupeau cherchent à vous flatter.

Aussi n'êtes-vous pas de ces monstres d'Afrique
Dont la faim, aux pasteurs comme aux bêtes tragique,
Fait des déserts affreux de ces lieux étrangers ;
Ils marchent altérés de sang et de carnage,
Et, poussés de leur rage,
Ils désolent les parcs des numides [1954] bergers.

Souvent avecque vous, le long de nos bruyères,
La nymphe de Clermont et celle de Mézières [1955]

[1948] Le laurier et le cyprès sont les symboles, respectivement, de la poésie et de la mort. Voir les stances *Il ne peut écrire que d'amour*, *supra* p. 191-192. Sarasin utilise souvent la symbolique des arbres : L'Olivier (La Paix), les Myrtes etc.

[1949] *Nouvelles œuvres*, Paris, Barbin, 1674. Titre du poème dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : *à Melle de Paulet, à qui on donne le nom de lionne.* Voiture a composé des poèmes en son honneur : sonnet XX, p.69, chanson XXVII p.83, XXVIII, p.85, XXXI p.92 et XXXV p.112, in *Poésies* de Vincent Voiture, édition critique de Henri Lafay. Voir aussi *La Métamorphose d'Angélique en Lionne*, de Chapelain, in *Poésies choisies*, Vème partie, Paris, de Sercy, 1666. Ces stances de Sarasin sont formées de six sizains d'alexandrins et d'un hexasyllabe, avec des rimes suivies et embrassées. Ce poème prend le prétexte d'un éloge de Melle Paulet pour déployer l'univers bucolique qu'affectionne Sarasin, empreint de réminiscences virgiliennes. Voir ses églogues.

[1950] Melle Paulet devait à sa chevelure ce surnom de « lionne ».

[1951] Mézières-en Drouais, près de Dreux : propriété de la famille de Clermont-d'Entragues, avec laquelle Melle Paulet était intimement liée. D'ailleurs Melle Paulet trouvera la mort auprès de Mme de Clermont qu'elle avait rejointe en Gascogne, à l'automne 1650. Voir la lettre de Sarasin à Melle de Scudéry du 30 décembre 1650, in *Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p. 478.

[1952] Allusion au vers de Chapelain : « Je suis la lionne des cieux », in *Métamorphose de la Lionne*, *Poésies choisies, Vème partie,* Paris, de Sercy, 1666.

[1953] Var. *Recueil Conrart*, n° 4124 : *sans craindre*. Sarasin file la métaphore animalière, qui lui permet de renouer avec la tradition bucolique, qui lui est chère.

[1954] Bergers semi-nomades d'Afrique du Nord. Sarasin tisse son poème par association de pensée : lionne-Afrique-Bergers de Numidie.

[1955] Françoise-Louise de Clermont, l'une des deux filles du baron de Clermont-d'Entragues, qui épousa le marquis d'Avaugour en mars 1647 et Marie de Mézières. Poème antérieur au mariage de la première.

Sous des ombrages verts évitent les chaleurs,
Et mettent tous leurs soins à faire une couronne,[1956]
Qui plaise à leur Lionne,
De tout ce que la terre a de plus belles fleurs.

Le sage Palémon,[1957] qui des choses futures
Est cru n'ignorer point les moindres aventures,
Disait, parlant de vous, s'il m'en peut souvenir :
Adorons la Lionne, elle est chère à Diane,[1958]
Et si quelque profane
Lui refuse des vœux, le ciel le doit punir !

Il dit, et tout soudain notre troupe rustique,[1959]
Aise de vous louer, fit entendre un cantique
Que je réciterais dessus mes chalumeaux ;[1960]
Mais les ombres déjà des plus hautes montagnes
Descendent aux campagnes,[1961]
Et partout les bergers retournent aux hameaux.

1637

Ode [1962]

Toi qu'on n'a jamais appelée
Dans les poétiques douceurs
Quoique du couvent des neuf sœurs,
Euterpe, vieille dessalée,[1963]

[1956] Var. *Recueil Conrart*, t. XIX, n°4124 : tout leur soin.

[1957] Var. *op.cit*. : Le sage Ménalcas. Palémon est un berger des *Bucoliques* de Virgile. On le retrouve dans l'églogue de Sarasin, *Orphée*.

[1958] Divinité de la nature sauvage et des forêts, déesse chasseresse, déesse de la chasteté et de la lune, sœur d'Apollon.

[1959] Cette formule : « Il dit, et », annonçant la fin du discours du berger, et la description bucolique finale, fait écho à la fin d'*Orphée* (« Ainsi dit… »). C'est une expression récurrente dans *L'Enéide*.

[1960] Flûte de berger. Affirmation, par Sarasin, du lien fort de sa poésie avec la poésie bucolique virgilienne.

[1961] Virgile, *Première Bucolique*, dernier vers : *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae*, in Virgile, *Bucoliques. Géorgiques*, Paris, Gallimard, 1997, p.56. Voir aussi les derniers vers de l'*églogue* de Sarasin, « Daphnis… », où l'on retrouve la rime « chalumeaux / Hameaux », où il est question de l'aube, et non du crépuscule.

[1962] *Nouvelles Œuvres*, *op.cit*. Cette ode, qui parodie à la fois Voiture et Neufgermain, fait référence aux vers de Voiture, écrits en 1630, à la mode de Neufgermain : LXXXI, LXXXII, LXXXIII, LXXXIV de l'édition des *Poésies* de Voiture, publiées par Henri Lafay. En effet, le violon dont il est question dans les vers de Voiture est destiné « Au beau Monsieur de Neufgermain ». Voir aussi *La Pompe funèbre* de Sarasin, *infra*, p. 429. La Fontaine écrivit aussi en 1688 des *« Stances à la manière de Neufgermain sur la prise de Philisbourg »*, où chaque rime forme une syllabe du mot Philisbourg, procédé prisé par Neufgermain. Voir *Œuvres* de La Fontaine, Paris, Lefèvre, 1827, p.242.

[1963] Euterpe est la muse de la musique, représentée avec une flûte et une couronne de fleurs. Sarasin s'inspire peut-être ici d'un poète normand, Robert Angot de L'Eperonnière, qui dans ses *Nouveaux satires et exercices gaillards* a composé des poèmes burlesques sous l'égide d' « Euterpe ou la muse épineuse ». Parmi ces poèmes, on trouve des contre-éloges à de vieilles femmes, un blason irrévérencieux du « cul », un poème à

5 Sus, [1964] apporte-moi ton bedon,[1965]
Avec quoi, chantant guéridon,[1966]
Tu fais danser sur le Parnasse
Tous les courtisans d'Apollon,[1967]
Quand ce vieux jeune dieu se lasse
10 De jouer de son violon.[1968]

Ce n'est pas pour dire l'histoire
D'Ossa monté sur Pélion,[1969]
Ni du jour où Deucalion
Fut seul qui se garda de boire ;[1970]
15 Mais, pour entonner avec art
La louange d'un gros homard,[1971]
J'ai besoin d'une muse habile,
Autant qu'en eurent autrefois
Les feux sieurs Ovide et Virgile
20 Pour un moucheron et des noix.[1972]

Bacchus, un poème au sujet *« Du mariage d'un vieillard et d'une jeune Damoiselle ».* Voir Angot de l'Eperonnière, Robert, *Les nouveaux satires et exercices gaillards*, Paris, Lemerre, 1877, p. 159 et suivantes. Sarasin imite aussi le ton irrévérencieux du « bon gros Saint Amant », dans son poème *La débauche*, *op. cit.* p. 79 : « Nargue du Parnasse et des Muses, / Elles sont vieilles et camuses », ou dans *Le Melon*, où il fait une description burlesque des dieux, notamment de Momus, ou encore dans *Le tombeau de Marmousette*, p. 132 : « Il faut que ma triste musette, / O noble et divine catin ». Voir aussi Scarron, évoquant les « Muses crottées » dans son *Ode à Madame la Duchesse d'Aiguillon*, *op. cit*, p 91, et son poème *À la reine* : « Là, venez donc à moy, ma Muse, / Venez donc, ma petite camuse. », in Les *Œuvres de Monsieur Scarron*, Paris, chez Guillaume de Luyne, 1654, p. 341.

[1964] Formule d'exhortation.

[1965]Jouant sur le double sens du mot bedon (ventre / tambour), Sarasin décrit la muse Euterpe, de façon irrévérencieuse et burlesque, comme une vieille débauchée. Voici en effet la définition du « bedon » par Furetière : « Signifiait aussi autrefois un tambour. La punition des ribaudes à Paris était de les mener publiquement avec la flûte et le bedon jusqu'à leur asile du Heuleu avec un chapeau de paille, montées sur un âne, le visage tourné vers la queue qu'elles tenaient en main en guise de bride. » (Heuleu en Belgique). Sarasin songe peut-être au poème de Jean Desmarets : « Un jour les Muses débauchées / Voulant mettre un poète au jour / Prièrent Apollon d'amour / Qui les eût bientôt dépêchées, / Dans huit mois et quatre semaines / L'une un pied, l'autre fit la main, / Bref fut fait par neuf sœurs germaines / L'incomparable Neufgermain. » Ce poème est peut-être une satire des poèmes de Neufgermain. Le thème de l'ode burlesque à une vieille femme est présent dans le poème : « *Satyre contre une vieille*, *stances* », in *Poésies choisies*, troisième partie, Paris, de Sercy, p. 132 et dans le contre-éloge : *« Sur une laide, satyre* », in *Poésies choisies*, Vème partie, Paris, de Sercy, 1666, p.107 et 108 : « Sa taille hommasse, et fort hautaine / Assise sur deux gros piliers / Son cul plat, sa grosse bedaine / Font naître en moi mille brasiers. »

[1966] Apposition à « bedon », le tambour. Désigne un guéridon tambour, ayant la forme de l'instrument.

[1967] Sarasin fait ici une « parodie érudite », décrivant un « Parnasse burlesque », Alain Génetiot, *Poétique*, *op.cit*., p.216.

[1968] Allusion satirique aux vers de Voiture : « L'autre jour, le grand Apollon / Père du jour et de la gloire, / Tenait au ciel un violon / Marqueté d'ébène et d'ivoire. », in ballade *En faveur des Œuvres de Neuf-Germain*, LXXXI, *Poésies*, p. 169 à 172.

[1969] Dans la mythologie gréco-latine, les Géants avaient entassé le Mont Ossa sur le Mont Pélion pour gagner l'Olympe, lors de la lutte contre les Dieux

[1970] Allusion à la vertu de Deucalion, épargné du déluge par Zeus.

[1971] Cet éloge paradoxal du homard que se propose d'écrire Sarasin, avant d'en esquiver la rédaction par une dégustation (chute du poème), fait écho à celui de *La Pomme*, *infra*, p. 337 et au célèbre « melon » de Saint-Amant.

[1972] Une élégie du noyer (le *Nux*) est attribuée à Ovide, et un poème sur un moucheron (le *Culex)* à Virgile. Ainsi Sarasin justifie-t-il plaisamment sa louange héroï-comique « *d'un gros homard* », qui rappelle aussi *Le Melon* de

Quoi, vieille reine des camuses,[1973]
Tu me refuses ton secours ?
Il faut donc finir ce discours
Et dire serviteur aux Muses.
25 Damon,[1974] ce refus m'a surpris
Et troublé si fort les esprits
Que je ne saurais rien dire,
Sinon que tu veuilles songer,
N'ayant pas pu t'en faire rire,
30 Que je t'attends pour en manger.[1975]

Ode à Monsieur de Chavigny

Après la renonciation de M. le Duc d'Orléans avec le feu roi.[1976]

Eloigne ces tristes pensées
Et reprends le soin de ton luth,[1977]
Muse, nos frayeurs sont passées,[1978]
Et nous voyons notre salut.
5 Enfin cette fière menace
S'achève par une bonace [1979]
Que rien ne troublera jamais,

Saint-Amant et la « *lettre de la carpe au brochet* » de Voiture. D'autant plus que la « camuse » peut désigner une carpe.

[1973] La camuse : la mort.

[1974] Dans la *Clélie* de Madeleine de Scudéry, Damon représente le prince de Conti et Amilcar, Sarasin. Voir l'article de Chantal Morlet*, op.cit*. Voir aussi Elégie *Le changement de Thyrsis, à Damon, infra,* p. 454.

[1975] Chute triviale, propre au poème burlesque. Voir aussi Paul Scarron, l' *Epistre burlesque à Madame de Bourron*, *op. cit*., p 148-149, où le poète annonce : « Contentez vous donc bonnement / De mon petit remerciement », et termine sur ces vers : « Fait à Paris, en avallant / Un de vos melons excellant. »

[1976] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, deuxième partie, 1674. Le siège de Corbie, en Picardie est un épisode de la guerre de 30 ans. (Victoire des Français le 14 novembre 1636) Richelieu avait dirigé les opérations à la place de Gaston d'Orléans mandaté par le roi. Fâché, (« froide jalousie », au vers 11) Gaston d'Orléans s'était retiré à Blois dans la nuit du 20 au 21 novembre. À Paris, on craignait une guerre civile (vers 19) compliquant la guerre avec l'Empire : « l'Aigle des Romains » et l'Espagne, « le Lion d'Hespérie », vers 29-30. Le roi s'était mis en marche contre le rebelle. Mais Chavigny, habile négociateur, réussit à ménager une réconciliation, entre décembre 1636, et janvier et février 1637. Gaston d'orléans reparut à la cour le 8 février 1637. L'ode a été écrite certainement après. Néanmoins l'expression « le feu Roi » suggère que le poème a été sans doute terminé ou lu après la mort du Roi en 1643. Composée de sept dizains d'octosyllabes (chaque dizain comportant des rimes croisées, puis suivies , puis embrassées), cette ode, qui fait l'éloge de Léon de Chavigny, ministre des affaires étrangères et protecteur de Sarasin de 1637 à 1644, qu'il loue d'avoir maintenu la paix, file la métaphore de la tempête. Si cette image n'est pas nouvelle (voir l' ode *Au feu roi sur l'heureux succès du voyage de Sedan,* de Malherbe, in *Œuvres poétiques*, p. 47 à 52), en revanche la figure du capitaine stoïque au gouvernail, avec la référence épique à Palinure, est fort belle. Sur cet événement de la prise de Corbie, voir aussi la lettre de Vincent Voiture, *À Monsieur, après que la ville de Corbie eut esté reprise sur les Espagnols par l'armée du Roy,* in *Les Lettres de M. de Voiture,* Wesel, 1668, chez André Hogenhuyse, p. 156.

[1977] La muse de Sarasin emprunte plus souvent le « chalumeau » des bergers que le luth. Voir aussi le poème sur M. Mouton évoquant cet instrument, dont jouait Ninon de Lenclos. Sarasin évoque aussi la « lyre « de Malherbe et la « guitare » de Voiture.

[1978] Peur d'une guerre civile.

[1979] Tranquillité de la mer après une tempête. Métaphore de la querelle entre Richelieu et Gaston d'Orléans, filée dans les strophes suivantes.

Et Chavigny vient sur nos rives
Faire reverdir les olives [1980]
10 D'une douce et charmante paix.[1981]

Déjà la froide jalousie,[1982]
Pleine de crainte du mépris,
En un instant s'était saisie
De Gaston qu'elle avait surpris ;
15 Déjà dans les mauvais courages
L'auteur des tragiques ouvrages,
Le Discord jetait ses flambeaux,[1983]
Et la France n'a point de villes
Que le feu des guerres civiles[1984]
20 N'allât convertir en tombeaux.

Qui n'eût pensé voyant l'injure
D'un tel orage s'apprêter,
Qu'il n'était point de Palinure [1985]
Capable de lui résister,
25 Et que la mauvaise fortune
Dans notre ruine commune
Allait achever par nos mains
Ce dessein rempli de furie
Pour qui le Lion d'Hespérie[1986]
30 Se joint à l'Aigle des Romains [1987] ?

Cependant comme sur l'antenne [1988]
D'un vaisseau prêt à s'abîmer
Brillent les deux frères d'Hélène [1989]
Quand le vent irrite la mer,
35 De même dans cette tempête
Qui grondait dessus notre tête,
Paraît au milieu du danger

[1980] L'olivier est symbole de paix. Sarasin, dont l'inspiration est bucolique, évoque fréquemment des arbres ou arbustes pour symboliser une idée : cyprès, myrtes, lauriers, olivier…

[1981] Comme les poètes latins de l'époque d'Auguste (restaurateur de la *Pax romana* après les guerres civiles), Sarasin n'aspire qu'à la paix, à l'*otium*, douceur de vivre dans la pratique des arts, en la compagnie d'une maîtresse et d'amis, avec qui mener d'agréables entretiens. De plus, il pratique la *Militia veneris* : refus de la guerre et de la chose militaire, dont les termes sont utilisés désormais dans le domaine amoureux, au service de Vénus. « Rien n'est si contraire au bel esprit que la guerre civile », écrit Sarasin à Melle de Scudéry le 30 décembre 1650, voir *Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, II, p. 477.

[1982] Voir la première note au sujet des circonstances mentionnées dans ce poème.

[1983] L'image sera reprise et amplifiée dans *De la Guerre espagnole, infra*, p. 305.

[1984] Spectre du siècle précédent (guerre de religion entre protestants et catholique) et que la Fronde allait rallumer, pour d'autres motifs. Sarasin songe sans doute aux sombres peintures des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné.

[1985] Pilote de la flotte d'Enée, tombé à la mer au chant V de *L'Enéide*, victime en l'échange de qui l'ensemble de l'équipage est sauvé par Neptune.

[1986] L'Espagne.

[1987] Le Saint Empire romain-germanique.

[1988] La vergue, sur un bateau à voile latine.

[1989] La constellation des gémeaux, Castor et Pollux.

Chavigny qui calme son ire [1990]
Et préserve notre navire
40 Que les flots allaient submerger.

Tel qu'autrefois le fils d'Alcmène [1991]
Soutenait la voûte des cieux
Lorsqu'Atlas [1992] reprenait haleine
Sous un faix si laborieux,
45 Tel quand Richelieu se délasse,
Chavigny succède à sa place,[1993]
Et seul digne de ce travail
Pendant le repos du pilote,
De ce grand navire qui flotte
50 Il sait régir le gouvernail.

Que de grâce sur son visage,
Que son port est majestueux !
Nature en un si bel ouvrage
N'a rien mis de défectueux.
55 Il est de ceux à qui le monde
D'une révérence profonde
Présenta des vœux autrefois,
Et pour de semblables personnes
L'on fit les premières couronnes
60 Que jamais portèrent les rois.[1994]

Ma peinture est trop imparfaite,[1995]
Il faut en retirer la main ;
Le digne sujet que je traite
Excède le pouvoir humain.
65 C'est une matière infinie,
Qui passe l'effort du génie [1996]
Et qui nous contraint d'avouer
Que de Permesse [1997] et d'Hippocrène [1998]
Il n'est jamais coulé de veine
70 Qui fût digne de le louer.[1999]

[1990] Belle image de Chavigny en capitaine stoïque d'un bateau menacé de naufrage (métaphore de la France). L'image est déployée dans les strophes suivantes. On trouve la même image, associée à Richelieu, dans un poème de Georges de Scudéry *: Le grand exemple, à M le duc de Richelieu*, in *Poésies diverses dédiées à Monseigneur le duc de Richelieu*, Paris, Courbé, 1649, p. 183 et suivantes.
[1991] Le fils d'Alcmène : Héraclès.
[1992] Géant portant la voûte céleste sur ses épaules dans la mythologie gréco-romaine.
[1993] Richelieu est comparé à un géant et Chavigny à un demi-dieu.
[1994] Sarasin rend hommage à son protecteur.
[1995] *Topos* de modestie et métaphore de la poésie, soulignant son lien avec l'art figuratif qu'est la peinture, art d'imitation, de représentation et donc foncièrement « imparfait() », incapable de rendre parfaitement « le bel ouvrage » de « Nature », en qui « rien n'est défectueux ». Idée platonicienne et aristotélicienne, à laquelle s'ajoute l'*ut pictura poesis*, formule de Simonide, diffusée par Plutarque et Horace.
[1996] Le génie au XVIIème siècle est divine ardeur, sublime folie. Voir *infra*, la note n° 3789 sur la notion de génie.
[1997] Source de la Béotie, consacrée aux Muses.
[1998] Source, sur le mont Hélicon, que Pégase fit jaillir, et qui est la source des Muses, de l'inspiration.

Description du cabinet de M. D. C.[2000]

Dieux ! que ce cabinet est rare !
Qu'il montre partout de splendeur !
O quelle richesse le pare !
Qu'il a de pompe et de grandeur !
5 Qu'un superbe éclat l'environne !
Que cette brillante couronne
Que lui font tant d'objets divers
Expose à nos yeux des merveilles,[2001]
Et que ces choses nonpareilles
10 Sont un beau sujet pour les vers ![2002]

Certes, je serais sans excuse,
Ayant vu tant de raretés,
Si je n'employais pas ma muse
Pour en publier les beautés.
15 Poussé d'un haut dessein de gloire,[2003]
J'apprends au temple de Mémoire [2004]
Le tableau d'un si digne objet,
Heureux si, dans cette aventure,
Je puis faire que ma peinture [2005]
20 Approche un peu de son sujet.

Tout ce que le monde a de rare
Depuis les rives du Japon
Jusques aux flots où se sépare
Le Danois d'avec le Lapon,
25 Tout ce qu'on tire de la terre,

[1999] Ce poème est d'autant plus élogieux pour Chavigny que Sarasin prétend que lui rendre hommage « passe l'effort du génie » et même l'inspiration des Muses.

[2000] *Nouvelles Œuvres*. M.D.C. : Monsieur de Chavigny. Cette ode, composée de douze dizains avec des octosyllabes, des rimes croisées, suivies puis embrassées, fait la description élogieuse du cabinet de curiosités de M. de Chavigny. Elle relève de l'*ekphrasis*, description vive, proche de l'hypotypose, puis description d'une œuvre d'art. C'est quasiment le seul poème de Sarasin qui fasse l'éloge d' objets avec la « balance », qui est une énigme. L'on sent bien qu'il s'agit de l'un des premiers textes de Sarasin. Celui-ci n'y affirme pas encore complètement son génie, que ce soit dans la description des paysages bucoliques, l'évocation de sa conception de la poésie, sa distance par rapport à la religion…

[2001] Le cabinet de curiosités, depuis la Renaissance, est la version profane du reliquaire médiéval. On y expose monstres et *Mirabilia*, trésors de la nature, curiosités diverses.

[2002] Cette pompeuse entrée en matière semble un pastiche du *Melon* de Saint-Amant.

[2003] Sarasin, qui dans la plupart des poèmes se conforme au *topos* de modestie, évoque ici la notion de « gloire », que Ronsard évoque souvent dans ses Odes : « Du croc arrache la lire / Qui tant de gloire t'aquit », Livre I, Ode 3 p. 74, notion héritée des odes horaciennes et pindariques. Notons que Ronsard s'est essayé aussi à l'*ekphrasis* dans son ode XXVIII, livre II, p. 259, in *Les quatre premiers livres des Odes (1550), Le Cinquiesme Livre des Odes (1552)*, *Odes* (1547-1551), de Ronsard, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2001.

[2004] Mnémosyne, la mère des Muses. Paul Festugière corrige « j'apprends », qu'il remplace par « j'appends ».

[2005] L'*ekphrasis*, description précise d'un objet, est sous-tendue par le fameux *ut pictura poesis*, formule de Simonide, attribuée à Horace.

Tout ce que l'océan enserre
Dans son fécond et vaste sein,
En ce petit lieu se retire,
Et de tout ce que l'on admire
30 Ce riche cabinet est plein.[2006]

Les perles, ces filles liquides [2007]
De l'aurore et de la fraîcheur,
Loin de leurs demeures humides [2008]
Y font admirer leur blancheur ;
35 L'ambre, tout pâle et tout jaunâtre,
Relève leur couleur d'albâtre,
Et le corail, en vingt endroits,
Dans son éclatante richesse
Ne s'y sent point de la bassesse
40 De l'herbe qu'il fut autrefois.[2009]

Les coquilles, où la nature
Fait voir ses plus jolis efforts
Et dont la mer à l'aventure
Sème le sable de ses bords,
45 Dans ce cabinet ramassées
Et par l'artifice placées
Aux lieux que l'on a su choisir,
Y forment des rochers si rares
Que les matelots plus avares
50 S'y perdraient avecque plaisir.

Toutes sortes de pierres fines
S'y font remarquer à nos yeux,
Les brillantes aventurines,[2010]
Les lapis de couleur des cieux.
55 La quantité fait qu'on admire
Marbre, onyce,[2011] jaspe,[2012] porphyre ; [2013]
Et proche du plus beau métal
Sont l'albâtre, la porcelaine,
Le cèdre, l'ivoire, l'ébène,
60 L'argent, la nacre et le cristal.

Par-dessus ces riches matières

[2006] Cette strophe offre une définition du cabinet de curiosité, où l'on enchâsse les « raretés » que l'on ramène de ses voyages, notamment les perles, les coquillages, les pierres.
[2007] Personnification des perles.
[2008] Même image du « palais humide » dans *Myrtil.*
[2009] D'après une opinion remontant à l'antiquité, le corail était une herbe marine qui durcissait au contact de l'air, comme on le voit dans les *Métamophoses* d'Ovide, XV, vers 416-417, œuvre traduite par Georges Lafaye : « De même le corail durcit, aussitôt qu'il est en contact avec notre atmosphère ; c'était sous les eaux une plante flexible. »
[2010] Variété de quartz.
[2011] Onyx.
[2012] Roche d'origine volcanique.
[2013] Roche magmatique dont la variété rouge était la plus connue dans l'Antiquité.

L'on voit briller le diamant,
Comme par-dessus nos lumières
Brillent les feux du firmament ;
65 L'émeraude toute superbe
Y brille plus verte que l'herbe,
Le saphir y prend les habits
Qu'a Thétis, lorsqu'elle repose,[2014]
Et l'on y remarque la rose
70 Contrefaite par le rubis.[2015]

Mais surtout c'est dans la peinture
Dont ce cabinet est rempli
Que l'art surpasse la nature [2016]
Et que l'on le trouve accompli.
……..
……..
……
……
……
……

La fable indiscrète et profane
N'est point peinte dans ces tableaux ;[2017]
Actéon n'y voit point Diane,[2018]
Europe n'y craint point les eaux,[2019]
85 Narcisse, tout pâle et tout blême,
Ne s'y fait point l'amour soi-même,[2020]
Didon n'y fait point son bûcher,[2021]
L'aigle n'y prend point Ganymède [2022]

[2014] Allusion à une célèbre *ekphrasis*, la description du voile nuptial des noces de Thétis et Pélée, dans le poème 64 de Catulle. Sur ce voile est brodée l'histoire d'Ariane abandonnée par Thésée.
[2015] Curiosité qui contrairement aux précédentes n'est pas naturelle mais un effet de l'art.
[2016] Idée récurrente au XVIIème siècle, héritée des réflexions de Platon, au livre X de *La République*, et de La *Poétique* d'Aristote, sur la notion de *mimèsis*, représentation du réel par l'art. Platon établit une hiérarchie entre : le monde des Idées, les choses et les représentations des choses par le poète ou le peintre. Voir *Poemata* de Ménage, p. 215-216 : « Où l'art par ses effets étonne la nature. ». Voir aussi les poèmes de Malherbe, *Œuvres poétique*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972, p. 115 : « Aux miracles de l'art fait céder la nature » (sonnet XLIII), p. 125 : « défend à l'art d'imiter la nature » (chanson LIII), p. 140 : « L'art aussi bien que la nature » (LXIV), p. 201 : « L'art y surmonte la nature »(*À Rabel, peintre sur un livre de fleurs*, CV) et aussi les poèmes de Tristan l'Hermite : « Un de ces Ouvriers emplumés, / De qui Timante même eût appris la peinture, / A déjà fait mille traits animés / Qui témoignent que l'Art surpasse la Nature », dans *La Maison d'Astrée*, p. 249 et *Sur un portrait* : « L'Art envieux de la Nature », p. 255, in *Les Amours*.
[2017] Cette strophe et les suivantes sont des *ekphrasis*, description, imitation de tableaux par l'écriture.
[2018] Le mythe d'Actéon est évoqué implicitement dans un autre poème : Chanson. *À ses yeux coupables*, *infra,* p. 225. Actéon, un jour de chasse, avait surpris Artémis se baignant nue dans une rivière. Voir *Les Métamorphoses*, III, 131-250.
[2019] Allusion à l'*ekphrasis* des *Métamorphoses*, VI, 1 à 145 : les toiles tissées par Minerve et Arachné. Sur celle d'Arachné, on voit, entre autres, Europe, craignant de toucher les flots.
[2020] Narcisse était tombé amoureux de son reflet dans l'eau. Voir *Les Métamorphoses*, III, 339-510.
[2021] Le suicide de Didon après le départ d'Enée est conté dans le livre IV de *L'Enéide.*
[2022] L'enlèvement de Ganymède par Zeus transformé en aigle, qui s'était enflammé d'amour pour le jeune homme, est raconté dans *L'Iliade*, v. 265 et suivants et XX , v.232 et suivants et *Les Métamorphoses* d'Ovide, X, v.155 et suivants.

Et l'on n'y voit point Andromède,
90 Ni son monstre, ni son rocher.[2023]

Au lieu de ces laides images
Qu'on élève à la volupté [2024]
On y rencontre des ouvrages
De plaisir et de piété ;
95 La tragique et sanglante histoire
De ce Dieu de paix et de gloire,
Dont nous adorons les autels,
S'y trouve depuis sa naissance
Jusqu'au jour où son innocence
100 Paya le crime des mortels.[2025]

Tout est rempli de paysages
Dont tous les desseins sont pieux,
La mer, les forêts, les villages
S'y font remarquer à nos yeux ;
105 Tout ce qu'on y voit est rustique,
De grandes ruines de brique,
Des vallons, des ruisseaux errants,
De vieils arbres, de vastes plaines,
Des précipices, des fontaines
110 Et des cascades de torrents.[2026]

Un siècle ne pourrait suffire
À parler de chaque ornement,
Quand je ferais vœu, pour les dire,
De travailler incessamment ;[2027]
115 Pour un tel dessein mes années
Sont trop courtes et trop bornées.[2028]
Muse, arrête donc ton pinceau
Sans entreprendre davantage,
Ayant dans ce petit ouvrage
120 Raccourci ce vaste tableau.[2029]

[2023] Andromède, rivée à un rocher, avait été offerte en victime expiatoire à un monstre marin, car sa mère s'était vantée de surpasser les Néréides en beauté. Voir *Les Métamorphoses*, IV, v.663-752

[2024] Images dépeintes par Sarasin dans maints poèmes, mais rejetées ici pour satisfaire au goût de son protecteur.

[2025] Allusion au Christ. M. de Chavigny était d'une religion austère, adversaire de la morale relâchée et favorable au jansénisme.

[2026] Cette strophe est une *ekphrasis* de peintures champêtres.

[2027] La notion de « travail » du vers, le *labor limae* d'Horace, n'est évoquée qu'ici. Dans les *Discours familiers*, Sarasin déploie une tout autre conception de la poésie.

[2028] Singulière prescience…

[2029] Légère remise en question dans cette strophe de la formule sous-jacente à l'*ekphrasis* : *ut pictura poesis*. Le « vaste tableau » dont il est question fait référence au cabinet de curiosité tout entier. Ici, Sarasin révèle les limites de la poésie : les détails qu'on embrasse du regard sont trop nombreux pour être décrits. L'écriture analytique, liée au temps, s'oppose à l'aspect synthétique d'un tableau. La dimension du tableau (représentation du cabinet de curiosité) elle-même (« vaste »), avec ses multiples détails, ne saurait correspondre à la taille d'un poème (« petit ouvrage »).

Sur un tableau de Phaéton [2030]

L'art égale ici la nature,[2031]
Puisque ce jeune ambitieux,
Qui brûla jadis dans les cieux,
Brûle [2032] encor dans cette peinture.

[2030] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarasin*. Phaéton est le fils d'Hélios. Il tenta de conduire le char de son père et fut foudroyé par Zeus. Voir *Les Métamorphoses*. Ce court poème porte sur le rapport du réel et de l'art, sur la notion de représentation, question qui hante les poètes du XVIIème. Par ailleurs, en filigrane, il effleure la notion de correspondance entre les arts (*ut pictura poesis*) puisque ces quatre vers nous invitent à imaginer un tableau flamboyant.

[2031] Voir la note sur la notion de *mimèsis* à propos de la *Description du cabinet de M de C.*

[2032] La répétition du verbe brûler et surtout le présent d'énonciation, donnent à voir l'incendie du char de Phaéton, comme s'il était réel. Le poème fait concurrence ici à la peinture dans sa fonction mimétique.

1638

Enigme [2033]

Je me lève pour voir, en leur belle saison,
Les fruits dont la liqueur coulait au premier âge,
La Justice et son père [2034] ont admis mon usage,
Je sers en terre, et j'ai dans le ciel ma maison.

Et le sage et l'ami me tient avec raison,
J'examine souvent les richesses du Tage,[2035]
Quand on me traite mal, je cause du dommage,
Mais, en me violant, on gagne la prison.

Le jour que l'univers doit périr par les flammes
Je serai favorable aux bienheureuses âmes,
Et par moi les méchants se verront découverts.

Achevant ce sonnet, si tu m'en trouves digne,
Lecteur, écris mon sens en la dernière ligne….
La Balance

[2033] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Ce poème relève de la mode de l'énigme, lancée par l'abbé Cotin en décembre 1637, comme le rappelle la lettre de Chapelain à Godeau du 12 février 1638, citée par Y. Fukui in *Raffinement précieux*, p. 207. Le sonnet est construit en deux temps : les trois premières strophes décrivent l'objet concret, le symbole, la constellation (1er quatrain) le sens abstrait (2ème quatrain) et l'allégorie biblique (1er tercet) que le terme désigne. La dernière strophe interpelle le lecteur, qui doit deviner la chute, constituée du mot concerné. L'énonciation est propre à l'énigme : c'est le terme à deviner, personnifié, qui s'adresse au lecteur. Sarasin utilise de nombreuses expressions binaires, évoquant les deux plateaux de la balance : « en terre »/ « et dans le ciel », « Et le sage et l'ami », « bienheureuses âmes » / « les méchants ».

[2034] Dieu, créateur des « fruits » du « premier âge », en Eden, qui présidera à la pesée des âmes au jour dernier, selon la Bible (1er tercet).

[2035] Fleuve qui prend sa source en Espagne, traverse le Portugal où il se jette dans l'océan Atlantique. Allusion à l'or du Nouveau Monde, dont les Espagnols et les Portugais sont revenus chargés.

Stances.Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours[2036]

1 Déesse du plaisir qui conserve le monde,
Cypris,[2037] mère d'Amour, Cypris, fille de l'onde,
Qui rends la terre aimable et le ciel amoureux,[2038]
Qu'on m'éloigne à jamais des rives d'Hippocrène,[2039]
5 Si j'emploie autre part le travail de ma veine [2040]
Qu'à louer les douceurs dont tu me rends heureux.

Je n'ai pas un esprit à chanter des batailles,
Où Mars, qui ne se plaît qu'aux tristes funérailles,
Allume des soldats la brutale fureur,
10 Où la terreur le suit, où la mort l'accompagne,
Où le sang des blessés fume par la campagne,[2041]
Où tous les objets sont des objets de terreur.[2042]

La muse qui m'anime est bien plus délicate ;
Comme elle est amoureuse, elle veut qu'on la flatte,
15 Et la seule douceur tient ses trésors ouverts ;
Elle hait les aigreurs, elle fuit les outrages,
Le seul contentement paraît dans ses ouvrages,
Et rien que le plaisir ne se lit dans ses vers.[2043]

Suivant les mouvements qu'elle inspire à mon âme,[2044]

[2036] *Nouvelles Œuvres*, 1674 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p.159, sous le titre : « *Stances amoureuses* ». Ces stances comprennent 7 sizains, avec des alexandrins, des rimes suivies et embrassées. Le titre est programmatique, et ces stances énoncent un « programme poétique », « qui privilégie la poésie galante au détriment de la poésie héroïque » (A. Génetiot, *Poétique du loisir mondain,* p. 473) et se recommande de Vénus plutôt que de Mars. On retrouve dans ces strophes le credo anacréontique : « Ma lyre, badine et légère / Ne sait dire que les amours ». Sarasin fait l'éloge du bonheur amoureux, de la paix et de la douceur.

[2037] L'un des noms d'Aphrodite.

[2038] Cet éloge liminaire de Vénus rappelle l'invocation à la déesse de l'amour qui ouvre le *De Rerum Natura* de Lucrèce.

[2039] Voir les notes 1854 et 1858.

[2040] Variante, dans *Poésies choisies* : Si je donne…

[2041] Variante, *op.cit*. : …dans la campagne.

[2042] Comme l'analyse très justement A. Génetiot, dans *Poétique du loisir mondain :* la guerre « n'est plus célébrée ici sur le mode épique, mais à l'inverse elle fait horreur par son réalisme, ses scènes de violence barbare et de carnage, aux résonances trop contemporaines », p. 474. Voir aussi les fragments épiques de Sarasin. Dans cette seconde strophe, Sarasin évoque la poésie qu'il rejette, poésie épique et registre tragique (vers 25 et 26 également), avant d'évoquer la poésie qu'il souhaite illustrer. S'opposent d'ailleurs dans ce poème deux réseaux lexicaux : « enfer » (« terreur », « fureur », « funérailles », « batailles », « funeste », « tragique », « odieux », « malice ») et paradis (« cieux », « amour », « plaisir » « douceur », « aimable », « délices »)…

[2043] Portrait de la muse de Sarasin, toute douceur et délicatesse, dont le thème de prédilection est l'amour.

[2044] Liberté d'inspiration évoquée dans le *Discours I, supra*, p.196.

Bien peindre les ardeurs d'une pudique flamme,
La grâce et les appas d'une jeune beauté,
L'union de deux cœurs sous une même chaîne,
C'est l'aimable entretien où s'occupe ma veine,
Et le plus grand souhait que fait ma volonté.

Mais loin de mon esprit, qui les fuit comme peste,
Les tragiques sujets d'aventures funestes !
L'Amour ne souffre point ce mélange odieux ;
Et joindre le récit de si noires malices
À ces jeux innocents et ces douces délices,
Serait-ce pas mêler l'enfer avec les cieux ? [2045]

Cet aveugle fameux qui, dans sa poésie,
Fit combattre dix ans l'Europe avec l'Asie [2046]
Lorsqu'Atride eut perdu sa lascive moitié,[2047]
Certes devait finir cette fable de Troie
Par quelque occasion de plaisir et de joie,
Et non par des objets d'horreur et de pitié.[2048]

Si j'eusse été l'auteur d'une telle matière,
Xanthe [2049] n'eût pas servi de triste cimetière,
Achille [2050] aurait été moins cruel qu'un lion,
Pâris eût en repos possédé son Hélène,
Et le feu, dont les Grecs assouvirent leur haine,
N'eût jamais embrasé le palais d'Ilion.[2051]

Chanson [2052]

Charme secret des maux les plus puissants,
Aimable solitude,
Console un peu la douleur que je sens ;
Zéphyrs, ruisseaux, volez plus lentement ;
Coulez plus doucement ;[2053]

[2045] Cette strophe se trouve dans *Poésies choisies* de Sercy.
[2046] Homère, (évoqué sous forme de périphrase) relatant la guerre de Troie dans *L'Iliade*.
[2047] Ménélas, fils d'Atrée, était l'époux d'Hélène, enlevée par le troyen Pâris.
[2048] Cette expression fait référence à la tragédie, telle que la définit Aristote dans *Poétique*.
[2049] Fleuve de Lycie (Turquie).
[2050] Célèbre héros de la guerre de Troie.
[2051] Troie. Dans cette dernière strophe, Sarasin imagine une réécriture galante de l'histoire de Troie (comme en témoigne le choix du conditionnel passé deuxième forme). Dans d'autres poèmes (*Discours II, supra,* p. 199 et sonnet *À Charleval*, *infra*, p. 402-403, il propose une réécriture de *La Genèse*.)
[2052] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette chanson, possédant un refrain de 4 vers et 2 strophes composées de décasyllabes, d'hexasyllabes et d'un alexandrin, a un charme bucolique. Le poète s'adresse tour à tour à l' « aimable solitude », aux « charmes secrets », aux « Zéphyrs, aux « ruisseaux », au « rossignol ». Le thème de la fuite du temps associé au thème de l'eau qui coule est déjà présent dans l'Antiquité : on se souvient de l'expression d'Héraclite « tout coule », ou de Virgile : « *fugit (…) tempus* » (3ème *Géorgique*, vers 284, *op. cit*. p. 234-235). On sera sensible, dans ce poème au thème de la solitude, de la nature, au vocabulaire poétique (« Zéphyrs »), au « tourment » du poète, qui inspireront les poètes des siècles suivants, notamment les Romantiques.

Et ne pouvant finir ma triste inquiétude,
Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.

Doux rossignols, divins rois des forêts,
Qui chantez sans étude,
10 Mêlez vos voix à mes faibles regrets ;
Zéphyrs, ruisseaux, volez plus lentement,
Coulez plus doucement,
Et ne pouvant finir ma triste inquiétude,
Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.

Villanelle [2054]

Près de l'ange visible
Dont les yeux m'ont blessé,[2055]
Si j'étais insensible,
Je serais insensé.[2056]

5 O Beauté sans seconde,
Seule semblable à toi,
Soleil pour tout le monde
Mais comète pour moi.

De ces lèvres écloses
10 On découvre en riant
Sous des feuilles de roses
Des perles d'Orient.

Ces beaux sourcils d'ébène
Semblent porter le deuil
15 De ceux que l'inhumaine[2057]
A mis dans le cercueil.

Pour soulager ma flamme

[2053] Ces vers font écho aux *Eglogues sacrées* de Godeau, VII, citées par Stéphane Macé, *op.cit*., p. 240 : « Agreables Zephirs soufflez sans violence, / Hostes de ces forests, oyseaux, faites silence, / Iourdain qui vers la mer t'enfuïs si promptement, /Arreste un peu ta course, ou coules lentement ».

[2054] Poème issu du *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 452. La villanelle, venue d'Italie, est un petit poème pastoral, du latin *villanus*, paysan. La villanelle est à la mode en France au XVIème siècle avec Du Bellay, Desportes, Jodelle, Melin de Saint Gelais, Honoré d'Urfé. La strophe 7, surtout, donne à ce poème une atmosphère pastorale. Les autres strophes relèvent de l'art du blason et d'une inspiration pétrarquiste : en témoignent le thème des beaux yeux cruels, et les métaphores florales, solaires, astrales, ou des matières précieuses.

[2055] Le terme « ange », qui désigne la femme aimée, connote aussi Cupidon, le dieu ailé, dont les traits blessent irrémédiablement l'amoureux tout comme le regard de la dame. Voir, sur la poétique du regard dans la poésie amoureuse du XVIIème siècle, Alain Génetiot dans *Poétique du loisir mondain*, p. 189.

[2056] Remarquons la paronomase : insensible / insensé, imitée sans doute de Tristan l'Hermite : « Conserver cet Ange visible / Sans l'aimer, c'est être insensible, / Et l'aimer, c'est être insensé », *Réflexions amoureuses, op. cit.,* p. 94.

[2057] Dans les poèmes de Jean Bertaut, l'adjectif est récurrent, voir la chanson XXVI, p.111 : « Faites que ma belle inhumaine », in *Recueil de quelques vers amoureux*, Paris, Nizet, 1970.

Amour serait bien mieux
S'il était dans ton âme
Comme il est dans tes yeux.

Dieux ! Que la terre est belle
Depuis que le soleil
A pris pour l'amour d'elle
Son visage vermeil !

Là-haut, dans ce bocage,
On entend chaque jour
Le rossignol sauvage
Se plaindre de l'amour.

Quittez la fleur d'orange,
Agréables zéphyrs,
Et portez à mon ange
Quelqu'un de mes soupirs.

Quand je chante à ma dame
Quelque air de ma façon,
Elle oublie ma flamme
Et retient ma chanson.

Chanson [2058]

Objet adorable et charmant
Mes pleurs et mes soupirs témoignent mon tourment ;
Mais le respect m'empêche de parler.
Que de peine à dissimuler !
Et que l'on souffre de martyre
D'aimer, et de ne l'oser dire !

Auprès de vous souventefois
Amour pour s'exprimer veut emprunter la voix.
Mais le respect m'empêche de parler.
Que de peine à dissimuler !
Qu'un amant souffre de martyre,
D'aimer, et de ne l'oser dire ! [2059]

[2058] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p. 330, avec pour titre : *Courante de M Pinel*. La courante est un air sur lequel on dansait et M. Pinel désigne sans doute Germain Pinel, (1600-1661) : luthiste et compositeur français, professeur de luth de Louis XIV. Ce petit poème amoureux mélange d'octosyllabes, de décasyllabes et d'alexandrins, possède un refrain qui le rend propre à être chanté et dansé. Le thème du martyre de l'amant est conventionnel, depuis Pétrarque. Voir le *Canzoniere*, *op. cit*., p. 63 et 65. Ici, il s'agit du martyre lié au silence que la belle impose à son soupirant. Ce thème revient dans d'autres poèmes : « Mourir sans dire son martyre » (sonnet, *infra*, p. 324.)

[2059] Cette strophe figure dans *Recueil des plus beaux vers*, Paris, de Sercy, 1661.

Air de M. Lambert [2060]

Je goûtais cent mille douceurs
Parmi ces prés, ces bois, ces ruisseaux et ces fleurs,
Quand vos yeux en tourments ont changé tant de charmes.
Olympe,[2061] reine de ces lieux,
5 Je viens, les yeux en larmes,
Me plaindre à vous du mal que m'ont fait vos beaux yeux.

Connaissez l'effet de vos coups :
Ces plaisirs, qui m'étaient si charmants et si doux,
Ne touchent plus mes sens et n'ont plus rien d'aimable.
10 Olympe, reine de ces lieux,
Souffrez un misérable
Qui vient mourir du mal que lui font vos beaux yeux.[2062]

Chanson. À ses yeux coupables [2063]

Puisque vous connaissez, mes yeux,
La faute que vous avez faite [2064]
Quand vos regards audacieux
Ont offensé l'orgueil d'une beauté parfaite,
5 Pleurez, cruels auteurs des tourments de ma vie,
Pleurez, pour vous punir et pour venger Sylvie.

Quoi ! mes yeux, ne savez-vous pas
Quelle est l'humeur de cette belle,
Et qu'on mérite le trépas
10 Quand on ose la voir et soupirer pour elle ?
Pleurez, cruels auteurs des tourments de ma vie,

[2060] Ce poème provient du *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant,* Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 198. Cette chanson, composée de deux strophes (sizains, avec octosyllabes, alexandrins et un hexasyllabes, et des rimes suivies puis croisées) a été mise en musique par Michel Lambert. L'expression récurrente « vos beaux yeux » y fait office de refrain. (Le thème des beaux yeux est récurrent dans la poésie du 17ème siècle. Voir Jean Bertaut : « Beaux yeux, miroirs ardens qui les ames bruslez », in Sonet (*sic*) XII, *op.cit*., p. 218, Tristan l'Hermite, *Pour les yeux de*, *op. cit*., p. 121 Voir aussi les poèmes de Vincent Voiture, notamment le rondeau LXX, *op. cit.,* p. 153, où le rentrement est précisément : « Pour vos beaux yeux »). On retrouve, dans ce petit poème pastoral, comme dans le poème suivant, la thématique des yeux cruels de la dame, mise en évidence par le refrain. La douceur des plaisirs champêtres souligne par contraste les rigueurs de l'amour.

[2061] Femme que son pseudonyme rapproche du séjour des dieux, l'Olympe.

[2062] Cette strophe est attribuée à M. de Bouillon dans le Recueil.

[2063] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p 283. Ce poème, constitué de deux strophes (sizains, composés d'octosyllabes et d'alexandrins, avec des rimes croisées et suivies) et d'un refrain comme le précédent, est un peu son négatif, son miroir inversé : on y retrouve en effet la thématique des yeux, mais il s'agit ici non des yeux cruels de la dame (*Villanelle, supra*, p. 223-224 et *Air de M. Lambert, supra*) mais des yeux éplorés de l'amant, qui ont commis la faute de regarder la beauté. Alain Génetiot voit dans ce poème une allusion au mythe d'Actéon, puni d'avoir contemplé la nudité de Diane. Voir *Les Métamorphoses*, p 111 et *Poétique du Loisir mondain*, p. 190.

[2064] Voiture aussi a composé une chanson où l'on retrouve les thèmes des yeux et de la culpabilité : « Mes yeux, quel crime ay-je commis (…) Quel mal vous ay-je fait, mes yeux ? », XXIV, *op. cit*., p. 77.

Pleurez, pour vous punir et pour venger Sylvie.

Chanson. La douleur l'empêche de chanter [2065]

Vous me commandez de chanter,
Inhumaine Sylvie,
Mais, lorsque j'obéis et songe à contenter
Cette cruelle envie,
5 Mes soupirs et mes pleurs m'ôtent tout à la fois
La parole et la voix.

Mes yeux ne cessent de couler,
Toujours mon cœur soupire,
Et même en ce moment, où je veux vous parler
10 De mon cruel martyre,
Mes soupirs et mes pleurs m'ôtent tout à la fois
La parole et la voix.

Chanson. Désespoir [2066]

Cessez, ma raison, de parler
Du dessein de me consoler ;
Puisque je perds l'espoir de posséder Sylvie,
Hélas ! Je ne veux point amoindrir mon malheur,
5 Et je ne conserve la vie
Que pour conserver ma douleur.

Les maux sont mes plus grands désirs ;
Aux sanglots, aux pleurs, aux soupirs
L'injustice du sort pour jamais me convie ;
10 Hélas ! Je ne veux point amoindrir mon malheur,
Et je ne conserve la vie
Que pour conserver ma douleur.[2067]

[2065] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p. 277. Cette chanson composée de deux sizains hétérométriques (octosyllabe, alexandrins, hexamètres) et d'un refrain, est un paradoxe. Le poète, qui prétend en être empêché par la douleur, ne cesse de chanter. On trouve ce thème de l'aphasie de l'amant dans d'autres poèmes de Sarasin et dans Benserade. Voir la chanson : *Par mes regards, jugez de mon martyr* ou les stances *À celle que j'aime*, poèmes cités par Alain Génetiot, *op. cit.* p. 194.

[2066] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p 289. Cette chanson comprend deux sizains, en octosyllabes et alexandrins, et possède un refrain (avec une antithèse : vie / douleur). Les rimes sont suivies puis croisées. Le thème du martyre de l'amant, *topos* de la poésie néo-pétrarquiste, déjà présent dans les quatre poèmes précédents, est amplement déployé ici, notamment le paradoxe d'une douleur acceptée et chérie (v 7). Voir sur ce point *Poétique du loisir mondain*, p. 195.

[2067] L'amant éconduit tient à sa douleur, seul don que lui octroie l'amour. Ce paradoxe est présent chez Théophile de Viau : « Je cherche mon contentement, / Et quand j'ai du mal j'appréhende / Qu'il finisse trop promptement », *op. cit*., p. 93.

1639

Stances. Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs [2068]

1 Celui dont le pouvoir se fait craindre des dieux,
L'Amour, m'ayant blessé, prend le soin de ma vie,
Et comme son bandeau lui dérobe les yeux,
Il a pour m'éclairer les beaux yeux de Sylvie.

5 Jamais, lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
Le pilote, porté des ondes et des vents,
N'observa mieux l'aspect et le cours des étoiles
Que je fais les regards de ces astres vivants.[2069]

Mes yeux, sur ces beaux yeux attachés fixement,
10 Sentent avec plaisir leurs regards pleins de flamme,
Et l'excès du plaisir et du ravissement
Fait souvent dans mes yeux venir toute mon âme.

Quoiqu'avecque plaisir mon âme soit blessée
Et que mon propre mal ait charmé ma raison,
15 J'ai tâché toutefois d'en guérir ma pensée
Et de me délivrer de si belle prison.[2070]

[2068] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Sylvie : Melle de Bourbon (future Mme de Longueville.) Dans les *Nouvelles Œuvres*, le titre est : *Les yeux de Philis sont ses conducteurs*. Néanmoins, le poème évoque ensuite Sylvie. Le thème des beaux yeux de la dame est récurrent chez Sarasin, nous l'avons vu. On peut rapprocher ce poème du sonnet de Laugier de Porchères sur les yeux de Gabrielle d'Estrée, parodié par Sarasin dans les *Stances du marquis*. La thématique est proche aussi du *Sacrifice des yeux* de Bertaut ou encore d'un poème de Motin : « Arcs de triomphe glorieux » et de Malherbe : « O beaux yeux, beaux objets de gloire et de grandeur ». Citons aussi *La métamorphose des yeux de Phillis en astres* de Hubert de Cérisy, 1639 et le rondeau de Boisrobert : *Rondeau fait sur le champ pour Madame de Toré, qui en avait reçu un de Melle de Melfon*, in *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, 1662 , p.298, ainsi que *L'absence ennuyeuse* de Tristan l'Hermite, in *Les Amours*, Paris, Garnier, 1925, p. 23. Voir, pour les références, Fukui, *Raffinement précieux*, *op.cit*., p. 70 et suivantes. Par ailleurs, le thème du premier regard et de la naissance de l'amour est un lieu commun de la poésie amoureuse. Voir Properce, II, XV, 12 : « *oculi sunt in amore duces* ». Quant à l'idée que le poète, aveugle ou aveuglé, est guidé par la lumière émanant de la dame, on la trouve chez Pétrarque. Voir le *Canzoniere*, *op. cit.,* sonnet 18, p. 69 et poème 73, p. 173. Mentionnons l'analyse intéressante d'Alain Génetiot sur ce poème : « Chez Sarasin, le regard de la Belle, non content d'enflammer l'amant, le tient charmé au point qu'il se laisse guider par lui : les yeux de Sylvie sont le regard de l'Amour, aveuglé par son bandeau, et les guides du poète. Filant la métaphore des yeux-étoiles, l'amant est comparé au pilote d'un navire qui se fie aux étoiles pour guider sa course. La métaphore du nautonier, habituelle dans la poésie religieuse pour désigner la quête spirituelle du chrétien qui guide sa vie à la lumière de sa foi, est ici utilisée dans un contexte amoureux néo-platonicien, l'amour servant de guide à une vie entièrement consacrée à la dévotion envers sa dame. », *Poétique, op.cit.,* p. 190-191.

[2069] Cette métaphore se trouvait chez Pétrarque : « ainsi dans la tempête / d'Amour que je dois affronter, ces yeux luisants / Sont mon repère et mon seul réconfort ». Voir Pétrarque, *Canzoniere*, Classiques Garnier, Paris, 2004, p. 173.

[2070] Le thème de la prison est un *topos* de la poésie amoureuse. On le retrouve dans d'autres poèmes de Sarasin (élégie, stances *Il ne peut se résoudre à changer*, *infra*, p. 406-407, *Il se plaint de n'être point aimé*, *infra*, p. 273-274, *Déclaration d'amour*, *infra*, p. 275) mais aussi dans un madrigal de Benserade et

Mais je connais assez qu'aimant cette beauté
Mon amour doit durer tout autant que ma vie,
Et qu'on ne peut jamais voir d'infidélité
20 Dans un cœur où l'on voit l'image de Sylvie.

J'aimerai donc toujours, et, dans mon aventure,
Quoi que ces yeux divins ordonnent de mon sort,
Quelqu'un pourra graver dessus ma sépulture :
Le fidèle Alcidon [2071] aima jusqu'à la mort.

Stances. Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus [2072]

1 Enfin il faut mourir en adorant Sylvie,[2073]
En vain la raison me convie
De voir le précipice et retirer mes pas ;
Le dessein que j'ai fait, c'est de ne la point croire,
5 Et ma plus grande gloire
Est qu'un si bel objet me cause le trépas.[2074]

C'est générosité de souffrir le martyre
Sous les lois d'un si digne empire,[2075]
Et nous aimons la mort que nous cause l'amour.
10 Certes, n'espérant plus et n'ayant rien à craindre,
On a tort de me plaindre,
Et j'ai droit de quitter la lumière du jour.[2076]

Serait-il bienséant, en la voyant si belle,
De ne soupirer pas pour elle ?

---

dans *Paroles pour un air, autres*, *op.cit*., ainsi que chez Voiture, chanson XXVI et rondeau LXXI, cités par Alain Génetiot, dans *Poétique du Loisir mondain* p. 192. Voir aussi *Désespoirs amoureux* de Théophile de Viau : « Mon âme est dans les fers, mon sang est dans la flamme », p. 66, ou *À Philis*, ode, p. 43 : « j'aimai ma prison » ou encore l'élégie, p. 90 : « Je hais la liberté, j'aime la servitude », *op.cit*.

[2071] Alcidon est un personnage important de *L'Astrée*, héros d'une longue histoire enchâssée contant ses amours avec Daphnide, au cours de laquelle Honoré d'Urfé glisse un éloge de Pétrarque et de sa *Vie solitaire*. Alcidon, jeune homme parfaitement accompli, a inspiré de nombreux auteurs du 17ème siècle : Racan, Saint-Amant, Théophile. Voir *Dernières œuvres de Théophile à son ami Alcidon, sur le sujet de la solitude*, Paris, Claude Morlot, 1627, et *La solitude* de Saint-Amant, poème dédié à Alcidon, in *Saint-Amant*, Société du Mercure de France, Paris, 1907, p. 11. Alcidon est aussi un personnage des *Visionnaires* de Desmarets (1637). Ainsi, il paraît incarner la figure du poète solitaire et rêveur. On le retrouve dans *L'hiver, infra,* p. 338-339 et dans une élégie de Sarasin, *infra*, p. 451-454.

[2072] *Nouvelles Œuvres*, 1674 et *Poésies choisies de Sercy,* volume IV, 1661, p. 151, avec pour titre : Stances. Ces cinq sizains sont constitués en alternance d'alexandrins, d'octosyllabes et d'hexasyllabes, avec des rimes suivies et embrassées. Ces stances déploient le thème de la mort consentie de l'amant, « blessé » par les yeux de la belle, et forcé d'expier l' « audace extrême » d'être tombé amoureux et d'en avoir parlé.

[2073] Sophie Rollin, *op.cit*., p.182, voit dans ce poème une imitation du sonnet d'Uranie de Voiture.

[2074] Etre heureux de mourir, tel est l'ultime paradoxe et l'ultime martyre à quoi mène la folie d'aimer. On retrouve ce thème chez maints auteurs, comme G. de Scudéry, *op. cit*. : Sonnet *À une dame irritée* : « Et je mourrai content, mourant par vos beaux yeux », p. 23.

[2075] Variante, dans *Poésies choisies* : Des rigueurs d'un si digne empire. Sarasin évoque souvent « l'amoureux empire ».

[2076] Variante, *op.cit*. : Et j'ai tort….

15 Et, lorsqu'elle a blessé, pourrait-on se guérir ?
Soit qu'on dise son mal, soit qu'avec violence,
On garde le silence,[2077]
Aussitôt qu'on la voit il est temps de mourir.

Si la crainte que j'ai d'être cru téméraire
20 M'a toujours contraint de me taire,
Que devais-je espérer de ma discrétion ?
Ou bien, si j'eusse été lui dire que je l'aime,[2078]
Pour cette audace extrême [2079]
Ne méritais-je pas les tourments d'Ixion ? [2080]

25 Non, non, il faut mourir dans les fers de Sylvie.[2081]
Déjà ma déplorable vie [2082]
Voit la fin de ce temps qu'elle a reçu des cieux,
Et, pour avoir aimé cet objet adorable,
La mort impitoyable
30 D'un nuage éternel me va couvrir les yeux.[2083]

Ode. Rien n'est si inconstant que Sylvie [2084]

1 Les fleurs, que l'ardeur de l'été
En deux moments prive de vie,
Durent plus que la fermeté
Du cœur de l'ingrate Sylvie.

5 Les éclairs qui partent des cieux [2085]
Sont plus arrêtés que son âme,
Et leur feu, qui frappe nos yeux,
Passe moins vite que sa flamme.

[2077] Thème récurrent du mutisme de l'amant.
[2078] Variante, *op.cit*. : Si j'eusse osé…
[2079] L'on trouve la même idée dans l'élégie : « Quand vous me puniriez de mon audace extrême (…) je vous aime », *infra*, p. 451-454.
[2080] La référence au supplice d'Ixion, (récurrente chez Sarasin) et à l'imaginaire mythologique de la torture, rappelle les stances d'Etienne Durand, « ombres qui dans l'horreur de vos nuits éternelles », mentionnées par A. Génetiot, *Poétique*, *op.cit*., p. 195.
[2081] Variante, in *Poésies choisies* : sous les fers. *Topos* de la prison d'amour.
[2082] Variante, *op.cit*. : misérable vie.
[2083] Personnification de la mort en nuée aveuglante.
[2084] *Nouvelles Œuvres*, 1674, volume 2, p. 57 et *Poésies choisies,* Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p. 17 et 18. Ces cinq quatrains d'octosyllabes, aux rimes croisées (rebaptisés « stances » par Paul Festugière) ont pour thème l'inconstance, thème baroque, récurrent chez Sarasin. Chaque strophe évalue l'inconstance du cœur de Sylvie à l'aune des variations naturelles, qu'elle surpasse. La chute paradoxale conclut à la constance de sa « rigueur ». Voir aussi d'autres poèmes de Sarasin évoquant le thème de l'inconstance féminine : « Phyllis, quelle apparence », *infra*, p. 240-241, *Gavotte, infra*, p. 242 et *Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux*, *infra*, p. 327 ainsi que la chanson *À Melle de Verpilière*, *infra*, p. 508-509. Sarasin fait écho, dans ces vers, à la *Chanson de l'inconstant Hylas*, dans *L'Astrée*, p. 61 et aux *Tables d'amour falsifiées par l'inconstant Hylas*, p. 154.
[2085] Variante, in *Poésies choisies* : …qui brillent aux cieux.

Les feuilles qu'ébranle le vent,
10 Les vagues que la mer élance
Auprès de son esprit mouvant
Nous font voir beaucoup de constance.

Le zéphyr est moins agité ;
Enfin, elle est femme, mais telle
15 Que nulle autre en légèreté
Ne peut contester avec elle.

Non, je me trompe, et ma langueur
Me montre, en me faisant dédire,
Qu'elle est constante en sa rigueur,
20 Comme je suis en mon martyre.

Epigramme [2086]

Je veux au pied du Parnasse [2087]
Contre tout poète errant
Soutenir en combattant
Qu'Aminte [2088] a meilleure grâce
5 Ni que le rossignol quand il plaint sa disgrâce,
Ni que les muses en chantant,
Ni que les fières sœurs de l'empire flottant,[2089]
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins,[2090]
10 Et qu'enfin pour l'entendre on quitterait un cygne
Abandonné des médecins.[2091]

Autre [2092]

Quand j'entendis parler de vos divins appas,
Il me prit de vous voir une si forte envie
Que, bien qu'on m'avertît que j'allais au trépas,
Je n'ai jamais été si vite de ma vie.

[2086] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Voir Pierre Laurens, *L'abeille dans l'ambre*, sur l'épigramme, qui mêle fiel et miel. Cette épigramme, à rebours des épigrammes traditionnelles, fait l'éloge d'Aminte, personnage de la pastorale du Tasse, et de sa voix surpassant même le chant du cygne. Est-ce une déclaration d'amour à la pastorale ? Aminte est-il ici le masque d'un ami du poète ou du poète lui-même ? La pique, ici, n'est dirigée que contre les « poète(s) errant(s) » (errant signifie ici abusé, qui se trompe).

[2087] Montagne des muses et d'Apollon dans la mythologie, séjour des poètes.

[2088] Personnage de *L'Aminte* du Tasse. Aminte est l'amant de Sylvie. Voir la note n°1892.

[2089] Les Cinquante Néréides. La périphrase « l'empire flottant » est reprise par La Fontaine dans *Les amours de Psyché et de Cupidon.*

[2090] Le larcin amoureux est souvent associé aux yeux de la belle (Stances de Voiture, *op.cit*., p. 39 : « Je jurerois en asseurance, / A voir son visage assassin, / Et son œillade cauteleuse, / Qu'elle a part à ce larcin, / Et qu'elle en est la receleuse »), ici il est associé à la voix.

[2091] …prêt, donc, au fameux chant du cygne. Le cygne est l'oiseau consacré à Apollon, dieu de la divination.

[2092] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656.

5 Enfin je vins, je vis, mais je ne vainquis pas,[2093]
Vos yeux le savent bien, Sylvie.

Madrigal [2094]

J'ai mal dormi la nuit passée,
Je me sens l'âme embarrassée
Du souvenir d'une beauté,
Mon cœur est fort inquiété,[2095]
5 Je me trouve le teint tout blême :
Vous verrez à la fin que j'aime.
Mais j'y suis assez résolu,
Puisque deux beaux yeux l'ont voulu ;
Ils ont entrepris ma défaite,
10 Hé bien ! leur volonté soit faite.[2096]

Inédit. Madrigal. À la même se faisant peindre. [2097]

Vives couleurs dont la peinture
Anime ses doctes pinceaux.
Pour imiter les objets les plus beaux
Cédez à la nature
5 L'on ne saurait tracer rien qui puisse être égal
Aux beautés de votre Uranie [2098]
Et juste en voulant faire un bel original
N'en fera seulement qu'une faible copie.[2099]

[2093] Plaisant pastiche du *veni, vidi, vici* de Jules César. Voir Plutarque*, Vie de César, op.cit*. Non seulement le poète ne cherche pas à conquérir des territoires, mais en plus il déclare sa défaite amoureuse. Pierre Costar joue aussi à pasticher Jules César, dans sa lettre XXV à Voiture. Voir les *Entretiens*, édition de Cécile Tardy, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 339 : « *vidit, venit, lusit* ».

[2094] *Les Œuvres*, 1656. Ce poème est appelé Epigramme, avec le sous-titre *Il se résout d'aimer* dans *Nouvelles Œuvres.* Remarquons la chute de ce poème, reprise ironique du *Pater Noster* dans un contexte galant. Les yeux de la belle sont, pour le poète, les seuls Dieux.

[2095] Ce vers manque dans l'édition de 1656.

[2096] « Leur volonté soit faite » : Evangile selon Saint Mathieu, 6, 9-13.

[2097] Manuscrit de Besançon, après les stances *À Mme de Longueville, sur le Jugement que l'on a fait d'elle et de Mme de Chastillon*, *infra*, p. 522. Madrigal sur des thèmes récurrents chez Sarasin : la représentation (*mimèsis*) et le rapport entre la poésie et la peinture.

[2098] Uranie : dans la mythologie grecque, Uranie est la déesse présidant à l'astrologie et à l'astronomie. Ce prénom est indissolublement lié au célèbre sonnet de Voiture, poème de jeunesse écrit, selon Lafay, avant la mort de Malherbe en 1628 : « Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie »*, op.cit*., p 67. Ce sonnet fut l'objet de la fameuse querelle de Job et d'Uranie en 1649.

[2099] Ces deux derniers vers soulignent bien le rapport entre l'art et la nature, selon les théories platoniciennes de la *mimèsis*, l'un étant subordonné à l'autre.

Inédit. Autre madrigal sur le même sujet [2100]

Toi dont le renom sans pareil
Va de l'un à l'autre hémisphère,
Entreprends si tu veux de peindre le soleil
Brillant dans sa course ordinaire.
5 Juste ton docte pinceau,
Si tu l'entreprends le peut faire
Et nous verrons dans un tableau
Eclater les rayons de ce grand luminaire.
Mais n'entreprends pas de portraire
10 Un astre mille fois plus brillant et plus beau
Tu passerais pour téméraire
Les seuls regards de cette déité,
Sont les peintres de sa beauté
Dont la splendeur est infinie.
15 Tu ne saurais, ô peintre audacieux
Sans voir par des mépris ton audace punie
Peindre la divine Uranie [2101]
Si ta main n'est savante à l'égal de ses yeux.

Chanson [2102]

Depuis que j'ai vu vos beaux yeux,[2103]
Phyllis,[2104] je vous cherche en tous lieux ;
Absent de vous, ma douleur est extrême,
Pour moi je crois que je vous aime.

5 Vous me causez mille désirs ;
Vous me coûtez mille soupirs ;
Je pense à vous beaucoup plus qu'à moi-même ;
Pour moi, je crois que je vous aime.

[2100] Manuscrit de Besançon. Ce madrigal maniériste est une variation sur la métaphore de la femme-astre. L'on y retrouve des thèmes récurrents chez Sarasin : la comparaison de la poésie à la peinture : le « peintre audacieux » est le madrigalier d' « Uranie » et le thème de la représentation ou *mimèsis* : « Si ta main n'est savante à l'égal de ses yeux ». Le poète-peintre doit rivaliser avec la nature.

[2101] Nombreuses hyperboles comparant Uranie à une « déité ».

[2102] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette chanson (deux quatrains avec octosyllabes et un décasyllabe et des rimes suivies) aborde des thèmes conventionnels (les « beaux yeux ») mais d'une façon simple et charmante, comme le vers du refrain, proche de la prose. Ici commence le cycle de Phyllis et d'Aurore, chansons et épigrammes adressées à Mme de Motteville.

[2103] Le thème des beaux yeux, récurrent chez Sarasin (voir les deux poèmes précédents), est un thème conventionnel de la poésie amoureuse depuis Pétrarque. Voir le *Canzoniere*, poème III « *Vostr'occhi* », in Pétrarque, *Canzoniere*, Paris, Classiques Garnier, 2004, p.54. On trouve aussi l'expression chez Benserade. Voir le sonnet III sur la Beauté, in *Poésies de Benserade* publiées par Octave Uzanne, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875, p. 6.

[2104] Voir la note 1903 sur le personnage de Phyllis.

Chanson. Consultation de l'écho [2105]

J'ai demandé, dans ce bois solitaire,[2106]
À cette voix, qui ne saurait se taire,
Comment finir mon déplaisir extrême,
Et cette voix me répond toujours : Aime.

Comment veut-elle au mal qui me possède
Que ma douleur me serve de remède ?
Je meurs, aimant Phyllis plus que moi-même,
Et pour guérir l'écho me répond : Aime.

Mais bien plutôt Phyllis, moins inhumaine,
Par son amour recommençant ma peine,
Mettra mon cœur dans sa gloire suprême,
Et c'est pourquoi l'écho me répond : Aime.

Chanson. Phyllis ne doit pas être surprise de son amour [2107]

Par vos yeux tout brillants de charmes [2108]
L'Amour, bien mieux que par ses armes,[2109]
Etablit sa gloire en tous lieux ;
Vous avez plus d'esprit qu'un ange,[2110]
J'aime votre esprit et vos yeux :
Phyllis, le trouvez-vous étrange ?

Ces soleils par leurs vives flammes [2111]
Pénètrent jusqu'au fond des âmes
Et font honte à celui des cieux ;

[2105] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p 281. Cette chanson comprend trois quatrains de décasyllbes, avec des rimes suivies et un refrain avec variante. Sarasin se souvient ici du « poème d'écho », pratiqué par les poètes baroques. Voir sur ce point Stéphane Macé, *L'Eden perdu,* p.190 et suivantes. Notre poète fait allusion à l'histoire de Narcisse et d'écho, contée dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, III, v. 330-525. Aux thèmes rebattus de la souffrance amoureuse, Sarasin marie le charme bucolique de cette évocation de l'écho dans « le bois solitaire ».

[2106] Le « Bois solitaire » rappelle le « Val solitaire et sombre » de Théophile de Viau, in *La Solitude*, *op.cit*., p.32.

[2107] *Nouvelles Œuvres*, 1674 , *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p. 347 (avec pour titre : *Air de Monsieur Lambert*) et manuscrit du fonds français 19145. Cette chanson est formée de quatre sizains d'octosyllabes avec des rimes suivies puis croisées. Les deux premières strophes contiennent un refrain. Cette chanson tisse de strophe en strophe le double éloge des yeux-soleils et de l'esprit angélique.

[2108] L'expression des « yeux brillants », récurrente chez Sarasin, s'inscrit dans la thématique des objets précieux et brillants, courante en poésie depuis Pétrarque et que l'on trouve dans les poèmes de George de Scudéry, Malleville et Tristan, comme le montre Fukui dans *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*, p. 88.

[2109] Cette idée, du pouvoir des yeux, supérieur aux armes d'Amour, est récurrente chez Sarasin.

[2110] Phyllis est décrite comme un ange dans d'autres poèmes. Voir la chanson : « Nommer un ange », *infra*, p.242-243.

[2111] Image conventionnelle des yeux-soleils, que l'on trouve aussi chez Voiture. Voir le rondeau LVII, *op. cit*., p 140. En l'associant à un autre *topos*, celui de la « flamme », Sarasin redonne du sens à ces deux métaphores topiques. La flamme amoureuse est allumée par le feu pénétrant des yeux solaires.

Votre esprit est l'esprit d'un ange,
J'aime cet esprit et ces yeux :
Phyllis, le trouvez-vous étrange ? [2112]

En vous voyant, mon cœur soupire,
Si vous parlez, je vous admire,
Votre empire est puissant et doux ;
Souffrez mon estime et ma flamme.
Vraiment, on peut dire de vous :
Les yeux sont les miroirs de l'âme.[2113]

Ah ! Je vois bien que cette flamme,
Que vous allumez dans mon âme,
Vous paraît un crime odieux ; [2114]
Hélas ! Je n'en suis point coupable,
Phyllis, votre esprit et vos yeux
Rendent ce crime inévitable.

Chanson [2115]

Vous me menacez vainement
Que je souffrirai le martyre,
Si je suis votre amant ;
Puisque vos yeux veulent que je soupire,
Ils sont trop beaux, Phyllis, pour les dédire.

Quand j'endurerai le trépas
Sous les lois d'un si doux empire,
Je ne m'en plaindrai pas ;
Puisque vos yeux veulent que je soupire,
Ils sont trop beaux, Phyllis, pour les dédire.

[2112] Cette strophe est dans le manuscrit du fonds français 19 145.
[2113] Cette strophe se trouve dans le *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, Paris, Charles de Sercy, 1661. Ce vers relie le thème des yeux à celui de l'esprit.
[2114] Concernant l'idée de faute, liée à la vue, voir la chanson *À ses yeux coupables, supra*, p.225. Racine amplifiera la thématique.
[2115] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette chanson est composée de deux quintils (contenant octosyllabes, décasyllabes et un hexasyllabe), avec un refrain de deux décasyllabes et des rimes suivies. C'est une variation sur les thèmes des beaux yeux et de l'amant martyr.

Air B.D. B [2116]

Phyllis, quand on vous voit, on commence d'aimer ;
Mais vous aimer si proche d'une absence,
C'est un mal dont la violence
Ne se peut jamais exprimer.
5 Pourquoi vous ai-je vus, ô beaux yeux [2117] que j'adore,
Pour me perdre, et vous perdre encore ?

Je commence à sentir la dernière langueur,
Et sur le point d'abandonner vos charmes,
Mes yeux, par des torrents de larmes,
10 Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoi vous ai-je vus, ô beaux yeux que j'adore,
Pour me perdre, et vous perdre encore ?

Air B. D. B.[2118]

Je vois des amants chaque jour
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre ;
Mais de tout ce qu'on dit dans l'empire d'Amour,[2119]
L'adieu, belle Phyllis[2120], coûte le plus à dire.[2121]

5 Chacun peut donner un beau tour
Au discours qui fait voir que son âme soupire ;
Mais pour bien dire adieu dans l'empire d'Amour,
C'est, aimable Phyllis, la mort qui le doit dire.[2122]

[2116] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663 et *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant,* Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 383. Paul Festugière, dans son édition, rebaptise ce poème et le suivant : « Chanson ». Les initiales du titre font référence à Bertrand (Bénigne) de Bacilly, compositeur d'airs de Cour. Ce poème évoque, comme le précédent, le thème des « beaux yeux » et du mal d'aimer. On sera sensible au charme élégiaque du refrain de cette chanson, sous forme de question rhétorique, avec la répétition du terme « perdre », et le thème du départ de la bien-aimée. Les deux strophes sont constituées d'alexandrins, d'un décasyllabe et d'octosyllabes, avec des rimes embrassées puis suivies.

[2117] Métonymie de la femme aimée, fréquente chez Sarasin. Voir aussi le sonnet : « Beaux yeux qui sous un front », *infra*, p. 323-324.

[2118] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663 *et Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, Paris, Charles de Sercy, 1661, p. 232. Ce poème a été mis en musique par B.de Bacilly, d'où les initiales. Cette chanson de deux strophes n'a pas véritablement de refrain, sinon la récurrence du verbe dire. Les vers sont des alexandrins, hormis le premier vers qui est un octosyllabe. Les rimes sont croisées. C'est une variation brillante sur le thème de l'amant martyr, voué à l'abandon et même à la mort.

[2119] « L'Empire d'Amour » est une expression que les Précieuses auront appréciée, autant que le vers 6.

[2120] Voir la note 1903.

[2121] Réminiscence peut-être d'un sonnet de Ronsard : « à ce bel œil, l'Adieu je n'ai su dire », in *Les Amours,* p. 56.

[2122] Dans *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663, p. 139, ce vers est suivi de la chanson précédente, les deux poèmes étant accolés, sans titre.

Epigramme sur un fat amoureux de la Dame Aurora [2123]

Quand Tithon, le Normand, à la fin de ses jours [2124]
Comme Tithon, le Grec,[2125] fut devenu cigale,[2126]
Un quidam, très-quidam, [2127] blessé du trait d'amours [2128]
Pour la Nine [2129] Aurora,[2130] femme et veuve [2131] Vestale,[2132]
5 Fit la prière [2133] aux dieux qu'il en fût le Céphale.[2134]
Eux, assis dans le ciel où chacun l'entendait,[2135]
Voulant lui faire droit sur ce qu'il demandait,[2136]
Par l'avis de Momus,[2137] bouffon de la cabale,
En firent sur-le-champ un fameux Bucéphale,[2138]
10 Et lui donnèrent plus qu'il ne leur demandait.

[2123] *Nouvelles Œuvres*, 1674, deuxième partie, p. 213 et *Recueil Conrart* 4124, avec pour titre : *À Madame la Présidente de Motteville dont le mari était extrêmement vieux*. Epigramme. Françoise Bertaut avait épousé en 1639, à l'âge de dix-neuf ans, Nicolas de Motteville. Ce dernier, président de la Chambre des comptes de Normandie, octogénaire, mourut deux ans après. L'abbé Cotin a également célébré « la belle Aurore », voir « Pour une Dame appelée la belle Aurore », in *Poésies choisies*, volume 2, Paris, de Sercy, 1662, p. 286. Les cinq épigrammes ici rassemblées sont adressées à Mme de Motteville, avec les mêmes références mythologiques pour les trois premières. Peut-être faut-il voir dans ces épigrammes une réminiscence du thème de la « Belle matineuse », déjà présent chez Ronsard et du Bellay qui donna lieu à une querelle poétique au XVIIème siècle. Dans les poésies de Voiture, c'est Mme de Longueville qui est désignée ainsi : « Notre Aurore vermeille », XXVIII, *op. cit*., p. 85. Au moyen de l'adjectif substantivé « fat », par lequel il se désigne sans doute, lui qui était épris de Mme de Motteville, notre poète pratique l'autodérision.
Par ailleurs, cette épigramme tend vers le burlesque, comme l'indiquent la référence à Momus, dieu bouffon, l'allusion à une « cabale » des dieux et surtout la métamorphose du Céphale en Bucéphale. Sarasin n'épargne pas le Président de Motteville en le décrivant comme un vieillard au seuil du tombeau, mais le sarcasme est édulcoré par les allusions mythologiques et par l'autodérision.
[2124] Var., dans le *Recueil Conrart* : …sur la fin de ses jours. La poésie galante mêle plaisamment la mythologie à l'univers mondain : Tithon le Normand, désignant le Président de Motteville, est comparé à Tithon le grec.
[2125] Tithonos, frère aîné de Priam compte parmi les amours d'Eos (Aurore), dans la mythologie.
[2126] Ayant oublié de demander pour lui, à Zeus, la jeunesse éternelle, Tithonos vieillit et se métamorphose en une cigale desséchée. Voir *Les Métamorphoses* d'Ovide, VII et XIII, et *Les Amours* d'Ovide, livre 1, 13, p. 48 à 53.
[2127] Sarasin assume ici la lourdeur des répétitions, soulignant l'insignifiance de l'amoureux et la lourdeur des redondances « femme et veuve », voire des calembours (faire rimer Céphale et Bucéphale), qui le ridiculisent.
[2128] Var., dans le *Recueil Conrart* : sentant brandons d'amours. Le trait d'amour est une expression très conventionnelle, mais qui s'enrichit ici d'un double sens puisque Céphale pratique la chasse.
[2129] Francisation de l'espagnol *niña*, soulignant l'extrême jeunesse de Mme de Motteville.
[2130] Var. dans le *Recueil Conrart* : Pour la belle Aurora.
[2131] Faut-il supposer que cette épigramme ait été écrite à la mort du Président ? À la lecture des suivantes, nous pensons qu'il n'en est rien. L'allusion à un veuvage prochain met en évidence l'âge très avancé du Président.
[2132] Les Vestales, prêtresses chargées d'entretenir le feu sacré de la déesse Vesta, à Rome, faisaient vœu de chasteté. L'allusion aux Vestales souligne l'extrême jeunesse de Mme de Motteville et sans doute la chasteté à quoi la voue son mariage avec un vieillard.
[2133] Var. dans le *Recueil Conrart*: Fit prières aux dieux.
[2134] Céphale : demi-dieu, fils d'Hermès, aimé d'Aurore qui l'épie à la chasse.
[2135] Var. dans le *Recueil Conrart* : Les dieux, assis là-haut d'où chacun l'entendait.
[2136] Var., *op.cit*. : …sur ce qu'il prétendait.
[2137] Momus : Dieu de la raillerie, bouffon des divinités olympiennes.
[2138] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Le firent aussitôt devenir Bucéphale. Bucéphale : cheval d'Alexandre le grand.

À la même [2139]

Le teint vermeil qu'a l'Aurore au matin [2140]
Près votre teint semble mourant, et pâle,
D'Aurore avez le nom, et le destin
Et d'un vieillard la couche maritale :
5 Or, pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si lui vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudrait recevoir un Céphale ;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.

À une dame, sur sa pâleur [2141]

Rose d'été qui la pourrait trouver
Sur votre teint, ce serait bonne affaire ;
Mais le pis est que sommes en hiver,
Et c'est un temps aux roses fort contraire ;
5 Si le vermeil pourtant est nécessaire
Pour embellir votre teint blanchissant,
Dites toujours : J'aime ; c'est chose claire
Que le direz toujours en rougissant.

Autre [2142]

Vous faites bien de ne pas écouter
Tous ces muguets [2143] qui vous veulent attraire,[2144]
Et s'ils venaient encor vous en conter,

[2139] *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n°4124, avec pour titre : *À elle-même*, et *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette épigramme, adressée à Mme de Motteville, reprend les allusions mythologiques du poème précédent. Avec une légèreté badine et railleuse, Sarasin s'y présente à nouveau comme un soupirant, avec l'insistance d'un séducteur. Après avoir loué la beauté de Mme de Motteville, de façon assez conventionnelle, Sarasin suggère, non sans un soupçon d'autodérision, qu'il ne manque à sa perfection que d'être éprise… de lui.

[2140] Allusion à la célèbre épithète homérique : « L'aurore aux doigts de rose » et reprise d'allusions pétrarquisantes au « teint » de la belle. Même image chez Voiture, *op. cit*., « stances », p. 28 : « Et L'Orient n'a pas, quand l'Aube se réveille, / La Face si brillante, et le teint si vermeil. »

[2141] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n° 4124, p.526, avec pour titre : *À elle encore au sortir d'une maladie*. Dans cette épigramme, adressée à Mme de Motteville, Sarasin file la métaphore du teint de rose, amorcée dans le poème précédent. Pour retrouver les couleurs que sa maladie lui a fait perdre, Sarasin suggère à Mme de Motteville, non sans humour, de tomber amoureuse… de lui.

[2142] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart*, p.527 (Arsenal, n°4124), avec pour titre « Epigramme ». Ce poème, adressé à Mme de Motteville, use des tournures persuasives des deux précédents. Le terme muguet file la métaphore florale d'une épigramme à l'autre. Voir la note suivante.

[2143] « Galand, coquet, qui fait l'amour aux Dames et qui est paré et bien mis pour leur plaire », Furetière, Dictionnaire universel, Chez Arnout et Reinier Leers, La Haye et Rotterdam, 1690, Volume 2, p 692.

[2144] Attraire : attirer.

Savez-vous bien comme il vous faudrait faire ?
5 Je leur dirais, faisant de la colère :
N'espérez point d'être aimés, à la fin ;
Retirez-vous, vous ne me sauriez plaire,
J'aimerais mieux cent fois un Sarasin.[2145]

Epigramme [2146]

Par ces quatre mots de prose
Je vous mets mon cœur en main.
S'il est bien reçu, demain
J'y mettrai quelqu' autre chose.

Chanson. Il se plaint pour le départ de sa maîtresse [2147]

Vastes déserts, dont le doux silence
N'est point troublé que du bruit des zéphyrs,[2148]
Souffrez celui de mes tristes soupirs ;
Phyllis [2149] me quitte, et je perds l'espérance
5 De voir la fin de son absence.

Elle s'en va, sans que j'ose dire
Que son départ fait naître mes regrets ;
Vous en serez les confidents secrets,
Et mes soupirs, se mêlant au zéphyre,[2150]
10 Vous parleront de mon martyre.[2151]

[2145] Sarasin joue avec son patronyme qu'il transforme ici en nom commun. L'antonomase pourrait avoir le sens, ici, de parfait amoureux. Mais Sarasin fait allusion aussi, non sans autodérision au nom propre, désignant depuis le Moyen Âge les peuples de confession musulmane. Le terme est d'ailleurs employé dans *La Chanson de Roland, Roland Furieux* de l'Arioste et *La Jérusalem Délivrée* du Tasse. Remarquons aussi les connotations du mot, rappelées dans un autre poème où Sarasin se décrit comme un « drôle à tête noire », qui s'opposent à la blancheur du « muguet », renforçant le contraste entre l'insignifiance des gandins que devrait mépriser Mme de Motteville et le panache brun du poète. Voiture aussi se nomme parfois dans ses poèmes, avec ironie : « L'insensible et le froid Voiture », dans Stances, X, *op. cit*. p. 46.

[2146] *Poésies choisies*, deuxième partie, Paris, de Sercy, p. 166 et *Recueil Conrart* n°4124, avec pour titre : « Autre ». Cette épigramme, adressée à Mme de Motteville, relève de la pratique de l'étrenne, petit poème accompagnant un don. Comme dans d'autres poèmes du même genre, Sarasin paie sa destinataire de mot, lui offrant des biens immatériels (« son cœur ») ou indéterminés (ce « quelque autre chose » où chacun entendra ce qu'il veut bien entendre, peut-être même quelque allusion grivoise.)

[2147] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Poème inspiré peut-être par le départ de Mme de Motteville de Paris pour Rouen, en raison de son mariage (1639). On trouve le thème du départ de la femme aimée dans les stances *Sur un départ*, dans *L'Astrée*, p. 344 à 347.

[2148] L'invocation à la nature, confidente des souffrances de l'amoureux au départ de sa belle, rappelle le sonnet LXVI de Ronsard : « Ciel, air et vent, plains et monts découverts », Voir *Amours de Cassandre*, dans *les Amours,* Paris, Gallimard, collection Poésie Gallimard, 1964, p 56. C'est surtout un thème bucolique, comme le montre Stéphane Macé dans *L'Eden perdu*, présent déjà dans les élégies de Properce. Voir l'élégie I, 18.

[2149] Sur le prénom Phyllis, voir la note 1903.

[2150] Orthographe pour la rime.

Récit [2152]

Hélas ! Je suis au désespoir,
Il faut cesser de vivre ;
Vous me quittez, Phyllis, et les lois du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Première partie du récit

Alors qu'une dure contrainte
Nous enlevait Phyllis sans espoir de retour,
Thyrsis [2153] prêt d'expirer de douleur et d'amour,
Les yeux baignés de pleurs faisait ainsi sa plainte :
Hélas ! je suis au désespoir,
Il faut cesser de vivre ;
Vous me quittez, Phyllis, et les lois du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Seconde partie du récit

Les pleurs de cet amant fidèle
L'arrêteraient si rien la pouvait arrêter,
Mais de Thyrsis et d'elle,
L'absence et le trépas ne sauraient s'éviter.

Pause

Phyllis vers son amant ayant tourné sa vue ;
Par un triple regard qui le charme et le tue,
Lui dit adieu pour la dernière fois ;
Et l'affligé berger que la douleur transporte,

[2151] Le thème du martyre amoureux, conventionnel, est présent dans maints poèmes de Sarasin, associé parfois au thème du mutisme.

[2152] *Les Oeuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663. Notons le titre « Récit », et les sous-titres : « première partie » « pause » rattachant le poème à l'opéra, né en Italie en 1598 avec la *Dafné* de Jacopo Peri, et introduit en France par Mazarin en 1645, qui fait venir de Venise une troupe interprétant *La Finta Pazza*. En 1647 est joué L'*Orféo* de Luigi Rossi. Dans le poème de Sarasin, l'on trouve les thèmes dramatiques de l'abandon et du trépas, propres à l'art lyrique. Ce poème contient un refrain repris 4 fois : le quatrain initial, avec des rimes croisées, un octosyllabe, deux hexasyllabes, un alexandrin.

[2153] Thyrsis, orthographié aussi Tircis, ou Tirsis est un nom de berger qui revient souvent sous la plume de Sarasin, lequel parfois s'identifie à lui (voir l'élégie *Le changement de Thyrsis, à Damon*, *infra,* p.454-459). On le trouve d'abord dans la première idylle de Théocrite, où il dialogue avec un chevrier. Sa mélopée bucolique (« Il est doux, ô chevrier, le son que ce pin murmure auprès de nos fontaines ; il est doux aussi, le son de ton chalumeau… », in *Idylles,* Théocrite, traduites par J.B Gail, Paris, imprimerie de Baudelot et Eberhart, 1796, p. 3) se mue peu à peu en déploration lorsqu'il évoque les amours malheureuses de Daphnis. Dans la septième *Bucolique* de Virgile, Thyrsis, « jumeau arcadien » de Corydon (voir *op.cit*., p.101) rivalise avec ce dernier en chants amébées. C'est aussi un berger de *L'Astrée*, qui déplore la mort de Cléon. Voir au livre septième de la première partie « Histoire de Tircis et de Laonice ». Dans *La Sylvie*, tragi-comédie pastorale de Mairet (1630), dont l'action se passe en partie en Sicile, Thyrsis est un « chevalier errant » et dans *L'Aminte* du Tasse, il est le confident d'Aminte. Thyrsis désigne Charleval dans certains poèmes de Sarasin (sonnet et stances à Charleval, *infra*, p.402-404) ou Lalane (Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra,* p. 356-361).

D'une mourante voix,
Pour la dernière fois lui parla de la sorte :
Hélas ! Je suis au désespoir,
Il faut cesser de vivre ;
25 Vous me quittez, Phyllis, et les lois du devoir
M'empêchent de vous suivre.

Chanson. Impatience pour le retour de Phyllis [2154]

Mets fin à ta cruelle absence
Si tu veux finir mon malheur,
Reviens, belle Phyllis, j'expire de douleur
Loin de ton aimable présence ;
5 Reviens et pour hâter ce bienheureux retour
Emprunte les ailes de l'Amour.[2155]

Depuis que tu me fus ravie,
Dieux ! Que j'ai souffert de tourment !
Reviens, belle Phyllis, sans tarder un moment,
10 Si tu me veux trouver en vie ;
Reviens et pour hâter ce bienheureux retour,
Emprunte les ailes de l'Amour.

Chanson[2156]

Phyllis, quelle apparence ?
M'ayant promis de m'aimer constamment,
En un moment
Votre cœur se dédit comme un Normand.[2157]
5 Pourtant ne pensez pas
Que mon trépas
Suive votre inconstance ;
Car franchement

[2154] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Phyllis désigne sans doute Mme de Motteville, comme dans les poèmes précédents. Celle-ci, s'étant mariée à Rouen en 1639, ne revint à Paris qu'en décembre 1642, après la mort de son mari et celle de Richelieu. Cette chanson formée de deux sizains fait alterner octosyllabes et alexandrins. Les rimes sont embrassées puis suivies dans chaque strophe, qui se termine par un refrain. On trouve dans ce poème le thème conventionnel de l'absence de l'aimée avec une idée originale : le retour suggéré au moyen des ailes de Cupidon.

[2155] Sarasin évoque souvent les attributs de Cupidon : bandeau, trait, et ici les ailes.

[2156] Les *Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Dans ces deux strophes de 9 vers, Sarasin utilise des vers de longueur variée : hexasyllabes, quadrisyllabes, décasyllabe et alexandrin, et des rimes suivies. On distingue un refrain. Le thème de l'inconstance féminine, que l'on trouve aussi dans le sonnet à Charleval est évoqué ici avec désinvolture (« rire »), avec des tournures proches de la prose : « Car franchement », « Ne pensez pas ». Il n'est plus question du martyre de l'amant éconduit, dont le modèle est rejeté (v 6-7). Voiture aborde aussi ce thème dans ses élégies : « Inconstante, bizare, ingratte et mensongere », « esprit flottant », « élégie », *op. cit*., p 11 et 12.

[2157] La Fontaine fera la même allusion dans « La cour du Lion », livre septième : « Et tâchez quelquefois de répondre en Normand ». Il faut entendre ici une once d'autodérision.

Si je n'ai que ce mal je vivrai longuement.

On me verra sans peine
Rire aux galants qui vous voudront trouver,
Et captiver
D'un œil coquet [2158] tout le quartier d'hiver.[2159]
Ainsi ne pensez pas
Que mon trépas
Suive votre inconstance ; [2160]
Car entre nous
Aimer si constamment est le métier des fous.[2161]

Chanson[2162]

Phyllis, vous n'êtes pas trop sage
Pour marque de ma passion,
De demander mon cœur pour gage,
Ô la mauvaise caution !

Il me semble que je me raille,
Quand je parle d'être constant :
Mon amour est un feu de paille[2163]
Qui luit et meurt en un instant.

On m'enchaîne sans résistance,
Mais je romps mes fers aisément,[2164]
Et je trouve que la constance
Est une vertu de roman.[2165]

[2158] Un œil aguicheur.

[2159] Lieu qu'on assigne aux troupes pour passer l'hiver, où les beaux soldats sont nombreux, donc.

[2160] Le thème de l'inconstance de la Dame est présent aussi chez Boisrobert, cité par Y. Fukui, *op.cit*., p. 91 : « Adieu donc, petite volage, / Je crois que vous serez plus sage, / Quand votre esprit sera plus mûr, / Sachez que de vous je me tire / Plus affligé de votre humeur / Que je ne suis de mon martyre. » *(Le Cabinet des Muses,* 1619*).*

[2161] Ce poème met en évidence un renversement des valeurs. La vertu de constance est définie ici comme une folie.

[2162] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette chanson est composée de 3 quatrains, avec des octosyllabes et des rimes croisées. Il est question cette fois de l'inconstance du poète lui-même, comme dans le sonnet *Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux, infra,* p. 327. L'amour est évoqué en termes de commerce et de finance, comme dans le poème à Socratine, et non plus en terme d'absolu comme dans les poèmes néo-pétrarquistes. De même, l'éternité de l'amour que ces derniers postulaient est remplacée par l' « instant », la « flamme » immortelle (Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse, infra,* p. 356-361) par « le feu de paille », et la confiance par le manque de sûreté : « mauvaise caution ». Cette nouvelle conception de l'amour est exposée avec désinvolture, ainsi que le suggère le verbe railler.

[2163] Aussi prompt à s'allumer qu'à s'éteindre.

[2164] On retrouve la métaphore des chaînes amoureuses, qui signifiaient la force du lien, avec l'idée de s'en affranchir.

[2165] La constance est devenue une « vertu de roman », la vertu des héros, modèles inaccessibles, irréels. Le roman prend ici une connotation péjorative, d' « histoires fabuleuses » ou « peu vraisemblables » (dictionnaire Furetière.)

Gavotte[2166]

Phyllis, ta légèreté
Ne m'a jamais tourmenté ;[2167]
S'il est des Thyrsis,
Il est des Chloris,[2168]
5 Les choses sont bien égales ;[2169]
Et si mes rivaux sont tes favoris,
J'aimerai tes rivales.[2170]

Si ton cœur est inconstant,
Le mien l'est du moins autant,[2171]
10 Si tu sais changer,
Je suis fort léger,[2172]
Nous ne nous en devons guère ;[2173]
Et tu n'auras pas plus tôt ton berger
Que j'aurai ma bergère.

Chanson[2174]

Nommer un ange[2175]

[2166] *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, partie 2, 1662, (avec pour titre : *Air*) p. 45, et *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant,* Paris, de Sercy, 1661, p. 405. La gavotte est une danse populaire, (d'où l'évocation des bergers Chloris et Thyrsis) devenue une danse de bal sous Louis XIV. Ce poème souligne par ce titre le lien entre la poésie, la musique et la danse. Sarasin était d'ailleurs un excellent danseur. L'on trouve, chose rare dans les poèmes de Sarasin, des vers impairs : pentasyllabes et heptasyllabes, mais aussi un hexasyllabe et un décasyllabe. Les strophes sont des septains et les rimes sont suivies. L'impair introduit ici un rythme nouveau, qui épouse une conception nouvelle de l'amour. Sarasin joue ici sur les parallélismes : Chloris rime avec Thyrsis, « inconstant » avec « tout autant », « changer » avec « léger » et le parallélisme syntaxique auquel s'ajoute la corrélation « Et tu n'auras pas plus tôt ton berger / Que j'aurai ma bergère », exprime l'égalité de l'homme et de la femme en matière d'inconstance.

[2167] Ce poème renverse le *topos* de l'amant martyr.

[2168] Chloris est une nymphe de la mythologie grecque, épouse de Zéphyr et un personnage de *L'Astrée*, bergère, désignant peut-être Mme de Motteville. Dans nombre de ses poèmes, Théophile de Viau s'adresse aussi à Chloris. Voir *Œuvres poétiques*, *À Cloris*, p. 47, élégie, p. 98, élégie, p. 107, stances, p. 110, élégie, p. 128. Voir aussi Saint Amant, *op. cit*., sonnet, p. 101-102 et Benserade, chanson, *op. cit*. p. 45 et 53. Chloris rime souvent avec Thyrsis ou Paris, chez Sarasin.

[2169] Cette nouvelle conception de l'amour est évoquée avec désinvolture et des expressions proches de la prose, comme dans les poèmes précédents. L'univers de la danse apporte aussi de la légèreté.

[2170] Le chiasme souligne aussi l'égalité de l'homme et de la femme sur le terrain amoureux. Il n'est plus question de soumission de l'amant éploré à une dame supérieure en beauté.

[2171] La désinvolture frise ici le cynisme.

[2172] Echo à « ta légèreté ».

[2173] La responsabilité, les serments, sont balayés d'un vers.

[2174] Ce poème, publié dans *les œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, est inséré dans le recueil de pièces (manuscrit de la bibliothèque de la Rochelle), œuvres de Gédéon Tallemant des Réaux, ou écrites et recueillies par lui, avec le titre suivant : *Couplets à une Ecossaise dont le petit monsieur est amoureux et qui pleure pour la faire de cette entrée* (de ballet), *sic*. Cette petite chanson piquante, composée de deux huitains, avec des quadrisyllabes, pentasyllabes et hexasyllabes, vers très courts, et des rimes croisées, joue sur le retournement de situation : l'inconstance, reprochée à Phyllis à mots couverts, avec des expressions proches de la prose, est l'apanage du poète lui-même.

Votre Phyllis,
C'est chose étrange,
Je vous le dis ;
5 Réservez vos louanges
Pour d'autres appas,
Je me connais en anges,
Phyllis ne l'est pas.

Pour bonne mine
10 Je le vois bien,[2176]
Mais pour divine[2177]
Il n'en est rien :
Réservez vos louanges[2178]
Pour une autre fois,
15 Je me connais en anges,
J'en ai servi trois.[2179]

Chanson[2180]

J'aime Cléon[2181], Sylvanire[2182] et Chloris,[2183]
Toutes les trois [2184] s'efforcent de me plaire.
Je ne vois point de galant[2185] dans Paris
Qui sur les bras ait une telle affaire :[2186]
5 Car je ne puis en ma bonne fortune,
En servir [2187] trois[2188]
Tout à la fois,[2189]

[2175] Voir la chanson *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour*, supra, p. 233-234, où est évoqué l'angélisme de Phyllis.
[2176] Variante, dans le manuscrit de la Rochelle : je le veux bien.
[2177] « Bonne mine », expression prosaïque, rime avec « divine » : la femme aimée a chu de son piédestal.
[2178] Variante, dans le manuscrit de la Rochelle : Gardez ces louanges.
[2179] Ce poème et le suivant nous font songer au sonnet de Monfuron, faisant l'éloge et la critique simultanée d'Angélique et de Cloris (poème cité par Y. Fukui, *op.cit.,* p. 98).
[2180] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Ce poème, constitué d'une seule strophe de huit vers (décasyllabes, quadrisyllabes et octosyllabe, avec des rimes croisées puis embrassées), fait le portrait du poète en galant, en libertin. L'expression « en servir trois » est une définition de l'inconstance.
[2181] On retrouvera Cléon dans les Stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse*, *infra*, p. 356-361. Cléon est un personnage de L'*Astrée* d' Honoré d'Urfé, in *L'Astrée*, Paris, Gallimard Folioclassique, 1984, p. 57.
[2182] *La Sylvanire ou la morte-vive* est à la fois un personnage de la quatrième partie de *L'Astrée*, le titre éponyme d'une fable bocagère d' Honoré d'Urfé, publiée en 1627 et le titre d'une tragi-comédie pastorale de Mairet.(1630).
[2183] Voir la note 2168 concernant ce personnage.Les trois prénoms désignent des bergères.
[2184] La récurrence du chiffre trois dans ce poème fait songer au poème « Cinq ou six… », *infra*, p.510. Remplacer l'absolu de l'amour par des calculs est typique du libertin. Voir *Dom Juan ou le Festin de pierre* de Molière (1665), Paris, Hachette, 2016, Acte III, scène 1, p. 58.
[2185] Homme empressé à plaire, séducteur.
[2186] Comme dans la chanson : *Phyllis, vous n'êtes pas trop sage*, *supra*, p. 241 et les stances *À Melle Bertaut, que l'auteur appelait Socratine, infra*, p. 279-280, l'amour est vu, prosaïquement, en terme commercial, comme une « affaire ».
[2187] Le terme servir, qui évoquait dans la poésie néo-pétrarquiste le dévouement du sigisbée envers la Dame, est à prendre ici prosaïquement et ironiquement.
[2188] Echo au poème précédent.

Et je n'en veux perdre pas une.

Eglogue[2190]

Daphnis l'âme aux douleurs sans cesse abandonnée,[2191]
Lorsque la froide nuit de pavots couronnée,[2192]

[2189] La liberté du galant en amour se heurte au principe de réalité. Il y a certainement une once d'autodérision dans les derniers vers de ce poème. La nouvelle conception de l'amour galant est acceptée, pratiquée, non sans légèreté et raillerie.

[2190] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124. Cette églogue pourrait avoir été composée par Sarasin au cours du voyage qu'il fit dans le Piémont à la suite du ministre Chavigny d' avril à juin 1639 (voir à partir du vers 65). Ce poème en alexandrins, l'un des plus beaux de Sarasin, est d'inspiration pastorale, théocritienne et virgilienne. Le berger Daphnis, exilé, songeant à Amaryllis, et aux paysages bucoliques de leur idylle, lamente sa plainte nocturne jusqu'au retour de l'aube. L'églogue, du grec *eklogè*, recueil, florilège, désigne à l'origine une suite de poèmes courts. Le terme ayant été fréquemment associé aux poèmes des *Bucoliques* de Virgile, il a pris le sens de : poème pastoral. La poésie pastorale remonte au XIème siècle avant J.C. avec L*e Livre de Ruth*, littérature hébraïque, puis au VIIème siècle avant J.C avec *les Travaux et les jours* d'Hésiode, poète grec. Mais elle s'épanouit avec Théocrite et Virgile. (Voir la note suivante). Dans les années précédant Sarasin, la pastorale est à l'honneur au théâtre, avec *L'Aminte* (1573), tragicomédie du Tasse et Le *Pastor fido* de Guarini (1590). Voir le *Discours III* de Sarasin qui fait référence à ces deux œuvres qui eurent un grand succès. Mentionnons aussi Les *Bergeries* (1625) de Racan, *La Silvie* (1621) et *La Silvanire* (1625) de Mairet. La pastorale se décline aussi en poésie avec les églogues de Desportes et de Ronsard puis de Segrais et les *Idillie*s de Vauquelin de la Fresnaye. Enfin la pastorale qui eut un grand succès au XVIIème est le roman d'Honoré d'Urfé, *L'Astrée* (1607-1633). Remarquons que toutes les potentialités théâtrales, poétiques et narratives des *Idylles* de Théocrite ont été exploitées aux XVIème et XVIIème siècles. Voir la définition qu'en donne Colletet dans son *Art poétique*, Paris, Sommaville et Champhoudry, 1658. Voir aussi Frénicle, *L'entretien des illustres bergers*, Paris, J, Dugast, 1634.

[2191] Pour le personnage de Daphnis, Sarasin s'inspire de Théocrite, poète grec du IIIème siècle avant J.C, l'un des sept poètes de la première Pléiade, créateur du genre de l'idylle, du grec *eidullion*, petit poème. Voir notamment l'*Idylle III*, où Daphnis, « archétype de l'amoureux tourmenté », selon Stéphane Macé (*op. cit*.), s'adresse à Amaryllis dans un monologue de déploration.Théocrite n'a pas écrit uniquement des idylles bucoliques, néanmoins le terme idylle a pris progressivement le sens de petit poème d'amour dans un cadre champêtre. Au cours des siècles, le terme a perdu sa connotation bucolique. Daphnis est présent dans de nombreuses *Idylles* de Théocrite et dans les *Bucoliques* de Virgile, source de l'inspiration sarasine. La 5ème *Bucolique* de Virgile évoque Daphnis mort, sur le seuil de l'Olympe, devenu l'égal de Phébus. Sarasin imite l'une des structures des *Bucoliques,* alternant avec les vers amébées (dialogue, joute poétique entre deux bergers) : un bref récit suivi du discours d'un berger. La tonalité mélancolique de cette églogue est propre à Sarasin. Alors que, dans la légende, Daphnis, berger d'Arcadie, joueur de syrinx (flûte de Pan), devenu aveugle, s'était donné la mort après avoir trompé une nymphe en état d'ébriété, dans l'églogue de Sarasin, les yeux de Daphnis ne sont aveuglés que de larmes, et Daphnis se meurt d'amour. Voir aussi l'églogue de Lalane (manuscrit de Besançon), où Daphnis, (Lalane) errant dans les bois, pleure la mort d'Amarante : « Toi qui mènes mon ombre après la tienne errante / ô biens évanouis ! ô délices passés / ô doux ravissements ! ô célestes plaisirs ». Le Daphnis de Lalane « Grossit tous les ruisseaux du torrent de ses pleurs, / Etonne de ses cris l'air et la terre et l'onde / De son mal incurable entretient tout le monde/ Et chaque jour encore fait redire cent fois/ La mort de sa bergère aux échos de nos bois ». Cette églogue se trouve dans *Poemata* de Ménage, lequel précise : « églogue de Lalane au sujet de la précédente ». En effet, Ménage a écrit une églogue « Dans l'aimable contrée, où les flots de la Seine / Du superbe Gondi vont cotoyant la plaine », évoquant le berger Lycidas (Sarasin), Ménalque (Ménage lui-même), Damon (Chapelain), in *Poemata*, p. 147 à 157. Le personnage de Daphnis dialogue avec Ménalque dans l'églogue de Ménage *Christine*, *op. cit*., p. 175 et suivantes.

[2192] Dans L*es Métamorphoses* d'Ovide, *op.cit*., XI, v. 583 à 609, p. 372, le Sommeil vit dans une grotte ornée, à son entrée, de pavots « au charme soporifique ». On trouve cette belle image chez Saint Amant, *op.cit*., p. 16, *La solitude* : « Le Sommeil aux pesants sourcils (…) / Lâchement couché sur le dos / Dessus des gerbes de pavots. », ou dans *La nuit*, p. 55 : « Sommeil, répands à pleines mains / Tes pavots sur la terre. » et chez

Assoupit nos ennuis et nous force à dormir,
Le cœur blessé d'amour ne faisait que gémir :
5 Absent d'Amaryllis[2193], et sans nulle espérance
De voir sitôt finir cette cruelle absence,
Seul dedans sa cabane attendant le matin,
Il plaignait vainement son malheureux destin.
« Ô belle Amaryllis, si chère à ma pensée,
10 Vois (disait-il) les maux dont mon âme est blessée.
Je suis persécuté de l'amour et du sort,
Eloigné de tes yeux et proche de la mort.
Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
Les maîtres des troupeaux et les troupeaux ensemble ;[2194]
15 Le vent n'agite plus les feuilles des forêts,
Les bruyères des champs, ni les joncs des marais ;
Les mâtins ont cessé d'aboyer à la lune,
Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune.[2195]
Tout dort dans la nature, et Daphnis seulement
20 Privé de ce repos, soupire son tourment.
Car sitôt que du jour la lumière est éteinte,
Parmi l'obscurité se réveille ma plainte,
Et sans être assoupis du sommeil qui les fuit,
Mes yeux baignés de pleurs laissent couler la nuit.
25 Alors parmi l'horreur et dans la solitude,[2196]
Ma passion revient plus fâcheuse et plus rude,
Alors mille pensers de peine, et de douleur,[2197]
Et d'absence, et d'amour, redoublent mon malheur.
Ainsi donc vainement la nuit m'offre ses charmes,
30 Ainsi donc vainement je verse tant de larmes ;[2198]
Jamais l'Amour cruel ne se saoule de pleurs,
Ni l'herbe de ruisseaux, ni l'abeille de fleurs.[2199]
Ô chère Amaryllis, je garde la mémoire
Du temps, où près de vous plein d'amour et de gloire,
35 Je chantais tout le jour avecque liberté
La grandeur de ma flamme, et de votre beauté,

Théophile de Viau : « Moi qui, toute la nuit offusqué de tes charmes / Les pavots du sommeil ai distillé en larmes », *op. cit*., élégie, p. 124, ainsi que chez Tristan l'hermite, dans *L'amant secret*, in *Les Amours*, Paris, Garnier, 1925, p. 40 : « Douce et paisible Nuit, déité secourable (…) chacun dort maintenant sous tes humides voiles,/ Mais malgré tes pavots, les espines d'amour / M'obligent de veiller avecques tes estoilles. »

[2193] Amaryllis est un personnage des *Idylles* de Théocrite et des *Bucoliques* de Virgile. C'est aussi la mère de Céladon dans *L'Astrée.* Dans la première Bucolique, elle est « la triste Amaryllis », « *maesta (…) Amarylli* ». Peut-être représente-t-elle ici Melle Bertaut, nièce du poète Jean Bertaut et future Mme de Motteville, souvent associée à la thématique de l'absence dans les poèmes de Sarasin qui lui sont consacrés.

[2194] Vers inspiré des vers 8 et 9 de la deuxième *Bucolique* de Virgile, *op. cit*. p. 58 : *« Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant ; / Nunc virides etiam occultant spineta lacertos.* »

[2195] Voir la première *Géorgique* de Virgile, *op. cit.,* p. 164 : *« Solis et occasum servans de culmine summo / Nequidquam seros exercet noctua cantus. »*

[2196] Var.in *Recueil Conrart* : Lors dans l'horreur de l'ombre et de la solitude.

[2197] Var. *op cit*. : Et lors…

[2198] Var. *op cit*. : Ainsi c'est vainement que je verse des larmes.

[2199] Virgile, *Bucoliques,* X, v.29-30, p. 128 : « *Amor, non talia curat, / Nec lacrimis crudelis Amor, nec gramina rivis, / Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellae.* » On sera sensible au lyrisme de ces derniers vers, marqué par le lexique de la souffrance, les rythmes binaires, l'anaphore, l'atmosphère nocturne.

Où ma voix enseignait les rives de la Seine,
Et les bois de Madrid, et les monts de Surène,[2200]
Et tous ces longs coteaux de jardins embellis,
À redire après moi le nom d'Amaryllis.[2201]
Cent fois, vous le savez, reposant à l'ombrage[2202]
De ces saules épais qui bordent le rivage,
Et que le vieil Egon fit planter autrefois,[2203]
Vous avez écouté les accents de ma voix.[2204]
Alors je vous contais quelque histoire agréable
Des plus fameux Amants que nous vante la fable,[2205]
Les feux de Jupiter au monde si connus,
Les larcins amoureux de Mars et de Vénus,[2206]
La fuite de Daphné,[2207] le malheur de Céphale,[2208]
Ou de Pasiphaé la passion brutale,[2209]
Heureuse, si pour nuire à sa félicité,
Dédale et les troupeaux n'avaient jamais été.[2210]
Tantôt je vous disais ce que le grand Malherbe,[2211]
Pour fléchir Lycéris[2212], nymphe jeune et superbe,
Comme un cygne mourant,[2213] chantait au bord des eaux
Où l'Orne paresseux dort parmi les roseaux.[2214]
Tantôt je vous parlais du soin des bergeries,
Je vous montrais quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les pasteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le soleil, les herbes et les eaux.[2215]

[2200] Le Mont Valérien en Ile de France.

[2201] Virgile, *Bucoliques*, I, vers 4-5, p. 50 : « *Nos patriam fugimus ; tu, Tityre, lentus in umbra / Formosam resonare doces Amaryllida silvas. »*

[2202] Var. *Recueil Conrart* : Souvent, s'il vous souvient…

[2203] Egon est un personnage des *Bucoliques* de Virgile.

[2204] Var. *Recueil Conrart* : Et que le vieil Egon fit autrefois planter, / Vous ne dédaigniez pas de m'entendre chanter.

[2205] En tant que créateur de la poésie pastorale et bucolique, le berger Daphnis est une « voix », un « conteur » et un chantre (v. 35).

[2206] Virgile, *Géorgiques*, IV, v.345-347, p. 278 *: « Inter quas curam Clymene narrabat inanem / Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta ; / Atque Chao densos divum numerabat amores. ».* Allusion aux amours illégitimes de Mars et de Vénus, laquelle était mariée à Héphaïstos. L'époux trahi enveloppa par surprise les deux amants enlacés dans un filet et convoqua les dieux de l'Olympe.

[2207] Voir note 1828.

[2208] Fils d'Hermès, aimé d'Aurore. Il transperce de son javelot sa femme Procris (jalouse, et qui l'épiait), lors d'une séance de chasse, croyant entendre un animal.

[2209] Fille d'Hélios et épouse de Minos, mère d'Ariane et de Phèdre, elle s'éprend d'un taureau blanc et conçoit le Minotaure. Racine évoque dans *Phèdre* « les égarements » de Pasiphaé, Acte I, scène 3.

[2210] *Virgile, Bucoliques, VI, v. 45-46, p. 94 : « Et fortunatam, si numquam armenta fuissent*, */Pasiphaen nivei solatur amore juvenci* ». C'est Dédale qui a créé pour Pasiphaé une machine ayant l'allure d'une génisse, afin qu'elle puisse s'accoupler avec le taureau blanc, et c'est Dédale aussi qui a construit le labyrinthe pour y enfermer le Minotaure, fruit de cet amour monstrueux.

[2211] Voir aussi les stances *À Thyrsis sur la mort de sa maîtresse, infra*, p. 356-361, où Sarasin fait l'éloge de Malherbe.

[2212] Nous n'avons pu identifier cette jeune femme dont Malherbe fut épris, semble-t-il en ses dernières années.

[2213] Comparaison que l'on retrouve dans les stances *À Thyrsis*.

[2214] L'Orne et le personnage de Daphnis invitent à rapprocher ce poème du premier de Sarasin, qui portait en germe cette églogue.

Mais parmi ces discours l'amour forçait mon âme
D'y mêler le récit de l'excès de ma flamme ;[2216]
Qui pourrait s'empêcher de plaindre son tourment ?
Et vous oyiez toujours ma plainte doucement.
65 Même quand je partis, et qu'aux bords de la Seine
Pan,[2217] qui prend soin de nous, eut pitié de ma peine,
Pleine de la douleur de mes maux infinis,
Adieu, me dites-vous, adieu, pauvre Daphnis.
Maintenant, loin de vous et de ces doux rivages,
70 Parmi des monts affreux et des roches sauvages,[2218]
Où de noires forêts de pins audacieux
Croissent parmi la neige et s'élèvent aux cieux,
Où, d'orgueilleux torrents en leurs courses bruyantes[2219]
Contre mille rochers rompant leurs eaux fuyantes,
75 L'écume nage en rond, l'onde se ralentit,
Et l'écho des vallons au loin en retentit ;
Je consume en regrets les nuits et les journées,
Prêt de finir bientôt mes tristes destinées,
(Ainsi le veut Amour), loin de votre beauté
80 Et des aimables lieux où je fus enchanté,[2220]
Sans craindre que le temps bannisse de mon âme
Ni ces aimables lieux, ni cette belle flamme,
Ni que l'amour cruel, qui fait naître mes pleurs,
Apprenne à s'apaiser par mes longues douleurs.
85 Levons-nous, le Soleil des cimes reculées
De ces monts élevés, descend dans les vallées ;
Déjà tous les bergers ont quitté les hameaux,
Et l'on entend partout le son des chalumeaux. »[2221]

[2215] Ces trois vers didactiques font songer aux *Géorgiques* de Virgile, *op. cit*., dont le titre fait référence à une technique agricole.

[2216] Les mots « excès » et « passion » sont parfois associés chez Sarasin à l'expression de l'amour, notamment dans les élégies et les églogues. Remarquons aussi que le lexique de la douleur y est accentué.

[2217] Dieu des bergers d'Arcadie. Mi-homme, mi-bouc, avec des cornes et des pieds fourchus, il incarne la puissance et la fécondité de la nature sauvage. Couronné de pin, il poursuit les nymphes dans les bois avec sa flûte de Pan ou syrinx.

[2218] Ce vers et les suivants sont la description d'un *locus terribilis*, (en contrepoint des paysages bucoliques qui précèdent, « aimables lieux », v. 82) à mettre en rapport avec la description de l'enfer dans *De la Guerre espagnole* et aux « pins battus des vents sur les Alpes chenues » de *Rollon conquérant*, *infra*, p. 253-265. Sarasin y fait allusion aux paysages alpins traversés en compagnie de Chavigny, à Montmélian, Grenoble… L'on sera sensible au charme sauvage de cette description.

[2219] Ce vers et les trois suivants, qui manquent dans les *Œuvres* (1656), sont empruntés à *Conrart*, *op.cit.*

[2220] Le paysage bucolique est souvent chez Sarasin un *locus amoenus*, lieu agréable. Expression reprise au vers 82.

[2221] Image et vers inspirés de l'ode XII du Livre IV d'Horace : « *Dicunt in tenero gramine pinguium / Custodes ovium carmina fistula : / Delectantque Deum, cui pecus nigri / Colles Arcadiae placent* ». Echo de ces vers avec les derniers vers de *Stances à une Dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*, *supra*, p. 208-209. Le début et la fin des églogues « coïncident généralement avec le matin ou le soir », comme le fait remarquer Stéphane Macé, *op. cit.*, p 176. Par ailleurs, Sarasin se souvient aussi de la première *Bucolique* de Virgile, mais il « inverse la relation entre la nuit et le jour ». Voir Stéphane Macé, *op. cit.*, p 328.

Epigramme. Compliment n'ayant pu dire adieu[2222]

Chloris[2223] s'éloignant de ce lieu,
Tout le monde lui dit adieu,
Hormis moi, qui brûle pour elle ;
Mais si, pour cacher mes désirs,
Je n'ai pu le dire à la belle,[2224]
Je l'ai dit à tous mes plaisirs.

Epigramme. À Chloris sur une absence sans nécessité [2225]

Puisqu'à ce long éloignement,
Vous n'avez point été contrainte,
Chloris,[2226] comptez moins d'un amant
Et retournez aux champs sans crainte.[2227]
Pour vous punir et me venger
Je suis résolu de changer,
Quoi que vous puissiez dire ou faire ;
Car, malgré vous et vos appas,
Mon inconstance est nécessaire,
Si votre absence ne l'est pas.

[2222] *Nouvelles Œuvres*, volume 1. Dans cette épigramme dénuée de fiel, proche du madrigal, la pointe joue sur le double sens de « dire adieu », soulignée par l'antithèse finale : dire adieu à la belle, la saluer / dire adieu à ses plaisirs, y renoncer.
[2223] Voir la note 2168.
[2224] Thème récurrent du mutisme de l'amoureux.
[2225] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Paris, Barbin, 1674. Ce poème qui s'adresse à Chloris et développe le thème de l'absence fait songer à un sonnet de Monfuron, cité par Y. Fukui, *op.cit*. p. 100-101: « Encore que ma Cloris m'ait promis quelque place, / Dans ce cœur que jamais rien ne sut émouvoir ! / Quel souvenir de moi peut-elle encore avoir / Qu'enfin avec le temps l'absence ne l'efface ? … ». Ce petit poème de vengeance répond à « l'absence » de la belle par l' « inconstance » de l'amant.
[2226] Voir la note 2168.
[2227] Les « champs » et « Chloris » évoquent un univers pastoral.

Le Mélancolique[2228]

Belle Phyllis, belle Calliste,[2229]
L'on m'a dit que je suis fort triste
Depuis votre fâcheux départ,
Et cela de fort bonne part ;
5 C'est ce qui m'oblige à le croire,
Car si les auteurs de l'histoire
Etaient autres que gens de bien,
Par ma foi, je n'en croirais rien.
D'abord je ne faisais que rire
10 Quand quelqu'un venait me le dire ;
Mais tant de gens m'en ont juré
Que je le tiens tout assuré.
Voyez quelle métamorphose !
Moi qui toujours, sur toute chose
15 Honorais Momus[2230] et Comus,[2231]
Je suis taciturne et camus.[2232]
Moi, qui fuyais mélancolie
Comme un sage fait la folie,
Comme les hiboux font le jour
20 Et comme vous faites l'amour,
J'ai le chagrin d'un vieil ermite,
Et le noble Amadis [2233] me quitte
Son nom, par l'univers fameux,
Non de beau, mais de ténébreux.
25 Phyllis, me voilà donc du nombre
Des gens que l'humeur froide et sombre

[2228] *Les Oeuvres de M. Sarasin*. Sans doute composé en 1639 après le mariage de Mme de Motteville et durant le voyage en province avec M. de Chavigny, cet étonnant poème , évoquant hiboux et loups-garous, relève du thème des « visions funèbres », thème baroque développé par Théophile et Saint-Amant, comme le mentionne Fukui dans *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*, p. 84. Il annonce aussi les petits romantiques. Le titre fait référence à une notion récurrente chez Sarasin, la mélancolie, considérée, depuis le *Problème XXX*, 1, comme une « maladie sacrée », l'apanage des « hommes d'exception, en ce qui regarde la philosophie, la science de l'Etat, la poésie ou les arts. ». Voir Aristote, *L'Homme de génie et la mélancolie*, Traduction, présentation et notes de J. Pigeaud, Paris, éditions Rivages, 1988, p.83. Le poème déploie toutes les variations d'humeur liées à la mélancolie : « chagrin », « sombre », « froide », « taciturne », « camus », « ténébreux » « folie », « lugubre », « songe-creux », « triste », « dolent » « mort »… Mais ce poème n'est pas sans lien non plus avec l'univers burlesque. En témoigne la présence des « fondeurs de cloches », des « vieux bonnets de nuits » dans une « écurie »…

[2229] Pour le prénom Phyllis, voir la note 1903. Calliste est un prénom féminin que l'on trouve dans un récit baroque de François de Rosset : « Le funeste et lamentable mariage du valeureux Lyndorac et de la belle Calliste », in *Histoires mémorables et tragiques de nostre temps*, 1614 et dans *l'Histoire trage-comique de nostre temps sous les noms de Lysandre et de Calliste* de Vital d'Audiguier, Paris, Nicolas de la Vigne, 1616. Par ailleurs, Malherbe adresse souvent ses vers à Calliste, voir les sonnets p 113, 114, 115, *op cit*. Voiture évoque aussi ce prénom féminin (LIX, *op. cit.,* p. 142).

[2230] Divinité grecque mineure de la raillerie et du sarcasme, représentée une marotte à la main, souvent accompagnée de Comus.

[2231] Dieu de la bonne chère et du libertinage. Il appartenait au *Komos*, cortège en l'honneur de Dionysos (étymon du mot comédie) . Il était représenté avec une couronne de roses, un flambeau dans une main et un bâton dans l'autre.

[2232] Camus : honteux. (dictionnaire Furetière)

[2233] Héros du roman de chevalerie espagnol de Montalvo.

Fait prendre pour des loups-garous,[2234]
Et le tout pour l'amour de vous,
Ma gentille *Tourelourette.*
30 N'achevez pas la chansonnette,
Qui dit : Autant en ferez-vous,
Ma gentille *Tourelourou.*[2235]
Je prie au ciel qu'il vous envoie
D'ébattements une mont-joie.[2236]
35 Mais pour vous faire concevoir
Combien je suis lugubre et noir,[2237]
J'ai fait ces jours passés la liste
De ce que Paris a de triste,
Et j'ai pris cette liberté
40 D'en extraire à votre beauté
Une petite kyrielle,[2238]
Afin que sur un tel modèle
Vous voyiez que, loin de vous deux,
Je suis le roi des songe-creux.[2239]
45 Premièrement, ici tout proche,
J'ai trouvé deux fondeurs de cloche
Que le métal avait trahis,
Pâles, éperdus, ébahis,
Immobiles comme une roche,
50 Et penauds en fondeurs de cloche ;
Mais auprès de moi tous les deux
Semblaient gens plaisants et joyeux,
Encor toutefois qu'à vrai dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.
55 J'ai vu des diables en procès,
Ayant des leurs mauvais succès ;
J'ai vu des coquettes mondaines
Malades des fièvres quartaines ;[2240]
J'ai vu des amants délaissés :
60 De ces gens-là l'on voit assez,
Car, pour des dames abusées
Par Birènes [2241] et par Thésées,[2242]
Je ferais bien de grands serments
Qu'on n'en voit que dans les romans.[2243]

[2234] On trouve aussi des « Loups-garous » dans le poème *Pour le hibou*, de Vincent Voiture, in *Estrenes de quatre animaux, envoiez par une Dame à Monsieur Esprit*, *op. cit*., p 211.
[2235] Refrain d'une chanson populaire évoquant un âne rencontrant un loup, avec lequel il pénètre dans un village. L'âne est poursuivi par les habitants qui crient « Au loup ! ». Intégrer des refrains populaires à des poèmes est un procédé mis à la mode par Voiture. Voir *À Madame la princesse sur l'air des Landriry*, XXXII, p. 98, et *Sur l'air des Lanturlu*, XXXVI, p. 115, *op.cit*., volume I.
[2236] Mont-joie : entassement de pierres marquant les chemins de pèlerinage.
[2237] L'adjectif renvoie à l'étymologie de la mélancolie : bile noire.
[2238] Série. Etymologie du terme : *Kyrie eleison*, Seigneur, prends pitié. Formule de la liturgie catholique.
[2239] Personne qui se plaît dans les chimères. D'ailleurs les vers suivants semblent évoquer ses « visions. », v. 83.
[2240] Fièvre dont les accès reviennent tous les 4 jours.
[2241] Personnage du *Roland Furieux* de l'Arioste, qui abandonne Olympie.
[2242] Thésée abandonna Ariane. Le pluriel de Birène et Thésée transforment ces noms propres en noms communs, désignant les séducteurs abandonnant les belles.

65 J'ai vu la hideuse peinture
Du preux à la triste figure,
Du bon chevalier Don Quichot[2244]
Qui fit des armes son cachot.
O le fantôme épouvantable !
70 Je crois qu'il ferait peur au diable ;
L'ayant vu seulement moulé,
J'en ai le sang encore gelé.
J'ai vu des messieurs sans cervelle,
Que le peuple esprits forts appelle,
75 Gens presque aussi tristes que fous.
J'ai vu même des loups-garous,[2245]
Et de ces affreuses chimères
Que les nourrices et les mères
Appellent des moines bourrus,[2246]
80 Dont toutefois on ne voit plus
Et ne saurais bonnement dire
S'ils font pleurer ou s'ils font rire.
Souffrez qu'avec ces visions
Et ces tristes illusions
85 Quelques maigres bouffons j'assemble,
Car on ne voit rien, ce me semble,
À prendre les choses au fond,
Plus triste que maigres bouffons.
Pour la fin, dans une écurie,
90 Où m'a conduit ma rêverie,
J'ai vu deux vieux bonnets de nuit
Sans leur coiffe, et cela s'ensuit ;
Car, quand les bonnets en ont une,
Ils sont mieux avec la fortune
95 Qui les a de coiffe étoffés,
Que les gens qui naissent coiffés.
Or l'un de ces deux, tout superbe,
De faire mentir le proverbe,[2247]
Mollement couché sur les draps,
100 Se portant fort bien, rouge et gras,

[2243] Pique envers les dames cruelles. Voir la chanson, *supra,* p. 241, où la constance est nommée « vertu de roman ».

[2244] Orthographe pour la rime visuelle. L'évocation de Don Quichotte et de la mélancolie, fait songer à un poème de Saint-Amant dont Sarasin s'est peut-être inspiré : « Accablé de paresse et de mélancolie / je rêve dans un lit où je suis fagoté / Comme un lièvre sans os qui dore dans un pâté, / Ou comme un Dom Quichot en sa morne folie. / Là, sans me soucier des guerres d'Italie, / Du comte Palatin, ni de sa royauté, / Je consacre un bel hymne à cette oisiveté/ Où mon âme en langueur est comme ensevelie… » (Suite des *Œuvres*, 1631). Voir aussi *La Solitude, Les Visions* et *la Nuit*, sur le sujet des visions.

[2245] Homme se métamorphosant en loup la nuit venue et notamment les nuits de pleine lune. La lycanthropie est aussi le nom d'une maladie psychique associée à un excès de mélancolie.

[2246] Etre surnaturel.

[2247] Sarasin joue avec plusieurs expressions : les « bonnets de nuit » (sens concret et sens abstrait de « personne ennuyeuse, qui n'aime pas s'amuser »), être un gros bonnet (une personne d'importance), être né coiffé : avoir de la chance (l'origine de cette expression est la membrane fœtale qui parfois recouvre la tête du nouveau-né au moment de l'expulsion). Par ailleurs, il fait allusion au proverbe : « Le loup-garou est en effet bien souvent un enfant né coiffé ».

En riant a semblé me dire :
Vous êtes bien triste, beau sire.
Voilà doncques ce que j'ai vu
Qui vaille que vous l'ayez lu,
105 Belle Phyllis, belle Calliste.
Encore que tout cela soit triste,
Rien de cela n'est, par ma foi,
Si triste et si dolent que moi.
Aussi partout la voix publique
110 M'appelle le Mélancolique.[2248]
J'ai l'esprit et les sens perclus,[2249]
Pour moi le soleil ne sort plus
Tous les jours du milieu de l'onde ;[2250]
En un mot, je suis mort au monde.
115 Aimable Phyllis, c'est assez,
Priez Dieu pour les trépassés.[2251]

[2248] La mélancolique est donc une caractéristique avérée du poète, confirmée par la « voix publique ».
[2249] Perclus : infirme.
[2250] Allusion aux quatre premiers vers de *La Complainte* de Bertaut, Paris, Robert Bertault, 1633 : « Ce n'est pas pour moi que tu sors, / Grand soleil, du milieu de l'onde, / Car tu ne luis point pour les morts, / Et je suis du tout mort au monde » (Note des premiers éditeurs, *Œuvres*).
[2251] Ce dernier vers assimile le poète mélancolique à un mort vivant. Mais ce dernier vers est aussi légèrement railleur envers la religion, dont il reprend en la détournant une formule consacrée.

1639-1642

Rollon conquérant[2252]
Fragment d'un poème[2253]

I

Tout le monde se tut, et la belle plaintive,[2254]
Regardant cette troupe en silence attentive,
De ses pleurs pour un temps interrompit le cours,
Et d'une triste voix commença ce discours :[2255]
« Grand prince, vous voulez qu'une fille outragée
Vous raconte les maux dont elle est affligée,
Et comme avec fureur Manfrède[2256] dédaigné
A détruit par le fer les lieux où j'ai régné.
Mais hélas ! le moyen de peindre cette histoire[2257]
Dont la funeste image étonne ma mémoire,
Dont je suis le sujet justement estimé,
Et le plus déplorable, et le plus renommé ?
Pourrez-vous sans douleur écouter ma misère,
Si même son auteur ne le pouvait pas faire ?
Et ne dois-je pas craindre, en contant ces malheurs,
D'expirer de faiblesse au milieu de mes pleurs ?
Mais, puisque vous montrez une si forte envie
D'apprendre le succès des peines de ma vie,
En voici le récit.[2258]Aimond le généreux,[2259]

[2252] Rollon est un chef viking, né au Danemark, et mort vers 928, qui est à l'origine du duché de Normandie. L'on trouve son gisant dans la cathédrale de Rouen. Son histoire est racontée par Wace (12ème siècle) dans le *Roman de Rou*.

[2253] *Nouvelles Œuvres*, 1674. La date de composition de ces fragments est inconnue, néanmoins les descriptions des lieux fournissent quelques indications : Sarasin a traversé les Alpes en 1639 et les Pays-Bas et les Ardennes en 1650, à la suite de Madame de Longueville qui se retira ensuite à Stenay.
Ces fragments épiques n'ont aucun fondement historique. Le choix hétéroclite des noms propres en témoigne. Les dix-neuf premiers vers sont imités de Virgile. (chant II de *l'Enéide* , 13 premiers vers) et le nom de Gildipe est emprunté à *La Jérusalem délivrée* du Tasse, chant 1er.

[2254] La figure de la belle captive ou de la belle plaintive est un type littéraire et pictural. Andromède, dans la mythologie grecque, Angélique de l'Arioste (chant X) et Andromaque de Racine en sont des exemples. Voir les nombreux tableaux représentant ces deux personnages. Voir aussi *La belle captive* de Tristan l'Hermite, *op. cit.,* p. 65 et la « belle affligée » de George de Scudéry, in *Poésies diverses*, Paris, Courbé, p. 31. Ici, ce personnage est associé au registre pathétique. (Champ lexical de la douleur).

[2255] Passage du récit épique, pris en charge par le poète, au discours de Gildipe.

[2256] Dans *Le Roman de Rou*, nulle trace de Manfrède. Ce prénom, d'origine germanique, fait référence à Manfred 1er, Roi de Sicile au XIIIème siècle. Ennemi de la papauté, il fut accusé d'avoir tué son frère et son père. Ce personnage historique est mentionné dans *La Divine Comédie* de Dante.

[2257] Sarasin fait souvent référence à la peinture. *Ut pictura poesis*. Voir notes précédentes (*Description du cabinet de M. de Chavigny*).

[2258] Le récit enchâssé dans un discours est un élément propre au roman du XVIIème siècle. Voir *L'Astrée* et les romans de Melle de Scudéry.

20 Aussi sage aux conseils qu'aux armes valeureux,
Et sa chère Blanchilde,[2260] en vertus si féconde,
Dans leur âge penchant me firent naître au monde,
Princesse destinée à l'empire frison[2261]
Et le dernier soutien de leur grande maison.
25 Hélas ! comme le sort [2262] trompe notre sagesse !
Moi, qui seule devais consoler leur vieillesse,
Seule j'ai pu causer leurs cruelles douleurs
Et fournir de matière à leurs derniers malheurs.
À peine de quinze ans la course était bornée
30 Que ma beauté funeste, aux larmes destinée,[2263]
Accomplit les décrets de la fatalité[2264]
Et du cruel Saxon[2265] soumit la liberté,
Allumant dans son cœur cette flamme fatale
Qui m'éloigne à jamais de ma terre natale.
35 Manfrède, (c'est le nom de ce monstre odieux)[2266]
Autant craint des mortels qu'il est haï des dieux,
Se plaisant au massacre et cherchant la rapine,
Contre le gré des miens à son lit me destine.
Il me fait demander. Il en est refusé.[2267]
40 Lors son cœur orgueilleux, de courroux embrasé,[2268]
Apaisant par le sang sa colère enflammée,[2269]
Surprend, dompte et détruit la Frise[2270] désarmée.
Son ravage s'augmente, et court en mille lieux.[2271]
Aimond retarde en vain ce torrent furieux ;[2272]
45 Partout le fier Saxon le surmonte et le chasse.
Il est réduit enfin dans sa dernière place,
Résolu d'immoler ma naissante beauté[2273]
Plutôt que le tyran m'ôtât la liberté.
Sur le bord de la mer, où nos derniers rivages

[2259] Cette périphrase évoque un personnage de légende médiévale, le duc Aymon, vassal de Charlemagne, père de quatre fils fidèles au code chevaleresque. Voir la chanson de geste : *La chanson de Renaud de Montauban*, ou *Histoire des quatre fils Aymon* (XIIIème siècle). Dans *Le Roland Furieux* de l'Arioste, Aymon est le père de Bradamante (sœur de Renaud et bien-aimée de Roger).
[2260] Ce prénom est celui d'une reine des Francs, femme de Childéric II.
[2261] Les Frisons sont un peuple germanique.
[2262] Voir la notion de fortune dans *De la Guerre espagnole*, *infra*, p.295-305.
[2263] Remarquons les nombreux procédés pathétiques : interjection, anaphore, champ lexical des pleurs, oxymore « beauté funeste »…
[2264] La « fatalité », la « flamme fatale », au vers 33, font référence à la tragédie.
[2265] Périphrase désignant Manfrède. La Saxe est une province d'Allemagne.
[2266] Manfrède est un héros négatif, comme le soulignent la diérèse et les termes péjoratifs.
[2267] Asyndète mettant en évidence l'absence d'égard du personnage de Manfrède, qui s'empare de ce qu'on lui refuse.
[2268] Le courroux et l'orgueil de Manfrède font écho à ceux d'Argant, héros négatif de *La Jérusalem Délivrée* : « Il semble que de son sein sortent la fureur insensée et la discorde impie : ses yeux paraissent allumés du flambeau des furies. Tel était sans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur et de confusion : tel le vit Babel, dresser sa tête altière, et menacer les étoiles », p. 77.
[2269] Manfrède est la personnification de l'*hybris*.
[2270] Province située dans le Nord de l'Allemagne, les Pays-bas et le Danemark.
[2271] La violence du personnage est marquée par l'accumulation des verbes et le nombre « mille ».
[2272] Belle métaphore naturelle du couroux sans limite de Manfrède, soulignée par la diérèse.
[2273] Ce vers évoque d'autres récits de sacrifices filiaux : Abraham et Isaac dans la *Genèse*, Iphigénie de Racine…

50 Regardent les Bretons et les Pictes[2274] sauvages,
Le flot de l'Océan, dans la terre avancé,
Méprisant la tempête et le vent courroucé,[2275]
À l'abri des rochers forme une grande place
Où toujours les vaisseaux flottent dans la bonace.
55 Barce[2276], antique cité, s'élevait sur ces bords,
Trône de mes aïeux, opulente en trésors,[2277]
Dès le temps de Néron superbement construite
Par le bon Malorix et le sage Verrite,[2278]
Qui reçurent le droit de citoyens romains
60 Pour avoir défendu la vertu des Germains,
Et, retournés chez eux, fondèrent cette ville,
Bonne place de guerre et d'abord difficile,
Elevant deux châteaux sur les rives du port
Qui conservent leurs noms encor après leur mort.
65 Là, mon père, contraint par le sort de la guerre
Qui le poursuit partout et désole sa terre,
S'enferme et se défend, ayant auprès de soi
Le prudent Olaüs[2279], et Vulphe[2280] sans effroi,
Audebert et Hubaud,[2281] et Melphas[2282] le colère,
70 Et les enfants d'Eudon,[2283] compagnon de mon père,
Gismond[2284] le bon chasseur, et Guelphe[2285] l'amoureux,
Tous deux jeunes et beaux, et tous deux malheureux,
Théadagre[2286] et Mislas,[2287] et ses troupes fidèles,
Reliques des Saxons et des guerres cruelles.[2288]
75 Je ne vous dirai point tous les combats divers[2289]
Qui pendant deux étés et pendant deux hivers
Versèrent tant de sang près des murs de la ville ;
Aussi bien le discours en serait inutile.
La fraude nous vainquit, et non pas la vertu [2290];
80 Et, si le fier Manfrède eût toujours combattu,

[2274] Tribus d'Ecosse.
[2275] Le vent, personnifié, possède le même attribut que Manfrède.
[2276] Barqa ou Barcé était située dans l'actuelle Lybie.
[2277] Remarquons la beauté de ces vers évocateurs.
[2278] Deux Frisons chargés de défricher des terres appartenant aux Romains et envoyés en ambassade auprès de Néron qui les affubla du titre de « citoyens romains » Voir *Histoire générale d'Allemagne* par Montigny, Paris, Costard, 1773.
[2279] Nom d'un archevêque de Suède, du XVIème siècle.
[2280] Vulphe est le nom d'un saint de Picardie. De l'allemand *Wolf,* le loup.
[2281] Noms d'évêques.
[2282] Malphas est le nom d'un démon de la goétie (L'art et la pratique de l'invocation de démons).
[2283] Duc d'Aquitaine.
[2284] Ce nom évoque la tragédie de Robert Wilmot (XVIème siècle): *Gismond de Salerne*.
[2285] Nom d'un prince allemand du Moyen Âge, et surtout d'un personnage de *La Jérusalem délivrée*, oncle de Renaud (voir le chant 1 p. 46).
[2286] Nom d'un prince et duc des Abodrites (tribu slave).
[2287] Nom slave.
[2288] La liste des héros est un passage obligé de l'épopée. Remarquons les épithètes homériques : le « prudent Olaüs »…
[2289] Prétérition épique.
[2290] Allusion à la ruse de Tussilon, imitée du chant II de *L'Enéide*, v. 57 et suivants (épisode du cheval de Troie).

Barce ne verrait pas ses murs cachés sous l'herbe,
Et le palais d'Aimond serait encor superbe.
Voici la trahison dont nous sommes détruits,
Source de tous mes maux et de tous mes ennuis.
85 L'aurore commençait à sortir hors de l'onde,[2291]
Rapportant la lumière et les travaux au monde,
Quand Hubaud[2292] et Sifrand,[2293] des murailles du fort
Que le grand Malorix éleva sur le port,
Prêtant avec silence une oreille attentive,
90 Entendirent la voix languissante et plaintive,[2294]
D'un homme, qui poussait des cris devers les cieux
Et semblait invoquer la justice des dieux.
Ils sortent, attirés par la voix qui les mène,
Et trouvent sur les bords de la rive prochaine
95 Un de nos ennemis dans les roseaux caché,
De cordes par les bras durement attaché,
Le visage sanglant, et tout pâle de crainte,
Résolu, si le ciel favorisait sa feinte,
D'ouvrir Barce aux Saxons, de nous faire périr,
100 Ou, s'il était surpris, résolu de mourir.
Ces chefs au vieil Aimond aussitôt l'amenèrent.
Nos gens de tous côtés soudain l'environnèrent,
Curieux de le voir et prompts à l'offenser,
Si le respect du roi ne les eût fait cesser.
105 Ecoutez des Saxons la trahison funeste,[2295]
Et par un crime seul jugez de tout le reste.[2296]
Car soudain qu'il se vit, feignant d'être étonné,
Des nôtres se pressant partout environné,
Et qu'il eut regardé d'une façon surprise
110 Les remparts ennemis et les troupes de Frise,
« Hélas, dit-il, quels lieux me pourront secourir,
Et que me reste-t-il, malheureux, qu'à mourir,
Puisque le fier Saxon, que sa rage domine,
Me contraint en fuyant d'éviter ma ruine,
115 Et que ceux que mon bras n'a cessé d'outrager,
Les Frisons irrités, sont prêts à se venger ! »[2297]
Ce discours nous émeut, cette feinte misère
Eloigne de nos cœurs la haine et la colère ;
Chacun de nous le plaint et le veut consoler.
120 Aimond même l'assure et l'exhorte à parler :

[2291] Image récurrente chez Sarasin, et *topos* de l'églogue et de l'épopée. Voir les derniers vers *De la Guerre espagnole, infra,* p.305.
[2292] Le Sieur Hubaud : nom d'un ingénieur du Roi (17ème siècle).
[2293] Nom d'origine incertaine.
[2294] Cette plainte fait écho à celle de l'héroïne.
[2295] L'intrusion de l'ennemi à l'intérieur des murailles, par le biais d'un subterfuge, est inspirée de l'épisode du cheval de Troie.
[2296] Prendre le lecteur à parti est un lieu commun de la chanson de geste. Ici, il s'agit des auditeurs de l'héroïne.
[2297] La ruse du personnage consiste à apitoyer ses ennemis, par l'usage d'un registre pathétique. Remarquons l'enchâssement des discours : dans le discours de l'héroïne est enchâssé un récit où est emboîté le discours de l'ennemi, les deux prises de paroles se faisant écho par leur registre pathétique, sincère chez l'héroïne, feint dans la bouche de l'ennemi, Tussilon.

Qu'il dise quel il est, qu'il découvre sans craindre
Le sujet du malheur qui l'oblige à se plaindre,
Qu'il nomme son pays et ses parents aussi.
Lui, se remet enfin, et puis s'explique ainsi :
125 « Puisque vous souhaitez d'entendre par ma bouche,
Ô grand roi, quel je suis et quel malheur me touche,
Je ne mentirai point, car le sort rigoureux
Ne m'a point fait méchant, s'il m'a fait malheureux.[2298]
La Saxe est mon pays, et mes jeunes années
130 Aux durs travaux de Mars ont été destinées.
Fils du brave Liscas,[2299] homme craint et puissant,
Qui sur les lieux où l'Elbe,[2300] en son cours s'accroissant,
Commence à s'éloigner des hauts monts de Bohême,[2301]
Tenait lorsqu'il vivait un empire suprême,
135 Tussilon[2302] est mon nom, connu par les dangers
Que j'ai courus souvent aux climats étrangers,
Et même assez fameux dans ces guerres passées,
Par l'injuste Saxon malgré moi commencées.
Hélas ! c'est le sujet qui produit mon malheur.
140 Car, dès lors que Manfrède, animé de douleur,
Assembla ses amis et jura la vengeance
Du refus de Gildipe[2303] et de votre alliance,[2304]
Seul, parmi les guerriers qui flattaient son erreur,
Je proposai la paix sans craindre sa fureur.
145 Mais les pires conseils eurent tout l'avantage,
Et je fus obligé de céder à l'orage.[2305]
Pourtant, dans les combats qu'on a faits malgré moi,
J'ai toujours témoigné ma valeur et ma foi,
Et l'on m'a vu souvent aller chercher ma gloire
150 Aux lieux d'où le danger éloignait la victoire.
Mais, après tant de maux et de travaux passés,
Nos plus vaillants guerriers s'étant enfin lassés,
Enrichis du butin conquis dans cette guerre,
Après leur cher pays tout le jour soupiraient,
155 Et d'un siège si long sans cesse murmuraient.
Mais leurs ressentiments étaient dans la contrainte,
Et la peur du tyran s'opposait à leur plainte,
Cette nuit, au conseil dans sa tente assemblés,
Et de la mort d'Odon[2306] attendris et troublés,
160 D'Odon qui, tout percé, jusque sous vos murailles
Dans ce dernier combat a fait ses funérailles,

[2298] Les vers 125-128 sont une imitation de Virgile, *L'Enéide*, II, 79-80.
[2299] Nom d'un aristocrate du XVième siècle, Liscas de la Tour Maubourg.
[2300] Fleuve d'Europe centrale.
[2301] Région d'Europe centrale.
[2302] Nom d'un duc de Bavière (17ème siècle).
[2303] Héroïne de *La Jérusalem délivrée* du Tasse, figure d'amante guerrière. Voir le chant I, p 51.
[2304] Episode conté par Gildipe au vers 39.
[2305] Les réactions de Manfrède sont souvent comparées aux phénomènes naturels les plus violents : torrent, orage…
[2306] Plusieurs saints portent le nom d'Odon.

Voyant qu'avec douleur nos guerriers étonnés
Tenaient, en se taisant, leurs yeux sur moi tournés
Et semblaient me prier d'expliquer leur pensée,
165 Ces mots sont échappés à mon âme offensée :
« Quand mon libre discours te devrait irriter,
Manfrède, il faut enfin te parler sans flatter.
Enfin, c'est trop de morts, de feux et de carnage !
Jusqu'où veux-tu porter nos bras et ton courage ?
170 Que proposes-tu plus à ton cœur offensé ?
N'es-tu pas satisfait du sang qu'on a versé,
Et ne connais-tu pas que tu ne saurais prendre
Barce, que malgré toi les dieux veulent défendre ?
La presser plus longtemps, c'est trop d'impiété ;
175 Ta vengeance à la fin se tourne en cruauté.
Redonne-nous la paix, tant de fois réclamée,
Rends-nous la liberté de quitter ton armée ;
Autrement, ne crois plus nous garder en ces lieux,
Ni provoquer sur nous la colère des dieux ! »[2307]
180 Là finit mon discours, qui, prompt et véritable,[2308]
Alluma du Saxon la fougue redoutable.
Il frémit et poussant un long gémissement :
« De tels conseils, dit-il, donnés si lâchement,
La justice en public doit prendre la vengeance.
185 N'attends pas que mon bras punisse ton offense ;
De plus hardis exploits le doivent occuper,
Et je l'arracherais, s'il t'avait pu frapper !
Qu'on prenne ce mutin, ennemi de ma gloire !
Son trépas avancé hâtera ma victoire
190 Et fournira d'exemple aux siècles à venir
Qu'il ne faut point fâcher ceux qui peuvent punir. »[2309]
Aussitôt ses soldats s'avancent pour me prendre,
Mes amis n'oseraient me plaindre ou me défendre ;
De tous, hormis des dieux, je suis abandonné,
195 Et les gens du tyran, qui m'ont environné,
Ainsi qu'un criminel me traînent au supplice
Pour faire à sa fureur un cruel sacrifice.

II[2310]

Mais l'orgueilleux Manfrède, ayant l'âme blessée
Du funeste succès de l'attaque passée,
200 Du choc de ses béliers les grands murs ébranlait,

[2307] Le discours de Tussilon à Manfrède, et au vers 183 le discours de Manfrède, sont enchâssés dans le récit de Tussilon, lui-même emboîté dans le discours adressé à la Cour d'Aimond, lequel est enchâssé dans le récit de Gildipe, enserré dans le discours de cette dernière. Ce deuxième discours, feint, prétend défendre la « paix » et la « liberté ».
[2308] L'adjectif « véritable » insiste sur la sincérité (feinte) de Tussilon.
[2309] La violence de Manfrède se manifeste dans ses propos, ainsi que dans ses actes (v. 196-197).
[2310] Entre le premier et le second fragment, il faut imaginer la fin du discours de Gildipe (le vers 218 suggère que le récit est désormais pris en charge par le poète épique), la fin de l'épisode de l'intrusion de Tussilon et la présentation de Rollon.

Et le jeune Rollon au combat appelait.
« Viens, disait ce guerrier, si tu cherches la gloire,
Décider avec moi du sort de la victoire,
Jeune et faible guerrier, qui crains de te montrer
205 Et qui, dans les combats, n'oses me rencontrer !
Crois-tu que d'un rempart la faible résistance
Puisse arrêter toujours ta mort et ma vengeance ?
Tu n'échapperas pas à mon bras irrité,
Prêt à te châtier de ta témérité ! »
210 Ainsi dit le Saxon, et, dans l'air épandue,
Du valeureux Danois[2311] sa voix fut entendue.
Aussitôt le courroux éclate dans ses yeux ;
Il jette tout autour des regards furieux,[2312]
Et reprenant soudain ses armes dépouillées,
215 Du sang des ennemis encor toutes souillées,
Il quitte le palais, résolu dans son cœur
De n'y rentrer jamais qu'il n'y rentrât vainqueur.
Gildipe[2313], cependant, plaintive et désolée,[2314]
Le voyant avancer vers la fière mêlée,
220 L'esprit d'étonnement et de crainte abattu,
Voulut crier : « hélas ! Pourquoi me laisses-tu ? »
Mais la forte douleur dont elle était atteinte
Empêcha par trois fois le passage à sa plainte,
Et sa faible parole, au fort de sa langueur,
225 Retournant en arrière alla frapper son cœur.
Le péril, toutefois, la rendant assez forte,
Elle suivit Rollon qui marchait vers la porte ;
La honte ni l'honneur ne purent l'arrêter,
Et sa craintive amour lui fit tout surmonter.
230 Lors, que sont devenus son orgueil et sa gloire ?
Gildipe, qui des cœurs dédaignait la victoire,
Qui voulait qu'on l'aimât, méprisant qui l'aimait,
Qui ne pouvait souffrir les feux qu'elle allumait,
Seule éprise de soi, n'aimant hors de soi-même
235 Que les cruels effets de sa beauté suprême,
Maintenant, sans penser à son orgueil détruit,
Amoureuse qu'elle est, elle suit qui la fuit,
Et doutant à ce coup du pouvoir de ses charmes,
Elle y mêle, en pleurant, le secours de ses larmes.[2315]
240 Elle court, et parmi le chemin raboteux
Son pied tendre et sanglant forme des pas douteux ;
Mais l'extrême douleur dont elle est oppressée
D'une moindre douleur éloigne sa pensée.[2316]

[2311] Rollon, né au Danemark.
[2312] Rollon est ici semblable à « Roland furieux ». Le courroux de Rollon est le reflet de celui de Manfrède.
[2313] La scène entre Rollon et Gildipe est une imitation de *La Jérusalem délivrée*, XVI, vers 35 et suivants et du chant IV de *l'Enéide*, vers 333 et suivants (Enée et Didon) ainsi que d'Ovide, *Les Héroïdes*, I et VII. Elle a été imitée par Boileau, *Le Lutrin*, chant II, vers 2 et suivants.
[2314] Les adjectifs rappellent le portrait initial.
[2315] Gildipe incarne la belle indifférente, vaincue par l'amour, comme le soulignent les antithèses, et le champ lexical des larmes. C'est l'un des rares personnages féminins de Sarasin au cœur attendri, versant des pleurs.

Elle est toute en Rollon, qu'elle va poursuivant,
245 Et, pour le retenir, ces mots volent devant :
« Cruel, qui sans pitié de ma douleur extrême,
Emportes avec toi la moitié de moi-même,[2317]
Ou prends celle qui reste, ou d'un dernier effort
Donne à toutes les deux une soudaine mort ![2318]
250 Puisque vers le combat furieux tu t'envoles,
Hélas ! écoute au moins mes dernières paroles,
Attends-moi ! ». Le Danois attristé l'attendit ;
Et soudain près de lui la belle se rendit,
Les yeux chargés de pleurs, sans force et sans haleine,
255 Sentant jusqu'à l'excès sa douleur inhumaine,
Mais ayant toutefois, dans un si grand malheur,[2319]
Plus de beauté de reste encor que de douleur.[2320]
Puis elle dit ainsi : « hélas ! quitte les armes !
Je t'en conjure ici par le cours de mes larmes,
260 Par le doux nom d'époux, par les devoirs d'amant,
Au moins si tu n'as pas perdu ce sentiment.
Tourne, tourne les yeux sur l'état déplorable
Où tu laisses, ingrat, Gildipe misérable ;
Apaise ton courroux, rappelle ta raison,
265 Regarde qu'avec toi tombe notre maison,
Et que le coup fatal des fières destinées
Va couper par ta mort le fil de mes années.[2321]
Si le cruel Manfrède avance ton trépas,
Crois que Gildipe, enfin, ne te survivra pas ;
270 Ton destin est le mien, ta mort sera la mienne,
Permets donc que l'amour par ma mort te retienne ! »[2322]
Ses larmes, à ces mots, redoublèrent leur cours,
Et ses tristes sanglots finirent son discours.
Mais ne pouvant parler et versant tant de larmes,
275 Elle arrêta Rollon prenant sa cotte d'armes,
Et sembla le prier pour la dernière fois
Des gestes et des yeux, au défaut de la voix.[2323]
Le guerrier, attendri, sur elle tient sa vue ;
D'amour et de pitié son âme est toute émue,[2324]

[2316] Le corps souffrant de Gildipe est le reflet de son cœur endolori.

[2317] La description que fait Gildipe de son amour pour Rollon fait écho à l'amour de Gildipe pour Odoard dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse, poème épique : « Leurs jours n'ont qu'une même trame ; il n'est point de douleur, point de blessure qui ne se répète de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant, frappe l'amante, et la vie de l'un s'écoule par la blessure de l'autre », p. 51.

[2318] Les vers 246 à 249 sont une imitation du *lamento* d'Armide dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse, XVI, 40. Ils renforcent le pathétique du portrait de Gildipe.

[2319] Remarquons les hyperboles accentuant le pathétique.

[2320] Gildipe est la figure de la belle éplorée et de la belle abandonnée, comme Didon, au livre quatre de l'Enéide.

[2321] Allusion aux Parques.

[2322] Le pathétique l'emporte ici, allié de l'épique. Voir la mort de Patrocle et les larmes d'Achille dans *L'Illiade,* les larmes de Didon au chant II de *L'Enéide* et de nombreux passages de *La Jérusalem délivrée*. La figure touchante de Gildipe annonce les héroïnes raciniennes mais aussi les héroïnes des romans du XVIIIème siècle

[2323] Chez Sarasin, le langage du corps supplée souvent la parole défaillante ou interdite.

280 Et, quoique son honneur le presse de sortir,
L'amour et la pitié semblent l'en divertir,[2325]
Quand au même moment le Saxon redoutable
Fait retentir encor sa voix épouvantable
Par un aigre discours moqueur et menaçant.[2326]
285 Le courageux Rollon l'écoute en frémissant :
« Ah ! ne m'arrête plus, dit-il lors à la belle,
Il faut enfin punir l'insolent qui m'appelle ;
C'est toi, plutôt que moi, qu'il tâche d'outrager,
Et je ne t'aime pas, ou je dois te venger,[2327]
290 Et l'amour et l'honneur me font courir aux armes.
Ne m'affaiblis donc plus par d'inutiles larmes,
Ne parle plus de mort, plutôt espère mieux
Et de notre justice et de celle des dieux ! »
En achevant ces mots, il l'embrasse et la laisse[2328]
295 Surprise, en le quittant, d'une grande faiblesse ;
Son âme n'agit plus, son sentiment s'enfuit,
Ses beaux yeux sont couverts d'une profonde nuit,
Son visage est pâli, sa force l'a laissée,
Et son corps est baigné d'une sueur glacée.[2329]
300 Rollon sort aussitôt. Il marchait fièrement,[2330]
Ses armes tout autour résonnaient hautement,
Faisant le même bruit qu'excitent dans les nues
Les pins battus des vents sur les Alpes chenues.[2331]
Quand Manfrède le vit, il frémit de dédain ;
305 Du milieu de ses gens il s'élança soudain.
Tel qu'un roc sourcilleux[2332] tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Ou par le cours des ans d'un long âge miné,
310 Cette roche en roulant de son poids agitée
Est avec un grand bruit en bas précipitée
Et bondissant à terre en son cours furieux,
Rompt ainsi que roseaux les chênes les plus vieux ;[2333]

[2324] Le héros épique n'est pas une brute sanguinaire. Comme Renaud de *La Jérusalem délivrée*, il est le « dieu des combats », « couvert de son armure », et « s'il ôte son casque, c'est l'Amour » (Chant 1, *op. cit*. p. 51).
[2325] Le conflit entre l'amour et l'honneur est inspiré de Corneille.
[2326] Les termes « redoutable » et « épouvantable », à la rime, assimilent Manfrède à un monstre.
[2327] Les vers 289 à 293 sont des réminiscences du *Cid* de Corneille (1636).
[2328] Imité par Boileau, chant II, v.57-60.
[2329] Gildipe abandonnée est décrite comme une morte : yeux « couverts d'une profonde nuit », visage « pâli »…
[2330] Variante dans le *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin* de Pellisson : « Semblable au dieu de Thrace il marchait fièrement. »
[2331] Réminiscence du voyage dans les Alpes avec le comte de Chavigny. L'on trouve l'expression « montagnes chenues » chez Scudéry, *op. cit*., sonnet 6, p. 6.
[2332] Voir les « sourcilleux et vastes Pyrénées », dans *De la Guerre espagnole*. Sourcilleux : imposant, élevé.
[2333] Comparaison empruntée à *L'Enéide*, XII, v.684 et suivants et à L'Arioste (*Orlando Furioso*, Chant XXXVII, V.110), puis à Du Bellay, *Les Antiquités de Rome*, sonnet XIV.
Variante dans le *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin*, par Pellisson : « Comme un roc sourcilleux tombe dans la campagne,/Arraché par les vents du haut d'une montagne,/ Ou du long cours des ans incessamment miné,/ Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,/ Son énorme grandeur par son poids emportée, /Avec un bruit horrible

Tel le cruel Saxon, d'une course facile
315 Troublant ses bataillons, s'avance vers la ville,
Où l'air siffle déjà des traits qu'on a jetés,
Et du sang des soldats les champs sont humectés.
Toutefois, suspendant la fureur qui l'emporte,
De la main il fit signe et parla de la sorte[2334] :
320 « Danois, et vous, Saxons, mettez les armes bas !
Il faut qu'un seul combat achève cent combats.[2335]
La mort de l'étranger qui trouble cette terre
Doit ramener la paix et terminer la guerre.
Cette dextre et ce fer, que je tiens pour mes dieux,
325 Vont punir tes forfaits, ô jeune audacieux ;
Ni ces murs, ni Gildipe, enfin abandonnée,
Ne retarderont plus ta fière destinée.
Tu vois ici Manfrède et les champs ennemis,
D'où le retour jamais ne te sera permis ! »
330 Rollon, lui répondant par un aigre sourire :
« Je sais frapper, dit-il, comme tu sais médire.
Les dieux, dont les décrets me font ici venir,
Se servent de mon bras afin de te punir.
Il faut par ton trépas contenter leur justice,
335 Et de leur ennemi leur faire un sacrifice.
Ton insolent mépris, dont ils sont offensés,[2336]
Gildipe sans royaume et les siens oppressés
Ont vaincu leur douceur et portent leur vengeance
À pousser contre toi la foudre de ma lance.
340 Reçois sans blasphémer un juste châtiment ! »[2337]
Lors tous deux au combat marchèrent fièrement.
Les deux camps étonnés,[2338] sans partir de leur place,
Ayant les yeux tournés sur ces gens pleins d'audace,
Attendent le succès du combat furieux,[2339]
345 Et font pour leurs héros des prières aux dieux.
Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuse,[2340]
Et dans les prés herbus où le Rhin[2341] joint la Meuse,[2342]
Deux furieux taureaux[2343], par l'amour courroucés,[2344]

---

en bas précipitée,/ Roule à bonds redoublés en son cours furieux… » Comme dans *L'Enéide*, le héros négatif est comparé à un élément naturel, pour sa violence irraisonnée. (« arraché », « déraciné », « furieux »).

[2334] Imitation et traduction de *L'Enéide*, XII, v.692 et suivants (combat d'Enée et de Turnus).

[2335] Le combat singulier est un *topos* de l'épopée.

[2336] Manfrède, par sa furie, son orgueil, son blasphème, est l'incarnation de l'*hybris*, la démesure, notion grecque, punie des dieux. Voir sa version burlesque dans *Dulot vaincu.*

[2337] Le duel est précédé d'une joute verbale où les personnages révèlent les valeurs qui les animent. On notera l'opposition entre Manfrède, l'impie, qui tient sa « dextre » et ce « fer » pour ses « dieux » et Rollon, envoyé par les « Dieux », héros de la « justice », de la « douceur ».

[2338] Le terme est fort ici : comme frappés par le tonnerre, la foudre.

[2339] La diérèse met en évidence l'intensité de la scène.

[2340] Cette amorce de comparaison est typique de l'épopée.

[2341] Fleuve traversant l'Allemagne mais aussi l'Autriche, la Suisse, la Belgique, les Pays-bas, la France…

[2342] Fleuve français.

[2343] Comparaison empruntée à Virgile, *L'Enéide*, XII, v.716-722 et *Géorgiques*, III, v.219-223, et reprise par Boileau, *Le Lutrin*, V, v.116-120.

Se heurter fièrement de leurs fronts abaissés,
350 Le troupeau, plein d'effroi, regarde avec silence,[2345]
Le nombre des pasteurs cède à leur violence,
Ces animaux entre eux[2346] se pressant rudement,
Des cornes l'un sur l'autre appuyés fortement,
Redoublent sans cesser leurs cruelles atteintes,
355 De longs ruisseaux de sang leurs épaules sont teintes,
Ils mugissent des coups reçus en se blessant,[2347]
Et toute la forêt répond en mugissant ;[2348]
Tels, et plus fiers encor, Rollon, plein de courage,
Et l'arrogant Manfrède, animé par la rage,
360 Echauffés au combat frappaient incessamment,
Et du bruit de leurs coups l'air tonnait hautement.
La fortune longtemps entre eux parut égale,
Quand Manfrède, pressé de son heure fatale,
Voulut par un seul coup terminer ce combat.
365 Sur l'écu de Rollon le grand coup se rabat ;
Il tranche les sept cuirs,[2349] et la lame abaissée
Rompt en plusieurs endroits la cuirasse faussée.[2350]
Le bon Danois chancelle à ce coup furieux,
Et ses gens étonnés poussent des cris aux cieux.
370 Mais, comme au coup des vents un pin baisse la tête[2351]
Et la relève après, défiant la tempête,[2352]
Ainsi le fier Rollon, déjà prêt à tomber,
Se relève plus fort, au lieu de succomber.
Il frémit de courroux,[2353] la douleur le surmonte,
375 Son visage rougit de fureur et de honte,
Il serre dans sa main son acier flamboyant
Et fait siffler en l'air un revers foudroyant.[2354]
La raideur d'un bélier qui met les murs en poudre
Ne se peut comparer au coup de cette foudre ;[2355]
380 L'impitoyable fer, poussé d'un bras si fort,
Tombe et porte avec soi la terreur et la mort.[2356]
C'est en vain que Manfrède oppose son épée ;

[2344] Le « courroux » des taureaux « furieux » fait écho à celui des deux ennemis. Cette longue comparaison permet de décrire le combat en soulignant la violence brute et bestiale des héros. On trouve cette comparaison dans un autre poème de Sarasin, l'*Ode de Calliope, infra*, p. 442.
[2345] Même les spectateurs du duel, dans cette métaphore filée, sont comparés à du bétail.
[2346] Variante dans le *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin* par Pellisson : Les deux vaillants rivaux…
[2347] Variante, *Ibidem* : « Ils mugissent des coups d'un cri retentissant ».
[2348] Retentissement épique du combat. Voir aussi le vers 361.
[2349] Le chiffre souligne le caractère extraordinaire de la cuirasse et du coup porté.
[2350] Déformée.
[2351] La comparaison des pins sur les « alpes chenues » était déjà associée à Rollon, au vers 303. Rollon est semblable au « roseau » de La Fontaine, qui lui est postérieur, dans la fable « le chêne et le roseau ».
[2352] Quant à Manfrède, il est assimilé à un « roc » déraciné par l' « orage » ou à la « tempête ».
[2353] Le héros épique est souvent « frémissant », agité d'un tremblement de colère qui doit se communiquer aux spectateurs en tremblement de peur.
[2354] Le verbe siffler assimile l'épée à l'érynnie vengeresse qui va punir le cruel Saxon.
[2355] Une double comparaison souligne la force du coup.
[2356] Personnification de l'épée de Rollon, qui semble agir seule pour punir Manfrède. L'arme du héros est ainsi magnifiée, comme Durandal, l'épée de Roland, et Excalibur, l'épée du Roi Arthur.

Elle éclate en deux parts, par la lame frappée,
L'écu[2357] garni de fer résiste faiblement
385 Et le coup sur la cuisse arrive horriblement,
Rasant le long de l'os la chair ensanglantée.[2358]
L'âme des spectateurs en est épouvantée.[2359]
Le saxon seulement en accroît sa fureur ;
Sa main est sans épée, et son cœur sans terreur.[2360]
390 Il voit un grand caillou qui gisait dans la plaine,[2361]
Un caillou vieil et grand,[2362] que pour borne certaine
Les prudents laboureurs avaient, au temps passé,
Pour discerner leurs champs soigneusement placé ;
Six hommes des plus forts que nourrisse la terre
395 Ne pourraient à présent soulever cette pierre.
Lui, de sa forte main l'arrache rudement ;
Mais, la voulant jeter, il le fait faiblement.
La perte de son sang fait naître sa faiblesse,
La fureur le conduit, mais la force le laisse,
400 Et par le poids du roc, vainement élancé,
Sur ses genoux il tombe, à demi renversé.[2363]
Le Danois, sans user d'un si grand avantage,
Pitoyable,[2364] s'arrête et lui tient ce langage :
« Rends-toi, vaillant guerrier, et cède à ton malheur,
405 L'ire des dieux te dompte et non pas ma valeur ;
N'avance point ta mort, que ma pitié retarde. »
D'un œil plein de fureur le Saxon le regarde :
« Importun ennemi, cruel, pourquoi veux-tu
Par de fâcheux discours irriter ma vertu ?
410 Je méprise les dieux[2365] et ne crains point la Parque ;
Mais prends de ma valeur cette dernière marque ! »
Lors, tirant un poignard, il fait un grand effort
Pour se joindre à Rollon et pour venger sa mort.
Le Danois, sans branler, s'affermit sur la terre,
415 Et tend sa bonne épée, où le Saxon s'enferre,
Content, en expirant, de se pouvoir vanter
Que c'est lui seulement qui s'est pu surmonter.[2366]

[2357] Le bouclier.
[2358] L'un des rares détails horribles dans la poésie de Sarasin.
[2359] Remarquons la forte présence des spectateurs, comme un choeur, relais du lecteur, orchestrant les émotions de la scène, comme au chant II de *L'Enéide.*
[2360] Insensibilité du héros négatif, qui s'oppose au cœur tendre de Rollon.
[2361] Ce passage est emprunté à *L'Enéide*, à la fin du chant XII, lorsque Turnus cherche à lancer un roc sur Enée : *« Nec plura effatus saxum circumspicit ingens, / Saxum antiquum, ingens, campo qui forte jacebat, / Limes agro positus, litem ut discerneret arvis./ Vix illud lecti bis sex cervice subirent, / Qualia nunc hominum producit corpora tellus ; / Ille manu raptum trepida torquebat in hostem, / Altior insurgens et cursu concitus heros. /Sed neque currentem se nec cognoscit euntem / Tollentemve manu saxumque immane moventem ; / Genua labant, gelidus concrevit frigore sanguis ; /Tum lapis ipse viri, vacuum per inane volutus, / Nec spatium evasit totum nec pertulit ictum »*
[2362] Voir l'équivalent burlesque de ce caillou dans la *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, infra*, p. 481-482.
[2363] Le « roc sourcilleux » est vaincu par un « roc ».
[2364] Le Danois « pitoyable », doué de compassion, s'oppose au « cruel » Saxon.
[2365] Nouvel exemple de blasphème du héros négatif.

Son sang coule à grands flots le long du fer, qui passe
À travers la poitrine et la forte cuirasse ;
La mort couvre ses yeux d'une éternelle nuit,
Et son âme en grondant sous les ombres s'enfuit.[2367]

Fragment[2368]

Par ces commencements Rome a vu ces coteaux,
Où le fameux Evandre[2369] arrêta ses troupeaux,
Faire baisser la tête aux Alpes étonnées,[2370]
Surmonter l'Apennin[2371], dompter les Pyrénées,
Et soumettre l'orgueil d'Osse et de Pélion,[2372]
Sièges infortunés de la rébellion.
Rome a vu l'Eridan[2373], le Rhin, l'Hèbre[2374] et le Tage,[2375]
Le Danube et le Nil[2376] au Tibre[2377] faire hommage,
Et les Dieux immortels, de sa gloire amoureux,
Ont donné tout à ceux qui donnaient tout pour eux,
Comme avecque grand bruit le Rhône plein de rage,[2378]
Soulevé par les vents, ou grossi par l'orage,
Vient et traîne avec soi mille flots courroucés,[2379]
L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie,
Ainsi passe la vie,[2380]
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassés.[2381]

[2366] L'orgueil de Manfrède est tel qu'il préfère s'enfoncer lui-même l'épée ennemie dans le coeur.

[2367] La mort de Manfrède imite la mort de Turnus dans *L'Enéide*. Voir aussi la mort de Dulot, qui en donne une version burlesque. *« Hoc dicens ferrum adverso sub pectore condit / Fervidus. Ast illi solvuntur frigore membra / Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras. »,* Virgile, *L'Enéide*, chant XII.

[2368] Non publié dans *Les Nouvelles Œuvres* mais cité par Pellisson dans son *Discours sur les Œuvres de M. Sarasin,* ce passage fait l'éloge de la puissance romaine, et rivalise ainsi avec *L'Enéide*.

[2369] Personnage de *L' Enéide* (chant VIII). Originaire d'Arcadie, il fit bâtir Pallantium (nom de la ville qui est à l'origine de Rome) sur le Palatin.

[2370] Echo à la métaphore des « Alpes chenues », au chef blanchi, dans *Rollon*.

[2371] Chaîne de montagnes italiennes.

[2372] Les Aloades, géants de la mythologie grecque, avaient cherché à atteindre l'Olympe en entassant le Mont Pélion sur le Mont Ossa. Sarasin fait allusion aussi à ce mythe dans le madrigal *Pour Alcidiane sur ses larmes*, *infra*, p. 501.

[2373] Dans la mythologie grecque, l'Eridan est un dieu fleuve dans lequel meurt le soleil.

[2374] Fleuve qui coule dans les montagnes du Rhodope.

[2375] Fleuve qui prend sa source en Espagne et traverse le Portugal.

[2376] Fleuve d'Egypte.

[2377] Fleuve italien.

[2378] Métaphore empruntée à Ovide, *Métamorphoses*, XV, v. 178 à 184 et à L'Arioste, *Orlando furioso*, Chant XXXVII, 110.

[2379] Cette métaphore, réminiscence du voyage dans les Alpes effectué par Sarasin fait écho à celle du « roc sourcilleux » délogé par l'orage, dans *Rollon*.

[2380] La métaphore de l'onde pour évoquer le temps qui passe est un *topos* de la poésie et de la littérature. Du « Tout coule » d'Héraclite au « Lac » de Lamartine…

[2381] Les années sont comparées ici à un tas de rochers. Echo aux vers 3, 4 et 5 mentionnant les Alpes, l'Apennin, les Pyrénées, le Mont Ossa et le Mont Pélion. Cette expression est aussi chez Scudéry : « Mille, et mille surgeons, et fiers et courroucés, / Font voir de la colère à leur beauté mêlée, / Ils s'élancent en l'air, de leur source gelée, / Et retombent après, l'un sur l'autre entassés. » Voir sonnet II dans Georges de Scudéry, *Poésies diverses, dédiées à Monseigneur le Duc de Richelieu*, Paris, Courbé, 1649, p. 2.

Stances[2382]

1 Père des fleurs dont la terre se pare[2383]
Quand l'amoureux Zéphyr a fondu les glaçons
Le teint de ma Phyllis[2384] a l'éclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
5 Quelque fleur que l'on lui compare.
Printemps, pour embellir tes roses et tes lis
Imite le teint de Phyllis.[2385]

Du Lion[2386] enflammé l'étoile étincelante
S'en va bientôt flétrir tes fleurs,
10 Et sur leur tige languissante
Ternir leurs plus vives couleurs :
Mais ni de l'horrible froidure
Les brûlantes fureurs,
Ni de l'ardent été l'insupportable injure[2387]
15 N'oseraient violer sur le teint de Phyllis
L'éternelle fraîcheur des roses et des lis.

Stances. Il lui parle de son amour et de sa beauté[2388]

1 Si mes désirs ont lieu, chère âme de mon âme,[2389]
Ou d'un semblable nœud nous joindrons nos amours,
Ou d'un si doux accueil vous recevrez ma flamme
Que j'aurai bien sujet de vous servir toujours.[2390]

5 Je ne vous dirai pas à quel point je vous aime,
Ni quels sont les appas dont je suis enchanté ;[2391]

[2382] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. La métaphore florale, embellissant le portrait de la femme aimée, est courante en poésie depuis Pétrarque. On la trouve aussi dans les sonnets XVII et XIX de Voiture, p. 65-66 et 68-69, *op. cit.* Bien qu'il reprenne un thème conventionnel, Sarasin apporte dans ces stances le charme bucolique dont il est familier.

[2383] Périphrase du printemps (invoqué au vers 6), soulignée par l'allitération. Ce premier vers fait écho aux stances de Voiture : « La terre brillante de fleurs / fait éclatter mille couleurs », *op. cit*. p. 44. On observera le chiasme sonore : « Père (…) dont la terre se pare », renforçant l'équilibre de ce premier vers.

[2384] Sans doute Mme de Motteville. Voir la note 1903.

[2385] Voiture rend aussi « hommage au beau teint de Philis », « Lors qu'elle a plus d'œillets, de roses, et de lis. », dans son sonnet XIX, *op. cit*. p. 69.

[2386] Allégorie de l'été. Le soleil est en Lion du 23 juillet au 22 août.

[2387] Ces vers inspireront peut-être Racine. « Et d'un refus cruel l'insupportable injure », dans *Phèdre*.

[2388] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p. 263 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p.180. Ces stances appartiennent au cycle de Phyllis et relèvent, comme d'autres poèmes de la déclaration d'amour.

[2389] Expression conventionnelle et hyperbolique.

[2390] On trouve cette première strophe dans *Poésies choisies* de Sercy.

Je trahirais, Phyllis, ma passion extrême,
Je trahirais, Phyllis, votre extrême beauté.[2392]

Comme cette beauté toute beauté surpasse,
10 Nulle louange aussi ne saurait l'égaler ;
Consultez votre esprit, consultez votre glace :[2393]
Ces deux-là mieux que moi vous en pourront parler.

S'ils vous disent tous deux que vous êtes parfaite,
Que l'Amour, par vos yeux pleins de feux et d'appas,
15 Des plus rebelles cœurs achève la défaite,
Assurez-vous, Phyllis, qu'ils ne mentiront pas.

L'éclat de ces yeux n'a rien de comparable,
La mère de l'amour l'a souvent désiré ;[2394]
En vous l'on ne voit rien qui ne soit adorable,
20 En vous l'on ne voit rien que je n'aie adoré.

Stances[2395]

1 Belle Phyllis, dont le mérite
Peut rendre tous les cœurs soumis,
Vous deviez faire une visite,
Vous me l'aviez même promis ;
5 Et pensez-vous en être quitte
Pour tromper ainsi vos amis ?

À la porte et sur la fenêtre
J'ai passé la moitié du jour,
Espérant de vous voir paraître
10 Avec les Grâces et l'Amour ;
Et dans ce moment-là, peut-être,
Vous me jouez un mauvais tour.

Peut-être qu'à cette heure même

[2391] Thème de l'ensorceleuse, inspiré des personnages que sont Circé *(L'Odyssée*) et Armide (*La Jérusalem délivrée*). Voir les stances VII de Voiture, *op. cit*., p. 33 à 39.
[2392] Ces deux vers brillants associent l'anaphore au chiasme : « passion extrême »/ « Extrême beauté ». Voir aussi les deux derniers vers. Réflexion aussi sur les limites du langage. Voir aussi le *Discours III*, *supra*, v. 51 à 57, p. 201.
[2393] Cette image évoque, avant la lettre, le « conseiller des grâces » des *Précieuses ridicules*, répertorié dans le Dictionnaire de Somaize.
[2394] Variations sur des thèmes développés dans le sonnet : « la Beauté que je sers » et les stances *Il la veut aimer malgré sa rigueur et son incrédulité, infra*, p. 321-323.
[2395] *Poésies choisies…de Sercy*, IIème partie, 1662, p. 46. Ces stances, formées de 5 sizains d'octosyllabes, déclinent l'adverbe « peut-être » et ses différentes interprétations, celui d'une trahison éventuelle. Ce poème est très proche de la prose, surtout les deux premières strophes évoquant les circonstances qui sont à l'origine du poème. Voir les poèmes de Vincent Voiture qui aime aussi jouer au fil des strophes avec un seul mot, par exemple *Stances escrites sur des tablettes, op. cit.,* Tome I, p. 24.

Que je soupirais de courroux,
15 Un rival, ô malheur extrême,
Se trouvait seul à vos genoux ;
Peut-être il disait : Je vous aime,
Et peut-être l'écoutiez-vous.

Peut-être aussi qu'étant chagrine
20 Et plaignant mon éloignement,
Vous lui faisiez mauvaise mine
Et me souhaitiez ardemment.
À dire vrai, beauté divine,
Ce *peut-être* est le plus charmant.

25 Mais de savoir le véritable,
Je le crains et le voudrais fort ;
Si le premier n'est qu'une fable,
Les dieux sont jaloux de mon sort ;
Sinon, croyez, belle adorable,
30 Sans *peut-être,* que je suis mort.

Stances. Il se moque de la coquetterie de Phyllis[2396]

1 Quand je jure, Phyllis, que vous êtes un ange,[2397]
Je le jure avec vérité ;
Mais c'est avec regret, puisque cette louange
Ne fait rien qu'ajouter à votre vanité.

5 Je ne m'étonne plus de vous voir insensible
Au triste récit de mes maux,
Puisque vous vous aimez autant qu'il est possible,
Et que vous me traitez comme un de vos rivaux.

Mon cœur, que vous brûlez, en son ardeur surmonte
10 Tous les cœurs les plus enflammés ;
Il vous cède pourtant, et confesse sans honte
Qu'il vous aime bien moins que vous ne vous aimez.

Mais prenez garde enfin qu'en faisant vos délices
De vous aimer et de vous voir,
15 Cette amour ne vous mette au nombre des Narcisses,
Et que vous n'expiriez devant votre miroir.[2398]

[2396] *Nouvelles Œuvres*, 1674 et *Poésies choisies* de Sercy, 3ème partie, 1663, p. 241. Ces huit quatrains hétérométriques (3 alexandrins et un octosyllabe), avec des rimes croisées, font le portrait de Phyllis en coquette narcissique et précieuse (avant l'heure).

[2397] Phyllis est souvent comparée à un ange. Voir la chanson « Nommer un ange », *supra*, p. 242.

[2398] Belle image de la belle, expirant devant son miroir comme Narcisse contemplant dans l'eau son reflet. Voir le sonnet 45 de Pétrarque, sur ce thème, in *Canzoniere*, *op. cit*., p 123 et le sonnet de G. de Scudéry « Sur un miroir », *op. cit*,. p. 17.

Quelqu'un a dit pourtant qu'il vous rend amoureuse
Et que vous le rendez heureux,
Et s'il vous a dit vrai, vous êtes malheureuse,
20 Car il n'est point aimable et n'est point amoureux.

Vous pouviez mieux choisir, mais vous êtes d'un âge
Où l'on se mécompte aisément ;
Pour avoir un mari l'on n'en est pas plus sage,[2399]
Et tant qu'on est enfant, on est sans jugement.

25 En votre âge, Phyllis, le mieux en point de Gênes[2400]
Est reçu comme un Adonis ;[2401]
Et le plus accompli vous rencontre inhumaine,[2402]
Si son habit est simple et ses canons[2403] unis.[2404]

La Foire et Luxembourg,[2405] où l'on vous galantise,
30 Tiennent votre cœur attaché ;
Pour vous, manquer au cours,[2406] c'est manquer à l'église,
Et perdre une assemblée est commettre un péché.[2407]

Stances. Il doit mourir pour avoir osé aimer[2408]

1 Je m'étais résolu de souffrir sans le dire,
J'avais baissé les yeux et n'osais soupirer ;
Mais puisque le trépas va finir mon martyre,
Je ne dois plus rien craindre et plus rien espérer.

5 Clorinde,[2409] il faut parler du tourment qui m'opprime,

[2399] Allusion au mariage de Mme de Motteville.
[2400] « le mieux en point de Gênes » désigne le muguet, l'élégant, habillé à la dernière mode.
[2401] Adonis : jeune homme d'une éclatante beauté, amant d'Aphrodite, dans la mythologie grecque.
[2402] L' « inhumaine » Phyllis annonce une autre inhumaine : Clorinde.
[2403] « Canon est aussi le haut d'un grand bas fort large, et souvent orné de dentelle, ou de rubans, qu'on attachait au bas des hauts-de-chausse » (Dictionnaire Furetière).
[2404] Autoportrait de Sarasin. D'autres poèmes évoquent ses difficultés financières l'obligeant à des dépenses vestimentaires modérées (épigramme *Sur un Grand qui s'était moqué d'un ruban vert et gris*). Par ailleurs, cette strophe souligne la superficialité de Phyllis, qui juge les cœurs en fonction du costume.
[2405] La foire Saint-Germain et le jardin du Luxembourg.
[2406] Le Cours-la-Reine ou cette autre promenade prisée par la belle société, qu'évoque Roger Lathuillère, *op.cit*, p. 613, qui « au-delà de la porte Saint-Antoine, longeait la Seine, près de l'Arsenal et de ses jardins, puis, en retour, les fossés de la Bastille. »
[2407] Les quatre dernières strophes proviennent de *Poésies choisies* de Sercy, 3ème partie, 1663. Relevons la pointe satirique de ces deux derniers vers, usant du lexique religieux afin d'évoquer la passion idolâtre de Phyllis pour les plaisirs mondains.
[2408] *Nouvelles Œuvres*, 1674, et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p.173. Après le cycle de Phyllis s'ouvre le cycle de Clorinde, « la belle inhumaine ». Ces neuf quatrains en alexandrins, avec des rimes croisées, sont une variation sur le thème de la déclaration d'amour de l'amant martyr, déclaration considérée comme un « crime ». Le thème du songe compensatoire est original, ainsi que l'adieu final, annonçant la mort du poète (juste évoquée dans d'autres poèmes.) : impératif « mourons », interjection « adieu ».
[2409] Personnage éponyme d'une comédie de Rotrou, publiée en 1636, mais aussi personnage de *La Jérusalem délivrée* du Tasse. Dans cette épopée, Clorinde est une femme virile et martiale : « Dès ses plus jeunes ans

L'amour sur le respect demeure le plus fort ;
Je sais qu'en vous parlant je commets un grand crime,
Mais ce crime doit être effacé par ma mort.

Je vous aime, Clorinde,[2410] et rien n'est comparable
À l'excessive ardeur dont je suis enflammé ;[2411]
Car vous aimant autant que vous êtes aimable,
Je vous aime bien plus qu'on n'a jamais aimé[2412]

Certes, soit que le jour sorte du sein de l'onde,
Ou que la nuit de feux pare le firmament,[2413]
Quand le bruit ou le calme entretient tout le monde,
Mon esprit amoureux pense à vous seulement.

Le soleil quelquefois, lorsque je le réclame,
Me fait voir votre objet, qui souvent le détruit ;[2414]
Mais quand je suis tout prêt à découvrir ma flamme,
Le sommeil m'abandonne, et votre objet s'enfuit.

Ainsi dans cet état, quoi que je puisse faire,
Puisque le sommeil même augmente mes travaux,
Je n'ai pas seulement un bien imaginaire,
Et je souffre toujours de véritables maux.[2415]

Quoique ce soient des maux que vos yeux ont fait naître
Et que dans vos regards s'est trouvé mon trépas,[2416]
Comme je suis trop vain à les faire connaître,[2417]
Vous seriez trop injuste à ne m'en punir pas.

Mon dessein est si haut qu'au prix de mon audace
Le dessein d'Ixion[2418] fut sans témérité ;
Aussi je n'oserais en demander de grâce,

Clorinde a méprisé les amusements et les occupations de son sexe (…) Elle arma son front d'orgueil ; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits ; mais ses traits, tout rudes qu'ils soient, plaisent toujours. Encore enfant, sa faible main apprit à dompter un coursier ; elle mania la lance et l'épée ; elle endurcit ses membres à la lutte, et déploya son agilité dans la course. À travers les forêts, à travers les montagnes elle suivit la trace des tigres et des ours. Dans les combats, c'était un lion ; dans les bois, un chasseur infatigable », p. 67.

[2410] La déclaration d'amour est souvent associée chez Sarasin à une transgression, voire un crime, comme en témoigne l'élégie : « Quand vous me puniriez… », *infra*, p.451.

[2411] Remarquons l'expression hyperbolique de l'amour.

[2412] Jeu sur les dérivés du mot aimer.

[2413] Le mouvement du soleil annonce la métaphore implicite de la strophe suivante.

[2414] *Topos* de la femme-astre, qui brille plus que le soleil.

[2415] La souffrance amoureuse du poète est accentuée par les insomnies qui lui refusent la compensation des songes.

[2416] Sur le thème des yeux « redoutables », voir aussi, par exemple, les Stances *À Melle de Beuvron* de Jacqueline Pascal, (sœur de Blaise Pascal), *Suite des stances contre l'amour, à Melle de Beuvron, en lui envoyant les précédentes,* in *Jacqueline Pascal* par Victor Cousin, Paris, Didier et Compagnie, 1856, p. 85.

[2417] Allusion à la déclaration d'amour.

[2418] Le poète, téméraire d'avoir osé dire son amour, est souvent comparé aux grands criminels de la mythologie, comme Ixion, dont le supplice fut d'être attaché à une roue enflammée, pour avoir voulu séduire Héra. Le feu : châtiment du poète-amant qui a trop brûlé d'amour.

Et je dois tout souffrir, car j'ai tout mérité.[2419]

C'en est assez, mourons,[2420] la raison m'y convie ;
De mes jours malheureux[2421] éteignons le flambeau :[2422]
35 Clorinde, adieu, je perds la parole et la vie,
Et l'amour seulement me suit dans le tombeau.[2423]

Sur une absence. Stances[2424]

1 Eloigné de vos yeux, dont mon âme blessée
Sent le coup qui la tue et le tient précieux,[2425]
Si vous n'êtes toujours présente à ma pensée,
Que la mort pour jamais m'éloigne de vos yeux !

5 Rien ne peut détourner de votre belle image
Mon esprit amoureux d'un entretien si doux ;
Et parmi les douleurs dont l'absence m'outrage,
Je n'ai point de plaisir que de penser à vous.[2426]

Tout seul, les bras croisés,[2427] je plains mon aventure
10 Et dis en soupirant : ô divine beauté,
Tournez un peu vos yeux sur les maux que j'endure,
Vous ne douterez pas de ma fidélité.

Connaissant bien, Clorinde[2428], à quel point je vous aime,
Pour voir ce que je souffre en cet éloignement,
15 Mesurez ma douleur à mon amour extrême,
Et par ma passion jugez de mon tourment.

[2419] L'amant-martyr réclame sa punition et sa mort.
[2420] Variante, in *Poésies choisies…de Sercy* : Allons donc à la mort.
[2421] Variante, *op.cit.* : Et de mes tristes jours.
[2422] Le flambeau, métaphore de la vie, est dans d'autres poèmes la métaphore de l'amour ou de la femme aimée.
[2423] Les cinq dernières strophes proviennent de *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, 1658.
[2424] *Poésies choisies…de Sercy*, IVème partie, 1658, p. 175. Ce thème de l'absence, fréquent chez Sarasin, a été développé aussi par Monfuron. Ces stances sont une variation (inspirée de réminiscences cornéliennes) sur le thème du martyre de l'amant, que les yeux assassins d'une « divine » dame ont « blessé ».
[2425] Echo aux stances du *Cid*, 1636 : « Et mon âme abattue / Cède au coup qui me tue. » Remarquons le thème des yeux assassins. Notons la diérèse sur l'adjectif « préci/eux ».
[2426] On goûtera le charme de cette strophe, aux sonorités harmonieuses (assonances en ou, en , eu) et au rythme régulier 6/6.
[2427] Posture stoïque.
[2428] Voir la note 2409.

Stances. Il se plaint de n'être point aimé[2429]

1 Horreurs des plaisirs de la vie,[2430]
Tristes pensers où me convie
Le désespoir de n'être point aimé,
Je m'abandonne à vos supplices ;
5 Les maux font mes délices,
Et des seules douleurs mon esprit est charmé.[2431]

Clorinde[2432] méprise ma flamme,
Et veut que j'éteigne en mon âme
Tout à la fois l'espoir et le désir ;
10 Dans cette aventure funeste,
Si la raison me reste,
Je serais criminel de chercher le plaisir.

Elle voit le cours de mes larmes,
Qui sont les pitoyables armes
15 Dont je me sers pour amollir son cœur ;
Mais hélas, ma douleur est vaine
Contre cette inhumaine,[2433]
Et plus j'ai de tourments, plus elle a de rigueurs.[2434]

Soit que la mère des étoiles[2435]
20 Nous couvre de ses sombres voiles,[2436]
Ou que le jour vienne nous éclairer,
Toujours pressé de son martyre[2437]
Mon triste cœur soupire,
Et toujours elle rit en l'oyant soupirer.[2438]

25 Pourtant je l'aime, je l'adore,[2439]
Et, quelque ennui qui me dévore,[2440]

[2429] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p 226 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p 162, avec pour titre : *Stances. Tirsis se plaint de n'être point aimé*. Ces stances contiennent 5 sizains hétérométriques (octosyllabes, décasyllabe, hexasyllabe et alexandrin) et des rimes suivies et embrassées. Variation sur le thème de l'amant mal aimé et sur les paradoxes de l'amour.

[2430] Le poème s'ouvre et se clôt par une antithèse. Voir aussi les vers 5 et 6. L'antithèse liminaire est un écho à celle de la chanson « Charme secret des maux les plus puissants », *supra*, p. 222.

[2431] Paradoxes amoureux.

[2432] Voir la note 2409, au sujet de Clorinde.

[2433] Voir l'expression du poème suivant : « belle inhumaine ».

[2434] Variante, dans *Poésies choisies* : …et plus j'ai de rigueur.

[2435] Périphrase de la nuit.

[2436] Belle métaphore de la nuit, que l'on a rencontrée dans *Les Yeux de Sylvie sont ses conducteurs*, *supra*, p. 227.

[2437] Variante, dans *Poésies choisies* : …de mon martyre.

[2438] Chaque strophe de ces stances s'achève par une antithèse, exprimant une contradiction du poète ou le contraste entre sa posture d'amoureux martyr et celle de la « belle inhumaine ».

[2439] Variante, dans *Poésies choisies* : …je l'aime et je l'adore.

Rien de ses fers ne me peut dégager ;[2441]
Amour, fais que cette constance
Vainque sa résistance,
30 Et qu'en ne changeant point je la fasse changer ![2442]

Jalousie. Stances[2443]

1 Soit, caressez, Clorinde[2444], un rival qui vous blâme,
Sans crainte d'offenser un misérable amant,
Et tenez pour certain qu'il souffrira la flamme
Plutôt que de choquer votre contentement.

5 Il vous aime, Clorinde, avec idolâtrie,
Il met son paradis au bonheur de vous voir,
Son âme est toute à vous, mais las ! elle est meurtrie
Par les traits de l'amour et ceux du désespoir.

Ses yeux, sources de pleurs, en deux ruisseaux de larmes,
10 Marques de sa douleur, coulent incessamment ;
Mais qu'un cruel trépas l'éloigne de vos charmes,
S'il a contre vos yeux murmuré seulement.

Non, non, divin objet dont je suis la victime,
Vos actions à jamais ne pourront m'offenser,
15 Et, parmi tant de maux, je croirais faire un crime
Si je vous accusais seulement du penser.[2445]

J'accuse les destins, dont la rage importune
Rend un rival heureux en s'attaquant à moi ;
Je ne lui cède pas, si ce n'est en fortune,
20 Mais il me doit céder et l'amour et la foi.

Ainsi dit Alcidon[2446] aux rivages de Seine ;
Et le cœur plein d'ennuis, et pressé de mourir,
S'il n'eût craint de déplaire à sa belle inhumaine,
Le fleuve pour jamais allait le secourir.[2447]

[2440] Expression hyperbolique de l'amour et de la souffrance, dans ces deux vers.
[2441] La métonymie souligne le thème topique de l'esclavage amoureux, présent dans maints poèmes.
[2442] La chute de ce poème est une belle antithèse, qui souligne la constance du poète amoureux.
[2443] *Poésies choisies…de Sercy*, IVème partie, 1658, p. 176-177. Ces stances, en 6 quatrains d'alexandrins avec des rimes croisées, développant le thème de la jalousie, comme dans le quatrième discours familier, évoquent aussi le *topos* de l'amant martyr et de la « belle inhumaine ». D'autres poèmes, telle l'ode *Réponse à un défi,* (*infra,* p. 329) tissent ce thème de la jalousie et de la rivalité sur un mode burlesque. Remarquons aussi la figure d'Alcidon, figure du poète en amoureux solitaire hantant les rives de la Seine.
[2444] Sur ce personnage, voir la note n° 2409.
[2445] Expressions hyperboliques de l'amour martyr : champ lexical de la douleur, (jusqu'à la mort), du crime, de l'amour-passion.
[2446] À propos de ce personnage de *L'Astrée*, figure du poète solitaire, voir le poème *Les yeux de Sylvie sont conducteurs, supra*, p. 227-228 et la note 2071. Le « fidèle Alcidon » est présent aussi dans les poèmes *L'hiver* , *infra*, p. 338-339 et l'élégie « Quand vous me puniriez », *infra*, p. 451-454.

Stances. Déclaration d'amour[2448]

Orante,[2449] qu'en ces lieux rien ne peut égaler,
Aurais-je pas tort de celer
L'excès de mon amour[2450] extrême ?
Enfin, il est temps de parler,
Et mon amour me force à dire : je vous aime.[2451]

Aussitôt que je fus capable de raison,
J'entrai dedans votre prison,
De vos beaux yeux j'eus l'âme atteinte,
Et sans demander guérison,
Je n'osai seulement vous faire aucune plainte.[2452]

Un rigoureux destin[2453] alors nous sépara ;
Toutefois mon âme jura
De vous être toujours fidèle,
Et toujours mon cœur espéra
Que le temps finirait cette absence cruelle.

Donc, puisque le destin, qui veut me consoler
Et qui vient de vous rappeler
A rendu mon bonheur extrême,
Orante, il est temps de parler,
Et mon amour me force à dire : je vous aime.

[2447] La fin de ce poème fait songer à la dernière strophe des stances « Il ne peut écrire que d'amour », *supra*, p. 192 : « Ainsi Daphnis, pensif et morne / Souhaitait aux rivages de l'Orne ». Alcidon est le jumeau parisien du Daphnis normand.

[2448] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p. 183 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p. 163 (avec le titre : *Déclaration d'amour. Stances*). Ces stances relèvent de la même inspiration que l'élégie : « Quand vous me puniriez », (*infra*, p. 451-454) adressée aussi à Orante. Il s'agit dans les deux cas d'une déclaration d'amour. Ces stances contiennent quatre quintils d'octosyllabes encadrés par des alexandrins. On retrouve les thèmes des « beaux yeux », du martyre de l'amant, la métaphore conventionnelle de la prison, l'expression hyperbolique de l'amour. Voir aussi les élégies de Voiture : « Tous les attraits qui m'alloient enflamant, / De vos beaux yeux les rayons s'eclipserent /Et tout à coup vos graces vous laisserent, / Je ne vis plus votre extrême beauté, / Et ne vis rien que votre cruauté », *op. cit*., p. 14.

[2449] Orante (orthographiée aussi Oronte chez Voiture) qui désigne dans certains poèmes la duchesse D'Aiguillon, Marie-Madeleine de Vignerot, Dame de Combalet, selon Y. Fukui, *op. cit*. p. 195 (Voir Poème X de Vincent Voiture, *op.cit*., p. 45) pourrait désigner Mme de Longueville, comme dans la tragi-comédie de George de Scudéry, du même nom. Ce prénom féminin est évoqué aussi dans les poèmes de Tristan l'Hermite. Voir *Les secrètes Consolations*, *op. cit*., p. 24.

[2450] Variante, in *Poésies choisies*…de Sercy, IVème partie, 1658 : de mon ardeur.

[2451] Le refrain fait écho à la chanson « Depuis que j'ai vu vos beaux yeux ».

[2452] Variante, in *Poésies choisies de Serc*y, IVème partie, 1658 : Je n'osai seulement vous en faire de plainte.

[2453] Variante*, op.cit.* : La mauvaise fortune.

Stances. Il dit que l'absence est faible contre l'amour véritable[2454]

Amour, qu'on a peu de raison
De croire que le temps, pour rompre la prison,[2455]
A beaucoup de puissance ;[2456]
Ce remède est toujours vainement réclamé,
5 Et ceux qui, succombant aux ennuis de l'absence,
Disent qu'ils aiment moins, n'ont jamais bien aimé.

Calliste,[2457] en cet éloignement
Dont je sentis les maux dès le cruel moment
Que je vous eus laissée,
10 Mon feu n'a pas besoin du secours de vos yeux,
Et mon amour ressemble à la palme oppressée
Qui, loin de s'abaisser, s'élève vers les cieux.[2458]

Le temps augmente ma douleur ;
Mais toujours mon amour, pour vaincre mon malheur,
15 Prend de nouvelles armes.
Un siècle de tourments n'en saurait triompher ;
Ma peine le fait vivre, et je sens que mes larmes
Accroissent son ardeur, au lieu de l'étouffer.[2459]

Au funeste état où je suis,
20 Si vous pouviez savoir ma peine et mes ennuis,
Je pense que votre âme
Par d'obligeants souhaits hâterait mon retour,
Et, se laissant toucher au malheur de ma flamme,[2460]
La pitié m'obtiendrait ce que n'a pu l'amour.

25 Ô dieux ! Si je l'ose espérer
Je bénirai le sort de m'avoir fait pleurer,
J'aimerai ses malices,[2461]
Je me croirai content, me trouvant désolé,[2462]

[2454] *Nouvelles Œuvres,* 1674 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, p. 166, avec pour titre : stances. Ce poème, formé de 5 strophes hétérométriques (octosyllabe, alexandrins, hexasyllabe, avec des rimes suivies et croisées) est une variation sur les thèmes de l'amant martyr et de l'absence de la belle. En dépit des lieux communs (la prison, le feu…), le poète se présente comme un amoureux unique en son genre, parfait, que le temps n'altère point, et dont la souffrance obtiendra la pitié de la belle.

[2455] La prison : métaphore de l'amour. On la trouve chez Voiture, élégie, *op. cit*., p. 16 : « Et mon courage avecque ma raison, / Rompit ma chaisne et força ma prison ».

[2456] Lieu commun du temps, guérisseur de tous maux, notamment le mal d'amour.

[2457] Au sujet de Calliste, voir la note 2229.

[2458] Cette image, inattendue, est fort belle, comme toujours lorsque Sarasin donne libre cours à sa veine bucolique.

[2459] Paradoxe amoureux. Jean Bertaut est coutumier de ce genre de paradoxes. Voir les Stances I : « Que si je crains la mort, c'est pour la seule peur/ De sortir de prison en sortant de la vie », in *Recueil de quelques vers amoureux*, Paris, Nizet, 1970, p. 7.

[2460] Variante, dans *Poésies choisies* : Et vous laissant…

[2461] Malice, de *malus*, mal : inclination à nuire

Et, parmi la rigueur des plus cruels supplices,
30 Si je suis plaint par vous, je serai consolé.[2463]

À Mademoiselle***. Stances[2464]

Beaux yeux, toujours cruels et toujours adorables,
Dont les coups sont charmants, quoiqu'ils soient dangereux,
Vous qui faites des misérables
Et qui pouvez me rendre heureux,
5 Me serez-vous aujourd'hui favorables,
Recevrez-vous l'aveu de mon cœur amoureux ?

Ce cœur brûlait pour vous et n'osait vous le dire,
Parfois il empruntait une larme, un soupir[2465]
Pour vous dépeindre son martyre ;
10 Mais, s'il formait quelque désir,
Le respect s'en allait aussitôt le détruire
Et ne permettait pas qu'il s'en fît un plaisir.

Il vous cachait son feu, de peur de vous déplaire ;
Cette crainte souvent combattait son amour.
15 À présent, pour le satisfaire,
Souffrez qu'il le mette en son jour,
Et qu'ayant eu le destin si contraire,
Il le puisse éprouver favorable à son tour.

Je dois vous découvrir les secrets de mon âme
20 Et de mon cœur soumis les justes mouvements ;
Car je ferais tort à ma flamme
De la retenir plus longtemps,
Et je croirais être digne de blâme
Si j'étouffais en moi de si beaux sentiments.

[2462] Remarquons l'antithèse soulignant un paradoxe : les souffrances sont un bien (si elles apitoient la belle).
[2463] On trouve cette strophe dans *Poésies choisies.*
[2464] *Poésies choisies*…de Sercy, IVème partie, 1658, p. 86. Ces stances contenant quatre sizains, aux rimes croisées, font alterner alexandrins, octosyllabes, décasyllabe. Elles sont une autre variation sur le thème des « beaux yeux » cruels et de l'amant martyr qui n'ose déclarer sa flamme. Cette demoiselle inconnue, « Melle *** », à qui le poète s'adresse, n'a pas révélé son mystère.
[2465] Le langage des « larme(s) » et des « soupir(s) » remplace la parole défaillante de l'amoureux. Voir sur ce thème la balade CII de Voiture, *op. cit*., p. 275-276 : « «Mais le mal causant ma langueur, / Par mes yeux a trouvé passage./ Ils vont pour mon cœur en message, / Et quand j'ose vous regarder, / Ils demandent en leur langage, / Ce que je n'ose demander. »

À la même, stances ***[2466]

1 Je languis dans vos fers,[2467] et je n'ose vous dire
Le mal dont mon cœur est atteint ;
Je sais bien que l'Amour dans mes yeux l'a dépeint,[2468]
Mais vous ne l'y voulez pas lire :
5 Ah ! l'étrange martyr ![2469]

Mes soupirs et mes pleurs vous le disent pour moi,
Et vous faites la sourde oreille ;
C'est une cruauté qui n'a point de pareille,
Après m'avoir donné la loi,
10 De douter de ma foi.

Mais ne m'en croyez pas, demandez-le à vous-même,
Ne vous êtes-vous jamais dit,
Me voyant à vos pieds confus et interdit,
L'air mourant, le visage blême,
15 Il faut que Thyrsis[2470] m'aime ?

Ne connaissez-vous pas les secrets de mon âme,
Puisque vous êtes dans mon cœur ?
De respect et d'ennui, de crainte et de langueur
Vous voyez souvent que je pâme :
20 Voyez-y donc ma flamme.

On vous dit que l'Amour est facile à connaître,
Parce que ce dieu va tout nu ;[2471]
Mais je vois bien, Phyllis, qu'il vous est inconnu,
Et que, loin d'être votre maître,
25 Pour vous il est à naître.[2472]

[2466] *Poésies choisies…de Sercy*, 1658., volume 4, p. 87. Le poème a été rebaptisé *À Melle**** par Paul Festugière. Melle ou Phyllis : Melle Bertaut, future Mme de Motteville. Ces stances, dont le refrain rappelle les stances de Corneille, chantent le martyre de l'amant dont la belle refuse d'entendre la déclaration, thème récurrent chez Sarasin. Leur originalité consiste à décrire le langage du corps, qui remplace les mots d'amour retenus, comme dans le poème *À Melle, supra*, p.277. Ce thème est présent chez Benserade. Voir le sonnet *Autre, à Iris, op. c*it., p. 70 : « Inhumaine, du moins laissez parler mes yeux, / Si vous ne voulez pas que ma bouche s'explique ».

[2467] Métonymie et métaphore récurrente de la prison d'amour.

[2468] Pour suppléer la parole qui n'ose se dire, l'amoureux possède le langage des yeux.

[2469] Accents cornéliens de ces stances, qui doivent certainement leur inspiration aux stances de Rodrigue dans *Le Cid*.

[2470] Sur Thyrsis, voir la note 2153.

[2471] Périphrase désignant Cupidon.

[2472] Galante manière de suggérer que Phyllis ne connaît point l'amour, en évoquant un autre aspect de Cupidon, souvent représenté comme un nourrisson.

Stances à Melle Bertaut que l'auteur appelait Socratine[2473]

Je meurs, c'est trop marchander[2474]
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin il se faut hasarder :
Socratine, eh bien, je vous aime.[2475]

Mon cœur très amoureux consent
De se ranger sous votre empire :
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avais à vous dire.[2476]

Maintenant, c'est à vous de voir
Si j'ai de quoi vous satisfaire,
Car j'irais ailleurs me pourvoir,
Si je n'étais pas votre affaire.[2477]

Tout honnête homme est mon rival,
Je sais qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal :
Mais vous en valez bien la peine.

Vous me direz que les amants
Aujourd'hui ne font que se rire,[2478]
Et que je suis de ces Normands[2479]
Qui promettent pour se dédire.

[2473] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, et *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant,* Paris, de Sercy, 1661, p. 35-36. Dans le *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n°4124, le poème a pour titre : *à Melle Bertaud, surnommée Socratine*. Melle Bertaut, Madeleine-Eugénie, sœur de Mme de Motteville, était surnommée Socratine en raison de sa sagesse et de son esprit. Peut-être ce surnom a-t-il été forgé par Sarasin lui-même. Tallemant dans ses *Historiettes* (volume II, p. 57) et Mme de Motteville dans ses *Mémoires* la nomment ainsi. Melle Bertaut prit l'habit le 16 août 1650 et entra au couvent des Filles de Sainte-Marie de la rue Saint Antoine. Dans sa gazette du 24 août 1650, Loret écrivit : *Cette fille spirituelle / Que Socratine l'on appelle / Imitant la sage Buhy / Et cherchant en Dieu son appui / A choisi pour hôtellerie / Les filles de Sainte-Marie* ». Socratine a également été la muse de Jules de La Mesnardière, orthographié aussi La Ménardière. Voir *Poésies*, Paris, Sommaville, 1656 p. 34, *Galanterie mise dans une fort belle petite boiste d'or émaillé, que la sérénissime Reyne de Pologne faisait scrupule d'envoyer à l'aimable et spirituelle Socratine*. Ce poème relève de la vogue des *Arrestes d'amour*, comme *Décret sur le cœur infidèle* de Mme de la Calprenède et le *Jugement définitif sur un plaidoyer d'amour* de la Comtesse de la Suze, cités par Y. Fukui, *op.cit*., p. 295, ainsi que des procès amoureux de *L'Astrée*, (Voir Lathuillère, *La Préciosité*). Sarasin, en mêlant le lexique amoureux et le lexique juridique, ainsi que la langue du commerce et des affaires, démystifie la conception idéaliste de l'amour héritée de Platon. On peut y lire une évolution de la représentation de l'amour. Voir sur ce point le commentaire d'Alain Génetiot dans *Les genres lyriques mondains*, *op.cit*., p. 109 mais le ton badin de ce poème enjoint le lecteur à ne pas prendre cette déclaration au sérieux.

[2474] L'amorce du vers, conventionnelle, « Je meurs », est aussitôt atténuée par l'adverbe « trop » et le lexique du commerce.

[2475] L'interjection banalise la déclaration d'amour.

[2476] Ces deux vers, proches de la prose, ôtent délibérément toute poésie à la déclaration du poète.

[2477] La femme aimée perd ici son statut de déesse irremplaçable. Le poète fait l'aveu cynique de son inconstance.

[2478] Variante, in *Poésies choisies*…de Sercy, partie I : D'aujourd'hui. Se rire : se moquer

[2479] Autodérision.

Il est vrai, notre nation
Donne souvent la gabatine ;[2480]
Mais je donnerai caution
De ne point tromper Socratine.[2481]

25 Pour rendre votre esprit certain
Et pour assurer nos affaires,
Je vous passerai dès demain
Un bail d'amour devant notaires.[2482]

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois,
30 Et, si vous en êtes contente,
Avec la clause des six mois,[2483]
Afin que nul ne s'en repente.[2484]

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
35 Et demain, à votre réveil,
Nous résoudrons de toute chose.

Epigramme à Socratine au nom de M. Petit, de petite taille[2485]

Un qui se plaint de vos froides façons,
Un bien petit vous voudrait moins sévère,
Et qu'aimassiez un peu plus les garçons,
Comme faisait Socrate votre père ;[2486]
5 Non pas autant, n'en soyez en colère,
Ce pauvre amant jamais n'y consentit ;
Il ne voudrait, sinon qu'étant moins fière
Vous aimassiez seulement un petit.[2487]

[2480] Donner la gabatine : faire de fausses promesses.
[2481] Var., *Recueil Conrart* : de ne tromper point.
[2482] La Fontaine fait allusion à ce vers dans le ballet *Les Rieurs du Beau-Richard* (1659), en donnant la parole au notaire : «Et Sarasin m'a fait passer / Un bail d'amour à Socratine », (v82-83).
[2483] Var. dans le *Recueil Conrart* : de six mois.
[2484] L'amour n'est plus éternel mais comparé à un contrat à durée limitée.
[2485] *Nouvelles Œuvres*, 1674., deuxième partie, p 219. Socratine : Madeleine-Eugène Bertaut, sœur de Mme de Motteville. Elle entra au couvent en 1650. *Monsieur petit* : très probablement Louis Petit, hôte assidu de l'hôtel de Rambouillet, auteur de *Discours satiriques et moraux* en vers et *Dialogues satiriques et moraux* en prose. Comme en d'autres épigrammes, Sarasin joue sur les différents sens d'un patronyme : Monsieur Petit / « petit » de taille / «aimer un petit » (aimer un petit peu). Notre deuxième hypothèse est la suivante : Sarasin nomme peut-être ainsi Vincent Voiture, qui était surnommé, par Melle de Rambouillet, *El rey Chiquito* « à cause du roi de Grenade, appelé Petit, qui était fort galant, et que d'ailleurs Voiture était d'une petite taille », selon l'annotation de Tallemant, en marge de son exemplaire des oeuvres de Voiture, conservé à l'Arsenal, et mentionné par Cécile Tardy dans Vincent Voiture et Pierre Costar, *Entretiens*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 146, note 1.
[2486] Allusion grivoise à la pédérastie supposée de Socrate, père spirituel de la sage Socratine.
[2487] Un petit peu. Même chute dans le rondeau LXXVI de Voiture, *op. cit*. p. 161 : « Aymez-moy donc par charité / Un petit. »

Epigramme sur les vers qu'elle fait d'improviste à table[2488]

Quoique vous fassiez, sans vous faire prier,
Cent mille vers en festin délectable,
Aussi souvent qu'un habile verrier
Verres jolis, et ceci n'est point fable,
5 J'emprunterai pourtant somme notable[2489]
S'il faut gager pour vos beaux yeux vainqueurs
Que vous avez moins fait de vers à table
Que ces beaux yeux n'ont embrasé de cœurs.

À Alcidiane prenant médecine[2490]

Beauté qui passez les divines,
Si vos trois habiles docteurs
Pouvaient avec leurs médecines
Purgeant vos mauvaises humeurs,
5 Chasser cette peste des cœurs
Qui vous rend à l'amour si dure,
Mon Dieu, que ces opérateurs
Auraient fait une belle cure !

[2488] *Nouvelles Œuvres*, volume 2, p 215. Epigramme sous forme de pari, inspirée peut-être de Ninon de Lenclos, dont Sarasin fréquentait le salon, qui rédigeait des vers à l'occasion, non en poétesse élue des dieux mais en « habile » artisan (Voir Emile Magne, *Ninon de Lanclos*, Portraits et documents inédits, Paris, Emile-Paul frère, 1925, p 165.) La chute de l'épigramme prédit que la dame compte plus d'amoureux que de vers, ce qui est conforme à la réputation de Ninon de Lenclos.

[2489] Sarasin mêle souvent au thème de l'amour ceux du commerce et de l'argent. Voir les *Etrennes*, *infra*, p. 311-313 et les stances *À Melle Bertaut*, *supra*, p.279-280.

[2490] *Recueil Conrart,* manuscrit Arsenal n°3135 et manuscrit de Besançon, avec le titre *Pour la même prenant médecine. Epigramme*. Alcidiane, qui désigne peut-être Mme de Longueville, est un prénom d'héroïne de tragicoméde. Voir Desfontaines Nicolas, *Alcidiane ou les quatre rivaux*, Paris, Toussaint Quinet et Nicolas de Sercy, 1644. Cette épigramme file avec humour la métaphore du remède médical au refus d'amour.

Sur une saignée au pied. Dixain[2491]

Son pied d'albâtre il ne fallait blesser,
Petit Amour, plutôt son cœur farouche.
Amour répond : Ami, tu peux penser
Que le voudrais, mais ma flèche rebouche
5 Autant de fois que son cœur elle touche.
Pourquoi son pied ? Je te vais contenter :
C'est que, mes traits ne pouvant la dompter,
J'ai pris lancette et j'ai saigné la belle,
Afin qu'au moins je me puisse vanter,
10 Comme l'on dit, d'en avoir pied ou aile.[2492]

[2491] *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n°3135 et manuscrit de Besançon, avec le titre : *Pour la même. Sur une saignée au pied. Epigramme*. Allusion peut-être à une saignée pratiquée sur Mme de Longueville, au « pied d'albâtre ». Cette petite épigramme, constituée d'un dialogue entre le poète et Cupidon, tisse un parallèle amusant entre la lancette du médecin et la flèche de Cupidon, entre le pied où est pratiqué la saignée et le cœur que vise Amour. La pointe en est spirituelle, reprenant en une même expression les deux cibles en question : le pied et « l'aile » (cachant le cœur). Par ailleurs la pique (troisième flèche de l'épigramme) est dirigée vers la « belle » au « pied d'albâtre », dont le cœur n'est guère vulnérable à l'amour. Benserade a évoqué aussi dans son sonnet XV *Sur la Beauté et la Laideur* des « petits pieds plus blancs que l'albâtre », *op. cit*., p 18.

[2492] Obtenir une chose d'une manière ou d'une autre. Expression probablement venue de la campagne.

Avant 1640

Ode à un ami absent[2493]

Privé de tout contentement
Pendant ce triste éloignement
Qui vous retient à la campagne
Rien que l'ennui[2494] ne m'accompagne ;
Le plaisir et la volupté[2495]
Depuis ce temps-là m'ont quitté,
Et ma joie est ensevelie
Dans la noire mélancolie.[2496]
Rien ne me saurait divertir
Du chagrin qu'on me voit sentir ;
Pour moi le Cours[2497] est solitaire,
Mondory[2498] ne peut plus me plaire,
Et lorsque, pour me réjouir,
Mes amis me mènent l'ouïr,
J'y trouve aussi peu de régalle[2499]
Qu'à ces opérateurs de balle[2500]
Qui sur le Pont-Neuf, bien souvent
Battus de la pluie et du vent,
Disent de mauvais mots qu'admire
Le badaud qui crève de rire.
Je hais la conversation
Que j'aimais avec passion ;[2501]
Ceux qui voient mes rêveries
……[2502]
Sans me connaître et quoiqu'à tort,

[2493] *Nouvelles Œuvres*, 1674. L' « ami absent » désigne le ministre Léon de Chavigny, qui était en villégiature chez son beau-frère Jean Phélippeaux, à Villesavin. L'ode est antérieure à 1640, date à laquelle Mondory (vers 12), se retira du théâtre après avoir joué avec succès le rôle d'Hérodote dans la *Mariane* de Tristan l'Hermite. Cette ode, qui a des airs d'épîtres, (d'où le classement de Paul Festugière, *op.cit*. p. 328) nous offre d' autres facettes de Sarasin : l'ami fidèle, déplorant quasi amoureusement l'absence de son protecteur et ami, mais aussi le badaud et amant de Paris (« Paris, ma seule volupté »), amateur de théâtre, aussi bien du théâtre de rue que du théâtre en salle. Le terme contentement, repris 4 fois, esquisse le mouvement du texte en trois parties : portrait du poète esseulé, « privé de tout contentement », puis description de Paris et de ses plaisirs, « le pays du contentement » (le Cours, Les théâtres, les entretiens…), et enfin description d'un lieu bucolique (« une solitude faite pour le contentement », « sans goûter le contentement »).

[2494] Terme fort au XVIIème siècle.

[2495] L'absence de son ami, les plaisirs de l'amitié, sont décrits avec autant sinon plus d'intensité que ceux de l'amour, sur lesquels Sarasin, souvent, badine.

[2496] La redondance (puisque mélancolie signifie bile noire) souligne ce terme, qu'on retrouve 2 fois sous la plume de Sarasin, et qui, depuis le « Problème XXX, 1 », texte attribué à Aristote, est considéré comme une particularité du génie, d'où les expressions, au vers 26 et 28, d' « esprit fort » et de « philosophe ».

[2497] Le Cours-la-Reine, lieu de promenade de la belle société.

[2498] Acteur vedette qui, au moment où ce poème est écrit, a déjà interprété plusieurs personnages de Corneille, dont Rodrigue.

[2499] Orthographe pour la rime visuelle.

[2500] Acteurs ambulants.

[2501] L'antithèse souligne l'intensité de la mélancolie du poète.

[2502] Il manque un vers.

Me prennent pour un esprit fort,
S'imaginant que j'ai la mine
D'un philosophe qui rumine.
En un mot, pour moi seulement
30 Le pays du contentement,
Paris, où le plaisir habite,
Qui pourrait tenter un ermite,[2503]
Paris, ma seule volupté,[2504]
Est privé de toute beauté.
35 Voilà tout l'état de ma vie,
Pendant que la vôtre est ravie
Des objets de ce lieu divin[2505]
Qu'on appelle Villesavin.[2506]
Là, sans aucune inquiétude,
40 Au milieu d'une solitude
Faite pour le contentement,
Vous passez vos jours doucement ;
Là, soit que l'aurore s'éveille
Et que de sa couche vermeille
45 Elle fasse sortir le jour,
Ou soit que la mère d'Amour[2507]
Renaisse tous les soirs de l'onde
Quand le jour va quitter le monde,
Vous ne passez point de moment
50 Sans goûter de contentement ;
Là, pour vous plaire, la nature
Montre sa plus riche peinture ;
Là l'on voit Bachus et Cérès[2508]
Sur les monts et sur les guérets
55 Pour trônes superbes et dignes
Choisir les moissons et les vignes
Là les plus agréables fleurs
Se dépouillent de leurs odeurs
Dont aussitôt le doux zéphire[2509]
60 Parfume l'air que l'on respire ;
Enfin les arbres, les oiseaux,
Le cristal humide des eaux
Y donnent avec avantage
Le frais, la musique et l'ombrage.[2510]
65 Mais ceci n'est encore rien

[2503] L'allusion à l'ermite met en évidence la puissance tentatrice qu'incarne Paris.
[2504] Personnification de Paris en courtisane.
[2505] Nouveau *locus amoenus*.
[2506] Lieu de villégiature de Léon de Chavigny.
[2507] Vénus, née de l'écume des flots. Ces quelques vers rappellent les vers bucoliques de Frénicle, chef de file des « Illustres Bergers ». Voir sa troisième églogue, citée par Stéphane Macé, *op. cit*., p. 167 : « Soit alors que la nuit vient assoupir le monde ; / Ou soit que le Soleil sorte du sein de l'onde. »
[2508] Le dieu du vin et la déesse de l'agriculture.
[2509] Vent d'ouest, fils d'Eos, l'Aurore.
[2510] Après avoir décrit ses états d'âme et la vie parisienne, Sarasin développe l'un de ses thèmes de prédilection : la description bucolique d'un *locus amoenus* : « Lieu divin », « les plus agréables fleurs »…

Auprès de l'aimable entretien.[2511]
Dans ce plaisant état de gloire,[2512]
Certes, j'ai de la peine à croire
Que Paris puisse retenir
70 Un lieu[2513] dans votre souvenir,
Si vous ne sonnez la retraite[2514]
Que j'attends et que je souhaite.

1640

Epigramme. Il le loue de bien écrire en vieil roman[2515]

Poète guerrier et galant à la fois,
Doubles lauriers de myrte [2516] il accompagne ;
Moult est bien duit à mettre en vieil gaulois[2517]
Jouxtes,[2518] estours[2519] et conflits de campagne ;
5 Des faits des preux et d'Artus de Bretagne[2520]
Et d'Amadis[2521] c'est un vrai Calepin.[2522]
S'il eût été du temps de Charlemagne,
Adieu command l'archevêque Turpin.[2523]

[2511] Avec son beau-frère, sans doute.
[2512] La gloire : la majesté et la grandeur d'un Dieu, dans ce lieu « divin ».
[2513] Dans le sens de raison (de revenir), comme dans l'expression : il y a lieu de…
[2514] Sonner la retraite : expression utilisée dans les villes ou en période de guerre pour ordonner aux bourgeois ou aux soldats de se retirer dans leurs logis.
[2515] *Nouvelles Œuvres*, 1674, deuxième partie, p 221. Dans ce poème, Sarasin imite la mode des vers en vieux langage, « vieil gaulois », lancée entre autres par Voiture, en 1640, à l'occasion d'une correspondance avec le duc de Saint Aignan, emprisonné à la Bastille en 1639 pour une faute militaire. Voir le poème CVI de ce dernier, *Réponse à Monsieur le Comte de Saint Agnan, sous le nom de chevalier de l'île invisible*, in *Poésies*, Voiture, Paris, Marcel Didier, 1971 p. 283. Sarasin fait ici le portrait d'un Saint-Aignan passionné de littérature médiévale, qui connaît son Amadis par coeur, au point d'être un « Calepin », un dictionnaire incarné.
[2516] Les lauriers et les myrtes font écho au « guerrier et galant » du vers 1, et au vers de Pétrarque, dans le *Canzoniere*, Paris, Classiques Garnier, 2004, p 58 : « *Qual vaghezza di lauro, qual di mirto ?* »
[2517] Expression de l'ancien français, « vieux langage ». Duire : convenir.
[2518] Joutes.
[2519] Terme d'ancien français signifiant combat, mêlée.
[2520] Le Roi Arthur de la légende médiévale et ses preux chevaliers sont évoqués aussi dans le Dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux.*
[2521] *Amadis de Gaule* : roman de chevalerie espagnole.
[2522] Calepino ou Ambroise Calepin, religieux et lexicographe italien de Bergame, est l'auteur d'un Dictionnaire de la langue latine (1502), qui devint une référence pour toute traduction. Les Calepins donnèrent leur nom aux carnets de note. L'expression du vers 6 suggère que Saint Aignan, connaissant par cœur Amadis de Gaule, est un vrai dictionnaire.
[2523] Turpin est un compagnon de Charlemagne dans *La Chanson de Roland*.

1640-1642

Vaudeville[2524]

Par charité la dévote Calliste[2525]
De son mari a fait un Jan,[2526]
Oui dà, oui dà,
Un janséniste.

1641

Le mauvais Poète[2527]

L'autre jour, assez tard et suivant ma paresse,
Je sortais de chez moi pour aller à la messe,[2528]
Lorsqu'un carrosse passe et me vient approcher.
Alors j'entends : Arrête, arrête donc, cocher ![2529]
5 Je me tourne à l'instant, et j'aperçois paraître
Un marquis qui me dit : Que faites-vous, mon maître ?
Vous allez à la messe, et moi, j'y vais aussi,

[2524] *Les Œuvres de M. Sarasin*. Le vaudeville désigne au XVIIème siècle une chanson que le peuple chante. (*Dictionnaire universel* de Furetière, volume 3, p 775). Cette épigramme, qui a donc vocation à être chantée comme un refrain populaire, a pu être composée en 1640, au moment de la publication posthume de *L'Augustinus* de Cornélius Jansen ou en 1642, moment où Urbain VIII condamne ses théories. Le jansénisme commence alors à se propager, suscitant de vifs débats, tandis que le mot est sur toutes les lèvres. Ainsi, Ninon de Lenclos qualifiera les Précieuses de « Jansénistes de l'amour ». Selon Linda Timmermans, *op. cit.,* p. 668, le livre eut un succès mondain dès sa parution et fut un sujet de ruelles.

[2525] Calliste : prénom féminin qui désigne, dans les poèmes de Malherbe, la Vicomtesse d'Auchy. Voir la note 2229.

[2526] Le Jan ou Zan, contraction de Giovanni, est le valet bouffon de la *commedia dell'arte*, souvent pris pour dupe. Cette connotation du prénom Jean nous est restée dans l'expression : « être Gros-Jean comme devant ». Faut-il entendre ici, dans cette apocope de « janséniste », un synonyme de cocu ? La « Charité » de la « dévote » Calliste désignerait-elle ironiquement le don qu'elle fait de ses charmes ? Le facétieux Sarasin est coutumier des sous-entendus lestes, comme en témoigne, entre autres, la ballade *De l'argent qui fait tout en amours*, *infra*, p. 336-337. Voir *L'épitaphe d'une dévote*, de Benserade, *op. cit.,* p 188, où le poète suggère que la dévote, en dehors des dimanches, a d'autres types d'activités que la messe…

[2527] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin* et *Recueil Conrart* n° 4124. On retrouve la satire du courtisan qui se pique de faire des vers dans la *Satire VIII* de Mathurin Régnier et la *Satire II* de Boileau. Ce poème en dyptique se présente comme une historiette autobiographique, en laquelle est insérée le texte, mis à distance, d'un « mauvais poète ». Ce poème a sans doute été rédigé au moment du mariage du duc d'Enghien, (11 février 1641) où Porchères, apprécié par la Princesse de Condé, s'était formalisé « de ce que Desmaretz avoit fait le dessein du ballet. » (Voir Tallemant, *op.cit.,* volume II, p.154-155.)

[2528] Variante, dans le *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n°4124 : Je sortis… Rime irrévérencieuse : « paresse »/ « messe » et vers ironique, venant d'un libertin.

[2529] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Alors j'entends crier : Arrête un peu, cocher !

Faites-moi la faveur de prendre place ici ;
Vous m'obligerez bien d'un mot de conférence.
10 Je prends place en faisant une humble révérence.[2530]
Lors, ayant fait toucher au faubourg Saint-Germain,
Il se met à sourire et me presse la main.
Je vous voudrais, dit-il, lire une poésie
Que je fis l'autre jour, poussé de fantaisie ;
15 Je l'ai déjà montrée à plusieurs beaux esprits,
Et nul, sans me flatter, n'en parle avec mépris.[2531]
Monsieur, que vous voyez, docte en cette matière
(Il me montre un pédant qui tient l'autre portière,
Et qui tout ignorant croit passer en cet art
20 La gloire de Malherbe et celle de Ronsard,)
La trouve de son goût, et pour me satisfaire[2532]
Il reste seulement qu'elle puisse vous plaire ;[2533]
Faites-moi, s'il vous plaît, le bien de l'écouter.
Lors il crache,[2534] et commence après à réciter :

Stances du marquis[2535]

Etes-vous un soleil, bel astre de ma vie ?[2536]

[2530] Variante, *op.cit*. : Je prends place aussitôt avecque révérence.
[2531] Variante, *op.cit*. : Et nul, sans me flatter, ne la tient à mépris.
[2532] Variante, *op.cit*. : la trouve à son goût.
[2533] Variante, *op.cit*. : …qu'elle vous puisse plaire.
[2534] Le détail ridiculise ce « mauvais poète ».
[2535] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. On trouve aussi ce poème dans le *Recueil Conrart* n° 4124, sous le titre *Stances du mauvais poète*, et dans le manuscrit 19145 du fonds français. Parodie d'un sonnet du poète Honorat Laugier, sieur de Porchères, l'un des premiers membres de l'Académie française, (1572-1653), l'un des « responsables de la mode des pointes », Selon Y. Fukui (*Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*), réputé pour ses tenues extravagantes (Tallemant des Réaux, *Historiettes*, volume II, p. 155). Ce poème de Sarasin fait allusion en effet au poème de Porchères *Sur les yeux de Madame de Beaufort*, (Gabrielle d'Estrée, marquise de Monceau, maîtresse d'Henri IV) cité par Tallemant des Réaux, *Historiettes*, volume II, p. 154 : « Ce ne sont pas des yeux, ce sont plustost des Dieux ; / Ils ont dessus les roys la puissance absolüe. / Dieux, non ; ce sont des cieux, ils ont la couleur blüe /Et le mouvement prompt comme celuy des cieux. / Cieux, non ; mais deux soleils clairement radieux / Dont les rayons brillants nous offusquent la veüe. / Soleils, non ; mais esclairs de puissance inconnüe, / Des fouldres de l'Amour signes presagieux. / Car, s'ils estoient des Dieux, feroient-ils tant de mal ? / Si des cieux, ils auroient leur mouvement esgal ; / Deux soleils ne se peut : le Soleil est unique ; / Esclairs, non ; car ceux-cy durent trop et trop clairs ; / Toutefois je les nomme, afin que je m'explique, / Des yeux, des Dieux, des cieux, des soleils, des esclairs. » Le sonnet sur les yeux de la marquise de Monceau fit du bruit : bien que les générations suivantes y aient vu le modèle de la galanterie ridicule, il suscite mille épigones vers 1600. » (*Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*, p. 47). Voiture, comme Sarasin, se moque de Porchères (poème XXXIX, in Voiture, Vincent, *Poésies*, édition critique publiée par Henri Lafay, Paris, Didier, 1971, p.119 et 120). Voir aussi le Livre IV de *l'Histoire comique de Francion* (p.197 et suivantes) où Sorel fait la satire d'un pédant. (Sorel, Charles, *Histoire comique de Francion*, Paris, Gallimard, 1996). Quant à Boileau, dans la Satire II, il commente les expressions précieuses d'un mauvais poète (Boileau, Nicolas, *Satires et Epîtres*, Paris, Larousse, Classiques Larousse, 1933, p. 23.). Voir aussi Molière, *Le Misanthrope*, Acte I, scène 2, sur les « démangeaisons qui nous prennent d'écrire », dont Oronte est victime, que l'on voit déclamer : « Belle Phylis, on désespère… » (Molière, *Le Misanthrope*, Paris, Larousse, Nouveaux Classiques Larousse, 1965, p.37 à 47).
[2536] La tournure interrogative et la thématique des yeux et du feu sont inspirées peut-être des stances : *Dialogue sur les yeux d'un portrait*, dans *L'Astrée,* p.145.

Vos yeux comme les siens embrasent l'horizon ;
Mais par votre inconstance on a juste raison
De vous dire une lune, adorable Sylvie.
5 Ainsi je doute encor, bel objet nonpareil,
Si je dois vous nommer la lune, ou le soleil.[2537]

Vos lèvres de corail et vos joues pourprines
Vous font être une rose, aimable et douce fleur ;
Mais quoi, votre rigueur, cause de mon malheur,
10 Vous compare au rosier qui porte des épines.
Ainsi je doute encor, source de mon brasier,
Si je dois vous nommer la rose, ou le rosier.

Enfin vous êtes feu, vous êtes enfin onde,
Rocher où l'on se perd, très agréable port,
15 Et pour conclusion, arbitre de mon sort,
Mes vers vous nommeront, par tous les coins du monde.
Le rocher et le port, l'onde avec le brasier,
La lune et le soleil, la rose et le rosier.

Eh bien ! ce me dit-il, Monsieur, que vous en semble ?
20 Ai-je pas bien conclu, recueillant tout ensemble ?[2538]
Peut-on pas dire enfin, sans me trop estimer,[2539]
Que pour un cavalier ce n'est pas mal rimer ?
Je ne dis mot ; mais toi qui fais cette lecture,
Juge un peu de ces vers et de cette aventure.[2540]

Epitaphe de Monsieur le Comte de Soissons[2541]

Soissons, que son malheur armait contre la France,
Près des murs de Sedan combattit en lion ;
La victoire en ce lieu couronna sa vaillance,
Et la mort le punit de sa rébellion.

[2537] Sarasin accumule ici les poncifs, non sans ironie.
[2538] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : N'ai-je pas bien conclu recueillant tout ensemble ?
[2539] Variante, *op.cit.* : Et ne pourrais-je pas dire, sans m'estimer.
[2540] Le lecteur est pris à parti ici et invité à émettre un jugement sur le talent de ce poète, que tout le poème a ridiculisé.
[2541] *Nouvelles œuvres*, 1674. Ce poème est une épitaphe. Louis de Bourbon, comte de Soissons, né en 1604, petit-fils de Louis 1er, prince de Condé, avait conspiré contre Richelieu en 1641. L'abbé de Retz affirme avoir participé à ce complot. Le comte de Soissons prit du service dans l'armée du duc de Bouillon et remporta en 1641 la victoire de la Marfée, près de Sedan, contre le maréchal de Châtillon, mais fut tué dans la bataille, ou se tua lui-même, d'un coup de pistolet. La double diérèse Li/on, rebelli/on, fait entendre « lion ». (Voir le poème sur Angélique Paulet, comparée pour d'autres raisons à une « lionne ».)

À Mademoiselle de Bourbon[2542]

Partez, courez, volez, nos vers,[2543]
Allez apprendre des nouvelles
D'un miracle entre les plus belles
Qu'on adore dans l'univers.
5 Princesse au teint de satin blanc,
Princesse du plus noble sang
Qui régna jamais dans le monde,
Et dont l'aimable tresse blonde[2544]
Surpasse en beauté les rayons
10 De l'astre par qui nous voyons,[2545]
Bien que de l'aimable demeure[2546]
Où nous habitons à cette heure
Les ennuis, qui troublent les sens,
Sembleraient devoir être absents,
15 Quand nous pensons à votre absence,
Tout nous déplaît et nous offense.
Nous avons beau jeter les yeux,
Sur un jardin délicieux,[2547]
Ou charmer notre esprit malade
20 Des plaisirs de la promenade,[2548]
Ouïr des rossignols chantants,
Voir des ronds d'eau et des étangs,
Des fontaines et des cascades,
Des arbres et des palissades,
25 Aller visiter des oisons
Dedans leurs petites maisons,
Voir une huppe en une grotte
Et qui se mouille et qui se crotte,[2549]

[2542] On trouve ce poème dans les *Recueils Conrart* , manuscrit Arsenal n°3135 (Mélange de prose et de vers) et n°4115, suivi d'une autre épître *À la même*, imprimée dans les *Nouvelles Œuvres*, ainsi que dans le manuscrit de Besançon Cette épître est antérieure au 2 Juin 1642, date à laquelle Melle de Bourbon épousa M de Longueville. Ecrite en octosyllabe, en un style naturel, proche de la prose, elle a une visée encomiastique : faire l'éloge de Melle de Bourbon et de sa mère (fin de l'épître), mais pas seulement. Elle vise à maintenir le contact entre Sarasin, qui espère une réponse, et la destinataire de son poème. Par ailleurs, comme c'est souvent le cas dans les épîtres, Sarasin écrit aussi au nom des « servantes » dévouées de Melle de Bourbon, ses dames d'honneur.

[2543] L'image de la poésie ailée se trouve aussi chez Du Bellay, sonnet 171 des *Regrets*, Librairie générale française, (collection Le livre de poche) Paris, 2002, p. 14 et dans l'Antiquité chez Pindare, *Néméennes*, VII.

[2544] L'expression est de Pétrarque : « *le treccie bionde* », dans le *Canzoniere*, 67, p. 153-153.

[2545] Les qualités de la duchesse de Longueville sont des *topoï* de la poésie amoureuse depuis Pétrarque. Par ailleurs Sarasin ne lésine ni sur l'hyperbole, ni sur le superlatif, ni sur l'anaphore. Voir aussi les vers 31 et suivants.

[2546] Amorce de la description d'un *locus amoenus*.

[2547] La diérèse met en évidence ce lieu enchanteur, qui ne peut être Chantilly, acquis par les Condé en 1643. La description de ce *locus amoenus* s'inspire sans doute du jardin d'amour, avec ses arbres, sa fontaine, ses oiseaux, dans *Le Roman de La Rose.* Voir Guillaume de Lorris et Jean de Meun, *Le Roman de la Rose*, Paris, Gallimard, Folio classique 1949 et 1984, p. 33 et suivantes.

[2548] Variante, dans le *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n° 4115 : Du plaisir…

Tous ces plaisirs n'ont point d'appas,
30 Puisque nous ne vous voyons pas.
Nous ne voyons point cette grâce[2550]
En quoi nulle ne vous surpasse,
Ni cette admirable beauté
Par qui tout cœur est arrêté,
35 Ni cette majesté divine,
Cette taille, ni cette mine,
Ni ce port noble et gracieux,
Bref on ne voit point en ces lieux[2551]
Cette merveilleuse personne
40 Digne qu'on ferme sa couronne.[2552]
Mais s'il vous plaît nous consoler,
Ne pouvant de loin nous parler,[2553]
À vos servantes, quoiqu'indignes,
Envoyez au moins quelques lignes,[2554]
45 Que nous découvrions dans l'écrit
Des marques de ce bel esprit
Dont il est tant de bruit en France,
Comme aussi de la bienveillance
Qu'il vous plaît toujours nous porter,
50 Que nous ne pouvons mériter,
Mais sans quoi nous ne pouvons vivre.[2555]
Nous ferons un jour un gros livre
Où, moitié prose et moitié vers,[2556]
Nous ferons voir à l'univers
55 Qu'il ne fut jamais de princesse
Qui vous surpassât en sagesse,
En noblesse, en vivacité
De l'esprit et de la beauté,[2557]
Et que nous fûmes vos servantes
60 Très-humbles, très-obéissantes.[2558]

Princesse, ne vous flattez point
De vous voir louée à ce point ;
Car la princesse sans pareille,
Qui vous fit naître une merveille,
65 Dedans ces vers pourra choisir

[2549] De ce type de micro-description en deux vers qui campe l'animal dans une attitude, La Fontaine deviendra le maître.
[2550] La récurrence du verbe voir souligne l'absence de Melle de Bourbon.
[2551] Variante, dans le *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n° 4115 : Bref l' on ne voit…
[2552] Cette énumération de termes hyperboliques qualifiant la beauté de Melle de Bourbon, et doublant l'éloge liminaire témoigne peut-être de l'écriture des épîtres telle que la pratique Sarasin : en liberté, laissant « courir » et « voler » ses vers.
[2553] Variante dans le manuscrit de Besançon…vous parler.
[2554] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4115 : Envoyez quelque peu de lignes. La demande de réponse est ici explicite.
[2555] Eloge de l'esprit de Melle de Bourbon, après l'éloge de sa beauté.
[2556] Définition du prosimètre, spécialité sarasine.
[2557] L'ensemble des oeuvres de Sarasin dépasse amplement ce projet.
[2558] Variante dans le manuscrit de Besançon : Très humbles et très obéissantes.

Des louanges à son désir ;
Puis, quand elle aura fait l'élite
Des éloges qu'elle mérite,[2559]
Peut-être que pour votre part
70 Il vous en restera le quart.

Autre. À la même[2560]

Princesse en tous lieux adorable,
En toute chose incomparable,[2561]
Nous pouvons dire, en vérité,
Que nous n'avons pas mérité
5 Et que ne saurions reconnaître
Les compliments de votre lettre.[2562]
Les charmes qu'on découvre en nous
Ne sont ni si grands ni si doux
Que vous puissiez être obligée
10 En nous quittant d'être affligée.[2563]
Si pourtant pour quelque moment
Vous en avez le sentiment,[2564]
Au moins vous êtes en puissance
De vous plaindre de notre absence,
15 Et du moins vous représentez
Aisément ce que vous sentez.
Mais, vous quittant, belle princesse,
Notre deuil et notre tristesse
Nous jetèrent dans le malheur
20 De bien sentir notre douleur,
Mais de ne pouvoir la décrire,
Tellement que nous pouvons dire
Que quiconque en est à ce point
L'a dit, en ne le disant point.
25 Ainsi, dès l'heure abandonnée
Que notre troupe fortunée[2565]
Perdit en vous son ornement,[2566]
Le temps n'a point eu de moment
Qui par une suite de peine

[2559] Variante, *ibidem* : Des louanges…
[2560] Ce poème, que l'on trouve à la suite de l'épître *À Melle de Bourbon* dans les *Recueils Conrart* n°3135 (avec pour titre : *À Mme de Longueville*) et 4115, et qui se trouve aussi dans le manuscrit de Besançon, imprimé dans les *Nouvelles Œuvres* de 1674, volume 2, p. 249 est un remerciement pour la réponse de Mme de Longueville (vers 6 et vers 53), qui était attendue (voir les notes du poème précédent). Ici aussi, Sarasin écrit au nom de la « troupe » féminine (v. 50) qui déplore l'absence de Melle de Bourbon. Cette épître a plusieurs visées : encomiastique (éloge de Melle de Bourbon) expressive (tristesse éprouvée par son absence) et informative (les visiteurs venus à Chantilly).
[2561] La rime souligne les deux adjectifs hyperboliques.
[2562] Variante, dans le *Recueil Conrart* n°3135 : Que nous n'avons pas mérité / Les compliments de votre lettre / Et ne les saurions reconnaître.
[2563] *Topos* de modestie.
[2564] Variante, dans le manuscrit de Besançon : du sentiment.
[2565] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 4115 : infortunée.
[2566] L'ornement : personne qui fait honneur au lieu où elle vit.

N'ait mis son esprit à la gêne.[2567]
Ceux qui sont venus jusqu'ici
Ont reconnu notre souci ;
Il n'est pas jusques à leurs pages
Qui ne jugent par nos visages[2568]
Que partout où vous n'êtes pas,
Tout le reste n'a point d'appas.
Même quelqu'unes, pour nous plaire,[2569]
Crurent hier nous satisfaire,[2570]
Nous conduisant à la maison ;[2571]
Mais elles n'eurent pas raison.[2572]
Ce n'est pas, divine princesse,
Que, hors la douleur qui nous presse,
Nous n'eussions goûté dans ce lieu
Mille plaisirs dignes d'un dieu ;
Car l'artifice et la nature[2573]
Y semblent faire la peinture[2574]
Des trésors les plus ravissants
Dont ils peuvent ravir les sens.
Mais c'est que, vous sachant absente ,
Chacune de nous, languissante,
Ne pouvait durant un moment
Adoucir son ressentiment.
Votre seule lettre, ô princesse,
A fait changer en allégresse
Le chagrin qui, nous accablant,
Allait sans cesse redoublant ;
Et, pour paraître satisfaites,
En vérité nous étions prêtes
A vous faire réponse en vers.[2575]
Mais nous sont venus de travers
Deux héros qui sont en disgrâce
Avec les nymphes du Parnasse ;[2576]
L'un en Meymac[2577] s'est déguisé,
Et l'autre, en Laval [2578] délaissé,

[2567] Terme fort, au XVIIème, qui renforce le lexique de la douleur. Variante, dans le manuscrit de Besançon : n'ait mis nos esprits à la gêne.
[2568] Variante, dans le *Recueil Conrart* n°3135 : Qui n'aient jugé sur nos visages.
[2569] Variante, dans les *Recueils Conrart* : Quelqu'unes, désirant nous plaire.
[2570] Variante, *ibidem* : Hier crurent…
[2571] Variante, *ibidem* : …en la maison. Dans le manuscrit de Besançon : En nous conduisant à maison.
[2572] Variante, *Recueils Conrart* : Mais ils n'en eurent pas raison.
[2573] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 3135 : l'artifice de la nature. Voir la note à propos de l'ode *Description du cabinet de M. de C.* : « l'art surpasse la nature », *supra*, p. 216.
[2574] Variante, dans les *Recueils Conrart* n° 3135 et 4115 : Y semblent faire une peinture.
[2575] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 3135 : De nous faire réponse en vers. Manuscrit de Besançon : de vous faire réponse en vers. Cette épître ne paraît pas constituer pour Sarasin un poème digne de ce nom. *Topos* de modestie.
[2576] Variante, *Recueils Conrart* : Avec les nymphes de Parnasse.
[2577] Meymac : Anne de Lévis-Ventadour, abbé de Meymac, plus tard archevêque de Bourges, neveu de la princesse de Condé (mère de Melle de Bourbon) et cousin germain du duc d'Enghien par sa mère.

65 Qui sous ces deux formes nouvelles
Ont si fort surpris ces pucelles
Que par un secret inouï
Tout leur feu s'est évanoui.[2579]
Bientôt nous aurons l'avantage
70 De vous en dire davantage.
Cependant avecque plaisir
Nous prenons ce jeu de loisir
Qu'un grand monde nous peut permettre
Pour vous dépêcher cette lettre,
75 Où vous jugerez aisément
Qu'on ne saurait facilement,
Lorsque dans le bruit on travaille,[2580]
Faire quoi que ce soit qui vaille.

Elégie[2581]

1 Dessus le point qu'on voulait vous écrire
On a trouvé qu'on ne saurait que dire.[2582]
En[2583] ayant repassé avecque mille efforts
Dans nos esprits : beaux yeux, ravissements, transports,
5 Eloignements, prisons, désespoir et martyre,[2584]
On rencontre à la fin qu'on ne saurait que dire.[2585]
Nous avons disputé dans nos esprits confus
Des manières de vers qui vous plairaient le plus,
L'un voulait la louange et l'autre la satire ;[2586]
10 On rencontre à la fin[2587] qu'on ne saurait que dire.

[2578] Laval : Guy de Montmorency-Laval, fils de la marquise de Sablé, camarade du duc d'Enghien, tué au siège de Dunkerque (1646).
[2579] Le feu de l'inspiration poétique.
[2580] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 3135 : Dans le grand bruit où l'on travaille. Allusion aux circonstances d'écriture, au sein d'une petite assemblée.
[2581] *Nouvelles Œuvres*, 1674, p. 255, (avec le titre : *Elégie*), manuscrit de Besançon et *Recueil Conrart* n° 4115, avec le titre : *À Melle de Bourbon et à sa troupe, élégie*. Vers antérieurs au mariage de Melle de Bourbon (2 juin 1642). Cette élégie est particulière car elle possède un refrain. Paul Festugière classe le poème dans les stances, voir la table des matières de son édition, p. 485, et il nomme le poème *À Melle de Bourbon et à sa troupe*.
[2582] Remarquons combien les deux premiers vers tendent vers la prose. En effet, le poème, nommé « élégie » évoque un projet d'épître que le poète aurait eu l'intention de composer avec deux autres amis, (v. 17) et d'adresser sans doute à Mlle de Bourbon. Or, tout ce poème vise uniquement à alimenter le feu de la conversation avec l'interlocutrice, à sacrifier à ce plaisir mondain et le refrain signifie, avec élégance, que le poète parle ici pour ne rien dire, pour le plaisir d'entretenir le lien (fonction phatique, selon Jakobson, dans son article sur les fonctions du langage : *Linguistics and Poetics*, in Thomas Albert Sebeok, Style in language, Cambridge, Mit press Massachussetts Institute of technology, New York, John Wiley and sons, 1960). En outre, cette élégie met l'accent sur les circonstances d'écriture (la nuit, à plusieurs, réflexions sur la forme, le style…) plus que sur un contenu.
[2583] Variante, in *Recueil Conrart* n° 4115 : Et ayant repassé…
[2584] Sarasin énumère plaisamment tous les thèmes conventionnels de l'élégie, du poème d'amour, pour les rejeter.
[2585] Variante, manuscrit de Besançon : On a trouvé enfin qu'on ne savait que dire.
[2586] La désinvolture avec laquelle Sarasin évoque le choix du registre témoigne de son aisance à composer des vers.
[2587] Variante, in manuscrit de Besançon : on a trouvé enfin…

Et, dans les partisans du style le plus doux,
L'un étant satisfait et l'autre étant jaloux,
Et l'un voulant se plaindre, et l'autre voulant rire,
On rencontre à la fin[2588] qu'on ne saurait que dire.
15 Mais étant résolus de vous parler d'amour,
Après avoir veillé jusques au point du jour,
Et ne faisant tous trois rien que nous contredire,
On rencontre à la fin qu'on ne saurait que dire.[2589]

1641-1643

De la Guerre espagnole[2590]

Chant premier

1 Déjà les Espagnols avaient porté la guerre[2591]
Jusqu'aux derniers climats où l'on connaît la terre,
Et malgré le destin, ce peuple ambitieux
Ne bornait ses desseins que des flots et des cieux.[2592]
5 Leurs vaisseaux, méprisant la colère des ondes,
Sous Vespuce [2593] et Colomb [2594] découvraient d'autres mondes ;[2595]

[2588] Variante, *ibidem* : on a trouvé enfin…

[2589] Variante, in *Recueil Conrart* n° 4115 : On a trouvé enfin qu'il ne fallait rien dire.

[2590] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Paul Festugière suppose que ce poème épique a été composé en 1647 ou au début de 1648, et que les débuts de la Fronde empêchèrent Sarasin de le terminer. Il voit, au vers 43, une allusion à la révolte de Naples, en 1647. Nous pensons que ce poème a été rédigé beaucoup plus tôt, avant la mort de Louis XIII, étant donné les vœux formés par le poète à la fin du fragment. Il faut imaginer aussi que le duc d'Enghien, dont Sarasin fait l'éloge, ait déjà obtenu le commandement de l'armée de Picarde (1643). Sarasin fait allusion ici à la guerre de trente ans. Il s'agit d'une œuvre partisane, qui condamne la colonisation de l'Amérique. Notre poète emprunte au poème *De bello civili*, chapitres 119 à 124 du *Satyricon* de Pétrone (Voir Pétrone, Aulu-Gelle, Apulée, *Œuvres complètes*, collection des auteurs latins avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1860) et à *la Pharsale* de Lucain. Il a vraisemblablement lu le livre de Bartolomé de Las Casas : *Le Miroir de la Tyrannie espagnole perpétrée aux Indes Occidentales,* Amsterdam, 1620. *La Satire Ménippée*, composée en 1594 (*Satyre Ménippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris*, Paris, Charpentier, 1855) a certainement influencé Sarasin, non seulement pour ce fragment épique, mais peut-être aussi pour *La Pompe Funèbre de Voiture* (pour le mélange de vers et de prose) et *Dulot vaincu* (aspect parodique). Boileau, à qui Barbin dédia *Les nouvelles Œuvres* de Sarasin, s'est à son tour inspiré de *La Guerre espagnole* dans *Le Lutrin* (chants I, II, III, V, VI), publié en 1674 et peut-être aussi dans son *« Epître au roi sur le passage du Rhin »*, in *Œuvres complètes de Boileau*, Paris, Gallimard, 1966. On trouve aussi dans ce poème de nombreuses expressions dont s'est nourri Racine pour *Andromaque*, parue chez Barbin, éditeur de Sarasin, en 1668. Même si l'édition des *Nouvelles Œuvres* est postérieure à *Andromaque*, Racine n'avait pas encore écrit à la mort de Sarasin. Si ce texte est resté à l'état de fragment, gageons, comme A. Génetiot, qu'il ne s'agit pas « d'un défaut de souffle épique chez le poète galant, mais bien au contraire du choix délibéré d'une poésie radicalement différente, toute pacifique et aimable », p. 474, *Poétique du Loisir mondain*.

[2591] Ce vers liminaire rend les Espagnols responsables de la guerre et de la barbarie, depuis la découverte de l'Amérique, tandis que Louis XIII et Richelieu (v. 87-88) oeuvrent en vue d'instaurer la paix. L'intention est double : rendre les Espagnols coupables des troubles, et dénoncer les horreurs de la guerre.

[2592] Exorde imité de Pétrone : « *Orbem jam totum victor Romanus habebat / Qua mare, qua terrae, qua sidus currit utrumque, / Nec satiatus erat.*", p. 74. Ces premiers vers soulignent l'*hybris* du peuple ibérique dont l' « ambition » n'a guère de bornes.

En quelques lieux déserts où l'or se pût trouver,
Ils y tournaient la proue et l'allaient enlever,[2596]
Et le Bétis[2597] voyait sur ses rives désertes
10 Décharger le butin des terres découvertes.
Les peuples indiens, privés de liberté,
Gémissaient sous le faix de la captivité ;
Leurs vainqueurs insolents, accoutumés aux crimes,
À leur sale avarice en faisaient des victimes.[2598]
15 Ils les forçaient d'aller dans le sein de Thétis,[2599]
Où des flots irrités ils étaient engloutis ;
La plupart, accablés sous de vastes ruines,
Creusaient leurs monuments en travaillant aux mines,
Et la terre, tombant, semblait boucher ces lieux,
20 De crainte que les morts ne revissent les cieux.
Ils cherchent la richesse à force de carnage ;
Leur fer n'épargne point ni le sexe, ni l'âge,
Leur fureur ose tout, sans bornes et sans lois,
Et le bandeau sacré n'en défend point les rois.[2600]
25 La nature pâtit de leurs desseins tragiques ;[2601]
L'Orient voit piller ses champs aromatiques,
La mer perd le corail, les perles, l'ambre gris,
La Nouvelle-Grenade[2602] est sans pierres de prix,[2603]
Le Pérou sent partout ses entrailles fouillées,
30 Les forêts du Brésil sont toutes dépouillées,
La Plate[2604] ne court plus sur un lit précieux,[2605]

[2593] Amerigo Vespucci (1454-1512), commerçant florentin au service des Médicis et navigateur au service du Royaume du Portugal et de la couronne de Castille. Le nouveau monde fut baptisé « america » en son honneur, car il fut le premier Européen à comprendre que les terres découvertes par Colomb faisaient partie d'un nouveau continent.

[2594] Christophe Colomb (1451-1506), navigateur au service des monarques catholiques espagnols Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon. En cherchant une nouvelle route vers les Indes occidentales, il inaugura une période d'exploration des Européens vers le continent américain.

[2595] La découverte de l'Amérique n'est pas décrite comme un exploit ni une chance mais plutôt une première transgression des Espagnols, faisant fi de la « colère » de Neptune et annonçant la guerre de trente ans. Dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse, au contraire, Christophe Colomb était loué par la Fortune : « Ce sera toi, généreux Colomb, qui, vers un pôle nouveau, dirigeras tes voiles fortunées ; à peine la renommée, dont les yeux sans nombre sont ouverts sur tous les climats, pourra suivre ton vol ; à peine ses mille voix pourront chanter une partie de tes aventures. Qu'elle célèbre Alcide et Bacchus ; qu'elle vante leurs fameux exploits ; il suffit pour ta gloire qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes travaux mérite d'occuper les veilles de l'historien et du poète », *op. cit.,* p. 313-314.

[2596] Dans les vers de Pétrone, il est question aussi de la cupidité des Romains, de leur quête de l'or et de la corruption qui en découle : « *Si qua foret tellus, quae fulvum mitteret aurum, / Hostis erat*. »

[2597] Nom que les Romains donnaient au Guadalquivir.

[2598] Sarasin ne lésine pas sur les adjectifs péjoratifs.

[2599] Nymphe marine, mère d'Achille.

[2600] Les vers 21 à 23 ont sans doute inspiré Racine pour le récit, par Andromaque, du saccage de Troie.

[2601] Le vocabulaire tragique et l'élargissement épique soulignent les actes barbares, perpétrés à l'occasion de la découverte de l'Amérique.

[2602] Nom ancien désignant les Etats actuels de Colombie, du Vénézuela, du Panama et de l'Equateur.

[2603] On remarquera l'opposition entre les Espagnols, représentés comme les pilleurs des richesses de l'Amérique, et le comte de Chavigny, dans *Description du cabinet*, (*supra*, p. 214) dont le cabinet de curiosité expose le même genre de trésors, destinés à manifester la «pompe » et la « grandeur » de leur possesseur.

[2604] Le Rio de la Plata, fleuve de l'Argent, entre l'Argentine et l'Uruguay.

Son sable est enlevé par ces audacieux,
La tissure des vers[2606] par leurs mains est ravie,
L'éléphant en cent lieux perd sa dent et sa vie,[2607]
35 La beauté du plumage est mortelle aux oiseaux,
Pour en tirer le sucre ils coupent les roseaux,
Ils arrachent encor dans les lieux solitaires
Les racines, les fruits et les bois salutaires,
Et rien ne peut enfin échapper à leurs mains
40 De ce qui peut nourrir le luxe des humains.[2608]
Voici d'autres effets d'injuste violence
Où la faim de régner porte leur insolence.[2609]
Parthénope,[2610] puissante et fameuse autrefois,
Contre ses oppresseurs appelle les François,[2611]
45 Et d'une basse voix maudit la tyrannie
Qui désole ses champs et ceux de Sicanie.[2612]
Milan souffre le joug et n'ose soupirer,
Gênes flatte un lion qui la veut dévorer ;
Le Parmesan, qui craint un traitement plus rude,
50 Voile du nom de paix sa lâche servitude.[2613]
Ô ciel, dois-je montrer aux siècles à venir
Un crime dont il faut perdre le souvenir ?[2614]
Sans redouter le bras qui lance le tonnerre,
D'un prince de l'Eglise ils désolent la terre.[2615]
55 Il est chargé de fers aux yeux des Immortels ;
En vain pour son asile il s'attache aux autels,
Il voit fouler aux pieds sa mitre et sa couronne,[2616]
Et sa ville est le champ des fureurs de Bellone.[2617]
Le Rhin traîne les corps, sous les flots agités,
60 Des Germains belliqueux, autrefois indomptés ;[2618]
Ses bords sont des déserts, l'Allemagne est en friche,

[2605] Les personnifications étendent à la nature l'ampleur des crimes commis par les Espagnols.
[2606] Périphrase désignant la soie.
[2607] Attelage soulignant les conséquences désastreuses de la cupidité des Espagnols, qui massacrent les éléphants pour posséder leur ivoire.
[2608] Ce début est imité de Pétrone, *De bello civili, Le Satyricon*, v.1-16, 85-93, évoquant la cupidité de Rome, p. 74.
[2609] Après cet exorde, qui fait remonter la cruauté des Espagnols au pillage de l'Amérique par les premiers colons, Sarasin introduit un deuxième exemple « d'injuste violence » des Espagnols : les guerres d'Italie, notamment la sixième (1521-1525), avec la perte de Milan, et la septième (1526-1529), avec la capitulation de Naples.
[2610] Sirène qui selon la légende était amoureuse d'Ulysse. Un temple avait été bâti à Naples en son honneur. Ici, le terme désigne Naples.
[2611] La France est l'alliée de l'Italie lors de la septième guerre d'Italie. Orthographe pour la rime.
[2612] La Sicanie : la Sicile
[2613] La personnification des villes italiennes souligne l'oppression espagnole.
[2614] Interpellation du poète épique, *topos* du genre (« O muse, raconte-moi », dans *L'Odyssée*) qui permet une habile transition, entre le récit des guerres d'Italie et la guerre de 30 ans.
[2615] Allusion à l'attentat qui entraîna la France dans le conflit : les Espagnols occupent la ville de Trèves, sous protectorat français et font de l'archevêque leur prisonnier de guerre.
[2616] La guerre de 30 ans, du moins la période française du conflit, a pour origine un sacrilège, d'après cette interprétation épique.
[2617] Déesse romaine de la guerre. De *Bellum*, guerre.
[2618] Voir *Rollon conquérant, supra*, p. 253-265, pour la description des Allemands, incarnés par Manfrède.

Et l'Aigle impérial de la maison d'Autriche
Prétend voler si loin pour cette nation[2619]
Que l'Europe est le but de son ambition.
65 Un prince était sorti, conduit de la Fortune,[2620]
Des lieux où les glaçons emprisonnent Neptune ;[2621]
L'empire allait souffrir l'effort de ce torrent,
Mais la mort arrêta ce brave conquérant,
Et les champs de Lutzen[2622] virent d'un coup de foudre
70 Le grand corps de Gustave étendu sur la poudre.
Son malheureux destin toutefois fut si beau
Qu'il fut triomphant même au-delà du tombeau,
Et son trépas, suivi d'une illustre victoire,
Fait dans ses champs fameux encor vivre sa gloire.
75 Que devait redouter l'Espagnol ennemi,
Glorieux d'un trépas dont l'Europe a gémi ?
Qui pouvait l'empêcher de subjuguer la terre,
Si notre demi-dieu n'eût entrepris la guerre ?[2623]
L'Espagnol orgueilleux, qui connaît la valeur
80 Des armes de Louis, en frémit de douleur ;
Le cœur enflé d'orgueil, de venin et de rage,[2624]
À perdre ce héros il pousse son courage,
Et, conduit du Démon qui préside à l'Enfer,[2625]
Il menace Paris de la flamme et du fer.[2626]
85 Mais le dieu des combats[2627] se rit de ces pensées ;
Elles fâchent le Ciel, qui les a renversées,
Et tous ces vains projets se sont évanouis
Par le conseil d'Armand et le bras de Louis.[2628]
Parmi les sourcilleux[2629] et vastes Pyrénées,[2630]
90 Dont la France et l'Espagne ont été terminées,
L'on trouve un lieu profond, par le Démon fouillé,
Qui de l'eau du Cocyte[2631] au-dedans est souillé.[2632]

[2619] Personnification du blason du Saint Empire romain germanique, qui tend vers l'allégorie.
[2620] Gustave-Adolphe, roi de Suède. Allusion à la période suédoise de la guerre de Trente ans (1630-1635). Voir le vers 70.
[2621] Jolie périphrase évoquant la mer baltique.
[2622] La bataille de Lutzen, le 16 novembre 1632, où Gustave-Adolphe trouva la mort dans la victoire.
[2623] Questions rhétoriques amplifiant l'entrée en guerre de Louis XIII, comparé à un « demi-dieu », un héros.
[2624] Le singulier désigne les Espagnols comme une seule entité malfaisante, un monstre.
[2625] Peut-être Eurynomos, démon des Enfers évoqué, dans sa *Description de la Grèce*, par Pausanias, qui aurait vu sa statue dans le temple de Delphes : teint noir, dents longues, assis sur une peau de vautour (qui invite le lecteur, peut-être, à faire le lien avec l'Aigle du Saint-Empire.)
[2626] Les Espagnols et leurs alliés envahissent la Picardie et s'avancent jusqu'à Corbie, dont ils s'emparent, au mois d'août 1636. Ils en seront refoulés en novembre. Voir le poème Ode *À M. de Chavigny*, sur cet événement, *supra*, p. 211-214.
[2627] Périphrase évoquant Mars.
[2628] Armand : le cardinal de Richelieu. Louis : Louis XIII
[2629] Sens ancien de l'adjectif : haut, élevé, imposant.
[2630] Le passage qui suit (description de l'antre, apparition et discours du démon, réponse de la Fortune, réplique du démon interrompue par l'éclair et le tonnerre, évocation des esprits infernaux et des Furies, peintures de la Discorde et de la Paix) est imité du *De bello civili* de Pétrone. Mais ce dernier fait de la Fortune l'alliée du Démon, tandis que Sarasin la dépeint comme l'ennemie des Enfers.
[2631] Fleuve des Enfers.

Le souffle affreux qui sort de cet endroit funeste
Epand aux environs une mortelle peste ;
95 Jamais aucune fleur n'y pare le gazon,
Jamais nul fruit n'y croît en aucune saison,
Jamais le rossignol en plainte mesurée[2633]
N'y raconte le tort qu'il reçut de Térée,[2634]
Et jamais n'y répond aux accents de sa voix
100 Le doux bruit des zéphirs et des feuilles des bois.[2635]
Seulement un chaos de confuses ténèbres
Dans une épaisse nuit[2636] cache ces lieux funèbres,
Et des rochers noircis, qui pendent tout auprès,
Y sont ensevelis sous l'ombre des cyprès.[2637]
105 Parmi l'obscurité de ces demeures sombres
S'éleva vers le Ciel le noir tyran des ombres,[2638]
La barbe et les cheveux horriblement semés
De cendre et des charbons des bûchers consumés.[2639]
Puis, d'un ton menaçant, d'une voix rude et forte
110 Appelant la Fortune, il parla de la sorte :[2640]
« Aveugle déité[2641] qui conduis les Etats,
Qui fais et qui détruis les plus grands potentats,[2642]
Qui ne saurait souffrir de puissance assurée
Et de qui les faveurs ne sont point de durée,
115 Fortune,[2643] si jamais tu m'as favorisé,
S'il te fâche de voir mon pouvoir méprisé,
Viens m'aider à venger une juste querelle.
Contre un grand ennemi la colère m'appelle,[2644]
Contre Armand qui, fatal à la rébellion,
120 Fit de notre Rochelle un second Ilion,[2645]
Quand ce fort indompté, malgré sa frénésie,

[2632] « *Est locus, exciso penitus demersus hiatu / Parthenopen inter magnaeque Dicarchidos arva / Cocyta perfusus aqua : nam spiritus extra / Qui furit, effusus funesto spargitur aestu*. », in *Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, œuvres complètes* avec la traduction en français, Paris, Firmin Didot, 1865, p. 75.

[2633] Même description du lieu, en négatif tout d'abord, que chez Pétrone, soulignée par l'anaphore.

[2634] Philomèle a été violée par Térée qui lui a coupé la langue, voir *Les Métamorphoses*, VI.

[2635] L'enfer, tel que le décrit Sarasin, est aux antipodes du *locus amoenus* de pastorale que le poète se plaît à chanter dans maints poèmes.

[2636] Racine s'inspire de cette expression dans *Andromaque, V,* la tirade d'Oreste *:* « Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ?».

[2637] « *Sed chaos, et nigro squalentia pumice saxa / Gaudent ferali circum tumulata cupressu*. », Pétrone, *op.cit.*, p. 75.

[2638] Dis, équivalent archaïque de Pluton, dans le *De bello civili*.

[2639] « *Has inter sedes Ditis pater extulit ora / Bustorum flammis, et cana sparsa favilla* », Pétrone, *ibidem.*

[2640] Le passage qui précède, description de l'antre, apparition et discours du démon, est également une imitation du *De Bello civili* de Pétrone, CXX, p 218-219. « *Ac tali volucrem Fortunam voce lacessit ?* ». Sarasin donne voix à l'ennemi qui ne peut que faire l'éloge de ses vainqueurs : les Français.

[2641] Dans sa description de la Fortune, Sarasin mêle les attributs de Fortuna (la versatilité, l'imprévu dans une existence) et du *Fatum*, le Destin (force aveugle).

[2642] Potentat : personne qui exerce un pouvoir absolu dans un grand Etat.

[2643] Fortuna : à Rome, personnification du hasard. Divinité changeante, souvent représentée avec une corne d'abondance ou un gouvernail.

[2644] Le dieu des Enfers est l'ennemi de Richelieu et de Louis XIII, héros du Bien et de la vie.

[2645] Prise de la Rochelle, (comparée à la prise de Troie), le 29 octobre 1628, cité protestante soutenue par les Anglais. Louis XIII y voyait une menace contre le pouvoir royal.

Vit dans ses murs forcés abattre l'hérésie.[2646]
En vain pour la sauver je fis tous mes efforts,
J'environnai ses murs de soldats et de forts ;
125 Parmi les assiégés, de courage en courage,
J'inspire la fureur, la révolte et la rage.[2647]
D'ailleurs en ma faveur Neptune conspirait,
Qui flottait dans la ville et qui la secourait,[2648]
Qui portait sur son dos l'Angleterre animée,
130 Et selon nos desseins employait son armée.
Mais tous ces grands efforts furent faits vainement ;
Car l'Hercule français[2649] par le conseil d'Armand
Baigna l'île de Ré du sang de l'Angleterre,[2650]
Et vainquit l'Océan, et l'Erèbe,[2651] et la terre.[2652]
135 La faim, qui dans ses murs hideuse se glissa,
Sans épandre de sang à la fin la força ;[2653]
Charon[2654] passa des morts les ombres affamées,
Et des soldats restés les forces consumées
Firent que les vainqueurs furent environnés
140 De simulacres vains, pâles et décharnés.
Voilà le coup fatal qui provoqua mon ire,[2655]
Qui me chassa de France et troubla mon empire,
Qui terrassa l'orgueil des rebelles défaits,
Enchaîna l'Hérésie et ramena la Paix.[2656]
145 Mais pourquoi raconter cette funeste histoire,
Où Richelieu te fit obéir à sa gloire,
Et pourquoi rappeler ces désastres passés,
Dont tu fus une part et que tu sais assez ?
Il faut punir ces maux, plutôt que de les dire,
150 Détruire les Français qui nous veulent détruire.[2657]
C'est par toi que l'Enfer aujourd'hui se répond
De renverser le trône où régna Pharamond.[2658]
Mais puisque du Destin la sentence cruelle
Défend de relever les murs de La Rochelle,
155 Que l'hydre de l'erreur ne nous peut plus venger,
Il faut pour nous servir appeler L'étranger.
L'Espagnol est à nous, et ce peuple hypocrite
Donne ses yeux au Ciel et son âme au Cocyte.
L'Enfer ne connaît point de sujets plus soumis,

[2646] L'hérésie : le protestantisme.
[2647] Présent de narration, passage obligé des descriptions de combats épiques.
[2648] Neptune : dieu de la mer, des tempêtes et des tremblements de terre.
[2649] Louis XIII. Métamorphosé en héros mythologique.
[2650] Les Anglais avaient tenté de prendre l'île de Ré en octobre et novembre 1627. (Début du siège de la Rochelle.)
[2651] Les Ténèbres.
[2652] Elargissement épique des exploits de Louis XIII.
[2653] Personnification de la faim.
[2654] Passeur des Enfers.
[2655] Ire : colère
[2656] Louis XIII et Richelieu apparaissent comme les héros de la Paix, vainqueurs des Ténèbres.
[2657] Chiasme soulignant l'opposition entre les Français et l'Enfer.
[2658] Premier Roi des Francs et ancêtre des Mérovingiens.

160 Et le Français n'a point de plus grands ennemis.[2659]
Qu'il porte donc chez lui le flambeau de Bellone,
Qu'il venge notre affront, qu'il gagne une couronne,
Que son bras, implacable aux Français surmontés,
Apaise par leur mort les Enfers irrités,
165 Qu'il marque en ses fureurs le Démon qui l'envoie,
Que de ruisseaux de sang la campagne se noie,
Que la terre avec joie en humecte son flanc,
Et pousse vers le Ciel des blés nourris de sang ! »[2660]
Après qu'il eut vomi ces discours pleins de rage,[2661]
170 Voulant joindre sa main avec cette volage,
Il ouvrit dans la terre un abîme profond.[2662]
L'inconstante déesse aussitôt lui répond :
« Ô puissant roi des Morts qu'enferme le Cocyte,[2663]
Sache que ton discours en vain me sollicite,
175 Et que, s'il m'est permis avec impunité
De montrer les décrets de la Fatalité,
Les injustes desseins de ton âme enflammée,
Emportés par les vents, s'en iront en fumée.
L'empire des Français, ainsi veut le Destin,
180 Est prêt de succéder à l'empire latin
Et des fils de Francus,[2664] comme des fils d'Enée,[2665]
À dompter l'univers la main est destinée.
L'invincible Louis,[2666] qu'on voit au premier rang
Des princes descendus de cet illustre sang,[2667]
185 Va, semblable au dieu Mars quand la Thrace[2668] est en guerre,
Vaincre les Espagnols et conquérir la terre.
Richelieu le conseille : et que ne peut dompter
Celui que ce héros entreprend d'assister ?
Ce ministre excellent, que tout le monde loue,
190 Retient d'un clou d'airain le branle de ma roue ;[2669]
Le Ciel prend le parti de ses intentions,[2670]

[2659] Description très péjorative des Espagnols, qui ont vendu leur âme aux Enfers.

[2660] Personnification de la terre en monstre assoiffé et gorgé de sang. Image reprise à Pétrone, *op.cit*. : « *Nec mea Tisiphone sitientis perluit artus / Ex quo Syllanus bibit ensis, et horrida tellus / Extullit in lucem nutritas sanguine fruges.* », v. 97 à 99, p. 75.

[2661] Racine se souviendra de cette image pour sa description du monstre marin, dans *Phèdre*.

[2662] Pétrone, CXXI, ibid. : *« Haec ubi dicta dedit ; dextrae conjungere dextram / Conatus, rupto tellurem solvit hiatu. »*

[2663] *Ibid. : « O genitor, cui Cocyti penetralia parent ».*

[2664] Francion ou Francus : personnage apparu pour la première fois dans *Historia francorum* de Frédégaire, vers 660, cousin d'Enée et ancêtre de Pharamond. D'autres auteurs évoqueront sa geste avant Ronsard, dans *La Franciade*, 1572. Pour Ronsard, Francus est le fils d'Hector. Sa geste relie l'histoire des Troyens à l'histoire des Francs et dote la France d'une origine fabuleuse.

[2665] Héros mythique de *L'Enéide* de Virgile, considéré comme le père fondateur de la civilisation romaine.

[2666] L'on trouve aussi cette expression dans un sonnet de G. de Scudéry, *op. cit.,* p. 76 : *Sonnet pour la mesme altesse, sur la grenade qui lui brusla la visage devant Mardic.*

[2667] Remarquons l'épithète homérique qui fait de Louis XIII un héros épique issu d'une glorieuse ascendance.

[2668] Région située en Grèce.

[2669] Belle métaphore soulignant le pouvoir supra-humain de Richelieu, lui-même décrit comme un héros, capable de dominer Fortuna.

Et fait l'heureux succès qui suit ses actions.
Armand vaincra partout l'audace castillane,
Comme il fit à Casal, [2671]aux îles[2672], à Veillane.[2673]
195 Déjà Créqui[2674] se montre, et les fils d'Epernon,[2675]
Dont l'ombre de l'oubli n'éteindra point le nom ;
L'invincible Harcourt,[2676] Châtillon le grand maître,[2677]
Longueville,[2678] Brézé,[2679] du Hallier[2680] vont paraître ;
Le sage Guébriant[2681] et l'heureux Houdancourt,[2682]
200 Et l'Hercule du camp[2683] et l'honneur de la Cour,[2684]
Anguien,[2685] le plaisir et l'amour de cet âge,
Et le grand Orléans,[2686] craint du Rhin[2687] et du Tage,[2688]
Sous la faveur de Mars seront victorieux.[2689]
Laisse donc des projets qui déplaisent aux Cieux,
205 Respecte les Destins. » D'une voix rude et forte
Le tyran des Enfers l'interrompt de la sorte :
« Doncques si lâchement ton courage abattu,
Volage,[2690] désormais se rend à la Vertu ?
Celle qui fut toujours ta mortelle ennemie,
210 Que tu quittas en brute avec tant d'infamie,
Par qui le grand Caton[2691] te parut odieux

[2670] Le ciel et l'enfer sont partie prenante du conflit ; l'enfer du côté des Espagnols, le ciel du côté des Français. L'aspect manichéen des épopées est bien marqué ici. Voir plus loin la rime « stygieux »/ « cieux ».
[2671] Casal, chef-lieu du duché de Montferrat, envahi par Charles-Emmanuel aidé des Espagnols en 1628 et libéré en mars 1629 par les Français conduits par Louis XIII.
[2672] Les îles de Lérins, reprises sur les Espagnols en mai 1637.
[2673] Vegliano, place du marquisat de Suse, au nord de Turin. L'armée espagnole et piémontaise y fut battue le 10 Juillet 1630.
[2674] Charles II de Blanchefort, marquis de Créquy (1575-1638), maréchal en 1621. Le 22 juin 1636, il contribue à la défaite des Espagnols à Tornavento.
[2675] Epernon : Jean Louis de Nogaret de la Valette, Duc d'Epernon. Mignon d' Henri III, qui connut aussi le règne d'Henri IV et de Louis XIII. Nommé gouverneur militaire de Guyenne de 1622 à 1638. Il eut 3 fils : Henri, duc de Candale, Bernard et Louis (cardinal de la Valette, mort en 1639). Voir (*supra,* p. 32) la biographie de Sarasin, où Epernon et le duc de Candale sont mentionnés.
[2676] Remarquons l'épithète homérique. Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, (1601-1666,) évoqué aussi dans *La Pompe funèbre, infra,* p. 426.
[2677] Gaspard III de Coligny (1584-1646), duc de Châtillon, maréchal, père de Gaspard IV, dont il est question dans la ballade *D'enlever en amour, infra,* p. 363-364.
[2678] Henri II d'Orléans, duc de Longueville, (1595-1663) qui épouse Anne-Geneviève de Bourbon Condé. Mentionné au vers 202.
[2679] Urbain de Maillé, premier marquis de Brézé (1598-1650). Maréchal en 1632, beau-frère du cardinal de Richelieu et père de Claire-Clémence, qui épousera le Prince de Condé.
[2680] François de l'Hospital, seigneur du Hallier (1583-1660), maréchal en 1643.
[2681] Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant (1602-1643), maréchal en 1642.
[2682] Philippe de la Mothe-Houdancourt (1605-1657), maréchal de France pendant la guerre de 30 ans.
[2683] Au vers 132, « L'Hercule français « désigne Louis XIII.
[2684] Périphrase en apposition à Anguien, présentant le héros avant de le nommer.
[2685] Le duc d'Anguien, orthographié aussi Enghien, Louis II de Bourbon-Condé (1621- 1686), frère du Prince de Conti et de Melle de Bourbon, future duchesse de Longueville. Il sera nommé prince de Condé à la mort de son père en 1646. On le nommera aussi le grand Condé.
[2686] Henri d'Orléans, duc de Longueville.
[2687] Fleuve traversant notamment l'Allemagne.
[2688] Fleuve qui prend sa source en Espagne et traverse le Portugal
[2689] La liste des héros est un *topos* de la littérature épique. Il s'agit ici des contemporains de Sarasin.
[2690] Fortuna est décrite comme une amante versatile : « inconstante », « volage ».

Quand il prit son parti[2692] contre celui des dieux,
Tu la suis chez Armand, tu te rends son esclave !
Mais, quoiqu'insolemment l'orgueilleuse te brave,
215 Qu'elle traîne partout les cheveux de ton front,[2693]
Je suis seul assez fort pour venger mon affront.
Je sais bien qu'on ne peut forcer la Destinée,
Mais on peut retarder sa course infortunée,
Et je puis soulever les peuples stygieux,[2694]
220 Si je ne puis fléchir l'injustice des Cieux.
L'Espagne doit périr : que ce soit avec gloire !
La France de son sang pleurera sa victoire,
Et, devant que le Tage ait mis ses cornes bas,[2695]
Je vois beaucoup de morts et beaucoup de combats. »[2696]
225 Il eût continué ; mais, sortant d'un nuage,
Un éclair[2697] tout-à-coup lui couvrit le visage ;[2698]
Tout son poil se dressa sur son front qui pâlit,
Jusqu'au fond des Enfers la peur l'ensevelit,
Et, resserrant soudain la face de la terre,
230 Encor dans l'Achéron il craignit le tonnerre.
Comme on voit quelquefois sur le bord du Strymon,[2699]
Cherchant leur nourriture au milieu du limon,
Crier confusément une troupe de grues,[2700]
Si[2701] l'aigle ou le faucon paraissent dans les nues,
235 Cette troupe se cache au milieu des roseaux,
Et son bruit ne rompt plus le silence des eaux,
Soudain avec grand bruit de leurs demeures sombres
Sortirent, pour venger le fier tyran des ombres,
Erynne, avec ses sœurs vers le ciel se haussant,[2702]
240 Et Bellone, au visage affreux et menaçant,
La cruelle Mégère,[2703] et la Faim, et la Rage,
Et la Peur, et la Mort, et l'horrible Carnage.
L'insolente fureur, ayant rompu ses fers,
Suit d'un pas déréglé ces monstres des Enfers ;[2704]

[2691] Caton le Censeur (-243, -149), défenseur des traditions et de la simplicité romaine contre la culture héllénique.
[2692] Le parti de la Vertu.
[2693] Personnification de la Vertu en géante victorieuse, traînant son esclave Fortuna par les cheveux.
[2694] Les peuples du Styx.
[2695] Le Tage, symbole de l'Espagne, est personnifié en monstre cornu.
[2696] Au moyen de la prosopopée du tyran des Enfers, Sarasin donne voix à l'ennemi de la France.
[2697] Manifestation des puissances du Ciel, en réaction au discours du « tyran des ombres ». Image prise à Pétrone, CXXII, *op.cit*., p. 75 : « *Vix dum finierat, cum fulgure rupta corusco / Intremuit nubes, elisosque abscidit ignes*. »
[2698] Les vers 226 à 228 ont inspiré Racine pour la description du monstre dans *Phèdre* (récit de Théramène.)
[2699] Le Strymon : fleuve grec
[2700] Imitation d'Homère, *L'Iliade*, XV, v.690 et suivants.
[2701] Variante dans *Le Discours sur les Œuvres de M. Sarasin* par Pellisson : mais l'aigle ou le faucon paraissant dans les nues.
[2702] Les Erinyes, esprits femelles de la justice et de la vengeance, Alecto, Tisiphone et Mégère.
[2703] L'une des Erinyes.
[2704] Sarasin souligne le caractère barbare et désastreux de la guerre en donnant pour alliées aux Espagnols les pires créatures des Enfers.

245 Elle est en mille endroits de blessures percée,
De mille javelots sa cuirasse est faussée,
Le bouclier qu'elle tient est tout couvert de dards,
Elle porte en tous lieux le tonnerre de Mars,
Et le coup violent qui part de cette foudre
250 Renverse les cités et les réduit en poudre.[2705]
La Discorde[2706] implacable, animant aux combats,
Quitte encor l'Achéron et marche sur leurs pas.
Son poil est arraché, son regard est farouche,
Un sang bleuâtre et noir se répand sur sa bouche,
255 Ses yeux enflés de coups pleurent incessamment,
La rouille sur ses dents s'attache salement,
Le venin sort toujours de ses lèvres puantes,
Son front est entouré de couleuvres sifflantes,[2707]
Son corps tout décharné se couvre de lambeaux,
260 Et branlant fièrement deux funestes flambeaux,[2708]
Par trois horribles cris, qui font trembler la terre,[2709]
Elle donne en tous lieux le signal de la guerre.[2710]
Alors les Espagnols deviennent furieux ;
Les meurtres et les feux volent devant leurs yeux,
265 Et les armes aux mains, ils courent avec joie
Où les porte l'espoir d'une sanglante proie.
Qui pourrait raconter combien de combattants
Suivent dans ces périls leurs étendards flottants,
Combien de bataillons, de piques hérissées,
270 Combien de nations en un corps amassées ?[2711]
Le Pô,[2712] l'Hèbre[2713] et le Rhin[2714] de soldats sont couverts ;
En tous lieux les harnais brillent parmi les airs,
Les chevaux hennissants du pied frappent la terre,
L'airain rauque et sonnant[2715] allume encor la guerre,

[2705] Les personnifications rendent ces apparitions terribles, notamment celle de la Fureur, décrite comme une prisonnière ayant rompu ses fers. Il s'agit ici, comme pour la Discorde, d'une véritable hypotypose, imitée de Pétrone, CXXIV, *op.cit*., p 77 : « *Emergit late Ditis chorus, horrida Erinnys, / Et Bellona minax, facibusque armata Megaera, / Letumque, Insidiaeque, et lurida Mortis imago, / Quas inter Furor, abruptis ceu liber habenis , / Sanguineum late tollit caput, oraque mille / Vulneribus confossa cruenta casside velat. / Haeret detritus laevae Mavortius umbo, / Innumerabilibus telis gravis atque flagranti/ Stipite dextra minax terris incendia portat*. » Si le début de *La Guerre espagnole* était historique, le texte prend ici une dimension mythologique.

[2706] La Discorde et Bellone se trouvent aussi dans la description du bouclier d'Enée au chant VII de *L'Enéide*.

[2707] Cette hypotypose est inspirée de Pétrone : chevelure serpentine, venin dégouttant des lèvres, dents rouillées… Voir Pétrone, *op. cit.*, p. 77 : *«Intremuere tubae, ac scisso Discordia crine, / Extulit ad superos Stygium caput. Hujus in ore / Concretus sanguis, contusaque lumina flebant. / Stabant aerati scabra rubigine dentes, / Tabo lingua fluens, obsessa draconibus ora, / Atque inter torto lacerans in pectore vestem, / Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra. »* Racine s'en souviendra pour son fameux « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? », *Andromaque*, V, 5, v.1638.

[2708] La Discorde possède les attributs d'une Erinye dans la description de Sarasin : serpents, torches…

[2709] Les vers suivants, 341-351, (allégories, atmosphère apocalyptique) font écho à certains passages du livre VI des *Tragique*s d'Agrippa d'Aubigné, v. 277-290. Boileau s'inspire sans doute de ce fragment de Sarasin pour le chant V du *Lutrin,* l'allégorie de la Chicane.

[2710] Les exhortations de la Discorde sont développées chez Pétrone.

[2711] Question rhétorique, *topos* de la littérature épique, avec une anaphore soulignant le nombre de morts.

[2712] Fleuve italien.

[2713] Fleuve des Balkans arrosant la Bulgarie et servant de frontière entre la Grèce et la Turquie.

[2714] Elargissement géographique et épique du carnage.

275 Et l'écho des vallons redouble horriblement
Le grand bruit de l'airain et du hennissement.[2716]
Mais la paix, cependant, confuse et désolée,
Par les fiers Castillans de la terre exilée,
Attendant que leur mort ait apaisé les Cieux,
280 Part avecque regret de ces funestes lieux.
Sur l'orgueilleux sommet d'une haute montagne,[2717]
Avant que de quitter les peuples de l'Espagne,
D'une voix menaçante et pleine de douleur
Elle prédit ainsi leur funeste malheur :[2718]
285 « Superbe nation qui troubles mon empire,
Apprends que le Destin est prêt à te détruire,
Et que pour les Français, que tu crois surmonter,
Tu prépares des fers qu'ils te verront porter.
Ton esclavage affreux doit finir cette guerre,
290 Et je ne veux jamais descendre sur la terre
Que le juste Louis, fatal à ta fureur,
N'ait pris le diadème et le nom d'empereur,
Et que le sage Armand, secondant sa vaillance,
N'ait pris à l'univers les bornes de la France. »[2719]
300 Elle dit, et soudain commençant à voler,
Son corps en un moment disparut dedans l'air ;
Car déjà le soleil se cachait dessous l'onde,
Et la nuit ténébreuse allait couvrir le monde.[2720]

[2715] Métonymie des armes, connotant le caractère implacable de la guerre. Sarasin fait sans doute allusion aussi à l'âge de fer, ultime période de l'humanité, évoquée par Hésiode dans *Les Travaux et les jours*, (VIII ème siècle avant J.C.).

[2716] Remarquons l'aspect très visuel et animé de cette description, équivalent poétique de « La bataille de San Romano » (1456), tableau de Paolo Ucello.

[2717] Evocation des « hautes cîmes du noble Apennin » dans le *de bello civili* : *« Alta petit gradiens juga nobilis Apennini ».*

[2718] Personnification de la paix en être ailé. Souvenir de Pétrone, où la Renommée était décrite comme un oiseau, CXXIII, *op. cit.*, p. 77 : « *Interea volucer, motis conterrita pennis, / Fama volat, summique petit juga celsa Palati.* »

[2719] La Paix a le dernier mot, conformément aux aspirations du poète bucolique. Voir l'ode *À M. de Chavigny*, *supra*, p. 211-214, où Sarasin exalte la paix plutôt que la guerre. Elle prédit un retournement de situation, et même le titre d'Empereur à Louis XIII, ainsi qu'un élargissement de la France « aux bornes » de l'univers .

[2720] Ces deux vers terminaux, aux accents baroques, sont parmi les plus beaux de Sarasin : équilibre des alexandrins, jeu des sonorités, vocabulaire simple, musique du vers, images réinventées du soleil couchant sur la mer et des voiles de la nuit.

1642

Stances sur le mariage de Sylvie[2721]

1 Le jour où le destin assujettit Sylvie,
Quand un injuste hymen lui fit changer de sort,
Finit en un instant les plaisirs de ma vie,
Et fut un jour pour moi plus affreux que la mort.[2722]

5 Depuis, mille tourments ont assailli mon âme,
Et les plus doux pensers, qui devant ce malheur
Nourrissaient mon espoir et consolaient ma flamme,
Ne servent maintenant qu'à croître ma douleur.

Mais ce qui plus me touche est qu'en cet hyménée
10 Cette jeune beauté, vrai miracle des cieux,[2723]
Au pouvoir d'un mari se trouve abandonnée,
Qui ne mérite pas un regard de ses yeux.

Elle est comme une rose en la saison nouvelle[2724]
Qui tombe dans la main d'un passant malappris,[2725]
15 Indigne de toucher une chose si belle
Dont il ne connaît pas la beauté ni le prix.

Cependant moi qui sais combien elle est aimable,
Et qui sens que mon cœur l'aime parfaitement,
Loin de la posséder, je suis si misérable[2726]
20 Que je n'ose espérer de la voir seulement.

Je sais que c'est en vain que mon âme est captive[2727]
Et je sens que l'amour me mène au monument ;[2728]

[2721] *Nouvelles Œuvres*, 1674 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p.178. Melle de Bourbon a épousé le duc de Longueville le 2 Juin 1642. Elle était âgée de 23 ans, lui de 50. Veuf, goutteux, il n'avait pas rompu avec sa maîtresse, Mme de Montbazon. Ces six quatrains d'alexandrins aux rimes croisées décrivent le mariage de Sylvie comme un malheur, pour elle comme pour le poète amoureux : hyperbole « mille tourments », rime douleur/ malheur.

[2722] Variante, dans *Poésies choisies* : Et me fit plus de mal que le jour de ma mort.

[2723] Cette expression hyperbolique se trouve en d'autres poèmes. Ex : le sonnet « la beauté que je sers », *infra,* p. 322-323. Voir aussi les *Vers Héroiques* de Tristan l'Hermite, in *Les Amours et autres poésies choisies*, p. 206 : « La Beauté qui règne en ces lieux / Adorable dès sa naissance, / Est un miracle que les cieux (…) »

[2724] *Topos* de la femme-rose, célèbre depuis Pétrarque, repris par Ronsard dans *Mignonne allons voir si la rose, Odes*, I, 17.

[2725] Variante, dans *Poésies choisies* : …d'un garçon malappris.

[2726] L'amant parfait, chaste, platonique, fait référence à l'expression « *amor platonicus* » de l'humaniste Marsile Ficin, dans un commentaire du *Banquet* de Platon, en 1469. Cette représentation du poète est celle du *Canzoniere* de Pétrarque. Cette image du poète s'oppose à la figure du « malappris » qui « touche » et déflore la rose dont il est indigne.

[2727] Métaphore topique de la prison d'amour.

[2728] Au tombeau.

J'aime pourtant Sylvie et, quoi qu'il en arrive,[2729]
Je serai bien heureux si je meurs en l'aimant.[2730]

À Madame de Longueville et à sa troupe [2731]

À Agde on ne vit point comme on fait à Paris
À Agde on ne voit point les divines Chloris,[2732]
À Agde on ne va point aux noces de Brienne,[2733]
À Agde on ne sait point les intrigues de Pienne,[2734]
À Agde il n'y a point ni place, ni Pont-neuf,
Et l'on n'y parle point des querelles d'Elbeuf,[2735]
On ne voit ni Bandy, ni de reine Gillette,[2736]
On ne sait si le grand parti de la Moquette,[2737]
L'emporte sur celui de Dame Marion,[2738]
Si la Coste[2739] et Grimaud[2740] ont dans leur faction

[2729] Variante, dans *Poésies choisies* : …et quoi qu'il m'en arrive.
[2730] Paradoxe amoureux.
[2731] Manuscrit de l'Arsenal, *Recueil Conrart*, n°3135 et manuscrit de Besançon, n°559. Publié dans *Poésies* de Voiture, par Henri Lafay, Paris, Marcel Didier, 1971, avec des réserves. Etant donné que le poème se situe, dans le manuscrit de Conrart, entre deux poèmes de Sarasin, « Depuis que j'ai laissé là Chantilly » et « Princesse en tous lieux adorable », il nous semble que ce texte est de lui. Henri Lafay admet, dans sa notice au poème publié dans les *Poésies* de Vincent Voiture, p. 322 : « Magne écrit à propos de cette épître (V, II, note 2, p. 276-277) : « C'est Voiture qui l'a écrite ou peut-être Sarasin ». Elle répond à une autre épître en vers qui la précède immédiatement dans le manuscrit 559 de Besançon et dans laquelle sont données des nouvelles de la vie parisienne. Il y est fait en particulier allusion au mariage de Mme de Longueville. C'est l'époque où le roi Louis XIII, le cardinal de Richelieu et toute leur suite accomplissent le voyage de Narbonne. Voiture en fait partie mais Sarasin aussi, qui est au service de Léon de Chavigny, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères. ». La cacophonie, liée au hiatus, dans l'anaphore, est voulue, et colore la ville d'Agde d'une nuance péjorative. Ce poème est une étrange gazette, puisqu'au lieu de relater ce qui se passe à Agde, où le poète se trouve, ce dernier y fait la liste des intrigues parisiennes, comme pour mieux souligner que Paris lui manque et qu'en Agde il ne se passe rien. (Les nombreuses négations des premiers vers le mettent bien en évidence).
[2732] Voir la note 2168. La rime de ces deux premiers vers fait écho à de nombreux poèmes : une épître inédite *À M. le duc, infra*, p. 309-310, *Le Désir de Paris, infra*, p. 314, l'épître *À Mme de Longueville, infra*, p. 346-348, l'épître *À M. le duc et à quelques dames de ses amies, infra,* p. 348-352, *Coq-à-l'âne, infra*, p. 464-468 et *Vers irréguliers, infra,* p. 469-474.
[2733] Marie-Antoinette de Brienne a été mariée au marquis de Gamaches le 4 juin 1642.
[2734] Gilonne d'Harcourt, marquise de Piennes par son mariage avec Louis de Brouilly, marquis de Piennes. Devenue veuve, elle épousera en 1643 Charles-Léon, comte de Fiesque. Les intrigues dont il est question sont peut-être celles qui conduisent au mariage de Chabot, dont elle est parente, avec Marguerite, duchesse de Rohan en 1645, d'après Henri Lafay.
[2735] Monsieur d'Elbeuf était en froid avec Mme de Chevreuse.
[2736] Une reine Gillette est une grisette qui fait la grande Dame. Gillette est le féminin de Gille, le niais du théâtre de foire. (Voir la fable de La Fontaine, *Le Singe et le Léopard*, où le singe saltimbanque s'appelle Gille.) Allusion aussi à Gillonne d'Harcourt, dont « Reine Gillette » était le surnom. Ce jeu entre le nom commun et le nom propre explique peut-être Bandy (bandit) ou Landy, variante du manuscrit de Besançon (Landit : célèbre foire de Saint-Denis), selon l'interprétation de Henri Lafay. Peut-être s'agit-il aussi de Vandy, voir *infra*, p. 309.
[2737] L'expression renvoie aux intrigues de Chabot pour obtenir la main de Melle de Rohan, et au rôle qu'y joue Mme de Piennes. Tallemant des Réaux raconte qu'il y avait chez Mme de Piennes « un cabinet tout tapissé, par haut et par bas, de moquette »(Historiettes, tome I, p. 636). Or moquette signifiait aussi : moquerie, attrape. Le chevalier de Grammont avait composé un couplet, adressé à Mme de Piennes, nommée Gillonne, à ce sujet : « Ma Reyne Gillettte / Que de la Moquette/ Je sois chevalier ». (Note inspirée de la note 8 de Henri Lafay).
[2738] Marion de l'Orme, orthographiée aussi Marion de Lorme ou Marion Delorme est une célèbre courtisane.

Attiré la Sully, [2741]et fait dedans la France,
Avec tous leurs amis un parti d'importance ;
Ou bien si celui-là qui nous tient tant au cœur,
Et qui l'hiver passé fut toujours le vainqueur,
15 Cet illustre parti des Petites Maîtresses,[2742]
Ces Reines de Beauté, ces aimables déesses,
Qui dessus tous les cœurs leur Empire ont fondé,
Excepté sur celui du Prince de Condé ;[2743]
Dis-je à Agde on ne sait s'il a toujours querelle,
20 Avec celle qu'il croit être la seule belle,
Et s'il faut, cet hiver, que tous vos goguenards[2744]
Aillent au bal armés d'épées et de poignards.

Inédit. À Monsieur le Duc[2745]

Si nous avions ou rimes ou Rimeur,[2746]
Nous vous dirions, très Illustre Seigneur,
Combien de maux nous cause votre absence,
Que pour vous voir nous irions en Provence,
5 Puisqu'aussi bien les plaisirs de Paris
Ne touchent plus les divines Chloris.[2747]
Nous vous dirions les noces de Brienne[2748]
Qui pour sa joie est exempte de peine
Car le plaisir d'avoir un bel époux,
10 Fait que son cœur ne songe plus à vous.
Elle soutient qu'un mari en présence
Vaut pour le moins un galant en absence.
Nous vous dirions que votre aimable sœur
Est maintenant fort pleine de douceur,
15 Et quelque froid semblant ou mine qu'elle fasse,
L'heureux flambeau d'hymen a fait fondre sa glace.
Nous vous dirions que durant ces beaux jours,
On vit brûler dans le milieu du jour

[2739] Melle de La Coste, confidente de Mlle de Bourbon.
[2740] Melle de Grimaut, femme du seigneur d'Esplan.
[2741] Charlotte Séguier, femme du duc de Sully.
[2742] Jeunes élégantes.
[2743] Ce dernier, père du grand Condé, aurait eu une préférence pour les hommes.
[2744] Les railleurs.
[2745] Manuscrit de Besançon et *Recueil Conrart* n° 4115. Epître inachevée, située, dans le *Recueil Conrart*, entre des épîtres de Voiture (*À Monsieur de Coligny* et d'autres de Sarasin (« Princesse en Tous lieux adorables »). Nous l'attribuerions volontiers à ce dernier. On y reconnaît sans peine des allusions aux « divines Chloris », aux « plaisirs de Paris », que l'on trouve dans ses poèmes. L'auteur s'y adresse au duc d'Enghien, et évoque le mariage de Marie-Antoinette de Brienne, sans doute une conquête du futur grand Condé, ainsi que le mariage de Mme de Longueville, l'un et l'autre célébrés au mois de juin 1642. Ce poème fait écho au texte *À Madame de Longueville et à sa troupe, supra.* On appréciera l'humour burlesque des derniers vers.
[2746] *Topos* de modestie.
[2747] Voir note 2168 et 2732.
[2748] Voir note 2733.

Son char plus beau que celui de l'aurore.
À ses côtés étaient Marthon et Fore[2749]
Maintes autres aussi pleines de grand renom
Dont à présent vous ne savez le nom.
Mais vous savez, pour le malheur de celle
Qui seule croit être galante et belle,
Que cet éclat tellement la surprit
Que de douleur elle eut perdu l'esprit,
Si elle eût vu en même temps paraître
Dedans le Cours galant ou petits maîtres,
Mais tels gens on ne voit plus ici
Et c'est ma foi notre plus grand souci,
Car l'étrange rigueur des fières destinées
Fit que tout le jour nous ne fûmes soignées,
Que l'… seul ….ne fut secondé[2750]
Par Monseigneur le Prince de Condé.
Nous vous dirions que la reine Gillette[2751]
Embrase tout ainsi qu'une allumette
Lorsque le ciel d'un châtiment nouveau
Vous envoya la moquette[2752] à vau-l'eau.
L'abbé Vandy,[2753] plein d'amour et de rage
D'un cœur hardi se jeta à la nage[2754]
Sauva la Dame, et l'on ouit de loin
« ô qu'un amant est utile au besoin ! »
S'écria-t-elle en cette délivrance,
Du Dieu d'amour admirant la puissance.
Pour n'avoir plus ni rime ni rimeur
Nous vous disons adieu, mon bon Seigneur.[2755]

[2749] Nous n'avons pu identifier les personnes ainsi nommées.
[2750] Quelques mots sont illisibles.
[2751] Voir note n° 2736
[2752] Voir note n° 2737.
[2753] Nous n'avons pas trouvé d'Abbé Vandy. Néanmoins, il est question d'un certain Vandy, amant de la marquise des Brosses dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, tome II, p. 592-594 et p. 852.
[2754] Jeu sur les mots : l'expression « à la nage » fait écho à la formule « à vau-l'eau », prise en son sens premier, évoquant une situation cocasse. L'auteur fait allusion aussi à une anecdote rapportée par Tallemant : chez le comte de Grandpré, un potage, avec « deux pauvres soupes (croûtons) qui couroient l'une après l'autre », avait été servi à M. de Vandy dans un grand plat. Ce dernier avait demandé à son valet de le débotter. « Je veux me jetter à la nage dans ce plat pour attrapper cette soupe ». Voir Tallemant, *op.cit.,* tome II, p. 593.
[2755] La formule d'envoi fait écho à l'entrée en matière.

1643

Etrennes[2756]

Je sais fort bien que je dois vous écrire ;
Mais, en un mot, je ne sais que vous dire,[2757]
Ce qui me met l'esprit en grand'détresse.
Car vous narrer de Priam[2758] et de Grèce,
5 C'est un vieil conte, et à dormir debout,
Que bien savez de l'un à l'autre bout ;
Vous faire aussi ceux de ma Mère l'Oie,[2759]
C'est pis encore que l'affaire de Troie.
Or, attendant qu'aye esprit et loisir
10 De vous trouver contes faits à plaisir
Dont vous puissiez tenir votre brelan,[2760]
Prenez en gré le *Bonjour* et *Bon an*[2761]
Que je vous donne en l'an six cent quarante [2762]
Mis avec trois, afin que je ne mente ;
15 Et plût à Dieu voir chacun contenté
De ces deux mots si remplis de bonté !
Mais par malheur étrennes sont venues
Mettre la main sur mes pièces cornues,[2763]
Et les valets de monsieur tel et tel
20 Ont pris sur moi comme on prend sur l'autel ;
Tambour français et tambour des Cantons
M'ont étourdi longtemps pour deux testons[2764] ;
De violons aussi petite bande
M'a chèrement vendu sa sarabande ;[2765]
25 Et mêmement dessus mon escalier
S'est mis au guet un petit écolier
Tenant en main épigramme latin
Où me traitait en prince palatin
Et me faisait d'une île gouverneur.[2766]
30 Je lui ai dit qu'il me fait trop d'honneur ;

[2756] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Etrennes du 1er Janvier 1643 (Vers 13-14) Ce poème relève de la catégorie des « étrennes », petit poème, ici, en décasyllabes, accompagné d'un cadeau. Voir les *Etrennes de quatre animaux* de Voiture, *op. cit.*, p. 209.
[2757] Voir la note concernant la fonction phatique et la difficulté à trouver un sujet, dans l'élégie, *supra*, p. 294-295.
[2758] Roi de Troie.
[2759] Contes populaires.
[2760] Tenir son brelan : avoir 3 cartes semblables au jeu de cartes nommé Brelan, donc gagner et s'en réjouir.
[2761] Echo au « Bonjour, Monsieur, et bonne année », de Voiture, *op.cit*., p. 213.
[2762] Remarquons l'originalité consistant à faire rimer des chiffres.
[2763] Les piastres, surnommées pièces cornues à cause de leur forme irrégulière. (Note des premiers éditeurs, *Œuvres*, 1656).
[2764] Pièce d'argent à l'effigie du souverain. La frappe, commencée en 1513 sous Louis XII avait cessé sous Henri III en 1575. Elle était démonétisée du temps de Sarasin, qui disait « testons » comme on dirait « sous ».
[2765] Dans le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, Sarasin se représente aussi écoutant de la musique. La sarabande : air sur lequel on dansait la sarabande, danse espagnole sur trois temps.
[2766] Le poète se dépeint ici en crédule amateur de chimères, pour plaisanter.

Mais mon argent bien mieux l'a contenté
Ce m'est à voir, que ma civilité ;
Mon pauvre argent, qui loin de moi s'envole
Et dont jamais je n'entendrai parole ![2767]
35 Dames d'honneur, quoique ma main lassée
Avec chagrin la somme ait déboursée,
Il faut pourtant mettre travail et peine
À vous donner à toutes vos étrennes ;
Mais que ce soit sans bourse délier,[2768]
40 Car c'est de quoi je vous veux supplier.
Je donne donc, pour aller tout de rang,
À notre Aurore[2769] un beau petit geai blanc ;
Je donne encore gentille gabatine[2770]
Pour réjouir la marquise en gésine.
45 Le maréchal[2771] ira se régaler
Aux deux châteaux que je lui donne en l'air.[2772]
Tonton[2773] prendra de vent trois ou quatre aunes,
…chiens verts à pattes jaunes,[2774]
Et Socratine[2775] un couple de cassades.[2776]
50 Et pour chacune encor quatre gambades,
Qui serviront frisque[2777] de petite oie[2778]
À ce présent fait en belle monnoie,
Mais poisant[2779] moins que nobles et ducats,[2780]
Et dont vos cœurs toutefois feront cas.
55 Or, puisqu' avez eu de moi vos étrennes,
C'est bien raison que me donniez les miennes ;[2781]
Les attendant, je finis ce discours.
Que si quelqu'un trouve mes vers trop courts,
Je lui dirai la sentence jolie,
60 Qu'il n'est jamais de trop courte folie.
À tant, adieu, belles, jusqu'au revoir :

[2767] Sarasin fait rarement état de ses problème d'argent aussi longuement qu'ici, et en plaisantant.
[2768] Style naturel, proche de la prose, du vers 35 à 39.
[2769] Mme de Motteville.
[2770] Gabatine, de l'italien gabba, plaisanterie : « galimatias, promesse ambiguë et faite en se moquant, qu'on ne veut pas tenir. Il est en usage dans cette phrase proverbiale : donner de la gabatine. » (Furetière.)
[2771] Nous n'avons pu identifier la marquise du vers précédent, ni ce maréchal.
[2772] Châteaux en Espagne.
[2773] Ce surnom n'a pas révélé son mystère.
[2774] Sarasin pense peut-être aux étrennes de Marot : « Je te donne, pour la pareille / Tes étrennes d'un petit chien / qui n'est pas plus grand que l'oreille ». *Oeuvres complètes de Clément Marot*, préface, notes et glossaire de Pierre Jannet, Paris, Lemerre, 1873.
[2775] Madeleine-Eugénie Bertaut, sœur de Mme de Motteville.
[2776] Cassade : « bourde qu'on invente pour se défaire des importunités de quelqu'un. On le dit aussi des hâbleurs qui promettent beaucoup et qui tiennent peu. On les appelle donneurs de cassades. » (Furetière)
[2777] Adjectif (pris ici pour adverbe) signifiant : plein de vivacité, associé aux « gambades ».
[2778] La petite oie : accessoires de toilette (rubans, bas, chapeau, gants), remplacés ici par les « gambades », données en plus des facétieuses étrennes mentionnées dans les vers qui précèdent.
[2779] « Monnoie », « poisant » : mode du « vieux langage ».
[2780] Noble : monnaie d'or frappée en Angleterre et en Flandre du XIVème au XVIème siècle. Ducat : monnaie d'or créée au XIIIème par la République de Venise et frappée au XVIème dans de nombreux Etats.
[2781] Bien qu'ayant payé ses destinataires de mots et de vent, Sarasin espère des étrennes et en plaisante.

Que plût à Dieu que ce fût dès ce soir ![2782]

Epigramme à M. Sarasin (par Charleval)[2783]

À Rome il va, ce gentil Sarasin,
Passant les monts sur mulets et sur mules ;
Saint-Père Urbain, rendez-moi mon voisin,[2784]
Je vous rendrai vos pardons et vos bulles.
Mais je vois bien que mes plaintes sont nulles ;
Il va trouver les cardinaux neveux
Qui dans deux ans, si j'en crois mes scrupules,
Le renverront sans barbe et sans cheveux.

Autre, à lui-même[2785]

J'ai vu vos vers, et ne sais bonnement
Que vous ont fait ma barbe et ma perruque,[2786]
Pourquoi veuillez me tondre laidement
Tout le menton, et du front à la nuque.
Point ne me sens propre pour être eunuque,
Ni pour régir moines, qui serait pire ;[2787]
Et ne crois pas qu'eussiez voulu me dire
Que mal français[2788] viendra le poil m'ôter,
Car trop m'aimez, et trop savez, beau sire,
Quel est ce mal, pour me le souhaiter.[2789]

[2782] Formule finale propre à une épître.
[2783] *Recueil Conrart* n°4124 et 5131. Dans le manuscrit 4124, le titre est : *Epigramme de M. de Charleval à M. Sarasin*. Ces épigrammes font allusion à la mission dont Mazarin et Chavigny songèrent, à la fin de l'année 1643, à charger Sarasin auprès du pape Urbain VIII et de son neveu, le cardinal Antoine Barberini, mission que Sarasin ne remplit pas.
[2784] Var. dans le *Recueil Conrart* :… renvoyez mon voisin.
[2785] *Recueil Conrart* n°4124. Réponse à l'épigramme précédente par Monsieur Sarasin. Titre dans le *Recueil Conrart* n° 5131 : *Réponse de Monsieur Sarasin*.
[2786] L'épigramme décline trois raisons qui pourraient justifier une perte de pilosité : la castration de l'eunuque (quand elle est pratiquée avant la puberté), la tonsure du moine, le mal français.
[2787] Pointe du libertin Sarasin envers la religion.
[2788] La Syphilis. Voir Jean de Vigo, *Le Mal Français* (1514), Paris, G. Masson, 1872.
[2789] Allusion à quelque maladie vénérienne contractée par Charleval : telle est la pointe de l'épigramme.

Le Désir de Paris[2790]

Thyrsis,[2791] je suis en mon village[2792]
Où presque tous les jours j'enrage,
Non pour l'absence de Chloris,[2793]
Mais pour l'absence de Paris ;
5 Paris, dont le désir me presse
Et qui me tient lieu de maîtresse.[2794]
Mais je m'ennuie avec raison,
Car l'hiver, la laide saison,[2795]
S'en va rendre nos arbres chauves,
10 Dont les feuilles vertes et fauves
Gâtent, en quittant les rameaux,
Les allées et les ruisseaux.
Encor si Dieu m'eût fait la grâce
De me pouvoir plaire à la chasse,
15 J'aurais, me rendant le valet
D'un faucon ou d'un tiercelet,[2796]
Volé pour champs ou pour rivière,
Ou bien, en une autre manière,
M'enrouant à crier Bomel,
20 Kildou, Kildir, Lustic, Joël,[2797]
Gentils noms de chiens d'Angleterre,
J'aurais fait aux lièvres la guerre.
Mais, j'en fais ma confession,
La chasse est mon aversion ;
25 Les oiseaux plaisent à ma vue
Seulement quand ils sont en mue,
Et je tiens pour des juifs errants[2798]
Ceux qui piquent[2799] les chiens courants.[2800]

[2790] *Nouvelles Œuvres*, volume 2. Ce poème ressemble à une épître fictive, sans doute rédigée en 1643, au moment où Sarasin retourne à Caen pour les obsèques de son père. Remarquons que le père de Sarasin est mort la même année que le Roi Louis XIII. On trouve ce thème chez Boisrobert : « Ce doux Paris, ce Paris adorable / Ce seul séjour de l'âme raisonnable » (in *Les Epistres du sieur de Bois-Robert*, Paris, Cardin Besongne, 1647, p. 188) mais aussi chez Scarron, dans *Reflections politiques et morales tant sur la France que sur l'Amérique, par un pauvre diable*, *op. cit*, p. 47 et suivantes : « Et toy, Paris, ville superbe », « Adieu, Paris, ma chère ville ». Sarasin y révèle sa nostalgie de Paris, personnifiée en amante désirée, et a contrario son « aversion » pour la chasse.

[2791] Ce personnage des *Bucoliques* de Virgile désigne souvent Charleval (voir sonnet et stances *À Charleval*, *infra*, p. 402-404.) Voir aussi la note 2153.

[2792] Sarasin est peut-être à Hermanville lorsqu'il écrit ce poème.

[2793] Voir la note 2168 sur Chloris. La rime Chloris / Paris est récurrente chez Sarasin, comme nous l'avons vu.

[2794] Personnification de Paris.

[2795] Voir le poème intitulé *L'hiver, infra*, p. 338-339.

[2796] Tiercelet : mâle des oiseaux de proie.

[2797] Enumération amusante de noms de chiens.

[2798] Un juif errant : personnage légendaire dont les origines remontent à l'Europe médiévale. Synonyme de maudit, haï, bouc émissaire.

[2799] Les piqueurs étaient les valets de chasse qui conduisaient la meute et poursuivaient la bête. Les deux métaphores soulignent le mépris de Sarasin pour la chasse.

À M. le Duc[2801]

Pour vous faire savoir ce qu'on fait à Paris,
Les Thyrsis assemblés[2802] et les belles Chloris[2803]
Vous écrivent ces vers avec plus de peine,
Que vous n'en avez eu quittant votre Chimène.[2804]
Admirez la bonté que nous avons pour vous
Bien que vous n'ayez plus le souvenir de nous.
Et sans même espérer de vous faire trop rire,
Nous n'avons pas laissé de vouloir vous écrire.
On ne sait si Tourville[2805] et le père Musnier,[2806]
Par leur doux entretien vous ont fait oublier,
Mère, sœur, petit-maître et petite-maîtresse,[2807]
Où si cette beauté qui dans votre jeunesse,
Vous a ravi le cœur,[2808] n'a point dépossédé
Ceux que n'a jamais le Prince de Condé.
Mais pour ne plus parler de choses si cruelles,
Nous vous allons, Monsieur, dire mille nouvelles.
Vous apprendrez qu'en ce pays
Beaucoup de gens sont ébahis
De voir qu'en pas une famille
On ne saurait trouver de filles
Qui dans huit jours n'aient un mari[2809]
Ou pour le moins un favori.
Mais n'expliquons point, je vous prie,
Ni galant, ni galanterie,
Mais sachez qu'on a fiancé
Fiesque, Clermont[2810], Vertus,[2811] Grancé[2812].
Nous voulons aussi vous apprendre

[2800] Chiens courants : chiens de chasse.

[2801] Manuscrit de Besançon. Epître adressée au duc d'Enghien, le futur grand Condé, citée en partie par Georges Mongrédien (dans *Le grand Condé, L'homme et son œuvre*, Paris, Hachette, 1959) et attribuée par lui à Sarasin. Condé, « Retenu à Dijon par son père », après la bataille de Rocroi en 1643, exerce à Dijon les fonctions de gouverneur de la Bourgogne. (Voir Emile Magne, *Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet*, Paris, Mercure de France, 1912, p. 245, qui, pour sa part, pense que cette épître est d'avril 1642.)

[2802] Thyrsis, berger des *Bucoliques* et pseudonyme de Charleval, désigne ici les beaux esprits de la capitale.

[2803] Chloris, bergère de *L'Astrée*, incarne sous la plume de Sarasin la Parisienne.

[2804] Nom de l'héroïne du *Cid*. Allusion peut-être à la femme de Condé (marié en 1641).

[2805] Maréchal de France.

[2806] Jésuite (1642-1711) ayant soutenu la thèse du « péché philosophique » et précepteur de M. le Duc.

[2807] Les petits-maîtres et petites-maîtresses désignent les familiers du Prince de Condé.

[2808] Périphrase évoquant peut-être Mademoiselle de Vigean.

[2809] Echo au poème XXXIV de Voiture : « Les Demoiselles de ce temps, / Ont depuis peu beaucoup d'amants,/ On dit qu'il n'en manque à personne, / L'année est bonne », *op. cit*. , volume 1, p. 107.

[2810] Jean Loret, *La Muze historique ou recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps*, tome 1 (1650-1654), Paris, Jannet, 1857 : « La Clermont, dès mardy matin / Eût épouzé le sieur Marsin », mai 1651, p. 119.

[2811] Catherine de Vertus, dame de compagnie de Mme de Longueville dès 1654, fidèle de Port-Royal.

[2812] Il y avait eu des projets de mariage entre le comte de Fiesque et Melle de Clermont, et entre le comte de Grancey et Melle de Vertus, « rompus dans la suite », nous apprend Emile Magne, *op.cit*.,p 246. Voir la lettre LXXXX de Vincent Voiture à Melle de Rambouillet, p. 380, in *Les Œuvres de M. de Voiture*, Paris, Courbé, 1650.

Un fait qui vous va bien surprendre.
Votre mère de qui les yeux
30 Des rois les plus audacieux
Ont été les seules lumières[2813]
Et votre sœur jadis si fière
Brûlent maintenant tour à tour
Pour le beau duc de Ventadour.[2814]
35 Cependant on dit par la ville,
Que son cœur est à Bouteville,[2815]
Et que votre tante y consent
Pourvu qu'elle ait beaucoup d'argent.
Dandelot[2816] par un stratagème,
40 Qui mérite bien que l'on l'aime,
S'évanouit cinq ou six fois,
Et on le voit presque aux abois,
Et prenant congé de la dame,
Pour qui son cœur est tout de flamme.[2817]
45 Mais hélas son mauvais destin,
A fait revenir Joaquin.[2818]
On dit qu'un soir dessus la brune,
On vit aux rayons de la lune,
Marcher à grands pas un amant,
50 Avec un manteau si brillant,[2819]
Que toute la royale place[2820]
Le jugea bien d'illustre race.
Si l'accueil qu'on lui fit fut doux,
Vous le savez bien mieux que nous,
55 Et si la dame en sa ruelle,[2821]
Lui fut pitoyable ou cruelle.
Mais, Monseigneur, on dit aussi,
Que la Moussaye et Pisany,[2822]
Ont fait, ou le diable m'emporte

[2813] Charlotte de Montmorency fut courtisée par Henri IV.

[2814] Anne de Lévis de Ventadour, abbé de Meymac en 1603, (mentionné dans l'épître, *Autre réponse faite par ***à M. le duc d'Anguien, infra*, p. 364-365) et archevêque de Bourges en 1651, cousin germain de Condé, Conti et de la duchesse de Longueville, du côté maternel.

[2815] Melle de Bouteville avant son enlèvement par Dandelot, (d'Andelot) comte de Coligny puis duc de Châtillon. Voir la ballade *D'enlever en amour*, *infra*, p. 363-364 et *À Mme de Longueville sur le jugement que l'on a fait d'elle et de Mme de Châtillon, stances, infra,* p. 522-524.

[2816] Voir note précédente.

[2817] Périphrase pour Melle de Bouteville.

[2818] Joachim-François de Coligny, sans doute, cousin germain de Gaspard III de Coligny (marquis d'Andelot et père de Gaspard IV, qui enlèvera Melle de Bouteville en 1645).

[2819] Ces quelques vers évoquent-ils Gaspard IV de Coligny, avant l'enlèvement romanesque de Melle de Bouteville ?

[2820] Sarasin habitait à côté de la place Royale (l'actuelle place des Vosges.)

[2821] Les fameuses « ruelles » où se réuniront les précieuses. Espace entre le lit et la muraille, dans l'alcôve, où peuvent s'asseoir les invités, pour discuter littérature, tandis que la maîtresse de maison reste dans son lit.

[2822] La Moussaye : compagnon d'arme de Condé, gouverneur de Stenay, évoqué dans l'épître *À Mme la duchesse de Longueville*, *infra*, p.366-368. Léon Pompée d'Angennes, marquis de Pisani ou Pisany est le fils aîné de la marquise de Rambouillet. Il participe aux campagnes du prince de Condé. Il perd la vie à la bataille de Nördlingen en 1645 à l'âge de 30 ans.

60 Entre eux une amitié si forte,
Que malgré tout raisonnement,
Jusques au jour du jugement,
On les verra fort bien ensemble,
Et cela fait voir ce me semble,
65 Que tel qui devine un rébus,
Peut commettre beaucoup d'abus.
Or sachez, Monseigneur, que chacun vous renonce,
Si ce paquet reçu, vous ne faites réponse,
Et si vous n'exprimez avec de beaux vers
70 Des Dames de Dijon les entretiens divers.
Adieu, vivez content avec ces galantes
Nous vous sommes, Seigneur, serviteurs et servantes.
Ecrit trois mois devant Juillet
Dedans l'Hôtel de Rambouillet.[2823]

Fin 1643-1644

Le Testament de Goulu[2824]

Goulu,[2825] mourant par faute de manger,
Maître Clément[2826] lui dit, prenant sa main :
Le mal empire et grand est le danger,
Si pain n'avez. Las ! Je n'ai point de pain,
5 Répond Goulu. Vous mourrez donc de faim,
Car Hippocras,[2827] prince de nos écoles,

[2823] Sarasin a parfois été accueilli à l'hôtel de Rambouillet, fief de Vincent Voiture.

[2824] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124. *Le grand Testament* et *Le petit Testament* de François Villon, (en huitains d'octosyllabes) ainsi que le *Testament* de Théophile de Viau (1626), sont les textes palimpsestes. Ce poème a été composé à la même époque que le *Bellum Parasiticum*, satire en latin signée par Sarasin sous le pseudonyme d'Atticus Secundus (fin 1643-début 1644). Notre poète se pose en successeur de Titus Pomponius Atticus, l'ami de Cicéron. *Le Testament de Goulu* est une satire contre Pierre de Montmaur, professeur de grec. D'autres auteurs comme Ménage et Vion d'Alibray (*L'Antigomor*, in *Les Œuvres poétiques* du sieur Dalibray, Paris, Sommaville, 1653, p. 41) participèrent à cette campagne contre le « parasite », qui débuta en 1636. Voir par exemple le sonnet de Malleville, in *Poésies* du sieur de Malleville, Paris, Courbé, 1649, p. 189. Se reporter aussi à la *Requeste de Fainmort, parasite, à un président*, in *Recueil des Œuvres burlesques* de Scarron, première partie, dédiées à sa chienne, Rouen, Antoine Ferrand, 1655, p. 75 et à *L'Albion, caprice héroï-comique dédié à Monseigneur le Mareschal de Bassompierre*, in *Œuvres complètes de Saint-Amant*, Paris, Jannet, 1855, p. 437. Sallengre a donné un recueil de pièces satiriques composées contre Montmaur. Voir Sallengre, *Histoire de Pierre de Montmaur*, La Haye, 1715. Ce poème de Sarasin, contenant quinze huitains, avec en alternance une strophe de décasyllabes et une strophe d'octosyllabes, fait partie des œuvres burlesques de Sarasin. En témoignent notamment le vocabulaire culinaire et les trivialités (« bran », « clystère », « vermine », « vieux chien », « reine des mamelues »…)

[2825] Surnom de Montmaur, réputé pour aimer les bonnes tables. Les *Historiettes* de Tallemant, volume II, p. 43, mentionnent aussi un Père Goulu, qui avait écrit contre Balzac les *Lettres de Phyllarque à Ariste* (1627). Sarasin évoque ce personnage dans sa lettre à Balzac du 15 décembre 1652, en le nommant le « feuillant ». (*Œuvres* de Sarasin, édition de Paul Festugière, tome II, p. 493.) Remarquons que les prêtres inspirent à notre poète des personnages burlesques : Dulot, Goulu…

[2826] Clément Marot, maître des Grands Rhétoriqueurs qui inspirent Pierre de Montmaur pour ses calembours.

[2827] L'Hippocras est un vin sucré dont la fabrication est attribuée au médecin grec Hippocrate (Vème siècle avant JC.)

En ses records tient cela pour certain.
Lors en pleurant Goulu dit ces paroles :

Je vois bien que je ne puis guérir,[2828]
Dont il me fâche durement ;
Physiciens me font mourir
Par breuvage et par lavement.
Las ! J'en ai pris si largement
Que j'en ai gâté mes affaires.
Adieu vous dis, maître Clément,
Bran de vous[2829] et de vos clystères[2830] !

Mon testament écrire me convient
Ains[2831] que descendre au manoir Proserpine.[2832]
Je vais au lieu d'où *nulli* ne revient,[2833]
Car mort me mord,[2834] et famine me mine.[2835]
Mon maigre corps je laisse à la vermine,
Elle en pourra jeûner les vendredis.
Pour mon esprit, qu'il aille à la cuisine,
Car c'était là qu'était son paradis.

Je donne au gueux, qui court au cours[2836]
Dans un petit panier clissé,[2837]
Mon bidet,[2838] qui fait mille tours
Et pour Paris est bien dressé.
Il va sans bride et déchaussé,
Vieille natte est sa nourriture ;
Un *Requiescat in pace*
Lui serait fort bonne aventure.[2839]

Hé ! Le pauvret, quand midi s'approchait,
Qu'il a souffert de coups sans se fâcher !
Car le chétif souventefois clochait,
Et pour moi seul s'efforçait de marcher :
Plus ne voudra se laisser affourcher

[2828] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Je vois bien que ne puis guérir.
[2829] Formule d'imprécation, formée du nom « bran », signifiant excrément.
[2830] Clystère : lavement
[2831] Formule d'ancien français. Ce poème illustre le goût du « vieux langage », remis à la mode par Voiture.
[2832] Déesse des Enfers à Rome.
[2833] Sarasin parodie le pédantisme de Montmaur.
[2834] Pastiche de la devise de Marot à partir de la *Déploration de Florimond Robertet* (1527) : « La mort n'y mord ». Voir note 1 p 65 de François Roudaut dans Clément Marot, *L'Adolescence clémentine*, Librairie générale de France, Paris, 2005.
[2835] Sarasin parodie le goût de Montmaur pour les allitérations et les calembours, mais aussi les Grands Rhétoriqueurs.
[2836] Voir note précédente.
[2837] Panier en osier tressé.
[2838] Allusion peut-être à une œuvre satirique : Abraham Remi, *Metamorphosis Parasiti in caballum (Métamorphose du parasite en canasson).*
[2839] Goulu sur son bidet fait songer à Sancho Panza, compagnon de Don Quichotte. Comme Goulu, Sancho est rustre, vulgaire, goinfre.

Ce Bucéphal dont je fus l'Alexandre.[2840]
S'il ne le veut, qu'on le fasse écorcher,[2841]
40 Et puis sa peau dessus ma tombe étendre.

Le drap qui la nuit me couvrait
Quand mon cheval se reposait,
Où souvent mon valet ouvrait
Qui maintes pièces y cousait,
45 Autrefois neuf tant me plaisait
Et tout vieux m'est si nécessaire
Que j'ordonne, s'il y duisait,[2842]
Qu'on m'en fasse un drap mortuaire.

Je donne et lègue à Clopin[2843] mon valet,
50 Quoiqu'il ne m'ait de tout point décrotté,
Mon vieux mouchoir et mon large collet ;
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or si Clopin dit que c'est chicheté,[2844]
Je lui réponds que bien fort il s'abuse,[2845]
55 Qu'onques[2846] au dos chemise n'ai porté ;
À votre avis, n'est-ce pas bonne excuse ?

Item,[2847] il aura mon chapeau,
Qui nuit ni jour ne m'a quitté
Depuis qu'étais sous le drapeau
60 D'Ignace et sa société.[2848]
Ce chapeau peut être porté
Pourvu que de son bord l'on coupe,
Si *sudum*,[2849] car l'humidité
Le rend ivre comme une soupe.

65 Mais s'il voulait en faire un parasol,
Point ne faudrait de son grand bord rogner ;
Il le vendrait du moins cinq fois un sol,
Pourvu qu'il sût surfaire[2850] et barguigner.[2851]
Sur mon collet, moult propre à se peigner,
70 Collet cachant le dos et la fourcelle,[2852]
Le bon Clopin peut encore gagner,[2853]

[2840] Bucéphale : cheval du conquérant Alexandre le Grand. Allusion héroï-comique.
[2841] Variante, *Recueil Conrart* n°4124 : S'il faut ainsi.
[2842] Terme d'ancien français, signifiant convenir.
[2843] Clopin, signifiant boiteux, pourrait être un nom de valet de fabliau.
[2844] La Chicheté : avarice, épargne excessive.
[2845] Var, *Recueil Conrart*, n° 4124 : Je lui réponds, au cas qu'il m'en accuse.
[2846] Formule d'ancien français.
[2847] *Item*, en latin : de même.
[2848] Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, à la tête des Jésuites. Montmaur avait été jésuite avant d'être nommé au Collège de France.
[2849] Du latin *Sudus, a, um* : adjectif : clair, sec. *Cum sudum est* : quand il fait beau.
[2850] Vanter d'une manière excessive.
[2851] Marchander longuement.
[2852] Fourcelle : poitrine. (Dictionnaire Richelet).

En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauvre des écoliers,
Afin qu'il se puisse chausser,
75 Je laisse mes deux vieux souliers ;[2854]
Aussi bien m'allaient-ils laisser.
Ils sont, par trop rapetassés,[2855]
Comme Argo, la vieille nacelle,[2856]
Qu'on fit tant de fois rapiécer
80 Qu'on ne sut plus si c'était elle.

Ma sotane est pour maître Aliboron,[2857]
Car la sotane à sot âne appartient.
Tant eut de coups d'épingles et d'éperon
Que je ne sais comme elle se soutient.
85 Fil noir et blanc les morceaux en retient
Et entretient en amitié parfaite,
Car cet habit plus de pièces contient
Qu'un capucin[2858] n'en coud à sa jaquette.

Pour Janotus, mon vieil ami,
90 Sera mon gentil braquemart,[2859]
Puis encore *theca calami*,
Qu'indoctes nomment calemart.[2860]
Dedans n'a plume, ni plumard,
Mais brochette et fine lardoire,[2861]
95 Le cornet en est plein de lard ;[2862]
C'est une joyeuse écritoire.

Maître Martin[2863] aura mon grand manteau,
Que mante à eau j'étymologisais.[2864]

[2853] Variante, *Recueil Conrart* …peut encor bien gagner.
[2854] Variante, *op.cit*. : vieils souliers.
[2855] Raccommodés.
[2856] Navire des Argonautes. Voir la note 1826. Allusion héroï-comique.
[2857] Nom de l'âne, popularisé par La Fontaine, dans la fable *Les voleurs et l'âne*, livre I, *Fables*, 1668. Personnage de soties et farces médiévales, dont l'étymologie est incertaine : Al-Biruni, grand savant arabe ? L'âne de Buridan, hésitant indéfiniment ? Ou l'héllébore noire, remède contre la folie, administré par les médecins, d'où le titre de « Maître » ? Sotane : soutane.
[2858] Moine.
[2859] Allusion au personnage rabelaisien Janotus de Bragmardo et à sa harangue en latin d'église et de cuisine, dans *Gargantua*. Janotus : Jeannot, le simplet. Bragmardo : Braquemard, couteau au Moyen Âge et par extension, membre viril. L'allusion à Janotus, et ses harangues, est un clin d'oeil à *La Satire Ménippée*, (1594), Paris, Charpentier, 1855.
[2860] Variante, *Recueil Conrart*, n°4124 : Galemart. Dans le Dictionnaire étymologique de Ménage, p.341, Galemar a pour étymologie *calamarius*, a, um : de roseaux à écrire (*calamaria theca* dans Suétone, *Claude*, 35, in *La Vie des 12 Césars* (2ème siècle) signifie : boîte à roseaux pour écrire.)
[2861] Brochette pour larder la viande.
[2862] Variante, *Recueil Conrart* n°4124 : Et le cornet tout plein de lard.
[2863] Saint-Martin, financier, à la table duquel Montmaur était invité. Allusion aussi à la légende de Saint Martin qui partagea son manteau avec un miséreux.
[2864] Etymologie fantaisiste.

C'est bien raison qu'il ait part au gâteau,
100 Car dessus tous grandement le prisais.
Je donne encore mon coutelet pergois[2865]
À dame Alix,[2866] reine des mamelues,[2867]
En la payant de ce que je lui dois
Pour deux litrons de châtaignes boulues.[2868]

105 Pour mes écrits *in utroque*,[2869]
Un quidam les a blasonnés[2870]
Et par glose s'en est moqué ;
Mais, pour lui faire un pied de nez,
Aux halles je les ai donnés,
110 Où ma prose, qu'il a bernée,
Et mes vers seront couronnés
D'épinards verts toute l'année.[2871]

Bien aimeraient poursuivants d'Apollon
Qu'à chacun d'eux je disse en mourant : Tiens.
115 Hélas ! Ils m'ont joué comme un ballon,
Ils m'ont banni de chez les gens de bien,
Ils m'ont traité comme on fait un vieux chien,[2872]
Ils m'ont chassé partout des bonnes tables.
Pour m'en venger, je ne leur donne rien,
120 Mais je les donne à tous les mille diables.

Avant 1644

Stances. Il la veut aimer malgré sa rigueur et son incrédulité[2873]

La beauté que je sers n'a rien de comparable,[2874]
Si ce n'est cet amour qui me mène au trépas ;
Toutefois en l'aimant je suis si misérable

[2865] Couteau de Prague, marque renommée.
[2866] Alix est le nom de plusieurs nobles dames du Moyen Âge, Alix des Baux, Alix de Lorraine et surtout Alix de France, fille de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine. Ici, il s'agit d'une reine burlesque.
[2867] Mamelue : qui a de gros seins.
[2868] Boulue : ronde.
[2869] *In utroque jure* : en l'un et l'autre Droit, Droit canon et Droit civil.
[2870] Blasonner : nuire à la réputation de quelqu'un, railler, médire. Allusion à une satire de Montmaur par Adrien de Valois : *Opera Petri Montmauri in duos tomos divisa*, 1643.
[2871] Equivalent burlesque du laurier, digne d'un « goulu », comme le romarin du « Mouton fabuleux ». Voir ce poème, *infra*, p.333-334.
[2872] Variante, dans Conrart :…comme on fait un vieil chien.
[2873] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p. 251 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, 1658, quatrième partie, p.177, avec pour titre : « stances ». Ce poème et le suivant chantent les rigueurs et les perfections de la belle ainsi que le martyre de l'amant, disposé à mourir d'amour.
[2874] Ce vers fait écho au vers liminaire du sonnet suivant.

Qu'elle me dit toujours que je ne l'aime pas.

5 Elle croit que, feignant de souffrir du martyre,
Je vais dire en tous lieux d'inutiles douceurs,
Et ne s'aperçoit pas, alors que je soupire,
Que c'est mon cœur qui parle et qui dit : je me meurs.

Mais mon cœur vainement lui veut faire paraître
10 Par ces tristes soupirs qu'elle a su le blesser ;
Elle rit de sa flamme et la veut méconnaître,
De peur d'être obligée à la récompenser.[2875]

Je souffre tant de maux, aimant cette cruelle,
Que souvent la raison tâche à m'en dégager ;
15 Mais la même raison me la montre si belle
Qu'elle-même aussitôt me défend de changer.[2876]

Soit donc qu'elle me croie, ou qu'elle dissimule
De crainte d'amoindrir l'excès de mon tourment,
Enfin elle verra que l'ardeur qui me brûle
20 Ne peut jamais finir que dans le monument.[2877]

Oui, Céphise,[2878] toujours vos rigueurs et mes peines
Feront contre ma flamme un inutile effort,
Et même le trépas ne rompra point mes chaînes,
Au moins s'il est permis d'aimer après la mort.

Sonnet[2879]

1 La beauté que je sers, et qui m'est si cruelle,[2880]

[2875] Variante, dans *Poésies choisies* : …à le récompenser.
[2876] Variante, *op.cit*. : Qu'elle me force après à ne la point changer.
[2877] Le monument, étymologiquement, *monumentum*, tout ce qui perpétue le souvenir, désigne à la fois le tombeau et le poème dans lequel le poète immortalise son amour. Cette idée horacienne est présente dans d'autres poèmes de Sarasin. Voir les stances *À Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse, infra,* p.356-361.
[2878] Céphise, prénom féminin que Racine immortalisera dans *Andromaque* : « Songe, songe, Céphise », vient du nom d'un fleuve de Grèce, père de Narcisse. Il désigne aussi la naïade du fleuve.
[2879] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p. 171. Il y a à la fois dans ce sonnet (alexandrins et schéma français ABBA ABBA CCD EDE) une volonté d'atteindre la fameuse pureté de la langue malherbienne, des métaphores ou expressions poétiques traditionnelles, et la recherche du « style brillant », comme le nomme Y. Fukui, *op. cit*. p. 175. Le vers liminaire fait écho au refrain du poème XXVI de Voiture : « Qui ne devinera la beauté que je sers ? », *op. cit.,* p 81-82. Les mêmes thèmes y sont abordés : perfection de la dame : « Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareil », caractère inexorable, avec une progression, dans le poème de Voiture, des beautés à la cruauté, et une devinette adressée aux lecteurs ou auditeurs. La dernière strophe a une connotation légèrement irrévérencieuse, puisque le poète suggère à son public qu'il reconnaîtra la dame en question à sa cruauté. Rien de tel chez Sarasin.
[2880] Ce sonnet est fondé sur une série d'antithèses, dès le vers 1. Jean Bertaut, qui manie avec dextérité les brillantes antithèses et les chiasmes, a pu inspirer Sarasin : « Les jours les plus luisants me sont obscures nuits », *Complainte sur une absence, VII, op.cit*., p. 36, « O beauté sans pitié, vous estes tout ensemble/ le

Se peut bien appeler un miracle des cieux ;
C'est la peine du cœur,[2881] c'est le plaisir des yeux,
Et le divin objet d'une flamme immortelle.

5 La mère des Amours[2882] ne fut jamais si belle,
Ses regards sont partout des vainqueurs glorieux,
Et sa bouche, qui forme un parler gracieux,
A l'éclat[2883] et l'odeur d'une rose nouvelle.[2884]

Un excès de beauté me force[2885] à l'adorer,
10 Un excès de rigueur me défend d'espérer,
Sa beauté veut mon cœur, sa rigueur veut ma vie :[2886]

Ainsi le seul trépas a droit de me guérir,
Et je ne puis jamais, ayant connu Sylvie,
Ni la voir sans l'aimer, ni l'aimer sans mourir.[2887]

Sonnet[2888]

Beaux yeux qui, sous un front si plein de majesté,
De vos feux dans nos cœurs portez la violence,
Bouche, dont le discours, les ris et le silence
Sont d'aimables tyrans de notre liberté,

5 Il est vrai, j'aime en vous une divinité[2889]

---

paradis des yeux, et l'enfer des esprits », Stances VIII, *op.cit*., p. 43, « Si je la dois aimer, rendez-moi tout de feu : / Si je la dois haïr, rendez-moi tout de glace », Stances, IX, *op.cit*., p. 48, «Donne ce qu'en riant tu promets vainement, / Ou bien, à tout le moins, promets ce que tu donnes », Stances V, *op.cit*., p. 30.

[2881] Variante, in *Poésies choisies…de Sercy : C'est la peine des cœurs.*

[2882] *Variante, op.cit.:* de l'amour. Périphrase désignant Vénus. L'expression fait écho au vers de Tristan l'Hermite : « Et la Mère d'Amour ne parut point si belle », dans *Plainte de l'illustre pasteur, La Lyre,* p. 141.

[2883] Variante, in *Poésies choisies* : le teint.

[2884] La rose fait partie des métaphores traditionnelles de la poésie amoureuse, avec les lys et le soleil. Voir sur ce point Y. Fukui, *op. cit.*, p. 171.

[2885] Variante, *Poésies choisies :* m'oblige…

[2886] Dans cette strophe, Sarasin accumule les procédés du « style brillant » : anaphore, répétition…. Tristan l'Hermite, dans son sonnet *L'avis considérable*, joint aussi « l'extrême rigueur » à l' « extrême beauté », qui rend Sylvie « adorable » , *op.cit*., p. 15.

[2887] Remarquons le chiasme final, en guise de pointe.

[2888] *Poésies choisies…de Sercy*, IVème partie, 1658, p. 172. Ce charmant sonnet en alexandrins, construit sur le modèle français (ABBA ABBA CCD EDE), d'inspiration pétrarquiste, débute comme un blason, des yeux et de la bouche. D'ailleurs les vers 1 et 3 commencent à la manière des deux blasons d'Isaac de Benserade : « Bouche vermeille au doux sourire » et « Beaux yeux dont l'atteinte profonde », dans la section *Vingts sonnets sur la beauté et la laideur*, in *Les Œuvres de M. de Benserade*, Première partie, Paris, de Sercy, 1698, p. 17 à 19. Mais contrairement à Isaac de Benserade qui évoque parfois des détails concrets : « bouche vermeille », Sarasin reste abstrait dans la description de la beauté féminine. Par ailleurs, ce sonnet est constitué d'un oxymore et d'une série d'antithèses, exprimant les contradictions de l'amant martyr, comme dans le célèbre sonnet de Louise Labé, « Je vis, je meurs » (in Louise Labé, *Œuvres complètes*, Flammarion, Paris, 1986, p. 125.) : « aimables tyrans », « Je la veux (…) je la fuis », « Je souhaite et je crains ». Remarquons enfin que ce poème est bâti, comme d'autres poèmes amoureux de Sarasin, comme une démonstration ou « délibé(ration) » (vers 12) : « Mais », « Non », « Ne délibérons plus » : éloge de la femme aimée, inaccessible, espoir secret de la toucher, décision ultime de mourir.

Qui produisant l'amour, le fuit et s'en offense ;
Mais trouvant dans mes feux toute ma récompense,
Mon respect doit fléchir votre cœur irrité.[2890]

Non, ma mort seulement peut contenter votre âme ;[2891]
10 Je la veux pour mes maux, je la fuis pour ma flamme,
Je souhaite et je crains d'abandonner le jour.

Ne délibérons plus, il faut plaire à Sylvie,
Et croire, en expirant, qu'une immortelle amour
Ne peut trouver sa fin dans celle de ma vie.[2892]

Sonnet[2893]

1 Mon âme est prête à s'envoler,[2894]
La mort, moins que vous inhumaine,
Dénouant pour jamais ma chaîne,
À la fin me va consoler.[2895]

5 En cet état dois-je parler ?
Et, sans mériter votre haine,
Puis-je vous déclarer la peine
Que le respect m'a fait celer ?

Non, vous m'en faites la défense,
10 Et n'ordonnez que le silence[2896]
À l'excès de ma passion.[2897]

Quelle cruauté, Rosanire ![2898]

[2889] Déification de la femme aimée, *topos* de la poésie pétrarquiste.

[2890] Le sonnet, d'abord centré sur l'hommage à Sylvie, est consacré à la mort de l'amant martyr, dans les tercets, après la *volta*.

[2891] *Topos* de la mort de l'amant martyr, que l'on retrouve dans maints poèmes de Sarasin, qui prépare la pointe du sonnet. Voir le sonnet précédent et le suivant.

[2892] Pointe fondée sur une antithèse, soulignant l'Idée platonicienne de l'amour « immortelle », qui hante les sonnets de Pétrarque.

[2893] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé 1656 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, p 170. Ce sonnet d'octosyllabes (construit sur le modèle italien) est une variation sur le thème de l'amant martyr. Sarasin y établit un parallèle entre l'amoureux et le mourant, dès le premier vers, ambigu, qui pourrait être l'ouverture d'un psaume ou suggérer les transports de l'amant au septième ciel.

[2894] Ce premier vers est un pastiche conscient ou inconscient de deux vers de Malherbe : « Et son âme, estendant les ailes, / Fut toute prête à s'en voler. », p. 177. Cette métaphore de la mort est plus implicite chez Sarasin. Il peut s'agir aussi d'une reprise inconsciente ou non de Tristan, dans *Le promenoir des deux amants* : « Ah ! je n'en puis plus, je me pâme /Mon âme est prête à s'envoler » (évanouissement, petite mort). Tous ces poètes s'inspirent sans doute du *Canzoniere*, poème 169 : « *Che l'alma trema per levarsi a volo* ».

[2895] Personnification de la mort en libératrice de la prison d'amour, par opposition à la « cruauté » de la belle Rosanire.

[2896] L'amant est soumis à un double supplice : le dédain de la belle et le refus, par celle-ci, d'entendre sa déclaration. Voir aussi le poème *Déclaration d'amour*, *supra*, p. 275.

[2897] Formule hyperbolique. Sarasin est parfois plus mesuré dans l'expression de son amour.

[2898] Princesse, dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Mourir sans dire son martyre,[2899]
C'est mourir sans confession.[2900]

Sonnet[2901]

1 À d'étranges malheurs mes jours sont condamnés,[2902]
Je suis chargé de fers, je souffre la torture,
Mes malheurs font horreur à toute la nature,[2903]
Amarante,[2904] depuis que vous m'abandonnez.[2905]

5 Pour peindre les douleurs où vous me destinez[2906]
L'on ne saurait trouver d'assez noire peinture,
Et les prédicateurs content mon aventure,
Quand ils veulent parler des tourments des damnés.[2907]

Pour moi, voyez le point où mon âme est gênée :[2908]
10 Je doute si je suis, comme un second Enée,[2909]
Entré dans les enfers, en dépit du trépas.[2910]

Une chose pourtant m'empêche de le croire,[2911]

[2899] Variante, dans *Poésies choisies*, quatrième partie : mon martyre.

[2900] La pointe du sonnet n'est pas sans raillerie, puisque le mécréant qu'est Sarasin compare une déclaration d'amour à une confession, et non sans humour, suggérant qu'il n'est pis, pour un poète, que de ne pouvoir dire son amour. Parler le sauverait, comme un pécheur est absout par sa confession. Il est bien connu, depuis Louise Labé, que « le plus grand plaisir qui soit apres amour, c'est d'en parler » (Louise Labé, *Débat de Folie et d'Amour, discours V, op.cit*., p. 76). L'ultime remède étant bien sûr l'écriture du poème.

[2901] *Poésies choisies*…de Sercy, IVème partie, 1658, p. 168. Ce sonnet en alexandrins, de type marotique ou italien : ABBA ABBA, CCD EED, déploie le thème de la torture de l'amant abandonné voire de sa damnation, et de son séjour aux Enfers, évoquant implicitement les tourments des grands suppliciés de la mythologie gréco-romaine, comme dans d'autres poèmes de Sarasin : Stances. *Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus*, *supra*, p. 228-229 (Ixion) et *Dulot vaincu, infra,* p. 552 (Sisyphe et Tantale). Ici, c'est Enée qui est nommé, pour son séjour aux Enfers. Voir le livre 6 de *L'Enéide*, qui a inspiré aussi à Sarasin son églogue *Orphée*.

[2902] Le terme « condamné » et au vers trois l'expression « font horreur à toute la nature » suggèrent la notion de damnation, évoquée au vers 8.

[2903] Les premiers vers décrivent, non sans suspense et tournures hyperboliques, la torture du poète, dont la cause n'est élucidée qu'au vers 4.

[2904] Voir la note 1868.

[2905] Le vers 4 allège les vers 1 à 3, dont le lecteur découvre qu'ils n'étaient que des métaphores de l'amour.

[2906] L'évocation du destin appartient au lexique de la damnation. En arrière-plan sont suggérées les théories de Jansen, à quoi Sarasin fait allusion dans une épigramme.

[2907] L'expression « noires peintures », l'évocation des « prédicateurs » qui dans leurs sermons conteraient l' « aventure » d'un amant abandonné pour donner une image de la damnation, sont certainement ironiques, venant d'un Sarasin athée, toujours prêt à se moquer des prêtres et des moines. Il suffit de songer aussi au « sermon du mauvais riche » de Bossuet (Bossuet, *Sermons*, Paris, Gallimard, 1929, p. 91) pour sentir le contraste, ironique, entre les « tableaux » de Bossuet, qui doivent frapper l'auditoire pour le convertir, et l'histoire d'un amant abandonné.

[2908] « Gênée » avait alors le sens de : torturée, mis à la Géhenne, séjour des réprouvés dans la Bible.

[2909] Allusion à la source d'inspiration principale de Sarasin : Virgile.

[2910] En dépit du trépas qui n'a eu lieu ni pour Enée (voir le séjour d'Enée aux Enfers, au chant VI de *L'Enéide* de Virgile) ni pour l'amant martyr.

Car, pour finir mes maux et noyer leur mémoire,
Je cherche l'eau d'oubli, que je ne trouve pas.[2912]

Sonnet[2913]

1 Amis, auxquels mon cœur tout à fait se confie,
Ne me retenez plus du dessein de mourir ;
C'est perdre votre temps, c'est en vain discourir,
Mon désespoir bannit votre philosophie.

5 Je ne crains point la mort, mon malheur la défie,
C'est l'unique moyen qui me peut secourir,[2914]
Et je suis tout à fait résolu de périr,
Puisqu'Amarante[2915] veut que je me sacrifie.

Ne m'opposez donc plus votre faible raison,
10 Ne m'arrachez donc plus le fer et le poison :
C'est de que[2916] nullement mon cœur ne se soucie.

Car malgré vos discours, sans ciguë et sans fer,
Ayant beaucoup de feu,[2917] je me veux étouffer
Et mourir, comme fit l'amoureuse Porcie.[2918]

[2911] Le poème qui commençait dans un registre tragique, évoquant la damnation des héros mythologiques ainsi que la damnation du judéo-christianisme, s'achève presque avec désinvolture, sur cette image du poète croyant à demi à la réalité de son martyre. Certains poèmes demeurent ambigus, flottants : faut-il prendre ce qui est écrit pour une imitation d'un poème pétrarquiste, tissant le thème topique du martyre amoureux, ou pour une parodie ? Le poète est assez fin pour maintenir le doute jusqu'à la fin, mais l'évocation des « noires peintures » des « prédicateurs » dont Sarasin a l'habitude de se moquer, ainsi que l'usage d'hyperboles particulièrement fortes et du lexique du doute (« je doute », « croire »), tendent vers l'ironie. Voir aussi le sonnet précédent.

[2912] Le Léthé, fleuve d'oubli, un des cinq fleuves des Enfers dans la mythologie gréco-latine.

[2913] *Poésies choisies*…de Sercy, IVème partie, 1658, p. 169. Sonnet en alexandrins, de type marotique, qui tisse le thème conventionnel de la mort de l'amant éconduit, thème conventionnel mais traité ici de manière originale. En effet, le poète prête sa voix à un homme entouré de ses « amis », auxquels il s'adresse, tels Socrate et Sénèque périssant devant leurs disciples et amis. D'ailleurs le mot « philosophie » au vers 4 corrobore cette impression. Par ailleurs, Sarasin envisage plusieurs types de suicide : par le « fer », comme Pétrone et Sénèque qui se sont ouvert les veines, par le « poison », la « cigüe », comme Socrate, (et comme Sénèque, trouvant sa mort trop lente) et par le « feu », comme Porcie. En effet, pour un amant enflammé, quelle plus belle mort que de périr par cela-même qui le consume ?

[2914] La mort est vue comme une délivrance dans la poésie amoureuse. Voir aussi les stances *Il doit mourir pour avoir osé aimer, supra,* p. 270-271.

[2915] Voir le poème précédent.

[2916] De quoi.

[2917] Contrairement au « fer » et au » poison » évoqués plus haut, à prendre au sens concret, le « feu » dont il s'agit est la métaphore de l'amour.

[2918] Porcie, personnage historique, fille de Caton d'Utique, est célèbre pour sa fidélité à son époux Brutus : apprenant la mort de ce dernier, elle se serait donné la mort en avalant des charbons ardents en 42 avant J.C, ses parents ayant mis hors de sa portée le poignard et le poison.

Sonnet. Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux[2919]

1 Jupiter[2920] soupira pour des objets divers,[2921]
Comme son élément[2922] Neptune[2923] fut volage,[2924]
Et les dieux des combats,[2925] du raisin[2926] et des vers[2927]
À diverses beautés souvent firent hommage.[2928]

5 Celui qui vit ses dieux de flammes tout couverts,
Abandonna Didon et s'enfuit de Carthage ;[2929]
Hercule, qui purgea de monstres l'univers,
Ne brûla pas toujours pour un même visage.[2930]

Iris, [2931] dont les appas captivaient ma raison,
10 Ne vous étonnez point si je sors de prison,
Et, vous laissant convaincre à de si grands exemples,

Ne me reprochez plus que je suis inconstant,
Car ceux à qui jadis on a bâti des temples,
Les dieux et les héros en ont bien fait autant.[2932]

[2919] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Le thème de l'inconstance rapproche Sarasin du courant baroque. On trouve d'ailleurs ce thème chez Saint-Amant dans *ses sonnets, op.cit.,* p.102-103. Voiture aussi évoque ce thème, non sans insolence, dans le rondeau LXXIII : « Je suis volage, inconstant et léger / Pour vous servir », *op. cit*., p. 157. Ce thème est présent dans la chanson « Phyllis quelle apparence », *supra,* p. 240-241, dans la *Gavotte* « Phyllis ta légèreté », *supra*, p. 242 et dans la chanson « J'aime Cléon… », *supra,* p. 243. Ce sonnet en alexandrins qui adopte le modèle français pour les tercets CCD EDE, mais présente des quatrains en rimes croisées (et non embrassées), est construit comme une démonstration par l'exemple. (Voir le mot « convaincre » au vers 11) Les deux quatrains évoquent l'exemple de plusieurs dieux ou héros mythologiques, désignés par des périphrases. Remarquons la récurrence de l'adjectif divers qui rime avec « vers ». À la *volta*, Sarasin s'adresse à Iris, pour aboutir à la justification (non sans une once de raillerie et d'autodérision) de sa propre « inconstance », image de celle des dieux..

[2920] Dieu suprême dans la mythologie romaine.

[2921] Héra, Perséphone, Léda, Alcmène…

[2922] L'eau.

[2923] Dieu des éléments liquides, devenu Dieu de la mer après son assimilation au Poséidon des Grecs.

[2924] Epoux d'Amphitrite, il s'unit à sa sœur Déméter et à d'autres créatures.

[2925] Mars-Arès.

[2926] Bacchus.

[2927] Apollon, amoureux de Daphné, d'Hyacinthe….

[2928] Arès et ses amours avec Aphrodite, Bacchus-Dionysos et ses bacchanales (ainsi que ses amours avec Ariane).

[2929] Périphrase désignant Enée.

[2930] Déjanire, Omphale…

[2931] Iris est peut-être le pseudonyme de Madame de la Suze, comme dans les poèmes de Charleval, ami de Sarasin. Dans la mythologie grecque, Iris est la personnification de l'arc-en-ciel, messagère entre les hommes et les dieux. Elle porte des ailes d'or et un voile léger. Tristan l'Hermite chante aussi l' « éclat (des) beaux yeux » d'Iris, dans *Portrait d'une rare beauté*, in *Les Amours*, p. 13 et Voiture également, XXXV : « Quand Iris aux beaux yeux », *op. cit.* p. 112. Voir aussi les stances de Benserade *À iris, op. cit*., p. 103.

[2932] La chute du poème aboutit à l'éloge paradoxal de l'inconstance, puisqu'il s'agit d'un comportement divin.

1644

Ode. Réponse à un défi[2933]

Robin,[2934] j'ai vu votre défi
Plein de feu, de fer et de flamme ;[2935]
Mais aussitôt j'en ai dit fi[2936]
Comme des dents de votre femme.[2937]

Si l'on me venait défier
De la part de cette compagne,
Je ne m'armerais pas d'acier,
Mais seulement de peaux d'Espagne.[2938]

Et toutefois en combattant,
Quoique vous fassiez le Pompée,[2939]
Je crois que je craindrais autant
Son haleine que votre épée.[2940]

De grâce, Robin, réglez-vous
Sans croire votre demoiselle,
Car votre courage, entre nous,
N'a pas besoin d'une querelle.

Songez doncques, sans vous flatter,
Qu'il vaut mieux que d'entrer en lice[2941]
Demeurer chez vous, à chanter
Heureux séjour de Parthénice.[2942]

Mars peut faire des mécontents,
Comme l'Amour, en cent manières ;
Cornes sont cornes en tout temps,[2943]
Mais les armes sont journalières.[2944]

[2933] *Nouvelles Œuvres*, 1674, deuxième partie, p 204. Ce poème, composé de 9 quatrains, relève de ces poèmes-actes typiques de la poésie mondaine, comme les étrennes. Le titre en témoigne. Paul Festugière le classe dans les stances, voir la table des matières de son édition, p.485.
[2934] Au mari jaloux de ce poème, Sarasin donne ironiquement le nom du justicier du Moyen Âge anglais.
[2935] Il y a de l'ironie dans cette énumération épique (avec allitération) évoquant le courage et la fougue du duelliste.
[2936] L'expression familière signale la tonalité burlesque du poème, confirmée au vers suivant.
[2937] Allusion burlesque à la mauvaise dentition de la dame. Le sonnet II *Sur la laideur* de Benserade, éloge paradoxal de la bouche d'une dame aborde le même thème : « Bouche qui ne sent guère bon, / Bouche où les dents sont de charbon », in *Poésies* de Benserade publiées par Octave Uzanne, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875, p. 5.
[2938] Peaux d'Espagne : peaux parfumées dont on faisait des gants, des pourpoints. Allusion désobligeante et railleuse à la mauvaise odeur de la Dame.
[2939] Général romain. Allusion ironique au zèle belliqueux de Robin.
[2940] Détail désobligeant, burlesque et amusant. Le stéréotype de la belle dame est ici mis à mal.
[2941] L'expression dépeint ironiquement Robin comme un chevalier médiéval.
[2942] « Heureux séjour de Parthénisse et d'Alidor » : célèbre air de cour du compositeur Antoine Boesset.
[2943] Les cornes du cocu sont un mal universel.

Et puis, si j'étais le vainqueur
Et que d'une lame fourbie[2945]
Je vous donnasse droit au cœur,
Vous courriez risque de la vie.

Mais, ne vous pensant pas si fat
De hasarder que l'on vous tue,
Je crois qu'au val de Josaphat[2946]
Sera notre première vue.

Bonsoir, soyez moins hasardeux ;
Pour Dieu, que chacun se repose,
Et demeurons en paix tous deux ;
La paix est une belle chose.[2947]

Vivons donc sans nous picoter,[2948]
Et pour votre épouse discrète,[2949]
La fièvre la puisse emporter,
C'est tout ce que je lui souhaite.[2950]

Ode sur le même sujet[2951]

Nous, roi des châteaux en Espagne,[2952]
Et de la Bracente[2953] campagne,
Ayant reçu par Trangicour[2954]
Fort estimée en notre Cour
Une missive querelleuse,
Dénonçant guerre périlleuse,[2955]
À nous écrite par l'Inca[2956]

[2944] Proverbe signifiant que la chance change souvent de camp. D'où, dans les strophes suivantes, le lexique du risque, du hasard.
[2945] Lame préparée soigneusement, astiquée.
[2946] Vallée proche de Jérusalem et du Mont des Oliviers, lieu supposé du Jugement dernier dans la Bible, qui a donné lieu à l'expression : ne se revoir qu'en la vallée de Josaphat, c'est-à-dire se revoir dans l'au-delà. Le poète suggère que Robin ne se présentera pas au duel et qu'ils ne se rencontreront tous deux qu'à leur mort.
[2947] Même en un registre burlesque, Sarasin affirme son caractère pacifique. Voir l'ode *À M.de Chavigny*, *supra,* p.211-214.
[2948] Edulcoration humoristique du défi (en duel) de Robin.
[2949] Ironie, car la dame a dû révéler sa trahison.
[2950] La chute du poème détourne les codes en souhaitant la mort de la dame et non celle du mari jaloux.
[2951] *Nouvelles Œuvres,* 1674. Paul Festugière rebaptise ce poème *Réponse à un défi.* Cette ode fantaisiste conçue comme une missive officielle ou un décret du Roi contre un cocu revanchard, de veine rabelaisienne, déploie une liberté verbale peu commune : suffixes fantaisistes, syllabes inversées… Voir la « harangue faicte par Gallet à Picrochole », chap. 31, p. 120, *Œuvres de Rabelais*, Paris, Garnier frères, 1872.
[2952] Le poète se présente ici comme le roi des projets chimériques. Remarquons la tournure de la phrase qui est celle d'une lettre officielle.
[2953] Bracente, mot rare. Désigne un paysan sans attelage.
[2954] Nom fantaisiste désignant la messagère.
[2955] Dimension héroï-comique de cette « guerre » que veut conduire le roi Roger Bontemps.

Du territoire de Pica,[2957]
Sur certain gab [2958]et gausserie,
10 Qui met son épouse en furie ;[2959]
Et voyant que sans se moquer,
Cet Inca devait convoquer
L'arrière-ban de la Lubie,[2960]
Plus grand que celui de Corbie.[2961]

15 Nous pour n'être pris en défaut,
Sachant bien ce que l'aulne vaut
Des guerres de cette nature,
Avons dressé cette écriture,
En vers qui ne sont bons ni beaux,[2962]
20 À tous nos amés et féaux,[2963]
À nos amées et féales,
Reines de Colchos,[2964] Maréchales,
Présidentes, Michons,[2965] Totus,
Vicomtesses des Impromptus,
25 Princesses du mont des grossesses,
Crassotines, philosophesses,
Filles qui couchaient dos à dos,
Quatre à quatre, et le reste en gros,
Comme Milloges, Mallerondes,[2966]
30 Et les autres brunes ou blondes,
À tous nos gens dançants nos ballets,
Et buvant[2967] en vrais argoulets,[2968]
Chantres, donneurs de sérénade,
Du Pont visitant sa malade,
35 Alidor plus beau que le jour[2969]

[2956] Terme désignant le mari belliqueux et soulignant l'étrangeté de son comportement.
[2957] Territoire imaginaire. Le pica : trouble du comportement alimentaire qui consiste à ingérer des aliments non comestibles : craie, terre, sable…
[2958] Raillerie, plaisanterie.
[2959] Contraste amusant entre le motif de la colère de l' « Inca » et la « guerre » qu'il prétend déclencher.
[2960] Contrée imaginaire. Une lubie : caprice, idée extravagante.
[2961] Commune française, de l'actuel département de la Somme. Allusion au siège de Corbie. Voir sur cet événement l'ode *À M. de Chavigny*, *supra*, p. 211-214.
[2962] Le poème se commente en s'écrivant, comme dans les poèmes de Voiture. Voir *Estrenes de quatre animaux*, *op. cit.* p. 210.
[2963] Terme des lettres de chancelerie, qui marque l'affection du roi envers son sujet : « à nos amés et féaux conseillers », voir Furetière, dictionnaire, volume 1, 1690, p. 91.
[2964] Colchos : ville imaginaire, qui évoque la Colchide, et que l'on trouve notamment dans le titre d'une tragi-comédie de Rotrou : *Agésilan de Colchos*, 1637.
[2965] Terme appartenant à une expression populaire : il a bien du michon (il a de l'argent). Voir Furetière.
[2966] Accumulation de périphrases et de noms fantaisistes désignant la cour du Roi des Châteaux en Espagne. Remarquons les connotations grivoises des expressions suivantes: « Princesses du Mont des grossesses », « Filles qui couchaient dos à dos, quatre à quatre », et les connotations péjoratives des néologismes : « Crassotine », « Philosophesses » (dont le suffixe n'est pas innocent), « Mallerondes ».
[2967] Ce texte, avec sa fantaisie verbale, ses allusions grivoises, est d'inspiration bachique. En témoignent aussi le lexique du vin, des chants et de la danse, et la troupe disparate du « Roi des Château en Espagne ».
[2968] Arquebusiers. Une expression : « n'être qu'un pauvre argoulet », signifie être » un homme de néant. », voir Furetière.

Eloignant son heureux séjour,
Pantalon avec Bergamache,[2970]
Riollant[2971] dedans Saint Eustache,
Le Bon saint qui rime en eri[2972]
40 Et le fin mouton de Berri.[2973]

Si commandons à cette troupe,
Qui ne jure que par la coupe,
Et n'amasse point de tournois,[2974]
De fourbir lances et harnois,[2975]
45 Et de se tenir toute prête,
Pour battre aux champs après la fête,
Car tel est notre bon plaisir
Fait avec bien peu de loisir,[2976]
Le dos au feu, le ventre à table[2977]
50 Dans Rispa ville délectable,[2978]
De notre règne le premier,
Du mois d'Octobre le dernier,[2979]
Signé Jean[2980] qui n'est point béjaune[2981]
Scellé sur pli de cire jaune,[2982]
55 Et plus bas, à ce que j'entends,
De par le roi, Roger Bontemps.[2983]

[2969] Alidor : nom du personnage éponyme d'une pastorale attribuée à Pierre Corneille, et de l'un des protagonistes de la comédie du même auteur : *La place royale ou l'amoureux extravagant*, Paris, Courbé, 1637. Voir aussi l'air de cour évoqué dans la note n°2942 : « Heureux séjour de Parthénisse et d'Alidor ».

[2970] Pantalon est un personnage de la *commedia dell'arte*, et bergamache est une déformation du terme bergamasque, désignant les habitants de Bergame, berceau de la *commedia dell'arte*.

[2971] Néologisme formé à partir des termes rire et riolé (rayé, comme le manteau d'Arlequin).

[2972] Saint Merri.

[2973] Selon le *Dictionnaire étymologique ou Origines de la Langue française* de Ménage, le mouton du Berry désigne un habitant du Berry, en raison du blason. Le mouton mi-fin du Berry est une variété de mouton. Cet animal évoque aussi les moutons de Panurge et les moutons sacrifiés à Bacchus.

[2974] La livre tournois : monnaie.

[2975] Armure du chevalier.

[2976] Le Roi de fantaisie qui s'exprime ici est occupé à faire bonne chère plutôt qu'à mener ses troupes à la guerre.

[2977] Le Roi des Châteaux en Espagne est un bon rabelaisien et un disciple de Bacchus.

[2978] Les débuts du verlan…. Rispa : Paris.

[2979] La missive fantaisiste est datée.

[2980] Jean, (Jean-François) : le scribe.

[2981] Béjaune : niais.

[2982] La cire jaune, et non rouge, symbolise l'adultère, dont l'allusion est faite en filigrane, dès le titre. Depuis le Moyen Âge, le jaune est la couleur des félons.

[2983] Le nom du « Roi des Châteaux en Espagne », n'est pas anodin et révèle ses accointances avec Bacchus, Epicure et Rabelais.

Le Mouton fabuleux
Pour Monsieur Mouton, excellent joueur de luth[2984]

Ce mouton fut au troupeau d'Admetus[2985]
Lorsque Phébus menait sa bergerie ;
Ainsi point n'est ni Mutus[2986] ni Brutus,[2987]
Ainçois il parle et entend raillerie,
5 Et sur le luth c'est bien la diablerie,
Il fait beaux chants tellement résonner
Que le galant de la femme d'Urie[2988]
Ne sut jamais si doucement sonner.

Tout animal[2989] se montre adorateur
10 De ce mouton si rempli de mérite ;
Le loup lui dit qu'il est son serviteur
Et près de lui fait de la chattemite ;[2990]
Même je crois qu'il a l'âme contrite
D'avoir été aux moutons si méchant,
15 Et qu'il fait vœu de devenir ermite,
Et puis aller les autres loups prêchant.

Le perroquet, de l'ouïr étonné,
Pour le louer lui demande en cadence :
Petit mouton, avez-vous déjeuné ;
20 Oui, oui, et quoi ? du rôt du roi de France.
Richard, Margot et Martin vont en danse,[2991]
Qui font le geai, la pie et l'étourneau ;
Ils sont muets, et c'est, comme je pense,
Qu'ils n'ont appris qu'à dire maquereau.[2992]

25 Mais cet oiseau, qui fait bruire en nos jours
Cid et romains, la divine corneille,[2993]
Et le gentil faucon, qui par amours[2994]

[2984] Dans *Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Ce poème, contenant 4 huitains de décasyllabes avec des rimes croisées, à la louange de Monsieur Mouton, relève d'une veine populaire et burlesque, malgré une première strophe érudite. Les deux strophes centrales ont l'allure d'une fable et la chute est tout à fait comique. Il est possible que les *Estrenes de quatre animaux* de Voiture et la lettre « de la carpe au brochet » aient ouvert la voie de ces poèmes animaliers où excellera La Fontaine.
[2985] Admetus : roi au service duquel fut Apollon (Phébus). Admetus participa à l'expédition des Argonautes.
[2986] Mutus : muet en latin.
[2987] Brutus : lourd et stupide. Brutus est aussi le fils et l'assassin de Jules César.
[2988] La femme d'Urie : Bethsabée. Son galant n'est autre que le roi David. Après l'assassinat d'Urie, le prophète Nathan lui conta une histoire de moutons… Par ailleurs, David est au départ un berger, qui apaisait Saül de ses chants. Voir les *Livres de Samuel* dans *l'Ancien Testament*.
[2989] « Sous le nom de tous ces animaux, il parle de certaines personnes qui étaient de la même société », (Note des premiers éditeurs). La Fontaine s'en souviendra pour ses Fables.
[2990] Manières doucereuses pour tromper ou séduire.
[2991] Ces prénoms convoquent un univers populaire.
[2992] Ce poème s'apparente à une fable avec ses animaux aux comportements humains.
[2993] Corneille, l'auteur du *Cid.*

De temps en temps sa douce voix réveille,
Ont attrapé le mouton par l'oreille,
30 Et, lui mettant bouquet de romarin,[2995]
L'ont couronné pour avoir fait merveille
De bien chanter en langage purin.[2996]

Le Directeur[2997]

Iris,[2998] dont les beaux yeux, dès le premier moment
De votre confesseur me firent votre amant,
Ce n'est pas en amant que je vais vous écrire,
Mais en vieux directeur qui tâche à vous instruire,
5 Et qui dans son écrit vous donne une leçon[2999]
Digne du Père George ou du père Ormeçon.[3000]
Premièrement, fuyez le discours de Pélée,[3001]
Dont la galanterie est tout à fait gaulée [3002];
Et s'il vient près de vous en Raminagrobis,[3003]
10 Marchander votre cœur pour dentelle ou tabis,[3004]
Refusez ces présents, ne soyez pas si dupe
De vous laisser tromper à l'éclat d'une jupe,
Et songez que l'Amour serait trop offensé
Si vous aviez aimé pour du tabis passé.
15 S'il va jusqu'à la perle et qu'il vous la présente,
Pour Dieu, pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites fi trois fois avec dévotion,
De peur de succomber à la tentation.[3005]
Pour l'aimable Thyrsis,[3006] qui joue un autre rôle,[3007]
20 Joignant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit votre ami, recevez-en le cœur,
S'il se dit votre amant, traitez-le de moqueur.

[2994] M. de Charleval, de la maison de Falconis.
[2995] Le bouquet de romarin, pour le civet d'agneau, est l'équivalent burlesque de la couronne de lauriers….Ce vers nous fait songer à l'épigramme de Scarron « sur le mérite de Monsieur Maynard mal récompensé », *op. cit.,* p 46-47 : « Maynard, qui fit des vers si bons, / Eut du Laurier pour recompense ; / O Siecle maudit, quand j'y pense:/ On en fait autant aux jambons. ».
[2996] Langage du bas peuple à Rouen, qu'on retrouvait dans les vers burlesques.
[2997] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124, ainsi que *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chants*, Paris, de Sercy, 1661, p.164. Dans ce poème, le poète délivre, non sans humour, des conseils amoureux à la manière d'un directeur de conscience. Le vers 2 amorce le parallélisme.
[2998] Voir la note 2931.
[2999] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Et qui dedans ses vers…
[3000] Le Père George Le Juge, capucin et le Père Esprit Lefèvre d'Ormesson, également capucin.
[3001] Père d'Achille, dans la mythologie.
[3002] Gaulé : « Se dit aussi de ce qui n'est plus à la mode, de ce qui n'est plus en usage » (dictionnaire Furetière).
[3003] Personnage de *Pantagruel*, III, 21 (avant d'être le chat d'une fable de La Fontaine). Raminagrobis représente Guillaume crétin, poète, chantre et chanoine de la Sainte Chapelle. Ce nom signifie : chat qui fait le gros Monsieur sous son manteau d'Hermine.
[3004] Tabis : étoffe de soie aux reflets chatoyants.
[3005] Sarasin use avec humour de termes propres à un confesseur, pour donner des conseils amoureux.
[3006] Voir la note 2153.
[3007] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Pour notre cher Thyrsis…

Sans choquer votre honneur et votre conscience,
Conseillez-lui tout doux qu'il prenne patience,
25 Qu'il retire au plus tôt son épingle du jeu
Et qu'il ne brûle pas longtemps à petit feu.
Maintenant, belle Iris, je veux vous mettre ensuite[3008]
Quelques points principaux touchant votre conduite.
Si quelqu'un vous vient voir, captif de vos appas,
30 Que l'on dise toujours que vous n'y serez pas.
Ayez aux Capucins votre coiffe abattue,
Sans voir ces beaux mignons, qui font le pied de grue,
Et ne recevez point par la main des valets,
Ce que les gens du siècle appellent des poulets.
35 Aussitôt qu'au matin vous serez éveillée,
Avant que vous lever, ou que d'être habillée,[3009]
Faites du fond du cœur ce bel acte de foi :[3010]
Je crois que Daphnis[3011] m'aime, et qu'il n'aime que moi.
Puis ayant cet objet présent à la mémoire,[3012]
40 Usez de l'oraison dite éjaculatoire,[3013]
Pendant le long du jour chantant souvent cela :
Dieux que n'est-il ici, dieux que ne suis-je là ![3014]
Mais je ne songe pas que c'est trop de folie
Pour un homme accablé par la mélancolie.[3015]
45 Iris, je ne saurais dire plus longuement,
Le faux directeur cède au véritable amant.
En cette qualité je n'aurai point de joie
Jusqu'à tant que le ciel voudra que je vous voie.
L'absence cependant ne pourra me changer,
50 En douter, belle Iris, c'est me désobliger.
Je jure vos beaux yeux que pour être infidèle,[3016]
J'ai trop de passion, et vous êtes trop belle.

[3008] Variante, *op.cit*. : Maintenant, chère Iris…
[3009] Variante, *op.cit*. : Premier que de songer à vous être habillée.
[3010] Variante, *op.cit*. : Faites, en soupirant…
[3011] Daphnis est souvent la figure du poète. Voir les notes 1824 et 2191.
[3012] Variante, dans le *Recueil Conrart*. : Puis, ayant ce Daphnis…
[3013] L'oraison jaculatoire ou éjaculatoire est une prière fervente, un élancement du cœur et de l'esprit qui veut s'unir à Dieu. Faut-il imaginer aussi quelque allusion grivoise ?
[3014] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Mon Dieu, que n'est-il ici, ou bien que ne suis-je là ! Version galante et humoristique de l' « oraison éjaculatoire »
[3015] La mélancolie est une notion récurrente chez Sarasin.
[3016] Variante, in *Recueil Conrart* : Et je jure vos yeux…

Ballade de l'argent qui fait tout en amours[3017]

1 Un jour, ce fut le jour de Saint Rustic,[3018]
Trouvai catin, qui me rend maigre et sec,
Par trop d'amour m'ayant causé le tic ;[3019]
Je lui donnai l'humble salamalec[3020]
5 Et la priai qu'à moi, n'étant suspec,
Baillât de main l'anagramme d'Enoc,[3021]
Non pas de l'E, mais seulement du noc,[3022]
Et prît en don chaperon[3023] de satin ;
Lors me répond : ma foi, c'est pauvre affroc,
10 Un autre y est, passez votre chemin.

Si me trouvai plus étonné qu'un pic
À qui quelqu'un aurait cassé le bec,
Et ne crois pas que le savoir de Pic[3024]
Ni qu'Orpheus le joueur de rebec[3025]
15 M'eût consolé de l'affront et échec
D'un gros prieur rond et plein comme un broc,
Qui tous les jours, en levant jupe et froc,
Six ou sept fois confessait ma Catin,[3026]
Dont me disait, méprisant mon estoc :[3027]
20 Un autre y est, passez votre chemin.

Mais quand j'eus pris beaux écus faisant clic,
Tous au soleil,[3028] d'un juif nommé Lamec,[3029]

[3017] *Recueil Conrart* n° 4124, Arsenal et fonds français n°12680. Dans ce poème en « vieux langage » qui relève d'une veine gauloise et d'une inspiration médiévale, qui revêt à la fois la forme d'une ballade et d'une fable (l'envoi étant l'équivalent d'une morale, ici), l'on trouve trois personnages des fabliaux : le moine lubrique, le gueux et la prostituée. On retrouve cette rime en –oc délibérément cacophonique chez Marot , Ballade XI, *Du jour de Noël*, *op. cit*., p. 261 (l'on trouve les mots « Rebec », « Enoc, « croc « etc, à la rime) et chez Voiture (Enoc, froc…), dans une ballade *À Monsieur le Cardinal Mazarin, sur la prise de la Bassée, l'an 1647*, XCVIII, *op. cit*. p. 247-249.
Le thème annoncé dans le titre fait écho à un rondeau de Jean Marot sur l'utilité de l'argent « au fait d'amours », repris par Roger de Collerye en 1536. Eustorg de Beaulieu a écrit également un rondeau (LXXVI, paru en 1537) : *De l'utilité de l'argent en matière d'amour*. Voir la note 3 de François Roudaut pour *Le temple de Cupidon* de Clément Marot, *op. cit.,* p. 105.
[3018] Saint Rustique, mort en 462, fut évêque de Narbonne.
[3019] Allusion grivoise.
[3020] Formule de salutation orientale.
[3021] Le livre d'Henoch est un livre apocryphe évoquant la rébellion des anges déchus. Hénoch : patriarche, arrière-grand-père de Noé.
[3022] L'anagramme d'Enoc sans le E est une allusion grivoise au « con » de la dame.
[3023] Coiffure à bourrelet terminée par une queue, que portaient les hommes et les femmes au Moyen Âge.
[3024] Pic de la Mirandole, philosophe et théologien humaniste italien (1463-1494).
[3025] Instrument à corde piriforme, dont on jouait au Moyen Âge. L'apposition « Joueur de rebec », désignant Orphée, est burlesque.
[3026] On appréciera l'humour gaulois de cette étrange pratique confessionnelle.
[3027] La métaphore grivoise est aussi sous la plume de Voiture, voir le rondeau XLVI, p 127-128.
[3028] Ecu au soleil, monnaie d'or française, dont la frappe cessa vers 1651 ; elle valait, à l'époque de Sarasin, 5 livres, 4 sols, 6 deniers.
[3029] Dans la Bible, Lamech est issu de la lignée de Caïn.

Cinquante en mis, le compte est ric à ric,[3030]
Dedans sa main avec humble respec ;[3031]
Et puis, selon l'ordre Melchisédec[3032]
Dans son jardin ayant fiché mon soc,
Le moine vint, nous vit pendus au croc,
Et sur-le-champ nous donnant au malin,
Catin lui dit : Mon pauvre frère Roc,[3033]
Un autre y est, passez votre chemin.

Envoi

Prince, connu d'ici jusqu'à Lubec,[3034]
Ecus font tout au jeu de l'Arétin,[3035]
Et qui les a peut, et soir et matin,
À tous venants, dire en français ou grec :
Un autre y est, passez votre chemin !

Ode. La Pomme[3036]

Telles que l'on vit autrefois
Les pommes dont fut amoureuse
Atalante, cette coureuse
Qu'Hippomène mit sous ses lois ;[3037]

Telles qu'Hercule en prétendait
Cueillir de ses mains homicides

[3030] Ric-à-ric : d'une exactitude rigoureuse.
[3031] Orthographe pour la rime, comme aux vers 5 et 9.
[3032] Personnage biblique évoqué notamment dans *La Genèse* et *Le livre d'Henoch* (voir au vers 6), roi de Salem, « roi de justice ». « Selon l'ordre de Melchisédech » est la formule consacrée lors d'une ordination.
[3033] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 12 680 : frère Roch ; Saint Roch est célèbre pour son manteau de pèlerin (d'où « pendu au croc », à double entente) et ses dons pour guérir les maladies de peau (peste, lèpre…), et pourquoi pas vénériennes ? Le personnage du Frère Roc, comme celui du frère Frapart, son compère, (Voir la Chanson *Parodie de Frère Frapart*, *infra*, p.505-506) ont été repris par La Fontaine dans *Les Frères de Catalogne*, in *Œuvres complètes de La Fontaine*, publiées d'après les textes originaux, accompagnées de notes et suivies d'un lexique par Ch. Marty-Laveaux, tome II, Paris, Jannnet, 1857, p. 57 et suivantes.
[3034] Lübeck, ville d'Allemagne.
[3035] L'Arétin, auteur italien né en 1492, était connu pour ses *Sonnets luxurieux* liés aux postures érotiques et ses *Dialogues des courtisanes*, les *Ragionamenti*. Tallemant des Réaux raconte que le peintre Daniel du Moustier avait un petit cabinet séparé, plein de postures de l'Arétin, qu'il appelait « tablatures à bransler la pique. », *Historiettes,* volume I, p. 659.
[3036] *Nouvelles Oeuvres de Monsieur Sarazin*, 1674, Deuxième partie, p. 198. Cette ode héroï-comique à la pomme, offerte à « Catin », ce personnage que l'on retrouve dans le poème en -oc de Sarasin, qui précède, a peut-être été inspirée par *Le Melon* de Saint-Amant, poème héroï-comique, où le fruit est comparé aux rondeurs féminines. Remarquons la chute du poème, où la pomme, d'abord idéalisée par de nombreuses références mythologiques, s'avère une simple pomme offerte à « Catin », pour la croquer en sa compagnie. Le palimpseste de ce poème est le récit de la tentation dans la *Genèse.* La pomme est offerte non à Eve mais à Catin, et le poète, de manière implicite, se substitue ici malicieusement au serpent tentateur.
[3037] Dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, Hippomène jette trois pommes d'or du jardin des Hespérides pendant sa course avec Atalante, pour divertir la jeune fille et ne pas subir le sort des autres prétendants, tués par elle à coups de javelot.

Dans les jardins des Hespérides
Qu'un dragon nuit et jour gardait ;[3038]

Telles que celles dont souvent,
10 Se promenant dans son village,
Nausicaë, fille très sage,
Remplissait son joli devant ;[3039]

Telle que la pomme où peignit
Aconce si bien son martyre
15 Que Cydippe, qui savait lire,
Aima sa flamme et l'éteignit ;[3040]

Telle est cette pomme, Catin,
Du territoire de Lorraine,
Grosse, rouge, humide et très-saine,
20 Que je te donne ce matin . [3041]

L'Hiver[3042]

L'aurore dans ce temps d'hiver,[3043]
Gardant ses fleurs pour d'autres terres,
Ne sème plus à son lever
Que des rhumes et des catherres.[3044]

5 Le soleil, qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.

Soit que les chemins soient moins doux

[3038] Allusion au onzième des Travaux d 'Hercule.
[3039] Allusion aux belles formes de Nausicaa, qui séduisirent Ulysse, dans *L'Odyssée*.
[3040] Ovide, dans *Les Héroïdes*, XX et XXI et *L'Art d'aimer*, évoque l'histoire d'Aconce, qui avait écrit sur une pomme, jetée non loin d'un temple, au pied de Cydippe: « Je jure par le temple d' Artémis de me marier avec Cydippe. » Celle-ci se trouve ainsi liée à Aconce.
[3041] Dans cette dernière strophe, chute prosaïque de ce poème, la pomme est à la fois la chose réelle, le terme principal de l'expression « croquer la pomme », et peut-être une métaphore plus osée.
[3042] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124. Poème inspiré sans doute de *Contre l'Hyver* de Théophile de Viau, in *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier, 1926, p 24. Alors que le poème de Théophile de Viau annonce, par la préposition du titre, une tonalité polémique (le poète prépare, avec « l'ire » de ses vers , « une rude guerre » contre cette « barbare saison »), le poème de Sarasin est léger : dictons populaires, image facétieuse de l'aurore en jardinière, du soleil en voyageur « harassé », de l'été en robe de chambre, termes familiers (« filous »). Ce poème relève d'une inspiration populaire, comme d'autres petits poèmes de Sarasin (la chanson « Nicolas.. », *infra*, p.531 , les chansons à refrain, comme *Sur l'air et oui, par la Morguienne, infra*, p. 495-498).
[3043] Variante, *Recueil Conrart*, n°4124 : L'Aurore, dans le temps d'hiver / A les paupières assoupies, / Et nous ne la voyons lever / Que pour reprendre des roupies.
[3044] Catherre, (en français moderne : catarrhe, sécrétion des glandes) modifié pour la rime. Image reprise à Théophile de Viau : « L'air est malade d'un caterre, / Et l'œil du ciel, noyé de pleurs, / Ne sait plus regarder la terre. »

10 Dedans les célestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les filous,
Il se retire dès quatre heures.

Tous les jardins sont désolés,
Et dans Saint-Jean le cimetière[3045]
15 La plus fameuse bouquetière
Ne vend plus que des choux gelés.

Si pour cimetière Saint-Jean[3046]
J'ai dit Saint-Jean le cimetière,
La faute n'est pas trop grossière,
20 C'est blanc bonnet et bonnet blanc.[3047]

Mais pour reprendre le discours
Dont ma muse s'est écartée[3048]
Je crois que depuis quelques jours
Toute la nature est crottée.

25 Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Novembre,
Et le pauvre été Saint-Martin[3049]
Tremble sous sa robe de chambre.

Revenez doncques à Paris,
30 Aimable et divine Circène,[3050]
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre,[3051] Alcidon [3052]et Chloris.[3053]

Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant un temps si sauvage,
35 Vous font demeurer au village
À rêver auprès des tisons.[3054]

[3045] Variante, *Recueil Conrart* : Dedans Saint-Jean.
[3046] Sans doute le cimetière de Saint-Jean en Grève.
[3047] Variante, *Recueil Conrart* : Or, sans m'embarquer plus avant / Si rimant en cette manière / J'ai dit Saint-Jean le cimetière / Pour le cimetière Saint-Jean / Que l'on ne me reproche pas / Qu'en ce lieu la charrette est mise / Devant les bœufs, car en tout cas / C'est grise chausse et chausse grise.
[3048] Variante, *Recueil Conrart* : d'où ma muse s'était ôtée.
[3049] Eté indien.
[3050] Personnage de *L'Astrée*.
[3051] Voir note n° 1884.
[3052] Alcidon est un personnage de *L'Astrée*. Voir note n° 2071.
[3053] Voir la note 2168. Tous les personnages cités évoquent l'univers de la pastorale. Dans *Contre l'hyver* de Théophile de Viau, il est question de la fragile Chloris, affligée d'un rhume.
[3054] La rêverie auprès des tisons fait écho à un autre poème sur le même thème : *L'hiver de Paris*, de Boisrobert, *Le Parnasse satyrique*, 1623.

Le Lit d'hostellerie[3055]

Saisi d'un déplaisir extrême,
En rêvant, j'attends le matin[3056]
Dans un lit où le sommeil même
Pourrait bien perdre son latin.[3057]

5 Toute la nature sommeille ;
Mais non, j'ai tort, je m'aperçoi[3058]
Que, dans ce beau lit[3059] où je veille,
Mes puces veillent avec moi.[3060]

Le bois de cet antique lit
10 Est de vieille menuiserie,[3061]
Et tout son chevet s'embellit[3062]
Des placards d'une confrérie.[3063]

Il est entouré de lambeaux[3064]
Et de grands filets à clairvoie.[3065]
15 On dit que ce sont des rideaux ;[3066]

[3055] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124. Thématique commune au « paresseux » de Saint-Amant, *op. cit*. p. 134 et aux « goinfres », p. 135 : « Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle / Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots », ou encore à *La Rome ridicule* : « Retournons à l'hôtellerie (…) Je crains et la table et le lit (…) Les matelas en sont pourris ; maints grisons secs et mal nourris / M'y font la guerre à toute outrance ; J'en gronde comme un vieux limier : / Bref, je gîte, en melon de France, / Sur une couche de fumier. », p. 153 à 169. Voir aussi *Le mauvais Logement, caprice*, in *La Poésie française du premier 17ème siècle, Textes et contextes* , édité par David Lee Rubin, Rookwood Press, Charlottesville, 2004, p.280 : « Gîté dans un chien de grabat, / Sur un infâme lit de plume, / Entre deux draps teints d'apostume, / Où la vermine me combat ». Le titre trivial et la référence implicite à Saint-Amant annoncent un poème burlesque. Sarasin y fait sans doute état, avec humour, des désagréments d'une nuit dans une hostellerie miteuse. Néanmoins, l'allusion au « placards d'une confrérie », et même au « latin » d'église, aux rideaux à « clairvoie » et l'utilisation équivoque du verbe « croire » nous suggèrent une autre hypothèse : le poète libertin évoque peut-être une sieste, quelque peu sacrilège, dans un confessionnal, nommé ironiquement « lit d'hôtellerie »…

[3056] Version burlesque de la rêverie de Daphnis attendant l'aube.

[3057] L'expression populaire « perdre son latin » fait contraste avec la belle image des « pavots » du sommeil dans l'églogue Daphnis.

[3058] Orthographe pour la rime.

[3059] Antiphrase ironique.

[3060] Variante, *Recueil Conrart*, N°4124 : Déjà tout le monde sommeille, / Et cependant je m'aperçoi / Que, dans ce mauvais lit de veille, / Mes puces veillent avec moi.
La présence des « puces », dont le poète est familier, comme l'indique le déterminant possessif, à nuance hypocoristique, confirme qu'il s'agit d'un poème burlesque, dans un univers populaire et miteux.

[3061] L'adjectif noble « antique » est contaminé par l'adjectif « vieille » qui suggère le délabrement.

[3062] Antiphrase ironique.

[3063] Meuble religieux. Sachant que Sarasin était un libertin, l'on peut supposer qu' il évoque cet objet avec une once de raillerie. Du reste, les réflexions des vers 16 et 17 sont à double entente. Il y est question de foi autant que de confiance du lecteur en ce que le poète écrit.

[3064] Le terme montre bien l'aspect misérable de la chambre.

[3065] Orthographe liée au décompte des syllabes : à claire-voie contient une syllabe surnuméraire. Il s'agit de filets ne remplissant pas l'office des rideaux qui est d'occulter.

[3066] Le « on » renvoie au tenancier de l'hôtellerie qui a vanté sans doute le confort de la chambre.

Qui le voudra croire le croie ;[3067]

Pour moi, qui crois toujours fort tard,[3068]
Aurais-je pas mauvaise grâce
De prendre martre pour renard,
20 Et pour rideaux une tirasse ?[3069]

Le Voyage[3070]
Fragment[3071]

Ayant depuis longtemps avec beaucoup d'excuses
Pris congé d'Apollon, dit serviteur aux Muses,[3072]
Je publiais partout que comme, étant garçon,
J'estimais à faveur d'être leur nourrisson,
5 Maintenant que l'hymen me tenait dans la nasse
Il n'était plus saison de songer au Parnasse,
Et que je ne savais rien de plus décrié
Parmi les gens d'esprit qu'un rimeur marié.[3073]
Mais enfin malgré moi, mon cher Thyrsis[3074], je pense
10 Qu'avecque les neuf Sœurs[3075] je vais rentrer en danse.
Oisif, je me rencontre au gîte de Maré,[3076]
Lieu peu considérable et peu considéré,
Sans aucun promenoir, sans aucun voisinage,
Plein de fange en été, plein de peuple sauvage,[3077]
15 Où même le curé ne peut pas s'exprimer :
Il faut bien s'amuser à bâiller, ou rimer.
De bâiller, à mon gré, c'est une triste chose ;[3078]
Il faut donc se résoudre à rimer de la prose.[3079]

[3067] Variante, *Recueil Conrart* : qui le veut croire, qu'il le croie.
[3068] Verbe à double sens, désignant à la fois la méfiance de Sarasin envers les tenanciers d'hostellerie et sa distance à l'égard de la croyance religieuse, thème introduit par le « placard de confrérie ».
[3069] Strophe absente des *Œuvres.* Prendre martre pour renard : attribuer de la valeur à ce qui n'en a pas. Tirasse, nom féminin : filet pour prendre des cailles, des alouettes, des perdrix.
[3070] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Ce poème est une sorte d'exorde au poème *L'embarquement de Poissy*. Il évoque le contexte : le mariage de Sarasin. Le titre est à prendre ironiquement puisque le poète est prisonnier, « dans la nasse » de « l'hymen », comme un poisson hameçonné. L'image est burlesque. Le *Voyage* de Sarasin est une anti-*Odyssée* ; le poète, Ulysse rivé au logis, étant l'époux malheureux d'une Pénélope quelque peu rogue.
[3071] Poème écrit à l'automne 1644, comme l'indiquent l'allusion du vers 5 au mariage de Sarasin, contracté le 25 avril avec Mme Pile et les vers 24 et 25, évoquant la prise de Gravelines par le duc d'Orléans le 28 juillet 1644 et la victoire de Fribourg remportée par le duc d'Enghien et Turenne (3-10 août 1644).
[3072] Voir le poème : *Apollon dit adieu au Parnasse, infra,* p. 491-493.
[3073] La diérèse met l'accent sur cette condition « décrié(e »). Sarasin associe l'exercice de la poésie au célibat. (vers 3)
[3074] Charleval.
[3075] Les Muses.
[3076] Orthographe pour la rime. Sarasin habitait dans le Marais, rue Royale-Saint Antoine (actuelle rue de Birague) et sa femme habitait rue Saint Antoine.
[3077] Description péjorative du Marais, qui vise à faire sourire son lecteur.
[3078] Le verbe bailler connote l'ennui du mariage.

Mais pour un tel dessein quel sujet prendrons-nous ?
20 Dire les cruautés d'Amarante[3080] aux yeux doux,
Le martyre ou la mort du pastoureau Tityre,[3081]
Certes ces vieux rebus n'ont plus le mot pour rire.
De m'efforcer aussi de chanter des combats :[3082]
Comme le bon Gaston[3083] mit Graveline à bas,
25 Ou comme son cousin[3084] vainquit en Allemagne,
Ce n'est pas là le fait d'un rimeur de campagne ;
Un seul de ses exploits vaut un poète entier,
De ceux qui font des vers marchandise et métier.[3085]

L'Embarquement de Poissy[3086]

Dans une hôtellerie[3087] où je suis arrêté,
Pressé de la chaleur et de l'oisiveté,
Pour tâcher de tromper l'absence qui m'outrage,
Je veux en mauvais vers raconter mon voyage,[3088]
5 Et faire un impromptu sans travail et sans art[3089]
De tout ce que j'ai fait depuis notre départ.
En sortant de Paris, mélancolique et triste[3090]
De perdre pour longtemps les beaux yeux de Calliste,[3091]

[3079] Remarquons le paradoxe : « rimer de la prose », que l'on trouve chez Marot, dans le rondeau XXIII, « Je rime en prose », in Clément Marot, *L'Adolescence Clémentine*, édition présentée, établie et annotée par François Roudaut, Paris, Librairie générale française, 2005, p. 301. Cette expression fait écho aux réflexions de Sarasin sur la prose et les vers. Comment rendre le vers proche de la prose, et la prose poétique ?

[3080] Voir la note 1868.

[3081] Tityre, évoqué aussi dans *Le temple de Cupido* de Marot (Voir Clément Marot, *op. cit*., p. 89) incarne le berger insouciant dans les *Bucoliques* de Virgile : « *Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi ».*

[3082] Sarasin a souvent affirmé n'être pas fait pour chanter les batailles. Voir les stances *Il proteste de ne faire de vers que pour ses amours, supra*, p. 221-222.

[3083] Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

[3084] Le duc d'Enghien. Son grand-père paternel, Henri 1er était le cousin germain d'Henri IV.

[3085] Remarquons le ton désabusé de ces derniers vers où Sarasin fait son autocritique, se compare à un « rimeur de campagne », prend de la distance avec ses poèmes amoureux, hérités de Pétrarque, ses églogues, « vieux rébus » passés de mode ou ses odes. Il se déclare indigne des poèmes héroïques, spécialité des poètes « qui font des vers marchandise et métier », sans pour autant aspirer à leur statut d'artisans des vers. Sa conception de la poésie est aristocratique. Il ne compose pas pour de l'argent mais inspiré par les dieux et pour enchanter un cercle choisi.

[3086] Ce poème, introduit par le précédent, évoque un trajet en coche d'eau, de Poissy jusqu'en Normandie. Il serait tentant d'imaginer le voyage de noce du poète, si l'expression et la pratique n'étaient pas anachroniques. En tout cas cette traversée est pittoresque en raison des « compagnons » de bord, décrits comme des galériens, et des deux bateliers. Cette odyssée est-elle la métaphore du mariage, aussi peu réjouissante pour Sarasin que le grand voyage (et sa traversée du Styx) ?

[3087] Voir le poème *Le lit d'hostellerie*, *supra*, p. 340-341.

[3088] Ce poème relève du genre du Voyage, comme *Le Voyage de Mercure, satyre,* de Furetière (Paris, chez Louis Chamhoudry, 1653) ou *Le Voyage de l'Isle d'Amour* de Tallemant (abbé Paul), Paris, Charles de Sercy, 1663.

[3089] L'impromptu, comme les madrigaux, souligne le talent du poète, animé de la « *furor poeticus* » (voir le *Ion* de Platon) Mais les expressions « sans travail » et « sans art » soulignent davantage l'effet produit par cette poésie, qui se veut naturelle, que la manière dont elle a été produite. Comme l'écrit Pellisson dans son *Discours* : « J'entens la facilité que les Lecteurs trouvent dans les compositions desjà faites, qui a été souvent pour l'Autheur une des plus difficiles choses du Monde, *op.cit*., p. 30.

[3090] Voir les poèmes *Le désir de Paris, supra,* p. 314 et *Le Mélancolique*, *supra*, p. 249-252.

J'arrivai sans parler aux rives de Poissy,
10 Car les dieux et le sort en ordonnaient ainsi.
Lors trouvant un bateau nous nous mîmes sans peine,
Mes compagnons et moi sur les flots de la Seine.
Le bateau qui sans doute était du temps passé,
Me parut fort petit et fort rapetassé.
15 Sur des branches de saule encore toutes vertes
L'on étendit sur nous deux antiques couvertes ;
Les rayons du soleil et les rayons de l'œil
Y passaient comme ils font au travers d'un réseuil.[3092]
Là garni d'un jambon propre à faire ripaille,
20 Nous sommes tous couchés comme des rats en paille,[3093]
Mes compagnons joyeux et moi plus étonné
Qu'un homme qu'on aurait nouvellement berné.
Cependant le pilote observant les étoiles,
Nous force de partir, hausse toutes les voiles,
25 Commande de ramer, et sous les avirons
Le fleuve en ondoyant blanchit aux environs.
Le comite[3094] cruel, exerçant sa colère,
Fait soupirer la chiourme et voguer la galère ;
Le rivage aussitôt s'éloigne de nos yeux,
30 Et nous ne voyons plus que les eaux et les cieux.
Ou, pour dire plus vrai, sur les flots de la Seine
Deux pauvres bateliers nous mènent avec peine,
Et voguant lentement, notre petit bateau,
Aidé des avirons, suit le coulant de l'eau.
35 Le plus vieil batelier, qui de l'autre est le maître,
Magloire Jolivet,[3095] pauvre homme et pauvre prêtre,
D'habit et de bonnet rouge et bleu déguisé,
Ressemble proprement un triton[3096] baptisé :
J'entends de ces tritons de nouvelle manière
40 Que Balzac a trouvés au bord de sa rivière,[3097]
Et qui semblent bien moins, à sainement juger,
Des demi-dieux marins que des captifs d'Alger.
Au reste Jolivet est cru dans sa famille
Bon pilote d'eau douce et bon pêcheur d'anguille,
45 Homme récréatif, se mêlant de chanter,
Et disant de bons mots à qui veut l'écouter.
Avec ce conducteur, sans craindre la tourmente,
Nous passons sous les ponts de Meulan et de Mante,[3098]

[3091] Voir la note 2229 sur ce prénom féminin.
[3092] Filet, rets.
[3093] Il y a certainement une parodie de *L'Odyssée* dans ce départ en bateau, avec des compagnons de hasard, qui paraît se transformer en « ripaille » rabelaisienne puis en embarquement dans une galère, métaphore, peut-être, du mariage. Notons l'expression burlesque des « rats en paille », équivalant à notre « coq en pâte ».
[3094] Officier de galère qui commande la chiourme et fait ramer les forçats.
[3095] Nom du batelier.
[3096] Créatures marines dans la mythologie gréco-latine.
[3097] Dans *Le Prince* de Guez de Balzac, ce dernier évoque une rêverie au bord d'une rivière. Il songe au Tibre, Dieu-fleuve apparaissant à Enée en voyant s'avancer vers lui un homme au bonnet bleu, pris par un vaisseau turc et mené comme esclave à Alger.
[3098] Communes des Yvelines.

Et nous voyons enfin après cent tournoiements,
50 Le pays à pommiers des fidèles Normands.
Je ne décrirai point la beauté des villages,[3099]
Ni les coteaux tout verts, ni les rochers sauvages,
Ni les prés, ni les bois, ni tant d'aimables lieux
Que les rives partout présentent à nos yeux.
55 Le soleil achevant sa première journée,
À l'un de ces beaux lieux notre barque est menée,
Où ne pouvant dormir non plus qu'un vieux lutin,[3100]
Je songeais à Calliste attendant le matin.[3101]

Inédit. À Monsieur le Duc d'Enguien[3102]

Grand Enguien, je ne rime plus,[3103]
Tous les carmes sont superflus,[3104]
Et pour bien parler de ta gloire,
L'art des Muses n'a plus de lieu,
5 On n'y voit plus bien dans l'histoire
Et dans les quartiers de Beaulieu.[3105]

Un Homère t'est inutile,
Et tu dois mépriser le style,
Qui relève ces actions,
10 Tu n'as besoin que d'un langage,
Qui sans fard, et sans fictions
Dépeigne les faits de ton âge.[3106]

Enfin, il suffit que l'on sache,
Que franc de barbe et de moustaches,
15 Tu passes à Vingt et trois ans
Ces Messieurs qui les portent blanches,
En vaillance, savoir, bon sens,
Te Deums, gazettes, et Planches.[3107]

[3099] Prétérition évoquant un *locus amoenus* : la Normandie. Sarasin achève son poème par une touche bucolique, qui offre une échappée, tout comme la rêverie amoureuse (vers 58). Voir la ballade *Du Pays de Cocagne, infra*, p. 493-494.

[3100] Voir le poème évoquant ce personnage malfaisant de contes : l'épigramme *À un rival incivil, infra*, p. 460-461.

[3101] Echo à l'églogue « Daphnis » : « seul devant sa cabane attendant le matin », *supra,* p. 245.

[3102] *Recueil Conrart* 4115, poème inséré entre des épîtres de Voiture et des épîtres de Sarasin, et qui pourrait bien être de ce dernier. « Je ne rime plus », écrit-il, ainsi qu'il le mentionnait dans *Le Voyage*, rédigé à l'époque de son mariage. Le duc d'Enguien eut par ailleurs 23 ans en 1644, ce qui permet de dater ce texte.

[3103] Même autocritique chez Voiture, avec une once d'autodérision: « Voiture, / Car il est en méchante humeur, / est devenu mauvais rimeur. Il ne se mesle plus d'escrire, / Ou s'il escrit, c'est pour mesdire », in *Response à l'epistre escrite à Madame de Montosier, sur son nouvel accouchement*, XCIX, *op. cit*. p. 249 à 260.

[3104] Les carmes : les vers, du latin *carmen*.

[3105] Nom de plusieurs communes françaises.

[3106] Réflexion sur le style. Quel style inventer qui permettrait de dire les hauts faits du duc d'Enghien, sans user des « fictions » épiques d'un Homère ? Référence au travail d'historien que pratique Sarasin, encouragé par les frères Dupuy. Echo aux remarques de l'*Ode de Calliope*, *infra*, p. 437.

Inédit. À Monsieur le Duc[3108]

Prince plus prince mille fois
Que tous les vieux princes gaulois,[3109]
Qu'on voit en si belle ordonnance,
Rangés à Saint-Denis en France,[3110]
5 Nous, vos très humbles serviteurs[3111]
En tous respects et tous honneurs,
Nous hasardons de vous écrire,
Puisque rien ne pouvons vous dire
Car quand vous dire nous pouvons,
10 Jamais nous ne vous écrivons.
Vous dire est toute notre envie,
Et le plaisir de notre vie.
Mais de vous parler de si loin,
La voix nous défaut[3112] au besoin.[3113]
15 Or mon Seigneur, pour votre altesse,
Je ne sais quelle ardeur nous presse,
Qui nous presse et nous pressera,
Tant qu'un de nous respirera.
De vous servir et de vous plaire,
20 Et pour vous toutes choses faire
Mais ô grand prince, dieu merci,
Sans nous tout a bien réussi,
Car étant né ce que vous êtes
Pour vous toutes choses sont faites,
25 Et vous n'avez besoin de rien,
Etant au comble de tout bien.
L'éclat que votre nom vous donne,
Brille moins que votre personne,[3114]
Et l'on ne voit, prince, que vous,
30 Qui peut faire un mari jaloux,
Ni que le jour d'une bataille,
Frappe mieux d'estoc et de taille,[3115]
Et qui sur un grand cheval bai,[3116]
Paraisse aussi le cœur plus gai.
35 Témoins en sont les hidalgues,[3117]

[3107] Il s'agit des éloges décernés par la religion, par les gazettes et par les planches (des graveurs).
[3108] Manuscrit de Besançon. Epître à la gloire du duc d'Enghien, rédigée sans doute en 1644, après les victoires mentionnées à la fin.
[3109] Apostrophe élogieuse qui dresse un monument à la gloire du futur grand Condé, à l'égal des tombeaux des rois dans la basilique Saint-Denis
[3110] Allusion aux gisants de Saint-Denis.
[3111] Sarasin écrit au nom d'un groupe.
[3112] Du verbe défaillir.
[3113] Les vers qui précèdent sont un exemple d'écriture naturelle, imitant la négligence, la « *sprezzatura* », d'une conversation orale, où domine la fonction phatique (selon la terminologie de Jakobson, *op.cit*.)
[3114] Cette épître fait l'éloge du futur grand Condé.
[3115] Frapper avec la pointe et le tranchant de l'épée, de toutes les manières possibles.
[3116] Cheval bai : au pelage roux, marron et chocolat.
[3117] Membres de la petite noblesse espagnole, avec une connotation d'arrogance.

Et les autres porteurs de dagues,[3118]
Que dans les plaines de Rocroi,[3119]
Vous avez mis en désarroi,
Et témoin en est Thionville,[3120]
40 Car il n'est ni château, ni ville,
Où l'ennemi tant soit-il fort,
Puisse soutenir un effort.
Qu'avez-vous fait en Allemagne,
Quand sur cette haute montagne,
45 Battîtes Mercy[3121] près Fribourg,[3122]
Et prîtes après Phillisbourg,[3123]
Ypres[3124], Landau[3125], Wormes,[3126] Mayence,[3127]
Et puis retournâtes en France.

À Madame de Longueville[3128]

Par ma foi, quoi qu'on puisse dire,
Ici nous ne faisons que rire,
Et d'aujourd'hui jusqu'à huit jours
On croit qu'on y rira toujours.[3129]
5 Ici, pas un ne porte envie
Aux plus doux plaisirs de la vie
Que vous passez dedans Paris ;
Nous ne songeons plus aux Chloris,[3130]
Nous nous moquons des diadèmes,
10 Nous méprisons les anathèmes,[3131]

[3118] Epées.
[3119] Victoire de Condé le 19 mai 1643.
[3120] Ville de Moselle.
[3121] Mercy : Merzig, ville allemande, francisée. À moins qu'il ne s'agisse de Franz von Mercy, battu par Condé à Nördlingen en 1645. Mais la suite du vers confirme la première hypothèse, car Phillisbourg fut conquise en 1644.
[3122] Victoire de Condé en 1644 contre les Allemands.
[3123] Ville de la Moselle, conquise par Condé en 1644.
[3124] Ville belge.
[3125] Ville allemande.
[3126] Ville allemande conquise par Condé en 1644. Voir *Ode de Calliope*, *infra,* p. 441, où la ville est citée.
[3127] Ville allemande.
[3128] Cette épître n'est peut-être pas de Sarasin mais explique la suivante. C'est peut-être le duc d'Enghien qui l'a rédigée après sa victoire à Fribourg (3 août 1644) et à Philipsbourg (10 septembre). En décembre, avec sa mère et ses cousins, l'abbé de Meymac, le comte de Brion (frère de l'abbé), et d'autres personnes, le duc d'Enghien se reposait à Chantilly, où il écrivit peut-être cette épître destinée à Mme de Longueville, et conservée dans les *Recueils Conrart* n° 3135, 4115 ainsi que dans le manuscrit de Besançon. Cette épître-gazette, avec ses allures de liste-pot pourri, fait songer aux gazettes burlesques de Voiture : « Les artichaux fort avancez, / Le mauvais temps nous importune, Demain sera nouvelle lune, / L'on prendra bien-tost sainct Omer, / L'on met trente vaisseaux en mer. / Nos Cannes ont fait sept Cannettes. / Dieu les préserve des Bellettes./ Veymar demande du renfort / le corbeau de Voiture est mort… », *Response pour Mademoiselle de Rambouillet, à Monsieur le Marquis de Montausier,* XCIV, *op. cit*., p. 219 à 222.
[3129] Variante, dans le manuscrit de Besançon : On dit qu'on y rira toujours.
[3130] Ce prénom de bergère désigne les belles Parisiennes. Voir la note 2168.
[3131] Condamnation publique. Remarquons la rime antithétique diadème/ anathème.

Et pour un fromage moisi
Nous abandonnons la Choisy,[3132]
Ses jeux, ses festins et sa danse,
Et toute sa magnificence,
15 Son bal n'est pour nous qu'un sabbat,
Et ses Guisards[3133] qu'un Belesbat.[3134]
Tous ses jeux, qui brûlent la ville,
Sont moins pour nous que croix et pile,[3135]
Et, malgré ses beaux entremets,
20 Vivent nos moutons de Beauvais.[3136]
Vive Meymac[3137] hors de cadence,
Et Brion[3138] quand il porte lance,
Vive le duc de Chantilly[3139]
Qui vaut bien celui de Milly,
25 Vive Arnauld[3140] qui, sans dire gare,
A laissé pour dix jours la Barre,[3141]
Vive Metz[3142] avecque Préau,[3143]
Et du Fay[3144] sous son ormeau.[3145]
Vive notre grande princesse[3146]
30 En une éternelle jeunesse ;[3147]
Et qu'un jour son petit parent[3148]
L'aime comme son père-grand ;[3149]
Vivent Julie[3150] et Bouteville[3151]
Et, par charité, Longueville.[3152]
35 Mais, à propos de sa Grandeur,

[3132] Femme du chancelier de Gaston, duc d'Orléans, et mère de l'abbé de Choisy.
[3133] Partisans du Duc de Guise dans la lutte contre Henri III, ligueur.
[3134] Henry Hurault de l'Hospital, sieur de Belesbat, frère de Mme de Choisy, homme à bonnes fortunes, surnommé le « beau ténébreux ». On avait fait sur lui un couplet : « Ah ! Que j'aime ce Bélesbat / Quoiqu'il soit un peu fat ; / Barbe à coquille, / Et long en ses discours, / Galant de ville, / et non galant de cours. »
[3135] Croix : marque, sur une pièce. Croix et pile : équivalent de pile et face. L'expression « Sont moins pour nous que croix et pile » signifie : sans importance.
[3136] Variante, dans le manuscrit de Besançon :…les moutons. Tous les vers qui précèdent font référence à des jeux mondains.
[3137] Anne de Lévis-Ventadour, abbé de Meymac : cousin germain du duc d'Enghien.
[3138] Le comte de Brion, François-Christophe de Lévis-Ventadour, est le frère de l'abbé de Meymac.
[3139] Le duc d'Enghien.
[3140] Isaac Arnaud de Corbeville.
[3141] Variante, dans le Manuscrit de Besançon : A quitté pour huit jours la Barre. La Barre : Marie Barin de la Galissonnière, veuve du Président de la Barre, qu'Arnauld épousa le 18 Janvier 1650.
[3142] Henri de Bourbon, fils d' Henri IV et de Melle d'Entragues, évêque de Metz et marquis puis duc de Verneuil.
[3143] Demoiselle de la suite de la princesse de Condé.
[3144] *Idem*.
[3145] Variante, dans le manuscrit de Besançon : …sous un ormeau.
[3146] La princesse de Condé, mère du duc d'Enghien.
[3147] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Dans une éternelle jeunesse.
[3148] Henri-Jules de Bourbon, né en 1643, fils unique du grand Condé.
[3149] Variante, dans le manuscrit de Besançon : L'aime autant que…
[3150] Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet. En 1645, elle devient Mme de Montausier, après s'être laissée courtiser pendant 14 ans.
[3151] Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville sera enlevée en mars 1645 par le marquis d'Andelot. Voir la ballade *D'enlever en amour*, *infra*, p. 363-364.
[3152] La duchesse de Longueville. Relevons l'ironie de l'expression « par charité ».

Nous souhaitons pour son honneur
Que, sans querelle ni brigue,[3153]
Vous dansiez au bal quelque gigue.[3154]

Les soins que nous prenons de vous faire part de nos divertissements et les beaux souhaits que nous faisons pour vous et pour votre belle troupe vous obligeront sans doute à nous rendre compte de tout ce qui s'est fait à Paris depuis notre absence. Et je vous assure que, quoique la rime nous ait emportés au-dessus de la raison, nous en conserverons assez pour savoir que l'on vous doit aimer au-dessus de toutes choses et préférer l'honneur de vous voir à tous les autres plaisirs.

À Monsieur le Duc et à quelques dames de ses amies[3155]

La nature a mis de grands charmes
En la vertu de quelques carmes,[3156]
Non pas des carmes déchaussés,
Mais des carmes[3157] doux et lissés,
5 Tels que l'on voit toujours les vôtres,
Et quelquefois aussi des nôtres.[3158]
Quelque paresseux que je sois,
Les ayant lus deux ou trois fois,
Il me prit tout soudain envie[3159]
10 De vous écrire qu'en ma vie
Je n'en vis de si bien tournés,
Si galamment imaginés,
Ecrits d'une si belle sorte,
Ni d'une manière aussi forte.
15 Je vous dis mon vrai sentiment,
Et le diable emporte qui ment.[3160]
Cette vérité qui me touche

[3153] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Que, sans querelle ni sans brigue.
[3154] Gigue : danse rapide.
[3155] *Nouvelles Œuvres*, deuxième partie, *Recueil Conrart*, n°4115 et manuscrit de Besançon, où le titre est le suivant : *À M. le Duc et à plusieurs Dames avec qui il était*. Cette épître répond de la part de Mme de Longueville à la précédente. Bien qu'elle ait été imprimée dans les *Nouvelles Œuvres* de Sarasin, il n'est pas sûr que Sarasin l'ait écrite. C'est en tout cas ce que nous supposons, de même que Paul Festugière. Conrart l'attribue à Voiture et Lafay (dans Poésies de Voiture, volume 2, p.267), corrobore l'hypothèse selon laquelle Voiture en serait l'auteur. Cette épître se veut, par ailleurs, un commentaire sincère (« Le diable emporte qui ment ») de la précédente : qualité des vers, registre, rimes… Texte sur un texte, texte sur le texte, il se commente aussi en s'écrivant (v 54) et, comme souvent dans les épîtres de Sarasin, fait référence au contexte et à l'aspect concret de l'échange épistolaire (voir les derniers vers.)
[3156] La rime charmes et carmes fait rimer deux mots de la même étymologie. Voir la note suivante.
[3157] Jeu de mots : les carmes (du mont Carmel, en Syrie, habité par le prophète Elie) est un ordre religieux, appartenant à la catégorie des ordres mendiants. Les religieux furent appelés « déchaussés » suite à la Réforme de Sainte Thérèse d'Avila en 1562, dont une des conséquences fut, pour les carmes, le port de sandales. Les carmes « doux et lisses » sont des vers (du latin *carmen*).
Variante, dans le manuscrit de Besançon : de carmes.
[3158] Variante, dans le *Recueil Conrart*, et dans le manuscrit de Besançon: Et quelquefois aussi les nôtres.
[3159] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4115 : Il m'a pris…
[3160] Variante, dans le manuscrit de Besançon et le *Recueil Conrart* n°4115: Mais le diable…

Est en mon coeur comme en ma bouche,
Qui pour rien ne vous mentirait,
20 Car le diable m'emporterait.
Vos beaux vers et votre poésie[3161]
M'ont donné de la jalousie,
Et l'on ne verrait rien de mieux
S'ils étaient moins injurieux ;
25 Mais votre veine poétique
Est tant soit peu trop satirique.
Passe pour mépriser Paris
Et vous moquer de vos Chloris,[3162]
Quoique quelqu'une des moins douces[3163]
30 Vous en fera mordre les pouces.
Encore n'est-ce pas un grand mal
De vous railler de notre bal.
Mais vous moquer des diadèmes
Et mépriser les anathèmes,[3164]
35 Qu'en diraient le pape et le roi ?[3165]
Vous étiez folles, sur ma foi,
Et peut-être même enragées,
Quand vos rimes furent rangées.[3166]
Puis, aller avec la Choisy[3167]
40 Rimer en fromage moisy,[3168]
C'est parler d'étrange manière
Et fort mal d'une chancelière,
Chancelière dont les festins
Sont de plus de deux cents bassins.[3169]
45 Encor, pour faire moins d'outrage,
Si vous eussiez dit un fromage
De Milan ou de Roquefort,
Car pour moi je les aime fort,
Ou quelque fromage d'Auvergne
50 Comme vous en donne La Vergne,[3170]
Ou bien même un fromage mou,
Le discours eût été plus dou.[3171]
La rime est fâcheuse et diablesse ;
Pardonnez-moi si j'ôte l'esse,[3172]

[3161] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Vos vers et votre poésie.
[3162] Variante, *op.cit*. : …de nos Chloris
[3163] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4115 : …des plus douces. Allusion peut-être à Melle du Vigean.
[3164] Echo à l'épître précédente.
[3165] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Qu'en diront…
[3166] Variante, *op.cit*.: quand ces rimes…
[3167] Voir note n° 3132.
[3168] Orthographe pour la rime. Variante, dans le manuscrit de Besançon : Rimer un…
[3169] Bassin : plat creux.
[3170] Variante, dans le manuscrit de Besançon et le *Recueil Conrart* n°4115 : Comme nous en donne. La Vergne : père de Mme de La Fayette (Melle de la Vergne)
[3171] Rime pour l'œil.
[3172] Ces deux derniers vers sont inversés dans le manuscrit de Besançon. Cette manière de commenter le poème en train de s'écrire est héritée de Voiture : « Moi, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago / La rime en sera difficile », in *Estrenes de quatre animaux, op. cit*. p. 209.

55 Et puis, je n'ai pas le loisir
D'être longtemps à les choisir.
Mais vous, ce qui fait votre crime,
Vous ne pouviez manquer de rime ;
Car vous pouviez avec Choisy
60 Rimer joliment Cramoisy,[3173]
Noisy[3174], Croissy,[3175] qui pouvait faire
Un meilleur sens, et moins déplaire.
On doit traiter avec honneur
La chancelière de Monsieur,
65 Car, outre que c'est un beau titre,
Cette dame a voix au chapitre,[3176]
Mais savez-vous bien quelle voix
Qui se fait ouïr mieux que trois ?
Et que vous avait fait son frère,[3177]
70 Si bon, si doux, si débonnaire
Qu'on le prendrait pour un mouton,
N'était qu'il a barbe au menton,
Barbe noire, barbe à coquille ?[3178]
Pourquoi faut-il que l'on le pille ?
75 Tout cela m'a fort déplu. Mais
J'aime vos moutons de Beauvais,
Et vos Meymacs hors de cadences,
Et vos Brions qui portent lances,[3179]
Et Julie au cœur endurci,[3180]
80 Et j'aime Bouteville aussi,
Et ne suis pas le seul qui l'aime,[3181]
Maintes gens d'honneur font de même.
J'aime aussi ce qu'on dit d'Arnauld,
Le pirouetteur sans défaut ;[3182]
85 Et l'infante[3183], sa douce amie,

[3173] Célèbre imprimeur qui fut le premier directeur de l'imprimerie du Louvre fondée par le cardinal de Richelieu.
[3174] Commune française, dans l'actuel département de la Seine-Saint Denis. Noisy-le-roi, où séjourna Mme de Longueville pendant sa grossesse, aux environs de Saint Germain en Laye, dans une maison appartenant à l'archevêque de Paris, où se tinrent des conciliabules subversifs rassemblant les dirigeants de la future fronde parlementaire.
[3175] Commune française, dans l'actuel département des Yvelines.
[3176] Variante, dans le manuscrit de Besançon : en chapitre.
[3177] Belesbat.
[3178] « Barbe à coquille » : l'expression est dans une chanson sur Belesbat citée dans les *Historiettes.* L'origine de cette expression est mystérieuse. Est-ce une allusion aux coquilles à boulet, terme d'artillerie ? « Ce sont deux coquilles qui se joignent et se serrent ensemble, quand on y coule le fer pour former le boulet. Cette jointure n'est pas si juste qu'il n'en sorte un peu de métal, qu'on appelle barbe, et que l'on casse pour arrondir le boulet » (Furetière) Est-ce une allusion aux barbes des coquilles saint Jacques ?
[3179] Citations de l'épître précédente. Voir notes n° 3137 et 3138.
[3180] Julie d'Angennes fit attendre quatorze ans M. de Montausier avant de l'épouser.
[3181] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4115 : Et ne suis pas le seul, si je l'aime. Manuscrit de Besançon : Et ne suis pas seul si je l'aime.
[3182] Arnauld fut aussi célèbre comme bel esprit que comme militaire, d'où le terme pirouetteur. Les pirouettes verbales , tout comme les exercices physiques, lui sont familières.

En ce lieu m'a semblé jolie.
Je trouve à dire seulement
Que dans un si grand bâtiment,
Où l'on voit tant de chambres vides,
90 Vous mettiez par ces temps humides[3184]
Faÿ la belle avec Préau[3185]
En décembre sous un ormeau.[3186]
Vraiment, les voilà bien logées[3187]
Et fort à propos ombragées.
95 Si nous les tenions en ces lieux,
Ma foi, nous les logerions mieux,
Et l'ormeau qui couvre ces belles
Serait mis dans le feu pour elles.[3188]
De plus, n'avez-vous pas failli
100 D'appeler duc de Chantilly
Un duc qu'on pourrait, pour mieux dire,[3189]
Nommer la terreur de l'Empire,[3190]
Le vaillant héros de Fribourg,[3191]
Le conquérant de Philisbourg,[3192]
105 Le renverseur de cent murailles
Et le grand seigneur de batailles ?
Une autre fois parlez-en mieux,
Et respectez nos demi-dieux.[3193]
Vous parlez avec plus d'adresse
110 De sa mère, notre maîtresse,
En qui la nature et les cieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux.
Que Dieu la conserve et lui donne,
Mais quoi ? Tout est en sa personne,
115 L'esprit, le cœur et la bonté,
Les grâces avec la beauté.
Qu'il ne fasse donc rien pour elle
Que de la garder toujours telle ;[3194]
Rien de plus ne lui souhaitons.[3195]

[3183] Ce terme, qui désigne la fille d'un roi, renvoie ici à Mme de la Barre, veuve du Président, qui peut-être, en sa qualité de Présidente, avait une haute opinion d'elle-même.
[3184] Variante, dans le manuscrit de Besançon : …par ce temps humide.
[3185] Des dames de compagnie, sans doute.
[3186] Jeu de mots, allusion à l'expression : attendre sous l'orme ou sous l'ormeau, qui signifie attendre en vain. L'ormée sera aussi en 1650 l'aile extrémiste de la fronde bordelaise, et tire son nom d'une plateforme ombragée d'ormes où se tenaient les réunions.
[3187] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Les voilà chaudement logées.
[3188] Dans ces quelques vers, Sarasin développe les connotations de l'ormeau, lieu de rendez-vous, ombrage, bois de chauffage…
[3189] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …qu'on pouvait.
[3190] Du Saint-Empire.
[3191] Condé, le « héros de Fribourg », est loué aussi dans un poème anonyme : *À Madame de Longueville, sur son voyage de Munster, élégie, in Poésies choisies*, troisième partie, Paris, de Sercy, 1665, p. 118.
[3192] Victoire du duc d'Enghien.
[3193] Comme dans les odes, le futur grand Condé est décrit comme un héros mythologique. Voir aussi les périphrases des vers 105 et 106.
[3194] Eloge de la Princesse de Condé. Voir aussi l'épître *À Melle de Bourbon*, *supra*, p. 290-292.

120 Mais revenons à nos moutons.[3196]
Au lieu d'employer tant de cire,
Tant de plumes à nous écrire,
Tant d'encre, et tant de papier,[3197]
Envoyez-nous en un quartier[3198]
125 Pour traiter la troupe troublée
De n'être pas de l'assemblée.[3199]
Saint-Simon[3200] n'y fera nul pas,
Pons ni Vigean[3201] n'y seront pas,[3202]
Ni Longueville non plus qu'elles,
130 Car on n'y priera que les belles.

Elégie. Il souhaite être dans les jardins de Sylvie[3203]

Agréables zéphyrs, dont les douces haleines
Couvraient de fleurs nos jardins et nos plaines,
Retournez des climats, où vous étiez allés,
Vers ces jardins par le froid désolés ;
5 Encor pour quelques jours Chloris vous y rappelle.
Venez, zéphyrs, Flore[3204] n'est pas si belle.
Que ne m'est-il permis de voler comme vous !
D'un tel bonheur mon cœur serait jaloux.
Mais un cruel respect s'oppose à cette envie
10 Aussi souvent que l'Amour m'en convie.
Ce fut dans les jardins que Vertumne[3205] autrefois[3206]
Soumit Pomone[3207] aux amoureuses lois,

[3195] Variante, dans le manuscrit de Besançon et le *Recueil Conrart* : Qu'elle est ; plus ne lui souhaitons.
[3196] Jeu d'écho avec les « moutons de Beauvais », évoqués au vers 76.
[3197] Variante dans le manuscrit de Besançon : Et tant d'encre et tant de papier.
[3198] Terme de mesure. Désigne un tout divisé en quatre. Le sous-entendu ici : un quartier de moutons, pour nourrir la troupe.
[3199] L'assemblée de Chantilly.
[3200] Diane-Henriette de Budes, première femme de Claude de Rouvray, duc de Saint-Simon, le père du mémorialiste.
[3201] Marthe de Vigean et sa sœur aînée Anne, Poussart de Vigean, mariée, le 1er octobre 1644, à François-Alexandre d'Albret, sire de Pons, comte de Marennes, puis remariée en décembre 1649 avec le jeune duc de Richelieu. Remariage contribuant à l'arrestation du prince de Condé.
[3202] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4115 :…n'en seront pas.
[3203] *Nouvelles Œuvres*, 1674, seconde partie, p 69. Hommage aux odes de Théophile de Viau, *La Maison de Sylvie*, évoquant les « promenoirs merveilleux » de Chantilly où soufflent les Zéphyrs, *op. cit*. p. 164-206. Dans cette élégie, où sont évoqués deux couples mythologiques, le poète se fantasme en Zéphyr et Vertumne, ayant leurs dons respectivement de voler et de se métamorphoser pour mieux séduire. *Le Temple de Cupido* de Clément Marot commence par l'évocation de ce couple amoureux, Zéphyr et Flore, *op. cit*., p. 91.
[3204] Divinité agraire d'Italie dont l'équivalent grec est la nymphe Chloris, nymphe des îles Fortunées (Canaries), aimée de Zéphyr qui l'enleva. Leur hymen est célébré au mois de mai. Voir *Le Printemps* de Botticelli et *Les Fastes* d'Ovide.
[3205] Divinité des saisons et des arbres fruitiers. Il se déguise en vieille femme pour séduire Pomone. Voir l'élégie II du livre IV des *Elégies* de Properce, in *Œuvres de Catulle, Tibulle et Properce*, traduction de la collection Panckoucke, revue par M. A. Valatour, Paris, Garnier frères, 1860, p. 414.
[3206] poème inspiré d'Ovide, *Métamorphoses*, XIV, v.623-697 et 765-771.

Lui qui pouvait toujours, effroi de la nature,
Tromper les yeux et changer de figure.[3208]
15 Car s'il tenait des blés, il semblait plus hâlé
Qu'un moisonneur que le chaud a brûlé ;
S'il portait une ligne, il avait le visage
De ces pêcheurs qui suivent le rivage ;
Il abusait les yeux de moment en moment,
20 Trouvant cents corps en un corps seulement.[3209]
Pomone, comme vous, était cruelle et belle,[3210]
Mais moins que vous belle, et bien moins cruelle.
Vertumne, comme moi, paraissait amoureux ;
Il l'était moins, mais il fut plus heureux !

Ode à Monseigneur le duc d'Anguien[3211]

Grand Duc, qui d'Amour et de Mars[3212]
Portes le cœur et le visage,
Digne qu'au trône des Césars
T'élève ton noble courage,

5 Anguien, délices de la cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Viens mêler le myrte d'Amour
À la palme de la Victoire.[3213]

Ayant fait triompher les lis[3214]

[3207] Nymphe, divinité des fruits, qui refusait les prétendants.
[3208] Allusion à la métamorphose de Vertumne, voir Ovide, *Les Métamorphoses*, XIV, p. 468 à 471.
[3209] Belle image de l'art de Sarasin, poète éclectique, brillant en « différents genres d'écrire », selon l'expression de Pellisson.
[3210] Interpellation finale, adressée à la dame de ses pensées : Sylvie ? Mme de Longueville ?
[3211] *Les Oeuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Le duc d' Enghien, après avoir gagné avec Turenne la bataille de Fribourg, revint à Paris le 20 octobre 1644, avant de repartir en Allemagne. Le thème inspira aussi Voiture : Epistre. *À Monsieur le Prince, sur son retour d'Allemagne, l'an 1645*, poème XCVI, in Voiture, Vincent, **P***oésies*, édition critique publiée par Henri Lafay, Paris, Marcel Didier, 1971, p.231, et une *Ode héroï-comique pour Monseigneur le Prince, lors duc d'Anguien, son altesse s'en retournant commander l'armée d'Allemagne, l'an 1645* de Saint-Amant. Voir Saint-Amant, *Œuvres complètes*, Paris, Jannet, 1855, p.394, où sont mentionnés également des *Vers héroïques* de Tristan l'Hermite. Comme dans L'ode *Sur la prise de Dunkerque, à Monsieur le marquis de Montausier*, il s'agit moins ici pour Sarasin de louer les exploits guerriers du duc que de célébrer la paix, (V 12) et l'amour (v 15-16), en somme le repos du guerrier. Le thème de la guerre est supplanté par la *Militia Veneris*. Cette ode est constituée de quatrains et d'octosyllabes, avec des rimes croisées. Comme dans ses autres odes, Sarasin n'use pas de l'alexandrin, le grand vers héroïque, conformément à son dessein de chanter surtout l'amour, avec son « filet de voix ».
[3212] Le duc d'Enghien, qui n'est comparé qu'à des héros ou des dieux guerriers dans l'ode *Sur la prise de Dunkerque*, est aussi associé ici à Cupidon. Cette double comparaison à Mars et Cupidon fait référence au portrait de Renaud dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse. Voir note sur Renaud, n° 3220.
[3213] Le premier poème évoque aussi le myrte, symbole d'amour, et les lauriers (ici, les palmes), symboles de victoire.
[3214] Les lys, symboles du Royaume de France.

10 Et dompté l'orgueil d'Allemagne,
Viens commencer pour ta Phyllis[3215]
Une autre sorte de campagne.[3216]

Ne crains point de montrer au jour
L'excès de l'amour qui te brûle ;
15 Ne sais-tu pas bien que l'Amour
A fait un des travaux d'Hercule ?[3217]

Toujours les héros et les dieux
Ont eu quelques amours en tête,
Jupiter même en mille lieux
20 En a fait plaisamment la bête.[3218]

Achille, beau comme le jour
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.[3219]

25 Ô dieux ! Que Renaud[3220] me plaisait !
Dieux ! Qu'Armide avait bonne grâce ![3221]
Le Tasse s'en scandalisait,[3222]
Mais je suis serviteur au Tasse.[3223]

Et nos seigneurs les Amadis,[3224]
30 Dont la cour fut si triomphante
Et qui tant joutèrent jadis,
Furent-ils jamais sans infante ?[3225]

Grand Duc, il n'y va rien du leur,
Et je le dis sans flatterie,
35 Tu les surpasses en valeur,

[3215] Le pseudonyme désigne Marthe du Vigean pour qui le duc d'Enghien fut pris d'une grande passion, au sortir d'une longue maladie. Il était marié depuis le 11 février 1641 avec Claire-Clémence de Mailly-Brézé, nièce de Richelieu. Marthe du Vigean entra au couvent des carmélites de la rue Saint-Jacques en juin 1647, sous le nom de sœur Marthe de Jésus.

[3216] Comme Properce et Tibulle, Sarasin use d'un vocabulaire épique pour évoquer l'amour, enjoignant le duc d'Enghien à la *Militia Veneris*.

[3217] Dans l'ode *Sur la prise de Dunkerque*, Condé est implicitement comparé à Hercule.

[3218] Sur les amours de Jupiter, voir aussi *Il excuse son inconstance par l'exemple des Dieux, supra,* p. 327.

[3219] Achille, qui aimait sa captive Briséis, a surtout pleuré la mort de son ami Patrocle.

[3220] Héros chrétien de *La Jérusalem délivrée*. Décrivant le duc d'Enghien dans la première strophe, Sarasin s'inspire de la description de Renaud : « Couvert de son armure, la foudre à la main, c'est le dieu des combats : s'il ôte son casque, c'est l'Amour. », voir le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, Paris, Flammarion, 1997, p. 51. Renaud est aussi un personnage du *Roland Furieux* de l'Arioste

[3221] Nièce du magicien Hidraot, magicienne musulmane, elle envoûte les héros chrétiens de *La Jérusalem délivrée.*

[3222] Armide est nommée « la perfide », *op. cit.,* p. 117.

[3223] Auteur évoqué aussi dans *les Discours familiers*.

[3224] *Amadis de Gaule*, roman de chevalerie espagnole de Garci Rodriguez de Montalvez, publié en 1508, qui inspira une tragédie lyrique à Lully et à son librettiste Quinault.

[3225] Filles de roi, amoureuses des chevaliers (comme dans Le *Cid* de Corneille)

Passe-les en galanterie.[3226]

Viens donc hardiment attaquer
Phyllis, comme tu fis Bavière ;
Tu la prendras sans y manquer,
40 Fût-elle mille fois plus fière.[3227]

Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence,
Car je crois que ton confesseur
Sera seul de ta confidence.[3228]

45 Cependant, fais qu'en deux beaux vers
La plus galante renommée
Débite par tout l'univers
Les grâces de ta bien-aimée.

Choisis quelque excellente main
50 Pour une si belle aventure,
Prends la lyre de Chapelain[3229]
Ou la guitare de Voiture.[3230]

À chanter ces fameux exploits
J'emploierais volontiers ma vie ;
55 Mais je n'ai qu'un filet de voix,[3231]
Et ne chante que pour Sylvie.[3232]

[3226] Voir aussi le vers 46. Les salons mondains, dont les poètes sont les porte-paroles ont pour tâche de civiliser les mœurs de la noblesse militaire. Voir sur ce point Alain Génetiot, *Poétique du loisir mondain*, *op. cit*., p. 116 et suivantes. Voir l'introduction pour la définition de l'amour galant.
[3227] Voir la note n° 1981 sur la *Militia veneris*.
[3228] Allusion à la discrétion du futur grand Condé, sans doute.
[3229] Sarasin évoque plus souvent la « lyre » de Malherbe, voir l'ode *Sur la prise de Dunkerque*, *infra,* p. 384-387.
[3230] La forme moderne de la guitare nous vient d'Espagne. Allusion aux séjours de Voiture en Andalousie et à son style vif, piquant, semblable à la technique musicale du *pizzicato*. Voiture évoque, dans une lettre « à madame la Princesse » : « Nos guitarres », LXXXV*, op. cit.* p. 187.
[3231] *Topos* de modestie. Sarasin y affirme ses préférences poétiques : le poème d'amour plutôt que le poème héroïque. Voir le premier poème : *Il ne peut écrire que d'amour*, *supra*, p. 191-192.
[3232] Mme de Sévigné aimait ces deux derniers vers qui font allusion à Mme de Longueville.

Stances à Thyrsis, sur la mort de sa maîtresse[3233]

Exemple de constance et de fidélité,
Qui laissera douter à la postérité
Que ce soit une histoire
Que ta parfaite amour, dont le triste flambeau,
5 Sans s'éteindre, fait gloire
De brûler constamment au-delà du tombeau,

Thyrsis,[3234] reçois ces vers, où d'un louable effort
Je mêle mes lauriers aux cyprès[3235] de la mort
De ta belle maîtresse ;
10 Apollon[3236] me l'inspire, et, d'eux seuls[3237] couronné,
Les mêle dans sa tresse,
Aimant également Cyparisse[3238] et Daphné.[3239]

Quand l'astre impérieux, qui préside à nos jours,[3240]
De ta chère Cléon[3241] voulut borner le cours,
15 Lachésis avec peine[3242]
Acheva de tourner un si noble fuseau,[3243]

[3233] *Nouvelles Œuvres*, première partie, 1674 et Poésies choisies…de Sercy, IVème partie, 1658, p. 152, avec pour titre : *À Tirsis sur la mort de sa maîtresse. Imitation des Italiens. Stances*. Ce poème est adressé à Pierre de Lalane, ami de Sarasin, Ménage et Chapelain, à l'occasion de la mort de sa femme en octobre 1644. Ménage a inséré dans ses *Poëmata,* à la page 199, une églogue de Lalane (Daphnis), dans laquelle il pleure sa femme (Amarante). Tallemant consacre à Mme de Lalane, aimable, spirituelle, belle, une historiette (Volume II, p. 565). Voir aussi les *Poèmes* de Lalane, publiés à Amsterdam en 1759. Ce poème de Sarasin ressortit tout d'abord au genre de la pastorale, de même que l'églogue de Lalane ; on retrouve ici, en effet, les noms des bergers virgiliens. Mais ce poème relève aussi du genre de la consolation, comme le poème de Malherbe *: Consolation à M. Du Périer, mais aussi Consolation à Caritée, à Cléophon, à Monsieur le Premier Président,* in *Malherbe, Œuvres poétiques, Garnier Flammarion, Paris, 1972, p. 99 à 109 et Consolation à Idalie de Tristan l'Hermite, op. cit., p. 48-49.* Cette unique consolation de Sarasin est intéressante à bien des égards. Tout d'abord pour le synchrétisme des conceptions de la mort et du culte rendu aux défunts : allusions à la fois au dualisme platonicien, aux rituels de la religion chrétienne (lumière, encens), et à certaines caractéristiques de la religion romaine (le « feu sacré », les références à « Charon », « Pluton, » à l' « Achéron », aux « mânes » etc). Par ailleurs, ce poème, nourri de lectures malherbiennes et horaciennes, est un triple éloge : éloge de la défunte, de son époux (« exemple » de constance), éloge de la poésie, capable d'immortaliser une « fameuse histoire. »

[3234] Sur Tyrsis, orthographié aussi Tircis, voir la note 2153. Dans *L'Astrée*, il est un berger, « idolâtre des morts », pleurant la défunte Cléon. Voir Honoré d'Urfé*, op. cit*., p 59.

[3235] Arbres des cimetières, symboles de deuil.

[3236] Dieu de la musique, des arts, de la poésie, de la lumière, mais aussi des amours malheureuses, Apollon est souvent mentionné par Sarasin, dès ses premiers vers.

[3237] Variante, in *Poésies choisies*…de Sercy : et ce dieu couronné.

[3238] Cyparisse, jeune homme aimé d'Apollon, souhaita mourir après avoir transpercé d'une flèche son cerf favori. Il fut transformé en cyprès. Voir *Les Métamorphoses* d'Ovide, p.324.

[3239] Voir la note n° 1828 sur les lauriers d'Apollon.

[3240] Variante, dans *Poésies choisies*… : Quand l'astre malheureux, qui présidait aux jours / De ta chère Cléon, en eut fini le cours.

[3241] Alors que Lalane nomme sa défunte femme Amarante, Sarasin l'appelle Cléon, en référence à *L'Astrée* de Honoré d'Urfé, où Tircis chante les *Stances sur la mort de Cléon*, in *L'Astrée*, Paris, Gallimard Folioclassique, 1984, p. 57.

[3242] Variante, Dans *Poésies choisies* : Là Chésis… Lachésis : une des trois Parques, divinités du Destin.

Et sa sœur inhumaine
N'y donna qu'à regret le coup de son ciseau.[3244]

Son âme, qui sut bien user de sa raison,
Ne pouvant demeurer en si belle prison,
Sans en être amoureuse,
Au point de la quitter fit d'extrêmes efforts,[3245]
Et, toute dédaigneuse,
Sortit en soupirant de cet aimable corps.[3246]

À toute affliction ton esprit fut sujet
Dès l'instant que la mort t'eut ravi cet objet ;
La fin de cette trame[3247]
Termina ton bonheur,[3248] commença ton tourment,
Et tu reçus dans l'âme
La douleur qui poussa son corps au monument.

Que ne puis-je tracer[3249] dans ces faibles écrits[3250]
Tes soupirs, tes douleurs, tes larmes et tes cris,
Et que d'un ton plus digne[3251]
Ne les puis-je chanter avec autant d'appas
Qu'on voit pousser au cygne[3252]
Ces lugubres accents qui marquent son trépas !

« Hélas ! t'écriais-tu dans le fort du malheur,[3253]
Beaux yeux, pour me combler de peine et de douleur,
Votre destin barbare
Vous a donc fait descendre [3254]aux éternelles nuits,
Et m'a laissé sans phare,[3255]
À la merci des flots, des pleurs et des ennuis !

Comme, quand l'aquilon souffle en l'avril nouveau,
Meurt et tombe une fleur sur le bord d'un ruisseau[3256]
Où l'entretenait Flore,[3257]

[3243] Variante, in *Poésies choisies*…de Sercy : Acheva le tissu de ce digne fuseau.
[3244] Le ciseau d'Atropos.
[3245] Variante, *Poésies choisies...* : de peur de la quitter.
[3246] Dualisme hérité de Platon et d'Aristote.
[3247] Sarasin file la métaphore des Parques, tissant le destin des hommes.
[3248] Variante, in *Poésies choisies* : Acheva ton espoir…
[3249] Variante, *op.cit*. : Que ne puis-je égaler par ces faibles écrits / Pour un tel accident tes larmes et tes cris, / Ou que d'un ton plus digne…
[3250] *Topos* de modestie.
[3251] Variante, dans *Poésies choisies* : Ou que…
[3252] Variante, in *Poésies choisies*…de Sercy : que sait faire le cygne. Dans l'Antiquité, le cygne est considéré comme l'oiseau des Muses. Voir les réflexions de Pierre Costar, in *Lettre XXXV, Entretiens*, édition de Cécile Tardy, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 589.
[3253] Variante, *dans Poésies choisies* : Donques t'écriais-tu… Le poète donne voix à Tyrsis.
[3254] Variante, *op.cit*. : vous a fait dévaler…
[3255] La métaphore des yeux-phares est présente aussi dans *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs, supra*, p. 227-228.
[3256] Variante, dans *Poésies choisies* : L'on voit se flétrissant mourir dans le berceau.

Ainsi, chère Cléon, l'on vous a vu sécher,
Ainsi, divine aurore,[3258]
Vous avez en naissant trouvé votre coucher.[3259]

Doncques vous n'êtes plus, beaux astres nonpareils,[3260]
50 L'univers ne pouvait admirer trois soleils[3261] ;
Mais avec vos lumières
Mille petits Amours ont éteint leur flambeau,[3262]
Et dessous vos paupières
Se sont ensevelis comme dans un tombeau.

55 Certes, en ravissant cette jeune beauté,
Destins, cruels auteurs de ma calamité
Et de mon infortune,
Vantez-vous hardiment que vous faites périr
Les trois Grâces en une,[3263]
60 Et le plus bel objet qui fût né pour mourir.[3264]

Que n'ai-je maintenant, pour vous ressusciter,[3265]
La force du héros[3266] qui put bien surmonter
La mort et son empire,
Ou bien la voix d'Orphée, à qui l'Enfer rendit,
65 Enchanté par sa lyre,
Un bien que son désir impatient perdit ![3267]

Mais, quand mon bras aurait étonné l'univers,[3268]
Et que mes volontés par mon chant et mes vers
Me deviendraient aisées,[3269]
70 Je ne pourrais, comme eux, vous sauver du trépas :
Ces deux beautés prisées,
Que Pluton[3270] leur rendit, ne vous égalaient pas.

L'Enfer n'écoute rien, et le vieillard Caron[3271]
Pour repasser les morts ne fend point d'Achéron[3272]

[3257] Variante, *op.cit*. : La jeunesse de Flore. (Déesse des fleurs et du printemps.)
[3258] Variante, *op.cit*. : Ainsi dans votre Aurore…
[3259] Cette strophe est située après le vers 60, dans *Poésies choisies*. Variante : La Parque vous a fait rencontrer son coucher. La métaphore florale est une réminiscence de Malherbe : « Et rose elle a vescu ce que vivent les roses,/ L'espace d'un matin. », *Consolation à Monsieur Du Périer, op. cit*., p. 102.
[3260] Métaphore pétrarquiste des yeux-astres.
[3261] Le soleil et ses deux yeux.
[3262] Présence de *putti,* comme dans *La Pompe funèbre* de Voiture, poème de deuil lui aussi, bien que faisant la part belle à la raillerie, contrairement à ce poème-ci.
[3263] Eloge de la beauté de la défunte. Voir aussi les vers 71-72.
[3264] Cette strophe et la précédente sont absentes de La nouvelle édition de 1674.
[3265] *Topos* de modestie.
[3266] Hercule, qui ramena Alceste des enfers. Variante, dans *Poésies choisies* : La force de Cheros.
[3267] Périphrase désignant Eurydice.
[3268] Allusion à Hercule.
[3269] Allusion à Orphée.
[3270] Dieu des Enfers.
[3271] Variante, dans *Poésies choisies* : Charon, nautonier des Enfers.

L'eau puante et terrible ;
Et puis, Pluton étant la déité de l'or,[3273]
Comment est-il possible
Qu'il voulût relâcher un si digne trésor ?[3274]

Non, non, de vous plus voir tout espoir m'est ôté.
Contentement perdu presque à peine goûté,
Adorable maîtresse,
Un sommeil éternel ferme votre bel œil,
Et la nuit qui vous presse
Vous couvre pour jamais des horreurs du cercueil.

De mon amour pourtant naît un brasier si fort
Que, malgré les rigueurs d'une éternelle mort,
J'y conserve sa flamme ;
Le fleuve de l'oubli n'en peut être vainqueur,[3275]
Et, semblable à votre âme,
Il demeure immortel au milieu de mon cœur.[3276]

Tel qu'aux bords indiens ressuscite l'oiseau[3277]
Qui fait d'un seul bûcher sa tombe et son berceau,
Que la mort ne peut prendre,
Tel renaît ce brasier dedans votre tombeau,
Et dessus votre cendre
L'Amour de mes soupirs rallume le flambeau.

Et, presque des mortels la fidèle amitié
Ne peut plus faire voir d'honneur et de pitié,
Quand un ami succombe,
Qu'en pleurant son malheur et faisant son effort,
Par une illustre tombe,
De sauver de l'oubli la mémoire du mort,

Belle ombre, pour montrer que j'aime constamment,
Je vais vous exiger un si beau monument[3278]
Que son architecture
Etonnera les yeux de la postérité,
Et qu'une sépulture
Fera voir votre gloire et ma fidélité ![3279] »

[3272] Fleuve des Enfers.
[3273] Pluton signifie en effet : le riche.
[3274] Métaphore de la défunte.
[3275] Le Léthé.
[3276] La « nuit éternelle » est vaincue par le « brasier » immortel de l'amour et l' âme « immortel(le) » de la défunte.
[3277] Le Phénix, oiseau fabuleux des déserts de Lybie et d'Ethiopie.
[3278] Le verbe « exiger », étonnant ici et modifié par Paul Festugière dans son édition, est un calque de l'expression latine. Voir la note suivante. Dans *Poésies choisies*, l'on trouve le verbe « ériger ».
[3279] Réminiscence d'Horace et du célèbre : « *Exegi monumentum aere perennius* » (J'ai achevé un monument plus durable que le bronze), « *Topos* horatien de l'immortalité du poème », selon la formule d'Alain Génetiot, *Poétique*, p. 99. Comme l'indique cette strophe et la première, le tombeau de Cléon est un double signe, un

Là finit ton discours, là tu fis commencer
110 Le superbe tombeau que l'on t'a vu dresser,
Où l'art et la matière,
Combattant pour l'honneur de le voir parfait,[3280]
D'une étrange manière
Ont tiré du discord ce merveilleux effet.

115 L'or, que fait le soleil dans sa plus grande ardeur,
Le marbre et le cristal, qui naissent de froideur,
Ce que la mer envoie,
Ce que filent les vers, ce qui ne les craint pas,
Cèdre, perles et soie,
120 Parent de leurs beautés ce logis du trépas.[3281]

Terre de voluptés et de contentements,
Asie, à quoi[3282] nommer tes vastes bâtiments
Merveilles sans exemples ?
Colosse, monument, grand mur, rare flambeau,
125 Pyramides et temples
Sont ouvrages communs au prix de ce tombeau.[3283]

Il faudrait posséder, pour parler en détail
De tous les ornements de ce riche travail,
Cette plume immortelle
130 Dont le divin Malherbe a tracé ses écrits,[3284]
Ou le pinceau d'Apelle,
Qui peignit autrefois la beauté de Cypris.[3285]

Tu n'abandonnes point ce tombeau précieux,
Où gît ce que jamais la nature et les cieux
135 Ont achevé de rare ;
Là, tu ne fais sinon que plaindre et soupirer,
Et tu croirais barbare
Qui pour te consoler t'en voudrait retirer.

La lune plusieurs fois a rempli son croissant
140 Sans qu'on t'ait vu finir un ennui [3286]si pressant,
Ni qu'aucune aventure
Ait pu te détacher encore entièrement
De cette sépulture,

---

double exemple : d'une beauté inoubliable, d'un amour fidèle. Sans compter le troisième, qui se dessine en filigrane : la gloire du poète, l'auteur de ce « monument ».

[3280] Avec le « superbe tombeau » réel rivalise le « tombeau » que le poète construit vers après vers.

[3281] *Ekphrasis*. Cette strophe essaie de donner un équivalent poétique au mausolée de Cléon.

[3282] Equivaut à : À quoi bon.

[3283] Le tombeau de Cléon est dépeint ici comme l'une des merveilles du monde.

[3284] Malherbe, qui renouvela la poésie française, l'infléchissant vers ce que l'on a nommé le classicisme, comme le montre bien Fukui, est souvent cité par Sarasin, qui rend hommage ici à son talent.

[3285] Vénus anadyomène, tableau inachevé d'Apelle, peintre de l'Antiquité.

[3286] Terme fort au XVIIème siècle.

Où l'Amour te retient par un secret aimant.

Le soleil ne luit point dessus notre horizon
Que l'on ne t'y rencontre en dévote oraison
Faisant des sacrifices ;
Tu ne saurais quitter cet objet de malheur
Ni ces pieux offices,
Et tu fais admirer ta flamme et ta douleur.

La lampe, que ton vœu donne à ce monument,
Sans s'éteindre jamais, garde éternellement
Une flamme aussi sainte
Que ce brasier sacré,[3287] duquel Rome augurait,
Par sa lumière éteinte,
Le temps que la Fortune enfin la trahirait.

C'est son feu qui t'éclaire aux offertes d'encens,[3288]
Que prennent tous les jours ces mânes[3289] innocents
De ta sainte coutume,
Où les parfums brûlés, qu'exhalent les ardeurs
De l'encenseur qui fume,
Voilent l'air d'alentour de nuages d'odeurs.

De ta fidèle amour ce sont là les effets,
Dignes qu'on les admire, et d'autant plus parfaits
Qu'en ce siècle où nous sommes
De tromper en aimant plusieurs font vanité,
Et que l'on voit peu d'hommes
Qui se puissent sauver de l'infidélité.[3290]

Certes, si la faveur, que l'on peut espérer
Des Muses que je sers, est de faire durer
Une fameuse histoire,
La tienne, que j'expose aux siècles à venir,
Fera vivre ta gloire,
Et te donnera place au dernier souvenir.[3291]

[3287] Entretenu par les Vestales.

[3288] Offerte : offre du pain et du vin, pendant la messe, avant qu'ils ne soient consacrés. « Quand on dit la messe en cérémonie, on encense les offertes » (Furetière).

[3289] Âmes des défunts.

[3290] Sarasin lui-même, dans certains poèmes, fait l'éloge de l'inconstance.

[3291] Les quinze dernières strophes sont absentes des *Nouvelles Oeuvres* de 1674. Affirmation, *in fine*, du pouvoir de la poésie. Idée horacienne de l'immortalité du poème.

Ballade d'enlever en amour[3292]
Sur l'enlèvement de Mademoiselle de Bouteville
Par Monsieur de Coligny.[3293]

1 Ce gentil joli jeu d'amours
Chacun le pratique à sa guise,
Qui par rondeaux [3294]et beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,[3295]
5 Tournoi, bal, festin, ou devise,[3296]
Pense les belles captiver :
Mais je pense, quoi qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.[3297]

C'est bien des plus merveilleux tours
10 La passeroute[3298] et la maîtrise :
Au mal d'aimer, c'est bien toujours
Une prompte et suave crise,
C'est au gâteau de friandise
De Vénus la fève trouver.[3299]
15 L'amant est fol qui ne s'avise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sais bien que les premiers jours

[3292] Sarasin équivoque certainement ici sur le terme « enlever », comme le suggère l'expression, dans l'avant-dernier vers : « quelque jeune fille en chemise ». Enlever fait référence à l'enlèvement mais sans doute aussi au fait de se dénuder. Pour le thème du vêtement soulevé et la grivoiserie, voir aussi les stances de Voiture, XIV, *Sur une Dame, dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse, à la campagne,* in *Poésies*, édition établie par Henri Lafay, Paris, 1971, p.52.

[3293] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663 et *Recueil Conrart* n° 4124. Sarasin évoque l'anecdote dans La *Pompe funèbre* de Voiture. Ce sujet a également inspiré Voiture, dans une épître à M. de Coligny (*Œuvres*, édition Ubicini, volume 2), Jules de la Mesnardienne, qui composa un rondeau : *L'enlèvement de Mademoiselle de Bouteville par Monsieur de Chastillon.* Rondeau (La Mesnardière, Jules de, *Poésies*, Paris, Antoine de Sommaville, 1656. p. 32) mais aussi Bussy Rabutin dans *Histoire amoureuse des Gaules* (Histoire de M. et de Mme de Châtillon) et Mme de Motteville dans ses *Mémoires*. Dandelot, comte de Coligny puis duc de Châtillon, épris d'une vive passion pour Melle de Montmorency-Bouteville, l'enleva, en 1645, avec son consentement et avec l'appui du duc d'Enghien et de sa sœur, dont elle était intime. Mariés à Château-Thierry, ils se réfugièrent ensuite à Stenay. Devenue Mme de Châtillon, elle séduisit M. de Nemours et, après 1649, date du décès de son mari, Condé lui-même. Elle fut l'amie, puis la rivale de Mme de Longueville. Elle épousa en 1664 le duc de Mecklembourg. Alain Génetiot voit dans ce poème un « épithalame », « purement encomiastique », mais les allusions grivoises sont aussi bien présentes. Voir *Poétique du loisir mondain*. Jean-François Castille y voit aussi un palimpseste malicieusement parodique et ironique de l'enlèvement d'Hélène. Voir sa Présentation *Jean-François Sarasin, un poète hermanvillais, op.cit*., p. 8.

[3294] Genre médiéval remis à la mode par Voiture.

[3295] « gente cointise » : belle parure. Une occurrence parmi d'autres, en ce poème, de termes médiévaux, conformément à la mode du « vieux langage ». Voir *supra*, p. 70.

[3296] Terme relatif à l'héraldique, science du blason.

[3297] Le refrain, qui fait l'éloge paradoxal de l'enlèvement, est empreint de subtile ironie.

[3298] Le passeport.

[3299] Une bonne fortune. Les termes culinaires ont des connotations sensuelles et grivoises.

Que bécasse est bridée et prise,[3300]
Elle invoque Dieu au secours
20 Et ses parents à barbe grise :
Mais si l'amant qui l'a conquise
Sait bien la rose cultiver,[3301]
Elle chante en face d'église
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Envoi

25 Prince, use toujours de mainmise,
Et te souviens, pouvant trouver
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Autre réponse faite par *** à Monseigneur le duc d'Anguien[3302]

Vous qui n'avez aucun plaisir,[3303]
Qui jouissez d'un plein loisir,[3304]
Il vous est certes bien facile
D'écrire lettres d'un haut style ;
5 Et puis, conversant tout le jour
Avec l'abbé de Ventadour,
Le grand Meymac,[3305] dont le mérite,
Comme celui du Jésuite,[3306]
Pourrait faire faire des vers
10 Aux plus grands sots de l'univers,
Il vous est bien aisé d'en faire.
Mais pour nous c'est une autre affaire.
Paris est un terrible lieu !
Pensez-vous, il faut prier Dieu,
15 Il faut faire tant de visites,
Et de grandes et de petites,
Ou bien il faut en recevoir
De ceux qu'on ne voudrait pas voir.[3307]
Ainsi qu'aujourd'hui Montataire,[3308]
20 Qui, je crois, serait nécessaire[3309]

[3300] La métaphore de la bécasse est légèrement irrévérencieuse.
[3301] Métaphore traditionnelle de la femme et de son intimité. L'on songe immédiatement à Ronsard, « Mignonne, allons voir si la rose », *op.cit.*
[3302] Cette épître (dans le *Recueil Conrart* n°4115 et dans le manuscrit de Besançon) est d'un auteur inconnu mais Sarasin y répond dans la suivante.
[3303] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Vous qui n'avez point de plaisir.
[3304] Variante, dans le Manuscrit de Besançon : Et qui jouissez d'un plein loisir.
[3305] Voir note n° 2814, au sujet de Ventadour, le « grand Meymac ».
[3306] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Avec celui du Jésuite.
[3307] Variante, dans le manuscrit de Besançon : De ceux que l'on ne voudrait point voir.
[3308] Montataire : Louis II de Madaillan Lesparre, marquis de Montataire, qui embrassa la carrière des armes auprès du duc d'Enghien. Le château de Montataire est à trois lieues de Chantilly.

À vous bien recevoir chez lui,
Nous a fait enrager d'ennui.
On se coiffe la matinée,
Et le reste de la journée,
25 Sans y penser se passe ici
À faire cela ou ceci.
Ce n'est pas qu'à des assemblées[3310]
Nous nous trouvions guère troublées ;
Mais, si nous ne sommes au bal,
30 Nous sommes au Palais-Royal ;
Et pour le regard de la fête[3311]
Que vous avez si fort en tête
Et que vous méprisez si fort,
Par ma foi, ce n'est pas à tort.
35 Car quand vous reviendriez en ville,[3312]
Amenant même Bouteville,[3313]
Vous n'iriez non plus chez Choisy[3314]
Qu'en demeurant à Chantilly ;
Car ce monsieur La Chancelière[3315]
40 Pour vous et pour nous est trop fière,
Et sa queue au double écuyer[3316]
L'empêcherait de vous prier.
C'est tout ce qu'à gens de Campagne,
Quoique gouverneur de Champagne,
45 Quoique nouveau Germanicus[3317]
Qui tant de peuples a vaincus,
Quoiqu'à cette belle princesse,
Plus divine que déesse,[3318]
Et quoiqu'à dames et seigneurs
50 Remplis de beautés et d'honneurs,
Quoiqu'à seigneurs et demoiselles,[3319]
Les uns braves, les autres belles,
Peuvent mander en leur séjour
Gens qui demeurent à la cour.
55 Adieu donc tous, tant que vous êtes.
Et pour les souhaits que vous faites,
Nous en faisons un seulement :
Que vous reveniez promptement.

[3309] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Que je crois, serait nécessaire.
[3310] Variante, *op.cit*. : Ce n'est pas que des assemblées.
[3311] Variante, *op.cit*. : Et pour ce qui est de la fête.
[3312] Variante, *op.cit*. : Car quand vous viendriez en ville…
[3313] Voir note n° 3293.
[3314] Femme du chancelier de Gaston, duc d'Orléans et mère de l'abbé de Choisy.
[3315] Variante, dans le manuscrit de Besançon. : Car de Monsieur la chancellière.
[3316] Variante, *op.cit*. : Car la queue au double écuyer.
[3317] Le gouvernement de Champagne appartenait alors au duc d'Enghien, qui le passa quatre ans plus tard au prince de Conti. Quant à Germanicus, à quoi le duc est comparé (voir aussi *infra*, *La Pompe funèbre*, p. 426-427), il s'agit d'un général romain de la famille impériale julio-claudienne (15 avant J.C.-19 après J.C.).
[3318] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Plus divine qu'une déesse.
[3319] Variante, *op.cit*. : …et damoiselles.

À Madame la duchesse de Longueville[3320]

Vous en parlez bien à votre aise
Avec vos nez chauds comme braise,
Et du milieu de vos tisons
Vous dites de belles raisons.[3321]
À voir comme chacune cause,
Tantôt en vers, tantôt en prose,
On dirait qu'en votre climat
Toutes cinq gouvernez l'Etat,
Et que nous autres, pauvres hères,
N'avons ici nulles affaires
Qu'à mettre tout notre loisir
À vous donner quelque plaisir.
Mais, pauvres dames décriées,[3322]
Qui du bal n'êtes point priées,
Et qui pourriez bien, ces jours gras,
Boire seules votre hypocras,[3323]
Sachez que, dans cette province,
On y trouve princesse et prince[3324]
Dont le mérite sans égal
Nous tient lieu du Palais-Royal ;[3325]
Qu'on rend et qu'on reçoit visite
De gens d'étoffe et de mérite ;[3326]
Que Babelon,[3327] dans son toquet,[3328]
Vaut mieux que coquette et coquet,[3329]
Et qu'en ce lieu si solitaire,
Le Messin[3330] vaut mieux Montataire ;[3331]

[3320] *Nouvelles Œuvres*, volume 2 p. 243, *Recueil Conrart* n° 3135 (avec pour titre : *À Mme de Longueville et sa troupe*), *Recueil Conrart* n° 4115 et manuscrit de Besançon. Le texte a été écrit sans doute à la fin du mois de février 1645 comme le suggère l'allusion aux jours gras. Le mardi gras de cette année-là fut le 28 février. Sarasin avait quitté Paris et Mme de Longueville pour rejoindre le duc d'Enghien à Chantilly. Dans le manuscrit de Besançon, l'épître est adressée à « Mme la duchesse de Longueville et sa troupe ». Cette épître en octosyllabes est un bel exemple du style naturel, proche de la prose, de cette esthétique de la négligence que Pierre-Antoine Mascaron, père du prédicateur apprécie dans les épîtres en vers de Boisrobert, dont il compose la préface : « une façon d'écrire aisée et naturelle », « cet air charmant et enjoué » (Voir *Les Epîtres en vers de Bois-Robert*, édition M. Cauchie, t. I, p. 29, cités par Y. Fukui, *op. cit*., p.215), qu'adoptera la Marquise de Sévigné. Dans cette épître, Sarasin fait ironiquement l'éloge de la vie à Chantilly, quoi qu'il semble regretter la vie parisienne.

[3321] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 4115 et le manuscrit de Besançon : Nous dire de belles raisons.

[3322] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Mes pauvres Dames décriées.

[3323] Boisson médiévale à base de vin sucré, dont on attribue l'invention au médecin grec Hippocrate (Vème siècle avant Jésus Christ.)

[3324] Ironie, puisqu' en ce lieu « solitaire », les visites sont rares, sinon celle de Babelon, (vers 23).

[3325] L'une des résidences du roi Louis XIII.

[3326] Ironie, comme en témoigne le vers suivant.

[3327] Nom populaire de servante bavarde (dérivé de Babel).

[3328] Toquet : toque, bonnet.

[3329] Variante, dans le Manuscrit de Besançon : Vaut mieux que coquette ou coquet…

[3330] L'évêque de Metz, Henri de Bourbon-Verneuil, fils d' Henri IV.

[3331] Variante, *op.cit.* : Le Messin vaut bien Montataire. Montataire : voir note n° 3308.

Qu'où Rambouillet[3332] fait son séjour
On ne peut vivre sans amour,
Que près d'elle on n'est point sans joie.
30 Qu'on le demande à La Moussaye,[3333]
Qui vous a tous abandonnés
Et s'est venu geler le nez,[3334]
Plutôt que d'être davantage
Avecque vous autres en cage.
35 Vous ne bougez de la maison :
Vaudrait autant être en prison.[3335]
Au moins nous avons la campagne,
Nous montons des chevaux d'Espagne,
Et nous avons un fort grand parc,
40 Où nous allons tirer à l'arc[3336]
Sur petites et grosses bêtes,
Les jours ouvriers et les fêtes.
Vous n'allez point chez la Choisy ;[3337]
Nous allons dîner à Précy,[3338]
45 Et quelquefois à la Victoire,[3339]
Pour y dire notre grimoire.[3340]
Et mesdames, crevez-moi l'œil[3341]
D'une fête comme à Verneuil ![3342]
Nous en dirions bien davantage ;[3343]
50 Mais c'est assez du voisinage,[3344]
Et les plaisirs de la saison
Nous ramènent à la maison,[3345]
Où monsieur Subtil nous fait faire
Bien mieux que Bourg-Neuf bonne chère,[3346]
55 Où nous avons plus de volants[3347]
Que vos beaux yeux n'ont de galants,
Où, par notre sorcellerie,

[3332] Julie d'Angennes.
[3333] François Goyon de Matignon, baron de la Mousaye, l'un des fidèles compagnons d'armes du duc d'Enghien. En 1650, il recevra Mme de Longueville à Stenay, dont il était gouverneur.
[3334] L'expression s'oppose au vers 2. Sarasin confronte la vie parisienne à celle de Chantilly, feignant de considérer celle-ci, ironiquement, comme un paradis.
[3335] Ironie. Sarasin adore en effet Paris et la compagnie de Mme de Longueville.
[3336] Variante, dans le manuscrit de Besançon : …tirer de l'arc.
[3337] Voir note n° 3132. Echo à l'épître *À Mme de Longueville, supra*, p. 346-348.
[3338] Précy-sur-Oise, non loin de Chantilly.
[3339] L'abbaye de la Victoire, près de Senlis, dont l'abbé était Claude Duval de Coupeauville, homme de beaucoup d'esprit.
[3340] Pour évoquer un bréviaire, Sarasin use du vocabulaire de la sorcellerie, par plaisanterie.
[3341] Expression populaire (sous-entendu : si vous ne me croyez pas).
[3342] Château de Verneuil-sur-Oise, construit par Henri IV pour Melle d'Entragues. Louis XIV l'érigea en duché-pairie (1652) pour Henri de Bourbon, évêque de Metz. À la mort de celui-ci (1682), le château passa à la famille de Bourbon-Condé.
[3343] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Nous en dirons…
[3344] Variante, *op.cit*. : Mais c'est assez de voisinage…
[3345] Variante, *op.cit*. : Nous ramènent dans la maison…
[3346] Monsieur Subtil et Monsieur Bourg-Neuf sont peut-être des cuisiniers.
[3347] Volants : jeu d'enfants.

Nous savons de quoi l'on vous prie,
Et savons aussi bien que vous
60 Ce que vous promettez à tous,
Et les embarras où vous êtes,
Faute d'adorateurs ou poètes.[3348]
Mettre ici faut la plume au croc,[3349]
Car nous allons jouer au hoc.[3350]

Myrtil ou le nautonnier. Eglogue[3351]

Sortez du frais séjour de vos grottes humides,
Nymphes de l'Océan, divines Néréides[3352] ;
Les vents sont apaisés, le ciel est azuré,
Et l'air serein partout rend le calme assuré.
5 Ecoutez ces discours que sur ces bords sauvages
Le nautonnier Myrtil,[3353] honneur de ces rivages,
De la jeune Oryllis[3354] ardemment amoureux,
Fit aux rochers moins sourds qu'il n'était malheureux.
« Des vagues et des vents si longtemps agitée
10 Ma barque aborde enfin la terre souhaitée,
Terre chère à mes yeux et le plaisant séjour
Où demeure l'objet de mon funeste amour !
Typhis[3355], garde la nef,[3356] de crainte des orages,
Et, si la nuit humide assemble des nuages,
15 Jette l'ancre en la mer, ou, si les vents du nord
Viennent troubler les flots, vogue proche du bord ;
Mais évite les bancs : ces côtes dangereuses
Aux plus vieux matelots sont souvent malheureuses.

[3348] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Faute d'orateurs ou poètes. Sarasin, non sans humour, suppose qu'on le regrette à Paris, et retourne la situation.
[3349] Expression cavalière pour prendre congé.
[3350] Jeu de carte. Voir le sonnet des proverbes, (*infra*, p. 389-390) où l'on retrouve la même rime, et la ballade *De l'argent*, (*supra*, p. 336-337), où Sarasin joue des rimes en oc.
[3351] *Nouvelles œuvres*, 1674, seconde partie, p. 70. Cette églogue est directement imitée d'un poème latin d'Hugo Grotius, *Myrtilus*, paru en 1604 et plusieurs fois réimprimé dans ses *Poëmata*. Le *Myrtil* de Sarasin est sans doute un hommage à Grotius, à l'occasion de son départ de Paris en avril 1645. Il fait partie des plus beaux textes de Sarasin, et c'est la seule églogue maritime. Après l'invocation aux Néréides, le poète donne voix au nautonier Myrtil, qui vient d'aborder « la terre souhaitée » et, assis sur un roc, près d'une grotte, laisse les commandes de son vaisseau à Typhis. Le début du poème est élégiaque : Myrtil déplore l'absence de la cruelle Oryllis, à qui il dépeint les modestes biens de pêcheur qu'il possède et les présents qu'il ramène du Levant. La tentation du suicide est effacée par la silhouette d'Oryllis. La deuxième partie du discours de Myrtil, au vers 111, fait l'éloge de la vie en mer : description merveilleuse de la vie des Néréides puis passage plus didactique sur la vie des marins, leurs occupations, l'observation des constellations notamment. Mais Myrtil n'a pas vu venir la tempête…
[3352] 50 divinités marines, filles de Nérée. Elles parcouraient les flots, montées sur des dauphins ou des chevaux marins. Certaines d'entre elles sont célèbres : Thétis, Amphitrite et Galatée.
[3353] Myrtil, orthographié Mirtil est l'amoureux d'Amaryllis (Amarilis) dans *Le Pasteur fidèle* de Guarini, où Titire est le père d'Amarilis.
[3354] Dans le poème de Grotius, la bien-aimée de Myrtil porte le nom de Cochlis.
[3355] Matelot mentionné aussi dans le *Myrtilus* de Grotius. Voir aussi Palinure dans l'ode *À M. de Chavigny*, (*supra*, p. 212) autre figure de nautonier.
[3356] Le vaisseau.

Oryllis, qu'attends-tu ? Qui te peut retenir ?
20 Pourquoi sur ces rochers, où l'on te vit venir
Seule, te dérobant de tes autres compagnes,
Regarder l'océan et ces vastes campagnes,
Ne montres-tu de loin l'aise de mon retour
Par de longs cris mêlés de plaisir et d'amour ?
25 Quel dieu t'a pu changer ? Quelle nouvelle flamme,
Absent et malheureux, m'a banni de ton âme ?
Hélas ! de ton Myrtil les Nymphes sont éprises,
Inhumaine Oryllis, et toi, tu le méprises !
Seule d'un nautonnier tu dédaignes les voeux,
30 Cruelle, et ton orgueil se moque de mes vœux !
Mais ma condition n'est pas si ravalée ;
Les dieux ont comme moi fendu l'onde salée,
Et les premiers héros conquirent la toison[3357]
Dans la nef que l'on voit briller sur l'horizon.[3358]
35 À quoi me sert d'avoir un entier équipage
Plus beau qu'aucun pêcheur en ait en cette plage ?
Plusieurs paniers de jonc et d'osier, bien plissés,
Et de tissus noueux, de rets entrelacés,
Des sennes[3359] qui jamais ne sont en vain jetées,
40 Pleines d'algues et de brou[3360] aux mailles arrêtées,
Des nasses[3361] et des dards[3362] et des filets nouveaux,
Dont le liège toujours nage dessus les eaux ?[3363]
J'oubliais à nommer une canne indienne[3364]
Où sont des crins choisis, digne qu'elle soit tienne
45 Et qu'à tes hameçons, d'appâts enveloppés,
Les poissons sous ta main soient en foule trompés.
Ne te souvient-il plus, quand, avec d'autres filles
Sur ces sables déserts amassant des coquilles,
Richesses de la mer, je te voyais souvent ?[3365]
50 Car alors, le métier de mon père suivant,
Au retour du printemps et du nouveau zéphire
Pour la première fois j'entrai dans son navire,
Si jeune, en ce temps-là, que mes bras languissants
À pousser l'aviron[3366] se trouvaient impuissants.

[3357] Jason et ses compagnons à bord de l'Argo.
[3358] La constellation « Navire Argo ».
[3359] Filets qu'on traîne sur les fonds sableux, en eau douce ou en mer.
[3360] Le brou : écorce verte de noix dont les fibres servent au cordage.
[3361] Filet ou panier en forme de cône servant à la pêche.
[3362] Matériel de pêche.
[3363] Il y a peu de descriptions concrètes dans les poèmes de Sarasin. Celle-ci a le charme d'une marine, inspirée peut-être de souvenirs d'enfance à Hermanville-sur-mer. Les termes y sont poétiques et l'on remarquera les allitérations : « Et de tissus noueux, de rets entrelacés, / Des sennes qui jamais ne sont en vain jetées », qui soulignent la légèreté et la beauté de ces filets de pêche. L'on comparera ces évocations poétiques à la simple énumération de Ménage dans *Le pêcheur ou Alexis*, idylle : « J'ai des nasses, des dards, des lignes, des filets / Des hameçons certains, d'inévitables rets. », in *Poemata*, *op. cit*, p. 157 à 164. Peut-être Sarasin s'est-il inspiré d'une description du bucolique grec Moschos, cité par Stéphane Macé, *op. cit*., p. 63 ou de Sannazar, *Ecloghe piscatoriae*, III, v 1-12, cité par Stéphane Macé, *op. cit*, p. 90.
[3364] Type de canne à pêche.
[3365] Charmante évocation de jeunes filles en fleurs au bord de la mer.

55 Ne te souvient-il plus, quand la nuit froide et sombre
Enveloppait la terre et les cieux de son ombre
Et qu'étant tout mouillé je venais de pêcher,
Que tu prenais souvent le soin de me sécher ?
Mais ne t'en repens point : Héro[3367], si renommée,
60 Voyant nager celui dont elle était aimée,
Au sortir du détroit qu'il avait traversé,
Tout humide et tout froid, l'a souvent embrassé.
Ô farouche Oryllis, sois un peu plus traitable
Et reçois les présents d'un amant misérable !
65 J'ai deux fruits indiens en vases façonnés,[3368]
Qu'un Arabe fameux m'a depuis peu donnés ;
Ce peuple les chérit et les orne, pour boire,
De beaux pieds façonnés de corail et d'ivoire.[3369]
Je te garde un oiseau qui, m'oyant tout le jour[3370]
70 Dire, j'aime Oryllis, le redit à son tour.
J'ai refusé ces dons à la jeune Elimène,[3371]
Fille du vieil Elpin[3372], quoiqu'elle eût pris la peine,
Mêlant sa douce voix à ses brillants regards,
De m'en prier longtemps par mes derniers hasards,
75 Par ceux que j'ai courus en l'un et l'autre monde,
Par Thétis[3373], par Neptune et par les dieux de l'onde.
Et certes, je devais contenter son désir,
Car son âme n'est pas insensible au plaisir.
Mais toi, rien ne te touche, ô fille impitoyable !
80 Je veux pour contenter la douleur qui m'accable
Déchirer ce bouquet du Levant[3374] apporté,
Digne d'orner la tête et d'être regretté.
En vain, pour satisfaire à ma flamme amoureuse,
J'ai pillé, dans les bois de l'Arabie heureuse,
85 L'arbrisseau de la myrrhe et celui de l'encens,[3375]
Et, joignant aux lauriers les citrons jaunissants,
J'ai tissu de mes mains une verte corbeille
Pleine de ces limons[3376] de grosseur nonpareille.
Hélas ! tout ce travail fut pris trop vainement,
90 Puisque tu prises moins les soins de ton amant
Qu'un roc ne fait les flots ou les flots les rivages,

[3366] Longue pièce de bois permettant de faire avancer le bateau.
[3367] Personnage évoqué dans le *Myrtilus* de Grotius.
[3368] Des coloquintes, sans doute. Sarasin use souvent de périphrases, plus poétiques que le mot lui-même. C'est le cas aux vers 69-70.
[3369] Esquisse d'*ekphrasis*.
[3370] Un perroquet.
[3371] Nous n'avons pas trouvé de référence probante pour ce prénom, qui désigne Jésus, « guéri par l'huile ». Au XVIIIème siècle, Elimène, princesse de Sicile, sera l'un des personnages de la tragédie anonyme *Thélamire* (1739).
[3372] Personnage de sage dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse.
[3373] Fille de Nérée.
[3374] Le Proche-Orient.
[3375] La myrrhe, symbole de mort et l'encens, symbole de la divinité du Christ, sont deux présents des rois mages au Christ. Le troisième, l'or, est ici remplacé par les citrons.
[3376] Citrons.

Et qu'enfin mes présents te semblent des outrages.
Malheureux ! à quoi bon gémir dans ces déserts ?
Ma voix et mes soupirs se perdent dans les airs,
95 Oryllis n'entend rien, et le jaloux zéphire
Emporte mes discours comme il fait mon navire.
Cruelle ! Car mes maux font voir que ton cœur l'est,
Cruelle, puisqu'enfin rien de moi ne te plaît,
Pour contenter ta haine et finir ma misère,
100 Souffre au moins que ma mort te puisse satisfaire !
Regarde en quel état ta cruauté me met ;
Tu vois ces grands écueils, j'irai sur leur sommet,
Et du lieu le plus haut et le plus près des nues
Tu me verras tomber dans les ondes chenues ;[3377]
105 La mer prendra mon nom, les nochers[3378] en ce lieu
Connaîtront mes amours. Adieu, rochers, adieu !
Me trompez-vous, mes yeux, ou bien si le visage
De la belle Oryllis brille sur ce rivage ?
Les vents ne sont-ils pas tout autour apaisés,
110 Et ces bords par les flots tranquillement baisés ?
Ici je veux m'asseoir et chanter son mérite ;
À chanter Oryllis cette grotte m'invite,
Et ces rocs sourcilleux,[3379] qui, sur l'onde avancés,
Conservent dessous eux des ombrages glacés.
115 Que te sert, Oryllis, de consumer ton âge
Dans les antres déserts qui bordent cette plage,
Et, laissant écouler le printemps de tes jours,
Près de la vieille Ellade[3380] à travailler toujours ?
Que te sert tous les soirs de voir ta main lassée
120 Achever en tombant la tâche commencée ?
Plutôt, si tu me crois, monte sur mon bateau,
Viens goûter les plaisirs de l'élément de l'eau,
Viens voir des dieux marins le grand palais humide
Fait de cristal flottant et de marbre liquide.[3381]
125 Là Thétis en riant caresse tout le jour
L'image du Soleil, attendant son retour,
Et, quand la nuit paisible étend ses sombres voiles,[3382]
Sur les flots azurés brillent d'autres étoiles ;
Ici nature a mis ce miracle fameux
130 Où la lune conduit l'océan écumeux.
Ici le vieil pilote, observant la boussole,
Voit l'amant amoureux suivre toujours le pôle ;
Pourquoi s'en étonner ? Chacun suit son plaisir ;[3383]

[3377] De « Hélas » à « chenues », le passage est répété deux fois. La métaphore des « ondes chenues » évoque l'écume des flots.
[3378] Un nocher : conducteur d'une embarcation.
[3379] Hauts, élevés.
[3380] Prénom forgé sur Elas, nom de la Grèce.
[3381] L'on trouve les mêmes vers dans *Le pêcheur ou Alexis*, idylle, de Gilles Ménage : « J'ai du grand Océan vu le palais humide / fait de cristal flottant et de marbre liquide », in *Poemata*, p. 157 à 164. Il se peut que ce soit Ménage qui fasse ici référence au *Myrtil* de Sarasin.
[3382] Virgile, *Enéide*, II, v.250-251. Voir aussi l'églogue « Daphnis… » de Sarasin, *supra*, p.244-247.

Myrtil suit Oryllis, son astre et son désir.
135 Ici les corps trompeurs des baleines pesantes
Sont pris par les pêcheurs pour des îles flottantes,
Le soufflant physitère y jette en l'air de l'eau,[3384]
Des phoques paresseux là dort le grand troupeau,
Là le pompile adroit suit la barque, et se joue[3385]
140 Tantôt devers la poupe et tantôt vers la proue.
Ici Vénus, d'Egypte en Cypre[3386] voyageant,
Dans sa conque de nacre heureusement nageant,
Semble, de mille amours et de grâces suivie,
Reprendre sur les flots une autre fois la vie ;
145 Cymodocé la voit et, se montrant à l'air,[3387]
Imprudente qu'elle est, tâche de l'égaler.
Car toujours de la mer l'injuste violence
Vers les cieux courroucés sa colère ne lance,
Et par les vents grondants en troupe déchaînés,
150 Toujours les flots bruyants ne sont pas mutinés.
Souvent dans le repos dort la mer azurée,
Et souvent le zéphir, ayant chassé Borée[3388]
Et le vent qui produit les nuages épais,
Inspire sur les flots une amoureuse paix.
155 Nos travaux sont légers sur les plaines humides
Quand le dos de la mer ne montre point de rides
Et que notre vaisseau, par le vent délaissé,
A la voile pliée et le mât abaissé.
Alors, les avirons, sous nos mains vigoureuses,
160 Luttent contre la paix des ondes paresseuses,
Ou si l'ancre, mordant dans le sable accroché,
Tient d'un câble pesant le navire attaché,
Parmi nous agissant en diverses manières,
Les uns tournent le buis en figures grossières
165 Et font, pendant le temps que dure leur loisir,
Des meubles pour l'usage ou bien pour le plaisir ;
Les autres, plus dévots, demandent à la troupe
Des dieux conservateurs qui brillent sur la poupe
Que pour nous l'Océan soit toujours apaisé
170 Et le vent favorable et le retour aisé ;
D'autres, voyant les feux de la voûte éthérée,
Tiennent les instruments dont elle est mesurée.
Les peuples Tyriens[3389], nochers ingénieux,
Les premiers sur la mer ont observé les cieux
175 Et des moindres flambeaux la grandeur et la course ;

[3383] Virgile, 2 *ème Bucolique*, v.64-65 : « *Florentem cytisum sequitur lasciva capella, / Te Corydon, o Alexi : trahit sua quemque voluptas.* »
[3384] Physétère : cétacé souffleur. (Rabelais, IV, 33.)
[3385] Pompile : poisson nommé par Ovide, *Halieutica* (1er siècle), v.101-102, poème didactique consacré à l'art de la pêche.
[3386] L'île de Chypre, d'où le surnom d'Aphrodite, Cypris, la Chypriote.
[3387] Cymodocé : néréide.
[3388] Vent du Nord.
[3389] De Syrie.

C'est d'eux que l'on connaît Artophilax[3390], et l'Ourse
Que Neptune jamais ne reçoit dans la mer,
Et cet autre Chasseur, que je ne puis nommer,
Qui sur son baudrier a trois brillantes marques
180 Et dont l'horrible aspect est funeste à nos barques. »[3391]
Hélas ! Pauvre Myrtil, tu te vois délaissé
Sur ces rocs, de l'orage et de la nuit pressé ;
Car déjà de la mer s'élève la tempête,
Et le soleil, couvert de nuages, s'apprête
185 À plonger ses rayons languissants et pâlis
Et son visage obscur dans les flots de Calis.[3392]

1646

À M. A pour M.L qui l'avait prié de lui mander de ses nouvelles[3393]

Reine des bonnes et des belles,
Qui faites naître et mourir tant d'amours,
Si de l'Amphion[3394] de nos jours
Vous voulez savoir des nouvelles :
5 Depuis votre départ, qui le met au tombeau,
Son changement est bien étrange,
Car lui, qui chantait comme un ange,
Pleure maintenant comme un veau.[3395]

Epigramme. Il lui dit qu'il l'aime[3396]

De la vertu votre âme est le séjour,
Et si semblez plus belle qu'une image,

[3390] Arctophilax : nom de la constellation du Bouvier.
[3391] Orion.
[3392] Calis : Cadix. Remarquons la fin traditionnelle de l'églogue, avec le coucher du soleil.
[3393] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Mme de Longueville avait quitté Paris le 20 Juin 1646 pour aller à Munster rejoindre le duc son mari, qui, avec d'Avaux et Servien, y représentait la France aux conférences pour la paix. Jacques Esprit faisait partie du voyage, comme en témoigne une épître de Boisrobert. (Voir le manuscrit de Besançon, folios 5 à 7). L'événement est célébré aussi par un anonyme, dans *À Madame la duchesse de Longueville sur son voyage de Munster, élégie*, in *Poésies choisies*, troisième partie, Paris, de Sercy, 1665, p. 118. Et Voiture adresse *À Monsieur d'Avaux , son ami* (LXXXIV, p. 180) des vers à la mode de Neuf-Germain.
[3394] Amphion, personnage de la mythologie grecque, poète et musicien. Il bâtit les remparts de Thèbes avec sa flûte et sa lyre. Désigne M. D'avaux.
[3395] Sarasin fait allusion à un rondeau de Voiture : « Je n'ay quasi que les os et la peau, / Trois fois par jour je pleure comme un veau », rondeau LIII, *op.cit*, p. 136. Ce vers fait écho à *La Pompe funèbre de Voiture*, (*infra*, p. 429) . Notons la rime amusante : Avaux/ veau.
[3396] *Nouvelles Œuvres*. Cette épigramme a été rebaptisée *À Mademoiselle de Moismont*, par Paul Festugière. Son titre ironique, qui annonce une déclaration d'amour, n'est en fait qu'un compliment mesuré qui peut piquer la destinataire.

Par quoi,[3397] Moismont,[3398] qui[3399] vous aime d'amour,
À mon avis ne peut faire que sage.
5 Je ne dis pas pourtant que je m'engage
À ce dessein ; j'ai moins de vanité,
Mais je dis bien que sous votre visage,
J'aime, Moismont, l'honneur et la beauté.

Epigramme sur son nom[3400]

En me voyant soupirer mon malheur
Le long du jour, triste et mélancolique,
Beaucoup de gens, fâchés de ma douleur,
M'ont dit tout haut : Quelque mouche vous pique.
5 Ils ont dit vrai, par eux mon mal s'explique
Et ne peut être en doute révoqué
Car vous devez croire la voix publique
Qui dit, Mouchy, que vous m'avez piqué.

Epigramme sur la blessure de Mars et de Cupido[3401]

Quand il fait clair et qu'on est sur un mont,
C'est le moyen d'être vu de bien loin ;
Aussi flamands trop bien aperçu l'ont,
Dont son bras est le malheureux témoin.[3402]
5 Son cœur pourtant aurait plus de besoin
D'être guéri ; car deux yeux adorables,
Qui l'ont blessé sans en prendre le soin,
L'ont envoyé parmi les incurables.[3403]

[3397] En conséquence.
[3398] Il y avait en Picardie un château de Moismont et une famille noble, de Moismont.
[3399] Celui qui.
[3400] M. de Mouchy, qui devint comte puis duc de Noailles après la mort de ses deux frères aînés (1643 et 1646). Dans cette épigramme, comme en d'autres (à M. Petit, à M. d'Avaux…) Sarasin joue sur l'homonymie et les sonorités d'un patronyme.
[3401] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Comme le titre l'indique, cette épigramme tisse un parallélisme entre les blessures de guerre et les blessures d'amour.
[3402] Au siège de Mardick (août 1646), le duc d'Enghien fut blessé au bras.
[3403] Le duc d'Enghien aimait toujours Melle du Vigean.

Ode à Monsieur Chapelain[3404]

Esprit né pour les grandes choses,
Qui chantes hautement les faits de nos guerriers,
CHAPELAIN, mêle à tes lauriers
Des guirlandes de fleurs,
5 Et comme nos pasteurs[3405]
Couronne-toi de roses.

Le lion ardent[3406] te menace,
Si tu veux travailler, de nuire à ta santé ;
Débauche ta sévérité :
10 Souvent près d'un vin frais,
Sous un ombrage épais,
Le sage a bonne grâce.

Vois sur les rives de la Seine
Languir l'herbe flétrie et les roseaux séchés,
15 Vois dormir, dans ces bois couchés,
Les moissonneurs hâlés
Qui, du soleil brûlés,
Abandonnent la plaine.

Quitte le séjour de la ville,
20 Viens goûter la fraîcheur des eaux et des vallons,
Viens entamer tous nos melons,
Et dans ce beau séjour[3407]
Passer le plus beau jour
Que la Parque te file.

[3404] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Courbé, 1656. Ce poème, avec un arrière-plan de pastorale, et qui se présente comme une ode en l'honneur de Chapelain, chante surtout les plaisirs épicuriens de l'amitié et des nourritures terrestres, auxquels Sarasin convie son ami : « Viens », « Vois »… Ce poème a été écrit du château de Saint-Cloud, propriété de Jean-François de Gondi, archevêque de Paris et oncle de Jean-François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz. Ce dernier y avait invité Sarasin et Ménage. Au vu de l'allusion au « Lion ardent », aux « melons » et aux « amours » de Ménage (Marie de Rabutin-Chantal, dont il était le précepteur et qui avait épousé le 4 août 1644 le marquis de Sévigné) nous supposons que cette ode a été écrite soit en août 1644, au moment où Ménage introduit Sarasin chez Gondi, soit en 1646, été de fortes chaleurs (vers 7). Mme de Sévigné portait alors la future Mme de Grignan, née en octobre 1646. Ménage fait aussi l'éloge du jardin de Saint-Cloud dans son « églogue », in *Poëmata*, p. 147 à 154: « Dans l'aimable contrée où les eaux de la Seine/ Du superbe Gondi vont côtoyant la plaine ». Dans son poème, Damon (Chapelain) est l'arbitre de Ménalque (Ménage) et de Lycidas (Sarasin), rivalisant en vers amébées, dans le domaine d'Apollon (Gondi). « Lycidas vit le jour en ce climat superbe/ Qui sur les rives d'Orne a vu naître Malherbe », « Depuis que Lycidas en ces aimables lieux / Servant fidèlement un de nos Demi-Dieux, / L'invincible Condé.. », « Lycidas soupirait pour la belle Phyllis ». Ménage, Sarasin et Chapelain se réunissaient fréquemment pour discuter d'Histoire, de Littérature ou de morale, comme le montrent l'églogue citée et l'ouvrage de Chapelain, *De La Lecture des vieux Romans*, ainsi que le dialogue de Sarasin : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*.

[3405] Les bergers d'Arcadie, personnages des Pastorales.

[3406] Allusion à l'été et à ses fortes chaleurs. Et peut-être à la canicule de l'été 1646. Le lion : signe zodiacal (23 juillet-22 août).

[3407] *Topos* pastoral du *locus amoenus*, fréquent chez Sarasin. On le retrouve dans l' *Ode de Calliope* (*infra*, p. 434) pour le même lieu, les jardins de Gondi.

25 L'agréable et savant Ménage,
L'honneur de sa patrie et l'honneur de nos jours,
Le cœur libre de ses amours[3408]
Qui l'avaient irrité,
Goûtant la liberté,
30 T'attend sous cet ombrage.

Inédit. Eglogue[3409]

Dans ce fameux vallon,[3410] agréable séjour
De Diane[3411], de Pan,[3412] d'Apollon[3413] et d'Amour,[3414]
Que Charles de Valois[3415] et des Princes la gloire,
Honora de son nom d'éternelle mémoire,
5 L'aimable Lycidas[3416] et l'amoureux Thyrsis,[3417]
À l'ombre des forêts étaient un jour assis,
Lycidas le mieux fait de toute la prairie,
Descendu des pasteurs de la grande Hespérie,[3418]

[3408] Ménage avait eu de tendres sentiments pour la future Mme de Sévigné à qui il enseignait le latin, l'italien, l'espagnol, avant d'être le précepteur (et amoureux platonique) de Melle de la Vergne, future Mme de La Fayette. Voir *Lettres* de Mme de Sévigné, par exemple les lettres du 19 août 1652, p. 39-40 et du 23 juin 1656, adressées à Ménage, in *Lettres*, Paris, Garnier Flammarion, 1976. Voir aussi dans *Poëmata*, p.202, *Le Pêcheur. Idylle. À la marquise de Sévigné* : « Digne objet de mes vœux », « Ecoutez les soupirs d'un pêcheur amoureux »… Le pêcheur porte le nom d'un berger des *Bucoliques* : Alexis, et sa bergère se nomme Iris. Voir aussi *Le jardinier. Idylle. À Melle de La Vergne*, *op.cit*. p 215 : « …Et de qui l'amitié fait ma joie et ma gloire ». Le poème de Sarasin lui-même conserve l'horizon de la pastorale.

[3409] Manuscrit de Besançon. Cette églogue, que nous attribuons à Sarasin, fait écho à celle de Ménage, in *Poemata*, p. 147 à 154. Voir note n° 3404. Sarasin imite les chants amoebées virgiliens des *Bucoliques*. On remarquera la proximité de cette églogue avec le théâtre, ses tirades et la stichomythie, pour les dernières répliques.

[3410] Ce « Fameux vallon » désigne les jardins de Gondi, comme dans l'églogue de Ménage, jardins où se retrouvaient Ménage, Chapelain et Sarasin. Voir Ode *À Chapelain*, *supra*, p. 375-376.

[3411] Déesse des forêt , déesse chasseresse, jumelle d'Apollon.

[3412] Honoré en Arcadie, dieu des bergers et de la fécondité de la nature sauvage.

[3413] Dieu de la beauté et de la poésie.

[3414] Cette énumération n'est pas anodine et fait référence aux différentes légendes concernant l'origine de la littérature bucolique : Colletet, Dans *Discours du Poëme bucolique*, 1656, affirme qu'Apollon aurait été le fondateur de la poésie bucolique, lorsqu'il était berger des troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. Pan, dieu des bergers , créateur de la fameuse flûte de Pan ou syrinx, (roseau en quoi se métamorphosa, pour lui échapper, la nymphe Syrinx) est aussi le créateur supposé de l'églogue. Entre autres traditions, il faut mentionner aussi les fêtes des Lacédémoniens et des Syracusains en l'honneur de Diane, ponctuées de chants bucoliques. Quant à Eros, s'il n'est pas considéré comme le fondateur de la poésie bucolique, tout au moins, il lui est fortement lié, le thème de l'amour étant l'un des thèmes de la pastorale.

[3415] Peut-être Charles de Valois-Angoulême (1573-1650) qui assista, au château de Saint-Cloud, à l'agonie de son oncle Henri III, assassiné par Jacques-Clément.

[3416] Lycidas, qui désigne Sarasin dans l'églogue de Ménage, et sans doute ici Ménage lui-même, est, dans les *Idylles* de Théocrite, un chevrier, et représente le double de l'auteur, mais aussi le dieu Apollon ou le dieu Pan. Voir Stéphane Macé, *op. cit*., p. 28-29. Lycidas est aussi un berger dans la 9ème *Bucolique* de Virgile et, dans *L'Astrée*, le frère de Céladon, et l'amoureux de Phyllis, et il n'est pas anodin qu'il désigne Sarasin (grand lecteur d'Honoré d'Urfé) dans l'églogue de Ménage.

[3417] Thyrsis est le pseudonyme, chez Sarasin, de Lalane, Charleval, ou désigne le poète lui-même. Voir aussi la note n° 2153.

Thyrsis sorti des champs où Malherbe autrefois,
10 Poussa les premiers chants de sa divine voix,[3419]
Bergers tous deux liés d'une amitié fidèle,
Et tous deux éprouvant la fortune cruelle,
Mais prétendant tous deux l'honneur de mieux chanter,
Et n'attendant qu'un tiers qui les pût écouter.[3420]
15 Quand par hasard Damon que ses grâces divines
Ont rendu l'ornement des plaines angevines,[3421]
Damon dont les beaux vers et la charmante voix,
Arrête les ruisseaux et font suivre les bois,
Conduisant ses brebis sur les rives d'Andelle,[3422]
20 Fut appelé par eux pour juger leur querelle.
Damon qui depuis peu m'a raconté ceci,[3423]
M'a dit que tour à tour ils chantèrent aussi.

Lycidas
Chloris[3424] n'a plus de soin de moi ni de ma peine
Et moi je n'en ai plus des troupeaux que je mène
25 Allez, mes chers troupeaux, autrefois trop heureux,
Tant que votre pasteur n'était point amoureux.
Je ne vous verrai plus, me reposant à l'ombre,
Etendu sur les bords d'un antre frais et sombre,
Mâcher l'herbe plus tendre en ces vallons lavés
30 Ni gravir au sommet de ces rocs élevés.
Vous n'entendrez jamais mes vers ni ma musette[3425]
Et je ne prendrai plus désormais la houlette,
Pour vous mener brouter dans ces plaisants déserts
Le fleuri chèvrefeuille et les saules…[3426]

Thyrsis
35 Phyllis[3427] a méprisé ma passion discrète.
Approuve, juste Amour, ce que je lui souhaite.
Telle qu'une génisse absente du troupeau,

[3418] La grande Hespérie désigne la contrée la plus à l'ouest de l'endroit où l'on se situe. Il s'agit tantôt de l'Italie, tantôt de l'Espagne. Ici, il est sans doute question de l'Italie. Ce détail permet de supposer qu'ici, Lycidas est le masque de Ménage, féru d'italien. À moins qu'il ne s'agisse de Jean-François de Gondi.
[3419] Ce détail assimile Thyrsis au normand Sarasin (comme son devancier Malherbe).
[3420] On reconnaît le préambule de la bucolique virgilienne : deux bergers s'apprêtent à une joute poétique, sous l'œil d'un tiers.
[3421] Damon pourrait être Chapelain, comme dans l'églogue de Ménage, mais le détail des « plaines angevines » fait songer à Ménage, né à Angers. Sur le personnage de Damon, voir les notes n°1974 et 4105.
[3422] Rivière française qui coule en Normandie et se jette dans la Seine.
[3423] Sarasin est aussi ce « je » qui retranscrit la joute poétique, rapportée par Damon. Le poète brouille les pistes, mêle les éléments biographiques, ne permettant pas une identification certaine des bergers.
[3424] Bergère de *L'Astrée* et coquette parisienne dans les poèmes de Sarasin. Voir la note n° 2168.
[3425] « Instrument à vent & à anche portatif, qui sert à faire une musique champêtre » selon le dictionnaire de Furetière. C'est l'instrument des bergers, et l'un de leurs attributs, avec la « houlette », à la rime. Du Bellay évoque aussi « le son des doulces musettes » dans *Divers Jeux rustiques et autres œuvres poétiques* (1558) Paris, Isidore Liseux, 1875, p. 2.
[3426] Adjectif illisible.
[3427] Amie de Lycidas dans *L'Astrée*, bergère, figure de l'amoureuse dans de nombreux poèmes du XVIIème siècle. Voir la note n° 1903.

Suivant par les forêts un dédaigneux taureau,
D'amour et de douleur misérable et perdue,
40 Et des pasteurs au soir vainement attendue,
Lasse, ne pouvant plus supporter ses douleurs,
Sur le bord d'un ruisseau tombée parmi les fleurs,[3428]
Du soin de retourner éloignant sa pensée,
Quoique déjà la nuit soit beaucoup avancée,
45 Que d'un semblable mal Phyllis aille mourant,
Et que ce mal d'amour me soit indifférent.

Lycidas

Dans ces noires forêts dont les routes cachées
Des malheureux amants sont toujours recherchées,[3429]
En rêvant à Choris j'ai taillé, d'un couteau,
50 L'écorce tendre encore d'un olivier nouveau[3430]
Où j'ai gravé ces mots avec un soin extrême :
Je vous aime, Chloris, à l'égal de moi-même.
Ces mots sur l'olivier croissent de jour en jour,
Et je sens avec eux croître aussi mon amour.

Thyrsis

55 Au bord de ces torrents dont les ombres plaintives
Semblent avec regret abandonner les rives
Ecrivant d'un roseau sur le sable mouvant
Son nom à la merci des ondes et du vent,
La première syllabe à peine était tracée
60 Que les flots et les vents l'ont soudain effacée.
Mais l'absence et le temps avecque leur rigueur,
Phyllis, ne te sauraient effacer de mon cœur.

Lycidas

Combien de fois, Amour, sous ces roches sauvages,
Ai-je avecque Chloris évité les orages !
65 Combien de fois, Amour, dans ces bois écartés,[3431]
Par un discours charmant, quoique déconcerté,
Chloris de même ardeur ayant l'âme blessée,
M'a-t-elle en soupirant découvert sa pensée !
Agréables Zéphyrs, qui volez en ces lieux,[3432]
70 Vous savez ces discours, allez les dire aux dieux.

[3428] Libre traduction des vers virgiliens, 86-90 dans la huitième *Bucolique* : *« Talis amor Daphnim, qualis cum fessa juvencum / per nemora atque altos quaerendo bucula lucos, / Propter aquae rivum, viridi procumbit in ulva, / Perdita, nec serae meminit decedere nocti, / Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi. »*

[3429] Réminiscence peut-être du *Promenoir des deux amants* de Tristan.

[3430] Réminiscence de *L'Astrée* et du *Roland furieux* : Céladon a gravé un madrigal sur l'écorce d'un arbre à l'attention d'Astrée. Voir *op. cit.,* p. 51. Dans *Roland furieux*, c'est Angélique qui écrit son amour pour Médor sur les troncs et sur les rochers. Voir Chant XIX, p. 411.

[3431] « Roches sauvages, » « noires forêts », « routes cachées », « bois écartés » : l'on retrouve le thème récurrent chez Sarasin du lieu reculé, du refuge.

[3432] Sarasin chante souvent l' « agréable Zéphyr ».

Thyrsis
Grands chênes qui tenez les troupeaux à l'ombrage
Défendez-les du chaud qui brûle le visage
Et vous, qui dans ces prés peints de mille couleurs
Soupirez de plaisir quand vous baisez les fleurs,
75 Cherchez partout Phyllis dont les pas les font naître.
Zéphyrs, si sur ces bords vous la voyez paraître,
Découvrez-lui le mal dont mon cœur est blessé.[3433]

Lycidas
Chloris, quand les troupeaux quittant les pâturages,
Au son des chalumeaux reviendront au village,[3434]
80 Sur le point que le jour s'en va, prêt à finir,
S'il te souvient de moi, souviens-toi de venir.

Thyrsis
Le loup fait moins de mal aux faibles bergeries
La grêle aux épis mûrs, le torrent aux prairies
Et les vents aux forêts que n'en font à mon cœur
85 De l'aimable Phyllis l'absence et la rigueur[3435]

Lycidas
Cloris se plaît bien plus aux peines que j'endure
Que les bois et les prés, les eaux et leurs murmures,
Et l'ombre des vallons ne plaisent aux pasteurs
Quand l'été brûle tout de ses fières ardeurs.

Thyrsis
90 Me donnant à Phyllis et lui donnant encore
Deux rossignols appris à réveiller l'aurore,
La jeune dédaigneuse avec un air moqueur
A reçu mon présent et dédaigné mon cœur.

Lycidas
Sur les rameaux séchés la triste tourterelle
95 Gémit pour le trépas de sa moitié fidèle.
Hélas d'un plus grand mal j'ai le cœur oppressé,
Car Chloris est vivante et je suis délaissé.

Thyrsis
Mes troupeaux autrefois, l'honneur de nos herbages,
Maigres et languissants, couvrent ces pâturages.
100 Hélas, le même amour qui causa mon souci
Va perdre les troupeaux et le pasteur aussi.[3436]

[3433] Remarquons les nombreuses apostrophes à la nature-confidente du poète-berger.

[3434] Image récurrente chez Sarrasin, inspirée de Virgile. Voir les stances *À une dame à qui l'on avait donné le nom de lionne*, *supra*, p. 209.

[3435] Libre traduction des vers 80 et 81 de la troisième *Bucolique* de Virgile : « *Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres, / Arboribus venti, nobis Amaryllidis irae*. » L'on voit comme la poésie de Sarasin déploie la phrase latine.

Lycidas
Adore seul Cloris et sois seul digne d'elle,
Si tu peux me montrer une chose plus belle.

Thyrsis
Phyllis emporterait le prix avec raison[3437]
105 Mais je ne la veux pas mettre en comparaison.

Lycidas
Si Cloris eût paru devant l'amant d'Hélène[3438]
Les trois divinités[3439] eurent[3440] perdu leur peine.

Thyrsis
Si Phyllis en ces lieux eût fait voir sa beauté,
Les trois divinités n'eussent pas contesté.

110 Cessez, leur dit Damon, de chanter davantage.
L'honneur également entre vous se partage.
Ce serait trop d'orgueil de vouloir vous juger ;
Apollon en est digne, et non pas un berger.
Vous méritez tous deux l'amour de vos bergères.
115 Mais déjà la rosée a mouillé les fougères.
Allez, entrez aux parcs, que tardez-vous, troupeaux :
Pour vous chasser des prés, Vesper[3441] quitte les eaux.[3442]

La Seine parlant à la fontaine de Forges[3443]

Vraiment, je vous trouve bien vaine
De me débaucher mes beautés,
Sous prétexte de leurs santés,[3444]

[3436] Libre traduction et déploiement des vers 100 et 101 de la troisième *Bucolique* de Virgile : *« Heu, heu ! Quam pingui macer est mihi taurus in ervo ! /Idem amor exitium est pecori pecorisque magistro. »*
[3437] Allusion à l'enjeu de la joute.
[3438] Périphrase désignant Pâris.
[3439] Héra, Athéna et Aphrodite, qui se disputent la pomme d'or envoyée par Eris, la discorde.
[3440] *Sic*.
[3441] Frère d'Atlas. Dieu du soir.
[3442] Fin traditionnelle de l'églogue avec la tombée de la nuit et le retour des troupeaux. Voir la fin de la dixième *Bucolique* : *« Ite domum saturae, venit Hesperus, ite, capellae. »*
[3443] *Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 , *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p. 294 et suivantes, manuscrit du fonds français 12680 et *Recueil Conrart* n°4124. Le manuscrit précise : *La Seine parlant à la Fontaine des Forges. Stances*. François de Boisrobert a écrit une épître sur le même thème, (épître *À M. Du Pin*, in François Le Metel de Boisrobert*, Epistres en vers II*, texte établi et présenté par Maurice Cauchie, Paris, Société des textes Français Modernes, Hachette, 1927, p. 61-65) et Jean Loret une lettre. Il s'agit de la prosopopée burlesque de la Seine, s'adressant avec mépris en nymphe de rang supérieur à la fontaine de Forges, « petite nymphe de balle ». Dans son article « Eloge du caméléon : la poétique galante de J. F. Sarasin », Dominique Bertrand souligne le contraste entre la prosopopée, ornement de la grande éloquence depuis le 16ème siècle et « l'écriture de la bagatelle », la « miniaturisation » de la Seine.

Petite nymphe de fontaine !

Savez-vous que je suis la Seine[3445]
Qui porte des bâtons flottés ;[3446]
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent être très bien frottés ?

Je sais bien que vous vous vantez
Que vous êtes eau minérale,
Et que vos rares qualités
Vous peuvent rendre ma rivale.

Mais, petite nymphe[3447] de balle,[3448]
Vous feriez bien mieux entre nous,
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire et de filer doux,[3449]

Car si quelque jour contre vous
Ma colère était débordée,[3450]
Les premiers flots de mon courroux
Vous auraient bientôt inondée.

Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en votre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.

Certes, j'en aurais du dépit ;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guérit,
Quand il les boit sans maladie.[3451]

[3444] La fontaine des Forges : dans le pays de Bray, ancienne Normandie. Le duc de Longueville, gouverneur de Normandie, était seigneur du territoire avoisinant Forges. Il concéda l'emplacement où s'élevaient la chapelle et le couvent des Capucins. La fontaine Jouvence avait trois sources ; la Reinette, la Royale, la Cardinale. En effet, Louis XIII, Anne d'Autriche et le cardinal s'y étaient rendus pour raison de santé, les eaux de Forges étant réputées pour leurs vertus médicinales. Anne d'Autriche qui était stérile aurait donné naissance à Louis XIV suite à son séjour. L'élite de la France s'y rendait au XVIIème siècle. On y festoyait.

[3445] La personnification de la Seine rappelle *La Prosopopée des cinq fleuves d'Anjou, Stances* de l'abbé de Baralis, in *Poésies choisies*, quatrième partie, Paris, de Sercy, 1658, p. 182. : « Je suis la nymphe de la Loire.. », mais aussi, dans *Les Bergeries* de Racan, « le prologue de la nymphe de Seine », voir *Théâtre du XVIIème siècle*, Paris, Gallimard, 1975, vol 1, p 293. Voir aussi *Prosopopée de la fontaine de..* de Tristan l'Hermite, *op. cit*., p. 239.

[3446] Bois qui a séjourné dans l'eau saline.

[3447] Variante, in *Recueil Conrart*, n°4124 : petite source.

[3448] Les marchandises de balle : celles qui étaient vendues dans les foires, recouvertes de foin et emballées dans une toile. L'expression « de balle » se dit des choses qu'on méprise, qui ne valent rien. Voir l'article du dictionnaire de Furetière.

[3449] Variante, in *Poésies choisies de Messieurs Corneille, Benserade et alii*, Ière partie, Paris, de Sercy, 1653, p. 292-295 : De vous taire et de couler doux.

[3450] Métaphore de la crue.

[3451] Voir note n°3444 sur le bienfait de l'eau de Forges. La nymphe de Seine soupçonne la « petite nymphe de balle » d'imposture.

Ô la cure heureuse et hardie
De remettre un homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie,
Il ne s'est jamais mal porté ![3452]

Ceux qui conseillent qu'en été
De vos eaux on fasse carousse,[3453]
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais médecins d'eau douce.[3454]

Si jamais le destin[3455] les pousse
À se baigner vers Charenton,[3456]
Ils n'en reviendront point en housse,[3457]
Ils iront boire chez Pluton.[3458]

Holà Seine, me dira-t-on,
Pourquoi faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses ?

À quoi bon toutes ces grimaces ?
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes grâces
La fontaine y satisfera.

Elle y satisfera, fera[3459],
C'est faire en sage politique,
Neptune l'en estimera[3460]
Comme une source pacifique.

Nymphe, je veux donc sans réplique
Que l'on me rende promptement
La divine Mélancolique,[3461]
Qui de mes bords est l'ornement.

Phyllis[3462] est son nom de roman,
Je souhaite encore avec elle

[3452] Exclamation ironique et critique en filigrane de la médecine.
[3453] Faire carousse : s'enivrer.
[3454] Les médecins sont englobés dans le mépris de la nymphe de Seine envers la fontaine de Forges.
[3455] Variante, *Recueil Conrart*, n°4124 : Si le démon.
[3456] Commune d'Ile-de-France à la confluence de la Seine et de la Marne.
[3457] revenir en housse : revenir à cheval. La housse : la selle.
[3458] Dieu des Enfers.
[3459] Var. dans le *Recueil Conrart* : Elle y suffira, si fera et dans le manuscrit du fonds français : Elle y satisfera, si fera.
[3460] Var. *Recueil Conrart* : Neptune même la louera. Et dans le manuscrit du fonds français : Et Neptune la louera.
Var. *Poésies choisies de Sercy*, Ière partie : Et Neptune la chérira.
[3461] Périphrase désignant Phyllis. La harangue de la nymphe de Seine se transforme en éloge galant. L'expression fait écho, dans *Clélie*, I, 3, à l'éloge de l'amante mélancolique, édition folio classique, p. 122 à 129.
[3462] S'agit-il de Mme de Motteville ? Voir la note n° 1903.

Calliste,[3463] objet rare et charmant,
60 Sa compagne chère et fidèle.

Mais vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte et mainte Demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.

65 Ainsi je vous en vais parler,
Vous pourriez prendre le change,[3464]
Et puis je les veux régaler
En passant d'un mot de louange.

Leur haleine est de fleur d'orange,
70 Leur teint de roses et de lys.[3465]
Calliste chante mieux qu'un ange,
Mais non pas si bien que Phyllis.

Leurs esprits sont beaux et polis,
Mais leur humeur est rigoureuse
75 Pour ces gens qui font les jolis
Et jettent l'œillade amoureuse.

Calliste est fort grande rieuse,
Ses dents en sont cause, je crois ;
Phyllis est fort grande rêveuse,
80 Je ne saurais dire pourquoi.[3466]

Quand je les montrerais au doigt
Vous seraient-elles mieux connues ?
Maintenant envoyez-les moi,[3467]
Elles seront les bienvenues.

85 Ainsi puissent tomber des nues
Tant d'eaux dans vos petites eaux,
Qu'étant rivières devenues
Partout elles portent bateaux.

Que les saules et les roseaux
90 Vous servent toujours de ceinture,
Et que le doux chant des oiseaux,
Soit moins doux que votre murmure.

En attendant, je vous conjure
De prendre ces petits barbeaux,

[3463] Voir la note n°2229.
[3464] Var. Poésies choisies : car vous pourriez prendre le change. Prendre le change : se tromper.
[3465] Métaphores traditionnelles. Voir chez Voiture, élégie, *op.cit.*, p. 18 : « Son tient de lys, et sa bouche de roses ».
[3466] Variante, *in Recueil Conrart* : Et ne saurait dire pourquoi.
[3467] Variante, in *Poésies choisies*...de Sercy, Ière partie : Maintenant renvoyez-les moi.

95 Et ces brochetons, je vous jure,
J'ai regret qu'ils ne soient plus beaux.[3468]

Ce sont pour vous des fruits nouveaux ;
Je vois bien que cela vous tente,
Vous mangez peu de ces morceaux,
100 Adieu, je suis votre servante.

Ode sur la prise de Dunkerque à M. le Marquis de Montausier[3469]

Muse, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques chalumeaux
Qui flattaient nos rêveries ;
5 Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la lyre qu'en mourant
MALHERBE nous a laissée,
Célébrer le conquérant
De Dunkerque terrassée.[3470]

10 Montausier, de qui la gloire
Vole aux climats étrangers,
Toi qui pris part aux dangers
D'une si noble victoire,
Toi qu'on ne peut trop vanter,
15 Veuille me faire écouter
De ce héros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos lis aux champs de Solyme.[3471]

[3468] Don de la nymphe de Seine, en échange des belles Phyllis et Calliste.

[3469] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656.
Ce poème, en strophes et vers impairs (neuvains d'heptasyllabes) a été écrit en 1646, très peu de temps après l'événement du 11 octobre 1646, qui eut un grand retentissement : la prise de Dunkerque par le duc d'Enghien. En 1559, lors du traité du Cateau-Cambrésis, mettant fin aux guerres d'Italie, la France avait dû céder à l'Espagne la place de Dunkerque. Peut-être ce texte a-t-il été rédigé en décembre, après la mort d' Henri II de Bourbon-Condé, père du duc d'Enghien. En effet, c'est le premier poème de Sarasin où le duc est nommé « Condé ». L'ode de Sarasin fut envoyée au marquis de Montausier, qui servait comme volontaire dans l'armée du prince de Condé, avec prière de le présenter à ce dernier. Un tableau de Jean Tassel, de 1646-1647, immortalise cet exploit. Chapelain a également composé en 1646, sur le sujet, une o*de Pour Monseigneur le duc d'Anguien*, que mentionne Segrais dans son *ode À Monsieur Chapelain*, in *Poésies de Segrais*, Caen, chez Chalopin fils, 1823, p. 128. Comme le fait justement remarquer Alain Génetiot, cette ode « célèbre la victoire de Condé en 1646 dans la tradition encomiastique et héroïque, avant de célébrer le retour à la paix et au repos épicurien. », *op. cit* p. 93. Sarasin y fait l'éloge de Montausier et de Condé, décrits tous deux comme des héros, espérant que Montausier intercède pour lui auprès de Condé. Comme dans les chants épiques, les héros s'opposent de manière manichéenne à leurs ennemis, ici, les « corsaires » espagnols. Sarasin s'adresse tour à tour à la Muse, à Montausier, à leurs ennemis et à Condé.

[3470] Sarasin annonce dès la première strophe son projet de délaisser l'inspiration pastorale (« les rustiques chalumeaux ») au profit du modèle héroïque malherbien (la « lyre »).

[3471] Solyme est le nom donné à la ville de Jérusalem dans *La Jérusalem délivrée* du Tasse. L'œuvre de Sarasin contient de nombreuses réminiscences du Tasse (Voir *Rollon conquérant, supra,* p. 253-265). Par cette allusion, Montausier est comparé à un héros épique. Planter nos lis : étendre le Royaume de France. Jérusalem

Enfin, retraite superbe
De corsaires furieux, [3472]
Le plus grand des demi-dieux[3473]
Renverse tes murs sous l'herbe,
Tes portes de toutes parts
Reçoivent ses étendarts,
Et du plus haut de la dune
Nous voyons ce jeune Mars
Oter les fers à Neptune.[3474]

Des flots de Seine et de Loire
Jusqu'où la Garonne bruit
Ton peuple[3475] avait tout détruit,
Chargé de proie et de gloire ;
Tous les jours par ta valeur
S'augmentait notre douleur,
Et la fureur des orages
Etait le moindre malheur
Qui désolât nos rivages ;[3476]

Quand ce héros redoutable,
CONDE[3477], lassé de nos maux,
Voulut qu'un de ses travaux[3478]
Soumît ta force indomptable ;
Il a fini notre deuil,
Il a puni ton orgueil,
Et de ta rage étouffée,
Sur le sommet d'un écueil
Pend le glorieux trophée.

Ô Prince ! Quels sont tes charmes ![3479]
Dunkerque aime son vainqueur :
Tu triomphes de son cœur
Aussitôt que de ses armes.
Elle qui fut autrefois
L'héritage de nos rois,
Satisfaite et glorieuse,
Reprend ses premières lois
De ta main victorieuse.

---

appartenait au 17ème siècle à l'empire ottoman. Dans la mythologie, les Solymes désignent un peuple sauvage et belliqueux de l'actuelle Turquie.

[3472] Les « corsaires » : les Espagnols. Après s'être adressé à la Muse, puis à Montausier, Sarasin s'adresse à Dunkerque dans cette troisième strophe.

[3473] Le lexique encomiastique est très présent dans cette ode.

[3474] Lui ravir son trident.

[3475] Sarasin s'adresse au peuple espagnol, ainsi qu'au vers 40.

[3476] Elargissement épique.

[3477] Le poème est doublement important : il célèbre la prise de Dunkerque, et baptise celui qui était nommé dans les poèmes précédents le duc d'Anguien, de son nom de héros : Condé.

[3478] Allusion aux travaux d'Hercule, à qui implicitement est comparé Condé.

[3479] Sarasin s'adresse ici à Condé.

Ses gens, après ta victoire,
Sous tes auspices fameux
Sur l'océan écumeux
Bientôt porteront ta gloire ;
Et, tandis qu'aux nations
Publiant tes actions
Ils feront le tour du monde,
Eole et les Alcyons[3480]
Calmeront le vent et l'onde.

Leurs barques plus dangereuses
Aux pilotes de nos mers
Que le faucon dans les airs
N'est aux colombes peureuses,
Vont laisser nos matelots
Dans l'aise et dans le repos,
Et leur guerrière furie
Ne troublera que les flots
De la dernière Hespérie.[3481]

Déjà je vois cent frégates
Peintes de nos fleurs de lis
Vers les côtes de Calis[3482]
Porter ces braves pirates ;[3483]
Je les vois dessus nos bords
Exposer tous les trésors
Que l'Ibère aux Indes[3484] pille,
Et remorquer les grands corps
Des galions de Séville.

Cependant le vieux Nérée,[3485]
Apaisant les flots mutins,
PRINCE, prédit tes destins
Du haut de l'onde azurée [3486]:
Il annonce que ton bras,
Dont les coups dans les combats
Semblent des coups de tonnerre,[3487]

[3480] Eole : dieu du Vent, les Alcyons : oiseaux des mers.
[3481] La péninsule ibérique.
[3482] Cadix, souvent évoquée. Voir *Myrtil*, *supra*, p.373.
[3483] Les « braves pirates », ceux qui vont répandre la gloire de Condé, s'opposent aux « corsaires furieux ».
[3484] Les Indes espagnoles, c'est-à-dire l'Amérique. Voir *De la Guerre espagnole*, (*supra*, p.295-305) évoquant le pillage des Indes.
[3485] Dieu grec de la mer, dit « vieillard de la mer », père des Néréides. Il gardait le troupeau de phoques de Neptune. Pour esquiver les questions indiscrètes d'Héraclès qui voulait connaître la retraite des Hespérides, il se métamorphosa en eau et en feu. Héraclès dut l'enchaîner tout endormi pour qu'il consentît à parler.
[3486] Allusion à l'ode XV du livre I des *Odes* d'Horace, intitulée « Prédiction de Néreus sur la ruine de Troya » Extrait traduit par Leconte de Lisle : « …Nereus força au repos les vents rapides, afin de chanter ainsi les destinées terribles ». Alain Génetiot y voit un « pastiche ironique » de l'ode horacienne où le vieux Nérée prédisait « non le retour de la paix mais la guerre de Troie. »
[3487] Condé est comparé tour à tour à Mars, Hercule et Zeus.

Ayant mis l'Espagne bas,
90 Rendra la paix à la Terre.

Suis ces grandes destinées
Que t'ont réservé les cieux,
Va te rendre égal aux dieux
Dès tes premières années ;
95 Et quand tes puissants efforts
Au travers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Reviens planter sur nos bords
L'olive tant souhaitée.[3488]

In eximium opus summi viri Samuelis Bocharti, De Geographia Sacra[3489]

Dum, sacrae explanans ignota volumina chartae,
Docta hominum fictos pagina ridet avos[3490]
Restituitque orbi veros veteresque colonos
Et retegit cunctis quae sit origo viris,
Quam tibi conveniunt divini verba Poetae,
Quamque tuum pulchro carmine laudat opus !
Jam nova progenies caelo demittitur alto,[3491]
Auctorem rursus quae super astra feret ;
Carmine nimirum, felix Bocharte, Maronis,[3492]
Quod, te qui posset dicere, solus erat.[3493]

[3488] Symbole de paix, qui clôt le poème. Celui-ci est moins destiné à célébrer les exploits guerriers de Condé et de Montausier qu'à célébrer le retour de la paix. Même expression, chez Marot, dans le rondeau *De la paix traitée à Cambrai par trois princesses,* in *L'Adolescence clémentin*e, p. 337 et chez Scarron, dans *Reflections politiques et morales tant sur la France que sur l'Amérique, par un pauvre diable, op. cit*., p. 47 : « la Paix, d'olive couronnée »

[3489] Ce poème, rapporté par Sallengre (*Mémoires de littérature*, tome I, p. 420) était inscrit en exergue de la *Géographia Sacra* de Samuel Bochart, imprimée à Caen en 1646. Samuel Bochart (1599-1667), né à Rouen et mort à Caen, est un érudit. Sa *Géographia sacra* lui attira l'admiration de l'Europe entière. L'ouvrage se compose de deux parties, *Phaleg*, qui traite de l'origine et de la descendance des peuples nommés dans la Genèse, et *Canaan*, qui évoque les Phéniciens, leur langue, les colonies qu'ils ont fondées.

[3490] Faut-il voir dans le verbe « ridet » un discret coup de griffe de Sarasin envers les récits fictifs de la Bible (*fictos avos*) ? L'éloge du divin Poète (*divini Poetae*) atténue notre hypothèse.

[3491] Citation de la 4ème *Bucolique* de Virgile, vers 7 : Et le ciel nous envoie une race nouvelle (traduction de Paul Valéry), *op.cit*., p. 79.

[3492] On mesure la hauteur de l'éloge, sachant la passion de Sarasin pour l'œuvre virgilienne.

[3493] Tandis que, déchiffrant les pages méconnues du Livre sacré, ton docte ouvrage se rit des ancêtres fictifs des hommes, rend au monde ses vrais premiers habitants, et dévoile à tous les hommes ce qu'est leur origine, combien le Verbe du divin Poète s'accorde avec toi, et combien ton ouvrage le loue en ce beau chant ! *Déjà, du haut du ciel, une race nouvelle est envoyée* pour porter au firmament son Auteur, une seconde fois ! Par ton poème, assurément, heureux Bochart, te voilà l'égal de Virgile, parce qu'il était le seul qui pût te comparer à lui.

1646-1647

Sonnet[3494]

1 Prime, [3495] homme,[3496] reversi[3497], trictrac[3498], échecs[3499] et hoc,[3500]
Quinquenove[3501] et piquet,[3502] allez paître de l'herbe ;[3503]
Chloris[3504] ne joue à rien, si ce n'est au proverbe,[3505]
Pour vous, cartes et dés, elle vous pend au croc.[3506]

5 Salomon[3507] fit ce jeu qui vous donne le choc,[3508]
Et même en écrivit mieux que n'eût fait Malherbe.[3509]
Chloris a lu son livre, et s'en tient si superbe[3510]
Qu'elle vous prise moins qu'une plume de coq.

Quand quelqu'un la va voir, soudain elle l'invite
10 De passer à ce jeu[3511] le temps de sa visite ;
Moi qui ne le sais point,[3512] je fuis, je suis honteux.

[3494] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p. 319, *Recueil Conrart* n° 4124, et manuscrit du fonds français 12680, avec pour titre : *Sonnet sur le jeu des proverbes.* Ce sonnet en alexandrin, de type français, fait partie des poèmes grivois, tout comme la ballade *De l'argent, supra,* p. 336-337 *(* qui comporte les mêmes rimes en –oc, et l'expression évocatrice « pendre au croc »). Il y est question de nombreux jeux (dans l'énumération du premier vers notamment) dont le moindre n'est pas celui de l'Arétin (évoqué aussi dans la ballade *De l'argent*).

[3495] Jeu de cartes assez semblable au poker.

[3496] Homme, hombre : jeu de cartes où celui qui les perd doit doubler l'argent mis en jeu.

[3497] Jeu de cartes où le valet de cœur est la meilleure carte. Voir Furetière, dictionnaire universel, tome troisième. Jeu d'origine espagnole, du latin *reversus* (retourné). On y gagne en faisant le moins de levées.

[3498] Jeu de hasard très prisé au XVIIème siècle, qui se joue avec des dés et un tablier de jeu (plateau).

[3499] Lire *Les Opinions du nom et du jeu des échecs*, *op.cit*.

[3500] Jeu de cartes où six cartes « font hoc », coupent toutes les autres cartes. Voir le Dictionnaire universel de Furetière. « Cela m'est hoc », signifie : cela ne peut m'échapper.

[3501] Du latin *quinque novem*, désigne un jeu à 5 et à 9 points qui se jouait avec 2 dés.

[3502] Jeu de cartes.

[3503] Par cette expression familière, issue de la campagne, de même que l'expression « pendre au croc » du vers 4 , utilisée pour la volaille qu'on pendait au croc dans les cuisines, Sarasin nous introduit dans un univers paysan et gaulois.

[3504] Nom d'une bergère de *L'Astrée*. Voir note n° 2168.

[3505] Le jeu des proverbes est une pratique mondaine qui consiste à construire une saynète illustrative à partir d'un proverbe. Il se peut qu'ici le jeu préféré de Chloris consiste à illustrer l'expression en italique du dernier vers…

[3506] Les jeux sont comparés à des animaux au moyen de ces deux expressions « paître de l'herbe » et « pend au croc », ainsi que « prise moins qu'une plume de coq » au vers 9, exprimant le dédain dans lequel lesdits jeux sont tenus.

[3507]Roi biblique, auteur du livre des *Proverbes*.

[3508] « ce jeu qui vous donne le choc » est peut-être une allusion à « ce petit moment / d'une volupté frénétique », qu'évoque Théophile de Viau, dans une ode adressée précisément à Chloris, *op. cit*, p. 136

[3509] Malherbe a écrit des formules proverbiales dans ses poèmes, mais il est l'auteur aussi de poèmes grivois. Double allusion ici.

[3510] La lecture de Malherbe semble avoir inspiré Chloris.

[3511] Allusion grivoise au jeu de l'Arétin.

[3512] Entendre : moi qui ne connais point ce jeu.

Je pourrais bien, pourtant, sortir de cette alarme ;[3513]
Car si Chloris voulait, nous jouerions bien tous deux,
Proverbialement, à *Baisez-moi, gendarme*.[3514]

[3513] Variante, dans le manuscrit du fonds français : J'aurais pourtant de quoi sortir de cette alarme. Alarme : frayeur.

[3514] Dans les *Historiettes*, volume I, p.77, Tallemant des Réaux évoque cette anecdote : le comte du Lude aurait suggéré, en guise de devise pour un portrait d' Henri IV à Fontainebleau, où le roi, armé, est aux côtés de Mme de Beaufort qui est nue : « Baisez-moi gendarme », extrait d'une chanson. La pointe du sonnet, grivoise, humoristique, révèle ce qui avait été suggéré au fil des vers : le proverbe en question, à illustrer par une saynète, est l'expression « baisez-moi, gendarme », qui se passe de commentaire, et que le poète rêve de jouer.

1647

Orphée, églogue[3515]

Le berger Palémon, et le berger Tityre[3516]
Prenaient l'ombre et le frais du bois et du Zéphyre,[3517]
Pendant que leurs troupeaux fuyant l'ardeur du jour
Paissaient tranquillement les herbes d'alentour.[3518]
5 « Ces bois, disait Tityre, et leur épais ombrage,
Et le doux tremblement de l'herbe et du feuillage,
Et le chant des oiseaux t'invitent à chanter
Pendant que le soleil nous force à l'éviter.
Maintenant, Palémon, si tu voulais redire
10 Dessus tes chalumeaux, en faveur de Tityre,
Ce qu'au jour de Palès[3519] tu chantais sous l'ormeau,
Quand tu fus couronné des vieillards du hameau,
L'Amour infortunée, et la longue disgrâce,
Et la cruelle mort du chantre de la Thrace,[3520]
15 Tu recevrais de moi deux beaux vases en don,
Ouvrage merveilleux du grand Alcimédon.[3521]
En l'un il mit le ciel, le soleil et la lune,
Et plus bas l'océan et les flots de Neptune ;
En l'autre il mit au pied l'hiver plein de glaçons,
20 Aux côtés il grava les fleurs et les moissons,
Et fit que par dedans d'un artifice étrange,
Le vin semble couler des fruits de la vendange. »[3522]

[3515] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. On trouve quelques extraits de cette églogue dans le manuscrit de Besançon. Cette pastorale est, pour l'épisode d'Orphée, une imitation directe, presque une traduction de la fin du livre IV des *Géorgiques*, v.454-527. Elle a dû être composée juste avant le dialogue : *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux,* rédigé au mois d'août 1647, qui en cite deux vers. Au mois de mars 1647 une première représentation de l'opéra *Orfeo de Luigi Rossi (*précédée en 1607 par *l'Orfeo* de Monteverdi*)* avait eu lieu au théâtre du Palais-Royal à Paris et le 8 mai, une deuxième représentation avait été donnée pour fêter le retour de Munster de la duchesse de Longueville. Tristan l'Hermite a composé aussi en 1641 un poème « *Orphée* », in *La Lyre*, Paris-Genève, Droz, 1977. Le thème est fécond : l'on doit aussi à Conrart une *« fable d'Orphée et d'Eurydice* » (Manuscrit 902 de l'Arsenal) et à M. de Montplaisir, « *La descente d'Orphée aux Enfers* ». Voir *L'Orphée* de Tristan, 1641, inspiré de *L'Orfeo*, idylle mythologique de Marino, publiée en 1620 dans *La Sampogna*. Selon Stéphane Macé, l'opéra, en France, « prendra le relais de la poésie bucolique dans la seconde moitié du XVIIème siècle (Stéphane Macé, *L'Eden perdu. La Pastorale dans la poésie française de l'âge baroque*, Paris, Champion, 2002.)

[3516] Bergers des *Bucoliques* de Virgile.

[3517] Dieu personnifiant le vent d'Ouest.

[3518] Cet exorde, évoquant deux bergers dont l'un s'apprête à déclamer son discours, est imité de la première églogue des *Bucoliques* de Virgile, où il est question de Tityre, et que Clément Marot a traduite (voir Clément Marot*, op. cit*., p. 75). Sarasin s'inspire aussi de la troisième églogue des *Bucoliques* de Virgile, où l'on trouve le personnage de Palémon. Remarquons la beauté, la fluidité et l'harmonie de ces premiers vers aux coupes régulières et à la structure binaire. Voir aussi, sur le personnage de Tityre, la note n° 3081.

[3519] Palès, déesse des bergers et protectrice des troupeaux, est fêtée à Rome le 21 avril.

[3520] Périphrase désignant Orphée, fils d'une muse et du roi de Thrace.

[3521] Virgile, *3ème Bucolique*, v.36-42. Les vases sont les trophées de la joute poétique où se défient les bergers. Alcimédon est un berger de la 3ème *Bucolique*. C'est aussi le nom d'une tragi-comédie de Pierre Du Ryer (1632).

[3522] *Ekphrasis*, description, imitation d'une œuvre d'art, à l'égal de celles que pratique Virgile, qui décrit les coupes, l'une ornée du personnage d'Orphée. Voir la 3ème *Bucolique.*

Palémon lui répond : « Je suis prêt à chanter,
Non pour le beau présent que tu viens de vanter ;
25 Du même Alcimédon j'ai deux vases antiques[3523]
Embellis de festins et de danses rustiques ;
Mais je veux t'obéir, et d'un plus noble effort
Te redire d'Orphée et l'amour et la mort.
Ce sujet passe un peu nos Muses ordinaires
30 Et s'élève au-dessus de nos humbles bruyères :
Mais tu sais qu'autrefois Coridon[3524] en ces lieux
A chanté la grandeur des héros et des dieux. »
Lors il fit ce récit attendant la soirée
Que d'un soleil moins chaud la terre est éclairée.[3525]

*

35 Le cœur rempli de gloire et de contentement,
Eurydice vivait avecque son amant ;
Quand amassant des fleurs dans les vertes prairies[3526]
Au retour du printemps nouvellement fleuries,
Un horrible serpent rencontré sous ses pas,[3527]
40 Mit fin à ses plaisirs par un cruel trépas.
De ce triste accident les Dryades[3528] troublées,
Pour pleurer leur compagne en ces lieux assemblées,[3529]
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs ;
Les sommets de Rhodope[3530] en jetèrent des pleurs,
45 Et les bois de l'Attique,[3531] et les monts de Pangée,[3532]
Et les Gètes,[3533] et l'Hèbre[3534] en son onde affligée,
Et les rochers de Thrace eurent le sentiment
De pleurer Eurydice et plaindre son amant.[3535]
Lui sur son triste luth, d'une douce harmonie,[3536]
50 Seul tâchant d'apaiser sa douleur infinie,
Soit que l'on vit mourir ou renaître le jour,[3537]
Aux rivages déserts il chantait son amour,[3538]
Et partout où sa voix pouvait être entendue,

[3523] Virgile, *3ème Bucolique*, v.44-46.
[3524] Corydon est également un berger des *Bucoliques*.
[3525] L'enchâssement du récit d'Orphée atténue le tragique de sa destinée.
[3526] Variante, manuscrit de Besançon : « Lors qu'amassant des fleurs…
[3527] « *Immanem ante pedes hydrum moritura puella* », 4ème *Géorgique*, v.458. Variante, manuscrit de Besançon : se trouvant sous ses pas.
[3528] Les Dryades, dont Eurydice fait partie, sont les nymphes des arbres, notamment des chênes. Certaines protégeaient les pommes d'or du jardin des Héspérides.
[3529] Variante, manuscrit de Besançon : …en troupes assemblées
[3530] Montagne de Thrace.
[3531] L'Attique est la région de la Grèce qui entoure Athènes.
[3532] Massif montagneux où les Ménades mirent en pièce Orphée.
[3533] Les Gètes sont une tribu de Thrace.
[3534] L'Ebre est un fleuve de Thrace.
[3535] 4ème *Géorgique*, vers 460-463 *: « At chorus aequalis Dryadum clamore supremos / Implerunt montes ; flerunt Rhodopeiae arces, / Altaque Pangaea, et Rhesi Mavortia tellus, / Atque Getae, atque Hebrus, et Actias Orithyia. »*
[3536] Variante, manuscrit de Besançon : Pour lui, touchant son luth et par cette harmonie.
[3537] 4ème *Géorgique*, vers 466 : *« Te, veniente die, te, decedente, canebat. »*
[3538] Les vers 31 et 32 sont inversés dans le manuscrit de Besançon.

Plaignait incessamment Eurydice perdue.[3539]
55 Même ayant pénétré dans l'éternelle nuit,[3540]
Par où jusqu'aux Enfers le Ténare[3541] conduit,
Vaste commencement de cet empire horrible,
Il aborda les Morts et leur Prince terrible,[3542]
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
60 Ni les pleurs des humains n'émurent à pitié.[3543]
De sa charmante voix et de son luth forcées,[3544]
Du plus creux de l'Erèbe[3545] à l'instant ramassées,
Allaient dans le silence et dans l'obscurité[3546]
Les images des morts privés de la clarté,
65 (Comme on voit des oiseaux les troupes infinies,[3547]
Quand l'orage en hiver des monts les a bannies
Ou que Vesper[3548] aux cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les forêts[3549] et s'y cacher sans bruit)[3550]
Les hommes, les enfants et les hautaines âmes
70 Des héros, les vieillards, les filles et les femmes,
Et les jeunes garçons, dès leur printemps mourants,
Portés sur les bûchers aux yeux de leurs parents,[3551]
Que du Cocyte[3552] noir les ondes croupissantes
Et les sales roseaux et les bourbes puantes[3553]
75 Et le Styx[3554] qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.[3555]

[3539] Variante, manuscrit de Besançon : Il y plaignait sans cesse Eurydice perdue.
[3540] Variante, *op.cit*. : Etant même entré dans l'éternelle nuit.
[3541] Soupirail des Enfers.
[3542] 4ème *Géorgique*, vers 469 : *« Ingressus, Manesque adiit, regemque tremendum ».*
[3543] 4ème *Géorgique*, vers 470 : *« Nesciaque humanis precibus mansuescere corda. »*
[3544] Variante, manuscrit de Besançon : Lors de sa douce voix et de son luth forcées…
[3545] L'Erèbe est une divinité infernale, personnifiant les ténèbres.
[3546] Imitation du célèbre vers de *L'Enéide*, au chant VI, lors de la descente d'Enée aux Enfers : *« Ibant obscuri sola sub nocte per umbram. »* Admirons d'ailleurs le récit de la descente aux Enfers d'Orphée, où Sarasin rivalise avec son maître, Virgile.
[3547] Variante, manuscrit de Besançon : Autant qu'on voit d'oiseaux en troupes infinies.
[3548] Vesper ou Hespéros, frère d'Atlas : le soir.
[3549] Variante, manuscrit de Besançon : voler dans les forêts.
[3550] Reprise aussi de la comparaison virgilienne, v. 473-474 : *« Quam multa in silvis avium se millia condunt, / Vesper ubi, aut hibernus agit de montibus imber ».* Ces quatre vers, reprenant les deux vers virgiliens, sont un exemple d'amplification. Le latin condense ; le français déploie. Et Sarasin cherche un équivalent poétique aux vers virgiliens qu'il chérit.
[3551] 4ème *Géorgique*, vers 477 : *« Impositique rogis juvenes ante ora parentum ».*
[3552] Le Cocyte est un fleuve des Enfers, affluent de l'Achéron. Son nom signifie « gémissements ».
[3553] Description d'un *locus terribilis*. Voir aussi *De la Guerre espagnole*, (*supra*, p. 295-305). Sarasin est plus sobre que Tristan dans sa description des Enfers : « À côté du Ténare une large ouverture / Vomit incessamment une fumée obscure ; / Et cette Grotte assise en ces affreux déserts/ Est un fameux chemin pour descendre aux Enfers. Ce fut par cet endroit que cet Amant fidèle / Osa bien s'introduire en la nuit éternelle, / Et même sans frayeur, dévaler en des lieux / Où n'arriva jamais la lumière des Cieux./ Chastes et doctes Sœurs, Muses qui le suivîtes/ Et qui dans ce dessein dignement le servîtes ; / Dites-moi la façon dont il parvint là-bas, / Combien il rencontra d'obstacles sur ses pas ?/ Combien de cris sifflants et de clameurs funèbres / perçaient l'épaisse horreur de ces moites ténèbres ? Combien de noirs serpents et d'hydres furieux / De dragons et de sphynx erraient devant ses yeux, / De chimères en feu, de Scylles aboyantes / des fantômes glacés et de larves sanglantes ? », *La Lyre, op. cit*, p. 154.
[3554] Fille d'Erèbe, et de Nyx, le Styx est l'un des fleuves des Enfers dans la mythologie grecque.

On dit que ces manoirs, et ces gouffres horribles[3556]
Aux traits de la pitié se montrèrent sensibles.
Les filles de la nuit[3557] avec étonnement
80 Firent de leurs serpents cesser le sifflement,
Le chien qui de ses cris bat ces rives désertes,
Retint près d'aboyer ses trois gueules ouvertes ;[3558]
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,
Et d'un peu de repos Ixion se flatta.[3559]
85 Et déjà retournant de ces demeures sombres,[3560]
Dont les monstres affreux qui tourmentent les ombres
Et les torrents de flamme empêchent le retour,
Ayant tout surmonté par un excès d'amour,
Il ramenait au monde Eurydice perdue,
90 Qu'à ses douces chansons l'Enfer avait rendue,
Forcé par un décret du Tyran de ces lieux[3561]
À ne la point revoir qu'il ne revît les cieux.
Quand tout soudainement une ardeur insensée,
De ce peu sage amant occupa la pensée,
95 Bien digne du pardon, qu'on devait lui donner
Si l'Enfer implacable avait su pardonner.[3562]
Il s'arrête, et déjà proche de la victoire,
Hélas, vaincu d'amour et privé de mémoire !
Sur le point de revoir la lumière des Cieux,
100 Vers sa chère Eurydice il détourne les yeux.[3563]
Lors son travail fut vain, lors sa peine soufferte
Ne fit que redoubler cette seconde perte.
Pluton sembla ravi de rompre son accord
Et rendant Eurydice au pouvoir de la mort,
105 Sur les flots de l'Averne[3564] aux mânes redoutable
Trois fois l'on entendit un murmure agréable.[3565]
« Hélas ! dit Eurydice au fort de sa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur.
D'où vient cette fureur si grande et si cruelle ?
110 Déjà le fier destin aux Enfers me rappelle,
Et le pesant sommeil, qui me ferme les yeux,

[3555] 4ème *Géorgique*, vers 478 à 480 : *« Quos circum limus niger, et deformis arundo / Cocyti, tardaque palus inamabilis unda/ Alligat, et novies Styx interfusa coercet. »*
[3556] Variante, manuscrit de Besançon : Même encore des manoirs et des gouffres horribles.
[3557] Périphrase désignant les Euménides. Voir le vers 482 des *Géorgiques*: « *caeruleosque implexae crinibus angues / Eumenides* ».
[3558] *Op.cit.,* vers 483 : « *Tenuitque inhians tria cerberus ora* ». Sarasin désigne Cerbère par une périphrase, de même que les Erynnies. La périphrase est précisément un procédé d'amplification.
[3559] *Op.cit*. vers 484 : « *Atque Ixionii vento rota constitit orbis* ». Ixion, condamné à tourner éternellement sur une roue enflammée, dans le Tartare, est souvent évoqué par Sarasin.
[3560] *Op.cit*., vers 485 : « *Jamque pedem referens, casus evaserat omnes* ».
[3561] Périphrase remplaçant Pluton.
[3562] 4ème *Géorgique*, vers 488-489 : « *Cum subita incautum dementia cepit amantem, / Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes ! »*
[3563] *Op.cit*., vers 490-491 : « *Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa / « Immemor, heu ! victusque animi, respexit. »*
[3564] Lac de Campanie qui était censé conduire aux Enfers.
[3565] 4ème *Géorgique*, vers 493 : « *Terque fragor stagnis auditis Avernis* ».

M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux.
Prends ce dernier adieu, l'obscurité plus forte
D'un tourbillon épais m'enveloppe, et m'emporte,
115 Et je tends en vain pour gages de ma foi,
Ces inutiles mains qui ne sont plus à toi. »[3566]
Elle dit, et soudain comme on voit la fumée
Disparaître à nos yeux dans les airs consumée,[3567]
Légère elle s'enfuit des yeux de son amant,
120 Et quoiqu'il embrassât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténèbres,
Qu'il y fît retentir mille plaintes funèbres,
Il ne la put revoir, et l'injuste Charon[3568]
Par trois fois le chassa des bords de l'Achéron.
125 Cependant Eurydice au pouvoir de la Parque,[3569]
Déjà froide passait dans la mortelle barque.[3570]
Qu'eût-il fait, en quel lieu se fût-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
Quels pleurs eussent ému les ombres du Ténare,[3571]
130 Et quel chant eût fléchi leur déité barbare ?[3572]
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,[3573]
À pleurer sans relâche un si cruel malheur,
Dans le triste séjour de ces roches sauvages,
Qui du fleuve Strymon[3574] enferment les rivages,
135 Repassant mille fois sous ces antres glacés,[3575]
Le funeste succès de ses malheurs passés ;
Et touchant du récit de sa longue disgrâce
Les arbres, les rochers et les monts de la Thrace,
Tel que le rossignol d'une mourante voix,
140 S'attristant solitaire au silence des bois,
Plaint ses petits perdus, quand d'une main cruelle
Le rude villageois en la saison nouvelle,
Observant les buissons qui les tenaient cachés,
Les a devant ses yeux de leur nid arrachés :
145 Ce malheureux oiseau que la douleur transporte,
Gémit incessamment sur une branche morte,

[3566] Traduction et amplification des vers 494 à 498. Dans son article « Culture antique et galanterie moderne chez Sarasin », in XVIIème siècle, n° 186, 1995, p. 39 à 48, Alain Niderst montre que Sarasin ne cherche pas l'originalité des adjectifs ni le détail pittoresque ou réaliste. Il assume le caractère conventionnel de certaines expressions : « pesant sommeil », « clarté des cieux ». Seuls comptent le rythme et l'élégance d'une langue fluide, musicale, édulcorant la cruauté du destin d'Eurydice.

[3567] 4ème *Géorgique*, vers 499 : « *Dixit, et ex oculis subito, seu fumus in auras* ».

[3568] Le célèbre nautonier des Enfers à qui il faut donner une obole pour traverser le fleuve Achéron.

[3569] La Parque qui coupe le fil des destinées : Atropos.

[3570] Remarquons la beauté de ces deux vers : allitération, rythme régulier épousant la lente traversée de la barque. Sarasin imite les hypallages doubles de L'Enéide : « *Ibant obscuri sola sub nocte* » : « Déjà froide passait dans la mortelle barque ».

[3571] Soupirail des Enfers, situé sur un promontoire de la Laconie.

[3572] Sarasin reprend les tournures interrogatives des vers 504 et 505 des *Géorgiques*.

[3573] 4ème *Géorgique*, vers 507 : *« Septem illum totos perhibent ex ordine menses ».*

[3574] Le Strymon est un dieu-fleuve grec.

[3575] 4ème *Géorgique,* vers 508-509 : *« Rupe sub aeria, deserti ad Strymonis undam / Flevisse, et gelidis hoec evolvisse sub antris. »*

Et soit que la nuit vienne, ou qu'elle cède au jour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.[3576]
Depuis jamais l'amour, ni jamais l'hyménée
150 Ne fléchirent son âme au deuil abandonnée ;
Mais fuyant les beautés dont il était pressé
Et demeurant au bord du Tanaïs[3577] glacé,
Près des monts Riphéens[3578] dont les rives désertes
De neige et de frimas en tout temps sont couvertes,
155 Il plaignait Eurydice, et ses malheurs soufferts,
Et les vaines faveurs du Tyran des enfers,[3579]
Quand des Ciconiens[3580] les femmes méprisées,
Aux fêtes de Bacchus de fureur embrasées,
Déchirèrent son corps tout percé de leurs dards,
160 Et couvrirent les champs de ses membres épars.[3581]
Alors même dans l'Hèbre où sa tête jetée[3582]
Tournoyait sur les flots rapidement portée,[3583]
Son âme s'enfuyant, d'une mourante voix
Redisait *Eurydice* une dernière fois
165 *Misérable Eurydice*, et les rives atteintes
Répondaient *Eurydice* à ses dernières plaintes. [3584]
Ainsi dit Palémon, à l'ombrage des bois,[3585]
Le rossignol se tut pour entendre sa voix ;
Le vent ne troubla plus le calme du feuillage,
170 La génisse perdit le désir de l'herbage,
Et le loup se cachant dans le fort des buissons,
Oubliant les troupeaux écouta ses chansons.[3586]

[3576] La comparaison au rossignol est amplifiée également. Voir la 4ème *Géorgique*, vers 511 à 516. Il est question de Philomèle, transformée en rossignol dans *Les Métamorphoses* d'Ovide.
[3577] Nom d'un fleuve grec.
[3578] Monts Riphées : chaîne de montagnes couvertes de neige.
[3579] Périphrase désignant Pluton.
[3580] Les Kikones ou Cicones sont une tribu dont la ville principale est Ismaros sur la côte sud de la Thrace. Cet épisode est conté par Ovide dans *Les Métamorphoses*, XI, p.350 : les femmes des Ciconiens, charmées par Orphée qui les dédaigne, se vengent en le démembrant, accomplissant le rituel bachique du *sparagmos.*
[3581] L'épisode des ménades est conté dans la 4ème *Géorgique*, des vers 520 à 525.
[3582] Variante, manuscrit de Besançon : Et lors même dans l'Hèbre…
[3583] Là où Virgile évoquait le détail horrible de la langue glacée : *« frigida lingua »*, Sarasin édulcore et poétise, soulignant le mouvement tournoyant de la tête d'Orphée.
[3584] Ces derniers vers sont une habile traduction des vers virgiliens 525 à 527, mentionnant l'appel d'Eurydice renvoyé par l'écho, et portent sans doute aussi la trace de l'élégie de Properce, I, 18, vers 25-32 et de l'idylle de Bion de Smyrne sur la mort d'Adonis : « Ah, Vénus ! Ah, Vénus ! Ton Adonis est mort !/ L'Echo repond au loin, ton Adonis est mort. », voir *Les Idylles de Bion et de Moschus* traduites de grec en vers françois avec des remarques, Paris, Chez Pierre Aubouin, Pierre Emery et Charles Clousier, 1686, p. 9.
[3585] Variante, manuscrit de Besançon : Ainsi dit Ménalcas…
[3586] La fin de l'églogue, où le lecteur retrouve les bergers de l'exorde, coïncidant souvent avec la fin du jour et le retour des troupeaux à l'étable, est imitée des I*dylles* de Théocrite et des *Bucoliques* de Virgile. À rapprocher de la fin de « Daphnis » qui se termine au contraire avec les lueurs de l'aube. Nous remarquerons aussi les adynata. (un adynaton : description d'un dérèglement des choses, hyperbole inconcevable). Variante, manuscrit de Besançon : …pour ouïr ses chansons.

Epître à Monsieur le Comte de Fiesque[3587]

Toi, que le sort encontre toi ligué
Loin de la cour aux champs a relégué,[3588]
Ami des bons, courtois et brave comte,
Qu'avec raison entre les preux on compte,[3589]
5 Issu d'un preux, qui, plus hardi que trois,
Fit une nuit belle peur aux Génois,[3590]
Non par un trait de ribleur[3591] ou jeune homme,
Mais par un fait que partout on renomme,
Et qui sans plus guerdonnait[3592] sa vertu,
10 S'il n'eût été par malheur trop vêtu :
Reçois ces vers, que t'écris pour te rendre
Humble salut ; car point ne veux prétendre
En iceux vers le tien los exalter :[3593]
Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,[3594]
15 Ton Chapelain, non pas de ta chapelle,
Mais Chapelain qui chante la Pucelle[3595]
Et pour Dunois,[3596] le grand et fier baron,
Fait résonner le clairon de Maron.[3597]
Ainsi l'entends-je, et sans doute toi-même
20 De prime abord l'as entendu de même.

[3587] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart*, n°4124. Cette épître date de la fin de l'année 1647 (voir le vers 54). Elle est adressée à Charles Léon, comte de Fiesque, petit-neveu du célèbre conspirateur, qui avait voulu se rendre maître de Gênes. (Voir le récit du Cardinal de Retz, *La Conjuration de Fiesque*, 1665). D'ailleurs Sarasin avait rencontré le Comte de Fiesque chez Jean-François Paul de Gondi (futur cardinal de Retz). D'abord ami de Mazarin, le Comte de Fiesque devient son adversaire dès le début de la régence d'Anne d'Autriche et fait partie de la Cabale des Importants. En 1643, lors de l'arrestation du duc de Beaufort, il est exilé une première fois. Mazarin cherche à se réconcilier avec lui puis l'exile une seconde fois en Normandie en juillet 1647. En effet, le comte avait accusé Mazarin d'être la cause de l'échec du siège de Lérida. Dans cette épître, Sarasin prétend jouer le « gazetier ». Après un exorde faisant l'éloge de son destinataire, il évoque la vie parisienne en usant d'une personnification burlesque. Paris y est décrit comme un jeune homme débauché, qui désole sa mère la France, et se querelle avec un garnement espagnol (allusion à la guerre de 30 ans). Dans un second temps, Sarasin fait la caricature des « muguets », et dans un troisième temps, en termes colorés et vivants, il décrit la vie théâtrale parisienne, où le théâtre français commence à peine à détrôner la Comédie italienne, la fameuse *commedia dell'arte*.

[3588] Allusion à l'exil du comte en Normandie.

[3589] Variante, dans le *Recueil Conrart* n°4124 : Qu'avec raison entre les preux je compte.

[3590] Allusion à la conspiration du 1 janvier 1547, fomentée par Jean-Louis de Fiesque, aïeul de Charles-Léon de Fiesque, contée par le cardinal de Retz dans *La Conjuration de Fiesque*.

[3591] Ribleur : mauvais sujet. Individu qui court les rues, la nuit, à la recherche d'un mauvais coup.

[3592] Guerdonner : récompenser. Terme d'ancien français. On retrouve ici la mode du « vieux langage ». Voir aussi les termes « preux » et « courtois » dans les premiers vers.

[3593] Variante, dans le recueil *Conrart* : ….exaucer. Dans ce vers aussi, imitation du « vieux langage ». Los signifie louange.

[3594] Variante, *op.cit*. : Ton Chapelain le peut mieux annoncer.

[3595] *La Pucelle*, poème héroïque de Chapelain.

[3596] Compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, évoqué par Chapelain dans *La Pucelle*. Il obtiendra les comtés de Dunois et de Longueville.

[3597] Maron : ville de Meurthe et Moselle.

Mais un salut t'envoyer simplement,
Sans te mander ni pourquoi ni comment[3598]
Est de Paris, qu'en proverbe l'on nomme
Paris sans pair,[3599] même en dépit de Rome,
25 Serait sans doute un assez mauvais tour,
Et ce serait mal te faire ma cour.
Permets-moi donc qu'en style marotique[3600]
La vie et mœurs de Paris[3601] je t'explique,
Et tu verras si pour un tel métier
30 J'ai meilleur nez que n'a le gazetier.[3602]
Donc de Paris voici ce que puis dire.[3603]
En bonne foi, c'est un merveilleux sire,[3604]
De plus en plus en bombances[3605] croissant,
Nouveaux palais tous les jours bâtissant,
35 Jouant gros jeu, tenant fort bonne table
Et défrayant un monde innumérable,
Parmi son train comptant plus de valets
Que transalpins[3606] princes n'ont de sujets,
Et dans un jour faisant plus de dépense
40 Qu'en douze mois n'en fait un roi de France.
Item[3607] il met en folles actions
Tout son avoir, donne collations,
Fait très souvent assemblées publiques,
Paye et nourrit maintes troupes comiques,
45 Hante la nuit avec jeunes galants
Infâmes lieux, tavernes et brelans[3608],
Où lui convient toujours vider ses poches,
Et fait rouler plus de dix mille coches,
Pour subsister mange son bled en vert,[3609]
50 En fin finale il se gâte et se perd.[3610]
Chez lui pourtant se mène toujours fête,
Quoiqu'on n'y sache où donner de la tête[3611]
Et qu'on y soit, ainsi que chacun sait,
Tantôt à bout de l'an quarante-sept.

[3598] Variante, dans le *Recueil Conrart* n°4124 : Sans te mander comme quoi ni comment.
[3599] Paris, ville sans rivale.
[3600] Sarasin s'inspire souvent de Marot, auteur d'épîtres, notamment. Voir *La Pompe funèbre, infra*, p. 415-433 et *Le Testament de Goulu, supra,* p.317-321.
[3601] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Les vies et mœurs.
[3602] Le gazetier : Théophraste Renaudot. Jeu de mots : l'expression « avoir du nez », du flair, qualité d'un gazetier qui doit annoncer les nouvelles les plus dignes d'intérêt, est aussi une allusion humoristique, peut-être, au nez de Théophraste Renaudot en pied de marmite.
[3603] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Voici ce qu'en puis dire.
[3604] Personnification de Paris en jeune homme noceur.
[3605] Festins.
[3606] Italiens, au-delà des Alpes.
[3607] De même, en latin.
[3608] Le brelan : jeu de hasard. Lieu où l'on y joue.
[3609] Variante, dans le *Recueil Conrart* n°4124 : pour subsister mangeant ses blés en vert. Manger son blé en herbe : dépenser d'avance son revenu.
[3610] Ce vers et le précédent sont inversés dans le *Recueil Conrart.*
[3611] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Quoiqu'on y puisse…

De tout ceci France, sa pauvre mère,
La bonne dame est en très grand colère,
Qui maintes fois a vainement prêché[3612]
Pour corriger cet enfant débauché,
Et mis à sac ses grosses bouges[3613] pleines
Pour subvenir à toutes ses fredaines,[3614]
Si qu'elle en est dans la nécessité.
Mais par le nez la tient ce fils gâté,
Qui, pour montrer qu'il craint sa réprimande,
Et la duper : Mal vit qui ne s'amende,
Ce lui dit-il, je me veux corriger,
Puisqu'il le faut. Lors se met à changer
Ses beaux habits ; il découd sa dentelle,
La fait découdre à toute sa séquelle,[3615]
Porte le noir, quitte l'argent et l'or,
Fait dédorer tous ses coches encor.
Cela pourtant n'est rien qu'hypocrisie.
Le compagnon fait toujours même vie,
En lui n'ayant un brin d'amendement.[3616]
Mais ce qui met France en grand pensement[3617]
Et plus que tout lui brouille la cervelle,
C'est qu'elle veut apaiser la querelle
Qu'a pris Paris contre un faux garnement
Nommé Madrid, plus fin qu'un Allemand ;[3618]
Pourtant ne sont entre eux billes pareilles,[3619]
Paris souvent lui tire les oreilles.
Et toutefois voulant la paix traiter,
Ont envoyé chez un nommé Munster,[3620]
Ami commun, tudesque,[3621] et bon ivrogne.
Pas bien ne sais comme ira la besogne,
Et moult en crains, car les gens déclarés[3622]
Pour faire paix, sont aux couteaux tirés.
À tant m'en tais, délaissant choses telles[3623]
Pour te parler un peu des demoiselles,
Qu'assiègent gens fort blanchement bottés,
Frisques[3624], mignons, poupins et frisottés,
Riches en bas, en canons[3625], en manchettes,

[3612] La France est personnifiée en mère pieuse de l' « enfant débauché. »
[3613] Une bouge : « Petite chambre ou garderobbe qui accompagne une plus grande » (Furetière).
[3614] Frasques sans gravité.
[3615] Suite de gens attachés à ses intérêts.
[3616] S'amender : se repentir et changer de vie, devenir meilleur.
[3617] En grande réflexion.
[3618] La guerre de 30 ans est évoquée de manière burlesque comme une querelle entre deux garnements.
[3619] L'expression signifie : « ils n'ont pas remporté d'avantage l'un sur l'autre » (Furetière)
[3620] Ville allemande au XVIIème siècle. Actuellement, ville d'Alsace. Allusion au traité de Munster.
[3621] Germanique.
[3622] Expressions en « vieux langage » ou « style marotique ».
[3623] Variante, dans le *Recueil Conrart* : À tort m'en tais…
[3624] Vifs, pimpants.
[3625] « Haut d'un grand bas fort large, et souvent orné de dentelle, ou de rubans, qu'on attachait au bas des hauts-de-chausses », Dictionnaire Furetière.

Mais par sur tout fort riches en sornettes[3626]
Que ces beautés prennent pour mets dorés,[3627]
Rémunérant ces pauvres altérés
95 D'un doux regard avec un doux sourire ;
Car, pour le reste, ils ne trouvent que frire,[3628]
Et ces mondains tant coins et fort jolis[3629]
Sont bien heureux d'avoir la Desurlis,[3630]
Qui maintes fois leur est encore cruelle,
100 Car damoiseaux payent encore la chandelle.[3631]
Dieu les conserve, et gard'les gens de bien
De rien y perdre et de n'y gagner rien.
Encore faut-il te parler du théâtre,[3632]
Où tu soulais[3633] parfois t'aller ébattre
105 Au temps passé. Toujours y sont farceurs
Italiens, bons et beaux gaudisseurs.[3634]
Toujours y sont le fameux Scaramousse,[3635]
Grand médecin, qui ne va point en housse,[3636]
Mais vole en l'air comme un esprit malin ;[3637]
110 Et des bouffons le bouffon Trivelin,[3638]
Qu'archi-bouffon pourtant je ne dis, parce
Qu'archi-bouffon est Briguelle[3639] à la Farce.
Toujours y sont Gracian Balançon,[3640]
Moult gracieux en sa longue leçon,
115 Puis Mario, puis Dame Marinette,[3641]
Maîtresse mouche et servante finette,
Aurelio, Pantalon mioo,[3642]

[3626] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Mais par sus tout.
[3627] Variante, *op.cit*. ….pour mots dorés.
[3628] Variante, *op.cit*.. : ils n'y trouvent…
[3629] Variante, *op.cit*. : …tant coins et tant jolis. Coint : mot vieilli, de « style marotique », signifiant élégant. On appréciera la caricature des muguets, jeunes gandins « altérés » de doux regards.
[3630] Catherine Desurlis, actrice française de l'illustre Théâtre qui joua ensuite au Théâtre du Marais et se retira vers 1673. Elle offre ici une transition entre le thème de la galanterie et celui du théâtre. Tallemant la décrit ainsi : « une garce et comedienne », *op.cit*., tome II, p. 430.
[3631] Variante, *Recueil Conrart* : Car Damoiseaux payent mal la chandelle. Jeu sur le double usage de la chandelle : pour éclairer les duos amoureux et éclairer les comédiens au théâtre.
[3632] Variante, *Recueil Conrart* : Encor faut-il te conter du théâtre. Sarasin commence ici pour son destinataire la gazette de l'actualité théâtrale. Ce passage témoigne de l'intérêt de l'auteur pour toutes sortes de pièces de théâtre, y compris le théâtre de rue.
[3633] Où tu avais l'habitude.
[3634] Gaudisseurs : moqueurs, du latin *gaudere*, manifester sa joie Les « Farceurs italiens » sont les acteurs de la *commedia dell'arte*.
[3635] Scaramouche : personnage de la *commedia dell'arte*, habillé de noir (comme les médecins).
[3636] En housse : à cheval. La housse : la selle.
[3637] Allusion au *Medico volante*, de la *commedia dell'arte*, médecin attaché à une corde que l'on actionnait en sorte que le personnage semblait voler. Molière s'en inspira pour *Le Médecin volant*.
[3638] Trivelin : valet astucieux de la *commedia dell'arte*.
[3639] Brighella : personnage type de la *commedia dell'arte*, valet rusé.
[3640] Sans doute un personnage de médecin de la *commedia dell'arte* : *il dottore Balanzone*.
[3641] Variante, dans Conrart : Dame Martinette. Servante rusée, comme l'indique le vers 116. Mario est peut-être aussi un valet de la *commedia dell'arte*.
[3642] Variante, dans *Œuvres de Monsieur Sarasin* : Aurelia. Nous adoptons l'orthographe de Conrart, Aurelio désignant un personnage de bandit de la *commedia d'ell arte*, et Pantalon le type du Barbon. Sarasin émaille sa

Virginio, caro figlioo,[3643]
Lucille, enfin, au visage malade,[3644]
120 Et l'Espagnol fort en rodomontade.[3645]
Mais le pis est que cet amant pelé,[3646]
Disant toujours : *Si dice che'l sole*,[3647]
Vêtu toujours comme un valet de fête,
Ce Lilio[3648] nous rompt toujours la tête[3649]
125 De lieux communs, ord[3650] et vieil pot pourri ;
Et toutefois du temps du grand Henry[3651]
Il fut, dit-on, parangon[3652] des comiques :
Ô grand'bonté des chevaliers antiques ! [3653]
Hors icelui, ces acteurs estimés[3654]
130 Gens bouffonnants, que dessus ai nommés,
Quand il leur plaît sottise faire ou dire,
Toujours nous plaît l'ouïr, la voir et rire.
Mais toutefois un Zanni[3655] balloté
Par les sergents, *spavento di notte*,[3656]
135 Saut, escalade, et telle mômerie,[3657]
Chicos, *Bimbis* et Turcs de Tartarie[3658]
Ne me sont rien au prix de Jodelet :
Non de par lui,[3659] je serais un follet,[3660]

---

description de quelques expressions italiennes, qui ajoutent de la couleur, de la vie. Le poète joue ici pleinement son rôle de gazetier, qui est de rendre compte de la manière la plus vivante possible de l'actualité théâtrale, pour que son destinataire ait l'illusion d'être à Paris.

[3643] « Virginio, cher fils » : personnage incarnant peut-être le fils de Pantalon.

[3644] Lucille : personnage de la jeune fille qu'on veut marier contre son gré et qui contrefait la malade pour échapper au mariage.

[3645] Le Capitan, le soldat fanfaron.

[3646] Pelé : chauve et portant perruque.

[3647] Il dit qu'il est le soleil, en italien.

[3648] Personnage-type de l'amoureux.

[3649] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Lelio.

[3650] Mot vieilli au XVIIème siècle, signifiant sale.

[3651] Henri IV.

[3652] Modèle.

[3653] Citation du *Roland furieux* de l'Arioste, chant I, p.67. Par cette phrase, L'Arioste déplorait une dégradation des valeurs chevaleresques. De même, Sarasin regrette l'avilissement du comique, qui tend vers la vulgarité (« ord »).

[3654] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Hors celui-ci.

[3655] Le Zanni : valet de la *commedia dell'arte*.

[3656] En italien : terreur nocturne.

[3657] Mascarade, danse bouffonne, jeu pour tromper quelqu'un par plaisanterie.

[3658] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Chicos, Bimbis et Turcs de Turcarie. Chicos : garçons en espagnol ; bimbis : enfants en italien. Tartarie : Asie centrale et septentrionale. Dans les *Œuvres*, on lit : Chicos, Binlis. Remarquons l'aspect vif et sautillant de ces vers, émaillés d'expressions italiennes et de noms propres, qui rendent compte des pitreries et de la pantomime des acteurs italiens.

[3659] Sarasin signifie par là qu'il ne parle pas de l'acteur de l'Hôtel de Bourgogne, Julien Bodeau dit Jodelet (1590-1660) jouant le rôle du valet gourmand ou du poltron à l'espagnole, comédien du Théâtre du Marais avant d'être engagé par Molière en 1659 (à 70 ans), qui jouait le visage enfariné. (Personnage des *Précieuses Ridicules*, également). Sarasin fait allusion plutôt à la pièce de Scarron, *Jodelet souffleté*, imprimée en 1647, que le comte de Fiesque pouvait ne pas connaître. Scarron avait donné en 1645 un *Jodelet ou le maître-valet*, inspiré de la pièce de Francesco de Rojas y Zorilla, auteur dramatique, émule de Calderon (cité au vers 149).

[3660] Un être fantasque. Voir la lettre à Melle de Verpilière, signée : « Le follet folâtre », *infra*, p. 506-508.

Voire un grand fol, de lui donner la pomme ;[3661]
140 Or entends-moi, c'est que le petit homme
Que tu connais, et dont on peut prêcher
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,[3662]
A translaté de la langue espagnole,
N'a pas longtemps, comédie tant folle,[3663]
145 Où Jodelet est si plaisant garçons
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.[3664]
Tu l'avouerais si la pièce avais lue,
Et plus encore si jouer l'avais vue ;[3665]
Don Francesco de Rojas est l'auteur
150 Et Paul Scarron, comme ai dit, translateur.
Or sur ceci, comte, s'il te va prendre
Ardent désir de la voir ou l'entendre,[3666]
Je te ferai des loges retenir ;
Mais je crains bien que n'y puisses venir ![3667]

Sonnet à Monsieur de Charleval[3668]

1 Lorsqu' Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,[3669]
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
Dont bien nous prend,[3670] ne lui fut pas cruelle.[3671]

[3661] La pomme donnée à la gagnante, dans la mythologie (la pomme de Discorde).
[3662] Il s'agit d'une citation de l'évangile selon Saint Marc, 14, 38, *La Bible*, TOB, Paris, Les éditions du cerf, 1989, p 2430. Il y a sans doute un peu d'ironie dans cette citation. C'est aussi une périphrase évoquant Scarron, ami de Sarasin. Avant de mentionner son nom, Sarasin l'évoque sous forme d'énigme, pour le faire deviner à son destinataire. Mme de Sévigné saura user du même procédé dans ses lettres, notamment la fameuse lettre à Coulanges.
[3663] Variante, dans le *Recueil Conrart* :… comédie si folle.
[3664] Jeter hors de selle, dominer, surpasser.
[3665] On remarquera les tours elliptiques propres au style lapidaire de la gazette.
[3666] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …de la voir et l'entendre.
[3667] Sarasin termine son épître en cherchant à susciter chez son destinataire un ardent désir de revenir à Paris.
[3668] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, *Recueil Conrart* n° 4124, manuscrit du fonds français 12680 avec pour titre : « Sonnet » et manuscrit de Besançon. Ce sonnet fut traduit en latin par M. de La Monnoye. L'allusion faite à ce sonnet dans le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* permet d'en fixer la date de composition aux premiers mois de 1647. Sarasin fait ici une réécriture parodique, galante et désinvolte de la Genèse, expliquant la coquetterie féminine. Le thème est développé dans les stances *À M. de Charleval* (*infra*, p. 403-404) et *Il se moque de la coquetterie de Phyllis* (*supra*, p. 269). Il s'agit d'un sonnet en décasyllabes, avec des quatrains en rimes croisées et des tercets conformes au sonnet français : CCD EDE. Ce poème irrévérencieux et railleur, qui interpelle son ami « Cher Charleval », est une petite démonstration de l'inconstance féminine, par l'exemple d'Eve, construit à la manière du sonnet : *Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux, supra,* p. 327 (comme en témoignent les connecteurs logiques : « Or », « mais », « car »). Tristan l'Hermite aborde avant lui ce thème dans *Les vaines imprécations* : « Sexe ingrat et léger, défaut de la Nature / Sans foi, sans jugement, et sans élection /Qui changes en un jour cent fois d'affection, / N'aimant que par caprice et que par aventure. », *op.cit*., p. 18
[3669] « Cette jeune beauté (…) immortelle » : périphrase désignant Eve.
[3670] Expression signifiant sans doute : tant mieux. Variante, dans le manuscrit de Besançon : Dont bien nous prit.
[3671] Litote atténuant l'expression de l'amour féminin.

5 Cher Charleval, alors, en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidèle ;
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été ?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.[3672]

Or en cela, nous nous trompons tous deux ;[3673]
10 Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps [3674]et d'esprit agréable ;

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,[3675]
Que d'être femme, et ne pas coqueter.[3676]

Stances à Monsieur de Charleval[3677]

Mon cher Thyrsis[3678], de quoi t'étonnes-tu[3679]
De voir Chloris[3680] coquette et coquetée ?[3681]
Le siècle en est, et la pauvre vertu
Constance est morte et n'est pas regrettée.[3682]

5 L'Inde a moins d'or, et moins de perroquets[3683]
Que Paris n'a de coquets, et coquettes :[3684]
La mode en est, et jusqu'à nos laquais[3685]

[3672] La question rhétorique atténue singulièrement le mérite d'Eve. Variante, dans le manuscrit de Besançon : Il n'y avait qu'un seul homme avec elle.
[3673] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Mais en ce point nous nous trompons tous deux.
[3674] Variante dans le *Recueil Conrart* n°4124 : Bien fait du corps.
[3675] Les propos tentateurs du serpent…
[3676] Coqueter, qui vient de l'ancien français coquart, jaseur, beau parleur, est synonyme du mot flirter (fleureter). Les coquets : coureurs, qui content fleurette aux dames. Les coquettes : séductrices qui veulent plaire à tous. Sarasin joue ici avec les dérivés de « coquets ». On retrouve souvent ce terme sous sa plume : « Vive l'amour coquet », dans le poème *À Melle de Verpilière, infra*, p. 508. La pointe de ce sonnet est ambiguë et certainement ironique, car le dernier vers suggère que les femmes ne sont point des coquettes, quand tout le sonnet prouve le contraire…. La Monnoye maintient l'ambiguité : « *Quam nullas mulier noscere blanditias* ». Nulle femme n'apprend à connaître les flatteries (par vertu ou parce qu'elle en a déjà une grande connaissance ?) Voir *Ménagiana*, volume I, Paris, chez la veuve Delaulne, 1729, p. 228.
[3677] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Courbé, 1656, *Recueil Conrart* , manuscrit Arsenal n°5131, avec pour titre : Stances, et manuscrit Arsenal n° 4124 avec pour titre *À Monsieur de Charleval*, stances. Ces stances contiennent huit quatrains, avec des décasyllabes et des rimes croisées. Sarasin fait ici à son ami Charleval une petite démonstration de l'universalité de l'inconstance. (Voir aussi le sonnet *À M. de Charleval, supra*, p.402.).
[3678] Sur ce berger, voir la note n°2153.
[3679] Var. *Recueil Conrart*, n° 5131 : Cher Charleval, pourquoi t'étonnes-tu…
[3680] Chloris désigne peut-être Ninon de Lenclos, dont Jean-Louis Faucon de Ris, sieur de Charleval, (1613-1693), poète et ami de Sarasin, fréquentait le salon.
[3681] Voir la note du poème précédent.
[3682] Var. Recueil Conrart n° 5131 : et n'est point.
[3683] Sarasin joue sur les connotations animalières de la racine « coq » du mot coqueter.
[3684] Egalité des hommes et des femmes en matière d'inconstance. L'amour galant, (à la différence de l'amour courtois, dont se réclame la tradition poétique, et qui place la dame sur un piédestal), met les amants sur un pied d'égalité.

Qui sont trompés et trompent les soubrettes.[3686]

Mais de tout temps les coquets ont chanté ;[3687]
Et si Jason n'eût coqueté Médée,
Il n'eût jamais en Grèce rapporté
Cette toison si fièrement gardée.[3688]

D'esprit coquet les déesses étaient
D'aller ainsi, sans connaître un jeune homme,
Lui découvrir tout ce qu'elles portaient
Et lui montrer le cul pour une pomme.[3689]

Le croirais-tu ? Cette prude beauté,
Que dans ses vers Homère a tant chantée,[3690]
De cents galants, et l'hiver et l'été,
Pendant vingt ans fut toujours coquetée.

Etonne-toi maintenant que Chloris
D'un seulement ne soit point satisfaite,[3691]
Puisqu'elle est femme, et femme de Paris,
Ce qui s'appelle en bon français coquette.[3692]

Ton bel esprit, ta grâce, tes beaux vers,
Charme des cœurs, délices de la France,
Mériteraient en un temps moins pervers[3693]
Beaucoup d'amour et beaucoup de constance.

Mais toutefois, pour ne te point flatter,
Il faut qu'enfin je te die à l'oreille :[3694]
Tu ne fais rien partout que coqueter,
Et ta Chloris te traite à la pareille.[3695]

[3685] Var. *Recueil Conrart* n° 5131 : La mode en est jusques à nos laquais.
[3686] Extension géographique et sociale du Royaume des Coquets, de L'Inde à Paris, des laquais aux aristocrates. Voix active et voix passive soulignent en ce vers la généralité et la réciprocité de l'inconstance.
[3687] Continuité et universalité de l'inconstance.
[3688] La magicienne Médée joue un rôle déterminant dans l'expédition des Argonautes, compagnons de Jason, pour la conquête de la Toison d'or. Voir le poème où Sarasin justifie l'inconstance par l'exemple des dieux, (*supra*, p. 327) comme en cette strophe et les deux suivantes.
[3689] Allusion à la pomme d'or du jardin des Hespérides, donnée par Aphrodite à Pâris, sommé de choisir « la plus belle » entre Héra, Athéna et Aphrodite. Aphrodite lui promet Hélène, la plus belle femme du monde. Cette pomme de discorde est à l'origine de la guerre de Troie. Sarasin suppose gaillardement qu'Aphrodite a eu recours à ses propres charmes pour convaincre Pâris.
[3690] Hélène.
[3691] Variante, dans le *Recueil Conrart* : D'un seul amant ne soit pas satisfaite.
[3692] Voir le poème précédent sur la nature des femmes.
[3693] Jugement qu'on ne trouve pas dans d'autres poèmes de Sarasin sur l'inconstance.
[3694] Var. *Recueil Conrart*, n°5131 : Il faut enfin te le dire. Ce vers est ironique, puisque le poème est destiné à un public mondain et non à un seul destinataire.
[3695] Pirouette finale, renversement de situation et indiscrétion.

Stances. Il s'excuse de ce qu'on le soupçonne d'inconstance[3696]

1 Ce n'était pas assez de ma propre douleur
Pour me donner la mort loin de votre présence,
Et vous deviez encore joindre votre rigueur
Aux maux que me causait l'absence.
5 Vous l'avez fait, ô dieux,
En soupçonnant mon innocence[3697]
De chercher du plaisir, éloigné de vos yeux.

Le plus sensible coup de votre cruauté,
Qui me perce le cœur et me déchire l'âme,[3698]
10 Est que vous m'accusez, ou d'infidélité,
Ou d'avoir amoindri ma flamme.
En cette affliction,
Puissant Amour, je te réclame :[3699]
Fais-lui donc voir son crime et mon affection.[3700]

15 Hélas, comment pourrais-je amoindrir mon amour ?
Avez-vous pas toujours un esprit admirable ?
Vos yeux font-ils pas honte à la clarté du jour ?[3701]
Etes-vous pas toute adorable ?[3702]
Jugez mieux de mon sort
20 Et de l'amour d'un misérable,
Qu'autrement vos soupçons vont conduire à la mort.

[3696] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Ce poème hétérométrique (alexandrins, octosyllabes, hexasyllabes) est constitué de 3 septains, avec des rimes croisées. Ces stances du soupçon, plaidoirie de l'amant incompris, forment une transition entre les deux conceptions de l'amour que Sarasin déploie dans ses poèmes. On retrouve les thèmes de la cruauté et de l'absence de la belle, des beaux yeux, de la souffrance de l'amant, mais aussi des thèmes nouveaux, comme celui du Droit.

[3697] Remarquons l'emploi du lexique juridique : « innocence », « crime », « accuser », « soupçons » dans un poème amoureux.

[3698] Métaphore implicite du trait.

[3699] Cupidon est sommé ici d'être l'avocat du poète-amant.

[3700] Remarquons le terme édulcoré « affection », contrastant avec le mot « crime » auquel il est associé. L'indignation de l'amant, soulignée par l'interjection (v 5), paraît plus forte que son amour.

[3701] Métaphore conventionnelle des yeux-astres ou phares. Voir *Les yeux de Sylvie sont conducteurs*, *supra*, p. 227-228.

[3702] Ces questions rhétoriques reprenant des thèmes conventionnels sont presque ironiques ici.

Stances. Il ne se peut résoudre à changer[3703]

1 C'est trop endurer de martyre,
Il faut abandonner l'empire
De l'ingrate qui veut qu'on l'adore en tous lieux ;
L'Amour ne peut aimer s'il n'est le seul qu'on aime,
5 Et ne voudrait pas même
Céder la place aux Dieux.

Sa trompeuse et charmante bouche[3704]
M'assure que mon feu la touche ;
Mais un même discours tient un autre enchanté :[3705]
10 L'infidèle qu'elle est croît encor mon injure
En joignant le parjure[3706]
À l'infidélité.

Quittons, quittons cette volage ;
Mais, dieux ! quelle jalouse rage
15 Inspire à ma fureur ces propos malheureux !
Quitter cette beauté n'est pas en ma puissance,
Et je fais une offense
À mon cœur amoureux.

Qu'elle me trompe, ou qu'elle m'aime,
20 Toujours mon bonheur est extrême
D'avoir en si haut lieu porté ma passion
Et n'avoir pas senti la colère du foudre[3707]
Qui réduisit en poudre
L'orgueilleux Ixion.[3708]

25 L'Amour qui me parle pour elle

[3703] *Nouvelles Œuvres*, 1674 et *Recueil Conrart* n° 4124. Ces stances, constituées de six sizains, chacun formé de deux octosyllabes, deux alexandrins et deux hexasyllabes, et des rimes suivies et embrassées, abordent le thème de l'infidélité féminine. Mais à la différence des poèmes où il est question du même thème (sonnet et stances *À Charleval*, supra, p.402-404), le ton n'est pas railleur. L'amant consent par amour à l'infidélité de la dame et à son propre martyre. Par ailleurs, les 3 dernières strophes sont une palinodie des trois premières, la transition se situant au vers 14 (« Mais, dieux ! »). L'on trouve dans d'autres poèmes de Sarasin le thème de la jalousie (voir l'élégie « Non, non, n'y pensons plus », *infra*, p.525-527, le *Discours IV, supra,* p. 202-205 *et Jalousie, Stances, supra,* p. 274), fréquent dans les poèmes du XVIIème, par exemple chez Tristan, *op.cit.* : *La Jalousie mal fondée*, p. 12.

[3704] Var., *Recueil Conrart* n° 4124 : Sa trompeuse et sa belle bouche.

[3705] Métaphore implicite de la magicienne, de l'enchanteresse, inspirée de Circé (L'Odyssée), d'Alcine (du *Roland furieux*), thème fréquent de la poésie amoureuse au XVIIème siècle. Voir *L'enchantement rompu* de Tristan, in *Les Amours* de Tristan l'Hermite, Paris, Garnier frères, 1925.

[3706] Var., *Recueil Conrart* n° 4124, (P.457) : …Croît encore l'injure / De joindre le parjure.

[3707] La colère de Zeus dont Ixion tenta de séduire la femme, Héra. La femme aimée est implicitement comparée à une déesse.

[3708] Le poète martyr qui a osé aimer une femme dont il n'est pas digne est comparé à Ixion, l'un des plus célèbres suppliciés de la mythologie gréco-latine. Voir aussi les stances *Il veut mourir plutôt que de n'aimer plus, supra*, p. 228-229.

Me la montrant constante et belle,
De ses puissants appas éblouit ma raison,
Et de telle façon mon âme en est ravie
Qu'il faut quitter la vie,
30 Plutôt que sa prison.[3709]

Sortez donc de ma fantaisie,
Noirs enfants de la jalousie,
Soupçons qui détruisez l'amour qui vous produit ;[3710]
Mon cœur est un rocher, qui rit de votre orage,
35 Dont la plus grande rage
Est du vent et du bruit.[3711]

Inédit. Madrigal. Pour Mme de Longueville assistant à la profession d'une religieuse[3712]

C'est vainement que dans le temple,
Le cœur plein de contrition,
Une fille se voile et veut par son exemple,
Exciter dans nos cœurs de la dévotion.
5 Amélite y paraît, elle de qui les flammes
Réchauffant les désirs, font oublier aux âmes
Les plaisirs immortels qu'on goûte dans les cieux.
Hélas pour nous sauver il faudrait qu'en ces lieux
On vît toujours la carmélite,
10 Et que la divine Amélite,
Mît un voile dessus ses yeux.

[3709] Var., *Recueil Conrart* : la prison.
[3710] Var., *op.cit*. : qui suffoquez. Voir aussi dans l'élégie « Non, non, n'y pensons plus » (*infra*, p. 525-527) où le personnage de Sylvie s'adresse à ses « désirs plein de vengeance ».
[3711] L'image du cœur-rocher inébranlable est originale dans la poésie de Sarasin. Voir aussi *Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou, infra,* p. 481-482.
[3712] Manuscrit de Besançon. La religieuse en question est peut-être Mlle de Vigean, qui entra au Carmel en 1647. Ce madrigal, proche d'une épigramme, oppose la belle Amélite (Mme de Longueville), à une Carmélite, et les plaisirs terrestres aux plaisirs « immortels ». On retrouve, dans ce madrigal, l'attitude distante et railleuse de Sarasin à l'égard de la religion : le « voile » de la Carmélite n'incite point les cœurs à la ferveur, contrairement aux beaux yeux d'Amélite ; en revanche, pour pousser les hommes à la dévotion, il faudrait qu'Amélite fût voilée.

Avant 1648

Galanterie à une dame à qui on avait donné en raillant le nom de Souris [3713]

Puisque vous m'avez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que j'inventasse quelque chose[3714]
Sur le nom que l'on vous impose
Depuis quelques jours[3715] de Souris,
Voici ce que j'ai fait, Chloris.[3716]
L'un aime un chat, l'autre une chatte,[3717]
L'autre un chien qui baille la patte,[3718]
L'autre une guenon qui bondit,
L'autre un perroquet qui médit :[3719]
Moi, j'aime une Souris si belle
Qu'au monde il n'en est point de telle.
Aussi mesdames les souris
Vont chantant tout haut dans Paris[3720]
Qu'elle serait leur souveraine
Si souris avaient une reine,
Et qu'adorer on la pourrait
Si les souris on adorait,
Et que souris eussent un temple,
Ce qui se trouve sans exemple,

[3713] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, *Recueil Conrart*, n°4124 et manuscrit du fonds français n° 12680. Selon Tallemant des Réaux, dans *Historiettes*, volume II (p. 274-275) la « souris » désigne Mme de Turgis, femme du « plus apedefte (ignorant) des maistres des comptes », « une des plus fines coquettes de Paris ». Balzac appréciait cette « galanterie » (*Entretiens*, XXXVIII, *Du style burlesque*). Sarasin a écrit ce poème avant *l'Ode de Calliope* (septembre 1648), qui y fait allusion. On voit bien tout ce que La Fontaine doit à Sarasin dans cette histoire de souris : l'octosyllabe, vers propre à la narration, l'alacrité, le rythme, le burlesque, l'intention railleuse… La Fontaine s'en est inspiré pour *La Souris métamorphosée en fille*, Livre IX, fable VII, in *La Fontaine et tous les fabulistes*, Paris, Nyon, 1803, p.202. Cet ouvrage mentionne d'autres sources possibles : Esope, fable 172, Gabrias, (Babrius) fable 16 et Pilpay, *Contes indiens*, tome II, p.385. *Clélie, Histoire romaine*, de Madeleine de Scudéry, mentionne ce poème de Sarasin (le personnage d'Amilcar dans le roman) : « *J'ai fait autrefois une métamorphose de souris en femme », « une souris dont je t'ai parlé, et qui rongeait autrefois les poulets de Mars. ».* Balzac mentionne ce poème dans une lettre à Conrart du 7 octobre 1649. Claudine Nédélec, dans *Les Etats et empires du burlesque*, montre qu'il s'agit d'un récit ovidien inversé, un récit de métamorphose où une souris devient femme, relevant de la mode des Métamorphoses. Ce thème baroque devient un jeu galant, lorsque Voiture lance la vogue en 1639-1640, avec *Métamorphose de Lucine en rose*, *Métamorphose de Léonide en perle*, dans *Œuvres*, éd. Ubicini, II, p. 268-270. Mentionnons aussi la *Métamorphose d'Angélique Paulet en Lionne*, de Chapelain, la *Métamorphose des yeux de Philis en astres* par Germain Habert, citées par Y. Fukui dans *Raffinement précieux*, p 209 et 210.

[3714] La littérature galante est parfois une « commande » de quelque dame du cercle mondain.

[3715] Variante dans le manuscrit du fonds français : Depuis quelque temps

[3716] Sur ce prénom féminin, voir la note n°2168.

[3717] La liste des animaux, soulignée par l'anaphore, annonce un registre burlesque, ainsi que la comparaison d'une dame à une souris.

[3718] Allusion peut-être au chien de Vincent Voiture.

[3719] Peut-être le fameux perroquet de Mme du Plessis-Bellière, qui inspira des bouts rimés.

[3720] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Vont prêchant…

Quoique de souris parle assez[3721]
L'histoire des siècles passés.[3722]
Mais comme quoi se peut-il faire,
Car cela n'est pas ordinaire
25 Que vous aimiez une souris
Plus que les dames de Paris ?
Si quelqu'un fait cette demande,
La difficulté n'est pas grande ;
Il faut qu'il lise seulement,
30 Et puis il apprendra comment.
L'Amour plus fort que cent Alcides,[3723]
Ayant fait cent mille homicides,[3724]
Vint appréhendant d'être pris,
Se réfugier à Paris,
35 Où de crainte que la justice
Ne le fît traîner au supplice,[3725]
Ce faux rusé se vint aussi[3726]
Loger proche de la Merci,[3727]
Afin que merci lui fût faite[3728]
40 Si l'on découvrait sa cachette.
Dans le logis qu'il habitait
Une jeune Souris était,
Qui voyant dégoutter les flèches[3729]
Dont il fait de sanglantes brèches
45 Au cœur de ceux qu'il sait dompter,[3730]
Aussitôt en voulut tâter ;
Car de ces sortes de viandes
Les souris sont toujours friandes :
Si qu'à l'instant en tapinois
50 S'étant glissé en son carquois,
De ses traits elle fut piquée[3731]
Et des vieilles souris moquée,
Dont bien jura de se venger ;
Et soudain se mit à ronger
55 Comme une petite perdue
La corde en l'arc d'Amour tendue,[3732]

[3721] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Quoique des souris…
[3722] Amusante concaténation.
[3723] Alcide : Hercule, descendant d'Alcée. Le pluriel est hyperbolique.
[3724] Cupidon est comparé ici à un héros guerrier. Au sujet de la *Militia veneris*, voir *supra*, note n° 1981.
[3725] L'amour est parfois associé à la faute et au crime dans d'autres poèmes. Voir la chanson *Phyllis ne doit pas être surprise de son amour, supra*, p. 233-234.
[3726] L'expression animalise Cupidon et annonce les chats du vers 88.
[3727] Mme de Turgis logeait près du couvent de la Merci à Paris.
[3728] Jeu d'homonymie avec le nom du couvent.
[3729] Le détail concret du sang dégouttant des flèches est burlesque, de même que l'évocation des « viandes » (dans le sens de bonne chère) et de la corde à ronger.
[3730] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Aux cœurs…
[3731] Sur le thème de Cupidon guerrier, voir entre autres *Le printemps* d'Agrippa d'Aubigné, in *Œuvres complètes,* Paris, Lemerre, 1874, p. 23.

Et fit tant qu'elle la mangea.[3733]
Cupidon de corde changea,
La Souris sans miséricorde
60 Rongea cette seconde corde ;
Ainsi la Souris et l'Amour,
Jouant aux barres tour à tour,[3734]
Se trouvèrent une semaine
Tous deux en une égale peine,
65 La Souris à cordes ronger,
Et l'Amour à cordes changer.
Mais la partie étant mal faite,
La Souris colère et finette
Emporta enfin le dessus ;[3735]
70 L'Amour de cordes n'ayant plus,
Courut au Marais vers sa mère
En pleurant lui conter l'affaire :[3736]
Vénus le prit et le baisa,
Et de pois sucrés l'apaisa.
75 Tais-toi, tais-toi, mon fils, dit-elle,
Ne me tiens ni bonne ni belle
Si bientôt nous ne nous vengeons.
Lors fit atteler ses pigeons,[3737]
Qui furent en moins d'un quart d'heure
80 Où la jeune Souris demeure.
Elle sur ses gardes était,
Car du fait elle se doutait
Et toujours se tenait alerte.
L'Amour avait juré sa perte,
85 Comme aussi sa mère Vénus,[3738]
Qui sitôt qu'ils furent venus,
Mirent une armée en campagne[3739]
De chats, et de Cypre et d'Espagne,[3740]
De chats sauvages, de matous,
90 Bouchèrent jusqu'aux moindres trous
Où les souris ont leurs tanières,
Tendirent mille souricières,
Semèrent de la mort aux rats,

[3732] La Souris rongeant les cordes de l'arc d'Amour fait écho aux abeilles suçant les cordes de la lyre d'Orphée dans le poème de Marino, *Orfeo* : « Sur les cordes détendues / On raconte que l'on vit / Les abeilles sucer les douceurs d'Hybla », in Marino, *La Sampogna* (La Musette), Venetia, Pietro Brigonci, 1667, p.33.
[3733] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Et tant fit…
[3734] Le jeu de barres est un jeu qui se pratique en deux bandes rivales.
[3735] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Mais la partie était mal faite, / La souris colère et finette / Enfin emporta le dessus.
[3736] Variante, *op.cit*. : En pleurant lui conta…
[3737] Le Marais (v 71) et les pigeons sont sans doute une allusion plaisante à Melle de Scudéry, amie de Jean-François Sarasin, qui logeait dans le quartier du Marais et possédait une pigeonne, que Pellisson a évoquée dans des madrigaux. Ainsi, l'autrice de la Carte de Tendre est peut-être représentée ici sous les traits de Vénus.
[3738] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Avecque la dame Vénus.
[3739] Image héroï-comique.
[3740] Variante, *op.cit.* : De chats de Cypre, chats d'Espagne. Cypre (Chypre), renvoie à Aphrodite, nommée aussi Cypris, la Chypriote.

Remplirent d'eau bassins et plats :
95 Mais tout cela fut inutile.
D'autant que la Souris habile
Avait pourvu de son côté,
Se jetant pour sa sûreté,
(N'osant plus tenir la campagne)
100 Dans un cabinet d'Allemagne,[3741]
Ayant en cette occasion
Fait une ample provision
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,[3742]
105 Qu'elle boirait et mangerait
Tant que le siège durerait.
De ce fort la Souris hardie
Incessamment faisait sortie
Par chemins aux chats inconnus,
110 Donnant au quartier de Vénus,
Malgré sentinelles et gardes,[3743]
Lui gâtant ses plus belles hardes,
Renversant et poudres et fards[3744]
Et rongeant les poulets[3745] de Mars.[3746]
115 D'Amour elle gâtait la flèche,[3747]
Tantôt elle arrachait la mèche
Ou la cire de son flambeau,
Ou les cordons de son bandeau,
Ou quelque plume de ses ailes,[3748]
120 Et faisait des choses si belles
Que dame Vénus et son fils[3749]
Etaient prêts d'être déconfits.
Car même les chats volontaires,
Ne faisant pas là leurs affaires,
125 Pour subsister se débandaient,
Souricières se détendaient,
L'eau des bassins était jetée
Et la mort aux rats éventée,
Dont de dépit Amour crevait.
130 Pourtant le siège il ne levait,[3750]
Voulant pousser à bout l'affaire,
Encor que ni lui ni sa mère
Ne sussent à quel jeu jouer

[3741] Buffet avec plusieurs tiroirs.
[3742] Enumération burlesque de friandises. Sarasin décrit la souris comme une épicurienne.
[3743] Variante, dans le manuscrit du fonds français : Malgré ses sentinelles et gardes.
[3744] Vénus est assimilée ici à une coquette.
[3745] Billets galants.
[3746] Amant de Vénus.
[3747] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Puis désempennait chaque flèche / À l'amour, arrachait la mèche. Le siège des chats, d'amour et de Vénus, est héroï-comique. Voir sur cet aspect l'article de Jean Leclerc : « L'animal héroïque : de la guerre comique aux enjeux moraux », *Tangence* 111, 2016, p. 51 à 69.
[3748] Tous les attributs d'Eros sont présents dans ce poème : arc, flèches, carquois, flambeau, bandeau, ailes…
[3749] Variante, dans le manuscrit du fonds français : Que Vénus avecque son fils.
[3750] Variante, *op.cit*. : Pourtant le siège ne levait.

Ni plus à quel saint se vouer.
135 Cependant la machine ronde,[3751]
Qu'en prose on appelle le monde,
Qui par Amour seul se maintient
Et que le seul Amour soutient,[3752]
Des soins de l'Amour délaissée,
140 S'en allait bientôt renversée.
Les éléments n'agissaient plus,
L'onde et les vents étaient perclus,
La terre demeurait en friche,
Le cerf se cachait de la biche,
145 Le coq la poule haïssait,
Le moineau sa femme laissait,
L'ormeau ne souffrait plus la vigne
Et trouvait le lierre indigne
D'embrasser ses dignes rameaux,[3753]
150 Tous les poissons dessous les eaux
Se haïssaient comme la peste,
Quand dans la demeure céleste
Le grand Jupiter se troubla[3754]
Et les dieux du ciel assembla,[3755]
155 Et, leur faisant voir ce désordre[3756]
Tel qu'un aveugle y pouvait mordre,
« Le monde, dit-il, a besoin
Qu'Amour en reprenne le soin,
Et c'est fait de dame Nature[3757]
160 Si cette guerre encore dure,
Guerre faite mal à propos.
L'Amour nous tira du chaos,
Il pourrait bien nous y remettre,
Mais il ne faut pas le permettre.[3758]
165 Il faut tous aller à Paris,
Pour traiter avec la Souris
Une paix qui soit assurée
Et d'une éternelle durée. »
Ainsi fut fait, ainsi fut dit ;[3759]
170 Leur troupe à Paris descendit,
Où, pendant trèves obtenues,
Par allées et par venues
Ils conclurent la paix, ainsi

[3751] Périphrase burlesque.
[3752] L'on trouve cette idée dans le livre I du *De rerum natura* de Lucrèce, où l'amour est la force qui mène l'univers.
[3753] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : D'embrasser jamais ses rameaux.
[3754] Apparition héroï-comique de Jupiter.
[3755] Succession d'adynata, une accumulation irréaliste, procédé fréquent dans la poésie baroque. La Fontaine se souviendra peut-être de ce passage pour l'exorde de sa fable : *Les Animaux malades de la peste*.
[3756] Variante, *Recueil Conrart* : Et les dieux au ciel assembla, / D'où leur faisant voir ce désordre.
[3757] Expression que l'on trouve dans *Le Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, Paris, Galliot, 1529, p 360.
[3758] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Mais il ne lui faut pas permettre.
[3759] Variante, *op.cit*. : Ainsi fut fait comme il fut dit. Formule lapidaire accélérant le récit.

Qu'on voit dans ces articles-ci :[3760]
175 « Nous la Souris, faisons promesse
De tenir Vénus pour déesse
Et de reconnaître en tout lieu
L'Amour son enfant pour un dieu,
Comme à tels de leur rendre hommage
180 Et ne leur faire aucun dommage.
Aussi nous, Vénus et l'Amour,
Pardonnons tout jusqu'à ce jour,
Déclarons la Souris sans blâme,
Lui donnons figure de femme
185 Pour la garantir de tous chats,[3761]
Quoique femme elle ne soit pas[3762]
Et qu'elle soit en sa nature,[3763]
Souris sous une autre figure. »
Cupidon en particulier
190 Montrant qu'il veut tout oublier,[3764]
Veut que sous ce nouveau visage
La Souris ait cet avantage
Que ses yeux gagnent mille cœurs
Et soient partout nommés vainqueurs ;
195 De plus il s'oblige à souscrire
Que quand la Souris voudra dire,
Pour tuer ceux qu'il lui plaira,
« Amour, tire », Amour tirera,
Sans qu'elle puisse être blessée
200 Ni par ses flèches offensée,
Et de ceci sont convenus
La Souris, Amour et Vénus.
Ainsi donc, la paix arrêtée
Par le grand Jupiter traitée,[3765]
205 Toutes choses allèrent mieux,
Les dieux retournèrent aux cieux,
L'Amour et la fille de l'onde
Remirent l'ordre dans le monde.
La Souris par ses yeux charmants,
210 Sans les aimer fit mille amants ;
Parmi ces amants on me compte,[3766]
C'est pourquoi je n'ai point de honte
D'aimer une femme-souris

[3760] Variante, *op.cit.*. : Qu'on voit en ces articles-ci. Ce contrat burlesque fait songer à celui que propose le poète à Socratine, dans les stances *À Melle Bertaut que l'auteur appelait Socratine, supra*, p. 279-280. L'amour galant est assimilé à un commerce, établi par un traité.
[3761] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Pour la garantir de nos chats.
[3762] Voir *La souris métamorphosée en fille* de La Fontaine, fable peut-être inspirée en partie de cette « galanterie ». Ce vers est une pointe à l'encontre de Mme de Turgis : pointe légère, soupçon de raillerie.
[3763] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Mais bien demeure en sa nature.
[3764] Variante, *op.cit*. : Montrant qu'il sait tout oublier. Variante, dans le manuscrit du fonds français : Montrant qu'il peut tout oublier.
[3765] On remarquera dans ces vers le lexique juridique.
[3766] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Parmi ces amants l'on me compte.

Plus que les dames de Paris.
215 Dans cette histoire véritable,
Qui n'est ni mensonge, ni fable,[3767]
Vous pouvez voir, belle Chloris,
Que vous n'êtes qu'une souris ;
Ainsi, quoiqu'on vous nomme un ange,
220 Gardez que le chat ne vous mange ![3768]

1648

La Pompe funèbre de Voiture

À Monsieur Ménage[3769]

J'ai une très mauvaise nouvelle à vous[3770] mander ; mais, pour cela, je ne vous exhorterai point à vous servir de votre constance, à lire Epictète[3771] ni à vous préparer contre le malheur. Je ferais tort à votre vertu de croire qu'on la pût surprendre ; et il me doit souvenir de la manière dont Homère se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle,[3772] à cette heure que j'ai une pareille ambassade à vous faire.[3773] Si celui qui annonçait à Achille le trépas de son ami[3774] eût agi avec un homme vulgaire, il eût fait faire des pauses à la douleur de cet homme vulgaire : il l'eût

[3767] Et cependant cette « galanterie » a de fortes affinités avec une fable animalière. Le terme ici s'oppose à « histoire véritable », contée en un registre burlesque.

[3768] La chute est plaisante, qui met en garde la femme-souris contre les appétits de quelque chat amoureux, le poète peut-être.

[3769] *La Pompe funèbre* est une l'une des rares œuvres qui fut publiée du vivant de Sarasin, en 1649. Elle a été composée le 7 juillet 1648, après le décès de Voiture (26 mai 1648). On trouve des variantes de ce texte dans le *Recueil Conrart* n°5130, et le manuscrit n°19145 du fonds français de la BNF. Sarasin s'inspire sans doute de *La Pompe funèbre* de Pétrarque par Antonio Beccari, comme le signale Rathery, Edme-Jacques-Benoît dans *Influence de l'Italie sur les Lettres françaises depuis le XIIIème siècle jusqu'au règne de Louis XIV*, Paris, Firmin-Didot, 1853. La mort de Voiture inspira également Scarron, voir *La relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde dans le combat des Parques et des Poëtes sur la mort de Voiture, in Œuvres Burlesques*, Paris, Toussainct Quinet, 1648. Octave Uzanne, dans son édition des Poésies de Sarasin, mentionne un ouvrage paru après *La Pompe funèbre de Voiture* : *Les Entretiens de Sarazin et de Voiture dans les Champs Elysées*. Sarasin inspira aussi *La Pompe funèbre de l'auteur du Faramond*, Paris, P. Bienfait, 1663, et *La Pompe funèbre d'Arlequin, mort le dernier jour d'août 1700,* Paris, Jean Musier, 1701. Quant au mélange de prose et vers, il est repris par Chapelle dans son *Voyage* et par Voltaire dans *Le Temple du goût*.
Ce morceau de bravoure, où Sarasin déploie avec grâce et légèreté toute l'ampleur de son talent, en glissant des vers à la prose et du roman à la ballade, est un monument à la gloire de Sarasin, de son érudition, de sa désinvolture, caché derrière un titre annonçant un éloge funèbre de Voiture. C'est une manière élégante d'enterrer définitivement le rival qui lui fit de l'ombre, c'est la vengeance fine et subtile de celui qui a été sans cesse comparé à l'« âme du rond ». Voir le commentaire de Jean-François Castille, dans l'article : « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin. La Pompe funèbre de Voiture », in *De la grande Rhétorique à la poésie galante, l'exemple des poètes caennais aux XVIème et XVIIème siècle*, sous la direction de Marie-Gabrielle Lallemand et Chantal Liaroutzos, presses universitaires de Caen, 2004.

[3770] Sarasin s'adresse à Ménage.

[3771] Epictète, en philosophe stoïcien, enseigne l'acceptation des décrets du destin.

[3772] D'une manière brutale. Voir *L'Iliade*, chant XVIII.

[3773] Variante, dans le *Recueil Conrart* : « …il me doit souvenir, à cette heure que j'ai une pareille ambassade à vous faire, de la manière dont Homère se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle. »

[3774] Antiloque, fils de Nestor.

conduit par des degrés jusques où il le devait mener : il lui eût dit que Patrocle venait de se battre contre Hector, qu'il avait été blessé en ce combat, et lui eût avoué ensuite qu'il y était succombé.[3775] Cela ne se passe point de la sorte chez le poète. Le messager va son droit chemin ; et comme si ce n'était pas assez[3776] de dire à Achille : *Patrocle est mort*, il débute par ces mots : PATROCLE GIT[3777], et commence ce récit par son épitaphe. Ainsi, je ne vous en ferai point à deux fois[3778], et pour vous traiter comme un grand homme, je vous dirai tout d'un coup :[3779]

Voiture, ce pauvre mortel,
Ne doit plus être appelé tel,
Voiture est mort, ami MENAGE ;
Voiture, qui si galamment[3780]
Avait fait, je ne sais comment,
Les Muses à son badinage,
Voiture est mort, c'est grand dommage.[3781]

Si vous me demandez de quoi, je vous dirai qu'ayant écrit qu'il n'était pas glorieux de mourir de la fièvre,[3782] cette maladie qui prend les choses chaudement et qui se ressouvient toujours que les Romains l'ont adorée, n'avait pu souffrir ce mépris et qu'après avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lorsqu'elle semblait être satisfaite d'une si cruelle vengeance, tout d'un coup elle avait redoublé sa haine contre lui, et avec tant d'ardeur et de violence qu'elle l'avait emporté en quatre jours. C'est à quoi l'on attribue la cause de sa mort, ce qui me paraît assez vraisemblable. Je ne vous entretiendrai point des ouvrages que nos amis ont composés sur ce sujet, de la tristesse universelle de la Cour, du grand deuil qu'ont pris Messieurs de l'Académie, et enfin de ce qui s'est passé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ai bien de plus grands mystères à vous révéler. J'ai à vous apprendre ce qui s'est fait au Parnasse, et combien illustres ont été les funérailles dont Apollon et les muses ont honoré le défunt. Ne demandez point qui m'en a instruit : c'est un secret trop grand pour le confier à une lettre. [3783] Je vous le dirai à notre première vue, mais pour cette fois, contentez-vous de ce récit[3784] :

Lorsque des demi-dieux les âmes éternelles,
Délaissant pour jamais leurs dépouilles mortelles,
Volent vers les beaux champs où la paix et l'amour

[3775] Variante, *Recueil Conrart* : « …avec une personne vulgaire, il eût fait faire des pauses à sa douleur, il l'eût conduite par des degrés jusqu'où il la voulait mener ; premièrement, il lui aurait dit que Patrocle venait de se battre contre Hector, il lui aurait découvert, quelque temps après, qu'il avait été blessé en ce combat et il lui aurait avoué, enfin, qu'il y était succombé. »

[3776] Variante, *op. cit*.. : …point assez….

[3777] *L'Iliade*, XVIII, v.20

[3778] Variante, *Recueil Conrart* : …je ne vous ferai point à deux fois de l'affiction que je vous prépare…

[3779] Exorde en prose commentant la manière brutale d'annoncer la mort du héros dans *L'Iliade.*

[3780] Variante, *Recueil Conrart* :…fort galamment…

[3781] Epitaphe de Voiture en vers. Voir d'autres épitaphes de Sarasin : *Epitaphe de Monsieur le Comte de Soissons, supra*, p. 289, *Le Tombeau de Charite, infra*, p. 502-503. Ici, c'est sans doute une parodie du virelai de M. Régnier Desmarais, *Sur la mort d'une petite chienne* : « Tesine est morte, hélas ! C'est grand dommage », in Régnier Desmarais, abbé, *Poësies françoises de M.l'abbé Régnier-Desmarais*, La Haye, Henri du Sauzet, 1716, p. 104. Voiture aussi a écrit une épitaphe, CIV, *op cit*., p. 280.

[3782] Voir l'épitre *À Monsieur le Prince sur son retour d'Allemagne l'an 1645*, XCVI, de Voiture., *op.cit*., p. 231 et suivantes.

[3783] Imitation de *L'Apocoloquintose ou Tranformation de l'empereur Claude en citrouille*, œuvre satirique de Sénèque. Sarasin cherche à piquer la curiosité de Ménage.

[3784] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …Peut-être, si nous sommes jamais tête à tête, vous le dirai-je à l'oreille. Pour cette fois, contentez-vous de ce que je vous vais réciter.

Et les plaisirs tous purs ont choisi leur séjour,[3785]
Si pendant les travaux de leur illustre vie,
Ces héros ont suivi la fortune de Mars
Et si la gloire acquise au milieu des hasards
A fait leur plus grande envie,
Sur un char triomphant pompeusement armé,
Mars célèbre la mort de ceux qui l'ont aimé
Par de sanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fières batailles,
Par la chute de cent murailles.
Mais si d'autres héros d'un sentiment plus doux,
(Car il est des héros d'une douce manière,
Il en est de justice, il en est de bréviaire,[3786])
Ont estimé de grands fous,
Ceux qui se fourrent aux coups,
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux adorateurs
Des neuf filles de Mémoire,
Nommés auteurs,
Soudain que la mort a pris
Quelqu'un de ces beaux esprits,
(Un poète par exemple,)
Apollon sort de son temple,
Et sur Parnasse montant,
Tous les auteurs l'assistant,
Couvert d'une robe noire
Et d'un grand crêpe de deuil,
D'une pompe funèbre honore son cercueil.[3787]
Je vous conjure de m'en croire
Sans demander quoi, ni comment ;
Car enfin, si seulement
Vous en doutiez un moment,
Je quitterais là l'histoire
Qui n'a que ce fondement.[3788]

Supposé donc que vous me croyiez, je continuerai à vous dire qu'aussitôt que le faible Voiture eut rendu l'esprit, le Génie[3789], qui l'avait accompagné pendant le cours de sa vie, partit, selon la coutume, pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais parce qu'il était délicat, qu'il faisait

[3785] Les champs élysées.
[3786] Héros de la justice, héros de la religion.
[3787] Remarquons que Sarasin fait ici le choix de l'hétérométrie, par goût de la variété. Ce texte surprenant est bigarré et marqueté, pour reprendre les métaphores de Montaigne sur ses *Essais*, III, 9, « De la vanité » : « Ce n'est qu'une marqueterie mal jointe », p. 964, « une fantastique bigarrure », « J'ayme l'allure poetique, à sauts et à gambades », « Mon stile et mon esprit vont vagabondant de mesmes », p. 994, in Montaigne, *Les Essais,* édition de Pierre Villey, Paris, 1924, 1965 et 2002, Quadrige / Presses universitaires de France.
[3788] Si Mars célèbre la mort des guerriers, Apollon célèbre celle des « auteurs », « héros d'une douce manière ».
[3789] Le *Daïmôn* de Socrate est la première occurrence, dans l'Antiquité, de la notion de Génie. À Rome, le Génie, de *genius*, était un génie protecteur. Chaque homme avait le sien et lui sacrifiait du vin, des fleurs et de l'encens, à l'anniversaire de sa naissance. La notion s'est enrichie, au XVIIème siècle, des sens d'*ingenium* : aptitudes innées, dispositions naturelles, aptitude supérieure de l'esprit qui rend apte à créer, ou à mener des exploits extraordinaires. Voir Edgar Zilsel, *Le Génie, histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance*, Les Editions de Minuit, Paris, 1993.

la plupart de ses traites en litière[3790] et qu'il s'amusait à badiner par les hôtelleries, Voiture était pleuré parmi les hommes, qu'Apollon ne savait pas encore qu'il fût mort. On fit divers jugements de ce Génie dans les lieux par où il passa[3791]. Les uns le prenaient[3792] pour un Génie enjoué, les autres pour un Génie particulier, quelques-uns pour un grand Génie. Il ne sembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais.[3793] Aussitôt que la nouvelle de la mort de Voiture fut sue d'Apollon, il fit écrire et porter les billets de son service, qui ne diffèrent des nôtres qu'en ce que c'est au nom du Dieu qu'on prie[3794], et qu'ils sont écrits en vers. Voici celui de Voiture :

De par le Fils de Jupiter
Vous êtes priés d'assister
Aux funérailles de Voiture,
Qui demain mardi se feront
Au Parnasse, sa sépulture,
Où les Muses se trouveront.[3795]

Tout le monde spirituel étant ainsi convié le mardi, qui fut le 7[3796] juillet de l'année 1648. Car, pour vous dire déjà une partie du secret, ceci se passait au Parnasse à mesure que je l'écrivais, on commença la cérémonie des funérailles :

Au point de la clarté naissante,
L'Aurore, pâle et languissante,
Quand la porte du jour s'ouvrit
De nuages noirs se couvrit,
Tâchant par ses couleurs funèbres
À continuer les ténèbres.
Sous ces tristes manteaux de deuil[3797]
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit, en cette aventure,
Céphale[3798] jaloux de Voiture.
Du grand déluge de ses pleurs[3799]
Elle noya toutes les fleurs
Et grossit les flots d'Hippocrène[3800]
Presque autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un qui cet endroit lira,
Quelque bel esprit me dira
Qu'encore que Voiture eût des charmes,
Il ne méritait pas ces larmes,
Que l'Aurore se faisait tort
De pleurer chaudement sa mort,
Vu qu'il montrait partout pour elle

[3790] Sarasin s'amuse à personnifier le génie de Voiture et à le décrire comme un paresseux et un galant, ce qui est une manière plaisante de minimiser le génie de son rival. La litière : lit ambulant.
[3791] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …les lieux où il passa…
[3792] Variante, *op.cit.* : prirent.
[3793] Remarquons le chiasme et les litotes, qui atténuent le jugement de l'opinion sur le talent de Voiture.
[3794] Variante, dans le *Recueil Conrart*. : …qu'en ce que ce n'est qu'au nom de ce Dieu qu'on prie…
[3795] On notera le caractère burlesque de ce poulet qu'aurait fait écrire Apollon.
[3796] Variante, *Recueil Conrart*. : le septième.
[3797] Variante, *op.cit* : sous ce triste manteau de deuil.
[3798] Aimé d'Aurore.
[3799] Description burlesque de l'Aurore.
[3800] Voir les notes n° 1854 et 1858 au sujet d'Hippocrène.

Une aversion naturelle,
Ne la voyant que rarement,
Et toujours fort chagrinement,
Se couchant quand elle allait naître,[3801]
Lui fermant au nez la fenêtre,
Et même étant si hardi
De receler jusqu'à midi
Sous une pesante paupière
Le sommeil qui hait la lumière.
Entre nous, cette objection
Fait d'abord quelque impression
Et mérite qu'on y réponde.
Or voici sur quoi je me fonde :
Je dis donc que ce grand ennui
N'était point pour l'amour de lui,
Mais seulement pour l'amour d'elles,
J'entends des neuf doctes pucelles,[3802]
Qui depuis longtemps, ce dit-on,
Gouvernent madame Tithon,[3803]
Et qui toutes l'avaient priée,
Comme leur meilleure alliée,
De pleurer de bonne façon
Le trépas de leur nourrisson ;
Ce qu'elle avait bien voulu faire,
Dans la crainte de leur déplaire
Et de perdre ses beaux habits
D'or, de perles et de rubis,
Dont ces neuf sœurs l'ont équipée
Comme l'on fait une poupée.
Même, on dit que sans s'affliger
Elle les pouvait obliger,
Car cette déesse amoureuse
De sa nature est fort pleureuse.
Or dans peu l'orage cessa,
Et soudain le convoi passa.[3804]

Premièrement parurent les Grâces, les cheveux en désordre et sans leurs guirlandes accoutumées. Elles avaient déchiré leurs vêtements pour témoigner leur déplaisir et étaient quasi nues. Elles conduisaient cinquante Amours communs,[3805] qui portaient, au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes et marchaient deux à deux, ayant leurs bandeaux déchirés,[3806] leurs carquois renversés et vides, leurs arcs traînants et leurs ailes ployées et basses. Trente petits Cupidons suivaient ceux-ci et faisaient beaucoup plus les affligés que leurs

[3801] Allusion à une donnée biographique : Voiture était un « noctambule dévoré par la passion du jeu », qui ne voyait jamais l'aurore, Jean-François Castille, *op.cit*., p. 169.
[3802] Les Muses.
[3803] L'Aurore.
[3804] Description burlesque des Muses : « doctes pucelles », de l'Aurore : « Madame Tithon » et de Voiture : « leur nourrisson ».
[3805] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Premièrement parurent les Grâces accoutrées, elles avaient leurs cheveux en désordre sans leurs guirlandes accoutumées et venaient quasi nues ; elles conduisaient…
[3806] Variante, *op.cit*. : leurs bandeaux rompus.

compagnons ; mais on soupçonnait cette grande douleur d'hypocrisie, car ces trente[3807] étaient tous Amours coquets, qui sont des grands comédiens, et qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avait point eu de plus chers amis,[3808] ni qu'il eût plus volontiers employés en ses affaires. Aussi étaient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe et tenaient l'un la bigotère,[3809] l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les autres les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture.[3810] Mais voyez comme on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons, qui pensaient duper leur monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croyaient n'être point aperçus,[3811] badinaient avec les choses qu'ils portaient. L'un faisait des grimaces devant le miroir, l'autre se bridait de la bigotère, l'autre tirait les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avait même un qui s'enfarinait de la poudre et un autre qui se faisait des lunettes de la peinture dont, dans les derniers temps, Voiture rajeunissait ses cheveux et sa barbe.[3812] Après eux paraissaient vingt grands Cupidons couronnés de palmes et de cyprès, armés en Amours, mais ayant leurs armes couvertes de crêpe. Ils portaient les marques[3813] de plusieurs victoires galantes, des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets et des aprestadors[3814] de pierreries : car Voiture avait aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis la couronne jusqu'à la cale.[3815]

Un certain Amour de respect,
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage,[3816]
Avec un autre Amour discret,
Qui se pique d'être secret,
Suivaient cette brave vingtaine,
Portant deux cassettes d'ébène.

Ces cassettes étaient remplies, l'une de poulets et l'autre de boîtes de portraits : les poulets étaient cachetés, et les boîtes de portraits fermées.

On voyait après eux un Amour seul, qui avait la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelait l'Amour constant. Celui-là, de sa nature, est bien plus dangereux que ses frères. Le mauvais garçon avait si cruellement tourmenté Voiture[3817] que pour exprimer le désordre de son âme, il l'avait contraint de faire imprimer au-devant du poème de l'Arioste qu'il n'était pas moins furieux que Roland.[3818] Aussi, depuis ces mauvais traitements, Voiture ne l'avait jamais pu

[3807] Variante, dans le *Recueil Conrart*. : D'autant que ces trente…
[3808] Variante, *op.cit*. : Le défunt n'avait point eu en son vivant… Sarasin n'épargne pas Voiture, suggérant subtilement qu'il était lui-même comédien en amour.
[3809] Bandeau qu'on s'applique la nuit pour relever ses moustaches.
[3810] Sarasin, par cette longue énumération, raille l'extrême coquetterie de Voiture.
[3811] Variante, *Recueil Conrart* : dès qu'ils croyaient qu'ils n'étaient point aperçus.
[3812] Variante, *op.cit*. : rajeunissait sa barbe.
[3813] Variante, *op.cit*. : les armes.
[3814] Chaînes de diamants ou de perles que les femmes passaient dans leur coiffure.
[3815] Description cocasse de ce cortège de *putti*.
[3816] Variante, *Recueil Conrart* : …par son visage.
[3817] Variante, *op.cit*. : On voyait, après eux, un amour seul, opiniâtre, constant ; celui-là de sa nature est bien plus dangereux que ses frères. Le mauvais garçon avait autrefois si cruellement tourmenté Voiture…
[3818] Allusion à une anecdote de la vie de Voiture. Ce dernier avait envoyé à Mme Saintot (nommée aussi Mme de Saintot) un *Roland furieux,* traduit en français par de Rosset, et avait fait imprimer dans l'exemplaire, à la place de l'épître dédicatoire, une lettre amoureuse (voir lettre n°1, dans *Œuvres*, édition Ubicini). Comme Voiture avait refusé de l'épouser, Mme Saintot, folle de jalousie, le poursuivit toute sa vie de ses assiduités,

souffrir, non pas même en la personne de l'Angélique[3819] pour laquelle il avait tant enduré, tellement que cette pauvre dame en avait été persécutée à son tour.

Elle avait souffert sa blessure,
Sur la terre et les flots par le monde, courant
Pour Voiture,
Mais pour Voiture indifférent,
Tantôt suivant sa débile personne
Des rivages de Seine aux rivages de Somme,
Et cela veut dire, en somme,
Depuis Paris à Péronne,
Pour flatter son tourment
Chantant gaillardement :[3820]
Puisque Voiture s'élogne,
Je m'en vais dans la Pologne.[3821]
D'un si bon conte c'est assez.
MENAGE, vous la connaissez,
Et vous savez toute l'histoire
Du grand conducteur CUISSE NOIRE.[3822]
Revenons donc à nos moutons,[3823]
Qui sont les Amours, et contons.

On ne s'étonne pas[3824] de voir cet Amour constant à l'enterrement d'un homme qui le haïssait si fort : car c'est sa coutume, (au moins à ce qu'il jure) de durer jusques au tombeau, de vaincre même la mort et de se perpétuer comme un Phénix dans les cendres de la personne aimée, après avoir été, comme un Phénix, brûlé de ses deux soleils.[3825]

Mais de tels discours fort souvent
Autant en emporte le vent,
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du roi Mausole.[3826]
Or cela soit dit en passant
Pour la belle que j'aime tant.[3827]

---

notamment lorsque Voiture accompagna la reine de Pologne en qualité de maître d'hôtel du roi. Voiture, que Mme Saintot suivait dans un coche de louage, n'alla pas plus loin que Péronne. (D'où l'allusion, dans le passage versifié.)

[3819] Personnage du *Roland furieux*, dont Roland est amoureux, qui représente ici Mme Saintot.

[3820] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Pourtant sur les chemins chantant gaillardement / Pour flatter son tourment.

[3821] Une chanson fut composée sur le Pont-neuf à propos du départ de la reine de Pologne, dont le refrain était : Puisqu'il faut que je m'élogne / Je m'en vais dans la Pologne.

[3822] Le cocher qui conduisit Mme Saintot à Péronne avait voulu épouser sa suivante. Cette dernière refusa car il avait les cuisses trop noires.

[3823] Tournure populaire qui rapproche la poésie de la prose et accentue la fluidité du passage de l'une à l'autre, dans ce prosimètre.

[3824] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Qu'on ne s'étonne pas…

[3825] Allusion peut-être à un rondeau de Voiture (LVII) : « …deux Soleils, les beaux yeux de ma Reine, / Pour qui les miens souloient estre conduits. », *op. cit*. p. 140.

[3826] Artémise II, à la mort de son mari, but ses cendres mêlées à du vin, organisa un concours d'éloquence en hommage au défunt et fit construire le mausolée d'Halicarnasse (Turquie), une des sept merveilles du monde antique.

Enfin suivait une volée,
Grande et confusément mêlée,
D'Amours de toutes les façons.
C'étaient tous ces oiseaux-garçons
Dont Voiture a donné la liste.[3828]
Après, on voyait sur leur piste
Les Amours d'obligation,
Les Amours d'inclination,
Quantité d'Amours idolâtres,
Une troupe d'Amours folâtres,
Force Cupidons insensés,
Des Cupidons intéressés,
De petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes,
Mêmement de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des Amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles ;
Car vous savez qu'on dit toujours
Qu'il n'est point de laides Amours.
Et bref, tant d'Amours qu'à vrai dire
On ne pourrait pas les décrire.
Comme l'on voit les étourneaux[3829]
Tournoyant aux rives des eaux,
Lorsque la première froidure
Commence à ternir la verdure :
Leur nombre, qui surprend les yeux,
Noircit l'air et couvre les cieux ;
Tels, ou plus épais, ce me semble,[3830]
Se pressant, cheminaient ensemble
Tous les Amours de l'univers.
Mais un peu de trêve à nos vers,
Et pour discourir d'autre chose,
Retournons tout court à la prose.

Les Amours achevaient de passer, lorsque l'on vit venir les Auteurs que Voiture avait aimés, et auxquels il avait fort affecté de ressembler. Ils honoraient cette pompe de leur présence et marchaient selon leurs degrés d'ancienneté. Les Latins allaient les premiers ; car, pour les Grecs, d'autant que Voiture prétendait que tout Français de par Francus[3831] descendait

[3827] Manière galante de suggérer à la femme qu'il aime de l'aimer au-delà du tombeau, ou de la prévenir de sa propre inconstance.

[3828]Sarasin parodie ici les vers de Vincent Voiture dépeignant le cortège des Amours dans l' épître à Coligny, (sur l'enlèvement de Melle de Bouteville. Voir aussi la ballade *D'enlever en amour, supra,* p.363-364) LXXXIX, *op. cit*. p. 195 et suivantes. Ces deux cortèges doivent sûrement en partie leur inspiration au *Triomphe d'amour* de Pétrarque, dans son œuvre *Trionfi*, évoquant l'allégorie d'Amour conduisant un char suivi d'un cortège de fidèles.

[3829] Cette comparaison des amours aux étourneaux est reprise à Voiture, *op. cit.*, p. 204 : « On les voyoit comme moyneaux, / Ou comme trouppe d'estourneaux, / Ombrager toute la campagne ». Cette comparaison, soulignant le nombre impressionnant des amours de Vincent Voiture n'est pas sans ironie. Elle suggère que le poète s'est sans doute vanté de plus de conquêtes qu'il n'en fit véritablement.

[3830] Variante, dans *Recueil Conrart* : Tels et plus épais…

[3831] Voir la note n° 2664.

d'Hector,[3832] il les avait toujours haïs comme les ennemis de ses pères. Il avait composé en latin quelques épîtres et quelques vers que l'ancienne Rome aurait approuvés, et, pour l'en récompenser, plusieurs priaient Tibulle[3833] de pleurer sa mort par une élégie et Pline le Jeune[3834] d'honorer sa mémoire par un panégyrique. Mais ils s'en excusaient tous deux, l'un, parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait fait de vers, l'autre, sur ce qu'il ne haranguait plus depuis qu'il était mort ; et ils vous les renvoyaient,[3835] protestant que vous[3836] composiez des vers dignes du siècle d'Auguste[3837] et que votre prose égalait celle des meilleurs écrivains[3838] de ce même siècle. Une partie de leur troupe chantait les louanges de ce bel esprit. Voici les vers que quelques-uns de cette troupe firent pour son épitaphe : [3839]

Pullus Apollinis
Heu ! Lacrimabili
Morte peremptus,
Inclytus ista
Conditur urna.
Spargite flores,
Et tumulo levi
Hoc mansurum
Addite carmen :
VETTURIUS NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS[3840]

Les Italiens marchaient après les Latins, et chantaient à l'envi :

Sonetti, madrigaletti,
Versi scialti vezzosetti
Per Vincenzo Vetturetti.[3841]

Le *Cieco* d'Adria,[3842] entendant ainsi louer Voiture, demandait au Tassone[3843] qui le conduisait, qui était ce Français dont on disait tant de bien ; car, pour lui, il ne l'avait jamais vu et n'avait jamais lu aucun de ses ouvrages.[3844] Le Tassone, à sa mode accoutumée, lui répondait : [3845]

Era quel Vetturetto, un Cristiano
Maninconico in vesta e picciolino

[3832] Héros troyen, fils de Priam, époux d'Andromaque.
[3833] Poète romain élégiaque du Ier siècle.
[3834] Pline le jeune est l'auteur du panégyrique de Trajan.
[3835] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …plusieurs priaient Tibulle et Pline de pleurer sa mort par une élégie, et de réciter son panégyrique ; ils s'en excusaient tous deux, l'un sur ce qu'il y avait longtemps…Ce refus des poètes de composer sur Voiture exprime un discret mépris.
[3836] Ce « vous » s'adresse à Ménage.
[3837] Premier empereur romain.
[3838] Variante, dans le *Recueil Conrart* : celle des dix orateurs…
[3839] Variante, *op.cit*. : Voici cinq ou six vers dont ils prétendaient honorer sa tombe.
[3840] Imitation métrique de *L'Apolocyntosis*. Traduction : le rejeton d'Apollon, hélas, emporté en pleine gloire par une triste mort, est enfermé dans cette pauvre urne. Répandez des fleurs, et, à son léger tombeau, ajoutez ce poème, destiné à rester. Voiture, dont la gloire ne le cède à personne dans l'art des vers légers.
[3841] Sonnets, madrigaux, gracieux vers choisis par Vincent Voiture.
[3842] L'aveugle d'Adria, Luigi Grotto, poète italien (1541-1585).
[3843] Alessandro Tassoni (1565-1635), auteur du poème héroï-comique : *La Secchia rapita*, (1622) le seau enlevé.
[3844] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …ni n'avait. On notera le sous-entendu railleur. Sarasin prétend que la renommée de Voiture n'était pas si considérable.
[3845] Variante, *op.cit*. : lui répondit.

Ma d'ingegno si grande e si sovrano[3846]
Che Pegaso, caval da Paladino,
Sotto quel grave peso andava piano
E parea caval da vetturino,
Benchè tal volta porti sù la schiena
Di poëti moderni una dozzeina.[3847]

Les Espagnols passaient les troisièmes et disaient[3848] en chemin faisant *unas decimas*[3849], que Voiture avait composée en castillan,[3850]

Ces gens, ravis de la beauté
De ces vers pleins de majesté,
Admiraient un si noble ouvrage ;
Et chacun, au style trompé,
Criait tout haut en son langage :
Es de Lope, es de Lope.[3851]

Lope, qui se voyait flatter,
Pour ôter tout lieu de douter
Qu'il n'eût fait ce divin poème,
D'une fausse gloire pipé,
Criait comme un diable lui-même :
Es de Lope, es de Lope.[3852]

Y los echos de Parnasso,
Per favorescer Vettura,
Ottro Narcisso moderno,
A unque es de Lope oieron,
Es de Vettura, dixeron.[3853]

Après ces auteurs étrangers paraissaient nos vieux romanciers. On y voyait presque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe Auguste[3854] jusques au grand Roi François. Et parce que Voiture avait pris un singulier plaisir à lire leurs ouvrages et à travailler en leur style, pour l'en récompenser, ils voulaient chroniquer ses faits et donnaient en passant un inventaire des chapitres du roman qu'ils prétendaient en écrire. Celui qu'on m'a apporté dit ainsi :

S'ensuit
La table des chapitres
De la grand'Chronique

[3846] Variante, *op.cit*. : *Ma d'ingegno tan grande e sovrahumano*.
[3847] C'était ce petit Voiture, un chrétien mélancolique en veste, et très petit, mais d'un si grand et souverain génie que Pégase, cheval du palatin, marchait lentement sous ce lourd poids, bien que quelquefois il portât sur son dos une douzaine de poètes modernes.
[3848] Variante, *Recueil Conrart*. : lisaient.
[3849] Une strophe de 10 vers.
[3850] Voiture est l'auteur de poèmes en espagnol. Voir *Romance*, CXII, *op. cit*., p. 315.
[3851] Lope de Vega, poète espagnol du XVIIème siècle.
[3852] C'est de Lope, c'est de Lope.
[3853] Et les échos du Parnasse, pour favoriser Voiture, autre Narcisse moderne, bien que l'on eût entendu dire que ce fût de Lope, prétendaient que ce fût de Voiture. Ces vers en latin, italien, espagnol, sont une parodie de Voiture, qui émaille souvent ses épîtres de citations latines, italiennes ou espagnoles.
[3854] 7ème Roi de France.

Du noble Vetturius[3855]

Chapitre I[3856]

Du grand et horrible combat de Vetturius contre Brun de la Coste [3857] : et comme Vetturius fit sa prière au Dieu Mars, qui ne lui servit de rien.

Chapitre II[3858]

Comme le comte Guicheus, le chevalier de la Mouche et le gentil Arnaldus, gabant entre eux trois, envoyèrent par un ménestrel joyeusetés rimées à Vetturius ; et sa réponse.[3859]

Chapitre III[3860]

Comme Vetturius arriva à la cour de la Reine Lionelle de Galle[3861] ; comme il en devint amoureux et comme il en fut chassé par les menées de Hunault d'Armorique et de Rousselin de Grenade.[3862]

Chapitre IV[3863]

Comme après la mort de Hunault d'Armorique Lionelle vint visiter Vetturius chez un vavasseur,[3864] où il était au lit gisant de ses plaies : comme il la méprisa ; et comme étant guéri il fut à la conquête de la Lionne du Temple marécageux.[3865]

[3855] Nom latinisé de Voiture. Dans les chapitres qui suivent, imités de Rabelais, Voiture est le héros ridicule d'une geste galante et héroï-comique. Ces titres romanesques font aussi allusion au goût de Voiture pour les romans de chevalerie, qu'il pastiche dans ses Lettres. Enfin, leur formulation est imitée aussi de la gazette allégorique, jeu inventé par Voiture en 1640 pour distraire les familiers de l'hôtel de Rambouillet. Voir Emile Magne, *Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet,* Paris, Mercure de France, 1912, p. 223-224.

[3856] Variante, dans le *Recueil Conrart* : la mention chapitre 1 se trouve plus loin.

[3857] Voiture eut un duel avec La Coste-Monbrun pour une affaire de jeu. Avant de se battre il demanda à faire sa prière. Voir les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, volume I, p. 495.

[3858] Variante, dans le *Recueil Conrart* : chapitre I.

[3859] Allusion à une lettre en vieux français de Voiture adressée, en mai 1640, au comte de Guiche, le maréchal de Gramont, au comte de Saint-Aignan qui portait toujours une mouche et à Arnauld de Corbeville. Saint Aignan était enfermé à la Bastille et avait écrit au Comte de Guiche une lettre imitant le style d'Amadis et des anciens chroniqueurs. Le Comte de Guiche avait chargé Voiture de la réponse. Voir le poème CVI de Vincent Voiture, *Response à Monsieur Le Comte de St Agnan, sous le nom de chevalier de l'Isle Invisible, op. cit*., p. 283. Cet échange épistolaire est à l'origine de la mode du « vieux langage ».

[3860] Dans le *Recueil Conrart*, chapitre II.

[3861] Mme Saintot, surnommée ici « lionelle de Galle » en raison de la propriété de son père qui s'appelait Gaillonnet.

[3862] La Hunaudaye, gentilhomme breton que Mme Saintot voulait épouser et Benserade, qui était roux et prétendait descendre des Abencerages de Grenade en raison des consonnances de son nom, d'où le surnom de « Rousselin de Grenade ».

[3863] Un passage a été supprimé des *Œuvres* sur la demande de M. de Montausier : « Du prodigieux spectacle qui apparut dans les jardins du palais de la sage Arténice, comme Vetturius y fut blessé par le bon Luitton qui les gardait et qu'il combattit aux flambeaux. » Cet extrait fait allusion à un duel entre Voiture et Chavaroche, intendant de Mme de Rambouillet (Arthénice), qui eut lieu dans le jardin de chasse de Rambouillet, et fit scandale. Voiture l'avait provoqué par ses familiarités envers la dernière fille de la marquise, Angélique-Clarisse, future femme du comte de Grignan, décédée en 1664. (Celui-ci épousa, en troisième noce, la fille de Mme de Sévigné). Voiture fut blessé à la cuisse. Après cet épisode, il n'alla plus si souvent à l'hôtel de Rambouillet.

[3864] Vassal d'un seigneur lui-même vassal.

Chapitre V

Comme Vetturius entreprit la conduitte de la Reine de Sarmatie[3866] jusques au Château des Peronnelles[3867] : et comme Lionelle l'y suivit dans le Char de l'Enchanteur Fiacron.[3868]

Chapitre VI

De la cour pléniere que tint le Duc Gravelinor,[3869] où Vetturius introduisit les Nains et autres messagers ; comme il servoit au manger devant l'Empereur de Lutèce[3870] : et comme son premier Tresorier[3871] lui bailla en garde son Aumônière.

Chapitre VII

Comme Cazalie[3872] fut délivrée des mains du géant Gerion par Herculin d'Austrasie : et de la noble chronique que Vetturius en compila.

Chapitre VIII

Comme Vetturius sacrifia au temple de la divine Aplanie [3873]: et comme il grava les vertus de Prince Porphyrogène[3874] et celles de la belle Megalopolie[3875] sa sœur.

Chapitre IX

D'une lettre que l'incomparable Germanicus et deux siens chevaliers écrivirent à l'illustre Julie [3876]: et comme le généreux Osiermont[3877] d'Alsace se repose de la response sur la Clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en acquitta.[3878]

Chapitre X

Comme Vetturius arriva au Palais des Fées où il devint carpe. D'un merveilleux brochet qu'il y trouva, qui avait vaincu tous les poissons de la mer : et comme en présence de la nymphe Galatée ce Brochet fut fait son Compère.[3879]

[3865] Pastiche du « vieux langage » remis à la mode par Voiture. « La lionne du temple marécageux » est Angélique Paulet, qui vivait dans le Marais, près du Temple et dont la chevelure blonde avait des allures de crinière. Voiture évoque la « Lyonne Angélique » dans ses poèmes. Voir « Appendice D », *op. cit*., T. II, p. 335.
[3866] La reine de Pologne, Marie-Louise Gonzague de Nevers, mariée en 1645 avec Ladislas VII.
[3867] Péronne, supra, note n° 3818.
[3868] Les carosses de louage étaient remisés dans une maison à l'enseigne Saint-Fiacre.
[3869] Gaston, duc d'Orléans, « Monsieur », chez qui Voiture introduisait les ambassadeurs.
[3870] Voiture était aussi maître d'hôtel chez le roi.
[3871] M. d'Avaux, diplomate et surintendant des finances, qui fit de Voiture son premier commis.
[3872] La ville de Casal, en Italie, secourue en 1640 par Henri de Lorraine, comte d'Harcourt. Voiture avait célébré cette action dans sa lettre en vieux français mentionnée plus haut.
[3873] La princesse douairière de Condé, surnommée ainsi en raison de la devise des Montmorency : *aplanos* (tout droit, sans dévier).
[3874] Le prince de Conti. Le porphyre, roche volcanique rouge, fait allusion à la couleur du blason de Conti, de gueules (rouge).
[3875] La duchesse de Longueville. Mégalopolie : tentative de traduction de Longueville en grec.
[3876] Le prince de Condé, Arnauld et la Moussaye écrivirent en vers à Mme de Montausier.
[3877] Anagramme de Montausier, gouverneur d'Alsace.
[3878] Voiture fit la réponse à l'épître écrite à Madame de Montausier sur son nouvel accouchement (1647).

Chapitre XI

Comme Vetturius composa maints lais, et au dernier Lai de la Fievre qu'il harpa au Tournoi des neuf Preux en présence de Germanicus,[3880] et comme après avoir ramentu les hauts faits de Germanicus,[3881] les neuf Preux l'assirent au dixième siège, surnommé par Merlin le siege d'accomplissement de Chevalerie.
C'est là, en somme, ce que contenait la matière de ce roman, à laquelle maître François Rabelais avait ajouté sept autres chapitres, par la permission de ses devanciers : d'autant, disait-il, qu'il était bien aise de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il avait reçus du mort, et que les choses qu'il avait à ajouter ne se pouvaient bonnement écrire qu'en style pantagruélique. Ces chapitres contenaient :

Chapitre I[3882]

Comme Vetturius criblait [3883] de nuit dans[3884] l'université d'Orléans : et comme un matois Normand lui coupa les doigts.[3885]

Chapitre II[3886]

Comme un esprit folet emporta Vetturius au Royaume des Alphabets, où il accorda les lettres. Comme il en fut remercié par le Roy Tarin[3887] de Grammaire : et comme il entretint le Prophète Bdelneufgermicopsant[3888] en son patois.

Chapitre III[3889]

Comme Vetturius arriva en l'Ile des Mensonges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire, fille de Nazin de Gazette, Dinaste du pays, comme les Archives lui en furent montrées, où il ne vit qu'Histoires Hebdomadaires, qui ne contenaient que billevesées.[3890]

[3879] Allusion à la lettre de la Carpe (Voiture) à son compère le brochet (le duc d'Enghien), écrite en 1643, à la suite d'un jeu des poissons et pour féliciter le duc d'Enghien d'avoir passé le Rhin. La Fontaine s'en souviendra dans *Le Songe de Vaux* avec le dialogue du saumon et de l'esturgeon.
[3880] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …qu'il harpa en présence de Germanicus, au tournoi des neuf Preux…
[3881] Allusion à l'épitre *À Monsieur le Prince sur son retour d'Allemagne* (1645), de Voiture. Le Prince de Condé est surnommé (par Sarasin) Germanicus, pour ses victoires en Allemagne. Voiture compare dans cet épître la fièvre dont souffre Condé aux armées ennemies qu'il a su vaincre. Il récita cette épître à Chantilly, où l'on courait la bague, entre autres divertissements, ce qu'évoquent les « tournois ».
[3882] Chapitre XII dans le *Recueil Conrart.*
[3883] Ribloit, de ribler, courir les rues la nuit, dans le *Recueil Conrart*.
[3884] Variante, dans le *Recueil Conrart* : en l'université.
[3885] Voiture, quand il était au collège à Orléans, s'était battu avec le Président des Hameaux.
[3886] Chapitre XIII dans le *Recueil Conrart.*
[3887] Tarin, professeur d'éloquence à l'université de Paris.
[3888] Nom inventé par Voiture dans les stances burlesques : *Réponse à la plainte des consonnes qui n'ont pas eu l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain, op.cit.*
[3889] Chapitre XIV, *Recueil Conrart*.
[3890] Les « histoires hebdomadaires » font référence à la *Gazette de France* (depuis 1631) de Théophraste Renaudot, nommé Nazin pour son nez court et retroussé, en « pied de marmite ». Voiture avait longtemps courtisé sa fille.

Chapitre IV[3891]

Comme Vetturius apprenait aux Nouveaux Mariez ce qui s'était passé entre eux le jour de leurs Noces.[3892]

Chapitre V[3893]

Comme Vetturius se battait nuit et jour : et de l'Edit des duels qui n'était pas fait pour lui.[3894]

Chapitre VI[3895]

Comme Vetturius emprunta le cornet et les dés de Bridoye, dont il ne put trouver chance[3896] : et comme il semblait niaiser, et pourtant n'était grain niais.[3897]

Ces Romanciers étaient suivis d'une troupe de bonnes gens se lamentant pitoyablement. C'étaient nos vieux Poètes, que Voiture avait remis[3898] en vogue par ses ballades, ses triolets et ses rondeaux, et qui par sa mort retournaient dans leur ancien décri.[3899] Marot, qui sur tous lui était le plus obligé,[3900] se plaignant plus fortement que les autres et à demi désespéré, leur chantait cette ballade :

Ballade[3901]

Maître Vincent[3902] nous avait retirés
Par ses beaux vers, faits à notre manière,
Des dents des vers[3903], nos ennemis jurés,
Du long oubli, [3904]d'une sale poussière.
5 Lorsque jadis[3905] nous tenions cour plenière,
Tout gentil cœur composait un rondeau,
Vieille ballade était un fruit nouveau,
Les triolets avaient grosse pratique ;
Tout nous riait, mais tout est à vau-l'eau :
10 Voiture est mort, adieu la muse antique.

Bien est raison que soyons éplorés,

[3891] Chapitre XV dans le *Recueil Conrart*.
[3892] Nouvelle allusion à l' épître de Voiture *À M. de Coligny*, sur l'enlèvement de Melle de Bouteville.
[3893] Chapitre XVI, *Recueil Conrart*.
[3894] C'est ce qu'avait dit la reine, apprenant que Voiture s'était battu.
[3895] Chapitre XVII, dans le *Recueil Conrart.*
[3896] Allusion au goût du jeu et à la malchance de Voiture.
[3897] « J'ai le visage assez niais » avait écrit Voiture dans la lettre 93 de l'édition Ubicini : *Lettre à une maîtresse inconnue*. « Ne… grain » est une négation équivalant à « ne…goutte ».
[3898] Variante, dans le *Recueil Conrart* : mis.
[3899] Discrédit.
[3900] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Marot, surtout, qui lui était…
[3901] Sarasin montre sa virtuosité en enchaînant les pastiches et les parodies : parodie de titres de romans de chevalerie, (que Rabelais avait lui-même imités dans ses romans), pastiche de ballade marotique…
[3902] Vincent Voiture.
[3903] Jeu sur les homonymes : vers (en poésie) / vers (de terre).
[3904] Variante, *Recueil Conrart* : d'un long oubly…
[3905] Variante, *op.cit*. : comme jadis.

Quand Atropos, la Parque safranière,[3906]
En retranchant les beaux fils dorés
Où tant se plut sa sœur la Filandière,
15 A fait tomber Voiture dans la bière.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau :[3907]
20 Voiture est mort, adieu la muse antique.

Or, nous serons partout deshonorés ;
L'un sera mis en cornets d'épicière,
L'autre exposé dans les lieux égarés
Où les mortels, d'une posture fière,
25 Lui tourneront par mépris le derrière ;[3908]
Plusieurs seront balayés au ruisseau,
Maint au foyer, traînant en maint lambeau,
Sera brûlé comme un traître hérétique.
Chacun de nous aura part au gâteau :
30 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Envoi

Prince Apollon, un funeste corbeau,
En croassant au sommet d'un ormeau,[3909]
A dit trois fois d'une voix prophétique :
Bouquins, bouquins, rentrez dans le tombeau,
35 Voiture est mort, adieu la Muse antique.

La déesse Badinerie suivait les Auteurs. Sa tristesse[3910] paraissait badine, et elle était accompagnée du vieux Badin,[3911] que vous connaissez.

Il me semble que je le VOI,
De noir, comme un page vê…TU,
En sa nouvelle tablatu…RE
Cherchant trois rimes à VOITURE.
Il cheminait en ce con…VOI,
Le front ridé, l'œil abat..TU,

[3906] Très belle expression, inspirée des « fils dorés » de la vie qu'Atropos est chargée de couper.
[3907] Voir note de l'épigramme à M. d'Avaux (*supra*, p. 373). Sarasin fait allusion à un rondeau de Voiture : « Je n'ay quasi que les os et la peau, / Trois fois par jour je pleure comme un veau », rondeau LIII, *op.cit*, p. 136.
[3908] Détail scatologique, atténué par l'élégance de l'expression, rivalisant avec le « torchecul » de Rabelais, au chapitre XIII de *Gargantua.*
[3909] Virgile, Les *Bucoliques*, églogue IX, v.15 : « *Ante sinistra cava monuisset ab ilice cornix* ». Allusion également au corbeau de Voiture.
[3910] Variante, dans le *Recueil Conrart* : La tristesse.
[3911] Louis de Neufgermain, (orthographié aussi Neuf-Germain) qui se nommait lui-même le « Poète hétéroclite ». Il faisait des poèmes acrostiches : les rimes finissaient par les syllabes du nom des personnes qu'il louait ; Sarasin en fait ici une parodie. Voiture a parodié aussi Neufgermain. Voir poème LXXXIV, *Vers à la mode de Neuf-Germain, à Monseigneur d'Avaux*, in Voiture, *Poésies*, édition publiée par Henri Lafay, Paris, Marcel Didier, 1971, p. 180. La Fontaine également, voir *Vers à la manière de Neuf-Germain sur la prise de Philisbourg*, in *Œuvres complètes de La Fontaine*, Tome V, Paris, Daffis, 1877.

La barbe jusqu'à la ceintu…RE,
Triste du trépas de VOITURE.

Cet homme menait le cheval Pégase en main, et ce cheval était là venu parce que, comme Voiture était petit, il avait accoutumé de s'agenouiller badinement toutes les fois qu'il voulait monter dessus. Le pauvre cheval marchait avec grand'peine,[3912] tant il avait les jambes de derrière gorgées des ces eaux qui lui descendent incessamment, et qui se sont tellement corrompues sur sa vieillesse qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnasse et produit toutes les grenouilles poétiques dont nous sommes persécutés.[3913]

Comme un vieux cheval de ren…VOI,
Maigre, harassé, courba…TU,
Venait la débile montu..RE
Aux funérailles de VOITURE.

Son Corbeau et son Chien y étaient aussi.[3914] Le Corbeau jetait des cris pitoyables et le chien ne disait mot : au contraire, il marchait fort pensif et tenait la queue entre les jambes. On s'étonna fort de n'y point voir la Grillon, le Hibou, la Tortue et la Taupe, à qui Voiture avait donné l'immortalité dans ses ouvrages, [3915]et qui, à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvaient lui refuser les derniers devoirs. Mais le misérable état où le désespoir de cette mort les avait réduits, et dans lequel ils sont encore, les devait bien excuser. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vais dire, et vous ne vous imagineriez jamais les choses que leur douleur les force[3916] de faire, si un autre que moi vous les racontait. Mais je vous les garantis vraies, car je les sais d'original.

Le Grillon, saisi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'était, cheminant sur les pistes
Des anciens gymnosophistes,[3917]
5 Au travers des flammes jeté
Et dans un four précipité.
Mais tous ses amis, qui coururent,
À point nommé le secoururent
Lorsque les ardeurs du fourneau
10 Commençaient à griller sa peau.
Maintenant, contre son envie
Forcé de conserver sa vie,
Gardé des siens, plein de courroux,
Il se renferme dans les trous[3918]

[3912] Variante, dans le *Recueil Conrart* : grande peine. Pégase croule sous le poids d'un tel talent.
[3913] Comme le montre Jean-François Castille dans l'article « Le prosimètre galant », in *De la grande rhétorique à la poésie galante*, Sarasin opère ici un travestissement burlesque de Pégase en Rossinante. Dans la mythologie, Pégase avait fait jaillir, d'un coup de sabot, la source Hippocrène, symbole de l'inspiration poétique. Ici, le « pauvre cheval » ne produit que de l'urine, où pataugent les « grenouilles poétiques » comme Neuf-germain et…Voiture…. Féroce coup de griffe envers son défunt rival.
[3914] Animaux de compagnie de Voiture. Variante, dans le *Recueil Conrart* : …y venaient aussi.
[3915] Voir les *Estrenes de quatre animaux, envoyés par une Dame à Monsieur Esprit.* Voiture avait écrit des vers pour accompagner le présent de Mme de Vertus.
[3916] Variante, dans le *Recueil Conrart* : forçaient.
[3917] Philosophes indiens qui vivaient nus et méprisaient la douleur. Calanus, parmi eux, s'était jeté dans un bûcher devant Alexandre le grand. Relevons l'humour de la comparaison.
[3918] Variante, *Recueil Conrart* : dans des trous.

15 Et près des fours fait sa demeure,
N'attendant là sinon quelque heure
Que les gens ne s'en doutent pas,
Afin de courir au trépas,
Montrant par une voix dolente
20 Qu'empêcher sa fin violente
Lui cause un immortel ennui,[3919]
Et portant toujours avec lui,
Sur sa peau plus noire que mûre,
D'illustres marques de brûlure ;
25 Comme autrefois on remarqua
La femme du grand Seneca[3920]
Portant sur son visage pâle
Des marques d'amour conjugale.
Le hibou, l'unique soulas
30 Et les délices de Pallas,[3921]
Qui devant que le bon Voiture
Eût subi la loi de nature,
Ne recherchait que l'entretien
Du gentil peuple athénien,
35 Maintenant, dont chacun s'étonne,
Ne voulant fréquenter personne,
Mélancolique, songe-creux,[3922]
D'un esprit fantasque et hideux,
Sous des toits remplis d'araignées
40 Ou dans des forêts éloignées
Il fuit la lumière du jour ;
Et lorsque la nuit, à son tour,
Couvre l'univers de ténèbres,
Il pousse mille cris funèbres,
45 Songeant seulement à gémir
Sans se coucher et sans dormir.
D'ailleurs la discrète Tortue,
Pleine de l'ennui qui la tue,
De voir dans la tombe enfermé
50 Le mortel qu'elle a tant aimé,
Pour cacher sa douleur secrète,
De crainte que l'on n'en caquète,
Choisit sa petite maison
Comme une éternelle prison ;
55 Et là seule, veuve et dépite,[3923]
Ne reçoit aucune visite.

[3919] Variante, *op.cit*. : …un si mortel ennui.
[3920] Sénèque.
[3921] La chouette est l'un des attributs d'Athéna, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la déesse se métamorphose parfois en oiseau. Par ailleurs, le « regard étincelant de ses yeux pers rappelle la chouette ». mais aussi, elle est souvent « révérée comme la protectrice des Arts et des Lettres (la chouette est souvent prise comme l'emblème de l'héllénisme par diverses associations modernes) ». Voir René Martin, *Dictionnaire culturel de la Mythologie gréco-romaine*, Paris, Nathan, 1992, p. 50.
[3922] Voir *Le mélancolique*, *supra,* p.249-252.
[3923] Sujette à se dépiter (se fâcher, être chagrinée).

De là vient qu'assez à propos
Le monde dit que sur son dos
Elle portera sa demeure
60 Jusques au moment qu'elle meure,
Sans s'en éloigner tant soit peu,
Quand même on y mettrait le feu,
Et sans désormais plus paraître
Qu'un peu la tête à la fenêtre.
65 Mais on tient pour tout assuré
Que la Taupe a si fort pleuré
Qu'enfin elle a perdu la vue ;
Qu'elle dit qu'elle est résolue
De porter toujours le grand deuil,[3924]
70 Et, pour rencontrer le cercueil
Qui le fameux Voiture enserre,
De fouiller par toute la terre,
Cherchant surtout dans les jardins,
Comme croyant que les jasmins
75 Et les fleurs de cette nature
Naissent sur cette sépulture
Où le plus insolent hiver
N'oserait les aller trouver.
Au reste bien déterminée,
80 Ne cessant ni nuit, ni journée
De travailler aveuglément,
Et si dans ce beau monument
Le destin permet qu'elle arrive,
De s'enterrer là toute vive
85 Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle aima si fort.
Or maintenant je vous demande
Si cette misérable bande
Ne pouvait pas honnêtement
90 S'excuser de l'enterrement.[3925]

La représentation de Voiture paraissait enfin couronnée de laurier et portée sur les épaules de huit beaux garçons. C'étaient les Jeux et les Ris,[3926] qui l'avaient accompagné[3927] pendant sa vie. Mais les Ris étaient mélancoliques, et les Jeux ne prenaient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, sur lequel cette figure était posée, étaient soutenus par Ronsard, Desportes[3928], Bertaut[3929] et Malherbe. Jupiter menait Apollon,[3930] et neuf des plus grandes déesses chacun une Muse. Le reste

[3924] Tous ces charmants détails ont pu inspirer les descriptions animalières de La Fontaine.
[3925] Dans ce poème sur le deuil des animaux, l'on peut voir une parodie du thème baroque des « visions funèbres » développé par Théophile et Saint-Amant, mentionné par Fukui dans *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle*, p. 84, et que Sarasin développe dans un étonnant poème : *Le mélancolique*, où l'on retrouve l'expression « songe-creux » (voir *supra*, p. 249-252.)
[3926] Expression de Voiture dans le poème *Pour la taupe* : « Dans la chambre, où les Jeux, les Ris et les Appas », XCIII, *op. cit*. p. 213.
[3927] Variante, dans le *Recueil Conrart* : qui l'avaient toujours accompagné…
[3928] Philipe Desportes, poète baroque français (1546-1606).
[3929] Jean Bertaut, (1552-1611), poète français.
[3930] Variante, *Recueil Conrart* : Jupiter menant…

de nos poètes des derniers temps suivaient la figure et fermaient le convoi. Il y avait au reste une telle foule[3931] le long du chemin qui va du temple d'Apollon au temple de Thémis[3932], où on a élevé[3933] la sépulture des grands hommes, que sans les satyres qui faisaient faire place à coups de thyrses[3934], la pompe aurait eu peine à passer, les lauriers rompant sous le faix de la canaille poétique qui avait monté dessus, et tout le monde avouant que depuis les funérailles de Catulle,[3935] que son siècle regardait comme le nôtre a fait Voiture, on n'avait point vu au Parnasse une si belle assemblée. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à l'image du défunt, Apollon, couronné de cyprès, tenant un luth et s'avançant devant les hommes et devant les dieux, chanta des vers.

En cet endroit, si j'eusse cru l'enthousiasme, j'aurais poussé quantité de vers. Mais la Raison s'étant présentée à point nommé, et m'ayant montré qu'il ne m'appartenait pas de faire parler Apollon ni de louer Voiture, j'ai été obligé d'en demeurer là. Mon dessein était, après lui avoir donné toutes les louanges qu'on peut donner à un homme d'esprit, et qu'il méritait sans doute,[3936] de le faire choisir par Apollon, son collègue, à l'empire de la Poésie[3937] et de faire ordonner à ce dieu que dorénavant les auteurs l'invoqueraient au commencement de leurs ouvrages.

De plus, je lui voulais bâtir en ces bas lieux
Un temple et des autels d'éternelle structure ;[3938]
Je voulais le placer aux cieux,
Et nommer de son nom quelque étoile VOITURE,[3939]
Comme nous appelons l'astre du nord Arcture.[3940]
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
Et dignes de Voiture et dignes de paraître,
Il faudrait être bel esprit,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.[3941]

[3931] Variante, dans le *Recueil Conrart.* : ….une Muse, le reste de nos poètes des derniers temps suivaient la figure et fermaient le convoi, y ayant une telle foule….

[3932] Déesse de la justice.

[3933] Variante, dans le *Recueil Conrart* : où l'on a…

[3934] Attribut de Bacchus : sceptre orné d'une pomme de pin. Remarquons ce détail amusant des satyres frayant un passage au cortège à travers la foule, à coup de thyrses.

[3935] Poète élégiaque latin.

[3936] Ironie, après les traits assassins que Sarasin a décochés.

[3937] L'expression « collègue « d'Apollon, à la fois burlesque et ironique, pourrait être prise, par un lecteur naïf, pour un éloge.

[3938] Expression malherbienne : « Beaux et grands bastiments d'éternelle structure », *op. cit*. p. 115. Le tombeau que Sarasin érige à son rival ne cherche pas à immortaliser la gloire de ce dernier, mais à enfermer un éclat de rire sarcastique.

[3939] Exagération ironique qui pourrait passer pour de l'admiration. Sarasin en réalité, dans ce vers, rejette son rival dans l'immensité abyssale du ciel, loin du monde habité par les hommes. Dans *La Pompe funèbre*, Sarasin pratique de manière subtile cette fameuse « ironie galante » où Voiture lui-même était passé maître dans ses lettres, et que Sophie Rollin analyse finement dans *Le Style de Vincent Voiture* (IIIème partie, chapitre 8 : L'ironie galante, p. 303), en prenant l'exemple de la lettre I à M. de Balzac, (*Les Œuvres de M.de Voiture*, Paris, Courbé, 1654, p.3) où le langage est un « piège », où la raillerie se fait passer pour un éloge. Battre celui que l'opinion considère comme son maître, sur son propre terrain, quelle plus belle revanche ?

[3940] Etoile de la constellation du Bouvier.

[3941] *Topos* de modestie et pointe envers Voiture qui se piquait de l'être. Comme l'écrit si justement Jean-François Castille : « Sarasin refuse le bel esprit par bel esprit, et c'est au fond l'accomplir idéalement que de le railler. »

L'Ode de Calliope sur la bataille de Lens[3942]

À Monsieur Arnauld[3943]

Monsieur,

J'ai ordre d'une fille de votre connaissance[3944] de vous écrire ce qui s'est passé à Saint-Cloud et de vous réciter une aventure que nous y avons eue ensemble.[3945] Si je devine bien, le mot d'aventure et le lieu de Saint-Cloud vous feront d'abord songer à quelque chose d'étrange, et vous ne tarderez guère à scandaliser votre bonne amie et votre très humble serviteur. Vous autres galants êtes naturellement soupçonneux, et comme vous jugez d'autrui par vous-mêmes,[3946] vous ne sauriez vous imaginer qu'un homme et une femme puissent être seuls sans que l'amour fasse le troisième. En cela j'avoue que vous réussissez souvent ; mais pour cette fois, vous me permettrez de vous assurer que la rencontre a été sage, que la conversation s'est trouvée guerrière et non amoureuse, que les chants de triomphe y ont tenu la place des élégies et qu'il n'y a rien eu de coquet entre une pucelle de la vieille roche,[3947] telle que vous la reconnaîtrez quand je vous l'aurai nommée, et un homme qui ne se pique plus de bonnes fortunes.[3948] Ces vérités vous paraîtront mieux que je ne vous le dis par la relation que je vous ai faite. Je me promenais ces jours passés

---

[3942] Calliope est la muse de l'épopée et la muse de l'éloquence, « elle donne le rythme aux vers comme aux phrases cadencées de la prose oratoire », René Martin, *Dictionnaire culturel de la Mythologie gréco-romaine,* Paris, Nathan, 1992, p 167. Parmi les sources d'inspiration de Sarasin, mentionnons l'ode 4 du Livre III des *Odes* d'Horace, qui invoque Calliope : *« Descende caelo et dic age tibia / Regina longum Calliope melos / Seu voce nunc mavis acuta / Seu fidibus citharave Phoebi ».*

[3943] *Les Oeuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Le poème a été composé après la victoire de Condé sur les Espagnols, lors de la bataille de Lens (20 août 1648). Il est adressé à Isaac Arnaud de Corbeville, lieutenant général des armées du roi, (maître de camp des carabiniers) et cousin d'Arnauld d'Andilly, auteur à ses heures, l'un des Solitaires de Port-Royal. Isaac Arnaud doit faire lire le poème à Condé, le véritable destinataire de cette ode. Sarasin a aussi adressé à Isaac Arnaud ses *Opinions du nom et du jeu des échecs* et l'épître nommée *Coq-à-l'âne* (du moins, dans le *Recueil Conrart*). Sarasin a pu s'inspirer de *Calliope ou la muse royale* dans *Les nouveaux Satires et exercices gaillards* d'Angot de L'Eperonnière, Paris, Lemerre, 1877 (1637) , p. 207. Mais il s'inspire surtout de l'ode de Malherbe *Au Roi Henri le Grand, sur la prise de Marseille*, ainsi que le signale Alain Génetiot, *op.cit*, p. 97. La Fontaine se souviendra sûrement de cette ode de Sarasin lorsqu'il composera *Le Songe de Vaux* en 1660, comme en témoignent le mélange de vers et de prose et la harangue de Calliope (p. 200, *« Le Songe de Vaux », Œuvres complètes* de La Fontaine, Paris, Paul Daffis, 1859.). Dans ce poème d'envergure, mélange de prose et de vers, Sarasin propose, par le biais d'un dialogue entre le poète et la muse Calliope, une réflexion sur le style moderne, malherbien, jugé plus efficace que « la transposition littérale du pittoresque homérique », « qui a rendu Ronsard et sa Franciade ridicules », avant de « laisser la parole à Calliope elle-même. (…) L'Ode de Calliope qui suit impose alors le style malherbien comme la nouvelle référence du style héroïque. », A.Génetiot, p. 97-98. « Le passage de la prose aux vers traduit ainsi une sublimation esthétique du discours, un saut à un degré supérieur d'expression, du récit mimétique au lyrisme et de la conversation des hommes au langage des dieux » (A. Génetiot, p. 335.) Calliope prouve, par les vers qu'elle « dict(e) » au poète, que les procédés antiques peuvent être adaptés au goût moderne : comparaisons épiques, réécriture de la gigantomachie… Dans ces réflexions de Sarasin sur le style, l'on sent les prémices de la querelle des Anciens et des Modernes. (Nous adoptons, pour le dialogue, une forme moderne, plus lisible.)

[3944] Périphrase burlesque évoquant la muse.

[3945] Sarasin commence sa lettre à M. Arnaud d'une manière piquante et galante.

[3946] Allusion aux bonnes fortunes de M. Arnaud.

[3947] De vieille roche : d'une grande fidélité. Deuxième périphrase burlesque.

[3948] Sarasin fait aussi ce portrait de lui-même dans son dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*. Voir aussi la lettre à Scarron de janvier 1652, dans l'édition de Paul Festugière, tome II, p. 485 : « …un homme qui n'en saurait sentir (de la passion) que pour son repos et qui ne connaît rien au monde pour qui il voulût donner sa liberté ». Néanmoins, cette déclaration est un peu sujette à caution dans la mesure où Sarasin, dans le même temps, fait l'éloge de Melle de Viger.

avec Calliope dans les jardins de Gondi,[3949] où les Muses se sont retirées depuis que la barbarie[3950] les a chassées de la Grèce, et le galimatias,[3951] d'Italie. La divine conversation du génie de Corinthe,[3952] qui les a reçues comme ses voisines et ses amies, le murmure des fontaines, la fraîcheur des ombrages, la tranquillité de la solitude, la beauté de l'aspect et enfin les délices de ces lieux les charment si fort, que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon même, qui vient rarement en France, depuis que l'insolence burlesque et le malheur de sa rime font qu'on l'y traite de violon.[3953] Il était matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, et pendant lequel elles sont si favorables,[3954] que s'il était permis de prétendre à la galanterie de ces farouches pucelles, la naissance de l'aurore serait assurément pour elles l'heure du berger.[3955] De bonne fortune j'avais trouvé Calliope seule : comme son esprit est grand et relevé, et qu'elle est plus fière que ses autres sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder et méprise davantage le commerce des mortels. De là vous pouvez bien penser que je n'aurais pas eu l'audace de m'en approcher, si le plaisir qu'elle prend à être entretenue de la gloire du fameux prince de Condé et à faire chanter les merveilles de sa vie, ne l'avait obligée à m'appeler.

- Hé bien, me dit-elle, comme je lui faisais la révérence, la victoire de Lens ne sera-t-elle pas célébrée ?
- En vérité, lui répondis-je, c'est à quoi je songeais présentement ; mais à n'en point mentir, continuai-je, je m'y trouve tellement empêché, et les difficultés qui se présentent à mon esprit, me semblent si grandes, que je suis sur le point d'abandonner tout.[3956]
- Cependant, reprit-elle, nous estimons, mes sœurs et moi, qui, comme vous savez, nous connaissons assez à ces choses, que jamais le Parnasse n'a eu un plus noble sujet pour les vers.
- Et cela étant, lui répliquai-je, vous étonnez-vous si je fais difficulté de l'entreprendre ? Et quel poème pensez-vous que je puisse écrire à la gloire du plus fameux héros du monde, moi dont le plus grand ouvrage n'a été que la louange d'une souris ?[3957]
- Si cette difficulté seule vous empêche de chanter, ajouta la Muse, je puis faire pour vous ce que je fis jadis pour Hésiode, qui s'étant endormi homme de prose, se sentit poète à son réveil, et même, sans vous flatter, je vous trouve plus de disposition à notre art que n'en avait ce bonhomme, car c'était un rustique qui ne savait que des vaudevilles[3958], au lieu que tout au moins avez-vous déjà fait quelques sonnets, et quelques stances pour Chloris et pour Sylvie.[3959]

[3949] Château de Saint-Cloud, doté de magnifiques jardins, propriété des Gondi puis de Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Comme dans l'ode *À Monsieur Chapelain*, les jardins de Gondi sont décrits comme un *locus amoenus*, *topos* de la pastorale. Voir la description du Forez dans *L'Astrée*, p.34. « Le cadre topique du *locus amoenus* se veut symbolique d'une appropriation par Sarasin de la tradition poétique sérieuse, à une époque où le burlesque triomphant a chassé Apollon et les muses du Parnasse », A. Génetiot, *op.cit*., p. 336.

[3950] Les Barbares, en Grèce : ceux qui ne parlent pas le langage de la cité.

[3951] Un galimatias : écrit confus.

[3952] Jean-François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz, était évêque *in partibus* de Corinthe, dont Sarasin fait ici l'éloge.

[3953] Ironie et allusion satirique à Voiture qui fait rimer Apollon avec Violon dans sa ballade *En faveur des Œuvres de Neuf-Germain, op.cit.,* p. 169.

[3954] Voir la note n° 3801 au sujet de l'aube, heure du coucher de Voiture.

[3955] Heure où les amoureux se retrouvent, moment favorable à l'amant.

[3956] Le dialogue en prose du poète avec sa muse est la version burlesque et galante de l'invocation à la muse, *topos* de l'épopée. *La nuit de Mai* de Musset n'est pas loin…

[3957] *Topos* de modestie de l'auteur. Allusion à la *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris, supra,* p. 409-415.

[3958] Chanson populaire.

[3959] Cette comparaison de Sarasin à Hésiode est flatteuse pour Sarasin, malgré les euphémismes désignant sa poésie : « quelques sonnets, et quelques stances ». Allusion au poème didactique *Les Travaux et les Jours*,

- Mais, dis-je, quand en faveur de mon prince vous m'auriez accordé la grâce d'une si avantageuse métamorphose, quand même vous m'auriez donné l'âme d'Homère, qui est la plus propre pour chanter les batailles et les héros, je ne pense pas que je m'en pusse servir.
- Pourquoi ? interrompit Calliope avec étonnement, Homère n'est-il pas le plus excellent de tous les poètes ?
- Oui, sans doute, continuai-je, et digne d'être élevé au-dessus de l'humaine condition. Mais les héros du temps passé et les nôtres sont bien différents ; ni leur vie, ni leurs coutumes, ni leur manière de combattre, ne se ressemblent en aucune sorte.[3960] Autrefois la Grèce ne se scandalisait point de voir comparer de vaillants hommes à un âne au milieu d'un blé vert[3961] ou à une mouche dans la cuisine.[3962] Il était merveilleux d'introduire dans les poèmes des chevaux prophètes et immortels[3963] ; rien ne semblait si fort qu'un bouclier de sept cuirs.[3964] On peignait dessus des vendanges et des noces de village,[3965] et les rois qui n'avaient pour sceptres que des bâtons, ne faisaient aussi leurs présents que de trépieds et de gobelets.[3966] Si aujourd'hui on en usait de la sorte, l'on ne serait pas entendu, et peut-être pas souffert. Ronsard, qu'on nomme le prince de notre poésie, a-t-il bien réussi, à votre avis, en affectant cette vieille singerie [3967] ? Et ferais-je bien, par son exemple, d'introduire le général Beck[3968] raisonnant avec sa cavale, et lui faisant cette promesse :

  Ronsard
  Je doublerai, pour telle récompense
  En tes vieux ans ton soin et ta dépense,
  Seule au haut bout je te ferai loger
  De mon étable[3969]

  Aurais-je eu bonne grâce en décrivant l'armée, de fournir les rangs de vieux soldats, *Qui la moustache en la tasse lavaient* ?[3970] ou, *De jeunes gens aux mentons damoiseaux*[3971] ? Pour exprimer le bruit de ces combattants, me servirais-je de cette comparaison :

  Ainsi qu'on voit les bien volantes grues
  Craquer aigu [3972] ?

  Egalerais-je leur nombre aux neiges,

---

qu'écrivit Hésiode, durant ses travaux « rustique(s) ». Cette *Ode de Calliope* a inspiré un célèbre passage du tome VIII de la *Clélie* de Madeleine de Scudéry, où Calliope guide Hésiode au sommet de l'Hélicon, et mène tout une réflexion sur la poésie burlesque, sur la différence entre « divertir » et « faire rire », et sur le style.

[3960] Sarasin amorce un développement comparant le style des Anciens et le style des Modernes. La fameuse querelle qui agitera l'Académie française à la fin du siècle est déjà en germe.

[3961] Dans *l'Iliade*, XI, vers 558-566, Ajax, l'un des héros de la guerre de Troie, est comparé à un âne.

[3962] *Op.cit*, II, vers 469.

[3963] *Op cit*., XIX, vers 404-420 : Xanthe, cheval d'Achille, lui prédit sa mort.

[3964] *Op cit.,* XI, vers 545 : le bouclier aux sept peaux d'Ajax.

[3965] *Op cit*., XVIII, allusions au célèbre bouclier d'Achille et à l'*ekphrasis* homérique, v 491-497 et 561-573.

[3966] *Op cit*., XXIII, vers 264 et 270, après la mort d'Achille.

[3967] Le terme est critique à l'égard de Ronsard.

[3968] Jean de Beck, (1588- 1648), mort au cours de la bataille de Lens. Pendant sa carrière militaire, il servit sous Wallenstein. Voir *La Conspiration de Valstein*, in *Œuvres*, édition de Paul Festugière, tome II, p. 252.

[3969] *La Franciade*, II, vers 1043-1046.

[3970] *Op cit*, III, vers 420. Et la moustache en la tasse lavaient.

[3971] *Op cit*, II, vers 764 : D'âge pareil, aux mentons damoiseaux.

[3972] *Op.cit.*, I, vers 641-642 : Ainsi qu'on voit les bien-volantes grues / Faire un grand cri…

Que l'on voit bruiner
Quand l'hiver vient les champs enfariner[3973] ?

Et enfin, prenant entièrement le haut style, chanterais-je à l'approche des armées

Que l'ost tourbillonneux
Ennubilait l'air d'un poudrier sablonneux[3974] ?

Vous voyez bien que cette sorte de poésie ne serait guère au goût de notre siècle et que je me brouillerais facilement avec mes amis de l'Académie, si je remplissais mes écrits de *l'aigle foudrier,*[3975] *des hérauts claire-voix,*[3976] *du feu mangeard,*[3977] *des cliquantes armes,*[3978] *du sommeil mignon*[3979] *et du Soleil perruqué de lumière.*[3980] Pour tout dire, trouveriez-vous bon vous-même qu'en vous appelant ma nourrice, je vous invoquasse en cette sorte,

Ma nourrice Calliope
Qui du luth musicien
Dessus la jumelle crope
D'Hélicon, guide la trope
Du sainct choeur parnassien[3981] ?

D'ailleurs, il faut que je vous avoue que j'ai une extrême répugnance à quitter les ornements qui élèvent cette ancienne manière au-dessus de la nôtre,[3982] et qui l'ont fait appeler le langage des dieux, et encore pour me réduire à rimer simplement la gazette, sans fables, sans figures, dans un style mol et énervé, privé de toute hardiesse et scrupuleux jusqu'aux paroles. Ainsi donc je me fortifie plus que jamais, quelque passion que j'aie pour la gloire de ce grand prince, à ne point hasarder la description de la fameuse bataille qu'il vient de gagner, puisque je ne saurais trouver ce juste tempérament qui fait le style parfait et qui le tient également éloigné de notre prose mesurée et de la hardiesse rude et sauvage des anciens.[3983]

- Et toutefois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans être chantée, et même avant que nous nous séparions.
- Vous en prendrez donc la peine, lui répartis-je, car pour moi, je me garderai bien d'en amoindrir le mérite en la louant de mauvaise grâce.
- Oui, répliqua-t-elle d'un visage plus ouvert et plus gai, ce sera moi qui l'entreprendrai ; et plût aux destins qu'il me fût permis de la célébrer de la manière que nous chantons la naissance du monde, l'éducation de Jupiter, la défaite des Géants et le reste des gestes des dieux immortels ! Mais les Parques, qui lient Jupiter lui-même, ne souffrent pas que nos

[3973] *La Franciade*, I, vers 629-630, dans les variantes : « Que l'air venteux par l'air fait cheminer / Quand l'hyver vient nos champs enfariner. »
[3974] *Op. cit.*, dans les variantes, IV : « D'un brave train, qui fit tourbillonner / En-nubler l'air d'un poudrier sablonneux. » On voit l'érudition de Sarasin, qui cite de mémoire.
[3975] *Op. cit*. I, v.190.
[3976] Op. cit.I, v. 473.
[3977] *Op cit*, II, v. 202.
[3978] *Op cit*., II, v. 337.
[3979] *Op cit*, II, v. 331-332. Il est question de l'Amour, « mignon », qui « du sommeil se secoue ».
[3980] *Op cit*., II, v. 1012.
[3981] Ronsard, *Odes*, *À Mesdames, filles du Roi Henry II*.
[3982] Sarasin affirme ici son amour pour les œuvres antiques.
[3983] Réflexion de Sarasin sur son style. Ne pouvant égaler « la hardiesse rude et sauvage » des Anciens, le « langage des dieux », mieux vaut éviter « les singeries » ronsardiennes. Mais « rimer simplement la gazette » en une « prose mesurée » n'est pas satisfaisant non plus, l'idéal étant ce « stile parfait », juste milieu.

divines chansons viennent aux oreilles des hommes ; et de cette sorte, toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos demi-Dieux, nous sommes contraintes de nous contenter du génie de quelques mortels ; nous avons les mêmes peines que lui pour les rimes, pour la beauté de l'expression et pour la justesse des pensées, et comme à lui, il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouvrage. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre,[3984] je m'assure qu'il sera nuit avant que l'ode que je desseigne[3985] soit achevée. Mais voici de l'eau et des fruits, et nous ne ferons pas plus mauvaise chère aujourd'hui qu'on la faisait au bienheureux siècle dont les poètes font tant de bruit ; nous trouverons même sur ces couches et sur ces treilles, des melons et des muscats plus délicieux que le miel des chênes et le lait des rivières,[3986] et je quitterai pour vous la table des dieux, si vous quittez pour moi celle de la Durier[3987]. Or afin de vous favoriser, et de vous faire voir que le style moderne est capable des ornements de la vieille poésie, je me veux servir de votre manière, et dans ce mélange, je gage que j'imiterai si bien votre façon d'écrire qu'après que je vous aurai dicté mes vers, vous y serez le premier trompé, et que vous jureriez à un besoin que c'est vous qui les avez faits.[3988]

En cet endroit, Calliope s'étant tue, comme si elle voulait méditer :

- Je me sens infiniment honoré, lui dis-je, d'un choix si avantageux. Je souhaiterais bien, pourtant, pour votre honneur, pour celui d'un si grand prince, et pour un si haut dessein, que vous eussiez voulu prendre un plus habile homme, car je vous déclare que si votre ouvrage ressemble aux miens, vous allez faire un poème plein de manquements, et donner lieu aux critiques de censurer justement les Muses.[3989]
- Cela pourrait bien être, répondit Calliope en souriant, et lors, m'ayant commandé d'apprêter les tablettes, et de ne l'interrompre pas davantage, elle commença à composer ces vers, que j'écrivis à mesure qu'elle les dictait.[3990]

L'ode de Calliope[3991]

Quitte promptement l'armée
De l'invincible Condé,[3992]
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé ;
5 Passe d'une aile légère[3993]
De l'un à l'autre hémisphère,
Et sur la terre et les flots
Dis de ce prince indomptable

[3984] Détail burlesque et anachronique (pour une muse de la mythologie grecque) de la « montre » de Calliope.
[3985] Que j'ai le dessein d'écrire.
[3986] Description complétant la description initiale du *locus amoenus.*
[3987] Auberge fréquentée par Sarasin, tenue par la Durier à Saint-Cloud. Sur la Durier (ou Du Ryer), voir Tallemant des Réaux, *op.cit*., tome II, p. 743.
[3988] Telle est la gageure : insérer dans un « style moderne » les « ornements de la vieille poésie », au lieu de la singer.
[3989] Réitération du *topos* de modestie, atténué par l'éloge implicite de la réplique précédente.
[3990] Ce long exorde en prose, précédant *L'Ode de Calliope*, fait office de *captatio benevolentiae*.
[3991] Ode inspirée de Malherbe. Voir *Ode au roi Henri le Grand sur la réduction de Marseille* (1596). Calliope adopte les dizains, l'heptasyllabe, et les rimes suivies.
[3992] Voir le poème *Sur la prise de Dunkerque*, qui fait aussi l'éloge de Condé, « héros », demi-dieu (*supra*, p.384-387.)
[3993] L'image de la Renommée ailée vient d'Horace, *Ode II, Livre II*. Voir Oe*uvres* d'Horace traduites en françois par le P. Tarteron, Amsterdam, Pierre de Coup, 1710, p. 89.

Que l'histoire, ni la fable
10 N'ont point de plus grands héros.

Dis qu'en sa dernière guerre
Sur les campagnes de Lens
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolents.
15 Mais quoi ! De cette victoire
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers,[3994]
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ni tes ailes
20 N'ont point attendu mes vers.

Des flots paresseux de l'Ourse[3995]
Jusques au brûlant climat[3996]
Où le Nil cache sa source,
L'on vante ce grand combat ;
25 L'on le vante où le Caucase[3997]
Aux cieux présente pour base
Mille effroyables rochers,
Et sa gloire est parvenue
Jusqu'à la terre inconnue
30 Aux plus hasardeux rochers.

Au récit de la vaillance
D'un prince si redouté,
Dans le sérail de Byzance[3998]
Le Turc en est épouvanté ;
35 L'âme de frayeur saisie,
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer,
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux janissaires[3999]
40 Ne le sauraient rassurer.

Le redoutable Sarmate,[4000]
Averti de son effroi,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon prince son roi ;
45 Il prépare à cette guerre
Son arc et son cimeterre,[4001]

[3994] Elargissement épique des exploits de Condé.
[3995] Rivière des Pyrénées.
[3996] L'Afrique.
[3997] Région d'Eurasie constituée de montagnes.
[3998] Ancienne cité grecque à l'emplacement de l'actuelle Istanbul, en Turquie.
[3999] Ordre d'infanterie de l'Empire Ottoman.
[4000] Sarmate ou Sauromate : peuple nomade des steppes de la Russie méridionale, ennemis des Turc. Condé est comparé à Constantin, empereur chrétien, qui rebaptisa Byzance du nom de Constantinople.
[4001] Sabre utilisé en Asie de l'Ouest.

Prévoyant que le destin,
Lassé d'un tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
50 Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme[4002]
Qui nous invite à chanter.
Partout la nature calme
S'apprête à nous écouter ;
55 Tous les vents ont fait silence,
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux,
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
60 Ni le murmure des eaux.[4003]

Déjà par toute la plaine
L'on dépouillait les guérets,[4004]
Déjà la grange était pleine
Des richesses de Cérès,[4005]
65 Quand de courage animées
Les deux puissantes armées
Des Français et des Flamands[4006]
Se joignirent, s'attaquèrent,
Avec fureur se choquèrent
70 Sur les campagnes de Lens.[4007]

Sous le harnois[4008] le plus riche
Que Vulcain[4009] ait inventé,
L'orgueilleux prince d'Autriche[4010]
Marche au combat souhaité ;
75 Contre lui Condé s'avance,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar,[4011]
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
80 Et de vertu que César.[4012]

Ce prince marche à la tête
Des corps les plus avancés,

[4002] Palme de la victoire, symbole qui est avant tout une feuille de palmier, un élément concret et naturel.
[4003] Pause bucolique. Dans le fracas des guerres, Sarasin aime faire entendre la beauté et la paix du monde végétal et animal.
[4004] Champs cultivés.
[4005] Déesse de l'agriculture, des moissons.
[4006] Les Flamands appartiennent alors au Saint-Empire romain germanique.
[4007] Dans le Pas-de-Calais.
[4008] Armure.
[4009] Dieu du feu, de la forge.
[4010] Léopold-Guillaume, archiduc d'Autriche, nommé plus loin Lupold.
[4011] Condé est implicitement comparé aux dieux, dont la boisson est le nectar. Voir aussi le vers 86.
[4012] Condé est aussi assimilé aux grands conquérants de l'Antiquité, Alexandre et César.

Et méprise la tempête
De cent canons courroucés ;
Le laurier qui l'environne
D'une immortelle couronne,
Brave la foudre, et le fer,
Et quand ce héros s'expose,
Il ne craint point autre chose
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement,
Sa vertu dessus gravée
Lui sert encor d'ornement ;[4013]
On y voit en basse taille[4014]
Mainte fameuse bataille
Rocroi, Norlingue, Fribourg,[4015]
La prise de mainte ville,
Dunkerque[4016], Ypre[4017], Thionville,[4018]
Wormes, Spire et Philisbourg.[4019]

Il monte un cheval superbe
Qui furieux aux combats,
À peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas ;
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche,
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.[4020]

Avec ce grand capitaine
Nos plus braves combattants
Couvrent le dos de la plaine
Sous mille drapeaux flottants ;
Ils sont suivis des Polaques,[4021]
Invincibles aux attaques,
Des Ecossais, des Bretons,[4022]

[4013] L'armure de Condé, comme le bouclier d'Achille, au chant XVIII de *L'Iliade*, et surtout le bouclier d'Enée, au chant VIII de *L'Enéide*, est gravée d'exploits guerriers. C'est une brève *ekphrasis*.
[4014] En bas relief.
[4015] Victoire de Condé à Rocroi le 19 mai 1643, à Fribourg en 1644 et Nördlingen (Norlingue) en 1645 contre les Allemands.
[4016] Prise de Dunkerque le 11 octobre 1646.
[4017] Ville belge prise en 1648.
[4018] Ville prise par Condé en 1643.
[4019] Villes prises par Condé en 1644.
[4020] Vers que Voltaire imitera dans la *Henriade*, VIII, ainsi que l'a signalé Fréron : « …Il court dans tous les rangs / Sur un coursier fougueux plus léger que les vents / Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre, / Apelle les dangers et respire la guerre. » Remarquons comme le mouvement est bien rendu dans cette strophe, qui fait songer au tableau d'Uccello, *La Bataille de San Romano*.
[4021] La Pologne appartenait au Saint-Empire romain germanique.

Des bandes de Germanie,[4023]
Des fiers soldats d'Hibernie[4024]
120 Et des troupes des Cantons.[4025]

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,[4026]
N'a vu tant d'obéissance
Ni d'ardeur dans les combats ;
125 D'une discipline égale
Aux campagnes de Pharsale,[4027]
Suivant des partis divers,
Allaient les troupes de Rome
Pour décider du grand homme
130 Qui conduirait l'univers.

Déjà l'une et l'autre armée
S'attaquent avec fureur ;
La poussière et la fumée
Forment la nuit et l'horreur,
135 Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se traversent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières,
Et les prochaines rivières
140 Roulent des ondes de sang.[4028]

Condé lance cette foudre[4029]
Qui pour affermir son roi,
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi ;[4030]
145 Avec lui vont la victoire,
L'honneur, la valeur, la gloire ;[4031]
La fière Bellone et Mars[4032]
Font passage à cet Alcide,[4033]
Et Pallas de son égide[4034]

[4022] Au XVème siècle, Anne de Bretagne avait conclu un mariage par procuration avec Maximilien d'Autriche, futur empereur du Saint-Empire.
[4023] Les Allemands.
[4024] L'Irlande.
[4025] La Suisse.
[4026] Personnification de la France en Bellone.
[4027] Guerre civile romaine, en 48 avant J.C., racontée par Lucain dans *La Pharsale*.
[4028] Cette strophe est l'une des rares descriptions de scène guerrière que comptent les poésies de Sarasin. L'horreur devient belle et poétique, grâce à l'image des « ondes de sang ». Voir aussi la description des combats dans *De la Guerre espagnole*, *supra*, p.301.
[4029] Tel Jupiter.
[4030] Bataille évoquée aussi au vers 97.
[4031] Condé est décrit comme un modèle de vaillance.
[4032] Déesse et dieu de la guerre.
[4033] Hercule, demi-dieu à qui est assimilé Condé.
[4034] Athéna, déesse de la guerre mais aussi de la sagesse ; elle arme Héraclès pour ses travaux. Le nom de Pallas lui vient du Géant qu'elle écorcha et de la peau duquel elle se fit une cuirasse. Son égide : son bouclier.

150 Le couvre dans les hasards.

Dans l'effroyable tuerie
Son cheval a succombé,
Un cheval de Barbarie[4035]
Est encore sous lui tombé ;
155 Cependant rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse,
Il rompt mille bataillons,
Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
160 Comme les blés des sillons.[4036]

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverse les clochers,
165 Le bruit et la violence
D'un noir torrent qui s'élance
Et traîne, étant débordé,
Les troupeaux et les villages,
Ne sont que faibles images
170 De la force de Condé.[4037]

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche, dans sa colère,
De quoi signaler son bras :
175 L'archiduc est la victime
Qui d'un laurier légitime
Le peut orner dignement ;
Il l'appelle, il le menace,
Mais Lupold quitte la place[4038]
180 Et tremble d'étonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Dive[4039] étend son cours
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours ;[4040]
185 Le moindre, prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur

[4035] Variété de chevaux. On l'appelle aussi : le Barbe.
[4036] Ainsi qu'à la strophe 14, remarquons la belle image des piques comparées aux blés.
[4037] Elargissement épique des pouvoirs de Condé aux phénomènes naturels.
[4038] Lupold, l'archiduc, voir note précédente n° 4010.
[4039] Fleuve de Normandie.
[4040] Imitation de Virgile, *Géorgiques*, III, v. 219 et suivants : « *Pascitur in magna silva formosa juvenca*… » et de *L'Enéide*, XII, v. 715-722. Calliope démontre dans cette strophe que les procédés antiques (la comparaison) peuvent être adaptés au goût moderne. On trouve aussi la même métaphore dans *Rollon conquérant*, *supra*, p. 262-263.

Qui dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
190 Le chasse et glace son cœur :

Ainsi Lupold, plein de honte
Et soupirant son malheur,
De mon prince qui le dompte
Fuit la fatale valeur ;
195 Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie.
Beck[4041], en ce funeste état,
Déteste sa destinée,
Beck, dont l'audace obstinée
200 Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la Terre,[4042]
Géant plus audacieux
Que ses frères, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,[4043]
205 Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisait nos combattants,
Et son orgueil ridicule
Ignorait que notre Hercule
210 Savait vaincre les Titans.[4044]

Enivré de l'espérance
De vaines prospérités,
Il domptait déjà la France
Et désolait nos cités.[4045]
215 Au bruit de cette tempête
L'Espagne, levant la tête,
Attendait ses conquérants,
Et les troupes basanées
Allaient des hauts Pyrénées
220 Tomber comme des torrents.[4046]

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassés,[4047]

[4041] Jean de Beck, capitaine du Duché du Luxembourg, préféra mourir plutôt que de se faire soigner, humilié par la défaite.
[4042] Les Géants dans la mythologie sont les fils de Gaïa, la terre.
[4043] Allusion peut-être à Thor, dieu du tonnerre dans la mythologie germanique et nordique, auquel l'archiduc est comparé, tandis que Condé est assimilé à Hercule. La description de la bataille de Lens devient une réécriture moderne de la gigantomachie.
[4044] Les Titans : « Fils et filles d'Ouranos, le Ciel, et de Gaïa, la Terre, ils appartiennent à la génération divine primitive d'où sortira celle des Olympiens. Représentés comme des êtres de taille gigantesque, ils sont six « mâles » et six « femelles »… », René Martin, *op.cit*., p. 238.
[4045] L'imparfait souligne la présomption de Lupold, qui considère déjà sa victoire comme acquise, passée.
[4046] Ainsi que dans les strophes 14 et 16, une belle métaphore naturelle clôt l'évocation des combats.
[4047] Le présent « Il voit » s'oppose nettement à l'imparfait « Il domptait déjà », comme le principe de réalité s'oppose au principe de plaisir et à l'illusion.

Il entend les tristes plaintes
Des mourants et des blessés ;
225 Partout ses soldats sans armes
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux,
Partout ils sont en déroute.
Le cruel frémit, et doute
230 S'il en doit croire ses yeux.

Il marche, ardent au carnage
Comme un lion irrité ;[4048]
Mais que lui sert tant de rage ?
Il est lui-même dompté,
235 Et tel qu'un autre Typhée[4049]
Dont l'audace est étouffée
Par les monts siciliens,
Seul, au milieu de la plaine,
Privé de force et d'haleine,
240 Il tombe sous nos liens.

Ce guerrier hautain et brave
Ne peut fléchir son grand cœur
À suivre comme un esclave
Le triomphe du vainqueur ;
245 Son sang, qui teint son armure,
D'une profonde blessure
À grands flots sort de son flanc,
Sa face devient affreuse,
Et son âme furieuse
250 S'enfuit avecque son sang.[4050]

De son armure étoffée
D'or et de pierres de prix,[4051]
Mon prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris ;[4052]
255 À l'entour sont entassées
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les étendards,
Les tambours, les banderoles,
Et l'on y lit ces paroles :
260 Condé les consacre à Mars.

C'est assez, Vesper [4053] s'avance,

[4048] La diérèse li/on fait écho aux li/ens pour mettre en évidence la capture de celui qui croyait « dompter » la France (V 213). La comparaison animalière n'est pas à l'avantage de Lupold.
[4049] Typhée ou Typhon : titan des vents forts et des tempêtes dans la mythologie grecque.
[4050] La mort de Lupold n'est pas sans ressemblance avec celle de Turnus, à la fin de *L'Enéide*, et donc avec celle de Dulot (*Dulot Vaincu, infra,* p.554) et de Manfrède, dans *Rollon conquérant* (*supra*, p.265).
[4051] Il était question de cette armure à la strophe 10.
[4052] Périphrase désignant Mars, amant de Vénus (Cypris).
[4053] Vesper : Hespéros, Vénus quand elle brille le soir. Voir la fin de l'églogue inédite, *supra,* p. 380.

Il faut quitter nos chansons ;
Le vent, qui rompt le silence,
Murmure dans ces buissons,
265 Le soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couvrir le monde,
Et sur la terre et les flots
Le sommeil ouvrant ses ailes,
Epand les moissons nouvelles
270 De ses humides pavots.[4054]

Ce sont là, Monsieur, les vers que Calliope me dicta, tantôt se promenant le long des allées, tantôt se reposant au bord des fontaines, tantôt retouchant aux stances qu'elle venait de faire, tantôt en produisant de nouvelles. Après qu'elle eut achevé cette ode et que je la lui eus lue tout entière :

- Je vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à monsieur Arnauld et que vous n'aurez guère de nouvelles à lui mander, faites-lui le récit de cette aventure et lui envoyez mon ode.

Et aussitôt, reprenant un visage plus sérieux :

- Surtout, ajouta-t-elle, suppliez-le de ma part qu'il la présente à ce grand prince et qu'il l'assure que je suis sa très humble servante. Je ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers ; il y a longtemps qu'il me connaît particulièrement et que nous avons juré amitié dans le temple de la Gloire[4055], où son mérite et sa valeur le rendent très considérable.

Comme j'allais lui répondre, un des nourrissons[4056] des Muses vint l'avertir que l'ambroisie était portée et que ses sœurs l'attendaient. Alors cette sage fille, qui ne voulait pas les incommoder, me donna le bonsoir, après m'avoir avoué en me quittant, que quelque peine qu'elle eût prise à élever mon génie, son ouvrage était infiniment surpassé par l'excellence de la matière.[4057]

In aeneida mimicam et jocosam Pauli Scarronis[4058]

Corpore Scarro aeger, sed cui ridere decorum
Phoebus, Amor, Charites et Venus ipsa dedit.
Gratum opus urbanis, urbanae Aeneidos auctor,
Transtulit in lepidos arma virumque jocos.[4059]

[4054] Belle image, variante de celle de l'églogue « Daphnis… ». Sarasin aime clore ses grands poèmes par l'évocation d'un paysage et d'un moment particulier du jour, soir ou matin. Voir les églogues, (*supra*, p. 244-247, p. 368-373, p. 376-380, p.391-396.) et les stances *À une dame à qui l'on avait donné le nom de lionne, supra,* p.208-209.

[4055] Le Temple de la gloire, d'après le dictionnaire de Furetière : « Se dit aussi poëtiquement de ces imaginations de Temples qui ne subsistent que dans la fiction & dans la pensée. *Le Temple de la Mort de Habert. Le Temple de la Gloire, le temple de Mémoire, ou des Muses, de la victoire, de la Renommée*. », volume 3, p. 654.

[4056] Evocation d'un ballet de *putti*, comme dans *La Pompe funèbre*.

[4057] L'éloge tempère la critique. Mélange de modestie et d'orgueil chez Sarasin, pour atteindre la parfaite mesure.

[4058] Ce poème, signé Atticus Secundus, est en exergue de la première édition du *Virgile Travesti* (1648) avec d'autres textes d'auteurs.

[4059] Pour *L'Enéide* parodiée de Paul Scarron. Scarron, quoique mal portant, mais à qui Phébus, Amour, les Charites et Vénus-même donnèrent la dignité d'en rire, auteur d'une spirituelle Enéide, œuvre agréable aux gens spirituels, traduisit en fins badinages *Arma virumque*…

Hiver 1648-1649

Ballade du goutteux sans pareil[4060]

À Monsieur Conrart.[4061]

1 Le goutteux qui sa goutte sent,
Fait pauvre chère et laide mine.
De tels j'en ai vu plus de cent :
Beaucoup voit qui beaucoup chemine.
5 Mais d'en voir un que ce mal mine,
Qui, sans paraître marmiteux,[4062]
Comme toi sa goutte mâtine,[4063]
On ne vit onc un tel goutteux.

Autour de l'un toujours on sent
10 Vieil oint,[4064] emplâtre[4065] ou médecine,[4066]
L'autre d'un lamentable accent
Déteste Bacchus et Cyprine.[4067]
Pour trop bien ruer en cuisine
Le tiers de sa goutte est honteux.
15 Toi seul ris de cette mutine.[4068]
On ne vit onc un tel goutteux.

L'on te trouve en habit décent
Composant lettre Marotine,
Pour laquelle Phébus descend
20 De la montagne Parnassine :[4069]
Et le monde à peine imagine
Qu'un homme en tourment si piteux
Puisse faire œuvre si divine.
On ne vit onc un tel goutteux.

[4060] On appréciera l'oxymore ironique.

[4061] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, *Poésies de Sercy* (où la ballade est adressée à Polidor) et *Recueil Conrart* n°4124. Ballade inspirée par un violent accès de goutte, qui immobilisa Conrart durant l'hiver 1648-1649. Cette ballade, aux strophes carrées, d'inspiration marotique, (vers 18) relève de la pratique mondaine des échanges épistolaires. D'ailleurs l'on trouvera la réponse de Conrart. Elle fait partie des textes en « vieux langage » de Sarasin, imités de Voiture, mais surtout de Marot. On appréciera l'humour de Sarasin, qui cherche à dérider ici son ami souffrant.

[4062] Mal en point, misérable.

[4063] Mâtiner : donner au mâtin, en parlant d'une femelle.

[4064] Graisse servant à oindre.

[4065] Remède formé d'une substance consistante qui adhère à la peau.

[4066] Remède médical.

[4067] La goutte était considérée comme une maladie vénérienne ou liée à l'abus d'alcool.

[4068] Personnification de la goutte.

[4069] Allusions érudites et héroï-comiques à Apollon, au Parnasse et aux activités littéraires de Conrart.

Envoi

25 Prince, tant plus je t'examine,
Je chante, (et cela n'est douteux)
Que sur terre ni sur marine
On ne vit onc un tel goutteux.

Apostille à Monsieur Conrart

1 Si tu te plais à ces vers-ci
Que pour te plaire je t'envoie,
Crois que j'en aurai de la joie ;
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
5 Fais d'eux sans aucune merci
Ce que les Grecs firent de Troie.[4070]

Réponse de Monsieur Conrart. Ballade de la misère des goutteux.

1 Le goutteux qui sa goutte sent,
Fait triste chère,[4071] et laide mine :
Bien que de lui tu sois absent,
Ta rime fort bien le devine.
5 Quand tu te souviens qu'il clopine
Dès qu'il veut faire un pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine,
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

Maint auteur antique et récent,
10 Bien instruit en toute doctrine,
Soutient que la goutte descend
De copulation divine,[4072]
Et que de Bacchus et Cyprine
Naquit cet enfant maupiteux ;[4073]
15 Mais, nonobstant cette origine,
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

Pour moi qui des fois plus de cent
Ai passé par cette étamine,[4074]
Que me sert-il d'être innocent,
20 Et plus net que n'est une hermine,
Puisqu'au pied je porte une épine
Qui me rend tout lieu raboteux,

[4070] Périphrase plaisante et érudite du verbe brûler. Sarasin livre ici le mode d'emploi de son poème.
[4071] Variante, *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n°4124 : Fait pauvre chère.
[4072] Allusion grivoise.
[4073] Maupiteux : misérable, qui inspire de la pitié.
[4074] Passer au crible, soumettre à un jugement sévère. L'étamine : tissu peu serré qui sert à filtrer.

Et que l'on dit quand je chemine,
C'est pauvre chose qu'un goutteux ?

Envoi

Prince, il n'est herbe ni racine
Qui m'empêche d'être boiteux,
Et sans ta rime Sarasine[4075]
C'est pauvre chose qu'un goutteux.

Apostille

Depuis que j'ai lu ta ballade
Je ne suis quasi plus malade,
Par là tu peux voir à quel prix
Je mets les vers que tu m'écris,
Quant à ceux-ci que je t'envoie,
Tu n'en recevras point de joie,
Je le confesse et le maintiens :
Fais-en donc avecque justice,
Ce que tu voulais que je fisse
À tort et sans cause des tiens.

[4075] Voir commentaire, *supra*, p. 39, note n° 197.

Avant 1649

Elégie[4076]

Quand vous me puniriez de mon audace extrême,
Enfin il le faut dire, Orante[4077], je vous aime.[4078]
L'amour, qui suit toujours votre extrême beauté,
Triomphe de mon cœur et de ma liberté ;
5 Je n'ai pu voir vos yeux sans sentir leur atteinte,
Ni la sentir aussi sans en faire ma plainte.
Souffrez donc que mes maux puissent être écoutés,
Si mon cœur et mes vœux se trouvent rejetés.[4079]
Les dieux ne m'ont point fait pour prétendre à la gloire
10 De prendre des lauriers des mains de la victoire ;[4080]
Ils m'ont fait naître ici pour aimer constamment,
Et mon cœur doit aimer Orante seulement.[4081]

[4076] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n° 4124, ainsi que le manuscrit du fonds français n° 19145. Cette élégie est rebaptisée *À Orante* par Paul Festugière. L'élegie, du grec *elegos*, chant de mort, existe depuis l'antiquité. Illustrée par les Grecs, tels Callimaque puis les Romains, notamment Catulle et les *poetae novi* (importateurs à Rome de l'alexandrinisme) ainsi que Virgile, Tibulle, Properce et Ovide, l'élégie se caractérise par un chant plaintif de désespoir ou de regret amoureux, formé de distiques (hexamètre dactylique et pentamètre), « au développement heurté, comme brisé par un sanglot », selon la remarque de Pierre Grimal, in *Le Lyrisme à Rome*, Paris, PUF, 1978. Les *poetae novi* et les poètes augustéens ont fortement inspiré Sarasin, notamment Virgile. Tibulle est cité aussi dans sa *Pompe funèbre*, *supra*, p. 423. On verra aussi tout ce que Sarasin doit ici à Ovide. Remarquons que Sarasin a écrit ses poèmes dans un contexte similaire aux poètes augustéens, lassés de leurs devoirs militaires et désireux de se soumettre à la *militia Veneris*, de revendiquer une attitude pacifiste et de rompre avec la tradition poétique et les valeurs nationales, pour inventer un discours plus intimiste, plus personnel. L'élégie revient à la mode à la Renaissance, comme en témoigne l'ouvrage de Sébillet, *Art poétique françoys*, p. 154-155. Sébillet rapproche l'élégie de l'épître. Mais l'élégie se distingue par son sujet triste ; il s'agit généralement d'un poème d'amour malheureux. Or cette élégie pourrait bien être aussi un pastiche du style de George de Scudéry, que Sarasin admirait comme en témoigne son *Discours de la tragédie.* En effet, George de Scudéry avait écrit une tragi-comédie, *Orante*, (1636) dédiée à la duchesse de Longueville. Il privilégie, dans ses vers, l' anaphore double, procédé qu'imite Sarasin (v. 61-62). Ce poème s'apparente à une tirade de déclaration d'amour au théâtre, qui ferait suite à une longue délibération, ainsi qu'en témoigne l'adverbe « enfin ». Elle est construite comme une démonstration, jalonnée de liens logiques : « mais », « ainsi », « enfin ». Le poète justifie son amour par la beauté physique et intellectuelle d'Orante et se déclare prêt à mourir. Néanmoins, il recommande à la belle de se laisser émouvoir, de peur que l'Amour ne se venge. Sarasin use du même argument que Ronsard dans son célèbre poème : « Mignonne, allons voir si la rose » : le temps qui passe. Le thème de la déclaration d'amour est présent dans un autre poème de Sarasin : chanson « Depuis que j'ai vu vos beaux yeux », *supra*, p.232.

[4077] Orante, qui désigne dans certains poèmes Mme d'Aiguillon, selon Y. Fukui, *op. cit*., p. 195 , pourrait être le pseudonyme de Mme de Longueville, comme dans la tragi-comédie de George de Scudéry. On retrouve ce prénom dans un autre poème de Sarasin : les stances *Déclaration d'amour, supra,* p. 275 et chez Tristan l'Hermite : *Soupçon,* stances, *op. cit*. p. 84.

[4078] Variante, *Recueil Conrart* 4124: Enfin il faut le dire.

[4079] Le vocabulaire hyperbolique et les tournures de ces premiers vers ressemblent au style d'une tirade de tragédie.

[4080] Déclaration fréquente chez Sarasin (Voir *Il ne peut écrire que d'amour* , *supra*, p. 192), qui est reprise à Ovide. Voir *Les Amours,* I, 1.

[4081] Var., dans *Recueil Conrart*, manuscrit 4124, p. 471-474 : Et mes yeux m'ont fait voir que c'est vous seulement.

Rien que vous à mes yeux me paraît adorable :[4082]
Votre beauté fait honte aux beautés de la fable.
Celle pour qui jadis Ilion fut détruit,[4083]
Si vous eussiez été, n'aurait point eu de bruit ;
Pâris eût avec vous, plein d'amour et de joie,
Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troie,
Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût vus périr,
Ou pour vous conserver, ou pour vous conquérir.[4084]
Jugez, par ces appas éloignés des vulgaires,
Combien vous surpassez les beautés ordinaires,
Jugez si de vos coups un amant peut guérir,
S'il ne faut pas, enfin, ou vous plaire, ou mourir.[4085]
Mais ce puissant éclat de votre beau visage
Est le plus faible nœud par où l'amour m'engage ;
Votre esprit adorable et digne des autels,
Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
Il n'est rien qui ne cède à sa force suprême,
Il peut tout, si ce n'est d'empêcher qu'on ne l'aime ;
Mais ce crime est commun à quiconque a des yeux,
D'aimer, en vous voyant, un chef-d'œuvre des cieux.[4086]
Ainsi, ne trouvez pas ma flamme illégitime,
Ou bien accusez-vous d'avoir commis ce crime.[4087]
Que si l'ambition de soupirer pour vous,
Quoique vous la causiez, aigrit votre courroux,
Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
Un si noble trépas me tiendra lieu de grâce,
Expirant à vos yeux par leur foudre abattu
Pour un crime plus beau que la même vertu.
Orante, je vous aime, il est temps de le dire ;[4088]
Je suis trop généreux pour celer mon martyre,
Ce martyre est trop beau pour n'être pas connu,
Et l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nu.[4089]
Si du peu que je vaux votre grand cœur s'irrite,
Sachez que mon ardeur me tient lieu de mérite ;
Apprenez que l'Amour n'a rien déterminé,[4090]
Que le cœur d'un amant est un cœur couronné,
Et que le noble excès d'une flamme parfaite
Ne distingua jamais le sceptre et la houlette.[4091]

[4082] Var., *op.cit*. : Ils n'ont rien vu que vous qui leur semble adorable.
[4083] Périphrase désignant Hélène.
[4084] Sarasin réécrit en quelques vers *L'Iliade,* avec une nouvelle Hélène. D'où le choix du conditionnel passé deuxième forme. Racine utilisera le même procédé dans la tirade de l'aveu de Phèdre à Hippolyte, réinventant le mythe du labyrinthe.
[4085] Var., *Recueil Conrart* : Jugez en vous aimant si l'on peut se guérir,/Et s'il faut pas, enfin, ou vous plaire, ou mourir. Cette alternative est un pastiche des tournures propres à la tragédie.
[4086] Remarquons les nombreux hyperboles, adjectifs, substantifs, périphrases, accentuant l'éloge d'Orante.
[4087] Var., *Recueil Conrart*. : Ou bien vous accusez d'avoir commis ce crime.
[4088] Réitération de la déclaration d'amour, formant chiasme avec le vers 2.
[4089] Cupidon est souvent présent dans les poèmes de Sarasin, avec ses différents attributs, comme dans *L'art d'aimer* d'Ovide, Paris, de Sercy, 1668 p. 55. Ici, la nudité, signe de sincérité et de don de soi.
[4090] Var., *Recueil Conrart*. : N'a rien de terminé.

Apprenez qu'on a vu pour des objets mortels
Les déesses quitter le soin de leurs autels ;
Apprenez que Vénus bannit le dieu de Thrace[4092]
Pour servir Adonis et le suivre à la chasse,[4093]
55 Et que, loin de punir ce jeune audacieux,
Le plaisir de le voir lui fit quitter les cieux.
C'est pour Endymion[4094] que la Lune est si pâle,
Et l'Aurore rougit du mépris de Céphale.[4095]
Belle Orante, imitez ces exemples puissants,
60 Laissez toucher votre âme au tourment que je sens ;
Comme ces déités vous êtes adorable,
Comme ces déités devenez exorable.[4096]
N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager ;
Si vous causez ma mort, il saura la venger,
65 Et fera soupirer pour quelque âme volage
Cette beauté superbe à qui je rends hommage.[4097]
Alors, s'il vous souvient de ma fidélité,[4098]
Vous vous plaindrez en vain de m'avoir maltraité ;
Quand cet amant trompeur méprisera vos charmes,
70 Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,[4099]
Et les yeux tout en pleurs, vous direz faiblement :
Alcidon,[4100] tu fus seul qui m'aimas constamment.
Belle ombre qui m'entends, plains ma triste aventure ;
Toi qui vis mon mépris, vois les maux que j'endure,
75 J'adore un cœur ingrat qui rit de mes appas,
Et l'Amour me punit et venge ton trépas.[4101]
Fuyez cette menace, et suivez une envie
Où, pour votre repos, mon amour vous convie.
Nos jours, comme les flots, courent rapidement,[4102]

[4091] Le motif champêtre de la « houlette » est présent dans cette élégie, mais aussi dans l'églogue inédite, *supra*, p. 377, dans *La Pompe funèbre*, *supra*, p. 420, et dans les stances *Apollon dit adieu au Parnasse, infra*, p.493.

[4092] Le Dieu de Thrace est une périphrase désignant Bacchus, qui fut l'un des amants de Vénus.

[4093] Sur les amours de Vénus et d'Adonis, voir les *Métamorphoses* d'Ovide, p. 339-340.

[4094] Berger aimé de Séléné, déesse de la lune. Voir *Les Amours* d'Ovide, I, 13, 46, p.51, Les Belles Lettres, Classiques en poche, Paris, 2002.

[4095] Céphale, demi-dieu, fils d'Hermès, est aimé de l'Aurore. Il est mentionné dans *Les Amours* d'Ovide. « L'Amante de Céphale » est évoquée aussi par Scudéry, *op. cit*, sonnet *Philis dans une calege*, p. 14. Les exemples mythologiques, allusions aux *Métamorphoses* et aux *Amours* d'Ovide, servent à justifier l'amour qu'un simple mortel peut éprouver pour une déesse. De même que dans le sonnet *Il excuse son inconstance par l'exemple des dieux, supra*, p. 327, Sarasin justifie son amour en le comparant aux passions des habitants de l'Olympe. Voir aussi *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux* et l'argumentation de Ménage dans ce dialogue. Sur Céphale et Aurore, voir aussi les épigrammes de Sarasin, *supra*, p.236-237.

[4096] Exorable : qui se laisse fléchir par des prières.

[4097] Var., *Recueil Conrart*. : … à qui je fais hommage.

[4098]«Mais », « ainsi », « alors », cette élégie est construite comme une démonstration. Après avoir déclaré son amour et l'avoir justifié par la beauté d'Orante, le poète enjoint la destinataire du poème à l'aimer.

[4099] Var., *Recueil Conrart*. : ma cendre.

[4100] Sur Alcidon, voir la note n°2071.

[4101] Vers 73 à 76 : uniquement dans le *Recueil Conrart*. L'idée de vengeance, à peine esquissée ici, est développée dans l'élégie, *infra*, p. 525-527.

[4102] Var. *Recueil Conrart* : Les jours comme les flots coulent rapidement. C'est aussi l'argument du poète du poème « Mignonne, allons voir si la rose », pour convaincre la belle de lui céder.

80 Le temps propre à l'amour se passe promptement,
L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
Et quand notre nuit vient, elle vient éternelle.[4103]
Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loi,
Aimez puisqu'il le veut, mais n'aimez rien que moi.
85 Belle Orante, imitez ma constance et ma flamme,
Et me donnez un cœur qui possède mon âme.

Le changement de Thyrsis à Damon. Elégie[4104]

Damon,[4105] cher confident de mes inquiétudes,
Toi qui peux soulager les tourments les plus rudes,[4106]
Qui prends le plus de part à l'état où je suis
Et qui seul peux calmer mes plus fâcheux ennuis,[4107]
5 L'on dit que tu te plains que mon humeur sauvage[4108]
M'a changé depuis peu l'esprit et le visage,
Que tu ne trouves plus ce plaisant entretien,
Qu'étant seul avec toi je ne te dis plus rien,
Que je rêve toujours, que je garde un silence
10 Que tu ne peux forcer, même par ta présence,
Que pour m'en divertir tes soins sont superflus,
Que ton esprit me cherche, et ne me trouve plus.[4109]

[4103] Le *tempus fugit* des *Géorgiques*, Livre III, v 284, p. 234-235 est un thème récurrent des poèmes de Sarasin. Voir la chanson, *supra,* p.222-223 et le fragment épique, *supra*, p.265.

[4104] *Recueil Conrart* n° 5414, p.43-49 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, troisième partie, 1665, p. 106. On trouve dans ce recueil une autre élégie similaire, *Il avoue qu'il aime*, p. 225. Le vers suivant l'atteste : « Damon, cher confident qui connaît mes secrets ». Poème inspiré peut-être d' *Elégie à Damon, Elégie pour Damon à Philis* de Saint-Amant , citées par Fukui, *op.cit*., p. 85 et des *Visions*, où le poète se sent « Le cœur plein d'amertume et l'âme ensevelie / Dans la plus sombre humeur de la mélancolie. *», op.cit*. p. 44 mais aussi et surtout de l'élégie de Théophile de Viau *À Monsieur de Pesé*, in *Œuvres poétiques*, p. 120. En effet, l'élégie de Sarasin, adressée à Damon, est un poème d'aveu et de confidence, comme celui de Théophile. Les premiers vers de Sarasin font écho à ceux de Théophile : « Unique confident de ma nouvelle flame, / Toy seul que j'ay laissé lire au fond de mon ame ». Malherbe aussi a écrit un poème lourd de mélancolie, associé à Damon : *Aux Ombres de Damon*, qui commence ainsi : « L'Orne comme autre-fois nous reverroit encore/ Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore, / esgarer à l'écart nos pas et nos discours, / Et, couchez sur les fleurs comme estoilles semées, / Rendre en si doux ebat les heures consumées. / Que les soleils nous seroient courts. ». Voir *Œuvres poétiques de Malherbe réimprimées sur l'édition de 1630*, avec une notice et des notes de Prosper Blanchemain, Paris, Librairie des bibliophiles, 1877, p. 98. Sur le personnage de Thyrsis, voir la note 2153.

[4105] Damon est un berger de la huitième *Bucolique* de Virgile mais aussi un berger de *L'Astrée*, personnage d'un récit emboîté du roman d'Honoré d'Urfé, *L'Histoire de Damon et Madonte*. Dans la tragi-comédie pastorale de Mairet, *Sylvie,* Damon est le père de Sylvie, la bergère. Selon Chantal Morlet, dans son article « Mort d'un personnage », Damon, personnage de sa Clélie, représente le Prince de Conti. Or il n'est pas interdit de penser que Sarasin ait songé au Prince, de qui il était le familier et le confident. L'on peut penser aussi que Damon est le pseudonyme de Chapelain, ami de Sarasin, puisqu'il est ainsi nommé dans l'églogue de Ménage : « Dans l'aimable contrée », in *Poemata*, p. 147.

[4106] Variante, dans *Poésies choisies* : Toi qui veux…

[4107] Le Damon de Théophile de Viau, dans *Elégie, op. cit*., p. 132, est aussi le confident et consolateur du poète mélancolique. La description de l'atrabilaire Thyrsis n'est pas sans annoncer un certain Misanthrope.

[4108] Variante, *Poésies choisies* : On dit…

Mais ne t'étonne pas de ce désordre extrême ;
Cher ami, depuis peu je me cherche moi-même.
15 Je ne me connais plus, j'ai perdu le repos ;
Cent fois en un moment je change de propos,
Dans mes plus grands desseins je n'ai plus de conduite,
Je commence un discours et j'en laisse la suite ;
Mon esprit ne peut plus regarder qu'un objet.
20 Mais de ce changement écoute le sujet,
Ecoute le récit d'une funeste histoire,[4110]
Qui m'accable de maux en me couvrant de gloire,[4111]
Ecoute ma douleur, et, puisque tu le veux,
Apprends, admire et plains le sort d'un malheureux.
25 J'avais, comme tu sais, passé toute ma vie
Sans que mon cœur touché formât aucune envie ;
Je croyais que chacun devait vivre pour soi,
Mon cœur par les désirs ne sortait pas de moi.[4112]
Rien ne m'était plaisant, rien ne m'était nuisible,
30 J'étais, comme aux douleurs, à la joie insensible,
Et, comme je n'avais ni craintes, ni désirs,
Mon esprit ne goûtait ni peines, ni plaisirs.
Mais les dieux irrités de cette indifférence,[4113]
Crurent être obligés de montrer leur puissance.
35 Ce dieu, qu'on peut nommer le plus puissant des dieux,[4114]
Cet enfant si connu que l'on nous peint sans yeux,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,[4115]
Voulut m'assujettir aux lois de son empire,
Me rendre son esclave, et, par un prompt effort,
40 Changer en un moment la face de mon sort.
Dieux ! que pour me gagner il employa de charmes !
Que pour vaincre mon cœur il prit de fortes armes !
Tout ce que la nature a de plus précieux,
Tout ce qui peut servir à surmonter les dieux,
45 L'Amour me le fit voir pour engager mon âme.
Un mortel pouvait-il s'opposer à sa flamme ?
Pouvait-il résister à ce divin objet,
Dont le plus puissant dieu voudrait être sujet ?
Amour, tu n'as pas droit de vanter ta victoire,

[4109] Ce vers (dont l'idée est reprise de *L'Aminte* du Tasse, acte 1, scène 2) ainsi que le vers 14, les vers 25 et 26, de même que le portrait de ce jeune et farouche amoureux, annoncent l'Hippolyte de Racine, héritier des bergers d'Arcadie.

[4110] « Ecoute », « Apprends », « Tu sais » : cette élégie adopte le ton de la confidence.

[4111] Variante, *Poésies choisies* : Qui m'accable de maux en m'accablant de gloire.

[4112] Variante, *Poésies choisies* : Mon cœur par ses désirs. La liberté dont jouit Thyrsis avant de rencontrer l'amour fait songer aux premiers vers de l'ode *À Philis* de Théophile de Viau, *op.cit*.,p. 43.

[4113] Variante, *Poésies choisies* : de mon indifférence.

[4114] Voir le Prologue d'Amour, dans *L'Aminte* du Tasse, où l'on trouve la même affirmation.

[4115] La longue périphrase désigne Cupidon, très présent dans la poésie de Sarasin. Ici, il est évoqué avec l'attribut du bandeau qui le rend aveugle. (De même que dans l'élégie de Théophile de Viau *À Monsieur de Pesé*.) Après l'avoir évoqué à la troisième personne, le poète s'adresse à lui à la deuxième personne, au vers 49, et rapporte le discours de Cupidon lui-même, au vers 67. Voir l'élégie précédente. Cupidon use de la ruse pour séduire le sauvage et vertueux Thyrsis. Au lieu de le soumettre à l'empire de ses sens, il fait appel à sa raison.

50 Tu ne vainquis jamais avecque moins de gloire,
Puisque tu te servis, pour surprendre mon cœur,
D'un objet qui des dieux t'a rendu le vainqueur.
Mais quelle honte encor de procurer ma perte
Par adresse plutôt que par la force ouverte !
55 Car ce dieu, me voyant le maître de mes sens,
Craignant que ses efforts ne fussent impuissants
S'il se montrait d'abord, il me cache sa flamme,[4116]
Il veut que ma raison l'établisse en mon âme,
Qu'elle-même travaille à le rendre vainqueur,
60 Qu'elle soit la première à lui livrer mon cœur,
Et que mes sens trompés ne le puissent connaître
Qu'il ne les ait vaincus et qu'il n'en soit le maître.
Pour mieux exécuter ce dessein glorieux,
Il ôte son bandeau et le met sur mes yeux,
65 Et de peur que mon cœur ne lui devînt rebelle,
Il le prend par raison et lui parle comme elle.
« Il faut céder, dit-il, c'est par trop combattu ;
Cesse de te piquer d'une fausse vertu.
Puisque c'est une loi, que la nature impose,
70 Que tout être ici-bas doit aimer quelque chose,
Ne crois pas t'exempter de ce commun arrêt ;
L'Univers y prend part, et c'est son intérêt.
Vois comme il est soumis à ces ordres suprêmes :[4117]
Les dieux les ont donnés, et les suivent eux-mêmes ;
75 Ainsi tu ne dois pas mettre au nombre des maux
Ce qui fait que les dieux deviennent tes égaux.[4118]
Ne crains donc pas d'aimer cet objet adorable ;
Le soleil ici-bas ne voit rien de semblable,
Ou ne peut rien trouver qui le mérite mieux.
80 Aime donc par raison, et par l'ordre des dieux.
Dans un objet jamais a-t-on vu tant de charmes ? »[4119]
À ce pressant discours mon cœur rendit les armes ;
Il rougit même alors d'avoir trop combattu,
Ce qu'il croyait faiblesse, il le nomme vertu,
85 Il blâme ses efforts, il blâme sa défense,
Il sait qu'à la raison il doit obéissance.
Mais qui se fût douté de cette trahison ?
C'est l'amour qui parlait, et non pas la raison.
Après avoir vaincu, ce dieu se fit connaître ;
90 Je fus désabusé quand je ne pouvais l'être.
Car alors mon effort s'était évanoui,
Et je fus éclairé quand je fus ébloui.[4120]

[4116] Variante, *Poésies choisies* : il me cacha.

[4117] Prosopopée de l'Amour. Pour convaincre Thyrsis de céder à l'amour, Cupidon fait appel à sa raison et fait allusion au *De Rerum Natura* de Lucrèce, chant I, vers 17 à 20, affirmant l'universalité de l'amour, à quoi toute la nature est soumise. Voir *De Rerum Natura*, Paris, Hachette classiques, 1953, 1992, p. 10.

[4118] Le deuxième argument de Cupidon est l'exemple des dieux, comme dans le poème de Sarasin *Il excuse son inconstance*, *supra*, p. 327 et le troisième argument concerne les mérites de l'aimée.

[4119] Variante dans *Poésies choisies* : …a-t-on jamais vu tant de charmes ?

Mon cœur voulut pourtant parer ce coup funeste ;
Il tâche à rappeler la vertu qui lui reste,
95 S'efforce à regagner l'empire sur mes sens ;
Mais déjà ses efforts étaient trop languissants.
L'Amour s'était rendu le maître de mon âme,
Mon cœur avait cédé au pouvoir de sa flamme ;
Il avait établi son empire en ce lieu,
100 Enfin j'étais soumis aux lois de ce grand dieu.
Mais, pour te dire plus, en ce désordre extrême
L'Amour force mon cœur d'agir contre lui-même ;
Car l'on voit qu'il résiste à ces divins appas
Comme voulant combattre, et ne les vaincre pas.[4121]
105 Il veut que sa défense honore leur victoire,[4122]
Qu'en vainquant ses efforts ils ayent quelque gloire,
Et que, l'ayant soumis à leur sacré pouvoir,[4123]
L'on puisse dire au moins : il a fait son devoir.
Tu sais que, quand un cœur se défend de la sorte,
110 Il est près de se rendre, et que l'Amour l'emporte.[4124]
Ainsi pour quelque temps mon cœur se défendit,
Mais après quelque temps enfin il se rendit ;
Il reconnut l'amour et l'avoua pour maître,
Et loin de l'accuser et de le nommer traître,
115 Il approuva ses feux, aima sa trahison,
Et but comme nectar ce dangereux poison.[4125]
Voilà, mon cher Damon, ma fatale aventure,
Voilà ce qui produit le tourment que j'endure ;
De ce prompt changement voilà le seul sujet,
120 Enfin de mes pensers voilà l'unique objet.
Ne t'étonne donc plus de ma mélancolie ;
Je suis aveuglément cette douce folie,
Et trouve mes chagrins bien plus divertissants
Que tous les faux plaisirs que fournissent les sens.[4126]
125 Cesse d'être surpris de mon humeur farouche ;
Quand un cœur est épris d'un objet qui le touche,
Ami, quand un cœur aime, et quand il aime bien,
Pour penser à l'Amour ne pense plus à rien.
C'est pourquoi tu me vois chercher la solitude ;

[4120] Les termes « désabusé » et « ébloui » font référence à l'attribut de Cupidon évoqué plus haut, le bandeau qui illusionne, rend aveugle l'amoureux avant qu'il ne soit dessillé. Remarquons l'antithèse « éclairé » / « ébloui », doublée d'une syllepse. Le sens concret (champ lexical de la lumière) et le sens abstrait (lucidité *versus* illusion) sont activés ici.

[4121] Variante, in *Poésies choisies* : …et ne le vaincre pas. L'amour et son empire fatal, forçant le « cœur d'agir contre lui-même », annonce la tragédie racinienne et les tirades de Phèdre.

[4122] Variante, in *Poésies choisies* : …sa victoire.

[4123] Variante, *op.cit*. : son sacré pouvoir.

[4124] Remarquons l'emploi d'un lexique guerrier pour évoquer la lutte de l'amoureux contre son amour. Sarasin, qui n'est pas fait pour la poésie épique et héroïque, en conserve le lexique dans un contexte galant (*Militia Veneris*).

[4125] L'amour-poison est une métaphore reprise par Racine. Voir l'aveu de Phèdre à Hippolyte, dans *Phèdre* de Racine : « Ni que du fol amour qui trouble ma raison, / Ma lâche complaisance ait nourri le poison. » (Acte II, scène 5).

[4126] Variante, dans *Poésies choisies :* …tous ces faux plaisirs.

130 Mon cœur n'a qu'un désir, mon esprit qu'une étude,
Il ne peut s'occuper à tant d'objets divers,
Et n'a plus de commerce avecque l'univers.
Mais que dis-je, ô grands dieux ! Toutes les belles choses[4127]
Dans ce divin objet sont-elles pas encloses ?
135 Ainsi quand mon esprit contemple ces beaux yeux,[4128]
Je pense ce qu'on voit de plus beau sous les cieux.[4129]
Ne me force donc pas d'aimer la compagnie,
Ce serait me traiter avec tyrannie ;
Quitte, quitte pour moi cette injuste rigueur :
140 Tout ce que je chéris, je le trouve en mon cœur.
C'est là qu'avec respect j'entretiens de ma flamme[4130]
Olympe, que l'Amour a gravée dans mon âme ;
Et, n'osant lui parler du mal qu'elle me fait,
C'est là que je le conte à son divin portrait.[4131]
145 Ne crois donc pas, Damon, me témoigner ton zèle
En voulant m'empêcher d'adorer cette belle ;
Je suis trop engagé par ses puissants appas :
Quand les dieux le voudraient, je n'obéirais pas.
Ne dis pas que mon cœur s'expose à mille orages ;
150 Il est de beaux écueils, il est de beaux naufrages ![4132]
Enfin, quand ses rigueurs devraient finir mon sort,[4133]
On ne saurait mourir d'une plus belle mort.[4134]
Laisse-moi donc brûler de cette ardeur extrême,

[4127] Variante, *Poésies choisies* : …toutes ces belles choses.
[4128] Variante, *op.cit*. : ses beaux yeux.
[4129] Variante, *op.cit*. : Il pense…
[4130] Variante, *op.cit*. … J'ôte et tiens de ma flamme.
[4131] Le portrait est un objet important des romans du XVIIème, de *L'Astrée* à *La Princesse de Clèves*, sans oublier les romans de Melle de Scudéry. Ici, le portrait est gravé dans l'âme de l'amoureux.
[4132] La métaphore du naufrage pour évoquer les dangers de l'amour est fréquente en poésie, depuis le *Suave mari magno* de Lucrèce. On la trouve dans Pétrarque, C*anzoniere*, poème 80 p. 181, *Le printemps* d'Agrippa d'Aubigné : « (…) Et d'amour éprouvé les flots et la tourmente / Le pilote qui voit une nef périssante / En l'amoureuse mer remarquant les ennuis.. », in *Œuvres complètes de Théodore Agrippa d'Aubigné*, Paris, Alphonse Lemerre, 1874, p. 15 et dans le célèbre sonnet de Pierre de Marbeuf, « Et la mer et l'amour », in *Recueil des vers de M. de Marbeuf*, Rouen chez David du petit Val, 1628, p. 183, et aussi chez Tristan l'Hermite : « Considère qu'Amour avecque des appas / Nous veut déguiser mon trépas, / En t'offrant en victime aux plus beaux yeux du Monde / Et qu' entrer au Dédale où tu vas t'égarant / est vouloir s'embarquer sur l'Onde/ Quand le naufrage est apparent », in *Les vains efforts, op. cit.*, p. 63. Voir aussi le dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, évoquant le thème du naufrage amoureux chez Bertaut et Ménage, p. 154, édition de Paul Festugière. (Voir Jean Bertaut, *op.cit.,* p. 10, Stanses I : « Toy de qui la Beauté secondant les vertus, / Est l'unique Rémore et l'ancre qui m'arreste, / Regarde de quels flots mes esprits sont battus, / Et commande à tes yeux d'en calmer la tempeste ».) Racine reprend la métaphore dans la tirade de déclaration d'Hippolyte à Aricie : « Moi, qui contre l'amour fièrement révolté / Aux fers de ses captifs ai longtemps insulté, / Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,/ Pensais toujours du bord contempler les orages »…Citons aussi un poème de La Roque*, in Œuvres : «* M'embarquant en Amour, je vais courir fortune / Sur la plus violente et dangereuse mer » et maints poèmes de Malherbe, tels *Victoire de la constance, Œuvres poétiques,* Paris, Garnier-Flammarion, 1972, p.111 : « Et puis qui ne sait point que la mer amoureuse / En sa bonace mesme est souvent dangereuse.. », *ou Plainte sur une absence, p. 123.* Voiture aussi tisse ce thème dans *Elégie, op. cit., .p 13 : «* …dessus la mesme mer / où j'ay pensé tant de fois abysmer ».
[4133] Variante, in *Poésies choisies* : …tes rigueurs…
[4134] Cette déclaration est propre aux amoureux de romans et de tragédie. Voir *L'Astrée et Amour précieux, Amour galant* , p.50- 51.

Approuve mes liens, ami, souffre que j'aime,
155 Et soit que mon amour soit faiblesse ou malheur,
Au lieu de l'irriter, flatte un peu ma douleur.
C'est là ce que j'attends d'un ami si fidèle ;
Dis-moi qu'on ne peut voir rien de si parfait qu'elle,
Qu'il fallait me soumettre à son divin pouvoir,
160 Et que j'ai dû l'aimer, puisque j'ai pu la voir.
Enfin, dis-moi, Damon, tout ce que l'on peut dire
Pour augmenter mes feux, pour croître mon martyre,[4135]
Et si de ma douleur tu prends quelque pitié,
Accorde mon amour avec ton amitié.
165 C'est tout ce que tu peux, c'est là le seul remède
Que tu saurais trouver au mal qui me possède ;
Car pour m'en délivrer tes efforts seraient vains,
Les dieux n'y peuvent rien, non plus que les humains.

1649

Epigramme à une personne qui lui demandait un présent[4136]

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir,
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit ;
5 Les voici sans vous faire attendre :
Bonjour, bonsoir, et bonne nuit.[4137]

[4135] Variante, in *Poésies choisies* : ….et croître mon martyre.

[4136] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette épigramme facétieuse et la suivante relèvent de la pratique galante des étrennes, dons accompagnés d'un poème, comme les fameux *Estrenes de quatre animaux envoyés par une Dame à Monsieur Esprit*, de Vincent Voiture, XC-XCIII, édition Lafay, p. 209 à 218 ou le poème *Sur le jour de l'An* de Germain Habert, cité par Fukui, *op.cit*. p. 219. Voir aussi *Etrennes à Melle de Scudéry* de Ménage, in *Poëmata*, Amstelaedami, 1687, p. 264. Sarasin, désargenté, paie les dames de mots. On trouve une variante de ce poème dans *Nouvelles Œuvres*, sous le *titre Epigramme. À une personne qui lui demandait un présent, il lui donne le choix* : « Maître Jean a très grand désir / De vous donner sans vous le vendre, / De trois présents un à choisir, / Très beaux, où l'on le puisse pendre, / Maintenant c'est à vous de prendre./ Celui des trois etc. On peut en déduire que ce poème a été certainement écrit en janvier, et peut-être en 1649, alors que Mme de Longueville était à l'Hôtel de ville, après le départ de la Cour à Saint Germain-en-Laye, la nuit du 5 au 6 janvier. Toutes les épigrammes qui suivent ont sans doute été écrites pendant la Fronde.

[4137] Voir aussi les *Estrenes de quatre animaux*, de Voiture, poèmes classés parmi les *Vers burlesques, op. cit*., .p 211 à 213 : « Bon jour, bon an, Monsieur Esprit » (*Pour le hibou*, XCI) et Bon jour, Monsieur, et bonne année » (*Pour la taupe*, XCIII). Voir également le rondeau XLI de Marot, in *L'Adolescence clémentine*, p. 318 : « Bon vêpre, bonne nuit, bon soir, bon jour ».

Epigramme[4138]

Il est des dames à souhaité,[4139]
Ce marquis qui porte écarlate ;
Maint Cravate[4140] et mainte beauté
Tous les ans passent sous sa patte.
5 Au bal il ressemble une chatte,
Tant il est dispos et léger ;
Si Mars en fait un cul-de-jatte,
Ce sera bien pour enrager.

Epigramme. Sur la blessure de ***[4141]

Or est venu Piramus[4142] à Paris
De se tuer tenir petite école ;[4143]
Galants y vont, mais pas n'y vont maris,
Dont suis certain que mainte femme affole.
5 Moult bien devrait, à mon avis, ce drôle
Etre pendu sans être marchandé,
Mais haut et court, puisque sur sa parole
Un de ces fous s'est déjà poignardé.[4144]

Epigramme à un rival incivil[4145]

Jeune officier, qui, me faisant la mine,
Triste et chagrin comme un vieil sénateur,[4146]
En saluant ployez bien moins l'échine
Que si j'étais votre solliciteur,[4147]
5 Je vous souhaite encor un précepteur,

[4138] *Nouvelles Œuvres*. Cette épigramme qui semble faire l'éloge d'un marquis qui porte beau, le comparant à une chatte, l'égratigne *in fine*, l'imaginant en cul-de-jatte.
[4139] Orthographe pour la rime.
[4140] Cravates : Croates, troupe de cavalerie légère.
[4141] *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, deuxième partie. Cette épigramme évoque une vogue de suicide par amour, encouragée par les dames, et qui a déjà son émule. Le suicide par amour est aux antipodes de l'éthique galante de la légèreté, du jeu, de l'inconstance, d'où la proposition radicale de Sarasin, aux vers 5 et 6.
[4142] Jeune homme auquel Sarasin donne le nom de ce personnage mythologique évoqué dans *Les Métamorphoses* d'Ovide et *Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé* de Théophile de Viau, histoire d'un double suicide. « Ha ! Voici le poignard qui du sang de son maître / S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître ! », in *Théâtre du XVIIème siècle*, Paris, Gallimard, 1975, p. 285.
[4143] L'expression « tenir petite école », associée au suicide, a une dimension humoristique.
[4144] De la même manière que Pyrame.
[4145] *Nouvelles Œuvres*. Thème abordé dans les poèmes : Ode, *Réponse à un défi* et Ode *Sur le même sujet*, *supra*, p. 329-332. Cette épigramme joue sur l'antithèse entre une longue phrase décrivant le salut du rival, et une phrase brève mentionnant le refus du poète de rendre désormais ce salut. On trouve chez Voiture un poème sur le même thème, *À un rival*, mais il s'agit d'un rondeau (LXIX, op. cit. p. 152-153.)
[4146] L'antithèse : « jeune officier »/ « vieil sénateur » met en évidence l'attitude désagréable du rival en question.
[4147] Quémandeur, importun.

Qui, vous montrant à vous bien comporter,
Par charité vous veuille admonester
Comme l'on doit saluer par la rue.
Mais qu'un lutin[4148] me puisse bien fouetter
10 Toute la nuit, si plus je vous salue.

Epigramme[4149]

Un jour, un curé querellait
Un homme proche de sa femme,
Et s'emportant fort, l'appelait
Traître, larron,[4150] coquin,[4151] infâme.
5 À tout cela la bonne Dame
Ecoutait et ne disait mot.
Mais venant à l'appeler sot,[4152]
Tout soudain, dans l'excès du zèle
D'une sainte dévotion,[4153]
10 Ah ! messieurs, ce méchant, dit-elle,
Révèle ma confession.

[4148] Présence étonnante d'un personnage de conte de fées, créature malfaisante, pour ridiculiser davantage peut-être ce « jeune officier » qui a besoin d'un « précepteur » pour apprendre les bonnes manières et qui pourra comprendre des références empruntées aux contes populaires. Voir aussi *L'embarquement de Poissy, supra,* p.344 : « ne pouvant dormir non plus qu'un vieux lutin ».
[4149] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé. Cette épigramme sous forme d'historiette relève de la veine populaire, qu'illustre aussi la chanson, *infra*, p.531. On y retrouve des personnages de fabliau, tous trois ridiculisés : le mari et sa femme, le curé.
[4150] Voleur.
[4151] Fripon, misérable, libertin, poltron. Du latin *cocus*, cuisinier, qui reste en cuisine. Dans la basse latinité, le terme *cocciones* désignait les vagabonds qui hantaient les foires pour voler les marchands. Voir Furetière.
[4152] Sot : cocu. Voir le dictionnaire Furetière.
[4153] Le vocabulaire de la religion est à prendre ironiquement, associé à un personnage qui vient de révéler au curé ses infidélités.

Air de cour sur le chant de M. d'Elbeuf[4154]

Ce sont des prêtres, ou des bœufs[4155]
Qui font tant de bruit dans les rues ;
À juger d'un cri si hideux,
Ce sont des prêtres, ou des bœufs.[4156]
Il faut qu'il passe l'un des deux ;
Ce sont des prêtres, ou des bœufs
Dedans ces rues.

Si ce sont des bœufs de Poissy,[4157]
Ou si ce sont de pauvres prêtres,
Il y a du non et du si,[4158]
Si ce sont des bœufs de Poissy.
Louise, ôtez-moi ce souci, [4159]
Et regardez par les fenêtres
Si ce sont des bœufs de Poissy,
Ou bien des prêtres.

Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs,
Que leur musique fait de la peine !
Qu'on les fasse taire tous deux,
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs ;

[4154] *Recueil Conrart* n° 3135. Couplets composés en janvier 1649 pendant la guerre de Paris. Sarasin était auprès de la duchesse de Longueville, qui résidait à l'hôtel de ville. Alors qu'elle était sur le point d'accoucher, souffrant des bruits de la rue, elle aurait dit : « Ce doit être une procession de prêtres ou un troupeau de bœufs de Poissy. » Mme de Longueville mit au monde Charles Paris dans la nuit du 28 au 29 Janvier. Sarasin transforma sa boutade en chanson, sur un air connu : une chanson de Fronde commandée par le coadjuteur à Marigny, pour ridiculiser d'Elbeuf qui voulait conserver sa place de général en chef de la Fronde, que le Prince de Conti venait de s'arroger. Voir *Mémoires* du Cardinal de Retz, pour cet épisode de la Fronde, p. 202 à 213, juste avant la fameuse galerie de portraits. Quant à la chanson de Marigny, on la trouve dans *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de la Fronde*, par Monsieur Petitot, Tome XXXV, Paris, Foucault, 1824, p. 98 : « Monsieur d'Elboeuf et ses enfants / Font rage à la Place Royale, / Ils sont tous quatre piaffans, / Monsieur d'Elboeuf et ses enfants. / Mais sitôt qu'il faut battre aux champs, / Ils quittent l'humeur martiale : / Monsieur d'Elboeuf et ses enfants/ Font rage à la place Royale // le prince Monseigneur d'Elboeuf/ Qui n'avait aucune ressource / Et qui ne mangeait que du bœuf/ A maintenant un habit neuf / Et quelques justes dans sa bourse… » . Avant Sarasin, Voiture s'était amusé à composer des chansons sur des airs connus. Voir *À Madame la Princesse sur l'air des Landriry* XXXII, *op. cit*, tome I, p. 98 à 105, *Sur l'air des Lanturlu*, XXXVI et *Le curé de Mole*, XXXVII, tome I, *op. cit*., p. 115 à 118. Cette chanson, doublement de circonstance, (reprise d'un air de Fronde et d'une boutade de Mme de Longueville), relève de la veine populaire, burlesque et libertine.
Charles II de Lorraine, duc d'Elbeuf (1596-1657), petit-fils de René II de Lorraine-Guise, était marié à Catherine-Henriette, fille d' Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Ce d'Elbeuf et ses trois fils, Charles, futur duc d'Elbeuf (1620-1692), François, comte d'Harcourt (1623-1694) et François-Marie, comte de Lillebonne (1627-1694), étaient fameux pour leur jactance. Pendant la guerre de Paris, ils s'étaient mis aux ordres du Prince de Conti mais en 1650 se rallièrent à Mazarin.

[4155] Zeugma comique, malicieusement irrévérencieux et qui n'est guère flatteur pour les prêtres.

[4156] Dans la chanson de Marigny, il est aussi question des bœufs que mande d'Elbeuf. Par ailleurs ce dernier y est animalisé : « piaffans ».

[4157] Les bœufs de Normandie destinés au ravitaillement de Paris étaient rassemblés à Poissy.

[4158] Poésie populaire proche de la prose.

[4159] Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre, peut-être, appelée familièrement Louise, comme un personnage de chanson populaire. C'était une dame de compagnie de Mme de Longueville.

20 Il n'est rien de si dangereux
Pour gens sujets à la migraine.[4160]
Quoi qu'il en soit, prêtres ou bœufs,
Qu'ils font de peine !

Inédit [4161]

On verra dans neuf mois cesser votre langueur
Mais las quand finira celle que dans mon cœur
Ont causé vos beaux yeux et votre tyrannie ?
Je serai dignement d'amour récompensé
5 Si un jour ma peine est finie,
Comme la vôtre a commencé.[4162]

Inédit. Pour Madame de Longueville, madrigal [4163]

Le dieu qui triomphe des rois
Et qui fait respecter ses lois,
Partout où le soleil éclaire,
Appuyé dessus son carquois
5 Comme un dieu qui n'a rien à faire,
M'apparaissait un jour tellement plein d'ennui
Que je voulus savoir de lui
Le sujet qui le rendait triste.
Le petit dieu me répondit :
10 « Hélas, l'adorable Calliste
Languit malade dans son lit
Et je suis dedans cette ville.
Aussi bien qu'en tout autres lieux
Un petit dieu fort inutile
15 Quand Calliste de Longueville[4164]
Ne me prête point ses beaux yeux. »[4165]

Inédit. Pour la même, sonnet[4166]

La voici qui paraît plus belle
Après ces fâcheuses langueurs.
Voyez renaître mille fleurs

[4160] Allusion à Mme de Longueville, incommodée par le bruit de la rue.
[4161] Manuscrit de Besançon. Ce madrigal a sans doute été écrit pendant la grossesse de Mme de Longueville et joue sur le mot langueur, au double sens de : fatigue de la femme enceinte et mélancolie amoureuse.
[4162] On remarquera l'antithèse finale, aux connotations grivoises.
[4163] Manuscrit de Besançon. Ce madrigal, évoquant quelque maladie de Mme de Longueville, ou la fatigue liée à sa grossesse, personnifie l'amour en Cupidon désoeuvré, dans une longue périphrase.
[4164] Calliste, évoquée dans d'autres poèmes, est donc un des pseudonymes de Mme de Longueville.
[4165] L'indifférence de Mme de Longueville à l'égard de Cupidon, liée ici à la maladie, ou à la grossesse, est développée aussi dans la *Lettre de Sarasin à Mme de Longueville, infra,* p. 511-514.
[4166] Inédit. Manuscrit de Besançon.

Sur un teint qui se renouvelle.[4167]

5 Voyez près la nymphe immortelle[4168]
Les grâces moissonner les cœurs[4169]
Et malgré toutes ses rigueurs
L'amour qui se joue avec elle.

Voyez-la d'un galant mépris
10 Oter à l'enfant de Cypris[4170]
Les flèches dont elle nous blesse.[4171]
La mort suit leur coup inhumain
Mais heureux le cœur qui s'empresse
À mourir de sa belle main.[4172]

Coq à l'âne[4173]
Ou lettre burlesque[4174] du sieur Voiture ressuscité[4175] au preux chevalier Guischeus, alias Maréchal de Gramont, sur les affaires et nouvelles du temps.[4176]

Trouvez bon que je vous écrive,
Sans vous informer du qui-vive[4177]
Et sans regarder de travers

[4167] Métaphore traditionnelle du teint de rose.
[4168] Périphrase désignant Mme de Longueville.
[4169] Sarasin file la métaphore bucolique de la première strophe.
[4170] Périphrase désignant Cupidon.
[4171] Mme de Longueville fait concurrence à l'Amour.
[4172] Paradoxe amoureux.
[4173] Le *Coq-à-l'âne* est un des rares textes qui ont été imprimés du vivant de Sarasin, en 1649. Le terme fait référence au « mélange », au « pot-pourri », à la « salade », au « salmigondis », au « galimatias », à la « satyre », (*satura* en latin : mélange) comme le note Claudine Nédélec dans *Les Etats et empires du burlesque*, p. 42. Le thème du carnaval aussi (v.24) connote le mélange, mais également l'idée d'un monde inversé, déréglé, fou, où le peuple gouverne, dans une ambiance d'hilarité générale.
[4174] C'est le seul texte de Sarasin qui se réclame explicitement du burlesque, bien que Sarasin ait écrit nombre de textes relevant de ce registre. Voir Claudine Nédélec, *op. cit*., pour les origines du mot « burlesque », faussement attribuées à Sarasin. Peut-être le cardinal de Retz fait-il allusion à ce texte dans ses *Mémoires*, p. 491, lorsqu'il écrit : « Nous nous y réjouissions de M. le maréchal de Gramont, qui croyait et disait que les Frondeurs seraient bientôt pris pour dupes. Il y eut sur ce détail mille et mille farces, dignes, sans exagération, du ridicule de Molière ».
[4175] Sarasin feint d'être Voiture ressuscité, et fait allusion, dans ce sous-titre, à la mode du vieux langage.
[4176] *Recueil Conrart*, n°3135, sous le titre *: Lettre de M. Sarasin à M. Arnaud*. Ce texte, composé dans les premiers jours du mois de février 1649, (pendant la Fronde parlementaire) a été imprimé la même année. On le trouve aussi dans la *Bibliographie des Mazarinades de Moreau*, et réimprimé dans le *Choix de Mazarinades de Moreau* en 1853, puis, de manière incomplète dans *La Société française au XVIIème siècle* de Victor Cousin. Ce pot-pourri, qui ressemble à une gazette, est adressé à Antoine de Guiche, maréchal de Gramont (1604-1678), orthographié aussi Grammont, loyaliste pendant la Fronde. Sarasin le raille dans ce coq-à-l'âne, comparant l'armée royale à une mascarade. Il annonce la victoire des Frondeurs et réclame le renvoi de Mazarin. Par ailleurs il fait allusion à la naissance du fils de Mme de Longueville, en l'hôtel de ville de Paris dans la nuit du 28 au 29 Janvier 1649. Sarasin, le prince de Conti et Mme de Longueville étaient enfermés dans Paris. Condé faisait partie de l'armée assiégeante.
[4177] Le qui-vive évoque une situation où deux personnes en froid attendent le premier qui prendra la parole.

Cette troupe de petits vers
Parce que Paris les fait naître,
Paris, que vous prendrez peut-être,
Mais aussi peut-être que non.[4178]
De braves gens y tiennent bon,[4179]
Qui ne parlent pas de se rendre,
Mais jurent de vous aller prendre.
Je sais, comme ils sont gens de bien,
Qu'ils ne jureront faux pour rien ;
Ainsi vous pouvez vous attendre,
Puisqu'ils ont juré de vous prendre,
Que pour rien ils n'y manqueront,[4180]
Mais bien qu'ils vous enlèveront
Avec un peu moins de caresses[4181]
Que l'on n'enlève des maîtresses.[4182]
Vous plaît-il familièrement,
Attendant cet enlèvement,
Que vous débitions des nouvelles
Et vous en contions des plus belles ?[4183]
Voici, monsieur le maréchal,
Un assez fâcheux carnaval,[4184]
Où les corselets et salades[4185]
Font les habits des mascarades,
Où les mousquets et les canons[4186]
Massent et topent les Momons.[4187]
À mon sens, telle mômerie[4188]
Est une droite diablerie ;
N'en parlons plus, elle fait peur.
Nous tenons ici pour le seur[4189]
Que vous passez mal votre vie,
Que la campagne vous ennuie
Et que vous regrettez Paris,
Où maintes dolentes Chloris[4190]

[4178] Sarasin raille le maréchal de Gramont.
[4179] Allusion au blocus de Paris, de janvier à mars 1649. La Cour s'est enfuie au château de Saint Germain. Les troupes royales assiègent Paris (le peuple, les parlementaires, les princes, dont Conti), qui résiste.
[4180] Sarasin prédit la victoire des Frondeurs.
[4181] Variante, *Recueil Conrart* : Avec non moins…
[4182] Variante, *op.cit*. : …les maîtresses. Allusion à la ballade de Sarasin *D'enlever en amour, supra*, p.363-364.
[4183] Variante, *op.cit*. : Que nous en contions des plus belles / Et que nous disions des nouvelles ? Ce *Coq-à-l'âne* a l'allure d'une gazette.
[4184] Le carême commença le mercredi 17 février.
[4185] Habillement de tête que portent les chevaux légers. L'association des corselets et des salades est proprement un coq-à-l'âne, de même que le mélange des canons et des masques de carneval. Sarasin décrit en raillant les assauts de l'armée royale, les comparant à une mascarade.
[4186] « Haut d'un grand bas fort large, et souvent orné de dentelle, ou de rubans, qu'on attachait au bas des hauts-de-chausses », Dictionnaire Furetière.
[4187] Orthographié aussi Mommons. « On appelle Mommons des hommes masqués qui vont de nuit dans les maisons pour jouer ou pour danser », dictionnaire étymologique de la langue française, de Ménage.
[4188] Mômerie : mascarade, comédie.
[4189] Pour sûr. Orthographe pour la rime visuelle.
[4190] Au sujet de Chloris, voir la note n° 2168.

Plaignent votre fuite inhumaine[4191]
Et chantent : Birène, Birène ![4192]
Or je donnerais force argent
40 Pour voir un peu présentement
Quelle est votre galanterie,
Comme auprès de dame Marie,
La fille de maître Louis,
Cabaretier de Saint-Denis,
45 Vous avez la puce à l'oreille,
Comme vous lui contez merveille,
Comme vous traitez de soleil
La boulangère de Corbeil.[4193]
À cette heure même, peut-être,
50 Chantez-vous sous une fenêtre
Pour quelque joli bavolet[4194]
Un des plus beaux airs de Boisset,[4195]
Et la fille en fait raillerie
Avec un valet d'écurie.
55 Dieux ! pour en être là réduit,
Fallait-il sortir à minuit ?[4196]
Mais quoi, vous étiez en colère,
Et vous aviez fait bonne chère ;[4197]
Puis vous disiez qu'en deux marchés
60 Les badauds seraient dépêchés,
Que le peuple, armé de furie,
Fronderait sur la fronderie,
Et qu'un samedi seulement
Etranglerait le Parlement.[4198]
65 Il est vrai que gens sans farine
Sont d'humeur assez mutine ;
Mais gens qui sont enfarinés[4199]
Font aux autres un pied de nez.[4200]
Nous en avons en abondance,
70 Ainsi, faites la conséquence.[4201]

[4191] Sarasin se moque de la lâcheté du maréchal.
[4192] Amant abandonnant sa maîtresse dans *Le Roland furieux*, chant X, p. 211 : « Elle appelle Birène, et au nom de Birène les autres seuls répondent, émus qu'ils sont de pitié. ». Cette comparaison héroï-comique de Gramont à un héros de roman est amusante.
[4193] Sarasin évoque des filles du peuple courtisées par le maréchal de Gramont pendant la Fronde, telles que la boulangère de Corbeil, fille du cabaretier de Saint-Denis, comme dans ses épigrammes (Olympe, « belle arquebusière », *infra*, p.499). Il suggère qu'au lieu d'assiéger Paris le maréchal s'adonne aux galanteries, et qui plus est, avec des filles qui ne sont pas de son rang, et qui n'ont pas de respect pour lui (v. 53-54).
[4194] Métonymie signifiant jolie fille. Le bavolet est une coiffe que portent les villageoises.
[4195] Boisset ou Boesset, célèbre compositeur de musique baroque (1587-1643).
[4196] Mazarin, le jeune roi et la Cour quittèrent Paris le 6 janvier 1649 à minuit.
[4197] Dans la nuit de la fuite du roi et de la cour à Saint-Germain (5-6 janvier 1649), le maréchal de Gramont avait offert à dîner au prince de Condé.
[4198] Le maréchal de Gramont pensait que la Fronde ne ferait pas long feu.
[4199] Jeu de mot entre « sans farine » (au double sens de : pauvres qui n'ont pas de quoi s'acheter de la farine et gens inconsistants) et « enfarinés », comme en période de carnaval.
[4200] Ce coq-à-l'âne est bel et bien un pied de nez au Maréchal.
[4201] Variante, *Recueil Conrart* : ..tirez la conséquence.

Pour changer un peu de discours,[4202]
Sachez que depuis quelques jours
Notre duchesse incomparable
A fait un enfant adorable,
75 Et que le prévôt des marchands
L'a nommé Paris d'Orléans.[4203]
En naissant il a voulu boire :[4204]
Par là commence son histoire.
Demandez à quelque Allemand
80 Si c'est un beau commencement.
Lagneau,[4205] Goizel [4206] et nos prophètes,
Comme de bruyantes trompettes,
Disent déjà que cet enfant
Doit être un héros triomphant,
85 Egalant en valeur guerrière
Messieurs ses oncles et son père,
Et représentant la beauté
De la dame qui l'a porté :
Ce qui se voit dans les planètes
90 Avec de fort bonnes lunettes.
Mais, pour finir cet entretien,
Tous nos amis se portent bien,
Et je crois qu'ils prendront la peine,
Dans la fin de cette semaine,
95 De vous aller voir de plus près.[4207]
Ils ont leurs équipages prêts
Ils sont tous dans l'impatience[4208]
De rompre avec vous une lance.[4209]
Il n'est pas jusqu'aux citadins
100 Qui ne fassent les paladins,[4210]
Vous menaçant avec bravade
D'escalade et de camisade.[4211]
Vous direz qu'ils sont des badins ;[4212]
Ils le sont moins que vos blondins,[4213]
105 Et les balles de mousquetades[4214]
Leur passent pour noix de muscades.[4215]

[4202] Transition rapide, propre au coq-à-l'âne.
[4203] Charles Paris, dernier duc de Longueville, qui trouva la mort dans le passage du Rhin le 12 juin 1672.
[4204] Comme Gargantua. Dans ses textes burlesques, Sarasin se réclame de Rabelais. Voir aussi *La Pompe funèbre, supra*, p. 415-433.
[4205] Médecin conseiller du Roi.
[4206] Astrologue qui avait prédit l'évasion du duc de Beaufort de la Bastille.
[4207] Les troupes de Paris firent une sortie en février 1649.
[4208] Variante, *Recueil Conrart* : Et sont tous…
[4209] Combattre. Sarasin annonce au maréchal de Gramont la Fronde des Princes.
[4210] Chevalier errant, au Moyen Âge, toujours prêt à manifester sa vaillance et sa courtoisie.
[4211] Variante, *Recueil Conrart* : canonnarde. Camisade : attaque de nuit pour surprendre l'ennemi.
[4212] Variante, *Recueil Conrart* : …des bardins. Badins : gens qui badinent, parlent légèrement.
[4213] Dans d'autres poèmes, ce terme fait référence à Beaufort.
[4214] Décharge des mousquets (armes à feu).
[4215] Variante, *Recueil Conrart* : pour des noix muscades. Dans le manuscrit, les termes sont orthographiés ainsi : citardins, palardins, bravarde, escalarde, canonnarde, bardins, mousquetardes et muscardes, comme dans le

Je pense aussi que les Normands[4216]
Vous porteront leurs compliments ;
C'est une nation perverse,[4217]
110 Qui demande partie adverse ;
Et sur ce sujet nous dirons :
A furore Normannorum,[4218]
Ou plutôt de toute la France.
Car, à dire le vrai, je pense[4219]
115 Que vous aurez de tous côtés
Une troupe de députés
Aussi soumise, aussi civile[4220]
Que celle du haut Longueville,
Et vous verrez de main en main
120 La cour fort grosse à Saint-Germain.
En attendant, vaille que vaille,
Dites à cet homme[4221] qu'il s'en aille.

Anagramme[4222] prophétique
Sur la sortie du Cardinal :
Jules Mazarin
Sera mis au loin.
Lettres numérales dudit anagramme
Marquant l'année de cette sortie :
M.VI. IL
1649

---

poème CV de Voiture (1637) : « Au siècle des vieux palardins,/Tous ceux qui n'estoient pas bardins, /Soit courtisans, soit citardins, /Femmes de cour, ou citardine / Prononçoient toujours muscardins… » Sarasin, jouant aussi sur les mots, fait allusion au poème de Voiture qui ironisait lui-même au sujet d'une question de l'académie (devait-on écrire et prononcer muscadin ou muscardin ?), que Chapelain avait soumise à l'hôtel de Rambouillet. Voir édition de Lafay, *op.cit* p.282.

[4216] À Rouen, le 20 janvier 1649, le duc de Longueville avait refusé de recevoir le comte d'Harcourt, envoyé de la reine. La duchesse et Conti espéraient qu'il soulèverait la Normandie, dont il était gouverneur, et que d'autres provinces le suivraient.

[4217] Ironie.

[4218] Allusion à une prière des moines du monastère carolingien de Jumièges, fuyant devant les Vikings le 24 mai 841 « *A furore normannorum libera nos, Domine* ». Sarasin évoque aussi les Vikings, ancêtres des Normands, dans *Rollon Conquérant, supra,* p.253-265.

[4219] Variante, dans le *Recueil Conrart* n° 3135 : Car à dire vrai…

[4220] Ironie.

[4221] Mazarin, nommé ici comme un quidam.

[4222] Permutation de lettres dans un groupe de mots.

À Madame la princesse de Condé, la douairière.Vers irréguliers[4223]

Pour un moment quittez le sérieux,
Pour un moment jetez un peu les yeux,
Ces beaux soleils aux mortels adorables,[4224]
Sur ces vers que l'on vous écrit
5 Et qu'on prétend que votre Altesse voie
Seulement comme un jeu d'esprit,
Si pourtant loin de vous l'esprit peut être en joie.

*

À Coulommiers[4225], où les ombrages noirs
Des plaisants promenoirs[4226]
10 Sont toujours rafraîchis par l'aile de zéphire,
On songe à vous incessamment,
Et soit que le soleil ou naisse ou se retire,
Chacun en ce lieu vous désire.[4227]
Aussi votre absence, à vrai dire,
15 Trouble tout le contentement
De l'incomparable Anne et de l'illustre Armand.[4228]

*

Dans tous leurs entretiens votre altesse a sa place,[4229]

[4223] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, manuscrit de Besançon et manuscrit du fonds français 12680 et 19145, avec pour titre : *À Mme la Princesse, vers irréguliers*. Ces strophes irrégulières où alternent octosyllabes, décasyllabes et alexandrins, qui de prime abord font l'éloge de la princesse douairière, s'ouvrent, au vers 65, sous le prétexte de « divertir » la princesse, sur la description d'un *locus amoenus*, Coulommiers, peuplé de nymphes et de bergers. L'irrégularité des vers (parmi les plus charmants de Sarasin) y mime la légèreté et le caprice régnant dans cette Arcadie, et épouse la diversité des registres : l'impromptu galant se mue en satire avant de s'achever par quelques strophes bucoliques.
Charlotte de Montmorency (1593-1650), fille d' Henri 1er, duc de Montmorency, petite fille du connétable Anne de Montmorency, (né à Chantilly) sœur d' Henri II de Montmorency (gouverneur du Languedoc, arrêté à Pézenas en 1632 et décapité à Toulouse en raison de ses intrigues contre le pouvoir royal), mariée à Henri II de Bourbon-Condé, mère de Melle de Bourbon, du duc d'Enghien et du Prince de Conti, veuve depuis le 26 décembre 1646. Epître composée certainement au printemps 1649 (allusion à la guerre de Paris et à l'hiver passé.) Voiture est également l'auteur d'une épître en vers adressée à la Princesse : *Lettre à Madame la Princesse*, LXXXV, *op. cit*., p. 184.

[4224] Variante, dans le manuscrit du fonds français 19145: Ces deux beaux yeux. On retrouve la métaphore pétrarquiste.

[4225] Château appartenant à Catherine de Gonzagues, fille d'Henriette de Clèves, puis à son fils le duc de Longueville. On reconnaît le nom du château évoqué dans *La Princesse de Clèves*. Il est probable en effet que les confidences de La Rochefoucauld, ami de Mme de La Fayette et amant de Mme de Longueville, aient inspiré Mme de La Fayette. Charles Paris est d'ailleurs le fruit illégitime de la passion de Mme de Longueville et de François de Marcillac, duc de la Rochefoucauld. Ajoutons aussi que Mme de Longueville eut une liaison avec M. de Nemours (voir *Mémoires* du cardinal de Retz) lors de sa fuite à Bordeaux, pendant la Fronde, et avant la mort de ce dernier, tué en duel par M. de Beaufort, son beau-frère. M. de Nemours fut également l'amant de Mme de Châtillon (Melle de Bouteville), qui a pu également être une source d'inspiration pour Mme de Lafayette. Notons que *La Princesse de Clèves* (1678) clôt cette période galante par une condamnation de la galanterie.

[4226] Réminiscence du *Promenoir des deux amants* de Tristan l'Hermite, *op. cit*., p. 50.

[4227] Variante, dans le manuscrit du fonds français n°12 680 : …en ces lieux

[4228] Anne, duchesse de Longueville et Armand, prince de Conti.

[4229] Variante, dans le manuscrit n° 12 680 : Dans tous les entretiens…

Ils louent tour à tour votre air et votre grâce,[4230]
Ils discourent souvent de la noble fierté
De ce front plein de majesté
Et de cet excès de beauté,
Si fatale autrefois aux plus puissants monarques,[4231]
Et même de votre bonté
Dont ils ont d'assez bonnes marques.

*

Le chapitre de votre esprit
Epuise toutes leurs louanges.
Sur ce chapitre chacun dit
Que vous êtes égale aux anges.
L'on admire sa netteté,[4232]
Sa force,[4233] sa vivacité,
Et certaine naïveté
Qui le rend toujours agréable,
Et qui semble facile et n'est point imitable.[4234]

*

Selon leur juste sentiment,
Vos mœurs, qui nous servent d'exemple,
Mériteraient un temple ;
Et l'on peut dire hautement
Que, comme votre race en vertus ancienne
Vit appeler ses barons autrefois[4235]
Premiers chrétiens de l'empire françois,
Vous en êtes encore la première chrétienne,
Et que vous méritez mieux que ces grands héros
Le titre d'*aplanos.*[4236]

*

Ainsi, parmi ces bois que les plus longs hivers[4237]
Ont laissé toujours verts,
Ainsi, près du Morin[4238] dont l'onde,
Murmurante et vagabonde
Semble avecque regret abandonner ces lieux
Dignes d'être habités des dieux,

[4230] Variante, dans le manuscrit du fonds français 19145 : Ils vantent.

[4231] Allusion à Henri IV qui, séduit par Charlotte de Montmorency, fit rompre ses fiançailles avec le marquis de Bassompierre, pour la marier à Henri II de Bourbon Condé, son filleul, réputé préférer les hommes, et la poursuivit pendant une année, sous divers déguisements, l'obligeant à se retirer en Flandre puis à Milan, d'où elle ne partit qu'à la mort du roi.

[4232] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 19 145 : On admire…

[4233] Variante, dans le manuscrit de Besançon : sa grâce.

[4234] Ces trois derniers vers qui définissent le caractère de la princesse douairière, non sans rappeler la « *sprezzatura* », vertu de l'homme de Cour selon Baldassare Castiglione dans son *Livre du courtisan*, (1528) : (« …user en toutes choses d'une certaine nonchalance, qui cache l'artifice et qui montre ce qu'on fait comme s'il était venu sans peine et quasi sans y penser »), évoquent en filigrane l'art poétique de Sarasin, son style « aimable » et « qui semble facile et n'est point imitable ».

[4235] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Vit ses barons appelés autrefois.

[4236] *Aplanos* : immuable. Devise des Montmorency.

[4237] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 19145 :…parmi les bois.

[4238] Le Morin est un sous-affluent de la Seine qui passe à Coulommiers. Ce ruisseau à « l'onde murmurante et vagabonde » éveille le souvenir du Lignon au bord duquel s'ébattent les bergers de *L'Astrée*.

Ainsi, dans ce palais de structure superbe,
On s'écrie avec Malherbe[4239]
Qu'il est vrai que ces lieux ont d'aimables appas,
Mais que l'on n'y voit rien, ne vous y voyant pas.

*

Je sens que votre modestie
S'alarme en vous oyant louer.
Cependant il faut avouer
Que je n'ai raconté que la moindre partie
De ce qu'on dit ici de vos vertus,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abattus.
Et puis, est-ce à des impromptus
À parler d'un sujet digne qu'Apollon même,
S'il le voulait traiter,[4240]
Montât sur le Parnasse, afin d'y méditer[4241]
Avec un soin extrême ?

*

Changeons donc un peu de discours,
Et pour vous divertir égayons notre veine.
Ici, nous voyons tous les jours
Un éternel concours
De la noblesse prochaine
De la montagne et de la plaine,
En grègue d'écarlate[4242] et jupe de velours.

*

Vous verrez bien que ces atours
Ne sont pas de noblesse à complet équipage
Qui double le laquais, qui donne jusqu'au page[4243]
Et qui mène carrosse au Cours.
Je parle de la campagnarde,
À gentilhomme fier, à dame goguenarde
Qui, comme chevaliers errants[4244]
Sur un cheval courants,
La belle en croupe et le galant en selle,
Chantent quelque chanson qui fut jadis nouvelle.
Ces nobles, éperonnant pour être des premiers[4245]
À se montrer à Coulommiers,
Y débitent sans fin les noces, les querelles[4246]
Des braves et des belles,
Et finissent leurs entretiens
Par des procès, des chevaux et des chiens,

[4239] Allusion aux sonnets de Malherbe sur l'absence de la vicomtesse d'Auchy dont il était épris et aux stances évoquant les déplorations d'Alcandre (Henri IV) au départ d'Oranthe (Charlotte de Montmorency).
[4240] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 19145 : …tenter.
[4241] Variante, *op.cit*. : …afin de méditer.
[4242] Grègues : Haut-de-chausses.
[4243] Variante, dans le manuscrit n°19 145. : …dans les pages.
[4244] Le chevalier errant est un personnage du roman de chevalerie et de sa célèbre parodie, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche.*
[4245] Variante, manuscrit n° 19 145 : Ces gens…
[4246] Variante, dans le manuscrit de Besançon : y récitent.

Dont on se passerait bien
Et sur quoi fort souvent on ne leur répond rien.[4247]
*
90 Ici, tous les baillis, procureurs et prévôts,
Suivis de leurs petits suppôts
Chargés de pain et de bouteilles,
Quelques-uns s'écoutant,
Les autres tremblotant,
95 Les autres barbotant,[4248]
Font des harangues nonpareilles,
Toutes hors de propos :
Si bien qu'il vaudrait mieux écouter des corneilles
Que ces persécuteurs d'oreilles
100 Qui sont, sans en excepter un,
Les plus grands ennemis du pauvre sens commun.[4249]
*
Madame, si vous en doutez,
Ecoutez
Un échantillon de leur style.
105 Ils ont prononcé hautement
Que votre fils et votre fille
Etaient plus triomphants
Dans Coulommiers la noble ville[4250]
Que, pendant la guerre civile,
110 Monsieur d'Elbeuf et ses enfants.[4251]
Sont-ce pas de plaisantes gens,
Et la comparaison est-elle pas gentille ?[4252]
Quand ces gens se sont retirés,
Car sur la fin du jour le voisin se retire,
115 On va chercher le frais de l'ombre et du zéphire
Dans les lieux les plus égarés,
L'on goûte le repos des routes reculées,
L'on roule au petit pas sous de sombres allées,
L'on s'enfonce au plus creux des bois,
120 L'on rêve sur les bords de l'onde,[4253]
L'on y lit des romans, l'on exerce sa voix,
La liberté bannit toutes les lois

[4247] Sarasin décrit ici les hobereaux, de manière pittoresque et animée, et quelque peu bruyante.
[4248] Variante, manuscrit n° 19 145 : Quelques-uns tremblotant / Les autres les écoutant / Les autres barbotant. Dans le manuscrit du fonds français n°12680 : Quelques-uns écoutant / Les autres barbotant / Les autres tremblotant.
[4249] Cette strophe évoque le personnel administratif et judiciaire en partie de campagne.
[4250] Variante, dans le manuscrit du fonds français n°12680 :…la bonne ville.
[4251] Allusion à un couplet satirique de la Fronde, qui a précédé de quelques mois ces vers : « Monsieur d'Elbeuf et ses enfants / Ont fait tous quatre des merveilles / Ils sont pompeux et triomphants / Monsieur d'Elbeuf et ses enfants / L'on dira jusqu'à deux mille ans / Comme une chose sans pareille / Monsieur d'Elbeuf et ses enfants/ Ont fait tous quatre des merveilles ». Voir aussi la chanson de Sarasin *Air de Cour sur la chanson de Monsieur d'Elbeuf, supra,* p.462-463.
[4252] Sarasin ironise en reprenant les railleries des prévôts au sujet de l'engagement des Condé dans la Fronde.
[4253] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 19145 : On rêve sur le bord de l'onde. Du vers 117 au vers 121, par ailleurs, dans ce même manuscrit, on trouve : « On » au lieu de : « L'on ». L'anaphore souligne les merveilleuses possibilités qu'offre Coulommiers, *locus amoenus*, aux rares heureux.

Et le caprice seul y règle tout le monde.[4254]

*

Si le jour fait place à la nuit,
On y voit danser sous les feuillées,
À la simple clarté de la lune qui luit,
Mille nymphes déshabillées
Qu'au travers des buissons le faune amoureux suit.[4255]

*

Et lorsque l'aurore éveillée,
Ramenant le jour et le bruit,
De perles d'Orient a la terre émaillée,[4256]
L'on y voit sur les coteaux
Bondir de toutes parts les innocents troupeaux
Suivant les petites bergères
Qui chantent en mille façons,
Pendant que les bergers, sautant sur les fougères,[4257]
D'une flûte rustique imitent leurs chansons.[4258]

*

Parlerai-je point des Napées,[4259]
Qui sans cesse sont occupées
À parer les Amours de guirlandes de fleurs ?
Ni des Naïades[4260] vagabondes,[4261]
Qui, fuyant le soleil et ses fières ardeurs,
Se baignent sous les ondes,
À l'ombre des roseaux
Et des saules épais qui couronnent les eaux ?

*

Ainsi, Madame, ni Paris,
Ni Chloris,[4262]
Quoique Paris et Chloris soient aimables,[4263]
Ne nous retireraient jamais[4264]
De ces lieux agréables[4265]
Dont votre absence a pu troubler la paix.

*

[4254] Ces vers font écho à la fois à la merveilleuse liberté des Thélémites dans *Gargantua* et aux activités des bergers de *L'Astrée*.

[4255] L'on retrouve dans cette strophe l'univers des *Bucoliques* cher à Sarasin, où les nymphes côtoient les bergers (strophe suivante).

[4256] Métaphores pétrarquistes.

[4257] Variante, dans le manuscrit de Besançon : chantant sous les fougères.

[4258] Variante, dans le manuscrit du fonds français n° 19145 : …les chansons. L'univers pastoral, qu'annonçaient les strophes précédentes, se déploie dans cette strophe.

[4259] Nymphes des vallées boisées et des grottes.

[4260] Nymphes des eaux douces, des fontaines et des ruisseaux.

[4261] Variante, manuscrit n° 19 145 : Ni des nymphes…

[4262] Nom d'une bergère de *L'Astrée*. Voir la note n°2168.

[4263] Cet hendiadyn associant un lieu à une personne, Chloris, l'amoureuse, personnifie Paris. On retrouve cette association dans de nombreuses épîtres, comme *L'Epistre chagrine* de Scarron, *op. cit.*, p. 55 à 67 : « « Toy qui crois que loing de Paris / On est autant que mort ou pris / Et que sans Chloris ou Silvie / On ne peut bien passer sa vie ».

[4264] Variante, manuscrit n° 19 145 : …retireront…

[4265] Coulommiers est décrit ici comme un *locus amoenus* avec ses rivières, ses jeux, ses ris et ses bergers.

Mais le désir de vous revoir
Fait que pour ces beaux lieux nous avons moins d'estime :
Que ce désir a de pouvoir !
155 Qu'il est grand, qu'il est légitime,
Qu'il promet de plaisirs et qu'il en fait goûter !
Aussi, sans vous flatter,
On peut bien dire à votre Altesse
Que rien avec raison ne saurait contester
160 Contre ce désir qui nous presse,
Puisqu'en vous revoyant on voit en un tableau
Tout ce que l'univers a de bon et de beau.[4266]

Inédit. Pour Mme la Princesse et pour Mme de Longueville. Madrigal[4267]

Ne songe plus à la franchise
Devant ces doux objets charmants
Mon cœur, c'en est fait, elle est prise.
Résous-toi de souffrir les plus cruels tourments.
5 Jamais tu ne loueras une telle fortune
Je vois ta perte et ton trépas
Car quand tu te pourrais défendre de la brune
La blonde a des attraits que l'on n'évite pas.[4268]

[4266] Dans ces deux derniers vers, où fusionnent les théories de l'Antiquité et les idées humanistes, la princesse apparaît comme un exemple : microcosme révélant les splendeurs du macrocosme, idéal d'harmonie correspondant au *Kalos Kaghatos* de la Grèce antique.
[4267] Manuscrit de Besançon. Ce madrigal inédit fait le double éloge de la mère (princesse de Condé) et de la fille (duchesse de Longueville.)
[4268] Seul poème évoquant la chevelure brune de la princesse de Condé, contrastant avec la « tresse blonde » de la duchesse de Longueville.

Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier[4269]

Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée[4270]
Où messire Honoré[4271] fit adorer Astrée,
Ni tout ce qu'on a fait[4272] des superbes beautés
De ces grands palais enchantés,
5 Où l'amoureuse Armide[4273] et l'amoureuse Alcine[4274]
Emprisonnèrent leurs blondins,
Ni les inventions de ces plaisants jardins
Que malgré Falérine[4275]
Détruisit le plus fier de tous les paladins,[4276]
10 Tout cela, quoi qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ai daté
Et d'où je prétends vous écrire
En style de roman[4277] la pure vérité.[4278]

Le bruit, que le zéphyre excite parmi les feuilles des bocages, au point que la nuit va couvrir la terre, agitait doucement la forêt de Chantilly, lorsque dans la plus grande route trois

---

[4269] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. On trouve cette lettre dans le manuscrit 12680 de la Bibliothèque Nationale et dans le manuscrit 559 de Besançon, où elle a pour titre : *Madame de Montausier*. Dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, la note indique : été 1649, ce que confirme l'allusion à la Fronde et au Parlement. Melle de Rambouillet, Julie d'Angennes était devenue Mme de Montausier le 3 juillet 1645 et avait suivi son mari dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. Ce mélange de vers et de prose, propre à Sarasin, est ainsi désigné dans la *Lettre de Tirsis à Doralice*, in *Recueil des pièces en prose les plus agréables de ce temps*, volume 2, Paris, De Sercy, 1662, p. 101 : « Puisqu'aujourd'hui votre Germain / Veut qu'une lettre se compose / À la façon du brave Sarazin / Moitié figue, moitié raisin / Un ambigu de Vers et Prose ». Racine imitera le procédé dans ses lettres, voir *Œuvres de Jean Racine*, tome VII, Paris, Pougin, 1796. Pour le thème de la promenade (non plus dans les jardins de Chantilly mais dans les jardins de Versailles) et le mélange de vers et de prose, voir aussi *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669) in La Fontaine, Jean de, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier frères, 1877.
Sarasin adresse à Mme de Montausier ce poème qui lui conte sa rencontre dans les jardins de Chantilly avec la princesse de Condé et ses trois enfants (Condé, Conti, Mme de Longueville), accompagnés de Melle de Saint-Loup. Le préambule, qui fait alterner vers et prose, est suivi d'une lettre, qui joue sur la même alternance. Mais ce n'est pas seulement un jeu poétique. Sarasin mène ici toute une réflexion sur les vers, la prose et la prose poétique, qu'il invente.

[4270] La périphrase liminaire, qui fait référence au *locus amoenus* qu'est le Forez dans *L'Astrée*, et les allusions aux jardins enchantés d'Armide, d'Alcine et de Falérine dans *La Jérusalem délivrée* et le *Roland furieux*, annoncent le projet de Sarasin : décrire Chantilly comme un lieu de délices.

[4271] Honoré d'Urfé, auteur de *L'Astrée*.

[4272] Variante, dans le manuscrit de Besançon et dans *Les Oeuvres de Monsieur Sarasin*, édition de Nicolas Le Gras, 1683 : Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautés.

[4273] Allusion à un personnage de magicienne de *La Jérusalem délivrée* du Tasse, poème épique que Sarasin imite dans *Rollon conquérant.* Armide possède un palais et des jardins enchantés (Chant XVI).

[4274] Alcine est la magicienne du *Roland furieux* de l'Arioste. Sœur de Morgane, elle possède une île et un palais et elle transforme ses amants en roches ou en animaux (Chant V). Alcine séduit Roger au chant VI.

[4275] Sorcière qui forgea Balisarde (épée magique), dans le *Roland Furieux*, chant XXV. Elle possède un jardin.

[4276] Roland.

[4277] En prose, avec idéalisation des personnages.

[4278] Sarasin oppose ici invention et vérité. Remarquons l'antithèse : « en style de roman » / « la vérité ».

nymphes apparurent au solitaire Thyrsis.[4279] Elles n'étaient pas de ces pauvres nymphes des bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis et pour habit n'ont que l'écorce des arbres ; leur équipage était superbe et leurs vêtements brillants de l'éclat des pierreries ; elles avaient sur leurs coiffures des capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules des trousses pleines de flèches, dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de la forêt qu'elles voulaient attaquer ; elles venaient sur un chariot paré de velours cramoisi, bordé d'une crépine d'or et enrichi de grosses houppes. La plus âgée, par la majesté de son visage, imprimait un profond respect à ceux qui l'approchaient ; celle qui se trouvait à son côté faisait éclater une beauté plus accomplie que la peinture, la sculpture ni la poésie n'en ont pu jamais imaginer. La troisième avait cet air aisé et facile que l'on donne aux Grâces[4280] ; elle se trouvait placée aux pieds des deux autres sur un carreau de toile d'or, et tenant d'une main des rênes de soie, conduisait quatre chevaux blancs, qui tiraient le chariot et qui marchaient d'un air plus superbe que les chevaux d'Achille[4281], que ceux de Rhésus[4282] et que ceux de Neptune[4283], qui firent triompher Pélops[4284], et pour les ôter de toute comparaison, ces chevaux surpassaient en tout les chevaux du soleil.[4285]

Aux deux côtés allaient deux demi-dieux,
L'un d'un air doux et l'autre audacieux
L'un, comme un vrai foudre de guerre,
Par Mars n'était pas égalé,
L'autre avecque raison pouvait être appelé

[4279] Ce berger des *Bucoliques* est ici le masque de Sarasin. Voir la note n°2153.
[4280] Les Trois Grâces, ou Charites : Euphrosyne, Aglaé et Thalia.
[4281] Xanthos et Balios : chevaux divins d'Achille.
[4282] Jeune roi de Thrace, dans la mythologie, dont les chevaux sont « plus prompts que le vent » et « plus blancs que la neige ».
[4283] Dieu de la mer et dieu protecteur des chevaux.
[4284] Pélops , fils de Tantale, fut vainqueur lors d'une course de chars.
[4285] Variante en vers dans le manuscrit de Besançon : Au point que le soleil sous l'onde se retire, / Que parmi les forêts l'agréable Zéphire, / Ebranle le feuillage et fait un petit bruit, / Qui cède avec regret au repos de la nuit, / Thyrsis, ami du frais, du silence et de l'ombre, / Au bois de Chantilly sous la voûte plus sombre, / Laissait innocemment rêver en liberté, / Son esprit qui d'amour n'était plus tourmenté, / Quand ses yeux éblouis de lumière nouvelle, / Admirèrent surpris trois nymphes immortelles, / Ces nymphes n'étaient point de ces nymphes des bois, / Que le grossier vulgaire adorait autrefois, / Qui faisaient leurs palais d'une écorce légère, / Leur habit de feuillage et leur lit de fougères , / Les perles, les rubis, l'or et les diamants, / Paraient en mille lieux leurs riches vêtements, / Cent plumes alentours ornaient leurs capelines / D'un merveilleux tissu fait de leurs mains divines, / Pendait leur trousse pleine et dans leurs belles mains, / Elles portaient des arcs prêts d'arrêter les daims, / Sur un char embelli d'or, d'ébène et d'ivoire, / Plus beaux que ceux où Rome élevait (menait ?) la victoire, / Les trois nymphes venaient. L'une avec majesté, / Imprimait du respect pour sa divinité, / L'autre semblait plus belle, et l'était à vrai dire, / Que Vénus s'élevant hors de l'humide empire, / Ou que lorsque Paris, de la voir étonné, / Paru en même temps juste et passionné, / La troisième passait pour la troisième Grâce, / Sur le devant du char elle avait pris sa place, / Et guidait fièrement quatre coursiers plus beaux, / Que ceux qui comme vent passent dessus les eaux, / Quand des flots du matin le puissant Dieu de l'onde, / Court sur des champs d'azur à l'autre bout du monde, / Ni que ceux du soleil qui roulent furieux, / Son grand char éclatant sur la voute des cieux, / Quoique ceux de Phébus passent ceux de Neptune, / Autant que la clarté surpasse la nuit brune. »
Ce passage est remarquable. En effet, comme Sarasin l'annonce dans le préambule, il veut rivaliser, « en style de roman », donc en prose, avec les grands récits poétiques que sont *La Jérusalem délivrée* et *Le Roland Furieux.* Et de fait, ce paragraphe, très visuel, avec ses allusions mythologiques, ses adjectifs de couleurs, ses groupes nominaux riches, l'ampleur et la beauté de ses phrases, constitue l'un des premiers exemples, en littérature, de prose poétique. Dans ce tableau, les femmes sont représentées en Diane chasseresse ou en amazones.

Les délices de la terre.[4286]

Cette divine troupe[4287] s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique berger[4288], la première nymphe lui fit commandement de s'approcher d'elle ; et pendant que dans un profond respect, ravi d'étonnement, il admire cette aventure, la déesse, avec un ton de voix qui acheva de le charmer, lui parla ainsi :[4289]

Quitte ta mélancolie,[4290]
Prends ta plume, écris à Julie[4291]
Tout ce qui se passe en ces lieux ;
Et pour lui faire mieux connaître qui nous sommes,
5 Nomme-nous comme font les hommes,
C'est le commandement des dieux.
Le berger, homme assez sage,
Suivant ce commandement
Prit des hommes le langage,
10 Et, quittant là le roman,[4292]
Ecrivit naïvement[4293]
Ce qui suit en cette page.[4294]

Madame,

Hier au soir, entre chien et loup, je rencontrai dans la grande route de Chantilly Madame la Princesse, qui s'y promenait et qui n'eut jamais tant de santé, accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, et de Madame de Saint-Loup[4295], qui n'eut jamais tant de gaieté, toutes trois en déshabillé et en calèche,[4296] suivies des Altesses de Condé et de Conti,[4297]

[4286] Condé, souvent comparé à Mars (voir l'ode *À Monseigneur le duc d'Anguien, supra,* p. 353) et Conti, rarement mentionné, sinon en dédicataire de *Dulot vaincu*, (*infra*, p.539-554) dans une épître inédite (*infra*, p. 515) et dans une épigramme *À un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert, infra*, p. 538.

[4287] Exemple du goût pour l'idéalisation de la société galante du XVIIème siècle. Le poète se compare à un berger d'églogue et assimile les Condé et leur invitée à des dieux et des nymphes, personnages mythologiques.

[4288] Périphrase désignant Sarasin.

[4289] Variante en vers dans le manuscrit de Besançon : Près du berger surpris le grand char s'arrêta, / Et lors de s'approcher la nymphe l'invita, / Là pendant qu'il admire une telle merveille, / Ces mots frappèrent son oreille, / Et furent prononcés d'une si douce voix, /Qu'elle charma les rossignols au bois.

[4290] Sur la mélancolie du poète, voir la note n° 2228.

[4291] Julie d'Angennes, devenue Mme de Montausier. Ce texte s'affiche comme un poème de commande.

[4292] Le poète poursuit sa réflexion au sujet de la prose et des vers, distinguant la prose de « roman » , prose poétique, de la prose qui est le « langage » « des hommes » et non plus des dieux.

[4293] L'adverbe est d'importance. Il faut entendre ici l'un des premiers sens de l'adjectif naïf, (du latin *nativus*) : naturel, sans artifice, qui retrace la vérité, qui imite la nature.

[4294] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Ce qui suit en l'autre page.

[4295] Dans l'ouvrage de Victor Cousin : *Mme de Sablé : études sur les femmes illustres de la société du XVIIème siècle*, nous apprenons (p. 427), que Mme de Saint-Loup, qui fut Melle Chasteignier de la Roche-Posay, était une femme « très-belle, très-vaine, très-intriguante », unissant « la dévotion et la galanterie », l'un des « ornements de la petite cour de Chantilly », et avait eu « pour adorateur passionné le duc de Candale, fils du Duc d'Epernon. » Elle était mariée à un sieur Le Page, qui acheta pour elle la terre de Saint Loup en Poitou. Elle était « jolie et vive » (Tallemant des Réaux, *op.cit*., tome II, p. 514.).

[4296] Procédé de l'attelage ou zeugma.

[4297] Variante, en vers, dans le manuscrit de Besançon : Madame de Montausier, / Qui sur mon âme, / Etes d'honneur un vrai rosier, / Ecoutez si rien ne vous presse. / L'autre jour entre chien et loup, / Je trouvai dans le bois Madame la Princesse, / Avec la divine Duchesse, / Et la Dame de Saint Loup, / Chez qui les blondins font la

Et d'un autre petit cadet[4298]
Monté sur un petit bidet,
Dont la mine mutine et fière
Montre qu'il est fils de son père.
5 C'est notre duc, qui se fait grand,
Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De Madame de Champgrand,[4299]
Dont vous connaissez le mérite.

Madame la Princesse,[4300] m'ayant aperçu, m'appela et me dit : Sarrasin, je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à Madame de Montausier que jamais Chantilly n'a été plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, et qu'elle se moque d'être en Saintonge[4301] pendant que nous sommes ici.[4302]

Mandez lui ce que nous faisons,
Mandez-lui ce que nous disons.[4303]
J'obéis comme on me commande,
Et voici que je vous le mande.
5 Quand l'aurore sortant des portes d'Orient,[4304]
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oiseaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant sous les vertes feuillées,
Que partout le travail commence avec effort,
10 À Chantilly l'on dort.
Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voiles,[4305]
Que la lune brillante au milieu des étoiles,
D'une heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,
15 Que dans tout l'univers tout le monde sommeille,
À Chantilly l'on veille.
Entre ces deux extrémités
Que nous passons bien notre vie,
Et que la maison de Sylvie[4306]

---

presse, / Charlotte en parfaite santé, / Anne en parfaite beauté, / Diane en parfaite gaieté, / Ayant à leurs côtés le prince qu'on estime, / Et son frère magnanime, / Et certain autre cadet…
Ce passage possède donc trois versions : en prose, en prose poétique et en vers.

[4298] Henri-Jules, (29 juillet 1643-1709) fils unique du grand Condé.

[4299] Attachée à la maison des Condé, pour l'éducation d'Henri-Jules.

[4300] La Princesse de Condé, mère de Mme de Longueville.

[4301] Monsieur de Montausier était gouverneur de Saintonge et d'Angoumois.

[4302] Variante en vers dans le manuscrit de Besançon : La princesse m'ayant trouvé, / Me dit d'un ton de voix doucement élevé: / Sarasin, allez écrire, / À Madame de Montausier, / Pour elle d'Apollon rallumez le brasier, / Et pensez à lui bien dire, / Que jamais dans ces lieux, / On n'a vu tant de joie, / Que celle que le ciel maintenant nous envoie, / Dites-lui qu'elle ferait mieux, / D'être ici que d'être en Saintonge, / Et qu'on ne sait où son bel esprit songe…

[4303] Sarasin souligne ici la fonction informative de cette lettre. Les vers qui suivent nous montrent que le poète dépasse cette seule visée en décrivant Chantilly comme un *locus amoenus*.

[4304] Expression imitée de *La Jérusalem délivrée,* chant 1.

[4305] Cette belle métaphore se trouve aussi dans l'églogue « Daphnis… », *supra*, p. 244-247.

A d'aimables diversités !
Les sens y sont enchantés ;
Les bois, les étangs et les sources,
Et les ruisseaux qui dans leur courses,
D'un pas bruyant et diligent
Font rouler leurs ondes d'argent,[4307]
Les jardins, les forêts, les coteaux, les prairies,
Le superbe bâtiment
Paré de tapisseries,
Où la matière et l'art combattent noblement
Et que vous connaissez particulièrement,
Peuvent-ils passer pour un enchantement ?[4308]
Ici nous avons la musique
De luths, de violons et de voix ;[4309]
Nous goûtons les plaisirs des bois,
Et des chiens, et du cor, et du veneur qui pique ;
Tantôt à cheval nous volons,
Et brusquement nous enfilons
La bague au bout de la carrière,[4310]
Nous combattons à la barrière,
Nous faisons de jolis tournois,[4311]
Nous allons tous à cours à l'ombrage des bois,
Et nous donnons le bal tous les soirs une fois,
Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerrière.[4312]
Et quant à nos festins, ils valent beaucoup mieux
Que le festin des dieux.
Ni le nectar, ni l'ambroisie,[4313]
Qui sont mets fort légers selon ma fantaisie,
N'égalent pas nos perdreaux,[4314]
Ni les gros poissons de nos eaux,
Ni nos fruits très bons et très beaux,
Ni nos melons qu'on croirait d'Italie.[4315]
Conterai-je dans cet écrit
Les plaisirs innocents que goûte notre esprit ?[4316]
Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenède et Corneille,[4317]

[4306] Voir les estampes d'Adam Perelle (1604-1677) du salon de jardin de Sylvie à Chantilly, avec pavillon, jardin, fontaine, berceaux… Théophile de Viau baptisa le pavillon, où il logea : « la maison de Sylvie », du nom d'une nymphe des bois, en hommage à la duchesse de Montmorency qui fut sa protectrice. Hommage de Sarasin à Théophile, ici, et aux successeurs des Montmorency à Chantilly : Les Condé. Voir les odes de Théophile de Viau, *op. cit*. p. 164 à 207.
[4307] Variante, dans le manuscrit de Besançon : Courent sur des ondes d'argent.
[4308] Variante, *op.cit* : Peuvent-ils pas passer…
[4309] Variante, *op.cit*. : De luth, de violons, de voix.
[4310] La course de bague consiste à enfiler sa lance dans l'anneau d'une bague.
[4311] Variante, manuscrit de Besançon : Nous allons tous au cours…
[4312] Le tournoi est la version galante du duel. Sarasin offre ici une liste de divertissements mondains.
[4313] Boisson et mets des dieux.
[4314] Variante, manuscrit de Besançon : …nos perdriaux
[4315] Variante, *op.cit*. : …qui font honte à ceux d'Italie. Les « melons » qui poussent dans les jardins de Gondi sont célébrés aussi dans l'ode *À M. Chapelain, supra*, p.375-376.
[4316] Prétérition.

55 C'est-à-dire vulgairement
Les vers, l'histoire, le roman,[4318]
Nous divertissent à merveille,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant ?
Or çà, parlez-moi franchement,[4319]
60 En vous imaginant ce divertissement,
Vous avez la puce à l'oreille,
Et vous haïssez bien votre gouvernement.[4320]
Quant est de moi, je vous conseille
De venir ici promptement,[4321]
65 Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment,
D'emprunter la grande serpente[4322]
Où les bons Amadis s'embarquaient à souhait,
Elle court comme la tourmente,
Ou le cheval de Pacolet[4323]
70 Qui vole comme une fusée,
C'est là justement votre fait
Et la monture est fort aisée ;
Car l'hippogriffe[4324] est un oiseau trop laid ;
Tels palefrois font peur aux demoiselles,
75 Et puis du grand vent de ses ailes
Il gâterait votre collet.[4325]
Venez donc, divine Julie,
Notre princesse vous en prie ;
Ne vous faites plus désirer,
80 Et laissez en paix murmurer
Votre époux qui peste et qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du Parlement.[4326]
85 C'est un fier et merveilleux sire,
S'il voulait pourtant nous écrire,
Il nous obligerait bien fort.

[4317] Ces trois écrivains ont dédié une œuvre au Duc d'Enghien : Perrot d'Ablancourt sa traduction des *Campagnes d'Alexandre*, d'Arrien (1646), la Calprenède son roman *Cléopâtre* (1648) et Corneille sa *Rodogune* (1647).
[4318] Variante, dans le manuscrit de Besançon : les vers, l'histoire et le roman.
[4319] Sarasin interpelle sa destinataire.
[4320] Le gouvernement de Saintonge.
[4321] Cette lettre présente aussi une visée conative, cherchant à agir sur sa destinataire. Voir les fonctions du langage de Jakobson, *op.cit.*
[4322] Le bizarre navire de la fée Urgande, dans le roman de chevalerie espagnol *Amadis de Gaule*, du XVIème siècle (évoqué au vers 67).
[4323] Le cheval de Pacolet est un personnage de romans médiévaux. Pacolet est un nain magicien qui a construit un cheval volant. Voir *Cléomadès*, d'Adenet le Roi, et *Histoire de Valentin et Orson*, chapitre XXIV. L'expression est devenue proverbiale et se trouve chez de nombreux auteurs, Rabelais, Marot (*Epître à la Demoiselle négligente de venir voir ses amis, op. cit.*, p. 196) Ronsard, Mme de Sévigné… Voir aussi « la Mazarinade » de Scarron, in Paul Scarron, *Poésies diverses*, tome II, Paris, Didier, 1960, p. 17.
[4324] Cheval ailé que l'on trouve dans le *Roland Furieux*.
[4325] Non sans humour, Sarasin revient ici au « style de roman » avec ses personnages fabuleux, qu'il suggère à Julie pour montures.
[4326] Allusion au contexte de la Fronde, aux prémices de la Fronde des Princes, après la Fronde parlementaire.

Adieu, mon Apollon s'endort,[4327]
Et je n'en pensais pas tant dire
90 Sur-le-champ et tout d'une tire.[4328]

Galanterie sur l'alliance de la roche et du caillou,
qui était entre l'auteur et une dame[4329]

Quand par l'ordre du ciel le temps se trouva proche
Où l'aimable caillou s'éloignant de la Roche,[4330]
Quittait jusqu'à l'Avent Blancs-Manteaux[4331] et Merci,[4332]
La Roche tristement l'entretenait ainsi :
5 « O superbe Caillou, qui pouvez sur la brique[4333]
Prendre le pas devant et lui faire la nique,[4334]
Et de qui la beauté forcerait d'enrager
La pierre de tonnerre et le marbre étranger,
Beau caillou, dont le ciel a fait une statue
10 Qui de son seul regard me fait vivre ou me tue,
Caillou, qui valez mieux que tous les diamants,
Caillou, qui lapidez un million d'amants,
Caillou noble, sans doute, et de race ancienne,
Descendant du caillou du benoît [4335]saint Etienne,[4336]
15 Caillou, certes plus beau de fois un million[4337]
Que tous ceux dont les dieux bâtirent Ilion,[4338]
Que ceux dont Amphion fit la ville thébaine,[4339]

[4327] Sarasin lui-même, avec une once d'autodérision burlesque.
[4328] Allusion à la manière dont ce texte a été écrit.
[4329] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Courbé, 1656, *Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p.205 et *Recueil Conrart* n°4124, avec pour titre : *Sur l'alliance de la roche et du caillou*. Sarasin se livre ici à un jeu d'esprit mentionné par Lathuillère (*op.cit.)* et pratiqué par les poètes de salon : le jeu du mariage, consistant à associer des objets qui s'accordent. Cette galanterie a pu être rédigée avant 1648, de même que la galanterie *À une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris, supra,* p. 409-415*,* puisque le poème évoque aussi Mme de Turgis. Mais l'on peut supposer aussi que ce poème ait été écrit à Chantilly, durant la trêve entre les deux Frondes, pour divertir la compagnie.
[4330] Les métaphores sont burlesques. L' « aimable caillou » désigne sans doute Sarasin et connote sa modestie. La « Roche » connote les rigueurs de la dame.
[4331] Le couvent des Blancs-Manteaux, où les moines appartenant aux ordres mendiants portent des vêtements blancs.
[4332] Le couvent de la Merci. L'allusion à ce lieu, comme dans la galanterie *À une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris*, *supra*, p. 409-415, nous permet d'identifier la « roche » : Mme de Turgis.
[4333] Remarquons l'éloge héroï-comique du caillou, souligné par l'apostrophe, l'anaphore et les allusions mythologiques, ainsi que par les comparaisons aux pierres précieuses, à l'avantage du caillou, et par l'allusion au *Cid* de Corneille.
[4334] Faire la nique (familier) : braver, mépriser
[4335] Béni. Terme vieilli et utilisé « en riant », selon Furetière, qui cite ce vers de Sarasin en exemple.
[4336] Saint Etienne est mort lapidé.
[4337] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : certes, caillou, plus beau de fois un million. Le superlatif, auquel s'ajoute le chiffre hyperbolique, est destiné à nous faire sourire, surtout associé à un « caillou ».
[4338] Troie.

Que celui de Niobé, autrefois grande reine,[4340]
Même que les cailloux qui sortirent des mains
20 Du vieux Deucalion[4341], et furent des humains,
Enfin plus beau que ceux que d'un front taciturne,[4342]
Au lieu de ses enfants mangeait le grand Saturne,[4343]
Hélas ! le puis-je dire ? Il est donc arrêté
Par le cruel décret du destin irrité
25 Que vous vous en alliez pour augmenter mes peines ?
Et puisque les rochers ont toujours des fontaines,
Aurai-je pas raison, en ces vives douleurs,
Si je change mes yeux en deux sources de pleurs,
Et si, dans ce départ qui me nuit et me gêne,
30 Je vous dis ces beaux vers de la belle Chimène ?
Pleurez, pleurez, mes yeux, et vous fondez en eau ;
L'absence du Caillou met la Roche au tombeau[4344]
Au moins ne souffrez pas qu'on vous fasse reproche
D'avoir en cette absence oublié votre Roche ;
35 …
…
Ainsi, si votre Roche ose espérer la gloire
D'occuper quelquefois cette belle mémoire,
Veuille toujours le ciel de tout mal vous garder ;
40 Qu'ainsi jamais laquais ne vous puisse fronder,
Jamais ne serviez-vous de pavé pour les villes,
Jamais ne serviez-vous de boule pour les quilles,
Jamais un chevalier ou jamais un valet[4345]
Ne vous mette par force au chien d'un pistolet.[4346]
45 Que jamais un passant, qui viendra de se nuire
Se choquant contre vous, ne vous puisse maudire,
Et n'alliez-vous jamais, pour finir ma chanson,
Dedans les sales mains de quelque aide à maçon ![4347]

[4339] Musicien capable de déplacer les pierres, dans la mythologie grecque. Il bâtit Thèbes grâce à sa flûte et à sa lyre.

[4340] Niobé s'était montrée insolente envers Léto. Pour se venger, Apollon et Artémis massacrèrent tous ses enfants, sauf un. Zeus, ému par sa douleur, la changea en rocher d'où s'écoulèrent ses larmes, telles une source. (voir les vers 26 à 28)

[4341] Pour repeupler la terre, Zeus avait conseillé à Deucalion et à son épouse Pyrrha de jeter « les os de leur mère ». Deucalion lança des pierres, d'où naquirent les hommes. De celles que Pyrrha jeta naquirent les femmes.

[4342] La figure de Saturne est associée à la mélancolie, comme en témoigne cet adjectif « taciturne », que l'on rencontre aussi dans *Le Mélancolique*, *supra*, p.249-252.

[4343] Allusion à la ruse de Rhéa qui permit d'épargner Jupiter.

[4344] Pastiche des vers du *Cid,* Acte III, scène 3 : « Pleurez, pleurez mes yeux et fondez-vous en eau, / La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau. », inspirés peut-être du *Canzoniere*, poème 84, p. 185 : « *Occhi, piangete* ». Voiture aussi a repris ces vers dans un rondeau (sur la mort du rondeau) XLIV, *op. cit*., p. 125.

[4345] Variante, dans le *Recueil Conrart*, n°4124 : Jamais un cavalier…

[4346] Variante, *op.cit*.: …au chien du pistolet. Dans le système de « chien à silex », un caillou est nécessaire pour faire feu.

[4347] Cette énumération amusante et burlesque des rôles triviaux que pourrait jouer le « caillou » est le pendant de l'énumération héroï-comique des vers 15 à 22. Elle est soulignée par l'anaphore « jamais ». Le terme « maçon », selon Furetière, « se dit figurément et par injure à toutes sortes d'ouvriers qui travaillent grossièrement et mal proprement à quelque besogne que ce soit. »

À Madame de Longueville[4348]

Depuis que j'ai laissé là Chantilly,
En vérité je me trouve vieilli
D'un jour ou plus, voyez comme va l'âge ;[4349]
Et cependant je n'en suis pas plus sage.
5 Or je crois bien, comme on vieillit ici,
Qu'à Chantilly vous vieillissez aussi,
Si ce n'était que vous êtes déesse
Et que pour vous il n'est point de vieillesse.
Ainsi vos yeux, sans cesser d'être beaux,
10 Ressembleront aux célestes flambeaux,[4350]
Et votre teint, que tout le monde adore,
Jusqu'à sa mort fera honte à l'Aurore.[4351]
Le terme est long, car, à ce que j'entends,
L'Aurore doit encor vivre longtemps,
15 Et bien verser encor des seaux de larmes[4352]
En se voyant surmonter par vos charmes.
Ne croyez pas que je sois cajoleur
Dans un discours qui cause ma douleur
Au même temps qu'il sert à votre gloire ;
20 Car moi je suis un drôle à tête noire,[4353]
Et Thyrsis[4354] semble un frère des Amours,[4355]
Tous ces galants dont se pare le Cours,
Et sur le tout votre barbe à coquille[4356]
Seront bientôt des vieillards à béquille.
25 En ce temps-là, nous irons près de vous
Vous apporter notre importune toux,
Blâmer le monde et le siècle et la mode,
Et n'aurons rien qui ne vous incommode.

[4348] *Recueil Conrart*, n°3135, manuscrit de Besançon et *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*. Epître datant de la fin d'août 1649. Sarasin avait quitté Chantilly à la suite du prince de Conti pour assister au retour à Paris de la Cour le 18 août. Dans cette épître, après un exorde sur la sensation qu'a le poète d'avoir vieilli, celui-ci se fait visionnaire et prédit à la divine duchesse de Longueville une beauté inaltérable, supérieure à celle de l'Aurore. Il l'imagine entourée, dans plusieurs années, par ses actuels amants, (parmi lesquels il s'inclut) dépeints comme de futurs barbons de comédie. Cette épître est à rapprocher de la *Lettre de Sarasin à Mme de Longueville* « Ce matin, l'amour est venu… », *infra,* p. 511-514, où les prétendants de Mme de Longueville sont également ridiculisés. Avec sa mise en scène de « barbons », de « badins », et de « muguets », autour d'une dame, cette épître a des allures de comédie.

[4349] Variante, dans le *Recueil Conrart* : D'un jour et plus…

[4350] Métaphore récurrente. Voir *Les yeux de Sylvie sont conducteurs.*

[4351] Mme de Motteville.

[4352] Variante, dans le *Recueil Conrart* : De chaudes eaux de larmes. Evocation burlesque de la déesse de l'Aurore « versant des seaux de larmes ».

[4353] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Car moi qui suis… Notons l'autodérision du poète, et le jeu sur le caractère équivoque de l'expression. En effet, « la tête noire » peut faire référence à la chevelure autant qu'à la peau. Et Sarasin joue peut-être aussi des connotations de son patronyme : le sarasin (blé noir) et les Sarazins (bédouins nomades).

[4354] Sur ce personnage, voir la note 2153.

[4355] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Thyrsis, qui semble…

[4356] Variante, dans *Nouvelles Œuvres* : …cette barbe…Allusion à M. de Longueville, âgé de 57 ans, ou à Belesbat. Voir la note n° 3134.

Ce sera lors, jeune divinité,
30 Que, rayonnant d'un excès de beauté,
Quand vous verrez au pied de votre chaise
La cour du fils, du fils de Louis treize,
S'il y survient un de nous, vieux barbons,
Dites le vrai, vous nous trouverez bons.
35 Nous aurons beau vous parler de la Fronde,
Vous nous prendrez pour gens de l'autre monde,[4357]
Et les messieurs, qui lors seront blondins,
Diront entre eux : « Voilà de grands badins [4358]!
Quoi ? Ce sont ceux qui savaient l'art de plaire
40 Pendant le temps de la feu Reine-Mère ?
Quoi ? Ce sont donc ces diseurs de bons mots ?
En ce temps-là les gens étaient bien sots. »[4359]
Tous ces discours nous viendront à l'oreille ;
Nous ne pourrons leur rendre la pareille,
45 Pauvres vieillards abandonnés de tous,
Et mêmement abandonnés de vous.
Comme l'on voit, aux ruelles[4360] jolies,
Nos beaux esprits débiter leurs folies,
Parler du monde et des gens de la cour,
50 Et des secrets d'une intrigue d'amour,
Si par hasard le décrépit Porchère[4361]
Veut d'un vieux mot égayer la matière,
On dit, sifflant d'une commune voix,
Il eût passé du temps de Henri trois ;[4362]
55 Tel paraîtra de nous le plus habile.
Mais ce discours échauffe trop ma bile ;[4363]
Depuis deux jours j'en ai pensé mourir,
Et c'est assez pour ne plus discourir :
Vous le savez, adorable princesse.
60 Aussi, pourvu qu'il plaise à votre Altesse,
Je donnerai le bonsoir tout d'un coup[4364]
À vous et puis à la belle Saint-Loup.[4365]
L'illustre Armand[4366] baise vos mains d'ivoire ;[4367]
Tous ses souhaits ne sont qu'à votre gloire.
65 Quant est des miens, le plus grand, par ma foi,
C'est de vous voir aussi sage que moi.[4368]

[4357] Ce vers manque dans les *Nouvelles Œuvres.*

[4358] Badins : sots. Le badin est celui qui reste bouche bée. C'est aussi un type de personnage de théâtre. Voir Charles Mazouet, « Du badin médiéval au naïf de la comédie du XVIIème siècle », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises,* 1974, n°26, p.61-76.

[4359] On appréciera la satire des barbons, mise en valeur par le contraste avec celle des jeunes « blondins ».

[4360] Voir la note n° 2821.

[4361] Epithète irrévérencieuse. En ce qui concerne Porchères, voir les *Stances du marquis*, *supra*, p. 288-289.

[4362] Henri III (1551-1589). L'allusion souligne d'autant plus le caractère démodé, vieilli, décati de Porchères.

[4363] La « bile » noire du mélancolique, peut-être.

[4364] Sarasin aime clore ses épîtres de manière lapidaire, expéditive.

[4365] Voir , en ce qui concerne ce personnage, la note n°4295. Variante, dans le manuscrit de Besançon : et puis ensuite à la belle Saint Loup.

[4366] Le prince de Conti.

[4367] Sarasin compare implicitement Mme de Longueville à la statue d'une déesse, que le temps n'atteint pas.

À Madame de Longueville[4369]

Vous, qu'on ne peut trop estimer,
J'eusse pu dire aimer,
Mais ce mot vous offense,
Et les poètes, que je pense,
5 Eux-mêmes n'oseraient prendre cette licence ;[4370]
Vous, dont tout nous fait souvenir,
Encor que rien ne vous ressemble,
Beau temple des vertus et des grâces ensemble,[4371]
Ne voulez-vous point revenir ?
10 Car enfin, je vous prie,
Avecque votre esprit, avecque votre appas,
Que pouvez-vous tant faire à Trie,[4372]
Trie, où Monseigneur[4373] dit, et nous le croyons tous,
Qu'il voudrait pourtant bien s'ennuyer avec vous ?
15 Revenez donc, Armand [4374] vous en conjure.
Comment, vous partîtes mardi,
Et nous sommes au mercredi,
Et vous êtes encor loin des bords de la Seine ?
En vérité, je vous le dis,[4375]
20 Si vous pensez encor y passer le jeudi,
Nous sommes tous morts vendredi,[4376]
Tenez-le pour chose certaine.
Ah ! que vous seriez inhumaine
Si, pouvant empêcher ce lamentable cas,
25 Vous ne reveniez pas !
Revenez donc, des cœurs la souveraine ;
Zéphire avecque ses froideurs
Tempérera de l'air les brûlantes ardeurs
Et couvrira toute la plaine
30 D'un million de fleurs
Dont il vous portera les aimables odeurs.[4377]
Ce vent, qui charme quand il vole,

[4368] Ironie de la part du « follet folâtre », tel que se nomme Sarasin dans la lettre *À Melle de Verpilière*, *infra*, p.506-508. Echo au vers 4 : « je n'en suis pas plus sage ».

[4369] Bibliothèque de Besançon, manuscrit 559 (avec pour titre : *À la même*) et édition Festugière. Cette épître est sans doute de 1649. Dans le contexte de la Fronde (dernier vers), Sarasin déplore l'absence de Mme de Longueville, qui se trouve à Trie. Cette épître en vers hétérométriques cherche le « naturel » d'une poésie proche de la prose.

[4370] La déclaration d'amour de Sarasin à Mme de Longueville est faite sous forme de prétérition.

[4371] Souvent comparée à une divinité, Mme de Longueville est assimilée ici à un « temple », ce qui souligne l'admiration, la dévotion de Sarasin.

[4372] M. de Longueville avait un château à Trie.

[4373] Le prince de Condé.

[4374] Le prince de Conti.

[4375] Pastiche des formules de Jésus dans *Le Nouveau Testament*.

[4376] Plaisante énumération, à la manière enfantine, des jours de la semaine.

[4377] La personnification et l'allusion aux fleurs compare implicitement Mme de Longueville à la nymphe Chloris, épouse de Zéphyr.

Nous en vient de donner parole
Dans les promenoirs de Raincy,[4378]
35 Où, pour passer notre souci,
Si pourtant loin de vous notre souci se passe,
Nous avons été force gens
Braves,
Intelligents,
40 Mais tous, en un mot, vos esclaves.
Le premier est l'illustre Armand,[4379]
Qui vous écrit séparément,
Puis ensuite quatre bons frères,
Deux de Bouillon[4380] et deux de la Rochefoucauld,[4381]
45 Tous quatre preux et sans défaut,
Item, avec sa mule grise,[4382]
Monsieur l'archevêque de Sens,[4383]
Plus l'ennemi des Innocents,
Certain petit homme qu'on prise
50 Parce qu'il a l'esprit exquis,
Et que de Sillery [4384] l'on nomme le marquis,
Item son neveu, plus encore
Marigny,[4385] qui fort nous honore,
Plus un plus fol que Le Herty,[4386]
55 Nommé Roqueto Roqueti,[4387]
Qui meurt presque d'impatience
D'être appelé monsieur de Vence,[4388]
Enfin moi, qui demande aux dieux
Que, revenant triomphante en ces lieux,
60 Vous fassiez devant tout le monde
Enrager et mentir la Fronde !

[4378] Le parc du château du Raincy, qui appartenait à Bordier, intendant des Finances.
[4379] Conti.
[4380] Le duc de Bouillon et le vicomte de Turenne son frère.
[4381] François, prince de Marcillac, puis duc de la Rochefoucauld, avait deux frères, Louis, évêque de Lectoure et Charles, chevalier de Malte.
[4382] Sarasin glisse quelques expressions du « vieux langage ».
[4383] Louis-Henri de Pardaillan de Gondrin (1620-1674), archevêque de Sens depuis 1646.
[4384] Petit-fils du chancelier Nicolas Bruslart.
[4385] Le poète Marigny.
[4386] Fou, évoqué aussi dans *Dulot vaincu, infra,* p. 539-554.
[4387] L'abbé de Roquette, grand vicaire du prince de Conti, devenu évêque d'Autun en 1666. Une des sources d'inspiration du *Tartuffe* de Molière. Sarasin lui donne ici un surnom plaisant d'intrigant italien.
[4388] C'est-à-dire évêque, comme M. Godeau, évêque de Vence.

Glose à M. Esprit sur le sonnet de Monsieur Benserade[4389]

Monsieur Esprit, de l'Oratoire,[4390]
Vous agissez en homme saint
De couronner avecque gloire
Job de mille tourments atteint.[4391]

L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et, s'étant enfin résolue
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connue.[4392]

C'est une assez fâcheuse vue,
La nuit, qu'une ombre qui se plaint ;
Votre esprit craint cette venue,
Et raisonnablement il craint.[4393]

Pour l'apaiser, d'un ton fort doux
Dites : j'ai fait une bévue,
Et je vous conjure à genoux
Que vous n'en soyez point émue.[4394]

Mettez, mettez votre bonnet,[4395]
Répondra l'ombre, et sans berlue[4396]

[4389] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, *Recueil des plus beaux vers ayant esté mis en chant*, Paris, de Sercy, 1661, p.419 et suivantes, manuscrit du fonds français 12680 et manuscrit de Besançon (titre : « Glose à M. Esprit sur ces deux sonnets »). Sarasin a écrit cette glose à l'automne 1649, dans cette période de trêve, qui dura deux saisons, entre la Fronde parlementaire et la Fronde des Princes. La querelle des Uranistes et des Jobelins (voir *supra*, p.74-75), avait débuté l'année précédente, au moment de la publication du sonnet de Benserade. Elle avait redémarré à l'automne 1649. De nombreux poètes écrivirent à cette occasion, tel Corneille. Voir son sonnet *Deux sonnets partagent la Cour*, in *Poésies choisies*, Paris, Ch. De Sercy, 1655. Voir *Mémoires* (1610-1656) d'Arnaud d'Andilly, Tome II, Paris, Foucault, 1824, p. 278 à 280.

[4390] Cette glose est dédiée à Jacques Esprit, de l'Académie française, qui faisait partie des Jobelins, tandis que Sarasin, faisant fi de sa vieille rivalité avec Voiture, était Uraniste. Sur l'engagement de J. Esprit dans la querelle, voir *Le chancelier Pierre Séguier* de René Kerviler, Paris, Didier et compagnie, 1874, p. 523 à 525. C'est en raillant que Sarasin le nomme « Jacques Esprit de l'Oratoire », car ce dernier, vers l'âge de dix-huit ans, se réfugia momentanément auprès de son frère à l'Oratoire et entra même dans cette congrégation en 1629, pour en sortir très vite. Ce poème est une « imitation de la *glosa* espagnole », où chaque strophe se termine par un vers du poème commenté. Voir Génetiot, Alain, *Les Genres lyriques mondains*, Genève, Droz, 1990, p.45. Avec brio, Sarasin réussit à détourner complètement le sens du sonnet de Benserade.

[4391] Remarquons l'ironie de cette première strophe, qui considère comme un acte de charité le choix du poème de Benserade.

[4392] Sarasin détourne le sens des vers de Benserade : ce n'est plus ce dernier qui souffre mais Voiture.

[4393] Var., manuscrit de Besançon : Mais… En imaginant que le fantôme de Voiture vienne hanter Jacques Esprit, le facétieux Sarasin joue peut-être sur l'un des sens du patronyme de son ami. Par ailleurs, il fait peut-être allusion à une anecdote de la vie de Vincent Voiture, rapportée par Tallemant des Réaux (*op.cit*. tome I, p. 499) : une nuit, l'été 1647, en compagnie de Mme de Lesdiguières et autres compagnons, dans le Bois de Boulogne, Voiture crut voir huit « esprits ». Les fantômes étaient en réalité des Augustins déchaussés.

[4394] Sarasin file la métaphore religieuse amorcée au premier vers, invitant Jacques Esprit à résipiscence.

[4395] Bonnet de nuit et bonnet de juge. Sarasin joue ici sur la polysémie du mot.

[4396] La berlue et plus loin la référence au Herty filent la métaphore de la folie amorcée par le thème du revenant.

Examinez ce beau sonnet,
20 *Vous verrez sa misère nue.*

Diriez-vous, voyant Job malade
Et Benserade en son beau teint,
Ces vers sont faits pour Benserade,[4397]
Il s'est lui-même ici dépeint ?

25 Quoi, vous tremblez, Monsieur Esprit ?
Avez-vous peur que je vous tue ?
De Voiture, qui vous chérit,
Accoutumez- vous à la vue.

Qu'ai-je dit qui vous peut surprendre
30 Et faire pâlir votre teint ?
Et que deviez-vous moins attendre
D'un homme qui souffre et se plaint ?

Un auteur qui, dans son écrit,
Comme moi reçoit une offense,
35 Souffre plus que Job ne souffrit,
Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances.

Avec mes vers une autre fois
Ne mettez plus dans vos balances
Des vers où, sur des palefrois, [4398]
40 *On voit aller des patiences.*[4399]

L'Herty,[4400] le roi des gens qu'on lie,
En son temps aurait dit cela ;
Ne poussez pas votre folie
Plus loin que la sienne n'alla.

45 Alors l'ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos semblables,
Et puis chaque Job vous dira
S'il souffrit des maux incroyables.[4401]

[4397] Variante, dans le manuscrit 12680 : Ces vers sont faits par Benserade. Sarasin raille ce dernier en soulignant le contraste entre la bonne chère qu'il fait à la Cour, la fraîcheur de son teint, et l'allusion au martyre de Job auquel il se compare. Voir *Le Livre de Job*, dans *L'Ancien Testament*, in *La Bible*, TOB, Paris, les éditions du Cerf, 1989, p.1473.

[4398] Chevaux de parade.

[4399] Le mot patience, abstrait dans le sonnet de Benserade, devient concret ici, associé aux palefrois. Il s'agit d'une personnification de cette vertu, qu'illustre le destin de Job. Même contraste ironique ici qu'aux vers 21 et 22 : un poète officiel ne saurait se plaindre… Selon Roger Lathuillère, dans *La Préciosité*, Sarasin fait allusion à une querelle de la fin de l'année 1648 sur le pluriel du mot, condamné par Balzac, et utilisé par Voiture.

[4400] Var., manuscrit de Besançon : Le Herty, roi… L'Herty : fou célèbre, à l'époque de Sarasin, qui mourut aux petites Maisons. Voiture aimait converser avec lui pour se divertir, d'après Tallemant des Réaux (*op.cit*., tome I, p. 493). Sarasin l'évoque aussi dans *Dulot vaincu, infra*, p. 542. Saint Amant, Colletet, le comte de Cramail, ont évoqué le Herty, comme l'indique *Histoire de l'Académie* par Pellisson et d'Olivet, p.460. Etre Jobelin relève de la folie, suggère plaisamment Sarasin.

[4401] Variante, dans le manuscrit 12680 : S'il eut…

Mais à propos, hier, au Parnasse,
50 Des sonnets Phébus[4402] se mêla,
Et l'on dit que de bonne grâce,
Il s'en plaignit, il en parla.[4403]

J'aime les vers des Uraniens,
Dit-il, mais je me donne aux diables
55 Si, pour les vers des Jobelins,
J'en connais de plus misérables.[4404]

À Madame de Longueville[4405]

Adorable et belle princesse,
Dont la naturelle paresse
Ne se plaît point à contester,
Apprêtez-vous à disputer.
5 Il est venu, ce redoutable,
En controverse épouvantable,
Qui ne saurait rien accorder
Et qui ne veut jamais céder,
Qui ne suit l'avis de personne,
10 Non pas même de la Sorbonne.
À ces mots vous le connaissez,[4406]
Et c'est bien vous en dire assez
Pour vous nommer monsieur de Sales,[4407]
Qui pourrait tenir tête, aux Halles,
15 À six vendeuses de harengs
Et les renverser sur les rangs.
Cet homme, madame, s'apprête
Et veut s'aller faire de fête ;
Il veut vous voir, et se résout
20 À vous contredire sur tout.[4408]

[4402] Apollon.
[4403] Même Apollon prend part à la querelle.
[4404] Sarasin retourne brillamment le sens de la pointe de Benserade, censée attendrir Mme de Brégy par son martyre. (Voir la préface, *supra*, p. 74) Dans cette glose, le vers souligne la médiocrité du poème de Benserade, ce que renforce l'expression : « Je me donne au diable ».
[4405] Bibliothèque de Besançon, manuscrit 559 et édition Paul Festugière. Il s'agit d'une épître où Sarasin déploie son talent d'amuseur : après un exorde énigmatique, l'épître mime un dialogue entre Mme de Longueville et Sarasin, jouant le rôle du directeur de conscience prodiguant des conseils de comportement face aux assauts d'un galant.
[4406] Exorde sous forme d'énigme pour piquer sa destinataire. Procédé dont Mme de Sévigné usera également. (*Lettre à Coulanges, op.cit*).
[4407] Charles de Sainte-Maure, marquis de Sales, fut baron de Montausier à la mort de son frère aîné en 1635 et marquis de Montausier en 1644. Le marquis de Montausier est décrit ici de manière burlesque, comparé à des harengères. (Montausier avait, d'après Emile Magne, un caractère exécrable. Voir *Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet*, Paris, Mercure de France, 1912, p. 32.) L'ambiguïté est peut-être voulue avec Saint François de Sales, qui fut directeur de conscience.
[4408] La métaphore de la controverse intellectuelle (pour évoquer l'assaut d'un galant), est filée tout au long du poème.

Dieux ! que je plains votre misère !
Mais, Sarasin, que faut-il faire,
Me demandez-vous tout de bon.
Voyez-vous, Anne de Bourbon,[4409]
25 Il faut céder à la tempête,
Obéir et baisser la tête,
Et dire, comme un pauvre oison,[4410]
Monsieur le marquis a raison.
S'il vous dit, vous êtes si belle
30 Que vous me troublez la cervelle,
Dites, je le crois fermement,
Et que vous êtes mon amant.
S'il vous dit, la belle parure
Qu'un nœud de votre chevelure,
35 Promettez-lui des bracelets
Qui, certes, ne seront pas laids.
S'il vous dit, petite mauvaise,
Permettez-moi que je vous baise :
Je m'y trouve fort empêché,
40 Car le baiser est un péché ;
Lui donner lieu de contredire
Est d'ailleurs un fort grand martyre.
Toutefois, sur ce dernier point,
Dites-lui, ne me baisez point.[4411]
45 S'il dispute, faites la fière,
Appelez à vous Verpilière,
La Châtre, Souchon, Gauffecour[4412]
Et le reste de votre cour ;
Que pour vous chacun d'eux dispute.
50 Et si l'homme ne se rebute
Et qu'il ne veuille s'apaiser,
Par ma foi, laissez-vous baiser.[4413]

[4409] Pour rendre son épître vivante et naturelle, Sarasin lui donne l'allure d'un dialogue avec sa destinataire. Mme de Sévigné saura parfaire le procédé.
[4410] Image burlesque.
[4411] Echo avec le dernier vers.
[4412] Dames de compagnie de Mme de Longueville, évoquées aussi dans le madrigal *À Melle de G., infra*, p. 500 et dans *Couplets de chanson, infra*, p. 528-531. (Melle de Gauffecour.)
[4413] Dans ce long passage, Sarasin se décrit plaisamment comme le directeur de conscience de Mme de Longueville, comme dans *Le directeur*, *supra,* p. 334 . Remarquons le tour galant de la chute.

1650

Stances. Apollon dit adieu au Parnasse[4414]

Sacrés monts, toujours peints de fleurs et de verdure,
Lauriers, qui méprisez l'effort de la froidure,
Clair ruisseau, qui coulez dans cet aimable lieu,
Fontaine, où tant de gens ont souhaité de boire,
Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire,
Je vous dis maintenant un éternel adieu.[4415]

Aux climats où la mer, toute superbe et vaine
De recevoir les flots de la nymphe de Seine,[4416]
Voit le Havre embelli de l'ouvrage d'Armand,[4417]
Demeurent deux beautés qui font que je vous quitte
Pour aller faire hommage à leur divin mérite
Et goûter les douceurs de leur esprit charmant.

Nature, choisissant ce qu'elle a de plus rare,
Leur fit de ses trésors, sans se montrer avare,
Les dons qu'elle ne fait qu'aux favoris des cieux ;
Mais, parmi ces présents, celui de bien écrire
Ces agréables vers que tout le monde admire
Sans doute est le plus grand et le plus précieux.[4418]

C'est par lui qu'elles ont fait naître cet ouvrage
Où l'on lit le succès de ce plaisant voyage,[4419]
Plein de ris, de festins et de jeux innocents,
Où l'on voit tous les mots, les rimes, les pensées
Sans étude et sans art si justement placées
Que leur beauté me charme et me ravit les sens.

[4414] *Nouvelles Œuvres*, 1674, première partie, p. 189 et *Poésies choisies*, Paris, de Sercy, quatrième partie, 1658, p. 164. Ces stances sont formées de 11 sizains d'alexandrins avec des rimes suivies puis embrassées. La dernière strophe fait écho à la première. Apollon est ici la figure du poète.

[4415] Ce Parnasse, *locus amoenus* que le poète, sous les traits d'Apollon, doit quitter à son grand regret, pour suivre Mme de Longueville en Normandie, en janvier 1650, n'est-ce point Paris, peuplé de ses amis chers, les Scudéry, Pellisson, le salon que tenait Madeleine-Sapho dans le Marais ?

[4416] Sequana est le nom de la nymphe des sources de la Seine, vénérée par les Celtes. On trouve un sanctuaire gallo-romain dédié à cette divinité sur le plateau de Langres. Racine a écrit en 1660 un poème sur *La nymphe de la Seine.*

[4417] Le cardinal de Richelieu, gouverneur de la ville depuis 1626. Il y a fait bâtir un arsenal et une forteresse.

[4418] George et Madeleine de Scudéry, auteurs tous deux, de vers et de prose, étaient originaires du Havre et la mention de Sapho (pseudonyme de Madeleine de Scudéry), à la strophe 5, fait songer à eux. Néanmoins, il est question de « deux beautés » que le poète accompagne. Aussi s'agit-il sans doute de Mme de Longueville et de Melle de Verpilière. Mme de Longueville écrivait des vers, tels que *Quatre nymphes plus vagabondes*. (Manuscrit de Besançon).

[4419] Sarasin fait-il allusion à sa ballade *Du Pays de Cocagne* ? Au *Voyage* ? Plus vraisemblablement à des vers écrits par Melle de Bourbon avec Melle de Rambouillet.

Mais je ne suis pas seul qui chéris ce poème ;
Le vertueux Sophandre, à qui la raison même
Donne, pour bien aimer, le nom d'ami parfait,[4420]
Proteste que Saphon avec si grande gloire
N'eut jamais les faveurs des filles de Mémoire,[4421]
Quelque récit fameux que la Grèce en ait fait.

Lysis,[4422] que le savoir, les sens, l'expérience
Font digne de juger de si haute science,
N'y trouve point de vers qu'on ne doive admirer ;
Mais pourquoi ne serait sa docte âme ravie
D'un travail si parfait que les dents de l'envie,
Contre lui sans pouvoir, ne l'osent déchirer ?[4423]

La prudente Angélique, à qui les destinées[4424]
D'une trame de soie ourdissent les années,
Ne cesse de louer de si gracieux vers ;
Le même sentiment a la belle Chrysante,[4425]
Elle qu'avec raison partout la gloire vante
Pour le plus bel objet qui soit en l'univers.

Ô qu'il est glorieux et qu'il est désirable[4426]
D'être si bien loué d'une nymphe adorable,[4427]
Pour qui, comme l'on sait, ont souvent combattu,
À qui de plus de biens ornerait sa naissance,
La fortune, l'amour, la beauté, la puissance
La piété, le sang, l'honneur et la vertu !

Certes, soit qu'au matin je commence ma course,[4428]
Soit que j'aille au midi, soit que j'aille vers l'Ourse,[4429]
Soit qu'aux flots de Calis[4430] s'éteigne mon flambeau,
Portant mes chauds regards, dont j'éclaire le monde,[4431]
Aux lieux les plus cachés de la terre et de l'onde,[4432]
Je ne découvre rien qui me semble si beau.[4433]

[4420] Soph/andre, l'homme sage et l' « ami parfait » est sans doute Pellisson, qui vouait à Madeleine de Scudéry une « amitié tendre ».
[4421] Les Muses.
[4422] Lysis fait référence à la fois à un dialogue platonicien sur l'amitié et à un ouvrage de Sorel : *L'Antiroman ou l'histoire du berger Lysis.* (1634), connu aussi sous le titre du *Berger extravagant* (1627), satire de *L'Astrée* et du roman pastoral. Est-ce Chapelain ? Ménage ? Conrart ?
[4423] Variante, dans *Poésies choisies* : Contraintes du respect.
[4424] Angélique Paulet.
[4425] Personnage de *La Veuve* de Corneille (1634) mais aussi de la *Cyropédie* de Xénophon. (-370), qui est une biographie romancée du souverain Perse Cyrus II.
[4426] Variante, dans *Poésies choisies* : O combien glorieux, ô combien désirable.
[4427] Variante, dans *Poésies choisies* : …d'être si haut loué.
[4428] Apollon est aussi le dieu de la lumière.
[4429] La constellation.
[4430] Cadix.
[4431] Variante, dans *Poésies choisies* : Jetant mes chauds regards…
[4432] Variante, dans *Poésies choisies* : Sur les lieux…
[4433] Ce vers est absent des *Nouvelles Œuvres*. On le trouve dans *Poésies choisies*…de Sercy, IVème partie, 1658.

55 Jugez donc quelles sont, et combien près des anges,
Celles dont le mérite attire ces louanges,[4434]
Et si je ne dois pas, pour suivre leur beauté,
Puisque loin de la pompe elles ont la houlette,
Reprendre le métier que je fis chez Admète[4435]
60 Et quitter les rayons de ma divinité.

Pour un si beau dessein, monts parés de verdure,
Lauriers, qui méprisez l'effort de la froidure,
Clair ruisseau, qui coulez dans cet aimable lieu,
Fontaine, où tant de gens ont souhaité de boire,
65 Cher Parnasse, en un mot, le trône de ma gloire,
Je vous dis pour jamais, encore un coup, adieu !

Ballade du Pays de Cocagne[4436]

1 Ne louons l'île où Fortune jadis[4437]
Mit ses trésors, ni la plaine élysée,[4438]
Ni de Mahom le noble paradis ;[4439]
Car chacun sait [4440] que c'est billevesée.[4441]
5 Par nous plutôt Cocagne soit prisée ;
C'est bon pays ; l'almanach point ne ment,
Où l'on le voit dépeint fort dignement.
Or pour savoir où gît cette campagne,
Je le dirai disant Pays en Normand[4442]
10 Le pays de Caux est le pays de Cocagne.

[4434] Variante, dans *Poésies choisies* : Celles qui de ces gens méritent ces louanges.
[4435] Apollon, ami d'Admète (époux d'Alceste) garda ses troupeaux.
[4436] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et *Recueil Conrart* n° 4124. Cette ballade, à strophes carrées, a pu être inspirée par le séjour en pays de Caux en février 1650, auprès de Mme de Longueville, obligée de fuir en Normandie après l'arrestation de ses frères. Cette ballade, composée sans doute pour divertir la duchesse, est un hymne libertin aux plaisirs terrestres. La Normandie, mise en balance avec les Champs Elysées et le Paradis de Mahomet, est le seul et vrai Paradis. Cette ballade fait partie des textes en « vieux langage » de Sarasin. L'expression « pays de Cocagne » vient d'ailleurs du Moyen Âge. On la trouve dans d'anciennes chansons de clercs défroqués célébrant le vin, les femmes et la débauche, ainsi que dans un fabliau, décrivant un pays de fête perpétuelle.
[4437] L'île Fortunée, nom donné à Avalon dans la légende arthurienne. Les îles Fortunées sont évoquées aussi dans *La Jérusalem délivrée*, au chant XIV, p. 304. Armide y a bâti un palais enchanteur, au cœur d'un « printemps éternel ».
[4438] Les champs élysées : lieu où se reposent les âmes des gens vertueux après leur mort, dans la mythologie grecque.
[4439] Variante, dans le *Recueil Conrart*, manuscrit n°4124, Arsenal : De Mahomet aussi le paradis. Lieu où les Musulmans goûteront après leur mort à toutes sortes de plaisirs, selon le Coran.
[4440] Variante, *op.cit*. : Car chacun tient.
[4441] La distance de Sarasin à l'égard des religions est affichée ici.
[4442] Ces quatre vers convoquent l'univers paysan, comme dans d'autres poèmes de Sarasin (*Sonnet des proverbes*).

Tous les mardis y sont de gras mardis,
De ces mardis [4443] l'année est composée.[4444]
Cailles y vont dans le plat[4445] dix à dix,
Et perdreaux tendres comme rosée.[4446]
Le fruit y pleut, si que c'est chose aisée
De le cueillir se baissant seulement.
Poissons en beurre y nagent largement,[4447]
Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne,
Et tout cela fait dire hardiment
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne,[4448]

Pour les beautés de ces lieux, Amadis,[4449]
Eut Oriane [4450] en son temps méprisée,
Bien donnerais quatre maravédis[4451]
Si j'en avais une seule baisée,
Plus cointe[4452] sont que n'est une épousée,
Et dans palais s'ébattent noblement.
Près leur déduit [4453] et leur ébattement
Rien n'eût paru la cour de Charlemagne
Quoique Turpin[4454] en écrive autrement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne

Envoi

Prince,[4455] je jure ici foi de Normand,
Que mieux vaudrait être en Caux un moment
Roi d'Yvetot,[4456] qu'empereur d'Allemagne :[4457]
Et la raison, c'est que certainement
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

[4443] Variante, *Recueil Conrart* : de seuls mardis.
[4444] Au pays imaginaire de Cocagne, on mange gras tous les jours…
[4445] Variante, *Recueil Conrart* : dans les plats.
[4446] Dans ce vers et le suivant, la métaphore du phénomène météorologique souligne l'abondance de nourriture.
[4447] L'image et la personnification sont plaisantes.
[4448] Sarasin, rarement concret, énumère ici de nombreux mets. Il joue aussi sur l'homophonie Caux/Cocagne.
[4449] Héros du roman de chevalerie *Amadis de Gaule*, de Garci Rodriguez de Montalvo (1508).
[4450] Maîtresse d'Amadis.
[4451] Monnaie espagnole du Moyen Âge.
[4452] Jolies. Terme d'ancien français.
[4453] Plaisir. Terme d'ancien français.
[4454] Allusion à *La Chronique de Turpin* au XIème siècle.
[4455] Sarasin s'adresse ici, sans doute, à Conti ou Condé qui sont en prison.
[4456] Le Royaume d'Yvetot : fief des ducs de Normandie au Moyen Âge.
[4457] Allusion aux conséquences désastreuses de la guerre de 30 ans.

À Madame de Longueville[4458]

Objet en tous lieux adoré,[4459]
Et la reine et son fils[4460] ont dit et déclaré
Que vous étiez une rebelle.[4461]
Venus et Cupidon en ont bien dit autant.[4462]
5 Avec Anne et Louis videz votre querelle,
Mais au moins contentez Vénus et son enfant.

Inédit. Pour Monsieur le Duc enfermé, sur le donjon du Bois de Vincennes.Quatrain[4463]

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles
Et ne t'étonne pas de voir Mars Jardinier. [4464]

Sur l'air : et oui, par la Morguienne, Vertuguienne, oui.[4465]

Ces gens que monsieur de Turenne[4466]… mène
Sont grands capitaines
Et fort vigoureux.
Le château de Vincennes[4467]

[4458] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656, et manuscrit de Besançon, avec le titre suivant : *Pour la même quand elle fut déclarée criminelle de lèse-majesté. Epigramme*. Ce petit poème , qui joue sur les rythmes binaires : « Et la reine et son fils », « Vénus et Cupidon », « Anne et Louis », « Vénus et son enfant », fait allusion à l'actualité du 16 mai 1650 (voir notes suivantes) et aux amours tumultueuses de Mme de Longueville, adoucissant les contrariétés par la légèreté.

[4459] Le vers liminaire fait écho à la chanson : « Objet adorable et charmant », *supra*, p. 224.

[4460] Louis XIV et Anne d'Autriche, mentionnés au vers 5.

[4461] Le 16 mai 1650, enregistrement par le Parlement de l'arrêt déclarant rebelles la duchesse, alors à Stenay, et ses partisans.

[4462] Allusion peut-être aux amours houleuses de Mme de Longueville et du prince de Marcillac. (Après la mort de son père en 1650, il prendra le titre de duc de La Rochefoucauld.)

[4463] Manuscrit de Besançon. On peut imaginer que cette épigramme, évoquant des « œillets », date du printemps. Les princes sont à Vincennes depuis le mois de janvier 1650.

[4464] Cette épigramme est une manière plaisante d'édulcorer la situation d'emprisonnement vécue par Condé.

[4465] Bibliothèque nationale, fonds français 865, *Recueil de chansons, épigrammes et vaudevilles depuis le règne de Louis XIII,* p. 70. Quelques vers demeurent illisibles par endroits.
Cette pièce date certainement de la fin de juillet et du début d'août 1650 : Turenne venait de s'emparer de Rethel et ses cavaliers s'avançaient jusqu'à la Ferté-Milon, puis aux bords de la Marne. On s'imaginait voir le maréchal aux portes de Vincennes, délivrant Condé, Conti et Longueville qui y étaient enfermés.
Par ailleurs, on trouve aussi nombre de poésies de Voiture composées sur un air de chanson populaire : chanson XXXI, *Sur l'air du branle de Metz,* p. 92, chanson XXXII *À Madame la Princesse sur l'air des Landriry,* p. 98, Chanson XXXVI*, Sur l'air des Lanturlu,* p. 115, édition Lafay.
Cette chanson d'inspiration populaire est une mazarinade qui n'épargne pas le ministre : allusions, quolibets, invectives, non sans égratigner Beaufort.

[4466] Turenne était alors du côté des Frondeurs.

[4467] Prison où étaient enfermés Conti, Condé et Longueville.

5 Est faible pour eux.
Porte cochère
Ne dure guère
Devant gens de cette manière… fière,
Qui taillent croupières[4468]
10 Au faquin [4469] de Mazarini,
Et oui, par la morguienne, vertuguienne, oui.

J'ai vu Beaufort[4470] dedans son ire… dire
Et souvent redire :
J'aime Mazarin,
15 Puisqu'à mon père et frère
Il donne du pain.
Vieille Chevreuse,
Grande coureuse,[4471]
Et vous, Montbazon la frondeuse… gueuse,
20 Soyez vigoureuse,
Tenez conseil au pilori,[4472]
Et oui, par la morguienne, vertuguienne, oui.

À notre abord la grand'ville émue… hue
Beaufort dans la rue,
25 Et sur le blondin[4473]
S'écrie tue, tue,
C'est un Mazarin !
Le roi des Halles[4474]
Trousse des malles,[4475]
30 Au premier bruit de nos cymbales … pâle,
Dit à la cabale :
Les trois prisonniers sont sortis,
Et oui, par la morguienne, vertuguienne, oui.

Savez-vous pourquoi Mars[4476] est morne
35 Moi je dis cent cornes[4477]

[4468] Croupière : longe attachée à la selle d'un cheval. Tailler des croupières : combattre rudement, mettre en fuite.
[4469] Mannequin qui servait aux cavaliers s'exerçant à la lance, homme méprisable. Sarasin nomme Mazarin un « faquin » et un « gredin ». En 1651, Sarasin peut se venger du fâcheux épisode de 1647. Voir la biographie.
[4470] Le duc de Beaufort, François de Vendôme, petit-fils d' Henri IV, surnommé « Le roi des halles », à la grossièreté légendaire, avait fomenté, en 1643, avec Mme de Chevreuse, (mère de la maîtresse du coadjuteur) Mme de Montbazon et le duc d'Epernon, notamment, la « Cabale des importants » visant à écarter Mazarin du pouvoir et à signer des accords avec l'Espagne. À cette occasion, Mme de Montbazon et Mme de Longueville eurent quelques échanges épistolaires empreints d'hostilité. En effet, les comploteurs veulent dépouiller les Condé de leurs biens. En 1650, Beaufort fait partie des frondeurs, néanmoins il demeure l'ennemi des Condé, d'où les allusions péjoratives, au « blondin », à la « gueuse » etc, et à leur lien supposé avec Mazarin. Leurs relations s'améliorent au moment du repli en Guyenne. Voir les *Mémoires* du cardinal de Retz.
[4471] Femme de mauvaises mœurs.
[4472] Allusion railleuse à la Montbazon, capable de « tenir conseil » même clouée au pilori.
[4473] Beaufort.
[4474] Surnom de Beaufort.
[4475] Trousser en malles : enlever par surprise, emporter (dans la mort).
[4476] Quolibet adressé à Mazarin. Voir *Mémoires* du cardinal de Retz, *op. cit*., p. 372.

Menacent son front
Plus grand que Licorne
Jamais n'en aurons
Le pauvre hère
40 Se croira père
D'enfant que maint blondin ignore faire
Parbleu telle affaire
Fâcherait le plus réjoui
Et oui, par la morguienne…

45 Grand lieutenant général de France pense
Quelle est la souffrance
D'un prince en prison[4478]
Toujours dans la transe
Du fer, du poison
50 Pour plus habile
Il est facile
Fais face au gredin[4479] de Sicile[4480]
Il nous….
Et oui, par la morguienne….

55 Souffrira-t-on qu'un vilain….lâche
Sans que l'on s'en fâche
Réduise aux abois
Sur notre moustache
Le sang de nos rois ?
60 Qu'on le canarde[4481]
Qu'on le pétarde[4482]
Ou bien qu'on ordonne qu'on garde
Sans lui l'hallebarde
De peur de trouver un …

65 Quand la brebis du sieur de la …
Le bonhomme infidèle
Lui répond ainsi :
Brebis ni coupable
N'est point mon souci
70 Monsieur d'Aumale,[4483]
Le beau Candale[4484]
Et le reste de la cabale mêlé
À mes yeux étale
Plus de beauté et plus de plaisir

[4477] Allusion grivoise aux galanteries de Beaufort auprès de la Reine et d'autres femmes. Voir les *Mémoires* du cardinal de Retz, *op. cit*, p 98.
[4478] Allusion aux princes enfermés à Vincennes.
[4479] Scélérat.
[4480] Mazarin.
[4481] Viser avec une arme à feu, comme dans la chasse aux canards.
[4482] Faire sauter avec des pétards.
[4483] Charles-Amédée de Savoie, duc d'Aumale, de Genevois et de Nemours.
[4484] Voir la biographie de Sarasin pour le rôle de Candale dans le destin de notre poète (*supra*, p. 32.)

75 Et oui, par la morguienne…

Pour Madame de Longueville étant à Stenay[4485]

1 La Fortune et l'Amour[4486] se plaignent fort de vous,
L'une sent vos mépris, [4487] l'autre vous trouve fière ;
La Fortune se venge et pleine de colère,[4488]
Vous pousse tous les traits d'un violent courroux.

5 L'Amour, pour vous fléchir, tient un chemin plus doux,
Il vous soumet les cœurs, il tâche de vous plaire,
Et votre empire est tel que l'on dit que sa mère[4489]
En a des sentiments envieux et jaloux.

Si je vous connais bien, divine Alcidamie,[4490]
10 Voyant de vos vertus la Fortune ennemie
Et l'amour soupirer après votre beauté,

Je juge que votre âme, à qui tout est possible,
Abattra sous vos pieds l'injuste déité,[4491]
Mais que l'Amour aussi vous trouvera sensible.

[4485] Manuscrit de Besançon, n° 559. Ce sonnet, construit sur le schéma français : ABBA ABBA CCD EDE, porte sa date de composition : 1650, et sans doute à l'automne, en octobre. Ce sonnet, dont le titre évoque une circonstance spéciale, la fuite et le séjour de Mme de Longueville en Normandie, aux Pays-Bas puis à Stenay pendant la Fronde, après l'arrestation des Princes en janvier 1650, s'élève au-dessus des contingences (l'exil, l'emprisonnement de Condé et de Conti), en faisant référence à la mythologie et à l'abstraction, et en prédisant à Mme de Longueville l'amour (du Prince de Marcillac, son amant avéré, ou de l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, rencontré en octobre 1650) et la victoire sur les contrariétés. Il est construit sur un rythme binaire, autour des deux notions de la Fortune et de l'Amour, personnifiées. La Fortune a ici l'attribut de l'amour : les traits, et l'amour est associé au « chemin », comme d'ordinaire la destinée.

[4486] Le sonnet 201 du *Canzoniere* commence par les mêmes termes : « *Mia ventura et Amor* ».

[4487] Allusion aux multiples tentatives de Mme de Longueville pour contrer les revers de fortune, avec l'aide de Sarasin : la rédaction de l'*Apologie pour Messieurs les Princes* et du *Manifeste de la Duchesse de Longueville*.

[4488] Voir la gazette de Loret : « princesse envers qui la Fortune,/Par une malice importune, / Exerce un peu trop de rigueur, in Jean Loret, *La Muse historique, ou recüeil de lettres en vers escrites à son altesse Mademoiselle de Longueville*, année 1650, Paris, Charles Chenault, p. 133.

[4489] Vénus, jalouse de la beauté de Mme de Longueville, comme elle l'était de celle de Psyché. (Voir *Les Métamorphoses* ou *l'Ane d'or (IIème siècle)* d'Apulée, livre IV à VI, Paris, Gallimard, 1958, 1975, p. 110 à 151.)

[4490] Dans la mythologie grecque, mère, avec Hermès, du roi d'Ephyra (ancien nom de Corinthe), Bounos. Personnage romanesque du grand Cyrus et personnage éponyme d'un roman de Mme de Villedieu, *Alcidamie et les galanteries grenadines,* in *Œuvres de Mme de Villedieu contenant Alcidamie et les galanteries grenadines,* tome IV, Paris, David, 1741.

[4491] « l'injuste déité », la Fortune, s'oppose à la « divine Alcidamie ». Voir *De la Guerre espagnole*, (*supra*, p. 299) évoquant la Fortune. Convoquer la mythologie est une manière édulcorée d'évoquer les tristes événements et d'annoncer un avenir plus radieux.

Inédit. Pour Olympe [4492]

Olympe,[4493] belle arquebusière,[4494]
Qui m'en donnez dans la visière,[4495]
Ayant adresse et commerce à Mouzon [4496]
Je vous conjure, tout de bon,
D'y faire voir ces bagatelles,[4497]
Et de m'en mander des nouvelles.

Inédit. Pour Alcidiane Mouzon[4498]

Vous, qui des Héros de cet âge,
Faites des Molinguins partout,
Qui venez de pousser à bout
Et le plus vieux, et le moins sage,
Dont ce n'est pas fort grand dommage,
Divine et charmante Mouzon,[4499]
Qui méprisez, avec raison,
Les Molinguins et leur audace,[4500]
Dites-nous quel est le maron[4501]
Qui défend si bien cette place ?

Inédit. Autre[4502]

Vous qui méritez d'être reine,
De grâce, écrivez-nous ici ;
(Car nous sommes fort en peine)
Si l'Archiduc[4503] sera des Molinguins[4504] aussi.

[4492] *Recueil Conrart*, manuscrit Arsenal n° 3135 et manuscrit de Besançon avec pour titre : *Pour Melle de Fermelis*, qui était, avec Melle de Verpilière et Melle de la Châtre, des dames de compagnie de Mme de Longueville.

[4493] Prénom féminin anoblissant la Dame, l'Olympe étant la Montagne des dieux de la mythologie grecque. Tristan l'Hermite aussi, dans *La vengeance*, s'adresse à une Olympe.

[4494] Femme d'arquebusier, affecté à la défense de la ville.

[4495] Eblouir quelqu'un, vulgairement, taper dans l'œil.

[4496] Mouzon, ville évoquée dans les *Mémoires* de Retz, p. 489 et 502, et évacuée en même temps que Stenay, ou Mouron, soit Saint Amand-Montrond, ville prise par Palluau durant la Fronde. Ville des Ardennes assiégée par les troupes royales en 1652, évoquée aussi dans les *Mémoires*.

[4497] Ces « bagatelles » désignent modestement le poème. Olympe est-elle la destinataire ou la messagère ? Peut-être les deux, tout comme Melle de Verpilière.

[4498] *Recueil Conrart* n° 3135 et manuscrit de Besançon. Ce madrigal inédit, peut-être adressé à Mme de Longueville, nommée Alcidiane dans un autre madrigal, use du lexique du siège, de la guerre, de l'héroïsme, pour complimenter une belle dame sur son succès.

[4499] Ou Mouron. Voir la note n°4496.

[4500] Molinguins : habitants d'un village de l'Artois décimés par la guerre de cent ans puis par la peste entre 1636 et 1640. À prendre au sens figuré…

[4501] Maron, « adjectif, il se dit dans l' Amérique de ce qui est sauvage et court les bois », dictionnaire Furetière.

[4502] *Recueil Conrart* 3135 et manuscrit de Besançon avec le titre : *Autre sur le même sujet.*

Inédit. À Mademoiselle de G. [4505]

Petite chatte de Cypris,[4506]
Qui des yeux, et non de la patte,
Prenez des cœurs pour des souris,
Donnez ces vers, petite chatte,
À la Divinité pour qui je les écris.

Pour Alcidamie[4507]

Votre merveilleuse beauté,
Redoutable au cœur le plus brave,
D'Autriche a soumis la fierté[4508]
Et d'un prince a fait un esclave,[4509]
Mais d'un prince autrefois si grave[4510]
Qu'il méprisait d'Amour le trait.[4511]
On parle fort sur ce sujet,[4512]
Et tout le monde dit, en somme,
Que ce serait bien votre fait,
Si Dieu disposait du bonhomme.[4513]

Pour la même[4514]

[4503] L'archiduc Léopold-Guillaume.
[4504] À prendre aussi au figuré, comme une victime des traits de la belle Alcidiane.
[4505] *Recueil Conrart*, n°3135 et manuscrit de Besançon, avec le titre suivant : *À Melle de Gauffecour,* dame de compagnie de Mme de Longueville, la « divinité » à qui s'adresse in fine ce poulet. Elle est évoquée aussi dans une épître, *À Mme de Longueville, supra*, p. 489-490.
[4506] Cypris est l'un des noms d'Aphrodite. La chatte de Cypris fait songer aux chats de Cypre, dépêchés par Cupidon dans *Galanterie à une Dame à qui on avait donné en raillant le nom de souris* (*supra*, p.409-415). Dans ces deux poèmes, ainsi que dans le poème adressé à Melle Paulet, *(supra*, p. 208-209) la femme est animalisée. La comparaison de l'œil mutin de la dame avec la patte du chat jouant avec la souris est une image de l'amour galant, tout de légèreté et de badinerie.
[4507] *Recueil Conrart*, Arsenal, n°3135 et manuscrit de Besançon, avec pour titre : *Pour Alcidiane*.
[4508] Allusion à la rencontre, en octobre 1650, de Mme de Longueville et de l'archiduc autrichien Léopold-Guillaume de Habsbourg, né à Vienne, gouverneur des Pays-Bas, qui appartenaient au Saint-Empire romain germanique.
[4509] Le prince dont il est question est soit l'archiduc Léopold-Guillaume, soit le prince de Marcillac, amant avéré de Mme de Longueville.
[4510] L'archiduc était homme d'église, évêque de Strasbourg.
[4511] Le trait ou la flèche, attribut de Cupidon.
[4512] La gazette en vers de Loret mentionne en effet : « On dit ici, parmi la ville, / Que Mme de Longueville / A vu l'archiduc Léopol, / Qui, s'il n'est insensible et fol, / Après avoir vu tant de charmes, / Ne doit plus employer ses armes, / Que pour protéger et servir/ Cet objet qui peut tout ravir. » Voir *La Muse historique*, p. 198.
[4513] Du duc de Longueville, peut-être.
[4514] *Recueil Conrart* n°3135. Ce petit poème ressemble à un petit billet en vers, ou à un poulet, selon l'expression de l'époque (dont la pliure évoquait deux ailes de poulet. Voir Furetière) transmis par Melle de Verpilière, pour s'enquérir de la santé de Mme de Longueville et prendre rendez-vous avec elle.

Un désir extrême me presse,
Ce désir est joint au devoir ;
Tous deux m'obligent de savoir
Comment se porte votre Altesse,[4515]
5 Et lorsque l'on la pourra voir.
Verpilière, fille bien née,[4516]
Répondra cette après-dînée.
Attendant un si grand honneur,
En parole saint-quentinée,[4517]
10 Nous sommes votre serviteur.

Rondeau[4518]

Longtemps y a [4519]que suis sans rire
Et que je ne vous écris rien,
Songeant à cet Italien[4520]
Qui ne tâche qu'à nous détruire.
5 Il en veut à Stenay, ce sire.
Mais, si l'os amuse un vieux chien[4521]
Longtemps,
Cet hiver il ne nous peut nuire ;
Quant au printemps je n'en sais rien
10 Et même je n'en veux rien dire ;
Pourtant, nous sommes ici bien
Longtemps !

[4515] Mme de Longueville.
[4516] Fille d'honneur de Mme de Longueville, à qui Sarasin conte parfois fleurette. Voir la lettre, *infra*, p. 506-508.
[4517] Soit Sarasin fait allusion à la Saint Quentin (3 Janvier), qui pourrait être le jour d'écriture du poème, soit à une expression qui serait propre aux habitants de Saint Quentin en Picardie : « Nous sommes votre serviteur ».
[4518] *Recueil Conrart*, n°3135 et manuscrit de Besançon, avec le titre : *À Madame de Longueville étant à Stenay*. Rondeau composé à Stenay (vers 5) durant l'hiver 1650 (mois de décembre, sans doute). Sarasin est à Stenay avec Mme de Longueville depuis le mois de mars 1650, soit presque 10 mois. C'est le seul rondeau de Sarasin. Il s'agit d'un « rondeau simple » selon la définition de Sébillet dans son *Art poétique françoys*, Paris, 1548, p. 46, composé de 10 octosyllabes. Cette forme fixe, héritière du triolet et du rondel médiévaux, avait été remise à la mode par Voiture, qui s'inscrit dans la tradition de Marot, en 1636, comme Sarasin le rappelle lui-même dans *La Pompe funèbre* de Voiture, *supra*, p. 428.
[4519] Même rentrement dans un rondeau de G. de Scudéry « En vieux françois », sur un autre thème, *op. cit*., p. 327.
[4520] Mazarin. Les allusions irrévérencieuses au ministre Mazarin, implicitement comparé à un vieux chien, nous rappellent la visée généralement satirique du rondeau. Voir la lettre de Voiture au Marquis de Jonquières, de 1636, citée par Pellisson et d'Oliver dans leur *Histoire de l'Académie*, Paris, Didier, 1858, p.221 : « Je ne sais si vous savez ce que c'est que ce rondeau, j'en ai fait depuis trois ou quatre, qui ont mis les beaux esprits en fantaisie d'en faire. C'est un genre d'écrire qui est propre à la raillerie. »
[4521] Variante, manuscrit de Besançon : Mais tel os amuse un vieux chien.

Madrigal pour Alcidiane, sur ses larmes[4522]

Amour n'a plus ses vieilles armes,
Il méprise ses traits, il méprise ses feux,
Il ne se veut plus servir d'eux
Depuis qu'il se sert de vos larmes,
5 Et les marques de vos douleurs
Deviennent ses plus puissants charmes.
Contre ce déluge de pleurs,
Pour moi, j'estime que les cœurs
Ne sauraient trouver de refuge,
10 Quand ils se sauveraient au haut du Pélion.[4523]
Mais non, je crois plutôt que dans ce beau déluge,
Pas un cœur ne voudrait être Deucalion.[4524]

Tombeau de Charite pour Mme de Longueville[4525]

Passants, passez ! Charite [4526]est morte :
J'entends, passants de peu de cas,

[4522] *Recueil Conrart* n° 3135 et manuscrit de Besançon, avec le titre suivant : *Pour Mme de Longueville, sur ses larmes. Madrigal.*
Allusion aux larmes de Mme de Longueville à Stenay, où elle demeure de mars 1650 au 6 mars 1651, après son exil à Rotterdam, soit un an, dans l'attente de la libération de ses frères, incarcérés le 19 janvier 1650. Ou allusion peut-être à cette « défluxion », qui « incommode fort ses beaux yeux », qu'évoque Loret dans sa *Muse historique, ou recüeil de lettres en vers escrites à son altesse Mademoiselle de Longueville*, année 1650, Paris, Charles Chenault, p 142. Dans ce madrigal, Sarasin associe les larmes de Mme de Longueville à Cupidon, dont elles seraient un nouvel attribut ; en effet, nul ne peut être insensible à leur déluge. La chute du poème, paradoxale, clot abruptement cet éloge des larmes. Qui, en effet, voudrait faire pleurer Mme de Longueville ?
Alcidiane est un personnage romanesque créé par Marin le Roy de Gomberville dans son roman héroïque *Polexandre, suivi de La jeune Alcidanie*. Voir La dernière et quatrième partie de *Polexandre*, Paris, Courbé, 1637 et *La jeune Alcidanie*, Paris, Courbé, 1651 (commencée des années plus tôt). Mentionnons aussi, de Nicolas Desfontaines : *Alcidanie ou les quatre rivaux*, tragi-comédie tirez du Manziny, Paris, Toussaint-Quinet, 1648. Ainsi, Alcidanie est à la fois un personnage héroïque et un personnage appartenant à l'univers de la tragi-comédie, d'où la comparaison implicite avec Mme de Longueville, qui a dû faire preuve de courage dans sa fuite à Rotterdam et à Stenay, malgré les tristes revers de fortune. Plus tard Isaac de Benserade s'inspirera de ce personnage d'Alcidiane pour un ballet royal.
[4523] Montagne de Grèce, évoquée dans *L'Iliade* : « Le Pélion au feuillage mouvant ». Pirithoos, roi des Lapithes, en aurait chassé les centaures.
[4524] Aucun homme, touché par le déluge de larmes d'Alcidiane, ne pourrait avoir la vertu de Deucalion. La métaphore du déluge fait allusion au déluge envoyé par Zeus et dont il épargna Deucalion, fils de Prométhée et sa femme, pour leur vertu.
[4525] *Recueil Conrart*, n° 4115, t. X. et manuscrit de Besançon (titre : *Tombeau de Charite pour la même*). Ce poème s'adresse à ceux qui n'ont pas vu Mme de Longueville depuis un an (« passants de peu de cas », « fâcheux ») en raison de sa fuite à Stenay, et qui sont prêts à lui faire un tombeau. Sarasin annonce sa résurrection (vers 11). Certaines personnes influentes étaient peut-être passées non loin de Stenay sans même s'arrêter pour saluer Mme de Longueville. (D'où le lexique du voyage). Cette apostrophe au passant, dans un poème qui commence comme une épitaphe, est imitée de Marot. Voir l'épitaphe *De feu honnête personne, le petit argentier Paulmier d'Orléans*, « Doncques, passant, si pitié te remord », in Clément Marot, *L'Adolescence clémentine*, p. 226.
[4526] Les Charites, chez les Grecs : les Grâces, déesses de la vie, de la plénitude, de la beauté, de la joie, de l'abondance. Charite est aussi la muse de Lysis, le « berger extravagant » de Sorel.

Car il en est de telle sorte
Que pour eux elle ne l'est pas.

Passe, fâcheux, laisse Charite[4527]
Et ton voyage précipite :
Ce sont les fâcheux seulement
Qui la mettent au monument.

Quant à vous, passants de mérite,
Auprès d'elle arrêtez vos pas ;
C'est pour vous qu'elle ressuscite
Et qu'elle reprend ses appas.

Mais non, vous-mêmes passez vite,
Ou de ses traits, que rien n'évite,
Vos cœurs recevront le trépas.[4528]

Inédit. Pour Mme de Longueville[4529]

Passant, déplore cette morte,
J'entends passant de peu de cas
Car je sais qu'elle ne l'est pas
Pour les passants de toutes sortes.
Ce sont les fâcheux seulement
Qui la poussent au monument
Mais aussi passants de mérite,
Je vous dois un avis ainsi qu'aux importuns :
Prenez bien garde que Charite
Si pour vous elle ressuscite
Ne vous fasse tomber au nombre des défunts.[4530]

[4527] Variante, in manuscrit de Besançon : « Passez, fâcheux, laissez Charite ».
[4528] La chute inverse le sens du vers initial. Ce n'est pas Mme de Longueville qui est morte, ce sont ceux qu'elle pourrait, comme Cupidon, toucher de ses « traits », et qui mourraient d'amour, à défaut de mourir de leur belle mort.
[4529] Situé avant le tombeau de Charite dans le manuscrit de Besançon, cette « épitaphe » évoque sans doute la mort sociale de Mme de Longueville pendant son exil à Stenay.
[4530] Pointe galante. Voir la note n° 4528.

À Madame de Longueville[4531]

Aujourd'hui le Parlement[4532]
Vous absout d'être rebelle.
Recevez le compliment
Que je vous en fais, la Belle,
5 Vous n'êtes plus criminelle
Si ce n'est de lèse-amours :
Mais ma foi vous êtes telle
Que vous le serez toujours.

Chanson.Parodie de frère Frapart[4533]

Frère Thyrsis[4534] disait en danse :
Quand un bel œil nous veut charmer,
Il vaut mieux faire pénitence
Que d'entreprendre de l'aimer.
5 Ma foi, dit-il, mes belles dames,
Je ne mets plus mon cœur à l'abandon ;
Plutôt que de souffrir tant de flammes,
Je veux chasser le dieu Cupidon.

Quand un amant vous sollicite,
10 Il faudrait en avoir pitié,
Et dès la première visite
Récompenser son amitié.

[4531] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656 et manuscrit de Besançon avec le titre : *À Madame de Longueville sur sa déclaration d'innocence. Epigramme*. Forme un dyptique avec : « Objet en tous lieux adoré », voir *supra,* p.495. Les deux poèmes encadrent les quelques vers écrits à Stenay. *À Mme de Longueville* relève du « compliment » (vers 3), autant que de l'épigramme. En effet, comme dans le poème de la page 495, Sarasin fait allusion à la fois à l'actualité et aux amours de Mme de Longueville. Il profite de l'adoucissement du sort de sa protectrice pour glisser une pique sur ses dédains à l'égard de ses prétendants… dont il fait partie.

[4532] Le 16 février, Mazarin libérait les princes avant de quitter la France et le 27 février 1651, la sentence de bannissement était annulée. Mme de Longueville était encore à Stenay. Elle arriva à Paris le 13 mars. Villefort cite ces vers de Sarasin dans *La véritable vie d'Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, 2 vol.,* Amsterdam, Jolly, 1739.

[4533] *Nouvelles Œuvres*, 1674, volume 1, p.285. Cette chanson a pu être écrite au moment du retour de Sarasin à Paris en compagnie de Mme de Longueville, en mars ou avril 1651. Frère Frapart est un terme de mépris désignant un religieux qui ne l'est que de nom et donne dans des aventures galantes. (*Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque*, par Philibert-Joseph Le Roux, Amsterdam, chez Zacharie Chastelain, 1750). On trouve le personnage de Frère Frapart, moine paillard toujours prêt à dresser « l'arme pêcheresse » dans *Epitaphe de frère Jehan l'évêque, cordelier natif d'Orléans* (1520) de Marot, in *L'Adolescence clémentine*, p. 229. Dans cette chanson contenant deux strophes et un refrain avec variantes, Frère Thyrsis, version bucolique de Frère Frapart, emprunte son habit et son vocabulaire (« pénitence », « pitié ») à son ménechme, pour abuser les belles.

[4534] Au sujet de Thyrsis, voir la note n° 2153.

Alors, dit-il, mes belles dames,
Je vous mettrais mon cœur à l'abandon ;
15 Sinon, je me ris de vos flammes,
Et veux chasser le dieu Cupidon.

À Melle de Verpilière[4535]

Si vous me croyez, vous brûlerez ma lettre avant l'avoir lue. Si c'est trop vous demander, brûlez-là après, je vous en supplie.[4536]

Mademoiselle mon cher confrère,[4537]

J'ai pensé toute cette nuit à vous,[4538] et je pense encore présentement que vous serez fort surprise du commencement et du titre de ma lettre. Je ne sais si la fin vous en surprendra aussi ; car j'ignore encore non seulement par où je la finirai, mais ce que je vous dirai dans les trois pages que je médite.[4539]

Je sais fort bien que je veux vous écrire,
Mais je ne sais bonnement que vous dire,
Ce qui me met l'esprit en grand colère.
Car vous mander : j'adore Verpilière,
C'est un vieux conte à dormir tout debout,
Que vous savez de l'un à l'autre bout.

Entre nous, je n'avais jamais bien pensé quel embarras c'était de vouloir parler, et de ne savoir ce qu'on voulait dire.[4540]

Je me trouve de cette sorte réduit, dans le peu d'affaires que nous avons ensemble, ou à vous consoler des longueurs considératives de Samuel[4541], auquel cas la lettre serait sérieuse, ou à danser le martin et le besançonnet[4542] avec vous, qui sont deux sortes de danses un peu moins

---

[4535] *Recueil Conrart* n° 3135. Cette lettre est certainement de décembre 1651 puisqu'elle évoque les projets de mariage de Melle de Verpilière, « une des plus belles filles de France » selon Tallemant des Réaux (*op.cit.,* tome II, p. 350). Cette dernière quitta à cette date le service de Mme de Longueville pour épouser un sieur Bussy de Vert, très jeune homme. Sarasin se trouvait alors lui aussi à Bordeaux auprès du Prince de Conti, mais non dans la même demeure. Cette épître est un mélange de prose et de vers, comme la lettre à Mme de Montausier (*supra*, p. 475-481). Elle se fait passer pour une lettre d'amour qui ne s'avoue pas, mais le véritable motif de cette lettre est peut-être l'ajout final, qui semble n'être qu'accessoire. Les querelles étaient fréquentes entre le prince de Conti et la duchesse de Longueville, à Bordeaux, et Sarasin mettait tout en œuvre pour maintenir l'harmonie, et n'être brouillé avec aucun des deux, comme l'écrit Célestin Hippeau, *op.cit*., p. 424-425.

[4536] On notera l'humour de cette entrée en matière équivoque et volontairement contradictoire. Dans sa ballade *Du goutteux*, supra, p. 448, Sarasin invitait aussi Conrart à brûler son poème.

[4537] En tant que protégé des Condé, comme Melle de Verpilière, Sarasin la nomme plaisamment « mon cher confrère », usant du masculin comme marque d'estime intellectuelle.

[4538] Cette entrée en matière, comme ce qui précède, annonce une déclaration d'amour.

[4539] Avec humour, Sarasin signale que cette lettre est un impromptu.

[4540] Comme dans l'élégie, *supra*, p. 294-295, toute cette lettre tourne autour d'un sujet « indéterminé » mais surtout implicite : l'amour, et a surtout une visée phatique (entretenir le lien avec la destinataire). Voir les 7 fonctions du langage de Jakobson, op.cit.

[4541] Allusion sans doute aux *Livres de Samuel,* dans *la Bible*, caractérisés par des longueurs et des redites.

[4542] Danses populaires, dansées sans doute à l'occasion de la foire de Saint-Martin (Novembre) et à Besançon.

graves que la pavane,[4543] et qui rendraient la lettre folâtre, [4544]ou enfin à vous dire des sottises, d'où s'ensuivrait une sotte lettre.[4545]

Je ne sais si je suis trompé, mais il me semble fort que je prends ce dernier parti, qui est le plus sot de tous. Je m'en corrige donc et vous dis :

Que l'heureux Samuel, tout inconstant qu'il est,
Et vous charme et vous plaît,
Que votre âme n'est pas guérie
Et que vous n'entrez pas dans notre confrérie.[4546]
Mais s'il advient que le destin
Change le noir Samuel avec le blond Martin,[4547]
Certes, du côté de la rente
Vous auriez lieu d'être contente,
Du côté du mérite aussi,
Car frère Martin est sans si.

Permettez-moi de vous dire en prose que je souhaite voir réussir la chose.

Vous voyez bien, par prose et chose, que je pouvais continuer à rimer ; mais il m'a semblé que, pour traiter l'affaire sérieusement, il ne fallait pas que le souhait fût poétique.[4548]

Je me suis engagé à trois pages ; en voilà deux, et encore ai-je été bien heureux d'en venir là, ayant été cruellement interrompu par la harangue d'un curé, par les sollicitations d'un soldat et par les larmes d'une fermière traitée à la polonaise.[4549]

Verpilière, ce traitement
Ne se peut dire honnêtement.
Polonais sont d'étranges drôles,
Tout s'y passe, sages et folles.
Mieux vaudrait trouver un loup gris
Que ces avaleurs de pois gris ;
J'aurais pu dire : de pois chiche,
Mais la rime eût été moins riche.[4550]

M'acheminant cependant à grand pas à la fin de mon papier,[4551] permettez-moi d'employer le reste à vous dire que je vous envoie, à vous et à vos chères compagnes, que j'honore infiniment, des paroles que j'ai faites sur une sarabande[4552], dont les dernières paroles disent ainsi :

Aimez-moi, je vous le permets,

[4543] Danse de Cour.
[4544] Le terme folâtre (d'humeur badine) est repris à la fin dans la périphrase « le folet folâtre ».
[4545] Sarasin hésite entre trois registres.
[4546] Echo à l'expression « cher confrère ».
[4547] Allusion sans doute à deux prétendants de Melle de Verpilière.
[4548] Tout en feignant de badiner, Sarasin offre une réflexion sur le choix des vers ou de la prose, comme dans La lettre à Mme de Montausier, *supra*, p. 475-481.
[4549] Auto-commentaire plein d'humour sur les circonstances de l'écriture de ce poème, avec une allusion grivoise.
[4550] Imitation de Voiture, qui aime commenter le poème en train de s'écrire. Voir *Epistre à Monsieur de Coligny*, LXXXIX, op. cit., p. 207 : « Pour (cette rime icy me tuë, / Et vient s'offrir mal à propos) »
[4551] Sarasin suggère souvent que l'écriture de ses épîtres est rapide, « d'une tire » (*Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*, *supra,* p.481).
[4552] Danse espagnole.

Mais surtout n'en parlez jamais.

Je le ferai, puisque vous le permettez, et sur cette vérité je finis aussi follement que j'ai commencé et suis le tout vôtre,

Le follet folâtre.

Vous m'obligerez infiniment de faire un peu de cour pour moi à l'incomparable princesse à qui j'ai tant d'obligation, et de lui demander la continuation de sa protection.[4553]

À Mademoiselle de Verpilière[4554]

Mon cher Thyrsis[4555], il faut reprendre
Le métier de léger amant ;
Le personnage de Sylvandre[4556]
Ne sied bien que dans un roman ;[4557]
Ayons toujours force amourettes,
Force poulets, force fleurettes,
Peu de mal, beaucoup de caquet ;
Enfin, vive l'amour coquet.[4558]

N'imitons point ces belles âmes,
Ces pousseurs de beaux sentiments,[4559]
Qui, consumés des mêmes flammes,
Passent pour phénix des amants.
Ayons toujours force amourettes,
Force poulets, force fleurettes,
Peu de mal, beaucoup de caquet,
Enfin, vive l'amour coquet.

[4553] Peut-être cet ajout final est-il le véritable objet de cette lettre.

[4554] *Recueil Conrart* n° 3135. Melle de Verpillère, demoiselle d'honneur de Mme de Longueville de 1649 à 1651, épousa un certain Bussy de Vert en décembre 1651. Ce poème où Sarasin livre sa conception de « l'amour coquet » relève des *Maximes d'amour* et des questions d'amour. Voir sur ce thème Y. Fukui, *op.cit*, p. 295, qui cite notamment un madrigal de Bussy-Rabutin. Cette chanson est formée de 3 strophes de 8 vers avec des octosyllabes, des rimes embrassées puis suivies, et un refrain de 4 vers, qui fait écho à « Cinq ou six soupirs… », *infra*, p. 510.

[4555] Voir note n° 2153 concernant ce personnage.

[4556] Berger des chansons populaires : « Ah ! Vous dirais-je, maman, ce qui cause mon tourment ? Depuis que j'ai vu Sylvandre me regarder d'un air tendre… ». Silvandre (orthographié parfois Sylvandre) est aussi un berger de *L'Astrée*.

[4557] Voir aussi la conclusion de la chanson « Phyllis, vous n'êtes pas trop sage », *supra*, p. 241.

[4558] L'amour « coquet », de ceux qui « coquettent », se définit par la légereté, la variété, le jeu de séduction, dont les contre-exemples sont les héros de roman, aux vertus admirables, toujours prêts au sacrifice, et les poètes précieux.

[4559] On trouve aussi l'expression (péjorative), désignant les poètes côtoyant les précieuses, faiseurs de vers galants et jolis cœurs, chez Scarron (Lettre à Sarasin du 8 février 1652, in *Recueil Conrart* n° 3135), Molière, George de Scudéry (voir son sonnet satirique : *Le Pousseur de beaux sentiments* : «Au sortir de son lit, ayant quitté ses gants, / Décordonné son poil, défait sa bigotière, / Pinceté son menton et ratissé ses dents, Il prend un bon bouillon et va rendre un clystère. //Le voilà bien muni tant dehors que dedans, / C'est pour un grand dessein, pour une grande affaire, / C'est pour aller pousser de ces beaux sentiments / Dont les godelureaux font un si grand mystère.// Il paraît vers le soir, poudré, frisé, lavé, / Exhalant le jasmin, de canons entravé, / Dont un seul pèse autant que la plus grosse botte. // Il va chez quelque Dame et d'un ton de coquet / Il lit un Bout-rimé sur deffunt Perroquet./ Cette Dame l'admire : O le fat ! O la sotte ! »

Laissons là le brave Orondate[4560]
Et le fameux Coriolan[4561] ;
S'ils endurent pour une ingrate,
20 Et s'ils en meurent, à leur dan ;
Ayons toujours force amourettes,
Force poulets, force fleurettes,
Peu de mal, beaucoup de caquet,
Enfin, vive l'amour coquet.

Chanson[4562]

Thyrsis,[4563] la plupart des amants
Sont des Allemands,[4564]
De tant pleurer,
Plaindre, soupirer
5 Et se désespérer.[4565]
Ce n'est pas là pour brûler de leurs flammes[4566]
Le cœur des Dames,
Car les Amours[4567]
Qui sont enfants, veulent rire toujours.

10 Il faut, pour être vrai galant,[4568]

[4560] Personnage du roman *Artamène ou Le grand Cyrus*, de Madeleine de Scudéry (inspiré d'un personnage de la Grèce antique) mais aussi de *Cassandre*, de La Calprenède.

[4561] Personnage de tragédie, inspiré d'un personnage de la Rome antique. Voir Plutarque, *Vie de Coriolan* et Tite-Live et Gaspard Abeille, *Coriolan*, la Haye, Adrian Moetjens, 1682. Shakespeare a donné son nom à une tragédie (1607). Sarasin a certainement assisté aux représentations de *Coriolan*, tragédie de Chevreau et du *Véritable Coriolan* de Chapoton, au cours de la saison théâtrale 1637-1638, deux pièces jouées sur les scènes rivales du Marais (Chevreau) et de l'Hôtel de Bourgogne (Chapoton), juste après la querelle du *Cid*. Chevreau a respecté la fameuse règle des 3 unités, Chapoton a choisi d'être fidèle au sujet historique.

[4562] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Bilaine, 1663 et *Recueil Conrart* n° 4124. Le *Recueil Conrart* lui donne pour titre : *Sur l'air de la courante de la Reyne*. On trouve aussi un extrait de ce poème, avec des variantes, dans le recueil *Recueil d'airs choisis comme brunêttes, Romances, Villageoises, Vaudevilles, rondes & autres* (1770-1790) du compositeur Jean-Benjamin de La Borde. Mme de Sévigné a cité deux fois cette chanson, notamment dans la lettre XLIX du 1er mai 1671. Cette chanson est novatrice car elle rompt avec la conception platonicienne et idéaliste de l'amour, omniprésente en poésie depuis Pétrarque. C'est une sorte de petit traité de l'amour galant, dont la disposition fantaisiste et la brièveté des vers (quadrisyllabes et pentasyllabes, alternant avec des octosyllabes et décasyllabes) , ainsi que l'hétérométrie, épousent les clauses de légèreté, fugacité, variété.

[4563] Thyrsis : peut-être Monsieur de Charleval.

[4564] Allemand : « dupe », « homme qui ne connaît pas le prix des choses » (Furetière). Voir le poème de Corneille, « chanson » dans *Mélanges poétiques*, 1632, évoquant le même thème, l'inconstance, et ce terme d'Allemand : « Plus inconstant que la lune / Je ne veux jamais d'arrêt ; / La blonde comme la brune / En moins de rien m'importune, / La blonde comme la brune / En moins de rien me déplaît…/… Que qui ne suit ma méthode / Passe pour un Allemand. » Variante, dans le recueil d'*Airs choisis* : « Sont d'étranges gens ».

[4565] Portrait de l'amant martyr, *topos* de la poésie que l'on trouve dans certains poèmes de Sarasin.

[4566] Variante, dans le recueil d'*Airs choisis* : Ce n'est pas là pour toucher de leurs flâmes.

[4567] Variante, *Recueil Conrart*, n°4124 : Et les Amours. Voir dans *La Pompe Funèbre (supra*, p. 415-433) l'évocation d'un autre cortège de *putti.*

[4568] Galant (sous forme d'adjectif ou de nom) prend ici tout son sens, notamment son sens étymologique. De l'ancien français « gale », signifiant réjouissance, bonne chère, qui est à l'origine le participe présent de

Etre complaisant,
De belle humeur,
Quelquefois railleur,
Et quelque peu rimeur.
15 Les doux propos et les chansons gentilles
Gagnent les filles ;
Et les Amours
Qui sont enfants, veulent chanter toujours.[4569]

Il faut s'entendre à s'habiller,[4570]
20 Toujours babiller,
Danser ballet,[4571]
Donner Jodelet[4572]
Et frire le poulet.[4573]
Bisques,[4574] dindons, pois et fèves nouvelles[4575]
25 Charment les Belles,[4576]
Et les Amours
Qui sont enfants, veulent manger toujours.[4577]

Chanson[4578]

Cinq ou six soupirs, cinq ou six fleurettes,
Cinq ou six *: Hélas ! je meurs d'amour,*
Cinq ou six fois chaque jour
Hanter cinq ou six coquettes,
5 Dépenser cinq ou six mille écus :
On fait cinq ou six maris cocus.

« galer » : s'amuser, se réjouir, faire la fête (verbe rattaché au germanique « *wallen* » : bouillonner, être vif, joyeux), il signifie « amant, amoureux » (Dictionnaire de l'Académie), mais aussi « qui a de la bonne grâce, de la civilité et de l'esprit » (Dictionnaire Richelet). Voir, sur cette notion très riche, Alain Génetiot, *Poétique du Loisir mondain*, p. 226 à 238.

[4569] Définition de l'amour galant et épicurien et autoportrait de Sarasin.

[4570] La sincérité du cœur compte moins désormais que les rubans.

[4571] Var. dans l'édition Billaine : Danser, baller. Nous avons adopté la proposition du *Recueil Conrart* qui offre une rime visuelle : Ballet/Jodelet.

[4572] Antonomase du nom de l'acteur Jodelet. Donner Jodelet devient ici l'équivalent de : donner la comédie.

[4573] Double sens du mot poulet : mets/ mot doux.

[4574] Potage de crustacés.

[4575] Voir la ballade *D'enlever en amour*, *supra*, p. 363-364, où il est question de trouver la fève de Vénus.

[4576] Opposition aux vers 6 et 7. Les Dames ont chu de leur piédestal et passent désormais à table.

[4577] Loin des abstractions des poèmes d'amour traditionnels, Sarasin accumule ici, avec une once de provocation, les détails concrets . L'énumération des plats au vers 24 eût paru inconcevable dans un poème de Pétrarque. Par ailleurs, cette strophe offre une liste des divertissements mondains.

[4578] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Cette petite chanson d'une strophe, établie comme une démonstration mathématique, avec la récurrence des termes « Cinq ou six », la strophe contenant elle-même six vers, est une déclaration libertine. Comme Hylas, personnage de *L'Astrée* dont le nom signifie matière, et comme le Dom Juan de Molière, postérieur à cette chanson, qui ne croit qu'en l'arithmétique, « je crois que deux et deux sont quatre », le poète déclare cyniquement et ironiquement que l'hypocrisie et l'argent sont utiles pour séduire, et fait profession d'adultère.

Lettre de Sarasin à Madame de Longueville[4579]

L'amour est venu ce matin chez moi ; je vous avouerai qu'il y a longtemps que je ne l'y avais vu.[4580] Il n'y est pourtant pas venu pour mes affaires, je n'en ai aucune avec lui, il y est venu pour les vôtres. Il se plaint fort de vous et vous traite tout-à-fait d'ingrate. Il n'y a rien, à l'entendre dire, qu'il n'ait fait pour vous plaire, ni rien que vous n'ayez fait pour le maltraiter.[4581]

Comme il m'a chargé de vous mander ce qu'il m'avait dit et de savoir de vous à quoi vous êtes enfin résolue, et qu'il s'est expliqué en langue des dieux,[4582] vous trouverez bon que je vous l'écrive de la même sorte.

Il dit qu'il a fait mille choses
Pour vous mettre en votre devoir,
Et que dans *Les Métamorphoses*,[4583]
Allez-y voir,
On trouvait moins de changement
Qu'il n'avait changé de visage
Pour vous faire voir quelque amant
Qui pût servir à votre usage.
Un jour, il dit qu'on l'avertit
Qu'un homme à mine fière et brave
Vous pouvait toucher un petit,[4584]
Surtout si ce nouvel esclave
Avait le discours fanfaron
Et qu'il fût cavalier gascon.[4585]
Aussitôt du sire d'Albret[4586]
Il choisit l'air et la figure ;
Mais avec ce mauvais secret
Il trouva sa male aventure,
Et jamais pauvre créature
N'a souffert des maux si pressants
Qu'il souffrit, étant Miossans.
Quelqu'un l'assura tout de bon
Qu'avec un abord moins sévère

[4579] Manuscrit 559, Besançon. Lettre rédigée sans doute après le départ de Sarasin de Stenay pour Bruxelles, en février 1651. Le poète était allé remercier l'archiduc Léopold de la part de Mme de Longueville et devait l'assurer de la ferme application du traité. Cette lettre, comme l'*Ode de Calliope*, *supra*, p. 434-446, et la *Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*, *supra*, p. 475-481, fait alterner vers et prose. Sarasin y dresse la liste burlesque des amants, tous plus ridicules les uns que les autres, éconduits par Mme de Longueville. Il glisse malicieusement dans cette liste le nom de son rival, Voiture et de son ancien protecteur, Gondi.

[4580] Sarasin suggère sans doute plaisamment que les bonnes fortunes se font rares dans sa vie depuis un certain temps.

[4581] Personnification de l'amour, dont Sarasin est ici l'ambassadeur.

[4582] Comme dans l'*Ode de Calliope*, la poésie est le langage des dieux. Voir aussi la *Lettre écrite de Chantilly*.

[4583] Les *Métamorphoses* d'Ovide. L'amour s'est transformé davantage que les personnages des *Métamorphoses* d'Ovide, pour attendrir le cœur de Mme de Longueville. Sarasin évoque avec humour, dans les vers suivants, les métamorphoses d'Amour en soupirants. Mais ni la beauté, ni l'esprit, ni la force, ne séduisent la belle.

[4584] Un petit : un petit peu.

[4585] Comme le Capitan, personnage-type de la *commedia dell'arte*.

[4586] César-Phébus, comte de Miossans, (orthographié aussi Miossens) devenu maréchal d'Albret en 1653. Le titre de maréchal lui avait été promis en 1650 par Mazarin, pour son attitude loyaliste. C'est lui qui fut chargé la même année d'accompagner Conti, Condé et Longueville au donjon de Vincennes. Homme à bonnes fortunes, il fréquenta Ninon de Lenclos et la future Mme de Maintenon.

Un brunet pouvait bien vous plaire :
25 Il prit l'air d'un gai papillon
Qu'on nommait La Rocheguyon.[4587]
Mais, malheureux en couleur brune,
À la blonde il eut son recours
Et se mit à tenter fortune
30 Sous le blond du duc de Nemours.[4588]
Derechef, la blonde couleur
Ne lui semblant pas plus heureuse,
Afin de sortir de malheur
Et de vous voir moins rigoureuse,
35 Empruntant le nez et le nom
Du petit maître de Tournon[4589]
Et son poil et sa couleur noire,
Quoique plein d'espoir et de gloire,
Il ne put vous en faire accroire.
40 Après, il se mit à penser,
Vu que vous aimiez la courante,[4590]
Si vous ne pouviez point danser :
Et lors devant vous il se plante,
Semblable à monsieur de Chabot ;[4591]
45 Mais en cela le pauvre sot,
Encor qu'il se mît hors d'haleine,
Perdit sa courante et sa peine.
Il voulut diversifier
Et crut que votre cœur guerrier
50 Aimerait un grand capitaine,
Et parut comme Herr Turenne[4592]
Mais en amour, comme en combats,
Herr Turenne ne vainquit pas.
Soudain pour faire le blondin,
55 Il se rendit semblable à Vardes,[4593]
Mais en le voyant si badin,[4594]
Vous lui criâtes : Dieu m'en garde,
Et de Moret le bachelier,[4595]
Et de Finet le chevalier,[4596]

[4587] Henri du Plessis, comte de la Roche-Guyon, tué au siège de Mardick en 1646, fils du Duc de Liancourt.
[4588] Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours (1624-1652), amant avéré de Mme de Longueville, et de Mme de Châtillon, qui inspira Mme de Lafayette.
[4589] Just-Louis II, comte de Tournon et de Roussillon, tué en 1644 au siège de Philipsbourg.
[4590] Type de danse pratiquée au XVIIème siècle.
[4591] Henri de Chabot, qui épousa l'héritière du duc de Rohan.
[4592] Turenne : maréchal général des camps et armée du roi. Surnommé ainsi en raison de sa présence dans les batailles menées en Allemagne, sans doute.
[4593] François-René du Bec-Crespin, marquis de Vardes (1636-1688), nommé gouverneur d'Aigues-Mortes, connu pour ses intrigues galantes et sa longue disgrâce : dans sa « Lettre espagnole », il avait en effet révélé à la reine Marie-Thérèse la liaison de Louis XIV et de Mme de la Vallière, ce qui lui valut d'être emprisonné.
[4594] Badin : peu sérieux, sot.
[4595] Antoine du Bec-Crespin, comte de Moret, frère du marquis de Vardes, mort en 1658.
[4596] Si le terme ne renvoie pas à un personnage connu, il fait référence peut-être au *Roman de Renart* (voir aussi le vers 74) et aux listes d'animaux, parodie des listes épiques. Ici, ce sont les prétendants de Mme de Longueville qui sont énumérés à la manière épique comme de malheureux guerriers voués à l'échec. Le lexique

60 Et de toute cette volée
Qui pense que leurs doux regards
Charment les cœurs de toutes parts,
Et n'ont rien, pour blesser les belles,
Que de grands canons à dentelles !
65 Votre discours qui le surprit,
Lui fit croire que de l'esprit
Vous seriez moins rude ennemie ;
Il courut à l'Académie
Et revint Esprit tout de bon,[4597]
70 Prêt à pleurer pour du bonbon.
Mais votre esprit, beauté divine,
Qui bien fort s'en scandalisa,
Esprit pour cela ne prisa,
Ni le Renard à longue échine,[4598]
75 Ni Voiture[4599] qui s'abusa
Et près de vous en vain causa.
Amour qui tôt s'en avisa,
D'un grand enchantement usa
Et voulant vous gagner par crainte,
80 De frayeur vous rendit atteinte,
Venant paraître à vos beaux yeux
Comme un vrai colosse de Rhodes[4600]
Dont la tête touchait aux cieux
Et les deux pieds aux antipodes.
85 Mais votre esprit se rapaisa,
Et dès qu'en abordant ainsi
Il vous eut dit, je suis Tracy,[4601]
Vous lui dites, branlant la tête
Et le traitant de grosse bête :
90 La plus grosse bête qui soit,
Tracy, comme est-ce qu'on l'appelle ?
Un éléphant, madame, et si
Me semble qu'on l'appelle ainsi.
Pour Dieu, éléphant, ce dit-elle,
95 (C'était vous), ôte-toi d'ici !
Ainsi vous chassâtes Tracy.
Lors par un autre sortilège
Amour tendit un autre piège,

---

animalier (« volée », « papillon », « bête », « éléphant » …) est d'ailleurs très présent, confirmant la source d'inspiration.

[4597] Jacques Esprit, né à Béziers en 1611, élu membre de l'Académie Française en 1639.

[4598] Un restaurateur nommé Renard est mentionné dans les *Mémoires* du Cardinal de Retz. S'agit-il de lui ? Il est question aussi de M. Renard dans *Histoire véritable de Mme de Châtillon*, où Renard dispose d'un pavillon vers les Tuileries et d'un jardin avec un labyrinthe où se retrouvent les amants. Vraisemblablement, il s'agit de la même personne que le Renard des *Mémoires* de Retz.

[4599] Vincent Voiture, poète et rival de Sarasin.

[4600] L'une des Sept merveilles du monde antique, néanmoins la comparaison n'est guère flatteuse pour le colossal et éléphantesque Tracy.

[4601] Alexandre de Prouville, marquis de Tracy, présent à Stenay, qu'il avait quitté en décembre 1651. Il avait écrit une lettre à Mme de Longueville dont il était amoureux et une lettre à Melle de Verpilière. Sarasin aurait oeuvré auprès de Mme de Longueville pour le congédier. Voir les *Mémoires* de Conrart.

Il vous fit voir un autre amant
100 Tout bâti de sucre et de glace,
Qui se rendit dans votre place
Montant un bouc superbement.
C'était l'archiduc, franchement,[4602]
Qui vous ayant trouvé si fière,
105 Sur son bouc s'enfuit promptement ;
Et sans le secours du bréviaire
Il était mort, assurément.
Après d'un ministre d'Espagne
Votre cœur se vit attaqué,
110 Petit et bien emperruqué ;
Mais serviteur à Fuensaldagne.[4603]
Le petit homme fort piqué,
Regagna la basse Allemagne.
L'Amour, presque désespéré,
115 Fit trois Molinguins pour vous battre,[4604]
Mais il en aurait bien fait quatre
Que cela n'eût rien opéré.

Verboquet [4605] est si pressé qu'il ne me donne pas le temps d'achever ce que l'Amour me dit d'un cardinal qui portait une rose de soulier à son chapeau[4606], d'un misérable qui se perdit dans les rochers de la Valteline,[4607] d'une mitre corinthienne aimant politiquement,[4608] d'un Cravate de Maestricht[4609] et de la mort du pauvre La Moussaye.[4610] Après quoi il m'a ajouté, presque enragé, que, si vous ne le satisfaisiez, il se donnait au diable, qu'il fallait venger cruellement et qu'il allait embraser si fort le roi Déjotarus[4611] que tout l'art du fraudeur des ruses ne vous en garantirait pas. J'ai pourtant si bien fait qu'il m'a encore donné huit jours.

Songez-y donc, s'il vous plaît, et me mandez votre intention. L'affaire est délicate, vous êtes bonne et sage, et je suis…

[4602] L'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas espagnols, déjà mentionné comme amoureux de Mme de Longueville dans le poème *Pour Madame de Longueville étant à Stenay* : « La Fortune et l'Amour », *supra*, p. 498.

[4603] Alphonse Perez de Vivero, comte de Fuensaldagne, commandant en chef des troupes espagnoles des Pays-Bas. C'est avec lui que la duchesse et Turenne signèrent leur traité avec l'Espagne le 30 avril 1650.

[4604] Molinguins : habitants de Molinghem, ancienne commune du Pas de Calais. Le village fut détruit en 1347 par les Anglais et les Flamands, puis la peste ravagea la moitié des habitants entre 1636 et 1640. Sarasin emploie souvent l'expression, qui fait peut-être allusion aux guerriers molinguins voués à la destruction, pour désigner, semble-t-il, un amoureux transi, sans espoir.

[4605] Nom d'un plagiaire de Rouen, auteur des *Délices joyeux et récréatifs, avec quelques apophtegmes,* « Livre très utile et nécessaire pour réjouir les esprits mélancoliques ».

[4606] Allusion à Louis de Nogaret, cardinal de la Valette, mort à Rivoli en 1639, protecteur de Voiture, qui lui adressa plusieurs lettres, dont la lettre 85 de l'édition Ubicini où il est question d'une « rose de soulier qui vaut mieux que neuf cornettes impériales. »

[4607] Hector de Sainte-Maure, marquis de Montausier, tué à l'attaque des Bains de Bormio le 19 juillet 1635, non loin de la vallée de la Valteline.

[4608] Jean-François-Paul de Gondi, évêque *in partibus* de Corinthe. On appréciera la métonymie irrévérencieuse désignant le futur cardinal de Retz. Sarasin lui en voulait pour son attitude méprisante, lorsqu'il était son secrétaire.

[4609] Un cravate : cavalier qui faisait un corps de cavalerie étrangère, commandé par un colonel.

[4610] François de Goyon, marquis de la Moussaye, gouverneur de Stenay, où il accueillit Mme de Longueville. Fidèle de Condé, il est mort à Stenay en novembre 1650.

[4611] Dejotarus, roi de Galatie, dépossédé par Mithridate et allié des Romains. Allusion à un roi qui pourrait tomber sous le charme de Mme de Longueville.

Inédit. À Mme de Longueville[4612]

J'arrive de l'Ormessonois,[4613]
Où vous passâtes autrefois
Et l'on veut encor que je fasse
Un seul voyage au Parnasse.[4614]
5 N'est-ce pas pour enrager,
Un homme las de voyager ?
Mais lassitude ni colère,
Contre monseigneur votre frère[4615]
Sont aussi peu que contre vous,
10 Soupirs discrets, regards trop doux,
Plaintes de damoiseaux fidèles,[4616]
Et telles autres bagatelles.
Enfin la chose est à ce point
Qu'il faut des vers, n'en fût-il point,
15 Et je veux perdre votre estime
Si je n'en ai la première rime.[4617]
Quelqu'un en lieu me dira :
« Cette chose est aisée à dire. »
Mais ma foi, Phébus est un sire,[4618]
20 Qui laisse les siens au besoin,
Sans en prendre le moindre soin,[4619]
Aussi bien que les neuf pucelles.[4620]
Je suis donc réduit aux nouvelles,
Et je vous en vais réciter,
25 Qui valent bien les écouter.
Si pourtant dame si parfaite
Peut s'amuser à la gazette,[4621]
Certain qui n'est pas des plus beaux,
Fait florès[4622]et dit mots nouveaux,

[4612] Inédit, extrait du manuscrit de Besançon. Texte situé, dans ce manuscrit, juste avant l'épître *À Mme de Longueville, supra*, p. 485-486, nommé : *À la même*. Dans cette épître à Mme de Longueville, Sarasin exprime sa lassitude : son rôle d'intendant et de secrétaire du prince de Conti l'astreint à d'incessants déplacements. Or, il aimerait rester au Parnasse (Paris), pour y écrire et côtoyer ses amis. Deux indices dans ce texte nous permettent de dater ce poème, (v. 4 et v. 35) vraisemblablement écrit dans l'été 1651, entre le retour de Stenay et le départ en Guyenne.
[4613] L'Ormessonais, dans la Marne.
[4614] Le Parnasse, pour Sarasin, c'est Paris. Voir *Apollon dit adieu au Parnasse*, *supra*, p. 491-493.
[4615] Le prince de Conti.
[4616] La colère de Sarasin a aussi peu d'effet sur le prince de Conti que les œillades des damoiseaux sur le cœur de Mme de Longueville. Voir la lettre précédente.
[4617] Dans les épîtres, Sarasin fait souvent des commentaires métadiscursifs sur le texte qu'il écrit.
[4618] Phébus : Apollon.
[4619] Allusion aux problèmes financiers de Sarasin et à la nécessité d'avoir un protecteur.
[4620] Les muses.
[4621] Sarasin aime se faire « gazetier ». Les cinq vers précédents adoptent ce ton « naturel » que prend Sarasin dans ses épîtres, pour leur donner l'allure d'une conversation familière.
[4622] D'après Furetière, dans son dictionnaire, c'est un terme de raillerie. « Faire Flores, pour dire, faire de la despense qui esclatte, qui donne de l'avantage sur les autres de même condition. »

30 Et réussit fort en ruelle.[4623]
Ce « certain » Chanvallon[4624] s'appelle,
Autre « certain » un peu plus fou,[4625]
Couche dans un grand trou, bedoudou[4626]
Pour certaine tourelourette.[4627]
35 Hélas, la pauvre Michelette,[4628]
Est aujourd'hui morte en ce lieu,
O la belle âme devant dieu…
Les pleurs des nymphes de la Reine,
En ont grossi le cours de Seine
40 Car la défunte les servait
Fort bien durant qu'elle vivait.
Même je me suis laissé dire
Qu'elles voulaient faire décrire
La Pompe par un bel esprit,[4629]
45 Mais qu'on a supprimé l'écrit,
Où par grand malheur Michelette,
Rimait avec Dariolette.[4630]

Stances[4631]

1 Voici bien les beaux lieux où l'Amour couronna[4632]
Par les mains de Phyllis le bienheureux Cyrène[4633] ;
Mais l'aimable Phyllis, qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.

5 Ces bois, et ces jardins, et ces prés, et ces eaux,
Et ces plaisants vallons, et ces noirs précipices,

[4623] La ruelle : voir la note n°2821.
[4624] François Harlay de Champvallon (1625-1695) est un prélat français. Archevêque de Rouen dès 1651, réputé pour son éloquence.
[4625] Cette périphrase désigne-t-elle René Le Clerc, prédicateur mort en 1651 ?
[4626] Ritournelle de chanson populaire.
[4627] Cette ritournelle est évoquée aussi dans *Le Mélancolique*, *supra*, p. 250.
[4628] « Michelette, cette semeine / Humble servante chez la Reine, / Est morte, à ce que dit la Cour,/De dépit, de honte et d'amour ». Amoureuse d'un garde, qui la rejette, Michelette meurt le 26 juin 1651, écrit Jean Loret, dans *La Muze historique*, p. 132-133, ce qui nous permet de dater ce poème.
[4629] Allusion malicieuse de Sarasin à sa *Pompe funèbre*. Il est le « bel esprit » à qui l'on aurait pu commander la Pompe funèbre de Michelette.
[4630] Définition du Littré : « Domestique ou servante qui s'entremet des galanteries de son maître ou de sa maîtresse. « De vertueux qu'il fut le rend dariolet », Régnier, *Sat. v. »*
[4631] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Courbé, 1656. Ces stances sont formées de 9 quatrains d'alexandrins avec des rimes croisées. Nous avons hésité à les classer avec les autres poèmes déplorant le départ de Phyllis, mais l'évocation des bords de la Garonne nous laisse imaginer qu'elles ont pu être écrites en octobre 1651, au moment du départ pour Bordeaux de la duchesse de Longueville et du prince de Conti.
[4632] Dans ce poème, Sarasin développe le thème, propre à la pastorale, du *locus amoenus*, présent dans *L'Odyssée*, les *Bucoliques* de Virgile (1, 2) et théorisé dans l'Antiquité par Quintilien puis par Isidore de Séville au Moyen Âge. Il multiplie par ailleurs les références mythologiques, fréquentes dans la pastorale. Les trois premières strophes décrivent ce lieu idyllique, embelli par l'amour, et les 6 suivantes la désolation du paysage, liée au départ de Phyllis.
[4633] Le nom propre « Cyrène » fait référence à une ville d'Afrique, à un philosophe disciple de Socrate, Aristippe de Cyrène et à un personnage féminin de la mythologie, une vierge chasseresse dont Apollon est amoureux.

Seuls confidents des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux,
L'ont été mille fois de ses chastes délices.[4634]

Le soleil mille fois l'a vu, dès le matin,
10 Tantôt avec Phyllis dansant sur la fougère,
Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin
Dont la blancheur cédait au teint de sa bergère.[4635]

Sur ces lits parfumés mille fois les zéphyrs,
Trouvant près du pasteur[4636] son amante ravie,
15 Ont porté jusqu'aux cieux leurs amoureux soupirs,
Et mille fois les dieux en ont eu de l'envie.[4637]

Cyrène, maintenant, accablé de souci,
Voyant tous ces beaux lieux touchés de sa misère,
Leur dit en soupirant : Phyllis n'est plus ici,
20 Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sauriez plaire.[4638]

Elle est loin de ces bords, en des lieux inconnus,
Près d'un fâcheux jaloux qui la tient arrêtée,
Plus fâcheux que Vulcain[4639] n'était près de Vénus,
Ou l'importun Cyclope auprès de Galatée.[4640]

25 Dans un mal si pressant il déteste les dieux
Comme auteurs du tourment que sa Phyllis endure,
Il trouble le silence et la paix de ces lieux,
Et le long de ses bords la Garonne[4641] en murmure.[4642]

Les pasteurs d'alentours, Pan,[4643] le dieu des pasteurs,
30 Bacchus[4644] et les Sylvains,[4645] et Pomone[4646], et Zéphire,[4647]
Vénus et les Amours, Phoebus et les neuf Sœurs[4648]
Accourent étonnés d'un si cruel martyre.[4649]

[4634] Les lieux du souvenir (amoureux), sont un *topos* de la poésie. Voir dans la première *Bucolique, op. cit*., p 52-53 : « *Tityrus hinc aberat. Ipsae te, Tityre, pinus, / Ipsi te fontes, ipsa haec arbusta vocabant.* » et dans *L'Astrée* le poème *Ressouvenirs*, p. 105, strophe 6 « Feuillage épais de ce bel arbre ».
[4635] *Topos* amoureux du « teint » floral de la bergère.
[4636] Berger.
[4637] Représentation d'une extase. Ascension vers le ciel des parfums et des soupirs.
[4638] Le *locus amoenus* est devenu un lieu de « misère » et d'errance, au départ de la femme aimée.
[4639] Epoux de Vénus.
[4640] Dans la onzième *Idylle* de Théocrite, Polyphème, le cyclope, est amoureux de Galatée, une néréide.
[4641] Sarasin a-t-il composé ces strophes à Bordeaux ? C'est fort possible.
[4642] Personnification du fleuve et expansion des sentiments du personnage.
[4643] Honoré en Arcadie, Pan est le dieu des bergers. Mi-homme, mi-bouc, il joue de la syrinx (flûte de Pan).
[4644] Dieu du vin, de l'ivresse. Pan fait partie de son cortège.
[4645] Divinités des champs et des bois, de *silva*, forêt en latin.
[4646] Divinité des fruits.
[4647] Dieu du vent.
[4648] Apollon et les muses.
[4649] Thème récurrent de l'amant martyr, développé dans la strophe suivante. Tous les dieux de la Nature et de la Poésie amplifient par leur présence le sentiment de perte éprouvé par le berger Cyrène.

Quelle est cette fureur qui t'ôte le repos,
Demande avec douleur la troupe désolée ;[4650]
35 Et le triste berger, étouffé de sanglots,
Leur répond seulement : Phyllis s'en est allée.

Inédit . À Mme de Longueville étant à Bordeaux, sur une chanson espagnole qu'elle aimait[4651]

Dans Agen une belle fille
D'humeur fort douce et fort civile
Prend tous les cœurs en un instant.
Pourtant je ne crains pas sa flamme
5 *& sy la caussa Preguntan*[4652]
Vous savez la chanson, Madame.

Ce n'est point par indifférence
Mais c'est que j'aime avec constance
Le cher objet qui me blessa.
10 Il occupe toute mon âme.
Madame, *esta es la caussa*[4653]
Vous savez la chanson, Madame.

La belle agenoise irritée
De se voir ainsi maltraitée
15 Quoiqu'elle me trouve à son gré
Chante d'un air qui me diffame
Ah, que me cansa quel hombre[4654]
Vous savez la chanson, Madame.

Hier le monde trouvait étrange
20 Que j'évitasse ainsi cet ange
Ce qui peu m'embarrassa
Me remettant soudain dans l'âme
La raison *pergue me lanza* [4655]
Vous savez la chanson, Madame.

[4650] La troupe des bergers fait figure de chœur, amplifiant les sentiments de Cyrène.

[4651] Manuscrit de Besançon. Ce poème est vraisemblablement de Sarasin, vu sa proximité avec Mme de Longueville à Bordeaux. Le titre indique clairement qu'il a été composé pendant l'exil à Bordeaux, peut-être en novembre. Les *Mémoires* de Retz signalent, p. 661 et 662, au moment du départ de la duchesse de Longueville et du prince de Conti pour Bordeaux, la conquête d'Agen par Condé. On a vu que Sarasin empruntait volontiers des airs populaires pour le refrain de ses chansons. Ici, le refrain est celui d'une rengaine espagnole, entendue à Bordeaux, sans doute. Cette chanson est l'occasion pour Sarasin de rappeler à la duchesse qu'elle demeure, en dépit de toutes les concurrentes, comme cette « belle fille » d'Agen, « le cher objet qui (le) blessa » et qui « occupe toute (son) âme ». D'ailleurs, elle connaît fort bien la « chanson ».

[4652] Et s'ils en demandent la cause.

[4653] Madame, telle est la cause.

[4654] Ah, qu'il me fatigue, cet homme.

[4655] La raison pour laquelle je me lance.

Un plus rare objet me possède
Que tout adore, à qui tout cède,
Et qui ne peut être égalé
Il a tous les vœux de mon âme.
Y la caussa de amanté[4656]
Vous savez la chanson, Madame.

En vain la rigueur de l'absence
Vient m'ôter sa chère présence[4657]
Qui seule me rendra content
Elle n'affaiblit point ma flamme
Ah sy la caussa preguntan[4658]
Vous savez la chanson, Madame.

Vénus ni la naissante Aurore
Près du bel objet que j'adore
Ne me satisferait pas trop
Pouvant répondre à qui m'en blâme :
Es gue me gusta est a tro[4659]
Vous savez la chanson, Madame.

Elle ne promet que des peines
Mais en me liant de ses chaines
L'amour tellement me flatta
Que je veux mourir de sa flamme
Seulement *pergue me gusta*[4660]
Vous savez la chanson, Madame.

[4656] Et c'est la raison de l'amant.
[4657] Sarasin vivait dans la demeure de Conti, à Bordeaux, et non dans celle de la duchesse.
[4658] Et s'ils en demandent la cause.
[4659] Ce que j'aime, c'est ce « trop ».
[4660] Seulement parce que j'aime.

Entre1651 et 1653

Inédit . Sonnet [4661]

Le bel astre du jour se retirait sous l'onde
D'autres feux avaient pris la place du soleil
Quand mille déités d'un éclat sans pareil
Se firent voir au cours[4662] pour charmer tout le monde.

Beuvron[4663] y déploya l'or de sa tresse blonde
Rémenecour[4664] montra son teint vif et vermeil
Et Châtillon[4665] parut en un tel appareil
Que nos yeux éblouis la crurent sans seconde.

Mais lorsque Longueville eut paru dans ce cours
Et montré dans ses yeux, mille feux, mille amours,
On vit une lumière et plus vive et plus belle.

Beaux yeux de Châtillon, ne soyez point jaloux :
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les autres beautés avaient fait devant vous.[4666]

[4661] Manuscrit de Besançon. Variation sur l'image traditionnelle de la femme-astre. Ce poème et les suivants, sans doute écrits entre 1651 et 1652 lors de l'exil à Bordeaux, mentionnent Madame de Châtillon (Melle de Bouteville) et sa rivalité avec la duchesse de Longueville. En effet, au moment du départ pour la Guyenne, le duc de Nemours, amant avéré de Mme de Châtillon, fit le coquet auprès de la duchesse, comme le raconte Retz dans ses *Mémoires* : « M. le prince de Conti et Mme de Longueville se retirèrent à Bordeaux en grande diligence. M. de Nemours les accompagna dans ce voyage dans le cours duquel il s'attacha à Madame de Longueville plus que Mme de Chastillon et M. de la Rochefoucauld ne l'eussent souhaité. » (p. 661.). Célestin Hippeau prétend que Sarasin encouragea la duchesse à s'éloigner de La Rochefoucauld et à se rapprocher du duc de Nemours, voir *op.cit*., p. 424-425. Voir aussi les *Mémoires* de Mme de Nemours, Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1718, p. 140.

[4662] Le Cours la Reine, lieu de promenade du beau monde.

[4663] Mentionnée dans la gazette de Loret, parmi les belles « dont les mérites sont extresmes », in Jean Loret, *La Muze historique* (1650-1654), Paris, P. Jannet, 1857, p. 137. Tallemant des Réaux également considère qu'elle est « une des plus belles personnes de la Cour », *op.cit*. tome II, p. 649.

[4664] Dans la gazette de Loret, *op. cit*., p. 275, ce dernier mentionne Rémenecour : « Lundy par un vœu solennel / Rémenecour à l'Eternel / Sans rezerves et sans limites / Dans l'église des Carmelites / Sacrifia tous ses trezors ».

[4665] Melle de Bouteville, devenue Mme de Châtillon, après le fameux enlèvement, suivi du mariage. Voir la ballade *D'enlever en amour*, *supra*, p.363-364.

[4666] Ce sonnet évoque la rivalité entre Mme de Longueville et Mme de Chatillon. Non seulement leur beauté les met en concurrence, mais aussi Mme de Longueville n'appréciait guère que Condé courtise Mme de Châtillon. Les *Mémoire*s de Retz y font allusion, p. 831, après la mort de Nemours, tué en duel par son beau-frère Beaufort en juillet 1652. Par ailleurs, toutes deux furent les maîtresses du duc de Nemours, et toutes deux furent sans doute les sources d'inspiration de Mme de Lafayette pour *La Princesse de Clèves*. La lecture de *L'Histoire véritable de la duchesse de Châtillon*, 1699 (anonyme), est passionnante, à cet égard. La scène du labyrinthe, dans le jardin du pavillon de Renard, où Mme de Châtillon retrouve le duc de Nemours, et où le prince de Condé, épris aussi de Mme de Châtillon, croit les apercevoir, ce dont Villars tente de le détromper,

Inédit. Pour Mme de Longueville et Mme de Châtillon à une assemblée[4667]
Epigramme.

Un jour on disputa quelle était la plus belle
De deux divinités dignes de mille autres
Chacune eut plus de cent martyrs
Qui se déclarèrent pour elles.
On alla consulter l'amour
Pour décider cette querelle.
« O Dieu, s'écria-t-il, que la dispute est belle,
La Princesse Amarante[4668] est l'astre du jour,
Et Châtillon Cléon[4669] est celui d'une nuit éternelle. »[4670]

Inédit. À Mme de Longueville sur le jugement que l'on a fait d'elle et de Mme de Châtillon[4671]
Stances[4672]

L'on m'a dit, divine Princesse
Pour avoir parlé franchement
Que partout certaine Duchesse
Se plaignait de mon jugement

Mais elle n'a pas trop bonne grâce
D'avoir contre moi du courroux
Je crus la mettre en assez bonne place
Que de la placer après vous.

Il n'est rien de beau dans le monde
Qui ne cède à votre pouvoir,
Et c'est beaucoup que d'être la seconde,
Partout où vous vous faites voir.

Quoi qu'elle n'ait ni vos lys, ni vos roses

---

fait écho à la scène des palissades dans *La Princesse de Clèves.* Voir l'*Histoire amoureuse des gaules* de Bussy-Rabutin sur les amours de Mme de Châtillon et du duc de Nemours.

[4667] Manuscrit de Besançon. Sarasin, proche de Mme de Longueville, a fort bien pu participer à cette querelle entre les deux beautés rivales, en tant qu'admirateur de la duchesse.

[4668] Voir la note n° 1868.

[4669] Voir la note n° 2181.

[4670] La pointe de l'épigramme est fondée sur l'antithèse « astre du jour »/ « nuit éternelle »

[4671] Manuscrit de Besançon. Voir la note n°4667. Sarasin livre les arguments justifiant son « jugement » concernant la beauté de Mme de Longueville, supérieure à celle de Mme de Châtillon selon lui : il n'y a pas lieu d'être déçue d'être la « seconde », derrière une telle déité, par ailleurs, « c'est la nature qui l'a fait », enfin, les dieux ont prononcé la même sentence. Le terme « jugement » fait écho aux cours d'amour médiévales, mais très certainement aussi au célèbre verdict de Pâris à qui le poète se compare implicitement. Voir la note n° 3689.

[4672] Dans ces seize quatrains d'octosyllabes, on reconnaît le style naturel de Sarasin, imitant un entretien familier.

Ni mille traits que vous savez,[4673]
15 Elle peut bien avoir cent belles choses
Et n'avoir pas tout ce que vous avez.

Elle est peut-être la maîtresse
De mille amants qui meurent de ses coups
Car enfin, divine princesse,
20 On peut aller bien loin sans aller jusqu'à vous.

Je confesse qu'elle a mille beautés parfaites
Que les grâces sont dans ses yeux,
Et n'étant point ce que vous êtes,
Qu'on ne peut être rien de mieux.

25 Bien loin de s'en mettre en colère,
Le rang où j'ai mis sa beauté
A de quoi satisfaire
La plus grande fierté.

Son courroux n'est pas légitime
30 Et pour rendre en un mot un esprit satisfait
Si ce jugement est un crime
C'est la nature qui l'a fait.

Les dieux auteurs de toutes choses
Avant mon jugement avaient donné leurs voix
35 Qu'elle s'en prenne à ces illustres causes
Au lieu de s'en prendre à mon choix.

Pour les convaincre d'injustice
Qu'elle fasse tous ses efforts
Et qu'elle montre enfin que ce fut par caprice
40 Qu'ils versèrent en vous tant de rares trésors.

Puisqu'ils vous ont faite adorable
Je n'examine point ni comment ni pourquoi,
Pour me croire un juge équitable
Il me suffit de voir que j'ai les dieux pour moi.

45 Si ce choix lui paraît étrange,
Qu'elle tâche de s'en venger,
Qu'elle en parle à l'Amour et que ce dieu la venge
En me faisant changer.

Que pour me forcer à me rendre
50 Elle emploie les traits et fasse arme de tout
Pour peu que vous ayez dessein de me défendre
Je doute qu'elle en vienne à bout ;

[4673] Métaphores traditionnelles

Je la dirai la première des belles
Si l'amour me fait son sujet
55 Mais je crois que ce dieu qui sait de mes nouvelles
N'ose même penser à ce hardi projet.

Toutefois à parler sans feindre
D'un si redoutable ennemi[4674]
J'aurai toujours quelque sujet de craindre
60 Si vous n'entreprenez mon salut qu'à demi.

Pour éviter ce coup qui me serait funeste
Accordez-moi souvent votre aimable entretien,
Et laissez-moi faire le reste,
Je crois que j'en sortirai bien.[4675]

Chanson. À une belle que tout le monde aimait et quittait[4676]

Vous vous étonnerez peut-être
De ne rien conserver, pouvant tout conquérir ;
Aussitôt que vos yeux mille amours ont fait naître,
Votre rigueur les fait mourir.

5 Il est bien aisé de connaître
Pourquoi tant de blessés peuvent soudain guérir ;
Aussitôt que vos yeux mille amours ont fait naître,
Votre rigueur les fait mourir.

[4674] Cette expression complète le portrait d'Amour, peint de poème en poème par Sarasin, soulignant ses caprices et sa puissance redoutable. On retrouvera cette idée chez Racine.
[4675] La meilleure vengeance de Mme de Châtillon serait que Sarasin tombât amoureux d'elle.
[4676] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Cette chanson constituée de deux quatrains avec alternance d'octosyllabes et d'alexandrins, l'octosyllabe tombant en fin de strophe comme un couperet à l'image de la rigueur de la belle, contient un refrain (les deux derniers vers de chaque strophe). Cette belle est-elle Madame de Châtillon ? Cette chanson est composée d'antithèses : « rien conserver »/ « tout conquérir », « naître »/ « mourir », « blessés/ « guérir ». Le thème conventionnel du dédain de la femme aimée est traité de manière originale puisqu'au lieu de subir un long martyre, les prétendants « quitt(ent) » l'impitoyable, comme l'indique le titre.

1652

Elégie[4677]

Non, non, n'y pensons plus, employons mieux nos pleurs,[4678]
Le perfide[4679] qu'il est ne vaut pas nos douleurs ;
S'affliger de sa perte, c'est profaner nos charmes,
Et faire, à mon avis, bon marché de nos larmes.
5 C'est être sans raison, d'aimer ce qui nous nuit,
Et, sans cœur, que de suivre un ingrat qui nous fuit.[4680]
Loin de moi, vain discours qui prêchez la constance ;
Que l'amour aujourd'hui le cède à la vengeance,[4681]
Et, si rien désormais rend mon cœur enflammé,
10 Que ce soit de dépit de l'avoir trop aimé !
Ce traître, qui faisait la moitié de mon âme,
Pour qui mon cœur brûlait d'une si vive flamme,
Qui faisait tous mes soins, ma gloire et mes plaisirs,
Dessus un autre autel immole ses désirs ![4682]
15 Mais où me va porter ma mémoire insensée ?[4683]
Souvenirs importuns,[4684] sortez de ma pensée,
Allez entretenir ceux que l'Amour tient pris ;
Aussi bien n'ai-je plus pour vous que du mépris.
Hé ! Que vous me plaisez, désirs pleins de vengeance,[4685]
20 Qui me représentez l'horreur de son offense !

[4677] *Poésies choisies… de Sercy*, IVème partie, 1658, p.148. Cette élégie est doublement originale : tout d'abord parce qu'elle donne voix, non à l'amant martyr, comme dans les trois autres élégies et bien d'autres poèmes de Sarasin, mais à l'amante abandonnée, qui souhaite se venger et d'abord tuer son amant et d'autre part pour ses affinités avec la tragédie. En effet, Sarasin s'inspire des amours d'Aminte et de Sylvie dans *L'Aminte*, tragicomédie pastorale du Tasse, mais en inversant la situation. L'Aminte du Tasse est le parfait amant. Juste avant le dénouement, c'est Sylvie qui le regrette, le croyant mort. Voir l'élégie adressée à Orante, (*supra*, p. 451-454) et son lien avec l'écriture théâtrale. Aminte est-il ici le masque de La Rochefoucauld ? Peut-être Sarasin a-t-il composé cette élégie au moment où la duchesse de Longueville et La Rochefoucauld se séparent, en 1652.

[4678] Le vers liminaire de cette élégie ressemble au premier vers d'un monologue délibératif, dans une tragédie. La locutrice s'adresse à elle-même comme en témoigne le pronom de première personne du pluriel. Le lexique de la douleur, présent dans les premiers vers, est d'ailleurs commun à la tragédie et à l'élégie latine. Voir l'élégie de Mathurin Régnier qui commence de la même manière : « Non, non, j'ai trop de cœur pour lâchement me rendre », in *Satyres et autres œuvres* de Régnier, Londres, Lyon et Woodman, 1729, p. 297. Ce poème a des affinités avec les *Héroïdes* d'Ovide. Stéphane Macé rappelle à cet égard, (*op cit*, p. 67), que « Chez les rhéteurs, Ovide avait appris l'art des *suasoriae* », qui « portent sur une action à accomplir ou sur une décision à prendre ».

[4679] Les termes évoquant l'être aimé : « le perfide », « ce traître », sont ceux qu'emploie la tragédie.

[4680] D'autres poèmes affirment le contraire, quand il s'agit du point de vue de l'amant martyr. Ici, il s'agit du point de vue d'une belle abandonnée.

[4681] Cette imprécation renforce notre hypothèse initiale. Le texte s'écarte de la tonalité élégiaque et glisse vers la tragédie. Paul Festugière, d'ailleurs, baptise de son propre chef ce poème *Les imprécations de Sylvie*, (*op.cit.* p.182.)

[4682] L'image du sacrifice sera reprise par Racine. Voir *Phèdre* « En vain sur les autels ma main brûlait l'encens » (Acte I, scène 3).

[4683] Racine s'inspirera de ces tournures, de ces rythmes, de ce lexique.

[4684] Deuxième destinataire de cette élégie.

[4685] Troisième destinataire. Interpeller et personnifier ses désirs est un procédé que l'on trouve chez Malherbe . Voir Malherbe, *Oeuvres poétiques*, chanson XCIV, p. 180 : « C'est assez, mes désirs, qu'un aveugle penser…. »

Approchez-vous de moi, je vous offre mon cœur ;
Vengeons-nous aujourd'hui de ce brave vainqueur,
Et faisons-lui sentir tout ce que peut la rage
Dans une âme offensée et pleine de courage.
25 Mais ses jours finiront par un trop noble sort !
Il ne mérite pas une si belle mort ;
Et puis, par un effet contraire à mon envie,
Mes mains, en le tuant, lui donneraient la vie.
Qu'il languisse plutôt, pour exemple à nos jours
30 Des traîtres qui n'ont point de foi dans leurs amours,
Et que le nom d'Aminte[4686] et sa juste vengeance
Servent à faire avoir en horreur l'inconstance ![4687]
Que j'aurai de plaisir d'entendre dire un jour :
Aminte avec raison fut puni de l'Amour.[4688]
35 Cet ingrat fut aimé de la belle Sylvie,
Il était son désir, son espoir et sa vie,
Mais son humeur, portée à l'infidélité,
Lui fit jeter les yeux sur une autre beauté.
Amour, pour la venger de cet amant volage,
40 Au bout de quelque temps renflamma son courage[4689]
Et lui fit adorer les fers qu'il a brisés ;[4690]
Il se travaille en vain, ses feux sont méprisés,
Son amour pour Sylvie a d'inutiles charmes,
Il se plaint, il soupire, il a recours aux larmes,
45 Mais elle, à tous ses pleurs, ses plaintes et ses cris
Oppose la froideur, la haine et le mépris,
Et prend même plaisir d'accroître son martyre ;
Elle en caresse un autre, elle lui va sourire,
Et, le montrant au doigt devant tous ses rivaux,[4691]
50 Se moque de sa flamme et de tous ses travaux.
Lui, voyant qu'il ne peut surmonter cette haine,
Languit en sa douleur, se consume en sa peine ;[4692]
Enfin, lassé de voir la lumière des cieux,
La rage et le dépit lui fermèrent les yeux.
55 Voilà le cours heureux qu'aura la destinée,
Voilà de quelle fin elle sera bornée,
Pour avoir méprisé la grâce et les appas
D'une qu'à dire vrai tu ne méritais pas.[4693]

[4686] Aminte, personnage du Tasse, est évoqué dans les *Discours familiers* de Sarasin. Aminte est l'amoureux fidèle de Sylvie. Dans *L'Aminte* du Tasse, c'est Sylvie qui fuit Aminte et qui, le croyant mort, le regrette. Sarasin inverse les rôles.

[4687] D'autres poèmes de Sarasin, au contraire, font l'éloge de l'inconstance. Voir la chanson : « Tyrsis, la plupart des amants… », *supra*, p. 509-510.

[4688] Leçon de l'amour, imaginée par la locutrice.

[4689] Personnification de l'amour, comme souvent dans les poèmes de Sarasin.

[4690] Antithèse soulignant la vengeance de Sylvie : faire regretter à son amant infidèle ce cœur qu'elle lui avait donné.

[4691] Loi du talion.

[4692] Avec le passé simple et le présent de narration, Sarasin souligne la force du désir de vengeance de la locutrice : elle se voit exaucée en imagination et jublile du retournement de situation. Les larmes naguère versées par elle inondent désormais le visage de son amant.

Tu connaîtras, ingrat, ce que valait la gloire
60 Que j'eusse ton portrait gravé dans ma mémoire.
Perfide, qu'avais-tu qui méritât ma foi ?
Ma flamme était trop claire et trop noble pour toi,
J'aimais trop pour aimer un amant infidèle,
Et pour un déloyal Sylvie était trop belle.[4694]
65 Si vous êtes touché d'un extrême malheur,
Si vous êtes sensible aux cris de ma douleur,
Démon du désespoir,[4695] entrez dans sa pensée,
Venez l'entretenir de sa gloire passée ;
Qu'il voie incessamment au-devant de ses yeux,[4696]
70 Comme dans un portrait, et le temps, et les lieux[4697]
Où son cœur amoureux me parlait de sa flamme,
Où je lui découvrais le secret de mon âme.
Faites-le souvenir des innocents plaisirs
Qu'Amour lui fit goûter dans ses premiers désirs ;
75 Qu'il se souvienne encore des soupirs et des larmes
Que sa flamme donna pour tribut à mes charmes.
Et, si tu n'es point las de lui parler de moi,
Fais-lui voir quelle était ma constance et ma foi,
Que mon affection n'avait rien de la feinte,
80 Et que l'on n'aime point, ou que j'aimais Aminte,
Qu'Aminte était l'objet du plus parfait amour,[4698]
Qu'Aminte était le seul pour qui j'aimais le jour.[4699]
Enfin, pour rendre encor sa peine plus cruelle,
Fais que de jour en jour il me trouve plus belle,
85 Et que, bien loin de voir mon esprit renflammé,
Plus il aura d'amour, et moins il soit aimé ![4700]

Autre Dixain[4701]

Qui vous éveille si matin ?
Qui vous met la puce à l'oreille ?
Est-ce point ce petit mutin[4702]
Qui volète et pique en abeille ?[4703]

[4693] Aminte, désigné d'abord par la troisième personne est interpellé ici à la deuxième personne. C'est le quatrième destinataire de cette élégie.
[4694] Antithèses soulignant la supériorité de Sylvie sur l'infidèle.
[4695] Cinquième destinataire de cette élégie.
[4696] Le supplice souhaité par Sylvie est d'ordre visuel.
[4697] Opposition au vers 60 où il était question du portrait d'Aminte, gravé dans la mémoire de Sylvie.
[4698] Le « parfait amour » fait allusion à l'amour d'Astrée et de Céladon.
[4699] Anaphores mettant en évidence l'amour que Sylvie vouait à cet amant.
[4700] Antithèse finale soulignant la vengeance de Sylvie.
[4701] *Recueil Conrart* n°3135 et manuscrit de Besançon, avec pour titre : *À la même étant accusée de souhaiter la mort d'un de ses ennemis. Epigramme.* On peut imaginer que cette perfide épigramme ait été rédigée pour Mme de Longueville, à l'intention de son amant La Rochefoucauld qu'elle quitte en 1652.
[4702] Variante, dans le manuscrit de Besançon : ce petit lutin.
[4703] Ces deux vers sont inspirés de l'ode anacréontique XL, *L'amour piqué par une abeille*, où Cupidon se plaint de la piqûre de l'abeille, quand les humains pourraient se plaindre de celle de ses flèches. Ronsard aussi s'en est inspiré, dans *Odes,* IV, 16 : « Une avette sommeillant / Dans le fond d'une fleurette / Lui piqua la main

5 -Ce n'est point l'Amour qui m'éveille,
C'est l'horrible divinité,
La Mort. – Ah ! divine bonté,[4704]
Cette pensée est fort chrétienne.
-Non, non, dit-elle, en vérité,
10 Je ne pense pas à la mienne.

Couplets de chanson faits à une promenade.
Il fallait passer sur un méchant pont où Mme de Longueville eut peur[4705]

I

Pour Madame de Longueville

Objet aimable et beau (bis),
Pourquoi craignez-vous tant un si petit ruisseau ?
N'est-ce pas au soleil[4706] à tomber dedans l'eau ?

II

Pour la même

Adorable Bourbon (bis)
Pour Marène[4707] et pour moi, ma foi, cela est bon,
Car l'un est un Icare, et l'autre un Phaéton.[4708]

III

Pour Madame du Bourdet[4709]

Belle veuve, entre nous (bis),
Flore[4710] a pour votre teint des sentiments jaloux,

---

douillette (…) Combien fais-tu de douleur, / Auprès de lui, dans le cœur / De celui en qui tu jettes / tes amoureuses sagettes ? ». Dans cette épigramme, le fiel se cache sous le miel. Voir Pierre Laurens, *L'abeille dans l'ambre*.

[4704] Variante, dans le manuscrit de Besançon : divine beauté.

[4705] *Recueil Conrart* n ° 3135. Ce poème fut composé à Bordeaux en 1652. Mme de Longueville et le prince de Conti y étaient depuis le mois d'octobre 1651. Melle de la Châtre fut congédiée par Mme de Longueville en février 1653. Il s'agit d'un impromptu composé à l'occasion d'une promenade, à l'intention des personnes présentes, chacune faisant l'objet d'un éloge (comparaison de la beauté des dames aux fleurs et aux astres) ou d'une révélation. L'indiscrétion est un jeu galant, comme le montre Alain Génetiot, *op.cit*., p. 368 (Voir aussi les stances *À M. de Charleval, supra,* p. 403-404). Ce poème est un exemple de poème de circonstance, art de l'éphémère.

[4706] Comparaison flatteuse et conventionnelle, de la duchesse à un soleil. Voir *Les yeux de Sylvie sont ses conducteurs, supra,* p. 227-228.

[4707] François-Alexandre d'Albret, comte de Marennes, orthographié aussi Marène.

[4708] Deux personnages mythologiques qui payèrent de leur mort leur audace, tous deux pour s'être trop approchés du soleil…incarné ici par la belle Bourbon (la duchesse de Longueville).

[4709] Peut-être Angélique du Bourdet, mariée au baron René Acarie du Bourdet, mort en 1622.

[4710] Déesse romaine des fleurs et du printemps, épouse de Zéphyr.

Et le zéphyr est prêt à la quitter pour vous.

IV

Pour Madame de Lusignan[4711]

Ton teint a tant d'appas[4712] (bis)
Que Flore, dans ces prés te suivant pas à pas,
T'imite, Lusignan, et ne t'égale pas.

V

Pour Madame de Galapian[4713]

Rose, ton bon esprit (bis)
Ta taille et tes attraits font que l'Amour te suit ;
Mais s'il veut t'approcher, ta vertu le détruit.

VI

Pour Mademoiselle de Marène[4714]

Marène, ta beauté (bis),
Et ta danse surtout tient l'esprit enchanté ;
Mais tu n'aimes rien tant comme ta liberté.

VII

Pour Mademoiselle de la Châtre

Tes yeux sont si puissants (bis)
La Châtre, que l'on dit qu'à leurs traits ravissants
…

VIII

Pour Monsieur de Marène

Marène est grand et beau (bis)
L'Amour lui veut donner ses traits et son flambeau ;
Mais des armes d'Amour il ne veut qu'un bandeau.[4715]

[4711] Femme de François de Saint-Gelais, marquis de Lusignan.
[4712] Eloge conventionnel du teint de la dame.
[4713] Rose de Loubatery, épouse de Pierre de Lusignan, baron de Galapian, colonel au service de Condé et de Conti.
[4714] L'une des six sœurs du comte de Marennes.
[4715] L'un des attributs d'Eros.

IX

Pour Sarasin

Je soupire en chantant, (bis)
Absent et malheureux, mais fidèle et constant ;
Cependant Phyllis rit, et n'en fait pas autant.[4716]

X

Pour le même

En vain vous me pressez (bis),
Pour vous nommer Phyllis dont mes sens sont blessés,
Son mérite et mes feux la font connaître assez.[4717]

XI

Pour toutes les dames de la compagnie

Objets remplis d'appas (bis),
Nous différons fort peu, ne vous y trompez pas :
Nous soupirons tout haut, vous soupirez tout bas.

XII

Pour toute la compagnie

La parente du roi (bis),[4718]
Lusignan, Galapian, Bourdet, Châtre, ma foi,
Et Marène et sa sœur étaient avecque moi.

XIII

Pour Madame de Longueville

La princesse des lis (bis),
Garonne, rend tes bords beaucoup plus embellis
Que le soleil ne rend les rives de Calis.[4719]

XIV

Pour la même

Calis cède à ces lieux (bis)
Autant comme l'on voit le grand flambeau des cieux[4720]

[4716] Sarasin se dépeint non sans autodérision en amant éploré.
[4717] Jeu d'énigme galant.
[4718] Mme de Longueville est une cousine éloignée de Louis XIV.
[4719] Cadix.
[4720] Périphrase désignant le soleil.

Céder, belle Bourdon, aux flambeaux de tes yeux.[4721]

XV

Pour Madame du Bourdet[4722]

Qu'avec peu de raison (bis)
La lune vient briller dessus notre horizon :
Croit-on avec Bourdet faire comparaison ?

Chanson[4723]

Nicolas qu'amour presse
Se lève devant jour,
À Jeanne sa maîtresse
Il va faire sa cour ;
Vous y perdez vos pas,
Nicolas,
Vous le verrez au retour.

Nicolas la cajole,
Il lui fait les yeux doux,
Lui offre la pistole,
Et lui tâte le poul ;[4724]
Vous y perdez vos pas,
Nicolas,
Ce n'est que folie à vous.

Adieu, vous dis donc, Jeanne,
Puisque ne m'aimez pas,
Je remonte mon âne
Pour courir au trépas.
Vous y perdez vos pas,
Nicolas,
Ma foi, vous n'en mourrez pas.

[4721] La belle duchesse possède l'un des attributs d'Eros. Voir le madrigal où Eros, sans les charmes de la duchesse, se trouve impuissant, *Pour Mme de Longueville, supra*, p. 463.
[4722] Madame du Bourdet est comparée à une lune, comme la duchesse l'était au soleil. Voir aussi l'épigramme *Pour Mme de Longueville et Mme de Châtillon à une assemblée, supra*, p.522.
[4723] Fonds français, 19145. Cette petite chanson relève d'une veine populaire, comme l'épigramme « Un jour, un curé », *supra,* p. 461. Nicolas, Jeanne, et l'âne, sont des personnages populaires issus des fabliaux. Ce poème est composé de trois septains, avec cinq hexamètres, et un refrain composé d'une partie fixe (de trois syllabes « Nicolas ») suivie d'une variation (l'heptasyllabe). Il reprend des thèmes propres aux historiettes du Moyen Âge, qu'on retrouve dans la ballade *De l'argent* (*supra*, p. 336-337): la concupiscence, l'argent donné à une femme pour parvenir à ses fins… La fin est la version populaire des stances où l'amant martyr jure, devant le refus de la belle, de courir au trépas. Malicieusement, le personnage féminin suggère que les grandes déclarations ne sont que des mots. La Fontaine évoque cette chanson dans la fable « Le meunier, son fils et l'âne ».
[4724] Détail amusant. L'attitude du soupirant est comparée à celle d'un médecin.

1653

Madrigal de Polyandre, pour Philoxène, à Théodamas[4725]

Votre cachet m'est inutile,
Car votre esprit est si sage et si doux
Que je veux que toute la ville
Sache que je brûle pour vous[4726]

Autre

Théodamas, amant discret,
De mon cœur vous fondez les glaces ;[4727]
Oui, vous aurez toutes les grâces
Qui n'ont point besoin de cachet.[4728]

Madrigal de Polyandre à Philoxène

Beauté digne de tous nos vœux,[4729]
Vous demandez ce que je veux ;
Soit sérieusement, ou soit enfin pour rire,
Moi qui parle toujours sans fard,
En un mot je vous le vais dire :
Je veux plus que monsieur Conrart.[4730]

[4725] *Recueil Conrart* n° 5131 et n° 5414 et *La journée des Madrigaux*, introduction et notes par Emile Colombey, Paris, Aubry, 1856. Joute poétique qui eut lieu le samedi 20 décembre 1653 chez Mme Aragonais, lors du dernier séjour de Sarasin à Paris. Voir la préface (*supra*, p. 75-77) pour les circonstances de cette journée des madrigaux. Théodamas : Conrart. Pellisson, qui rédigeait le procès-verbal des séances chez Madeleine de Scudéry, les fameux samedis, décrit Sarasin (Polyandre, l'homme aux multiples facettes) comme le poète inspiré, animé de la *furor poeticus*, à l'occasion de cette journée et pastichant Malherbe, il écrit : « La fureur le saisit, il mit la main aux armes. ». Voir *La Journée des Madrigaux*, p. 23. Philoxène désigne Mme Aragonais dans *Le grand Cyrus*. Son surnom est un néologisme formé de deux mots grecs : *philos* : ami et *xénos* : les étrangers. Philoxène est ainsi l'amie des étrangers.

[4726] Déclaration d'amour conventionnelle et allusion aux lettres gravées sur le cachet : initiales de Conrart et de Mme Aragonnais. Jeu avec l'étymologie de cachet, le verbe cacher, puisque cacheter, c'est dissimuler. Echo aux vers que Melle de Scudéry avait envoyés à Conrart : « Car enfin de jolis cachets / Demandent de jolis secrets », cités par Furetière, dans la définition de « cachet », volume 1 du dictionnaire. Les cachets font aussi référence à un passage du *Grand Cyrus*, partie III, livre 1, « Histoire des amants infortunés ».

[4727] Expression très conventionnelle de l'amour et allusion peut-être au cachet, qui se réchauffe au contact de la cire.

[4728] Allusion, à travers les mots « discret » et « cachet », à une déclaration d'amour publique.

[4729] Expression très conventionnelle, soulignant le jeu poétique.

[4730] Aimable badinage, dans des vers proches de la prose, où Sarasin se présente comme un autre prétendant de Mme Aragonnais.

Madrigal de Polyandre à Méliante[4731]
Sous le nom de Thyrsis[4732]

Vous qu'on ne peut trop estimer,
Quoi ! Vous ne pouvez pas rimer ![4733]
Vous qui faisiez des vers en hâte,
Mais des vers pleins de feu, de grâces et d'attraits,
5 Thyrsis revenez au Marais
Le faubourg Saint-Germain vous gâte.[4734]

Madrigal de Polyandre

Quoi, Pellisson, que je te prête[4735]
Et mon sens et ma tête,
Pour louer la jeune beauté
De l'aimable et charmante Aligre ?[4736]
5 Non, elle a trop de cruauté :
Je ne rime pas pour un tigre.[4737]

Madrigal de Polyandre[4738]

Pellisson, je pense agir mieux :
Votre embarras pour moi n'a rien de difficile,
Car je tourne fort bien les yeux
Et vers la mère, et vers la fille.[4739]

[4731] M. de Doneville.
[4732] Voir la note n° 2153.
[4733] Feinte indignation devant le manque d'inspiration de M. de Doneville.
[4734] Opposition entre le quartier à la mode où les aristocrates ont leur hôtel, et le Marais, habité par la bourgeoisie.
[4735] Ce madrigal répond au précédent, de Pellisson : Madrigal d'Acante. « Ô divine Télamire, / Que j'admire, / Vous aurez donc de mes vers ; / Mais que Sarasin me prête, / Pour joindre avec mon cœur, son esprit et sa tête, / Et votre nom célèbre ira par l'univers. » Mme d'Aligre, dont Télamire est le pseudonyme galant, est la fille de Mme Aragonnais.
[4736] Mme d'Aligre, fille de Mme Aragonais.
[4737] Rime amusante : « Aligre » / « tigre », soulignant la cruauté attribuée conventionnellement aux belles que l'on chante.
[4738] Ce madrigal répond à celui de Pellisson (Acante) : « On se plaît, on s'oublie en ces aimables lieux ; / Mais, ce qui nous désespère, / Nous ne savons vers qui tourner les yeux, / Ou vers la fille, ou vers la mère. »
[4739] Plaisante allusion à l'inconstance dont Sarasin-Polyandre (l'homme multiple) fait profession dans maints poèmes.

Madrigal de Polyandre[4740]

Ami, sur ma bonne fortune
Je ne me suis point hasardé,
J'en regarde deux, mais pas une
Jusqu'ici ne m'a regardé.[4741]

Madrigal de Polyandre à Sapho[4742]

Vous qui faites des vers si doux,
En souhaiteriez-vous des nôtres ?
Non, vous n'en aurez pas de nous :
C'est vous qui les faites aux autres.[4743]

Madrigal de Polyandre à Cléodore[4744]

On ne saurait faire mieux
Que d'adorer Cléodore :
Si l'on adore les dieux,
Faut-il pas adorer l'Aurore ?[4745]

Madrigal de Polyandre à Télamire [4746]

Le madrigal serait mauvais,
Aimable et divine d'Aligre
Si, au lieu de vous nommer tigre,
Je vous nommais un mouton de Beauvais.[4747]

[4740] Ce madrigal répond à celui de Pellisson (Acante) : « Vous vous êtes bien hasardé / Sur votre bonne fortune / Pour moi, je n'en regarde qu'une, / Et pense quelquefois avoir trop regardé. »
[4741] *Topos* de modestie.
[4742] Pseudonyme que se donne Melle de Scudéry, en référence à la poétesse grecque de l'antiquité.
[4743] Hommage au talent de Melle de Scudéry.
[4744] Melle Le Gendre, dans *Le grand Cyrus* et lors de la journée des madrigaux.
[4745] Rime facile « Cléodore » / « Aurore », et jeu sur les sonorités : « adorer », « Cléodore », « Aurore ».
[4746] Mme d'Aligre.
[4747] Vers légèrement irrévérencieux qui imitent le badinage à la Voiture, où le poète s'auto-commente en écrivant. Prétérition comparant Mme d'Aligre à un mouton de Beauvais en prétendant ne pas l'y comparer.

Madrigal de Polyandre à Acante

Vraiment, vous me la baillez belle,[4748]
Traitant les madrigaux d'un fort mauvais auteur[4749]
De la Vénus d'Apelle ;[4750]
Allez, vous êtes un flatteur !

[4748] Vous me la baillez belle : vous décrétez quelque chose que je ne saurais croire.
[4749] *Topos* de modestie.
[4750] Référence à un tableau inachevé d'Apelle qu'aucun peintre n'avait voulu retoucher. Pellisson avait évoqué ce tableau en riant lorsque Sarasin lui avait demandé de corriger ses vers. Allusion au fameux *ut pictura poesis*. Voir *Sur un tableau de Phaeton, supra*, p. 218.

1654

Inédit. Pour la même allant au cours inconnue[4751]

En vain vous prétendez, cachant votre visage,
Que l'on ne vous connaisse pas.
À quoi sert de laisser chez vous votre équipage,
Si vous menez avec vous vos appâts ?

Mille petits amours qui près de vous s'assemblent
S'opposent à vos desseins.
Pour vous déguiser mieux, vous deviez ce me semble,
Vous défaire d'un si grand train.

Ce masque couvre en vain tant de lys, tant de roses,
Tant d'attraits si puissants, tant de charmes si doux,
Nous découvrons mille autres choses
Qui nous disent assez, Princesse, que c'est vous.

Mille cheveux épars, auteurs de tant de peines,
Nous instruiront en vain de cette vérité.
Nous en apprîmes moins par ces brillantes chaînes
Que par ce cœur qu'elles ont arrêté.

Quelques efforts qu'il fit pour tâcher de se taire,
Je sus que c'était vous, de ce cœur indiscret
Mais hélas, qu'il m'apprit un bien plus grand mystère,
En me découvrant ce secret !

Bien qu'un masque cachât votre divin visage,
Il nous le fit connaître à tous,
Et nous en dit bien davantage,
Pour nous dire que c'était vous.

La raison employa ses armes
Mais tous ses vains efforts ne purent l'empêcher.
Vous eûtes beau cacher vos charmes,
Il ne put jamais le cacher.

[4751] Manuscrit de Besançon, après le sonnet, *supra*, p. 521. Ce poème composé de 9 quatrains où alternent alexandrins, octosyllabes et décasyllabes, s'il reprend des métaphores traditionnelles : les lys, les roses, les chaînes, aborde aussi le thème de l'amour de façon originale, avec l'image du masque. La belle cache en vain sa beauté qui fait flamber les cœurs. Le thème de la mascarade, du carnaval, se trouve aussi chez Voiture. Voir les stances *Sur sa maistresse rencontrée en habit de garçon, un soir de carnaval, op cit*, tome 1, p. 33 et chez Jean Bertaut, *Masquarades, op.cit.,* p. 228 à 253. Peut-être s'agit-il de Madame de Longueville, ayant souci de discrétion, de retour de Guyenne ?

Je sais bien qu'il n'eut pas dessein de vous déplaire,
30 Et qu'il ne put celer un plaisir si pressant,
Mais enfin que pensez-vous faire
D'un cœur qui dit tout ce qu'il sent ?

Il faut sans se faire connaître,
Princesse, que tous les amours,
35 Que vos beaux yeux dans les cœurs ont fait naître
Aillent masqués et se cachent toujours.[4752]

À un grand qui s'était moqué d'un ruban gris et vert[4753]

Monseigneur, puisque vous raillez
Du vert et du gris que je porte,
Souffrez au zèle qui m'emporte
De vous dire que vous faillez.
5 Le vert, cette couleur jolie,
Est un blason de la folie,
Comme le gris l'est des douleurs ;
Puisque je n'ai point de maîtresse
Et que je suis à votre Altesse,
10 Dois-je pas porter ses couleurs ?

[4752] La pointe : le cœur doit avancer masqué, comme la belle qui l'a ravi.

[4753] *Nouvelles Œuvres*, 1674. Un grand : le prince de Conti, au service duquel Sarasin était entré à la fin de l'année 1648. Le prince de Conti, né en 1629, avait 18 ans en 1648. Le titre de cette épigramme a un parfum de préciosité, mais aussi un arrière-plan médiéval et chevaleresque (« blason », « porter ses couleurs »). Sarasin a eu quelques démêlés avec Conti pour des histoires de rubans. Quoique désargenté, Sarasin avait le goût de l'élégance. Voir Tallemant des Réaux, *Historiettes,* tome II, p. 355. Cette épigramme paraît suggérer, par les termes « raillez », « folie » et « douleurs », le caractère houleux de sa relation avec le prince, surtout la dernière année, dont témoignent les *Mémoires* de Daniel de Cosnac. Sarasin répond à la raillerie par la raillerie, et inverse les rôles : il est le preux chevalier, (dévoué comme auprès d'une maîtresse, v.8) portant les « couleurs » de son « Altesse », à qui il faut associer le symbolisme du vert et du gris (folie et douleur).

Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés[4754]

Sujet du poème[4755]

Les bouts-rimés n'ont été connus que depuis quelques années. L'extravagance d'un poète ridicule, nommé Dulot, donna lieu à cette invention. Un jour, comme il se plaignait en présence de plusieurs personnes qu'on lui avait dérobé quelques papiers, et particulièrement trois cents sonnets qu'il regrettait plus que tout le reste, quelqu'un s'étonnant qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étaient des sonnets en blanc, c'est-à-dire des bouts-rimés de tous ces sonnets, qu'il avait dessein de remplir. Cela sembla plaisant, et depuis on commença à faire par une espèce de jeu dans les compagnies ce que Dulot faisait sérieusement, chacun se piquant à l'envi de remplir heureusement et facilement les rimes bizarres qu'on lui donnait. On les choisissait d'ordinaire de cette sorte pour augmenter la difficulté, quoiqu'au jugement des plus fins ces rimes bizarres soient bien souvent celles qui embarrassent le moins et qui fournissent le plus de choses nouvelles et surprenantes pour ce style folâtre et burlesque. Il y eut un recueil imprimé de cette sorte de sonnets en l'année 1649. [4756] Quelque temps après, on sembla s'en dégoûter, et ils ne furent plus si communs, jusques en l'année 1654 qu'un homme, bien moins illustre par ses grandes charges que par ses plus grandes qualités,[4757] les remit en réputation sans y penser. Car comme il a toujours su mêler le divertissement des belles-lettres aux affaires les plus importantes de l'Etat, de la justice et des finances, par hasard, à quelqu'une de ces heures que les soins du public lui laissent, il appliqua ce genre de poésie à son véritable usage et fit en se jouant un sonnet de bouts-rimés sur la mort du perroquet d'une dame de qualité dont le nom et le mérite sont connus de tout le monde.[4758] Cet exemple réveilla tout ce qu'il y avait de gens en France qui savaient rimer ; on ne vit, durant quelques mois, que des sonnets sur ces mêmes bouts-rimés, et leur sujet ordinaire était le Perroquet ou Sainte-Menehould, que nous venions de reprendre sur les ennemis.[4759] Monsieur Sarasin fit aussi un de ces sonnets sur le perroquet ; mais s'ennuyant à la fin qu'une poésie comme celle-là ôtât, pour ainsi dire, le cours à toutes les autres, il commença à parler partout contre les bouts-rimés et conçut le dessein de ce poème, qu'il composa en quatre ou cinq jours et qu'il n'a pas eu le temps de corriger. C'est une imitation plaisante du poème héroïque, qui est le plus sérieux et le plus grave de tous, ou du moins une des

---

[4754] *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, 1656, et *Recueil Conrart* n°5414, p. 27, *Dulot vaincu* ou *Lot vaincu*, dans le manuscrit *Conrart*, dernier texte écrit par Sarasin, a été composé au printemps 1654, au vu des allusions, (dans le chant I) au retour à la cour du prince de Conti et à son prochain commandement de l'armée de Catalogne. Parodie burlesque de *L'Enéide*, aux accents rabelaisiens, (Dulot est un nouveau Picrochole) *Dulot vaincu* n'est pas un simple exercice de style ni uniquement une facétie. C'est aussi un poème destiné à défendre la poésie contre la vogue ridicule des bouts-rimés « qui tendait à la réduire à un simple jeu de salon ». (Fukui, *op. cit*. p. 240) . C'est le premier poème héroï-comique, du moins de cette ampleur. Dulot vaincu a certainement inspiré Furetière pour sa *Nouvelle allégorique ou histoire des derniers troubles arrivés au Royaume d'éloquence, (1658),* en prose, avec sa revue d' escadrons poétiques, avant la bataille et *Le Lutrin* de Boileau. Voir aussi la parodie de *L'Enéide* de Scarron : *Le Virgile travesti* (1648). Dulot : prêtre de Normandie qui mit les bouts-rimés à la mode en 1647-48. (Sur Dulot, voir Tallemant des Réaux, *op.cit*., tome II, p.658.) Célestin Hippeau prétend qu'il était atteint de démence. (*op.cit*., p. 439). Il est objet de raillerie, ici.

[4755] Préambule de Pellisson, expliquant la vogue des bouts-rimés, symptôme d'une décadence de la poésie mondaine, qui devient un simple jeu.

[4756] *L'élite des bouts-rimés de ce temps*, Paris, 1649.

[4757] Le surintendant Fouquet, dont Pellisson a été le secrétaire.

[4758] La marquise du Plessis-Bellière, amie de Fouquet. Son perroquet mourut dans la semaine du 23 au 29 novembre 1653. Voir *La Muse historique* de Loret, gazette. Entre autres sonnets en bouts-rimés inspirés du perroquet, citons le sonnet de Marigny, in *Poésies choisies*, quatrième partie, Paris, de Sercy, p. 229.

[4759] Sainte Menehould, commune française de la Marne, qui était aux mains des Frondeurs, est reprise par l'armée royale le 27 novembre 1653.

principales parties. L'auteur s'attache surtout à deux choses où les poètes épiques font d'ordinaire un effort particulier ; l'une est ce que les Italiens appellent *rassegna*, la revue ou le dénombrement des troupes et de leurs chefs, et l'autre, la description du combat. Il feint que le poète Dulot, à qui il donne pour père le Herty, ce fou des Petites-Maisons duquel on a tant parlé, que Dulot, dis-je, ayant essayé autrefois en vain de détruire la bonne poésie, s'avise de faire révolter la nation des bouts-rimés et de les amener sous les armes aux portes de Paris. Il les représente conduits par quatorze chefs, qui sont les quatorze rimes que le Perroquet rendait alors si célèbres. Il décrit ensuite l'armée des Bons-Vers, la bataille qui fut donnée dans la plaine de Grenelle, la défaite des Bouts-Rimés, les peines qu'on imposa aux vaincus, et finit son poème par la mort de Dulot, comme Virgile a fini le sien par la mort de Turnus. Il a rempli cet ouvrage de tant de choses agréables qu'elles doivent faire excuser aux plus sévères critiques celles qu'il y eût changées lui-même s'il eût vécu. Surtout, il y a quantité d'allusions très ingénieuses qu'on expliquera en marge, comme était son intention, en faveur de plusieurs personnes qui ne sont pas obligées de les entendre.

Sonnet de bouts-rimés de Monsieur Sarasin sur la mort du perroquet[4760]

Quand la mort, contre qui vainement on **chicane,**[4761]
Eut fait dans son avril le perroquet **capot,**[4762]
Un coquemar[4763] fut l'urne et le précieux **pot**
Où l'on le mit, vêtu de sa verte **soutane.**

5 Jupiter troublant l'air serein et **diaphane,**
Le couvrit en courroux des couleurs d'un **tripot,**[4764]
Puis, appelant le dieu qui … **chabot** :[4765]
Va, Mercure, dit-il, dans ce monde **profane,**

Rends l'âme au perroquet, sors-le du **coquemar.**
10 Lors, comme de Saint-Paul fondrait le **jacquemart**,[4766]
De l'Olympe étoilé descend le dieu sans **barbe,**

Et, ramassant soudain ce funeste **débris,**
Rend l'âme au perroquet, et, plus vite qu'un **barbe**,[4767]
Le reporte en sa cage au céleste **lambris.**

[4760] Benserade a écrit aussi un sonnet en bouts-rimés sur la mort du perroquet de Madame du Plessis-Bellière, *op. cit*, p. 79
[4761] Chicaner : contester.
[4762] Terme de piquet signifiant un échec cuisant.
[4763] Bouilloire.
[4764] Maison de jeu.
[4765] Chabot : poisson.
[4766] Automate de bois qui frappe les heures sur l'horloge monumentale d'un beffroi.
[4767] Cheval de Barbarie (Maghreb).

Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés

À Monseigneur le prince de Conti

Chant premier

Je chante les combats,[4768] l'héroïque vaillance[4769]
Et les faits glorieux des Poèmes de France,
Et comme sous les murs de la grande Cité
Tomba des Mauvais-Vers le peuple révolté ;
5 Lorsque pour détrôner[4770] la bonne Poésie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frénésie,[4771]
Du royaume des Fous vinrent les Bouts-Rimés
Et couvrirent nos champs de bataillons armés,
Un seul jour décidant aux plaines de Grenelle,[4772]
10 Par les mains du Destin, leur célèbre querelle.[4773]
Illustre demi-dieu, digne sang de nos rois,[4774]
Si parmi les travaux de tes nobles exploits ,
Si parmi les horreurs des tempêtes civiles,[4775]
Les fureurs des soldats, les tumultes des villes,[4776]
15 Et les grands accidents de ton fameux parti,
Les neuf savantes Sœurs[4777] t'ont toujours diverti ;[4778]
Maintenant qu'à tes vœux les astres sont propices,[4779]
Que tu fais de la cour les plus chères délices,
Que les Parques pour toi filent un meilleur sort,
20 Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port,
Reçois de ces neuf Sœurs, comme un nouvel hommage,
Les folâtres discours de ce petit ouvrage,[4780]
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux dieux,
Accompagnant partout ton char victorieux,[4781]
25 Te conduisent, brillant de splendeur et de gloire,[4782]
Vainqueur des nations, au temple de Mémoire,
Et que par leur moyen tes gestes éclatants

[4768] Pastiche du célèbre *Arma virumque cano*…, qui ouvre *L'Enéide* de Virgile.
[4769] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …et la haute vaillance.
[4770] Variante, *op.cit*. : Lorsque pour conquérir…
[4771] Variante, *op.cit :* ...troublé de frénésie…
[4772] Commune française proche de Paris.
[4773] Variante, *Recueil Conrart* : ….leur étrange querelle.
[4774] Apostrophe au prince de Conti, qu'honore la comparaison implicite à Auguste, en l'honneur duquel Virgile écrivit *L'Enéide*.
[4775] Allusion à la Fronde.
[4776] Variante, *Recueil Conrart* : Si parmi les périls des sanglantes mêlées / Des conjurations sagement démêlées.
[4777] Les Muses.
[4778] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Phébus et les neuf sœurs…
[4779] Variante, *op.cit*. : Maintenant que l'orage a calmé ses malices.
[4780] Variante, *op.cit*.: Armand, ces doctes sœurs, qui te rendent hommage / Te viennent divertir par un petit ouvrage. *Topos* de modestie.
[4781] Comparaison aux empereurs victorieux de Rome.
[4782] Variante, *Recueil Conrart* : Le conduisent brillant de grandeur et de gloire.

Percent de longs rayons l'épaisse nuit des temps.[4783]
Quand l'illustre Herty fut privé de la vie,
30 Dulot son fils, pressé d'une plus noble envie
Que de vieillir oisif proche de ses tisons
Et borner son empire aux Petites-Maisons,[4784]
Tenta de renverser par ses vers frénétiques
Le trône glorieux des Poèmes antiques,
35 De les chasser de France et mettre sous ses lois,
En dépit d'Apollon,[4785] le Parnasse françois.
Il tenta sans succès cette entreprise vaine ;[4786]
Ses vers furent défaits sur les bords de la Seine,
Phébus[4787] le déclara rebelle et criminel,
40 Et l'on le dépouilla du sceptre paternel.
Vaincu, désespéré, détestant sa fortune,
Dulot fuit, se retire au monde de la Lune,[4788]
Où les Poètes fous sont les plus estimés,[4789]
Et descend au pays des puissants Bouts-rimés :
45 Peuple étrange, farouche, et qui demeure ensemble
Sans coutume et sans loi, comme le sort l'assemble,[4790]
Etrange à regarder, tel que les visions
Dont Antoine au désert eut les illusions,[4791]
Ou que l'affreuse gent qu'au bout de la marine[4792]
50 Le paladin Roger[4793] vit en l'île d'Alcine,[4794]
Reconnaissant pourtant Phébus pour souverain,
Mais se rongeant le cœur d'un dépit inhumain[4795]
Et sans cesse troublé de froide jalousie
De le voir mieux aimer la bonne Poésie.
55 Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,[4796]
Conseille la révolte à ces audacieux,

[4783] Variante, *Recueil Conrart* : Et que par leur moyen la beauté de ton los / Efface le renom des plus fameux héros. Hommage au prince de Conti.
[4784] L'asile.
[4785] Les mauvais poètes font des vers en dépit d'Apollon, selon la formule latine : *invita Minerva.*
[4786] Entreprise vaine et folle de ravager la poésie française, comme le souligne l'ascendance de Dulot.
[4787] Apollon.
[4788] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Le fier sot se retire…. La Lune : monde de ceux que submerge leur imaginaire et qui n'ont pas les pieds sur terre. *Les Etats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac sont postérieurs à Dulot, 1657.
[4789] Variante, dans le *Recueil Conrart* : (Là les poètes fous sont beaucoup estimés.)
[4790] Caractère arbitraire et médiocre des bouts-rimés, souligné par la personnification en peuple barbare et envieux.
[4791] Ermite et saint retiré dans le désert d'Egypte et qui subit la tentation du diable sous la forme de visions de voluptés terrestres. Voir *La Tentation de Saint Antoine* de Jérôme Bosch.
[4792] Variante, *Recueil Conrart* : ….au bord de la marine.
[4793] L'un des héros du *Roland furieux* de L'Arioste.
[4794] Allusion au chant sixième de l'Arioste, strophe 61 et suivantes. L'île de la magicienne Alcine est peuplée d'étranges créatures : « Jamais on n'a vu plus étrange ramassis de monstrueux visages et de gens difformes. Les uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'aux pieds, avec des figures de singe ou de chat. Les autres laissent sur le sol les empreintes de pieds de bouc. D'autres sont des centaures agiles et pleins d'adresse. Les jeunes ont un air d'impudence, les vieux paraissent idiots ; ceux-ci sont nus, ceux-là couverts de peaux de bêtes étranges. », L'Arioste, *Roland furieux*, chant VI, Paris, Gallimard, 2003, p. 152.
[4795] Variante, *Recueil Conrart* … d'un horrible dédain.
[4796] Variante, *op.cit*. : Dulot, qu'un même destin…

Les excite, les presse, exalte leur vaillance,
Méprise insolemment les Poèmes de France,
Demande à les conduire et leur promet dans peu
De perdre nos Bons-Vers par le fer et le feu.[4797]
On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour chef de cette grande guerre ;
Sous lui les Bouts-Rimés sont partout enrôlés[4798]
Et par tous le pays à combattre appelés.
Mais, pendant que le peuple en tumulte s'apprête,
Dulot veut par la ruse avancer sa conquête.[4799]
Il dépêche soudain quatorze Bouts-rimés,[4800]
Pour les plus hasardeux justement estimés ;[4801]
Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent,[4802]
Qu'ils se glissent partout, que partout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, et, comme ils sont adroits,
Ils gagnent les esprits presque en tous les endroits.
Paris les voit allant, par toutes les ruelles,
Charmer également les blondins et les belles ;[4803]
Ceux même qui des rois dispensent les trésors,[4804]
Pour les faire admirer font d'aimables efforts ;
Partout de ces sorciers la force se découvre,
Et la garde, en un mot, n'en défend point le Louvre.[4805]
Leurs desseins, cependant, aux mortels sont secrets.
Ils marchent entre nous en forme de sonnets,
De Sainte-Menehould nous disent des nouvelles,
Et d'un perroquet mort content cent bagatelles.[4806]
Après qu'ils sont partout chéris et souhaités,
Dulot en un instant les voit à ses côtés ;[4807]
Devant son pavillon leur nation armée
Est de nouveau par eux au combat animée.
Ils disent à leur chef comment ils ont traité,[4808]
Que contre les Bons-Vers le monde est révolté,
Qu'ils ont de leur parti les têtes les plus fortes
Et que Paris, enfin, leur ouvrira les portes.
Ces grands commencements au camp sont publiés,
Dulot les fait passer aux peuples alliés ;
Tout retentit de joie, et la gent infidèle
Honore de cent feux cette heureuse nouvelle.

[4797] Même menace que l'Espagnol dans le poème épique *De la Guerre espagnole*, v. 84, *supra*, p. 298.
[4798] Variante, dans le *Recueil Conrart* : …partout sont enrôlés.
[4799] Variante, *op.cit*. : Et tâche adroitement d'avancer…
[4800] Les quatorze rimes disparates du sonnet sur le perroquet.
[4801] Variante, *Recueil Conrart* : Pour les plus hasardeux, des autres estimés.
[4802] Variante, *op.cit.* : Il veut que sans tarder à Paris ils dévalent.
[4803] Variante, *op.cit*. :…les seigneurs et les belles. Aspect pernicieux des bouts-rimés qui dévaluent la poésie mais dont s'engouent les mondains.
[4804] Allusion à Fouquet.
[4805] Pastiche de Malherbe : Et la garde qui veille aux barrières du Louvre / N'en défend point nos rois, *Consolation à M. du Périer*, 1599.
[4806] Variante, dans le *Recueil Conrart* : ….content des bagatelles.
[4807] Variante, *op.cit*. : En un instant, Dulot les voit à ses côtés.
[4808] Variante, *op.cit*.: Ils montrent au conseil comment…

95 Soudain pour déloger flottent les étendards ;
Dulot fait sur l'autel un sacrifice à Mars,
Il offre une victime à la Bonne Fortune,[4809]
Et ses troupes après abandonnent la Lune.
Par le silence ami d'une profonde nuit[4810]
100 Elles marchent en ordre et descendent sans bruit ;
Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les Bons-Vers en sachent la nouvelle,[4811]
Et les surprendre tous, dans Paris renfermés,[4812]
Dépourvus de soldats, faibles et désarmés.[4813]
105 Comme, lorsque l'hiver verse au haut des Cévennes[4814]
La neige à gros flocons aux campagnes prochaines,
Ces flocons, sans relâche à l'envi se pressant[4815]
Et tombant l'un sur l'autre aveuglent le passant,
Plus épaisses encor, fendant l'air et les nues,
110 Descendaient sur nos champs ces troupes inconnues.
Mais ce dieu lumineux, cet œil de l'univers,[4816]
À qui du monde entier les secrets sont ouverts,[4817]
Découvrant le dessein des Bouts-Rimés rebelles,
Soudain le fit savoir aux Poèmes fidèles.
115 Leur cœur en fut surpris, mais non pas abattu,
Et dans ce grand péril recueillant leur vertu,
Ils invoquent ce dieu qui préside aux batailles,[4818]
Ils s'arment sans tumulte, ils sortent des murailles,[4819]
Et ceints de corps de garde avancés à l'entour,
120 Près des feux allumés ils attendent le jour.

Chant second

L'Aurore, cependant, éclairant toutes choses,
Commençait à semer l'horizon de ses roses,[4820]
Lorsque les Bouts-Rimés, plus prompts que les éclairs,
S'avancent vers Paris pour perdre les Bons-Vers.
125 Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les Bons-Vers, marchant en épais bataillons,
Au combat acharnés, couvrir tous les sillons.[4821]

[4809] Variante, *op.cit*. : Il donne… Personnage présent aussi dans *De la Guerre espagnole*, *supra*, p. 299.
[4810] Réminiscence de Virgile : *tacitae per amica silentia lunae, L'Enéide*, livre II, v. 255, p. 58 (épisode du cheval de Troie).
[4811] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Avant que les bons vers en oyent la nouvelle.
[4812] Souvenirs de la Fronde.
[4813] Variante, *Recueil Conrart* : Dépourvus de partis…
[4814] Dans ses allées et venues de Pézenas à Paris, dans l'hiver 1653-1654, Sarasin traversa les Cévennes.
[4815] Variante, *Recueil Conrart* : Les flocons…
[4816] Périphrases et métaphores évoquant Hélios.
[4817] Variante, *Recueil Conrart* : À qui tous les secrets du monde sont ouverts.
[4818] Variante, *op.cit*. : Invoquant le démon qui préside aux batailles. Périphrase du dieu Mars.
[4819] Variante, *op.cit*. : Ils s'arment sans tumulte et sortent des murailles.
[4820] Réminiscence d' Homère, *L'Iliade* et *L'Odyssée* (XXIII) : L'aurore aux doigts de roses. Boileau s'inspire de ces vers pour le chant V du *Lutrin* : L'Aurore, cependant, d'un juste effroi troublé….

Sa fureur toutefois de rien ne s'épouvante.
130 Il rassure les siens d'une voix éclatante ;
Par son ordre on les voit en batailles rangés[4822]
Et d'un ferme courage au combat engagés.[4823]
Il se jette au milieu des piques hérissées,
Suivi d'une forêt de piques abaissées.
135 Muse, raconte-moi sous quel héros fameux[4824]
Marchèrent au combat ces peuples belliqueux.
Une fière amazone[4825] apparaît la première,
Les cieux la firent naître aussi laide que fière ;[4826]
On l'appelle Chicane.[4827] Autour d'elle pressés,[4828]
140 Sous son commandement marchent mille Procès ;
Ils sont armés de sacs, et cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruine.
Le cruel Capot[4829] suit, qui, sans donner quartier,
De peuple rouge et noir conduit un monde entier.
145 Quatre Rois, ses vassaux, pompeux et magnifiques,
Ont leurs soldats de Cœurs, Trèfles, Carreaux et Piques.
Pot [4830] vient, le pot en tête, et l'on l'appelle ainsi
Parce que tout son gros porte le pot aussi.
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,[4831]
150 Il les faut enfoncer lorsqu'on les veut défaire,
Et l'on les combattrait vainement tout un jour
Si l'on ne s'amusait qu'à tourner à l'entour.[4832]
Soutane[4833] avance après ; elle est noire, mais belle.
C'est du fameux Dulot la compagne fidèle ;[4834]
155 L'honneur la fait armer, car pour elle jamais
Elle n'a souhaité que le calme et la paix.
Une autre légion aussitôt on contemple[4835]
Des gens tels qu'on en voit aux verrières d'un temple ;[4836]
Ils sont tous transparents, tous peints de pourpre et d'or.[4837]
160 Le chef, [4838] aussi bien qu'eux, est Diaphane[4839] encor,

---

[4821] Variante, dans le *Recueil Conrart*….noircir tous les sillons.
[4822] Variante, *op.cit.* : Et trouvant tout son peuple en bataillons rangé.
[4823] Variante, *op.cit*. : Par lui seul le combat est d'abord engagé.
[4824] Pastiche de l'incipit de *L'Odyssée* d'Homère.
[4825] Femme chasseresse et guerrière.
[4826] Variante, *Recueil Conrart*: Telles le Thermodon les voit sur sa rivière.
[4827] Première rime du sonnet. Boileau reprend ce personnage allégorique dans le chant V du *Lutrin* : « On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux… » (vers 39). Equivalent burlesque de la Discorde dans *De la Guerre espagnole, supra,* p. 304. Sarasin se souvient sans doute des chicanes administratives au moment du décès de son père et du procès intenté par sa femme.
[4828] Variante, *Recueil Conrart* : On l'appelle Chicane et près d'elle pressés.
[4829] Deuxième rime. Terme de piquet, jeu de cartes, d'où les allusions aux « soldats de Cœurs, Trèfles… »
[4830] Troisième rime.
[4831] Variante, *Recueil Conrart* : Ils marchent fort serrés sous un pot pour bannière.
[4832] Allusion au proverbe : tourner autour du pot.
[4833] Quatrième rime. Dulot était toujours en soutane.
[4834] Variante, *Recueil Conrart* : L'on la nomme partout sa compagne fidèle.
[4835] Variante, *op.cit*. : …l'on contemple.
[4836] Variante, *op.cit*. : De soldats qu'on voit point…
[4837] Variante, *op.cit*. : On les voit au travers brillant de pourpre et d'or.

Et leur cœur est si grand que, faibles comme verre,[4840]
Ils hasardent pourtant de se trouver en guerre.
Tripot [4841] à leur côté marche plus hardiment.
Sur sa bande et sur lui l'on frappe vainement ;
165 Tous sont vastes de corps, mais tous noirs et tous sales,
Tous craignant en trois lieux des blessures fatales :
Paume, qui dans le Styx en naissant les plongea,[4842]
Par le vouloir des dieux ces trois lieux négligea,
Grille, Dedans et Trou, qui, dans notre manière,[4843]
170 Sont le bas du plastron, les reins et la visière.
Du bord de cette mer, qui paraît à nos yeux
Quand avec la lunette on voit la Lune aux cieux,[4844]
Vint la gent maritime à face monstrueuse,[4845]
Du troupeau de Protée[4846] engeance incestueuse ;
175 Ils font peur au regard, et leur prince nabot
A sur un corps humain la tête d'un Chabot.[4847]
Les cyclopes[4848] nouveaux, sous leur géant Profane,[4849]
Habitants de la Lune en dépit de Diane,[4850]
Font le huitième gros et marchent en ces lieux,
180 Méprisant fièrement les hommes et les dieux.
Six corps restent encor ; l'un, le peuple des Cruches,
Portant sur leurs cimiers[4851] des panaches d'autruches ;
Cette gent est fantasque, et leur chef Coquemar,[4852]
Abandonné des siens, fait souvent bande à part.
185 La troupe qui succède est pesante, et se treuve[4853]
Couverte richement d'armures à l'épreuve ;
Jacquemart[4854] la conduit, et chacun aujourd'hui
S'estime fort heureux d'être armé contre lui.[4855]

[4838] Variante, *Recueil Conrart*. : Leur chef.
[4839] Cinquième rime. Diaphane : translucide.
[4840] Variante, *Recueil Conrart* : Et leur cœur aussi grand que faible comme verre.
[4841] Sixième rime. Le tripot est un lieu pavé, entouré de murs, où l'on joue à la courte-paume, ancêtre des sports de raquette.
[4842] Le jeu de Paume, ayant donné naissance aux tripots, est comparé à la mère d'Achille, et le tripot à Achille lui-même, plongé dans le Styx et rendu invulnérable sauf au talon, par où le tenait sa génitrice.
[4843] Allusion à trois éléments du tripot, susceptibles d'entraîner un échec au jeu de paume, comparés à trois parties du corps qui, non protégées, peuvent être le lieu de blessures fatales. Grille : fenêtre sous la bordure du toit. Dedans : partie oblique du mur, qui fait dévier les balles. Trou : ouverture au pied du mur dans le coin opposé à la grille.
[4844] Allusion à la lunette de Galilée et à ses observations sur la lune, dans les années 1609-1610.
[4845] Les phoques.
[4846] Dieu grec de la mer, gardien des phoques. Il a le pouvoir de revêtir plusieurs formes.
[4847] Le Chabot, septième rime, désignant un poisson, Sarasin imagine une armée de monstres mi-hommes, mi-poissons, venant de la lune, d'où l'allusion aux monstres marins du troupeau de Neptune, conduit par Protée (Livre IV de *L'Odyssée* et livre IV des *Géorgiques*).
[4848] Géants ne possédant qu'un œil, fils de la Terre et du Ciel.
[4849] Huitième rime.
[4850] Déesse de la lumière lunaire.
[4851] Ornement surmontant un casque.
[4852] Coquemar est la neuvième rime. Le coquemar fait « bande à part » car dans la cuisine un coquemar est auprès du feu, éloigné des cruches.
[4853] Se trouve. Ancienne orthographe pour la rime.
[4854] Dixième rime.

Deux Barbes[4856] vont après, qui grandes et hideuses,
190 Mènent deux bataillons de barbes belliqueuses ;
Ainsi que don Quichot elles portent bassins,[4857]
Et paraissent de loin barbes de capucins.[4858]
Enfin Débris [4859]s'avance, et sans ordre, égarée,
En Cravate[4860] combat sa troupe séparée.
195 Puis, le dernier de tous,[4861] marche le beau Lambris ;[4862]
Son harnois[4863] est partout bruni d'or de grand prix,
Il est environné de troupes romanesques,
De visage et de port étrangement grotesques.
Tels sont des Bouts-Rimés les chefs pleins de fureur.
200 Le nombre des soldats donne de la terreur ;
Moins épaisses voit-on sortir de leurs tanières
Aux travaux de l'été les fourmis ménagères,[4864]
Et de leurs cris confus et du bruit des clairons
Auteuil et Vaugirard[4865] tonnent aux environs.
205 Contre eux d'autre côté va le Poème épique,
Armé superbement d'armures à l'antique.
L'Ode, l'armet orné de myrte et de laurier,[4866]
D'un air noble et charmant suit ce fameux guerrier.[4867]
Les stances vont après, et cette troupe brave
210 A sous divers harnois le port galant et grave.
Formidable aux grands rois, mais toujours malheureux,
Foulant avec orgueil un cothurne[4868] pompeux,
Marche sévèrement le Poème tragique,
Suivi de son cadet, le Poème comique,[4869]
215 Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,[4870]
Et traînant après soi cent et cent braves chœurs.[4871]
La plaisante Chanson, l'Elégie amoureuse[4872]

[4855] Allusion à l'expression : armé comme un jacquemart, qui signifie être embarrasé de ses armes, comme le Jacquemart, automate de bois qui frappe les heures sur une cloche, avec un marteau.
[4856] Onzième et treizième rimes.
[4857] Sarasin file la métaphore des barbes en évoquant le bassin des barbiers, leur arme et fait allusion à Don Quichotte, qui prit le bassin du barbier pour l'armet (casque) de Mambrin (Personnage de *L'Orlando furioso* qui possède un casque magique). Voir *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, 1ère partie, chapitre XVI.
[4858] Capucins : moines (rasés).
[4859] Douzième rime.
[4860] Les Cravates ou Croates désignent en termes de guerre un corps de cavalerie étrangère. Voir le dictionnaire de Furetière. Voir aussi l'épigramme : « Il est des dames à souhaité… », *supra*, p. 460.
[4861] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Le dernier de tous…
[4862] Quatorzième rime. Menuiserie dont on recouvre un mur.
[4863] Equipement d'un cheval.
[4864] Comparaison animalière, *topos* épique.
[4865] Communes françaises au XVIIème siècle.
[4866] L'amour et la guerre.
[4867] Variante, *Recueil Conrart* : L'air aimable et charmant le suit d'un pas guerrier.
[4868] Soulier à talon porté par les acteurs antiques.
[4869] Variante, *Recueil Conrart* : il est accompagné du poème comique.
[4870] Variante, *op.cit*.: Les soldats de ces deux sont et fiers et moqueurs,
[4871] Variante, *op.cit*. : Et traînent après eux un grand nombre de cœurs. Chœurs : allusion aux chœurs de la tragédie, et jeu d'homonymie avec cœur (émotions suscitées par la tragédie.)
[4872] Variante, *op.cit*.: …l'élégie pleureuse.

Et la double Satire, ou sévère ou railleuse,[4873]
Les madrigaux polis, les légers impromptus,
220 Font front en divers lieux de leurs armes vêtus.
Au sonnet difficile est l'Epigramme jointe,[4874]
Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.[4875]
En un grand bataillon vont les aventuriers ;
Ces Vers se sont entre eux nommés Irréguliers,
225 Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braves, mais combattant sans ordre de bataille.[4876]
Enfin, ce que la France admire de Bons-Vers
S'y trouvent tous rangés en des postes divers.

Chant troisième

Mais Dulot, cependant pour terminer la guerre,[4877]
230 Laisse sur le Sonnet tomber son cimeterre ;[4878]
Le Sonnet étonné branle sur ses tercets,
Mais il prend sa revanche avec pareil succès.
Dulot, atteint du coup que le Sonnet lui donne,
Chancelle par trois fois, et son camp s'en étonne ;[4879]
235 Mais il se raffermit, et d'un bras sans égal[4880]
Jusque dessous les dents il fend un Madrigal.[4881]
Le Madrigal, sans force et plus froid que la glace,[4882]
Tombe, d'un coup si rude étendu sur la place.[4883]
Les autres Madrigaux, animés du danger,
240 Se jettent sur les Pots, afin de se venger ;
Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,[4884]
Et de coups redoublés ils leur ouvrent les panses.
Capot vient au secours, et criant : c'est assez,
Traîtres, vous payerez, dit-il, les pots cassés ![4885]
245 Les Rois vont devant lui ; mais le Poème épique
Les arrête, et d'un coup perce le Roi de Pique.[4886]
Il charge encor Capot, qui perd les étriers
Et tombe entre ces Rois, qui sont faits prisonniers.
Il attaque Chicane, enflé de sa victoire.
250 Soutane à son secours pousse sa bande noire,

[4873] Variante, *op.cit*. : …et mordante et railleuse.
[4874] Variante, *op.cit*. : Le sonnet difficile à l'épigramme joint.
[4875] Variante, *op.cit*. : Et comme elle souvent il frappe de la pointe. Jeu d'homonymie entre la pointe de l'épée et la pointe du sonnet.
[4876] La description de l'armée des Bons-vers offre une définition de chaque type de poème.
[4877] Variante, *Recueil Conrart* : …pour commencer la guerre.
[4878] Sabre.
[4879] Variante, dans *Recueil Conrart* : Prêt de tomber aux yeux de son camp qui s'étonne.
[4880] Variante, *op.cit*. : Il s'affermit pourtant et d'un bras sans égal.
[4881] Jeu de mot avec l'expression « se fendre d'un madrigal », composer un madrigal.
[4882] Variante, *Recueil Conrart* : Le Madrigal s'étend sur le champ froid et pâle.
[4883] Variante, *op.cit.* : Et son âme à l'instant sous la terre dévale.
[4884] Variante, *op.cit*. : Ils en cassent le casque…
[4885] Allusion humoristique à l'expression.
[4886] La rime « épique »/ « roi de pique » oppose aux rois de papier les rois nobles de l'épopée.

Elles frappent cent coups en un même moment ;[4887]
L'Epique les méprise et rit amèrement.
Plus ferme qu'un rocher qui présente sa tête
À l'effort violent d'une rude tempête,
255 L'écu soutient leurs coups sur son bras qu'il raidit,[4888]
Et l'acier repoussé vers les cieux rebondit.[4889]
Il lâche son épée, et d'une main guerrière
Il prend par le collet Chicane prisonnière.
Le lâche Procès fuit, jetant par les chemins,
260 Afin de mieux courir, et sacs et parchemins.
Jusqu'au bord de la mer va cette gent maudite,
Et le seul océan peut arrêter sa fuite
Aux rives où la Seine à Thétis[4890] fait la cour ;[4891]
C'est là que de tout temps Procès fait son séjour.[4892]
265 Soutane sans secours maudit sa destinée,
Et comme sa compagne elle est emprisonnée.
Les Impromptus ailleurs, voltigeants et courants,
Du corps de Diaphane éclaircissent les rangs ;
Diaphane lui-même est brisé comme verre,
270 Et sous un Impromptu donne du nez en terre.
Dulot voit ce désordre et frémit de dédain ;[4893]
Il renverse un Quatrain, un Sixain, un Dixain.
Profane fait tomber la plaintive Elegie ;
Mais quoique de son sang la terre soit rougie,
275 Le coup n'est pas mortel, et ce fâcheux état,[4894]
Sans l'ôter aux amants, la met hors de combat.[4895]
Les monstres de la mer poussent la Comédie,
On la voit en danger. Mais l'Ode y remédie ;[4896]
Elle les tourne en fuite, et Seine sous son flot
280 Les cache avec leur chef à tête de Chabot.
Deux Chansons d'un bel air sur de vites alfanes,[4897]
Leurs notes à la main,[4898] attaquent les Profanes,
Et pour rendre le chef et les géants vaincus,
L'une invoque l'Amour, l'autre invoque Bacchus.[4899]
285 Profane s'en indigne et vomit cent blasphèmes :
Je voudrais que ces dieux combattissent eux-mêmes,[4900]
Dit-il, ils en mourraient, ces deux lâches garçons,[4901]

[4887] Variante, *Recueil Conrart* : Elles frappent leurs coups…
[4888] Variante, *op.cit*. : L'Acier soutient les coups…
[4889] Variante, *op.cit*. : Et l'acier sans entrer vers le ciel rebondit.
[4890] Néréide, mère d'Achille.
[4891] Périphrase évoquant la Normandie
[4892] Variante, *Recueil Conrart* : Et les procès y sont encore jusqu'à ce jour.
[4893] Variante, *op.cit*. : Lot qui voit ce désordre en frémit de dédain.
[4894] Variante, *op.cit*. : Son coup n'est pas mortel…
[4895] L'élégie a pour thème l'amour, non les actions militaires.
[4896] Variante, dans le *Recueil Conrart* : On les voit en danger…
[4897] Alfanes : terme italien signifiant cavales de grande taille, déchargées et propres à la course.
[4898] Armées de notes de musique.
[4899] Amour et Bacchus (Dieu du vin) évoquent les deux thèmes ordinaires des chansons.
[4900] Variante, *Recueil Conrart* : Il voudrait que ces dieux combattissent eux-mêmes.
[4901] Variante, *op.cit*. : Il les ferait mourir, ces deux lâches garçons.

Qui chez moi, comme vous, passent pour des chansons,
Il dit, et de ses mains menant sa lourde masse,
290 Un coup horrible et fier suit sa fière menace.
Ce coup est détourné par le vouloir des dieux,
Qui punissent l'orgueil de cet audacieux ;
Il tombe, terrassé par leurs divines flèches
Qui dans son bataillon font de sanglantes brèches.
295 Ici l'un va par terre, et là d'étonnement[4902]
L'autre n'a plus de mains ni plus de mouvement ;[4903]
Et deux faibles Chansons, ô force souveraine,
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne.
Apprenez, ô mortels, de leur témérité[4904]
300 Le respect que l'on doit à la divinité.[4905]
Comme on voit les essaims abandonner les ruches,[4906]
De même en un instant le bataillon des Cruches
Se vient rendre au Sonnet et trahit son parti ;
Coquemar quitte encor le grand fils du Herty.[4907]
305 Le Sonnet les reçoit, les met sous bonne garde,
Et comme des coquins tout le camp les regarde.
L'Epique cependant, presque égal au dieu Mars,
Comme un noir tourbillon fond sur les Jacquemarts.
Il y fond à propos, car leur troupe hardie
310 De massacres cruels troublait la Tragédie ;
Ses derniers vers gisaient, et des coups de leur flanc[4908]
La plaine se couvrit de longs fleuves de sang.[4909]
En vain les braves Chœurs, comme guerriers fidèles,
Tâchaient à détourner ces atteintes mortelles ;
315 De leurs corps en cent lieux les champs étaient jonchés,
Du bataillon tragique ils étaient retranchés.
Ah ! s'écria l'Epique, ah ! canaille inhumaine,
Oser devant mes yeux ensanglanter la scène !
Vous transgressez la règle,[4910] et vous mourrez aussi.
320 Sa colère redouble en discourant ainsi.
Il frappe Jacquemart, l'effet suit la menace ;
Sur le haut de l'armet tombe sa lourde masse,
Jacquemart sous ce coup trébuche en un moment.
Tout son peuple reçoit un même traitement,
325 Avec le même bruit qu'aux forêts éloignées
Tombent les chênes vieux sous l'effort des cognées,[4911]

[4902] Variante, *op.cit*. : Pas un d'eux n'en échappe, et plein d'étonnement.
[4903] Variante, *op.cit*. : Tripot, le bras levé, reste sans mouvement.
[4904] Variante, *op.cit*. : Apprenez, ô mortels, par cette vérité.
[4905] Allusion au vers de Virgile : *Discite justitiam moniti, et non contemnere divos*, *L'Enéide*, VI, 620. C'est ce même vers que Sarasin répétera sur son lit de mort.
[4906] Comparaison animalière, *topos* épique.
[4907] Le grand fils du Herty : périphrase, pour Dulot.
[4908] Variante, *Recueil Conrart* : Les derniers vers…
[4909] Variante, *op.cit*. : La campagne inondait sous les fleuves de sang.
[4910] La règle de bienséance de la tragédie classique, qui défend d'ensanglanter la scène, empruntée à *L'Art poétique* d'Horace (v. 185) : *Nec pueros coram populo Medea trucidet.*
[4911] Boileau s'inspire de l'image du chêne pour le chant IV du *Lutrin*, v 227-228 : Tel sur les monts glacés des farouches Gélons / Tombe un chêne battu des voisins Aquilons.

Et vite comme on voit sous la faux de Cérès
Tomber les épis mûrs sur le dos des guérets.[4912]
On seconde l'Epique, on les saisit sans peine,[4913]
330 Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.
Mais les Barbes encore, et Débris et Lambris
Combattaient fièrement près des murs de Paris
Contre les Barbes vont mille stances nombreuses
Tout fait jour à l'effort des Stances valeureuses,
335 Et les Barbes partout tombent à grands monceaux[4914]
Sous l'effort des rasoirs et l'effort des ciseaux.
Des Vers irréguliers, qui combattent en foule,
Le bataillon épais vers le Débris se roule ;
Le Débris est tué, ses soldats morts ou pris,
340 Et rien ne reste plus de ce vaste Débris.
Lambris, qui voit des siens bâter mal les affaires,[4915]
Se rend lui-même enfin, fait rendre ses chimères,[4916]
Après avoir jonché la campagne de corps
Et signalé son nom par le nombre de morts.
345 Ainsi les braves Vers, pleins d'honneur et de gloire,
Après un long combat obtiennent la victoire.
Mais que devient Dulot ? Vous le pouvez savoir[4917]
Demain, à l'autre chant.[4918] Bonsoir, Seigneur, bonsoir.

Chant quatrième

La renommée alors bat des ailes et vole,[4919]
350 Parlant de ce combat à l'un et l'autre pôle ;
Les Bons-Vers sur le champ rendent grâces aux dieux
Et poussent jusqu'au ciel leurs chants victorieux.
On enterre les morts, et puis on délibère
Ce que des prisonniers il est juste de faire ;
355 On va tout d'une voix à leur faire merci,[4920]
Puis pour la sûreté l'on en dispose ainsi.
On condamne Chicane, afin d'être punie,
À passer chez Basché[4921] le reste de sa vie,
Où Trudon,[4922] maître Oudart[4923] et les autres valets
360 La froissent chaque jour à coups de gantelets.[4924]

[4912] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Verser les épis mûrs…
[4913] Variante, *op.cit*. :…on s'en saisit sans peine.
[4914] Variante, *op.cit*. : Et l'on les voit partout tomber à grands monceaux.
[4915] Variante, *op.cit*. : …mal bâter les affaires.
[4916] Variante, *op.cit*. : Aux satires cédant, fait rendre ses chimères.
[4917] Variante, *op.cit*. : ….vous le pourrez savoir.
[4918] Imitation de l'Arioste, *op.cit*., fin du chant I, p. 79.
[4919] Réminiscence de Pétrone, *de bello civili*, chant CXXIII. Voir note n° 2718, *supra*, p. 305, à propos *De la Guerre espagnole*.
[4920] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Ils vont tous…
[4921] Personnage rabelaisien qui se venge des Chicanous, livre IV, chapitre 12 et suivants, du *Quart-Livre.*
[4922] Le Tambour dans le même chapitre de Rabelais
[4923] Le curé, *ibidem*.
[4924] Gants de métal.

Pour l'avare Capot, on consent bien qu'il vive
Eloigné des combats d'une façon oisive,
Sans se mêler de rien que du jeu de piquet,
Et sans oser jamais parler de Perroquet.
365 On condamne Soutane à servir la Justice,
Et le crotté pédant,[4925] et l'homme à bénéfice.
Partout dans la cité les Tripots dispersés,
Et de cris et de coups incessamment poussés,
Sous la loi d'un naquet,[4926] que le monde bafoue,
370 Servent de passe-temps au peuple qui se joue.[4927]
Du lâche Coquemar les soldats enchaînés
Dans toutes les maisons esclaves sont donnés.
Comme insensiblement on tâche à s'en défaire,[4928]
Partout on les destine au plus vil ministère ;
375 Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont
Qu'avec le Coquemar la Cruche enfin se rompt.[4929]
Contre les Jacquemarts la sentence publique
Veut qu'on venge les morts du bataillon tragique,
Mais si cruellement qu'à la postérité
380 Le monde en le voyant en soit épouvanté.
Chacun s'en reposant sur le Poème épique,
Qui des enchantements a toute la pratique,
Il jette sur leur tête un redoutable sort,[4930]
Tels qu'ils sont tous debout, et que pas un ne dort ;
385 Et Phébus et sa sœur roulent dans leur carrière
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupière,
Et l'Aurore au matin, ni Vesper[4931] vers le soir,
Ni les astres, la nuit, ne les verront s'asseoir.
Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
390 Tremblant de la terreur de ne pas frapper l'heure
Et de ne marquer pas le temps sur le métal,
Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
La peine de Sysiphe[4932] et celle de Tantale[4933]
À cet étrange mal ne fut jamais égale.
395 Leur chef, sur le sommet de Saint-Paul attaché,[4934]
Par nul effort humain n'en peut être arraché ;
Là du chaud violent et des âpres froidures,
Des vents et des oiseaux il souffre les injures.[4935]
Lambris, malgré son or, sa pourpre et son azur,
400 Se trouve pour jamais garrotté contre un mur ;

[4925] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Et le pays latin.
[4926] Marqueur qui fait la loi dans le jeu de paume.
[4927] Ce vers et le précédant sont inversés dans le *Recueil Conrart*.
[4928] Variante, dans le *Recueil Conrart* :….l'on tâche à s'en défaire.
[4929] Allusion au proverbe : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.
[4930] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Contre les Jaquemarts il veut jeter un sort.
[4931] Hespéros, personnification de la planète Vénus quand elle brille le soir.
[4932] Rouler jusqu'au sommet d'une montagne un rocher qui, une fois posé, dévale la pente.
[4933] Condamné au supplice de la soif et de la faim. Les peines de Sysiphe et de Tantale font partie des pires supplices infernaux.
[4934] Le jacquemart de Saint-Paul, célèbre à Paris.
[4935] Variante, *Recueil Conrart* : …il endure l'injure.

Sphynx, éléphants, dragons, béliers ailés, chimères,
Chiens, sirènes, griffons, [4936]monstres imaginaires
Dont la double Satire a reçu tant d'ennui,
Y sont sous mille clous arrêtés avec lui.
405 Le reste des captifs, sortant de leurs misères,
Passent en divers corps pour rimes ordinaires,
Sous peine de mourir ou d'être renfermés[4937]
Si jamais on les voit servir de bouts-rimés.[4938]
Lors tout marche à Paris, et chacun se dispose
410 Comme on vient d'arrêter, d'exécuter la chose ;
Tout triomphe, traînant les captifs enchaînés,
Prêts de sentir les maux qui leur sont destinés.
L'Epique allait entrer, quand soudain la merveille
D'un tumulte imprévu vint frapper son oreille.[4939]
415 Il voit un grand guerrier se retirer, pressé
Et des coups et des cris du vulgaire amassé ;
Cent pierres et cent dards lui fondent sur la tête,
Son harnois en cent lieux soutient cette tempête.
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souvent ;[4940]
420 La tourbe, qui le craint, fuit ainsi que le vent.
Tel qu'au fort de l'été, lorsque la canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre et la brûle,[4941]
Un mâtin[4942] enragé, terreur des villageois,
Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois,[4943]
425 S'il tourne, fait cacher la gent faible et peureuse
Devant son œil brûlant et sa dent écumeuse,
Tel, et plus furieux, le guerrier redouté
Chasse d'un seul regard le peuple épouvanté.
L'Epique le regarde, et l'admire, et s'avance,
430 Et pour le secourir déjà branle la lance,
Quand il connaît Dulot, qui, rempli de fureur,[4944]
Porte dans ses regards la mort et la terreur.
Ce révolté, voyant la bataille allumée
Et le sort malheureux menacer son armée,
435 Par raison, non par crainte, en est soudain sorti[4945]
Pour aller dans Paris soutenir son parti.[4946]
Mais du mauvais succès tout son monde s'étonne ;
Chacun le craint, le fuit, se cache et l'abandonne,
Ses plus grands partisans blâment les Bouts-Rimés,
440 Et par eux contre lui les gens sont animés.

[4936] Créature mythologique ayant un corps d'aigle, un abdomen de lion et des oreilles de cheval.
[4937] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Sous peine de mourir, s'ils sont jamais nommés.
[4938] Variante*, op.cit*. : Ou s'ils osent jamais servir de bouts-rimés.
[4939] Rebondissement final.
[4940] Variante, *Recueil Conrart* : Mais ce fier la dédaigne, et retournant souvent.
[4941] Variante, *op.cit*. : …fend la terre qui brûle.
[4942] Chien de garde.
[4943] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Se sent par eux chargé de cents coups à la fois.
[4944] Variante, *op.cit*. :...qui troublé de fureur.
[4945] Variante, *op.cit*. : En courant vers Paris, il en était sorti.
[4946] Variante, *op.cit*.: Afin d'y soutenir les gens de son parti.

Tout s'arme, tout l'attaque. Il marche plein d'audace,
Et comme un fier lion[4947] quitte à peine la place ;
Hors des portes pourtant il est enfin jeté
Par les vieux paladins[4948] qui gardaient la cité,
445 Rondeaux, Lais, Triolets, Virelais et Ballades ;
Le peuple suit, ruant pierres et bastonnades.
L'Epique le retient et dit : N'avancez pas !
La mort de l'insolent se doit à notre bras.
L'un sur l'autre, à ces mots, également s'élance ;
450 Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups après, cruels et furieux,
Le sang sur leur harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre ;[4949]
L'Epique sous le faix glisse et tombe par terre :
455 Le camp épouvanté fait alors mille vœux.
Mais l'épique soudain, se levant tout honteux,
Sur le front de Dulot ramène son épée ;[4950]
Son casque en est ouvert, sa trame en est coupée,
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
460 Et son âme en rimant sous les ombres s'enfuit.[4951]

[4947] L'image du lion et la scène où Dulot traverse Paris sont imitées du *Roland furieux*, chapitre XIV, strophe 114.
[4948] Métaphore des poésies médiévales citées au vers suivant.
[4949] Variante, dans le *Recueil Conrart* : Lot(Dulot) assène un grand coup….
[4950] Variante, *op.cit*. : Sur le casque de Lot (Dulot) ramène son épée…
[4951] Allusion au dernier vers de *L'Enéide* et à la mort de Turnus : *Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.* (Et sa vie indignée s'enfuit, avec un gémissement, chez les ombres.) Voir aussi la mort de Manfrède dans *Rollon conquérant, supra,* p. 265.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de l'auteur

1-Œuvres imprimées

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Augustin Courbé, 1656.

Sarasin, Jean-François, *Œuvres choisies de Monsieur Sarasin*, Paris, Augustin Courbé, 1657.

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Rouen, Augustin Courbé, 1658.

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Thomas Jolly ou Louis Billaine, 1663.

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, Nicolas Le Gras, 1683 et 1685.

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin,* Amsterdam, Georges Gallet, 1694.

Sarasin, Jean-François, *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, chez la veuve Sébastien Mabre-Cramoisy, 1696.

Sarasin, Jean-François, *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarazin*, Paris, Claude Barbin, 1674.

2- Impressions d'œuvres séparées ou d'œuvres choisies, du vivant de Sarasin

Sarasin, Jean-François, *Discours de la Tragédie, ou Remarques sur l'Amour tirannique de Monsieur de Scudéry, dédiées à l'Académie française par Monsieur de Sillac d'Arbois, préface de l'Amour tirannique, tragi-comédie par Monsieur de Scudéry*, Paris, Augustin Courbé, 1639.

Sarasin, Jean-François, *Attici Secundi Orbilius Musca siva bellum parasiticum, Satira,* Parisiis, 1644.

Sarasin, Jean-François, *Histoire du siège de Dunkerque*, *Ode à Monsieur de Montausier sur la prise de Dunkerque et Ode de Calliope sur la victoire de Lens*, Paris, Toussaint Quinet, 1649.

Sarasin, Jean-François, *La Pompe funèbre de Voiture, avec la clef*, 1649.

Sarasin, Jean-François, *La Pompe funèbre de Voiture, à Monsieur Ménage,* Paris, Toussaint Quinet, 1650.

Sarasin, Jean-François, *Coq à l'asne ou Lettre burlesque du sieur Voiture ressucité au preux chevalier Guischeus, alias le mareschal de Grammont, sur les affaires et nouvelles du temps, à Paris, chez la Vefve et héritiers de l'Autheur, rue Bonconseil, à l'enseigne du Bout du Monde,* 1649.

Sarasin, Jean-François, *Lettre d'un inconnu envoyée à un sien amy, à Saint-Germain en Laye, en vers burlesques*, (*Coq à l'asne*) Paris, chez Michel Mettayer, 1649.

Sarasin, Jean-François, *Lettre de Madame la duchesse de Longueville au Roy*, Rotterdam, 1650.

Sarasin, Jean-François, *Motifs du traitté de Madame de Longueville, de Monsieur de Turenne, avec le roy catholique, reveu et corrigez, jouxte la copie imprimée à la Haye*, 1650.

Sarasin, Jean-François, *Apologie pour Messieurs les Princes, envoyée par Madame de Longueville à Messieurs du Parlement de Paris*, Paris, imprimé par la veuve Camusat, 1650.

Sarasin, Jean-François, *Manifeste de Madame la duchesse de Longueville, jouxte la copie imprimée à Bruxelles chez Jean Roxh, à l'enseigne du Cerf-Volant, rue Saint Jean*, 1650.

Sarasin, Jean-François, *Le Frondeur bien intentionné aux Faux-Frondeurs*, à Paris, chez Nicolas Vivenay, 1651.

Sarasin, Jean-François, *Lettre d'un Marguillier de Paris à son Curé sur la conduite de Monseigneur le Coadjuteur,* Paris, 1651.

3- Impressions postérieures au décès de Sarasin

Sarasin, Jean-François, *Oda calliopes gallicé olim scripta a Joanné Francisco Sarraceno, Pierre Guillimin*, Lyon, 1666.

Sarasin, Jean-François, *La Guerre des parasites de Sarazin*, par M.M ***L. Toussaint-Masson, Paris, d'Houry, 1757.

Sarasin, Jean-François, *Poésies de Sarasin*, Caen, Trébutien et Paris, Le Cointe et Durey, 1824.

Sarasin, Jean-François, *Œuvres choisies de Sarrazin*, Paris, Delangle, Collection des Petits classiques français dirigée par Charles Nodier, 1826.

Sarasin, Jean-François, *Poésies de François Sarasin augmentées de documents nouveaux et de pièces inédites*, publiées avec notices, préfaces et notes, par Octave Uzanne, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1877.

Sarasin, Jean-François*, Œuvres,* édition Paul Festugière, Paris, Champion, 1926, 2 volumes, tome I : *Poésie*, tome II : *Œuvres en prose.*

4-Recueils collectifs contenant des textes de Sarasin.

L'Eslite des Bouts-Rimés de ce temps, première partie, contenant ceux de Monsieur de Boisrobert,…de Monsieur Sarazin, de… et de plusieurs autres, imprimé à Paris et se vend au Palais, 1649.

Sarasin, Jean-François*, Les Opinions du nom et du jeu des échecs* (extraits)*,* in *Origines de la langue française* de Ménage, 1650.

Sarasin, Jean-François*, La Pompe funèbre de Voiture,* in *Miscellanea* de Ménage, Paris, Courbé, 1652.

Sarasin, Jean-François, (et alii : Jean-Louis Guez de Balzac, Charles Feramus, Gilles Ménage, Nicolas Rigault) *Epulum parasiticum*, Nuremberg, 1655.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Sarasin et plusieurs autres, Paris, Charles de Sercy, 1655.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Sarasin et plusieurs autres, quatrième partie, Paris, de Sercy, 1658.

Livre d'airs de differents autheurs à deux parties, Paris, Robert Ballard, 1659 (Source gallica.bnf.fr / BNF).

Recueil des plus beaux vers qui ont esté mis en chant, Paris, Charles de Sercy, 1661.

Sarasin, Jean-François, *La Conjuration de Valstein, in Recueil de diverses pièces curieuses pour servir à l'Histoire,* Cologne, 1664.

Poésies choisies de Messieurs Corneille, Sarasin et plusieurs autres, troisième partie, Paris, de Sercy, 1665.

Extraits de tous les beaux endroits des ouvrages des plus célèbres autheurs de ces temps, tirez de Balzac, Voiture…Sarazin, Amsterdam, chez Josias Tholm, 1681.

Sarasin, Jean-François, *Discours sur Epicure*, attribué faussement à Saint Evremond, Paris, chez Claude Barbin, 1684.

Recueil des plus belles pièces de poëtes françois depuis Villon jusqu'à Benserade, tome VI, Paris, Compagnie des Libraires, 1752. (Barbin, 1692)

Recueil d'airs choisis comme Brunêttes, Romances, Villageoises, Vaudevilles, Rondes & autres, manuscrit de la BNF, département Musique, Paris, 1770-1790. (Source gallica.bnf.fr / BNF).

La conspiration de Wallenstein, Sarasin, Retz… in Petits chef-d'œuvre historiques, précédée d'une introduction et notices historiques par M. Antoine de Latour, Paris, Firmin-Didot Frères, 1846.

Sarasin, Jean-François*, Coq à l'asne,* in *Choix de Mazarinades* de Moreau, Paris, chez Jules Renouard et cie, 1853.

Sarasin, Jean-François*, Mémoire pour servir aux affaires de Guyenne et qui font voir les raisons pourquoi Mgr le prince de Conti a abandonné le parti de son frère,* in *Souvenirs du règne de Louis* XIV, tome I, de Cosnac, Gabriel-Jules, Paris, Renouard, 1866.

Sarasin, Jean-François*, Lettre,* in *Melle de Scudéry, sa vie et sa correspondance avec un choix de ses poésies* de Rathéry et Boutron, Paris, 1873, p 428-433.

Sarasin, Jean-François, *Vers*, in *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700*, de M. Frédéric Lachèvre, Slatkine Reprints, Genève, 1967.

Trois récits de conjuration, Jean-François Sarasin, César de Saint-Réal, Eustache Le Noble, édition présentée, établie et annotée par Bruno Tribout, Paris, Hermann, 2015.

5-Manuscrits

Bibliothèque nationale. Fonds français, n° 865, 3852, 4110, 12680, 19145 et Fonds Dupuy, n°790 et 803.

Bibliothèque de l'Arsenal. *Recueil de Conrart*, n° 3135, n° 4115 (Tome X), n° 4124 (Tome XIX), n° 5131 (Tome 1er) et 5414 (Tome V).

Bibliothèque de Besançon. *Poésies de Voiture, Bois-Robert, Sarasin, etc…* n°559.

Bibliothèque de La Rochelle. *Recueil de pièces, œuvres de Gédéon Tallemant de Réaux, ou écrites et recueillies par lui,* n°673.

Dictionnaires

Dictionnaire de l'Académie française, Paris, J.B. Coignard, 1694.

Cayrou Gaston, *Dictionnaire du français classique*, Paris, Didier, 1948.

Furetière, Antoine, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences*, La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690, reproduction en fac-similé, Genève, Slatkine, 1970.

Gaffiot, Félix, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934.

Le Roux, Philibert Joseph, *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque*, Amsterdam, chez Michel Charles Le Cene, 1718.

Littré, *Dictionnaire de la langue française*, *1863-1872*, reprint Paris, Hachette, 1878-1879.

Martin, René, *Dictionnaire culturel de la Mythologie gréco-romaine*, Paris, Nathan, 1992.

Ménage, Gilles, *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française,* Paris, Jean Anisson, 1694.

Moreri, Louis, *Le grand Dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane,* Paris, 1749.

Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, édition Dictionnaires Le Robert, Paris, 1992.

Richelet, Pierre, *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses*…, Genève, éd. J.H Widerhold, 1860.

Sancier-Château, Anne, *Introduction à la langue du XVIIème siècle*, Paris, Nathan, collection 128, 1993.

Anthologies

Le Temple d'Apollon ou nouveau Recueil des plus excellens vers de ce temps, Rouen, Raphael de petit Val, 1611.

Le Parnasse des plus excellens poëtes de ce temps, Paris, M.Guillemot, 1618.

Le Parnasse satyrique du sieur Théophile, Paris, C.Antoine Vitray, 1623.

Recueil de diverses poésies des plus célèbres auteurs de ce temps, Paris, Louis Chamhoudry, 1652.

Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps, Paris, Charles de Sercy, 1662.

La Muse coquette ou les délices de l'honneste amour et de la belle galanterie, recueillie par le sieur Colletet, Paris, Chez Jean-Baptiste Loyson, 1665.

Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes, tant en prose qu'en vers, Cologne, Pierre du Marteau, 1667.

Anthologie françoise ou chansons choisies depuis le XIIème jusqu'à présent, Paris, Joseph Gérard Barbou, 1765.

Annales poétiques depuis l'origine de la poésie françoise, volume 21, Paris, chez les Editeurs, rue de la Jussienne, vis-à-vis le Corps-de-Garde et chez Merigot, le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, 1782.

Mémoires de l'académie des sciences, arts et belles lettres de Caen, 1825-1871, Caen, F. Le Blanc-Hardel.

Petits poëtes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours, Tome 1er, Paris, Firmin Didot frères, 1861.

Le livre des ballades : soixante ballades choisies, Paris, A. Lemerre, 1876.

La Poésie des origines à 1715, Jean-Charles Payen, Jean-Pierre Chauveau, sous la direction de Robert Mauzi, Paris, Armand Colin, « collection U », 1968.

Anthologie de la correspondance française, André Maison, édition Rencontre, 1969

Théâtre du XVIIème siècle, (Desmarets de Saint-Sorlin, Mairet, Racan, Quinault, Scarron, Scudéry, Tristan L'hermite…) Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975.

Littérature, textes et documents : 17ème, Claude Puzin, Emmanuel le Roy Ladurie, Henri Mitterand, Nathan, 1987.

La poésie française du premier 17ème siècle. Textes et contextes, édité par David Lee Rubin, 2ème édition revue et augmentée avec la collaboration de Robert T. Corum, Rookwood Press, Charlottesville, 2004.

Anthologie de lettres et de poèmes, Joseph Vebret, 2015.

Littérature, Anthologie pour le lycée, sous la direction d'Aurélie Renault, Hatier, 2019.

Sources

1 Auteurs

Abeille, Gaspard, *Coriolan*, la Haye, Adrian Moetjens, 1682.

Aguilhon*, Album de la Vallée de l'Hérault*, Pézenas-Cette, 1844.

Alliès, Albert-Paul, *Une Ville d'états, Pézenas aux XVI et XVIIème siècle. Molière à Pézenas*, Domens, Pézenas, 2005.

Amelot de la Houssaye, *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, Amsterdam, chez Michel Charles le Cene, 1731.

Anacréon, *Les Odes d'Anacréon et de Sapho en vers françois*, par le poëte sans fard, Rotterdam, chez Fritsh et Böhm, 1712.

Andilly, Arnaud d', *Mémoires* (1610-1656), Tome II, Paris, Foucault, 1824.

Angot de L'Eperonnière, Robert, *Les nouveaux Satires et exercices gaillards* (1637), Paris, Lemerre, 1877.

Apollonios de Rhodes, (IIIème siècle avant J.C.), *Les Argonautiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

Apulée, *L'Ane d'or ou Les Métamorphoses* (IIème siècle), livre IV à VI, Paris, Gallimard, 1958, 1975.

Arétin, Pierre (dit L'Arétin), *Ragionamenti*, (1534-1536), Paris, les Belles Lettres, 2008.

Argonne, Dom Bonaventure d'…, sous le pseudonyme de M.de Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature,* par M. de Vigneul-Marville, Paris, 1702 et 1725.

Ariosto, Ludovico, (L'Arioste) *Orlando furioso* (1532), (*Le Roland furieux*), Préface d'Yves Bonnefoy, Traduction de Francisque Reynard, Paris, Gallimard, 2003.

Aristote, *La Poétique,* traduction de Michel Magnien, Le Livre de Poche, 1990.

Aristote, *Rhétorique*, Paris, Les Belles Lettres, édition par Médéric Dufour et André Wartelle, 1967 et 1989 .

Arnaud, abbé, *Mémoires…depuis 1634 jusqu'à 1675*, Collection Petitot et Monmerqué, Paris, 1824.

Arrien, *Les Guerres d'Alexandre par Arrian*, de la traduction de Nicolas Perrot, Sieur d'Ablancourt, Paris, chez Thomas Jolly, 1664.

Aubigné, Théodore Agrippa d', *Les Tragiques*, édition critique établie et annotée par Jean-Raymond Fanlo, tome II, Paris, Honoré Champion, 2003.

Aubigné, Théodore Agrippa d', *Œuvres complètes*, publiées par Eugène Réaume de Cassade, Paris, Alphonse Lemerre, 1874.

Audiguier, Vital d', *Histoire trage-comique de nostre temps, sous les noms de Lysandre et de Calliste,* Paris, Nicolas de la Vigne, 1616.

Aumale, duc d', *Histoire des Princes de Condé*, Paris, Calmann-Lévy, 1889.

Baillet, Adrien, *Jugemens des Savans sur les principaux ouvrages des Auteurs*, Paris, 1685-1686, édition revue, corrigée et augmentée par M. de la Monnoye, Moette et Charpentier, 1722-1730.

Balthazar, *Histoire de la guerre de Guyenne, à la suite des Mémoires de Tavannes*, Paris, Jannet, 1858.

Balzac, Jean-Louis Guez de, *Le Prince*, Paris, chez Toussainct du Bray, 1631.

Balzac, Jean-Louis Guez de, *Les Œuvres de Monsieur de Balzac*, Paris, Louis Billaine, 1665.

Balzac, Jean-Louis Guez de, *Les premières Lettres*, (1618-1627) édition critique de H. Bibas et K.T. Butler, Paris, Droz, 1933-1934.

Balzac, Jean-Louis Guez de, *Les Entretiens* (1657), édition critique de Bernard Beugnot Paris, Société des Textes Français Modernes, 1972.

Balzac, Jean-Louis Guez de, *Œuvres diverses (1644)*, édition Roger Zuber, Paris, Champion, « Sources classiques » n°1, 1995.

Barthelemy, Edouard de, *Une Nièce de Mazarin, La princesse de Conti,* Paris, Firmin-Didot, 1875.

Bassompière, *Mémoires du maréchal de Bassompière*, Cologne, chez Jean Sambix, 1703.

Baudelaire, Charles, *Fusées (1851), Mon cœur mis à nu (1864), La Belgique déshabillée*, Paris, Gallimard, 1986.

Begon, Michel, *Un curieux du dix-septième siècle, Michel Begon, intendant de la Rochelle* : *correspondance et documents inédits, recueillis, publiés et annotés par Georges Duplessis,* Paris, chez Auguste Aubry, 1874.

Bellaud-Dessalles Mathilde, *La Grange des Prés et les gouverneurs du Languedoc*, Montpellier, Librairie Louis Valat, 1917.

Benserade, Isaac de, *Les Œuvres de M. de Benserade*, Paris, Charles de Sercy, 1697.

Benserade, Isaac, *Poésies de Benserade*, publiées par Octave Uzanne, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875.

Bergerac, Cyrano de, *Histoire comique des états et empires de la lune et du soleil*, (1657) Paris, Honoré Champion, 2004.

Bertaut, Jean, *La Complainte*, Paris, Robert Bertault, 1633.

Bertaut, Jean, *Recueil de quelques vers amoureux*, édition critique publiée par Louis Terreaux, Paris, Nizet, 1970.

Bion, *Les Idylles de Bion et de Moschus* traduites de grec en vers françois avec des remarques, Paris, chez Pierre Aubouin, Pierre Emery et Charles Clousier, 1686.

Bochart, Samuel, *De Geographia sacra, seu Phaleg et Canaan*, Caen, Pierre de Cardonel, 1646.

Boileau, Nicolas, *Œuvres complètes*, édition Françoise Escal, introduction d'Antoine Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »,1966.

Boileau, Nicolas, *Satires, Epîtres, Art poétique*, édition Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, « Poésie/Gallimard »,1985.

Boileau, Nicolas, *Satires et Epîtres*, Paris, Larousse, Classiques Larousse, 1933.

Boisrobert, François le Métel de, *Epistres et autres œuvres poétiques,* Paris, Courbé, 1659.

Boisrobert, François le Métel de, *Epistres en vers,* publiées par Maurice Cauchie, Paris, Hachette, Société des Textes français modernes, 1921.

Bordeaux, *Mémoires de Monsieur de Bordeaux*, *intendant des Finances*, volume 3, Amsterdam, aux dépens de la compagnie, 1758.

Bossuet, *Sermons*, Paris, Gallimard, 1929.

Bouhours, Père Dominique, *Les Entretiens d'Ariste et Eugène (1671)*, présentation de Ferdinand Brunot, Paris, Armand Colin, 1962.

Boulgakov, Mikhaïl, *Le Roman de Monsieur de Molière*, Paris, éditions Gérard Lebovici, 1972, Gallimard, 1993.

Boutrou et Rathéry, *Melle de Scudéry, sa vie et sa correspondance*, Paris, Technener, 1873.

Bregy, Mme la comtesse de, *Lettres et poésies de Madame la comtesse de B.*, Leyde, 1666.

Brienne, Henri-Auguste Loménie, comte de, *Mémoires*, Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1723.

Bussy-Rabutin, Roger de, *Histoire amoureuse des Gaules*, édition Jacqueline et Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Folio » n° 2443, 1993.

Bussy- Rabutin, Messire Roger de, comte de Bussy, *Mémoires*, Paris, Chez Jean Anisson, 1696.

Callières, François de, *Histoire poëtique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les Modernes*, Paris, chez Pierre Auboüin, Pierre Emery, Charles Clousier, 1688.

Callières, Monsieur de, *De la science du monde et des connaissances utiles à la conduite de la vie*, Paris, chez Etienne Ganeau, 1717.

Castiglione, Baldassare, *Le Livre du Courtisan* (Venise, 1528), Paris, Garnier-Flammarion, 1991.

Catulle, *Œuvres de Catulle, Tibulle et Properce*, traduction de la collection Panckoucke, revue par M. A. Valatour, Paris, Garnier frères, 1860.

Cervantes, Miguel de, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, Madrid, Iuan de la Cuesta, 1605.

Chaillou, Michèle et Michel, *La Fleur des rues : petit guide pédestre de la littérature française du 17ème siècle,* Paris, Fayard, 2000.

Chapelain, Jean, *La Pucelle ou la France délivrée*, Paris, Courbé, 1656.

Chapelain, Jean, *Lettres (1632-1640)* publiées par Ph. Tamizey de Larroque, Paris, imprimerie nationale, 1880.

Chapelain, *De la lecture des vieux romans,* publié par Alphonse Feillet, Paris, chez Auguste Aubry, 1870.

Chapelle, Claude Emmanuel l'Huillier et Bachaumont, François le Coigneux, *Voyage d'Encausse* (1656), Paris, Champion, 2007.

Chapoton, François, *Le véritable Coriolan, tragédie*, par le sieur de Chapoton, Paris, chez Toussainct Quinet, 1638.

Charleval, J.L. Faucon de Ris, *Poésies de Saint-Pavin et de Charleval*, Lefebvre de Saint-Marc, Amsterdam et Paris, 1759.

Charton, Edouard, *Le Magasin pittoresque*, Paris, Jouvet et compagnie, 1870, volume 38.

Chénier, André, *Poésies de André Chénier*, précédées d'une notice par H. de Latouche, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1852.

Chevreau, Urbain, *Coriolan, tragédie, par M. Chevreau*, Paris, Courbé, 1638.

Cicéron, *De Officiis*, (*Des Devoirs de l'homme*) ouvrage traduit par Emmanuel Brosselard, Paris, Chevalier, 1800.

Cicéron, *Tusculanes*, traduites par Messieurs Bouhier et d'Olivet, Tome second, Nîmes, J. Gaude, 1812.

Cicéron, *L'Orateur*, traduction Albert Yon, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1964.

Clément, *Lettre septième sur la Henriade, in Lettres à Monsieur de Voltaire*, La Haye, 1773-1776, tome III.

Colletet, Guillaume, *L'Art poétique*, Paris, Antoine de Sommaville et Louis Champhoudry, 1658 ; réédition Genève, Slatkine Reprints, 1970.

Colletet, Guillaume, *Le Roman d'Isméne et d'Isménias*, traduit d'Eustathius, Paris, 1625.

Conrart, Valentin, *Mémoires, in Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France, de M. Petitot,* Paris, Foucault, 1825.

Conti, Anne-Marie Martinozzi, princesse de, *Lettres,* in Ed. de Barthélémy, *Une nièce de Mazarin, la Princesse de Conti,* Didot, 1875.

Cook, Malcolm et Plagnol-Diéval, Marie-Emmanuelle, *Anecdotes, faits-divers, contes, nouvelles, 1700-1820*, actes du colloque d'Exeter de septembre 1998, Lang, 2000.

Corneille, Pierre, *Œuvres complètes*, édition Georges Couton, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1980-1987.

Corneille, Pierre, *La Veuve*, Paris, chez François Targa, 1634.

Corneille, Pierre, *Le Cid* (1637), Paris, Société des Textes Français Modernes, 2001.

Corneille, Pierre, *La Place royalle ou l'amoureux extravagant*, Paris, Courbé, 1637.

Corneille, Pierre, *Rodogune, Princesse des Parthes, tragédie*, Paris, chez Toussaint Quinet, 1647.

Cosnac, Daniel, *Mémoires,* Paris, Renouard, 1852.

Costar, *Lettres*, Paris, Courbé, 1654.

Costar, *Les Entretiens de Monsieur de Voiture et de Monsieur Costar*, Paris, Courbé, 1655.

Costar, Pierre et Voiture, Vincent, *Entretiens*, édition de Cécile Tardy, Paris, Classiques Garnier, 2013.

Cotin, Charles, dit l'abbé Cotin, *La Ménagerie et quelques autres pieces curieuses*, La Haye, Pierre du Bois, 1666.

Courtilz de Sandras, Gatien, *Mémoires de M. D'artagnan*, Amsterdam, Pierre de Coup, 1715.

Cousin, Victor, *Jacqueline Pascal*, Paris, Didier et compagnie, 1856.

Cousin, Victor, *Madame de Sablé : étude sur les femmes illustres et la société du XVIIème siècle*, Paris, Didier, 1854.

Cousin, Victor, *Madame de Longueville pendant la Fronde, in Etudes sur les femmes illustres et la société du XVIIème siècle*, Paris, Didier et compagnie, 1869.

Cousin, Victor, *La Société française au XVIIème siècle*, d'après *Le grand Cyrus* de Melle de Scudéry, Paris, Didier et Cie, 1873.

Croix, sieur de la, *L'Art de la poésie française et latine*, Lyon, Almaury, 1694.

Delille, Jacques, *Les Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, Neuchatel, de l'imprimerie de la Société typographique, 1782.

Descartes, *Œuvres*, édition Victor Cousin, 1842, Tome VI, p.282.

Desfontaines Nicolas, *Alcidiane ou les quatre rivaux*, Paris, Toussaint Quinet et Nicolas de Sercy, 1644.

Desmarets, *Rolandi Maresii Epistolarum philologicarum,* Libri duo, Paris, 1655.

Doujat, Jean, *Histoire générale des Palinods de Rouen*, Guiot, Rouen-Paris, 1898.

Du Bellay, *Divers Jeux rustiques et autres œuvres poétiques de Joachim du Bellay, angevin,* collationné sur la première édition (Paris, 1558), Paris Isidore Liseux, 1875.

Du Bellay, Joachim, *Les Regrets* (1558), *Les Antiquités de Rome, Le Songe*, édition présentée et annotée par François Roudaut, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 2002.

Du Bellay, Joachim, *La défense et illustration de la langue française*, édition de Léon Séché, Paris, Bibliothèque internationale d'édition E . Sansot, 1905, p 125.

Dumas, Alexandre, *Vingt ans après*, Le Livre de Poche classique, Paris, 1998.

Du Ryer, Pierre, *Alcimédon*, Paris, chez Anthoine de Sommaville, 1636.

Epicure, *Lettre à Ménécée*, traduction de Pierre-Marie Morel, Flammarion, Paris, 2020.

Faret, Nicolas, *L'Honneste homme ou l'Art de plaire à la Cour*, Paris, T.Du Bray, 1630.

Ficin, Marsile, *De Amore, Commentarium in Convivium Platonis* (1469), traduit et annoté par Pierre Laurens, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

Fleuret, Fernand et Perceau, Louis, *Les Satires françaises du XVIIème siècle*, Paris, Garnier frères, 1923.

Florian, *Les Fables*, Paris, Delalain, 1857.

Fournier, Ed. « la promenade du Cours à Paris », in *Variétés*, tome IX, extrait publié dans *le Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, librairie Giraud-Badin, 1860, p 1184 à 1189.

Frénicle, *L'Entretien des illustres bergers*, Paris, J. Dugast, 1634.

Furetière, Antoine, *Nouvelle allégorique ou histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'éloquence,* Paris, Chez Guillaume de Luyne, 1658.

Furetière, Antoine, *Le Voyage de Mercure, satyre,* Paris, chez Louis Chamhoudry, 1653.

Furetière, Antoine, *Le Roman bourgeois*, Paris, Barbin, 1666.

Gomberville, Marin le Roy de, *Polexandre,* Paris, Courbé, 1637.

Gomberville, Marin le Roy de, *La jeune Alcidiane*, Paris, Courbé, 1651.

Goujet, Claude-Pierre, *Bibliothèque française ou histoire de la littérature française*, Paris, chez Pierre-Jean Mariette et Hippolyte-Louis Guérin, 1754.

Goulu, Jean, *Lettres de Phyllarque à Ariste*, Paris, N. Buon, 1627.

Grotius Hugo, *Poëmata omnia*, Amsterdam, Ravestein, 1670.

Guarini, *Il pastor fido, Le Pasteur fidèle*, traduit de l'italien par M.de Marande, Paris, Estienne Loyson, 1676.

Guéret, Gabriel, *La Promenade de Saint Cloud. Dialogue sur les auteurs, (1669)* édition Georges Monval, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1888, « Nouvelle collection moliéresque », n°16.

Guilleragues, *Valantins, questions d'amour et autres pièces galantes*, Paris, Barbin, 1669.

Guillon, M.N.S., *La Fontaine et tous les fabulistes ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs*, Paris, Nyon, 1803.

Hensius Daniel, *De tragoediae constitutione*, Amsterdam, Elzevier, 1643.

Hésiode, *Les Travaux et les jours*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

Hippeau, Célestin, *Les Ecrivains normands au XVIIème siècle*, Caen, 1858, p.153-200.

Homère, *L'Odyssée*, traduction, introduction, notes et index par Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Garnier frères, 1965.

Homère, *L'Iliade*, traduction et présentation de Paul Mazon, notes et index de René Langumier, préface de Jean Giono, Paris, Librairie générale française, 1963.

Horace, *Œuvres*, traduites en français par le P. Tarteron, Amsterdam, Pierre de Coup, 1710.

Horace, *Œuvres d'Horace en latin*, traduites en français par M. Dacier et le P. Sanadon, Amsterdam, J. Wetstein et G. Smith, 1735.

Huet, Pierre-Daniel, *Origines de la ville de Caen,* Rouen, Maurry, 1702.

Huet, Pierre-Daniel, *Mémoires*, Paris, Hachette, 1853.

Hugo, Victor, *La Légende des Siècles (*1859), Paris, Librairie générale française, 2000.

Hugo, Victor, *Les Chants du Crépuscule, les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres,* Paris, édition Gallimard, 1964.

Hugo, Victor, *Actes et Paroles*, in *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1985.

Jansen, Cornélius, *Augustinus*, Louvain, 1640.

Joly, Guy, *Mémoires*, Rotterdam, chez les héritiers de Leers, 1718.

Kerviler, René, *Le chancelier Pierre Séguier*, Paris, Didier et compagnie, 1874.

Kerviler-Barthélémy, *Valentin Conrart*, Paris, Didier, 1881.

Labé, Louise, *Oeuvres complètes*, Paris, Flammarion, GF Flammarion, 1986 et 2004.

La Bruyère, Jean de, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, édition Robert Garapon, Paris, Garnier, collection « Classiques Garnier », 1962.

La Calprenède, Gaultier de Coste de, *Cassandre*, (1642) Paris, chez Montalant, 1731.

La Calprenède, Gaultier de Coste de, *Cléopâtre, dédiée à M. le Duc d'Anguyen*,(1652-1658), Genève, Slatkine Reprints, 1979.

Lachèvre, Frédéric, Bibliographie des recueils collectifs de poésies publiés de 1597 à 1700, Paris, Henri Leclerc, 1901, tome II , p. 465-68 et tome III, p.532-533.

Lafayette, M.M. Pioche de la Vergne, Comtesse de, *La Princesse de Clèves*, Cl. Barbin, 1678.

La Fontaine, Jean de, *Oeuvres complètes de La Fontaine*, publiées par Ch. Marty-Laveaux, tome II, Paris, Jannet, 1857 et Tome III, Paris, Paul Daffis, 1859.

La Fontaine, Jean de, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier frères, 1877.

La Fontaine, Jean de, *Œuvres complètes*, édition Jean Marmier, Paris, Le Seuil, collection « L'Intégrale », 1965.

Lalane, Pierre de, *Poésies de Lalane et du marquis de Montplaisir*, Lefebvre de Saint-Marc, Amsterdam et Paris, 1759.

Lamartine, Alphonse de, *Méditations poétiques* (1820), Paris, Gallimard, collection Poésie / Gallimard, 1981.

La Mesnardière, Jules de, *Poésies*, Paris, Antoine de Sommaville, 1656.

La Rochefoucauld, Monsieur de, *Mémoires*, Cologne, Pierre Van Dyck, 1652.

La Rochefoucauld, *Maximes, Réflexions, Lettres*, Hachette Littératures, 1999.

La Roque, Siméon-Guillaume de, *Poésies* (1590), Paris, Nizet, 1983.

Las Casas, Don Bartolomé, *Le Miroir de la Tyrannie espagnole perpétrée aux Indes Occidentales,* Amsterdam, 1620.

La Suze, Henriette de Coligny, comtesse de, *Poésies de Madame la comtesse de la Suze*, Sercy, 1666.

Lenclos, Ninon de, *Correspondance secrète entre Ninon de Lenclos, le marquis de Villarceaux et Mme de Maintenon,* Paris, Chez Renard, libraire, 1805.

Lenclos, Ninon de, *La Coquette vengée*, Paris, de Sercy, 1659.

Lenclos, *Mémoires*, Paris, Gustave Havard, 1857.

Longueville, Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de, *Lettres inédites*, publiées avec des notes par F.G. Malvoisine, Angers/ Paris, Victor Pavie / Techener, 1844.

Longus (II-IIIème s.), *Les Amours pastorales de Daphnis et de Chloé*, traduites du grec de Longus par Amyot, Paris, P.Didot l'aîné, 1800.

Loret, Jean, *La Muze historique,* Paris, Chez Charles Chenault, 1656, et nouvelle édition par Ravenel, de la Pelouze et Ch.L. Livet, Paris, Jannet, 1857.

Lorris, Guillaume de, Meun, Jean de, *Le Roman de la Rose*, édition d'André Mary, postface de Jean Dufournet, Paris, Gallimard, 1949, 1984.

Lucain, *La Guerre civile, La Pharsale*, Paris, Les Belles Lettres, 1927.

Lucrèce, *De Rerum Natura*, Paris, Hachette, collection Classiques Roma, 1953 et 1992.

Machaut, Guillaume de, *Le Livre du Voir dit*, (1370) Paris, Librairie générale française, collection Lettres gothiques, 1999.

Machiavel, Nicolas, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1952.

Mairet, Jean de, *Le grand et dernier Solyman ou la mort de Mustapha*, Paris, Courbé, 1639.

Malherbe, François de, *Poésies*, édition Antoine. Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.

Malherbe, François de, *Œuvres poétiques*, Paris, Garnier-Flammarion, 1972.

Malleville, Claude de, *Poésies*, Paris, Courbé, 1649.

Marbeuf, Pierre de, *Recueil des vers de M. de Marbeuf*, Rouen, David du petit Val, 1628.

Marchand, Jean, *Cléomadès* (d'après le conte d'Adenet le Roi), Paris, Emile-Paul frères, 1925.

Mareshal, Antoine, *Le Railleur ou la Satyre du temps*, Paris, Toussainct Quinet, 1638.

Marino, Giambattista, *La Sampogna,* Venetia, Pietro Brigonci, 1667.

Marolles, Michel de, abbé de Villeloin, *Mémoires,* Amsterdam, 1755.

Marot, Clément, *Œuvres complètes*, préface, notes et glossaire de Pierre Jannet, Paris, Lemerre, 1873.

Marot, Clément, *Œuvres poétiques*, édition Critique de G. Defaux, collection « Classiques Garnier », Paris, Dunod, 1990.

Marot, Clément, *L'Adolescence clémentine*, (1538) édition présentée, établie et annotée par François Roudaut, Paris, Librairie générale française, 2005, revue en 2008.

Massip, Catherine, *l'Art de bien chanter : Michel Lambert, 1610-1696*, société française de musicologie, 1999.

Maucroix, *Oeuvres diverses,* Reims, Chez Brissart-Binet, 1854.

Maulévrier, marquis de, *La Carte du Royaume des Précieuses,* in *Recueil de pieces en prose, les plus agréables de ce temps, composées par divers autheurs*, Paris, Charles de Sercy, 1659.

Mazarin, *Lettres du Cardinal Mazarin,* Amsterdam, Chez André Pierrot, 1690.

Ménage, Gilles, (Aegidi Menagii), *Poemata, Paris, Courbé, 1656.*

Ménage, Gilles*, Menagiana, ou les bons mots et remarques critiques, historique, morales et d'érudition de Monsieur Ménage, recueillis par ses amis,* Paris, Florentin Delaulne, 1715.

Molière, *Oeuvres complètes*, édition Georges Couton, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971.

Molière, *Le Misanthrope*, Paris, Larousse, Nouveaux Classiques Larousse, 1965.

Molière, *Les Femmes savantes* (1672), Paris, Librairie Larousse, 1990.

Molière, *Les Précieuses ridicules* (1659), Paris, Librairie française, 1999.

Molière, *Le Tartuffe ou L'Imposteur*, (1664), Paris, Bordas, 1965.

Molière, *Dom Juan ou le Festin de pierre* (1665), Paris, hachette, 2016.

Monfuron, Monsieur de, *Recueil de vers*, Aix, Estienne David, 1632.

Montaigne, *Essais*, I, (1580), Paris, Gallimard, 1965.

Montalvo, Garci Rodriguez de, *Amadis de Gaule*, (1508) traduit par Nicolas Herberay des Essarts, Paris, Denis Janot, 1540.

Montigny, *Histoire générale d'Allemagne par M. Montigny*, Paris, Costard, 1773.

Montpensier, Melle de, *Lettres*, Paris, Collin, 1806.

Montreuil, M. de, *Les Œuvres de Monsieur de Montreuil*, Paris, Thomas Jolly, 1656.

Moschos…, *Bucoliques grecs*, Tome II : pseudo-Théocrite, Moschos, Bion, divers, texte établi et traduit par Ph. E.Legrand, Paris, Les Belles-Lettres, 1927.

Motteville, Mme de, *Mémoires de Mme de Motteville pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche,* nouvelle édition, Paris, Colnet, 1822.

Motteville, Mme de*, Mémoires de Madame de Motteville pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche* (1723), édition nouvelle adaptée à l'usage de la jeunesse par M. l'abbé Joseph Cognat, Paris, Plon Frères, 1851.

Musset, Alfred de, *La Nuit de Mai* (1835), in *Poésies*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987.

Nemours, Mme de*, Les Mémoires de Mme de Nemours*, Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1718.

Neufgermain, Louis de*, La seconde partie du Livre intitulé les Poésies et recontres du sieur de N., poète hétéroclite de Monseigneur, frère unique de sa Majesté,* S.I., 1637.

Niceron, Jean-Pierre*, Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres,* Paris, Briasson, 1728, Volume VI, p.383-396.

Ovide, *Les Héroïdes*, traduites en vers français par Jean de Dieu Raimond de Boisgelin de Cucé, Philadelphie, 1784.

Ovide, *L'Art d'aimer*, traduit en vers françois, Paris, de Sercy, 1664.

Ovide, *Les Fastes*, traduction en vers par F. de Saintange, Paris, chez Gabriel Dufour et compagnie, libraires, successeurs de Tourneisen fils, 1809.

Ovide, *Les Amours*, Les Belles Lettres, Classiques en poche, Paris, 2002.

Ovide, *Les Métamorphoses*, préface de Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard, Folio classique, 1992.

Patru, Olivier, *Réponse du curé à la lettre du marguillier sur la conduite de Monseigneur le coadjuteur,* Paris, 1651.

Pausanias*, Voyage historique de la Grèce,* traduit en vers françois par M. l'abbé Gedoyn, Paris, Didot, 1731.

Peletier du Mans, Jacques, *Art poétique*, Lyon, Jean de Tournes et Guil. Gazeau, 1555.

Pellisson, Paul*, Discours sur les œuvres de Monsieur Sarasin, in Les Œuvres de Monsieur Sarasin,* Paris, Courbé, 1656, p. 1 à 72.

Pellisson, Paul, *La Journée des Madrigaux*, publiée par Emile Colombey, Paris, Aubry, 1856.

Pellisson, Paul *Relation contenant l'histoire de l'Académie française* (1652), in Pellisson et d'Olivet, *Histoire de l'Académie française*, avec une introduction, des éclaircissements et notes par Ch.L. Livet, Paris, Didier et compagnie, 1858.

Perrault, Charles, *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, Paris, Antoine Dezallier, 1697, réédition Genève, Slatkine Reprints, 1971.

Perrault, Charles, *Le Siècle de Louis le grand, in Œuvres diverses,* Paris, Peytieux, 1826.

Petit, Louis, *Discours satiriques et moraux*, Rouen, 1686.

Petrarca, Francesco, *Canzoniere*, éd. bilingue établie par Pierre Blanc, coll. « Classiques Garnier », Paris, Bordas, 1988.

Petrarca, Francesco, *De Vita solitaria* (1346), Paris, Payot & Rivages, 1999.

Pétrone, Aulu-Gelle, Apulée, *Œuvres complètes*, collection des auteurs latins avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1860.

Pétrone, *Satyricon,* Paris, Flammarion, « GF Flammarion », 1981.

Pindare, *Odes*, Paris, Les Belles Lettres, 1922, 1930.

Platon, *Ion*, Paris, Flammarion, 1989, 2001.

Platon, *La République*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1992.

Platon, *Phédon*, traduction de Monique Dixsaut, Paris, Flammarion, 1991.

Platon, *Phèdre*, traduction et présentation par Luc Brisson, Paris, Flammarion, 2012.

Platon, *Charmide, Lysis*, Paris, Flammarion, GF, 2004.

Plutarque *La Vie des Hommes illustres*, traduction de Dominique Ricard, Paris, chez P. Théophile Barrois, 1803.

Poncet, Pierre-Paul, *Histoire de la ville de Pézenas, des origines à 1733*, La Domitienne, 1992.

Pure, abbé Michel de, *La Prétieuse ou le Mystère des ruelles*, édition Emile Magne, Paris, Droz, Société des Textes Français Modernes, 1938-1939.

Quintilien, *Institution oratoire*, édition Jean Cousin, Paris, Les Belles-Lettres, « Collection des Universités de France », 1975-1980.

Rabelais, *Œuvres de Rabelais*, Paris, Garnier frères, 1872.

Racine, Jean, *Andromaque*, Paris, Barbin, 1668.

Racine, Jean, *Oeuvres de Jean Racine*, tome VII, Paris, Pougin, 1796.

Racine, Jean, *Œuvres complètes de Jean Racine*, 4ème édition publiée par L-Aimé Martin, Tome IV, Paris, Lefèvre, 1825.

Racine, Jean, *Théâtre complet*, édition Jean-Pierre Collinet, Paris, Gallimard, « Folio », 1982-1983.

Racine, Jean, *Lettres d'Uzès*, 1661-1662, Uzès, Le Parefeuille, 2002.

Rapin, P.René, *Les Réflexions sur la Poétique de ce temps et sur les ouvrages des Anciens et Modernes,* édition critique par E . T. Dubois, Genève, Droz, 1970, « Textes littéraires Français », n°160.

Régnier Desmarais, abbé, *Poësies françoises de M. l'abbé Régnier-Desmarais*, La Haye, Henri du Sauzet, 1716.

Régnier, Mathurin, *Satyres et autres œuvres*, Londres, Lyon et Woodman, 1729.

Retz, *Mémoires,* Gallimard, Folio Classique, 2003.

Retz, *Mémoires, précédés de La Conjuration du Comte de Fiesque*, Paris, Garnier, La Pochothèque, Classiques Garnier, 1987.

Ronsard, Pierre de, *Amours,* (1552) Paris, Gallimard, collection Poésie Gallimard, 1964.

Ronsard, Pierre de, *Les quatre premiers livres des Odes (1550), Le cinquiesme Livre des Odes (1552), Odes (1547-1551*), présenté et annoté par Paul Laumonier, Paris, Société des textes Français Modernes, 2001.

Ronsard, Pierre de, *La Franciade*, Paris, Chez Gabriel Buon, 1572.

Ronsard, Pierre de, *Discours des Misères et autres pièces politiques (1562-1563), Œuvres Complètes XI,* Paris, Société des textes français modernes, 1990.

Ronsard, Pierre de, *Œuvres complètes*, Paris, 1978, Gallimard, La Pléiade, tome I.

Rosset, François de, *Histoires mémorables et tragiques de nostre temps*, (1614), édition établie, présentée et annotée par Anne de Vaucher Gravili, Paris, Librairie générale française, Le livre de Poche, collection « Bibliothèque classique », n° 703, 1994.

Rotrou, *Agésilan de Colchos*, Paris, Chez Anthoine de Sommaville, 1637.

Rousseau, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Genève, 1782.

Rouxel, Jean, *Joannis Ruxelii…Poëmata*, 2ème édition, Caen, Adam Cavelier, 1636.

Saint-Amant, *« La métamorphose de Lyrian et de Sylvie »* in Saint-Amant*, Oeuvres complètes* (1629), notices et notes de Ch-L. Livet, Paris, Jannet, 1855.

Saint-Amant, *La Solitude, Le Contemplateur*…, Paris, Société du Mercure de France, 1907.

Sainte Beuve, *Causeries du lundi,* volume 6, Paris, Garnier frères, 1852.

Saint-Simon, *Mémoires I*, édition d'Yves Coirault, Paris, Gallimard, 1990.

Sallengre, *Mémoires de littérature*, La Haye, Chez Henri du Sauzet, 1715.

Sallengre, Albert-Henri, *Histoire de Pierre de Montmaur*, La Haye, Chez Chr. Van Lom, P.Gosse et R. Alberts, 1715.

Sannazaro, Iacopo, *L'Arcadia*, a cura di Francesco Erspamer, Milano, Musia, 1990.

Scarron, Paul, *Recueil des Œuvres burlesques*, dédiées à sa chienne, Paris, Toussainct Quinet, 1648.

Scarron, Paul, *Recueil des œuvres diverses et choisies en vers burlesques de M. Scarron*, Lyon, chez J.B. et N. de Ville, 1695.

Scarron, Paul, *Œuvres complètes*, éd.Jean-François Bastin, Paris, 1786 ; réédition Genève, Slatkine Reprints, 1970.

Scarron, Paul, *Poésies diverses*, Textes originaux, publiés avec notes et variantes par Maurice Cauchie, Paris, Didier, 1960.

Scarron, *Le Virgile travesti*, édition Jean Serroy, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1988.

Scarron, *Le Roman comique*, Paris, Toussainct Quinet, 1651, Paris, Gallimard, 1985.

Scudéry, Georges de, *Autres Œuvres*, Paris, Courbé, 1637.

Scudéry, Georges de, *Poésies diverses*, Paris, Courbé, 1649.

Scudéry, Georges de, *Orante*, Paris, Courbé, 1636.

Scudéry, Madeleine de, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, Paris, Antoine de Sommaville, 1641.

Scudéry, Madeleine de, *Clélie, Histoire romaine*, Paris, Augustin Courbé, (1654-1660), réédition Genève, Slatkine Reprints, 1973.

Scudéry, Madeleine de, *Artamène ou le grand Cyrus*, Paris, Courbé, 1649-1653.

Scudéry, Madeleine de, Pellison, Paul et leurs amis : *Chroniques du Samedi. Suivies de pièces diverses (1653-1654)*. Édition établie et commentée par Alain Niderst, Delphine Denis et Myriam Maître. Paris 2002.

Sébillet, Thomas, *Art poétique françois*, Paris, 1548.

Segrais, Jean Regnault de*, Segraisiana ou Mélange d'histoire et de Littérature,* Amsterdam, Compagnie des libraires, 1722.

Segrais, Jean Regnault de, *Œuvres diverses de M. de Segrais*, Amsterdam, chez François Changuion, 1723.

Segrais, Jean Régnault de, *Poésies*, Caen, Chlopin fils, 1823.

Senancour, *Obermann* (1804), Paris, Gallimard, 1984.

Sénèque, *L'Apocoloquintose du divin Claude*, traduction R. Waltz, Paris, Les Belles-Lettres, 1966.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, Paris, Pocket, collection Agora, Paris, 1991.

Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de, *Correspondance*, édition Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »,1972-1978.

Shakespeare, William, *Coriolan* (1623), in *Œuvres complètes, tragédies*, T. II, Robert Laffont, collection « Bouquins », Paris, 1995.

Somaize, Antoine Baudeau de, *Le Dictionnaire des Précieuses par le Sieur Somaize* (1660), nouvelle édition augmentée par Charles-Louis, Livet, Paris, P. Jannet, coll. « Bibliothèque elzévirienne », 1856.

Sorel, Charles, *La bibliothèque françoise*, seconde édition revue et augmentée, Paris, Compagnie des Libraires du Palais, 1667, réédition Genève, Slatkine Reprints, 1970.

Sorel, Charles, *Histoire comique de Francion*, (1633), Paris, Gallimard, 1996.

Sorel, Charles, *Le Berger extravagant, où, parmy des fantaisies amoureuses, on void les impertinences des romans et de la poésie*, Paris, T. du Bray, 1627.

Suétone, *Vie des douze Césars*, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1931.

Suze, Madame la Comtesse de, Henriette de Coligny, *Recueil de pièces galantes en prose et en vers de Mme la Comtesse de Suze, d'une autre Dame et de M. Pellisson*, Amsterdam, Chez Jean Rips, 1695.

Tallemant des Réaux, Gédéon, *Historiettes,* édition Antoine Adam, Paris, Gallimard,1960-1961, « Bibliothèque de la Pléiade », tomes I et II.

Tallemant, abbé Paul, *Le Voyage de l'Isle d'Amour*, Paris, Charles de Sercy, 1663.

Tasso, Torquato, (Le Tasse), *La Jérusalem délivrée* (1581), traduction par Charles-François Lebrun, présentation par Françoise Graziani, Paris, Flammarion, 1997.

Tasse, (Le) *L'Aminte*, pastorale accomodée au théâtre françois par le sieur de Rayssiguier, Paris, Courbé, 1636.

Tassoni, Alessandro, *La Secchia rapita*, Modène, 1622.

Théocrite, *Idylles*, traduites en vers français par Firmin-Didot, Paris, Firmin Didot, 1833.

Tissot, Pierre-François, *Leçons et modèles de littérature française ancienne et moderne depuis Ville-Hardouin jusqu'à M. de Chateaubriand*, L'Henry, Paris, 1835.

Titon du Tillet, Evrard, *Description du Parnasse françois*, Paris, Jean-Baptiste Coignard fils, 1727.

Tristan l'Hermite, *La Mariane*, tragédie, Paris, Courbé, 1637.

Tristan l'Hermite, *La Lyre*, (édition de 1641) publiée par J.P Chauveau, Paris-Genève, Droz, 1977.

Tristan l'Hermite, *Les Amours et autres poésies choisies*, Paris, Librairie Garnier frères, 1925.

Urfé, Honoré d', *L'Astrée*, textes choisis et présentés par Jean Lafond, Paris, Gallimard, « Folio » n°1523, 1984.

Urfé, Honoré d', *La Sylvanire ou la morte-vive*, fable bocagère, Paris, chez Robert Fovet, 1627.

Van Bever, Adolphe, *les Poètes français du terroir du XVIème au XXème siècle*, Paris, Delagrave, 1911.

Vaugelas, *Remarques sur la langue française utiles à tous ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Louis Billaine, 1663.

Vauquelin de la Fresnaye, *Les diverses Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaie*, (sieur des Yveteaux), publiées et annotées par Julien Travers, tome II, Caen, F.Le Blanc-Hardel, 1870.

Verboquet, *Délices joyeux et récréatifs, avec quelques apophtegmes,* Rouen, chez Jacques Besongne, 1625.

Viau, Théophile de, *Oeuvres poétiques de Théophile*, Texte choisi et établi par Louis-Raymond Lefèvre, Paris, Librairie Garnier frères, 1926.

Viau, Théophile de, *« Epître d'Actéon à Diane ou Le Chasseur amoureux », Œuvres complètes*, Paris, Champion, 1999.

Vigneul-Marville, Monsieur de, Don Bonaventure, *Mélange d'Histoire et de Littérature*, Paris, A. Besoigne, 1699.

Vigo, Jean de, *Le Mal Français* (1514), Paris, G. Masson, 1872.

Villedieu, Madame de, Marie-Catherine Desjardins, *Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses,* Paris, Barbin, 1660.

Villedieu, Madame de, Marie-Catherine Desjardins, *Lettres et Billets galants*, Paris, Barbin, 1668.

Villedieu, Madame de, Marie-Catherine Desjardins, *Alcidamie et les galanteries grenadines,* in *Œuvres de Mme de Villedieu contenant Alcidamie et les galanteries grenadines,* tome IV, Paris, David, 1741.

Villefort, *La véritable vie d'Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville*, 2 vol, Amsterdam, Jolly, 1739.

Villon, *François, Le Testament Villon* (1461), Genève, Droz, 1974.

Vion d'Alibray, Charles de, *Les Œuvres poetiques* du sieur Dalibray, Paris, Sommaville, 1653.

Virgile*, Bucoliques*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France »,1967.

Virgile, *Géorgiques*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France »,1968.

Virgile, *Bucoliques* traduites par Paul Valéry et *Géorgiques* traduites par Jacques Delille, Paris, Gallimard, Folio classique, 1956, 1997.

Virgile, *L'Enéide*, traduction, chronologie, introduction et notes par Maurice Rat, Paris, Garnier frères, 1965

Voiture, Vincent, *Poésies*, édition critique publiée par Henri Lafay, Paris, Société des Textes Français Modernes, Librairie Marcel Didier, 1971.

Voiture, Vincent, *Les Œuvres de Monsieur de Voiture*, Paris, Courbé, 1654.

Voiture, Vincent, *Lettres de Monsieur de Voiture*, Wesel, chez André Hogenhuyse, 1668.

Voiture, Vincent, *Œuvres de Voiture, Lettres et poésies*. Nouvelle édition revue en partie sur le manuscrit de Conrart, corrigée et augmentée de pièces inédites avec le commentaire de Tallemant des Réaux, des éclaircissements et des notes par M. A.Ubicini, Paris, Charpentier, 1855.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, Genève, 1771.

Voltaire, *Le Temple du goût*, dans Œuvres complètes, t. XII, Paris, édition Baudoin, 1829.

Voltaire, *Œuvres complètes*, tome 36, Lyon, J.B Delamollière, 1792.

Voltaire, *La Henriade en dix chants*, Londres, 1781.

Wace, Robert, *Le Roman de Rou et des ducs de Normandie*, publié pour la première fois d'après les manuscrits de France et d'Angleterre, avec des notes pour servir à l'intelligence du texte, par Frédéric Pluquet, Rouen, Edouard frère, 1827.

Xénophon*, Cyropédie*, introduction et notes d'Edouard Delebecque et Marcel Bizos, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

2 Ouvrages collectifs

Annette et Lubin, comédie en un acte en vers, mêlée d'ariettes et de vaudevilles, représentée devant leurs Majestés à Fontainebleau le mercredi 27 octobre 1762, par les comédiens italiens ordinaires du Roi, de l'imprimerie de Christophe Ballard, 1762.

Choix de Fabliaux mis en vers, volume 1, Genève et Paris, Prault, 1788.

Frédégaire*, Chronique des temps mérovingiens*, traduction, introduction et notes par O. Devillers et J. Meyers, Turnhout, Brepols, 2001.

La Bible, traduction œcuménique, édition intégrale TOB, Paris, Editions du Cerf, 1989.

La guirlande de Julie, édition Adrien Van Bever, Paris, Sansot, « Petite bibliothèque surannée », 1907.

Le Roman de Renart (XIIème siècle), Paris, Gallimard, 1962.

Nouvelles littéraires contenant ce qui se passe de plus considérable dans la république des lettres, volume 11, Amsterdam, chez Henri du Sauzet, 1720.

Satyre Ménippée de la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris,(1594) Paris, Charpentier, 1855.

3 Ouvrages anonymes

Aucassin et Nicolette (XIIème siècle) publié avec introduction et traduction par Alfred Delvau, Paris, Librairie Bachelin-Deflorenne, 1866.

Chronique de Turpin (XIIème siècle), Paris, chez Silvestre, 1835.

Histoire de Valentin et Orson, très-hardis, très-nobles et très-vaillans chevaliers, fils de l'Empereur de Grece & neveux du très vaillant & très-chrétien Roi de France Pépin, Rouen, chez J.F. Behourt, 1686.

Histoire véritable de la duchesse de Chatillon, Cologne, Pierre Marteau, 1699.

La Pompe funèbre d'Arlequin, mort le dernier jour d'août 1700, Paris, Jean Musier, 1701.

La Pompe funèbre de l'auteur de Pharamond, Paris, P. Bienfait, 1663.

Thélamire, Paris, Le Breton, 1739.

Littérature critique

Adam, Antoine, *Les libertins au 17ème siècle*, Paris, Buchet-Chastel, 1964.

Adam, Antoine, *Histoire de la littérature française au XVIIème siècle*, Paris, Domat Montchrestien, 1948-1956, réédition Albin Michel, 1997.

Bachelard, Gaston, *L'Air et les Songes, Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, 1943.

Bar, Francis, *Le genre burlesque en France au XVIIème siècle. Etude de style*, Paris, D'Artrey, 1960.

Bénichou, Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948, réédition collection « Folio/Essais », n°99.

Bertrand, Dominique, « Eloge du caméléon : la poétique galante de Jean-François Sarasin », in *Poétique de l'indéterminé : le caméléon au propre et au figuré*, études rassemblées et présentées par Valérie-Angélique Deshoulières, Presses universitaires Blaise Pascal, 1998, p 45 à 64.

Blocker, Déborah, *Instituer un « art » : politique du théâtre dans la France du premier 17ème siècle*, Paris, Champion, 2009.

Bray, René*, La Préciosité et les précieux de Thibaut de Champagne à Jean Giraudoux*, Paris, Nizet, 1948.

Bung, Stéphanie*, Spiele und Ziele ; französische Salonkulturen des 17 Jahrhunderts zwischen Elitendistinktion und « Belles lettres »*, Tübingen, Allemagne, Narr, 2013.

Bury, Emmanuel, « Le monde de l'honnête homme : aspects de la notion de « monde » dans l'esthétique du savoir-vivre »*,* in *La Notion de « monde » au XVIIème siècle*, sous la direction de Bernard Beugnot, *Littératures classiques*, n°22, automne 1994.

Bury, Emmanuel, « Espaces de la République des Lettres : des cabinets savants aux salons mondains. », in *Histoire de la France littéraire*, volume 1, *Classicismes, XVIIème, XVIIIème siècles*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 88 à 117.

Castille Jean-François, « Le prosimètre galant. Jean-François Sarasin. La Pompe funèbre de Voiture », in *De la grande Rhétorique à la poésie galante, l'exemple des poètes caennais aux XVIème et XVIIème siècle*, sous la direction de Marie-Gabrielle Lallemand et Chantal Liaroutzos, presses universitaires de Caen, 2004.

Cauchie, Maurice, « Sarrasin et la Bastille », Revue des Sciences Humaines 88, 1957, p.503-505.

Chantalat, Claude, *À la Recherche du goût classique*, Paris, Klincksieck, 1992, « Théorie et Critique à l'âge classique », n°7.

Chatelain, Jean-Marc, *La bibliothèque de l'honnête homme*, Livres, lecture et collections en France à l'âge classique, BNF, 2003.

Chauveau, Jean-Pierre, « Sarasin et l'inspiration virgilienne », *in La Basse-Normandie et ses poètes à l'époque classique*, Cahier des Annales de Normandie n°9, Université de Caen, 1977, p.169-178.

Chomety, Philippe et Requemora, Sylvie, *Gueux, frondeurs, libertins, utopiens : autres et ailleurs du XVIIème siècle,* Aix-en-Provence, France, Presses universitaires de Provence, 2013.

Cioranescu, Alexandre, *Bibliographie de la Littérature française du XVIIème siècle*, édition du CNRS, 1965-1967.

Cousson, Agnès (sous la direction de), Belin Christian, Beugnot Bernard et alii, *L'Entretien au XVIIème siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

Dandrey, Patrick, « Les deux esthétiques du Classicisme français », in *Littératures classiques,* n°19, automne 1993, p. 145-170.

Daspet, Françoise, « La poésie en ce jardin : structure architecturale du locus amoenus dans les *Bucoliques* de Virgile », in *Les Mythologies du jardin de l'Antiquité à la fin du XIXème siècle,* études réunies et présentées par Gérard Peylet, Presses universitaires de Bordeaux, Revue Eidôlon, novembre 2006, n°71.

Denis, Delphine, « Classicisme, préciosité et galanterie », *in Histoire de la France littéraire. Classicismes. XVIIème-XVIIIème siècle*, dirigé par Jean-Charles Darmon, Michel Delon, Tome 2, publié sous la direction de Michel Prigent, PUF, 2006.

Denis, Delphine, « Préciosité et galanterie : vers une nouvelle cartographie », in *Les Femmes au grand siècle*, Biblio 17, 144, T II, 2002, p 17 à 39.

Denis, Delphine, *La Muse galante. Poétique de la conversation dans l'œuvre de Madeleine de Scudéry,* Paris, Champion, « Lumière classique »,1996.

Denis, Delphine, « Conversation et enjouement au XVIIème siècle : l'exemple de Madeleine de Scudéry », in *Du Goût, de la conversation et des femmes*, études rassemblées par Alain Montandon, Clermont-Ferrand, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1994, p. 111-129.

Faguet, Emile, *Sarasin, in Revue des Cours et des Conférences*, V, 1 (1897-1897), p 441-452.

Faguet, Emile, *Histoire de la poésie française*, vol.III, Paris, Boivin, 1927, p. 351-366.

Fukui, Yosho, *Raffinement précieux dans la poésie française du XVIIème siècle,* Paris, Nizet, 1964.

Fumaroli, Marc, *La Diplomatie de l'Esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, 1998.

Fumaroli, Marc, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, 2015.

Génetiot, Alain, *Les Genres lyriques mondains*, Droz, Paris, 1990.

Génetiot, Alain, « Des hommes illustres exclus du panthéon, les poètes mondains et galants (Voiture, Sarasin, Benserade) », in *Littératures classiques* n°19, « Qu'est-ce qu'un classique ? », dirigé par Alain Viala, Paris, Klincksieck, 1993, p. 215-235.

Génetiot, Alain, *Poétique du loisir mondain. De Voiture à La Fontaine*. Paris, Honoré Champion, 1997.

Génetiot, Alain, « Jean-François Sarasin », in *La Poésie française du premier dix-septième siècle : textes et contextes,* David Lee Rubin, Robert T. Corum, Rookwood Press, 2004.

Génetiot, Alain, Le Parnasse satirique de Sarasin ou l'invention de l'auteur-honnête homme", dans *Travaux de Littérature*, XX, 2007, *Le statut littéraire de l'écrivain,* dir. Lise Sabourin, p. 269-286.

Génetiot, Alain, "Porter la parole des grands : les mazarinades de Sarasin", dans *Histoire et civilisation du livre*, XII, 2016, p. 211-224.

Génetiot, Alain, "Éditer des oeuvres posthumes : le cas Sarasin", dans *Éditer les oeuvres complètes (XVIe et XVIIe siècles)*, sous la direction de Philippe Desan et Anne Régent-Susini, Paris, STFM, 2020, p. 221-237.

Genette, *Seuils*, Paris, Le Seuil, 1987.

Géruzez, Eugène, « Sarasin », in *Essais d'histoire littéraire*, Paris, 1839, p.231-240.

Grimal, Pierre, *Le lyrisme à Rome*, Paris, PUF, 1978.

Henriot, Emile, « le galant Sarasin », in *Livres et portraits*, vol. III, Paris, 1927, p. 20-25.

Hubert, Judd David, « Le Jeu de l'amour et de l'honnêteté », in *L'esprit Créateur* 15, 1975, p.49-58.

Izokaitis, Jurate, *The Poetry of Jean-François Sarasin*, thèse, university of Berkeley, 1972.

Jakobson, Roman, *Linguistics and Poetics*, in T. A. Sebeok, Style in language, Cambridge, Mit press Massachussetts Institute of technology, New York, John Wiley and sons, 1960.

Lafay, Henri, *La Poésie française du premier XVIIème siècle*, Paris, Nizet, 1975.

Lambin Gérard, *La Chanson grecque dans l'Antiquité*, Paris, CNRS éditions, 1992.

Lanson, Gustave, *Etude sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIIème siècle. Sarasin.* Revue d'Histoire littéraire de la France, volume VIII ,1904, p. 395-407

Lathuillère, Roger, *La Préciosité, étude historique et linguistique. Tome I : position du problème. Les Origines,* Genève, Droz, 1966.

Laurens, Pierre, *L'Abeille dans l'ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque alexandrine à la fin de la Renaissance,* Paris, Les Belles Lettres, 1989.

Leclerc, Jean, « L'animal héroïque : de la guerre comique aux enjeux moraux », *Tangence* 111, 2016, p. 51 à 69.

Leplâtre, Olivier, *Le Pouvoir et la parole dans les Fables de La Fontaine*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

Livet, Charles-Louis, *Précieux et Précieuses*, Paris, Didier, 1859.

Macé, Stéphane, *L'Eden perdu. La pastorale dans la poésie française de l'âge baroque*, Paris, Champion, 2002.

Magendie, Maurice, *La Politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIème siècle, de 1600 à 1660,* Paris, Presses universitaires de France, 1925.

Magne, Emile, *Le Château de Saint-Cloud*, Paris, Calmann-Levy, 1932.

Magne, Emile, *Voiture et l'hôtel de Rambouillet,* Paris, Emile-Paul frères, 2ème édition, 1929-1930, tome I : *Les Origines (1597-1635),* tome II : *Les Années de gloire (1635-1648).*

Magne Emile, *Scarron et son milieu,* Paris, Emile-Paul frères éditeurs, 1924.

Magne, Emile, *Ninon de Lanclos*, Portraits et Documents inédits, Paris, éditions Emile-Paul frères, 1925.

Maître, Myriam, *Les Précieuses : naissance des femmes de Lettres en France au XVIIème siècle*, Paris, Honoré Champion, « Lumière classique »,1999.

Mazouet, Charles, « Du badin médiéval au naïf de la comédie du XVIIème siècle », in *Cahiers de l'Association internationale des études françaises,* 1974, n°26, p.61-76.

Méniel, Bruno, *Renaissance de l'épopée. La poésie épique en France de 1572 à 1623*, Droz, Genève, 2004.

Mennung, Albert: *Jean-François Sarasin's Leben und Werke, seine Zeit und Gesellschaft*. Halle, Niemeyer, 1902.

Mennung, Albert, « Der Sonettenstreit und seine Quellen » dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, n° 24, 1902, p. 275-356.

Millet-Gérard, D. *Le Chant initiatique. Esthétique et spiritualité de la Bucolique*, Genève, Ad Solem, 2000.

Mongrédien, Georges, *Les Précieux et les précieuses*, Paris, Mercure de France, 1963.

Mongrédien, Georges, *Madeleine de Scudéry et son salon,* Paris, Tallandier, 1946.

Mongrédien, Georges, *Le grand Condé*, Paris, Hachette, 1959.

Morlet, Chantal, « Mort d'un personnage »*,* RHLF, n°77,1977, p.459-469.

Mourgues, Odette de, *O Muse, fuyante proie, Essai sur la Poésie de La Fontaine*, Paris, José Corti, 1962.

Nédélec, Claudine*, Les Etats et empires du burlesque*, Paris, Champion, 2004.

Neveu, Ed., *Notice sur Sarasin,* in *Les Poètes Normands*, sous la direction de Baratte, L.H., B Paris, Bedelet, Dutertre, Martinon et Pilout éditeurs, 1846.

Niderst, Alain: « Culture antique et galanterie moderne chez Sarasin », in: *XVIIe Siècle*, n° 186, janvier-mars 1995, p.39-48.

Niderst, Alain, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Paris, Presses universitaires de France, 1976.

Niderst, Alain, « La bigarrure de prose et de vers dans les textes classiques »*,* dans *Thèmes et genres littéraires aux XVIIè et XVIIIè siècles, Mélanges en l'honneur de Jacques Truchet*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p.167-171.

Niderst, Alain, « Madeleine de Scudéry, Ménage et Pellisson, éditeurs de Sarasin », in *Travaux de littérature , Tome XIV, L'Ecrivain éditeur, 1-« Du Moyen Âge à la fin du 18ème siècle »*, sous la direction de François Bessire, publiés par l'Adirel avec le concours du Centre national du livre, 2001, p 233-242.

Orwat, Florence, *L'Invention de la rêverie, une conquête pacifique du Grand Siècle*, Paris, Champion, 2006.

Pallister, Janis L., « Jean-François Sarasin, Epicurean »*, in Papers on French Seventeenth Century Literature,* volume IX, n°16, 1982, p. 313-325.

Pallister, Janis L., « Jean-François Sarasin, Lyric Poet »*, in L'Esprit créateur*, XX, n°4, Minneapolis, Winter, 1980, p.55-63.

Pelous, Jean-Michel*, Amour précieux, amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines,* Paris*,* Klincksieck, 1980.

Perrens, François-Tommy*, les Libertins en France,* Paris, L.Chailley, 1896.

Picard, Roger, *Les Salons littéraires et la société française (1610-1789),* New York, Brentano's, 1943.

Pintard, René*, le Libertinage érudit en France dans la première moitié du XVIIème siècle*, Paris, Boivin, 1943, reprint Slatkine, 1983.

Piqué, Barbara, « Les « Beaux endormis » dans l'œuvre de La Fontaine et la peinture de son temps », in *Le Fablier*. Revue des amis de Jean de La Fontaine, n°15, 2004.

Rathery, Edme-Jacques-Benoît, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le XIIIème jusqu'au règne de Louis XIV*, Paris, Firmin-Didot, 1853.

Rollin, Sophie, *Le style de Vincent Voiture : une esthétique galante*, Presses universitaires de Saint-Etienne, 2006.

Rousset, Jean, *La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et le paon*, Paris, José Corti, 1965.

Roussillon Marine, « Agréables différends. L'esthétique galante de la querelle dans deux dialogues de Jean Chapelain et Jean-François Sarasin *», in Littératures classiques, Le Temps des querelles,* sous la direction de Jeanne-Marie Hostiou et Alain Viala, N° 81, Armand Colin, 2013, p.51

Sani, Filippo, *Educazione e rhetorica nell' eta delle « querelles ». Charles-François Houbigant et il « De la manière d'étudier et d'enseigner »,* Vita e Pensiero, Milan, 2003.

Sellier, Philippe, « Se tirer du commun des femmes » : la constellation précieuse » et « La névrose précieuse : une nouvelle Pléiade », in *Essais sur l'imaginaire classique*, Paris, Champion, 2005, p. 197-235.

Speranza Armani, Ada, « Jean-François Sarasin: Sull'Amore » in *Eros in Francia nel Seicento*., Bari, Adriatica, Paris, Nizet, 1987, « Quaderni del Seicento francese », n°8, p. 213-243 .

Speranza Armani, Ada*,* « *Il Discours de la tragedie* » di J.F. Sarasin tra precettistica e storiografia », in *Il teatro al tempo di Luigi XIII,* Bari, Adriatica et Paris, Nizet, 1974, « Quaderni del seicento francese », n°1, p.173-206.

Starobinski, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, collection Tel, 1999.

Stecher Lidmilla Sovak, *Jean-François Sarasin et ses rapports avec la préciosité*, Thèse dactylographiée, Université de Lille III, 1978.

Steigerwald, Jörn: « Galante Liebes-Ethik. Jean-François Sarasins Dialogue sur la question s'il faut qu'un jeune homme soit amoureux », in *Liebe und Emergenz. Neue Modelle des Affektbegreifens im französischen Kulturgedächtnis um 1700*. Ed Kirsten Dickhaut / Dietmar Rieger, Tübingen, 2006, p. 33-54.

Timmermans Linda, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime,* Champion classique, Paris, 2005.

Toldo, Pierre, *Ce que Scarron doit aux auteurs burlesques d'Italie*, Pavia, Fusi frères, 1893.

Viala, Alain, « D'une politique des formes : la galanterie », in *XVIIème siècle*, n°182, janvier-mars 1994, p.143-151.

Viala, Alain, *La France galante*, Paris, PUF, 2009.

Viala, Alain, « Qu'est-ce qu'un classique ? », in *Littératures classiques*, n°19, automne 1993, p.11-31.

Viala Alain, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique,* Paris, Les Editions de Minuit, 1985.

Viala Alain (dir.), Mortgat, Emmanuelle, Nedelec, Claudine, avec la collaboration de Jean, Marina, *L'Esthétique galante : Paul Pellisson, Discours sur les Œuvres de Monsieur Sarasin et autres œuvres*, Toulouse, Société de Littératures Classiques, 1989.

Zilsel, Edgar, *Le Génie, histoire d'une notion de l'Antiquité à la Renaissance*, Les Editions de Minuit, Paris, 1993.

Zuber, Roger, *Les «Belles Infidèles» et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*, Paris, Armand Colin, 1968. Réédition avec une postface d'Emmanuel Bury, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque de l'Evolution de l'Humanité », n°14, 1995.

Zuber, Roger (dir.), *Littérature française du XVIIème siècle*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », n°95, 1993.

Discographie

Bacilly, Benigne de, *L'art de bien chanter*, Claudine Ansermet, Paolo Cherici, CD, STR 33720, 2006.

Boesset, Antoine, *À deux violes esgales*, Monique Zanetti, CD CASA24, 2007.

Lambert Michel, *Airs*, Charles Daniels, Fred Jacobs, CD, LC11113, 2014.

Lambert Michel (Marc-Antoine Charpentier et Jean-Philippe Rameau), *Ombre de mon amant, Airs baroques français*, Les Arts florissants, William Christie et Anne Sofie von Otter, CD, 2010.

INDEX thématique

Absence : 7, 8, 91, 145, 163, 184, 202, 205, 227, 235, 238, 239, 240, 245, 248, 272, 275, 276, 283, 290, 291, 292, 309, 314, 322, 335, 342, 348, 368, 378, 379, 405, 458, 469, 471, 473, 482, 485, 519.
Ailes : 110, 129, 130, 148, 240, 324, 327, 412, 419, 439, 446, 480, 500, 551, 615.
Amour coquet : 5, 124, 127, 128, 130, 189, 403, 508, 509.
Amour galant : 49, 105, 106, 127, 151, 153, 244, 355, 403, 414, 458, 500, 509, 510, 582.
Amour platonique : 124, 126, 127, 153, 169.
Argent : 9, 24, 27, 34, 38, 48, 63, 67, 71, 92, 103, 104, 119, 126, 129, 134, 154, 172, 187, 188, 194, 200, 281, 287, 311, 312, 316, 331, 336, 342, 368, 389, 420, 459, 466, 510, 531, 538.
Astre : 72, 111, 113, 124, 135, 152, 227, 232, 271, 288, 290, 356, 358, 372, 405, 409, 433, 521, 522, 528, 541, 552.
Beauté : 7, 18, 24, 39, 59, 78, 81, 89, 90, 95, 96, 108, 109, 114, 124, 125, 126, 127, 131, 133, 134, 135, 139, 140, 152, 155, 157, 161, 163, 167, 168, 177, 191, 197, 198, 201, 203, 205, 206, 207, 214, 217, 222, 223, 225, 228, 231, 232, 237, 242, 247, 250, 254, 255, 259, 260, 265, 267, 268, 269, 272, 275, 281, 282, 284, 290, 291, 297, 307, 309, 315, 321, 322, 323, 327, 344, 351, 358, 360, 365, 369, 374, 376, 380, 391, 395, 396, 400, 402, 404, 406, 424, 435, 438, 440, 451, 452, 453, 458, 460, 467, 470, 475, 476, 477, 478, 481, 483, 484, 491, 492, 493, 494, 497, 498, 500, 502, 511, 513, 521, 522, 523, 526, 528, 529, 534, 535, 537, 542.
Berger : 18, 69, 77, 87, 93, 94, 95, 104, 114, 115, 141, 143, 151, 155, 156, 157, 158, 160, 162, 167, 176, 188, 208, 209, 211, 242, 244, 247, 284, 347, 356, 375, 376, 377, 391, 396, 455, 469, 470, 473, 517, 518, 566, 574.
Carnaval : 56, 57, 154, 189, 464, 465, 466, 537.
Chant : 5, 6, 11, 13, 15, 18, 23, 24, 28, 33, 39, 50, 53, 55, 57, 67, 69, 77, 78, 83, 86, 87, 90, 93, 94, 96, 98, 99, 100, 103, 104, 105, 111, 112, 113, 116, 117, 125, 128, 131, 134, 138, 140, 141, 142, 143, 147, 148, 149, 154, 156, 157, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 168, 169, 170, 172, 174, 179, 183, 184, 191, 192, 197, 199, 200, 206, 208, 210, 212, 221, 223, 224, 225, 226, 230, 233, 234, 235, 239, 242, 245, 246, 253, 255, 257, 259, 260, 261, 264, 265, 278, 279, 287, 290, 295, 296, 299, 304, 321, 325, 327, 329, 331, 333, 334, 335, 342, 343, 353, 355, 356, 357, 358, 364, 371, 373, 375, 376, 377, 378, 380, 383, 384, 386, 387, 389, 391, 392, 393, 395, 397, 401, 404, 409, 415, 421, 423, 428, 429, 433, 434, 435, 436, 437, 440, 441, 448, 451, 456, 462, 466, 471, 473, 475, 478, 481, 487, 493, 510, 518, 530, 535, 539, 541, 542, 544, 545, 548, 550, 551, 557, 567, 569, 576, 581, 584.
Chant amébée (amoébée) : 69, 93, 94, 239, 376.
Charme : 2, 18, 20, 26, 44, 78, 93, 96, 105, 117, 118, 128, 135, 140, 141, 144, 145, 151, 155, 157, 159, 160, 163, 165, 177, 180, 188, 190, 191, 202, 222, 225, 233, 235, 239, 244, 245, 247, 259, 267, 272, 273, 274, 287, 290, 292, 344, 348, 369, 385, 404, 418, 435, 453, 455, 456, 477, 483, 485, 491, 500, 502, 505, 507, 510, 513, 514, 521, 525, 526, 527, 531, 537, 538, 543.
Combat : 50, 53, 62, 69, 78, 79, 83, 84, 85, 98, 112, 139, 170, 222, 255, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 271, 277, 285, 289, 298, 300, 303, 304, 327, 329, 340, 342, 354, 360, 386, 415, 416, 417, 425, 436, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 456, 457, 467, 479, 492, 496, 512, 540, 541, 543, 544, 545, 547, 548, 549, 551, 552, 613, 624.
Consolatio : 87, 89, 90, 114, 156, 176, 275, 356, 358, 543.
Cruauté : 102, 108, 109, 110, 111, 124, 157, 163, 172, 194, 205, 207, 226, 240, 245, 251, 254, 255, 258, 263, 275, 278, 297, 300, 303, 315, 316, 322, 324, 342, 353, 368, 369, 371, 377, 391, 394, 395, 400, 402, 405, 416, 420, 507, 514, 527, 535, 552.
Danse : 30, 33, 99, 103, 104, 105, 106, 128, 136, 141, 158, 159, 188, 210, 242, 311, 331, 333, 341, 347, 348, 392, 401, 465, 505, 506, 507, 510, 512, 529, 612, 613, 614, 616.

Duel : 62, 69, 84, 100, 139, 262, 263, 329, 330, 425, 428, 469, 479, 521.
Eaux (fleuves, rivières, ruisseau, mer, océan) : 19, 41, 42, 51, 79, 94, 96, 98, 119, 125, 140, 142, 143, 144, 146, 156, 157, 158, 159, 164, 167, 171, 173, 177, 178, 184, 185, 191, 192, 194, 195, 196, 199, 201, 212, 215, 216, 217, 219, 222, 223, 225, 244, 245, 254, 255, 263, 274, 296, 298, 300, 301, 305, 314, 326, 327, 343, 357, 360, 368, 369, 371, 372, 373, 377, 378, 381, 383, 386, 391, 393, 395, 426, 429, 438, 439, 442, 458, 470, 473, 476, 479, 491, 493, 494, 528, 545, 546, 549, 550, 553, 603, 611, 615.
Ecriture : 2, 27, 29, 37, 48, 69, 76, 89, 92, 93, 119, 168, 192, 198, 199, 216, 217, 291, 294, 325, 331, 345, 380, 501, 507, 525.
Ekphrasis : 140, 166, 167, 171, 214, 216, 217, 360, 370, 391, 436, 441.
Enfer : 85, 108, 145, 163, 170, 189, 205, 221, 222, 247, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 318, 323, 325, 326, 358, 359, 382, 391, 393, 394, 395, 396, 613.
Etrennes : 8, 27, 38, 63, 91, 92, 121, 135, 147, 155, 178, 193, 281, 311, 459.
Femme : 3, 25, 26, 31, 33, 57, 62, 64, 69, 82, 85, 100, 105, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 118, 125, 126, 127, 128, 129, 131, 132, 133, 134, 138, 151, 152, 157, 172, 176, 181, 183, 194, 198, 199, 200, 202, 204, 205, 207, 210, 223, 225, 230, 232, 235, 236, 238, 242, 243, 246, 254, 267, 270, 271, 272, 279, 307, 309, 315, 323, 324, 329, 333, 336, 341, 347, 352, 356, 364, 365, 393, 396, 403, 404, 406, 409, 413, 414, 415, 420, 422, 425, 431, 434, 460, 461, 463, 468, 476, 477, 482, 493, 496, 497, 499, 500, 502, 517, 521, 524, 529, 531, 545, 565, 570, 579, 581, 583, 593, 594, 598, 611, 612, 619, 622.
Fleur : 78, 111, 128, 131, 140, 142, 143, 156, 157, 158, 177, 183, 201, 202, 209, 216, 223, 225, 229, 237, 245, 249, 267, 284, 338, 352, 358, 363, 369, 375, 378, 379, 383, 386, 391, 392, 417, 418, 423, 432, 454, 463, 473, 485, 491, 517, 522, 528, 537, 544.
Folie : 5, 67, 88, 102, 103, 116, 127, 135, 197, 203, 213, 228, 241, 249, 251, 312, 320, 325, 335, 457, 484, 487, 488, 531, 538.
Fortune : 30, 37, 59, 61, 84, 85, 94, 176, 200, 204, 212, 243, 244, 251, 254, 263, 274, 275, 296, 298, 299, 347, 361, 363, 377, 417, 434, 435, 458, 474, 492, 493, 498, 502, 511, 512, 514, 535, 542, 544.
Fuite du temps : 15, 57, 86, 107, 144, 157, 163, 164, 180, 184, 192, 198, 203, 217, 222, 223, 229, 245, 247, 248, 253, 265, 275, 276, 283, 292, 341, 371, 372, 378, 382, 451, 454, 478, 484, 501.
Galanterie : 4, 10, 11, 27, 39, 43, 49, 71, 95, 96, 113, 117, 118, 128, 129, 130, 132, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 161, 163, 169, 175, 180, 181, 264, 279, 288, 315, 334, 355, 395, 400, 407, 409, 414, 415, 435, 466, 469, 477, 481, 497, 498, 500, 516, 559, 576, 579, 582, 583, 612.
Guerre : 2, 3, 8, 19, 24, 27, 45, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 65, 71, 72, 77, 78, 83, 84, 85, 98, 119, 136, 138, 139, 143, 145, 150, 156, 167, 170, 173, 174, 175, 182, 188, 189, 193, 194, 200, 211, 212, 221, 222, 247, 251, 254, 255, 256, 257, 261, 262, 295, 296, 297, 298, 301, 302, 303, 304, 305, 314, 330, 331, 332, 338, 340, 353, 374, 384, 386, 393, 397, 399, 404, 413, 436, 439, 440, 441, 442, 462, 469, 472, 476, 494, 498, 499, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 551, 554, 556, 561, 562, 563, 569, 617, 620, 623, 624.
Héros : 22, 24, 39, 50, 51, 52, 54, 64, 67, 76, 77, 85, 98, 109, 120, 135, 137, 172, 188, 191, 192, 222, 228, 241, 249, 254, 255, 261, 262, 263, 264, 293, 298, 299, 300, 301, 302, 326, 327, 351, 353, 354, 358, 369, 384, 385, 392, 393, 410, 416, 417, 423, 425, 435, 436, 438, 439, 441, 466, 467, 470, 494, 499, 508, 542, 545, 605.
Histoire : 15, 25, 26, 27, 29, 31, 35, 43, 44, 45, 49, 51, 52, 53, 54, 62, 64, 66, 68, 69, 71, 75, 107, 116, 127, 151, 152, 160, 185, 187, 193, 200, 217, 222, 249, 253, 255, 300, 301, 317, 344, 363, 375, 409, 410, 417, 439, 462, 480, 488, 501, 513, 521, 522, 555, 557, 559, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 578, 579, 580, 581, 584.
Inconstance : 9, 10, 68, 105, 108, 109, 112, 113, 114, 127, 129, 151, 157, 178, 203, 204, 229, 240, 241, 242, 243, 248, 279, 289, 327, 354, 361, 402, 403, 404, 405, 422, 453, 456, 460, 509, 526, 534.
Jalousie : 6, 8, 88, 127, 131, 137, 155, 180, 201, 202, 203, 205, 211, 212, 274, 349, 406, 407, 420, 542.
Jeu : 20, 26, 27, 39, 42, 43, 55, 62, 64, 65, 69, 71, 73, 76, 77, 78, 79, 103, 104, 109, 110, 111, 116, 128, 136, 138, 139, 150, 161, 163, 165, 166, 173, 179, 180, 183, 188, 207, 222, 271, 294, 305, 308, 310, 311, 335, 337, 347, 348, 351, 352, 363, 367, 368, 377, 389, 398, 400, 401, 409, 410, 411, 412, 419,

425, 427, 428, 432, 434, 460, 466, 469, 473, 475, 481, 483, 491, 508, 528, 530, 533, 535, 539, 540, 545, 546, 547, 548, 552, 557, 565, 580, 611, 612, 613, 614, 615.
Larmes : 11, 57, 88, 112, 128, 130, 134, 135, 225, 235, 244, 245, 254, 259, 260, 261, 265, 273, 274, 276, 277, 357, 418, 419, 420, 445, 453, 482, 483, 502, 507, 525, 526, 527.
Libertins : 23, 64, 65, 66, 68, 69, 71, 104, 106, 108, 129, 136, 154, 243, 249, 287, 313, 340, 461, 462, 493, 510, 578, 579, 582.
Locus amoenus : 68, 140, 142, 145, 148, 188, 247, 284, 290, 299, 344, 375, 435, 438, 469, 472, 473, 475, 478, 491, 516, 517, 579.
Locus terribilis : 84, 145, 157, 185, 247, 393.
Maladie : 8, 10, 21, 23, 29, 34, 39, 40, 71, 75, 76, 102, 103, 104, 109, 129, 136, 138, 154, 161, 175, 206, 237, 249, 250, 251, 282, 307, 313, 337, 354, 381, 416, 447, 448, 449, 463, 506, 613, 614.
Mariage : 8, 21, 24, 26, 30, 33, 34, 48, 56, 58, 60, 122, 124, 127, 150, 153, 169, 187, 209, 210, 236, 238, 249, 270, 287, 294, 307, 308, 309, 315, 341, 342, 343, 344, 352, 401, 442, 481, 506, 521, 617, 618, 619, 622, 623, 624.
Martyre : 67, 88, 89, 105, 108, 113, 116, 124, 125, 126, 127, 172, 175, 224, 226, 228, 230, 234, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 270, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 294, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 338, 342, 406, 452, 459, 488, 489, 490, 509, 517, 522, 524, 525, 526, 531.
Mélancolie : 18, 20, 88, 136, 156, 163, 169, 177, 184, 188, 198, 249, 250, 251, 283, 335, 454, 457, 463, 477, 482, 614.
Mort : 2, 3, 9, 13, 17, 21, 25, 26, 28, 33, 34, 36, 40, 44, 45, 49, 52, 53, 54, 58, 63, 65, 69, 73, 77, 78, 83, 86, 87, 88, 89, 90, 94, 95, 97, 100, 102, 109, 112, 113, 114, 120, 124, 127, 134, 136, 137, 138, 145, 147, 148, 152, 153, 156, 167, 169, 170, 173, 174, 176, 177, 178, 187, 194, 197, 198, 199, 201, 202, 207, 208, 211, 217, 221, 228, 229, 231, 235, 236, 239, 240, 241, 243, 244, 245, 246, 249, 252, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 269, 270, 271, 272, 274, 276, 289, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 307, 314, 317, 318, 319, 322, 324, 326, 330, 336, 342, 346, 354, 356, 357, 358, 359, 367, 370, 371, 384, 387, 391, 392, 393, 395, 396, 403, 405, 411, 412, 415, 416, 417, 418, 421, 423, 425, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 435, 436, 438, 442, 443, 445, 446, 451, 452, 453, 454, 455, 458, 464, 467, 469, 470, 473, 476, 481, 482, 483, 485, 489, 493, 495, 502, 503, 512, 514, 516, 521, 525, 526, 527, 528, 539, 540, 543, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 569, 575, 577, 582, 611, 618, 619, 620, 621, 622, 624, 625.
Musique : 5, 18, 28, 50, 82, 95, 97, 99, 100, 105, 111, 112, 117, 137, 141, 142, 148, 155, 159, 160, 162, 163, 166, 168, 174, 180, 183, 184, 188, 191, 209, 211, 221, 225, 235, 239, 242, 247, 284, 305, 311, 323, 355, 356, 358, 373, 377, 379, 384, 391, 393, 411, 429, 466, 482, 549, 557, 591, 611, 612, 615.
Myrte : 192, 208, 212, 285, 353, 547, 614.
Naïades : 5, 131, 141, 158, 196, 322, 473.
Napées : 141, 158, 473.
Nature, naturel : 5, 18, 19, 41, 42, 44, 46, 64, 66, 77, 79, 82, 84, 92, 93, 97, 98, 114, 115, 119, 122, 128, 129, 131, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 146, 150, 155, 157, 158, 160, 161, 162, 165, 167, 168, 169, 177, 183, 184, 185, 188, 196, 197, 198, 199, 200, 202, 209, 213, 214, 215, 216, 218, 222, 229, 231, 232, 238, 245, 247, 254, 257, 262, 284, 290, 293, 296, 297, 312, 325, 331, 339, 340, 342, 345, 348, 351, 353, 360, 366, 371, 376, 379, 402, 413, 414, 417, 419, 420, 431, 432, 434, 440, 443, 444, 455, 456, 477, 485, 489, 490, 491, 515, 517, 522, 523.
Nuit : 31, 38, 39, 47, 55, 57, 58, 61, 78, 89, 94, 95, 116, 124, 135, 137, 139, 141, 143, 145, 156, 158, 163, 165, 170, 176, 177, 185, 199, 211, 227, 229, 231, 244, 245, 247, 249, 251, 257, 261, 265, 271, 273, 280, 284, 294, 299, 305, 319, 322, 338, 340, 357, 359, 368, 370, 371, 373, 378, 380, 393, 394, 396, 397, 398, 420, 427, 428, 431, 432, 435, 438, 442, 446, 454, 459, 461, 462, 464, 465, 466, 467, 473, 475, 476, 478, 482, 487, 506, 522, 542, 544, 552, 554, 570, 611, 614, 615, 621, 622, 623.
Parodie : 5, 20, 62, 77, 79, 83, 86, 89, 104, 113, 120, 121, 123, 130, 136, 139, 152, 161, 171, 173, 175, 179, 209, 210, 288, 318, 326, 337, 343, 416, 422, 424, 428, 429, 432, 471, 505, 512, 539.
Pastiche : 5, 63, 71, 72, 102, 120, 121, 161, 164, 169, 171, 173, 175, 214, 231, 318, 324, 386, 425, 426, 428, 451, 452, 482, 485, 541, 543, 545.

Pêcheur : 82, 95, 144, 157, 158, 175, 343, 353, 368, 369, 371, 372, 376.
Peinture : 16, 19, 27, 40, 67, 94, 97, 108, 112, 126, 131, 133, 142, 166, 167, 168, 189, 192, 197, 212, 213, 214, 216, 217, 218, 231, 232, 251, 253, 284, 293, 298, 325, 326, 420, 476.
Plainte : 20, 87, 88, 90, 93, 95, 137, 160, 170, 204, 239, 244, 245, 247, 256, 257, 259, 275, 299, 313, 323, 395, 396, 427, 445, 451, 458, 515, 526.
Poésie bucolique : 69, 87, 93, 94, 96, 98, 105, 130, 131, 136, 137, 140, 151, 155, 156, 159, 160, 170, 173, 176, 183, 188, 192, 202, 208, 209, 212, 214, 222, 233, 238, 239, 244, 245, 246, 247, 267, 276, 283, 284, 305, 314, 315, 342, 344, 369, 372, 376, 377, 378, 379, 380, 387, 390, 392, 396, 429, 440, 454, 464, 469, 473, 476, 505, 516, 517, 570, 576, 579, 581.
Préciosité : 17, 45, 49, 81, 151, 152, 153, 163, 188, 279, 488, 538, 578, 579, 581, 583.
Printemps : 142, 143, 148, 175, 192, 267, 352, 358, 369, 371, 392, 393, 410, 458, 469, 493, 495, 501, 528, 539, 621.
Prison : 28, 55, 57, 58, 59, 60, 84, 89, 119, 124, 125, 128, 178, 200, 203, 219, 227, 228, 229, 275, 276, 278, 285, 294, 297, 298, 304, 307, 324, 327, 341, 357, 367, 407, 431, 475, 494, 495, 496, 497, 498, 512, 548, 549, 550, 551, 623.
Prose : 2, 4, 26, 27, 35, 38, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 51, 70, 71, 76, 81, 82, 86, 89, 90, 91, 93, 100, 104, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 128, 155, 160, 162, 164, 173, 188, 189, 202, 207, 232, 238, 240, 242, 268, 279, 280, 290, 291, 294, 295, 312, 321, 341, 342, 366, 413, 415, 416, 421, 422, 423, 434, 435, 437, 438, 462, 475, 476, 477, 478, 485, 491, 506, 507, 511, 533, 539, 556, 559, 569, 574, 576, 582.
Prosimètre : 4, 43, 48, 93, 119, 120, 121, 122, 178, 188, 291, 415, 421, 430, 578.
Réécriture : 67, 109, 121, 131, 155, 195, 199, 222, 402, 434, 444.
Religion : 49, 50, 53, 65, 66, 67, 104, 116, 129, 136, 212, 214, 217, 252, 313, 345, 356, 407, 417, 461, 493.
Repos : 19, 35, 55, 66, 99, 113, 138, 139, 143, 158, 182, 208, 213, 216, 222, 245, 246, 319, 330, 346, 353, 372, 377, 384, 386, 394, 426, 434, 446, 453, 455, 472, 476, 493, 517, 518, 552.
Rêve arcadien : 2, 41, 137, 143, 151, 157, 158, 160, 161, 188, 239, 244, 247, 265, 375, 376, 455, 469, 517.
Rêverie : 41, 42, 141, 144, 149, 150, 165, 173, 251, 283, 339, 340, 343, 344, 384.
Roman : 8, 24, 30, 31, 35, 53, 55, 58, 62, 64, 68, 70, 71, 75, 77, 81, 85, 94, 106, 120, 121, 122, 123, 127, 132, 133, 134, 140, 153, 161, 171, 172, 173, 183, 188, 200, 202, 241, 244, 249, 251, 253, 260, 285, 290, 316, 354, 375, 382, 409, 413, 415, 424, 425, 427, 428, 454, 458, 466, 471, 472, 475, 476, 477, 480, 492, 494, 498, 502, 508, 509, 512, 547, 563, 564, 566, 568, 573, 574, 576, 577.
Rossignol : 20, 140, 143, 145, 147, 148, 159, 160, 189, 222, 223, 224, 230, 290, 299, 379, 395, 396, 429, 477.
Salons mondains : 2, 3, 18, 23, 39, 42, 61, 62, 63, 64, 68, 69, 75, 90, 127, 151, 160, 178, 187, 281, 355, 403, 479, 481, 491, 539, 578, 582.
Satire : 43, 47, 65, 71, 72, 91, 155, 169, 173, 182, 193, 195, 197, 206, 207, 209, 210, 287, 288, 294, 295, 317, 320, 321, 342, 434, 464, 469, 484, 492, 525, 548, 551, 553, 561, 562, 566, 569, 572, 577.
Satyre (Faune) : 19, 141, 156, 433, 473.
Sommeil : 50, 141, 163, 244, 245, 271, 340, 359, 394, 395, 419, 437, 446, 478, 527, 552.
Style : 2, 5, 17, 50, 65, 73, 89, 93, 104, 121, 122, 131, 133, 152, 160, 161, 162, 164, 165, 168, 174, 187, 188, 195, 201, 202, 290, 294, 295, 312, 322, 323, 344, 355, 364, 366, 398, 399, 400, 402, 409, 424, 425, 427, 433, 434, 436, 437, 438, 451, 470, 472, 475, 476, 480, 522, 539, 578, 582.
Théâtre : 24, 25, 32, 82, 88, 94, 113, 149, 205, 206, 244, 283, 308, 376, 381, 391, 397, 400, 401, 451, 460, 484, 560, 572, 575, 578, 608, 611, 613, 617, 618.
Vers : 38, 41, 48, 63, 86, 93, 104, 113, 120, 123, 161, 164, 165, 183, 188, 196, 281, 342, 435, 446, 449, 469, 475, 480, 489, 491.
Vieux langage : 4, 62, 63, 69, 70, 71, 73, 128, 161, 171, 285, 312, 318, 336, 363, 397, 399, 425, 426, 447, 464, 486, 493, 618.
Voyage : 9, 25, 26, 35, 42, 46, 49, 75, 115, 116, 123, 126, 127, 149, 150, 155, 169, 173, 174, 189, 195, 198, 199, 205, 211, 215, 244, 249, 261, 265, 308, 338, 341, 342, 344, 351, 372, 373, 415, 491, 502, 503, 515, 521, 564, 566, 571, 574, 618.

INDEX des noms propres.

Académie française (L') : 2, 3, 23, 29, 50, 68, 69, 70, 73, 75, 87, 107, 115, 288, 416, 436, 437, 468, 487, 488, 501, 510, 513, 555, 558, 571, 607, 613, 614.
Académie putéane (L') : 26, 64, 65, 66, 68.
Acante : pseudonyme de Pellisson (Journée des Madrigaux) : 76, 535, 536, 537.
Achéron (L') : 303,304,356,358,393,395.
Achille : 50, 113, 139, 222, 260, 296, 334, 354, 415, 416, 436, 441, 476, 546, 549.
Aconce : 338.
Actéon : 169, 216, 225, 575.
Adam : 171, 199, 402, 403.
Admète : 137, 376, 493.
Adonis : 83, 109, 169, 195, 270, 396, 453.
Afrique (L'): 125, 192, 208, 439, 516.
Agde : 30, 92, 149, 155, 190, 308, 309.
Agen : 518, 624.
Aimond : 253, 254, 256, 258.
Ajax : 436.
Alcandre : 118, 200, 202, 206, 207, 339, 471.
Alcidamie : 11, 24, 59, 102, 112, 132, 498, 500, 576.
Alcide : 130, 191, 296, 410, 442.
Alcidiane : 8, 11, 24, 57, 102, 112, 132, 138, 265, 281, 499, 500, 502, 565, 566.
Alcidon : 137, 155, 173, 180, 189, 228, 274, 275, 339, 453.
Alcimédon : 391, 392, 566.
Alcine : 125, 172, 406, 475, 542.
Alcmène : 213, 327.
Alexandre (le grand) : 50, 74, 236, 319, 430, 440, 480, 561.
Alger : 343.
Aliboron : 182, 320.
Aligre (Mme) : 76, 535, 536.
Alix : 321.
Alpes (Les) : 25, 139, 145, 150, 247, 253, 261, 263, 265, 398, 618.
Amadis : 50, 70, 171, 249, 285, 354, 425, 480, 494, 570.
Amarante : 131, 176, 198, 244, 325, 326, 342, 356, 522.
Amaryllis : 131, 176, 198, 244, 325, 326, 342, 356, 522.
Amélite : 68, 407.
Amilcar : 31, 34, 35, 64, 153, 190, 211, 409.
Aminte : 88, 94, 134, 172, 197, 201, 230, 239, 244, 455, 525, 526, 527, 575.
Amphion : 20, 373, 481.
Amyot (Jacques, traducteur, 1513-1593) : 22, 568.
Anacréon : 96, 99, 101, 191, 200, 221, 527, 560.
Andelle : 164, 377.
Andelot (Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, marquis d'Andelot, 1620-1649) : 316, 347, 363.
Andromaque : 32, 182, 253, 295, 296, 299, 304, 322, 423, 572.
Andromède : 169, 217, 253.
Angélique (Angélique Paulet, 1591-1650) : 23, 39, 62, 63, 132, 150, 208, 289, 409, 421, 426, 492.
Angennes (Julie d' Angennes, future Mme de Montausier, 1607-1671) : 28, 62, 63, 347, 350, 367, 475, 477, 619.

Anguien (duc d' Anguien . Voir aussi Enghien) : 9, 18, 24, 47, 50, 54, 96, 99, 156, 161, 162, 171, 172, 173, 178, 302, 316, 353, 364, 384, 385, 477, 618.
Anne d'Autriche (1601-1666) : 25, 49, 54, 202, 206, 207, 381, 397, 495, 570, 607, 618.
Antiloque : 415.
Antoine (Saint Antoine) : 25, 279, 341, 542.
Aonie (L'): 28.
Apelle : 76, 90, 360, 537.
Apennin (L'Apennin ou les Apennins) : 265, 305.
Aphrodite : 192, 270, 327, 372, 380, 404, 411, 500.
Aplanos (devise des Condé) : 426, 470.
Apollon : 11, 28, 72, 115, 137, 139, 140, 143, 150, 154, 156, 159, 169, 176, 177, 192, 196, 197, 199, 208, 209, 210, 230, 321, 327, 333, 341, 356, 375, 376, 380, 416, 417, 418, 423, 429, 432, 433, 435, 447, 453, 471, 478, 481, 482, 489, 491, 492, 493, 495, 515, 516, 517, 542, 559.
Aragonnais (Mme) : 75, 534, 535.
Arcture : 433.
Ardennes (Les): 253, 262, 499, 623.
Arétin (L'Arétin, 1492-1556) : 104, 110, 172, 337, 389, 561.
Argo : 74, 192, 320, 369.
Arioste (L'Arioste, 1474-1533) : 85, 122, 172, 238, 250, 253, 254, 261, 265, 354, 401, 420, 475, 542, 551, 561.
Aristote : 42, 65, 82, 83, 90, 118, 216, 222, 249, 283, 357, 561.
Armand (prince de Conti, 1629-1666) : 24, 33, 35, 469, 484, 485, 486, 541.
Armand (cardinal de Richelieu, 1585-1642) : 138, 192, 298, 299, 300, 302, 303, 305, 491.
Armide : 125, 172, 260, 268, 354, 475, 493.
Arnauld (Isaac Arnauld de Corbeville) : 70, 91, 347, 350, 425, 426, 434, 446, 620, 621.
Arthénice : 28, 29, 62, 425.
Artus de Bretagne (Le roi Arthur) : 70, 285.
Astrée (L'Astrée) : 31, 63, 85, 94, 106, 114, 131, 134, 136, 137, 153, 159, 161, 173, 197, 198, 201, 202, 206, 216, 228, 229, 238, 239, 242, 243, 244, 245, 253, 274, 279, 288, 315, 324, 339, 356, 376, 377, 378, 389, 435, 454, 458, 470, 473, 475, 492, 508, 510, 517, 527, 575.
Atalante : 99, 337.
Athéna : 380, 404, 431, 442, 613.
Atlas : 213, 380, 393.
Atride (L'Atride : Ménélas) : 222.
Atropos : 357, 395, 429.
Atticus secundus : 26, 72, 136, 190, 317, 446.
Attique (L') : 161, 392.
Aubigné (Agrippa d'Aubigné) : 53, 173, 212, 304, 410, 458.
Audebert : 255.
Auguste (empereur romain) : 78, 212, 423, 541.
Aumale (Henri II de Savoie, duc d'Aumale, 1625-1659) : 497.
Aumale (Henri d'Orléans, 1822-1897) : 561.
Aurelio : 400.
Aurore : 76, 78, 102, 111, 121, 126, 141, 143, 169, 170, 174, 201, 215, 232, 236, 237, 246, 256, 284, 310, 312, 338, 358, 379, 418, 419, 435, 453, 473, 478, 483, 519, 536, 544, 552.
Auteuil : 547.
Avaux (Claude de Mesmes, comte d'Avaux, 1595-1650) : 51, 103, 154, 373, 374, 426, 429.
Bacalan (Mme de Bacalan) : 30.
Bacchus : 99, 100, 154, 157, 159, 210, 296, 327, 332, 396, 433, 447, 448, 453, 517, 549.
Bacilly (Bertrand, dit aussi Benigne de Bacilly) : 105, 235, 584.
Balançon (*il dottore Balanzone*) : 400.

Balzac (Guez de Balzac (1597-1654)) : 16, 22, 25, 32, 46, 62, 65, 69, 72, 205, 317, 343, 409, 433, 488, 557, 561, 562, 583, 624.
Bapaume : 60.
Barbarie (La Barbarie : le Maghreb) : 443, 540, 611.
Barbin : 45, 82, 102, 127, 193, 194, 195, 208, 248, 295, 555, 557, 566, 567, 572, 575, 576, 625.
Barce (Barqa ou Barka) : 85, 144, 145, 189, 255, 256, 258.
Barre (La Barre, Marie Barin de la Galissonnière) : 30, 347, 351, 621.
Basché : 551.
Bastille (La) : 25, 28, 187, 270, 285, 425, 467, 578, 618.
Bavière (La) : 257, 355.
Beaufort (duc de Beaufort, 1616-1669) : 55, 57, 154, 189, 397, 467, 469, 495, 496, 497, 521, 619, 620, 624.
Beaulieu : 344.
Beauvais : 112, 347, 350, 352, 536.
Beck (Jean de Beck , 1588-1648) : 436, 444.
Belesbat (Henry Hurault de l'Hospital, sieur de Belesbat) : 189, 207, 347, 350, 483.
Bellone : 194, 297, 301, 303, 304, 442.
Benserade (Isaac de Benserade, 1612 ou 1613-1691) : 11, 15, 23, 30, 45, 46, 69, 74, 75, 112, 113, 115, 116, 126, 127, 175, 178, 198, 207, 226, 227, 232, 242, 278, 282, 287, 323, 327, 329, 381, 425, 487, 488, 489, 502, 540, 557, 562, 580, 620, 621.
Berry (Le) : 58, 332.
Bertaut (Jean, poète, 1552-1611) : 25, 191, 202, 223, 225, 227, 245, 252, 276, 322, 432, 458, 537, 562.
Bertaut, Françoise (Mme de Motteville) : 25, 202, 236, 245, 278, 618.
Bertaut (Melle Madeleine-Eugénie, dite Socratine, sœur de Mme de Motteville) : 8, 22, 63, 64, 115, 128, 133, 134, 173, 189, 243, 279, 280, 281, 312, 414.
Bertrand (Dominique) : 82, 380, 578.
Bétis (Le Bétis : le Guadalquivir) : 296.
Beuvron (Melle de Beuvron) : 132, 271, 521.
Bion de Smyrne : 396, 562, 570.
Birène : 172, 250, 466.
Blanchilde : 254.
Blancmesnil : 55, 620.
Blancs-Manteaux (Les Blancs-Manteaux : couvent): 481.
Boccace : 76, 78.
Bochart (Samuel, 1599-1667) : 10, 22, 159, 387, 562.
Bocquet (Melle Bocquet) : 75.
Boesset (compositeur de musique baroque, 1587-1643) : 57, 329, 466, 584.
Bohême (La) : 257.
Boileau (Nicolas, 1636-1711): 41, 196, 197, 206, 259, 261, 262, 287, 288, 295, 304, 539, 544, 545, 550, 562.
Boisrobert (François le Métel de Boisrobert, 1592-1662) : 69, 241, 314, 366, 373, 557, 562, 563.
Boissat (Pierre de Boissat) : 69.
Bontemps (Roger Bontemps, personnage inventé par Sarasin) : 91, 100, 135, 154, 189, 330, 332.
Bordeaux : 12, 30, 32, 34, 58, 60, 61, 105, 111, 140, 469, 506, 516, 517, 518, 519, 521, 528, 579, 621, 622, 623, 624.
Boucherat (Louis) : 33.
Bouhours (Père Dominique Bouhours) : 190, 563.
Bouillon (duc de Bouillon, 1605-1652) : 55, 57, 289, 486.
Bourbon, Melle de, future Mme de Longueville : 8, 23, 24, 25, 26, 92, 133, 140, 147, 148, 159, 165, 172, 183, 197, 227, 290, 291, 292, 293, 294, 302, 307, 309, 351, 490, 491, 505, 528, 568, 576, 618.
Bourbon-l'Archambault et Bourbon-Lancy : 26.

Bourdet (Mme du Bourdet) : 132, 528, 530, 531.
Bouteville (Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville) : 40, 48, 132, 154, 189, 316, 347, 350, 363, 365, 422, 428, 469, 521, 619.
Bragmardo (Janotus de Bragmardo, personnage rabelaisien) : 74, 173, 320.
Brégis ou Brégy (Charlotte Saumaize de Chazan, comtesse de Brégis, 1619-1693) : 207.
Brest : 49, 60.
Bretons (Les) : 144, 255, 441.
Brézé (Urbain de Maillé-Brézé, 1598-1650) : 54, 302
Brézé (Claire-Clémence de Maillé-Brézé) : 354, 618.
Brienne (Marie-Antoinette) : 308, 309.
Brighella : 400.
Brion (François-Christophe de Lévis-Ventadour, comte de Brion, frère de l'abbé de Meymac et cousin germain du duc d'Enghien) : 346, 347, 350.
Broussel : 55, 620.
Brutus : 326, 333.
Bruxelles : 57, 511, 556, 623.
Bucéphale : 74, 103, 147, 236, 319.
Byzance : 439.
Cadillac : 32.
Caen : 20, 21, 22, 23, 31, 35, 74, 94, 120, 191, 207, 314, 384, 387, 415, 556, 560, 562, 567, 573, 574, 575, 578,579.
Calanus : 118, 430.
Calepin (Un) : 190, 285.
Calis (Cadix) : 373, 386, 492, 530.
Callimaque : 86, 451.
Callinos : 86.
Calliope : 10, 19, 24, 26, 29, 30, 43, 48, 50, 51, 61, 68, 91, 96, 97, 98, 120, 121, 122, 135, 139, 142, 143, 148, 158, 160, 174, 183, 185, 189, 201, 263, 346, 375, 409, 434, 435, 436, 437, 438, 443, 446, 511, 555, 620.
Calliste : 24, 67, 87, 91, 131, 249, 276, 287, 342, 344, 383, 384, 463, 561.
Callot (Jacques) : 52, 110, 135, 194.
Calprenède (La Calprenède) : 279, 479, 480, 509, 567.
Calvimont (Mme de Calvimont) : 32, 33.
Candale (duc de Candale) : 32, 302, 477, 497.
Cantons (Les Cantons : la Suisse) : 311, 442.
Caravage (Le) : 130.
Caron : voir Charon.
Carthage : 327.
Casal : 302, 426.
Castille (Jean-François) : 35, 120, 121, 363, 415, 419, 430, 433, 578.
Cathos : 151, 153.
Caton : 41, 302, 303, 326, 410.
Catulle : 86, 87, 101, 171, 216, 352, 433, 451, 563.
Caucase (Le) : 439.
Caux (Le pays de Caux, la Normandie) : 21, 140, 493, 494.
Céladon : 106, 128, 197, 201, 202, 245, 376, 378, 527.
Céphale : 102, 103, 236, 237, 246, 418, 453.
Céphise : 322.
Cerbère : 147, 394.
Cérès : 142, 284, 440, 551.
César : 39, 50, 102, 171, 231, 320, 333, 353, 440, 574.
Cévennes (Les) : 544.

Chabot (M. de Chabot) : 308, 512.
Châlons : 31, 623.
Champagne (La) : 60, 365.
Champgrand (Mme de Champgrand) : 478.
Champvallon (M. de Champvallon) : 516.
Chantilly : 11, 23, 24, 29, 30, 32, 37, 38, 48, 63, 91, 92, 120, 121, 122, 133, 136, 140, 141, 142, 143, 146, 147, 150, 157, 159, 160, 161, 173, 188, 189, 290, 292, 308, 346, 347, 351, 352, 364, 365, 366, 367, 427, 469, 475, 476, 477, 478, 479, 481, 483, 507, 511, 617, 618, 621, 623.
Chapelain (Jean, 1595-1674) : 10, 23, 26, 53, 63, 65, 66, 68, 69, 71, 75, 83, 96, 99, 142, 157, 175, 176, 177, 189, 205, 208, 219, 244, 355, 356, 375, 376, 377, 384, 397, 409, 435, 454, 468, 479, 492, 563, 582, 619.
Charenton : 382, 621.
Charite : 12, 57, 101, 416, 446, 476, 502, 503.
Charlemagne : 70, 254, 285, 494.
Charles d'Orléans : 103, 104, 106.
Charles Paris : 38, 462, 467, 469, 621.
Charles 1er d'Angleterre : 621.
Charleval (Jean-Louis Faucon de Ris, sieur de Charleval, 1613-1698) : 8, 10, 23, 25, 28, 40, 67, 102, 108, 109, 111, 114, 129, 136, 171, 175, 189, 199, 200, 202, 207, 222, 239, 240, 313, 314, 315, 327, 334, 341, 402, 403, 406, 509, 528, 564.
Charon : 300, 356, 358, 395.
Chassignet (Jean-Baptiste, 1571-1635), 90.
Châtillon (Gaspard III de Coligny, duc de Châtillon, 1584-1646) : 302.
Châtillon (Gaspard IV de Coligny, duc de Châtillon, 1620-1649, fils du précédent) : Voir Andelot.
Châtillon (Melle de Bouteville, devenue Mme de Châtillon) : 12, 132, 289, 316, 363, 469, 512, 513, 521, 522, 524, 531, 577.
Châtre (Melle de La Châtre) : 132, 462, 490, 499, 528, 529, 530, 624.
Chauveau (Jean-Pierre) : 39, 81, 151, 160, 560, 575, 579.
Chavaroche : 62, 425.
Chavigny (Léon Bouthillier, comte de Chavigny, 1608-1652) : 6, 24, 25, 37, 42, 49, 51, 55, 66, 96, 97, 98, 129, 138, 142, 144, 150, 166, 167, 168, 169, 189, 192, 197, 199, 211, 212, 213, 214, 217, 244, 247, 249, 253, 261, 283, 284, 296, 298, 305, 308, 313, 330, 331, 368, 617, 618.
Chénier (André, 1762-1794) : 183, 184, 564.
Chevreuse (Marie Aimée de Rohan, duchesse de Chevreuse, 1600-1679) : 496, 497.
Chevreuse (Melle de Chevreuse, fille de la précédente) : 58, 308, 622, 623.
Chicanous (Les), personnages rabelaisiens : 551.
Chimène : 315, 482.
Chloris : 7, 40, 89, 104, 105, 114, 131, 134, 136, 155, 173, 188, 242, 243, 248, 308, 309, 314, 315, 339, 346, 349, 352, 377, 378, 379, 389, 403, 404, 409, 415, 435, 465, 473, 485.
Choisy (Mme de Choisy) : 92, 155, 347, 349, 350, 365, 367.
Christine de Suède : 65, 244.
Chrysale (personnage des *Femmes savantes*) : 183
Chrysante : 492.
Cicéron : 41, 42, 60, 72, 90, 118, 161, 169, 196, 317, 564.
Ciconiens (Les Ciconiens ou Kikones) : 396.
Circène (personnage de *L'Astrée*) : 206, 339.
Clélie : 30, 31, 34, 35, 63, 64, 127, 153, 211, 382, 409, 436, 454, 573.
Clément (maître Clément, Clément Marot) : voir Marot.
Cléodore (pseudonyme galant de Melle Le Gendre) : 12, 76, 11, 536.
Cléon : 40, 90, 105, 129, 131, 136, 167, 173, 189, 239, 243, 327, 356, 358, 359, 360, 522.
Clermont (Mme de Clermont-d'Entragues) : 208, 209, 622.
Clermont (Françoise-Louise de Clermont, fille de la précédente) : 208, 315.

Clopin (le boîteux, nom de valet burlesque) : 319
Clorinde : 85, 131, 134, 172, 189, 207, 270, 271, 272, 273, 274.
Cocyte (Le) : 298, 300, 301, 393.
Coligny (Gaspard IV de Coligny). Voir aussi Andelot et Châtillon : 17, 40, 130, 132, 200, 309, 316, 363, 422, 428, 507.
Colletet (Guillaume, 1598-1659) : 69, 101, 107, 111, 159, 200, 244, 376, 488, 559, 564.
Colleville : 21, 28, 620.
Colomb (Christophe, 1451-1506) : 295, 296.
Comus : 5, 153, 154, 189, 249.
Condé : (La princesse de Condé) : 3, 11, 18, 19, 23, 24, 29, 31, 58, 91, 97, 121, 122, 123, 132, 140, 156, 157, 161, 181, 189, 287, 293, 347, 351, 426, 469, 474, 475, 477, 478, 617, 618, 621, 622.
Condé (Louis II de Bourbon-Condé, le grand Condé, 1621-1686, fils de la précédente) : 3, 24, 28, 29, 31, 32, 37, 39, 50, 51, 54, 55, 57, 58, 59, 84, 97, 98, 135, 138, 177, 187, 189, 204, 206, 289, 290, 302, 309, 310, 315, 316, 345, 346, 347, 351, 352, 354, 355, 363, 367, 375, 384, 385, 386, 387, 426, 427, 434, 435, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 464, 466, 470, 472, 475, 477, 478, 479, 485, 494, 495, 496, 498, 506, 511, 514, 518, 521, 529, 561, 582, 619, 620, 621, 623, 624, 625.
Conrart (Valentin, 1603-1675) : 2, 10, 14, 21, 23, 29, 39, 40, 63, 64, 68, 69, 70, 74, 75, 81, 104, 136, 154, 175, 188, 194, 200, 208, 209, 236, 237, 238, 244, 245, 246, 247, 279, 280, 281, 282, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 308, 309, 313, 317, 318, 319, 320, 321, 334, 335, 336, 338, 339, 340, 341, 344, 346, 348, 349, 350, 351, 352, 363, 364, 366, 380, 381, 382, 383, 389, 391, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 407, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 427, 428, 429, 430, 432, 433, 434, 447, 448, 451, 452, 453, 454, 462, 464, 465, 466, 467, 468, 481, 482, 483, 492, 493, 494, 499, 500, 501, 502, 506, 508, 509, 510, 513, 527, 528, 534, 539, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 558, 564, 567, 576.
Constantin : 439, 440.
Conti (Armand de Bourbon, prince de Conti, 1629-1666) : 2, 11, 15, 24, 26, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 43, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 61, 74, 78, 102, 187, 204, 211, 302, 316, 365, 426, 454, 462, 464, 465, 468, 469, 475, 477, 483, 484, 485, 486, 494, 495, 498, 506, 511, 515, 516, 518, 519, 521, 528, 529, 538, 539, 541, 542, 557, 621, 622, 623, 624, 625.
Conti (princesse de Conti, femme du précédent. Voir aussi Martinozzi) : 562, 564.
Corbeil : 133, 466.
Corbie : 97, 211, 298, 331, 617.
Corinthe : 435, 498, 514, 619.
Coriolan : 106, 509, 560, 564, 574.
Corneille (Pierre, 1606-1684) : 74, 112, 113, 116, 175, 261, 278, 283, 332, 333, 354, 381, 479, 480, 481, 487, 492, 509, 557, 564, 565, 617.
Cosnac (Daniel de Cosnac, 1628-1708) : 15, 17, 21, 32, 33, 34, 538, 557, 565, 624.
Cotin (Abbé Cotin) : 62, 111, 198, 219, 236, 565, 617.
Coulanges (Mme de Coulanges) : 183, 402, 489.
Coulommiers : 29, 59, 140, 142, 147, 150, 189, 469, 470, 471, 472, 473, 621.
Courbé, Augustin : 15, 16, 17, 44, 66, 75, 88, 106, 194, 213, 222, 224, 230, 232, 234, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 253, 265, 267, 288, 311, 317, 322, 324, 332, 333, 334, 338, 340, 341, 353, 375, 380, 389, 397, 402, 403, 433, 434, 451, 459, 461, 469, 475, 481, 487, 493, 495, 502, 505, 510, 516, 555, 557, 562, 563, 564, 565, 566, 569, 571, 573, 575, 576, 625.
Cours (Le) : 149, 270, 283, 310, 483, 521.
Cousson (Agnès) : 49, 579.
Cravate (un) : 460, 514, 547, 612.
Créqui (marquis de Créqui (1575-1638)) : 54, 302.
Croissy (comte de Croisy) : 350.
Cromwell : 55, 621.

Cupidon : 5, 19, 102, 113, 129, 130, 131, 138, 152, 154, 178, 200, 223, 230, 240, 278, 282, 336, 353, 405, 410, 411, 412, 414, 419, 420, 422, 452, 455, 456, 457, 463, 464, 475, 495, 500, 502, 503, 505, 506, 527.
Cyclope (Le) : 517, 546.
Cydippe : 338.
Cyparisse : 169, 356.
Cypre (Chypre) : 372, 411, 500.
Cypris, Cyprine (Vénus) : 132, 221, 360, 372, 411, 445, 447, 448, 464, 500.
Cyrène : 516, 517, 518.
Cyrus (*Le grand Cyrus*) : 16, 75, 76, 85, 106, 127, 492, 498, 509, 533, 535, 565 573, 622.
Cythère : 77.
Damon : 10, 87, 89, 94, 100, 129, 130, 131, 136, 174, 177, 182, 184, 197, 200, 211, 239, 244, 375, 377, 380, 454, 457, 458, 459.
Danois (Le) : 53, 85, 144, 215, 259, 260, 262, 263, 264.
Danube (Le) : 265.
Daphné : 169, 192, 201, 246, 327, 356.
Daphnis : 94, 95, 137, 141, 143, 144, 145, 146, 149, 157, 159, 163, 170, 174, 175, 176, 185, 189, 192, 199, 209, 239, 244, 245, 246, 247, 275, 335, 340, 344, 356, 371, 396, 446, 478, 568.
Dédale : 191, 246, 458.
Déjanire : 327.
Dejotarus : 514.
Delille (Jacques, 1738-1813) : 183, 184, 565, 576.
Denis (Delphine) : 49, 75, 151, 574, 579.
Descartes (René, 1596-1650): 26, 65, 565.
Desmarets (Roland) : 27, 29, 69, 121, 122, 565.
Desmarets de Saint-Sorlin, Jean, frère du précédent : 210, 228.
Desportes (Philippe, 1546-1606) : 94, 112, 223, 244, 432.
Desurlis (Catherine des Urlis, actrice de la troupe du Marais) : 400.
Deucalion (fils de Prométhée) : 210, 482, 502.
Diane : 177, 209, 216, 352, 376, 476, 478, 546, 575.
Didon : 49, 87, 170, 216, 259, 260, 327.
Dive (La) : 164, 443.
Döblin : 52.
Doneville (M. de Doneville) : 75, 535.
Dryades (Les) : 392.
Du Bellay : 103, 107, 138, 196, 223, 236, 261, 290, 377, 565.
Du Cange (Charles du Fresne, sieur du Cange, 1610-1688) : 65.
Dulot : 13, 24, 26, 33, 47, 48, 67, 69, 77, 78, 79, 83, 86, 135, 139, 146, 147, 153, 154, 155, 161, 163, 165, 170, 189, 262, 265, 295, 317, 325, 445, 477, 486, 488, 539, 540, 541, 542, 543, 545, 548, 549, 550, 551, 553, 554, 618, 619, 625.
Du Mont (Catherine du Mont) : 21.
Dunkerque : 10, 18, 24, 29, 43, 50, 51, 52, 60, 96, 97, 98, 160, 171, 174, 294, 353, 354, 355, 384, 385, 438, 441, 555, 617, 619, 621.
Dunois : 397.
Du Parc (Marquise-Thérèse de Gorla, Melle Du Parc) : 30, 32.
Du Plessis-Bellière (Mme du Plessis-Bellière) : 63, 75, 77, 147, 409, 539, 540, 624.
Dupuy (Pierre et Jacques) : 3, 26, 64, 65, 66, 68, 175, 344, 558.
Durier (La) : 30, 438.
Ecossais (Les) : 242, 441.
Eden : 42, 99, 143, 129, 157, 158, 159, 160, 199, 219, 233, 238, 391, 392, 580.
Egon : 246.
Elbe (L') : 257.

Elbeuf (Charles II de Lorraine, duc d'Elbeuf, 1596-1657) : 11, 29, 55, 56, 105, 154, 162, 179, 189, 308, 462, 472.
Elysée (Champs) : 104, 415, 493.
Enée : 54, 87, 170, 212, 216, 259, 262, 264, 301, 304, 325, 327, 343, 393, 441.
Enghien (duc d'Enghien. Voir aussi Anguien) : 24, 39, 51, 97, 99, 102, 160, 287, 293, 294, 295, 302, 309, 315, 341, 342, 344, 345, 346, 347, 351, 353, 354, 363, 364, 365, 366, 367, 374, 384, 427, 469, 480, 618, 619.
Enoc (Hénoch) : 104, 134, 190, 336, 337.
Eole : 386.
Epernon (duc d'Epernon) : 32, 56, 58, 302, 477, 496, 621, 622.
Epictète : 415.
Epicure : 27, 66, 119, 128, 129, 199, 201, 332, 557, 566, 582.
Erèbe (L') : 300, 393.
Eridan (L') : 265.
Eros : 123, 129, 130, 376, 529, 531, 582.
Espagne (L') : 27, 31, 51, 52, 55, 58, 61, 100, 135, 154, 189, 193, 211, 212, 219, 265, 295, 298, 302, 303, 305, 312, 329, 330, 331, 332, 335, 367, 377, 384, 387, 411, 441, 494, 496, 514, 577, 615, 617, 620, 622.
Espinay (François d' Espinay, marquis de Saint-Luc) : 207.
Esprit (Jacques, 1611-1677) : 74, 115, 116, 373, 487, 513.
Eudon : 255.
Euphrate (L') : 199.
Europe : 5, 52, 53, 65, 71, 108, 110, 138, 142, 166, 167, 194, 216, 222, 257, 298, 314, 387, 609.
Eurydice : 95, 131, 146, 326, 358, 391, 392, 393, 394, 395, 396.
Euterpe : 47, 99, 133, 154, 189, 209, 210.
Evandre : 170, 265.
Eve : 109, 129, 131, 146, 171, 337, 402, 403.
Falérine : 475.
Faret : 20, 69, 566.
Fauconnier (Jean Le Fauconnier) : 21, 23.
Fay (Melle du Fay) : 347.
Festugière(Paul) : 2, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 37, 43, 44, 47, 51, 52, 53, 55, 59, 61, 64, 65, 66, 68, 71, 72, 83, 111, 113, 121, 122, 153, 160, 208, 212, 278, 294, 295, 317, 329, 330, 359, 373, 434, 436, 451, 458, 485, 489, 525, 557.
Fiesque : Charles-Léon, comte de Fiesque : 10, 18, 23, 24, 26, 28, 38, 51, 53, 54, 70, 82, 91, 136, 149, 150, 154, 164, 165, 172, 176, 178, 189, 205, 308, 315, 397, 401, 619, 620.
Flamands (Les) : 374, 440, 514, 614.
Flandre (La) : 312, 470, 624.
Fleury (M. Fleury) : 45, 625.
Flore : 352, 357, 358, 528, 529.
Florence : 111.
Flotte (M. Flotte) : 205.
Forges (Fontaine de Forges) : 10, 19, 81, 116, 117, 147, 149, 158, 164, 175, 189, 380, 381, 382.
Fortunées (îles) : 352, 493.
Fouquet (Nicolas, 1615-1680) : 63, 77, 539, 543, 624.
France : 21, 24, 25, 26, 28, 31, 42, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 58, 61, 62, 64, 65, 68, 71, 85, 87, 96, 99, 105, 107, 111, 112, 115, 135, 150, 151, 152, 175, 193, 201, 212, 213, 223, 228, 239, 246, 262, 289, 291, 297, 298, 300, 301, 302, 303, 305, 309, 314, 315, 318, 319, 321, 333, 340, 345, 346, 354, 373, 381, 382, 384, 387, 391, 397, 398, 399, 404, 417, 424, 425, 427, 435, 442, 444, 445, 449, 497, 505, 506, 539, 541, 542, 543, 548, 563, 564, 571, 572, 573, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 617, 619, 620.
Francus : 54, 301, 422.

Frapart (Frère Frapart) : 12, 67, 104, 136, 173, 337, 505.
Frénicle (Nicolas) : 87, 244, 284, 566.
Fribourg : 51, 138, 341, 346, 351, 353, 441, 619.
Frise (La) : 144, 254, 256.
Frisons (Les) : 84, 85, 254, 255, 256.
Fronde : 2, 3, 18, 29, 32, 38, 43, 44, 49, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 69, 74, 77, 102, 105, 110, 136, 154, 179, 187, 189, 212, 295, 350, 351, 459, 462, 464, 465, 466, 467, 469, 472, 475, 480, 481, 482, 484, 485, 486, 487, 495, 496, 498, 499, 539, 541, 544, 556, 565, 579, 620, 621, 622, 623, 624.
Fuensaldagne (comte de Fuensaldagne) : 514.
Fukui (Yoshio) : 108, 133, 151, 152, 174, 194, 219, 227, 233, 241, 243, 248, 249, 275, 279, 288, 322, 323, 360, 366, 409, 432, 451, 454, 459, 508, 539, 580.
Furetière (Antoine, 1619-1688) : 37, 44, 87, 113, 128, 195, 210, 237, 241, 249, 270, 287, 312, 331, 334, 342, 350, 361, 377, 381, 389, 399, 446, 461, 465, 481, 482, 499, 500, 509, 515, 534, 539, 547, 559, 566, 611, 613, 614, 615.
Gaïa : 193, 444.
Galapian (Mme de Galapian) : 111, 132, 529, 530.
Galatée : 368, 426, 517.
Galilée (1564-1642) : 65, 546.
Galissonnière (Marie Barin de la Galissonnière. Voir La Barre.)
Ganymède : 216, 217.
Gargilius (personnage du *Bellum parasiticum*) : 72.
Garonne (La) : 144, 164, 385, 516, 517, 530.
Gassendi (Pierre Gassendi, 1592-1655): 26, 27, 65, 66.
Gaston d'Orléans : 58, 97, 115, 211, 212, 342, 426, 617, 619, 623, 624.
Gauffecour (Melle de Gauffecour) : 132, 490, 500.
Gênes : 178, 190, 270, 297, 397.
Genèse (La) : 54, 67, 109, 111, 131, 171, 199, 222, 254, 337, 387, 402.
Génetiot (Alain) : 15, 21, 37, 39, 45, 46, 47, 48, 62, 64, 68, 70, 71, 75, 93, 110, 114, 124, 127, 128, 151, 153, 161, 191, 193, 197, 210, 221, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 279, 295, 355, 359, 363, 384, 386, 434, 435, 487, 510, 528, 580.
George (Père George) : 334.
Germains (Les) : 255, 297.
Germanicus : 365, 426, 427.
Germanie (La) : 442.
Gètes (Les) : 392.
Gildipe (personnage de *La Jérusalem délivrée* du Tasse et de *Rollon conquérant)* : 81, 85, 131, 134, 135, 169, 170, 172, 189, 253, 257, 258, 259, 260, 261, 262.
Gillette (La reine Gillette) : 308, 310.
Giry (Louis Giry, académicien) : 69
Gismond (personnage de *Rollon conquérant*) : 255.
Godeau (Antoine Godeau, 1605-1672) : 62, 69, 219, 223, 486.
Goizel (M. Goizel, astrologue) : 467.
Gombauld (Jean Ogier de Gombauld, 1576-1666, poète, académicien) : 69, 194.
Gomberville (Marin Le Roy de Gomberville, 1600-1674, poète, écrivain, académicien) : 69, 502, 566.
Gondi (Jean-François Paul de Gondi, futur cardinal de Retz. Voir aussi Retz) : 23, 26, 37, 55, 56, 375, 397, 435, 514.
Gonzagues (Marie-Louise Gonzagues de Nevers, reine de Pologne) : 426
Gonzagues (Catherine de Gonzagues de Nevers, mère du duc de Longueville): 469.
Goulu (pseudonyme de Pierre de Montmaur) : 9, 26, 72, 73, 74, 113, 116, 135, 146, 147, 154, 172, 173, 179, 182, 183, 189, 192, 317, 318, 321, 398, 566.
Grâces (Les) : 268, 358, 419, 476, 502.
Gramont (maréchal de Gramont, comte de Guiche) : 29, 57, 70, 425, 464, 465, 466, 467, 621.

Grenade : 280, 425.
Grenelle : 540, 541, 544.
Grenoble : 25, 49, 205, 247, 618.
Grotius (Hugo) : 65, 175, 368, 370, 566.
Grotto (Luigi Grotto, poète italien, 1541-1585) : 423.
Guarini (Giovanni Battista, 1538-1612) : 94, 201, 244, 368, 566.
Guébriant (Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant, 1602-1643) : 302.
Guelphe : 255.
Guenaut (François , médecin de Paris) : 206.
Guiche (Comte de Guiche. Voir aussi Gramont) : 56, 57, 70, 130, 425, 464, 621.
Guillaume le conquérant : 53.
Guilleragues (Gabriel Joseph de Lavergne, comte de Guilleragues, 1628-1685) : 34, 127, 566.
Guyenne (La) : 32, 58, 60, 61, 187, 302, 496, 515, 521, 537, 557, 561, 622, 623, 624.
Guyet (François) : 65.
Gymnosophistes (Les) : 118, 146, 430.
Habert (Germain Habert, poète, académicien, 1615-1654) : 69, 72, 409, 446, 459.
Habsbourg (Les) : 51, 500.
Hallier (François de l'Hôpital, comte du Hallier, 1587-1660) : 302.
Harcourt (Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, 1602-1666, frère de Charles II d'Elbeuf) : 54, 302, 426, 468.
Harcourt (François, comte d'Harcourt, fils de M. d'Elbeuf) : 462.
Harcourt (Gilonne d'Harcourt, marquise de Piennes) : 308, 600.
Harpagon : 183.
Harpe (rue de la Harpe) : 65.
Harvey (William, médecin, 1578-1657) : 65.
Havre (Le) : 31, 60, 491, 621, 622.
Hèbre (L') : 265, 304, 392, 396.
Hector : 29, 416, 423, 301, 514.
Hélène : 113, 139, 212, 222, 363, 380, 404, 452.
Henri II de Bourbon-Condé, époux de la princesse de Condé : 384, 470, 617, 619.
Henri II de Montmorency, frère de la princesse de Condé : 469, 617.
Henri II d'Orléans, duc de Longueville (Voir aussi Longueville) : 302.
Henri III : 195, 302, 311, 347, 376, 484.
Henri IV : 62, 149, 200, 206, 288, 302, 316, 342, 347, 366, 367, 390, 401, 462, 470, 471, 496, 619.
Henriette-Marie de France (femme de Charles 1er d'Angleterre) : 55.
Hensius Daniel : 566.
Hercule : 50, 90, 98, 300, 302, 327, 337, 338, 354, 358, 385, 386, 410, 442, 444.
Hermanville-sur-mer : 2, 21, 28, 35, 96, 196, 314, 369, 620.
Hermès : 137, 192, 236, 246, 453, 498.
Herty (Le Herty, fou des Petites-Maisons) : 79, 135, 189, 486, 487, 488, 540, 542, 550.
Hésiode : 244, 305, 435, 436, 567.
Hespérides (jardin des Hespérides) : 337, 338, 386, 404.
Hespérie (L') : 178, 211, 212, 376, 377, 386.
Hibernie (L') : 442.
Hippocras : 317.
Hippocrène (source) : 41, 144, 164, 196, 197, 213, 221, 418, 430.
Hippolyte (personnage de Jean Racine) : 182, 452, 455, 457, 458.
Hippomène : 169, 337.
Hollande : 57, 59.
Homère : 72, 97, 113, 125, 140, 169, 170, 188, 222, 303, 344, 404, 415, 436, 544, 545, 567.
Horace : 66, 72, 90, 96, 118, 166, 169, 171, 195, 197, 213, 217, 244, 247, 359, 386, 434, 438, 550, 567.

Houdancourt (Philippe, comte de la Mothe-Houdancourt, 1605-1657) : 302.
Hubaud : 255, 256.
Hugo (Victor, 1802, 1885) : 15, 53, 60, 185, 567.
Huet (Pierre-Daniel Huet, 1630-1721) : 22, 65, 567.
Hunaudaye (La Hunaudaye) : 425.
Ibère (L') : 386.
Icare : 148, 149, 189, 191, 528.
Ile-Adam (L') : 45, 187.
Ilion : 113, 222, 299, 452, 481.
Indes (Les) : 295, 296, 386, 403, 404, 568.
Indiens (Les) : 296, 359, 370, 409, 430, 478.
Iris : 131, 278, 327, 334, 335, 376.
Isidore de Séville : 140, 516.
Ismène : 200.
Isménie : 131, 200, 201.
Ixion : 113, 125, 138, 189, 229, 271, 325, 394, 406.
Jacob (Louis Jacob, 1608-1670) : 65.
Jansen (Cornélius) : 67, 287, 325, 567, 618.
Japon (Le) : 144, 214.
Jason : 74, 192, 369, 404.
Jeanne (personnage populaire) : 104, 133, 162, 531.
Job : 4, 30, 74, 115, 116, 171, 231, 487, 488, 620.
Jobelins (Les) : 74, 75, 115, 116, 135, 487, 489, 620, 621.
Jodelet (comédien français 1586-1660) : 24, 128, 176, 206, 401, 402, 510.
Jolivet : 343.
Josaphat (Vallée de Josaphat) : 100, 330.
Juan (Dom Juan, personnage de Molière) : 129, 183, 243, 510, 570.
Julie (Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, future Mme de Montausier. Voir Angennes)
Jupiter : 28, 50, 181, 246, 327, 354, 413, 414, 418, 432, 437, 442, 482, 540.
Juvenel de Carlancas : 35.
Labé (Louise) : 127, 323, 325, 567.
La Bruyère (Jean de La Bruyère, 1645-1696) : 16, 72, 183, 204, 567.
Lachésis : 356.
La Coste (Melle de La Coste) : 309.
La Coste-Monbrun (M. de La Coste-Monbrun) : 425
Ladislas VII : 426.
La Fayette (Mme de La Fayette) : 75, 349, 376, 469.
La Fontaine (Jean de La Fontaine, 1621-1695) : 69, 72, 117, 129, 180, 181, 182, 187, 198, 202, 209, 230, 240, 263, 280, 291, 308, 320, 333, 334, 337, 409, 413, 414, 427, 429, 432, 434, 475, 531, 566, 568, 579, 580, 581.
Lagneau (médecin conseiller du roi, 1590-1660) : 467
Lalane (Pierre de Lalane, poète et officier) : 26, 90, 175, 176, 177, 198, 239, 244, 356, 376, 568, 619.
Lamartine (Alphonse de Lamartine, 1790-1869) : 184, 265, 568.
Lambert (Michel, compositeur, 1610-1696) : 6, 18, 105, 143, 159, 162, 225, 233, 569, 584.
Lamech : 336.
La Monnoye (M. de La Monnoye) : 45, 402, 403, 561.
La Mothe le Vayer (François de La Mothe le Vayer, 1588-1672) : 65.
La Moussaye (François Goyon de Matignon, marquis de la Moussaye) : 31, 316, 367, 426, 514, 622.
Lapon (Le) : 144, 215.
La Rochefoucauld (François, duc de la Rochefoucauld, 1613-1680): 19, 32, 38, 55, 57, 82, 469, 486, 495, 521, 525, 527, 568, 621, 622, 623, 624.

La Roche Guyon (Henri du Plessis, comte de la Roche-Guyon) : 512.
Lathuillère (Roger) : 17, 45, 99, 151, 163, 188, 270, 481, 581.
Laure : 133.
Laval (Guy de Montmorency-Laval, fils de la marquise de Sablé) : 293, 294.
La Vergne (M. de La Vergne, père de Mme de La Fayette) : 349.
La Vergne (Melle de La Vergne, future Mme de La Fayette) : 376, 567.
Le Gendre (Melle Le Gendre) : 536.
Lenclos (Ninon de Lenclos) : 23, 35, 63, 153, 211, 281, 287, 403, 511, 568.
Lens : 10, 19, 24, 43, 50, 51, 55, 76, 96, 97, 120, 189, 434, 435, 436, 439, 440, 444, 555.
Léopold-Guillaume de Habsbourg (1614-1662. Voir aussi Lupold) : 31, 58, 59, 440, 498, 499, 500, 511, 514, 622, 623.
Léthé (Le) : 190, 326, 359.
Limousin (Le) : 58.
Liscas : 257.
Livet (Charles-Louis) : 16, 46, 69, 75, 153, 568, 571, 573, 574, 580.
Longueville (henri d'Orléans, duc de Longueville, 1595-1663) : 29, 32, 54, 56, 58, 290, 302, 307, 381, 467, 468, 483, 485, 495, 500, 511, 618, 620, 623.
Longueville (duchesse de Longueville, épouse du précédent) : 2, 8, 9, 10, 11, 12, 21, 23, 24, 25, 29, 30, 31, 32, 38, 43, 44, 45, 47, 48, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 64, 67, 68, 74, 75, 88, 91, 92, 93, 101, 102, 105, 106, 108, 110, 112, 115, 120, 127, 129, 130, 132, 133, 135, 136, 137, 146, 147, 154, 155, 162, 171, 178, 182, 183, 189, 197, 200, 204, 227, 231, 236, 253, 275, 281, 282, 290, 292, 302, 308, 309, 315, 316, 346, 347, 348, 350, 351, 352, 353, 355, 363, 366, 367, 373, 391, 407, 426, 451, 459, 462, 463, 464, 469, 474, 475, 477, 478, 483, 484, 485, 489, 490, 491, 493, 495, 496, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 505, 506, 508, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 518, 521, 522, 525, 527, 528, 530, 531, 537,556, 565, 568, 576, 619, 620, 621, 622, 623, 624.
Lope de Vega : 424.
Lotophages (Les) : 125, 192.
Louis XIII : 5, 23, 25, 49, 50, 53, 54, 62, 65, 84, 108, 110, 166, 189, 191, 193, 202, 205, 295, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 308, 314, 342, 366, 381, 495, 617, 618.
Louis XIV : 31, 49, 54, 58, 206, 224, 242, 367, 381, 415, 435, 495, 512, 530, 557, 576, 582, 617, 618, 623, 624.
Louvre (Le) : 30, 33, 55, 58, 81, 350, 543, 621.
Lubec : 337.
Lubin : 110, 172, 173, 195, 577.
Lucidor : 118, 195, 197, 198.
Lucrèce : 66, 73, 128, 169, 199, 201, 221, 413, 456, 458, 568.
Lupold : 135, 440, 443, 444, 445.
Lusignan (Mme de Lusignan) : 132, 529, 530.
Lutèce : 149, 426.
Luxembourg (Le duché du Luxembourg) : 444.
Luxembourg (Le jardin du Luxembourg) : 149, 270.
Lycéris : 246.
Lycidas : 94, 177, 178, 202, 244, 375, 376, 377, 378, 379, 380.
Lyon : 1, 16, 23, 32, 83, 90, 107, 205, 525, 556, 565, 571, 572, 573, 576, 618.
Lysante : 207.
Lysis : 492, 571.
Machaut (Guillaume de Machaut, 1300-1377) : 103, 106, 119, 569.
Madelon : 151, 153.
Madrid : 115, 140, 170, 174, 246, 399, 563.
Maëstricht : 514.
Magdebourg : 52.
Mahom (Mahomet) : 104, 493.

Mainard (François Mainard, poète et académicien, 1582-1646) : 69.
Malleville (Claude de Malleville, poète) : 62, 69, 72, 233, 317, 569.
Malherbe (François de Malherbe, 1555-1628) : 18, 21, 22, 51, 62, 76, 87, 90, 96, 97, 113, 174, 175, 177, 192, 200, 201, 211, 216, 227, 231, 246, 249, 287, 288, 324, 355, 356, 358, 360, 375, 377, 384, 389, 432, 434, 438, 454, 458, 471, 525, 534, 543, 560, 569.
Malorix : 255, 256.
Mambrin : 547.
Manfrède : 83, 84, 85, 135, 139, 170, 189, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 297, 445, 554.
Manlius : 87.
Mante : 343.
Mantoue : 170, 190.
Marais (Le) : 24, 33, 62, 63, 149, 245, 341, 400, 401, 411, 426, 430, 491, 509, 535, 617.
Maravédis : 494.
Marcillac (Le prince de Marcillac, futur duc de La Rochefoucauld) : 38, 55, 57, 59, 469, 495, 498, 500, 621.
Marcoussis : 622.
Marène (Melle de Marène) : 132, 528, 529, 530.
Margot : 116, 133, 333.
Marigny (Jacques Carpentier de Marigny, poète, 1615-1670) : 26, 56, 105, 462, 486, 539.
Marinette : 38, 400.
Marino (Giambattista Marino, poète, 1569-1625) : 83, 391, 411, 569.
Mario : 38, 400.
Marion (Marion Delorme) : 308.
Maron (ville de Meurthe et Moselle) : 397.
Marot (Clément Marot, 1496-1544) : 39, 70, 73, 87, 90, 101, 103, 104, 106, 107, 121, 151, 161, 164, 165, 173, 195, 249, 312, 317, 318, 325, 326, 336, 342, 352, 387, 391, 398, 399, 400, 428, 447, 459, 480, 501, 502, 505, 569.
Marquisio : 34.
Mars : 5, 10, 24, 39, 50, 59, 61, 99, 102, 138, 188, 193, 194, 221, 246, 257, 298, 301, 302, 304, 327, 329, 353, 374, 385, 386, 409, 412, 417, 425, 442, 445, 460, 476, 477, 495, 496, 544, 550.
Martial : 101.
Martin (prénom populaire) : 116, 333, 507.
Martinozzi (Anne-Marie Martinozzi) : 32, 33, 56, 564, 624.
Mausole : 421.
Mazarin (cardinal Mazarin, 1602-1661) : 3, 25, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 49, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 74, 105, 107, 154, 179, 189, 190, 239, 313, 336, 397, 462, 464, 466, 468, 480, 495, 496, 497, 501, 505, 511, 558, 562, 564, 569, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624.
Médée : 404.
Mégère : 303.
Melchisédec : 337.
Méliante (pseudonyme galant de M. de Doneville) : 12, 136, 535.
Melphas : 255.
Ménage (Gilles Ménage, 1613-1692) : 2, 16, 19, 23, 26, 27, 28, 29, 33, 35, 41, 43, 44, 45, 64, 65, 66, 68, 71, 72, 73, 120, 153, 175, 176, 177, 178, 187, 216, 244, 317, 320, 332, 356, 369, 371, 375, 376, 377, 403, 415, 416, 423, 453, 454, 458, 459, 465, 492, 556, 557, 559, 569, 582, 614, 619, 620, 625.
Ménalcas : 209, 396.
Ménalque : 177, 244, 375.
Merci (La Merci, couvent) : 410, 481.
Mercure : 159, 342, 540, 566.
Mersenne (Marin Mersenne, 1588-1648) : 65.
Metz : 347, 366, 367, 495.

Meulan : 343.
Meuse (La) : 262.
Meymac (Anne de Lévis-Ventadour, abbé de Meymac) : 293, 316, 346, 347, 364.
Mézières (Marie de Mézières) : 208, 209.
Mézières-en Drouais (propriété de la famille de Clermont-d'Entragues) : 140, 208.
Méziriac (Claude-Gaspard Bachet de Méziriac, mathématicien, poète, traducteur, académicien, 1581-1638.) : 69.
Michelette : 516.
Mimnerme : 86.
Miossans (César-Phébus, comte de Miossans, maréchal d'Albret) : 511.
Mislas : 255.
Molière (Jean-Baptiste Poquelin, 1622-1673): 15, 21, 32, 34, 73, 129, 151, 152, 153, 180, 182, 183, 187, 198, 204, 243, 288, 400, 401, 464, 486, 508, 510, 560, 563, 569, 570, 624.
Molinguins (habitants de Molinghem, commune du Pas de Calais) : 138, 166, 499, 514, 614.
Momus : 5, 103, 153, 154, 189, 210, 236, 249, 614.
Mondory : 24, 283, 618.
Montaigne : 41, 417, 570, 579.
Montataire (Louis II de Madaillan Lesparre, sieur de Montataire) : 364, 366.
Montausier (M. de Montausier) : 10, 18, 24, 43, 50, 62, 74, 97, 154, 346, 350, 353, 384, 385, 387, 425, 426, 478, 480, 514, 555, 619.
Montereuil (Jean de Montereuil) : 29.
Montereuil (Mathieu de Montereuil, frère du précédent) : 35.
Montmaur (Pierre de Montmaur) : 4, 26, 43, 69, 71, 72, 73, 74, 179, 317, 318, 319, 320, 321, 573.
Montmélian : 25, 247, 618.
Montmorency (Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, 1594-1650) : 316, 469, 470, 471, 617.
Montreuil-Bellay : 32.
Moret : 512.
Morin (Le) : 18, 164, 188, 470.
Motteville (M. de Motteville) : 22, 25, 236, 618.
Motteville (Mme de Motteville) : 25, 30, 37, 54, 102, 105, 132, 133, 195, 202, 232, 236, 237, 238, 240, 242, 245, 249, 267, 270, 278, 279, 280, 312, 363, 382, 483, 570, 618.
Mouchy (M. de Mouchy) : 103, 165, 374.
Mouton (M. de Mouton) : 113, 116, 117, 149, 154, 189, 211, 333.
Mouzon : 499, 622.
Munster (Münster) : 51, 351, 373, 391, 399.
Musset (Alfred de Musset, 1810-1857) : 185, 435, 570.
Myrtil : 10, 94, 95, 96, 143, 144, 145, 146, 148, 150, 157, 158, 175, 189, 215, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 386.
Naples : 63, 295, 297, 620.
Narcisse : 169, 216, 233, 269, 322, 424.
Naudé (Gabriel Naudé, bibliothécaire, érudit, 1600-1653) : 65.
Nédélec (Claudine Nédélec) : 49, 66, 71, 72, 73, 81, 154, 197, 464, 581.
Nemours (duc de Nemours, 1624-1652) : 363, 469, 497, 512, 521, 522, 570, 624.
Nepos (Cornélius Nepos) : 27, 72.
Neptune : 51, 212, 296, 298, 300, 327, 370, 373, 385, 386, 391, 476, 546.
Nérée : 368, 370, 386.
Néron : 255.
Nestor : 415.
Neufgermain (Louis de Neufgermain, poète, 1574-1662) : 101, 121, 175, 178, 179, 209, 210, 429, 570.
Niassare : 153, 190.

Nicolas (personnage de fabliau) : 104, 133, 155, 162, 172, 179, 338, 551.
Niderst (Alain) : 45, 64, 75, 95, 163, 395, 574, 582.
Nil (Le) : 50, 265, 439.
Niobé : 482.
Nodier (Charles Nodier, 1780-1844) : 46, 556.
Noisy (Noisy-le-roi) : 350.
Norlingue (Nördlingen) : 346, 441, 619.
Normandie (La) : 2, 21, 25, 31 53, 55, 57, 59, 60, 77, 81, 85, 104, 115, 151, 177, 202, 236, 253, 342, 344, 377, 381, 397, 443, 462, 468, 491, 493, 494, 498, 539, 549, 576, 579, 621, 623.
Nouvelle-Grenade (La Nouvelle-Grenade : la Colombie) : 296.
Odon : 257.
Olaüs : 255.
Olympe (séjour des dieux) : 50, 60, 101, 137, 210, 244, 246, 265, 453, 540.
Olympe (prénom féminin) : 11, 30, 102, 112, 131, 132, 179, 225, 458, 466, 499.
Orante : 88, 89, 131, 189, 275, 451, 452, 453, 454, 525, 573.
Orbilius : 72, 555, 619.
Oriane : 494.
Orient (L') : 141, 143, 223, 237, 296, 370, 473, 478.
Orléans : 427, 502, 505.
Ormeçon (père Esprit Lefèvre d'Ormesson, capucin) : 334.
Ormessonais (L') : 515.
Orne (L') : 19, 21, 137, 143, 144, 177, 188, 191, 192, 246, 275, 375, 454.
Orondate : 106, 509.
Oronte (personnage du *Misanthrope* de Molière) : 182, 202, 275, 288.
Orphée : 10, 27, 90, 94, 95, 96, 142, 143, 145, 146, 147, 148, 154, 159, 163, 164, 167, 169, 170, 174, 189, 209, 325, 326, 358, 391, 392, 393, 396, 411.
Orpheus : 336.
Orylllis : 131, 158, 368, 369, 370, 371, 372.
Ossa (Le mont Ossa) : 210, 265.
Osse (Ossa) : 265.
Oudart (Maître Oudart, personnage rabelaisien) : 551.
Ourse (constellation de l'Ourse) : 492.
Ourse (rivière des Pyrénées) : 50, 373, 439.
Ovide : 86, 87, 88, 90, 125, 134, 169, 192, 198, 202, 210, 211, 215, 217, 233, 236, 244, 259, 265, 337, 338, 352, 353, 356, 372, 396, 451, 452, 453, 460, 511, 525, 570, 571.
Pacolet : 147, 480.
Palémon : 94, 209, 391, 392, 396.
Palinods (Académie des Palinods de Rouen) : 74, 193, 565.
Palinure : 211, 212, 368.
Pallas : 28, 431, 442.
Pan : 137, 156, 157, 159, 177, 244, 247, 376, 517.
Pangée (Monts de Pangée) : 392.
Pantalon (personnage de la *commedia dell'arte*) : 38, 332, 400, 401.
Panthéon (Le) : 15, 45, 46, 580.
Panurge : 332.
Paris (Nous ne relevons que les principales occurrences) : 23, 24, 25, 56, 91, 149, 150, 152, 191, 196, 205, 206, 210, 211, 238, 240, 242, 283, 284, 285, 308, 309, 314, 315, 346, 353, 366, 367, 368, 373, 375, 377, 391, 397, 398, 401, 402, 404, 409, 410, 427, 460, 473, 540, 543, 544, 551, 553, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625.
Pâris : 113, 139, 222, 380, 404, 452.

Parnasse (Le) : 11, 17, 26, 59, 72, 73, 81, 99, 103, 113, 115, 120, 121, 137, 139, 140, 150, 176, 189, 210, 222, 230, 293, 339, 341, 380, 404, 416, 417, 418, 424, 430, 433, 435, 447, 452, 453, 471, 489, 491, 493, 515, 542, 559, 575.
Parques (Les) : 95, 190, 260, 264, 356, 357, 358, 375, 395, 415, 429, 437, 541.
Parthénice (Parthénisse) : 100, 329, 332.
Parthénope (Naples) : 297.
Pascal (Blaise Pascal, 1623-1662) : 65.
Pascal (Jacqueline Pascal, sœur du précédent) : 132, 271, 565.
Pasiphaé : 246.
Patrocle : 170, 260, 354, 415, 416.
Paulet (Angélique Paulet. Voir aussi Angélique) : 114, 500, 622.
Pavillon (Etienne Pavillon, poète et académicien, 1632-1705) : 46.
Pégase : 146, 147, 149, 213, 424, 430.
Pélée : 87, 216, 334.
Peletier (Jacques Peletier du Mans, 1517-1582) : 83, 86, 87, 571.
Pélion (Mont Pélion) : 210, 265, 502.
Pellisson (Paul Pellisson, 1624-1693) : 2, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 27, 34, 35, 43, 44, 45, 46, 53, 63, 64, 69, 75, 76, 77, 81, 107, 120, 121, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 175, 176, 183, 261, 263, 265, 303, 342, 353, 411, 488, 491, 492, 501, 534, 535, 536, 537, 539, 571, 574, 581, 582, 583, 625.
Pélops : 476.
Pelous (Jean-Michel) : 49, 127, 151, 152, 153, 582.
Permesse : 213.
Péronne : 421, 426.
Perpignan : 33, 34, 60, 625.
Perrault (Charles, 1628-1703) : 33, 44, 571.
Perrot et Quentin (prénoms populaires) : 207.
Perrot d'Ablancourt : 65, 68, 480, 561, 583.
Petit (M. Petit) : 8, 103, 189, 280, 374.
Petites Maisons (Les Petites Maisons, asile) : 488.
Pétrarque (1304-1374) : 67, 107, 109, 129, 132, 133, 137, 152, 155, 172, 224, 227, 228, 232, 233, 267, 269, 285, 290, 307, 324, 342, 415, 422, 458, 509, 510, 571.
Pézenas : 2, 15, 21, 32, 33, 34, 35, 36, 46, 469, 544, 560, 572, 624, 625.
Phaéton : 6, 101, 166, 167, 169, 192, 197, 218, 528.
Pharamond : 300, 301, 577.
Pharsale (La) : 295, 442, 568.
Phébus : 41, 116, 137, 196, 244, 333, 446, 447, 476, 489, 515, 541, 542, 552.
Phèdre : 182, 197, 198, 202, 246, 267, 301, 303, 452, 457, 525, 571.
Phénix (Le) : 90, 122, 146, 359, 421, 508.
Philippe Auguste : 424.
Philisbourg : 51, 209, 351, 429, 441, 619.
Philomèle :160, 299, 396.
Philoxène (pseudonyme galant de Mme Aragonais) : 12, 76, 131, 132, 534.
Phison (Le) : 199.
Phoebus : 446, 517.
Phyllis : 7, 18, 91, 99, 105, 106, 112, 114, 124, 125, 129, 131, 132, 133, 134, 136, 138, 148, 152, 155, 157, 170, 177, 178, 188, 202, 203, 205, 229, 232, 233, 234, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 249, 252, 267, 268, 269, 270, 278, 327, 354, 355, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 382, 383, 384, 402, 410, 508, 516, 517.
Picardie (La) : 58, 60, 211, 255, 298, 374, 501, 617.
Pic de la Mirandole (1463-1494) : 336.
Pictes (Les): 144, 255.
Piennes (Mme de Piennes) : 308.

Pille (Marguerite Bouer, veuve de Jacques de Pille et épouse de J.F. Sarasin) : 25, 26, 30.
Pille (Robert du Pille) : 25, 26, 68.
Pindare : 96, 290, 571.
Pinel (Germain Pinel, 1600-1661, luthiste et compositeur français) : 105, 224.
Pintard (René) : 65, 582.
Piombino : 60.
Piramus : 460.
Plate (La Plate : Le Rio de la Plata) : 296.
Platon : 24, 30, 42, 49, 78, 90, 114, 118, 124, 126, 127, 129, 134, 149, 151, 152, 153, 169, 196, 197, 198, 213, 216, 227, 231, 279, 307, 324, 342, 356, 357, 376, 492, 509, 566, 571.
Pline (Pline le Jeune) : 423.
Pluton : 145, 299, 356, 358, 359, 382, 394, 396.
Pô (Le) : 304.
Poissy : 9, 116, 127, 150, 189, 341, 342, 343, 461, 462.
Poitiers : 58.
Poitou (Le) : 57, 477.
Polaques (Les) : 441.
Polichinelle : 205.
Pologne (La) : 279, 421, 426, 441.
Polyandre (pseudonyme galant de Sarasin) : 12, 13, 76, 77, 111, 112, 131, 136, 190, 534, 535, 536, 537.
Polynice : 131, 132, 206.
Pomone : 82, 89, 352, 353, 517.
Pompée : 100, 329.
Pons (Anne Poussart du Vigean, mariée au sieur de Pons) : 352.
Pont-Neuf (Le) : 24, 149, 172, 206, 283, 308, 421
Porchères (Honorat Laugier, sieur de Porchères , 1572-1653) : 69, 114, 152, 175, 227, 287, 288, 484.
Porcie : 326.
Portolongone : 60.
Préau (Melle Préau) : 347
Précy-sur Oise : 92, 155, 367.
Priam : 236, 311, 423.
Properce : 86, 87, 171, 227, 238, 352, 354, 396, 451, 563.
Proserpine : 318.
Protée : 81, 546.
Puycerda : 33, 625.
Pyrénées (Les) : 145, 261, 265, 298, 439, 444.
Quichotte (Don Quichotte) : 79, 173, 174, 251, 318, 471, 547, 563.
Quincampoix : 25, 30.
Quintilien : 140, 196, 516, 572.
Rabelais (François Rabelais, 1494-1553) : 17, 62, 74, 100, 155, 173, 194, 195, 320, 330, 332, 343, 372, 425, 427, 428, 429, 467, 480, 539, 551, 572.
Racan (Honorat de Bueil de Racan, 1589-1670) : 69, 94, 175, 192, 228, 244, 381, 560.
Racine (Jean Racine, 1639-1699) : 32, 124, 180, 182, 187, 234, 246, 253, 254, 267, 295, 296, 299, 301, 303, 304, 322, 452, 455, 457, 458, 475, 491, 524, 525, 572.
Raincy : 486.
Rambouillet (Hôtel de Rambouillet) : 23, 62, 63, 74, 178, 280, 315, 317, 425, 468, 489, 581.
Rambouillet (Mme de Rambouillet) : 23, 28, 62, 63, 316, 347, 425.
Rambouillet (Melle de Rambouillet, Julie d'Angennes) : 346, 366, 475, 491.
Raminagrobis (personnage rabelaisien) : 173, 334.
Régnier (Mathurin Régnier, 1573-1613) : 87, 287, 515, 525, 572.
Régnier (François-Séraphin Régnier-Desmarais, 1632-1713) : 416, 572.

Rémenecour (Melle de Rémenecour) : 132, 521.
Remoulins : 33, 625.
Renaissance (La) : 4, 5, 53, 83, 84, 86, 107, 112, 119, 127, 152, 168, 172, 173, 180, 214, 417, 451, 580, 581, 583.
Renard (M. Renard) : 513, 521.
Renaud (Héros du *Roland furieux*) : 50, 254, 354.
Renaud (Héros de *La Jérusalem délivrée*) : 50, 172, 255, 261, 353, 354.
Renaudot (Théophraste Renaudot) : 398, 427, 617.
Rethel : 31, 495, 622.
Retz (Jean-François Paul de Gondi, cardinal de Retz) : 24, 26, 29, 52, 54, 55, 56, 57, 71, 183, 287, 289, 375, 397, 435, 462, 464, 469, 496, 497, 499, 513, 514, 518, 521, 558, 572, 618, 619, 620, 623, 625.
Rhésus : 476.
Rhodes : 125, 192, 513, 561.
Rhodope (montagnes du Rhodope) : 265, 392.
Rhône (Le) : 145, 265.
Richard (personnage populaire) : 333.
Richelet (César-Pierre Richelet, 1626-1698) : 87, 111, 319, 510, 559, 613.
Richelieu (cardinal de Richelieu) : 14, 24, 51, 54, 65, 68, 69, 73, 84, 97, 191, 211, 212, 213, 240, 265, 289, 295, 298, 299, 300, 301, 302, 308, 350, 352, 354, 491, 617, 618.
Rigault (Nicolas Rigault, 1577-1654) : 65, 557.
Riphéens (Monts Riphéens) : 396.
Rocroi : 51, 315, 346, 441, 442, 618.
Roger (personnage du *Roland furieux*) : 254, 475, 542.
Rollon : 7, 22, 25, 45, 53, 81, 83, 84, 85, 134, 135, 139, 143, 144, 145, 146, 169, 170, 171, 172, 185, 189, 247, 253, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 297, 384, 443, 445, 468, 477, 554.
Rome : 25, 29, 53, 58, 62, 78, 86, 116, 149, 150, 175, 191, 236, 261, 265, 297, 299, 313, 318, 340, 361, 391, 398, 417, 423, 442, 451, 476, 509, 541, 565, 580, 617.
Ronsard (Pierre de Ronsard, 1524-1585) : 18, 40, 53, 87, 94, 96, 97, 107, 112, 173, 194, 197, 198, 199, 201, 214, 235, 236, 238, 244, 288, 301, 307, 364, 432, 434, 436, 437, 451, 480, 527, 572.
Roqueto Roqueti (surnom de l'abbé de Roquette) : 486.
Rosanire : 131, 173, 324.
Rosas : 60.
Rose (Rose de Loubatery, Mme de Galapian) : 529.
Rossi (Luigi Rossi) : 28, 239, 391, 620.
Rossinante : 149, 430.
Rotterdam : 31, 59, 237, 502, 556, 558, 560, 567, 621.
Rouxel (Jean Rouxel) : 6, 101, 207, 573.
Royale (Rue Royale) : 341.
Royale (place Royale) : 24, 132, 316, 462.
Rueil : 55, 56, 621.
Ruth : 93, 244.
Sablé (Mme de Sablé) : 74, 294, 477, 565.
Saint-Aignan (comte, puis duc de Saint-Aignan) : 70, 285, 425, 618.
Saint-Amant (Marc-Antoine Girard de Saint-Amant, 1594-1661) : 42, 69, 72, 99, 151, 174, 175, 196, 210, 211, 214, 228, 249, 251, 317, 327, 337, 340, 353, 432, 454, 573.
Saint-Cloud : 23, 30, 150, 375, 376, 434, 435, 438, 580.
Saint-Denis : 308, 345, 466.
Sainte-Beuve (Charles-Augustin Sainte-Beuve, 1804-1869) : 16, 17, 32, 573.
Sainte Menehould : 539.
Saint Etienne : 481.
Saint-Evremond (Charles de Saint-Evremond, 1614-1703) : 46, 557.
Saint Germain en Laye : 30, 56, 350, 459, 465, 617.

Saint Loup (Diane Chasteignier de la Roche-Posay, Mme de Saint Loup) : 477, 484.
Saintonge (La) : 475, 478, 480.
Saintot (Mme de Saintot) : 420, 421, 425.
Saint Paul (Hôtel Saint-Paul) : 24.
Saint-Quentin : 501.
Saint Roch : 337.
Saint Rustique : 336.
Saint-Simon (Mme de Saint-Simon) : 352
Saint-Simon (mémorialiste, 1675-1755) : 573.
Sales (M. de Sales : M. de Montausier) : 489.
Sallengre (M. de Sallengre) : 45, 71, 317, 387, 573.
Salluste : 32, 46.
Samaritaine (La Samaritaine, fontaine du Pont-Neuf) : 149, 206.
Sapho (pseudonyme de Melle de Scudéry, en référence à la poétesse grecque de l'antiquité) : 12, 63, 75, 115, 150, 189, 491, 492, 536, 560.
Saracenus (nom de Sarasin latinisé) : 34, 190.
Sarasin Roger (père de Jean-François Sarasin) : 21, 22.
Sarmate (Le) : 439.
Saturne : 482.
Saumaise (Claude Saumaise, 1588-1653): 65.
Saxe (La) : 254, 257.
Saxon (Le) : 84, 85, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 264.
Scaramouche (personnage de la *commedia dell'arte*) : 400.
Scarron (Paul Scarron, 1610-1660) : 10, 22, 23, 24, 30, 32, 63, 72, 74, 75, 116, 117, 154, 175, 176, 198, 205, 210, 211, 314, 317, 334, 387, 401, 402, 415, 434, 446, 473, 480, 508, 539, 560, 573, 581, 583, 624.
Schiller (Friedrich von Schiller, 1759-1805) : 52.
Scudéry (Madeleine de Scudéry, 1607-1701) : 2, 16, 17, 19, 30, 33, 34, 35, 44, 45, 63, 64, 74, 75, 85, 105, 106, 115, 124, 127, 152, 153, 176, 183, 208, 211, 212, 253, 409, 411, 436, 458, 459, 491, 492, 509, 534, 536, 558, 563, 565, 573, 574, 579, 582, 622, 625.
Scudéry (Georges de Scudéry, 1601-1667): 24, 43, 65, 68, 88, 202, 213, 228, 233, 253, 261, 265, 269, 275, 301, 451, 453, 491, 501, 508, 555, 560, 573, 618.
Sedan : 60, 211, 289.
Segrais (Jean Regnault de Segrais, 1624-1701) : 22, 24, 30, 46, 74, 94, 180, 244, 384, 574.
Seine (La) : 10, 18, 19, 49, 81, 116, 117, 119, 137, 142, 144, 145, 147, 149, 155, 158, 164, 175, 176, 180, 188, 189, 205, 244, 246, 247, 270, 274, 343, 375, 377, 380, 381, 382, 384, 385, , 418, 421, 470, 485, 491, 516, 542, 549.
Seneca : 431.
Sénèque : 66, 72, 90, 108, 171, 206, 326, 416, 431, 574.
Sens : 486.
Sérisay (Jacques de Sérisay ou Sérizay, poète, premier président de l'Académie française, 1594-1653) : 69.
Serpente (La grande Serpente : vaisseau, dans *Amadis de Gaule*) : 480
Sévigné (Mme de Sévigné, 1626-1696) : 75, 183, 355, 366, 375, 376, 402, 425, 480, 489, 490, 509, 574, 619.
Séville : 386.
Sibilot (fou d' Henri III) : 135, 194, 195, 615.
Sicanie (La Sicanie : La Sicile) : 297.
Sifrand : 256.
Sillac d'Arbois : 25, 65, 136, 190, 555.
Sillery : 486.
Simonide : 81, 101, 166, 169, 213, 214.

Sisyphe : 79, 325.
Socrate : 108, 280, 326, 416, 516.
Socratine (Madeleine-Eugénie Bertaut , Sœur de Mme de Motteville : 8, 22, 30, 63, 103, 115, 132, 134, 173, 182, 189, 241, 243, 279, 280, 312, 414, 622.
Soissons (comte de Soissons) : 8, 101, 289, 416, 618.
Solyme (Jérusalem) : 384, 385.
Somaize (Antoine Baudeau de Somaize) : 16, 49, 153, 268, 574.
Somme (La) : 331, 421.
Sophandre (pseudonyme galant de Pellisson) : 115, 150, 176, 189, 492.
Souchon (Melle de Souchon) : 490.
Spire : 441, 619.
Stenay : 11, 31, 57, 58, 59, 107, 110, 132, 136, 200, 253, 316, 363, 367, 495, 498, 499, 501, 502, 503, 505, 511, 513, 514, 515, 622, 623.
Strymon : 156, 303, 395.
Styx (Le) : 303, 342, 393, 394, 546.
Surène (monts de Surène) : 140, 170.
Sylvains (Les) : 157, 517.
Sylvandre : 81, 508.
Sylvanire : 105, 131, 243, 575.
Sylvie : 6, 8, 9, 24, 39, 47, 82, 87, 88, 89, 96, 99, 105, 108, 113, 117, 124, 131, 132, 133, 134, 137, 141, 142, 148, 149, 155, 156, 158, 169, 171, 172, 174, 178, 188, 197, 198, 201, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 239, 273, 274, 289, 307, 308, 323, 324, 352, 353, 355, 357, 405, 407, 435, 454, 478, 479, 483, 525, 526, 527, 573, 617.
Syrtes (Les) : 125, 191, 192.
Tabarin (bateleur, comédien du théâtre de foire) : 206.
Tage (Le) : 219, 265, 303.
Tallemant des Réaux (1619-1692) : 21, 24, 26, 28, 30, 34, 40, 62, 63, 76, 187,207, 242, 279, 280, 287, 288, 308, 310, 317, 337, 342, 356, 390, 400, 409, 425, 438, 477, 487, 488, 506, 521, 538, 539, 558, 574, 576.
Talon (Le Père Talon) 33, 44.
Tanaïs (Le) : 396.
Tantale : 79, 325, 476, 552.
Tarin (M. Tarin) : 427.
Tasse (Le Tasse, 1544-1595) : 84, 88, 94, 122, 172, 173, 197, 201, 230, 238, 239, 244, 253, 257, 260, 270, 296, 353, 354, 370, 384, 455, 475, 525, 526, 574, 575.
Tassoni (Alessandro Tassoni) : 423, 575.
Télamire (pseudonyme galant de Mme d'Aligre) : 12, 535, 536.
Ténare (Le) : 393, 395.
Tendre (Carte de Tendre) : 63, 75, 105, 124, 125, 151, 153, 411.
Térée : 299.
Théadagre : 255.
Thèbes : 373, 482.
Thémis : 50, 193, 433.
Théocrite : 93, 140, 170, 183, 192, 202, 239, 244, 245, 376, 396, 517, 570, 575.
Théodamas (pseudonyme galant de Conrart) : 12, 75, 76, 534.
Théognis : 86.
Théophile (Voir Viau)
Thermodon (Le) : 545.
Thésée : 87, 202, 216, 250.
Thétis : 87, 216, 296, 368, 370, 371, 549.
Thionville : 346, 441, 618.
Thor : 444.

Thou (Hôtel de Thou) : 64.
Thrace (La) : 148, 202, 261, 301, 391, 392, 395, 396, 453, 476.
Thybarra : 76.
Thyrse (Le) : 433.
Thyrsis : 9, 10, 23, 26, 40, 49, 66, 87, 89, 94, 104, 105, 112, 114, 124, 129, 130, 131, 136, 156, 159, 167, 169, 174, 176, 177, 182, 184, 188, 200, 211, 239, 241, 242, 243, 246, 278, 314, 315, 322, 334, 341, 356, 376, 377, 378, 379, 380, 403, 454, 455, 456, 476, 483, 505, 508, 509, 535.
Tibre (Le) : 265, 343.
Tibulle : 87, 352, 354, 423, 451, 563.
Tisiphone : 171, 301, 303.
Titans (Les) : 444.
Tithon : 22, 169, 236, 419.
Tityre : 94, 96, 164, 170, 246, 342, 391, 517.
Torricelli (1608-1647): 65.
Tortose : 60.
Tournon (comte de Tournon) : 512.
Tracy (Alexandre de Prouville, marquis de Tracy) : 513.
Trangicour : 166, 330.
Trébutien : 46, 556.
Trie (château de Trie qui appartenait au duc de Longueville) : 32, 58, 59, 485, 623.
Trilleport (M. de Trilleport) : 27, 29, 65, 68, 619, 621.
Tristan l'Hermite (1601-1655) : 24, 174, 194, 197, 198, 202, 216, 223, 225, 227, 233, 245, 253, 275, 283, 307, 323, 324, 327, 353, 356, 378, 381, 391, 393, 402, 406, 451, 458, 469, 499, 560, 575.
Trivelin : 400.
Troie : 20, 39, 72, 170, 182, 222, 255, 256, 296, 299, 311, 386, 404, 436, 448, 452, 481, 544.
Trudon : 551.
Turenne (Henri de la Tour d'Auvergne) : 31, 51, 57, 58, 341, 353, 486, 495, 512, 514, 556, 619, 622.
Turgis (Mme de Turgis) : 30, 39, 132, 149, 154, 409, 410, 414, 481.
Turnus : 83, 170, 199, 262, 264, 265, 445, 540, 554.
Turpin : 71, 285, 494, 577.
Tussilon : 85, 138, 170, 255, 256, 257, 258.
Typhée : 445.
Tyriens (Les) : 372.
Tyrtée : 86.
Ucello (Paolo Ucello, 1397-1475) : 139, 305.
Uranie : 4, 30, 74, 75, 116, 168, 228, 231, 232, 489.
Uranistes (Les) : 74, 75, 115, 487, 620, 621.
Urfé (Honoré d'Urfé, 1567-1625) : 85, 94, 137, 173, 197, 223, 228, 243, 244, 324, 356, 376, 454, 475, 575.
Urie : 333.
Uzanne (Octave Uzanne) : 46, 47, 127, 232, 329, 415, 556, 562.
Valois (Charles de Valois) : 177, 376.
Valteline (La) : 514.
Vardes (marquis de Vardes) : 512.
Varignon (Pierre, mathématicien, 1654-1722) : 22.
Vaugelas (grammairien, académicien, 1585-1650): 69, 575.
Vaugirard : 547.
Vauquelin des Yvteaux : 20, 23, 94, 244, 575.
Vence : 486.
Vénus : 28, 76, 108, 109, 113, 125, 130, 131, 138, 152, 154, 169, 192, 195, 212, 221, 246, 284, 323 360, 363, 372, 396, 411, 412, 414, 445, 446, 453, 476, 495, 498, 510, 517, 519, 537, 552.
Verboquet : 514, 575.

Verneuil : 92, 347, 366, 367.
Verpilière (Melle de Verpilière): 12, 20, 30, 48, 59, 81, 92, 105, 106, 112, 120, 121, 128, 130, 132, 133, 135, 147, 189, 229, 401, 403, 485, 490, 491, 499, 500, 501, 506, 507, 508, 513, 623.
Verrite : 255.
Vertumne : 82, 89, 169, 171, 352, 353.
Vertus (Melle de Vertus) : 38, 315, 430.
Vesper : 380, 393, 445, 552.
Vespuce (Amerigo Vespucci) : 295.
Viau (Théophile de Viau, 1590-1626) : 42, 65, 73, 87, 90, 156, 174, 196, 197, 200, 202, 226, 228, 233, 242, 245, 249, 317, 338, 339, 352, 389, 432, 454, 455, 460, 479, 575, 617.
Victoire (abbaye de la Victoire près de Senlis) : 92, 367.
Vigean (Marthe Poussart du Vigean) : 315, 349, 352, 354, 374, 407, 619, 620.
Viger (Melle de Viger) : 30, 434.
Villesavin : 140, 142, 283, 284.
Villon (François Villon) : 73, 103, 172, 188, 197, 198, 317, 557, 576.
Vincennes (château de Vincennes) : 11, 31, 55, 57, 59, 101, 138, 495, 497, 511, 620, 621, 624.
Virgile : 2, 46, 53, 69, 72, 83, 86, 93, 94, 95, 114, 130, 137, 140, 151, 163, 170, 172, 176, 180, 183, 192, 201, 202, 209, 210, 211, 222, 239, 244, 245, 247, 253, 257, 262, 301, 314, 325, 342, 371, 372, 376, 379, 380, 387, 391, 392, 393, 396, 429, 443, 446, 451, 454, 516, 539, 540, 541, 544, 550, 573, 576, 579.
Voiture (Vincent Voiture, 1597-1648) : 2, 3, 10, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 26, 28, 37, 38, 40, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 56, 62, 63, 69, 70, 74, 75, 76, 82, 87, 90, 96, 101, 103, 107, 113, 115, 116, 117, 120, 121, 126, 130, 131, 147, 149, 151, 154, 155, 169, 171, 173, 175, 178, 179, 180, 187, 189, 193, 197, 202, 208, 209, 210, 211, 225, 227, 228, 230, 231, 233, 236, 237, 238, 240, 249, 250, 267, 268, 275, 276, 277, 280, 285, 288, 295, 308, 309, 311, 315, 317, 318, 322, 327, 331, 333, 336, 344, 346, 348, 350, 353, 355, 358, 363, 373, 383, 409, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 435, 447, 458, 459, 460, 462, 464, 468, 469, 482, 487, 488, 489, 495, 501, 507, 511, 513, 514, 536, 537, 555, 556, 557, 558, 565, 576, 578, 580, 581, 583, 617, 618, 620, 621.
Voltaire (1694-1778) : 16, 36, 46, 53, 183, 187, 415, 441, 564, 576.
Vossius : 65.
Vulcain : 195, 440, 517.
Vulphe : 255.
Wallenstein : 24, 52, 436, 558.
Westphalie : 51, 620.
Wormes : 346, 441.
Xanthe (Le) : 113, 139, 222, 436.
Xénophane : 86.
Ypres : 346, 620.
Ysarn : 63, 75.
Yvetot : 494.
Zéphyr : 89, 94, 141, 142, 144, 145, 148, 156, 158, 183, 188, 222, 223, 224, 230, 238, 242, 267, 284, 352, 369, 371, 378, 379, 391, 469, 472, 475, 476, 485, 517, 528, 529, 616.
Zola (Emile Zola, 1840-1902) : 59.

LEXIQUE

Alcyon, s. m. : oiseau de mer fabuleux, au chant plaintif, dans la mythologie.
Alfanes, s.f. : terme italien signifiant cavales de grande taille, déchargées et propres à la course.
Allemand, s.m. : une dupe.
Ambroisie, s.f. : nourriture des dieux, qui les rend immortels.
Amender (s'), v. pron. : s'améliorer, se corriger.
Antenne, s.f. : la vergue, sur un bateau à voile latine.
Aprestador,s.m. : terme espagnol signifant chaîne de diamants ou de perles que les femmes passaient dans leur coiffure.
Argoulet, s.m. : arquebusier. L' expression : « n'être qu'un pauvre argoulet », signifie être « un homme de néant. ». (Furetière.)
Armet, s.m. : casque.
Badin, adj. et s. m. : 1-qui badine, parle légèrement. 2- sot. 3- personnage de théâtre, idiot qui reste bouche bée.
Bague, s.f. : la course de bague consiste à enfiler sa lance dans l'anneau d'une bague.
Bai, adj. : qualifie la robe d'un cheval aux couleurs rousses et chocolat.
Bailler (vous me la baillez belle, loc.) : vous cherchez à m'en faire accroire, à me duper.
Balle (de Balle, loc.) : les marchandises de balle : celles qui étaient vendues dans les foires, recouvertes de foin et emballées dans une toile. L'expression « de balle » se dit des choses qu'on méprise, qui ne valent rien.
Barbe, s.m. : cheval de Barbarie (Maghreb).
Barguigner,v.i. : marchander longuement.
Barres (jeu de , loc.) : jeu d'affrontement entre deux équipes. Le but est d'emprisonner l'équipe adverse.
Basoche, s.f. : corporation d'étudiants juristes, qui jouaient des soties, des farces, des moralités.
Basse-taille, s.f. : bas relief.
Bassin, s.m. : plat creux.
Bavolet, s.m. : une coiffe que portent les villageoises.
Bedon , s.m. : tambour.
Béjaune, s. m. et adj. : sot, ignorant, niais, comme l'oiseau sortant du nid avec le bec encore jaune.
Benoît, adj. : béni.
Bigotère, s.f. : bandeau qu'on s'applique la nuit pour relever ses moustaches.
Bisque, s. f. : potage de crustacés.
Blasonner , v.t.: médire de quelqu'un, le railler.
Bonace, s.f. : tranquillité de la mer après une tempête.
Bouge, s.f. : « petite chambre ou garderobbe qui accompagne une plus grande » (Furetière).
Boulu,adj. : de forme arrondie.
Bourbe, s.f. : « boue épaisse qui se forme et se dépose au fond d'une eau stagnante » (cnrtl).
Bran de vous, loc.: formule d'imprécation, formée du nom « bran », signifiant excrément.
Braquemard, s.m. : couteau, au Moyen Âge.
Brelan, (tenir son brelan, loc.) : avoir 3 cartes semblables au jeu de cartes nommé brelan, donc gagner et s'en réjouir.
Brou, s. m. : écorce verte de noix dont les fibres servent au cordage.
Brunette, s.f. : chanson d'amour facile à chanter.
Cabinet d'Allemagne, loc. : buffet avec plusieurs tiroirs.
Cadet, s.m. : jeune personne.
Calemar, s.m. : (du latin *calamarius*, issu de *calamus* : roseau à écrire, chalumeau) casse d'une écritoire portative, servant d'étui pour les plumes.
Camisade, s.f. : attaque de nuit pour surprendre l'ennemi.

Camus, adj. : interdit, penaud, embarrassé, rempli de confusion. Au nez plat. La Camuse, s.f. : la mort.
Canon, s.m. : haut d'un grand bas fort large, et souvent orné de dentelle, ou de rubans, qu'on attachait au bas des hauts-de-chausse.
Capeline, s.f. : chapeau de femme garantissant du soleil, bonnet de velours garni de plumes.
Capot, adj. : terme de piquet signifiant un échec cuisant.
Capucin, s.m. : moine.
Carme, s. m. (du latin *carmen*, chant, poésie, parole magique) : vers.
Carousse (faire carousse, loc.) : boire jusqu'à satiété. se saoûler.
Cassade, s.f. : bourde qu'on invente pour se défaire des importunités de quelqu'un.
Catarrhe, s.m. : inflammation des muqueuses donnant lieu à une hypersécrétion.
Chabot, s.m. : poisson.
Chalumeau, s.m. : flûte de berger.
Chaperon, s.m. : coiffure à bourrelet terminée par une queue, que portaient les hommes et les femmes au Moyen Âge.
Chattemitte (faire la chattemitte, loc.): faire l'humble, le dévot, l'hypocrite pour tromper.
Chicheté, s.f. : avarice, épargne excessive.
Chien courant, loc. : chien de chasse.
Chimère, s.f. : animal fabuleux, mythologique, ayant une tête de lion, une queue de serpent et un corps de chèvre.
Chiourme, s.f. : ensemble des rameurs d'une galère.
Cimeterre, s.m. : sabre utilisé en Asie de l'Ouest.
Cimier, s.m. : ornement surmontant un casque.
Classe (homme de classe, loc.) : terme de marine désignant les hommes au service des vaisseaux du roi.
Clissé, adj. : en osier tressé.
Clystère, s.m. : lavement.
Cocagne (le pays de Cocagne, loc.) : contrée miraculeuse où la nature prodigue ses fruits en abondance, pays de fête perpétuelle.
Coiffé, adj. : avoir de la chance (l'origine de cette expression est la membrane fœtale qui parfois recouvre la tête du nouveau-né au moment de l'expulsion).
Cointise, s.f. : parure, ornement. **Coint**, adj. : joli, agréable.
Comite, s.m. : officier de galère qui commande la chiourme.
Contes de ma mère l'Oie, loc. : contes populaires.
Coquemar, s.m. : bouilloire.
Coquet, adj et s. m : coureur, galant, qui conte fleurette aux dames. La coquette : séductrice qui veut plaire à tous.
Coqueter, v.i : qui vient de l'ancien français « coquart », jaseur, beau parleur, est synonyme du mot flirter (fleureter).
Cothurne, s.m. : soulier à talon porté par les acteurs antiques.
Courante , s.f. : air et danse très appréciés au XVIIème siècle.
Cravate ou croate, s.m. : cavalier appartenant à un corps de cavalerie étrangère, commandé par un colonel.
Crépine,s.f. : résille pour les cheveux des dames ou frange ornant les tissus.
Crocheteur, s.m. : voleur, portefaix ou personne de basse condition.
Croupière, s. f. : longe attachée à la selle d'un cheval. Tailler des croupières : combattre rudement, mettre en fuite.
Dariolet,te, s.m et f. : « Domestique ou servante qui s'entremet des galanteries de son maître ou de sa maîtresse. » (Littré).
Décri, s.m. : discrédit.
Déduit, s. m. : divertissement, jeu amoureux.
Dépit, e, adj. : sujet à se dépiter (se fâcher, être chagriné).

Desempenné, adj. : dépourvu de plumes, du nécessaire.
Devise, s.f. : terme relatif à l'héraldique, science du blason.
Die (verbe dire, v.t) : forme désuète du subjonctif présent.
Discord, s.m. : dispute, querelle.
Duire, v.t. i. : convenir.
Dynaste,s.m. : petit souverain régnant sous la domination d'un autre souverain.
Egide, s.f. : bouclier merveilleux recouvert de la peau de la chèvre Amalthée, et que Zeus confia à Athéna.
Emplâtre, s.m. : remède formé d'une substance consistante qui adhère à la peau.
Ennui, s.m. : douleur odieuse, tourment insupportable, violent désespoir. Du bas latin *inodium* : objet de haine, chose odieuse.
Estoc (d'estoc et de taille, loc.) : Frapper avec la pointe et le tranchant de l'épée, de toutes les manières possibles.
Estour, s.m. : terme d'ancien français signifiant combat, mêlée.
Etamine, s.f. : tissu peu serré qui sert à filtrer. Passer à l'étamine, loc. : passer au crible, soumettre à un jugement sévère.
Exorable, adj. : qui se laisse fléchir par des prières.
Fièvre quartaine, loc. : fièvre dont les accès reviennent tous les 4 jours.
Finet, finette, adj. : rusé(e).
Florès, (faire florès, loc.) : terme de raillerie. « Faire Flores, pour dire, faire de la despense qui esclatte, qui donne de l'avantage sur les autres de même condition. » (Furetière).
Fourbi, adj : se dit d'une lame préparée soigneusement, astiquée.
Fourcelle, s.f. : poitrine. (Richelet).
Frisque, adj. : vif, pimpant. Caractérise aussi bien des personnes qu'un mets.
Gabatine, s.f. : tromperie, fourberie, de l'italien *gabba,* plaisanterie.
Gaber, v.int. : railler, moquer.
Galant, adj. et s.m. : de l'Ancien Français « gale » (signifiant réjouissance, bonne chère, et qui est à l'origine le participe présent de « galer » : s'amuser, se réjouir, faire la fête - verbe rattaché au germanique *wallen* : bouillonner, être vif, joyeux), il signifie « amant, amoureux » (Dictionnaire de l'Académie), mais aussi « qui a de la bonne grâce, de la civilité et de l'esprit » (Richelet).
Galantiser, v.t. : courtiser.
Gaudisseur , s.m. : du latin *gaudere* (manifester sa joie), signifie plaisantin.
Gaulé, adj. : « Se dit aussi de ce qui n'est plus à la mode, de ce qui n'est plus en usage » (Furetière).
Gavotte, s.f. : danse d'origine populaire.
Gêne, s.f. : de Géhenne, l'enfer. Torture que l'on fait subir à un criminel pour lui faire avouer la vérité. Supplice physique et moral.
Gigue, s.f. : danse rapide.
Gillette (La reine Gillette, loc.) : grisette qui fait la grande Dame. Gillette est le féminin de Gille, le niais du théâtre de foire.
Goutteux, adj. et s.m. : atteint de goutte, qui se manifeste par une crise d'arthrite.
Grain, adv. de négation (ne… grain) : ne… goutte, ne guère.
Grègues, s.f. pl. : haut-de-chausses.
Griffon, s. m. : créature légendaire formée d'un corps d'aigle, d'un abdomen, des pattes et de la queue d'un lion, avec des oreilles de cheval.
Guerdonner, v. t. : récompenser.
Guéret, s.m. : terrain labouré.
Harnois, s. m. : équipement d'un cheval.
Heure du berger, loc. : heure où les amoureux se retrouvent, moment favorable à l'amant.
Hidalgue, s. m. : membre de la petite noblesse espagnole, avec une connotation d'arrogance.
Hippogriffe, s. m. : créature mi-cheval, mi-aigle.
Hoc, s. m. : jeu de cartes mêlé du piquet, du brelan et de la séquence. La locution « Cela m'est hoc » signifie : cela ne peut m'échapper.

Homme, hombre, s. m. : jeu de cartes.
Housse, s.f. : la selle. Revenir en housse, loc. : revenir à cheval.
Hydropique, adj. qui peut être substantivé : un hydropique est atteint d'hydropisie, pathologie caractérisée par la rétention d'eau.
Janissaire, s. m. : soldat (esclave de confession chrétienne) appartenant à un ordre d'infanterie de l'Empire Ottoman.
Jaquemart ou Jacquemart, s.m. : automate représentant un personnage en bois ou en métal, qui indique les heures en frappant une cloche avec un marteau.
Juif errant, loc. : : personnage légendaire dont les origines remontent à l'Europe médiévale. Synonyme de maudit, haï, bouc émissaire.
Lai, s.m. : poème narratif ou lyrique du Moyen Âge.
Lambris, s.m. : menuiserie dont on recouvre un mur.
Lardoire, s.f. : brochette pour larder la viande.
Litière, s.f. : lit ambulant.
Los (laus), s.m. : louange.
Loup-garou, s.m. : homme se métamorphosant en loup la nuit venue et notamment les nuits de pleine lune. La lycanthropie est aussi le nom d'une maladie psychique associée à un excès de mélancolie.
Mamelu (e), adj. : qui a de grosses mamelles.
Marmiteux, adj. : mal en point, misérable.
Maron, adj. : « adjectif, il se dit dans l' Amérique de ce qui est sauvage et court les bois »(Furetière).
Mâtin, s.m. : chien de garde.
Mâtiner, v.t. : donner au mâtin, en parlant d'une femelle.
Maupiteux, adj. : misérable, qui inspire de la pitié.
Moine bourru, loc. : être surnaturel.
Molinguin, s.m**.** : habitant de Molinghem, ancienne commune du Pas de Calais. Le village fut détruit en 1347 par les Anglais et les Flamands, puis la peste ravagea la moitié des habitants entre 1636 et 1640. Sarasin emploie souvent l'expression, qui fait peut-être allusion aux guerriers Molinguins voués à la destruction, pour désigner, semble-t-il, un amoureux transi, sans espoir.
Momerie, s.f. : déguisement, mascarade, de Momus, dieu de la raillerie et du sarcasme.
Momon ,s.m.: « On appelle Mommons des hommes masqués qui vont de nuit dans les maisons pour jouer ou pour danser . » (Ménage).
Mont-joie, s.f. : tas de pierres entassées marquant un chemin.
Mousquetade, s.f. : décharge de mousquets (armes à feu).
Myrte, s.m. : arbre ou arbrisseau à fleurs blanches.
Napée, s. f. : nymphe des bois et des vallées.
Naquet, s.m. : marqueur qui fait la loi dans le jeu de paume.
Nasse, s.f. : piège à poisson en forme de panier oblong, avec un goulet, que l'on pose au fond de l'eau.
Nef, s.f : vaisseau.
Nocher, s.m. : pilote d'une embarcation.
Oie (**la petite oie**, loc.) : ensemble des accessoires : rubans, gants…
Oint, adj.et s.m. : frotté d'huile, consacré par une onction.
Ord, adj. : sale, horrible, qui excite le dégoût et l'horreur.
Paladin, s.m. : chevalier errant, au Moyen Âge, toujours prêt à manifester sa vaillance et sa courtoisie.
Palefroi , s.m.: cheval de prestige et de loisir au Moyen Âge.
Palinod, s.m. : 1- « Poème en l'honneur de l'immaculée conception de la Vierge que l'on présentait à Rouen, à Caen et à Dieppe » (Littré).2-Académie littéraire normande.
Passeroute, s.f. : le passeport.
Pastille, s.f. : 1-pâte odorante que l'on brûle pour parfumer l'air. 2-pâte pharmaceutique ou confiserie qui rafraîchit l'haleine.

Pastoureau, s. m. : petit berger.
Pensement ,s.m.: action de penser.
Petit-maître, s. m. : jeune élégant maniéré et prétentieux.
Pièces cornues, loc. : piastres.
Pierre de tonnerre, loc. : 1-pierre tombée d'une montagne en raison de la foudre, 2-pierre volcanique.
Pique, s.f. : arme pointue.
Piquet, s.m. : jeu de cartes.
Piqueur, s. m. : les piqueurs étaient les valets de chasse qui conduisaient la meute et poursuivaient la bête.
Pistole, s.f. : « monnaie d'or battue au XVIème et au XVIIème siècle en Espagne et en Italie, de titre et de poids analogues à ceux du Louis » (Cnrtl.)
Pois sucré,loc. : confiserie, dragée.
Pot, s.m. : la marmite et son contenu.
Poulet, s.m. : billet galant dont la pliure évoquait deux ailes de poulet.
Prévôt , s.m. : nom donné à divers officiers ou magistraux.
Prime, s.f. : sorte de lansquenet où un seul tient les cartes.
Purin, adj. (langage purin) : langage des bas quartiers de Rouen.
Quinquenove , s.m.: du latin *quinque novem*, désigne un jeu à 5 et à 9 points qui se jouait avec 2 dés.
Rapetasser, v.t. : racommoder.
Rebec, s.m. : instrument de musique à trois cordes et à archet, à caisse piriforme, en usage au Moyen Âge.
Recipe : terme latin, ordonnance.
Requiescat in pace, loc.latine : qu'il repose en paix.
Réseuil , s.m. : filet
Reversi, s.m**.** : jeu d'origine espagnole, du latin *reversus* (retourné). On y gagne en faisant le moins de levées possible.
Ribleur, s.m. : mauvais sujet. Individu qui court les rues, la nuit, à la recherche d'un mauvais coup.
Ric-à-ric, locution : avec une exactitude rigoureuse, en payant le moins possible.
Rondeau, s.m. : poème à forme fixe du Moyen Âge.
Salade, s.f. : « habillement de tête que portent les chevaux légers », tel qu'un « simple pot » (Furetière)
Salamalec, s.m. : formule de salutation orientale.
Senne, s.f. : filet qu'on traîne sur les fonds sableux, en eau douce ou en mer.
Sequelle, s.f. du latin *sequor* : suite de personnes ou de choses. Péjoratif.
Sibilot, s.m. : fou , bouffon.
Soulas, s.m. : consolation.
Souloir, v.int. : avoir l'habitude (« …Où tu soulais parfois t'aller ébattre », *supra*, p. 400.)
Sourcilleux, adj. : imposant, élevé.
Syrte, s.f. : 1-banc de sables mouvants.2- région côtière sablonneuse.
Tabis, s.m. : étoffe de soie aux reflets chatoyants.
Tapinois (en tapinois, loc.) : en se cachant, à la dérobée.
Testons, s.m. : sous.
Tiercelet, s.m. : mâle des oiseaux de proie.
Tirasse, s. f. : filet pour prendre des cailles, des alouettes, des perdrix.
Toquet,s.m. : bonnet, petite toque.
Trictrac, s.m. : jeu de hasard très prisé au XVIIème siècle, qui se joue avec des dés et un tablier de jeu (plateau).
Triolet, s.m. : poème à forme fixe, de huit vers sur deux rimes.
Tripot, s.m. : 1- lieu pavé, entouré de murs, où l'on joue à la courte-paume, ancêtre des sports de raquette. 2- Par extension, maison de jeu et lieu mal famé.
Trousser en malles, loc. : enlever par surprise, emporter (dans la mort).

Tudesque, adj. : d'origine germanique.
Vavasseur, s.m. : « vassal d'un seigneur lui-même vassal » (cnrtl).
Veneur, s.m. : officier au service d'un prince, qui pratique la chasse à courre.
Villanelle, s. f. : de l'italien *villanella* (latin *villanus*, adjectif, signifiant paysan) : petite poésie pastorale et danse rustique.
Virelai, s. m. : petit poème du Moyen Âge, avec deux rimes et un refrain.
Visière (en donner dans la visière, loc.) : éblouir quelqu'un.
Zéphyr, s. m. : vent doux et agréable, brise légère.

REPERES CHRONOLOGIQUES

1559 : traité du Cateau-Cambrésis, mettant fin aux guerres d'Italie. La France cède Dunkerque à l'Espagne.

1609 : mariage, en *mai*, de Charlotte Marguerite de Montmorency avec Henri II de Bourbon-Condé. Elle devient princesse de Condé.

1614 : aux alentours du *25 décembre* : naissance de Jean-François Sarasin.

1618-1648 : guerre de 30 ans.

1627, du 10 septembre, au 28 octobre **1628** : siège de La Rochelle.

1630 : conjuration d' Henri II de Montmorency (gouverneur du Languedoc, petit-fils d'Anne de Montmorency, et frère de Charlotte Marguerite de Montmorency) contre Richelieu.

1631 : création de *La Gazette de France*, avec l'appui de Richelieu, par Théophraste Renaudot, médecin de Louis XIII.

1632 : *30 octobre* : Henri II de Montmorency est décapité à Toulouse, place du Capitole. Sa veuve, Marie des Ursins (la « Sylvie » de Théophile de Viau) entre au couvent et leurs biens sont confisqués par Louis XIII, notamment le château de Chantilly, légué par Anne de Montmorency.

1635 : *19 mai*, la France déclare la guerre à l'Espagne. Entrée de la France dans la guerre de 30 ans.

Arrivée de Jean-François Sarasin à Paris.

La foudre tombe sur le carrosse de Louis XIII. (Sonnet de Sarasin *Au Roy Louis XIII, le tonnerre estant tombé sur son carosse comme il estoit à la campagne.*).

1636 : les Espagnols sont à Corbie, en Picardie. Siège de Corbie par Richelieu. Complot avorté de Gaston d'Orléans contre Richelieu. Victoire des Français le *14 novembre*.

1637 : en *janvier*, Gaston d'Orléans se réconcilie avec Richelieu grâce au comte de Chavigny.

7 janvier, au Théâtre du Marais, création du *Cid* de Pierre Corneille.

En *décembre,* mode des énigmes, lancée par l'abbé Cotin.

Sarasin est engagé comme secrétaire par le comte de Chavigny, qui le destine à une carrière diplomatique.

1638 : *5 septembre*, naissance de Louis XIV à Saint Germain en Laye. Vincent Voiture est envoyé auprès du duc de Toscane pour annoncer l'événement.Il poursuit son séjour à Rome, où il est accueilli par l'Académie des Humoristes.

1639 : Saint-Aignan est enfermé à la Bastille.

Mariage de Françoise Bertaut et de M. de Motteville et départ des époux pour Rouen.

Dulot se plaint d'avoir perdu 300 sonnets.

Voyage dans les Alpes de Sarasin et du comte de Chavigny. Ils sont à Turin le *21 avril* et le *15 août* à Montmélian, à Grenoble du *19 septembre au 13 octobre* et à Lyon du *13 au 25 octobre.*

Publication du *Discours de la Tragédie, ou Remarques sur L'Amour tyrannique de M. de Scudéry.*

1640 : Cornélius Jansen publie l'*Augustinus.*

Mondory se retire du théâtre.

Mode du « vieux langage. »

1641 : Conspiration du comte de Soissons contre Richelieu.

11 février, le duc d'Enghien épouse Claire-Clémence de Maillé-Brézé.

6 juillet, mort du comte de Soissons (Epigramme : *Epitaphe de M. le Comte de Soissons*).

16 décembre, Mazarin est promu cardinal.

1642 : conspiration de Cinq-Mars (complot avec les Espagnols), qui est décapité, place des Terreaux à Lyon.

Voyage à Narbonne de Louis XIII, Vincent Voiture, le comte de Chavigny, Sarasin.

2 juin, mariage de Melle de Bourbon avec le duc de Longueville.

4 décembre, mort de Richelieu.

Mort de M. de Motteville. Retour à Paris de Mme de Motteville.

1643 : mort du roi Louis XIII le *14 mai*. Louis XIV a 5 ans. Début de la Régence d'Anne d'Autriche.

Mort du père de Sarasin en *juin.*

19 mai, victoire de Rocroi remportée sur les Espagnols par le duc d'Enghien. (*Lettre CXLIV À Monseigneur le duc d'Anguien de Vincent Voiture*, lettre de la Carpe et du Brochet)

Prise de Thionville la même année.

Le château de Chantilly appartient de nouveau aux Condé, héritiers des Montmorency.

En *juin,* l'abbé de Retz devient coadjuteur de son oncle, l'archevêque de Paris.

Le comte de Chavigny doit renoncer à son office le *23 juin*. Il est envoyé à Münster.

Naissance du fils du duc d'Enghien, Henri-Jules, le *29 juillet*.

2 septembre, arrestation du duc de Beaufort et dispersion de la Cabale des Importants.

1644 : l'abbé de Retz est sacré à Notre-Dame archevêque de Corinthe *in partibus*. Election du Pape Innocent X.

23 avril, Sarasin se démet du titre de trésorier de France, hérité de son père.

25 avril, mariage de Sarasin.

28 juillet, prise de Gravelines par Gaston d'Orléans.

Victoire à Fribourg, *du 3 au 10 août*, grâce au duc d'Enghien et à Turenne.

Mariage de Mme de Sévigné le *4 août*.

10 septembre, victoire de Philisbourg.

Worms et Spire sont conquises la même année.

En *octobre*, mort de la femme de Pierre Lalane.

20 octobre, retour du duc d'Enghien à Paris.

Mariage de la sœur de Marthe de Vigean.

Attici secundi Orbilius Musca siva bellum parasiticum, Satira. (Publication)

1645 : victoire à Nördlingen du duc d'Enghien.

3 juillet : mariage de Julie d'Angennes avec M. de Montausier.

29 novembre, Sarasin contracte un prêt auprès de Trilleport pour payer ses dettes.

9 décembre, sa femme réclame la séparation de biens.

Enlèvement de Melle de Bouteville (*Ballade d'enlever en amour*).

Premier opéra introduit par Mazarin en France.

Ménage, qui a été introduit par Chapelain chez le futur cardinal de Retz, y présente Sarasin, qui rencontrera en ces lieux Dulot, Lalane, le comte de Fiesque.

1646 : le *20 juin*, la duchesse de Longueville est à Münster pour les négociations en faveur de la paix.

En *août,* siège de Mardik. Le duc d'Enghien est blessé.

10 octobre, naissance de la comtesse de Grignan.

11 octobre, siège de Dunkerque et prise de Dunkerque par le duc d'Enghien, qui devient le prince de Condé, dit le grand Condé, à la mort de son père Henri II de Bourbon-Condé, (filleul d'Henri IV) survenue le *26 décembre*.

1647 : Révolte de Naples.

Marthe de Vigean entre au couvent des Carmélites.

L'*Orféo* de Luigi Rossi est créé à Paris le 2 Mars.

Nouvel accouchement de Mme de Montausier.

Levée du siège de Lérida. En *juin*, le comte de Fiesque est exilé et Sarasin embastillé pour une mazarinade qu'il aurait écrite. Rédaction du dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*.

1648 : Publication du *Sonnet de Job*, de Benserade.

15 janvier, la Reine veut imposer des édits fiscaux.

30 janvier, signature du traité de Münster. Mme et M. de Longueville sont présents. Retour en France de la duchesse en février.

Prise d'Ypres par la grand Condé.

Début de la Fronde parlementaire. Le *13 mai*, arrêt d'union du Parlement.

26 mai, mort de Voiture, qui n'a pas connu la Fronde.

Début de la querelle des Uranistes et des Jobelins.

31 mai, Beaufort s'évade du donjon de Vincennes.

28 juin, saisie (en raison des dettes paternelles) des maisons et des terres d'Hermanville et Colleville appartenant à Sarasin.

7 juillet : rédaction de *La Pompe funèbre.*

20 août, victoire de Condé contre les Espagnols dans la bataille de Lens.

Lettre de Ménage à Condé en faveur de Sarasin.

26 août, *Te deum* présidé par le futur cardinal de Retz pour célébrer la victoire de Lens. Arrestation de deux parlementaires, Broussel et Blancmesnil.

27 août, journée des barricades.

28 août, libération de Broussel et de Blancmesnil.

24 octobre : traités de Westphalie. La guerre cesse avec l'Empereur mais continue avec l'Espagne.

Ode de Calliope sur la bataille de Lens, donnée en main propre à Condé par Arnauld de Corbeville. Sarasin entre au service des Condé à la fin de l'année.

1649 : d*e janvier à mars* : blocus de Paris.

Dans la nuit *du 5 au 6 janvier*, départ de la Cour pour Saint-Germain-en-Laye. Condé est du côté de la cour et de Mazarin. Il dîne à minuit avec le maréchal de Gramont, comte de Guiche. Mme de Longueville, du côté du Parlement, s'installe à l'Hôtel de ville.

Coq à l'asne ou Lettre burlesque du sieur Voiture ressuscité au preux chevalier Guischeus, alias le maréchal de Grammont, sur les affaires et nouvelles du temps. (Publication)

6 janvier, les troupes de Condé investissent Paris. Le prince de Conti est nommé général en chef de la Fronde le *9 janvier*.

Dans la nuit du *28 au 29 janvier*, naissance de Charles Paris, fils de Mme de Longueville et du prince de Marcillac (La Rochefoucauld).

30 janvier, exécution de Charles 1er d'Angleterre, à l'initiative de Cromwell.

8 février, défaite des frondeurs à Charenton.

11 mars, paix de Rueil, qui met fin à la Fronde parlementaire (*mai 48-mars 49*). Réconciliation de la duchesse de Longueville avec le grand Condé, son frère, qui entre en Fronde.

Beau printemps et bel automne pour Sarasin. Villégiature à Coulommiers (*À Madame la Princesse de Condé, la douairière, Vers irréguliers*), à Chantilly (*Lettre écrite de Chantilly à Mme de Montausier*).

Sarasin rembourse Trilleport le *28 mai*.

18 août, la Cour est rentrée au Louvre. Conti va saluer le roi, accompagné de Sarasin, qui écrit de Paris à Mme de Longueville : « Depuis que j'ai laissé là Chantilly… ». Publication de *La Pompe funèbre et de l'Histoire du Siège de Dunkerque*.

À l'automne, la querelle des Uranistes et des Jobelins se ranime. Sarasin écrit la *Glose à M. Esprit, sur le sonnet de M. de Benserade.*

Le Parlement de Bordeaux s'oppose au gouverneur d'Epernon.

1650 : Fronde des Princes. Le *18 janvier*, arrestation du grand Condé, du prince de Conti et du duc de Longueville.

Isaac Arnauld épouse le même jour Marie Barin de la Galissonnière.

Fuite de la duchesse de Longueville en Normandie : Dieppe, Rouen, Le Havre.

20 janvier, lettre du roi au Parlement au sujet de la détention des princes au château de Vincennes.

8 février, le prince de Marcillac devient duc de la Rochefoucauld à la mort de son père.

15 février, départ de la duchesse de Longueville pour les Pays-Bas, accompagnée de Sarasin.

20 février, arrivée à Rotterdam.

28 février, *Lettre de Mme la duchesse de Longueville au Roy,* de Rotterdam. (Rédaction puis publication). Passage à Aix-la-Chapelle.

28 mars, *Apologie pour M. les Princes*, rédigée à Stenay et publiée. De mars 1650 à mars 1651, Sarasin est à Stenay. (Rondeau « Longtemps y a ».)

11 avril, la princesse de Condé et la Rochefoucauld sont à Bordeaux. Ils poussent le Parlement de Guyenne à s'opposer au gouverneur d'Epernon.

30 avril : traité de Turenne et de la duchesse de Longueville avec le roi d'Espagne.

16 mai : le Parlement enregistre une déclaration de la reine qui met la duchesse de Longueville au ban du royaume.

Deuxième quinzaine de mai : *Manifeste de Madame la duchesse de Longueville*, écrit à Stenay, puis publié.

24 juillet : offensive de Turenne et des Espagnols.

Juillet-août : Turenne s'empare de Rethel. Les cavaliers s'avancent vers Paris.

La Rochefoucauld soulève les Bordelais. Le *6 août*, exécution d'un officier royal à Bordeaux.

16 août, Socratine entre au couvent.

29 août, transfert des princes à Marcoussis.

30 août, les Bordelais sont accusés du crime de lèse-majesté.

2 septembre, procès intenté par la femme de Sarasin.

28 septembre, paix signée avec les Bordelais. Révocation du gouverneur, le duc d'Epernon.

1er octobre, amnistie de La Rochefoucauld et de la princesse de Condé, qui quittent Bordeaux le *3 octobre.*

Octobre, la duchesse de Longueville rencontre l'archiduc Léopold.

6 novembre : l'archiduc prend Mouzon avant de se retirer aux Pays-Bas.

Novembre, transfert des princes au Havre et mort de La Moussaye qui commandait Stenay.

Décembre, mort de la princesse de Condé.

15 décembre : échec de Turenne à Rethel.

30 décembre, Sarasin remercie Melle de Scudéry de l'envoi du *Grand Cyrus* et déplore la mort de Melle Paulet (qui eut lieu en Gascogne chez Mme de Clermont d'Entragues.)

1651 : *janvier,* traité d'Union des Frondes et traité pour le mariage du prince de Conti et de Melle de Chevreuse.

4 février, le Parlement réclame le renvoi de Mazarin.

Nuit du 6 au 7 février : Mazarin quitte Paris.

Nuit du 9 au 10 février : Anne d'Autriche et Louis XIV s'apprêtent à quitter Paris. Le coadjuteur bloque le Palais-Royal. Le Roi est prisonnier.

16 février, retour des princes, libérés par Mazarin en fuite.

27 février, annulation de la sentence de bannissement. Sarasin va remercier l'archiduc Léopold à Bruxelles. Passage par les Ardennes.

6 mars, la duchesse de Longueville quitte Stenay.

8 mars, la duchesse de Longueville retrouve le prince de Conti à Châlons.

13 mars, retour de la duchesse de Longueville à Paris.

De mars à octobre, Sarasin est entre Paris et Chantilly.

5 avril : rupture du mariage prévu entre le prince de Conti et Melle de Chevreuse.

15 avril : rupture des Frondes par Condé. Le coadjuteur se rapproche de la reine et n'est plus l'allié de Condé. Conti lance Sarasin contre le coadjuteur.

Automne, Le Frondeur bien intentionné aux Faux-Frondeurs et Lettre d'un marguillier de Paris à son curé sur la conduite de Monsieur le coadjuteur. (Rédaction et publication).

16 mai, Condé devient gouverneur de Guyenne.

17 août, Condé est accusé par la Reine, devant le Parlement, d'infidélité et de haute trahison. Conti, Condé et la duchesse de Longueville vont à Trie-Château avec l'intention de soulever la Normandie. Le duc de Longueville s'y refuse. Engagement mutuel des princes.

6 septembre, Condé prépare son départ pour la Guyenne et la guerre civile.

7 septembre, majorité du roi.

9 septembre, conciliabule à Chantilly.

27 septembre, la Cour quitte Paris pour marcher contre Condé.

28 septembre, arrivée de Condé à Bordeaux.

Fin octobre, les princes sont à Bordeaux (Conti, la duchesse de Longueville, La Rochefoucauld…). Guerre civile.

D'octobre 1651 à juillet 1653 (un an et demi), Sarasin est à Bordeaux, et *d'octobre 1651 jusqu'à l'automne 1653,* loin de Paris.

Décembre 1651 : projet de mariage de Melle de Verpilière.

1652 : *Janvier*, le coadjuteur se rapproche de Gaston d'Orléans.

Retour de Mazarin

19 février, le coadjuteur devient cardinal de Retz.

24 mars : Condé quitte la Guyenne. La Rochefoucauld quitte Mme de Longueville.

Avril : la guerre civile commencée en Guyenne en octobre se rapproche de Paris. Condé marche vers Agen.

4 avril, Scarron épouse la future Mme de Maintenon.

11 avril, Condé est à Paris.

2 juillet, combat du faubourg Saint-Antoine. Condé est sauvé par Melle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans.

30 juillet, Beaufort tue le duc de Nemours.

13 octobre, Condé est vaincu. Départ pour la Flandre.

21 octobre, Louis XIV est maître de la capitale.

22 octobre, armistice.

26 octobre, Louis XIV rappelle Mazarin.

19 décembre, le coadjuteur est incarcéré à Vincennes.

1653 : *janvier*, lettres de Sarasin à Balzac.

Février, retour triomphal de Mazarin. Mme de Longueville congédie Melle de la Châtre.

24 juillet, accords secrets de Conti et de la Cour.

31 juillet, paix de Bordeaux. Les princes sont amnistiés.

2 août, Conti et la duchesse de Longueville quittent Bordeaux.

3 août, fin de la Fronde bordelaise.

10 août, le prince de Conti est à Pézenas, à la Grange des Prés, en compagnie de sa maîtresse, de Sarasin et de Daniel de Cosnac.

Dans l'été, la troupe de Molière est engagée par le prince de Conti.

En novembre, Sarasin est à Montpellier.

Sonnet écrit par Fouquet sur la mort du perroquet de son amie, Mme du Plessis-Bellière.

27 novembre, Sainte-Menehoud, qui était entre les mains des frondeurs, est reconquise par l'armée royale.

20 décembre, journée des madrigaux à Paris.

1654 : le *16 février*, Conti est à Paris.

22 février, mariage du prince de Conti et d'Anne-Marie Martinozzi, nièce de Mazarin.

De l'hiver 53 à mai 1654, Sarasin est à Paris.

Rédaction de *Dulot vaincu ou la défaite des Bouts-rimés.*

21 mars, procès de Condé.

28 mars, condamnation à mort de Condé.

28 mai, départ de Conti pour la Catalogne, accompagné de Sarasin.

Prise de Villefranche-de-Conflent.

Août : évasion du cardinal de Retz du château de Nantes où il avait été transféré en mars.

21 octobre, prise de Puycerda.

17 novembre, bal à Perpignan. Fièvre de Sarasin.

30 novembre, le prince de Conti est à Remoulins. Sarasin se meurt à Pézenas.

5 décembre, mort de Sarasin.

1656 : *23 février*, édition des *Oeuvres* de Sarasin chez Courbé, par Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et Gilles Ménage.

1674 : édition, chez Barbin, des *Nouvelles Œuvres de Monsieur Sarrazin*, rassemblées par Fleury, le secrétaire de Ménage.

1733 *: 30 janvier*, effondrement du toit de la collégiale Saint-Jean, à Pézenas, où est enterré Sarasin.

ANNEXES

1-Portrait de Sarasin gravé par Nanteuil.

2-« Je goustois cent mille douceurs », extrait du Livre d'airs de differents autheurs à deux parties, Paris, Robert Ballard, 1659, p. 13. Source gallica.bnf.fr / BNF.

3- « Tircis la plupart des amants », extrait du *Recueil d'airs choisis comme Brunêttes, Romances, Villageoises, Vaudevilles, Rondes & autres,* manuscrit de la BNF, département Musique, Paris, 1770-1790, p.180. Source gallica.bnf.fr / BNF.

R.D. N° 2e Etat, avant les 2e et 3e lettres.

Olympe Reyne de ces lieux,
Souffrez vn miſerable
Qui vient mourir du mal que luy font vos beaux yeux.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Air.

Tircis la plupart des a=
=mants sont d'étranges gens, sõt. d'étranges
gens De tant pleurer, Plaindre, Soupi=
=rer, Se désespérer: Ce n'est pas la, Ce n'est pas
la, Pour toucher de leurs flâmes Le cœur des
Da = = mes. Car les Amours qui sont En=
=fans Veulent ri . . . . . re toujours Car
les Amours qui sont Enfants Veulent ri . . . .
. . . . . re toujours.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France